



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 06728027 5



George Bancroft

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

MAB—MARD.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,

RUE DU CADRAN, N^o. 16.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

REDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS

*On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur OEdipe.)*

TOME VINGT-SIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE CLÉRY, N^o. 13.

1820.



NOV 1964
LIBRARY
YASSEL

IOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

M

(JEAN), bénédictin
 gation de Saint-Maur,
 omme les plus savants
 duits, était né à Saint-
 village du diocèse de
 novembre 1632. Un
 curé dans le voisi-
 argea de sa première
 l'envoya ensuite con-
 les au collège de Reims,
 qu'il quitta bientôt par la vi-
 esprit, sa modestie et
 on à ses devoirs. Ses
 es, on lui fit obtenir
 un séminaire, où il de-
 ans, partageant son
 la lecture, la médita-
 re: il n'en sortit qu'a-
 ion d'embrasser la vie
 et il prononça ses vœux
 e Saint-Remi, au mois
 1654. Mabillon fut,
 tôt, chargé de la direc-
 enseignement des novi-
 ardeur avec laquelle il
 nouvelles fonctions, l'é-
 discontinuer; et celui
 our faire d'importantes
 dans tous les genres
 , se trouva presque ré-
 penser. Ses supérieurs
 successivement dans
 raisons, espérant que
 et la dissipation contri-
 buer que les remèdes,

à son prompt rétablissement. Le
 prieur de Corbie lui confia l'emploi
 de dépositaire, et ensuite de cellé-
 rier de l'abbaye; et dom Mabillon
 trouva, dans l'exercice de cette
 double charge, une distraction utile.
 Cependant son goût pour la retraite
 lui faisait désirer avec impatience
 de rentrer dans la vie commune; et
 il fut envoyé à l'abbaye de Saint-
 Denis, où on l'occupa, pendant un
 an, à montrer aux curieux le trésor,
 et les tombeaux de nos rois. D. Luc
 d'Achery continuait alors, à Saint-
 Germain-des-Prés, son grand Re-
 cueil historique, si connu sous le
 nom de *Spicilege* (Voy. d'ACHERY;
 t. I, p. 141): il demanda quelqu'un
 pour l'aider dans ses recherches; et
 on jeta les yeux sur Mabillon, qui,
 peu connu encore dans ce genre
 d'érudition, devait bientôt surpas-
 ser, et laisser loin derrière lui tous
 ses premiers maîtres. Mabillon fut
 chargé ensuite de publier une édi-
 tion des *Œuvres* de St-Bernard,
 revue sur les anciens manuscrits;
 et la manière dont il s'acquitta de
 ce travail important, fit pressentir
 tout ce qu'on pouvait espérer de
 son zèle. Un autre ouvrage, qui l'in-
 téressait plus particulièrement, ré-
 clama bientôt ses soins: c'est le
 Recueil des Actes des saints de
 l'ordre de saint Benoît, rangés de

manière à former un corps d'histoire de cet ordre célèbre. L'examen attentif des chartes, des diplômes et des autres pièces historiques renfermés dans les archives de la congrégation, l'obligation de les déchiffrer, de les comparer et de les analyser, lui inspirèrent l'idée d'un travail entièrement neuf, et dont l'importance ne peut être appréciée que par ceux qui ont eu besoin de recourir aux manuscrits originaux, et d'en discuter l'âge et l'authenticité. Il s'agit du grand *Traité de diplomatique* de Mabillon, ouvrage dont la publication forme une époque remarquable dans l'histoire littéraire, et qui suffirait seul pour assurer à son auteur une réputation immortelle. Colbert, à qui l'on parla de cet ouvrage, fit offrir à l'auteur une pension de deux mille livres; mais l'humble religieux répondit qu'il n'avait aucun besoin, et refusa la récompense due à ses utiles travaux avec une fermeté qu'on ne put vaincre. Quelque temps après, il fut envoyé en Allemagne par ordre du roi, pour rechercher, dans les archives et les bibliothèques, les pièces les plus propres à enrichir l'histoire de France et celle de l'Eglise: il n'y resta qu'environ cinq mois; et l'on ne saurait imaginer tout ce qu'il rassembla de pièces utiles et curieuses dans un aussi court espace de temps. Il ne borna pas là ses soins; il indiqua aux savants plusieurs morceaux intéressants, restés inconnus jusques alors même à ceux qui les gardaient, et parmi lesquels on ne peut se dispenser de citer la *Chronique* de Trithème, publiée depuis par les moines de St.-Gall (V. TRITHÈME). Il s'était acquitté avec trop de succès de la commission que l'on venait

de lui confier, pour qu'on hâtât pas qu'il fit une revue des bibliothèques de il s'y rendit avec D. Micmain, en avril 1685, et rebout de quinze mois, chargées de riches richesses. Mabillon : accueilli à Rome avec une tion particulière; et ce fut chose dont il oublia de pa la relation de son voyage amassé plus de 3,000 volumes curieux, imprimés ou manuscrits qu'il déposa ensuite à la bibliothèque du roi. A peine avait-il publié le *Musæum italicum*, qu'il donna la nouvelle édition des *OEuvres* de saint Bernard, augmentées de quelques pièces inédites et de quelques remarques. Ses supérieurs lui firent alors à donner son avis sur la question de la plus haute importance pour eux, et qui demandait des esprits; il s'agissait de savoir si les moines peuvent s'appliquer à l'étude des. Le célèbre abbé de Rancieu tenait la négative; Mabillon par l'exemple et l'autorité de son maître et par la pratique constante de la lecture des anciens monastères, la nécessité de l'étude pour les moines. L'abbé de la Trappe répondit qu'il aperçut que les deux adversaires n'étaient pas d'un même sentiment, puisqu'un condamnait que les autres ne considéraient que les études sérieuses. C'est l'été apaisée, Mabillon reprit la plume et à la rédaction des *Annales* de l'ordre de Saint-Benoît. À l'âge avancé, et sa santé affaiblie par de longs travaux, ne purent l'empêcher de refuser cette nouvelle tâche. Il avait déjà publié les premiers volumes de cet important ouvrage, lo

d'une rétention d'urine : il cette incommode que lorsqu'il avait plus de remède ; il pendant trois semaines, avec l'ence inaltérable, les douleurs plus aiguës, et mourut le 27 re 1707, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, âgé de soixante ans. Le pape Clément XI, enant la mort de Mabillon, d'un homme qui avait si bien es lettres et de l'Eglise, devait umé dans le lieu le plus dispuisque les savants ne manit pas de demander ou repoes cendres : *Ubi posui tis* ? Il avait été nommé memoraire de l'Académie des ins-s, en 1701. De Boze y pronon *Eloge*, inséré dans le des *Mémoires* de cette smpagnie, et réimprimé à la ome III de la nouvelle édi-a *Bibliothèque historique* de , n°. xxvii. La liste des s de D. Mabillon fera con-nieux que ne le pourraient magnifiques éloges, les ser- il a rendus à la religion et res, et les droits qu'il con- éternellement à la reconnais- la postérité. On ne répétera ui a déjà été dit à l'article BERNARD, de l'édition donnée billon, des *Oeuvres* de ce est la seule qui mérite d'être ie des savants. Mais on a de *Acta Sanctorum ordinis S. ti in sæculorum classes* dis-, Paris, 1668-1702, 9 vol. La réimpression de Venise, est moins belle et moins es-

timée. On conservait en manuscrit, à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, un dixième volume qui aurait complété l'ouvrage. D'Achery et Chantelou avaient transcrit et rangé une partie des pièces qui composent cette collection : les notes et les dissertations que Mabillon y a jointes, jettent un grand jour sur une infinité de coutumes du moyen âge, et éclaircissent un grand nombre de points historiques. Les *Préfaces* qu'il a mises en tête de chaque volume, sont autant de chefs-d'œuvre de méthode, de clarté et d'érudition ; elles ont été réimprimées séparément avec le *Traité : De cursu gallicano*, ou de l'ancien bréviaire, extrait de la liturgie gallicane, Rouen, 1732, in-4°. II. *Vetera analecta*, Paris, 1675-85, 4 vol. in-8°. Le quatrième volume contient la relation du voyage de Mabillon en Allemagne, et une partie des pièces qu'il y avait recueillies. La Barre en a donné une seconde édition augmentée, ibid., 1723, in-fol., qu'on joint ordinairement au *Spicilege* de D. d'Achery. Le nouvel éditeur a disposé ce Recueil d'une manière plus méthodique, et y a joint des tables qui facilitent beaucoup les recherches. Il a rassemblé à la fin quelques petits ouvrages de D. Mabillon, devenus rares : la Dissertation *De pane eucharistico azymo*, dans laquelle l'auteur soutient, contre le sentiment du P. Sirmond et du cardinal Bona, que le pain azyme était en usage dans l'Eglise, avant le schisme de Photius ; la Lettre publiée sous le nom d'*Eusèbe Romain*, sur le *Culte des Saints inconnus*. Cette lettre fut déferée à la congrégation de l'*Index*, parce que Mabillon s'y était élevé, avec sa franchise ordinaire, contre quelques pratiques abusives qu'il

ordres de D. Mabillon avaient été, par révolution, déposés au Musée des monnaies, d'où on les a reportés solennellement le 5 février 1819, à l'église de St-Germain ; l'on a donné le nom de ce savant religieux aux rues voisines.

avait remarquées pendant son séjour à Rome ; il en donna une nouvelle édition , dont il retrancha les passages qui avaient déplu, et évita ainsi une condamnation que les juges eux-mêmes n'auraient prononcée qu'à regret : cette lettre a été traduite en français , par l'abbé Alex. Le Roi. III. *Animadversiones in Findicias Kempenses R. P. (Testelette)*, Paris, 1677, in-8°; ibid., 1712, et dans les *Oeuvres posthumes*. Mabillon y soutient le sentiment de D. Delfau, qui attribuait le livre de l'Imitation de J.-C. à Jean Gersen (V. DELFAU et GERSEN). Il y défend l'ancienneté de plusieurs manuscrits de l'Imitation, produits devant l'archevêque de Paris en 1671; il distingue surtout le manuscrit de Grammont, qu'il appelle *Codex omnium antiquissimus*, et qui est au moins, suivant l'avis de M. Gence, qui l'a pris pour base de son édition latine, le plus ancien des manuscrits de l'Imitation avec les quatre Livres. IV. *De re diplomatica libri vi, in quibus quidquid ad veterum instrumentorum antiquitatem, materiam, scripturam et stilum, etc., explicatur et illustratur*, Paris, 1681, in-folio. Ce volume reparut avec un frontispice de 1709, quelques additions dans les derniers feuillets, et un *Appendice* de D. Ruinart : il faut y joindre un *Supplément* de 1702, in-folio, dont il n'a été fait aucun usage dans la réimpression partielle de 1709 (Voy. la *Bibliographie* de Deburc, n°. 5940). L'ouvrage a été réimprimé avec de nouvelles dissertations et des notes, par le marquis de Bomba, Jean Adimari, etc., Naples, 1789, 2 vol. in-folio. Cette édition, assez bien exécutée, est rare en France. Le Traité de diplomatique de

Mabillon sera toujours un livre précieux pour les savants ; et si la naissance des manuscrits a fait quelques progrès depuis un siècle uniquement à cet ouvrage qui est redevable. Il y avait 22 ans qu'il jouissait d'une approbation universelle, lorsque le P. Germon entreprit de prouver que les caractères et les titres dont Mabillon avait fait usage pour établir les règles de diplomatique qui servent à démêler les caractères d'authenticité d'un manuscrit, n'étaient point eux-mêmes à l'abri du soupçon de fausseté, par conséquent, les règles qu'il donne sont très-insuffisantes. Mabillon lui répondit par le *Sommaire* dont on vient de parler. Le P. Germon ne se tint pas battu ; et ses répliques succédèrent lieu à une guerre littéraire à laquelle prirent part plusieurs érudits français et italiens, entre D. Constant, D. Ruinart et Fontenelle. On peut consulter l'*Histoire des contestations sur la Diplomatique* attribuée à Ragnet (Voyez les *Annales* de CONSTANT, FONTANINI, GERMON et RUINART). V. *De liturgiâ canonicâ libri tres*, Paris, 1685, 1729, in-4°. Le savant auteur s'efforce à prouver, dans le premier livre, que l'étude de la liturgie est utile, particulièrement pour confirmer la perpétuité de la doctrine de l'Eglise catholique ; il donne ensuite les règles de la liturgie grecque, dès les temps les plus reculés, et la compare avec la liturgie syriaque. Le second livre contient un ancien lectionnaire que Mabillon avait découvert dans la bibliothèque de la célèbre abbaye de Lérins, et qu'il fait remonter au septième siècle : enfin, le troisième livre ferme les Missels gothique,

MAB

eique et ancien gallican, et un Traité de la récitation du bréviaire dans l'Eglise primitive. VI. *Musæum italicum seu collectio veterum scriptorum ex bibliothecis italicis eruta*, Paris, 1687-89, 2 vol. in-4°. ; 2^e. édition, ibid., 1724, 2 vol. D. Mich. Germain, qui avait accompagné Mabillon dans son voyage en Italie, a eu part aussi à la rédaction de cet ouvrage. VII. *Traité des études monastiques*, ibid. 1691. — *Réflexions sur la réponse de l'abbé de la Trappe*, ibid., 1692, 2 vol. in-4°. , ou 4 vol. in-12. Cet ouvrage estimable a été traduit en latin et en italien ; mais les deux versions ont souffert des retranchements assez considérables. VIII. *Annales ordinis S. Benedicti, in quibus non modò res monasticæ sed etiam ecclesiasticæ historiæ non minima pars continetur*, Paris, 1713-39, 6 vol. in-fol. Ce savant ouvrage commencé par Mabillon, fut continué par son confrère D. Ruinart, qui ne lui survécut que deux ans. Le cinquième volume fut publié par D. Massnet, qui l'a fait précéder de la vie abrégée des deux savants auteurs ; et le sixième a été mis au jour par D. Martène, qui y a joint des additions et des corrections pour les volumes précédents. La réimpression de Lucques, 1736, contient, dit-on, quelques augmentations. IX. *Ouvrages posthumes* de D. Mabillon et de D. Ruinart, Paris, 1724, 3 vol. in-4°. Ce Recueil, publié par D. Vinc. Thuillier, ne contient pas seulement les écrits que Mabillon avait laissés inédits ; l'éditeur y a réuni beaucoup de morceaux déjà connus, et qui étaient devenus rares. Le premier volume contient plusieurs pièces relatives à l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, à la Disser-

MAB

tation sur les azymes, au Culte de Saints inconnus, aux Études monastiques, et des Lettres de Mabillon à ses amis, avec les réponses. On trouve, dans le second volume, la relation (en latin), du voyage que Mabillon fit dans la Bourgogne, en 1682 ; un Discours sur les aucienne sépultures de nos Rois, lu à l'académie des inscriptions, et quelque petits écrits moins importants. La seconde partie de ce volume, et la troisième, appartiennent à D. Ruinart (Voy. ce mot). Le 3^e. vol. du Recueil des historiens de France contient deux Dissertations de don Mabillon, l'une sur l'année de la mort de Dagobert I^{er}, et de son fils Clovis ; l'autre sur l'année de l'ordination de Didier, évêque de Cahors. On peut consulter, pour plus de détails, outre les ouvrages déjà cités dans cet article, la *Vie* de Mabillon par D. Ruinart, Paris, 1709, in-12 trad. en latin (par D. Claude de Vic), Padoue, 1714, in-8°. ; les *Mémoires* de Nicéron, tome vii ; le *Dictionnaire* de Chaufepié ; la *Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Lecerf, et l'*Histoire littéraire* de cette congrégation, par D. Tassin. Le portrait de Mabillon a été gravé de différents formats.

W—s.

MABLY (GABRIEL BONNOT DE) d'une famille du parlement de Dauphiné, naquit à Grenoble, le 1. mars 1709. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collège de Lyon, chez les jésuites, il vint à Paris. Le cardinal de Tencin, à qui sa famille était alliée, le fit entrer au séminaire de Saint-Sulpice, où l'on formait la plupart des ecclésiastiques qui aspiraient à l'épiscopat. Plus jaloux de conserver son indépendance, que d'obtenir les dignités

de l'Eglise, le séminariste se contenta de recevoir le sous-diaconat; et lorsqu'il fut maître de suivre son goût, il abandonna ses cahiers de théologie pour les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, pour l'*Histoire de Thucydide*, et pour les *Décades* de Tite-Live. A son entrée dans le monde, il fut admis, comme parent, aux dîners de M^{me} de Tencin, sœur du cardinal: elle ne tarda pas à profiter, pour son frère, du talent qu'annonçait le jeune abbé dans la discussion des affaires d'état. L'idée avantageuse qu'elle en avait conçue, se fortifia, surtout quand il eut publié le *Parallèle des Romains et des Français, par rapport au gouvernement*, 2 vol. in-12, 1740; livre qui obtint un grand succès, quoiqu'il n'offrit pas assez d'ordre dans la distribution des matières. Le cardinal de Tencin, faisant partie du ministère, se trouvait embarrassé lorsqu'il fallait donner son avis dans le conseil, sur des objets importants. Il obtint du roi la permission de le mettre par écrit; et dès-lors, Mably se chargea de le rédiger. En 1743, ce dernier négocia secrètement avec l'ambassadeur de Prusse, à Paris, un traité contre l'Autriche, sur lequel on avait chargé Voltaire d'aller pressentir Frédéric. En 1744, ayant pensé lui seul, que Louis XV devait marcher à la tête de ses troupes vers les Pays-Bas, et non sur le Rhin, comme le voulaient les membres du conseil, entre autres le maréchal de Noailles, qui présidait la section de la guerre; il eut la satisfaction de voir le héros du Nord adopter son sentiment. Pendant plusieurs années, les dépêches des différents cabinets furent soumises à son examen. En 1746, il dressa les instructions pour les mi-

nistres français qui assistèrent au congrès de Bréda. Ce fut à peu près à cette époque qu'il se brouilla sans retour avec le cardinal, qui, en sa qualité d'archevêque de Lyon, avait cru devoir s'écarter de la marche que le zélé diplomate lui avait tracée, au sujet d'un mariage entre des protestants. Prenant la rigueur de son caractère pour une noble fermeté, Mably cessa d'entretenir les brillantes relations à la faveur desquelles il eût pu, avec une véritable sagesse, travailler au bonheur de son pays, ainsi qu'à sa gloire personnelle. Cette détermination, conseillée par l'orgueil irrité, lui ferma la carrière qu'il s'était ouverte avec éclat, et vers laquelle semblait le porter une vocation décidée. Elle dut, on ne saurait guère en douter, n'être pas sans influence sur les leçons qu'il dicta dans la suite aux rois et aux peuples. Son premier essai, le *Parallèle des Romains et des Français* n'annonce point la misanthropie qui perce dans ses ouvrages postérieurs; on y voit même un partisan déclaré du gouvernement sous lequel il existe. Il y réclame d'abord, pour le monarque, « une autorité qui lui soit propre et » indépendante des lois » (tom. 1^{er}, liv. III, pag. 244). Il regarde comme chimérique la prétention de donner à un roi « toute l'autorité nécessaire » pour faire le bien, sans lui laisser » la puissance de faire le mal » (même page). Suivant lui « les lois » rendent le prince tout-puissant; » et les mœurs qui empêchent qu'il » n'abuse de son pouvoir, conservent » au peuple sa liberté » (ibid., pag. 272). Il dit encore: « C'est » chez les peuples modernes, et en » particulier dans le gouvernement » des Français qu'on peut apprendre

d'une rétention d'urine : il cette incommodité que lorsqu'il avait plus de remède ; il pendant trois semaines , avec tience inaltérable , les dous plus aigües , et mourut le 27 re 1707 , à l'abbaye de St.-in-des-Prés , âgé de soixante-ans. Le pape Clément XI , renant la mort de Mabillon , qu'un homme qui avait si bien des lettres et de l'Eglise , devait être dans le lieu le plus distingué , puisque les savants ne manent pas de demander où reposent ses cendres : *Ubi posuitis* ? Il avait été nommé memoraire de l'académie des inscriptions , en 1701. De Boze y prononça son *Eloge* , inséré dans le 1^{er}. des *Mémoires* de cette compagnie , et réimprimé à la tome III de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de France* , n^o. xxvii. La liste des éloges de D. Mabillon fera connaître mieux que ne le pourraient les magnifiques éloges , les services qu'il a rendus à la religion et à l'Eglise , et les droits qu'il a mérités , et les droits qu'il a mérités éternellement à la reconnaissance de la postérité. On ne répètera plus ce qui a déjà été dit à l'article BERNARD , de l'édition donnée de Mabillon , des *Oeuvres* de ce religieux : c'est la seule qui mérite d'être lue des savants. Mais on a de l'abbaye *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti in seculorum classes distincta* , Paris , 1668-1702 , 9 vol. La réimpression de Venise , est moins belle et moins es-

timée. On conservait en manuscrit , à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés , un dixième volume qui aurait complété l'ouvrage. D'Achery et Chantelou avaient transcrit et rangé une partie des pièces qui composent cette collection : les notes et les dissertations que Mabillon y a jointes , jettent un grand jour sur une infinité de coutumes du moyen âge , et éclaircissent un grand nombre de points historiques. Les *Préfaces* qu'il a mises en tête de chaque volume , sont autant de chefs-d'œuvre de méthode , de clarté et d'érudition ; elles ont été réimprimées séparément avec le *Traité de cursu gallicano* , ou de l'ancien bréviaire , extrait de la liturgie gallicane , Rouen , 1732 , in-4^o. II. *Vetera analecta* , Paris , 1675-85 , 4 vol. in-8^o. Le quatrième volume contient la relation du voyage de Mabillon en Allemagne , et une partie des pièces qu'il y avait recueillies. La Barre en a donné une seconde édition augmentée , ibid. , 1723 , in-fol. , qu'on joint ordinairement au *Spicilege* de D. d'Achery. Le nouvel éditeur a disposé ce Recueil d'une manière plus méthodique , et y a joint des tables qui facilitent beaucoup les recherches. Il a rassemblé à la fin quelques petits ouvrages de D. Mabillon , devenus rares : la Dissertation *De pane eucharistico azymo* , dans laquelle l'auteur soutient , contre le sentiment du P. Sirmond et du cardinal Bona , que le pain azyme était en usage dans l'Eglise , avant le schisme de Photius ; la Lettre publiée sous le nom d'*Eusèbe Romain* , sur le *Culte des Saints inconnus*. Cette lettre fut déferée à la congrégation de l'*Index* , parce que Mabillon s'y était élevé , avec sa franchise ordinaire , contre quelques pratiques abusives qu'il

Les cendres de D. Mabillon avaient été , pour le moment , déposées au Musée des monuments français , d'où on les a reportées solennellement le 1^{er} janvier 1819 , à l'Eglise de St.-Germain-des-Prés , et l'on a donné le nom de ce saint religieux à une des rues voisines.

avait remarquées pendant son séjour à Rome ; il en donna une nouvelle édition , dont il retrancha les passages qui avaient déplu , et évita ainsi une condamnation que les juges eux-mêmes n'auraient prononcée qu'à regret : cette lettre a été traduite en français , par l'abbé Alex. Le Roi.

III. *Animalversiones in Vindicias Kempenses R. P. (Testelette)*, Paris, 1677, in-8° ; *ibid.* , 1712 , et dans les *Oeuvres posthumes*. Mabillon y soutient le sentiment de D. Delfau , qui attribuait le livre de l'Imitation de J.-C. à Jean Gersen (*V. DELFAU et GERSEN*). Il y défend l'ancienneté de plusieurs manuscrits de l'Imitation , produits devant l'archevêque de Paris en 1671 ; il distingue surtout le manuscrit de Grammont , qu'il appelle *Codex omnium antiquissimus* , et qui est au moins , suivant l'avis de M. Gence , qui l'a pris pour base de son édition latine , le plus ancien des manuscrits de l'Imitation avec les quatre Livres.

IV. *De re diplomatica libri vi, in quibus quidquid ad veterum instrumentorum antiquitatem , materiam , scripturam et stilum , etc. , explicatur et illustratur* , Paris, 1681 , in-folio. Ce volume reparut avec un frontispice de 1709 , quelques additions dans les derniers feuillets , et un *Appendice* de D. Ruinart : il faut y joindre un *Supplément* de 1702 , in-folio , dont il n'a été fait aucun usage dans la réimpression partielle de 1709 (*Voy. la Bibliographie de Deburc* , n° 5940). L'ouvrage a été réimprimé avec de nouvelles dissertations et des notes , par le marquis de Bomba, Jean Adimari , etc. , Naples, 1789 , 2 vol. in-folio. Cette édition , assez bien exécutée , est rare en France. Le *Traité de diplomatique* de

Mabillon sera toujours un livre précieux pour les savants ; et si la connaissance des manuscrits a fait quelques progrès depuis un siècle , c'est uniquement à cet ouvrage qu'on en est redevable. Il y avait 22 ans qu'il jouissait d'une approbation presque universelle , lorsque le P. Germon entreprit de prouver que les chartes et les titres dont Mabillon avait fait usage pour établir les règles de critique qui servent à démêler l'âge et les caractères d'authenticité d'un manuscrit , n'étaient point eux-mêmes à l'abri du soupçon de fausseté , et que , par conséquent , les règles qu'il donne sont très-insuffisantes. Mabillon lui répondit par le *Supplément* dont on vient de parler : mais le P. Germon ne se tint pas pour battu ; et ses répliques successives donnèrent lieu à une guerre littéraire à laquelle prirent part plusieurs écrivains français et italiens , entre autres D. Constant , D. Ruinart et Fontanini. On peut consulter l'*Histoire des Contestations sur la Diplomatique* , attribuée à Ragnet (*Voyez les articles CONSTANT , FONTANINI , GERMON , et RUINART*).

V. *De liturgiâ gallicanâ libri tres* , Paris, 1685 ; *ibid.* , 1729 , in-4°. Le savant auteur s'attache à prouver , dans le premier livre , que l'étude de la liturgie est utile , particulièrement pour confirmer la perpétuité de la croyance de l'Eglise catholique ; il donne ensuite les règles de la liturgie gallicane , dès les temps les plus reculés , et la compare avec la liturgie mozarabe. Le second livre contient un ancien lectionnaire que Mabillon avait découvert dans la bibliothèque de la célèbre abbaye de Luxeuil , et qu'il fait remonter au septième siècle : enfin , le troisième livre renferme les *Missels gothique , fran-*

MAB

cique et ancien gallican, et un *Traité de la récitation du bréviaire dans l'Eglise primitive*. VI. *Museum italicum seu collectio veterum scriptorum ex bibliothecis italicis eruta*, Paris, 1687-89, 2 vol. in-4°. ; 2^e édition, ibid., 1724, 2 vol. D. Mich. Germain, qui avait accompagné Mabillon dans son voyage en Italie, a eu part aussi à la rédaction de cet ouvrage. VII. *Traité des études monastiques*, ibid. 1691. — *Réflexions sur la réponse de l'abbé de la Trappe*, ibid., 1692, 2 vol. in-4°, ou 1 vol. in-12. Cet ouvrage estimable a été traduit en latin et en italien ; mais les deux versions ont souffert des retranchements assez considérables. VIII. *Annales ordinis S. Benedicti, in quibus non modo res monasticæ sed etiam ecclesiasticæ historiæ non minima pars continetur*, Paris, 1713-39, 6 vol. in-fol. Ce savant ouvrage commencé par Mabillon, fut continué par son confrère D. Ruinart, qui ne lui survécut que deux ans. Le cinquième volume fut publié par D. Massuet, qui l'a fait précéder de la vie abrégée des deux savants auteurs ; et le sixième a été mis au jour par D. Martène, qui y a joint des additions et des corrections pour les volumes précédents. La réimpression de Lucques, 1736, contient, dit-on, quelques augmentations. IX. *Ouvrages posthumes de D. Mabillon et de D. Ruinart*, Paris, 1724, 3 vol. in-4°. Ce Recueil, publié par D. Vaisset-Thouillier, ne contient pas seulement les écrits que Mabillon avait laissés inédits ; l'éditeur y a réuni beaucoup de morceaux déjà connus, et qui étaient devenus rares. Le premier volume contient plusieurs lettres relatives à l'auteur de l'Initiation de Jésus-Christ, à la Disser-

MAB

tation sur les azymes, au Culte de Saints inconnus, aux Études monastiques, et des Lettres de Mabillon à ses amis, avec les réponses. (Cet ouvrage, dans le second volume, la relation (en latin), du voyage que Mabillon fit dans la Bourgogne, 1682 ; un Discours sur les anciennes sépultures de nos Rois, lu à l'Académie des inscriptions, et quelques petits écrits moins importants. La seconde partie de ce volume, et troisième, appartiennent à D. Ruinart (Voy. ce mot). Le 3^e vol. est un Recueil des historiens de France, qui contient deux Dissertations de D. Mabillon, l'une sur l'année de la mort de Dagobert I^{er}, et de son fils Clotaire ; l'autre sur l'année de l'ordination de Didier, évêque de Cahors. On peut consulter, pour plus de détails, outre les ouvrages déjà cités dans cet article, la *Vie de Mabillon* par D. Ruinart, Paris, 1709, in-12, trad. en latin (par D. Claude de Vie), Padoue, 1714, in-8° ; les *Mémoires de Nicéron*, tome vii ; le *Dictionnaire de Chaufepié* ; la *Bibliothèque des auteurs de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Lecercq, l'*Histoire littéraire* de cette congrégation, par D. Tassin. Le portrait de Mabillon a été gravé de différents formats. W—s.

MABLY (GABRIEL BONNOT DE d'une famille du parlement de Dauphiné, naquit à Grenoble, le 17 mars 1709. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au collège de Lyon, chez les jésuites, il vint à Paris. Le cardinal de Tencin, à sa famille était allié, le fit entrer au séminaire de Saint-Sulpice, l'on formait la plupart des ecclésiastiques qui aspiraient à l'épiscopat. Plus jaloux de conserver son indépendance, que d'obtenir les digni-

de l'Eglise, le séminariste se contenta de recevoir le sous-diaconat; et lorsqu'il fut maître de suivre son goût, il abandonna ses cahiers de théologie pour les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, pour l'*Histoire de Thucydide*, et pour les *Décades* de Tite-Live. A son entrée dans le monde, il fut admis, comme parent, aux dîners de M^{me}. de Tencin, sœur du cardinal: elle ne tarda pas à profiter, pour son frère, du talent qu'annonçait le jeune abbé dans la discussion des affaires d'état. L'idée avantageuse qu'elle en avait conçue, se fortifia, surtout quand il eut publié le *Parallèle des Romains et des Français, par rapport au gouvernement*, 2 vol. in-12, 1740; livre qui obtint un grand succès, quoiqu'il n'offrit pas assez d'ordre dans la distribution des matières. Le cardinal de Tencin, faisant partie du ministère, se trouvait embarrassé lorsqu'il fallait donner son avis dans le conseil, sur des objets importants. Il obtint du roi la permission de le mettre par écrit; et dès-lors, Mably se chargea de le rédiger. En 1743, ce dernier négocia secrètement avec l'ambassadeur de Prusse, à Paris, un traité contre l'Autriche, sur lequel on avait chargé Voltaire d'aller pressentir Frédéric. En 1744, ayant pensé lui seul, que Louis XV devait marcher à la tête de ses troupes vers les Pays-Bas, et non sur le Rhin, comme le voulaient les membres du conseil, entre autres le maréchal de Noailles, qui présidait la section de la guerre; il eut la satisfaction de voir le héros du Nord adopter son sentiment. Pendant plusieurs années, les dépêches des différents cabinets furent soumises à son examen. En 1746, il dressa les instructions pour les mi-

nistres français qui assistèrent au congrès de Bréda. Ce fut à peu à cette époque qu'il se brouilla avec le cardinal, qui, en sa qualité d'archevêque de Lyon, cru devoir s'écarter de la route que le zélé diplomate lui avait tracée, au sujet d'un mariage entre des protestants. Prenant garde de son caractère pour une noble fermeté, Mably cessa d'entretenir les brillantes relations à laidesquelles il eût pu, avec une modeste sagesse, travailler au bien de son pays, ainsi qu'à sa gloisonnelle. Cette détermination seellée par l'orgueil irrité, lui ferma la carrière qu'il s'était ouverte avec éclat, et vers laquelle semblait porter une vocation décidée. Mais, si l'on ne saurait guère en dire, n'être pas sans influence sur nous qu'il dicta dans la suite aux rois et aux peuples. Son premier ouvrage, le *Parallèle des Romains et des Français* n'annonce point une misanthropie qui perce dans ses ouvrages postérieurs; on y voit un partisan déclaré du gouvernement sous lequel il existe. Il déclame d'abord, pour le motif: « une autorité qui lui soit propre » indépendante des lois » (ton liv. III, pag. 244). Il regarde comme chimérique la prétention de « à un roi » toute l'autorité nécessaire » pour faire le bien, sans lui » la puissance de faire le mal » (même page). Suivant lui « » rendent le prince tout-puissant » et les mœurs qui empêchent » n'abuse de son pouvoir, « » vent au peuple sa liberté » (pag. 272). Il dit encore: « » chez les peuples modernes » particulier dans le gouvernement » des Français qu'on peut ap-

MAB

« à unir la guerre, le commerce et les arts, et connaître le point où se doit faire cette union, pour rendre un état vraiment florissant » (*ibid.*, pag. 318). Il reconnaît parmi nous la nécessité du luxe, qui « distribue au peuple le superflu des riches, unit les conditions, et entretient entre elles une circulation utile » (*ibid.*, pag. 323). Enfin, il ajoute : « Les richesses, l'abondance, les arts et l'industrie sont des biens réels pour les hommes; c'est en démêlant avec adresse les nouveaux liens, les nouveaux rapports qu'ils présentent pour affermir la société, que la politique moderne a trouvé le secret de se rendre supérieure à celle des anciens » (même page). Mably va professer désormais des opinions absolument opposées à celles que nous venons de transcrire. Il conçut une telle aversion pour le livre dans lequel il les avait consignées, que le trouvant un jour chez le comte d'Egmont, il s'en saisit, malgré ceux qui étaient présents, et le mit en pièces. Si il faut en croire les biographies, on destinait Mably à l'éducation du Dauphin, fils de Louis XV : ses réponses aux propositions honorables qui lui furent faites, empêchèrent qu'on ne lui confiat un poste d'une aussi haute importance. Les ouvrages dont nous allons nous occuper, étant tous empreints du même esprit, nous jetterons un coup-d'œil sur chacun d'eux; et nous en terminerons la revue par des réflexions générales, afin d'éviter l'ennui des répétitions. Après avoir rassemblé les extraits qu'il avait composés pour l'instruction particulière du cardinal de Tencin, Mably en forma un recueil, intitulé : *Droit public de l'Europe, fondé sur les traités*. Comme il y insérait des

MAB

discours rédigés d'après les nouvelles vues qu'il avait adoptées, on lui refusa la permission de le publier. L'homme en place auquel il s'adressa, lui dit : « Qui êtes-vous, M. l'abbé, pour écrire sur les intérêts des nations ? Êtes-vous ministre ou ambassadeur ? » C'est probablement pour répondre à cette question, que Jean-Jacques Rousseau s'exprime de la manière suivante au commencement du *Contrat-Social* : « Si j'étais prince ou législateur, je ne perdrais pas mon temps à dire ce qu'il faut faire; je le ferais, ou je me tairais. » Quoi qu'il en soit, Mably fit imprimer son ouvrage chez l'étranger, 2 vol. in-12, 1748; et M. d'Argenson s'opposa à la saisie des exemplaires introduits en France. Une seconde édition fut donnée en 1754, augmentée d'un troisième volume. La plus complète parut en 1764 : on y trouve un sommaire des traités conclus jusqu'à cette dernière époque. Au moment où l'auteur écrivait, il n'existait point que aucun acte antérieur à la paix de Westphalie, qui pût avoir l'influence dans les affaires. Aussi n'est-ce qu'à partir de cette paix signée en 1648, qu'il se propose de faire connaître la politique de l'Europe, d'en exposer les principes, marche et les révolutions. Un des morceaux les plus curieux et le plus étendu est relatif aux traités commerciaux. En 1749, Mably revint au jour ses *Observations sur les Grecs*, 1 vol. in-12, Genève. Il a reproduites plusieurs années après avec de grands changements, sous le titre d'*Observations sur l'histoire de la Grèce*. Il y recherche les causes générales et particulières de la prospérité et des malheurs d'un peuple à jamais célèbre. Sa



UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY
BERKELEY

guerre, le commerce et
t connaître le point où
e cette union, pour ren-
t vraiment florissant »
(318). Il reconnaît
la nécessité du luxe,
ne au peuple le superflu
, unit les conditions, et
entre elles une circula-
» (*ibid.*, pag. 323).
oute : « Les richesses,
ce, les arts et l'industrie
iens réels pour les hom-
en démantelant avec adresse
aux liens, les nouveaux
qu'ils présentent pour
a société, que la politi-
ne a trouvé le secret de
supérieure à celle des
(même page). Mably
désormais des opinions
opposées à celles que
de transcrire. Il conçut
ersion pour le livre dans
avait consignées, que le
jour chez le comte d'Eg-
n saisis, malgré ceux qui
euts, et le mit en pièces.
croire les biographies, on
ibly à l'éducation du Dau-
Louis XV : ses réponses
itions honorables qui lui
s, empêchèrent qu'on ne
in poste d'une aussi haute
. Les ouvrages dont nous
occuper, étant tous em-
même esprit, nous jette-
p-d'œil sur chacun d'eux ;
terminerons la revue par
ons générales, afin d'évi-
des répétitions. Après
emblé les extraits qu'il
posés pour l'instruction
e du cardinal de Tencin,
forma un recueil, intitulé :
de l'Europe, fondé sur
. Comme il y insérait des

discours rédigés d'après les nouvelles
vues qu'il avait adoptées, on lui
refusa la permission de le publier.
L'homme en place auquel il s'adres-
sa, lui dit : « Qui êtes-vous, M.
» l'abbé, pour écrire sur les intérêts
» des nations ? Êtes-vous ministre
» ou ambassadeur ? » C'est proba-
blement pour répondre à cette ques-
tion, que Jean-Jacques Rousseau
s'exprime de la manière suivante,
au commencement du *Contrat-Social* : « Si j'étais prince ou législa-
» teur, je ne perdrais pas mon temps
» à dire ce qu'il faut faire ; je le fe-
» rais, ou je me tairais. » Quoi qu'il
en soit, Mably fit imprimer son ou-
vrage chez l'étranger, 2 vol. in-12,
1748 ; et M. d'Argenson s'opposa
à la saisie des exemplaires introduits
en France. Une seconde édition fut
donnée en 1754, augmentée d'un
troisième volume. La plus complète
parut en 1764 : on y trouve un som-
maire de traités conclus jusqu'à cette
dernière époque. Au moment où
l'auteur écrivait, il n'existait pres-
que aucun acte antérieur à la paix
de Westphalie, qui pût avoir de
l'influence dans les affaires. Aussi,
n'est-ce qu'à partir de cette paix,
signée en 1648, qu'il se propose de
faire connaître la politique de l'Eur-
ope, d'en exposer les principes, la
marche et les révolutions. Un des
morceaux les plus curieux et les
plus étendus est relatif aux traités
commerciaux. En 1749, Mably mit
au jour ses *Observations sur les*
Grecs, 1 vol. in-12, Genève. Il les
a reproduites plusieurs années après
avec de grands changements, sous
le titre d'*Observations sur l'His-*
toire de la Grèce. Il y recherche
les causes générales et particulières
de la prospérité et des malheurs
d'un peuple à jamais célèbre. Sacri-

fiant Démosthène à son cher Phocion, il le juge avec d'autant plus de rigueur, que nous sommes dès l'enfance accoutumés à l'admirer. Périclès est l'objet d'une prévention tout aussi forte. On s'étonne que Brizard ne fasse pas mention, de la deuxième édition de ce livre. C'est dans la première qu'il puise les passages cités textuellement dans sa *Notice des ouvrages de l'abbé Mably, par ordre chronologique*. Dans ses *Observations sur les Romains*, 1 vol. in-12, Genève, 1751, Mably s'accuse d'avoir, en comparant ce peuple avec les Français, passé sous silence des choses nécessaires, et d'en avoir dit plusieurs qu'il n'aurait pas dû penser. Pour se justifier, il affirme y avoir été forcé; il composa donc un nouvel ouvrage, où il se propose le même but que dans les *Observations sur l'histoire de la Grèce*. Quoique le chef-d'œuvre de Montesquieu *Sur les causes de la grandeur des Romains, et de leur décadence*, n'ait pas été inutile à l'imitateur, et que le livre de cédernier soit l'une de ses meilleures productions, ce livre néanmoins ne satisfait pas complètement. Il s'explique avec trop peu de précision sur les projets des Gracques: on a pu croire, d'après lui, que ces fameux tribuns voulaient opérer un partage général des terres. Il aurait dû faire entendre que la loi *agraire*, connue sous le nom de loi *Licinia*, qu'ils désiraient mettre en vigueur, concernait seulement les terres confisquées sur les vaincus. (Voy. l'article Tib. GRACCHUS.) Les *Principes des négociations*, 1 vol. in-12, la Haye, 1757, sont une introduction au droit public de l'Europe. C'est un exposé des moyens que doivent respectivement employer les

nations, pour maintenir la concorde parmi elles. Les obscurités affectées à dessein, les conditions secrètes, y sont prosrites; la bonne foi, la justice, la modération, telles sont les voies que l'on indique à une diplomatie éclairée. D'Ossat est présenté comme un modèle pour les ambassadeurs; et sur ce point les lecteurs peuvent être d'accord. Les *Entretiens de Phocion, sur le rapport de la morale avec la politique*, furent imprimés en 1763, comme une traduction du grec de Nicoclès, 1 vol. in-12, Amsterdam. Ils n'étaient point destinés à un concours académique; mais la société de Berne les couronna, ayant fondé un prix de 600 fr. pour le meilleur livre qui paraîtrait dans l'année: ce fut alors, que le véritable auteur laissa tomber le voile sous lequel il s'était caché, afin de donner plus d'autorité à ses préceptes. Rulhière nous apprend à quelle occasion Mably composa celui de tous ses ouvrages où la diction a le plus de pureté, où il s'adresse le plus à l'ame, et le seul peut-être à la lecture duquel on trouve un certain charme, par les formes antiques dont il a su le revêtir. Le spirituel académicien nous révèle que le jenne Aristias est le marquis de Chastellux qui, souvent, dans des cercles nombreux, avait opposé ses idées à celles du moderne Phocion, et qui a fini par les développer dans un livre intitulé *De la Félicité publique* (1). L'abbé fonde le bonheur des peuples sur les mœurs; le militaire le place dans les progrès de l'esprit. (V. FABRONI.) Les *Observa-*

(1) Réponse de M. de Rulhière, directeur de l'académie française, au Discours de M. de Nicolai, premier président de la Chambre des comptes, élu à la place de M. de Chastellux, et qui vint prendre séance le jeudi 12 mars 1789.

histoire de France, 2
 nève, 1765, présen-
 ons du gouvernement
 nçais ont obéi depuis
 nent dans les Gaules,
 'époque où les grands
 unis à la couronne,
 des trois fils de Phi-
 lles offrent des recher-
 tes. L'auteur choisit
 pour son héros; peut-
 ui prête-t-il quelques
 idées. Il en admire
 ent, et se plaît à y re-
 es d'après lesquelles il
 lir celui des Français.
 n qui règne dans ces
 volumes soit modéré
 re avec celui des deux
 liés plus de vingt ans
 e les moyens par les-
 s souveraines parvin-
 ter les états-généraux,
 lement indiqués, on
 int de dénoncer l'ou-
 nement, et d'en décréter
 ue de Choiseul le mit
 t orage, parce que le
 en conflit de pouvoir
 de magistrature. En
 ombattit un ouvrage de
 tièvre, par des *Doutes*
économistes, sur l'or-
essentiel des sociétés,
 lève particulièrement
otisme légal, que son
 ge en principe. Suivant
 donne à sa discussion
 e étendue, en remon-
 origine des choses. La
 avec laquelle tous ses
 igeaient vers l'écono-
 lui procura la distinc-
 teuse. Les Polonais,
 rs longues dissensions,
 lui, ainsi qu'à Jean-
 seau, afin que ces deux

écrivains y missent un terme par
 une constitution nouvelle. Mably se
 rendit en Pologne; il y séjourna une
 année pour acquérir des connais-
 sances locales, et mieux approprier
 son plan de réforme aux besoins des
 hommes qui le consultaient. De re-
 tour en France, il rédigea ses projets
 d'amélioration, qu'il adressa en 1770
 et 1771 au comte Wielhorski, mi-
 nistre plénipotentiaire de la confédé-
 ration de Bar. Il opine, contre l'avis
 de Rousseau, pour que la royauté
 soit héréditaire; mais il demande
 « que le roi, borné à représenter la
 » majesté de l'état, comme un roi
 » de Suède, ou un doge de Venise,
 » reçoive des hommages respectueux
 » et n'ait qu'une ombre d'autorité »
 (*Chapitre v*). Pendant qu'il tra-
 vaillait avec ardeur aux moyens de
 régénérer un peuple malheureux,
 la Russie, l'Autriche et la Prusse
 fixaient leurs lots dans les portions
 que, dès 1772, elles détachèrent
 d'un pays que vingt ans après elles
 devaient se partager totalement. Le
 livre de Mably intitulé : *Du gouver-*
nement et des lois de la Pologne,
 1 vol. in-12, fut imprimé en 1781.
 Celui qui a pour titre : *De la Lé-*
gislation, ou *Principes des Lois*,
 2 vol. en 1, Amsterdam, 1776, est,
 pour ainsi dire, le commentaire des
Entretiens de Phocion. Voici le
 précis des vues principales de l'au-
 teur : L'égalité dans la fortune et
 dans la condition des citoyens est le
 fondement de la prospérité des états;
 point de législation parfaite sans la
 communauté des biens. A la vérité,
 des obstacles insurmontables s'y op-
 posent aujourd'hui; mais, pour y
 suppléer, il est indispensable d'étein-
 dre l'avarice et l'ambition, éternelles
 ennemies de l'ordre social. Com-
 ment y parvenir? En restreignant

les finances, en bannissant le commerce, les arts et nommément l'*académie de peinture*. Les tableaux, les statues dont Rome a dépouillé les nations, sont des *babioles*. La ruine du système anglais est annoncée comme très-prochaine, et la durée du gouvernement suédois comme très-reculée. L'Angleterre n'a pourtant jamais joué un aussi grand rôle que dans ce siècle-ci. Quant au sénat de Suède, il n'existait déjà plus, lorsque l'ouvrage du prophète-législateur n'était pas encore publié. Il répondit à ceux qui lui en faisaient l'objection : « Le roi de Suède peut » changer son pays, mais non mon » livre. » Le traité de l'*Etude de l'histoire*, 1 vol., 1778, fut d'abord inséré dans le cours que l'abbé de Condillac, frère de l'auteur, composa pour l'instruction de l'infant, duc de Parme et de Plaisance. Mably met sous les yeux du jeune prince un aperçu des divers gouvernements; et de cet examen, il fait sortir les règles de l'art de régner. Animé par l'intérêt du sujet, il ne s'exprime nulle part avec plus de vigueur et de précision. Le traité de la *Manière d'écrire l'histoire*, 1 vol. in-12, 1782, est loin de montrer le caractère de l'écrivain sous un aspect favorable. Le seul abbé de Vertot, parmi les Français, est absous à son tribunal. Il y traduit Buffon, uniquement pour s'élever contre une renommée qui l'importune. Les meilleurs historiens anglais, Hume, Robertson, Gibbon, y sont condamnés sans aucun ménagement. Voltaire, surtout, qui l'avait effleuré dans son *Épître à Horace* (1), est en butte au ressen-

timent le plus aveugle et le plus ignoble. Il affirme « qu'il ne voit pas » bout de son nez. » La plupart des arrêts sont d'une injustice criante, qu'il force à les attribuer plutôt à une aigreur jalouse, qu'à une bonne-foi chagrine. Gudin, en luttant, tombe dans un autre écueil et ne paraît pas sentir tout le mérite des historiens de Rome et d'Athènes. Quelques endroits d'une doctrine lâchée firent encourir la censure de la Sorbonne aux *Principes de morale*, 1 vol. in-12, 1784. Mais qui jamais n'annonce de prédictions pour les femmes, y excède les bornes de la franchise envers elles. Dans ses *Observations sur le gouvernement et les lois des États d'Amérique*, 1 vol. in-12, 1787, il convient que les renseignements positifs lui manquent; et il se tente d'appliquer aux diverses constitutions de ces états les maximes ordinaires de sa théorie. Quoiqu'il sente la nécessité de les modifier dans la pratique, il recommande de bannir le commerce et les arts; l'on veut se garantir de la contagion des Européens. Tels sont les vices que publia Mably pendant sa vie, et qui la remplirent entièrement. Tournant sans cesse dans un même cercle d'idées, l'analyse d'une manière à peu uniforme dans chaque nouvelle production. Sa pensée ne franchit

pui à Clément, Voltaire, en 1771, comme *Épître à Horace*, par les vers suivants :

Toujours ami des vers, et du diable poussa
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'au pousse.
Je ne sais si ma lettre aurait pu lui déplaire
Mais il me répondit sur un plat secretaire
Dont l'écrit froid et long, de l'ami en ouï
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mably.

Voltaire dit ailleurs : « Je suis toujours prêt » faire un voyage à Paris, malgré l'abbé J. » Fréron. » (*Œuvres en vers et en prose*, 14 livr. 1772.)

(1) En 1769, Voltaire publia son *Épître à Boileau*, à laquelle Clément de Dijon ne craignit pas de répondre sous le pseudonyme de Boileau lui-même. Comme l'ouvrage des *Entretiens de Phéon* accordait son ap-

ou quatre principes de législation qu'il a recueillis du code que. Forcé de convenir que n'en est à-présent chimérique, n'en vante pas moins l'excellence quelquefois il défère aux ces impérieuses des temps aux, il veut toujours comme progrès de la civilisation, arde comme la source de. Ayant pris en haine les usages existantes, il se réfugie dans de l'antiquité. Au milieu d'usages dont elle est enveloppée, il voit l'âge d'or de la politique est pour lui l'exemple de la véritable liberté; et d'obstination, il ferme les yeux sur l'horrible esclavage des temps. Il n'espère rien de l'avenir; ni du présent, et n'invoque que pour blâmer ses contemporains.

Jean-Jacques n'aperçoit que l'Entretien de Phocion, compilation de ses propres idées sans retenue et sans méthode. (Confessions, liv. XII.) Il se rencontre en plusieurs endroits de l'éloquent Genevois, on ne peut du moins l'accuser de lui avoir volé la séduction du style. Son langage est exact et clair, parfois monotone et ennuyeux; il tient de son esprit railleur et sec. Sans autre ambition que celle d'écrire, dédaignant les honneurs et les grandeurs, ce philosophe bornait ses liaisons à un petit nombre de personnes choisies. Lorsque par un ministre, il ne résistait pas à ses avances, qu'en disant : « Je t'arrête lorsqu'il ne sera plus temps. » Ses amis les plus utiles furent l'aimable et vaillant Buzelin, Dussaulx, traducteur de Platon, et ce qui a droit d'étonner, un des conservateurs de la

gaîté française. Les réparties que l'on cite de lui ne décèlent guère que de la brusquerie; heureusement plus d'une fois il sut s'arrêter à propos. On racontait chez M^{me}. Du Bocage, une anecdote touchante; lui seul n'en était pas ému. « Cela n'est pas dans la nature, disait-il; cinquante ans d'expérience me l'attestent. — Mettez-en le double, lui répondit-on, et vous n'aurez pas encore sondé le cœur humain. » A ces mots, l'abbé se lève, frappe de sa canne le parquet; on redoutait une violente explosion, lorsqu'il répliqua..... « Je ne suis qu'un sot. » Quelqu'un lui ayant avoué que Platon lui paraissait ennuyeux, et voyant qu'il s'en irritait, ajouta : « S'il vous avait ressemblé, je n'en parlerais pas ainsi. » Aussitôt l'abbé s'agitait, et s'écrie : « Il sied bien à un petit gredin comme..... moi d'être comparé à Platon. » Cette suspension fut un coup de théâtre. En combattant son fanatisme pour les anciennes républiques, Gibbon eut à souffrir de son irascibilité chez la comtesse de Froulay, et chez M. de Foncemagne. Il n'en loue pas moins le *Droit public de l'Europe*, et la première partie des *Observations sur l'histoire de France*. Il trouve que la *Manière d'écrire l'histoire*, livre dans lequel il est traité avec si peu d'égards, « contient aussi quelques préceptes utiles et des remarques judicieuses. » Il ajoute : « Mably aimait la vertu et la liberté; mais sa vertu était austère, et sa liberté ne pouvait souffrir d'égale. » (*Mémoires*, tom. 1^{er}, pag. 214.) La conversation de Mably roulait sans cesse sur les usages des Lacédémoniens. « Parmi eux, disait-il, j'aurais été quelque chose. » Quoiqu'il aimât à répéter l'adage de Leib-

nitz : « Le temps présent est gros » de l'avenir, » il ne s'en est pas moins trompé fort souvent dans ses prédictions. Dans sa jeunesse, il consentit à être associé-correspondant de l'académie de Lyon. Dans la suite, sa conduite fut conséquente avec le mépris dont il se piquait pour la culture des beaux-arts ; aucune société littéraire ne put obtenir qu'il siégeât dans son sein. Le duc de Richelieu lui fit de vaines instances pour qu'il acceptât une place à l'académie française. Honteux de s'être un instant laissé vaincre par ce seigneur, il rétracta bien vite son adhésion, motivant auprès de Condillac, son refus opiniâtre, sur l'obligation de louer publiquement le cardinal qui gouverna sous Louis XIII. Un revenu de 3,000 francs composa toute sa richesse, jusqu'à un âge très-avancé ; une pension d'à peu près la même somme lui fut, sans aucune sollicitation de sa part, accordée sur l'évêché de Cahors. Avec ce supplément, il aurait pu, dans sa vieillesse, se procurer une chaise-à-porteurs ; il aimait mieux soulager l'indigence, et laisser un gage de sa satisfaction à un vieux domestique. Il mourut le 23 avril 1785, au milieu des secours de la religion. Ses amis voulaient lui ériger, dans l'église où il a été inhumé, un monument sur lequel ils auraient fait graver l'épithaphe qu'ils ont consacrée à sa mémoire : l'autorité ecclésiastique s'y opposa. Au bas d'un portrait, qui passe pour ressemblant, et dont la physionomie n'exprime que de la rudesse et de la morosité, ils ont inscrit ce vers de Juvénal :

Acer et indomitus, libertasque magister.

Sat. 2, v. 78.

La duchesse d'Enville affectionnait particulièrement Mably. Sans vouloir

être connue, elle pria l'académie d'inscriptions et belles-lettres, de proposer l'éloge historique, sujet d'un prix extraordinaire 1787 : la palme fut partagée Brizard et Lévêque. Les nombreux autographes qui contiennent huit lettres intitulées : *Des devoirs du citoyen*, au sujet des *Observations sur l'histoire de France*, ayant, le 30 1790, été offerts à l'assemblée nationale par les abbés Arnoux, et Mousnier, exécuteurs testamentaires de Mably, il est présumable que ces deux ouvrages, imprimés quelques temps auparavant, le furent sans aucune altération. Quelques personnes néanmoins en suspectent l'authenticité, et croient que l'on a permis d'y faire des changements analogues aux circonstances de celles ils parurent. Le premier de ces manuscrits, composé des offres les entretiens que l'auteur pose avoir eus avec milord Sta Le génie de Montesquieu y a baissé au seul mérite d'avoir fait le despotisme ; et les prérogatives du trône y sont réduites aux fonctions *général de la nation et de ses affaires étrangères*. Mably voit que la résistance des parlements fera convoquer un jour les états généraux ; mais il ne devine pas bien les résultats de cette coalition. Dans la suite des *Observations sur l'histoire de France*, où leurs se trouvent des réflexions nombreuses, il exhale sa bile contre nos rois, même contre Charles IV, contre les ministres *tristes et dévoués*, le clergé, la noblesse, la bourgeoisie, et le corps de la nation. Il désespère de des Français, parce qu'il ne voit en eux aucun germe de révo-

t vécu quelques années de l'aurait pu se désabuser. Les écrits dont nous venons de dire qu'il appeloit son testament à une époque où l'influence les proclama des catéchismes politiques. Ils furent des trompeurs pour une assemblée lente, qui, en exténuant le roi royal, nous précipita dans la hie, et enfanta toutes les ca... L'abbé Arnoux, l'un des auteurs testamentaires de Mably, est la *Collection complète* des œuvres de ce dernier, 15 vol. in-8°. Ch. Desbrières, de 1794 à 1804. *Le Parallele des Romains et des Français* n'y est point inséré, et ne trouve dans aucune édition. On ne ferons point l'énumération des œuvres posthumes, contenus dans trois derniers tomes. Presque tout s'y manifeste l'esprit d'ignorance et de contradiction. On ne trouve pas des preuves frappantes. On ne peut comme certain qu'à l'avènement de Louis XVI au trône, le duc de Choiseul-général Turgot se proposoit de déterminer le jeune monarque à servir de sa puissance pour lui-même une grande révolution. Vous croyez qu'un ami des Français, dont tous les vœux sont à la régénération de sa patrie, n'aurait pas un projet dont il n'aurait pu entrevoir la possibilité. Eh bien, lisez ce qu'il dit d'un administrateur, ébloui sans doute par l'illusion des systèmes, mais à qui l'on ne peut refuser ni des connaissances, ni du bon sens de l'équité. Il le désigne comme un commis occupé « de mesurer les cochons d'eau, de cent autres manières pareilles... Notre projet, continue-t-il, est d'être gouverné par des sots qui ont les meilleures intentions du monde, ou par

des gens d'esprit qui sont résolus à être des fripons » (*Des maladies politiques et de leur traitement*, tome XIII, page 241). Était-il question d'une refonte totale, le danger des innovations l'alarmait; il rappelait alors avec complaisance le régime doux et paisible du cardinal de Fleury. S'agissait-il au contraire de légères améliorations qui n'ont rien de hasardeux, il s'emportait en disant : « Tant pis si l'on fait quelque bien; cela soutiendra quelque temps la vieille machine qu'il faut renverser (1). » Il combat en ces mots les adversaires de Neckers : « La banqueroute semble s'éloigner de nous; le crédit se ranime et se soutient; si nous manquions d'argent, nous laisserions apercevoir toute notre faiblesse, et ce serait le signal de notre ruine. » Un moment après, il ne pardonne point à ce directeur-général d'attacher une grande importance « à ce même crédit public, qui est le fléau le plus redoutable dans une monarchie. » (*Le Compte rendu*, tome xv, pages 89 et 101). Mably n'a pas toujours eu pour la politique un goût exclusif. Il s'est, pour ainsi dire, essayé dans la littérature par une dissertation judicieuse, divisée en quatre *Lettres à madame la marquise de P... sur l'Opéra*, Paris, Didot, 1741, in-12 de 166 pages. C'est une poétique raisonnée de ce genre de spectacle; le critique y garde l'anonymat. Goujet en parle avantageusement sans connaître l'auteur (*Bibliothèque française*, tome III, page 539). Aucun éditeur ne l'a recueillie; mais on y reconnaît la manière de discuter de Mably, assor-

(1) Voyez le *Supplément au Cours de Littérature* par La Harpe, 1 vol. in-8°, 1810, pag. 274.

tie à l'agrément de la matière. A côté de jugements littéraires évidemment dictés par l'humeur, on en rencontre de très-sains dans ses œuvres posthumes, surtout dans le traité des *Talents* et dans celui du *Beau* (tome XIV). Suivant toute apparence , Palissot et Sabatier ont loué ses autres ouvrages, parce qu'il n'aimait pas les philosophes du XVIII^e. siècle. Le second particulièrement lui prodigua des éloges peu réfléchis. Au surplus, les erreurs du publiciste n'étant point compensées dans ces ouvrages par la supériorité de l'écrivain, il n'est pas étonnant que la réputation de cette collection volumineuse décroisse chaque jour. On ne doit pas oublier pourtant que l'alliance de la morale et de la politique y est sans cesse recommandée : voilà un véritable titre à l'estime. *Le Destin de la France*, 1 vol. in-8^o., 1792, publié sous le nom de Mably, est une compilation indigeste, que l'on croit faite par Barthélemy de Grenoble, à qui l'on doit une grammaire française. Le duc de la Rochefoucauld, président du département de Paris, fit insérer dans le *Moniteur*, 1792, n^o. 171, une lettre du 17 juin, dans laquelle l'abbé Arnoux parle ainsi de l'auteur du *Destin de la France* : « Le père de ce bâtarde ne peut être » que M. Barthélemy, à qui il faut » laisser cette honteuse paternité. » Le 12 juin 1795, les exécuteurs-testamentaires de Mably réclamèrent pour lui, à la barre de la Convention, les honneurs du *Panthéon français*. Le député Dussaulx convertit cette pétition en une motion, qui fut accueillie, mais qui paraît n'avoir pas eu de suite. ST. S.—N.

MABOUL (JACQUES), évêque d'Alet, et l'un des bons orateurs du dix-septième siècle, naquit à Paris,

de parents distingués dans la littérature. Son père, son oncle frère étaient maîtres des requêtes ; il aurait pu suivre cette carrière, mais il préféra l'état ecclésiastique, et nora sa vocation par sa conduite et par son talent. Il brillait dans l'oraison funèbre. S'il mourut au-dessous de Bossu, n'est guère possible d'égaliser la majesté des figures. Mais son éloquence est touchante et persuasive. On admire dans ses discours la noblesse des sentimens, la profondeur des pensées, la justesse de l'expression et la majesté des figures. Malong-temps grand-vicaire à Alet, et attaché à M. Poype, évêque de cette ville, il avait l'entière confiance de son évêque. Se trouvant en cette qualité des états de Languedoc, il eut l'occasion de faire usage de ses talents dans les assemblées de ce parlement tantôt par des discours d'ouverture, tantôt par d'autres, concernant les affaires de la province, ou aux intérêts de la religion. Il avait conçu pour l'évêque une estime particulière. Il fit faire cesser les querelles de son diocèse, et le même qui troublaient l'Église. Le prince pensa que Maboul pouvait travailler à cette grande entreprise, et le pressa de s'en charger. Maboul rédigea deux *Mémoires*, l'un adressé au duc de Fronsac et l'autre aux évêques de France. Le digne évêque mourut dans sa censure, le 21 mai 1723, et y fut regretté. Outre les deux *Mémoires* dont il vient d'être question, il a écrit les *Oraisons funèbres* de Louis XIV. et de Louis XV. par son élève Michel Le Tellier,

MACABER, poète allemand (1), serait tout-à-fait inconnu sans l'ouvrage qu'on a sous son nom : c'est un Recueil de Dialogues entre la Mort et des personnages choisis dans les divers états de la société; idée rajeunie et développée par Jacques Jacques, chanoine d'Embrun, dans *Le faut mourir*. Cet ouvrage, indiqué par Fabricius (*Bibl. med. et infim. latinitat.*), sous ce titre : *Speculum morticini*, ou *Speculum choreæ mortuorum* (le Miroir de la mort, ou le Miroir de la danse des morts), paraît avoir été écrit originellement en allemand, et a passé de cette langue en latin, en français et même en anglais. La première édition française, restée long-temps inconnue aux plus savants bibliographes, a été découverte par M. Champollion-Figeac, dans les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble; et il a donné une *Notice* de ce livre singulier dans le *Magasin encyclopédique*, année 1811, t. VI, p. 355 et suiv. Cette édition, composée de deux cahiers formant dix feuillets et 20 pages petit in-fol., contient dix-sept dialogues et autant de petites estampes gravées sur bois; elle a été imprimée à Paris, par Guyot ou Guyot Marchant, demorant au grant hostel de Nauarre, le 28 septembre 1485. Le même imprimeur en publia une seconde édition, augmentée de plusieurs nouveaux personnages, avec cet intitulé : *Ce présent livre est appelé Miroir salutaire pour toutes gens, et de tous estats, et est de grande utilité et*

récréation, etc., Paris, 148 de juin. Debut en a donné cription dans la *Bibliographie*, n°. 3109; mais il n'a copié le titre, et il a réuni même article, deux ouvrages distincts : la *Danse Macabre dmes*, et la *Danse Macabre femmes*. D'après le *Catal* la bibliothèque du roi, Debut la version française de vrage à Michel Marot; mune distraction un peu forte que Clément, père de Michel n'était pas encore né. Les phes indiquent une troisième de la *Danse Macabre* des presses de Guy Marcha ce titre : *Chorea ab eximio bro versibus alemanicis ed*. Paris, pour Godefroi de octobre 1490, in-fol. fig. : e été revue et corrigée par Desrey de Troies (1). M. C lion, qui a donné la note clgique des éditions de la *Da cabre*, n'a pas cité celle de et M. Brunet, trompé par l titre latin et français, a qu'il avait paru deux éditions de cet ouvrage, e chez le même imprimeur (*Man. du libraire*, t. 1^{er}, et 386). La *Danse mac* hommes et celle des femme réunies pour la première f avant M. Champollion, dans de Troyes, Nicolas Lerouge fig. goth. sous ce titre : *1 Danse Macabre des homm femmes*, historiée et augm personnages et beaux dits er vers, sans date, mais avant l'

(1) Est-ce bien là le nom d'un écrivain? Et n'est-ce pas plutôt suivant l'ingénieuse conjecture de M. Van-Praet, l'altération du mot arabe, *Magharah*, qui signifie un cimetière? C'est ce qu'on ne peut deviner; et on a dû suivre l'opinion commune, ne fût-ce que pour pouvoir donner une idée d'un livre singulier et recherché des curieux.

(1) Fabricius suppose que Desrey d'or tion vers 1460; mais c'est une erreur d n'a fait nulle mention de cette revision à XI, 233.

et n'a connu que deux éditions, Genève, 1503, Paris, 1589, in-8°, cités deux dans la *Bibliograph.* M. Brunet en indique : Lyon, 1499, in-fol., Guen, Guil. de La Mare, in-4°, fig., lett. rondes, Groulleau, 1550, petit g. La traduction anglaise *Danse Macabre* est due à Percy, poète resté inconnu des compatriotes; elle a été dans le *Monasticon anglie* Rog. Dodsworth et Guill. (Londres, 1673), t. III, 74, précédée d'une seule de W. Hollar. La *Danse* a été souvent reproduite par les artistes du quinzième et du seizième siècle; on en retrouve les sujets dans les encadrements des livres de prières, réimprimés fréquemment en caractères gothiques, de 1490 à la *Danse des morts*, que le peintre Holbein avait exécutés dans le cloître du couvent des Dominicains de Bâle, a joui longtemps d'une grande célébrité (Voy. HOLBEIN, MATH. MERIAN). Paul-Christophe, pasteur à Dresde, le 3 août 1730, a publié une Notice des *Danses des morts* à l'occasion des dessins et gravures de ce genre conservés dans la galerie de Dresde (*Beschreibung der Todten-Tantzen wie solches in Dresden auf dem Schloss* et. Budissen, Richter, 1721, W—s.).

MACAIRE (SAINT) l'ancien, natif de la Haute-Egypte, vers l'an 300 fut employé dans sa jeunesse à conduire des troupeaux. Il avait 30 ans, lorsqu'il se retira dans la solitude pour se livrer plus

tranquillement à la méditation et à la prière. Une jeune fille du voisinage l'ayant accusé de séduction, il supporta, avec une patience admirable, les reproches auxquels il fut exposé, et se condamna lui-même à envoyer, chaque semaine, à son accusatrice le produit de la vente des paniers qu'il fabriquait, pour l'aider à nourrir le fruit de son libertinage. L'innocence de Macaire fut enfin reconnue; et pour échapper aux témoignages d'admiration qu'inspirait sa conduite, il quitta secrètement sa cellule, et alla se cacher à Scété dans la Thébaïde. L'éclat de ses vertus se répandit néanmoins bientôt dans le désert; et un grand nombre de solitaires accoururent se ranger sous sa discipline : mais il ne voulut conserver près de lui qu'un seul religieux; et il dispersa les autres dans des ermitages, où il allait fréquemment les visiter et leur porter des paroles de consolation. Macaire, à la demande de ses frères, fut élevé au sacerdoce : il redoubla de ferveur pour remplir des fonctions dont il ne se croyait pas digne, et ajouta encore aux austérités qu'il pratiquait. Sa douceur, sa modestie et sa patience remplissaient d'étonnement tous ceux qui approchaient le solitaire; et plusieurs païens se convertirent à la foi catholique après l'avoir entendu. L'attachement qu'il portait à la doctrine de Nicée lui attira des persécuteurs : il fut relégué par ordre de l'empereur Valens, avec quelques autres anachorètes, dans une île du Nil; mais le mécontentement que le peuple fit éclater, obligea le préfet à rappeler Macaire. Il retourna dans le désert de Scété, où il mourut vers l'an 390. L'Eglise célèbre sa fête le 15 janvier. Quelques critiques lui attribuent la *Règle* de son nom; mais

Tillemont, Dupin, etc., la regardent comme l'ouvrage de saint Macaire le jeune. Le premier passe pour l'auteur des cinquante *Homélies*, publiées en grec, Paris, Morel, 1559, in-8°, et dont il parut une version latine de J. Pic, ibid., 1562, même format. Elles ont été réimprimées en grec, et avec une nouvelle traduction latine de Jacques Palthen de Friedberg, à la suite de l'édition des *Œuvres* de saint Grégoire le Thaumaturge, Paris, 1621 ou 1626, in-folio. Gérard Vossius, qui en fut l'éditeur, y ajouta une savante dissertation, dans laquelle il défend l'opinion de Tillemont, qui attribue ces *Homélies* à Macaire l'ancien. On a encore de lui plusieurs *Opuscules ascétiques*, imprimés avec une version latine de Fr. Turrian, dans le *Thesaurus asceticus* du P. Possin, et dans les *Monument. eccles. Gr.* de Cotelier. W—s.

MACAIRE (SAINT), le jeune, était né dans le quatrième siècle, à Alexandrie, où il exerça d'abord la profession de boulanger ou de confiseur; mais touché de la grâce, il renonça au monde, et se retira, vers l'an 335, dans la solitude de Nitrie, où il vécut du travail de ses mains, jeûnant, priant et pratiquant de grandes austérités. Il fut ordonné prêtre, malgré lui, et se trouva chargé de la direction de plus de cinq mille moines, dont ses vertus le rendirent l'inimitable modèle. Un solitaire de Nitrie ayant laissé à sa mort cent écus, fruit de son travail et de ses économies, on s'assembla pour délibérer sur l'emploi de cette somme. Les avis se partagèrent : les uns voulaient qu'elle fût distribuée aux pauvres, et d'autres aux églises; mais Macaire décida qu'elle devait être enterrée avec le mort, sur le-

quel on prononça cette sentence : *Que ton argent périss toi*. Macaire conserva soigneusement le précieux dépôt de la foi; so contre les Ariens le fit exiler plus, patriarche d'Alexandrie. vint à une extrême vieillesse, e ruten 394 (1). L'Église latine c sa fête, le 2 janvier. Les Grecs rent sa mémoire et celle de saint caire l'ancien, le 29 du même m le garde généralement comme teur de la *Règle de saint Ma* imprimée dans le *Codex regul.* etc., Rome, 1661, 2 vol. in- en existe une autre sous le no deux Macaire, et de plusieurs saints abbés, dans la *Con regularum*, publiée par D. Mc Paris, 1638, in-4°. W—

MACANÆUS (DOMINIQUE BELLA, plus connu sous le nom de littérateur italien, prit ce nom de celui du village de Mac dans le Novarèse, où il av le jour en 1438. Cet écri publié les *Vies de Sextus A. Victor*, qui furent imprimées la première fois à Turin, en Les notes dont il enrichit le latin, furent insérées dans l tions postérieures, et ont é servées dans celle d'Amste cum notis variorum. Don Della Bella eut pour précep savant Colla Montano de qui, ayant été l'auteur de la ration tramée contre le prince Sforza, fut tué en 1476. Dell excellait dans la connaissance langues anciennes, et acqu réputation distinguée parmi tiquaires. De Milan où il était seur de belles-lettres, il pass

(1) Fabricius (*Bibl. gr.*) place la mort de Macaire le jeune, à l'année 404, et croit alors âgé de cent ans.

encement du xvi. siècle, à d'éloquence des écoles pu-
le Turin; et nous trouvons
ouvrage sur la Gaule cisal-
blié par Merula, que cet
vant assisté aux leçons pu-
le Macanæus, avait eu lieu
la profondeur de sa science,
plication qu'il faisoit à ses
l'Histoire naturelle de Pline.
s de Savoie rendirent justice
its du professeur Macanæus,
mmant historiographe de la
ducale. Honoré des bontés de
erains, il passa le reste de sa
sembler les matériaux pour la
tion d'une histoire qu'il n'eut
emps d'achever. Il mourut
en 1510. Outre les vies de
Aurelius Victor, il a publié:
description chorographique
l'ajour sous ce titre : *De lacu*
u, Milan, Scinzenzeler, 1490,
réimprimé par les soins de
Gotta, ibid. Ghisolfi., 1699,
de 96 pages, et dans le *The-*
antiquitatum Italie, tome
oyez Gotta, X. 72). II.
uncule de busti cinere, de
s, etc., Milan, 1490, à la suite
age précédent. On a encore
basieurs ouvrages inédits, qui
ent dans les bibliothèques d'I-
re dissertation *De Cancellar-*
retariis et scribis. eorumque
dis; une autre intitulée : *Ob-*
ones ad Tranquillum et Va-
Ma cimum; neuf vies des prin-
a maison de Savoie, pareille-
latin, outre différentes lettres
sujets de littérature, et un
re sur les antiquités allobro-
rit en langue italienne. Dans
ages qu'il a publiés, le pro-
Macanæus s'intitulait : *Pu-*
tauricensis orator, et *morum*
unus professor. Sa célébrité

a rendu sa famille illustre; et ses
descendants ont occupé des places
dans la magistrature et la diploma-
tie. (Voyez Sassi, *Hist. typograph.*
Mediol., pag. 325.) P—1.

MACARIUS. Voyez LHEUREUX
(XXIV, 410), et MACAIRE.

MACARTNEY (GEORGE comte
DE) naquit le 14 mai 1737, à Lis-
sanoure, près de Belfast en Irlande.
Après avoir pris le grade de maître
ès-arts à l'université de Dublin, il
suivit l'étude du droit à Middle-Tem-
ple; ce fut là qu'il se lia d'amitié
avec Burke, et d'autres personnages
depuis devenus célèbres. Ensuite, se
conformant à l'usage de la plupart
des Anglais distingués par leur nais-
sance et leur fortune, il visita le con-
tinent européen : mais ce voyage qui
ne fournit à la plupart de ceux qui
le font, que des occasions de dissipa-
tion, fut mis à profit par Macart-
ney pour observer la force et les
ressources des différents états, ainsi
que le caractère et la politique de
leurs gouvernements. A son retour
il fut admis dans l'intimité de lord
Holland, au fils duquel (le frère de
Fox) il avait eu pendant ses voya-
ges l'occasion de rendre un service
essentiel. Présenté par ses amis à
lord Sandwich, secrétaire-d'état, il
fut élu membre du parlement, pour
Midhurst, que Fox représenta en-
suite, et, peu de temps après, nom-
mé envoyé extraordinaire en Russie,
où il arriva en 1765. Une alliance
intime avec ce pays qui, suivant l'ex-
pression de Macartney, ne devait
plus être regardé comme une étoile
éloignée dont l'éclat commençait à
se manifester, mais comme une
grande planète qui s'était rangée
d'elle-même dans notre système;
dont la place n'était pas encore dé-
terminée, mais dont les mouvements

ne pouvaient manquer d'influer puissamment sur ceux de tous les autres corps; une telle alliance devait être naturellement l'objet des vœux de l'Angleterre, sous plusieurs rapports, notamment sous celui du commerce. Les envoyés anglais qui avaient précédé Macartney à Saint-Petersbourg, avaient essayé infructueusement de conclure un nouveau traité sur ce point si important pour leur pays. Macartney fut plus heureux : les termes du traité étaient même beaucoup plus avantageux pour la Grande-Bretagne, que son ministre n'avait pu l'espérer. Réfléchissant aux difficultés qu'il avait eu à surmonter, et à l'état politique d'un pays où un changement soudain pouvait tout d'un coup détruire son ouvrage, Macartney n'avait pas voulu laisser échapper une occasion que peut-être il n'eût jamais retrouvée; et il avait signé le traité, ne doutant pas d'être approuvé par les ministres. Son attente fut trompée. Une clause que l'on regarde comme une infraction de l'acte de navigation de la Grande-Bretagne, auquel pourtant elle ne portait aucun préjudice, et que la Russie avait exigée comme condition indispensable, lui attira des expressions de mécontentement, fondées sur ce qu'il avait, contre ses instructions, signé un traité de commerce avant de l'avoir soumis à l'approbation du roi. Le comte de Panin, ministre russe, écrivit aux Anglais établis à Saint-Petersbourg, une lettre qui expliquait de la manière la plus favorable la clause qui inquiétait le ministère de Londres. Celui-ci voulait une déclaration expresse, signée des plénipotentiaires russes, munis à cet effet de pouvoirs spéciaux de leur cour. A cette demande, Panin, indigné, dit à

Macartney, que si la Grande-Bretagne n'était pas contente du traité et de sa lettre explicative, elle pouvait le regarder comme non-venu; mais que, si les signatures étaient une fois annulées, la factorerie anglaise serait mise sur le même pied que les commerçants des autres nations. Des démarches auprès de l'impératrice, n'eurent pas plus de succès. Une nouvelle rédaction, proposée par la Russie, fut acceptée. Le traité reçut la ratification du roi d'Angleterre; mais, en même temps, Macartney fut prévenu qu'un ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire allait partir de Londres pour Saint-Petersbourg; et, en 1767, il revint en Angleterre, emportant des témoignages de la bienveillance de l'impératrice. Durant son séjour en Russie, il rendit des services essentiels à Stanislas, roi de Pologne qui, pour lui marquer sa reconnaissance, lui envoya l'ordre de l'Aigle blanc. Le successeur désigné pour remplacer Macartney ayant donné sa démission, ce dernier fut appelé à nouveau au même poste : des raisons particulières le forcèrent à ne pas accepter. En 1768, il fut élu, par Cockermouth, membre du parlement de la Grande-Bretagne : mais pensant qu'il servirait mieux son pays natal dans le parlement d'Irlande, il réussit à se faire nommer par le bourg d'Armagh. A cette époque, on songeait à changer le système suivi jusqu'alors pour le gouvernement de l'Irlande. Le vice-roi n'y allait qu'une fois en deux ans, et, durant son séjour, ne s'y occupait guère de affaires publiques. Pendant son absence, l'autorité résidait dans une commission composée de cinq personnalités du pays, revêtus de dignités. Ils avaient le titre de lords

justices ; mais, en Irlande, ils étaient plus connus sous le nom d'entrepreneurs (*undertakers*). Le degré de puissance, de crédit, d'influence que leur donnaient leurs places, les rendait maîtres absolus du gouvernement de cette île ; ils dictaient les conditions au ministère anglais. La nouvelle du changement proposé remplit de joie les Irlandais. Les entrepreneurs, au contraire, prirent l'alarme, et résolurent d'employer tous leurs efforts pour renverser les projets du ministère. Ils espéraient lasser la patience du nouveau vice-roi. Lord Towushead, qui avait été revêtu de cette dignité, déjoua leurs intrigues : aidé par Macartney, qu'on lui avait donné pour premier secrétaire, il vint à bout de délivrer ce pays de la domination ruineuse des entrepreneurs ; mais ce ne fut pas sans peine. Il combattit pendant trois ans, dans le parlement d'Irlande, le parti des entrepreneurs qui s'étaient unis aux patriotes contre le ministère : il acquit l'estime même de ses antagonistes, montra beaucoup de désintéressement, et fut récompensé par la décoration de l'ordre du Bain. En 1775, il fut nommé capitaine-général et gouverneur en chef de la Grenade, des Grenadines et de Tobago, et en même temps élevé au rang de baron en Irlande. Il rétablit, dans les colonies qu'il administrait, la paix troublée par des dissensions intestines, et, en 1779, défendit vaillamment la Grenade attaquée par le comte d'Estaing. Forcé de se rendre, il eut porté les regrets des habitants. Il fut envoyé comme prisonnier de guerre à Limoges, où il ne resta que peu de temps : Louis XVI lui accorda la permission de retourner en Angleterre, et il fut aussitôt échangé. En 1780,

la compagnie des Indes, voulant mettre fin aux abus qui se commettaient dans la présidence de Madras, jeta les yeux sur lord Macartney, et le nomma chef de cette administration. Il arriva dans l'Inde, le 21 juin 1781. L'Angleterre était alors en guerre avec la France et la Hollande. Les armées britanniques avaient essuyé des revers dans l'Inde. Haider-Ali avait pénétré jusqu'aux portes de Madras ; les nababs amis des Anglais, ne leur avaient fourni que de faibles secours en hommes, et aucun en argent ; les caisses étaient presque vides : sans les secours reçus du Bengale, il eût fallu licencier l'armée ; alors la ruine du Carnat eût été inévitable. Les dispositions des princes indous étaient hostiles. Ils supposaient à l'Angleterre des vues ambitieuses, suspectaient sa bonne-foi, n'avaient aucune confiance dans ses desseins incohérents et mal dirigés. Une confédération formait pour l'expulser de l'Indoustan. Le conseil suprême du Bengale annonçait que peut-être il ne pouvait plus continuer à aider la présidence de Madras ; enfin, on était instruit de la prochaine arrivée d'une armée navale française. Macartney ne se laissa pas décourager. Il fit payer aux troupes tout ce qu'on leur devait, et assura leur subsistance ; il emprunta de l'argent, et sut inspirer la confiance par l'espoir d'un meilleur avenir. Mettant à la tête de la milice, il anima l'armée d'une ardeur nouvelle. La prise de quelques postes fut le prix de ses efforts. Eyre-Coote l'aider puissamment par ses succès contre Haider-Ali. Des tentatives pour gagner l'amitié de ce chef furent vaincues ; elles eurent plus de succès auprès

divers radjas ; ce qui mit Hastings , gouverneur-général du Bengale , en mesure de conclure de son côté divers traités de paix. Les établissemens hollandais , à la côte de Coromandel , furent pris ; Trinquemalé , dans l'île de Ceylan , tomba aussi au pouvoir des Anglais. Le nabab d'Arcate conclut un arrangement , par lequel les revenus du Carnatic étaient dévolus à la compagnie ; arrangement de la plus haute importance , qui fut uniquement dû à la réputation d'intégrité de Macartney. Cependant , l'arrivée de Suffren , dans les mers de l'Inde , vint mettre un terme aux succès des Anglais ; une armée française , unie à celle de Typou-Saheb , successeur de Haïder-Ali , s'empara de Goudelour ; Trinquemalé fut repris ; la famine se manifesta dans Madras. Pour ajouter aux embarras de Macartney , le conseil suprême du Bengale semblait chercher à lui susciter des difficultés ; les généraux des troupes élevaient sans cesse des discussions avec le conseil , au lieu d'agir vigoureusement contre l'ennemi , surtout à l'époque de la mort de Haïder-Ali. Mais des diversions , heureusement opérées , forcèrent Typou à évacuer le Carnatic : toutefois une attaque dirigée contre Goudelour , échoua complètement ; et Macartney se trouvait de nouveau dans une situation inquiétante , lorsque la nouvelle de la paix conclue en Europe vint mettre un terme à la guerre avec les Français et les Hollandais. La paix fut de même signée un peu plus tard avec Typou , qui n'avait pas été le premier à la demander. Les choses restèrent dans l'état où elles se trouvaient avant les hostilités. Leur cessation totale ne délivra pourtant pas Macartney des embarras qui l'avaient assailli depuis son

arrivée à Madras. Le gouverneur du Bengale , au lieu d'agir de concert avec la présidence , continua contrarié dans tous ses plans , supposé qu'Hastings avait eu la jalousie contre lord Macartney , auquel il prêtait le projet de planter. Celui-ci essaya vainement de le dissuader. Il parvint à se retirer de la compagnie , la possession des Circars du Nord , que le Nizam voulait restituer au Nizam. Les grémens que lord Macartney avait , furent suspendus par le soudain d'Hastings. Il put tranquillement les mesurer , propres à garantir la prospérité de la présidence : elles ne furent moins suivies d'aucun effet ; car avoir vu son arrangement relatif aux revenus du Carnatic , cassé par les recteurs de la compagnie , plus tard obligée d'y revenir par la violence , il fut rappelé en juin. Il partit , laissant le trésor de l'état , et signa préalablement , registres du conseil , une déclaration portant qu'il n'avait reçu aucune pièce de présent , à l'exception de quelques provisions ; qu'il borné à toucher les émolumens de sa place ; qu'il n'avait employé pour son usage , rien qui appartenait à la compagnie , et qu'il n'était intéressé dans aucun genre de commerce ou d'entreprise. Il avait aussi une autre déclaration constatant le montant de la somme qui lui appartenait à son départ de l'Inde , quoique l'acte du parlement qui exigeait une telle formalité n'eût commencé à recevoir son exécution qu'au 1^{er} janvier 1781. Il prit sa route par le Bengale , pour faire connaître au conseil suprématique l'état de la présidence à Madras. Etant à Calcutta , il

à la place de quelque honneur. Cette marque de confiance n'eut pas sollicitée, sa santé le climat et les contrariétés de la situation des affaires le décidèrent à ne pas aller à cette place avant d'avoir obtenu l'Angleterre avec les directions de la compagnie et avec le roi. A son arrivée à Londres, en 1786, il fit agréer ses conditions pour pouvoir prendre un poste, puis mit à son acceptation des conditions qui ne convenaient, de sorte qu'on lui donna un successeur. La compagnie fit des éloges à sa conduite, et lui donna une pension de quinze mille sterling; mais le ministre l'oublia jusqu'en 1792. A cette époque, on conçut le projet d'envoyer une ambassade à la Chine, et de faciliter des communications avec le gouvernement, de lui insinuer des avantages de la nation, et de procurer aux commerçants anglais établis à Canton des faveurs et une protection plus assurées par un traité. Lord Macartney fut choisi comme l'homme le plus capable de remplir convenablement une mission si importante. On lui laissa le choix des personnes qui l'accompagneraient. Il prit pour secrétaire sir George Staunton, et partit pour son séjour à la Grenade, immédiatement suivi. L'Europe savait avec quelle ardeur l'Angleterre s'occupait de tout ce qui pouvait garantir le succès de la mission, à laquelle sa politique attachait tant d'intérêt. Rien ne fut négligé. Lord Macartney s'embarqua en 1792, à bord du vaisseau

le *Lion*, et atterrit, le 5 août 1793, à l'embouchure du Pé-Ho. Des barques chinoises le conduisirent avec sa suite jusqu'à Pékin. Elles portaient, suivant l'usage, des bannières, avec l'inscription accoutumée : « *Ambassadeur anglais portant le tribut à l'empereur de la Chine.* » La cour était à Ji-ho, en Mandchourie, au-delà de la grande muraille. Lord Macartney s'y rendit avec une partie de sa suite; et, le 14 septembre, au point du jour, il eut audience de l'empereur Khian-loung. Le cérémonial de la Chine exige que toute personne admise devant l'empereur tombe à genoux, appuie les mains à terre, la frappe trois fois avec le front, se relève, puis recommence encore deux fois ce salut, nommé *Keou-teou*. Quelque humiliant qu'il paraisse aux yeux d'un Européen, les plus grands personnages de l'Empire, et les envoyés étrangers, s'y soumettent, non-seulement devant l'empereur lui-même, mais encore devant tout ce qui le représente. Les mandarins avaient sondé les dispositions de lord Macartney à cet égard. Il avait répondu qu'il consentait à se conformer au *keou-teou*, pourvu qu'un mandarin du même rang que lui, accomplît ce salut devant le portrait du roi de la Grande-Bretagne. Cet expédient ne fut pas adopté; et lord Macartney, dans cette occasion, de même que toutes les fois qu'il fut admis en présence de Khian-loung, fléchit simplement un genou en terre, suivant le cérémonial usité en Angleterre, pour le souverain. On ajoutait en Europe une foi implicite à ce récit de l'historien de l'ambassade; mais l'on a conçu des doutes sur sa fidélité, depuis que l'on a su ce qui s'était passé, quand lord Amherst

fut envoyé à la Chine, en 1816. Les mandarins demandèrent qu'avant d'être présenté à l'empereur, lord Amherst promît de remplir la cérémonie du keou-teou. Il s'y refusa : on lui cita l'exemple de lord Macartney, comme s'y étant soumis ; et cette assertion fut confirmée par le témoignage de Kia-kin, empereur régnant. Le fils de sir George Staunton, qui remplissait, en cette occasion, les fonctions de secrétaire d'ambassade, et qui avait accompagné la première, fut interpellé. Il répondit, qu'étant très-jeune à l'époque dont il s'agissait, il avait oublié ce qui s'était passé. Quoiqu'il en puisse être, lord Macartney n'eut personnellement qu'à se louer de Khianloun ; il assista avec sa suite à la fête de l'anniversaire de la naissance du monarque : mais il échoua complètement dans l'objet de sa négociation. Tout en protestant de sa profonde estime pour le roi d'Angleterre et son peuple, Khianloun refusa de se lier par un traité, pour assurer la continuation des avantages dont les Anglais avaient joui dans ses états. L'ambassadeur demandait pour les négociants de sa nation, la faculté de commercer à Tchou-san, à Liampo et à l'in-sing ; d'avoir, à Pékin, un magasin d'entrepôt pour la vente de leurs marchandises ; de posséder une petite île isolée et non fortifiée, dans le voisinage de Tchou-san, pour servir de magasin à leurs marchandises non vendues, et de résidence à ceux qui en prendraient soin ; d'en posséder une semblable près de Canton, et de jouir d'autres faveurs peu importantes ; d'obtenir l'abolition des droits de transit entre Macao et Canton, ou du moins leur réduction au taux de 1782 ; enfin, il demandait l'exemption des droits autres que

ceux qui étaient fixés par les diplômes de l'empereur, dont il serait donné copie à ces négociants, car ils n'avaient jamais pu voir ce document. On a aussi prétendu qu'il avait demandé le privilège exclusif du commerce de l'Empire, avec la permission de former un établissement permanent à Pei-bo, dans le golfe de Petchely, à la charge de purger de pirates les côtes de la Chine, et d'y envoyer autant de bâtiments qu'il y avait de Européens réunis. Suivant la relation officielle de l'ambassade, l'empereur montrait des dispositions favorables pour les Anglais : mais le colao ou premier ministre les détachait et leur fit bien sentir. Ils avaient aussi été desservis par le principal missionnaire portugais, tandis que les autres, et notamment les Français, leur avaient rendu tous les services qui étaient en leur pouvoir. Le père Amiot surtout, retenu chez lui par ses infirmités, avait donné peu écrit des avis utiles. Lord Macartney espérait, en séjournant quelque temps à Pékin, venir à bout de surmonter les préventions du colao, et d'obtenir pour l'Angleterre la permission d'envoyer dans la capitale de l'empire chinois, une ou plusieurs personnes comme ambassadeurs, afin de cimenter la bonne intelligence entre les deux pays : il faisait même ses préparatifs pour passer une partie de l'hiver à Pékin, et annonça qu'il en partirait après le commencement de la nouvelle année chinoise, c'est-à-dire en février, lorsque le 7 octobre on lui notifia, de la part de l'empereur, l'ordre de partir le 7. Ses représentations, pour obtenir un délai, furent vaines : il fallut obéir. Ce qui mortifia le plus les Anglais dans cette circonstance, fut que l'ambassadeur eut l'air d'être

la capitale d'
représenté. son
s mots, a dit Andersen,
t une relation de l'ambas-
nici notre histoire : nous
s à Pékin comme des men-
nous y séjournâmes comme
onniers, nous en sortîmes
des voleurs. » L'ambassade
en le 7 octobre, et, au-
sur des rivères et des ca-
barqua, le 19 décembre
à Canton; sans qu'on lui
e s'arrêter en aucun en-
t le gouvernement chinois
d'effiance pour les Anglais.
tembre 1794, elle arriva
terre. Cette expédition ne
ntièrement inutile pour les
ommerciaux de la Grande-
, dit sir George Staunton.
nients établis à Canton, ob-
redressement de plusieurs
usage des draps anglais de-
commun, et l'on put raison-
it espérer d'autres avanta-
, les Anglais conquirent par
es un empire sur lequel
ent auparavant des notions
e canal des étrangers. Lord
y, élevé au rang de comte,
e, en 1795, d'une mission
t confidentielle en Italie. A
ur, il fut créé pair de la
Bretagne, et nommé gouver-
Cap de Bonne-Espérance.
an et demi de séjour dans
onie, ses infirmités le for-
la quitter à la fin de 1798.
, par la même raison, plu-
plois qui lui furent offerts,
t, le 31 mars 1806, dans
de Surrey. Il ne laissa pas
de sa femme, fille du comte
On a de lui : I. *Etat de la*
en 1767. Cet ouvrage, des-
amis de Macartney et aux

ministres, et adressé au secrétaire-
d'état pour le département du nord,
fut imprimé à un très-petit nombre
d'exemplaires : l'auteur disait, avec
trop de modestie, que son ouvrage
ne méritait pas de titre plus relevé
que celui d'Almanach de Russie pour
l'année 1767. On y trouve un tableau
exact de cet empire. II. *Etat de*
l'Irlande, en 1773: imprimé, com-
me le précédent, pour quelques amis.
L'auteur trace avec concision et im-
partialité le tableau de l'histoire, de
la forme de gouvernement, du com-
merce et des revenus de cette île. III.
Journal de l'ambassade envoyée
par le roi de la Grande-Bretagne,
à l'empereur de la Chine, en 1792,
1793 et 1794. Cet ouvrage, qui ne
parut qu'après la mort de l'auteur, à
la suite de sa Vie, offre la relation de
l'ambassade, écrite jour par jour,
sans détails étrangers, mais entremê-
lée d'observations pleines de sagacité.
On la lit avec plaisir à cause des no-
tions instructives et curieuses qu'elle
contient, et du ton de candeur et de
modestie que l'on y remarque. Le
paragraphe qui la termine, donne
une idée exacte de l'objet que s'était
proposé lord Macartney. « J'ai no-
té, dit-il, dans ce journal, les évé-
nements de mon ambassade, tels
qu'ils se sont passés au moment
où ils m'ont frappé. Mon seul but
a été de représenter les choses sui-
vant l'impression qu'elles produi-
saient sur moi.... Avant de partir
pour mon ambassade, je lus tout
ce qui avait été écrit sur la Chine,
dans les langues que je comprends.
Je m'entretins avec toutes les per-
sonnes desquelles je pouvais es-
pérer d'apprendre quelque chose :
quand ce fut impossible, je leur
écrivis. Ayant ainsi recueilli dans
mon esprit tous les matériaux que

» j'avais pu me procurer, je fermai
 » mes livres, et, arrivé dans la Mer-
 » Jaune, je me mis à étudier diffé-
 » remment le même sujet. Au lieu
 » de lire davantage les relations des
 » autres, je fixai mes regards sur
 » les objets mêmes, et je profitai de
 » toutes les occasions de les exa-
 » miner. Mais les communications
 » des Chinois avec les étrangers
 » sont soumises à tant de règles et
 » de restrictions, et la difficulté de
 » se procurer des renseignements
 » exacts est si grande, que mon
 » écrit ne peut être reçu sans résér-
 » ve, ni considéré autrement que
 » comme le simple résultat de mes
 » recherches et de mes réflexions.
 » Il est, je le sais, defectueux en
 » plusieurs points, et de plus doit
 » différer sur plusieurs autres des
 » relations des voyageurs qui m'ont
 » précédé; mais je suis bien éloigné
 » de prétendre au privilège d'être
 » seul exempt d'erreur. » L'ambas-
 » sade de Lord Macartney a donné
 » naissance aux ouvrages suivants, en
 » anglais : I. *Relation authentique*
d'une ambassade envoyée par le
roi de la Grande-Bretagne à l'em-
pereur de la Chine, etc., tirée
principalement des papiers du com-
te de Macartney, par sir George
 Staunton, Londres, 1792, 2 vol.
 grand in-4°, avec un atlas in-fol.;
 traduite en français par M. Castera,
 sous ce titre : *Voyage dans l'inté-*
rieur de la Chine et de la Tartarie,
fait dans les années 1792, 1793
et 1794, etc., Paris, 1798, 4
 volumes in-8°, fig. et cartes. Ce
 n'est pas ici le lieu de juger le
 mérite littéraire de ce livre (Foy.
 STAUNTON) : il offre le récit officiel
 de l'ambassade; tout y est présenté
 sous le beau côté. II. *Voyage en*
Chine, etc., par M. J. Barrow,

Londres, 1804; trad. en français
 par M. Castera, Paris, 1805, 3 vol.
 in-8°, avec un atlas. L'auteur a eu
 recours aux papiers de lord Macar-
 tney : il était resté à Pékin, lorsque
 l'ambassade alla en Mandchourie.
 On trouve dans son livre peu de dé-
 tails sur l'ambassade; il a suivi De
 Pauw dans ses idées sur la Chine,
 et, ainsi que lui, n'aime pas les mis-
 sionnaires : cependant, sans leur
Mémoires, sans les *Lettres édifi-*
tes et la *Description de la Chine*,
 par Duhalde, il eût eu beaucoup de
 peine à composer son ouvrage. On
 y trouve un grand nombre d'erreurs
 relevées par M. Deguignes, dans sa
Observations imprimées en 1807.
 III. *Récit de l'ambassade de lord*
Macartney à la Chine, dans les an-
nées 1792, 1793, 1794, contenant
les diverses particularités de cette
ambassade, avec la description de
mœurs des Chinois, et celle de l'in-
térieur du pays, des villes, etc., par
 Aeneas Anderson, Londres, 1796,
 vol. in-8° : l'auteur était attaché à la
 personne de lord Macartney. Il a
 donné l'histoire secrète et satiri-
 que de l'ambassade : il faut donc la lire
 avec précaution, tout en convenant
 qu'elle contient des faits que l'on
 cherche vainement dans la relation
 officielle, et qui expliquent plusieurs
 points obscurs de celle-ci. Elle fut
 le sujet de beaucoup de critiques; et
 la seconde édition éprouva des re-
 tranchements. L'ouvrage a été tra-
 duit en français (sur la première
 édition) par M. Lallemand, Paris
 1796, 2 vol. in-8°. IV. *Journal de*
M. Samuel Holmes, sergent-ma-
jeur du 11^e régiment de dragons
pendant qu'il accompagnait, com-
me membre de la garde, l'ambas-
sade de lord Macartney en Chine
et en Tartarie; imprimé sans au-

1. , retranchement ni correction d'après la minute originale pendant cette expédition, res, 1798, 1 vol. in-8°. Ce, destiné uniquement aux bibliques des curieux, ne fut tiré en petit nombre d'exemplaires : il toutes les mesures possibles empêcher la contrefaçon, et il adit une guinée. La traduction nise est intitulée : *Voyage en et en Tartarie, à la suite de l'ambassade de lord Macartney, f. Holmes, sergent-major de rde*, Paris, 1805, 2 vol. in-8°. L. Langlès, qui revit et publia traduction, y joignit, 1°. les , costumes, mœurs et usages Chine, joli ouvrage de M. Y. andre, dessinateur attaché à l'ambassade; ce recueil, composé de planches, est accompagné de des d'explication; — 2°. une e des planches omises par l'éditeur qui avait fait paraître la traduction française de Staunton. La ion de Holmes renferme trop de ls nantiques : elle n'est pourtant dépourvue d'intérêt. V. *Relation du voyage de l'ambassade use en Chine et dans une e de la Tartarie*, par J. C. ier. Berlin, 1797, 1 vol. in-8°. allemand); Huttner était préur du fils de Staunton, et attal'ambassade. Sa relation fut pupar M. Boettiger, puis traduite uçais, et donnée d'abord séparnt, sous ce titre : *Voyage à la e, avec une carte de la Chine, la musique chinoise*, Paris, 1, 1 vol. in-18, et ensuite en . in-8°, formant le 5°. de la ction de Staunton. L'auteur est observateur; on ne peut lui reher que son extrême brièveté. *Recherches délicates sur les*

ambassades à la Chine, et conclusion naturelle tirée des prémisses, Londres, 1818, in-8°. C'est un pamphlet de 31 pages, avec cette épigraphe :

*Improbis extremos currit mercator ad Indos,
Pauperiem fugiens; multum vapulandus in aula
Tartared.....*

L'auteur blâme les ambassades à la Chine, comme ayant coûté des sommes considérables sans avoir produit aucun avantage réel. Il reproche à lord Macartney d'avoir proposé de se soumettre au keou-teou, et cherche à prouver, d'après un passage de la première édition d'Anderson, qu'on l'a une fois contraint par la force à s'y conformer. C'est aussi l'opinion de plusieurs personnes, qui ont été à même de savoir à Pékin ce qui s'était passé durant l'ambassade anglaise. Barrow, qui l'avait accompagnée comme savant, a publié la *Vie du comte Macartney*, Londres, 1807, 2 vol. in-4°, avec son portrait. Elle contient beaucoup de faits curieux; l'auteur y a joint un choix des écrits de lord Macartney, les uns en entier, un seul en extrait. On doit regretter qu'à la prise de la Grenade, ses papiers aient été perdus; car c'était un homme qui, à un esprit fin et pénétrant, unissait de grandes connaissances : son désintéressement était extrême; étranger à tout esprit de parti, doux et poli, il fut universellement estimé et chéri. Barrow laisse trop percer, dans cet ouvrage, un esprit d'injustice pour quelques personnes : les triomphes de Suffren l'offusquent; néanmoins, tout en les niant, il convient de leur résultat.

E—s.

MACAULAY-GRAHAM (CATHERINE), Anglaise célèbre, née en 1733, à Ollantigh dans le comté de Kent,

'est pas étonné, après cela, d'enthousiasme que M^{me}. Macaulay inspiré à madame Roland. Il lit dans ses Mémoires qu'elle prétendit d'être la *Macaulay* pays. Le docteur Johnson au coup de l'égalité que préstriss Macaulay. Un jour, j'étais chez-elle, je pris un grave, et je lui dis : « Mais je suis maintenant converti de façon de penser : je suis mécontent que tous les hommes soient égaux ; et pour vous donner une preuve indubitable que je parle sérieusement, voici un très-sensé, très-honnête et très-excellent citoyen, votre valet de chambre, Madame ; je désire qu'il me soit permis de s'asseoir là, et de parler avec nous. » C'est ainsi, Madame, que je fis voir l'absurdité du principe de l'égalisation (*leveling*) : tous niveleurs veulent bien descendre aussi bas qu'eux-mêmes ; mais ils ne peuvent souffrir que vous ne soyez aussi haut qu'eux. Lors-que j'en parlai au Dr. Johnson, s'il me le permit, je lui montrai le 2^m. volume de l'ouvrage de Macaulay ; non, répondit-il, que le premier. On rapporte à cette occasion qu'il ne voulut pas aller à l'abbé Raynal quand celui-ci vint en Angleterre. Nous voulons pouvoir nous dispenser de vous dire un fait qui fait le plus grand tort au caractère de madame Macaulay, surtout comme historienne, qui prouve jusqu'à quel point son esprit de parti peut corrompre. On lit dans une *Dissertation sur les anecdotes*, par d'Israeli, édition de 1793, p. 69), qu'elle était occupée à copier des manuscrits du Muséum, que, comme elle avait coutume, dans ses recherches historiques, de dé-

truire toutes les pages du manuscrit qui renfermaient quelque passage défavorable à son parti ou en faveur des Stuarts. Cet abus de confiance fut enfin aperçu, et la coupable fut surveillée. « Le manuscrit 7379 de la bibliothèque Harleienne, ajoute d'Israëli, sera pour la postérité un témoignage éternel de son impartialité historique. C'est une collection de lettres politiques. Trois pages de ce manuscrit sont entièrement remises arrachées ; et l'on y trouve une note signée par le principal bibliothécaire, qui constate que tel jour le manuscrit a été prêté à miss Macaulay, et que le même jour on a remarqué que les trois pages avaient été détruites. » L.

MACAULAY (HUGUES). Voyez BOYD (t. V, p. 419.)

MACAULT (ANTOINE), de Niort en Poitou, notaire, secrétaire et valet de chambre de François I^{er}, fut l'un de ceux qui s'appliquèrent les premiers à faire connaître les anciens dans notre langue. (Voyez LAIGUE.) Nous avons de lui des *Apophtegmes de plusieurs rois, chefs d'armée, philosophes et autres grands personnages, traduits du latin en français*, Paris, 1545, 1551, in-16. Le traducteur y joint ses propres réflexions. Il a encore traduit les trois premiers livres de Diodore de Sicile, Paris, 1535, in-4^o. ; l'Oraison d'Isocrate à Nicoclès, chez Wekel, 1544 ; celle de Cicéron pour Marcellus, Paris, 1534, etc. Son style est assez pur pour le temps, et plus poli que celui de la plupart de ses contemporains. T—D.

MACBETH, roi d'Écosse, était fils de Sinel, *thane* royal de Glamis, et de Doda, fille de Malcolm II ; par conséquent cousin-germain de Donald VII ou Duncan I. La bravoure

de Macbeth, sa fermeté, sa sévérité, qui allait jusqu'à la barbarie, formaient un contraste parfait avec la douceur et la faiblesse du monarque. Il en donna des preuves, lorsque de concert avec Banquo, thane de Lochquhabir, il alla soumettre Macduald, lord des îles, qui avait levé l'étendard de la révolte, et fait soulever les vassaux de Banquo. Les Danois, ayant ensuite attaqué deux fois le royaume, furent complètement défaits par les deux guerriers écossais (Voyez BANQUO, t. III, p. 317). Leurs exploits les avaient rendus les idoles du peuple; alors, Macbeth, que sa naissance approchait du trône, conçut l'idée d'y monter, à la place d'un prince qui, par sa molle indulgence, s'en montrait peu digne. Il paraît que ce guerrier, d'ailleurs si courageux, avait, comme beaucoup de ses contemporains, la faiblesse de croire aux prédictions des devins; qu'il les consultait sans cesse, et leur racontait ses songes. Occupé de son coupable dessein, ses pensées devaient s'y rapporter le jour et la nuit; et les confidences qu'il faisait à ces imposteurs, donnaient sans doute à ceux-ci les moyens de lui prédire ce qui le flattait le plus. Voilà l'explication la plus plausible du fait que nous allons retracer d'après les chroniques. Macbeth et Banquo traversaient seuls une bruyère, en se dirigeant vers Fores, où était le roi, lorsque trois femmes, d'une apparence surnaturelle, se présentent subitement à eux, et saluent successivement Macbeth, l'une comme thane de Glamis, la seconde comme thane de Cawdor, la troisième comme futur roi d'Écosse: elles ajoutent que sa postérité ne régnera pas, mais que de celle de Banquo descendra une longue suite de rois. Elles disparaissent. Les deux

guerriers pensèrent que c'étaient trois sœurs déesses de la magie. Cependant ils semblaient posés à croire à leurs paroles, puis-que le thane de Cawdor, qui avait paisiblement de sa dignité, venait près de Duncan; et ce n'est qu'après avoir annoncé à Macbeth, qu'il était le thane de Cawdor à la place du précédent, qui s'était rendu coupable de félonie. Voyant cette première prédiction accomplie, peut-être s'effectuait aussi l'ordinaire des choses pour cet événement, puisque, sous le nom de loi du pays, le plus proche du roi lui succédait, à la mort de ce dernier, ses enfants n'étaient pas en âge de régner. Duncan vécut trop longtemps pour l'ambition de Macbeth, qui avait même l'espoir d'obtenir le trône; car, en créant de Cumberland, son fils Malcolm, à peine parvenu à l'âge de l'adolescence, il assurait à ce dernier la succession immédiate à la couronne. Alors Macbeth résolut d'acquiescer à la violence le bien auquel il aspirait, et qu'il voyait près de lui. Sa femme, non moins ambitieuse, le confirma dans ses projets. Il en instruisit ses amis, entre autres Banquo. Aucun d'eux ne désapprouva; tous lui jurèrent le secret. Il consumma son crime le 1040, dans son château d'Inverness, où il avait reçu Duncan. Son fils Malcolm, son fils aîné, le trône par sa naissance et par son caractère populaire, Macbeth fut couronné sans opposition, Malcolm et Donald, fils de Duncan, redoutant avec raison la cécité de Macbeth, excitée encore par ses craintes qu'ils lui inspiraient, le premier eut Cuthbert

nd dans les Hébrides. L'usur-
sut consolider son autorité
prise, en comblant les grands
faits, et en maintenant la
exécution des lois dont la
e de Duncan avait encouragé
tion. Il régna ainsi, pendant
premières années, avec jus-
modération; mais enfin, tour-
par les remords de son par-
et par les alarmes que lui
nt les fils de Duncan, il donna
cours à son humeur farouche
guinaire, sacrifiant tous les
de ses soupçons. Banquo fut
nière victime; il le fit assassi-
dessa des embûches aux fils
jean; mais elles échouèrent.
utre de Banquo avait attiré à
th la haine générale; il pe-
us de bornes à ses cruautés:
était lui-même en proie à la
qu'il inspirait. Il se fit donc
ire sur le sommet de la col-
Dunsinane, située près de
un château-fort, d'où la vue
ait de tous côtés; et il se crut
té dans cet asile, parce qu'une
re lui avait assuré qu'il ne pé-
ur lorsque la forêt de Birnam
apportée à Dunsinane, et qu'il
rait la mort que de la main
omme qui ne serait pas né d'une
. Du fond de son repaire, il
immoler à ses déliances Mac-
onte de Fife, homme puissant,
ré, et connu par son dévou-
u prince Malcolm. Macduff,
du danger, s'enfuit en An-
. Sa femme et ses enfants fu-
is à mort par ordre du tyran,
biens furent confisqués. Ar-
près d'Edouard le confes-
Le cour duquel était Malcolm,
Fengagea ce monarque à four-
prince les moyens de remon-
le trône. Edouard lui donna

une armée, commandée par Sward,
comte de Northumberland, leau-
père de Malcolm. Macbeth, instruit
de ces préparatifs, leva des troupes,
et tâcha de s'assurer de tous ceux
qu'il regardait comme ses ennemis.
Macduff, de son côté, revint, rallia
ses partisans, et rejoignit l'armée
auxiliaire, qui fut bientôt renforcée
d'une foule de déserteurs. Retiré
dans son château de Dunsinane,
Macbeth se croyait à l'abri du dan-
ger, lorsque l'on vint lui annoncer
que la forêt de Birnam s'avancait
vers le fort. Les soldats de Malcolm
avaient, en signe de victoire, orné
leurs casques de branches d'arbres.
Cet incident frappa Macbeth de stu-
peur et d'effroi: il vit que son sort
allait se décider, puisque déjà une
partie de la prédiction de la sorcière
était accomplie. Néanmoins il réso-
lut de tenter la fortune des armes,
sortit, et rangea ses troupes en ba-
taille. Mais les tourments de sa
conscience bouleversaient toutes ses
idées; il perdit la tête: à peine en
était-on venu aux mains, qu'il s'en-
fuit; ses troupes mirent bas les ar-
mes. Il fut poursuivi par Macduff,
qui acheva de le décourager, en lui
disant: « Je ne suis pas né d'une
» femme; on m'a tiré par violence
» du ventre de ma mère. » Atterré
par ces mots, Macbeth reçut le coup
fatal de la main de Macduff. Cet évé-
nement eut lieu en 1057, près de
Meigle, village de Perthshire, dans un
endroit appelé Bely-Duff, où l'on
voit encore, dit Maitland, un petit
espace circulaire planté d'arbres,
que l'on conserve en mémoire de la
chute du tyran. Shakspeare a im-
mortalisé le nom et les forfaits de
Macbeth, dans la tragédie à laquelle
il a donné le nom de cet usurpateur.
Il a suivi le récit des chroniques,

presque mot à mot. En enlevant des décombres qui couvraient l'emplacement du château de Dunsinane, près de Perth, on découvrit, en 1819, une voûte qui renfermait diverses curiosités. E—s.

MACBRIDE (DAVID), célèbre chirurgien anglais, naquit à Ballymon, dans le comté d'Antrim en Irlande, le 26 avril 1716. Après avoir appris les premiers éléments des langues grecque et latine dans cette ville, il alla finir ses humanités à l'université de Glasgow. Il se rendit ensuite en Angleterre, où il se livra, pendant plusieurs années, à l'étude de la chirurgie. Nommé chirurgien du *Royal Navy*, Macbride donna, pendant la courte campagne qu'il fit à bord de ce vaisseau, des preuves de courage en se mêlant avec les combattants, et d'habileté en soignant les blessés. La paix fut conclue; et il s'empressa de quitter le service militaire, pour étudier l'art des accouchements, auquel il se destinait plus particulièrement: ce fut à Dublin qu'il se fixa, en 1749. Il s'occupa beaucoup d'anatomie, et surtout de chimie. Les différentes substances, qui peuvent retarder ou accélérer les progrès de la putréfaction, devinrent l'objet de ses recherches, ainsi que la nature et la combinaison des vapeurs qui s'en élèvent; et on lui doit d'avoir conseillé l'emploi de la drèche, pour prévenir ou guérir le scorbut des gens de mer: ses utiles travaux lui valurent, sans qu'il l'eût demandé, le titre de docteur en médecine, que lui conféra la faculté de Glasgow. Il mourut des suites d'une fièvre catarrhale, le 28 décembre 1778. On a de lui: I. *Experimental essays on medical and philosophical subjects*, in-8°, Londres, 1764;

l'auteur en a donné une édition, à laquelle il a ajouté d'observations, Londres, traduit en allemand par Rich, 1765; et en français par Badie, Paris, 1766, in-8°. Cette édition a surtout été l'objet de quelques brefs essais de l'auteur, qui a produit l'hypothèse de V en considérant cette fermentation comme une espèce de fermentation du chyle est le produit. II. *A new method of tanning*, Londres, 1769. Cet ouvrage d'une Instruction aux tanneurs, nouvelle méthode de tanner, Londres, 1777: il y parle du emploi de l'acide sulfurique, que celui-ci donne aux cuirs une qualité supérieure. On sait la méthode, qui valut à l'auteur une médaille en argent, de la société Linn, en 1768, et une société des arts et du commerce (Londres), a été suivie en France par M. An. *An account of ten cases of art delivery*; in-8°, tome v^e. du *Medical observations*. IV. *An account of the viscence of some mail*, in-8°, Londres, 1772. Ce mémoire est inséré dans le LXIV des Transactions philosophiques, année 1774. V. *Introduction to the theory of the art of medicine*, in-8°, Londres, 1772, 1777; traduit en latin par Gloss, Utrecht, 2 vol. in-8°; en français par Radet, Paris, 1787, 2 vol. Cet ouvrage, écrit avec pureté, prouve que l'auteur n'était pas bien au niveau de l'époque où il le publia, car les odes et élégies ont été

honorer la mémoire de Mac-
Voyez son Éloge, par Vicq
 .) P. et L.

MACABÉE. *Voyez* JUDAS
 I. 96. et SIMON.

MACCARTHY (HUGUES), sa-
 laulais, était principalement
 dans la connaissance de la
 et de la littérature de sa pa-
 il a publié à Paris, en 1732,
 un Dictionnaire anglais et
 is, auquel il joignit une gram-
 irlandaise, expliquée en an-
 pour faciliter à ses compa-
 l'étude de cette langue, dont
 part ignorent les principes;
 is, et est la seule langue ensei-
 dans les écoles, et employée
 es artes publics. Ce Diction-
 est le premier livre imprimé
 ce, dans lequel on ait em-
 des types irlandais, qui y sont
 long-temps après demeurés
 puisque dans le Dictionnaire
 (i. e.) irlandais-latin, d'O'Brien,
 chez Valeyre, en 1768, in-4^o,
 est en usage que des types latins.
 annuaire irlandaise de Mac-
 .) *The Elements of the Irish*
Language, grammatically explained
and illustrated par à Louvain,
 1782.

MAC (THOMAS), musicien an-
 , né en 1613, est auteur d'un
 ge intitulé : *Monument de la*
musique, ou *Mémorial* (*Remem-*
ber) *de la meilleure musique*
que tant sacrée que profane,
et jamais existée, 1676, in-f^o;
 age bizarre pour le style, mais
 eux pour le fond, et qui prouve
 peut être un bon juge et un
 excellent maître dans un art, sans y
 avoir un talent distingué; car
 qui était joueur de luth de
 son, n'est célèbre ni comme
 tant, ni comme compositeur.

C'était un homn.
 original et plaisant,
 en juger, par ce qu'il
 son livre même.

MACÉ (FRANÇOIS),
 et aumônier du roi, né
 vers 1640, entra de bonne
 dans les ordres. Ayant été
 vu d'une charge de secrétaire
 finances de la reine, il resta lon-
 temps diacre; mais à l'âge de qua-
 rante-cinq ans, nommé chanoine-
 chevecier et curé de Sainte - Oppor-
 tune, il reçut le sacerdoce, et de-
 vint aumônier du roi. Il exerça
 les fonctions de sa cure, jusqu'en
 février 1721, qu'il la résigna; et il
 mourut quelques jours après. On a
 principalement de lui des traductions
 de livres saints et d'ouvrages de
 piété : I. *Psaumes et cantiques de*
l'Eglise, avec une paraphrase tra-
 duite du latin de Louis Ferrand,
 Paris, 1686, in-8^o. ; 1706, in-12.
 II. Traduction de *l'Imitation de*
Jésus-Christ, avec une épître déli-
 catoire, anonyme, à la duchesse de
 Bourgogne; l'auteur y rappelle ses
 services anciens auprès de la reine;
 Paris, Coignard, 1698, in-12; ibid.
 Roulland, 1700, in-8^o, avec de
 belles gravures; ibid. 1718, in-24.
 Cette traduction avait eu dix éditions
 en 1734: moins littérale que la ver-
 sion publiée sous le nom de Gonnel-
 lieu, elle ne manque pas d'élégance;
 mais elle a le défaut opposé à celle
 de Sacy, en resserrant assez souvent
 le sens des expressions, bien loin de
 le développer par la paraphrase. III.
Les Méditations du P. Basée sur les
Evangelies, Paris, 1684, in-12;
 plusieurs fois réimprimées: l'édition
 de 1720 contient les augmentations,
 et une vie du P. Basée. IV. *Les*
douze Testaments des patriarches,
 traduits du latin de Robert, évêque

par Lincoln, avec une dissertation, des arguments et des notes, Paris, 1713, in-12. L'abbé Macé a été aussi abrégiateur et historien; il a donné, 1^o. un *Abrégé historique de l'ancien et du nouveau Testament*, Paris, 1704, 2 vol. in-12; — 2^o. la *Science de l'écriture sainte*, réduite en tables générales, ibid. 1708, in-4^o. : il avait achevé un extrait analytique des œuvres de saint Augustin, et laissé les matériaux d'une *Histoire critique des papes*, jusqu'à Alexandre VII. A l'érudition ecclésiastique, il joignait encore des talents pour l'art oratoire, et des connaissances de la littérature et des mœurs: il avait prononcé, en chaire, un *Eloge du Roi*; publié une *Histoire des quatre Cicérons*, intéressante par les recherches, Paris, 1714, la Haye, 1715, et composé une histoire morale qui eut du succès: *Mélanie ou la veuve charitable*, ouvrage posthume, attribué, dans le temps, à l'abbé de Choisi, Paris, 1729, in-12. — MACÉ (René), bénédictin de Vendôme dans le seizième siècle, succéda en qualité d'historiographe et poète de François I^{er}, à Guillaume Crestin: il reçut l'ordre de reprendre la *Chronique française* où l'avait laissée son prédécesseur, dont le travail comprenait, en vers héroïques, non douze livres de chronique, comme on l'a dit (Voy. CRESTIN), mais cinq livres jusqu'au couronnement de Hugues Capet; et René Macé a donné le sixième et le septième des douze livres projetés. Il avait aussi décrit en vers le *Voyage de Charles-Quint* par la France, en 1539, resté inédit. Antoine du Saix, à la suite du poème de l'*Esperon de discipline*, trace, en beaux termes, l'éloge de ce poète, qu'il nomme,

.. L'écrivain de royale chronique
Du lys français.

Le compilateur de la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît* a fait deux ouvrages sur ce chroniqueur, l'un sous le nom de *Macé*, et l'autre sous ce nom de *René*. — Un autre René MACÉ a publié: *Les trois just'au corps, bleu, tiré de l'anglais de S. Dublin*, 1721, in-8^o. G—

MACEDO (FRANÇOIS DE), fils d'un cordelier portugais, né à Coimbre en 1596, entra chez les jésuites à l'âge de quatorze ans, et, après avoir terminé le cours de ses études, fut chargé successivement d'enseignement de rhétorique, la philosophie, la chronologie dans différents collèges de la société. Il y avait près de dix ans qu'il était revêtu de l'habit de S. Ignace; et depuis quelque temps il avait prononcé les vœux qui devaient l'attacher irrévocablement à la société, lorsqu'il en sortit par l'autorisation de ses supérieurs, lesquels il ne cessa pas néanmoins d'entretenir des rapports d'amitié. Il embrassa la vie monastique dans l'ordre des cordeliers, et prit le nom de *François de St.-Augustin*, sous lequel il a publié la plus grande partie de ses ouvrages. Le P. Macedo se prononça fortement en faveur de la révolution qui mit le duc de Bragance sur le trône de Portugal (JEAN IV), et il servit de conseil à tout son pouvoir: il accompagna en France les ambassadeurs que le roi Jean y envoya pour se faire reconnaître; et il paraît que, pendant son séjour à Paris, il eut l'honneur

(1) On ne connaît pas les motifs qui déterminèrent Macedo à quitter des confrères dont il était aimé (Remary, sur le Dict. de Bayle) près duquel le désir de l'épiscopat, auquel la robe de jésuite lui permettait pas d'aspirer, fut la raison qui le porta à passer dans un autre ordre.

avant Louis XIII, puisqu'il s-lors à ses autres titres prédicateur de sa Majesté ienne (1). Macedo prit parti uerelles du jansénisme nais- écrivit pour soutenir l'or- des fameuses propositions e d'Ypres : mais dès qu'elles : condamnées par Innocent 'apologie de la conduite de , dans un ouvrage qui plut cour de Rome, que son au- ppele par le pape pour pro- éologie au collège de la Pro- , et l'histoire ecclésiastique de la Sapience. Sa vanité l'empêcha de conserver la nt il jouissait ; mais avant Rome, où son humeur lui beaucoup d'ennemis, il c'était en 1657) qu'il ré- pendant trois jours à toutes ons qui lui seraient adres- : *omni re scibili* ; et si on , il se tira de cette épreuve neur. Il passa à Venise, où , quelques années après, le te de vanité, et avec le même termina la dernière séance mille vers latins qu'il im- ainsi qu'une épigramme en r de Venise, qu'il ne balance nparer à celle de Sannazar, *Adriacis*, etc., l'une des s pièces de ce poète célèbre. fut nommé, au mois de dé- 1667, professeur de philo- morale à l'université de Pa-

done ; et il remplit cette chaire avec tant de distinction, que son traite- ment fut élevé de 500 jusqu'à 800 ducats. Il mourut en cette ville (1), le 1^{er}. mai 1681, et fut inhumé dans l'église des Cordeliers, où l'on voit son tombeau surmonté de son buste en bronze, et décoré d'une épitaphe très-honorable. Macedo avait de l'érudition, une mémoire heureuse et une assurance imperturbable ; de sorte qu'il imposait facilement dans la discussion à des savants plus modestes. Il engagea une guerre de plume avec le fameux P. Noris, depuis cardinal, au sujet du véritable titre des livres de St-Augustin de la grâce de Jésus-Christ ; et l'inquisition leur ayant fait défense de continuer d'écrire sur la même matière, Macedo, dans la crainte de passer pour vaincu, adressa à son adversaire un *cartel* rédigé dans la forme de ceux des anciens chevaliers, où il lui assigne Bologne pour y vider leur différend en champ clos ou ouvert. Cette pièce, très-singulière, qu'il fit imprimer in-4^o, a été insérée par Leti, dans le quatrième volume de l'*Italia regnante* ; dans les *Mémoires* de Nicéron, tome 31, et dans le *Journal étranger*, 1757. Macedo a publié un très-grand nombre d'ouvrages, dont aucun ne lui a survécu. Nicéron rapporte les titres de 69, dans ses *Mémoires*, tome xxxi, p. 317-39 ; mais cette liste est loin d'être complète (2). Ce sont des

prend qu'il accompagna ainsi les am- bagues en Angleterre ; mais il parait à notre cordelier avec Antoine de Sousa, chevalier de l'ordre de Christ, sénateur e Porto, et secrétaire intime du roi Al- qui avait, en effet, été secrétaire d'am- la légation portugaise en Angleterre. Ce eu 1611, mort en 1681, composa am- vrages pour la cause du roi Jean. Ses *Flu- ens*, qu'il publia en 1651, âgé de vingt vain une place dans la *Bibliotheca ardu-* de Kistker.

(1) On lit dans le *Dictionn. universel*, que Mace- do, s'étant mêlé de quelque affaire du gouvernement, fut mis en prison à Venise, et y mourut ; mais cette anecdote est entièrement fautive.

(2) Macedo dit lui-même, à la fin de son *Myrothe- cium morale*, Padoue, 1675, in-8^o, qu'il avait com- posé alors 53 Panégyriques, 60 Discours latins, 32 Oraisons funèbres, 121 Elegies, 115 Epitaphes, 212 Epitres dédicatoires, 200 Epitres familières, 260 Poèmes épiques, 500 Elegies, 110 Odes, 3000 Epi- grammes, 4 Comedies latines, 2 Tragedies, 1 Satire en espagnol, et en tout 150,000 vers, sans parler

Poèmes latins, des Thèses de rhétorique (1), des *Vies* de quelques personnages remarquables par leur piété, un *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, des *Eloges*, des *Panegyriques*, des *Traités* de controverse, des écrits polémiques, un *Parallèle* de la doctrine de S. Thomas et de celle de Scot, etc. On doit se borner à indiquer ceux de ses ouvrages qui méritent encore quelque attention par leur singularité : I. *Propugnaculum lusitano-gallicum, contra calumnias hispano-belgicas*, etc., Paris, 1647, in-folio. C'est une défense des droits du duc de Bragance à la couronne de Portugal, et en même temps une réfutation des *Vindiciæ hispanicæ* de J. J. Chifflet, écrivain passionné et grand ennemi de la maison de Bourbon. Macedo y fait descendre les Français d'une colonie troyenne, et prétend qu'ils furent appelés Francs, à cause de leur caractère. II. *Encyclopædia in agonem litteratorum producta*, Rome, 1657, in-folio : c'est la fameuse thèse qu'il soutint à Rome, et dont on a parlé. L'édition de 1677, citée dans le *Dictionnaire universel*, ne doit son existence qu'à une faute d'impression. III. *De clavibus Petri, opus in quatuor libros divisum*, Rome, 1660, in-fol. Ce titre est bien bizarre. La première clef est une apologie de la dignité, du pouvoir et de la juridiction du pape : la seconde ou le 2^e livre traite de l'explication des Écritures ; la troisième, de la foi ; et la quatrième, des sacrements. IV. *Schema congregationis S. Officii romani cum elogiis E. Cardinalium, et corollarium de*

d'un grand nombre de consultations sur la théologie, sur le droit et sur d'autres matières.

(1) Sa vanité perce dans les titres qu'il donnait à ces thèses : *Tesaurus eruditonis pro sola aedificum percurrante*. — *Parvissimi nemus poeticis arboribus constitum*. — *Viridarium eloquentiæ*, etc.

infallibili auctoritate summificis in mysteriis fidei proponit, etc., Padoue, 1676, in-4^o. Il y prétend que l'inquisition fut par Dieu lui-même, dans le terrestre, et qu'il exerça l'office de juge contre Adam, Caïn, les ouvriers de la tour de Babel, etc. Il ajoute que S. Pierre procéda à la même qualité, contre Ananias, et qu'il transmit cette autorité aux papes, qui en ont S. Dominique et ses successeurs.

W

MACEDO (ANTOINE DE), frère du précédent, né à Coïmbræ, entra fort jeune dans la compagnie, et, après y avoir professé que temps les humanités et la logique, s'appliqua à la prédication. Il fut envoyé dans les missions, où il demeura deux ans. Au retour en Portugal, il fut attaché à l'ambassade que le roi Jean envoie en Suède. Il gagna la confiance de la reine Christine, qui lui fit son dessein de rentrer dans son pays, et le dépêcha à Rome, chargé de lettres pour le pape, à qui elle demanda un religieux de la Société pour l'instruire dans la foi. Le P. Macedo fut à Rome ; il y remplit pendant quelques années les fonctions de pénitencier de l'église du Vatican, tourna ensuite en Portugal, recteur du collège d'Évora, Lisbonne, et mourut en cette ville le 15 juillet 1693. On a de lui quelques *Thèses* de rhétorique, *Vie* du P. Almeida, missionnaire au Brésil (en latin), Padoue, nouvelle édition augmentée, 1671, in-12. II. *Lusitania in et purpurata*, Paris 1663 et in-4^o. C'est l'histoire des papes des cardinaux portugais. III.

et Descriptio Nationis
Reginae S, Stock-
 1650. Cet od. r. p. p. p.
 IV. *Divi tutelares orbis*
sei, Lisbonne, 1687, in-fol.
 recueil de Vies des Saints.

W—s.

MACDONIUS I, patriarche de Constantinople, et chef d'une secte il donna son nom, vivait 4^e siècle. Saint Jérôme dit, qu'il a été brodeur, *artis plumarius*. C'était un homme adroit, et d'un esprit ambitieux : on le vit être entendu dans les affaires, et il savait s'insinuer dans l'esprit des grands. Lorsque St. Alexandre, patriarche de Constantinople, mourut, Macdonius était déjà âgé, et long-temps diacre de cette église, peut-être même prêtre. Il ambitionnait ce siège. Attaché aux demi-ariens, il aurait eu de nombreux suffrages ; mais les catholiques l'emportèrent dans l'élection. Paul, évêque d'une vie sainte, quoique encore, lui fut préféré. Macdonius, voyant sa nomination déplu à Constantinople, Paul fut chassé, et relégué à Pont. Il est vraisemblable que Macdonius ne fut point étranger à l'intrigue qui causa cet exil, et qu'il intenta une accusation contre Paul pendant qu'ils se réconcilièrent. Paul, après la mort de Constantin, fut rappelé avec les autres évêques exilés. Saint Athanase, évêque de Constantinople, passant par Constantinople, pour s'en retourner en Palestine, il trouva Paul en possession de son église, et Macdonius avait été accusé, faisant sous lui de fausses fonctions de prêtre. Paul éprouva après une nouvelle disgrâce.

Constance, qui favorisait le parti arien, étant venu à Constantinople, le chassa de nouveau, et fit installer à sa place Eusèbe de Nicomédie ; mais celui-ci étant mort, vers 341, les évêques ariens ordonnèrent Macdonius, quoique les catholiques eussent rappelé Paul. Il en résulta une lutte entre les catholiques et les ariens une lutte sanglante, dans laquelle périt un grand nombre de personnes. La consécration de Macdonius ne le mit pas sur-le-champ en possession du siège patriarcal. Borné à une seule église qu'il avait bâtie ; il y rassemblait tous ses partisans, et il n'y avait qu'eux. Ce ne fut que vers l'an 351, que l'empereur Constance donna ordre à Philippe, préfet du prétoire, de l'installer. Ce magistrat qui connaissait l'éloignement du peuple pour Macdonius, craignit d'éprouver de l'opposition. Il usa de ruse, et fit si bien qu'il parvint à conduire Macdonius à l'église patriarcale : mais le peuple, dès qu'il s'en aperçut, s'y porta ; et comme les soldats voulaient l'écarter, les esprits s'échauffèrent. On se battit, et plus de trois mille personnes périrent. Introuvable contre le vœu public, et surtout contre celui des catholiques, Macdonius ne tarda pas à chercher les moyens de se venger de ceux-ci. Il obtint de l'empereur un édit qui expulsait, non-seulement des églises, mais encore des villes, tous ceux qui étaient attachés à la foi de Nicée. L'ordre fut exécuté avec rigueur, et l'on exerça contre eux des cruautés horribles : les choses furent portées si loin, que Constance lui-même en fut mécontent. Un autre événement acheva de l'irriter. L'église des Apôtres à Constantinople, où Constantin avait été inhumé, menaçait ruine, Macdonius entreprit d'en

igné prêtre par saint Jérôme a été induit par le mot qu'il a donné à un mot grec qui, brodeur, signifie aussi, artificier.

faire enlever le corps de ce prince , pour le transporter dans une autre église. Le peuple, qui ne crut voir en cela qu'un outrage fait à d'augustes dépouilles, s'y opposa. On en vint aux mains, et le massacre fut tel, que des ruisseaux de sang inondèrent l'église, un portique adjacent, et même la place voisine. Tant de meurtres, dont Macedonius avait été l'auteur ou l'occasion, le perdirent entièrement dans l'esprit du prince. On voit ce patriarche intrus, assister, en 359, à un concile de Séleucie, composé de beaucoup d'ariens et de quelques catholiques, et, en 360, à un concile de Constantinople, où lui et beaucoup d'autres évêques furent déposés par les *purs* ariens. Jusqu'à sa déposition, il n'avait, au moins publiquement, professé que le demi-arianisme ; c'est-à-dire, qu'admettant que le fils était semblable au père en substance, il rejetait le mot de *consubstantialité*, qu'il aurait même admis avec quelque atténuation. Retiré dans une terre voisine de Constantinople, après qu'il eut été déposé, il devint le père d'une hérésie nouvelle. Il nia la divinité du Saint-Esprit, et soutint qu'il n'était qu'une simple créature, semblable aux anges, quoique d'une nature supérieure. Plusieurs évêques embrassèrent cette erreur ; mais deux surtout contribuèrent à la propager. L'un était Eleusius de Cyzique, l'autre Marathionius de Nicomédie, tous deux ordonnés par Macedonius. Le dernier s'était enrichi dans la place de *numéraire*, ou payeur des officiers du prétoire. Il avait ensuite embrassé la vie ascétique, fondé un monastère, et faisait profession d'une grande austérité de mœurs, et d'une grande charité envers les hôpitaux et les pauvres. Ses vertus apparen-

tes, et surtout son or, gagnaient coup de partisans à la secte : Macedonius eut à peine le temps de voir les progrès. On ne put le saisir mort au-delà de l'année. Après lui, Eleusius de Cyzique le chef de la nouvelle hérésie qui la suivaient, furent *macédoniens* ou *pneumato-* c'est-à-dire, ennemis du St.-E. se répandirent principalement la Thrace, dans la Bithynie l'Asie, et furent réfutés par Athanase, Didyme l'aveugle Grégoire de Nazianze, sa broise, etc. Le concile de Constantinople, en 381, le condamna, et a symbolique de Nicée des papales, qui confondent leur. Un deuxième concile de Constantinople, en 383, établit doctrine. La secte s'affaiblit : en 410, plusieurs partisans se réunirent aux autres ; d'autres suivirent cet en 428, et cette hérésie tout-à-fait peu de temps après ne faut pas confondre Macédonius avec MACEDONIUS II, aussi archevêque de Constantinople : celui d'être évêque, avait signé *que* de Zenon. L'empereur le fit élire en 494 : Macédonius traça sa signature, et défendit courage le concile de Chalcedoine. L'empereur, qui le croyait aux hérétiques, le déposa, et même des émissaires pour Cette entreprise n'ayant point Anastase exila Macedonius doine. Ce prélat mourut à en 516, et son nom fut inscrite les dyptiques : les Grecs sa fête le 25 d'avril.

MAC-ENCROE (DEMETRIUS) decin irlandais, vivait à F

des manuscrits de t. en manuscrit p. t. en manuscrit f. : édition par ou Parisienne de Vaillan, 1727, in-fol.) Le titre qu'il est : *Pyrrhis ad fratrem, de is floribus, Epistola prima*. ier vers promettait effective- e deuxième épître : à la suit x petites pièces de vers latin : *Demetrius De la Croix doctor*. Le même poème fut réim. 1728 avec beaucoup d'aug- mes, Paris, Thiboust, in-8° ges avec figures. Le nom d est indiqué sur le titre pa : : *auctore D. De la Croix*, L'ouvrage reparut en 1749, elques retranchements, dans 1^{re}. des *Poëmata didasca*, l'on ne sait pourquoi, il y ibus à un médecin nomm : Franck; attribution conservé édition de 1813 du même où il est au tome 1, page 315 : elle édition est celle de Bath, in-8°. de 138 pages, donnée h. Clayton, qui a laissé au : nom de *De la Croix*, nom ait n'être que la traduction e des mots irlandais *Mac-* (Voyez le Journal des sa- e l'an v (1797) page 341). ne, d'environ cinq-cents vers res, renferme des passages réables, que la traduction se jointe à l'édition de 1728, l pas toujours fort heureuse- M. Barbier en a donné en in-12, une édition avec la ion française et des notes. : traduit aussi en allemand, s *Amusements physiques* de (*Physikalische Belustigun-* erlin, 1751-53, 3 vol. in-8°). anait encore de Mac-Encroe

les deux petits poèmes suivants : I. *Calamus hiemericus, sive laus Mi-* bernia *litteraria breviter adum-* brata. II. *Petro Desmarzets abbati* carmen, in-8°, imprimée vers 1728. Voyez le *Catalog. de Cour-* tois (Paris, 1819, in-8°.), n°. 1698. C. M. P.

MACER (LUCIUS-GLONIUS). *Agg.* GLONIUS, tome IX, p. 114.

MACER (EMILIUS), poète de Véronne, contemporain de Virgile et d'Ovide, avait écrit en vers latins sur les propriétés des plantes vé-néneuses. Il parait constant que son ouvrage est perdu, et que ceux qui ont été publiés sous son nom doivent être attribués à un autre Macer, mé-decin comme lui et postérieur à Galien. On en a fait beaucoup plus d'éditions que ne semblait l'exiger un écrit aussi peu important. La première est celle de Naples, im-primée par Arnold de Bruxelles, 1477, et la meilleure a été donnée par H. Ranzov, Hambourg, 1590, in-8°. On en connaît une traduction française, sous ce titre : *Les fleurs du livre des vertus des herbes, com-* posé par *Macer Floride*, trad. par *Lucas Tremblay*, Rouen, 1588, in-8°. fig. D—r—s.

MACER (JEAN), professeur en droit canon à la faculté de Paris, na-quit à Santigny dans l'Auxois (Yonne) vers le commencement du xvi^e. siècle. Ses ouvrages respirent l'amour le plus pur pour sa patrie et pour la gloire du nom français. Ces senti-ments lui méritèrent l'estime géné-rale : il laissait percer son impatience, quand on disait devant lui du mal de la France et de ses habitants. Nous avons de lui : I. *De prosperis Gallo-* rum *successibus libellus*, Paris, 1555, in-8°. Cet ouvrage traite aussi de la levée des impôts; des droits des

Français sur certaines provinces, etc. II. *Panegyricus de Laudibus Mandubiorum, quo et antiquitudo extraneorum in Gallos culmina*, Paris, 1556, in-8°. Jean le Blond, conseiller au parlement de Dijon, sous-élève, a joint des notes latines à ces deux ouvrages. III. *Indicarum historiarum, ex oculatis et fidelissimis testibus perceptarum, lib. i tres*, 1555, in-8°. IV. *Philippique contre les poëastes et les rimailleurs de notre temps*, Paris, 1557, in-8°.

D—c.

MACFARLANE (ROBERT), écrivain politique, né en Ecosse en 1734, fut élevé à l'université d'Edimbourg. Il vint fort jeune à Londres, et dirigea, pendant quelques années, à Walthamstow, une académie, qui jouit d'une grande réputation. Il s'engagea dans une controverse politique très-animée au commencement du règne de George III, et réunit ensuite ses différentes opinions dans un ouvrage qu'il publia, en 1770, sous le titre d'*Histoire du règne de George III*, 1 vol. in-8°. Ayant eu quelques discussions avec son imprimeur, celui-ci chargea une autre personne de continuer cette histoire, dont le 2^e. volume parut en 1782, et le 3^e. en 1794. Macfarlane, s'étant réconcilié avec l'éditeur en question, publia un 4^e. volume depuis. Cet ouvrage n'est qu'une compilation peu soignée. Macfarlane a été aussi, pendant quelques années, éditeur du *Morning Chronicle* et du *London Packet*, dans lesquels il rendait compte des débats du parlement, avec autant de détail que d'exactitude; il a également fait insérer dans les journaux, sous des noms empruntés, plusieurs lettres et articles dans le sens de l'opposition. Admirateur enthousiaste d'Ossian, il aida Macpherson

dans son travail, et entreprit de traduire en vers latins les poésies attribuées à ce barde écossais. En conséquence, il mit au jour en 1796, *Temo-a*, qu'il donna comme un essai; mais, n'ayant pu se procurer assez de souscripteurs, il abandonna son entreprise. Il s'occupait cependant encore de cet ouvrage dans les dernières années de sa vie, qui se termina d'une manière tragique. Avant voulu être témoin du triomphe d'une immense populace, qui venait coopérer aux élections du comté de Middlesex, il tomba sous les roues d'une voiture, et mourut une demi-heure après, le 8 août 1804. Il avait, à cette époque, sous presse, un *Essai sur l'authenticité d'Ossian et de ses poëmes*. Macfarlane publia, en 1797, un pamphlet intitulé: *Adresse au peuple anglais sur l'état présent et l'avenir présumé des affaires publiques*, où il parut avoir abandonné la plupart de ses anciennes opinions politiques. Il désavoua, d'une manière formelle, les 2^e. et 3^e. volum. de l'*Histoire de George III*, et dit même que le 1^{er}. avait été tellement défiguré dans une troisième édition, qu'il ne le regardait plus comme son ouvrage. En 1801, il publia le *Dialogue de George Buchanan*, sur les droits de la couronne d'Ecosse, traduit en anglais avec deux Dissertations: l'une archéologique sur la prétendue identité des Gètes et des Scythes, des Gètes et des Goths, des Goths et des Écossais; et l'autre historique, pour dé fendre le caractère de Buchanan comme historien, in-8°. D—z—s.

MACHA-ALLAH ou MFSSA HALA, astronome et astrologue arabe, juif de religion, vivait sous

ne de Mansour et de Mamoun, les Abbassides, c'est-à-dire, vers du huitième siècle de notre ère. Il eut une grande réputation due à son adresse et à son habileté, ou plutôt à l'adresse avec laquelle il exerçait l'astrologie. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibl. Arab. hisp.*, tom. 1^{er}, (34). Voici les principaux :
 I. *Traité des thèmes genethliacaux*.
 II. *Des conjonctions des planètes*.
 III. *Des différentes sectes des astrologues*.
 IV. *Deux Traités, l'un de l'usage du globe et l'autre de la Sphère céleste*.
 V. *Traité de la projection des rayons*.
 VI. *Traité des pluies, vents, etc.* M. de Rossi possédait une traduction hébraïque du *Traité des pluies, de la lune et de soleil*, et une traduction latine de son ouvrage *des signes et les indices des planètes*.
 Messahala a joui d'une grande réputation en Europe, vers le quatrième siècle, temps où la science astrologique était en vogue. Quatre de ses ouvrages ont été traduits en latin, par les a. Surinberg, en 1549 :
 I. *Elementis et orbibus celestibus*.
 II. *Liber de revolutione annorum*.
 III. *Liber de significatione et affectibus et nativitatibus*.
 IV. *Liber de reversione*. La Bibliothèque de la capitale a parmi ses manuscrits une traduction hébraïque de ses ouvrages astrologiques, faite par le docteur Elia. J—N.
 MACEDO (D. LEON BARBOSA), en *Barbosa*, III, 35.
 MACHAM (ROBERT), gentilhomme anglais, se rendit célèbre au quatrième siècle, par la découverte de la Madone. Peu favorisé des dieux de la fortune, il conçut une passion folle pour l'enfant unique d'un baronnet. Cette passion lui faisait négliger sa famille et la belle Anna.

Son père, tout-puissant auprès d'Édouard III, obtint l'ordre de faire arrêter Macham, le retint deux années en prison, et profita de sa captivité pour forcer sa fille à se marier à un autre. Sitôt que Macham fut libre, il trouva moyen de voir sa maîtresse, et la décida à le suivre en France. Tous deux s'embarquèrent furtivement : mais soit qu'ils fussent contrariés par le vent, ou que leur équipage manquât d'habileté, il devint impossible d'atteindre la côte, et le vaisseau fut jeté en pleine mer. L'art de la navigation était encore si imparfait, à cette époque, que le bâtiment erra douze jours dans un Océan inconnu : le matin du treizième on aperçut une brume épaisse au bout de l'horizon. Ce point incertain s'étant éclairci, on découvrit enfin la terre. Ce fut le 8 mars 1341 que fut reconnue cette île, alors entièrement déserte, et que les Portugais nommèrent depuis *Madeira*, à cause de la grande quantité de bois qui s'y trouve. Cette terre de refuge fut saluée avec de vives acclamations de joie, par des malheureux qui s'étaient crus destinés à périr de faim et de misère. On y descendit, après avoir laissé quelques hommes à la garde du vaisseau. Mais une tempête violente s'étant déclarée dans la nuit, le vaisseau fut arraché de son amarrage, et rejeté en pleine mer. Cet événement fut un coup de foudre pour Macham et pour son amie ; il leur ôta tout espoir de retour : la triste Anna, déjà découragée par les souffrances des jours précédents, en fut si frappée, qu'elle mourut au bout de six jours. Macham la suivit bientôt, et demanda, en expirant, à ses compagnons, que son corps fût déposé dans la même fosse que celui de sa maîtresse. Ils obéirent ; et, après avoir fixé une

grande croix de bois sur le tombeau des deux amants, ils ciselèrent grossièrement sur cette croix l'inscription que Macham lui-même avait composée pour perpétuer le souvenir de ses tristes aventures. Après avoir rempli ce devoir, ils se remirent de nouveau à la merci des flots, et concurent le hardi projet de regagner l'Angleterre, sans autre embarcation qu'une petite chaloupe qui était restée dans la baie. Mais le sort trahit leur courage. Jetés sur la côte de Maroc, ils subirent la plus dure captivité. Ces infortunés trouvèrent à Maroc un pilote castillan, nommé Juan Moralès, esclave comme eux, et lui firent la description de cette terre inconnue où ils avaient abordé. Il se trouva que Don Sanche, fils du roi d'Aragon, mourut précisément à cette époque, laissant par son testament une somme considérable pour le rachat des chrétiens esclaves à Maroc. Le brigantin qui ramenait ces malheureux dans leur patrie, fut pris par une petite flotte castillane qui croisait dans le détroit de Ceuta. L'ardeur pour les découvertes était alors dans toute sa force : le commandant de la flotte, ayant entendu le récit de Moralès, conçut le dessein d'aller à la recherche de cette île. Il présenta ce pilote au roi, et fit adopter son plan d'expédition. On eut beaucoup de peine à retrouver cette terre enveloppée d'une brume épaisse : les uns disaient que c'était la bouche de l'enfer; d'autres, que Dieu ne permettrait pas que l'on perçât cette obscurité mystérieuse. Zarco y aborda néanmoins en 1481, et y retrouva le simple monument, élevé par les compagnons de Macham (Voy. ZARCO). La découverte de l'île de Madère fut un acheminement à celle des îles Canaries (Voy. BE-

THENCOURT), qui ne précéda que soixante-neuf ans le voyage de l'atophe Colomb. La relation de découverte de Madère, écrite en tuguais par François Alcafo écuyer du prince Henri, et par Dom Francisco Manoel, fut traduite en français sous ce titre : *Relation historique de la Découverte de l'île de Madère*, Paris, 1671. L'auteur donne au gentilhomme anglais le nom de *Machin*; mais Vano et Hakluyt l'appellent *chame*. La rade où il avait débarqué porte encore aujourd'hui le nom de *Machin*. B.

MACHAU (GUILLAUME ancien poète français, était né en 1282 ou 1284, dans la Champagne (1), de parents d'une condition médiocre : il était attaché, en 1306, au service de la reine Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, et, sept ans après, il devint valet de chambre de ce prince. Jean de Luxembourg, roi de Bohême, le choisit, en 1316, pour clerc crétaire, charge qui l'obligeait à suivre son maître dans ses différentes expéditions, et d'y faire le rôle de simple écuyer : il fut fait prisonnier dans plusieurs combats, et mené en captivité dans le fond de la Pologne, où il éprouva des privations de toute espèce. Le roi de Hongrie essaya de l'en dédommager par de bons traitements; et le poète accepta plusieurs pièces de vers, seules récompenses de la libéralité de ce prince. À la mort de son maître, il passa au service de Bonne de Luxembourg, seconde épouse de Jean duc de Normandie.

(1) L'abbé Lebeuf conjecture, mais surment très-frivole, que Guill. de Machau était de Saint-Quentin : le comte de Caylus qui a brouillé tout cela, prétend qu'il était Champenois, s'efforce de prouver qu'il était compatriote de Guill. de Lorris; mais de Lorris est dans le Gatinais.

mais roi de France. Guillaume apprend qu'il était déjà fort lorsqu'il inspira une vive passion. Agnès de Navarre, femme de Charles V, comte de Foix. Ce fut par l'intermédiaire de cette dame, qu'il composa le *Livre dou veoir dit*, qui contient le récit détaillé de leurs amours. Cette pièce est fort curieuse, qu'elle fait bien connaître les mœurs du temps. Caylus en a donné une analyse intéressante, dont on ne trouve qu'un seul trait pour sa simplicité : une brouillerie étant survenue entre les deux amants, et la dame voulant à tout prix se raccommoder, elle envoya à Guillaume un poème auquel elle s'était confessée, par lequel elle certifia qu'elle n'avait jamais cessé d'avoir pour lui la plus tendre affection. Guillaume continua d'être attaché à la cour, sous le règne de Charles V, et on a la preuve qu'il était encore âgé de plus de quatre-vingt ans, on peut conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il ne cessa guère au-delà sa carrière. On trouve à la bibliothèque du Roi, un précieux manuscrit des *Poésies françaises et latines* de Guillaume de Machau, en 2 vol. in-fol. ; ce manuscrit passa de la bibliothèque des Carmes-déchaux de Paris, dans celle de Gaignat, et ensuite dans celle de la Vallière, et on en trouve la description dans les Catalogues de ces deux magnifiques collections. Machau a composé plus de quatre-vingt vers, que Caylus juge fort inférieurs à ceux des trouvères, ses contemporains : on peut diviser ses ouvrages en jugements, remèdes ou consultations, amours, histoires, louanges, complaintes, lays, motets, balades, rondeaux et chansons. Et les premières strophes sont

notées. Le manuscrit dont on a parlé, les présente dans l'ordre suivant : nouveau dit amoureux ; le dit du vergier ; le jugement du bon roi de Behaingne (Bohême) ; le jugement du roi de Navarre ; remède de fortune ; le dit du lyon ; le dit de l'alérion ; le confort d'ami (1) ; le dit de la fontaine d'amoureuse ; le dit de la harpe ; le livre dou veoir dit ; le dit de la marguerite ; le dit de la rose ; et enfin, une petite pièce de soixante-cinq vers, qui commence par celui-ci :

Vesci les biens que Madame me fait.

Tome second : la prise de la ville d'Alexandrie, par Pierre, roi de Jérusalem et de Chypre (ce poème historique est le dernier ouvrage qu'il ait composé Guillaume de Machau ; il y raconte l'assassinat de Pierre, qui n'arriva que vers la fin de 1369) ; la louange des dames ; les complaintes ; le dit de la fleur de lys et de la marguerite ; les lays ; le paradis d'amour ; autres lays ; les motets ; les balades notées ; les rondeaux et les chansons baladées et notées. L'abbé Lebeuf a publié un *Mémoire* sur Guillaume de Machau ; et le comte de Caylus en a donné deux autres sur le même écrivain dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, tom. xx. L'abbé Rive a publié la notice du manuscrit des poésies de Guillaume de Machau, déjà cité, et a relevé dans les notes, avec beaucoup d'exactitude et de pureté, les erreurs échappées aux deux académiciens. Cet opuscule de vingt-sept pages in-4°, n'a été imprimé séparément qu'à vingt-quatre exemplaires, sur papier de Hollande ; mais on le trouve à la fin du 4^e vo-

(1) L'abbé Rive a démontré, contre le sentiment de l'abbé Lebeuf, que cette pièce est adressée, non pas à Charles V, mais à Charles II, roi de Navarre, dit le *Bonhomme*, son beau-frère.

lume (1) de l'Essai sur la musique, par Laborde. W—s.

MACHAULT (JEAN DE), jésuite, né à Paris, en 1561, fut admis dans la Société à l'âge de dix-huit ans, et professa la rhétorique pendant plusieurs années, au célèbre collège de Clermont, qu'il avait contribué à faire achever. Nommé ensuite recteur à Ronen, il fut compris dans le nombre des jésuites bannis de France, pour avoir soutenu des principes contraires à l'autorité royale ; et il se retira dans les Pays-Bas, où il se fit connaître par son talent pour la chaire : il prêcha plusieurs fois en présence des archiducs Albert et Isabelle, dont il reçut des marques de satisfaction, et fut envoyé en Lorraine avec le titre de recteur du collège de Pont-à-Mousson. Il obtint enfin la permission de retourner à Paris ; et il venait d'être désigné provincial de la Champagne, lorsqu'il mourut d'apoplexie, au collège de Clermont, le 25 mars 1629. Le P. Machault a publié sous le nom de J. B. Gallus J. C. une critique très-violente de l'ouvrage du président de Thou : *In Jac. Aug. Thuarii historiarum libros notationes*, Ingolstadt, 1614, in-4°. M. Barbier croit que le fameux satirique Gasp. Scioppius a eu part à cet ouvrage (Voyez le *Dictionnaire des anonymes*, n°. 11661) ; et quelques bibliographes conjecturent que le jésuite Gretser en fut l'éditeur. Dans les premières éditions de la *Biblioth. scriptor. soc. Jes.*, ce livre est attribué à J. B. de Machault, dont l'article suit ; et cette erreur, qui a pu provenir des initiales du titre,

bien qu'elle ait été corrigée par Souvel, n'en a pas moins passé dans la dernière édition de la *Bibliothèque historique de France*. Cet ouvrage fut pros crit aussitôt qu'il parut « comme séditieux, tendant à troubler la tranquillité publique, plein de calomnies contre les magistrats établis par le Roi, et contraire aux édits de pacification : » « sont les termes de la sentence rendue par Henri de Mesmes, alors lieutenant-civil de Paris. L'édition originale est devenue fort rare ; mais le livre a été réimprimé avec la condamnation, dans l'édition de l'*Histoire de De Thou*, Londres, 1733 in-fol., 7 vol. W s.

MACHAULT (JEAN-BAPTISTE) jésuite, né à Paris, en 1591, d'une ancienne famille de magistrature, fut admis dans la Société, à l'âge de 14 ans, et envoyé à Rome, où il fit son noviciat. De retour en France, il professa quelques années la rhétorique à Paris, et fut ensuite nommé successivement recteur des collèges de Nevers et de Rouen. Il mourut à Pontoise, le 22 mai 1640. On a de lui : I. *Éloges et Discours* sur la triomphante réception du Roi en sa ville de Paris, après la réduction de la Rochelle, Paris, 1629, in-folio, figures d'Abraham Bosse. II. *Ludovici XIII expeditio in Italiam pro Carolo duce Mantue*, ibid., 1630, in-4°. III. *La Vie de B. Jean de Montmirel*, moine de l'ordre de Cîteaux, ibid., 1641, in-8°. Cette histoire contient des recherches intéressantes sur l'origine et l'accroissement de l'ordre de Cîteaux. Il a traduit de l'italien : *Histoire de ce qui s'est passé aux royaumes de la Chine et du Japon*, tirée des lettres écrites par les mis-

(1) Cette Notice devrait se trouver à la fin du tome II, et non pas du tome III, comme le dit M. Peignot, dans son *Répertoire de Bibliographie spéciale* ; mais l'attention des relieurs l'a rejetée à la fin du t. IV.

place, et qui, secondé par la paix dans les dix premières années de son ministère, y avait porté ce qu'on pouvait alors regarder comme une création en finances; la persévérance de l'ordre. Machault ne négligea pas cette partie de l'héritage de son prédécesseur; à défaut de connaissances personnelles, il eut le talent de découvrir les gens les plus instruits, et le bon esprit de s'entourer de leurs lumières. Ce fut ainsi qu'il put soutenir avec succès trois années de guerre, tantôt par quelques emprunts, tantôt par quelques améliorations dans diverses parties du revenu de l'état. Après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), Machault, ministre alors depuis trois ans, sentit que quelques améliorations introduites avant lui dans les méthodes, n'avaient pas corrigé toutes les imperfections d'un régime fiscal qui conservait encore quelques traces des désordres de la régence et des crises antérieures. Il crut pouvoir entreprendre de donner enfin des points d'appui plus solides aux deux leviers de la finance, l'impôt et le crédit; à l'un, une répartition plus équitable; à l'autre, la foi des contrats; à tous deux, cette morale publique devant laquelle la propriété ne conserve l'égalité des droits que par l'égalité des devoirs. Il avait bien jugé son siècle; il avait observé l'esprit philosophique du temps; il voulait concilier les progrès des lumières avec l'affermissement de l'autorité royale. Résolu d'attaquer les privilèges du clergé, et ceux des autres corps privilégiés, il avait, pour soutenir une lutte si périlleuse, besoin d'un appui auprès du trône; ce fut ainsi qu'il mit dans l'intérêt de ses places la favorite alors toute puissante. L'édit de main-morte qu'il

fit rendre en 1747 fut le premier coup qu'il porta au clergé: par l'édit « on défendait tout nouveau blissement de chapitre, ce » séminaire, maison religieuse » hôpital, sans une permission » presse du Roi, et lettres-patentes » expédiées et enregistrées dans les » cours souveraines. On révoquait » tous les établissements de ce genre » faits sans cette autorisation » d'édit; on interdisait à tous les » gens de main-morte d'acquiescer » recevoir ou posséder aucun » maison ou rente sans une » sation légale. » Machault fut nommé dans la formation de ce projet par le chancelier d'Aguesseau ne crut pas offenser la religion en ôtant au clergé une faculté illégale d'accroître ses richesses. Par cet édit, d'Aguesseau donna sa mission; et dans le partage des fonctions, Machault obtint les (9 décembre 1750) en conserva le contrôle-général. Quelque auparavant il avait été nommé directeur et grand-trésorier des finances du Roi (16 novembre 1749). Il ne point abandonné son projet de faire concourir tous les citoyens dans une égale proportion aux charges de l'état. La cour, qui avait de nouvelles ressources approuvé cette doctrine, et croyait qu'il était temps d'imposer le poids du clergé. Machault ne se sentait pas scrupule d'aller plus loin: suppression de quelques ordres monastiques lui paraissait le moyen le plus facile d'alléger le fardeau de la dette publique: mais il ne l'entreprendre, dans la crainte qu'elle ne pas être soutenue par la cour, avait créé un impôt d'un nouveau genre pendant la durée de la guerre.

Machault le supprima, et le remplaça par un vingtième gradué par le prix de ferme des terres, illimité dans sa durée, universel dans son extension, et portant sur tout le revenu, excepté les rentes foncières, dont l'immunité avait été maintenue lors de leur constitution. Personne n'était exempt de cet impôt, et le produit fut destiné à fonder un fonds d'amortissement qui devait assurer le remboursement continu de l'augmentation de la dette publique. Dès son apparition, cette taxe donna lieu aux plus vives réclamations de la part des parlements, des pays d'états et du clergé; après un long refus d'enregistrer cet édit, les parlements cédèrent, parce qu'ils virent que la loi était principalement dirigée contre le clergé avec lequel il était inutile de lutter. Un commencement de réconciliation en Bretagne fut aussi apaisé au moyen de quelques transactions. Il ne leur resta plus qu'à vaincre la résistance du clergé. Ce corps avait senti le danger de ses dangers, et ne s'occupait plus qu'à gagner du temps. En attendant toujours contre le vingtième, il offrait des dons gratuits, et une aide précaire, mais il avait des besoins dans une cour dont l'insécurité redoutait le renouvellement des troubles religieux; et le gouvernement lui-même n'était pas unanime, sur une telle question, et même celui de Marseille, osait dire : « Ne me mettez pas dans la nécessité d'obéir à Dieu ou au Roi, mais sachez lequel des deux aurait la préférence. » En effet, le roi et la cour négociaient déjà; et Machault, voulant leur rendre de la fermeté par un coup de vigueur, demanda l'état détaillé de tous les biens ecclésiastiques. Le clergé qui regardait cela de 1749 comme le prélude de

sa ruine, irrité des attaques qu'on lui portait, résolut, pour mieux se défendre, d'attaquer à son tour, et commença par semer la discorde parmi ses ennemis. Le comte d'Argenson, qui avait hérité de toute la haine de son père contre les parlements, détruisait auprès du roi et auprès de la marquise de Pompadour l'effet des conseils vigoureux de Machault, qu'il regardait comme son rival. Ces deux ministres se faisaient la guerre, suivant l'expression du temps, à coups de parlements et de clergé; et de cette lutte résultait une anarchie complète. Le parlement de Paris, fatigué de lancer d'inutiles arrêts contre les curés qui refusaient les sacrements, faute de billets de confession, aux appelants de la *Bulle Unigenitus*, mit l'archevêque de Paris en cause (V. BEAUMONT, tom. III, pag. 645), saisit son temporel, convoqua les pairs, et oubliant qu'il n'était qu'une création du souverain dont il avait reçu toutes les attributions, refusa de se départir de ses poursuites malgré les ordres formels du roi, qui fut très-irrité de cette conduite. Le comte d'Argenson enflamma encore sa colère; et les chambres des enquêtes et des requêtes furent exilées, sans que Machault osât parler en leur faveur. Il reprit cependant courage : prétextant l'impossibilité de rembourser les charges parlementaires, et profitant habilement des clameurs du peuple, il saisit l'occasion de la naissance du duc de Berri, depuis l'infortuné Louis XVI, et se fit charger de négocier les conditions du retour du parlement. Mais au moment où, fier de ramener ce corps dans la capitale, il se croyait assez fort pour exécuter ses grands projets de finances, la cour venait de faire sa paix avec le clergé en étant le cou-

trôle-général à Machault, et en le faisant passer au ministère de la marine (juillet 1754) (1). L'exemption d'impôts accordée aux ecclésiastiques et les abonnements obtenus par les pays d'états; dénaturèrent les contributions, ce qui réduisit à peu de chose le produit du vingtième qui ne fut employé que partiellement à des remboursements, ou même ne servit qu'à l'acquit des dépenses annuelles. Avant de quitter le contrôle-général, Machault avait fait rendre, en 1753, le fameux arrêt pour la liberté du commerce des grains dans l'intérieur de la France, disposition qui devait donner une nouvelle vie à l'agriculture. Pendant les trois années que le département de la marine lui fut confié, il montra beaucoup d'habileté. Au moment de son entrée à ce ministère, la France avait seulement quarante-cinq vaisseaux en état d'être équipés, et il eut le talent de les distribuer de telle sorte, qu'il tint en échec toute la marine anglaise. Il arma dans le port de Toulon une escadre commandée par M. de la Galissonnière, qui battit l'amiral Bing, et débarqua douze mille hommes à Minorque, dont le duc de Richelieu s'empara; il en fit préparer en même temps à Brest un autre, qui barra aux Anglais le chemin du Canada. Ces deux mesures font de son ministère une époque glorieuse pour la marine française. Lors de l'assassinat de Louis XV par Damiens (janvier 1757), on craignit pour la vie du roi: le dauphin fut appelé au conseil; et la favorite, délaissée de tous les courti-

sans, fut éloignée. Machault vaincu que ses ennemis allaient employer tous les moyens possibles pour le perdre, si le roi venait à se décider à signifier à la cour l'ordre de quitter le château, dès que le roi fut guéri de la peste qu'il avait conçue, rappela l'ordonnance qui se vengea du comte d'Argenson et de Machault en les destituant et exilant (1). Le roi eut une excessive sévérité en ce premier; mais il écrivit à Machault de sa propre main le 31 janvier 1757, une lettre par laquelle M. de Saint-Florentin fut le premier pour lui faire connaître qu'il était persuadé qu'il fût de sa propre main la pureté de ses intentions, constances présentes l'obligeant à lui redemander les sceaux, et à lui enlever la charge de secrétaire d'état, et exigeaient qu'il se retirât pendant quelque temps à Arnouville. « Si vous m'en demandez, » quelques grâces à me » pour vos enfants, disait » serais bien aise de pou » les accorder (2), et de v » ver que vous ne perdez » amitié. » Il ajoutait par » tum : « Je vous laisse les » dont vous avez joui. » Machault resta dans sa terre pendant le moment de la prise de la ville de cette époque il se retira à Thoiry. On prit l'emploi de principal ministre. Louis XVI donna au comte de Maurepas le repas en montant sur le trône, et ne lui fut accordé que par un

(1) Il paraît que Machault, à qui la place de contrôleur-général était devenue pénible depuis que son père pour le clergé avait été refusé, demanda au roi de remettre la place de contrôleur-général, et de passer à la marine.

(2) On prétend que ce fut à cause de M. Machault et d'Argenson à la suite du traité de Vienne, que le Roi leur donna la mission.

(3) Au mois de janvier 1759, le roi des fils de M. de Machault, qui vit en 1789, colonel aux gardes nationales (1819), colonel aux gardes nationales en 1762, colonel de Langue-d'Or-Dragons.

et que le roi, si
il trouvait dans
le, l'avait des
le, homme hab
religieux, malgré ses entre-
prises le clergé; mais que sa
qui effrayait les courtisans,
lire. Quoi qu'il en soit, Ma-
inten 1792 s'établit à Rouen,
et pour une ville tranquille;
des agents du gouverne-
ment révolutionnaire s'y rendirent
pour l'enlever comme sus-
s. La conduire à la prison
dentistes, où il s'éteignit le
de la même année, à l'âge
de 93 ans, sans avoir pu
aucun secours de ses impi-
guistes, qui ne lui permi-
ne pas de voir un médecin.
s. C'est que le *Dictionnaire*
ne fait mourir le contrôleur-

Machault, peu après son
mont de ministère de la ma-
757). Il l'a confondu avec
MACAULT (Jean-Baptiste),
les au parlement de Paris, et
s. rédacteurs des belles or-
océes de Louis XIV, mort ef-
ment à cette époque. D-2-s.
CHÉE, célèbre général des
ginois, recula leurs frontières
ique, et réduisit une partie de
essous leur obéissance, vers l'an
ant J. C. Moins heureux en
pe, son armée y fut taillée en
par les insulaires. Les Car-
no irrités le bannirent avec le
le l'armée sous ses ordres.
t. indigné de l'ingratitude de
citoyens, marcha sur Carthage
s troupes enveloppées dans
des, s'en rendit maître, fit
dix sénateurs et son propre
balon, sans oser néanmoins
nager d'abord à la forme du
ement. Mais ayant entrepris

dans la suite d'y introduire le pou-
voir arbitraire; il échoua dans ses
dessins, et fut puni de mort, vers l'an
530 avant l'ère chrétienne. B-2-s.

MACHIAVEL (NICOLAS), fa-
meux publiciste, naquit à Florence
le 3 mai 1469, d'une famille dont
l'origine remontait aux anciens mar-
quis de Toscane, et particulièrement
au marquis Hugues, qui vivait vers
850. Les Macchiavelli étaient sei-
gneurs de Monte-Spertoli; mais
préférant le droit de bourgeoisie de
Florence à l'inutile conservation de
quelques prérogatives que la républi-
que naissante leur contestait tous les
jours, ils se soumièrent à ses lois pour
accepter des emplois dans les pre-
mières magistratures. Cette famille
fut une des maisons du parti Guelfo
qui abandonnèrent Florence en 1260,
après la déroute de Monte-Aperti.
Plus tard, rentrée dans sa patrie, elle
compta jusqu'à treize gonfaloniers
de justice et cinquante-trois prieurs,
dignités qui étaient considérées com-
me les plus importantes de la répu-
blique. Le père de Machiavel était ju-
risconsulte, et vivait dans un état de
fortune malaisé. Sa mère aimait la
poésie, et composait des vers avec
facilité. On croit qu'il fut placé, vers
1494, auprès du savant Marcello di
Virgilio, professeur de littérature
grecque et latine, et traducteur de
Dioscoride. Cinq ans plus tard, à pei-
ne âgé de 29 ans, il fut préféré, entre
quatre concurrents, pour l'emploi
de chancelier de la seconde chancel-
lerie de *Signori*. Le 14 juillet suivant,
il fut nommé par les *Signori* et les *Col-
lèges*, secrétaire de l'*Office des dix
magistrats de liberté et paix* (office
qui constituait le gouvernement gé-
néral de la république), et demeura re-
vêtu de cet emploi pendant quatorze
ans et cinq mois. Ses occupations or-

dinaires, quand il résidait à Florence, comprenaient la correspondance pour la politique intérieure et extérieure, l'enregistrement des délibérations, la rédaction des traités avec les étrangers. Le gouvernement florentin, appréciant les talents de Machiavel, ne tarda pas à étendre ses attributions; et il le chargea successivement de vingt-trois légations au-dehors, et de fréquentes commissions auprès des villes dépendantes de la république. Sa première mission le conduisit en France en 1500, après la levée du siège de Pise. Louis XII, dit Ginguené, qui explique très-clairement ce point de l'histoire, « avait prêté aux Florentins des troupes et de l'artillerie » pour former ce siège; et la république avait envoyé au camp deux commissaires et son secrétaire Machiavel, qui tenait la correspondance. Les Pisans négocièrent avec le roi, et gagnèrent les principaux officiers des troupes : celles-ci devaient être payées par les Florentins; un retard de la solde leur servit de prétexte : elles se débâtèrent, et le siège fut levé. Le roi s'en prit aux Florentins de cette espèce d'affront fait à ses armes. Ce fut pour l'apaiser, et pour obtenir, s'il était possible, de nouveaux secours, qu'ils députèrent en France Machiavel et François della Casa, l'un des commissaires au camp de Pise. Pendant cette négociation, qui dura cinq mois, les députés suivirent la cour à Saint-Pierre-le-Moûtier, à Montargis, à Melun, à Blois, à Nantes et à Tours. Ils eurent plusieurs audiences du roi et de son ministre le cardinal d'Amboise; mais ils obtinrent peu. On leur fit, jusqu'à la fin, les mêmes reproches; et la cour ne

» s'apaisa que par le remblaiement des sommes que le roi avançait à ses troupes. » Et Machiavel fut envoyé à l'impres du duc de Valentinois Borgia, puis à Rome; une au en France, et ensuite à Si Piombino, et à Pérouse. En il alla par Genève à Constance qu'à Bolzano, où résidait l'empereur Maximilien, avec lequel il d'importantes affaires. Le 1 de ce voyage est imprimé d'œuvres complètes, sous le titre *Rapporto di cose della A fatto questo dì 17 giugno 1510*, il reparut en France deux mois passés à Blois, il v vrit le concile national de C'est à 1511 que l'on rappo quatrième légation auprès d XII. S'il ne put assurer entiè l'indépendance de sa patrie, manqua que plus de confiance part de ses concitoyens, plus d entre les différentes opinions partageaient la ville, et des moins âpres et moins turl. Toutefois, on ne peut lui c la gloire d'avoir tenté cette entreprise, et d'y avoir c tout son génie et toute l'in qu'on lui laissait dans les : Effrayé des malheurs qui çaient la république, il re les causes de destruction qu taquaient l'existence : il r qu'un des plus grands embarras circonstances était cette r d'abandonner le salut de l'ét mains mercenaires qui ins plus de crainte qu'elles n'ass de protection, et qui étaient nées à servir la cause de Flore y comprendre les intérêts c ple. C'est alors qu'il imagina tuer à ces armées vénales, c

es du sein de la nation; mesure
cruve et généreuse, qu'il con-
t exécuta lui-même. Mais les
des partis allaient croissant;
reur et le pape voulaient réta-
s Médicis : le moment était
ble. Florence se voyait gou-
par le gonfalonier Soderini,
e présomptueux et sans carac-
il s'était donné obstinément à
nce, sans prévoir que cette
ce ne pouvait plus le secourir.
vel disait, en faisant allusion
politique inconsidérée : « La
e fortune des Français nous
it perdre la moitié de l'état :
mauvaise fortune nous fera
re notre liberté. » La prédic-
tarda pas à se vérifier. Dès
s armées françaises eurent
leur supériorité en Italie,
les tempêtes se déchainèrent
Florence. En 1512, le pape et
reur se réunirent contre leur
i commun, et lui imposèrent,
A la fin des traités, une contri-
de cent mille florins. Machia-
re tout le territoire de la répu-
pour reconnaître l'état des for-
mes et organiser une vigoureuse
ce; mais bientôt Florence di-
cixrit ses portes aux Médicis,
conquirent ainsi leurs biens et
leur même autorité. Cette révolu-
tion fut la cause de la ruine du
gouvernement, fut aussi le signal de la
du secrétaire. La nouvelle
arie lança contre lui deux dé-
le 8 et le 10 novembre 1512.
seigneur porte que Nicolas Ma-
est cassé, privé et absolu-
de posséder le ses offices de se-
re de la chancellerie des dix
strats de liberté et paix. Le
le décret du 10, signé le 17,
que Nicolas Machiavel, *olim*
trant secrétaire, est exilé pour

un an, sur le territoire florentin, et
qu'il n'en peut et doit sortir sous peine
de l'indignation de la seigneurie. Un
troisième décret, du 17, lui défend
d'entrer dans le palais des hauts et
magnifiques seigneurs. A ce sujet
Ginguené a oublié quelques faits; il
dit : « Machiavel, après quatorze
» ans de services utiles à sa patrie,
» fut d'abord destitué de son emploi,
» et confiné, ensuite, pour un an,
» dans l'étendue du territoire de la
» république, avec défense de mettre
» le pied dans le palais de la sei-
» gneurie. Ce ne fut pas la le terme;
» ce ne fut même que le commence-
» ment de ses malheurs. » Il ajoute
en note : « Son sort fut décidé par
» trois décrets des 8, 10 et 17 no-
» vembre. » Il faut s'expliquer
mieux. On porta le 17 un décret (qui
fut évidemment un adoucissement de
la peine prononcée par celui du 10).
Ce dernier exilait le secrétaire pour
un an, et lui intimait de ne pas
sortir du territoire de la république,
c'est-à-dire, lui prescrivait de quitter
Florence pour habiter le territoire et
domaine florentin, qu'il faut distin-
guer de la ville proprement dite. Le
troisième décret, en date du 17, lui
défendait seulement d'entrer dans le
palais de la seigneurie sans lui or-
donner de partir; mais on en publia
un autre de la même date, qui lui
permit d'entrer dans le palais pen-
dant toute la journée du 17. La même
autorisation lui fut accordée le 4 dé-
cembre 1512, le 21 mars et le 9
juillet 1513. Du reste Ginguené est
rentré dans l'exacte vérité en réfu-
tant, plus bas, une assertion publiée
relativement aux traitements qu'es-
suya Machiavel, après cette rentrée
des Médicis; il n'en est pas moins
vrai que ces modifications et ces
autorisations partielles pouvaient

qu'on éloignait le *secrétaire* en le ménageant. Il ne tarda pas à courir de grands dangers. On l'accusa de complicité dans la conjuration formée par Capponi et Boscoli contre le cardinal de Médicis, depuis Léon X. Il fut emprisonné et appliqué à la torture; il dit lui-même : « Et j'ai été » près de perdre la vie, que Dieu et » mon innocence m'ont sauvée : j'ai » supporté tous les autres maux et de » prison et d'autres, etc. » A l'avènement de Léon X, il fut compris dans une amnistie, et il dut sa délivrance à la générosité de ce pontife. Ces terribles épreuves, auxquelles on ne résiste que par un courage extraordinaire, font connaître la forced'ame de Machiavel. Au lieu de se laisser abattre, il chercha un adoucissement à son sort dans l'étude et dans les lettres. Nous devons à ses infortunes ses ouvrages les plus connus : *Le Prince*; les *Discorsi dell'Arte della guerra*; ses *Histoires*; ses *Comédies*, qu'il composa dans ses temps de repos et de loisir, et qui forment, avec le recueil de ses lettres politiques, un des principaux monuments de la littérature moderne. Retiré à San-Casciano, il écrivait aux amis qu'il avait conservés, et faisait des vœux pour rentrer dans les affaires. Après la mort de Laurent de Médicis, Léon X, qui conservait une grande influence sur le gouvernement de Florence, se rappela Machiavel, et lui demanda les moyens d'y réformer l'administration. En 1521, on lui confia une mission auprès des frères mineurs à Carpi. Il eut ordre ensuite de fortifier de nouveau la ville, et de traiter quelques affaires avec François Guicciardini, alors gouverneur de la Romagne. Enfin il fut employé dans l'armée de la ligue contre Charles-Quint. Cette commission fut la dernière oc-

cupation remarquable de sa vie. Revenu à Florence vers les derniers jours de mai 1527, il voulut prendre un médicament dans lequel il avait une grande confiance pour ses incommodités d'estomac; mais bientôt surpris par de violentes coliques, il expira le 22 juin, âgé de 58 ans, après avoir reçu les derniers sacrements. La lettre suivante de son fils Pierre, à François Nelli, professeur à Pise, détruit toutes les fables inventées sur sa mort : « Je ne puis, sans » pleurer, vous dire que le 22 de ce » mois, Nicolas notre père est mort » de douleurs d'entrailles, causées » par un médicament qu'il a pris » le 20 de ce mois. Il s'est fait confesser ses péchés par le frère Matthieu, qui lui a tenu compagnie jusqu'à la mort. Notre père nous » a laissés en grande pauvreté, comme vous savez. » De Mariette, fils de Louis Corsini, Machiavel avait eu cinq enfans : Bernard; Louis; Pierre, chevalier de Saint Jean de Jérusalem; Gui, qui se fit prêtre, et Baccia, mariée à Jean de Ricci. Il était d'une taille ordinaire : son teint avait une couleur olivâtre; sa physionomie vive annonçait la hauteur de son esprit : dans les conversations il était gai et simple; sa réputation était prompte et piquante. Causant un jour avec Claude Tolomée, celui-ci lui dit : « A Florence les hommes » ont moins de science, et sont » moins érudits qu'à Sienne, et vous exceptant cependant. » Machiavel répondit : « A Sienne les hommes sont plus fous, sans vous excepter. » Quelqu'un lui faisait remarquer qu'il avait enseigné aux princes à être tyrans, il répondit « J'ai enseigné aux princes à être des tyrans; mais j'ai aussi enseigné aux peuples à détruire les tyrans.

é dans l'église de Santa-le tombeau de sa famille plus de deux siècles de distinction. Ce fut lord ering, comte Cowper, ses cendres refroidies, tégeant l'idée du monui fut élevé, rappela à elle avait eula gloire de homme qui aurait excité a Grèce savante, et celle olitique. Ce monument, l'église de Santa-Croce, st du ciseau d'Innocent l porte pour inscription : *ini nullum par elogium, 'acchiavelli obiit A. P. V. I.* Une figure, représen-is la Politique et l'His-les attributs de ces deux ent, de la main droite, ef, qui offre le buste de Plusieurs écrits du secrétin, sont regardés comductions estimables d'un rieur; d'autres sont con-une pernicious, et ren-ibominables doctrines. Au ces derniers, on place : *nuto da l'Valentino*, etc., la conduite du duc de Vaprand il fit massacrer Villi; — le *Traité du Prin-*ques opinions détachées t aux *Discours sur Tite-*dernières opinions, qui d'un écrit postérieur à tion du *Traité du Prince*, ont expliquées, autant ossible d'y parvenir, dans plus détaillée que nous but et des intentions de rsqu'il composee *Traité*, ouvrages généralement re-ime assurant sans contre-de Machiavel, en qualité profond, et de polique d'un

génie inépuisable, on trouve ses lettres sous le titre de *Legazioni*. Nous ne partageons pas l'avis de Ginguéné, relativement à ces lettres: il dit qu'on ne relirait pas volontiers cette collection un peu diffuse, mais qu'on la consulte avec fruit, sur le caractère, sur la vie du secrétaire, et l'histoire de son temps. Elle est dans le goût du siècle; et même les diplomates italiens écrivent souvent aujourd'hui en s'entourant de semblables détails, et en s'appuyant de ces arguments propres à soutenir leurs observations, à faire juger favorablement de leur zèle; et ce qu'ils écrivent ainsi, on le lit avec fruit (1). Les *Legazioni* offrent quelques minutes: mais on lit l'ensemble avec intérêt; et les Français, en souriant de quelques injustices à leur sujet, voient avec plaisir la France jugée par un Machiavel. Par exemple, dans un portrait des Français qui, à la vérité, ne fait point partie des lettres des *Legazioni*, mais qui est évidemment une opinion de l'auteur formée dans ses voyages de France, il dit que nous avons *la foi du vainqueur*: nous devons considérer cette expression comme un large coup de pinceau qui peint malignement les vainqueurs de tous les temps. N'y a-t-il pas eu des Français qui ont peint ainsi les vainqueurs de 1815? Les sept *Livres de l'art de la guerre*, supposent dans Machiavel une connaissance approfondie de la science militaire. Un écrivain italien trouve cette connaissance, non-seulement merveilleuse, dans un homme voué aux occupations civiles; mais extraordi-

(1) Nous refutons avec liberté Ginguéné, parce que d'ailleurs nous ne faisons pas difficulté de déclarer que sa Notice sur Machiavel (*Histoire littéraire d'Italie*, tome VIII), est un morceau du plus grand mérite, auquel les littérateurs d'Italie ont accordé d'honorables éloges.

naire dans un vieux général. Suivant l'auteur de la préface de l'édition de 1813, Machiavel aurait acquis cette habileté à la suite de méditations profondes sur les ouvrages des anciens Romains qui, sans aucune opposition, sont regardés comme les premiers maîtres de l'art de la guerre. En effet les combinaisons du *secrétaire* se rapportent à celles de Végèce. Son principal objet est de faire valoir les avantages de l'infanterie dans un temps où ce service était généralement en discrédit; et ses théories ont obtenu un si heureux succès, qu'on pourrait lui attribuer le retour de la bonne tactique, et la perfection que cet art a pu atteindre de nos jours. Algarotti rend, à ce sujet, une exacte justice à Machiavel, lorsque, dans son quatrième Discours sur les études de Palladio, il veut faire entendre que ce célèbre architecte apprit l'art militaire dans les écrits du *secrétaire florentin*. Frédéric II a décrit, en vers agréables, quelques-uns de ces préceptes militaires; et en France, nous avons un ouvrage intitulé : *Instructions sur le fait de la guerre, extraites des livres de Polybe, Frontin, Végèce, Machiavello et plusieurs autres bons auteurs*, Paris, 1553. Les *Discours sur Tite-Live*, écrits vers 1516, à l'époque de sa disgrâce, prouvent que les principes de l'auteur étaient uniformes et constants, et que ses vues, ses observations, ont toujours un caractère de justesse, de profondeur et de gravité. « La république romaine présentait, dit Ginguené (tom. viii, p. 128), dans sa constitution et dans ses institutions, les germes de sa grandeur; et les atteintes qu'on y porta, furent les causes de sa décadence. Machiavel suivit, au

» delà de l'histoire de Tite-Li
 » funeste progrès : il le vit ; il l
 » dita dans les *Annales* et
 » l'*Histoire* de Tacite. Il n'y v
 » seulement des faits et des résu
 » il y vit une manière, un styl
 » prit pour modèles. Tacite
 » son maître dans l'art d'ob
 » et dans l'art d'écrire : il r
 » dans l'étude du premier
 » deux grands historiens, co
 » avait acquis à l'école du se
 » et l'on pourrait dire qu'il ap
 » Tacite à lire Tite-Live, et
 » pliquer. » Plus loin, Gu
 » ajoute : « Après avoir posé les
 » de son travail sur l'histoire
 » me, Machiavel s'engage d
 » lecture de cette histoire, en s
 » Tite-Live pas à pas ; il s
 » sur tout ce qui lui fournit u
 » flexion, une application
 » principe. Le texte de l'his
 » disparaît, on n'est que rar
 » cité. Les actions, les instit
 » et les lois paraissent seules. I
 » jets de comparaison, tant a
 » que modernes, jaillissent,
 » ainsi dire, à chaque instan
 » résultats lumineux en sorte
 » turellement ; et une varié
 » faits inépuisable appuie san
 » l'évidence des raisonnemen
 » la solidité des maximes. On
 » naît partout un esprit habitu
 » méditations profondes, et u
 » meté d'âme exercée par les
 » de la liberté. Voyez, par ex
 » à quoi il réduit tout le bru
 » l'on fait des querelles entre
 » nat et le peuple romain (tom.
 » iv). Il ne balance pas à
 » garder comme la première
 » de la liberté de Rome. Voy
 » quelles fortes raisons il fonde
 » lité, la nécessité des accus
 » publiques (chap. vii), e

le justesse il distingue les effets de l'accusation, ceux de l'action et de la calomnie (chap. 1). » Les *Storie fiorentine*, où dans lequel l'auteur a d'abord les événements qui détruisirent le royaume romain, sont une imposante composition, qui mérite à Machiavel un rang à part parmi les histoires, puisque les anciens mêmes en ont pas laissé de modèle dans leur. Le premier livre fait connaître la science, la pénétration de l'auteur. On peut croire que cet ouvrage s'était rempli d'admiration pour cette manière franche, simple, rapide et indépendante, et il conçut le plan de son *Discours sur l'histoire universelle*. La même vivacité. Cet ouvrage fut sans doute le dernier de l'auteur. On croit qu'il le termina en 1525 : il voulait, dit-on, l'illustrer; et les fragments qu'on en a, après sa mort, donnent poids à cette opinion. Le style de Machiavel, dans les *Storie*, et dans la *Castro*, est l'élégance et la simplicité. On le trouve toujours en grâces sans artifice, et de ces sans insipidité, clair sans aridité, concis sans obscurité sans prétention au mystérieux. Le jugement qu'en portent les premiers juges de cette question que le principal mérite du *Discours* florentin consiste dans la science du gouvernement, science à laquelle il n'a été surpassé ni par les auteurs modernes, ni par les auteurs anciens, et aussi à une place honorable parmi les auteurs comiques. La *Manuela*, suivant Voltaire, l'emporte sur toutes les comédies d'Aristote. Machiavel a composé en

outre la *Clizia*, le *Maschere*, l'*Andria*, etc., la charmante nouvelle de *Belphegor*. Les *Asino d'oro* et *i Capitoli* rappellent la manière du Dante; et l'on est encore à concevoir comment un homme, si profondément versé dans les calculs politiques, a pu s'entretenir si agréablement avec les Muses, et acquérir des succès dans le genre lyrique, dans le genre épique; prendre tour-à-tour le ton sérieux, le ton gai, quand il semble que chacun de ces genres demande une étude et une disposition particulières. Sans entrer dans de plus grands détails sur les autres compositions de Machiavel, nous nous arrêterons un instant sur celui de ses écrits qui a excité le plus d'attention; le *Traité du Prince*. Cet ouvrage, où le féroce Borgia est, suivant la supposition de plusieurs écrivains, présenté comme un modèle aux souverains qui veulent gouverner eux-mêmes, a acquis en Europe une déplorable célébrité. La première édition connue est celle qu'Antoine Blado d'Asola mit au jour à Rome le 4 janvier 1532 : elle est accompagnée d'un privilège du pape Clément VII, et dédiée à Philippe Strozzi. Bayle parle d'une édition de 1515 que personne n'a vue. Les Giunta réimprimèrent le *Prince* la même année 1532 et en 1540. Les fils d'Alde le publièrent aussi l'an 1540, à Venise. Gabriel Giolito en donna une édition en 1550. Il fut successivement traduit en allemand (1626, Montbeliard), deux fois en latin, puis en français par Amelot de la Houssaye (Amsterdam, 1683, et la Haye, 1743), enfin en 1799 par Guiraudet avec les œuvres complètes. Jamais livre ne fut plus combattu. On interpréta de diverses manières les intentions de

Machiavel. Les uns voulant y voir un système complet d'irreligion, d'impiété et de tyrannie, criaient *au loup* (Pref. de l'édit. de 1813), et cherchaient à exciter une indignation universelle. D'autres demandaient que, selon les règles d'une juste critique, on jugeât cet ouvrage dans sa totalité sans en détacher des morceaux défigurés, et que surtout on ne dissimulât pas cette désapprobation dont l'auteur accompagne toujours l'exposé des principes pervers qu'il a développés. Voltaire écrivait au prince royal de Prusse, le 20 mai 1738: « La première chose » dont je suis forcé de parler, est la » manière dont vous pensez sur Machiavel: comment ne seriez-vous » pas ému de cette colère vertueuse » où vous êtes presque contre moi » de ce que j'ai loué le style d'un méchant homme? C'était aux Borgia, » père et fils, et à tous les petits » princes qui avaient besoin de crimes pour s'élever, à étudier cette » politique infernale. Il est d'un » prince tel que vous de la détester. » Cet art, que l'on doit mettre à côté » de celui des Locuste et des Brinvilliers, a pu donner à quelques » tyrans une puissance passagère, » comme le poison peut procurer un » héritage; mais il n'a jamais fait » ni de grands hommes, ni des » hommes heureux: cela est bien » certain. A quoi peut-on donc par- » venir par cette politique affreuse? » Au malheur des autres et au sien » même. Voilà les vérités qui sont » le catéchisme de votre belle ame. » Le 26 juin 1739, le prince répondait à un hommage si flatteur par une phrase éminemment française et faite pour exciter la plus vive satisfaction dans le cœur de Voltaire. « Ce que je médite contre le machia-

» vélisme est proprement u » de la Henriade. C'est sur le » sentiments de Henri IV qui » la foudre qui écrasera Cé » gia. » Le 27 décembre 1739, Voltaire rendait hommage pour la première fois à Machiavel. « Enfin voici un livre » d'un prince; et je ne dois » qu'une édition de Machiavel » ce contre-poison à la fin » que chapitre, ne soit un » précieux monuments de la » littérature..... L'*Anti-Machiavel* » être le catéchisme des rois » leurs ministres. » Nous ne » terons pas une foule de » d'apologies, d'accusations et » dont Machiavel a été l'objet » toutes les langues. Nous al » tendre un juge qu'il n'est pa » réfuter. Ce juge est le secré » rentin lui-même: avant de » *Traité du Prince*, il écriv » de ses amis, François Ve » lettre suivante, qui, trou » la Bibliothèque Barberini » me, fut imprimée pour » mière fois, par M. Ange » (Milan, 1810), dans un ou » titulé: *Pensieri intorno a » di Nicolò Macchiavello nel » Principe*. Ginguené la c » son Histoire littéraire; ma » sait pas pourquoi il l'a c » deux: il en rapporte une » le texte, et l'autre moitié » note. La première partie co » détails peut-être ignobles, » font connaître la tournur » ractère et la patience de l'a » seconde le montre dans tou » gnité de son talent. Nous a » lationné nous-mêmes le tex » traduit dans cet article, sur l » crit original de la bibliothèq » rini. Cette lettre est donc i » en entier, parce que, si ne

nter l'expression de Buffon , selon nous, *Machiavel même*.
 ru plus haut qu'après sa dis-
 il fut obligé de se retirer à
 asciano. C'est de cette rési-
 obscure qu'il écrit à son ami :
 nifique seigneur, *les grâces*
nes ne furent jamais tardi-
 r. Je dis cela parce qu'il ne
 issait que j'eusse, non pas per-
 mais égaré vos bonnes grâces.
 savez très-long-temps gardé le
 ce, et je cherchais quelle en
 la cause. Je faisais peu de
 pte de toutes les raisons qui
 venient à l'esprit. Seulement
 aginais que la disposition à
 rire s'était éloignée de vous ,
 e qu'on vous avait mandé que
 étais pas bon gardien de vos
 es ; et je savais qu'excepté Phi-
 e et Paul , aucun autre ne les
 e vues de mon consentement.
 été consolé par votre dernière
 13 du mois passé ; et je suis
 content de voir avec quel or-
 et quel calme vous exercez vo-
 office. Je vous encourage à con-
 er ainsi , parce que celui qui
 donne ses aises pour les aises
 truit , perd les siennes, tandis
 n ne lui sait pas gré de celles
 autres ; et puisque la Fortune
 faire toute chose , il faut la
 et agir , se tenir tranquille ,
 as la fatiguer , et attendre le
 s où elle laisse quelque chose
 re aux hommes. Alors il sera
 a vous de vous livrer à plus
 us, de veiller davantage aux
 res, et à moi de partir de ma
 pagne, et d'aller vous dire : me
 a. Je ne puis cependant, vou-
 vous rendre de pareilles grâ-

» ces, vous dire dans cette lettre autre
 » chose, sinon quelle est ma vie : si
 » vous jugez qu'elle soit à échanger
 » contre la vôtre, je serai content de
 » suivre la mienne. Je me tiens dans
 » ma campagne; et, depuis mes der-
 » niers événements, je n'ai pas été, en
 » les cousant tous ensemble, 20 jours
 » à Florence. Jusqu'ici, j'ai chassé
 » aux grives de ma propre main. Levé
 » avant le jour, j'ajustais les gliaux :
 » je partais en outre avec un paquet
 » de cages sur le dos, ressemblant
 » à Geta (1) quand il revient du
 » port avec les livres d'Amphi-
 » trion. Je prenais au moins deux,
 » au plus sept grives. J'ai passé
 » ainsi tout septembre. Cependant
 » ce divertissement, quoique peu
 » agréable et bizarre, m'a manqué
 » à mon grand déplaisir; et je vous
 » dirai quelle est ma vie actuelle.
 » Je me lève avant le soleil, et je
 » m'en vais dans un bois, à moi,
 » que je fais couper : j'y passe deux
 » heures à revoir l'ouvrage du jour
 » précédent, et à couler mon temps
 » avec ces bûcherons, qui ont tou-
 » jours quelque nouvelle dispute dans
 » les mains, ou entre eux, ou avec
 » leurs voisins. Sur ce bois, j'au-
 » rais à vous dire mille belles cho-
 » ses qui me sont arrivées, et avec
 » Frosino de Panzano, et avec d'au-
 » tres qui voulaient de ce bois. Fro-
 » sino, par exemple, en envoya pren-
 » dre une certaine quantité de cordes,
 » sans me rien dire; et au paiement,
 » il voulut me retenir dix livres qu'il
 » prétend que je lui dois depuis
 » quatre ans, parce qu'il me les a
 » gagnées à *cricca* (2), dans la mai-
 » son d'Antoine Guicciardini. Je

(1). Personnage de comédie dans l'œuvre.

(2). Jeu qui s'appelle en français *Tirion*, espèce de
 bécot.

» *Mac*, *Le Temple de la Déesse*, vers 13.
 » *Mac*, *Le Temple de la Déesse*, vers 13.

» commençai à faire le diable. Je
 » voulais accuser le voiturin, qui
 » y avait été envoyé, comme voleur;
 » mais Jean Macchiavelli s'inter-
 » posa, et nous mit d'accord. Bap-
 » tiste Guicciardini, Philippe Gi-
 » nori, Thomas del Bene et certains
 » autres citoyens, quand cette tra-
 » montane soufflait, m'en ont deman-
 » dé chacun une corde. J'en promis à
 » tous, et j'en envoyai une à Tho-
 » mas : la moitié de celle-là retourna
 » à Florence, parce que, pour la re-
 » tirer, il y avait lui, la femme, la
 » servante et les fils : cela ressem-
 » blait au *Gaburra* (1), quand, le
 » jeudi avec ses garçons, il bâtonne
 » son bœuf; de manière que voyant
 » qu'il n'y avait pas de gain, j'ai
 » dit aux autres : « Je n'ai plus de
 » bois. » Ils en ont fait la moue, et
 » particulièrement Baptiste qui énu-
 » mère ce chagrin avec les scènes de
 » Prato (2). Sorti du bois, je m'en
 » vais à une fontaine, et de là à mon
 » *paretaio* (appareil pour attirer
 » des oiseaux) un livre sous le bras,
 » ou Dante, ou Pétrarque, ou l'un
 » de ces poètes moins célèbres, c'est-
 » à-dire, Tibulle, Ovide ou sembla-
 » bles. Je lis leurs amours et leurs
 » tendresses passionnées. Je me rap-
 » pelle les miennes, et je me complais
 » quelque temps dans cette pensée.
 » Je me rends ensuite sur le chemin,
 » à l'hôtellerie : je cause avec ceux
 » qui passent ; je leur demande des
 » nouvelles de leur pays. J'entends
 » différentes choses : je remarque
 » différents goûts et diverses ima-

» ginations des hommes. C
 » arrive l'heure du dîner ;
 » brigade je mange des alin
 » ma pauvre campagne et
 » tif patrimoine me for
 » Après avoir mangé, je re
 » l'hôtellerie. Là, pour l'oi
 » je trouve l'aubergiste, un
 » un meunier et deux chauffe
 » avec eux je m'encanail
 » jour à *cricca*, à trictrac
 » puis naissent mille dispu
 » débits accompagnés de pa
 » jurieuses, et le plus souv
 » pour un quattrin, et né
 » on nous entend crier de
 » ciano. Vautré dans cette
 » j'empêche mon cerveau d
 » sir : je développe la mal
 » ma fortune, satisfait qu
 » foule aux pieds de cette r
 » pour voir si elle n'en aur
 » honte. Le soir venu, je
 » à la maison, j'entre dans
 » binet ; à la porte je me d
 » de cet habit de paysan,
 » boue et de saleté : je m
 » d'habillements propres
 » quette, et ainsi décemme
 » j'entre dans les ancienne
 » des hommes antiques. Acc
 » eux avec amour, je me
 » de cette nourriture, la s
 » me conviend, et pour la
 » suis né : je ne crains pas
 » tretenir avec eux, et de
 » mander raison de leurs
 » Ceux-là, pleins d'humanité
 » pendent. Je n'éprouve
 » quatre heures aucun ennu
 » blie toute peine ; je ne red
 » la pauvreté, et la mort
 » pouvante plus : je me tra
 » tout entier en eux ; et
 » Dante dit qu'il n'y aura

(1) C'était probablement le nom d'un boucher qui se rendait le jeudi soir à San-Gasciano, où il y a depuis très-long-temps un marché le vendredi.

(2) Les autres éditions disent *stato*, et Giognone traduit ce passage par les mesaventures d'homme d'état. Je crois qu'il s'est trompé. Du reste, le mot *stato* devait naturellement l'induire en erreur. On lit dans le manuscrit Barberini, très-clairement, *P. ato*.

(1) Ce n'est pas notre trictrac.

on n'a retenu ce qu'on a
j'ai noté ce dont j'ai
ital dans leur conversa-
omposé un ouvrage des
tés, où je m'enfonce le
peux, pour la profonde
ce de ce sujet. J'exa-
que c'est qu'une princi-
mbien il y en a d'espèces;
on les acquiert, comment
arde, comment on les
si jamais quelqu'un de
vies vous a plu, celui-là
il pas vous déplaire : il
tr agréable à un prince,
at à un prince nouveau.
l'adresse à la magnificence
Philippe Casavecchia a
traité, et pourra vous
en détail, et de la chose
et des raisonnements que
avec lui; et moi, toute-
l'étends et je le corrige.
audriez, magnifique ambas-
que je laissasse ma vie
et que j'allasse jouir de
ce je le ferais de toute fa-
lais ce qui me retient main-
ce sont certaines choses
raffinées dans six semaines.
ne rend incertain, c'est que
vous, sous ces Solerini,
s'écou, en arrivant, de les
de leur parler. Je crain-
mon retour, en croyant
la ma maison, on ne me
eudre chez le barigel (en
parce que, quoique cet
tue solides foulements,
grande sûreté, cependant
avea et par suite soup-
et il ne nous manque pas
ente. Et qui, pour faire
P. et Bertini, mettraient

» d'autres à un bon écot, et me lais-
» seraient le payer. Je vous prie de
» me sauver cette peur, et je viendrai,
» dans le temps dit, vous trouver
» de toute manière. J'ai parlé avec
» Philippe de mon opuscul (1e
» *Prince*); je lui ai demandé s'il était
» bien de le donner, ou de ne pas le
» donner; et dans le cas où il serait
» bien de le donner, s'il conviendrait
» que je le portasse, ou que je vous
» l'envoyasse (1)? Ne pas le donner,
» me faisait penser naturellement
» que Julien ne le lirait pas, et que
» cet Ardinghelli (2) se ferait
» honneur de ce dernier de mes
» travaux. La nécessité qui me
» poursuit, me pousse à le donner,
» parce que je me consume; et
» je ne puis pas demeurer long-
» temps ainsi sans que la pauvreté me
» rende méprisable. Je désirerais
» que ces seigneurs Médicis (3)
» commençassent à m'employer,
» quand ils ne devraient d'abord que
» me faire rouler une pierre. Si je ne
» gagnais pas leur bienveillance, je
» me plaindrais de moi; et par cette
» production, si elle était lue, on ver-
» rait que des quinze ans que j'ai pas-
» sés à étudier l'art du gouvernement,
» je n'en ai rien per-lu à dormir, ni à
» jouer; et chacun mettrait du prix
» à se servir de celui qui aurait ac-
» quis de l'expérience aux dépens
» d'autrui. On ne devrait pas douter
» de ma foi, parce que l'ayant tou-
» jours gardée, je ne dois pas ap-

171. Julien était alors à Rome, et le manuscrit Bar-
berini présente des différences notables, que Con-
stantin n'a pas corrigées. Le texte est plus étendu d'un
ligne entière et l'usage d'interrogations est plus fré-
quent. Il change et le nom Casavecchia ont exis-
tence, mais que tous nos textes les faces.

172. Ardinghelli (Nicolas), savant d'origine lette et
grecque et l'abbé, nommé cardinal à Rome, en 1717.

(3) Les Médicis, qui est pris ici pour le
nom, c'est-à-dire.

» prendre à la rompre. Celui qui a
 » été fidèle et bon quarante-trois
 » ans (c'est mon âge), ne doit pas
 » changer de nature. Mon indigence
 » atteste ma fidélité et ma bonté. Je
 » désirerais donc que vous m'écri-
 » vissiez ce que vous pensez sur cette
 » matière, et je me recommande à
 » vous. Soyez heureux : 10 octobre
 » 1513. Signé NICOLAS MACHIAVEL,
 » à Florence (1). » Cette lettre n'a
 besoin ni d'explication, ni de com-
 mentaire. Machiavel y peint son
 âme toute entière, ses dépit, sa
 crainte de la misère, sa honte de
 l'état presque dégoûtant auquel il
 était réduit, son désir de rentrer à
 tout prix dans les affaires : l'obser-
 vateur attentif, qui la lira avec
 soin, y trouvera la clef du Traité
 du Prince. Les littérateurs italiens
 ne jugent plus cet ouvrage sans se
 rappeler la lettre à Vettori. On
 peut consulter d'ailleurs, sur cette
 question, et sur d'autres points
 importants, relatifs à Machiavel,
 l'excellente dissertation du chevalier
 Baldelli. Il ne faut pas oublier aussi,
 dans ces observations, que le Prince
 fut imprimé avec un privilège du
 pape Clément VII, en date du 23
 août 1531. L'effet que la première pu-
 blication produisit, ne fut pas celui
 que les publications suivantes obtin-
 rent ensuite. L'Italie était alors li-
 vrée à de tels désordres, que quel-
 ques souverains crurent trouver des
 conseils utiles, là où, en bonne
 morale, on ne devait voir que des
 préceptes odieux. Si l'on sépare l'au-
 teur d'avec les préceptes, qu'il faut à
 jamais éloigner de sa pensée, on re-
 marquera aussi que l'écrivain n'a pas

pu savoir que son ouvrage
 publié. Il l'a composé en
 mémoire pour Laurent de
 Il lui dit dans sa dédicace :
 » sente ordinairement à
 » des chevaux, des armes,
 » d'or, des pierres précieuses
 » moi, je n'ai trouvé à
 » que la connaissance de
 » des grands hommes, qu'
 » quise par une longue ex-
 » des affaires modernes. »
 taire ajoute à la fin : « Si, d'
 » vation, votre Magnificence
 » yeux sur ces basses con-
 » connaîtra que je souffre
 » ment une grande et
 » malignité de fortune ». I
 tout n'est pas également
 sible dans ce livre. En p
 le chapitre II, on voit qu
 avance les propositions les
 solantes, sur les états
 par des princes dont la
 possède le pouvoir de p
 temps. Le chapitre IV n'off
 de ces poisons que l'ou a sig
 plusieurs écrits contre Mac
 chapitre V finit par un avi
 mais utile. Il établit que
 a conquis les possessions d'
 blique, il faut ou les détru
 ler les habiter. Autremen
 des haines plus vives, un
 vengeance : la mémoire de
 liberté ne laisse pas de r
 souverains. Il sera étern
 constant que posséder les ét
 république est un embarras
 mant, au moins pendant
 années. Le chapitre VI cor
 doctrines très saines de
 Quoiqu'on ne doive pas cit
 car il a été un pur exécut
 choses que Dieu lui avait o
 il mérite d'être admiré po
 veur qui l'a rendu digne

(1) L'édition de Florence porte la date du 10 décembre 1513. L'auteur a parlé de septembre : il est probable que cette date d'octobre, qui est dans le manuscrit Barberini, est la véritable.

Tiennent ensuite une foule
 is historiques d'un mérite
 lu premier ordre; manière
 aigne imita depuis avec
 ces. On revoit, il est vrai,
 e vii, l'abominable Bor-
 pour modèle; mais on dé-
 ue avec d'autant plus d'em-
 t que l'on ne conçoit pas
 as ce passage, la marche
 nement de Machiavel : la
 entraîne. Qu'il serait donc
 ue toutes les fois qu'un au-
 e un sublime génie, devient
 teur pervers, il fût condam-
 abandonné par les facultés
 on ! Le secrétaire, effrayé
 des images que retracent les
 les nœuds-coulants et les
 s du prince assassin, rap-
 endant plus bas la férocité
 loyait à Césène. La fin du
 ne s'adresse qu'à un souve-
 reau. Les nations confiées
 s des anciens princes, ne
 pas craindre l'application
 ils du solitaire de San-Cas-
 Chapitre viii : on respire.
ne pouvez pas appeler vertu
er ses concitoyens, trahir
is, vivre sans foi, sans pi-
ns religion; cela peut faire
ir l'empire, mais non de
re. » Chapitre xii. Les trou-
 enaires sont vouées au dé-
 iachiavel se montre auteur
 plein de vues sages, et de
 ts vraiment patriotiques.
 xvii. Quelle vigueur dans
 he contre les confiscations !
l'abstenir de la possession
es autres. Les hommes ou-
atit la mort de leur père,
te de leur patrimoine. La

réflexion est peut-être plutôt une le-
 çon de politique, que d'humanité.
 Dans le chapitre xviii, qui traite de
 la foi des souverains, et que nous re-
 gardons non-seulement comme une
 proposition immorale, mais comme
 un conseil perfide et dangereux, on
 retrouve toutefois une conformité de
 ces principes avec ceux que Mon-
 taigne exprime dans son livre iii,
 chap. i. Le chapitre xix renferme
 un admirable morceau contre les
 conspirations. Prétendra-t-on, com-
 me quelques-uns des détracteurs du
 secrétaire, qu'il avait conspiré, et
 qu'il n'avait pas réussi? Ne cher-
 chons pas à fouiller dans le fond de
 son cœur : il le montre assez souvent
 à découvert. D'ailleurs on a suffi-
 samment prouvé qu'il ne conspira
 jamais : tant d'habileté devait l'eu-
 tourer de défiances; et sans nous fier
 trop à sa connaissance des hommes,
 après l'avoir jugé si sévèrement
 quand nous avons pu le convaincre
 d'avoir redouté la misère et l'ennui
 au point de se déclarer heureux si
 on lui faisait seulement rouler une
 pierre, nous devons le croire quand
 il dit à un Médicis, qu'il a été fidèle
 et bon pendant quarante-trois ans.
 On lit plus loin des éloges donnés à
 la constitution qu'il avait trouvée
 établie en France, pendant ses légat-
 ions. Ce passage est très curieux.
 Le chapitre xxiii est un modèle de
 générosité et de bon goût. Machiavel
 poursuit les flatteurs : cependant,
 chapitre xxvi, il flattera lui-même
 Laurent, d'abord avec circonspec-
 tion, puis sans détour. Ne l'en blâ-
 mons pas, et à cause des belles qua-
 lités du prince qu'il admire, et parce
 que nous aurions été privés, sans cela,
 de quelques pages d'une éloquence ir-
 résistible. « Allez donc, lui dit-il,
 » gouverner l'Italie; vous êtes favori-

« Machiavel redoutait son Trai-
 tement. Il lui a fait mille Raigons, elle
 s'est à l'heure pour des requêtes par moi.

» séde Dieu et de l'Eglise (1); il existait une grande préparation, et là où il y a grande disposition, il n'y a pas grande difficulté. On voit ici des miracles ordonnés par la Providence : la mer s'est ouverte; une nuée a raccourci et éclairé le chemin; le rocher a lancé l'eau; la manne est tombée en pluie; tout a servi votre grandeur. Vous devez faire le reste. » Plinie n'a pas plus finement flâté Trajan. Tel est donc ce Traité du Prince qu'il faut détester et louer en partie. Si l'on permettait d'ajouter ici une autre considération tirée de l'état de notre Europe, considération que Ginguéné, et son continuateur M. Sarrailh, ont fait valoir avec habileté, on remarquerait encore que les principes de Machiavel ne seraient peut-être plus les mêmes, s'il vivait aujourd'hui : ils offreraient moins de danger, parce qu'ils sont impraticables. Appliqués à nos mœurs, ils deviendraient l'objet d'une animadversion et d'une dérision générales. Un diplomate qui suivrait de telles maximes, serait le jouet de son pays et des autres nations. L'homme en place, qui passerait pour manquer à sa parole, qui se complairait dans cette politique d'une si petite échelle, comparerait devant un tribunal qui rend aussi ses arrêts : mille journaux proclameraient, tous les matins, les nouvelles perfidies. On ne tromperait pas trois fois, sans être démasqué. Aujourd'hui les principaux diplomates des cabinets de l'Europe sont des hommes aussi distingués par la droiture de leur esprit, que par leurs talents : et la société ne reçoit-elle pas tous les jours dans

son sein des ministres qui, ont, le matin même, discuté les affaires de l'état? Là, les gens de lettres, les hommes de fortune indépendante, les hommes de bien, mille puissances divisaient justice du menteur et du hypocrite. On a vu de nos jours froyable iniquité, qu'on peut appeler *machiavelle* (1) : c'est la débauche de l'Espagne; mais elle n'a été moins dangereuse pour le pays, qu'elle n'était immorale pour l'Europe. Nous ne nous sommes pas levés en Europe au secours de cette iniquité. Nous, interrogeons le secretin comme il doit être : Transportons-nous à l'époque vivante, et dans les révolutions malheureuses et de disgrâces, accablons les Habitants de quelque pays, de la Cascajo, ses bois, son ruisseau, et fréquentons le médecin fourrier et Gaburra. Ne pas que l'on puisse appliquer constamment actuelles ceux de tables principes que la morale l'a avoir forcé d'acquiescer à un souverain prévenu; et en nous rappliquant ses titres à la réputation dont il jouit en Italie, en lui le commentateur profane, de Platon et de Tite-Live, régénérateur des règles comédiennes, le conteur joyeux, défenseur infatigable de son pays, l'historien sûr des modèles de notre Monarchie, joignons nous à ceux qui cette belle Toscane, même d'un Dante, d'un Michel-Ange, Galilée et d'un Machiavel

(1) Jean de Médicis, sous le nom de Léon X, occupait, depuis son avènement, la chaire de saint Pierre.

(2) Cette dénomination est restée. Galilée et Machiavel ont dit spirituellement comme elle était antérieure à Machiavel.

de et la plus
est celle de
Pinti), 8 vo. Les
es traductions françaises
Gubrandet (et Hochet),
II (1799), 9 vol. in-8°.
vont, XIX, 184.) Celles
y, Paris, 1571, in-8°.
; du sieur de Briencour,
ris) 1664, 2 vol. in-12;
la Haie, 1691-96, réim-
743, 6 vol. in-12, étaient
pièces. Les *Réflexions sur*
vaient déjà été traduites
me, Paris, 1782, 2 vol.
Vie de Castruccio Cas-
tit aussi été traduite deux
nçais (F. CASTRUCCIO,
). Abbé Sallier a lu à
des inscriptions, un *Exa-*
me de cet ouvrage, (VII,
On a publié, récemment,
commenté par Buona-
is, 1816, in-8°, attribué
même. D. M. O.
N (JEAN), astronome an-
le dix-huitième siècle, a
réputation assez étendue,
il surtout à l'exactitude et
le ses observations: il ob-
son mérite, la chaire
nie du collège de Gre-
la place très-honorable
re de la société royale de
n connaît de lui: Les *Lois*
ment de la lune, jointes
pes mathématiques de la
naturelle de Newton,
vol. in-8°; — dans
ctions philosophiques de
358, t. 1), un Mémoire
la courbe de la plus
escence dans un cas donné;
vol. de 1738, (p. 205)
d'un problème de Kep-
mouvement des corps
bite elliptique; — et dans

les registres de la Société royale,
du 16 mars 1731, une observation
sur une maladie singulière de la
peau (*Journal des sçavants*, 1741,
page 696). Machin avait aussi
fait des remarques sur les obser-
vations de John Clark, relatives
aux oiseaux de passage; et son ma-
nuscript existait, en 1777, dans les
mains de George Allan (Nichols,
Literary anecdotes, t. VIII, p. 734).
On trouve la Vie de ce professeur,
dans le Recueil publié par John
Ward, sous ce titre: *The lives of*
the professors of Gresham college,
Londres, 1740, in-fol. W—2.

MACHY. (F. DEMACHY, XI,
23.)

MACINE (GEORGE LE) ou El
Macin. (F. ELMACIN, XIII, 92.)

MACKENSIE (Sir GEORGE),
décrivait et jurisconsulte écossais,
issu d'une famille noble et ancienne,
naquit en 1696, à Dundee dans le
comté d'Angus: à dix ans, il avait
achevé ses études classiques, et avait
terminé, à seize, toutes ses études
académiques. Destiné à suivre la car-
rière du barreau, il alla étudier la
jurisprudence à l'université de Bour-
ges, et, de retour dans sa patrie, se
distingua tellement parmi les avo-
cats, qu'il fut choisi, en 1661,
comme défenseur du marquis d'Ar-
gyle, accusé de haute trahison. Il
déploya dans cette cause, non-seu-
lement un talent très remarquable,
mais un zèle en faveur de son client,
qui l'emporta hors des bornes de la
prudence: ayant été réprimandé à ce
sujet, il se justifia en disant qu'il était
impossible de plaider pour un traître
sans plaider pour la trahison (with-
out speaking treason). On sait que le
marquis d'Argyle eut la tête tranchée
la même année. Cela n'empêcha pas
que Mackensie, créé chevalier, ne

fût élevé, peu de temps après, à une place de juge dans une cour criminelle, nommé avocat du roi, en 1674, et l'un des lords du conseil-privé en Ecosse, places dangereuses dans un temps si fécond en troubles civils. Lorsque Jacques II, mal conseillé, abrogea les lois pénales, Mackensie résigna volontairement des fonctions où il croyait ne plus pouvoir satisfaire le roi et sa propre conscience. Sir John Dalrymple fut choisi pour lui succéder ; mais le malheureux monarque, désabusé trop tard, rappela bientôt le premier auprès de lui. Après la révolution, sir George se retira en Angleterre, et résolu de passer la fin de sa vie loin du tumulte des affaires, se fit recevoir, en 1690, par une grâce spéciale, étudiant dans l'université d'Oxford. Il mourut à Londres, le 2 mai 1691 : son corps fut transporté en Ecosse, où il reçut les derniers devoirs, avec un éclat extraordinaire. Ces honneurs, qui lui furent rendus volontairement sous un règne où il avait perdu toute influence politique, font assez son éloge, et semblent justifier sa mémoire de l'accusation d'avoir, comme avocat royal, outre-passé la sévérité des lois, dans la punition des rebelles et des fanatiques. Wood et Granger parlent de lui comme d'un homme accompli : mais Burnet, tout en lui accordant beaucoup d'esprit et de connaissance du monde, finit par dire qu'il n'était qu'un homme léger et superficiel. On a de Mackensie des ouvrages de jurisprudence, de théologie, de morale, etc. Voici la liste des principaux : I. *Aretino* ou *Roman sérieux*, 1660, où l'on trouve une imagination vive et brillante. II. *Religio stoici*, ou court traité sur divers sujets théologiques et mo-

raux, avec une adresse aux fanatiques de toutes les et de toutes les espèces, 1665. *Essai moral*, 1665 : cet essai peint les avantages de la vie active, donne une réponse de Jean Eve à la vie active est préférée à la vie inactive. IV. *Le Courage moral* (gallantry) ; essai qui tend à prouver que le point d'honneur, obligation faite de tous les autres, oblige les hommes à être vertueux. V. *Histoire morale de la France*. VI. *La Raison*, essai : tous les vices précédents, excepté la vanité, ont été réimprimés ensemble, 1713, in-8°, sous le titre d'*Essais sur divers sujets*. VII. *Discours sur les lois écossaises*, 1674, in-4°. VIII. *De actione forensi ex unâquâque parte*, Edimbourg, 1681, in-8°. *Observations sur le acte de la Raison*, 1686, in-fol. X. *Justifications*, etc., contre Buchanan, Miltoun, Londres, 1684, in-8°. XI. *Observations sur les lois et coutumes des nations, relativement à la science du droit civil des nations*, 1685, in-fol. XII. *De humanæ ratiocinationis imbecillitate, ea unde provenerit, illi quomodo possimus remedium invenire*, 1691, in-8°. Les complètes de Mackensie ont été primées à Edimbourg, en 2 vol. in-fol. C'est à lui qu'est due la fondation de la bibliothèque des avocats.

MACKENSIE (Sir George) biographe écossais, né dans le septième siècle, pratiqua la médecine à Edimbourg, avec be-

s , et fut agrégé au collège ecclésiastique de cette ville. Il est lement connu par l'ouvrage publié en anglais sur les écrivains les plus célèbres (*Lives of the most eminent of the Scots nation*, etc.), 1708, 1711, 1722, 4 vol. ; rare et curieux. L'auteur apprend, dans la préface, qu'il d'abord eu le projet de un catalogue des ouvrages d'écrivains écossais, dans le genre de Dempster ; mais que, aperçu que cette aride nomenclature n'offrirait aucun intérêt à l'art des lecteurs, il avait son plan et composé un livre neuf : les notices biographiques sont assez étendues ; elles s'inscrivent dans le catalogue des ouvrages de chaque auteur, dont on indique les différentes éditions et les jugements qui en ont été portés par les critiques. Mackensie se permet de digressions ; mais ces digressions sont instructives, on est excusé. W—s.

(MACKLIN (CHARLES), comédien anglais, dont le véritable nom était Macklin, naquit d'une famille dans le comté de West-Meath, le 1^{er} mai 1690. Il resta quelque temps à l'université de Dublino gagnant son pain à faire les leçons des écoliers. Il erra sans dessein et sans profit, comme acteur en province, jusqu'en 1725, qu'il vint en France : il débuta dans la tragédie sans succès. Il retourna en province, revint à Londres peu plus exercé, et fut assez dans certains rôles. Il partit vers 1735, la direction du théâtre de Drury-Lane avec Fleetwood. C'est à cette époque qu'il tua

un de ses camarades d'un coup de bâton, dans une dispute. Après s'être caché pendant plusieurs mois, il se rendit lui-même à la prison d'Old-Bailey, et fut mis en jugement ; mais grâce aux témoignages que donnèrent de lui ses camarades, il fut renvoyé comme ayant été entraîné au meurtre par un mouvement involontaire. Cependant cet événement fit, dans le public, une impression fâcheuse pour lui, et qui ne s'effaça point. La faveur de ses camarades l'abandonna dans une autre affaire, à la vérité, moins sérieuse. Croyant avoir à se plaindre de leur directeur, ils se ligèrent en 1743, résolus d'en demander justice. Garrick et Macklin étaient les chefs de cette ligue ; ils étaient convenus de se soutenir l'un l'autre, et de n'entrer séparément dans aucun traité avec le directeur ; ils adressèrent, en conséquence, au lord chambellan, une pétition pour obtenir la permission de jouer sur un autre théâtre, mais ce fut sans succès ; ce qui engagea la majorité à accéder aux conditions du directeur : le ressentiment de ce dernier se porta sur Macklin, représenté comme le moteur de cette révolte, et il fut exclu de la troupe ainsi que sa femme. Macklin s'en vengea sur Garrick, qui l'avait trahi. Lorsque celui-ci jouait le rôle de Bayes, une cabale s'empara du théâtre, et, ayant trouvé de l'opposition, fit tant de bruit qu'il n'y eut point de représentation ce jour-là. Plusieurs autres représentations furent de même interrompues par des rixes entre les deux partis, jusqu'à ce qu'enfin celui de Macklin fut obligé de céder. Les pamphlets les plus violents plurent à cette occasion. Voyant le théâtre de Drury-Lane fermé pour lui, il ouvrit en 1744

celui de Hay-Market, où il joua dans une troupe qu'il avait instruite à la déclamation et dans laquelle se trouvait Foote : mais il fit sa paix la même année avec son ancien directeur de Drury-Lane, où Barry avait succédé à Garrick, qui était alors au théâtre de Covent-Garden. Macklin s'attacha à la fortune de Barry, l'aïda de ses conseils, et en fit son élève favori : il passait pour un bon maître de déclamation. Cependant Garrick ayant pris avec Lacy la direction de Drury-Lane, Macklin y contracta un engagement pour l'année 1748; après quoi il alla jouer à Dublin, où le directeur Sheridan lui offrait des conditions très-avantageuses : mais à peine un mois s'était écoulé que la désunion éclata entre eux avec une extrême violence et une insolence intolérable de la part de Macklin, surtout lorsqu'il était ivre, ce qui ne lui arrivait que trop souvent. Il se mit à la tête d'une troupe de comédiens à Chester; entra, en 1750, à Covent-Garden, où il fit débiter sa fille; mais âgé d'environ cinquante-quatre ans, il quitta la scène pour ouvrir une espèce de taverne, l'établissement de ce genre le plus vaste et le mieux décoré de l'Europe, où il devait faire des lectures sur la comédie des anciens, sur le théâtre moderne, Shakspeare, etc. Ces lectures devaient être suivies de discussions sur une question proposée, notamment celle-ci, qui devait être agitée dans la première séance : *Le peuple anglais a-t-il gagné par ses relations avec la nation française ou par l'imitation qu'il en a faite*. La curiosité y attira huit cents personnes le premier jour; mais Foote, craignant que ce nouveau spectacle ne nuisit au sien, contribua beaucoup à le faire tomber : il se moqua du pro-

fesseur sur son terrain, et ensuite sa personne et sa dans une pièce qui fut jouée Market. Le pauvre Macklin obligé de fermer son oratoire ne pas prêcher dans le désnon sans avoir répandu d'encre et beaucoup d'injure Foote, qu'il accusa d'avoir malled'un de ses amis. Macklin le parti de rentrer au théâtre avait donné jusque-là plusieurs de sa composition qui avaient peu de succès : mais une faille intitulée *L'Amour à l'* qu'il donna en 1759, fut fort die à Londres et à Dublin, blit ses finances délabrées, soixante-treize ans; et il eût de jouir du repos : mais d'exercer une activité qui menta toute sa vie, le porta un nouveau cours de déclamation les rôles de Macbeth et dans lesquels Garrick enleva les suffrages. Cette prétention cita quelques ennemis qui s'efforcent de le siffler, de le mal de l'insulter dans les journaux : quatrième séance la salle d'espèce d'arène de gladiateur fut l'auditoire qui donna l'écle. Macklin s'étant présenté de jours après sur la scène y jouer un de ses rôles fait par terre refusa de l'écouter et lut même l'obliger à demander à genoux. Les clameurs s'élevèrent que par la promesse recteurs, que l'acteur ne joua jusqu'à ce qu'il eût donné satisfaction au public. Macklin ne s'adressa aux tribunaux, mais se borna à dire, en effet, les clameurs cabale à lui payer des dédommements pour le tort qu'il avait fait. Ce fut en 1781 qu'il

Covant-Gardh comédie
 dans le monde réussit,
 joua le rôle le plus difficile
 et vivacité remarquable, étant
 plus de quatre-vingts ans.
 sa seule était altérée; elle
 n'était absolument au milieu de
 ses représentations: il parut
 la dernière fois au théâtre en
 la misère qu'il n'avait point
 n'aurait assailli dans sa vieillesse
 si quelques-uns de ses amis
 n'avaient souscrit pour
 l'un de ses deux comédies.
 Il était totalement sourd et presque
 à ce qui se passait autour
 de lui, il continua de fréquenter le
 théâtre jusqu'à sa mort, arrivée le
 11 mai 1797, dans sa cent
 et sixième année. Excepté dans cinq
 rôles, tels que celui de
 dans le *Négociant de Venise*,
 il était un comédien assez mé-
 digne: il manquait de dignité, et
 il était pommé. Il était d'une
 remarquable; mais il avait
 beaucoup d'intelligence,
 et une instruction qui
 était trop souvent aux hommes
 de sa profession. On a publié, en
 1782, *Mémoires de Charles Ma-*
son avec les caractères et les
dramatiques du siècle où il
vivait, un gros vol. in-8°. L.

LAINE (ARCHIBALD), théo-
 logien écossais, fut, pendant cin-
 quante ans, ministre de l'église an-
 glaise à la Haye, qu'il quitta vers
 la suite des troubles du con-
 grès pour venir résider à Bath,
 le 25 novembre 1804,
 quatre-vingt-deux ans. On a
 entre autres ouvrages, des
Sermons, 1777, et la traduction
 de *l'Histoire ecclésiastique*
 de Musheim: cette traduction,

très-estimée, parut d'abord en 1765,
 en 2 vol. in-4°, fut réimprimée en
 1758, en 6 vol. in-8°, et plusieurs
 fois depuis dans ce même format,
 et traduite en français (par Eidous),
 Maastricht, 1776, 6 vol. in-8°: les
 additions de l'édition in-4° ont
 aussi été publiées séparément, en
 1758. Ce respectable ecclésiastique
 avait un frère, qui après avoir été
 épiciier à Londres, se laissa entraîner
 au crime, fut quelque temps redouté
 sur les grands chemins, et enfin pris,
 et exécuté à Tyburn en 1752. L.

MAC-LAURIN (COLIN), célèbre
 mathématicien, né en 1698, à Kil-
 moddan en Ecosse, d'une famille
 noble, dut en partie au hasard son
 goût pour une science dont il était
 destiné à reculer les limites: il n'avait
 que douze ans, lorsqu'il trouva chez
 un de ses amis les *Eléments* d'Eu-
 clide; ayant emporté ce volume,
 il le lut avec tant d'application,
 qu'au bout de quelques jours, et
 sans aucun maître, il fut en état
 d'expliquer les six premiers livres de
 ce père de l'ancienne géométrie. En
 1717, après un concours de dix
 jours, avec des compétiteurs fort
 habiles, il obtint la chaire de ma-
 thématiques au collège *Marechal*, à
 Aberdeen. A vingt-deux ans, il publia
 un traité sur les courbes, qui étonna
 le grand Newton lui-même. En 1722,
 il accompagna, dans ses voyages, le
 fils aîné de lord Polwarth, pléni-
 potentiaire du roi d'Angleterre au
 congrès de Cambrai, visita Paris, et
 séjourna quelque temps en Lorraine:
 son élève étant mort à Montpellier,
 il se hâta de revenir à sa chaire
 d'Aberdeen. Les curateurs de l'uni-
 versité d'Edimbourg désirèrent le
 donner pour adjoint à Gregory,
 que son âge et ses infirmités empê-
 chaient de faire son cours avec assi-

à un passage d
par la mer glacia : ou
a souvent dans les discu
à ce sujet ; et ce fut contre
is que, dans l'acte du parle
pas en 1744 , on limita le
la découverte d'un passage
nord-ouest , car il était per
que le passage devait se trou
se le nord et très - près du
1). On l'a plus d'une fois en
fine que si son âge et sa posi
hi eussent permis , il aurait
ne entrepris l'expédition à ses
Son fils, John MAC-LAURIN,
epheru , né à Edimbourg , en
re 1734 , avocat distingué ,
des fondateurs de la société
taliée à Edimbourg en 1782,
en 1796. On a de lui : *Essai*
reprojet littéraire , et d'au
rages de jurisprudence , trois
ramatiques , etc. ; il avait
surnal des principaux évé
arrivés en Europe de 1792 à
1798. On n'en a publié qu'un extrait
80. W—s.

OU (SAINT) ou MALO ou
T, naquit au pays de Galles,
rallée de Llan-Carvan , où
ui habitait une autre partie
contrée était venue faire un
ivent, son père , tenait un
idérable parmi les Bretons.
et baptisé par saint Bren
du monastère de Llan
me des écoles célèbres de
Saint Brendan le forma
ces et à la piété , et lui
as ordres sacrés. On dit
e Maclou , annonçant un
e pour aller prêcher la foi
bles , fut sacré évêque ré-

gionnaire. Saint Brendan avait , ainsi
qu'on l'a vu (t. V, p. 534), fait un
voyage à une île de l'Océan , que la
tradition représentait comme un sé
jour délicieux. Maclou, son disciple,
brûlait de suivre son exemple , afin
de porter la lumière du christia
nisme chez les païens. Il quitta sa
patrie , vers l'an 520 , et atterrit à la
côte septentrionale de l'Armorique ;
près de la ville d'Aleth , sur un îlot,
où vivait un saint ermite , nommé
Aaron , qui était aussi venu de Bre
tagne. Maclou prêcha la foi aux
païens , et au petit nombre de chré
tiens du pays. Il eut d'abord beau
coup à souffrir du roi Houel. Mais il
parvint bientôt à dissiper les pré
ventions que l'on avait inspirées à
ce prince contre lui , et même éprou
va sa protection dans la pieuse en
treprise dont il s'était chargé. Tou
jours pénétré de l'idée d'aller à la
découverte de terres nouvelles où
il se trouvait des infidèles à conver
tir , Maclou , qui était habile dans la
navigation , partit d'Aleth , avec qua
tre-vingt-dix de ses compagnons ,
disciples de saint Brendan. Il fit
voile vers les Orcades , ensuite au
nord-ouest. Les légendes rappor
tent qu'il navigua pendant plusieurs
années ; ce qui doit probablement
signifier qu'il renouvela la même
tentative à plusieurs reprises : mais
son zèle ne fut pas couronné du
succès ; il ne découvrit rien. Ces
traditions informes ont porté quel
ques auteurs à supposer qu'avant la
décadence de la marine des Gau
lois , sous César et sous Auguste , ce
peuple voyageait d'Europe en Amé
rique , et que le souvenir de ces
courses lointaines donna lieu à tou
tes les entreprises dont il est ques
tion chez les écrivains du moyen
âge , lorsqu'ils parlent de la recher

Part. BRUGAINVILLE. V. art. not.
lignes , après ces mots : l'écrite de
il faut ajouter , (ou , selon d'autres ,
)

che d'une île immense, située aux extrémités du monde, et désignée par les noms de grande île, île Inca, île inconnue ou perdue, île Brandin, Brandan, Borrhondon etc.; mais les lumières manquent pour éclairer suffisamment cette question. Maclou gouverna pendant longtemps l'église d'Aleth, instruisant le peuple par ses discours et ses exemples. Après la mort de saint Aaron, il se chargea de la conduite de son monastère. Bientôt la tranquillité dont il avait joui jusqu'alors, lui fut ravie : il fut tellement tourmenté par des hommes pervers, que, pour leur échapper, il s'embarqua sur un navire destiné pour l'Aquitaine. Il gagna ensuite la ville de Saintes, où Léonce, qui en était évêque, le reçut avec de grandes marques de respect. Rappelé peu de temps après, Maclou se démit de l'évêché d'Aleth, en désignant Gudwal pour son successeur, et retourna près de Léonce. Il mourut à Saintes, le 15 novembre 565. Ses reliques, longtemps conservées dans une église de son nom, située hors des murs de cette ville, furent transférées à Aleth, d'où la crainte des Normands les fit porter à Paris; puis elles furent partagées entre différentes églises. L'évêché d'Aleth fut transféré, en 1144, dans l'île d'Aaron, où se transportèrent aussi les habitants, et l'ancienne ville demeura déserte; ce n'est plus aujourd'hui qu'un faubourg nommé *Saint-Servan*. Le nom d'Aaron fit place à celui de Saint-Malo, pour désigner l'île, et ne s'appliqua plus qu'à la langue de terre, qui la joint au continent.

E—s.

MACOUDI. Voyez MASOUDI.

MACOULA (ABU-NASSER-BEN), fils du visir Aboul-Kasem-Hebatalla, mourut assassiné par ses do-

mestiques, dans un voya-
ge qu'il faisait dans le Kirman, l'a-
uteur de l'hég. (1082 de J.-C.), 21
ans; il est auteur d'un
Dictionnaire historique des
anonymes, intitulé : *Sol-*
doutes sur les noms ambi-
gus, trouve à la bibliothèque
royale (Mss cotés 1642-44)
l'ouvrage est divisé en quatre
parties qui traitent par ordre alphabétique
1°. des livres connus seuls
par leurs titres; 2°. des écrivains
dont on ne connaît que le surnom
ou ceux qui ne sont désignés
que par leurs noms de pères ou de
4°. de ceux enfin qui ne sont
connus que par leur profession ou
par autre qualité. Dans une
table trouve à la fin de l'ouvrage
annonce qu'il l'a commenté
de l'hég. (1071), et fin
(Voyez Casiri, t. II, p. 2)

MACPHERSON (JACQ-
UES), écrivain anglais, devenu ja-
me par la publication d'
d'Ossian, naquit vers la fin
dans la paroisse de Kin-
Ecosse. Son père était
peu riche, mais issu d'une
anciennes familles du
Après avoir reçu les pre-
miers éléments d'éducation dans le
district de Badenoch, le
Macpherson entra, en 1755
l'École royale d'Aberdeen. Il
était moins studieux que spi-
rituel, goût pour la poésie se ma-
nifesta par quelques petites pièces de
vers qu'il amusait ses camarades.
Après son entrée au collège, il se vit
récompensé par une petite école à
Ruthven province. Ce fut là, qu'
vingt ans, il publia son
ouvrage, *The Highlander*
taguard), poème en six
cantaux, l'auteur sentit si bien, par l'

le cette composition, qu'il tous les exemplaires qui chez le libraire. Il eut, un le désir d'entrer dans l'état tique; mais l'offre d'une précepteur dans une maison aut l'en détourner. Il y fit ance avec le célèbre Hume, s une de ses lettres, parle ime de son caractère et de ts. Ce fut à cette époque l, qu'il surprit le monde lit- par la publication de ses *nts de poésie ancienne, re- lans les montagnes d'Ecos- aduits de la langue erse ou*

Ces morceaux eurent un rodigieux; le poète Gray, es, en fit un pompeux élo- ruit s'étant répandu qu'il able de découvrir d'autres e ce genre, on ouvrit aus- scription pour mettre liteur à même d'entrepen- yage dans le nord de l'E- quitta son emploi de pré- et ne tarda pas à publier, e fruit de ses recherches, es dont l'authenticité don- r la suite à tant de discus- miers critiques, à la tête l faut nommer le docteur sistent pas à déclarer ces tellement composés par les rdes écossais. D'autres éru- ent, à ce sujet, une opinion o moins favorable aux le Macpherson; mais ce fut pague, que la fortune com- lui sourire. Il avait retiré 200 livres sterling de son e; et le gouverneur de la orientale lui proposa de le Pensacola, en qualité de se- Quelques difficultés l'ayant le ce nouvel état, il visita la es Antilles, parcourut quel-

ques provinces de l'Amérique septen- trionale, et revint en Angleterre, en 1766. Il y reprit le cours de ses étu- des; et, en 1771, il donna son *Intro- duction à l'histoire de la Grande- Bretagne et de l'Irlande*. Cet ou- vrage, écrit avec élégance, fut néan- moins violemment attaqué par des critiques qui lui reprochèrent ses hypothèses sur l'origine celtique des premiers habitants des îles Britan- niques. Mais cette querelle scien- tifique ne peut être comparée aux dégoûts malheureusement trop mé- rités, que lui attira une autre entre- prise littéraire. Il imagina de tra- duire l'*Iliade* en prose poétique, et ne produisit qu'un honteux traves- tissement d'Homère. L'indignation du monde savant fut générale; et l'imprudent traducteur eut à dévo- rer les plus cruelles humiliations. C'était en 1773; et c'est aussi de cette année que datent les morti- fications auxquelles il fut si long- temps en butte. Le célèbre docteur Johnson fit un voyage aux îles Hé- brides, et il en profita pour se livrer à des recherches sur l'authenticité des poèmes d'Ossian. A son retour, il publia son opinion à cet égard. Elle ne pouvait être plus défavora- ble, ni même plus injurieuse pour Macpherson. Non-seulement, le docteur n'admettait pas l'existence d'anciens manuscrits qui eussent ser- vi de base à son travail; il alla jus- qu'à émettre le soupçon que cet édi- teur avait pu faire traduire ses pro- pres compositions en ancien langage, pour mieux en imposer à la crédulité du lecteur. Macpherson, furieux, écrivit une lettre menaçante à son antagoniste. La réponse du docteur fut terrible: « Les menaces d'un bri- » gand (*ruffian*), manda-t-il à Mac- » pherson, ne sauraient m'empêcher

» de dévoiler une imposture. » Jamais scandale littéraire ne fut porté plus loin. Les amis de Macpherson le déterminèrent à garder le silence; et bientôt il mit au jour son *Histoire de la Grande-Bretagne, depuis la restauration jusqu'à l'avènement de la maison d'Hanovre*. Le parti Whig s'éleva contre cet ouvrage, comme trop favorable aux Stuarts. L'auteur ne répondit à ses attaques que par deux volumes de *Pièces justificatives*, parmi lesquelles se trouvent des extraits d'une Vie de Jacques II, écrite par lui-même. (Voyez JACQUES II, t. XXI, p. 359.) Après tant d'orages, des jours de bonheur recommencèrent à luire pour le littérateur écossais. La querelle des colonies américaines avec la métropole, avait fait naître plusieurs pamphlets politiques, très-hardis. Le gouvernement voulut y faire répondre par une plume exercée; et il jeta les yeux sur Macpherson. Celui-ci écrivit plusieurs ouvrages si forts de pensées et de style, qu'on les attribua d'abord à Gibbon. Il fut largement récompensé par le ministère; mais bientôt un emploi plus lucratif encore s'offrit à lui. Le nabab d'Arcate cherchait, à Londres, un agent qui sût défendre ses intérêts auprès de la compagnie des Indes. Macpherson s'acquitta de cette fonction avec tant d'éclat et de succès, qu'il attira les regards au moment des élections parlementaires. Il fut nommé, en 1780, député de Camelford; mais il garda, dans la chambre des communes, un silence qui surprit généralement. Il fut réélu, néanmoins, en 1784 et 1790. Il avait acquis, dans l'intervalle, la terre de Batz, dans son pays natal; et changeant ce nom en celui de Belville, il y fit bâtir un vaste et su-

perbe château. Ce fut dans ce licieuse retraite qu'il espéra le rétablissement de sa santé périssait avant l'âge. Mais il que languir, et mourut le 17 1796, dans les sentiment grande piété. Son corps, d'a dernières volontés, fut tra d'Ecosse à Londres, et inhu l'abbaye de Westminster. testament, il laissa mille liv ling à John Mackenzie, d dres, pour le mettre en étai blier le texte original des d'Ossian. Le lecteur regarde raison cette notice biogr comme incomplète, si on n tait à même de se former u nion sur l'authenticité de ces fameux, auxquels le nom pherson se trouve associé p jours. Nous avons cité une imposante contre l'éditeur d celle du savant Johnson; n n'avons pas dissimulé que d mes tels que le docteur Bla poète Gray, pensaient fort ment sur ce point. Nous au ajouter que la prévention c son contre tout ce qui n'é anglais, et particulièrement l'Irlande et l'Ecosse, était te eût suffi de l'origine écoss poésies d'Ossian, et de leur pour qu'il se déclarât leur i ble antagoniste. Ce trait d tère d'un homme d'ailleu commandable n'a point dans l'article de ce diction lui est consacré. (V. JOHNSO 588.) Mais ce n'est point cette présomption; et l'équit met pas que nous laissons les réponses qui lui ont été par des hommes dont le aussi d'une grande autorité citer au premier rang C

ilant traducteur n'é-
 as seulement un g
 un érudit prot...
 ritique : « Un poète, dit-il, q
 s le masque d'un barde antique,
 u se faire admirer comme un
 nne de génie, ne devrait-il pas
 air donné précédemment, dans
 langue maternelle, des essais
 atants de son mérite poétique? »
 il est certain que les essais
 au jour par Macpherson, sont
 : excessive médiocrité. Mais
 rapprochements n'établissent en-
 que des présomptions; et aux
 formels de Johnson, et autres
 idules, il faut opposer quel-
 faits positifs. C'est ce que nous
 is tenter. Le docteur Blair joi-
 à la dissertation qu'il imprima
 l'année même de la publication
 sian (1762), de nombreux
 signages en faveur de Macpher-
 ; témoignages tels, qu'il faut
 croire qu'une foule d'honnêtes
 d'un caractère grave, et d'un
 it éclairé, avaient renoncé à leur
 bité et à leurs lueurs, ainsi
 le docteur Blair lui-même, pour
 enir, sans aucun intérêt, un
 sier mensonge. Dix-huit aus
 s, loin que des attaques sans
 e renouvelées eussent ébranlé la
 iance des admirateurs du vieux
 le, M. John Smith, ministre de
 randon, ne se contenta point
 outer de nouveaux témoignages
 ux qu'avait recueillis le docteur
 ir : il produisit quatorze poèmes
 ies, parmi lesquels onze étaient
 ssian. Pour le fond et pour la
 ne, ils sont tellement sembla-
 à ceux de Macpherson, que,
 r imiter ainsi Ossian, dit Cesa-
 i, il faut être un autre lui-même.
 s nous n'avons entendu jusqu'ici
 les individus; nous allons voir

entrer en lice une académie en-
 tière, celle qui est connue en Ecosse,
 sous le nom de *Highland society*,
 dont les travaux ont pour objet
 spécialement les antiquités écossaises. Elle
 chargea une commission de faire,
 dans le pays même, les recherches
 les plus exactes sur l'authenticité des
 poèmes d'Ossian. Cette commission
 publia, en 1805, le résultat de ses
 travaux, que l'on pourrait qualifier
 d'enquêtes juridiques, tant les for-
 mes légales y furent scrupuleusement
 observées. Voici quelles sont ses con-
 clusions : « 1°. Il est hors de doute
 » que la poésie *ossianique* a existé,
 » qu'elle a été généralement répan-
 » due en Ecosse; 2°. Dans les poè-
 » mes ou fragments que la commis-
 » mission a pu se procurer, elle a
 » trouvé la substance, et quelque-
 » fois même l'expression littérale des
 » poèmes traduits par Macpherson.
 » Elle est donc portée à croire que
 » cet écrivain, étant dans l'usage de
 » remplir les lacunes par des passa-
 » ges qui ne se trouvaient pas dans le
 » texte, changeait ce qui lui paraissait
 » trop simple ou trop dur pour des
 » oreilles modernes. La commission
 » ne peut, toutefois, déterminer jus-
 » qu'à quel point il a usé de ces li-
 » bertés. » Ces dernières paroles
 sont d'autant plus remarquables que
 M. Smith, dont il est parlé plus
 haut, a confessé ingénument que
 c'est ainsi qu'il avait opéré dans
 la publication des poèmes gallics,
 dont il est l'éditeur, ajoutant qu'il
 était à sa connaissance que tel avait
 été aussi le procédé de Macpherson.
 Deux ans après (1807), la société
 écossaise de Londres a complété
 les travaux de celle d'Edimbourg.
 Des notes, trouvées dans les papiers
 de Macpherson, ayant indiqué en
 quelles mains il avait fait le dépôt

des originaux, cette savante société a élevé à Ossian un monument solennel. C'est une magnifique édition du texte gallic, accompagné d'une version latine littérale, et précédé d'une nouvelle dissertation sur l'*authenticité des poésies d'Ossian* (1). L'auteur, sir John Sinclair, y rapporte dans le plus grand détail un fait qui jette une vive lumière sur ce singulier procès. Il apprit que M. Cameron, évêque catholique d'Edimbourg, avait eu connaissance d'un manuscrit gallic qui se trouvait, avant la révolution de France, dans la bibliothèque du collège écossais de Douai. Sir John pria ce prélat de lui fournir, à ce sujet, des renseignements précis. L'évêque le satisfait complètement dans des lettres qui existent encore; il lui affirma que les chefs et les professeurs du collège cité avaient vu cent fois ce recueil manuscrit de poésies gallicques, parmi lesquelles se trouvaient presque toutes celles qui, depuis, furent traduites en anglais par Macpherson. Le prélat ajoutait même que tous les savants qui étaient en état de lire le texte original, pensaient que Macpherson lui faisait perdre souvent une partie de sa force et de sa beauté. « Il n'y a donc » point dans l'histoire, dit sir John » Sinclair, de fait plus avéré que » celui de l'existence du manuscrit » ossianique de Douai, *antérieure-* » *ment* à la traduction de Macpher-

» son, ni rien qui prouve mieux que » les poèmes qu'il a donnés pour » *authentiques*, le sont en effet. » Il ne reste plus maintenant qu'une

seule objection qui demande : Si Macpherson travailla réellement sur des pièces originales, qu'il se hâta de les publier, et de fermer ainsi la bouche à ses détracteurs. Ses amis ont cité comme des obstacles à l'accomplissement de sa seule volonté à cet égard, ses voyages outre-mer, et les fatigues qu'eût entraînés cette tâche dans une langue à-peu-près inconnue. Il nous semble qu'à ces considérations purement matérielles, il sera facile d'ajouter des considérations morales, beaucoup plus puissantes. Toutes les personnes qui ont vu Macpherson, le représentent comme singulièrement vaniteux et conséquemment très-irritable. La réponse à la première interjection de Johnson, en est une preuve. Que l'on juge donc de ce qu'en eût coûté à son orgueil, d'être humblement exposé aux juges prévenus les fragments quelquefois même, les laudateurs, à l'aide d'intercalations ou moins heureuses, il construisait des poèmes qu'il annonçait entièrement originaux? Quelqu'un qui pût être les art de sa composition, ne lui était-il permis de croire qu'en les montrant à tous les regards, il s'interdisait l'avenir les moyens et même d'être cru, quand il publierait un ouvrage réellement original et véritable? Il est, enfin, un argument en faveur de Macpherson et nous le puisons dans le caractère même de son caractère que nous venons de rappeler. Quelle aujourd'hui l'opinion d'un nombre de gens de goût sur le véritable caractère des poésies d'Ossian ou nier qu'à l'époque où elles ont paru, elles ne jetèrent un

(1) *The poems of Ossian in the original gallic, etc. with notes and observations by John M. Arthur. London, Nicol. 1802, 3 vol. in-8o.* On trouve encore, dans cette édition, une traduction libre des poésies d'Ossian, par Rob. Mac-Earlson, et la traduction du manuscrit de Gervill.

est-ce ? De nombre
 Cesarotti à les
 us jusqu'à de
 s'événement au fils de Fingal,
 titre de l'*Iliade* lui-même ?
 ne l'eût donc empêché ce
 n'est, si vaniteux, si avide
 née, de revendiquer à la
 onde littéraire, les hon-
 riomphe que l'on décernait
 : mystérieux, dont il se
 odestement pour le simple
 ? Il a survécu 36 ans à la
 publication des poèmes
 et ni l'enivrement des
 es plus pompeuses, ni le
 at des critiques les plus
 s, n'ont pu, dans ce long
 temps, lui arracher un
 ui permit de douter de sa
 . Letourneur a donné (en
 sian, *fils de Fingal, bar-*
siècle, poésies galiques,
sur l'anglais de Macpher-
s, 1777, 2 vol. in-8°. ou
bid. 1799; ibid. édition
e et précédée d'une notice
actuel de la question rela-
tivité des poèmes d'Os-
Guinguéné, 1810, 2 vol.
 Baour-Lormian a publié
 tion de ces poésies en vers
 Paris, 1801; 4^e. édit. 1818,
 ant la version de Letour-
 leurs de ces poèmes avaient
 en français dans divers re-
 premier qui ait été impré-
 ément, est *Carthou traduit*
*lais, par Madame ** (la*
d'Aiguillon), Londres,
 12. Marin ent aussi part à
 duction. (*V. DENIS, XI,*
S-v-s.
 QUART (JACQUES-HENRI),
 naquit à Reims, en 1726,
 is assez mal partagés des
 la fortune : Levesque de

Pouldy lui fournit les moyens d'ache-
 ver ses études; et, par reconnaissance,
 Macquart se chargea de l'éduca-
 tion du fils de son bienfaiteur. Il vint
 ensuite à Paris, fut nommé médecin
 de la Charité, et remplit cette place
 avec un zèle et une activité dignes
 des plus grands éloges. Il succéda,
 en 1760, au docteur Barthez comme
 rédacteur du Journal des sa-
 vants; et il y inséra un grand nom-
 bre d'extraits et d'analyses, qui don-
 nent une idée avantageuse de ses
 talents. Macquart fut tour-à-tour le
 partisan et l'adversaire de la mé-
 thode de l'inoculation; et comme il
 recherchait la vérité de bonne-foi,
 il mécontenta tous ses confrères,
 qui s'étaient déclarés les apologistes
 ou les détracteurs de cette pratique.
 Ce savant médecin mourut à Paris,
 le 9 avril 1768, à l'âge de quarante-
 deux ans. François de Neufchâteau a
 publié sur lui une Notice dans le *Né-*
crologe pour l'année 1770. Macquart
 a traduit en français, et abrégé la
Collection des thèses médico-chi-
rurgicales sur les points les plus
importants de la chirurgie, publiée
 par Haller, Paris, 1757-60, 5 vol.
 in-12 (*Voy. HALLER*); les Tables
 qu'il y a jointes, sont citées comme
 un modèle d'analyse, de clarté et
 d'exactitude. — MACQUART (Louis-
 Charles-Henri), fils du précédent,
 né à Reims le 5 décembre 1745,
 vint fort jeune avec son père à Pa-
 ris, où il fit des études brillantes; il
 prit ses grades en médecine en 1770,
 et fut chargé quelque temps après
 par le gouvernement, de visiter le
 nord de l'Europe, pour en explorer
 et analyser les produits minéralo-
 giques. Il rapporta de ce voyage un
 grand nombre de beaux échantil-
 lons, dont il enrichit le cabinet du
 roi, et obtint une pension qu'il perdit

à la révolution. Lors de l'établissement des écoles centrales, il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école du département de Seine-et-Marne, et chargé de la conservation du cabinet de Fontainebleau. Macquart mourut à Paris, le 12 juillet 1808 : il était membre de la société royale de médecine, et de plusieurs autres sociétés savantes. On cite de lui : I. *Dissertatio : ergo inter ossa capitis varii natus assumuntur communicatione, vibratione, oppositione*, Paris, 1770 ; c'est la thèse qu'il soutint pour le doctorat. II. *Manuel sur les propriétés de l'eau*, particulièrement dans l'art de guérir, Paris, 1783, in-8° ; ouvrage estimé. III. *Essais, ou Recueil de Mémoires sur plusieurs points de minéralogie*, ibid., 1783, grand in-8° : l'auteur y a joint la Description des échantillons qu'il avait rapportés de Sibérie, et la topographie de Moscou, déjà imprimée séparément. Cet ouvrage a été traduit en allemand, Francfort, 1790, in-8°. IV. *Dictionnaire de la conservation de l'homme, et d'hygiène*, Paris, 1799, 2 vol. in-8° ; 2^e édition sous ce titre : *Nouveau Dictionnaire de santé et d'éducation physique et morale, ouvrage élémentaire*, ibid. 1800, 2 vol. in-8°. V. Des *Mémoires* et des articles intéressants dans le Recueil de la société de médecine, et dans les Journaux de physique, de médecine et des mines. C'est Macquart qui a rédigé la partie de l'hygiène dans le *Dictionnaire de médecine* de l'*Encyclopédie méthodique*. W—3.

MACQUER (PIERRE-JOSEPH), habile chimiste, médecin et professeur de pharmacie, à Paris, naquit dans cette ville, en 1718, d'une famille noble, originaire d'Écosse, qui

avait sacrifié ses biens et sa vie à son attachement pour la foi catholique et pour la maison de ses aïeux. Il choisit l'état de médecin comme le plus conforme à son penchant pour les sciences physiques. L'académie royale des sciences nomma adjoint dans la classe de chimie en 1745, associé en 1755 et pensionnaire en 1772. La chimie avait tant d'attrait pour lui qu'il pratiqua fort peu la médecine. Il ne vit que l'aurore de la chimie pneumatique ; mais se dés-lors la nécessité de changer de théorie générale de la science, il eut le génie de substituer la lumière au gaz, de la regarder comme élastique, de la regarder comme pesant de l'air, et de lier ainsi les nouvelles découvertes avec les anciennes et avec la doctrine de Macquer. Il fut le premier, en France, à voir le diamant se gonfler, et brûler dans une auréole lumineuse ou une flamme très-sensible. Ce fut seulement lui, que Rouelle, Cadet et Millar constatèrent par beaucoup d'expériences la volatilisation et la combustion du diamant. Macquer connut, en 1758 et 1762, plusieurs Mémoires insérés dans ceux de l'académie des sciences sur la plupart des propriétés distinctes de l'alumine. Il constata l'infusibilité de la magnésie pure : il déterminait la composition du sulfate de chaux et ses travaux joints à ceux de Berthollet sur ce sel, ne laissent rien à désirer sur ses attractions, ses propriétés chimiques et son analyse. Il décrit les principales propriétés du sulfate d'ammoniaque, mal connus avant lui : il a complété les recherches de Black sur le sel d'épseom. En 1746, Macquer fit voir que l'alcali était un véritable métal, qui possède des propriétés caractéristique :

s de tous les autres, et qu'on tort de le regarder jusque-
e un simple minéralisateur.
il fut chargé par la cour
des remèdes qu'on voulait
u gouvernement, et qu'on
our de nouvelles inventions.
trouva que le plus remar-
e tous n'était qu'une dis-
de sublimé corrosif. Il re-
e premier les combinaisons
le arsénique; et l'arséniate
de potasse porta quelque
nom de sel arsénical de
. Il a donné différents pro-
ur préparer des médicaments
iaux précieux: ses recher-
le zinc ont prouvé que ce
écomposait même à froid
ite d'ammoniaque. Il a fort
rit les phénomènes de l'oxi-
de l'étain par la chaleur
contact de l'air, et a constaté
ductibilité. Il a prouvé que le
pouvait servir d'intermède
arer le fer des autres métaux
s le plomb peut s'unir de pré-
. Il a déterminé les propor-
: l'alliage de cuivre et de zinc
à faire le meilleur laiton: il
onnaître l'oxidation de l'ar-
la facile combinaison de ce
vec le soufre; la volatilisation
exposé au foyer de la lentille
de l'académie. Macquer est
premiers chimistes qui aient
é le platine; mais il ne fut pas
heureux pour le dégager des
auxquels il est uni: il a seule-
monstré la difficulté de le fon-
son oxidabilité. En 1768 il
a qu'il avait trouvé le moyen
soudre la gomme élastique
chouc). Il s'occupa ensuite
solution des matières salines
alcool; et le premier il re-
que les sulfates ne s'y dissol-

vaient que difficilement, que les ni-
trates et les muriates s'y unissaient
beaucoup mieux, et qu'en général l'al-
cohol dissolvait d'autant plus les subs-
tances salines que leur acide y était
moins adhérent. En 1752, Macquer
découvrit la décoloration du bleu de
Prusse par les alcalis. Il a fait une
belle analyse du lait, et il a eu le cou-
rage de tenter celle des excréments.
Les principaux ouvrages qu'il a pu-
bliés, sont: I. *Des Elements de Chi-
mie théorique*, Paris, 1741, 1749,
in-12. II. *Eléments de chimie pra-
tique*, Paris, 1751, 2 vol. in-12;
réimprimés en 1756, avec les *Elé-
ments de chimie théorique*, 3 vol.
in-12. III. *Dictionnaire de Chimie*,
Paris, 1766, 2 vol. in-8°; id. 1776;
id. 2 vol. in-4°, ou 4 vol. in-8°,
1778. Cet ouvrage a été traduit en
anglais et en allemand. Les faits nom-
breux qu'il contient, l'élégance et la
clarté du style l'ont rendu très-pré-
cieux; et quoique la chimie ait changé
de face depuis la publication de ce
dictionnaire, il est encore très-bon à
consulter. IV. Macquer a rédigé la
partie du *Journal des Savants*, con-
cernant la physique, la médecine, la
chirurgie, la pharmacie, la chimie,
l'anatomie, l'histoire naturelle, de-
puis 1768 jusqu'à 1776. V. On a de
lui une quinzaine de *Mémoires* ou
d'observations importantes dans le
Recueil de l'académie des sciences, et
l'*Art du teinturier en soie*, 1763, in-
fol., dans la Collection des arts et
métiers publiée par la même société
savante. Peu de temps avant de mou-
rir, il avertit sa femme de sa fin pro-
chaine, lui en parla avec sensibilité,
lui recommanda de le faire ouvrir
après sa mort, afin que la cause de
sa maladie fût connue: on ne dit pas
s'il a été ouvert en effet. Il succomba
à ses longues douleurs le 15 février

1784, sans avoir perdu un seul instant, ni sa présence d'esprit, ni sa sensibilité, ni sa douceur, ni sa tranquillité ordinaire. Voyez son *Eloge* par Vicq d'Azyr. C. G.

MACQUER (PHILIPPE), compilateur estimable, frère du précédent, né à Paris en 1720, fit d'excellentes études, et, après avoir achevé ses cours, fut reçu avocat au parlement. Il se serait acquis au barreau une célébrité durable : mais la délicatesse de sa santé l'obligea bientôt de se borner au travail de cabinet. Il publia, sous le voile de l'anonyme, les *Abrégés chronologiques de l'Histoire ecclésiastique et de l'Histoire romaine*, genre d'ouvrage dont le président Hénault avait donné le modèle, et qui reçurent du public un accueil favorable. Hénault jeta les yeux sur lui pour continuer l'*Abrégé de l'Histoire d'Espagne* qu'il avait commencé ; et Macquer, toujours souffrant, s'associa, pour ce travail, Lacombe, son ami (1). Forcé de renoncer à toute application, il s'en consola, en communiquant le résultat de son expérience et de ses études à des jeunes gens chez lesquels il avait reconnu des talents. Il mourut d'une affection nerveuse, le 27 janvier 1770. On a de lui : I. *Abrégé chronologique de l'Histoire ecclésiastique*, jusqu'en 1700, Paris, 1751, 2 vol. in-8° ; avec des additions, 1757. Cet ouvrage est écrit avec sagesse et modération ; mais on ne porte pas le même jugement de l'édition de 1768, revue et augmentée par l'abbé Dinouart, 3 vol. petit in-8°. Aussi a-t-elle été mise

à l'*Index* à Rome. II. *Annales*, Paris, 1756 ; 1757, in-8° ; abrégé bien dans lequel l'auteur a fondé des flexions de Saint-Evremond, Mably, etc., sur mains. III. *Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne et tugal*, Paris, 1759, 1765 in-8°. Macquer a eu part à la première édition du *Dictionnaire des Arts et Métiers*, Paris, vol. in-8°, ouvrage revu et par l'abbé Jaubert, Paris, vol. in-8°, et à la *Traduction de Syphilis* de Fracastor, ibid. in-12, 1796, in-18. Bret l'*Eloge* de Macquer dans l'*loge des hommes célèbres* de tome VI, pag. 197. « Pour former, dit-il, à sa ma » penser, je ne nommerai » ouvrages dont le public » dont il jouira bientôt, » il a eu une très grande » même dont il a conçu l'id » le plan, et qu'il a fait exé » ses yeux. » (V. pag. 20 réticence de Bret nous prive sir de compléter la liste des tions de cet écrivain, moins ble encore par ses talents et qualités de son cœur.

MACRIEN (Marcus - Macrianus - Augustus), trente tyrans, était né, d'Egypte, de parents obscurs, brassa fort jeune le parti de et s'éleva, par son mérite, miers emplois. On apprit harangue de Valérien, qui conservée par Trebellius que Macrien avait servi su ment dans l'Italie, la G Thrace, l'Asie, l'Illyrie, Dalmatie, et que partout donné des preuves éclatantes

(1) Le rédacteur de l'art. Hénault dit qu'on ne sait pas sur quelle autorité tous les faiseurs de dictionnaires assurent que le président Hénault a travaillé à l'*Abrégé chronologique d'Espagne*. Br. I., aux initiales de Macquer, donne à cet égard des détails qu'il n'est guère possible de révoquer en doute.

e. Valérien, dont il avait la confiance, avant d'entreprendre la guerre contre les Perses, et l'administration de l'Empire à l'homme le plus capable de maintenir l'ordre et la discipline parmi les soldats. Ce prince fut fait prisonnier, Gallien que l'empereur avait associé à l'Empire, ne s'occupant des moyens de le gouverner, s'abandonna aux plaisirs et aux vices. Plusieurs généraux, mécontents de sa conduite, se révoltèrent. Macrien, qui se trouvait alors en Syrie, jugea l'occasion favorable pour s'emparer de l'Empire et l'associer ses fils; car il était lui-même un homme à ne plus désirer que le pouvoir. Il fit part de son projet à Baliste, chef du prétoire, (Voy. BALISTE, 288); et celui-ci ayant consulté les principaux officiers, les convainquit sur la nécessité d'élire un empereur connu par ses talents et satisfaisant tous les suffrages se portèrent sur Macrien; mais il s'excusa sur son âge avancé, et pria qu'on jetât les yeux sur des jeunes gens, plus capables que lui de réparer les maux causés à l'Empire et les maux de Valérien et la mollesse de son règne. Son election fut cependant faite; mais on lui associa ses deux fils, Macrien (*Titus Fulvius Macrianus*) et Quiétus, déjà empereur. Macrien acheva de gagner sur les soldats en doublant leur solde, et celle des peuples en réduisant les impôts; il laissa le gouvernement de l'Orient à Balliste, son fils le plus jeune de ses fils, et se mit avec l'aîné, suivi d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à marcher contre sur les frontières de la Syrie et de l'Illyrie, Domitien, l'un des tenants d'Auréole, qui s'avancèrent devant de lui. Les deux ar-

mées en vinrent aux mains; mais pendant l'action, une partie de ses soldats ayant baissé leurs armes, Macrien se crut trahi, et, pour éviter le malheur de tomber entre les mains de son ennemi, il pria les officiers qui l'entouraient de lui donner la mort, ainsi qu'à son fils. Cet événement eut lieu dans les premiers jours du mois de mars de l'an 262. Il avait régné environ un an. On dit que Macrien fut le principal auteur de la persécution suscitée par Valérien contre les chrétiens: il est difficile, par conséquent, que les historiens ecclésiastiques en aient parlé d'une manière bien impartiale. On s'accorde assez généralement à reconnaître que son fils Macrien, jeune homme plein de valeur, était digne d'un meilleur sort. On a des médailles de ces deux princes en différents métaux. Trebellius Pollion a écrit leur Vie et celle de Quiétus dans son *Histoire des trente Tyrans*. C'est un morceau précieux, mais beaucoup trop succinct. W.-S.

MACRIN (*Marcus - Opilius* (1) *Macrinus*), empereur romain, était né à Césarée en Numidie, d'une famille obscure, l'an 164 de J. C. Des historiens passionnés et vendus à Héliogabale ont écrit que, né dans l'esclavage, il avait exercé le métier de gladiateur: il est plus constant qu'il avait été employé dans la maison de Plautien, beau-père de Caracalla, et qu'il se forma aux affaires sous sa direction. Son habileté le fit à son tour parvenir à la dignité de préfet du prétoire. Il exerçait cette fonction en Orient, et se chargeait de la partie civile, tan-

(1) C'est par erreur que son nom est écrit *Opilius*, par quelques historiens. Les monuments contemporains l'écrivent *Opellius* (Voy. Eckhel, *Doctr. num. vet.*)

dis qu'Adventus, son collègue, dirigeait la partie militaire. La faveur dont il jouissait, dépendait du caprice d'un tyran soupçonneux; et la circonstance la plus légère en apparence, l'exposa tout-à-coup au danger le plus imminent. Un aventurier africain, très-versé, disait-on, dans la science de l'avenir, annonça que Macrin et son fils parviendraient à l'empire; cette prédiction se répandit dans les provinces: le devin fut chargé de fers, conduit à Rome, et interrogé par le préfet de la ville, qui, ayant reçu des ordres précis de rechercher les *successeurs* de Caracalla, se hâta d'envoyer le procès-verbal de cet interrogatoire à l'empereur, qui résidait à Antioche. A l'arrivée du paquet, ce prince, alors occupé des jeux du cirque, donna les dépêches, sans les ouvrir, au préfet du prétoire. Macrin, voyant ainsi le danger dont il était menacé, ne perdit pas un instant, enflamma le mécontentement de quelques officiers subalternes, s'assura de Martial, l'un des capitaines des gardes, et Caracalla fut massacré par ce dernier, le 8 avril 217. L'armée, sans recourir à l'autorité d'un sénat faible et éloigné, s'occupait seule du soin de donner un successeur à l'empire; et Adventus ayant montré peu d'empressement à briguer ce dangereux honneur, Macrin fut élu sans opposition. Il avait séduit les troupes par les promesses d'une libéralité excessive, et d'une indulgence sans bornes. Le sénat et les provinces applaudirent d'abord au choix de l'armée, et s'empressèrent de le ratifier; mais ce premier mouvement ne devait pas être de longue durée. On ne put voir sans indignation revêtu de la pourpre un homme sans naissance, qui n'était

pas seulement sénateur, et lequel ce défaut n'était pas racheté par le courage personnel en effet, son règne ne fut si que par un traité honteux conclu avec les Parthes (Voyez TABAN, tom. II, p. 540), et une trêve accordée au roi d'Arménie. Le choix de ses ministres attira aussi plus d'une fois des reproches; et le peuple se plaignait tantôt de la douceur indolente, tantôt de l'excessive sévérité du souverain. On regrettait de deux parts le règne des Antonins: on vint à soupçonner, et l'on dit tout ouvertement, que Macrin conspirait contre son prédécesseur et l'avait fait assassiner. Julia, mère de Caracalla, conçut des projets ambitieux, et résolut d'ôter du mécontentement général pour marcher sur les traces de Miramis et de Nitocris: Macrin prévint, et lui ordonna de s'enfuir d'Antioche. Julia-Domna se mourir de faim; mais sa sœur, Julia-Mæsa, exilée pareillement, fixa son séjour à Emèse: ses richesses lui fournirent le moyen de procurer à son petit-fils Bas le titre et le rang de grand-prince du soleil. Elle en vint à dire que ce jeune pontife était un fils de Caracalla, un rejeton de cette famille des Antonins, si regrettée dans l'empire. (Voyez HELIOGABALE, XX, 6.) Les largesses de Mæsa, ses intrigues, achevèrent de gagner de nombreux partisans: des soulèvements particuliers contre le régime se changèrent bientôt en une révolte générale. L'irrésolution de l'empereur le retint long-temps dans son palais: il en sortit enfin à la tête des prétoriens et du peu de troupe qui lui étaient demeurées fidèles.

le à Bassiani, du
 7 juin 218. La fut
 ; mais Macrin ayant hon-
 pris la suite, son armée
 na, et il fut massacré avec.
 Voyez DIADUMÉNIEN, XI,
 cherchant à se réfugier
 arthes, ou, selon d'autres,
 ce qui paraît plus vrai-
 , puisqu'il fut atteint et tué
 chélaide, en Cappadoce. Il
 pé quatorze mois, moins
 2. Les médailles de Macrin
 : en or : on n'en connaît
 petit bronze, ou, si l'on en
 ont été moulées sur celles
 et sont l'ouvrage de faus-
 sernes. C. M. P.

INO-D'ALBA, peintre, na-
 lba, près de Turin, vers
 la famille Alladia, consi-
 le pays. Quoique son style
 les maîtres de l'école mila-
 paraît certain qu'il étudia
 plusieurs années à Rome,
 on peut s'en convaincre par
 eau de *Saint François rece-
 stigmates*, où, parmi les
 qui ornent le paysage, il a
 té le Colisée de Rome. Son
 découvre dans les tableaux
 écutes pour les deux char-
 le Pavie et d'Asti. Dans la
 il a peint en six comparti-
Résurrection de J. C. et la
dans une gloire, ayant à
sa saint Hugues et saint
 : Ces tableaux portent : *Ma-*
Alba faciebat 1496. Dans
 reuse d'Asti, il a représenté
 mort, soutenu par la Vier-
 Jean, un religieux et un
 rtreux ; et une *Mère de*
, entourée de sept autres
iges. Enfin, à l'autel de St.
 il a peint une *Vierge dans*

une gloire, dont la beauté est re-
 marquable. Ces deux derniers ou-
 vrages portent simplement le nom
 de *Macrinus* et la date. On ignore le
 motif qui a porté quelques historiens,
 et même Lanzi, à dire que le nom
 de cet artiste était Jean Jacques Fa-
 va. Quoi qu'il en soit, Macrino fut un
 des artistes les plus habiles de son
 temps, et le plus distingué de son
 pays. Il fut un des premiers à sub-
 stituer le style moderne à l'ancien.
 Ses têtes et ses expressions sont
 pleines de vérité ; son faire est soi-
 gné et étudié, quoiqu'il y ait de la
 sécheresse ; sa couleur et son clair-
 obscur sont bien entendus. Asti, Tu-
 rin, Alba, conservent avec soin les
 ouvrages de ce maître. La dernière
 de ces villes en possède un assez
 grand nombre, tous remarquables
 par leur mérite. Millin cite sur-
 tout une *Sainte-Anne*, dont la tête
 a beaucoup de grâce, un *Saint-
 François stigmatisé*, où on lit :
Macrinus de Alladio. Il y en a deux
 dans l'église paroissiale de Saint-
 Jean des Augustins, et un divisé
 en trois compartiments, dans l'an-
 cienne église de Saint - François,
 remplis de beautés du premier
 ordre. Enfin les magistrats de la
 ville d'Alba ont fait transporter dans
 une des salles de l'hôtel de ville, un
 des plus beaux ouvrages de Macrino,
 représentant la *Vierge* et l'*Enfant*
Jésus, placés sous un pavillon sou-
tenu par des anges, et ayant à leur
côté sainte Anne et saint Joseph.
 Ce tableau, entouré de 24 autres pe-
 tits tableaux représentant des Mys-
 tères, ornait autrefois la cathédrale.
 Toutes ces peintures sont sur bois,
 parfaitement conservées, et de demi-
 grandeur. L'éclat du coloris, la fer-
 meté des chairs, la vie qui anime
 toutes les figures, en font un ouvrage

véritablement distingué. Macrino jouissait d'une juste réputation ; et dans un panégyrique de la ville d'Alba, prononcé en 1659, par le P. Ferragatta, augustin, il est fait mention de cet artiste que l'on qualifie d'Apelle de son siècle, et de Zeuxis de son pays. Quelque exagération qu'on puisse voir dans un pareil éloge, il prouve du moins l'estime qu'on faisait de ce peintre. Macrino vécut jusque vers 1520. P—s.

MACRIZI. Voy. MAKRIZI.

MACROBE, philosophe platonicien et grammairien latin du commencement du cinquième siècle, nous est plus connu par ses écrits que par les circonstances de sa vie, sur laquelle les historiens ne nous ont laissé aucun détail. Ses noms même ne sont pas donnés avec certitude : on le trouve appelé *Aurelius Macrobius Ambrosius Theodosius* ; mais de bons auteurs pensent que le mot de *Macrobius* (du grec *Μακρόβιος*, de longue vie) n'était chez lui qu'un surnom. Il nous apprend lui-même que le latin n'était pas sa langue maternelle : il n'était donc né, ni à Parme, ni à Vérone, comme l'ont supposé quelques modernes. Un manuscrit qui lui donne l'épithète de *Siceinus*, pourrait faire croire qu'il était natif de Sicea, en Numidie, ou plus vraisemblablement de l'île de Sicanus, l'une des Sporades, dans la mer Égée ; car son style offre de fréquents hellénismes. Il paraît, par une loi du Code théodosien, qu'en l'an 422 il était revêtu de la dignité de grand-maitre de la garde-robe (*præfectus sacri cubiculi*) à la cour de Théodose le jeune, et que ce fut en sa faveur qu'on joignit à cet emploi d'autres distinctions honorifiques (*Cod. Theod.* vi, 8). Il paraît aussi qu'il professait le pa-

ganisme, et que c'est par égard pour l'empereur, son bienfaiteur, dans ses *Saturnales* il ne mentionne de la religion chrétienne quoique son sujet en amenât naturellement la discussion. lui : I. *In Somnium Scipionis*. II. *Saturnaliorum libri* deux ouvrages parurent en Venise, Jenson, 1472, in-8°. ; Aldin, ibid. ; souvent depuis, ibid. ; Aldin, 1605, in-8°. ; Bâle, Hervag, 1612, fol., etc. III. *De differentiis civitatis græci latinique* Paris, Henri Estienne, 1568, in-8°. ; ibid., Duval, 1588, et dans les *Grammatici vulgares* Putsch, Hanau, 1605, in-8°. ; on retrouve dans toutes les éditions des œuvres de Macrobe les plus estimées sont Leyde, 1597, et 1670, in-8°. ; *notis variorum* ; Leipzig, 1780, in-8°. ; idem ; Denx-Ponts 2 vol. in-8°. Dans le premier ouvrage, Macrobe, prenant le *Songe de Scipion*, du vi^e livre de la *République* de Cicéron (dans lequel Scipion voit son aïeul l'Africain montrer les récompenses de bien dans l'autre vie), expose les sentiments des anciens, et le système du monde : il y a la célèbre *Trinité* de Platon, l'indestructibilité de la terre, et ne voit dans les phénomènes physiques du paganisme que des allégories grecques de cet ouvrage, le *xième Planudes*, existe en la bibliothèque du roi, dans les *turnales*, le plus important des ouvrages de Macrobe, parce que l'auteur y rend son fils de conversations et pose avoir eu lieu dans des

les festins, pe
un, qui durai
nais l'ouvrage

10

ne renferme réellement que
rmées, quoique divisé en sept
du voit que l'auteur a voulu
la forme d'un dialogue de
ou du *Banquet des Sept*—
le Plutarque. Parmi les douze
e interlocuteurs qu'il met en
un remarque Prétextat (dans
othèque duquel a lieu la réu-
Symmaque, le grammairien
, et autres personnages les
stingués de cette époque. Le
entretien roule sur les Sa-
s, sur les diverses fêtes des
s et sur leur calendrier. Le
ne est très-varié : c'est une
d'*Ans* ; et il est d'autant
rieux que la plupart des par-
tées qu'il renferme sur la vie
des Romains, ne se trou-
ans aucun autre auteur de
ité. Les quatre livres sui-
offrent un examen raisonné
ésies de Virgile, et des em-
qu'il a faits, tant à Homère
écrivains de sa nation. Dans
ème, on discute diverses ques-
e physique et de physiologie,
e de littérature. Ghompré (1)
pé (2) en ont traduit quelques
nts. Couture, professeur au
de France (*Voy.* COUTURE,
8), en avait fait une version
ite, qui n'a pas vu le jour :
bul nous en promet une, avec
tes très-étendues. Le *Traité*
Jérénces et des associations
ns grecs et latins ne nous est
rvenu tel que Macrobe l'avait
sé : ce qui nous en reste, n'est
abrégé fait par un nommé

Jean, que Pithou croit être Jean
Scot Érigène. La latinité de Ma-
crobe se ressent de la décadence de
son siècle. Cependant il faut convenir
qu'Erasmus et les critiques contem-
porains ont exagéré les défauts de
son style, parce que les premières
éditions n'offraient qu'un texte mu-
tilé et totalement défiguré. Quant
aux plagats et au défaut d'ordre
qu'on lui reproche, ils tiennent prin-
cipalement au cadre qu'il a choisi :
il nous eût été plus utile, s'il eût in-
diqué les auteurs des passages qu'il
met dans la bouche de ses divers
interlocuteurs. Voyez la *Disserta-*
tion historique, littéraire et biblio-
graphique sur la vie et les ouvrages
de Macrobe, par Alphonse Mahul,
Paris, 1817, in-8°, de 58 pag. (et
dans les *Annal. encycl.* v, 21.) —
Un autre MACROBE, prêtre africain,
et évêque des donatistes à Rome, en
l'an 344, avait composé un écrit
Ad confessoros et virgines, et
une *Lettre* au peuple de Carthage,
sur le martyre des donatistes Ma-
ximien et Isaac. Mabillon a publié
un fragment de cette dernière pièce,
dans la seconde édition de ses *Ana-*
lectes, tom. iv, p. 185. G. M. P.

MACROPEDIUS (GEORGE), en
hollandais *Langeveld*, né à Gemert
dans la mairie de Bois-le-Duc, em-
brassa l'état religieux, et vécut dans
la communauté des Hiéronymites
selon les uns, selon d'autres dans la
congrégation des frères de la vie
commune, établie par Gérard-le-
Grand, ou peut-être successive-
ment dans l'une et dans l'autre. Il se
signala par la connaissance des lan-
gues savantes, même par celle de
l'hébreu et du chaldaïque, assez peu
cultivées de son temps; et il se con-
sacra surtout à l'éducation de la jeu-
nesse studieuse. Les qualités de son

caractère secondaient bien son talent; et la plupart des hommes de mérite qui ont honoré la Hollande à cette époque, sont sortis de son école. Les sciences exactes ne lui étaient pas étrangères. Bois-le-Duc, Liège, Utrecht, furent successivement le théâtre de ses travaux. Avancé en âge, il retourna dans la première de ces villes, et y termina sa carrière au mois de juillet 1558. Il a laissé des écrits assez nombreux, mais peu considérables, tous dans le genre utile des livres élémentaires, sur la grammaire, la syntaxe, la prosodie, la logique, la chronologie; de courtes scholies sur les Evangiles et les épîtres. On cite de lui treize pièces de théâtre en vers latins, la plupart sur des sujets sacrés, telles qu'on en représentait alors dans les collèges. Elles ont paru réunies à Utrecht, en 1552, 2 vol. in-8°. Deux de ces comédies (*Joseph*, et *l'Enfant prodigue*), ont été traduites en français, par Ant. Tiron, Anvers, 1564, in-8°.

M—ON.

MAC-WILLIAM, autrement appelé EDOUARD DE BURGH, DE BURGH, BURKE, BOURKE, etc., fut, au quatorzième siècle, parmi les descendants des premières colonies anglaises établies en Irlande, le premier qui adopta les lois, les mœurs et les usages des Irlandais indigènes, en s'établissant chef souverain de son Clan; en abjurant non-seulement les lois et les coutumes anglaises, mais jusqu'à la suzeraineté des rois d'Angleterre, et jusqu'à son propre nom de famille. On sait que l'Irlande a combattu près de cinq siècles pour son indépendance, depuis l'année 1170, où un de ses rois provinciaux, puni de sa tyrannie par la rébellion de ses sujets, appella des aventuriers anglais à son secours, jusqu'à l'an

1604, où elle se soumit volontiers toute entière au succès cifique de la terrible Elisabeth I^{re}. Jacques VI d'Angleterre, qui fut Jacques VI d'Ecosse, et qui avait de devoir son origine aux marques milésiennes des Scots, pendant cet intervalle les glais ne possédèrent en réalité les plus petites provinces, le génie, partie des deux Midies, deux Momonies, avec des dans les deux grandes pri d'Ultonie et de Conacie, qui seulement avaient chacune provincial, mais qui étaient partagées entre plusieurs rois stricts. Les monarques anglais ne pouvaient de comprendre dans la mination et leurs concessions lité des familles et du territoire. Ainsi Henri II et Henri I nèrent à Hugues de Lascy et Midie, à Jean de Courcy toutonic, à Richard de Burgh et Conacie, à Milo de Cogan royaume de Cork, etc. Il résulta que, sur les deux tiers du territoire, il y avait partout deux chefs-sesseurs, l'un réel et l'autre titre, et, suivant le sort des armes, le titre passait et repassait de l'un à l'autre. Dans l'Ultonie étaient à la O' Neill, roi irlandais *hære jure vetus hæres*, et un cor glais *præsent charta*, les deux successivement un Courcy, un Lascy, puis un Burgho maritime fille et héritière de Hugues Lascy. Dans la Conacie était O'Connor, roi irlandais, et un anglais seigneur. Enfin, le 1185 Henri II créa son fils seigneur d'Irlande, Roderick, nor joignait encore à son titre de Conacie, celui de monarque d'Irlande, dont les premiers

glais l'avaient trouvé investi. 5, William II de Burgho, une Plantagenet, arrière-petit-fils du roi d'Angleterre Henri II, l'ainé de sa maison, et le plus grand de son nom, réunissant les titres de seigneurie et de comte d'Ultonie. Il était *réellement*, au premier chef, le plus grande partie de la noblesse de Maonmhuighe ou Mayo, enlevée par ses ancêtres dynastes milésiens (O'Muldoon, O'Nachteu); et au second chef, la principauté des O'Garra, dans le Tyr-Contel, des O'Garra, l'Orgial, même des O'Neill, Tyr-Zogan. Maître de plusieurs places-fortes que ses auteurs lui ont fait construire dans ces différentes contrées pour contenir les ennemis du pays, il venait de visiter le comte de Garrick-Fergus, et se rendait à Dublin pour le parlement de 1210. Lorsque sur la route il fut arrêté par ses proches et ses serviteurs. Voici Burgho, tom. VI, p. 100. Suivant les lois anglaises de l'époque, le héritage ne pouvait appartenir à la fille unique qu'il laissait derrière lui, que sa mère courut en toute sûreté à la cour d'Angleterre, qui bientôt fut fiancée à Louis de Clarence, troisième fils du roi d'Angleterre. Ce fut alors qu'Edmond de Burgho, qui fait le sujet de ce chapitre, ne pouvant supporter de voir sortir de sa famille un si étranger, imagina de dénationaliser ainsi dire, la famille, en faisant passer la succession suivant l'usage ou la loi de *tamistry*, c'est-à-dire celles des Irlandais natifs, et les terres dans toutes leurs parties, depuis la monarchie jusqu'à la plus simple sei-

gneurie, étaient héréditaires dans les familles, mais électives dans les individus, et conférées par les tribus à celui de la race qui était jugé le plus vaillant pour les défendre, et le plus sage pour les gouverner. Celui qui était élu s'appelait l'O'Neil ou le Mac-Carthy par excellence sans aucun prénom, tandis que les autres membres de la même famille étaient appelés Jean O'Neil, Justin Mac-Carthy, etc. Edouard de Burgho, quittant ces deux noms, se fit élire le Mac-William de sa nombreuse famille, métamorphosée en tribu irlandaise. Obligé de rappeler dans l'acte qui le proclama, au moins ses quatre ancêtres immédiats, il changea leurs noms, comme il changeait le sien. Ce ne furent plus *Fitz-Adelin de Burgho the conqueror, Richard de Burgho the great*, etc. Ce furent Mac-William *cearnoir*, Mac-William *more*, Mac-William *oge*, Mac-William *hyegh*; c'est-à-dire, Mac-William le conquérant, le grand, le jeune, le pâle. Un oncle du feu comte d'Ultonie, Edmond de Burgho voulut se porter pour défenseur des droits de la jeune Elisabeth, dont il était le grand oncle, et de la paix publique dont il était gardien pour le roi : Mac-William se saisit de lui, attacha de ses mains une pierre au cou de son cousin, et le jeta dans un lac. C'était cependant pour adoucir les mœurs barbares des Irlandais qu'Henri II s'était fait donner l'Irlande par le pape Adrien IV. De cet ensemble d'usurpations et de cruautés sortit un état de désordre habituel et une suite de guerres interminables pendant près de trois siècles. A peine proclamés, les Mac-William eurent à se défendre à-la-fois contre la couronne d'Angleterre, qui fut longtemps à triompher d'eux; contre les

Hy-Niall du nord, qui, sous la conduite de Hugue-Boy O' Neill, reconquirent presque entièrement toutes leurs places, dans l'Ultonie; contre les Hy-Mainiens de l'ouest, qui, sous la conduite d'O' Kelly l'aîné de leurs chefs, d'O'Mul-Lally *Bena du Gadhoir* ou le *récupérateur*, recouvrèrent plus du tiers de leurs possessions en Conacie. Ils se battirent entre eux, unis pour dépouiller, divisés pour partager la dépouille. Il y eut deux *Mac-William*, chefs de deux tribus, et distingués par les surnoms d'*Eighter* (le plus proche), et d'*Oughter* (le plus éloigné), soit que cette proximité fût celle du sang, soit qu'elle fût celle des lieux. Bientôt une troisième branche prit le nom de *Mac - David*; une quatrième, celui de *Mac - Hubard*. Enfin la plupart des familles anglaises datant en Irlande de la première invasion de Strongbow, suivirent l'exemple que venait de donner les Burgho. Les Birmingham s'appelèrent *Mac-Yorris*; les d'Exeter, *Mac-Jordan*; les Nangles ou de Angulo, *Mac-Costelloë*; les O Butles de Dunboyne, *Mac-Phéris*: dans plusieurs branches même des Fitz-Gerald établies en Momonie, les Fitz-Patrick prirent le nom de *Mac-Padrnigh*, et les Fitz-Maurice celui de *Mac-Morres*. Le vice-roi d'Irlande et le ministère anglais ne savaient plus à qui entendre, ni quel moyen employer, lorsque les vassaux de la couronne d'Angleterre, au lieu de la faire triompher des chefs irlandais, se rangeaient parmi ceux-ci pour la méconnaître et la combattre. En vain le duc de Clarence, époux d'Élisabeth de Burgho, vint deux fois se montrer à l'Irlande, et la seconde fois en qualité de gouverneur; en vain le fameux parlement de Kilkenny, assemblé en

1367, proscrivit les Mac-et enjoignit à tous les *Angleres*, qui avaient suivi leur de reprendre les noms, usages anglais, sous peine la même proscription; en 1367 le gouvernement du roi Sa. que les Irlandais appelaient d'Angleterre) parvint à regagner quelques-uns de apostats, qui, le lendemain où ils étaient rentrés sous l'anglaise, voyaient s'élever eux tous leurs collatéraux plusieurs fois leurs propres et ne fut pas avant l'année 15 put espérer de mettre un rebellions qu'avait vues née 1333; et la victoire core douteuse en 1585. avait ouvert toutes ces carnage, ce Mac-William du nom, meurtrier de se déloyal envers son roi, envers son pays et ses ancêtres sa fin au milieu des troubles avait excités, sans qu'on pût l'époque ni le genre de sa mort n'a transmis de son nom, son crime, et les calomnies ont été la suite. L-

MADAILLAN. *Voyez*

MADAN (MARTIN), anglais, né vers 1726, grande réputation comme auteur, au point qu'étant d'un hôpital de malades, monde qui se pressait à se engagea à lui faire bâtir, une chapelle particulière à Epsom, en mai 1790. O entre autres ouvrages : I. *Traité sur la foi chrétienne* 1761. II. *Commentaire trente-neuf articles*, in-III. *Thelyphthora*, en 2 1780; cet ouvrage où il

nie, fondé sur ce que la probalitation avec une femme mariage virtuel, fit beaucoup, et fut l'objet de critiques vives : l'auteur, loin d'en être agé, publia un troisième. IV. *Lettres au docteur*, in-12, 1787. V. Une édition de *Juvenal* et de *Perse*, avec notes, 1789, 2 vol. in-8°.

Z.

MADEEN (SAMUEL), ecclésiastique irlandais, né en 1687, fut élevé à l'école de Dublin, où il proposa, en 1711, un plan pour l'encouragement des études, par le moyen de peuses publiques : il étendit ce plan à d'autres objets, et, à le mettre lui-même à exécution, 1740, retrancha annuellement livres sur sa dépense personnelle, pour être distribuées, en de prix, aux habitants de l'Irlande, savoir : cinquante livres à l'auteur de la meilleure invention perfectionner un art utile ou manufacturer quelconque; vingt-cinq livres à celui qui exécuterait la statue ou autre ouvrage de bronze; vingt-cinq livres à l'artiste qui aurait le meilleur ouvrage d'architecture, soit histoire, soit paysage; les prix devaient être décernés par le jugement d'une société que l'on avait instituée à Dublin, et qui fut le modèle de la société établie à Londres pour l'encouragement des sciences et des arts. Il mourut en 1765. L'Irlande, dit Johnson, n'a jamais honoré son nom. On prétend *Londres*, 1772, p. 100, qu'il était d'origine irlandaise, qu'il s'appelait Madain, et qu'il s'établit à Dublin, où il acquit une fortune considérable, dont il fit un noble usage. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *Mémoires du*

vingtième siècle, ou *Lettres d'état authentiques écrites sous George VI, relatives aux événements les plus importants en Angleterre et dans l'Europe*, etc., depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'à la fin du vingtième, et du monde; reçues et révélées en 1728, Londres, 1733, un vol. in-8°, qui devait être suivi de cinq autres. Cet ouvrage fut saisi en partie, quelques jours après sa publication; de sorte qu'il est aujourd'hui très rare. II. *Le Monument de Boulter*, poème, revu par le docteur Johnson, et publié en 1743 ou 1744. III. Une *Épître* d'environ deux cents vers, imprimée en tête de la *Vie de Philippe de Macédoine*, par Ieland, deuxième édition. L.

MADEC, colonel français, né à Quimper, en 1736, de parents pauvres, s'embarqua en 1748, comme élève de la compagnie des Indes. A cette époque, la France et l'Angleterre en paix en Europe, se faisaient la guerre dans l'Indoustan, sous le nom de différents princes du pays, auxquels chacune fournissait des secours. Blessé à l'escalade de Trichenapaly, Madec, voyant que son grade subalterne lui offrirait peu d'occasions de se signaler, se jeta à la mer, pendant la nuit, et après avoir nagé pendant quatre heures, atteignit le rivage près de Pondichéry. Il s'enrôla dans les troupes françaises, obtint bientôt le commandement d'un corps de cipayes, et, après avoir fait des prodiges de valeur, fut pris par les Anglais à Djinni. La guerre était déclarée : ceux-ci tourmentaient leurs prisonniers pour les contraindre de passer à leur service contre les princes indous. Madec et quelques autres feignirent de prendre ce parti, et s'évadèrent à la première occasion. Ses

deux cent vingt-deux compagnons le nomment leur chef; et, à leur tête, il va offrir ses services à Soudja-eddoulah, nabab du Bengale. La troupe de Madec ne tarda pas à se monter à quinze cents hommes, au milieu desquels il fit flotter le drapeau français. Soudja-eddoulah, vaincu deux fois par les Anglais, ayant été forcé de leur abandonner le Bengale, Madec passa chez les Djats, et, par ses hauts faits d'armes, acquit une grande réputation. Il ne fut pas toujours heureux; mais après avoir éprouvé des revers, on le voyait toujours reparaitre à la tête de partis plus forts et plus nombreux. Ce fut ainsi qu'après un échec considérable il employa les bienfaits du radja à faire fondre douze pièces de canons de quatre, et un mortier. Vers 1771, il songeait à retourner en Europe, et à y mettre en sûreté une fortune considérable, lorsqu'une lettre du commandant de Chander-nagor, qui l'invitait à servir les intérêts de la France auprès des princes de l'Indoustan, lui fit changer de projet. Il allait, en 1772, quitter les Djats, pour l'empereur du Mogol, lorsque celui-ci entra dans le pays pour le soumettre. Les raisons ne manquaient pas à Madec pour ne plus servir chez les Djats: ils lui devaient deux cent mille roupies et ne le payaient pas. Cependant il prévoyait qu'ils seraient furieux de sa retraite, malgré l'abandon de sa créance. C'est ce qui arriva: il avait un corps de trois mille hommes; il les laissa dans son camp, et ne prit que cinquante hommes de cavalerie pour aller chercher sa famille et ses effets. Un gros détachement vint l'attaquer à son retour: il se battit depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir, repoussa l'ennemi, et regagna son

camp. Sa marche précipitée forcé d'abandonner la plus partie de son bagage. Bientôt près de cent mille hommes trousses. Ils ne purent l'enfermer après 12 jours de route, il étendit camp à trois lieues de Dehli. L'empereur lui accorda le titre de de première classe, et le combla de son sabre. « Ces de » dit Madec dans ses Mémoires » cent les plus beaux de ma » me disais: Tout ceci est-il » Hélas, ce n'en était qu'un » ment. » Les Marattes, que la jonction de Madec avait rendu, ne rendit ce prince trop redouté s'allièrent aux Djats ses ennemis vinrent avec eux assiéger Delhi. L'armée réunie était de deux cent mille hommes. Celle du Mogol, faible, prit la fuite au premier choc. Madec resta seul sur le champ de bataille avec ses troupes et cent cinquante hommes de cipayes, combat d'autant neuf heures sans être vaincu. Les Marattes se vengèrent de son camp, et ils forcèrent l'empereur à capituler. Ce prince avait plus le moyen de payer qui alla chez Scindiah, et qui par ses trois derniers combats lut d'aller enfin chercher dans sa patrie. Ce fut à peine infinies qu'il traversa le territoire des Djats pour rejoindre mille. L'empereur l'ayant abandonné, il leva une troupe nombreuse; mais après une assez longue, où il eut des revers de succès et de revers, que le souverain qu'il servait dans l'impossibilité de résister aux Marattes lorsque ceux-ci entraient aux Djats, il lui permit de se mettre sous la protection de la France, et, pour se l'a-

une province à cette puis-
Des circonstances imprévues
ranquer l'affaire. Madec com-
encore les Marattes avec le
le Ghod, puis licencia ses
et, le 1^{er} mai 1777, se mit
avec une escorte pour Pon-
où il n'arriva qu'après neuf
marche. Il attendait l'arrivée
sseaux d'Europe pour partir,
la place fut investie par les
Il contribua beaucoup à sa
éfense, fut compris dans la ca-
ion, et s'embarqua : un cor-
empara du bâtiment; enfin
atterit à Lorient en 1779.
vet de colonel lui avait déjà
pédié; il obtint la croix de
Louis, et des lettres de noblesse.
indait à retourner dans l'Inde;
maladie grave arrêta son élan :
était faite quand il recouvra
E. Epuisé par les fatigues, il
en 1784, laissant une bien
fortune pour un homme qui
mi de la faveur des princes de
stan. Il avait composé des
res sur les affaires de ce pays :
t croire que d'après sa longue
et le rôle qu'il y avait joué,
tenaient des particularités in-
otes; mais ils n'ont pas été
E—s.

DELENE (SAINTÉ MARIE)
dilectenne de naissance. Il pa-
elle a pris son nom du châ-
Magdalum, situé sur les bords
de Génésareth, ou mer de
Delivrée par Jésus-Christ,
ancement de sa mission, de
mons dont elle était possédée,
attacha aux pas de ce divin
r, ne cessa de se nourrir des
de vie qui sortaient de sa
et de le servir de ses biens.
l'abandonna pas durant sa
elle se tint auprès de la

croix parmi les autres Maries qui
avaient constamment suivi Jésus-
Christ : elle assista avec elles à son
ensevelissement, observa exactement
comment son corps était placé, et
s'en étant retournée, elle prépara des
aromates pour venir l'embaumer.
Cependant elle resta en repos le jour
du sabbat, selon la loi. Mais le pre-
mier jour de la semaine, elle alla au
sépulcre de grand matin (*lorsqu'il
faisait encore obscur*), portant les
parfums qu'elle avait préparés pro-
bablement de concert avec les saintes
femmes qui étaient de sa compagnie.
La pierre qui fermait le sépulcre a-
vait été ôtée : elle put donc aperce-
voir que le corps de Jésus n'y était
point. Aussitôt elle courut annoncer
à Pierre et à Jean qu'on *avait enle-
vé le Seigneur et qu'elle ne savait où
il avait été déposé*. Les deux apôtres
se hâtèrent d'aller s'informer de cet
événement; et comme ils ne compre-
naient point encore qu'il *fallait que
Jésus ressuscitât d'entre les morts*,
et que son corps d'ailleurs ne se trou-
vait point dans le lieu où il avait été
mis, ils en conclurent qu'on l'avait
enlevé et ils se retirèrent. Madelène
ne se retira point : elle continua ses
gémissements et ses pleurs. Jésus
lui apparut enfin : elle ne le reconnut
pas d'abord; mais quand il l'eut ap-
pelée par son nom, elle s'écria :
O mon maître ! Elle voulut aus-
sitôt se jeter à ses pieds pour les
baiser. *Ne m'approchez pas*, lui
dit Jésus, *je ne suis pas encore
monté vers mon père; mais allez
trouver mes frères, et dites-leur de
ma part : Je monte vers mon père
et votre père, vers mon Dieu et
votre Dieu*. Marie Madelène vint
donc dire aux disciples : *J'ai vu le
Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit*.
Depuis cette époque, l'Evangile ne

parle plus de Madelène ; et l'on ne trouve presque rien dans les monuments authentiques de l'histoire ecclésiastique , qui nous apprennent elle quelque chose de certain. On lit dans quelques auteurs grecs du septième siècle et des siècles postérieurs, qu'après l'Ascension de Jésus - Christ , Madelène accompagna la Sainte-Vierge et saint Jean à Ephèse, qu'elle mourut dans cette ville , et qu'elle y fut enterrée vers l'an 90. L'empereur Léon-le-Philosophe fit transférer ses reliques à Constantinople, et les déposa dans l'église de Saint-Lazare. En 1216, le pape Honorius III, qui les tenait vraisemblablement des croisés , les fit enfermer à Saint-Jean de Latran sous un autel dédié à la Sainte. L'Eglise d'orient et l'Eglise d'occident célèbrent sa fête le 22 juillet. Le cardinal de Bérulle a composé en son honneur des discours pleins de la plus docte onction. Celui que lui a consacré le fameux Michel Menot, est remarquable par ses *quolibets* et ses singularités macaroniques. Maintenant se présente la question de savoir si Marie Madelène est la même que Marie sœur de Marthe et de Lazare, et la fameuse pécheresse de l'Evangile, ou si elle est un personnage distinct? Nous traiterons cette question à l'article Marie, sœur de Marthe. Ici, nous nous contenterons de dire que si Madelène paraît être la même que la fameuse pécheresse, on doit la distinguer de Marie de Béthanie; c'est l'opinion dominante parmi les savants. L.—B.—E.

MADÈLENE DE PAZZI (STE.), née à Florence, en 1566, de l'illustre maison des *Pazzi*, reçut au baptême le nom de Catherine, en l'honneur de Sainte-Catherine de Sienne. Elle ne prit celui de Marie Made-

lène qu'à sa profession religieuse qu'elle fit en 1584, chez les *melites* de Saint - Fridien, d des faubourgs de Florence poussant les austérités et les privations aussi loin qu'elles pouvaient aller. Affligée de douleurs et de douleurs graves, elle les souffrit avec une résignation héroïque ; et on lui demandait d'où pouvait venir tant de patience, elle répondait montrant le crucifix : « Voyez l'amour infini de Dieu à son salut. Ce même amour ma faiblesse ; et il donne courage à ceux qui se rappellent les souffrances de Jésus-Christ pour joindre les peines extérieures aux tentations, les découragements tout ce qui peut affliger une âme. Elle mourut le 25 mai 1607, béatifiée par Urbain VIII et canonisée par Alexandre VII. Sa Vie, écrite en italien par le père Puccini, son confesseur, a été traduite en français par Br Paris, 1670 ; en latin, par Bollandistes ; en anglais, L. 1687, in-4°. Cette dernière édition est suivie d'un Traité sur les extases et les révélations de la sainte Madelène fut honorée par l'auteur de sa Vie, et le traducteur attribue au tempérament mélancolique de la sainte, à sa imagination et à ses jeûnes. Salvi, Carme de Bologne recueillit les Œuvres spirituelles de la sainte Madelène de Pazzi, 1739. Il a donné aussi les descriptions des miracles opérés par sa dévotion, Milan, 1724-28. I

MADLENET, et non **PADELENET** (GABRIEL), *lyrique* latin, était né vers 1600, à St.-Martin-de-Puy, village de rois, de parents honnêtes,

al partagés de la
 Il fit ses pre
 ge des Jésuites, et a
 te étudier le droit à Bourg
 ours terminés, il vint à Pa
 110, et se fit recevoir avocat au
 ment; mais il ne tarda pas à se
 d'une profession presque i
 mpatible avec son goût pour la
 nature. Ses talents l'ayant fait
 alire du cardinal Duperron, ce
 t lui offrit un logement et sa
 , et lui fit ensuite obtenir une
 de secrétaire du cabinet; mais
 lenet ne profita point de cette
 instance pour assurer sa fortune.
 adant le cardinal de Richelieu,
 il présenta une ode sur la prise
 Rochelle, lui accorda une pen-
 et le fit nommer conseiller-in-
 ète du roi pour la langue la-
 (1); dans la suite il dut aussi
 mes avantages à la protection du
 mal Mazarin. Madelenet avait
 onnaissances de plus d'un genre;
 eait, en homme de goût, du mé-
 d'une statue ou d'un tableau: re-
 ché des littérateurs, des artistes
 s grands, il sut jouir des agré-
 s de sa position, sans y atta-
 trop de prix, et dut à cette sage
 fference une vie tranquille. Dans
 ermières années il fut tourmenté
 gravelle: dans les intervalles
 lui laissèrent ses souffrances, il
 posa sur sa maladie, une pièce de
 , que P. Petit regardait comme
 chef-d'œuvre, mais qui n'a point
 imprimée. Il tomba malade dans
 voyage qu'il fit à Auxerre, et y
 rut le 20 novembre 1661. Son
 u, lieutenant au présidial, le fit
 mer avec une épitaphe rapportée

dans la *Bibliothèque de Bourgogne*.
 C'était un homme de mœurs pures,
 d'une conversation agréable: il se
 montra observateur scrupuleux des
 convenances, et n'eut aucun des
 travers qu'on attribue aux poètes.
 Ayant négligé de recueillir ses vers,
 il chargea de ce soin Louis Henri
 de Loménie, comte de Brienne,
 qui remplit ses intentions en pu-
 bliant: *Gabr. Madeleneti carmi-
 num libellus*, Paris, 1662, in-12: la
 réimpression de Paris, Barbou, 1725,
 in-12, passe pour peu correcte. Ce
 recueil est précédé d'un avertisse-
 ment de l'illustre éditeur; d'une pré-
 face de Jean Madelenet, neveu de l'au-
 teur; de son éloge par P. Petit, bon
 poète latin lui-même (*Voyez PETIT*),
 et d'une ode de Dupeyrier au comte
 de Brienne: il renferme des odes,
 des épîtres, etc., adressées aux per-
 sonnages les plus distingués de son
 temps. On fait cas surtout de ses
 odes, écrites dans le genre d'Horace
 qu'il avait pris pour modèle. La cor-
 rection et l'élégance sont le caractère
 distinctif de ces pièces, qui manquent
 de chaleur et d'élévation. Madelenet
 avait composé dans sa jeunesse des
 vers français, qui sont restés inédits;
 mais on ne doit pas les regretter, si,
 comme l'assure Balzac, ils ne va-
 laient pas mieux que ceux de Du-
 mouin. On trouve une Notice sur
 ce poète dans les *Mémoires* de Ni-
 ceron, tom. xxv, et une autre dans
 la *Bibliothèque de Bourgogne*; mais
 on ne doit les lire qu'avec précaution.

W-s.

MADER (JOACHIM-JEAN), sa-
 vant bibliographe et philologue alle-
 mand, né à Hanovre en 1626, fut
 chargé, par le duc de Brunswick,
 de visiter les archives des couvents
 et des abbayes, et d'en extraire les
 manuscrits les plus intéressants pour

Voici les biographes qui ont parlé de Madle-
 net: on voit à dire que cette Ode était française;
 la voici, car il est assez singulier que le cardinal
 l'ait composée par une plume d'intervente latin.

les ajouter à la bibliothèque que ce prince avait établie à Wolfenbüttel. Il fut récompensé de ses soins par une chaire d'histoire à l'académie de Helmstadt; il devint ensuite recteur à Schöningen, et mourut le 17 août 1680. On cite de lui : I. *Disputatio de conciliis*, 1650. II. *Dissertatio de S. Laurentio*, 1656. III. *Vetustas, sanctimonia, potentia atque majestas celsissimæ domus Brunswicensis ac Lunenburgensis*, Helms-tadt, 1661, in-4°. IV. *De Bibliothecis atque archivis virorum clarissimorum libelli et commentationes, cum præfatione de scriptis et bibliothecis ante-diluvianis*, ibid. 1666, in-4°. On trouvera la liste des pièces intéressantes, contenues en ce volume, dans la *Biblioth. histor. litterar.* de Struvius (tom. 1, p. 123). J. André Schmidt en donna une seconde édition, Helmstadt, 1702, et la fit suivre de deux nouveaux recueils de pièces du même genre (sous le titre de *Nova accessio* et d'*accessio altera* 1703). Mader l'a fait précéder d'une lettre *De scriptis et bibliothecis ante-diluvianis*, dans laquelle il cherche à prouver qu'avant le déluge, les hommes avaient la connaissance de l'alphabet et de l'écriture graphique; qu'ils savaient tracer des caractères sur la pierre, le bois, et les peaux préparées, et enfin, qu'ils possédaient des bibliothèques: il cite à l'appui de ses assertions, l'imposition des noms aux animaux par Adam, les colonnes sculptées par Seth, et le fameux livre d'Enoch. Il y a beaucoup d'érudition dans cette petite pièce, mais peu de critique. V. *Epistola de scholarum antiquitate*, ibid. 1674. VI. *De Coronis, nuptiarum præsertim, sacris et profanis*. Grævius a inséré cette dissertation dans le

tom. VIII du *Thesaur. antiq. narum*. On doit encore à des éditions du traité d'Onuphrio *De triumphis*, avec de et des additions, Helmstadt, Padoue, 1681, in-fol.; de la *niq. du Montserrein* (*Monnus*) ou de Lauterberg, ibid. in-4°.; de celle du monast Pagau, ibid. 1665; de la *niq. de Dithmar*, ibid. 16 l'*Histoire ecclésiastique* d'A Brème, ibid. 1670; de la *Ch* de Théod. Eugelhus, ibid. in-4°.; de celle de Gervais bury: *De imperio romano et rum, Longobardorum, Bri Francorum, Anglorumque* etc., ibid. 1673, in-4°. Enfin, publié quelques ouvrages de grecs et latins; mais ses éditions de beaucoup surpassées par des philologues plus récents. (Ballenstedt, *Vita Maderi*, tadt, 1760.) W

MADERNO (CHARLES), tecte, naquit en 1556, à Bi dans le diocèse de Côme en I die. Il vint à Rome, sous le cat de Sixte-Quint, attiré da ville par son oncle maternel nique Fontana. Il étudia d'a sculpture, et exécuta plusieurs vres en stuc. Mais les co l'exemple de son oncle le d nèrent en faveur de l'archi Il aida tous les Fontana da travaux, et fut ensuite ch l'exécution de quelques édificu ti culiers. Il termina l'église *Jacques des Incurables*, qu çois Volterra avait laissée faite; il en éleva la façade tel la voit encore aujourd'hu l'église de *Saint-Jean des tins*, il construisit le dôn chœur; mais il fut gêné par

du terrain, et l'en de
s'en est répu l cons-
s sont trop poi ; l'en-
est plein de sécheresse, et le
l'aspect d'un monument go-
C'est à lui qu'on doit la fa-
: *Sainte-Susanne*, près les
s de Dioclétien, église que
r le cardinal Rusticucci. Ces
t, et plusieurs autres qu'il se-
plong de détailler, lui avaient
la plus grande réputation,
la mort de Jean Fontana, qui
le près celle de Jacques de la
lui fit obtenir le titre d'ar-
: de Saint-Pierre, qu'avaient
deux artistes. Par ordre du
sul V, il fut chargé d'achever
sibère basilique. La tâche qui
imposée, se trouva au-dessus
forces, si l'on en juge par ce
fait faire. Il ne restait plus
rminer la partie antérieure
ple. Au lieu de suivre les
le Bramante, de Peruzzi et de
-Ange, qui avaient donné à
e la forme d'une croix grec-
dont trois branches étaient
levées, Maderno voulut lui
celle d'une croix latine; et il
de ce changement une dis-
tinction qui a détruit la belle
vie du plan primitif. Ce dé-
voient surtout du peu de rap-
ui existe entre la grande nef
u partie sur le plan de Mi-
nge, et les deux nefs laté-
nagées par Maderno (1). Il
que l'architecte n'ait point

né résulte en outre de l'allongement de la
prieurale, que les piliers de la nef, vue de
en se couvrant les uns les autres, marquent
des arcades; on n'aperçoit ni les nefs de
ni le miracle du dôme. Ce n'est qu'après
les deux premières arcades où s'arrêtait le
saint-Ange, que les intervalles s'ouvrent,
artues de l'édifice se développent, laissant
les ramassis de grands espaces, et en fait
de plus grands et cetera. Voyez le *Journal*
du 29 avril 1810. G—C.

su mettre ses constructions sur le
même axe que les autres parties de
la basilique: aussi le dôme n'est-il
plus placé au milieu de l'édifice; et
malgré l'étendue de la place Saint-
Pierre, il est impossible de l'aperce-
voir en entier. Non-seulement les ad-
ditions de Maderno sont défectueu-
ses, mais les constructions en furent
faites avec tant de négligence, que
même avant d'être achevées, elles
menaçaient déjà de s'écrouler. Les
défauts que l'on reproche encore à
cet artiste concernant le dessin du
portique et de la façade de la même
église, sont tellement frappants, que
les Italiens eux mêmes ont été les
premiers à les signaler; et Milizia,
dans ses *Memorie degli architetti*
antichi e moderni, va jusqu'à dire que
Maderno peut être regardé comme
le plus grand coupable de *l'èso-archi-*
tecture. Cependant, à cette époque,
le goût était tellement corrompu,
que l'achèvement de Saint-Pierre lui
acquies la plus grande célébrité, et
lui mérita d'être chargé d'une foule
de travaux, tels que l'église de la
Victoire, édifice assez insignifiant;
celle de *Sainte-Lucie en Selce*, et
celle de *Sainte-Claire*. Il finit le
palais de Monte-Cavallo, ainsi que
celui du prince Borghèse, à Ripetta.
Enfin, il fit transporter du Campo-
Vaccino, sur la place de Sainte-
Marie Majeure, une énorme colonne
cannelée qui ornait le temple antique
de la Paix, bâti par Vespasien. Il la
fit élever sur un piédestal de mar-
bre, orné d'aigles et de dragons,
et plaça au sommet une statue en
bronze doré de la *Vierge*, tenant
l'Enfant Jésus dans ses bras. Nous
ne pouvons désigner tout ce qu'exé-
cuta Maderno. Il est peu d'édi-
fices publics à Rome où il n'ait
ordonné quelques travaux. Celui de

ses ouvrages qui lui fait le plus d'honneur, est le palais Mattei, édifice majestueux, bien disposé, et dont les profils des portes et des fenêtres sont d'un excellent goût. Le pape Paul V l'avait chargé d'inspecter les ports des Etats de l'Eglise et de tracer le plan de la citadelle de Ferrare. Il le nomma chevalier de l'épéron d'or. Maderno, parvenu à l'âge de soixante-treize ans, mourut à Rome, en 1629, des suites de la pierre. Il fut enterré à Saint-Jean des Florentins. — Etienne MADERNO, né en 1576, dans la Lombardie, s'adonna à la sculpture. Il copia d'abord les chefs-d'œuvre de l'antiquité; et plusieurs de ses modèles furent exécutés en bronze. Parmi les ouvrages de son invention, on distingue un bas-relief en marbre représentant une bataille, qu'il exécuta dans la chapelle Pauline, à Sainte-Marie Majeure, ainsi que le modèle du bas-relief en bronze qui représente *l'Histoire de la fondation de cette basilique*. Après un grand nombre d'autres travaux qui tous attestent le talent de Maderno, le comte Gaspard Rivaldi, fermier des gabelles de Rome, pour lequel il avait exécuté un grand nombre de ses ouvrages, voulut le récompenser en lui donnant dans les gabelles de Ripetta une place qui le mit au-dessus du besoin; mais cet emploi occupa tellement tous ses loisirs, qu'il cessa de se livrer à son art. Maderno mourut à Rome, en 1636. P—s.

MADJD-EDDAULAH (ABOUTALEB ROUSTEM), quatrième et dernier prince Bowaidé de la branche de cette famille qui régna dans la Perse centrale, n'avait que quatre ans, lorsqu'il succéda, sous la tutelle de sa mère Seïdah, à son père Fakhr-eddaulah, l'an de l'hég. 387 (de J.-C.

997). Les talents de ne purent empêcher qu de Djordjan et de Ta tombassent, dès l'ai au pouvoir de Cabou été dépouillé par les père de Madjd-edda Cabots au Supplém supérieur de la régen gnes qualités de son fi le gouvernement de norité de l'autre. Co sieurs années après, lah, ayant pris pour Ibn Sina (*Voyez* A III, pag. 115), dépo toute l'autorité. Elle troupes, battit son f le fit prisonnier avec reprit les rênes de l' faction de tous ses derrière un rideau, tous les conseils; m audience aux ambass découvert. Seidah pa à son fils, le rétabl et se contenta de le avis dans l'art de lui laissa néanmoins du royaume dont R tale, et donna le res fils Codbanawyah Se qui choisit Hamada dence. Plusieurs ann elle avait confié le d'Ispahan à son co far Schehriar, surc owyah (fils de l'on dant déjà celui de bientôt, par sa puis chesses, le second l'état. Schems-edda l'an 409 (1018-19) Haçan Sama-eddaul bas âge, fut détrôné par Abou Djâfar qui madan et de Dainave

eddaulah, Seidah mourut aussi e suivante ; et Madjd - eddaulah à se rendre mépri par sa faiblesse et ses débauch parce qu'il préférait l'étude us du gouvernement, diverses as se formèrent à la cour de puis long-temps, le célèbre od, sultan de Ghaznah, con les domaines des Bowaïdes, ut même de Seidah (Voyez ous); il avait fait demander e princesse, par un ambassa- qu'on lui payât tribut, et que on fût proclamé le premier es prêtres publiques et gravé s monnaies : par une réponse d'esprit et de raison, la ré- érité parvenue à lui inspi- s sentiments plus généreux ; s mort de cette princesse ré- ambition du conquérant. Ap- même temps par l'indolent ddaulah contre les factieux, eux-ci contre leur souverain, dans l'Irak Adjem, et parut Rei en 420 (1029). Madjd- h vient se rendre à lui. « Sa- is jouer aux échecs ? lui de- Mahmoud. Oui, répond le — Avez-vous lu le Chah- ? (1) — Oui, dit encore le Bowaïde. — Par conséquent gnez pas que deux rois ne se trouver sur la même case. si donc m'avez - vous rendu a-la-fois de votre destinée et états ? » Après cette cruelle Mahmoud fit arrêter Madjd- h avec son fils, les envoya ne escorte à Ghaznah, ainsi e bibliothèque qui était et s'empara de cette ville, yu, d'Ispahan, etc. Relégué

dans un château de l'Indoustan, Madjd - eddaulah fut rendu à la liberté l'année suivante ; rappelé à la cour de Masoud, fils de Mah- moud, il y vécut dans une voluptueuse obscurité, et l'on ignore l'époque de sa mort. Son parent Ala-eddaulah, re- couvra bientôt l'Irak-Adjem, et avec ses deux fils y forma une dynastie qui fut détruite, vingt ans plus tard, par les Seldjoukides (Voy. THOGAZL BEGH).

A—T.

MADOC, second fils d'Owen Guynnedd, prince de Galles, a été considéré par quelques personnes comme ayant découvert l'Amérique long-temps avant Christophe Colomb. Les chroniques du pays rap- portent qu'en l'an 1170 il y eut une guerre civile pour la succession au trône, et qu'un bâtard enleva l'hé- ritage aux enfants légitimes du prince. Alors Madoc quitta sa patrie avec une petite flotte. Après quel- ques semaines de navigation vers l'ouest, il découvrit une terre où il trouva toutes sortes de choses néces- saires à la vie, et de l'or. L'air y était frais et pur. Les habitants différaient totalement des Européens. Après un assez long séjour, Madoc y laissa cent vingt hommes, et revint heureu- sement dans son pays, où il équipa une flotte de dix vaisseaux montés par un nombreux équipage, et char- gés de toutes sortes de provisions. Il retourna dans le pays qu'il avait découvert, promettant de revenir ou de donner de ses nouvelles ; mais depuis l'on n'en entendit plus parler. Ceux qui adoptent ce récit, croient que Madoc avait abordé sur les côtes de la Virginie ou de la Caroline, et citent à l'appui de leur opinion l'his- toire d'un Gallois, qui, voyageant dans l'intérieur de l'Amérique sep- tentrionale, rencontra, entre l'Ohio

(1) Le poème du Guesu, Ferdinand, sur les m. Voyez FRADOUY, XIV, 346.

et la mer, une peuplade indienne qui parlait la langue galloise (*Voyez* Filson, *Hist. du Kentucke*, trad. par Parraud, p. 122, et les *Ephémérid. géograph.* de Bertuch, septembre 1819). Hakluyt qui a inséré, dans le tome III de son recueil, l'aventure de Madoc extraite de l'histoire du pays de Galles, par Powell, rapporte quatre vers d'un poète gallois dont voici le sens : « Je » suis ce Madoc fils d'Owen Gwyn- » nedd, que sa patrie et ses biens » ne purent fixer, mais qui prit plaisir à aller chercher de nouvelles » terres. » On trouve encore quelques détails sur cet objet dans le *British Remains* (de N. Owen), Londres, 1777, in-8°, où le docteur Plott a inséré, pag. 101-120 : *An account of the discovery of America by Madoc*, etc. E—s.

MADOX (THOMAS), antiquaire anglais du dix-huitième siècle, a beaucoup contribué par ses travaux à éclaircir l'histoire des premiers temps de l'Angleterre. Ses ouvrages sont : 1. *Recueil de chartes et titres anciens de divers genres, extraits des originaux, placés sous différents titres et continués (dans une suite conforme à l'ordre des temps) depuis la conquête par les Normands jusqu'à la fin du règne de Henri VIII*, 1702, 1 vol. in-fol. de 441 pages. Ce recueil, qui manquait à son pays, est connu sous le nom de *Formulare anglicanum*. II. *Histoire et antiquité de l'échiquier des rois d'Angleterre, en deux périodes, savoir : depuis la conquête par les Normands jusqu'à la fin du règne du roi Jean, et de là jusqu'à la fin du règne d'Edouard II*; suivie d'un ancien *Dialogue concernant l'échiquier*, généralement attribué à Gervais de Tilbury, etc.,

1711, in-fol., et 1769, in-4° ouvrage également utile, et plus important que le précédent *Firma Burgi*, ou *Essai historique concernant les cités, villes et de l'Angleterre*. IV. *Histoire baronies*, en trois livres, 0 posthume, publié en 1735. connaît presque aucune partie de la vie de cet antiquaire, qui paraît avoir été absorbé par un travail continuel : il mourut probablement en 1726, année où Robert Sturt fut nommé historiographe royal à sa place (Nichols *Bowyer's doles*, 2, 51). On voit par quelques passages de ses écrits, que c'était un homme modeste et que son travail n'avait pas enorgueilli. (vingt-quatre volumes in-fol. et de copies écrites de sa main) par un espace de trente ans, soit réservés au Muséum britannique, disait souvent que, si, dans sa vie, il avait pu se procurer, d'argent, une pareille collection, il aurait donné 1500 guinées.

MADOX (ISAAC), évêque, né à Londres le 27 juillet 1699, apprenti chez un rôtisseur, quelques personnes, voyant son talent pour l'étude, se chargèrent de son éducation. Ses progrès répondirent à ses dispositions; et, étant entré dans les ordres, il obtint un avancement rapide, fut nommé évêque d'Asaph, en 1736, et transféré à Worcester en 1743. Il fut ensuite l'infirmerie de Worcester et l'école pour l'inoculation de la petite vérole à Londres, furent particulièrement les objets de sa bienfaisance. Il mourut le 27 septembre 1759. On lui a dédié une *Défense de la doctrine de la discipline de l'église d'Irlande en réponse à l'histoire*

Neale;) et quelques *ser-*
entre autres, qu'il prêcha,
à faveur de l'inoculation,
rhuba beaucoup à en éten-
ique. L.

ANUS (LUCIUS-VOLU-
risconsulte romain, du
siècle, mérita l'estime
le Pieux, qui le con-
vent; et il devint, dans
précepteur de Marc-Au-
mus est rarement cité dans
; cependant il avait com-
surs ouvrages importants
férentes parties du droit :
unmissis lib. xvi; De pu-
xiv; De questionibus li-
aris. Gravina le croit au-
natus-consulte Volusien.
rinue encore un ouvrage
mais il est plus probable
ité est d'un autre juriscôn-
sème nom, disciple de Pa-
qui fut très-aimé de l'em-
exandre. Le traité *De asse-*
cavec quelques autres écrits
nates des anciens, par Elie
Fred. Gronovius l'a repro-
suite de son traité *De ses-*
leyde, 1691, in-4°.; et il
eré par Grævius dans le
antiquit. Romanar. tome

W—s.

INL (JACQUES), graveur en
noir, naquit à Vienne, en
mourut dans la même
avancé en âge. Il avait été
vers 1712, de la gravure
les tableaux de la galerie
de Vienne, dont Christo-
ch était inspecteur. Cette
enait d'être enrichie de
ce renfermait celle que
c Léopold avait formée à
. Maennl se mit à l'ouvra-
avait déjà gravé trente ta-
lorsque sa mort et celle

XVI.

de Lauch mirent fin à cette entre-
prise. Les planches qu'il avait ter-
minées, ont été publiées, mais sans
offrir une suite complète. Elles sont
extrêmement rares, et composent
trente-une pièces, y compris le por-
trait de Charles VI. Heinecke (*Idee*
d'une collection complète d'estam-
pes, pag. 50), en donne le catalogue.
La rareté de ces estampes vient
de ce que les héritiers de Maennl, à
qui la cour de Vienne avait refusé
des secours, brisèrent les planches
de dépit, et en vendirent les débris.

P—s.

MAERLAND (JACQUES VAN),
Flamand, vraisemblablement ainsi
nommé du lieu de sa naissance, est
surtout connu comme poète chroni-
queur. Il florissait au treizième
siècle, et il a écrit dans sa langue
maternelle. Maerland était un homme
d'une rare instruction pour l'époque
à laquelle il a vécu, et de la classe
des laïcs, alors très-inférieure au
clergésous ce rapport. Le desir d'ac-
quérir des connaissances le con-
duisit en Italie; *transalpinavit*, dit
une épitaphe en vers léonins, pla-
cée sur sa tombe. Son mérite le
fit nommer secrétaire ou greffier
de la petite ville de Damme, près
Bruges, que l'on donne assez com-
munément pour son lieu natal. Flo-
rent V, comte de Hollande, le dis-
tingua parmi ses contemporains; et
regrettant qu'il n'y eût point d'his-
toire universelle dans l'idiome de
son pays, il chargea Maerland du
soin de remplir cette lacune. Ce-
lui-ci crut ne pas pouvoir mieux
faire que de traduire en rimes fla-
mandes le *Speculum historiale* de
Vincent de Beauvais, composé vers
1245. Il se mit à l'ouvrage en 1283,
et son entreprise fut terminée avant
1296. Il dédia son livre au comte

Florent, son Mécène. Maerland a été nommé à bon droit le *Père des poètes flamands*, l'*Ennius hollandais*. Il ouvre l'histoire de la poésie hollandaise, dans l'ouvrage de ce nom de M. de Vries, t. 1, p. 3-7 (2 vol. in-8°, Amsterdam, 1808), et dans la quatrième section de l'*Histoire de la langue hollandaise*, écrite par M. Ypey, 1 vol. in-8°, Utrecht, 1812. Des quatre parties qui composent la Chronique rimée de Maerland, il n'y a encore que la première qui ait vu le jour : elle a été publiée à Leyde en 2 vol. in-8°, 1780 et 1785, par MM. Clignet et Steenwinkel, avec une savante préface et de bonnes observations critiques et philologiques. Le reste est attendu avec une juste impatience : déjà l'impression du troisième volume est achevée depuis quelque temps. Tout l'ouvrage pourra former six volumes. Ce n'est pas de cette production seule que Maerland occupa ses loisirs poétiques. Il composa encore : I. *Rymbybel*, ou *Bible rimée*, écrite vers 1270. C'est une traduction de l'*Historia scholastica* de Pierre Comestor. II. *Bestiaire*, ou *Fleurs de la Nature*. C'est une traduction du *Liber rerum* d'Albert dit le Grand. III. *Vie de saint François*, traduite du latin de saint Bonaventure, général de l'ordre. IV. *Fleurs* ou *Sentences d'Aristote*, ou *le Mystère des Mystères*. Ce sont des leçons d'Aristote à Alexandre, son élève, sur l'art de gouverner et sur celui de se bien porter, également traduites du latin. V. *La Guerre de Troie*, ou *Prophéties flamandes* : il en fait mention dans son *Miroir historique* ; mais l'ouvrage, qui était aussi traduit du latin, paraît perdu. VI. *Wapen Martyn*, ainsi nommé des premières paroles de l'ouvrage :

c'est un dialogue entre Martin et le poète y plus élevé que dans ses productions ; il y fait paraître un libéral et cultivé, pour la commune portée de l'époque ; en cela des omissions que l'on ne connaît pas, celui-ci a été imprimé en 1496 ; mais il est très rare. VII. On a vu de notre auteur, 1480, et réimprimé *Drie gaerden*, ou les *trois jardins*, également rare. Maerland mourut en 1300, à l'âge de cinquante ans ; et il fut enterré dans l'église paroissiale de l'hôtel-de-ville. Il représentait naguère Maerland en habit de plume à la main, ouvert devant lui. Les continuateurs de Maerland dans la *Bibliothèque bleue* cherchent à rendre probable Maerland avec le surnom de Tyl Uilespijck, et dont le nom a donné naissance au mot *espion*, et dont la devise est : *Je ne prendrai ni tromper, ni être trompé*. La *Bibliothèque bleue* a imprimé, sous le titre d'*Histoire joyeuse de Tiel Ulespijck*, quelques *fallaces* ne se prendre ni tromper, 1 Bibliothèque bleue. 1. 1. *quot, Mémoires pour l'histoire littéraire des Pays-Bas* de l'édition in-fol. page, *Dictionn. étymologique*. Outre les soixante-dix que nous avons indiquées, nous pour cet article les *écrites et littéraires* de Maerland en hollandais. Amsterdam, 1800.)

RTIUS (JACQUES), né endremonde en Flandre, fils d'une bonne famille (nom de Maisterton, fut un des jurisconsultes de et il professa le droit à Leyde depuis 1630 jusqu'à sa mort. Il fut, par des voyages en Angleterre et en Italie, de nombreuses fois à Bruxelles, et à Sedan. Ses ouvrages sont : I. *Tractatus de consilio Velleiano*, 1630, in-8°. II. *De emplicatione*, ibid. III. *Tractatus de lege commissoria in de compensationibus, de nuptiis*, ibid., 1639, *De justitia Romanorum*, ibid., 1634 et 1647, *De ac potestate quam juris conventiones habent ad iure populi romani*, ibid., in-4°. L'opinion énoncée dans ces deux ouvrages, fut par Cyprien Regnier d'Orléans avait abandonné le catholicisme pour se faire

M—ON.

I (RAPHAEL), savant, connu aussi sous le nom de Volaterranus ou Volterra, né vers le milieu du quinzième siècle, à Volterra, dans la Toscane, d'une famille patricienne, consacra sa vie à l'étude, et mourut dans sa ville, le 25 janvier 1522, à l'âge de cinquante-dix ans. Mario son frère, évêque de Ca-

Il dit que Volaterranus naquit en 1452, mais son epitaphie porte qu'il est né le 10 de février 1521, jour qui ré-pond, et non pas en 1523, comme on le voit, de Muréri. L'année commencent le mois de janvier doit sans appa-

vaillon, lui fit élever un tombeau de marbre, avec une inscription honorable. C'était un homme affable, d'un caractère doux et modeste, et d'une rare piété. Son portrait, gravé par Th. de Bry, fait partie de la *Biblioth. calcograph.* de J. J. Boissard. Les *Oeuvres* de Volterra ont été recueillies et publiées à Rome en 1506, in-fol. De tous ses ouvrages le plus connu est intitulé : *Commentarii rerum urbanarum libri xxxviii* ; il a été plusieurs fois réimprimé, Paris, 1526 ; Bâle, 1530, 1544 ; Lyon, 1552 ; Francfort, Cl. Marnius, 1603, in-fol. Volterra le nomma *Commentarii urbani*, parce qu'il le composa étant à Rome. Les douze premiers livres traitent de la géographie, et des découvertes des Portugais et des Espagnols dans les Indes : les onze suivants contiennent des notices abrégées sur les hommes les plus illustres, anciens et modernes ; et les derniers, un sommaire de toutes les sciences alors cultivées, de manière qu'on peut regarder cette compilation comme un abrégé de toutes les connaissances les plus répandues à la fin du quinzième siècle. On en a extrait différents morceaux ; par exemple : *Libellus de grammatica*, Paris, 1515, in-4° ; — la *Vie d'Esope*, imprimée au-devant de la traduction latine de ses fables, par Laurent Valla, ibid. 1522, in-4°. — *Commentaria de magistratibus et sacerdotibus Romanorum*, inédits par Sallengre, avec les notes de P. Scriverius, dans le tom. III du *The-saurus antiquitat. Romanar.*, etc. On cite encore de Volterra : I. *De Fide christiana libri X*, dans le recueil de ses œuvres. II. *Vita summorum pontificum Sixti IV, Innocentii VIII, Alexandri VI et Pii III*, Venise,

1518, in-fol. Paul Jove dit qu'on ne doit pas chercher la vérité dans les ouvrages historiques de Volterran, esprit timide et toujours prêt à tomber dans l'adulation, par la crainte de déplaire au pouvoir. III. *Metaphrasis Odysseæ Homeri*, Cologne, 1523; Lyon, 1541, in-8°. IV. *De principis ducisque officio*; imprimé à la suite de quelques éditions de ses *Commentaires*, et avec les *Œuvres* d'Onosander, Bâle, 1558, in-8°. V. *Vita B. Jacobi de Certaldo*, publiée avec les corrections et additions d'Augustin Fortunio, dans les *Acta sanctorum*, avril, tom. II, p. 153. VI. *Vita S. Victoris, martyris, cum translatione reliquiarum ejus Volaterræ*; dans l'*Italia sacra* d'Ughelli, tom. 1^{er}, pag. 1439. Volterran a traduit en latin, avec plus de fidélité que d'élégance, l'*Œconomique* de Xénophon, la *Guerre de Perse* et celle des *Vandales* de Procope, et plusieurs morceaux de St. Basile, de St. Epiphane, et de St. Grégoire de Nazianze. La *Vie* de Raph. Maffei, surnommé Volaterranus, a été publiée à Rome en 1722, par Benedetto Falconcini, évêque d'Arezzo, qui s'attache surtout à faire ressortir les vertus et la haute piété de ce personnage. Il y a joint l'empreinte des deux médailles frappées en son honneur, et qu'on voit dans le *Musée Mazzuchelli*, tom. 1^{er}, p. 119.

W—s.

MAFFEI (JEAN PIERRE), l'un des meilleurs écrivains dont s'honorèrent les jésuites, naquit à Bergame en 1535, d'une famille noble mais pauvre, et fut instruit par Basile et Chrysostome Zanchi, ses deux oncles maternels, dans la connaissance de la littérature et des langues anciennes et modernes. Il accompagna

son oncle Basile à Ro chercha la société de plus instruits, tels qu' les deux Manuces et Sil dont il mit à profit l seils. La mort de son e bientôt toutes les espé tune qu'il avait fondée dit; il accepta, en 15 d'éloquence qu'on lui avec un traitement ass Il joignit l'année sui place, celle de secrét public; et il avait lie avancement rapide, l coup il revint à Rome les jésuites le 25 août aussitôt désigné pou Perpiniano dans la chai du Collège romain; et pendant six ans, avec cès. En 1570, il publi latine de l'*Histoire de tales*, par le P. Acost nal Henri de Portug la beauté de son sty Lisbonne, pour y tra toire générale des documents conservés ves publiques. Le jés l'invitation du prince lit avec distinction, tous les secours néce travail. Après la mo 1581, Maffei revint e bita, à diverses repri Sienné, toujours occu de polir ses ouvrages ment VIII lui accord au Vatican, et l'invil en latin les *Annales XIII* qu'il avait comp mais il tomba malade après, et fut transpo seil des médecins, à vait respirer un air gré tous les soins qui

mourut, le 20 octobre les ouvrages de Maffei rec une simplicité et un remarquables. Il travailla péniblement ; et s'il passait des journées à lire quelques phrases. Il s'attacha sur le choix et l'emploi ; mais on peut regarder comme fabuleux ce qu'on a dit, obtenu du pape la permission de réciter le bréviaire en latin qu'il était choqué du contenu du bréviaire romain. Il a pris un prodigieux ouvrage de grammaire grammaticale, pour fixer le temps de l'origine du mot latin, et celui où il est en usage, en indiquant les poètes, les historiens et les auteurs qui les avaient employés. *de Michault*, t. II, plus célèbre ouvrage de *Historiarum Indicarum* Florence, 1588 ; Colobaud, 1593, in-fol. : cette édition la meilleure. Cette histoire traduite en français de la Borie, et par elle l'a été beaucoup plus récemment en italien par i, Florence ou Venise, 9, in-4° ; Bergame, 14°, bonne édition. Le principal mérite de cet auteur s'y montre d'ailleurs ; et fort mauvais trouve à la suite quatre *lettres écrites des Indes* chinoises, et traduites Maffei. On a encore de *et moribus S. Ignatii* ires, Venise, 1585, souvent réimprimé, et la première édition est celle de *mino*, 1727, petit in-8° en français, par Michel

d'Esne, 1594, in-8°. — *La Vita de xvii SS. confessori*, Rome, 1601, in-4°. — *Gl' Annali di Gregorio XIII*. Maffei laissa imparfait cet ouvrage dont les matériaux furent remis à Paul Teggia, qui mourut en 1620, avant de l'avoir terminé : il fut enfin publié à Rome en 1742, 2 vol. in-4°, par Charles Coquelines, qui y ajouta une savante *Préface* et un *Recueil des actions mémorables* de ce pontife. Les *Ouvrages* de Maffei écrits en latin, ont été recueillis à Bergame, 1746, 2 v. in-4°, par les soins de l'abbé Pierre-Antoine Serassi, qui a fait précéder cette édition, d'une *Vie* de l'auteur, dont Tiraboschi a donné l'analyse dans la *Storia della letterat. italiana*, tom. VII, pag. 1023. W—s.

MAFFEI (PAUL-ALEXANDRE), savant antiquaire, naquit le 11 janvier 1653, à Volterra, d'une famille illustre, originaire de Vérone, et dont diverses branches se sont établies sur différents points de l'Italie. Après avoir terminé ses premières études, il fut envoyé à Rome, près de Hugues Maffei, son oncle, chargé des affaires de France ; et au bout de quelque temps, il obtint par son crédit une compagnie dans les gardes du pape. Il continua cependant de s'appliquer à l'étude des anciens ; et il profita de l'accès qu'il avait dans les musées et les cabinets, pour acquérir une connaissance parfaite des monuments de l'antiquité. Modeste autant qu'éclairé, Maffei résista long-temps aux sollicitations de ses amis ; et il avait plus de cinquante ans quand il se déterminait enfin à mettre au jour le premier fruit de ses recherches. Il était en correspondance depuis plusieurs années avec la plupart des savants de l'Italie et de la France, qui rendaient

justice à sa pénétration et à sa politesse. Il mourut à Rome, en 1716. Maffei était chevalier de St.-Etienne. On a de lui : I. *Raccolta di statue antiche e moderne, colle sposizioni*, etc., Rome, 1704, in-fol. Ce volume précieux contient 163 planches, non compris les frontispices, représentant autant de statues antiques tirées des palais, des jardins et des musées les plus célèbres de la ville de Rome, avec des explications par Maffei; viennent ensuite quatre dissertations du même auteur sur un tombeau découvert près de la voie Ostia, sur les thermes de Titus, et les marbres du musée Albani. II. *Gemme antiche figurate colle sposizioni*, ibid. 1707, 4 vol. gr. in-4°. Cette édition des pierres antiques gravées est la plus complète, et les notes de Maffei lui donnent un nouveau prix. Cependant les amateurs préférèrent la première édition de ce recueil, publiée par Lionardo Agostini, à cause de la beauté des planches, dont ils recherchent les premières épreuves. (Voyez AGOSTINI, I, 305.) III. *Apologia del Diario italico del P. Bernard. Montfaucon contra le osservazioni di Fr. de' Ficoroni*, Venise, 1710, in-4°. Maffei publia cet ouvrage sous le nom supposé de Riccobaldi Romualdo, bénédictin. IV. *La Vita di S. Pio V, papa*, Rome, 1712, in-4° : elle est estimée. V. *L'immagine del vescovo rappresentata nelle virtù di Bossuet*, ibid. 1705, in-fol. Maffei avait laissé imparfaite une *Vie* de la princesse Camille Orsini Borghèse, qui a été terminée et publiée par Fontanini. Quelques personnes lui attribuent encore l'édition des *Satires* de Q. *Sectanus*, Amsterd. (Rome) 1700, 2 vol. in-8°. (Voyez Louis SERGARDI) : elle parut sous le nom

supposé de P. Antoniani. M. Barbier croit que ce n'est pas le P. Eman. Martinez le Dict. des Anonymes, 110

MAFFEI (Le marquis DRE), frère aîné de l'illustre de la *Méropé* italienne. Vérone, le 3 octobre 1660 pour parrain l'électeur de Bavière et fut admis à l'âge de neuf ans dans un régiment de mousquetaires, fit la campagne de Hongrie, se trouva au siège de Sirmium, trois ans après, le 1er septembre, fut blessé au bras, où il avait fait une belle valeur, et fut nommé major. Il vit en cette qualité pendant deux campagnes, fut promu au grade de lieutenant-colonel, ayant été fait prisonnier à Sirmium fut conduit en France, où il resta dix-huit mois. Dès qu'il eut obtenu sa liberté, il se hâta de rejoindre son régiment en Hongrie, où une blessure au genou à la bataille de Salankemen : il fut nonnel, en 1696, et fait une fois prisonnier à la bataille de Millers, en 1706. L'électeur de Bavière récompensa par le grade de feld-maréchal, les longs services de Maffei, qui obtint en même temps la place de gouverneur de la ville de Landshut, fut chargé, en 1717, du commandement du corps de Bavière en Hongrie, et il contribua à la victoire que l'empereur remporta sur les Turcs, le 16 août 1717, à Belgrade. Ce prince lui en témoigna sa satisfaction par un brevet de feld-maréchal de ses armées, la guerre étant terminée, le Maffei revint à Munich ; et

ville, en janvier 1730, soixante-huit ans. Il n'a eu d'enfants de son mariage la fille du baron Zint, d'état. On a publié les du marquis de Maffei, italien, la Haye, 1740, 2. L'original italien (Vé-17, in-12) est l'ouvrage de Scipion Maffei, et l'on voit aisément par les détails qu'il donne sur la généalogie de la famille. M. Barbier attribue à J. Fr. Seguiet, dans sa *Bibliotheca botanica* Dict. des Anonymes, qu'elle a, dit-on, le mélange et de la fidélité. A l'ouvrage, l'éditeur a vie du général Alexandre, grand oncle de Maffei, 1653. W—s.

El Le marquis FRANÇOIS-Scipion, célèbre littérateur, frère de l'abbé, naquit à Vérone le 1675. Après ses premières études sous les yeux de ses parents, il fut envoyé au collège des Nobles, à Parme, et y resta cinq années, partageant son temps entre la culture des sciences et l'exercice du corps. Il débute dans le monde avec tous les succès qui doivent y faire réussir. Il rechercha des hommes de lettres les plus aimables, et passa un moment par les tourments des plaisirs; mais il ne tarda pas à reprendre ses études pour ne point quitter. Il fit un voyage à Rome, pour en visiter les monuments; il profita de son séjour dans cette ville, pour se lier avec les littérateurs les plus instruits; et comme qu'il publia, quelque temps, sur la naissance du Piémont, lui ouvrit les

portes de l'académie des Arcadiens. Passionné pour toutes les sortes de gloire, il joignit son frère, lieutenant-général au service de Bavière, fit la campagne de 1704, comme volontaire, et se distingua particulièrement à la bataille de Donawert. Les preuves de courage qu'il venait de donner, lui avaient acquis le droit de dire en quoi consiste la vraie bravoure. Son frère était engagé dans une querelle malheureuse; et les juges du point d'honneur décidaient qu'elle ne pouvait être terminée que par la mort de l'un des deux adversaires. Sc. Maffei démontra que le duel est également opposé à la religion, au bon sens et à l'intérêt de la société; et son ouvrage, qui eut le plus brillant succès, servit à diminuer en Italie la fureur des combats singuliers. Affligé de voir la littérature italienne déchu du rang qu'elle avait occupé, il entreprit, de concert avec Apostolo Zeno et Vallisnieri, un journal qui avait le double but d'éclairer les auteurs sur les défauts de leurs productions, et de leur faire connaître les meilleurs ouvrages qui paraissaient dans le reste de l'Europe. Maffei s'occupa en même-temps de la réforme du théâtre, presque entièrement abandonné aux bouffons: il composa, et fit représenter, avec la pompe convenable, la tragédie de *Mérope*, pièce long-temps applaudie, et qui ne le cède qu'à l'œuvre de Voltaire (1). Il donna

(1) Voltaire dedica sa *Mérope* à Maffei, par une épître qui contient une critique polie et judicieuse de la pièce italienne, à laquelle il convient qu'il a de grandes obligations. Le public se plut à les exagérer, et ce fut ce qui détermina Voltaire à publier sous le nom de *Lalinde*, une nouvelle lettre où les défauts de la *Mérope* de Maffei sont relevés sans aucun ménagement. Ce procédé, dit Laharpe, n'était pas très-loyal, mais les critiques étaient justes. *Cours de Littérat.*, X, p. 30. Au surplus Voltaire a toujours rendu justice à Maffei, qu'il nomme le Sophocle et le Euripide Veronais.

ensuite une comédie (*le Cereemonie*), où il tourna en ridicule un des travers les plus communs en Italie, et eut le courage de prendre la défense du théâtre épuré, contre les rigoristes qui n'y voient qu'un amusement criminel. Persuadé que l'étude des anciens est une source inépuisable de beautés nouvelles, il s'efforça de ranimer, parmi ses compatriotes, l'étude de la langue grecque, trop négligée, et appela des maîtres habiles, qu'il entretenait à ses frais à Vérone. La découverte des manuscrits de la cathédrale de cette ville, échappés aux recherches de Mabilion et de Montfaucon, vint détourner Maffei de ses travaux littéraires; et il s'appliqua entièrement à la diplomatique, science dans laquelle il fit de rapides progrès. Toujours animé de l'amour de sa patrie, il employa les connaissances qu'il venait d'acquérir, à l'étude des antiquités du moyen âge, et publia l'*Histoire de Vérone*, ouvrage également remarquable par la sage disposition du plan, la profondeur des recherches et l'élégance du style. La réputation de Maffei était étendue dans toute l'Europe, lorsqu'il vint à Paris, en 1732 : il y fut accueilli avec distinction; et l'académie des inscriptions s'empressa de lui décerner le titre d'associé surnuméraire. Il employa quatre ans à visiter les différentes provinces de France qui offrent les plus beaux restes d'antiquités, et passa en Angleterre, où il reçut également l'accueil le plus flatteur (1). Il se rendit ensuite en Hollande, traversa l'Allemagne, et eut partout à se louer des soins et des

attentions dont il fut l'objet. Les concitoyens ne l'avaient point oublié pendant son absence : à son retour, il trouva son buste placé dans une des salles de l'académie, avec cette belle inscription : QUI SCIPION MAFFEI VIVAT. Maffei ne fut pas sans peine qu'il ne lui fallût faire disparaître un monument qui blessait sa modestie. Maffei ne put réaliser alors un projet qu'il avait conçu depuis longtemps : il possédait un grand nombre decriptions antiques, rassemblées par ses soins et avec des recherches infinies; il les disposa dans un local où les savants pouvaient les examiner, et en publia des copies exactes dans le *Museum Maffeiense*, l'un des recueils les plus précieux de ce genre. L'étude de l'antiquité ne suffisait pas pour tous les moments d'une vie active; Maffei s'appliquait en même temps à la physique et à l'examen des différentes questions. L'opinion qu'il publia sur l'usure (*Dell'impiego del denaro*, 1746, in-4°.), ne s'accordant pas avec celle des théologiens, fut censurée par la congrégation de l'Index, mais avec les ménagements dus à un grand homme, même lorsqu'il est dans l'erreur. Maffei mourut à une vieilleillesse heureuse, le 11 février 1755, à l'âge de soixante-dix ans. Ses obsèques furent célébrées aux frais des magistrats de Vérone, et le marquis Pindemonti, secrétaire de l'académie, y prononça son oraison funèbre. L'académie fit frapper une médaille en son honneur; et la ville de Vérone lui a érigé une statue dans la place de Fracastor. Maffei fut doyen de l'académie de la Crusca et membre de la plupart des sociétés littéraires de l'Italie, et des s

(1) Maffei, en passant à Oxford, fut reçu docteur en droit.

de Londres et de Berlin. Son prononcé par Le Beau, dans les séances de l'académie des sciences, est imprimé dans le VIII du Recueil de cette com-

Les ouvrages de Maffei être distribués en deux classes étant purement littéraires et les autres historiques. On omettra d'indiquer ici les principaux — *Ouvrages littéraires* : I. *Nuova cavalleresca, libri tre*, 1710, in-4°. C'est le traité des duels dont on a parlé; il est imprimé plusieurs fois : le premier, de Lucques, y a joint un supplément. II. *Rime e prose, raccolte da varj libri, e parte stampate; aggiunto un saggio di poesia latina*, Venise, 1719, in-4°. On trouve dans cet ouvrage le discours que Maffei prononça, lors de l'ouverture de l'académie des Arcadiens, de Vérone, sur le caractère distinctif des poètes italiens : ce discours a été traduit en français, et est dans la *Bibliothèque italique*. On remarque aussi, (pag. 199) une curieuse description de la bibliothèque publique de Turin. *Merope, tragedia*, Modène, 1719, in-4°; Londres, 1721, cette édition est la huitième; précédée d'un discours, et accompagnée de notes du P. Paoli, et déguisée sous le nom de *poeta arcade*. L'édition de Venise, 1730, in-4°, contient *Leucippe*, comédie, et la *Fida nimpha* : celle de 1745, in-4°, est une traduction française de la première, par Freret, et la traduction de la seconde, par Ayre. Voltaire avait eu le projet de traduire *Leucippe*; il y renonça, dans la crainte que le public n'accueillît mal

les récits d'un genre simple et naïf, dont elle est semée : mais il en a imité plusieurs morceaux, et notamment le beau récit d'Ismenie dans le cinquième acte. (*Voy. VOLTATRE*.) IV. *Traduttori italiani, o notizie de' volgarizzamenti d'antichi scrittori latini e greci*, Venise, 1720, in-8°. Cet ouvrage est devenu inutile, depuis qu'on a les savantes *Bibliothèques* d'Argelati et de Paitoni (*Voy. ces deux noms*). V. *Osservazioni litterarie che servono di continuazione al Giornale d'Italia*, Vérone, 1737-40, 6 vol. in-12, fig. VI. *Poesie latine, parte non più raccolte, e parte non più stampate*, Vérone, 1752, 2 vol. in-8°; recueil fort estimé. — *Ouvrages historiques* : I. *Commentatio de fabulâ equestris ordinis Constantini*, etc., Zurich, 1712; Paris, 1724, in-4° : cette dissertation fut supprimée avec beaucoup de soin, et elle est devenue rare. Maffei y démontre que cet ordre de chevalerie n'a point été institué par Constantin-le-Grand, mais bien par l'empereur Constance, l'an 1290. II. *Dell' antica condizione di Verona, ricerca istorica*, Venise, 1719, in-8°. L'auteur se propose, dans cette dissertation, de prouver que la ville de Vérone n'a jamais reconnu la juridiction de Brescia, capitale des *Cenomani*. III. *Degli anfiteatri e singolarmente del veronese libri duo*, Vérone, 1728, in-12; il a été traduit en anglais (*V. GORDON*, XVIII, 127). IV. *Verona illustrata*, etc., Vérone, 1731-32, in-fol. ou 4 vol. pet. in-4°; Venise, 1792-93, 8 part. in-4°. Maffei y traite de l'origine de la ville de Vérone; et de celle de Venise; des écrivains que Vérone a produits, des choses remarquables

qu'elle renferme, et enfin de son amphithéâtre, qu'il compare à ceux de France: cette dernière partie a été insérée par Poleni, dans le tome v des *Supplementa nova utriusque Thesauri antiquitatum romanar. græcarumque*. V. *Galliæ antiquitates quædam selectæ*, Paris, 1733, in-4°.; c'est le recueil des inscriptions et monuments que Maffei avait observés dans son voyage en France. Malgré les fautes que D. Martin et d'autres critiques ont relevées dans cet ouvrage, on y reconnaît un savant laborieux, et exercé dans la science de l'antiquité. La seconde édition, Vérone, 1734, in-4°, est augmentée de deux Lettres (*Alteræ sorbonicorum doctorum ad auctorem; altera, march. J. Poleni*). VI. *Istoria diplomatica che serve d'introduzione all' arte critica in tal materia*, etc., Mantoue, 1727, in-4°. fig.; ouvrage savant et estimé: Maffei y contredit quelques-unes des opinions du P. Mabillon. On trouve à la suite: *Ragionamento sopra gl' Italiprimitivi, in cui si scuopre l'origine de gli Etrusci e de Latini*. Cette savante dissertation a été traduite en latin, par J. G. Lotter, sous ce titre: *Origines etruscæ et latinæ*, Leipzig, 1731, in-4°. C'est un commentaire des fameuses tables Eugubines, dont on y trouve une double copie, l'une dans la langue et avec les caractères étrusques, et l'autre dans la langue et avec les caractères des Pelasges ou anciens Latins. VII. *Græcorum siglæ lapidariæ, collectæ et explicatæ*, Vérone, 1746, in-8°.; recueil très-utile pour la connaissance des sigles ou abréviations, employés dans les monuments grecs. VIII. *Museum Veronense, hoc est, antiquarum inscriptionum atque anaglyphorum col-*

lectio, etc., Vérone, 1749, fig.; collection intéressante, et ferme plusieurs monuments d'Italie, de France et d'Allemagne. IX. *Dittico Quiriniano publico considerato*, ibid. 1754, fig.; l'auteur y décrit un beau que du cardinal Quirini, et par l'explication de quelques inscriptions découvertes depuis la publication du *Museum Veronense*. Les *OEuvres* de Maffei ont été recueillies, Venise, 1790, in-8°. (V. DUREY D'HARNOY, FABRETTI, GARET, saint HIPPOLYTE, t. XX, 375.) W

MAFFEO - VEGIO, (*Maffæus Vægus*), l'un des poètes les plus distingués du quinzième siècle, né à Lodi en 1406, alla faire des études à Milan, et eut le bonheur de trouver d'habiles maîtres, sous lesquels il fit de rapides progrès dans la poésie et pour lui un attrait particulier; et, avant l'âge de seize ans, composait des vers latins fort élégants. Cependant son père le fit d'étudier la logique, et en même temps la jurisprudence; mais il ne put terminer à prendre ses grades, et se contenta de fréquenter le barreau. On croit que Veggio fut honoré de la chaire de poétique, par le pape Martin V. On voit, par deux de ses ouvrages, qu'en 1433, deux ans après la mort de ce pontife, il était encore à Padoue. Tiraboschi conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il a pu avoir enseigné les belles-lettres à cette ville, il y fut pourvu de la chaire de jurisprudence. Veggio fut appelé à Rome, par le pape Sixte IV, qui le nomma secrétaire des brefs, puis dataire; la quelle on joignit un canon de l'église Saint-Pierre. Veggio qu'il avait eu jusqu'alors l

nce pour l'état ecclésiastique, une fois décidé, il en devoirs avec zèle, obtint sistance d'Eugène, et fut honoré de celle de Nii successeur. Une mort l'euleva à Rome en 1458: rent déposés dans la chagélise Saint - Augustin, érigée en l'honneur de ique. On a de lui : I. *De liberorum et eorum clalibri sex*, Milan, 1491, is, 1511, même format; lques autres traités de difurs sur le même sujet, in-8°. : c'est, suivant Duité complet d'éducation, illents avis. II. *De Perseiligionis libri vi*, Paris, °.; cet ouvrage fut revu, publié par un moine de omme Jean Batrius on de 7e. livre forme un traité, intitulé : *De quatuor vissimis, morte, iudicio, paradiso meditationes. us inter Aliichiam et Phil-4°.*; opuscule de quatorze que l'on croit sorti des ilrich de Zell, de 1467- le M. d'Ourche, n°. 1150). Simprimé sous ce titre : *qu nomen Phililetes, moque hominum perversam is*, Strasbourg, 1515, in-uite de l'édition des *DiaLucien*, publiée par Othon à Vienne, 1516, in-4°. , réfâce d'Udalric Faber. Ce été traduit sous ce titre : *re de vérité, dialogue de yon*, Franc. Juste, in-16. eur ne s'est désigné que tiales D. V. Z. ; et l'ouparaphrasé en vers franun écrivain protestant,

dans un livre intitulé : *Le Triomphe de vérité, où sont montrés infinis maux commis sous la tyrannie de l'Antechrist, fils de perdition*, etc., 1552, in - 8°. (1) IV. *Disceptatio terræ, solis et auri: liberque Philalethis et veritatis, necnon de felicitate et miseria*, etc., Milan, 1497, in-fol., rare; Paris, 1511, in-4°. V. *Antoniados, sive de vitâ et laudibus S. Antonii libri iv, poema heroicum*, Deventer, 1490, in - 4°. ; rare. VI. *Astyanax, sive de morte Astyanactis, opus jucundum et mirabile*, imprimé à Cagli dans le duché d'Urbin, 1475, in-4°. , édit. extrêmement rare, et le premier ouvrage imprimé dans cette ville : ce poème a été réimprimé par les soins de Laurent Abstemius, à la suite du *Pyndari Bellum trojanum*, etc., Fano, 1505, in - 8°. ; et François Polyardus reproduisit ce recueil, augmenté de quelques pièces de vers, ibid. 1515, in-8°. ; deux éditions fort rares. VII. *Vellus aureum, libri iv*. C'est un poème sur l'expédition des Argonautes : Franc. Modius de Bruges le publia (Cologne, 1589, in-12,) à la suite de l'*Astyanax*, et avec une préface dans laquelle il se flatte d'être le premier éditeur de ces deux pièces; ce qui n'est vrai, comme on voit, que du poème de la Toison-d'Or. VIII. *Libri xii Æneidos Supplementum*. C'est l'ouvrage de Vegio, le plus connu, et celui qui a le plus contribué à sa réputation. Il a été imprimé pour la première fois dans l'édition de Virgile de 1471, qu'on croit sortie des presses d'A-

(1) Trompé par la ressemblance de nom, on a attribué cette *Paraphrase* à Pierre Duval, évêque de Soerz (tun. XII, p. 466); mais Nicerqui conjecture avec plus de vraisemblance qu'elle est de Pierre Duval, l'auteur du *Puy du souverain amour*, etc. C'est ce qu'on ne peut décider d'une manière affirmative, n'ayant pas vu le premier ouvrage qu'on chercherait inutilement dans les meilleures bibliothèques.

dam de Rotweil, imprimeur à Venise; il a été reproduit dans un grand nombre d'éditions de Virgile du quinzième, du seizième et du commencement du dix-septième siècle; et Pierre de Mouchault l'a traduit en vers français, Cologne, 1616, in-16. Vegio n'entreprit pas ce travail, comme on l'a souvent répété, parce qu'il croyait le poème de Virgile imparfait; mais, à l'exemple de Quintus de Smyrne qui avait bien osé ajouter une suite à l'*Iliade*, il voulut s'exercer à la poésie, sous les yeux, pour ainsi dire, d'un grand maître, et sur un sujet déjà traité par lui; et en cela on ne peut pas l'accuser d'un excès d'amour-propre, puisqu'il n'avait pas pu prévoir que les copies de son essai se multiplieraient, ni surtout qu'on le joindrait à l'ouvrage immortel de Virgile, comme un supplément nécessaire. Vegio avait de l'imagination et de la facilité; et l'on peut croire que s'il se fût livré entièrement à la culture de la poésie, il aurait conservé sur le Parnasse le rang honorable que lui avaient assigné ses contemporains. Tous les articles qu'on vient de citer ont été revus par le père Schott, et insérés dans la *Magna biblioth. Patrum*, édition de Cologne, tom. xv, et dans la *Maxima Bibl.*, édition de Lyon, tom. xxvi, pag. 632-787. Les autres ouvrages de Vegio sont : IX. *Pompeana, epigrammata in Rusticos, convivium deorum, carmen ad Salvatorem nostrum in sepulcro positum*, etc., Milan, 1521, in-4°. C'est le Recueil des premiers vers de notre auteur; et cette édition la seule qu'on en connaisse ne peut qu'être fort rare; on la doit à Fr. Gaforio, fameux musicien, son compatriote. X. Une *Vie de saint Ber-*

nardin de Sienne dans le *sanctorum* au 20 mai. Vegio entendu prêcher ce saint d'enfance. XI. *De rebus antiquiorabilibus Basilicæ S. Petri libri quatuor*; dans l'*Appell. Acta sanctorum mensis junij*, p. 61, précédé de la *Vie* de par le père Conrad Janning. XII. Plusieurs morceaux en dits, sur lesquels on peut consulter *Fabrizius Bibl. med. et inf. nitatis*, tom. v, pag. 15; *Catalogue des Manuscrits de la bibliothèque laurentienne*, et la *Vie* de Vegio qu'on vient de lire. Cette Vie a été reproduite dans l'*Histor. typograph. venetensis*, pag. 329.

MAGALHAENS. V. MAGALHANS.

MAGALHAENS (GABRIEL) missionnaire jésuite, de la famille que l'illustre navigateur était né en 1609, à Coimbre. Il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans, et, sur sa demande, fut envoyé à Goa en 1634. Il eut bientôt le désir d'aller à la Chine, mais ayant été retenu à Macao par ses supérieurs, il profita d'une occasion favorable pour partir pour la Chine, en 1640. Il exerça ses fonctions de missionnaire dans la province de Sse-tchuen, avec beaucoup de fruit, qu'une apostrophe soutenue lui donna une compétence profonde de la langue et de la littérature chinoise. Les succès de ses missions irritèrent les bonzes, qui levèrent contre eux la population; la protection du gouverneur ne leur donna l'abri du danger. Ils en eurent bientôt un plus grand : le chef d'une troupe de révoltés s'empara de Sse-tchuen et voulut les faire reconnaître. Les rebelles furent dispersés, et Magalhaens eut le bras droit percé.

res avoir suivi pendant un : impériale qui délivra la- les missionnaires arrivè- ing, en 1648. Magalhaens pue années dans cette ca- être connu. Enfin il fut à l'empereur Chun-tchi, gna les bonnes grâces par pour la mécanique, et en : maison, une église et des our la mission. Par recon-, il exécuta plusieurs ou- rieux pour ce priuce. Après le l'empereur, il fut accusé sayé de corrompre un juge présents. Après avoir été c fois à la torture, quoi- testât de son innocence, il anné à être étranglé. Mais régents qui gouvernaient la minorité de Khang-hi, ent qu'il n'était pas coup- i rendirent la liberté. Trois i, dans la grande persécu- enveloppa tous les mission- fut arrêté avec eux, chargé es pendant quatre mois, on- amné à recevoir quarante fouet, et à subir un bannis- xerpétuel dans la Tartarie : grand tremblement de terre, nt dans le même temps, a liberté aux missionnaires. le reste de sa vie il s'occupa ement de ses travaux, et sut e maintenir dans les bonnes : Khang-hi, qu'à sa mort, e 6 mai 1677, ce monarque lui-même son épitaphe, et erner des funérailles honora- galhaens laissa en mourant uscrit portugais, intitulé *ze Excellences de la Chine*. rage était divisé en douze s, mais incomplet. Le père l'apporta de Chine à Rome et a communication à Bernout

qui le traduisit en français sous ce titre: *Nouvelle relation de la Chine, contenant la description des particularités les plus remarquables de ce grand empire*, Paris, 1688, 1 vol. in-4°. avec un plan de Peking; traduit en anglais, Londres, 1688, in-8°. Bernout changea le titre du livre de Magalhaens, qui était trop affecté et peu convenable; il y fit aussi des coupures; enfin il l'enrichit de notes contenant des éclaircissements sur les objets qui en avaient besoin, de la vie de l'auteur par le père Buglio, et d'un plan de Peking composé d'après les renseignements fournis par Magalhaens, dont il écrit le nom *Magailans* pour se conformer à la prononciation française. Ce plan, auquel Magalhaens n'a eu aucune part, diffère beaucoup de ceux de Gaubil et de Duhalde. Le livre de Magalhaens traite par ordre de la description des antiquités, de la littérature, des mœurs, des édifices publics, du commerce, des manufactures, de la navigation et du gouvernement de la Chine. Un long chapitre, consacré aux palais de l'empereur, contient les détails concernant les officiers de l'empire, de divers grades. Le long séjour de ce missionnaire à la Chine, sa connaissance de la langue, et la fréquentation des personnes les plus considérables de l'état, le mirent à portée d'insérer dans son ouvrage des renseignements exacts. Il ne fait pas difficulté de corriger les erreurs qu'il aperçoit dans le père Martini, et s'explique avec beaucoup de retenue sur plusieurs points où d'autres missionnaires s'étaient livrés à l'exagération. En un mot, son livre est un des meilleurs que nous ayons sur la Chine, et fait honneur à son jugement. — Antoine MAGALHAENS, aussi missionnaire à la Chine, fut

nommé par l'empereur Khang-hi, en 1721, pour accompagner jusqu'à Rome le légat Mezzabarba. Il revint en 1726 avec Menezès, ambassadeur de Portugal. Yong-tching qui, pendant son absence, était monté sur le trône, le reçut très-gracieusement, et le récompensa pour s'être bien acquitté de la mission dont l'avait chargé son prédécesseur.

E—s.

MAGALOTTI (Le comte LAURENT), savant littérateur, naquit à Rome (1), le 13 décembre 1637, de parents originaires de Florence, d'une très-ancienne noblesse. A l'âge de treize ans, il fut envoyé au séminaire romain, dirigé alors par les jésuites, et où il fit d'excellentes études. Il passa ensuite à l'université de Pise; et il y demeura trois ans, pendant lesquels il étudia la jurisprudence, l'anatomie, mais principalement la philosophie et les mathématiques, sous le célèbre Viviani, qui a fait un magnifique éloge de son élève, dans la préface de son *Traité De maximis et minimis*. Viviani le proposa au grand-duc de Toscane pour la place de secrétaire de l'académie *Del cimento*; et, quoique jeune, Magalotti se montra digne d'en remplir les fonctions, en publiant le recueil des expériences de physique faites par ses confrères. Le grand-duc le nomma, quelque temps après, l'un des gentils-hommes de sa chambre, et l'envoya en ambassade près du duc de Mantoue, et ensuite à Vienne, où il résida quatre ans: il le désigna ensuite pour

accompagner le prince son fils ses voyages en France et en terre. Magalotti fit aussi un voyage avec Ottavio Falconieri, d'Orléans en Pays-Bas; et il sut mettre à profit toutes ces courses, pour augmenter ses connaissances, et pour des liaisons avec les savants célèbres de l'Europe. Le grand-duc le récompensa de ses services en le nommant, en 1689, l'un de ses conseillers-d'état; mais bien qu'il eût goûté des intrigues de la cour, Magalotti se démit de cette charge, et tint de son souverain la permission d'entrer dans la congrégation de la Trinité, où il espérait jouir du repos dont il avait besoin. Dans son attente, il eut le malheur de mourir au bout de quelques mois; mais, comme son inconstance attirait les railleries des courtisans, il alla se retirer à la campagne, où il passa plusieurs années dans une solitude absolue: il finit cependant par céder aux instances du grand-duc, et reparut à la cour. Dans ses dernières années de sa vie, il fut presque constamment malade, et mourut à Florence, le 2 mars 1708. Il était membre de l'académie del Crusca et des Arcadiens, de la société royale de Londres. Magalotti possédait les langues anciennes et modernes; et il avait pu profiter de son séjour de D'Herbelot à Florence pour apprendre le turc et l'arabe. Ses connaissances étaient très-variées, et il écrivait en vers et en prose avec autant de pureté que d'élégance. Il faut convenir que Tiraboschi, qu'on n'a aucun capital de Magalotti, et qui est digne de sa réputation, si ce n'est ses Lettres contre le jésuitisme, mais on découvre, dans les divers morceaux sortis de sa

(1) Negri place la naissance de Magalotti au 23 octobre 1637. C'est une erreur copiée par Niceron (*Mémoires*, tome III), qui y a ajouté celle de le faire naître à Florence. Cet article de Niceron est plein de fautes graves et d'inexactitudes, sur lesquelles ont encore enchevêtré les auteurs du *Dictionnaire universel*.

savoir, et une aptitude particulière aux matières philosophiques. On doit regretter que, de crits qu'il avait commencés, il n'en ait terminé aucun, ou qu'ils n'aient été inédits. On connaît de lui *17ggi di naturali esperienze*, Florence, 1667, in-fol., fig.; 691, in-fol. II. *Lettere familiari*, Venise, 1719, 1732, in-4°. Ce ne sont point des critiques à des amis, comme le croit le noble l'annoncer; c'est plutôt un traité de controverse avec les athées, dont toutes les objections sont réfutées avec une adresse extraordinaire. III. *Lettere famigliari ed erudite*, Florence, 1740, in-4°; Venise, 1740, même année. Ces Lettres roulent sur différents points de physique. Les deux dernières, sur un effet de la neige et le venin de la vipère, ont été traduites en français, et insérées dans le *Conservateur*, mars 1760. IV. *Lettere, etc.*, Florence, 1736, in-4°. V. *Lettere famigliari di Magagnò di altri insigni uomini*, 1769, 2 vol. in-8°. Ce recueil est dû aux soins du savant Fabroni, qui l'a fait précéder d'une excellente Notice sur la vie de Magagnò, qu'il a traduite depuis, et qu'il a insérée dans les *Vite Italo-dottorinæ excellentium*. VI. *Lettere anacreontiche*, Florence, 1723, in-4°. Elles ont paru sous le nom de Lindoro Elateo, que Magagnò avait adopté lors de son voyage en Abyssinie, d'après la notice anglaise, Florence, 1693; l'indécence abolie dans la ville

de Montauban, etc., ibid., 1693. On aussi de lui *Il Sidro*, poème traduit de l'anglais, Florence, 1752, deuxième édition, in-8°. Il a rédigé, sur les notes et d'après les conversations du P. Grueber, la *Relazione della China*, etc., indiquée à la fin de l'article GRUEBER (t. XVIII, p. 560), et dont le savant P. Oudin n'avait pu découvrir l'auteur. Il a corrigé le style de la *Relation des voyages dans les Indes de François Carletti*, florentin, Florence, 1701, in-4°. Enfin il a laissé plusieurs ouvrages encore inédits, dont on trouvera la liste dans l'*Istoria degli scrittori fiorentini*, par Negri, et à la suite de sa Vie, par Fabroni. Les plus importants paraissent être un *Commentaire* sur le poème de Dante, et ses *Voyages* en Suède et en Angleterre, conservés dans les cabinets du chevalier Cosimo Venturi et du sénateur Nelli à Florence. L'abbé Salvini a publié un *Eloge* de Magagnò, imprimé dans les *Vite degli Arcadi*, et dans le *Journal* de Venise, t. XIII; mais l'un des meilleurs écrits qui aient été donnés sur ce savant, est son *Eloge*, par Pompilio Pozzetti, clerc des Ecoles pies, Florence, 1787. W—s.

MAGANZA (JEAN-BAPTISTE), surnommé *il Magagnò*, peintre et poète, naquit à Vicence, en 1509, et fut la tige d'une famille de peintres qui, pendant une longue suite d'années, ont fait honneur à leur patrie. Jean-Baptiste fut élève du Titien, et ses ouvrages obtinrent du succès. Ses portraits, surtout, sont excellents. Les nombreux tableaux d'histoire qu'il a laissés à Vicence, dénotent un génie plein de fécondité. Outre la peinture, Maganza cultivait la poésie. Sous le nom de *Magagnò*, il écrivit en dialecte padouan;

et ses vers obtinrent le suffrage de Sperone - Speroni , du Trissin , et même du Tasse. Ses *Rime* ont été publiées à Venise, 1570 et 1620 , in-8°. Il mourut en 1589. — Alexandre MAGANZA , son fils , né en 1556 , fut élève du Fasolo , qui lui enseigna sa manière , où l'on reconnaît un heureux imitateur du Zelotti et de Paul Veronèse. On cite , entre autres , l'*Epiphanie* , qu'Alexandre peignit dans l'église de Saint-Dominique , et le *Martyre de Sainte-Justine* , dans celle de Saint - Pierre. Il entendait bien l'architecture ; ses compositions étaient pleines de jugement , et ses figures ne sont pas dépourvues de beau idéal : mais son coloris n'est point empâté comme celui de ses maîtres ; ses chairs tirent sur le jaune ; les plis de ses draperies sont uniformes , parfois durs ; et il manque d'expression. La ville de Vicence possède de lui un si grand nombre de tableaux , que sa longue vie et son extrême facilité peuvent à peine l'expliquer. Les airs de tête et la pose de ses figures sont presque toujours les mêmes. Chargé d'une nombreuse famille , la nécessité de pourvoir à sa subsistance , excuse la négligence de plusieurs de ses ouvrages ; car un grand nombre prouve que ce n'était point le talent qui lui manquait. — Jean - Baptiste , l'aîné de ses fils , qui déjà rivalisait avec lui , dans son art , et le surpassait même pour la finesse du pinceau , comme le démontre son tableau de *Saint-Benoît* , qu'on voit dans l'église de Sainte-Justine de Padoue , lui fut enlevé par une mort prématurée , laissant à sa charge un grand nombre d'enfants en bas âge. — Jérôme , le second de ses fils , également chargé d'enfants , et Marc-Antoine , le troisième , commen-

çaient à l'aider dans ses travaux , et à se faire eux-mêmes un nom , lorsqu'il les vit mourir deux de la peste qui affligea l'Italie en 1630. Ses petits - fils moururent successivement : Alexandre résister à tant de pertes , termina sa vie dans la même ville. — Âgé de 74 ans. En lui finit la célèbre école de Vicence , que Veronèse et Zelotti avaient fondée , et que son père , et lui-même avaient maintenue long - temps en

MAGATI (CÉSAR) , médecin italien , naquit à Scandiano (Modenèse) en 1579 : après avoir reçu le grade de docteur à l'université de Padoue , il se rendit à Rome , où il livra à des travaux anatomiques , suivit avec assiduité la pratique des chirurgiens les plus distingués , vint de là dans sa patrie , où , quelque temps son art , et sa science , gagna ensuite à Ferrare le maître Bentivoglio. Les cures heureuses que Magati obtint par une méthode entièrement opposée à celle des anciens , excitèrent d'abord le mépris , et bientôt leur haine. Mais il ne tarda pas à les désarmer , et sa preuve du savoir le plus solide , dans les examens qu'ils exigeaient de lui , et auxquels il se soumettait. Nommé professeur de médecine , Magati se vit bientôt entouré de nombreux élèves. Une maladie à laquelle il avait failli succomber , ayant affaibli sa santé , il vint se retirer à l'exercice de son art , et chercha le repos dans la vie privée. Entré dans l'ordre des religieux , où on lui donna le nom de *Libérat de Scandiano* , il ne songea plus à y ensevelir ses talents et sa réputation : réclamé de toutes

ix instances de ses concitoyens reçut de son ordre une permission qui lui permit de porter son art dans les principautés d'Italie. Atteint de la peste, il se rendit à Bologne, où l'opération de la taille, dans laquelle il succomba, nous avons de lui : I. *De ratione vulnerum seu de ratione tractandis, libri tres*, 1616, in-fol. ; ibid., traduit en allemand, Leipzig, 1711, in-4°. L'auteur, après avoir dans la pratique que nous avons rendue nuisible aux plaies, a cherché la force contre l'abus des saignées trop fréquentes, et contre même temps l'usage des emplâtres plumasseaux dont on abusait de bourrer les plaies. Il a aussi à détruire l'opinion presque généralement accréditée de la vénénosité des plaies fœgneuses. II. *Tractatus quo ratione curatio defenditur verum*, Bologne, 1637, in-4°, en allemand, 1733. Cette œuvre parut sous le nom de Prosper Magati (frère de César) on ouvrage intitulé *Consilium medicæ quibus potiores sunt in praxi contingentes*, Venise, 1636, in-f°. , 1737, in-4°, est attribué à Saccassano à César qui, ayant embrassé la médecine, n'osait pas s'engager dans la polémique. Dans l'édition de Venise de 1636, Jean-Baptiste MAGATI, a ajouté de citer les *Consilium medicæ*, exerça la médecine à Scandiano, et mourut dans cette ville le 31 décembre 1658. Prosper MAGATI, né

VI.

à Reggio en 1642, et mort le 4 février 1729, écrivit la Vie de son oncle, insérée dans la *Bibliotheca* de Manget, et divers ouvrages conservés en manuscrit dans la bibliothèque ducal de Modène, à laquelle ils furent donnés par Ant. Vallisneri, neveu de César Magati. On peut voir, pour plus de détails, la *Biblioteca Modenese* de Tiraboschi. P. et L.

MAGDELEINE. V. MADELENE.

MAGDELENET. V. MADELENET.

MAGELLAN (FERNAND), célèbre navigateur, est le premier qui ait pénétré dans la mer Pacifique ou Grand-Océan, en passant au sud de l'extrémité méridionale de l'Amérique. Vasco de Gama s'était ouvert, 21 ans auparavant, un chemin dans la mer des Indes, en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Magellan, ainsi que Gama, était Portugais de nation, et d'une famille noble (1). Les historiens ne nous ont fait connaître ni le lieu de sa naissance, ni les particularités de sa vie privée. Il paraît qu'il s'adonna de bonne heure à la navigation, se livrant à l'étude de la cosmographie et de l'astronomie, comme tous les hommes de son temps qui se sont illustrés. Les relations qu'il eut avec Martin Behaim, et avec Ruy Falero, si grand astrologue que le vulgaire le croyait sorcier, ne laissent aucun doute à cet égard. La force de caractère et le courage qui le rendirent si propre aux grandes entreprises, se manifestèrent avec éclat pendant ses premiers voyages. Herrera en cite un trait qui mérite d'être connu. Un bâtiment qui le ramenait de l'Inde, se perdit sur un

(1) Son nom s'écrivait *Magalhaens*; les Espagnols l'ont changé en *Magallanes*, pour conserver la prononciation. On devrait l'appeler *Magallanes* ou *fratilis*; mais le nom de *Magellan* a prévalu.

écueil isolé au milieu de la mer; il ne restait plus de ressource que de se sauver sur une petite île voisine: mais quand il fut question de s'embarquer dans des canots pour s'y rendre, de violentes contestations s'élevèrent. Les chefs et les officiers voulurent, à la faveur de leur rang, être du premier voyage: les matelots et les soldats s'y opposèrent. Magellan voyant que de pareils débats, dans une situation si périlleuse, pouvaient causer la perte de tous, dit à l'équipage: « Mes enfants, laissez-les partir; je resterai avec vous: mais qu'ils nous donnent leur parole de nous envoyer chercher, dès qu'ils auront mis pied à terre. » Le trouble s'apaisa, et sa présence suffit pour les tranquilliser. Magellan assista au siège de Malaca, qui fut pris, en 1511, par Albuquerque. Argensola dit qu'il commandait un des trois vaisseaux envoyés, par ce général, à la découverte des Moluques, et qu'il partit avec Antonio Abreu et Francisco Serrano: mais aucun autre historien n'en fait mention. Au reste, s'il n'a pas eu connaissance des Moluques par lui-même, il doit avoir appris les succès de ceux qui étaient allés chercher ces îles, par Serrano, avec qui, selon tous les historiens, il conserva toujours d'étroites relations. Son âme ardente ne put supporter un avancement trop lent, et ne lui permit pas d'attendre patiemment la récompense de ses services. Les premiers refus qu'il éprouva dans l'Inde, le déterminèrent à venir lui-même demander, en Portugal, ce qu'il croyait lui être dû: mais n'ayant pas été plus heureux, il en conçut un tel dépit, qu'il résolut de s'expatrier. Des correspondances secrètes l'instruisirent des dispositions de la cour d'Espagne, et le

décidèrent à quitter le Portugal se rendre auprès de Charles. Accompagné de Ruy Faleon, on a déjà parlé, il arriva, en 1513, à Valladolid, où ce prince l'admit dans sa résidence. Magellan, qui, sans doute, avait instruit Charles-Quint de la position des Moluques, et de l'importance de leurs productions, ne se donna pas de peine à lui prouver que l'Espagne avait des droits sur ces îles; la position de les faire valoir, fut sa seule occupation. Il fut accueilli avec empressement, et convenir que les motifs sur lesquels cette prétention était fondée, paraissaient très-plausibles, si tout se reporte au temps où la question fut agitée. Le pape Alexandre VI avait partagé le monde en deux parties égales, par un traité qui passait de notre côté par les Canaries et des Açores, et qui devait marquer au-dessous de tous les lieux qui en étaient compris, le méridien de 180° en longitude. Les Espagnols devaient avoir la possession de tous les pays qu'ils découvrirent à l'ouest de cette démarcation, et les Portugais ceux qu'ils découvrirent à l'est. La partie inférieure de ce cercle méridien marquait le terme où l'Espagne devait s'arrêter de part et d'autre de ses prétentions: or, comme on ne connaissait pas les lieux où elle devait passer, que l'on manquait des moyens de la connaître, il s'ensuivit de nombreuses contestations, dont celle-ci est la plus remarquable. Tous les cosmographes croyaient alors, d'après Ptolémée, que les côtes de Siam et de la Chine étaient à 180° de longitude du méridien des îles Philippines; il pouvait en conséquence avoir, selon cette opinion, de grandes difficultés entre le Portugal et l'Espagne, sur la possession de

es côtes : mais les Molu-
es à une grande distance
nblaient se trouver dans
u globe concédée à l'Es-
: dernière puissance crut
erait plus de poids à ses
, si elle envoyait chercher
côté de l'ouest ; mais il
r cela , que l'on pût con-
arrière que le continent
semblait opposer de ce
lan s'y engagea ; et pour
la possibilité, il montra
u un globe que l'on s'ac-
généralement à attribuer
haim, où l'on voyait un
édiatement à la suite des
us au sud de l'Amérique.
r de ce détroit fut le ré-
esprit de système : rien
plus certain. Néanmoins
tait tellement convaincu
stence , qu'il parvint à
e conseil d'Espagne ; et
ction ne l'a jamais aban-
les circonstances les plus
son entreprise. Sa flotte
ée de cinq navires ; deux
ente tonneaux, deux de
t-dix , un de soixante ,
eurent trente hommes d'é-
tout. Ruy Falero, qui de-
e voyage en qualité de
re , ne put partir pour
aladie, et fut remplacé.
omme les principaux of-
ne parlerons que des
lont il sera question par
gellan était sur la Trini-
de Carthagená comman-
-Antonio, Louis de Men-
-toria, Gaspar de Quesada
on, où se trouvait Sebas-
io, en qualité de second ;
qui ramena le vaisseau la
près avoir fait le tour
enfin Rodriguez Serrano

commandait le *Sant-Iago*. La flotte
mit à la voile le 20 septembre 1519 :
ayant relâché à Ténériffe, elle se di-
rigea sur Rio de Janeiro, où elle
renouvla ses provisions. Après
avoir prolongé la côte orientale d'A-
mérique, elle entra dans la baie de
Saint-Julien, située près de l'extré-
mité sud de ce continent, et y passa
l'hiver de 1520 : on sait que dans ces
contrées australes, cette saison a lieu
depuis mai jusqu'en septembre, pré-
cisément dans le temps qui corres-
pond aux plus grandes chaleurs de
nos climats. Magellan éprouva com-
bien il est difficile de réussir dans un
pays où l'on est étranger. Les capi-
taines montrèrent d'abord de la répu-
gnance à se soumettre à ses ordres ;
quelques-uns se mirent ensuite en op-
position ouverte contre lui. Il fut
obligé d'ôter le *Sant-Antonio*, à Juan
de Carthagená, qu'il remplaça par
un de ses parents nommé Mesquita.
Quoiqu'il nommât bientôt après ce
même Juan de Carthagená, capitaine
de la Conception, il ne put apaiser
sa haine. Louis de Mendoza et Que-
sada partagèrent les mêmes senti-
ments. Les équipages, excités par les
mécontents, se plaignirent des ri-
gueurs du froid et des privations
qu'ils avaient à endurer dans un
pays si stérile : enfin tous demandè-
rent à retourner en Espagne. Ma-
gellan les apaisa pendant quelque
temps ; mais la sédition ne tarda pas
à éclater. Un jour qu'il avait envoyé
un de ses canots au *Sant-Antonio*,
pour y prendre quatre hommes, et
les conduire à l'aiguade, l'équipage
de ce canot fut averti par une autre
embarcation du *Sant-Antonio*, de
ne pas aborder. On leur dit que
Quesada s'en était emparé, et que
Mesquita, cousin de Magellan, qui
avait remplacé Carthagená, était

détenu prisonnier. Au récit de cette rébellion, Magellan envoya demander à tous les capitaines, s'ils lui gardaient fidélité. Queseda, Louis Mendoza et Juan Carthagena, répondirent qu'ils ne connaissaient d'autre autorité que celle du roi. Serrano, le seul qui n'eût pas trempé dans le complot, dit qu'il était fidèle au roi et à Magellan. C'est dans cette circonstance que ce vaillant homme de mer développa toute la force de son caractère, et fit un coup d'autorité qui lui réussit, mais que l'humanité désapprouvera toujours. Sachant que les matelots ne partageaient pas la haine dont leurs capitaines étaient animés, et qu'un grand nombre était dans ses intérêts, il envoya poignarder Louis de Mendoza, sur son propre vaisseau, par un de ses affidés; et l'équipage rentra aussitôt dans l'obéissance (1). Il vint ensuite canonner la Victoire; mais n'apercevant sur le tillac que Queseda, armé de toutes pièces, qui marchait comme un furieux, il aborda ce vaisseau, et s'empara de la personne du rebelle sans éprouver la moindre résistance. Les gens de la Conception lui livrèrent, bientôt après, Juan de Carthagena. Le lendemain, le cadavre de Louis de Mendoza fut écartelé publiquement par ses ordres. Un conseil de guerre condamna Queseda au même supplice: quant à Carthagena, son rang ne permettait pas de le mettre à mort, et il fut laissé à terre dans la baie de Saint-Julien, avec un aumônier qui avait pris part à la révolte. Ces malheurs furent suivis de la perte du Santiago, qui avait été envoyé en découverte, mais dont l'équipage se sauva, et fut réparti sur les autres

vaisseaux. La flotte sortit de Saint-Julien vers la mi-et parvint, en suivant la côte près, au détroit par lequel s'est ouvert le premier un jusqu'au Grand-Océan, et qui porte son nom. Il y en octobre, jour de Sainte-U qui fit nommer le cap au détroit du côté de l'Océan *cap des Vierges*: le Saint l'abandonna au milieu du détroit, et regagna la baie de Saint-Julien pour sauver Juan de Carthagena. Il fit route pour l'Espagne. n'avait donc plus que trois lorsque, le 28 novembre, le *cap de la Victoire*, ainsi d'après un de ses vaisseaux dans la vaste mer Pacifique trois mois et vingt jours verser, depuis le détroit nom jusqu'aux îles Philippines il aborda le 16 mars qu'il y a de surprenant, pendant un trajet aussi long une mer où depuis l'on a une si grande multitude de peuplées, il n'ait rencontré petites îles désertes, que l'on ma par cette raison *Desventuradas* ou *Infortunées*. Aucun ment positif ne nous fait la route de Magellan. La Pigafetta place ces deux îles et à 9° de latitude sud; mais quelques lignes plus bas, il leur une position différente, et dit qu'elles sont par 15° et par 20° de sud. Selon les premières cartes l'une de ces îles devrait être les Chiens, que Le Maire a vu par Magellan, et l'autre, une île quises de Mendoza. Sans entrer dans des détails que cet article ne porte pas, on doit dire qu'il y a toute probabilité, les deux

(1) Herrera, Decada II, livre 9, chapitre xii.

, sont d'une part l'île arctique, et de l'autre les îles de Le Maire : elles sont inhabitées. Quoi qu'il parait certain que passé entre l'Archipel Bougainville, et les îles de Mendoza ; qu'il a fait à peu-près au nord de l'hémisphère septentrional après avoir relâché avec, ou dans quelques-unes qui sont au nord, il est les Mariannes. C'est, à ce point, par erreur, que ces îles ont été appelées îles des Philippines, la plupart des géographes croient qu'elles doivent appartenir à des îles qui sont à l'est, que nous les îles Mulgrave, ou les îles de Magellan les avait découvertes parce qu'il n'avait pu les peupler de leurs habitants. Les îles Mariannes, et ses habitants de lui apporter même prince, accompagnés de ses gens, comme Magellan aux Philippines introduisit chez le roi de ces îles, qui était son père, les relations de Pigafetta nous montrent que aucune n'est fondée les deux relations de Magellan a faites avant Philippines; mais on ne peut porter à Herrera, l'historien, qui a écrit d'après les traditions que nous savons données à Charles-Quint, qu'il revinrent en Espagne avec le capitaine del Cano. Celle qui était probablement du sud-est nous est parvenue au premier lieu des Philippines Magellan s'arrêta, est l'île de Zebu, située dans l'île

du même nom. La bonne intelligence s'établit si facilement entre les habitants de l'île et les Espagnols, par l'entremise du prince qui avait introduit ces étrangers, que le roi de Zebu se déclara sans peine vassal de la couronne d'Espagne, et consentit à se faire chrétien, dès la première exhortation qui lui en fut faite. Magellan le fit baptiser avec la majeure partie de son peuple, à l'issue d'une messe qui fut célébrée à terre en grande solennité. Le génie ardent de cet illustre navigateur ne lui permit pas de négliger les avantages que lui promettait un début si favorable : il proposa au nouveau roi chrétien de le protéger contre ses ennemis ; et voulant lui donner une haute idée de la force des Espagnols, il promit inconsidérément d'aller attaquer un de ses voisins dans son propre domaine, avec 55 hommes choisis : mais à peine fut-il engagé dans le pays, qu'une multitude l'entoura et l'accabla de pierres. Les Espagnols se défendirent pendant presque toute la journée. Magellan tint ferme au milieu des siens, avec une opiniâtreté inconcevable : mais la poudre étant venue à lui manquer, il songea enfin à se retirer. Les ennemis voyant qu'il reculait, et que l'on ne tirait plus sur eux, redoublèrent d'efforts, et le serrèrent de plus près. Une première pierre dirigée sur lui abattit son casque ; une seconde le frappa à la cuisse, et le fit chanceler ; enfin deux autres pierres le couchèrent par terre, et on le tua à coups de lance. Ainsi périt ce grand capitaine, victime d'une valeur téméraire. Herrera nous apprend que Magellan, quoique d'une taille extrêmement petite, savait prendre un grand ascendant sur les autres hommes : on a vu sa fermeté dans les périls de toute espèce,

qu'il surmonta par son audace. Il se comporta dans certaines circonstances avec une rigueur qui tient presque de la férocité : il faut cependant avouer qu'il sut se concilier les esprits , puisque ses propres équipages , et une partie de ceux des autres vaisseaux , se déclarèrent pour lui , et soutinrent son autorité. Les dispositions que le roi de Zebu avait montrées en faveur des Espagnols , changèrent aussitôt après la mort de Magellan. Sous prétexte de resserrer l'alliance qu'il avait contractée avec eux , il leur donna un festin , où tous les Espagnols furent égorgés. Rodriguez Serrano , homme d'une grande bravoure , qui avait voulu détourner Magellan de l'entreprise où il succomba , périt dans cette circonstance : c'était le seul Espagnol que les habitants de Zebu eussent épargné ; mais voyant que ceux qui étaient sur les vaisseaux , refusaient de payer sa rançon , ils l'égorgeaient sur le rivage , et ses derniers cris se firent entendre à ceux qui l'avaient ainsi abandonné. Les gens qui n'avaient pu venir à terre , ne se trouvant plus , après un tel désastre , en nombre suffisant pour manœuvrer trois vaisseaux , brûlèrent la Concepcion , et allèrent à la recherche des Moluques avec la Trinidad et la Vittoria. Ils abordèrent plusieurs points de la côte orientale de Bornéo ; ils revinrent ensuite dans l'est , en passant au nord de Celebes , et arrivèrent enfin à Tidor , dont le roi les reçut avec joie , dans l'espérance de s'en faire un appui contre les Portugais qui avaient jusqu'alors favorisé le roi de Ternate , son ennemi. La Trinidad fut retenue à Tidor , pour réparer une voie d'eau qui se déclara au moment du départ. Elle tenta de traverser une seconde

fois le Grand-Océan , et de r en Amérique ; mais n'ayant vé que des vents contraires fut obligée de revenir aux ques , où elle arriva délabré Portugais qui avaient reçu de forts , s'en emparèrent , et tout page fut fait prisonnier. Sébast Cano , qui avait quitté les Mo quelque temps auparavant , avec la Vittoria par le cap de l'Espérance , et arriva à San - l le six septembre 1522 , exc fatigues , après un voyage d ans et quatorze jours : ce fut cut la gloire de ramener en l le premier vaisseau qui eût ac tour du monde. Comme leu avait été de l'est à l'ouest , c sens du mouvement diurne du cet astre régulateur du temp fait , par rapport à eux , un t moins que par rapport à ce étaient restés dans le même li s'aperçurent donc en arrivan avaient perdu un jour , et ne taient alors que le 5 septemb lieu du 6 que tout le monde co en Europe. Cette particularité eile à expliquer , exerça tous vants du temps , et donna lieu de faux raisonnemens. Au r paraît , d'après les relation voyage , que l'art de la nav n'avait point fait de progrès Christophe Colomb. Une let Maximilien Transilvano , se de Charles - Quint , au card Saltzbourg , datée de 1522 , e trouve dans les recueils de G et de Ramusio , nous appren tous les pilotes remirent le naux qu'ils avaient tenus l ce long voyage , à l'empereur les-Quint , et que tous les h de l'équipage furent consul les principaux événements q

servans. Herrera ; et c'est d'après les dépôts de naissance, qu'il a écrit la son histoire qui con- voyage de Magellan. Le e Pigafetta est le seul qui du public ; et dans cette ace, comme dans toutes les : sont encore les Italiens qui du la renommée de cette ande navigation. Une copie essée, long-temps après, à de Médicis, qui la fit tra- rançais, par Jacques Fabre. l'lection a servi d'original à : éditions de Pigafetta qui nes en quelque langue que ce e malheur a voulu que Jac- re ait beaucoup abrégé, et discernement, l'original avait été confié. Herrera us de détails ; et comme supposer qu'il a eu sous la plupart des relations du c'est l'auteur auquel nous mes attachés de préférence.

R—L.

ELLAN ou MAGALHAENS (MAGALHES), gentilhomme, de la même famille que le t, et le comptant même au le ses aïeux, naquit à Lis- 1723, et prit l'habit mo- dans l'ordre de Saint-Au- mais sa passion pour les hysiques et pour les voyages at s'accommoder de la tran- cloître, il passa, vers 1764, erre, où la perfection avec parlait le latin et les prin- niques du midi de l'Europe, sir plusieurs fois pour ac- er de jeunes seigneurs dans ages. On peut le regarder un des hommes qui ont le ibué aux progrès de la phy-

sique dans la dernière moitié du dix- huitième siècle. Né avec le goût de l'observation et avec des dispositions peu communes pour la physique et la mécanique, il visita, dans chaque pays, les savants les plus distingués, et se servit des avantages que lui donnait sa position pour leur pro- curer des encouragements. Il se fixa ensuite à Londres, d'où il entretenait une correspondance très-active avec les physiciens français, italiens et allemands, cherchant à établir des rapports entre ceux qui, tendant au même but, pouvaient s'entr'aider par une communication réciproque du résultat de leurs travaux. Il consacrait le reste de ses loisirs à répéter de nouvelles expériences, ou à faire exécuter sous ses yeux, par les meilleurs artistes, différents instru- ments qui lui durent d'utiles perfec- tionnements, lorsqu'il mourut à Is- lington, près de Londres, le 7 fé- vrier 1790. Il était membre de la société royale de cette ville depuis 1774, et correspondant des acadé- mies des sciences de Paris, de Ma- drid, de Saint-Pétersbourg, etc. On cite de lui : I. *Description des oc- tants et sextants anglais ou quarts- de-cercle à réflexion avec la manière de s'en servir et de les construire*, Paris, 1775, in-4°. Cet ouvrage est un des plus étendus et des plus com- plets qu'on eût alors sur cette ma- tière. (Lalande, *Bibliogr. astron.*) II. *Descriptions et usages des nou- veaux baromètres pour mesurer la hauteur des montagnes et la pro- fondeur des mines* (appartenant aux collections d'instruments d'astrono- mie et de physique, exécutés à Lon- dres pour la cour d'Espagne), Lon- dres, 1779, in-4°. Magellan avait reçu la commission de surveiller la fabrique de ces instruments : cet ou-

vrage contient beaucoup d'idées nouvelles et de réflexions curieuses pour cette partie de la physique (*Journ. des Savants*, novembre 1780). III. *Collection de différents Traités sur des instruments d'astronomie et de physique*, Londres, 1780, in-4°. fig.; traduite en anglais, ibid., 1785, in-4°. IV. Une addition à la brochure de Lebègue de Presle, intitulée : *Relation des derniers jours de Jean-Jacques Rousseau*, Londres et Paris, 1779, in-8°. V. Un grand nombre d'articles dans le *Journal de physique*, de l'abbé Rozier depuis l'année 1778 jusqu'en 1783; les plus remarquables sont : *La Description d'une Pendule* de son invention, que Magellan avait fait exécuter pour le duc d'Arenberg, affligé depuis peu de la perte de la vue, et qui indiquait par des coups sur différents timbres, les heures, demi-heures, quarts et minutes, le jour de la semaine, le quantième du mois, le cours de la lune, etc. — *Un Essai sur la nouvelle théorie du feu élémentaire et de la chaleur des corps*. — *La Description du baromètre nouveau portable*, avec la méthode pour mesurer la hauteur des montagnes, etc. Parmi les ouvrages qu'il a publiés en anglais, nous citerons seulement sa *Description d'un appareil en verre pour composer des eaux minérales artificielles*, et de deux nouveaux eudiomètres, Londres, 1777, in-8°. fig.; traduite en allemand par G. T. Wenzel, Dresde, 1780, in-8°. : id. troisième édition, très-augmentée, avec la Réponse aux Observations critiques de Tib. Cavallo, 1783, in-8°. Magellan fut l'éditeur de la *Minéralogie* de Cronstedt, traduite en anglais par G. d'Engestrom, Londres, 1788, 2 vol. in-8°. ; il y fit des additions considérables, et il prend, sur le

frontispice, le titre de *Tal Lusitanus*; ce qui fait penser qu'il était né à Talavera. Il a aussi les *Voyages de Beniowski* (nom, IV, 165.) W

MAGEOGHEGAN (JACQ) historien irlandais, né, en 1717, de parents catholiques, fut envoyé jeune en France, où il fit des études et embrassa l'état ecclésiastique : il fut attaché sur la fin de sa vie à l'église Saint-Méry (à Paris) et mourut dans cette ville le 17 mars 1764, à l'âge de 47 ans. On a de lui, l'*Histoire de l'Irlande ancienne et moderne des monuments les plus antiques*, Paris, 1758, 62 et tomes, en 3 vol. in-4°, avec cartes. Le savant auteur traite la première partie, de la situation du climat de l'Irlande, des productions naturelles de ce pays, des mœurs de ses habitants; il traite ensuite des Scoto-Milésiens, qui habitèrent l'Hibernie ou l'Irlande, donne des détails très-curieux sur la langue, la religion, les mœurs, le gouvernement et les lois de ce pays, trop peu connu; il rapporte les différents noms qu'a eus l'Irlande, il donne l'étymologie, et fait connaître les différentes divisions du territoire. La seconde partie, intitulée l'*Irlande chrétienne*, traite l'histoire de ce royaume, de la conversion de ses habitants, de la catholique par S. Pallade, vers l'année 431 jusqu'à la fin du XI^e siècle. Dans la troisième, il traite des différentes irruptions que les Normands ont faites en Irlande et des conquêtes qu'ils ont prises pour y affermir leur autorité. L'ouvrage est terminé par un *Précis de l'histoire des Stuarts sur le trône britannique*, y a beaucoup de recherches et

dans cet ouvrage ; et é
fession du style, la
intéressante : l'ouvrage, la
n'est guère favorable à ceux
regarde comme les oppresseurs
du pays. W—s.

MAGGI, famille gibeline de
la, exerça la souveraineté dans
ville au commencement du
quatrième siècle. Bérard de Maggi,
seigneur de Brescia, avait été choisi en
1303, par ses compatriotes, pour
régner entre les factions, et che
vernement pendant cinq ans :
en 1303, lorsque l'autorité qui
avait été déléguée devait expirer,
il reprit de la souveraineté, et il
fut de Brescia Tebaldo Brusati,
des Guelphes, avec tous ses par
ents. Bérard sut exercer, avec au
tant de vigueur que de sagesse, la
autorité qu'il avait usurpée, jus
qu'en 1308 d'octobre 1308 qu'il
mourut. Le peuple lui donna pour
successeur dans le gouvernement son
frère Maffeo de Maggi, et dans l'épis
copat Frédéric de Maggi son parent :
Maffeo ne conserva la seigneurie
de Brescia que jusqu'à l'année 1311.
L'empereur Henri VII, ayant voulu
reprendre la paix à cette ville, y
rentra Tebaldo Brusati avec les
Guelphes, Maggi renonça de lui-même
à la souveraineté. S. S—s.

MAGGI (BARTHELEMI) (1), cé
lèbre chirurgien du XVI^e siècle,
né à Bologne en 1477 : il s'ap
pliqua à l'étude avec beaucoup de
zèle, et fut nommé professeur de
chirurgie. Henri II lui donna des
gages de sa satisfaction pour le

zèle qu'il avait montré en soignant
les blessés français ; et le pape
Jules III le fit venir à Rome, et
l'honora de toute sa confiance. L'air
de cette ville étant contraire à sa santé,
il obtint la permission de revenir à
Bologne, où il mourut le 26 mars
1552, à l'âge de 75 ans. Il fut in
humé dans l'église de St-François,
où l'on voit encore son épitaphe.
Maggi était oncle d'Acantius, fameux
anatomiste. On a de lui : I. *De scelo
petorum et bombardarum vulnerum
curatione*, Bologne, 1552, in-4^o ;
Venise, 1566 in-8^o, et dans le re
cueil de Gesner : *De Chirurgia scrip
tores optimi quinque, veteres et re
centiores*, etc. Zurich, 1555, in-fol.
Maggi y traite particulièrement de
l'amputation des membres dans les
cas de gangrène ou de carie ; et M. Por
tal a jugé sa méthode assez remar
quable pour en faire la comparaison
avec celle dont il a introduit l'usage
dans la chirurgie moderne. « On trou
ve dans l'ouvrage de Maggi, ajoute
cet illustre praticien, plusieurs
maximes intéressantes pour le
traitement des plaies. Le lecteur
ne se repentira pas de la peine qu'il
prendra de les consulter. » (*His
toire de l'anatomie*, par M. Portal,
t. 1, 502.) II. *Commentaria super li
bros mytheororum*. Cet ouvrage est
cité sans autre indication par Orlandi
dans les *Notizie degli scrittori Bolo
gnesi*. W—s.

MAGGI (LUCILLO-FILALTEO)
(1), l'un des hommes les plus sa

Il était peut-être de la même famille que Jérôme Maggi, mort jeune en 1524 ; mais il est évident qu'il ne peut pas être son frère, comme l'ont dit plusieurs biographes, fondés sur ce que Jérôme Maggi ne frère nommé Barthélemy : on sait d'ailleurs que Jérôme n'étudia point la médecine ni la chirurgie, qu'il s'appliqua seulement à la littérature.

(1) Suivant l'opinion commune, Filalteo était de la même famille des Maggi de Brescia ; mais Tiraboschi conjecture, d'après des notes qui lui avaient été communiquées par le chanoine Battori, qu'il était de la famille Salvioni. Les lettres découvertes par M. Battori, écrites par le père de Filalteo, sont effectivement signées Salvioni mais qu'en conclure ? Le père de Filalteo n'a-t-il pas pu quitter le nom de son mari, après sa condamnation, pour se rendre le sien ? et l'on sait qu'elle était de la famille Salvioni.

vants du XVI^e. siècle, naquit à Brescia, vers l'an 1510, d'une illustre famille de cette ville. Il était encore enfant lorsque son père fut condamné à mort pour crime de felonie. Aussitôt qu'il le put, il s'occupa de venger la mémoire de l'auteur de ses jours, et poursuivit l'abolition d'un jugement rendu sans que l'accusé eût été entendu dans sa défense. Il demanda en même temps à rentrer dans la possession des biens de son père, injustement confisqués; mais il paraît que ce fut en vain. Filalteo avait été envoyé fort jeune à Venise, et il y fréquenta l'école de Baptiste Egnazio, qui prédit les succès que son élève obtiendrait un jour dans les lettres. Il alla ensuite à Padoue, suivre les cours de l'université: il était dans cette ville en 1527, et, à cette époque, il avait déjà terminé la traduction du commentaire de Simplicius sur la physique d'Aristote, et commencé celle de Démosthène. Une querelle très-vive s'étant élevée entre les jeunes gens de Brescia et ceux de Vicence qui fréquentaient l'université, Filalteo s'y trouva engagé malgré lui; et comme il était d'un naturel tranquille et pacifique, il se disposait à quitter Padoue, lorsque le sénat rendit un arrêt qui le bannissait de cette ville, comme perturbateur du repos public. Il se retira pour lors à Bologne, d'où il écrivit au sénat une lettre, afin de se justifier des reproches qu'on lui faisait; et il eut le bonheur de démontrer pleinement son innocence. Il continuait à s'appliquer, avec une ardeur infatigable, à l'étude de la médecine, et il trouvait encore des loisirs pour terminer ou retoucher ses traductions. Il reçut, en 1535, le laurier doctoral, et fut agrégé au

collège des médecins de . . . Peu de temps après, Lazari mici l'invita de venir à Rome; il lui promettait un emploi honorable; mais Maggi n'accepta que paraît qu'il ne quitta Bologne pour se rendre à Milan, sur l'invitation du marquis del Vasto nomma son médecin, et le accompagna en cette qualité, trois campagnes. Il obtint la chaire de médecine à l'université de Pavie (1), et il prit possession de cette place au plus tard en 1558. Filalteo n'eut pas le loisir de se louer des procédés de ses frères: ils le dénoncèrent à l'autorité, l'on ne sait sur quel texte; mais il était, en 1556, dans les prisons de ce redoutable tribunal, et il y resta enfermé d'un an. Les tracasseries qu'il éprouvées, le déterminèrent à accepter les offres du duc de Mantoue, et il suivit ce prince à Turin pour y remplir une chaire de professeur à l'université. On peut conjecturer qu'il mourut dans cette ville en 1570. Filalteo avait embrassé l'état ecclésiastique; et il n'était pas alors de trouver des professeurs exerçaient la médecine. On trouve des traductions latines de quelques ouvrages d'Aristote et de ses commentateurs, on cite de lui *bello in Turcas suscipiendo*, 1542, in-4^o. C'est un ouvrage adressé aux princes d'Allemagne réunis à la diète de Spire. *Italarum familiarium libri* Pavie, 1564, in-8^o.: elles

(1) Et non de Pise, comme on le dit dans le *trésor universel*, au mot Lucille. P. M. article incomplet et qui s'offre qu'un tin

aucoup de dé ils
ur l'histoire u ire ac
u seizième siècle. Quelques
es pensent qu'il en a paru
d volume; mais aucun n'en
la date, ni le lieu d'im-

III. *Methodus recitandi*
l oes qui lauroam petunt,
65, in-8°. IV. *Consilia de*
nis morbis, Bâle, tom 1^{er}.;
m. 2, 1565, in-8°. Filalteo
t en italien le *Serment* et
vres des *Aphorismes* d'Hip-

Pavie, 1552, in-8°. On
sauter, pour plus de détails,
i, *Biblioth. Mediol.*, tom.
2145, et Tiraboschi, *Stor.*
, VII, 687. W—A.

II (JÉROŒME), autre savant
me siècle, né à Anghiari,
l'oscane, fréquenta les uni-
de Pérouse, de Pise, et de
, où il eut pour maître le
Robertello, dont il reçut des
ges d'une bienveillance par-
. Dès le temps qu'il suivait
rs de droit à Pise, il em-
ses loisirs à étudier l'ar-
re militaire, et à rechercher
uités répandues dans les en-
e cette ville : il les dessinait ;
ue le hasard lui procurait la
rie de quelques médailles,
vait une joie sans égale. Il
na bientôt à déchiffrer les
ions : mais l'attrait qu'avait
i ce genre d'étude, ne le dé-
t pas de la lecture des au-
e droit ; et il nous apprend
e que s'il fut d'abord tenté
re les traces de Budé et d'Al-
s habiles antiquaires encore
ds jurisconsultes, il ne tarda
ntir la nécessité de prendre
odèles Barthole et ses suc-
a. Maggi était jeune encore
ses compatriotes le député-

rent vers les Florentins. Jacques
Vitelli, prince d'Amatricani, dans
le royaume de Naples, lui donna
ensuite la place de juge ; et l'on voit
par une de ses lettres, qu'en 1560,
il la remplissait depuis deux ans.
Ce fut à peu près vers ce temps-là
qu'il s'établit à Venise, où il publia
différents ouvrages, qui commencè-
rent sa réputation : il fut nommé
juge dans l'île de Chypre, et se trouva
au siège de Famagouste, dont il re-
tarda de plusieurs mois la prise,
par des machines de son invention ;
mais enfin cette ville étant tombée
au pouvoir des Turcs, Maggi fut fait
prisonnier, et vendu à un capitaine
de vaisseau, qui l'emmena à Con-
stantinople. Il chercha, dans l'étude,
des consolations à sa captivité ; et
sans autre secours que celui de sa
mémoire, il composa dans sa prison
deux petits traités, l'un *De Tintin-*
nabulis (des cloches), l'autre *De*
Equuleo (du chevalet), qu'il dédia
aux ambassadeurs de l'empereur et
du roi de France, alors à Constan-
tinople. Tous deux s'occupèrent aus-
sitôt des moyens de délivrer Maggi.
Tandis qu'ils négociaient son rachat,
il trouva moyen de s'évader, et de
se réfugier à l'hôtel de l'ambassa-
deur impérial ; mais découvert dans
cette retraite, il fut ramené en pri-
son par l'ordre du grand-vizir Me-
hemet pacha, qui le fit étrangler
dans la nuit du 27 mai 1572. Ainsi
périt dans un âge peu avancé un sa-
vant très-distingué, et digne d'un
meilleur sort. On a de Maggi :
I. *Cinque primi canti della guer-*
ra di Fiandra, Venise, 1551,
in-8°. Le fameux P. Aretin est l'é-
diteur de ce poème, qui n'a pas été
connu de Quadrio. II. *De mundi*
erustione et de die judicii, Bâle,
1562, in-fol. Cette matière y est

traitée suivant les principes des Stoïciens. III. *Variae lectiones seu Miscellanea*, Venise, 1564, in-8°; recueil d'excellentes observations sur un grand nombre de passages des auteurs grecs et latins. Gruter les a insérées dans le tome II du *Thesaurus criticus*. IV. *Della fortificazione delle città*, imprimé à la suite du *Traité* des fortifications de Castriot, en 1564; et séparément avec des additions, Venise, 1584, in-fol. Cet ouvrage, qui est fort curieux, contient la description de beaucoup de machines de guerre de l'invention de Maggi, et dont il employa quelques-unes avec succès à la défense de Famagouste. V. *De Tintimabulis*, Hanau, 1608, in-8°; précédé de la vie de l'auteur, et accompagné de notes, par Sweert, Amsterdam, 1664, in-12, fig., jolie édition. Sallengre a inséré cette petite dissertation dans le *Thesaurus novus antiquitatis. Romanar.*, tome II. VI. *De equuleo*, Hanau, 1609, in-8°, avec des notes de Godef. Jungerman; réimprimé par Raph. Trichet-Dufresne, à la suite de l'édition du traité d'Ant. Gallonio: *De SS. Martyrum cruciatibus*, Paris, 1660; et Amsterdam, 1664, in-12, fig., avec des extraits d'ouvrages sur la même matière. Ces deux petits traités sont assez souvent réunis dans le même volume. On cite encore de Maggi, des *Commentaires* sur les Institutes de Justinien, Lyon, in-8°; des *Notes* sur les Vies des hommes illustres de Cornelius Nepos, Bâle, 1563, in-f°, dont Lambin, dit-on, a beaucoup profité pour son travail, mais sans nommer Maggi; la *Préface* et l'*analyse* du livre *De Fato*, par Jules Sirenio, Venise, 1565, in-fol.; et une *Vie de Paul V*, insérée par

Caracciolo, dans les *pi* l'histoire de ce pontife. I un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera la liste de la vie de l'auteur, par dans les *Eloges* de Teissier p. 370); les plus remarquables sont: un traité *De sepulchriendi ritu*; et un autre *ingegni e secreti militari* qui prouve que ce dernier est le même que celui dont a donné une notice dans *logus* de la bibliothèque N. nise. (V. *Stor. letterat.* tom. VII, 557 et suiv.)

MAGGI (CHARLES-M.) latin *Maddius*, littérateur naquit à Milan, le 8 mai 16 famille qui a produit plusieurs de mérite. Il fit ses études au collège des Jésuites, et suivit les cours de l'université de Padoue. Entraîné par son goût pour les lettres, il vint à Naples et y donna des leçons de la principale l'Italie, dans l'unique but de faire honneur à son pays avec les personnes qui paient son goût. De retour dans son pays, il fut nommé secrétaire de la bibliothèque après quelque temps après la prise de la ville. Il mourut à Milan le 1699. Maggi était membre de l'academia della Crusca, des Ricovrati, etc. On voit dans la bibliothèque Ambrosienne une médaille frappée en son honneur, qui porte au revers un homme d'un long manteau, le front couronné de lauriers, et tenant de la main gauche une couronne, avec cette inscription: *Corona sapientiae timo*. L'abbé Puricelli, Ant. (Ant. Muratori ont fait de Maggi; et ces trois pièces ont été publiées sous ce titre: C

et terza, Mil in, 1700, imprimé et recueilli de Maggi, a 1u
2. Ses œuvres (*Opere*) recueillies par Murari fait précéder d'une *Vita* Milan, 1700, 5 vol. in-1708, 6 vol. même forme des poésies grecques, espagnoles, des techniques, des lettres, des dialectes milanais, donne de grands éloges sa *Perfetta poesia*; convient que son style vivacité, et que la marche des compositions est peu régulière: comédies milanaises, le est naturel, agréable, marque une satire des plaît et instruit. (Tirab. *litterar.*, VIII, 465.) chio a publié des poésies Maggi (*Poesie miscellane*) 9, in-8°. On trouve des cet auteur dans les *Rime di*, tom. IV, et dans la *più eccellenti Rimatori*, *Pensieri de primavera* zoni se conservent en ma- la bibliothèque Riccar- les auteurs cités dans le article on peut consulter e détails, Argelati, *Bistor. Mediolan.* tom. II, 2001. W—s.

DE FRANÇOIS-MARIE), sataliste, né à Palerme en tils de Bartolo Maggio, te instruit, qui consacrait et sa fortune à la défense reux. Il reçut une excell- tion, et fit de rapides us la piété et les lettres. nt terminé ses études, il l'ordre des Théatins, et es vœux en 1632, à l'âge

de vingt ans. Il s'appliqua plus particulièrement alors à l'étude de la philosophie et de la théologie; et sollicita de ses supérieurs la permission de visiter les établissements de son ordre dans l'Orient. Il partit, en 1636, pour la Géorgie, avec quelques-uns de ses confrères; il traversa l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, et, malgré tous les obstacles qu'il rencontra, parvint jusqu'aux montagnes du Caucase. Le P. Maggio apprit à fond les principaux dialectes qui sont en usage dans la Géorgie, s'instruisit des mœurs et des coutumes des peuples qui l'habitent, et rendit par-là les plus grands services aux missionnaires. Il fut rappelé au bout de cinq ans à Casa (l'ancienne Théodosie), pour y établir une maison de son ordre, et passa ensuite à Constantinople dans le même but. L'ambassadeur de Venise, loin de l'aider dans ce pieux dessein, s'y opposa formellement, et le força de s'embarquer sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Italie: peu de temps après son arrivée à Messine, Maggio fut invité par la congrégation de la Propagande à se rendre à Rome pour y travailler à une grammaire des langues orientales les plus répandues. Il revint ensuite à Naples, obtint la confiance du vice-roi, dont il devint le confesseur, et profita de son crédit pour procurer différents établissements de son ordre dans ce royaume. Il fallut faire violence à la modestie de ce bon père pour l'obliger d'accepter la place de visiteur de la province de Sicile; et ensuite, celle de prieur de la maison de son ordre à Syracuse: mais il refusa constamment la dignité épiscopale. Sur la fin de sa vie, s'étant retiré à Palerme, il partagea son temps entre les exercices de piété, la prédication et l'instruc-

ces qu'il a ret à l'op-
à la géograp a l'op-
a laissé plus es
merchés aujourd'hui, et dont
eux trouveront la liste dans
pis viror. doctor. de Jacq.
ni, et dans les *Mémoires* de
I, tom. xxvii. Nous nous
me à citer : I. *Breve instrum-
pra l'apparenze e mirabili
ello specchio concavo sferico*,
e, 1611, in-4°. ; trad. en
I, par J. J. Boussier, Paris,
in-4°. Magini nous ap-
que les miroirs concaves
alors fort rares, et qu'il en
a un pour l'empereur Ro-
de deux pieds et demi de
re, et du poids de quatre-
livres, dont ce prince lui té-
sa reconnaissance par un
magnifique. II. *Novæ cæles-
tium theoricæ congruentes
observationibus N. Copernici*,
1589, in-4°. ; Maïence,
in-4°. III. Des *Ephémérides*,
pour cinquante ans (de
1630) 3 vol. in-4°. Quoique
n'eût pas adopté le système
pernic, vraisemblablement
pas s'exposer aux poursui-
l'inquisition, il se servit des
tions de cet illustre astro-
pour corriger et analyser les
de ses éphémérides, et pour
le peu d'exactitude des
alphonsines qui jouissaient
grande célébrité. Weidler as-
se Magini fut invité par Co-
et Kepler, à se rendre en
gne, pour y coopérer avec
la rédaction des nouvelles ta-
tronomiques, d'après les dé-
tes récentes (Weidler, *Hist.*
ch. xix, n°. 118) ; et il est
que l'astronome de Bologne
i d'une étroite amitié avec

Kepler qui déplora sa mort, comme
une perte pour les sciences (1). IV.
*Primum mobile xii libris conten-
tum*, etc., Bologne, 1609 ; Franc-
fort, 1613, in-fol. : c'est un traité
de géométrie, remarquable pour le
temps où il a été composé. V. *Com-
mentarius in Geographiam et tabu-
las Ptolemæi*, Cologne, 1597, in-
4°. ; Arnheim, 1617, même format :
ce commentaire renferme des choses
utiles ; il a été traduit en italien, par
Léonard Cernotti, Venise, 1598,
in-fol. : cette édition est estimée. VI.
*L'Italia descritta con lx tavole
geografiche*, Bologne, 1620, in-fol.
Ces cartes furent publiées par Fabio
Magini, son fils : c'étaient les plus
exactes qu'on eût vues jusqu'alors ;
mais le texte qui devait les accom-
pagner, n'a point paru. W—A.

MAGIRUS (Tomæ), savant philo-
logue, né en 1586, à Angermunde,
dans la marche de Brandebourg,
enseigna la philosophie, et fut en-
suite co-recteur du gymnase de Joa-
chims-Thal : il obtint enfin la chaire
de logique de l'académie de Fran-
cfort-sur l'Oder, et mourut en cette
ville, le 6 janvier 1652. On cite de
lui : I. *Sabbatum christianum sive
Meditationes patrum orthodoxorum
in evangelia anniversaria*. II. *Ora-
torium christianum*. III. *Decades
vi problematum metaphysicorum*.
IV. *Disputationes variae*. V. *Polym-
nemonia sive Florilagium locorum
communium, ordine alphabetico di-
gestum*, Francfort, 1629, in-fol.
VI. *Eponymologium criticum*,
Francfort, 1644, in-4°. : c'est un
recueil d'éloges et de critiques des

(1) Après la mort de Magini, l'université de Bolo-
gne offrit à Kepler la chaire qu'il laissoit vacante ;
Kepler, en s'excusant de l'accepter, parla de Magini
comme d'un savant très-profond, et d'un aussi perti-
culier : *Summum in professione mathematicæ virum*,
mihique AMICISSIMUM. (Lett. de Kepler, 414.)

hommes célèbres, extraits de différents auteurs ; il en avait donné une première édition, moins ample, à la suite de l'ouvrage précédent. Chr. Guil. Eyben en a publié une édition augmentée de moitié, *ibid.* 1687, in-4°. J. André Schmidt en préparait une plus complète ; et l'on doit peu regretter, dit Struve, qu'elle n'ait pas été publiée : l'ouvrage de Magirus est trop imparfait pour être reproduit de nos jours ; on y trouve des éloges emphatiques plutôt que des jugements raisonnés, et il y manque beaucoup d'articles essentiels, quoiqu'il y en ait d'assez insignifiants. Magirus avait, dit-on, laissé des *notes* pour une nouvelle édition du *Thesaurus eruditionis scholasticus* de Basil. Faber. W—s.

MAGISTRIS (HYACINTE DE), missionnaire italien, né en 1605, au diocèse de Crémone, fut admis dans la société des Jésuites, à l'âge de vingt-un ans, et, après y avoir professé les humanités, fut envoyé dans les missions de l'Orient. Il apprit, avec une rare facilité, toutes les langues qui sont en usage sur la côte de Malabar, se signala par son zèle pour la propagation de la foi, et fut choisi par l'archevêque de Cranganor pour son confesseur. Le P. de Magistris repassa deux fois en Europe, pour exposer les besoins des missions et solliciter des secours : la seconde fois, il fut retenu à Rome, par le supérieur-général qui l'envoya ensuite visiter les établissements de la société dans le Brésil. De retour de ce voyage, il ne tarda pas à reprendre la route de l'Inde, fut nommé préfet du noviciat de Goa, et mourut en cette ville, le 11 novembre 1668. On a de lui, une *Relation* (en italien) *de l'état des Missions à Maduré,*

et des établissements des Jésuites sur la côte de Malabar, 1661, in-8°. ; elle a été trad. en français par le P. Jacques Chault. (V. ce nom.) — F. DE MAGISTRIS, chanoine de la cathédrale de Naples, a publié *rerum memorabilium civitati politanae*, avec un supplément de Joseph de Magistris, son frère, Naples, 1661, 1678, in-4°.

MAGISTRIS (SIMON ou SIMEON), prêtre de l'Oratoire de la Neuve de Rome, né à Serravallo, se rendit très-habile dans plusieurs des langues anciennes et modernes, qu'il parlait avec une facilité que sa langue maternelle ne lui eût procurée. Les papes Clément XIV et Pie V ployèrent avec succès dans leurs vantes recherches sur l'antiquité ecclésiastique. Ce dernier le nomma évêque de Cyrène *in partibus infidelium* ; le mit à la tête de la congrégation chargée de corriger les livres liturgiques des églises orientales ; mais il mourut à Rome le 6 mai 1802. On lui doit : I. *P. Josephi Chisini Elogium historicum*, 1764. Le père de Magistris fut l'éditeur. II. *Daniel sepius Septuaginta ex tetraptis Origenis nunc primum editus, ex sinaitico Codice annorum 1300, gr. et lat.*, Rome, 1777. Ce précieux volume, dédié à Clément XIV, est orné d'une excellente fac-similé de cinq belles dissertations de quatre tables très-correctes, qui remarque un commentaire chronologique de Daniel, et une confrontation de leur version avec celle de la Vulgate ; des lambeaux du livre d'Isaïe en chaldéen, en grec et

nt du canon des saintes
de Papias ; une apologie
les Pères ont cru commu-
après le récit d'Aristée, sur
le la version des Septante,
mfred Hody , Van-Dale et
iques modernes. Le père
pu ne connaissait l'ouvrage
is qu'en manuscrit, quand
ses *Titres primitifs de la*
n, en fit le plus grand é-
e regarde comme un vrai
mda à la religion et aux
om. n, pag. 39. , III. *Ac-*
rum ad Cistia Tiberina,
cripto Codice regie bibli-
uarinen is, Rome, 1795.
ti Dion sū Alexandrini ·
cognomento Magni, ope-
sue sicut, grec et latin,
795, in fol. Cette magnifi-
on est précédée de la Vie
Dionys, et d'une préface sor-
uite des ouvrages recueillis
ous de leur savant éditeur.
tti ai cinque martiri nella
E' origine della fede in
ni, Rome, 1801, in-8.

I.—v.—r.

LIABECCHI ANTONIO, bibliothécaire, et l'un des plus extraordinaires de ce siècle naît à Florence, le 25 1633, de parents fortunés. Sa mère, restée veuve, le fit cependant apprendre d'abord de la langue latine et grecque, et le plaça en apprentissage chez Compagni, fameux professeur de cette ville ; mais son penchant bientôt que l'élève sentit de goût pour la littérature pour les arts ; le jeune homme consacrait ses épargnes à acheter des livres, et il consacrait de la nuit à des ouvrages qu'il s'était pro-

curés (1). La mort de sa mère lui laissa la liberté de se livrer tout entier à son penchant pour l'étude ; et aidé des conseils de Mich. Ermini, bibliothécaire du cardinal de Médicis, il fit de rapides progrès dans les langues et dans la science des antiquités : il restait tout le jour, enfermé dans son cabinet, un livre à la main ; et il avait une mémoire si heureuse, qu'il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu. Il devint bientôt l'oracle des savants : il répondait à toutes leurs questions avec une précision admirable, citant l'auteur, l'édition et la page où l'on pouvait voir la solution des difficultés qu'on lui proposait. Aussi le père Angelo Finardi trouva dans les mots : *In-ni-us Ma-glia echiu*, l'anagramme *Is unus bibliotheca mazna*. Le grand-duc Cosme III, informé du mérite de ce jeune homme, le nomma conservateur de la Bibliothèque qu'il venait d'établir dans son palais, et l'autorisa en même temps à faire copier

[illegible]

les manuscrits de la *Laurentienne* qu'il croirait utiles au public (1). Magliabecchi se trouva là comme dans son centre; mais l'immense quantité de livres dont il était entouré suffisait à peine pour contenter son insatiable avidité. Non-seulement il parvint à retenir la place où était chaque livre dans ces deux vastes bibliothèques, de manière à pouvoir le retrouver au besoin, les yeux fermés; mais il voulut se rendre aussi familières les autres bibliothèques principales de l'Europe. Quoiqu'il ne se fût jamais éloigné de Florence que de quelques lieues, il vint à bout, par la lecture des catalogues tant imprimés qu'inédits, par sa correspondance, et par ses entretiens avec les plus savants voyageurs, de connaître mieux que personne tous les grands dépôts littéraires; et sa mémoire prodigieuse les lui rendait toujours présents. On raconte à ce sujet qu'un jour le grand-duc lui ayant demandé un ouvrage fort rare, Magliabecchi lui répondit: » Signor, il est impossible de vous le procurer : il n'y en a au monde » qu'un exemplaire qui est à Constan- » tinople dans la bibliothèque du » Grand-Seigneur; c'est le septième » volume de la deuxième armoire du » côté droit en entrant. » Il avait une manière toute particulière de lire ou plutôt de dévorer les livres : quand un ouvrage nouveau lui tombait sous la main, il examinait le titre, puis la dernière page, parcourait les préfaces, dédicaces, tables, jetait un coup-d'œil sur chacune des divisions principales, et avait alors assez vu pour être en état de rendre compte, non-seulement de ce que le

livre contenait, mais encore sources où l'auteur avait pu venir bibliothécaire, Magliabecchi ne changea rien à ses habitudes; il était toujours négligé dans ses vêtements et il avait pour tout ameublement deux chaises et un grabat sur lequel il passait le petit nombre de jours qu'il ne pouvait pas dérober à ses autres occupations; le plus souvent même il était tout habillé sur sa chaise, sur les papiers et brochures; son lit était toujours couvert et sortait de son cabinet que quand il rendait à la bibliothèque, et à ces moments où elle était ouverte venait aussitôt après se renfermer au milieu de ses livres. Le grand-duc, connaissant sa répugnance à quitter le monde, le dispensait de paraître à la cour, et lui transmettait par un propre main les ordres qu'il avait à lui donner. Une vie si retirée ne mit point ce grand-duc à l'abri des envieux; on publiait sur lui un libelle outrageant : il se défendit de répondre (1); mais il se défendit à quitter Florence, pour vivre dans quelque coin écarté, car ses amis parvinrent à démentir la fausseté des reproches qu'on lui adressait. Le pape et le grand-duc tentèrent de l'attirer à leur cour, mais ni les honneurs, ni la fortune ne pouvaient ébranler un homme de ce caractère, et il n'eut aucun besoin de résister aux offres les plus brillantes. Le grand-duc, qui avait de plus en plus son mérite, le préparait dans son palais avec un soin tout à fait commode, afin de le tenir plus à portée de recevoir ce qu'exigeait son grand âge; et

(1) C'est à la permission donnée à Magliabecchi de faire transcrire des manuscrits à la bibliothèque Laurentienne, qu'on doit la publication de plusieurs ouvrages intéressants, qui y étaient cachés.

(1) C'est la *Vie* de Magliabecchi et de son ami, écrite en latin; ils y sont peints et décrits avec les plus odieuses. Manuscrit libelle à Bertolini da Barga.

ne l'occupa que quelques jours, trouva un prétexte pour quitter sa maison où il était

Il renvoyait le soir son valet, et passait une partie de la nuit jusqu'à ce que le livre lui échappât des mains, ou qu'il tombât accablé de sommeil. Il lui arriva d'une fois de mettre le feu aux habits en tombant ainsi sur un tas de charbons qu'il portait avec lui pendant l'hiver; et ce fut par un prompt secours toute sa bibliothèque eût été brûlée. Au mois de mai 1744, ce savant respectable, qui chez lui, fut saisi d'un accès violent et d'une faiblesse

obligeant de rentrer : aussitôt, il ne fit plus que se reposer, et mourut le 2 juin 1744 de l'année, à l'âge de quatre-vingt ans. Magliabecchi légua, par testament, à la ville de Florence sa bibliothèque, avec un fonds pour l'entretenir (2). On a vu un très bon long-temps la bibliothèque de Magliabecchi, à Florence, qu'il se proposait de publier, et en a paru un *Extrait* dans le *Giornale de l'Europa*, tom. xxxiii; et il est abrégé dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1744, et dans les *Mémoires de Nicéron*,

tom. iv et x, seconde partie. Magliabecchi n'a laissé aucun ouvrage remarquable; mais il n'en a pas moins mérité la reconnaissance de la république des lettres, pour les services nombreux qu'il a rendus aux savants les plus illustres de toutes les parties de l'Europe. Jean Targioni, conservateur de la bibliothèque *Magliabecchi*, a publié, sur les originaux, une partie des lettres des savants qui ont eu recours à ses lumières : *Clarorum Belgarum ad Magliabechium epistolæ*, Florence, 1745, 2 vol. pet. in-8°. — *Clarorum Venetorum epistolæ*, ibid. 1745, 2 vol. — *Clarorum Germanorum epistolæ*, ibid. 1745, in-8°. Cette collection est intéressante pour l'histoire littéraire de la fin du dix-septième siècle. C'est à Magliabecchi qu'on doit la publication de l'*Hedæpor con*, d'Ambroise le Camaldule (J. TRAVERSARI); — du *Dialogue* de Benoit Accolti : *De præstantia virorum sui ævi*; — des *Poésies latines* de Henri de Settimello; — de la *Vissia alzata*, etc., de P. G. Fillini (Voy. AFROSIO); de l'*Historia Florentinorum* de Barthélemi Scala, publiée par Olier Jacobson, Rome, 1677, in-4°; — des *Poëmatis* d'Ugolino Verini, publiés par N. Bartholini, Lyon, 1682, in-16, etc. Il a eu la plus grande part aux *Additions* de Léonard Nicodemus à la *Biblioteca Napoletana* du Toppi, et aux *Notizie degli uomini illustri dell' academia Fiorentina*, publiées par Jacq. Rilli; mais on n'a sous son nom qu'un seul opuscule : le *Catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque Médicæ*, inséré dans les *Amanitates litterar.* de Schellhorn, tom. iii, et des *Lettres* publiées dans les *Prose Fiorentine*, et dans quelques autres recueils. Ficoroni a fait frapper en

(1) Les *Mémoires de Trévoux* placent la mort de Magliabecchi au 4 juillet. Nicéron, tom. x, la met au 27 juin. Mais on lit sur son tombeau, sous le IV des nombres de pont, le 27 juin, c'est-à-dire le 27 mai.

(2) On voit par le tome mille, volumes tant de la bibliothèque de Trévoux, que de celle de Paris, que les livres de la bibliothèque de Magliabecchi ont été envoyés à Paris, et qu'ils ont été déposés dans une des bibliothèques de la ville. On a vu dans le tome mille, volumes tant de la bibliothèque de Trévoux, que de celle de Paris, que les livres de la bibliothèque de Magliabecchi ont été envoyés à Paris, et qu'ils ont été déposés dans une des bibliothèques de la ville.

l'honneur de ce savant incomparable, une médaille qui, au revers de son buste, le représente assis dans son petit jardin, tenant un livre, et recevant la visite de Diogène; avec la légende : *Scire nostrum reminisci*. Cette médaille, que Bonanni a fait graver dans le *Museum Kircherianum*, fut faite d'après une plus grande, en argent, exécutée par Jérôme Ticciati, fort mystérieusement; car la répugnance de Magliabecchi pour se laisser peindre, était telle qu'il ne voulut pas même jeter les yeux sur son portrait, dessiné secrètement par Dandini, d'après les ordres du grand-duc, auquel la reine de Prusse avait demandé ce tableau avec instance : il y est représenté tenant un volume de la Bible polylotte à la main. W—s.

MAGNAEUS (ARNE MAGNUSSEN, plus connu sous le nom latin d'ARNAS), historien islandais, né au mois de novembre 1663, à Ovenbecke, dans le district de Dale, était petit-fils du gouverneur de cette petite province. Après avoir fait ses études sous les yeux d'un maître habile, il fut envoyé, à l'âge de vingt ans, à l'université de Copenhague, où il se distingua par la vivacité de son esprit et par son application. Il commença à rassembler des documents sur l'histoire de l'Islande, et résolut de s'appliquer à la recherche des antiquités, principalement de celles des peuples du Nord. Thom. Bartholin favorisa son projet, et lui fit obtenir une mission en Norvège, pour y recueillir les livres, les manuscrits et les monuments propres à jeter des lumières sur les usages des anciens habitants de cette contrée. Il revint, vers 1690, avec une moisson plus abondante qu'on ne l'avait espéré; mais Bar-

tholin mourut quelques jours avant son retour, et Magnaeus se hâta de chercher un autre professeur. Mathieu Moth, conseiller royal de Danemark, lui fit acheter une table et un logement, et lui donna une gratification que Magnaeus employa à faire un voyage à l'étranger. Il demeura deux ans, dans des savants les plus distingués de l'Allemagne. De retour à Copenhague, en 1695, il continua de loger chez son bienfaiteur, et occupa ses loisirs à revoir l'histoire des Orcades, de Torfaeus : il dressa ensuite un catalogue de la bibliothèque de Rosecrantz, qui renfermait un grand nombre de manuscrits suédois, d'Islande et de Norvège, et emprunta une somme pour l'acquisition. Magnaeus fut nommé, en 1710, assesseur du conservateur des archives; l'année suivante, il fut envoyé par le roi en Islande pour en dresser la bibliothèque. Nommé pendant son absence professeur d'histoire à l'académie de Copenhague, il prit possession de cette chaire, en 1713. Quatre années après, on joignit à sa chaire celui d'adjoint au bibliothécaire, mais il eut la douleur de voir sa collection, confiée à ses soins, venir la proie des flammes; et cet accident détruisit la plus précieuse partie de sa propre bibliothèque, la plus riche qu'on eût encore en Danemark. L'histoire du Nord. Magnaeus vécut que peu de temps après; il mourut à Copenhague, le 10 janvier 1730. Par testament, il légua à l'académie 1000 volumes qu'il était parvenu à sauver de l'incendie, et tout ce qu'il possédait en Danemark, à condition d'y créer, à sa mort, deux places pour de jeunes

s. a. hinc h
 : I. Incerti a
 morum et p
 nou chronologia regum Da
 nia anno 1028 ad annum
 ignis, 1695, in-8°. ; il y a
 s notes intéressantes. Cet
 a été réimprimé dans les
 u rerum Danicarum (V.
 ick.). II. Magni, regis Nor
 restamentum, Copenhague,
 12-8°. Magnaeus avait ras
 grand nombre de chartes
 bres authentiques, dont le
 e a été publié par Gr. Jean
 , sous le titre suivant : *Diplo
 ma Arna-Magnæanum exhi
 menta diplomatica quæ
 Arnas Magnæus, historiam
 ura Danicæ, Norvegiæ et
 na regionum illustrantia*,
 1786, 2 tom. in-4°. ,
 deuxième volume renferme
 t relatif à la Norvège. III.
latina juris ecclesiastici
 i ; à la fin du tome 1^{er}. des
 s ecclesiæ Danicæ de Pont
 . IV. *Epistola ad Bas
 um*, de lingua Codicis ar
 à la tête de l'Ulphilas de Ben
 etc. V. *De appellatione go
 lingue Islandicæ* : à la fin des
 uig's Saga, Copenhague,
 in-4°. VI. *Explicatio ins
 is cornu Danici ex museo à*
 (dans le *Nova litteraria
 Baltici*, 1701). L'auteur
 ssé un fonds de mille ducats
 traduction et l'impression
 as et autres manuscrits an
 il avait légués à la biblio
 cadémique. Le roi confirma
 ndation, en 1760. Six sa
 rent nommés, en 1771, pour
 r de ce travail ; et ils mirent
 u jour le recueil suivant :
inga-Saga sive historia Or

*cadensium à primæ Orcadam per
 Norvegos occupatione ad exitum
 sæculi XII. Saga hins helga Magnu
 san, sive vita S. Magni insularum
 comitis. Ex manuscriptis legati
 Arna-Magnæani, cum versione
 latinâ, varietate lectionum et in
 dicibus : edidit Jonas Jonæus anno
 1780, sumptibus P. F. Suhm, Co
 penhague, 1780, in-4°. W—s.*

MAGNAN (DOMINIQUE), anti
 quaire, né en 1731, à Baillane, bourg
 près de Forcalquier, dans la Haute
 Provence, entra dans l'ordre des Mi
 nimes, à l'âge de dix-huit ans, et fut
 envoyé par ses supérieurs à l'uni
 versité d'Avignon, pour y terminer
 ses études. Il vint ensuite au couvent
 de la Ciotat ; et ce fut dans cette
 solitude qu'il sentit tout-à-coup
 naître et se développer en lui le goût
 des antiques. Il parvint à se procurer
 des médailles et des inscriptions ;
 obtint la permission de faire de fré
 quents voyages à Aix et à Marseille,
 pour visiter les cabinets précieux que
 renfermaient ces deux villes, et pro
 fita du séjour qu'il y fit pour former
 des liaisons et établir des correspon
 dances avec les savants qui parta
 geaient ses goûts. L'obligation où il
 se trouva d'aller professer la théolo
 gie aux collèges d'Avignon et de Mar
 seille, ne ralentit point son ardeur
 pour les antiquités : il augmentait sa
 collection, autant que ses moyens
 pouvaient le lui permettre ; et il se
 mit en rapport avec les antiquaires
 les plus célèbres de l'Allemagne et
 de l'Italie. L'empereur François 1^{er}.
 desira l'attacher au cabinet impé
 rial de Vienne ; mais le P. Magnan
 refusa les offres de ce prince, et se
 rendit en Italie par le Tyrol. A son
 arrivée à Rome, ses supérieurs le
 placèrent à la tête du couvent de la
 Trinité du Mont ; et il se vit enfin

libre de publier quelques écrits dont le succès étendit sa réputation dans toute l'Europe. En 1772, il fit un voyage en Provence, pour voir les amis qu'il y avait laissés : de là il se rendit à Paris, où il séjourna quelque temps ; et, prenant sa route par l'Allemagne, il revint à Rome, après une absence de deux ans. Il se hâta de reprendre ses travaux, et fit paraître successivement plusieurs recueils de médailles. Des tracasseries qu'il essuya de la part de son général, l'obligèrent de quitter Rome en 1794. Il se retira à Florence, où le chagrin s'empara de son esprit ; il tomba malade, et mourut à l'hôpital, dans le mois d'août 1796, à l'âge de soixante-cinq ans. Le P. Magnan était membre de la plupart des corps littéraires de l'Italie. On a de lui : I. *Dictionnaire géographique portatif de la France*, Paris (Avignon), 1765, 4 vol. in-8°. II. *La ville de Rome, ou Description abrégée de cette superbe ville*, Rome, 1763, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est orné de deux plans généraux, et des plans particuliers des quatorze arrondissements ou quartiers qui partagent cette ville. Les matières y sont disposées avec beaucoup d'ordre et de méthode : les jugements sur les tableaux, les statues, sont exacts et pleins de goût ; et Millin ajoute que cet ouvrage ne laisserait rien à désirer, si l'on y eût joint la description du musée Pio-Clementin, formé depuis sa publication. L'auteur revit cet ouvrage, et le fit reparaître en 1778, 4 vol. in-fol., avec 425 gravures, qui font tout le prix de cette nouvelle édition. L'ouvrage offre, sur tous ceux qui l'avaient précédé, l'avantage de présenter la description des monuments les plus nouveaux et les plus récem-

ment découverts. Il y a beaucoup d'inégalité de richesses : quelques-unes soignées, et d'autres négligées. III. *Problem. nativitat. Christi, ubi offerente vetere Herod nummo qui in nummoph. mentis* XIV P. M. *asser monstratur Christum n. anno VIII antè æram. contrà veteres omnes et chronologos*, Rome, 1771, ibid., 1774, in-4°. Mil cet ouvrage ayant eu l'approbation des savants, a été réimprimé plusieurs fois ; cependant il est dans ces deux éditions. IV. *Numismatica, in quibus populorum, insigniumque numismata omnia*, Rome, 1774, 4 vol. in-4°. C'est un Recueil de médailles, tirées de différents auteurs, mais sans explications critiques : des médailles sont mêlées avec celles qui sont les plus authentiques. Le succès de cet ouvrage, en peu de succès, des libraires ont voulu en distribuer dans un ordre un peu différent ; ils les reproduisirent sous les titres suivants : V. *Numismatica seu Bruttia hodi populorum numismata omnia*, ibid., 1775, in-fol. VI. *Numismatica*, etc., ibid., in-4°. VII. *Numismatica*, etc., ibid., 1775, grand in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont réimprimés. Ces différents recueils de médailles, très-bien classés, manquent d'explications ; mais ils ont l'avantage d'avoir rassemblé toutes les médailles de cet égard, et se proposent de publier en latin et en français les événements dont on a j

le s'choisir (Lip-
encore du P. I. Ten-
leomari amir., nome,
natre parties in-fol., oblong,
et des figures de médailles
et romaines. Il avait aussi
projet de donner, par sous-
, une espèce d'Encyclo-
sans le titre plus que sin-
s *Chose logiaire* ou *Chose-*
len fit paraître le *prospectus*
; mais il abandonna cette
se, qui ne devait pas être
stagnée à sa réputation. Il
lement été publié un frag-
titude: *Pannon palé des an-*
le S. A. R. Marie-Amélie,
de Parme, extrait de la
gio du P. Domin. Magnan,
1700, contenant ses ancêtres
ses huit aïeux inclusive-
Florence, 1796, in-fol. at-
Catalog. Moreau-St.-Méry,
15, 1819, in-8°): ce titre
opposer que l'ouvrage était
lement héraldique et généa-
: Le P. Magnan a, dit-on,
en manuscrit une partie de
ire des grands-ducs de Tos-
fillin a publié sur ce religieux
xice dans laquelle on pourrait
plus d'une inexactitude (*Ma-*
ncyclopédique, onzième an-
m. VI, pag. 340-46). W—s.
GNEN (JEAN-CHRYSTÔME),
du dix-septième siècle, é-
à Luxeuil dans le comté de
gne. Après avoir fait ses étu-
l'université de Dole, il alla
ie, et y pratiqua son art avec
succès qu'il fut nommé pro-
en médecine à Pavie: il rem-
te chaire pendant plusieurs
et obtint ensuite celle de phi-
ie. Le comte de Fuensalda-
ommé ambassadeur extraordi-
à la cour de France, en 1660,

le choisit pour son médecin, et l'ont-
mena avec lui à Paris. On ignore l'é-
poque de sa mort. Magnen était fort
entêté de l'astrologie, qu'il nomme
la reine des sciences, et dont peu de
personnes suivant lui sont capables
de connaître l'utilité. La ressem-
blance des noms l'a fait confondre
quelquefois avec le père Maignan. On
a de lui: I. *Democritus reviviscens*
sive de atomis; addidit Democriti
vita et philosophia, Pavie, 1646,
in-4°; Leyde, 1648, in-12; la
Haye et Londres, 1658, 1688, in-12.
Cet ouvrage est rare et curieux. II.
De tabaco exercitationes quatuor-
decim; Pavie, 1648, in-4°; ibid.,
1658; la Haye, même année; Am-
sterdam, 1669, in-12. L'auteur s'ex-
cuse d'avoir osé publier ce traité a-
près celui de Néander; mais il assure
qu'il ne s'y est déterminé que par
la certitude d'avoir recueilli des ob-
servations neuves sur l'emploi du ta-
bac en médecine. M donne d'abord
les différents noms de cette plante,
qu'il décrit, ainsi que toutes ses va-
riétés; il traite ensuite de sa culture
de ses propriétés, et examine les
tempéraments auxquels on doit en
conseiller ou seulement en permettre
l'usage: il réfute quelques opinions
de Néander; et après avoir parlé
des différentes préparations que peut
recevoir le tabac, il indique ses effets
utiles ou nuisibles. III. *De manna*,
liber singularis, Pavie, 1648, in-8°;
la Haye, 1658, in-12. Cet ouvrage
a été réimprimé plusieurs fois en
Hollande, à la suite du précédent.
M. Grappin lui attribue: *De aëre*
Ticinensi; et un traité *De viribus*
imaginationis. (Histoire abrég. du
comté de Bourgogne, pag. 298.)
W—s.

MAGNENCE (*Flavius-Magnen-*
tius - Augustus), tyran, était né

vers l'an 303, dans la Germanie, de parents obscurs (1). Il fut conduit fort jeune, prisonnier dans les Gaules, et, ayant embrassé la profession des armes, il parvint rapidement aux premières dignités militaires. Il avait de la valeur, aimait les lettres, et parlait avec éloquence : il était d'ailleurs dissimulé, cruel, avare et ambitieux. Le christianisme n'avait point adouci ses mœurs, ni affaibli les idées superstitieuses que lui avait inspirées, dans son enfance, sa mère, dont le métier était de prédire l'avenir. Magnence, promu au rang de capitaine des gardes de l'empereur Constant, songea bientôt à franchir l'intervalle qui le séparait du trône : il fit part de son projet au comte Marcellin, intendant des finances, et l'amena facilement à ses vues. Marcellin persuada aux soldats qu'il était de leur intérêt de n'obéir qu'à un prince actif et vigilant : lorsqu'il crut les esprits bien préparés, sous le prétexte de célébrer la naissance de son fils, il donna une fête aux personnages les plus distingués de la cour, qui était alors à Autun. Le repas fut prolongé avec adresse bien avant dans la nuit. Tout-à-coup Magnence, qui avait feint de se retirer, parut au milieu des convives, revêtu de la pourpre et du diadème, et accompagné de ses gardes : aussitôt mille cris le proclamèrent empereur ; et tous ceux qui étaient présents, effrayés de ses menaces ou séduits par ses promesses, confirmèrent son élection. Magnence donna à l'instant l'ordre de fermer les portes de la ville, et de massa-

crer Constant (1) : le malheureux prince, averti à temps du danger, fuyait déjà vers l'Espagne ; fut atteint avant d'avoir pu franchir les Pyrénées, et périt sous les coups de quelques assassins. (Voyez CONSTANT.) Magnence, maître de l'Empire, chercha à affermir son autorité ; il s'appuya sur Vétranien, gouverneur de l'Asie, et dont ses soldats furent malgré lui un nouveau maître. (Voyez VÉTRANIEN.) Il créa Marcellin grand-maître du palais, et donna le commandement de l'armée qu'il envoya contre Néphros, qui s'était emparé de Rome : bientôt après, son heureux rival mourut dans l'ancienne capitale du monde, fait massacrer les autres citoyens, dont il confisqua les biens, et força les autres à lui sacrifier leur vie, en versant au tiers la moitié de leur fortune ; et créa au milieu des massacres et des déceptions, le peuple lui prodigea le titre de libérateur de Rome, de restaurateur de la liberté. Il créa Césars ses deux fils, Décence et Desiderius, et donna le premier le commandement des légions italiennes dans les Gaules. (Voy. DÉCENCE.) Il poussa jusqu'à envoyer des ambassadeurs à Constance, retenu en Orient par la guerre contre les Perses, et lui proposa une alliance avec le fils de son frère. Constance rejeta la proposition avec horreur ; Magnence, ne pouvant pas méconnaître ses intentions, se disposa à la guerre. Il rassembla une armée considérable, et marcha au-devant de Constance, sur lequel il remporta quelques avantages. Les de-

(1) Gibbon conjecture que Magnence avait reçu le jour au milieu d'une de ces colonies de barbares établies dans le Gap par Constance Chlore. (*Hist. de la décadence de l'Empire*, tom. IV, ch. 18.)

(1) Constant avait été le bienfaiteur de l'empire, et on dit que, dans une révolte, ce prince sauva la vie au coureur de son trône.

se virent aux
sur la Drave, (1111)
ille fut longue et
nee y fit des prodiges de va-
mais enfin la fortune se déclara
lui, et il fut obligé de se reti-
dit que cette victoire coûta
moins plus de cinquante mille
es de leurs meilleures troupes,
cette perte qu'ils ne purent
réparer, facilita les invasions
rbares. Magnence ayant ras-
les débris de son armée, pas-
Italie; mais les peuples ayant
arti contre lui, il se retira
Gaules. Atteint par les gé-
de Constance, dans les dé-
Alpes, il y éprouva une
le défaite, et s'enfuit à Lyon.
t ses affaires désespérées, et
ut que ses soldats ne le livras-
vainqueur avec sa famille, il
sa propre main son frère Desi-
et sa mère, et se laissa ensuite
sur son épée, le 11 du mois
353. Il avait occupé le trône
ans et sept mois. Sa veuve,
e, épousa l'empereur Valen-
On a de ce tyran des médail-
toutes sortes de métaux.

W—s.

GNI (JEAN), évêque suédois,
en 1583, à Wexioe; ce qui
l'on le désigne aussi sous le
e *Wexionensis*. Il devint mai-
arts en Allemagne, et fut
é, à son retour en Suède, pro-
d'histoire à Upsal: s'étant
aux études théologiques, il
docteur en théologie, et ob-
évêché de Skara. Il mourut
51. La reine Christine avait
de considération pour lui: et
à sa recommandation qu'elle
un collège dans la ville de
On a de lui un grand nom-
ouvrages, dont les principaux

: I. *Synopsis historiae univer-*
Upsal, 1622, in-8°. II. *Tabu-*
lica, ou explication de l'Apo-
calypse, Upsal, 1637. III. *Seren. et*
potent. principis D. Gustavi Adol-
phi, debitum elogium, quo præser-
tim res priscae Gothorum conser-
tur cum modernis regis Gustavi in
Borussia et Germania bellis, Up-
sal. 1632. C—AU.

MAGNIA - URBICA (*Magnia-*
Urbica-Augusta), impératrice ro-
maine, n'est connue que par les mé-
dailles: on ignore le lieu de sa
naissance et la famille dont elle est
sortie; enfin, on n'est pas d'accord
sur l'empereur qu'elle avait épousé.
Occone, Angeloni, Tristan et Patin
prétendent qu'elle était belle-fille de
Maximien-Galère, et par conséquent
femme de Maxence. GÉNÉBRIER pu-
blia, en 1704, une *Dissertation* sur
une médaille de Magnia-Urbica (*V.*
GÉNÉBRIER, XVII, 65), qui re-
présente au revers une femme as-
sise, regardant deux jeunes gens de-
bout devant elle: cette femme ne
pouvait être que l'impératrice, et les
deux jeunes gens ses deux fils; il
en conclut, avec beaucoup de vrai-
semblance, que Magnia-Urbica était
la femme de Carus, et la mère de
Carinus et de Numerien. Cette opi-
nion fut adoptée par les plus célèbres
antiquaires; mais le baron de Stosch
ayant acquis, en 1755, une médaille
de moyen bronze, représentant
d'un côté la tête de Carinus, et au
revers celle de Magnia - Urbica, il
adressa à l'académie de Cortone une
Lettre dans laquelle il prétend que
cette médaille suffit pour démontrer
que cette princesse était la femme
de Carin. Ce sentiment trouva des
partisans et des contradicteurs;
l'abbé Belley, qui se rangea parmi
les derniers, lut, en 1756, à l'aca-

dénie des inscriptions, un *Mémoire* pour prouver que, malgré la médaille du baron de Stosch, l'opinion de Gênebrier était la seule raisonnable : en effet, on voit par la médaille de Gênebrier que Magnia-Urbica avait deux fils, et que tous les deux étaient déjà revêtus de la toge ou robe virile; elle n'a donc pas pu être l'épouse de Carinus ou Carin, qui, dans un règne de trois années, eut neuf femmes, et qui d'ailleurs périt trop jeune pour qu'il ait pu voir ses enfants à l'âge de la virilité. D'un autre côté, si l'on connaît beaucoup de médailles d'empereurs portant au revers la tête de leur épouse, il en existe également un grand nombre avec la tête de leur mère : Livie et Tibère, Agrippine et C. Caligula, Maumée et Alexandre Sévère, etc. Ainsi la médaille du baron de Stosch, loin de détruire l'opinion de Gênebrier, ne ferait que la confirmer; Magnia-Urbica fut la mère de Carinus, et par conséquent la femme de Carus. Khell, onze ans après, publia, sur le même sujet, une dissertation dans laquelle il cherche à faire prévaloir le système de Stosch, sur celui de Belley : *Epicrisis observationum Cl. Belley in numum Magniæ Urbicæ Aug.*, Vienne, 1767, in-4°. Eckhel, après avoir pesé les raisons de part et d'autre, regarde ce singulier procès comme encore indécis; mais il tient pour plus probable l'opinion qui fait Magnia-Urbica femme de Carinus : il ajoute qu'un homme très-versé dans l'histoire de la numismatique, lui a dit que la médaille citée par le baron de Stosch, était l'ouvrage d'un faussaire moderne, et qu'elle avait été fabriquée à Florence, du temps même de Stosch. (*Doctrina numorum veterum*, t. VII,

n. 519.) Les médailles de l'Urbica les moins rares sont en petit bronze : on n'en connaît d'authentiques en argent. V

MAGNIEN, né en 1745, mort le 31 décembre 1816, avait à ses heureuses dispositions sa constante passion pour le travail, plutôt qu'à une éducation soignée, ses connaissances en sciences, en commerce et en économie politique. Il leur dut également avoir surmonté les obstacles qui semblaient d'abord l'éloigner de ces premières places de l'administration, puisqu'il débuta par être simple employé de la ferme générale. Il passa par tous les grades, celui de contrôleur aux contributions des sels à Riom, lorsque M. de Lamoignon, directeur des fermes à Paris, se l'attacha en qualité de collaborateur. C'est là que M. Magnien composa son *Tarif des divers droits des douanes* qui se percevaient en France, 1786, 4 vol. in-8°. On ne peut apprécier le mérite de cet ouvrage, il faut se rappeler que le système était alors divisé entre les principes des Français et des étrangers, les uns aux uns, et que chacune avait son tarif particulier, et que d'autres, tels que le Languedoc et la Provence, présentaient au commerce des tarifs d'usage, dont le système était la vieille pancarte qui l'empêchait de quai. M. de Trudaine, d'après les vœux émis par Magnien de voir paraître avec les bureaux qui régulaient la circulation, tous ces tarifs divers, pour les remplacer par des *droits uniformes* qui se percevaient aux frontières du royaume, eut l'honneur de mettre ce projet à exécution, et en chargea Dupont de Nemours et Magnien. Le plan et les détails d'exécution étaient à la veill

né au conseil, lorsque les généraux furent convoqués. De Nemours, nommé député, aux comités d'agriculture et de commerce, son ancien collaborateur la suite du travail qui devait régler le système des douanes, lui succéda. Sur le rapport fait au nom des services qu'avait

Magnien, il fut nommé administrateur des douanes; et il en fit pendant vingt ans les fonctions. On a de lui : I. Une brochure *commerce de la France avec l'Afrique, les possessions au-delà du cap et le Levant*, publiée en 1796. Ce petit ouvrage ne dut attirer l'attention par les idées sages et l'exactitude des notions. II. *De l'influence que peuvent les douanes sur la prospérité nationale*, in-8°, de quarante pages, Paris, 1801. III. *Tarif des droits de douane et de navigation sur les produits de l'empire français*, 1808, in-8°. IV. *Dictionnaire de la législation et des droits de douane*, 1806, in-8°; trois volumes. V. (Avec M. Deu) *Dictionnaire des productions de la nature et de l'art*, 3 vol. in-8°, 1809. Cet ouvrage, d'un mérite reconnu, a été souvent consulté. J—B.

GNOCAVALLI (FRANÇOIS-VALENTIN), comte de Varengo, artiste et poète, naquit à Casal, le 27. Après avoir reçu les premiers principes des belles-lettres à sa patrie, il fut envoyé par ses parents au collège royal de Parme, où il fit distinguer par ses progrès en sciences et dans la poésie. Retour dans sa patrie, il se distingua puissamment par son exemple et par la littérature italienne de ses brillants que les partisans du des *seicentisti* avaient égale-

ment introduits dans cette partie de l'Italie. A l'âge de trente ans, il commença à s'appliquer à l'architecture, et sut introduire dans sa patrie la manière grande et simple des Romains et de Palladio. Au milieu de ces études, il ne négligeait point la culture des lettres, et surtout de la poésie. Plein de verve et d'énergie, doué des sentimens les plus nobles et les plus élevés, il obtint sur le Parnasse italien une place distinguée; et, dans le genre de la tragédie, il fut, sinon un émule, du moins un précurseur d'Alfieri, et l'un des premiers Italiens qui, avant ce grand tragique, ont mérité de se faire un nom dans cette partie si difficile de la littérature. Sa tragédie de *Corradin*, marquis de Monferrat, représentée d'abord à Parme, puis dans presque toutes les villes d'Italie, obtint un tel succès, qu'on la mit en pantomime, afin de pouvoir la jouer sur les théâtres mêmes qui manquaient d'acteurs capables de la représenter. Parvenu à l'âge de 77 ans, il se chargea d'un cours d'observations météorologiques, qui furent insérées dans le *Journal météorologique* qui prit naissance à cette époque à Turin; et il s'appliqua pendant plusieurs années à ce travail, avec autant de savoir et de persévérance que s'il en eût fait l'étude constante de sa vie. Il avait écrit sur l'architecture plusieurs traités qui font honneur à ses connaissances, mais qui sont restés inédits. Ce sont des dissertations : 1°. sur le théâtre olympique de Vicence; 2°. sur l'harmonie des proportions moyennes; 3°. sur le beau réel de l'architecture; 4°. sur la construction des voûtes, etc.; 5°. enfin plusieurs autres *Mémoires sur le véritable goût des ornemens*.

On n'a publié de ces ouvrages que sa *Dissertation critique sur le nouveau théâtre que l'on propose de construire à Casal*, et ses tragédies. I. *Corradin, marquis de Monferrat*. II. *Roxane*. III. *Sophonisbe*. (V. l'éloge historique de cet auteur, par le comte Ponziglione, Turin, 1789). P—s.

MAGNOL (PIERRE), médecin et botaniste français, né à Montpellier, en 1638, y fut reçu docteur en 1659; mais il s'attacha de préférence à l'étude des plantes, et y fit assez de progrès pour mériter les éloges de Tournefort. Celui-ci le fit connaître à Fagon, par la protection duquel Magnol fut nommé, en 1694, professeur de botanique au jardin de Montpellier: il en remplit les fonctions d'une manière distinguée, et mourut dans la même ville en 1715. On a de lui: I. *Botanicum Montpelicense, sive plantarum circa Montpelium nascentium index*, Lyon, 1676, in-8°.; cet ouvrage est une liste alphabétique des plantes du Languedoc, contenant un petit nombre de descriptions fort incomplètes, avec l'indication des localités, et des propriétés médicinales: il est accompagné de 23 planches, d'une exécution médiocre sous tous les rapports. II. *Hortus regius Monspelienensis*, etc., Montpellier, 1697, in-8°.; c'est un catalogue des plantes cultivées dans le jardin de cette ville, désignées par les noms ou les phrases de Bauhin ou d'autres botanistes; les vertus de quelques plantes y sont indiquées: sur les vingt-quatre figures qui y sont jointes, quinze sont de Tournefort, et se distinguent par l'exactitude et la finesse des détails. III. *Prodromus historiæ generalis plantarum in quo familiæ plantarum per tabulas disponantur*, Montpellier, 1689, in-

8°. Magnol ayant observé le règne animal, 1°. des familles distinctes; 2°. des espèces; 3. divisés qui n'appartiennent proprement à une famille (des monstres), trouve de l'entre ce règne et le règne végétal, offre les mêmes caractères sur cette idée-mère, desquels il fonde sa méthode, mais comme il lui parut insuffisant de tirer de la fructification signes caractéristiques des familles, tout en avouant que les petites différences doivent être tirées du fleur et de la graine, il s'est contenté d'attacher à toutes les parties, et a trouvé, par ces affinités entre des plantes, que le reste diffèrent par des caractères sententiels; il pense même qu'on pourrait en tirer des milliers de familles qui sortent de la graine, pourraient offrir des caractères de familles. On voit que Magnol avait, pour son système, des idées très-saines, et qui se rapprochent de celles qui ont servi de base à la méthode naturelle: elles ont, beaucoup de rapport avec celle de Rai et de Morison, de même que sa méthode, qui en a aussi le défaut, celui de séparer les familles d'arbustes d'avec les plantes ligneuses: les détails en présentent une foule: c'est ainsi qu'une famille de plantes très-accessoires, la vigne, la casse et le laurier, se trouvent avec les orchidées, si bien distinguées par Columna; la circe et l'ophioglosse et l'ortie; le cerf et les renoncules, et les caractères plantarum, de Montpellier, 1720, in-4°.; ouvrage publié par son fils, qui

en 1706, so-
nant les idées
quelquefois util-
travail, Magnol s'attache ici-
ement à une partie, le calice,
nte, selon lui, un caractère
et certain, qu'il peut servir
à une classification pour
es plantes connues et à dé-
; et il établit une triple divi-
damentale sur la présence
e extérieur ou périanthe, du
térieur ou péricarpe, et des
ices. Cette unité de caractère
remier coup-d'œil, quelque
e séduisant : mais on s'aper-
tôt que Magnol n'a pas, sur-
me, des connaissances plus
que ses prédécesseurs ; et
l, dès les premiers chapitres,
il rompt les rapports na-
c'est ainsi que la *prele* figure
loblon et le *chanvre* ; la ra-
vec la *garance* ; le *nénuphar*
grenadille, le *ciste*, l'*ama-*
etc. Une de ses sections,
ée de plantes à calice exté-
fleurs polypétales, se divise
flore non speciosa, com-
oude, l'*ortie* et les *jones* ; en
flore magis speciosa, comme
e ; en plantes *flore speciosa*,
la *filipendule*, les *renon-*
plantain d'eau, le *frai-*
c. On n'est point surpris de
le corail et les autres zoo-
rangés parmi les plantes,
ne furent séparés que quel-
nées plus tard. Ce système
d'honneur à l'auteur ; et il
ment inférieur à sa méthode,
ait à désirer qu'il n'eût pas
lié. On a reproché, avec
à Magnol, d'avoir, dans la
de cet ouvrage, traité avec
ande sévérité Tournefort,
gloire est fondée sur des

titres bien plus solides que sa mé-
thode, et que Magnol n'aurait pas
dû passer sous silence. Cette conduite
est d'autant moins excusable que,
dans ce même ouvrage, on trouve
beaucoup de traces de la liaison qui
paraît avoir régné entre lui et
Tournefort. Les ouvrages de Mag-
nol, malgré ces défauts, et quoi-
qu'ils ne contiennent que des des-
criptions fort imparfaites et en très-
petit nombre, contribuèrent à ré-
pandre le goût de la botanique ; et il
partage, avec les botanistes de son
temps, le mérite d'avoir appelé
l'attention des savants sur les mé-
thodes naturelles. Le genre *Mag-*
nolia que Plumier lui avait con-
sacré, et qui n'était composé que
d'une espèce, est devenu le *Talama*
de Jussieu ; et le genre *Magnolia* a
été appliqué par Linné à des arbres
de l'Amérique, de la Chine et du
Japon, qui font un des plus beaux
ornements de nos jardins. D—u.

MAGNON (JEAN) (1), poète fran-
çais du dix-septième siècle, né à
Tournus dans le Maconnais, fit ses
études à Lyon, et exerça dans cette
ville, la profession d'avocat. Il vint
ensuite se fixer à Paris, et se mit
à travailler pour le théâtre ; sa tra-
gédie d'*Artaxerxès* fut représentée
en 1645, par l'illustre troupe : c'est
ainsi qu'on nommait une société de
jeunes gens qui jouaient la comédie
dans la salle du jeu de paume au fau-
bourg St.-Germain. Molière en faisait
partie, et il est probable que Magnon
prit lui-même un rôle dans sa pièce. Il
renonça enfin à la carrière dramati-
que, et forma le dessein, très-sage
assurément, « de ne plus rien écrire
» qui le fit rougir devant les hommes
» ou repentir devant Dieu. » Ce fut

(1) Papillon le nomme *Magnien*.

alors qu'il entreprit la *Science universelle*; compilation immense, mais » si bien conçue et si bien expliquée, » dit-il, que les bibliothèques ne » devaient plus servir que d'un or- » nement inutile. » Il annonça ce projet dans la préface de la tragédie de *Jeanne de Naples*; et l'on peut juger, par le passage suivant, combien il en était satisfait : « Que si » Lucrèce, dit-il, pour avoir fait » quelques vers sur les premiers » principes de la nature, s'attribue » une gloire comme divine, quel ap- » plaudissement ne me promettrais- » je pas de mon travail, s'il ne me » suffisait de la satisfaction que j'y » recevrai, et de cette récompense » éternelle que j'en espère d'un Dieu » à qui je serai redevable d'un ou- » vrage si nouveau ! » Il venait d'en mettre le premier volume sous presse, lorsqu'il fut assassiné par des voleurs sur le Pont-Neuf, vers la fin du mois d'avril 1662 (1). On ne peut nier que Magnon ne fit des vers avec une grande facilité. Comme il travaillait à son poème, quelqu'un lui ayant demandé s'il serait bientôt achevé : — Bientôt, répondit-il ; je n'ai plus que cent mille vers à faire. On a de lui : 1. Des *Tragédies* ; dont *Artaxercès* ; c'est la moins mauvaise. — *Josaphat et Baalam*, 1646. — *Sejanus*, 1647. — *Le Mariage d'Orondate et de Stativa*, 1648. — *Le grand Tamerlan et Bajazet*, 1648. — *Jeanne 1^e*, reine de Naples, 1656. — *Zénobie, reine de Palmyre*, 1660. II. Les *Amants discrets*, comédie,

1645. III. Les *Heures du chrétien* divisées en trois journées, et écrites en vers et en prose, 1654, in-8°, avec des fig. Chauveau : l'auteur y prend le d'historiographe du roi. IV. *Science universelle*, en vers libres, ibid. 1663, in-fol. (1).

MAGNUS, surnommé *Lac* roi de Suède, né en 1240, é second fils de Birger, comte de lais, et obtint un duché à la mort de son père. Valdemar son frère fut élevé sur le trône. Celui-ci, faible et mal conseillé, ayant pris un pèlerinage, Magnus, chef de l'administration pendant son absence, se fit un parti, et conçut le projet de s'emparer de la couronne. Au retour de Valdemar, la rébellion éclata bientôt entre les frères, et ils levèrent l'un et l'autre des troupes. Magnus remporta une victoire décisive, fit le roi prisonnier, et le remit ensuite en liberté, céda quelques provinces, mais arrêta peu après pour le condempner à une détention perpétuelle. Assis sur le trône, le vainqueur de Valdemar épousa Hedwige, fille de Gérard comte de Holstein, et fit à sa cour un grand nombre d'étrangers, qu'il combla de faveurs et de grandes familles de Suède éclatèrent en menaces ; mais le roi n'y fit point attention, il se forma un parti de mécontents, qui massacra Hugman, son favori, et s'empara de Gérard, père de la reine. La princesse elle-même fut sur le point d'être arrêtée ; mais elle parvint à se mettre en sûreté dans un couvent. Magnus eut recours à la di-

(1) Lors qu'il parla de cet accident dans la *Gazette* du 29 avril.

Un des forts auteurs de nos jours,
Un de nos favoris du Parnasse,
Qui pour être admis au Parnasse,
M'a vu, l'esprit tout plein de feu,
J'ai assés été depuis à Paris.

(1) Voyez une *Lettre* de François-Platnon, son arrière-petit-fils, dans le *Journal* de samedi 3 mai 1787 ; et une autre en réponse de Mury, dans celui du lundi suivant.

ne témoigna aucune émo-
 l'air d'applaudir à la con-
 mécontents, et les invita
 m festin. La plupart s'y ren-
 persuadés que leur au-lace
 ravé le monarque, et qu'il
 unilier devant eux. Mais à
 rives, ils furent arrêtés, et
 a Stockholm, où leur tête
 ous le glaive du bourreau.
 astrophe n'abattit pas néan-
 es prétentions et la jalousie
 ds. Pour se ménager un ap-
 tre eux, Magnus flatta le
 et protégea le peuple. Il
 es prérogatives des évêques,
 des églises, des couvents,
 va scrupuleusement les céré-
 de la religion. Un concile
 é, en 1279, dans la ville
 ortelje, donna un décret qui
 nait aux peines les plus ri-
 es quiconque attenterait à
 me d'un roi, reconnu sacré
 glise : il porta aussi des lois
 contre les voleurs. Le peuple
 les mesures du prince, par-
 our du calme et de la sécurité,
 ma sincèrement à sa cause,
 contra toujours prêt à la dé-
 de caractérisa l'administra-
 tion, en lui donnant le sur-
Auld dux, qui veut dire, *ser-*
eg arges. Magnus fut le pre-
 de Suède qui entreteint des
 s s'adives avec les puissances
 res, et qui organisa des mili-
 a encourager les habitants à
 es drapeaux, il accorda des
 és territoriales à ceux qui se
 ent avec des armes et des
 : ce qui fit naître la dis-
 des terres en exemptions et en
 qui subsiste encore. Par des
 nous hostiles avec les états,
 et se faire accorder un vaste
 , et la propriété des quatre

grands lacs, Melar, Hielmar, Wé-
 ner, et Wetter. Les anciens revenus
 de la couronne ne pouvaient suffire
 à un monarque qui cherchait à relever
 l'éclat de la royauté par une repré-
 sentation imposante, qui donnait des
 tournois, qui avait une cour nom-
 breuse, qui recevait des ambassades
 et qui faisait élever des édifices con-
 siderables à l'usage de la famille
 royale. Après avoir assuré la succes-
 sion à son fils Birger, Magnus mou-
 rut en 1298, dans l'île de Wisingsoe.
 Des paysans transportèrent solennel-
 lement son corps à Stockholm, où
 il fut enterré dans l'église des Fran-
 ciscains.

C—AU.

MAGNUS, surnommé *Smek* (le
 Leurré), roi de Suède, né en 1316,
 était fils du duc Eric, et succéda à
 Birger, en 1320, à l'âge de quatre
 ans. La couronne de Norvège lui
 était également tombée en partage à
 la mort de Haquin, son parent, qui
 n'avait point laissé de fils. Le sénat
 de Suède prit ce roi, encore enfant,
 sous sa tutelle, et profita de cette
 circonstance pour obtenir un pou-
 voir auquel il avait aspiré depuis
 long-temps. Matthias Eethimé-
 son, sénateur, fut chargé de l'admini-
 stration. Il entreprit des guerres
 contre les Russes, et contre un des
 grands vassaux nommé Guat. Par
 des négociations habilement con-
 duites, et par l'ascendant de sa répu-
 tation, il réunit à la Suède les
 provinces de Scanie, de Blekingen et
 de Halland, que le Danemark avait
 long-temps possédées. En 1337,
 Magnus prit lui-même les rênes du
 gouvernement. Tour à tour faible et
 entreprenant, décliné et irrésolu, ce
 prince devint le jouet de l'ambition
 des seigneurs et du clergé. Malheu-
 reux dans une guerre contre les
 Russes, réduit à toucher au denier

de Saint-Pierre pour suffire aux dépenses publiques, mis à l'interdit par la cour de Rome, ayant bravé cet arrêt et choqué la multitude par des propos qui annonçaient peu de docilité pour l'Eglise, il perdit la confiance des états, qui dérobèrent que son fils Éric partagerait le pouvoir avec lui : ce prince mourut peu après ; et la femme de Magnus, Blanche de Namur, fut soupçonnée de l'avoir empoisonné. Dans le même temps, Magnus négociait avec Valdemar, roi de Danemark, au sujet des trois provinces réunies par Matthias Kethilmundson, et se laissa persuader de les céder à Valdemar. Cet acte de faiblesse lui attira le mépris des Suédois, et lui valut le surnom de *Leu-ré* (Smek). Les états lui associèrent alors son fils Haquin, qui, depuis plusieurs années, avait régné en Norvège. Après quelques débats entre les deux rois, Haquin s'entendit avec son père, pour résister à la faction des grands ; mais ceux-ci s'étant réunis solennellement en confédération, offrirent en 1363 la couronne de Suède, au duc Albert de Meklenbourg. Une guerre éclata entre ce prince, et les deux monarches détrônés, et la fortune se déclara contre ceux-ci. Magnus, fait prisonnier, fut obligé pour recouvrer la liberté de donner une renonciation formelle, et se retira en Norvège, où il se noya par accident, en 1374. Haquin continua de régner sur les Norvégiens, et parvint à se maintenir parmi eux, avec le secours de Valdemar roi de Danemark, dont il avait épousé la fille. C'était Marguerite surnommée la Sémiramis du Nord, qui après la mort de son père, de son époux et de son fils, ceignit le diadème en Danemark et en Norvège, monta peu après sur le trône

de Suède, et réunit les trois royaumes par le pacte signé à Calmar.

MAGN S I^{er}., dit le Bon, de Norvège et de Danemark, fils de St. Oläus. Il avait son père en Russie, lorsque celui-ci s'enfuit dans ce pays, pour échapper à Canut, roi de Danemark, qui avait conquis la Norvège. Canut donna ce royaume à son second fils, sous le nom d'Emma, sa mère, qui gouverna le peuple par ses lois dures. Les grands offrirent la couronne à Magnus, réfugié en Russie. Il en vint en Norvège, en 1034, et se retira en Danemark, où il fut avant son frère Canut II. Il essaya de s'emparer de la Norvège ; mais il préféra prudemment de renoncer à ses prétentions : reconnaître Magnus en qualité de roi : il fut, de plus, stipulé dans le traité conclu entre eux, que le plus âgé des deux survivrait, hériterait des états de l'autre, supplantant celui-ci mourut sans enfants. Douze seigneurs danois et norvégiens garantirent par serment l'exécution de ce traité singulier. Canut mourut, en 1042, et son fils, prévu par cet accord, arriva en Norvège avec une flotte de soixante-dix vaisseaux. Le bruit de ses vertus l'avait précédé, et il fut reçu avec joie à Viborg, en Jutland. Les habitants de cette ville, située à l'embouchure du Danube, venaient de se soulever contre Canut I^{er}, leur roi, et désolaient la mer Baltique par leurs pirateries. Magnus alla à Viborg, et parvint à faire parer de cette ville, la destruction de la piraterie. Il tourna triomphant en Norvège, et fut reçu par son oncle, son fils d'une sœur de Canut, et le seul prince de sa race qui restait, s'était tenu caché à la

Après la mort
il avait pu d
confiance dan
se, il accourut lui deman
une portion de l'héritage de
s, mais seulement un em
pous le combla d'honneurs,
et le nommer vice-roi de Da
Suédon ne profita des bien
Magnus, que pour soulever
à le pays qu'il administrait.
arrivé avant que Suédon
mettre en état de défense,
traint à se retirer en Suède,
estuaite ses armes contre
is, qui ravageaient le Jut
ridional et le Holstein, et
sur eux une victoire com
ces entrefaites, Suédon,
les Suédois, vint attaquer
Magnus, et fut constam
nt. Il crut seigneur la for
s favorable en unissant ses
ceux de Harald, oncle de
qui, après un long séjour
pays étrangers, venait, en
clamer la moitié du trône
ège. (Voyez HARALD III,
p. 596.) Magnus ne voulut
ord y consentir. Harald ne
soulever la Norvège. Ce
Magnus cédant aux conseils
mistres qui lui représentè
les richesses prodigieuses
val pourraient finir par lui
e succès de son entreprise
peuple pauvre et ami du
ent, offrit à Harald la moi
Norvège en échange de la
ses trésors, et se réserva
nce. Tous deux vécurent
intelligence, malgré les ef
l'on employa pour les di
l'année suivante, Magnus
ald avec lui en Danemark;
rut, en 1047, laissant ce
à Suédon, et la Norvège à

Harald. Renommé par sa bravoure
extrême, Magnus ne brillait pas
moins par sa bonté et sa générosité,
qui ne laissèrent jamais l'ambition
éclater dans son cœur. Maître, com
me Canut-le-Grand, du Danemark
et de la Norvège, aussi entreprenant
et aussi guerrier que ce conquérant,
il avait résolu de se prévaloir de son
traité avec Canut II, pour réclamer
l'Angleterre, et il la fit demander à
Édouard le confesseur. La réponse
d'Édouard fut modérée; il exposait
ses droits au trône de ses ancêtres,
et les disgrâces qu'il avait essuyées
pendant que les rois danois l'avaient
occupé. Il finissait par quelques re
proches adressés à Magnus, sur son
ambition, qui n'était pas satisfaite
de la possession de deux couronnes,
lui qui pendant long-temps n'avait
pu prétendre à aucune. Magnus, tou
ché de cette lettre et du souvenir
qu'elle lui rappelait, répondit aux
envoyés d'Édouard : « C'est assez,
» en effet, d'avoir deux royaumes à
» gouverner, si Dieu m'accorde as
» sez de sagesse pour y réussir. Je
» ne puis oublier que j'ai moi-même
» été long-temps errant et persécuté
» par la mauvaise fortune. Dites à
» votre roi que je ne songerai plus
» à lui ôter le royaume de ses pères,
» et qu'il en peut jouir à l'avenir en
» paix et en tranquillité. » Magnus
réforma les lois de Norvège; mais
son code n'existe plus. E—s.

MAGNUS II, que son père, Ha
rald III, avait fait proclamer roi de
Norvège avant son départ pour l'An
gleterre, lui succéda en 1066. Il régna
d'abord seul; mais l'année suivante il
partagea le royaume avec son frère
Olaus, se réservant la partie septen
trionale, et unit ses forces aux sien
nes contre Suédon II, roi de Dane
mark, qui leur avait déclaré la

guerre, espérant de les désunir. Magnus mourut en 1069. — MAGNUS III, dit Barfod (*aux Pieds nus*), à cause de la chaussure des montagnards écossais, qu'il avait adoptée, fut reconnu roi de la Norvège méridionale, après la mort de son père Olaüs III, en 1087. La partie septentrionale éleva au trône Haquin II, fils de Magnus II. La guerre entre ces deux princes dura jusqu'à la mort de Haquin, en 1089. Magnus, qui n'avait pu battre les troupes de son rival pendant sa vie, les défit ensuite, et fit périr plusieurs chefs. La terreur ramena la tranquillité, qui ne fut plus troublée en Norvège. Le caractère belliqueux de Magnus lui fit porter la guerre dans les Orcades, les Hébrides, et en Irlande. Il nomma son fils Sigurd, roi des Orcades. Il ne fut pas si heureux contre Ingou, roi de Suède. Ayant ensuite voulu conquérir l'Irlande, il prit Dublin, mais fut tué dans une sortie, le 24 août 1103. — MAGNUS IV, dit *Blinde* (l'Aveugle), succéda, en 1130, à son père, Sigurd I^{er}. La dureté de son caractère l'avait rendu odieux ; aussi Harald Gillichrist (V) n'eut pas de peine à lui arracher la moitié du royaume. Bientôt la guerre éclata : Magnus eut d'abord l'avantage ; mais Harald, revenu avec des troupes danoises, surprit Magnus à Bergen, lui fit crever les yeux, le fit mutiler, et enfermer dans un couvent près de Drontheim, en 1135. Un prétendant à la couronne, nommé Sigurd, ayant fait périr Harald, en 1136, tira Magnus de sa retraite. Les partisans de ce prince se réunirent à lui, et la Norvège fut livrée aux troubles et au carnage. Enfin Magnus fut tué le 13 nov. 1139, dans une bataille. — MAGNUS V,

fils de Harald IV, fut prôné par une faction mécontente des frères Ingou I^{er}. et Sigurd il mourut presque au même en 1142. — MAGNUS VI comte Erling, époux de la fille de Sigurd I^{er}. fut de dès l'âge de cinq ans, sous le règne de son père. Son armée vainquit Haquin III, qui mourut en 1142. Son père de Magnus desirant sur le trône, le fit sacrer évêque de Drontheim ; mais la mesure ne lui assura pas la possession paisible du sceptre : les princes, issus du sang royal, se révoltèrent successivement des fautes de son règne. Dans chaque révolte s'élevèrent des corps de partisans. On parlait surtout des *Birk*, nommés ainsi parce qu'il leur servait de chausses d'écorce de bouleau. La vie dure et pénible qu'ils menaient dans les forêts où ils étaient retirés, leur donna une agilité qui les rendit capables de toutes les entreprises les plus audacieuses. Ils résolurent de placer sur le trône Sverrer, descendant des rois de Norvège. Après divers combats, Sverrer eut le combat général eut lieu à Drontheim, en 1179 : Sverrer fut tué ; Magnus obligé de fuir pendant quelque temps dans un monastère, puis se rendit à Bergen, pour rassembler ses partisans. Sverrer offrit la moitié du royaume à Magnus même une entrevue avec lui ; mais Magnus rejeta toute proposition d'accommodement, comptant sur les secours de son parti, et alla demander secours au roi de Danemark. Le roi de Danemark, pour venir en Norvège, il fut de nouveaux secours des Danois. Ils donnèrent la facilité de joindre la flotte à celle de ses partisans. Le 15 juin 1184, il attaqua Sverrer

Magistrat,
soux ennemi

tre père, il voutut se sau-
vage; mais il se noya. —
VII, *Lagebaerer* (Législa-
s de Haquin V, lui succéda
, sans aucune contestation.
mmencement de son règne,
t la paix avec Alexandre
l'Ecosse, qui garda les Hé-
l'île de Man, en promet-
Norvège 1200 marcs ster-
différents termes; mais cette
e fut jamais payée. Les dif-
ficultés Magnus eût avec ses
surent bientôt aplanies; et
e put donner tous ses soins
administration de son royaume,
réforme des lois. Il fit sup-
me convention signée par
, en 1164, qui donnait à
l'ue et aux évêques le droit
s rois, et il rendit ainsi la
hérité: il abolit des di-
et la puissance était dange-
reux l'autorité du souverain,
ma avec sagesse tout ce qui
uit le commerce et la défense
ume. Il organisa des assem-
blées ou grandes assises,
étaient à la rédaction des
l'assiette des impôts. Enfin,
e terme à la confusion et à
ie qui avaient trop long-
selevé son royaume. Grâ-
soins, la Norvège prit un
ingue parmi les nations civil-
ises qui règle le système ad-
tif et la hiérarchie des pou-
st un des monuments les
ressants qui nous soient res-
te époque. Les premiers hô-
surent construits en Norvège,
soins de Magnus: ce fut au-
e ces travaux mémorables
enlevé à ses peuples, le 9
lor. — MAGNUS VIII. Voy.

MAGNUS-SMEX. (Pag. 143 ci-de-
vant.) E—s.

MAGNUS, roi de Livonie, fils
de Christian III, roi de Danemark,
était né en 1540. Son frère, Fré-
déric II, qui monta sur le trône en
1559, voulant éviter de partager
avec lui le Holstein et le Schleswig,
suivant l'usage du royaume, termina
l'achat de l'île d'Oesel, entamé par
son père, et y établit Magnus avec
le titre d'évêque: la Courlande et
l'évêché de Reval furent bientôt
 joints à cette possession. Les Li-
voniens, pleins d'horreur pour le
jong des Russes, et fatigués du
gouvernement oppressif des che-
valiers teutoniques, appelaient de
leurs vœux tout prince en état de
les protéger. Ils reçurent Magnus à
bras ouverts, comme leur libérateur:
mais dépouillé par les Russes de ce
qu'il possédait sur le continent, ne
se défendant qu'avec peine dans
l'île d'Oesel, ce prince revint à la
cour du roi, son frère, qui le reçut
d'abord avec froideur, le renvoya
ensuite en Livonie avec espoir de
secours, et ménagea une trêve en-
tre lui et le tzar Ivan IV. Magnus,
tourmenté dans la jouissance de ce
qu'il possédait, et par le désir d'ac-
quérir davantage, était aussi en
butte aux jalousies secrètes des Rus-
ses, des Polonais, des Suédois, et
du duc de Courlande, qui tous aspi-
raient à la conquête de la Livonie.
Séduit par les propositions du tzar,
il se flatta de l'idée de voir toute
la province sous sa domination. Ivan
déclarait qu'il ne se réservait qu'un
droit de protection, et un léger tri-
but annuel. Magnus consentit donc
à se rendre à Moscou, en 1570:
tout y répondit d'abord à ses es-
pérances; Ivan le reçut avec la
plus grande distinction, lui pro-

mit une de ses nièces en mariage, le proclama roi de Livonie, et lui abandonna tout ce qu'il y possédait. Son but, par ces concessions, était d'engager le roi de Danemark à continuer la guerre contre la Suède. Toutefois Frédéric fit sa paix avec cette puissance. Magnus, qui était obligé de conquérir son royaume, fut instruit de cette nouvelle pendant qu'il assiégeait Reval, avec vingt-cinq mille Russes. Il en conçut un tel découragement, elle inspira une telle vigueur aux Suédois, qu'il se retira avec une perte considérable. Le tzar ne garda plus alors aucun ménagement avec Magnus, et le menaça même de la mort. Magnus tremblant, alla se jeter aux pieds du farouche Ivan: celui-ci le fit mettre aux fers, et ne le relâcha qu'en exigeant une grosse somme et quelques places pour sa rançon. Voyant ensuite les dispositions des Livoniens pour Magnus, il l'assiégea dans Wenden, en 1578, et commit en sa présence les cruautés les plus révoltantes. Il le traîne après lui comme un sujet criminel, le fait comparaître devant lui à Dorpat, le juge, et lui pardonne. Magnus, comptant pour rien sa fortune, son titre de roi, et la puissance de l'ennemi qu'il allait se faire, s'enfuit en Courlande, et se met sous la protection du roi de Pologne. La plupart de ses vassaux, se voyant abandonnés, se soumièrent aux Russes. L'île d'Oesel et quelques autres districts lui restèrent; mais dénué de toute ressource, sans appui, sans considération, accablé de dettes et de chagrins, ce malheureux prince lutta dès-lors inutilement contre sa mauvaise fortune; le roi, son frère, sollicita sans succès le tzar en sa faveur: Magnus mourut dans sa retraite, le 17 mars 1583. E—s.

MAGNUS ou **MAGNI** (archevêque d'Upsal, naquit kœping, en 1488. Il rap même qu'il était d'une famille nommée *Store (grand)*. Gustave - Wasa trepris d'introduire la religion en Suède, l'archevêque l'un de grands obstacles; mais avant triompher d'un mon joignait la prudence à la force se rendit à Rome, où il le 22 mars 1544. Jean Magnus une grande réputation par un voyage ayant pour titre : (*Sueonumque historia ex simis antiquorum monumenta*, Rome, 1554, in-f° 1558, in-8°. : c'est une histoire de Suède, appuyée, selon sur le témoignage de Saxo mairien, d'Eric d'Upsal, et sur numents runiques, et sur mémoires contemporains par les moines; mais l'ouvrage de l'historien n'a pas de part à son travail. Les anciens jusqu'à l'établissement du christianisme dans le nord, occupent 557 pages; l'on y apprend, entre autres choses, que les rois de Suède remontent à Magog. Jean Magnus donna une histoire des archevêques : *Historia metropolitani Upsalensis à Johanne gotho*.—*Collecta opera Ogothi ejus fratris in lucem* Rome, 1550, in-fol.

MAGNUS (OLAUS), précédent, était archidiaque de la cathédrale de Strengnäs, la réformation fut prêchée. Aussi attaché que Jean à sa croyance, il résigna sa place et vit son frère à Rome. A la

pape lui conf
 sol; mais ne)
 sion de cette
 hanoine de la cathédrale de
 ni lui avait été promise par
 il, roi de Pologne, Olaus
 : dernières années dans le
 de Sainte-Brigitte à Rome,
 t d'un petit revenu que le
 avait assigné. Il mourut en
 et fut enterré à côté de son
 : l'église du Vatican. On
 : *Historia de gentibus sep-*
tilibus, earumque diversis
, conditionibus, moribus,
spertitionibus, disciplinis,
 555, in-fol., et Bâle, 1567;
 : éditions ne sont que des
 : de même que la version
 : , Paris, 1561, in-8°, et
 latin donné par Scribonius,
 156a. L'ouvrage d'Olaus
 : traduit en plusieurs lan-
 : l'a jamais été en suédois,
 : soit essentiellement ques-
 : a Sebda. Peut-être la raison
 le que, dans ce pays, on a
 mieux le travail de l'auteur,
 quelques traits intéressants et
 : joint un grand nombre
 lieux, et auxquels une criti-
 : reuse empêche d'ajouter foi.
 core d'Olaus Magnus : *Ta-*
varum septentrionalium et
irabilium in eis ac in Ocea-
o. Venise, 1639. Messenius
 : *Epitoma revelationum*
ittæ, qui doit avoir été im-
 Rome. C—AU.
 NUS (JACOBUS) V. GRAND.
 NUSSON. V. MAGNÆUS.
 : ON, amiral carthaginois,
 a, 702 ans avant J.-C. des îles
 : , aujourd'hui Majorque,
 : et Yvice, et donna son nom
 ax port de l'île de Minorque,
 encore à présent Port-Mahon

(*Portus-Magonis*). — Magon,
 suffète et général carthaginois, chef
 d'une famille qui resta en possession
 des premières charges de la répu-
 blique, fut choisi, vers l'an 593
 avant l'ère chrétienne, pour rem-
 placer Malée, magistrat suprême;
 qu'on avait puni de mort pour avoir
 aspiré à la tyrannie. (V. MALÉE.)
 Magon signala son administration
 par des succès en tous genres; il
 introduisit la discipline militaire
 parmi les Carthaginois, recula les
 frontières de la république, étendit
 son commerce, et augmenta ses ri-
 chesses. Il mourut vers l'an 498
 avant J.-C., laissant Carthage dans
 un état florissant. Ses fils, Amilcar
 et Asdrubal, lui succédèrent dans
 ses dignités. B—P.

MAGON-BARCÉE, amiral car-
 thaginois, envoyé en Sicile avec une
 flotte, vers l'an 396 avant J. - C.,
 défait Leptine, frère de Denis le tyran,
 dans un combat naval, et, ayant rem-
 placé ensuite Imilcon général de l'ar-
 mée de terre, traita tous les Siciliens
 soumis à Carthage avec une extrême
 douceur : mais loin de pouvoir ré-
 parer les malheurs précédents, il
 perdit lui même, quatre ans après,
 une grande bataille à Albacœnum,
 contre Denisen personne. Il conserva
 toutefois le commandement en chef,
 et entra en campagne l'année sui-
 vante avec 80 mille hommes. Plus-
 sieurs villes se déclarèrent en sa fa-
 veur; mais voyant son armée affai-
 blie par la contagion et par la famine,
 il fit la paix avec Denis, et revint
 à Carthage, où il fut nommé suffète
 ou magistrat suprême. Magon fut
 encore choisi pour commander en
 Sicile, lorsqu'après une paix de
 dix ans, Denis déclara la guerre aux
 Carthaginois. Attaqué par ce prince
 à Cabala, immédiatement après son

débarquement, il balança long-temps la victoire, et périt les armes à la main, l'an 392 avant l'ère chrétienne. Les restes de l'armée carthaginoise, profitant d'une trêve, rendirent à leur brave général, les honneurs funébres, et firent éclater la plus vive douleur. — MAGON - BARCÉE, fils du précédent, lui succéda, jeune encore, dans le commandement de l'armée, montra beaucoup de valeur et de zèle pour venger son père et sa patrie, livra bataille à Denis le tyran, dès que la trêve eut expiré, et le vainquit à Cronion, l'an 382 avant J. - C. Ce général usa de la victoire avec modération, et conclut une paix honorable, qui laissait les Carthaginois en possession de ce qu'ils avaient conquis en Sicile, et leur assignait mille talents pour les frais de la guerre. Les troubles survenus ensuite dans cette île sous Denisle-Jeune, ayant paru favorables aux Carthaginois, ils y renvoyèrent Magon avec de puissants renforts. Ce général fut d'abord introduit dans Syracuse par Icetas, bloqua la citadelle occupée par les Corinthiens, et marcha ensuite à Catane pour combattre Timoléon, leur chef. Pendant sa marche, l'ennemi lui enleva le quartier de Syracuse appelé l'*Acradine*. Magon renonçant aussitôt à son projet, revint sur ses pas; mais il lui fut impossible de déloger l'ennemi de l'*Acradine*. Timoléon s'avancait déjà en bon ordre, appelant à lui tous les Grecs et les mercenaires. Magon saisi de frayeur, ou ne cherchant peut-être qu'un prétexte pour se retirer, feignit de craindre la défection de ses troupes, sortit du port avec la flotte, abandonna honteusement la Sicile, et vint vers Carthage, où il devint l'objet de l'indignation publique. Traduit en jugement, il pré-

vint son supplice, et se tua, vers l'an 343 avant l'ère chrétienne, attaché à un cadavre, exposé à la vue du peuple, cher à l'avenir les Carthaginois de manquer si à leurs devoirs.

MAGON, amiral ca envoyé avec une flotte des Romains contre Pyrrhus, se présenta devant Rome, qui refusa ses propositions, et pour déconcerter ses vues, relat sa flotte, mais inutilement de Rhége, et remit aussitôt pour observer les mouvements de Pyrrhus. — MAGON, famille que les précédents illustrent vers l'an 140 avant J. s'illustra pas moins par ses exploits, composa sur l'agriculture plusieurs volumes, que Scipion embrasait, et porta au siège de Carthage. Cette assemblée ordonna que Magon serait traduit en latin; et il fut souvent traité le même sujet. Ce que les Romains en firent qu'ils lui rendirent autant qu'aux livres Sibyllins.

MAGON, frère d'Anibal, ce général en Espagne se signala aux batailles de la Trebia à la tête d'une cavalerie; et, placé à l'armée avec son frère,

ant, (l'an 216 J.-C.) il se au succès de ce jour porta la nouveauté à la promue, en cette occasion vers au séant sur les exploits faits en Italie; et, pour donner idée de la victoire qu'il venait remporter, il fit répandre sur de la salle un boisseau d'or, tirés des doigts des romains qui y avaient été mis, traversés par la faction romaine, ce ne fut qu'avec peine tant de faibles renforts pour il reçut même l'ordre, au départ, de les conduire en Espagne, où les Romains alors l'avantage. Magon s'y avec son autre frère Asdrubal, avec souvent une armée séparée pendant dix ans avec un talent et de courage la chancelante de la rivale de Mais, affaibli par la malheureuse invasion d'Asdrubal en Italie la défection des Espagnols, ayant plus rien opposer à la suite de Scipion, il s'enferma à Tarragone, où il découvrit et dissimula une conjuration tendant à livrer la ville aux Romains. Il reçut enfin l'ordre de marcher lui-même en aide au secours d'Annibal, et conçut le dessein téméraire de prendre la ville avant d'abandonner l'Espagne. Magon échoua dans son entreprise, et fut obligé de se retirer aux îles Baléares, pour y attendre les levées. Repoussé de la rade de ces îles par les habitants, il gagna Minorque, s'en empara et y fortifia le port Mahon, (ou *Magonis*). L'été suivant, Magon partit en Ligurie avec douze mille hommes et deux cents chevaux, par surprise la ville de Gênes, s'empara du port et de la ville

de Savone, et se vit bientôt à la tête d'une armée nombreuse par la jonction d'un puissant corps de Gaulois et de Liguriens. Tenu cependant en échec par le consul Cethegus, qui l'empêchait de joindre Annibal, il se fit jour, et pénétra jusqu'en Insubrie, où il en vint à une bataille générale contre Quintilius Varus. Magon ne négligea rien de ce qu'on pouvait attendre d'un grand général; mais, grièvement blessé dans l'action, il regagna par une belle retraite la Ligurie, où un courrier lui apporta l'ordre de retourner directement à Carthage, alors menacée par Scipion l'Africain. Le général carthaginois fit aussitôt embarquer ses troupes, et mit à la voile: il expira des suites de sa blessure, à la hauteur de l'île de Sardaigne, vers l'an 203 avant Jésus-Christ.

B—P.

MAGON (CHARLES - RENÉ), né à Paris le 12 novembre 1763, entra dans la marine comme aspirant, à l'âge de quatorze ans. Nommé garde de la marine en 1778, il fut embarqué sur le vaisseau la *Bretagne*, monté par M. d'Orvilliers; et pour son début, il participa au combat d'Ouessant. Promu au grade d'enseigne de vaisseau en 1780, il passa sur le *Solitaire*, et assista aux trois combats livrés par M. de Guichen. Embarqué ensuite sur le *Caton*, qui faisait partie de l'armée navale aux ordres du comte de Grasse, il fut présent à tous les combats qu'elle soutint. Ce vaisseau ayant été pris dans le neuvième combat, Magon fut conduit prisonnier en Angleterre. A son retour il fut embarqué sur la *Surveillante*, destinée pour l'Inde. Commandant, en 1788, la frégate l'*Amphitrite*, comme lieutenant de vaisseau, il reçut

la mission d'aller reprendre l'île de Diego - Garcia , dont les Anglais s'étaient emparés. Magon remplit cette mission avec le plus grand succès : il détruisit les fortifications élevées par les Anglais, et les contraignit d'abandonner l'île. Pendant les cinq années qui s'écoulèrent de 1788 à 1793, il navigua constamment dans les mers de l'Inde sur diverses frégates. Commandant la *Minerve* et ensuite la *Cybèle*, il remplit plusieurs missions difficiles en Chine, en Cochinchine et au Bengale. Il était à l'Île de France lorsque des troubles y éclatèrent en 1794. Mis en prison par suite des dénonciations portées contre lui à la *Société populaire*, un jugement le rendit à ses fonctions ; et son ancienneté le porta au commandement provisoire des forces navales, qu'il conserva jusqu'à l'arrivée du contre-amiral Sercey, sous les ordres duquel il servit ensuite en qualité de commandant en second. Nommé capitaine de vaisseau en 1795, il prit successivement le commandement des frégates la *Seine* et la *Prudente*; et ce fut sur cette dernière qu'il participa au brillant combat que soutint la division de frégates commandée par M. de Sercey contre deux vaisseaux anglais de 74, dans le détroit de Malac. En 1798, Magon passa sur la *Vertu*. La *Régénérée* et la *Seine* furent mises sous ses ordres, et on le chargea d'escorter deux riches vaisseaux de la compagnie des Philippines qu'il empêcha de tomber au pouvoir des Anglais en soutenant un combat particulier le 24 avril de la même année. Cette compagnie, pour lui témoigner sa reconnaissance chargea M. Hervas de lui offrir en son nom une armure, sur laquelle était gravée une inscription qui at-

testait sa bravoure en occasion. A son retour en France, Magon obtint la conviction d'être desservi auprès du Roi. Accusé d'avoir participé avec des agents Baco et Burne à des embaumements de vive force, et d'avoir été chargé d'ordres de l'assemblée de l'Île de France, il fut destitué de sa réintégration fut accordée par sollicitations de l'amiral. Magon avait beaucoup d'estime et il fut fait chef de division le second sur la liste de promotion. Après avoir été chargé de diverses missions, il fut nommé le 1^{er} août 1801, au commandement du vaisseau le *Magon* qui faisait partie de l'armée aux ordres de l'amiral Villeneuve pour l'expédition de Saint-Domingue. Avec une escadre de quatre vaisseaux et deux frégates, il s'empara du fort de l'Île de la Tortue, fendu par une nombreuse garnison ; et cette action lui mérita le grade de contre-amiral. Revenu en France, Magon fut employé dans la division de Boulogne, dont il commanda la droite. Envoyé à Rochefort en 1805, pour y prendre le commandement d'une division, il y fit pavillon sur l'*Algésiras*, qui faisait partie de l'armée aux ordres de Villeneuve, lors du combat de Trafalgar, le 21 octobre 1805, où il aborda le vaisseau anglais le *Tonnant*, qui voulait empêcher la manœuvre, et qui, par sa manœuvre, avait complètement bloqué le passage lorsque, plusieurs vaisseaux anglais étant venus au secours du *Tonnant*, l'*Algésiras* se trouva dans la position la plus critique. Magon portait partout, et avec son équipage avec le sa-

maître. L'ard au
monique et
ne se parent
bord de ce vaisseau, et
repeussés avec une
arte. Quoique blessé griève-
bras et à la cuisse, dans
tre heure du combat, Ma-
nit pas quitté le pont, lors-
elle le frappa à la tête et
son existence. Ce combat
ouzième auquel il avait pris
H—n.

II (DOMINIQUE), en latin
théologien et littérateur,
né, à la Valette, dans l'île
1, après avoir terminé ses
reçut les ordres mineurs,
voyé près d'un de ses on-
fenseur en droit à Palerme;
se sentant aucun goût pour
sudeur, il obtint de son
permission d'aller faire son
philosophie à Rome. Tan-
était encore sur les bancs,
voyé par le cardinal Orsini,
patriarche des Maronites,
d'abaisser sur le traitement
devaient les élèves de cette
; et il conduisit cette affaire
de prudence qu'on ne devait
attendre de son âge. Ses
terminés, il revint à Malte;
en fut rappelé, au bout de
temps, pour travailler à l'é-
de la Bible arabe. Il obtint,
la théologique du chapitre
rbe; et il mourut en cette
4 mars 1672. C'est à Magri
la publication des ouvrages
so Latini; et il les fit pré-
une Vie de l'auteur (Voyez
XXIII, pag. 423). On cite
1: I. *Notizia de' vocaboli
uci con la dichiarazione
emonie et origine delli riti*
c. Messine, 1644, in-4°;

Rome, 1650, 1669, 1677, in-fol.;
Bologne, 1682; Venise, 1675,
1703, 1717, in-4°. Cet ouvrage fut
traduit en latin, et imprimé deux
fois en Allemagne; mais Charles
Magri, frère de notre auteur, mé-
content de cette traduction, en fit
une nouvelle, et la publia sous ce ti-
tre : *Hierolexicon sive sacrum Dic-
tionarium*, Rome, 1677, in-fol.
Cette version a été réimprimée, Ve-
nise, ou Bologne, 1765, 2 vol. in-
4°, augmentée de plus de huit mille
mots. Ce lexique est fort estimé; et
l'on y trouve une foule de détails
curieux qu'on chercherait vainement
dans les ouvrages du même genre. II.
*Antilogie seu contradictiones ap-
parentes sacrae Scripturae*, etc.,
Paris, 1666, in-24. Ce traité a été
souvent réimprimé en Italie; mais
la meilleure édition est celle de
Paris, 1685, in-12, publiée par
Jacques Lefevre, archidiacre de Li-
sieux, qui l'augmenta de moitié (1);
elle a reparu à la fin du tome II
du *Hierolexicon*. III. *Breve rac-
conto del viaggio al monte Li-
bano*, Rome, 1655; Viterbe, 1664,
in 4°. C'est le récit de la mission de
Magri près du patriarche des Maro-
nites. IV. *Virtù del caffè bevenda
introdotta nuovamente nell' Italia,
con alcune osservazioni per con-
servar la sanità nella vecchiaja*,
Viterbe, 1665; avec des additions,
Rome, 1671, in-4°. V. Quelques
écrits moins importants, dont on
trouvera les titres dans Nicéron,
tome XII, et dans la *Bibliotheca
volante* de Cinelli. W—s.

MAHARBAL. V. MAHERBAL.

MAHAUT. V. MATHILDE.

(1) Le savant éditeur dit que Magri était prêtre
de l'Oratoire; cependant Marc Argoli ne fait aucune
mention de cette particularité dans la vie de Magri,
insérée à la tête du *Hierolexicon*.

MAHDY (MOHAMMED IAL), 3^{me}. khalyfe abbasside, succéda à son père Al Mansour au mois de Dzoul-hadja, 158 de l'hégire (octobre 775, de J. C.) **V. MANSOUR.** Aussi clément, aussi libéral que son prédécesseur avait été dur et avide, il ouvrit les prisons où gémissaient de nombreuses victimes, et restitua tous les biens injustement confisqués ; mais tandis que les grands de l'empire lui prêtaient serment de fidélité à Baghdad, son cousin Issa se faisait proclamer khalyfe à Koufah, dont il était gouverneur, et se préparait à soutenir les armes à la main, les droits dont Mansour l'avait dépouillé. Mahdy, plus avare du sang de ses sujets que de ses trésors, sut attirer Issa à sa cour ; et moyennant 10 millions de dinars, il le détermina non-seulement à se soumettre, mais encore à se désister de ses prétentions au trône en faveur d'enfants du khalyfe. Dans le même temps, Youssouf, gouverneur du Khorasân, s'érigait en prophète et levait l'étendard de la révolte. Mahdy, qui s'était montré clément envers un prince de sa famille, déploya une juste sévérité contre l'impôsteur. Youssouf vaincu fut amené, pieds et poings liés, à Baghdad, où le khalyfe le fit mettre en croix. Mahdy conduisit, deux ou trois années de suite, la caravane sacrée à la Mekke, mais avec plus de faste que de dévotion. Il nourrissait tous les pèlerins et leurs chameaux ; il faisait porter une si prodigieuse quantité de neige, qu'elle suffisait pour rafraîchir les fruits et les sorbets qu'il partageait avec sa nombreuse suite, tant au milieu des sables brûlants de l'Arabie, que durant son séjour à la Mekke, où la neige était à peu près inconnue. Il fournissait aux habitants de cette ville des vivres

pour l'année entière, et il tribuait en une seule occasion cent mille habits. Un tribut profusion porta les frais de ces pèlerinages à six dinars. Au reste si Mahdy de la modestie simplicité des khalyfes (*Voy. OMAR*), furent avantageux aux pèlerins, traversa. Sur toute la route de Baghdad jusqu'à la Mekke, il creusa des puits, et bâtit de nombreux hospices pour porter une grande quantité de vivres pour agrandir les puits de Médine et de la Mekke ; des relais de mulets et de chevaux pour faciliter les communications entre ces villes et avec l'empire pendant son absence, ses trophées fait des courses sur les frontières de l'empire grec, et emmena un grand nombre de captifs. Les Grecs avaient pris leur revanche en pièces un corps de musulmans en Syrie. Pour réparer cet échec, l'un des généraux du khalyfe marcha sur Dorylée, l'an 160, mais la disette de vivres et les fatigues le fit échouer à la place et contre Amorium. Il y avait beaucoup de monde dans la ville, quoique les Grecs ne fussent pas troublés par sa retraite. Mahdy voulant venger l'affront qu'il avait éprouvé les armes musulmanes, Mahdy, son fils aîné, pour venger Baghdad, et marcha vers l'empire avec son 2^e fils Haroun (780). Arrivé à Halep, il trouva que les environs sont infestés par les Zendikites, sorte d'hérétiques sous prétexte de chercher la vérité ne suivaient aucune religion, mais qu'ils fessaient une doctrine opposée à la saine morale que leurs mœurs. Il y avait acculer presque tous si

les fit passer au fil de l'épée, ou dispersa tous leurs li-
 suite il s'avança sur les
 Djihoun (le Pyrame), et
 là, tandis que son fils Ha-
 mi de ses instructions, alla
 tre les Grecs, sur lesquels il
 ta plusieurs avantages si-
 qui forcèrent l'impératrice
 demander la paix. (Voy.
 I, pag. 5, et IRÈNE, XXI,
 Vers le même temps, les
 du khalyfe exterminèrent
 Khoragan les partisans de
 -ibn-Atha el Mocanna, et
 rent ce fameux imposteur à se-
 la mort (Voy. ATHA, II,
 Le Djordjan fut également dé-
 le la secte des Mohammarah,
 rouges, par la mort d'Abdel
 leur chef, et par la dispersion
 partisans. Tous ces troubles
 des ramifications de la révolte
 Moslem (Voy. ce nom, I,
 Après un règne de dix ans dont
 fut heureuse et tranquille,
 ly mourut dans le district de
 adan, près du Tygre, le 23
 urem 169 (4 août 785), âgé
 3 ans. Quelques auteurs disent
 fut empoisonné en mangeant
 boire destinée par une de ses
 es à se défaire d'une rivale;
 tres, que, dans une partie de
 son cheval l'ayant emporté
 a porte d'une mesure, il s'y
 les reins. Il fut enterré au
 un noyer, sous lequel il avait
 ne de se reposer. Ce prince,
 sans cesse des devoirs de
 ain, écoutait les plaintes de
 ets et leur rendait lui-même
 ; mais de peur de s'écarter de
 se faisait assister par les plus
 juriscultes. Il changeait
 ses ministres, et les gouver-
 es provinces, afin qu'ils n'eus-

sent pas le temps d'abuser de leur
 autorité. Il aimait les gens de lettres,
 et les récompensait magnifiquement.
 Ce khalyfe si bon, si généreux, paya
 néanmoins le tribut à l'esprit de son
 siècle et de sa nation: il fit rechercher
 ceux de ses sujets qui étaient soup-
 çonnés de zendikisme, et en livra
 plusieurs aux supplices. Héritier de
 la défiance de sa famille contre la
 maison d'aly, il déposa et fit in-
 carcéraler son vezyr Abou Abdallah
 Yacoub-ibn-Tahman, ministre ha-
 bile et fidèle, pour avoir épargné
 un prince alyde qu'il lui avait or-
 donné de faire mourir. Mahdy eut
 pour successeur son fils Hady.

A—T.

MAHDY (MOHAMMED II AL),
 onzième khalyfe ommyade d'Espa-
 gne, était fils de Heschem, et petit-
 fils d'Abdel Djelbar, fils d'Abderrah-
 man III. Les troubles occasionnés
 par la faiblesse du gouvernement de
 Heschem II, et par la tyrannie de
 son ministre, donnèrent lieu à Mo-
 hammed de s'emparer de Cordoue,
 au mois de djoumady 2^e. 399 de
 l'hég. (février 1009 de J.-C.). Il fit
 crucifier l'ambitieux ministre, ren-
 ferma secrètement le khalyfe; et
 afin d'accréditer le bruit de sa mort,
 il tua un chrétien qui lui ressemblait
 beaucoup, et dont il honora le ca-
 davre par des funérailles solennelles.
 Alors il se fit proclamer khalyfe,
 et prit le titre de Mahdy, espérant
 s'attirer par-là plus de considération
 et de respect; mais il se rendit bien-
 tôt odieux par ses violences et son
 impudicité. Une conspiration éclata
 contre lui: à peine en eut-il fait périr
 les chefs, que deux nouvelles fac-
 tions se formèrent parmi les troupes
 africaines en faveur de deux autres
 princes ommyades. Soulciman, ayant
 prévalu sur son compétiteur, se for-

tifia par l'alliance de Sanche, comte de Castille. Mahdy, vaincu dans une grande bataille, et voyant les ennemis maîtres d'une partie de la capitale, tira de prison le malheureux Heschem qu'on avait cru mort, afin d'opposer le souverain légitime à Souleïman; mais cette démarche tardive ne l'empêcha pas d'être obligé de s'enfuir à Tolède, au mois de chawal 400 (juin 1010), après un règne de seize mois. Souleïman, proclamé khalyfe sous le titre de Mostain Billah, toléra la licence et les excès de ses soldats africains, et congédia trop promptement les troupes castillanes: ces deux fautes relèveront le parti de Mahdy, qui avec de nouvelles forces, et le secours des comtes d'Urgel et de Barcelone, marcha sur Cordoue, vainquit son rival et remonta sur le trône. Sa disgrâce ne l'avait point corrigé: comme il continuait de se rendre odieux à ses sujets, et qu'il laissait aussi ravager l'Andalousie par les Africains, son hadjeb et le chef de ses eunuques se saisirent de lui, et rendirent le khalyfat à Heschem II, qui commença son nouveau règne par faire périr Mahdy, après lui avoir reproché son usurpation et sa perfidie. La tête du tyran, promenée sur une pique, fut envoyée comme un gage de paix à Souleïman, son ennemi, qui, pour s'attacher les partisans de Mahdy, la fit porter à Tolède, où Obeidallah, fils de ce prince, s'était maintenu. Obeidallah, ayant imité l'ambition de son père, fut pris dans cette ville, par Heschem, qui lui fit éprouver le même sort. Les auteurs varient sur la durée du second règne de Mahdy, et sur l'année de sa mort qui eut lieu vers l'an 402 à 403 (1011 ou 1012 de J.-C.)

A—T.

MAHDY (ABOUL - HAMMED AL), douzième imam de la race d'Ally Sermenrey ou Samarra (l'an de l'hégire 255 (865 cinq ans après, il hérita de par la mort de Haçan dont il était le fils unique) tend que le khalyfe Mot voulu le faire périr, à l'âge de dix ans, sa mère le cacha dans une grotte, dont il n'est plus connu néanmoins qu'il n'y avait que 330 (941 - 42). Les différentes versions sur lui. Suivant les uns, il est enterré dans sa grotte, ignoré du monde. Suivant les autres, il a été caché deux fois; la première sa naissance jusqu'à sa soixantième année, et, dans cette dernière, pour éviter le sort de la plupart des ancêtres assassinés ordonnés par ordre des khalyfes, il se maria secrètement avec sa femme. La seconde fois, depuis sa mort fut divulgué qu'il était vivant, et qu'il devait se manifester au retour est l'objet continu des Chyites, de même que les autres attendent le Messie; et ils espèrent le voir apparaître un état pompeux, pour rétablir les droits de sa maison. Il est un khalyfat universel de la terre. C'est dans une province d'Achaz, près de Hama, qui se dégorge dans la mer, que les Persans croient avoir lieu l'apparition. La vie de cet imam est racontée par les Arabes, sous le titre de *Maḥḍy*; mais elle est remplie de fables, dont quelques-unes rapportées par le judéen Mirkhond. Outre le *Maḥḍy* (directeur des

ont ceux de (fer-
la foi), *Hi* (celui
ve la vérité de sa n),
star (l'attendu), *Mothabet-*
le caché), et enfin *Sahob*
man (le maître des temps).
mulsans, sont persuadés que
hdy doit précéder immédia-
les - Christ, à la fin du
pour appeler toutes les na-
la connaissance de l'isla-
Abasant de cette croyance,
posteurs ont, à diverses épo-
surpé le nom de Mahdy, et
des entreprises d'où sont ré-
des guerres longues et san-
dans plusieurs états maho-

A—T.

HDY. F. ORÉID ALLAH.

HDY. F. TOMRUT.

HDY-KHAN (MIRZA-MOHAM-
historien persan, né dans la
de Mazanderan, au com-
ment du XVIII^e siècle, est au-
une *Histoire de Nadir Chah*
mas Couli Khan), traduite en
is par Wil. Jones, par ordre
de Danemark; Londres, 1770.
C'est moins l'histoire que l'é-
phatique du tyran de la Perse.
s'y sont pas toujours exacts,
les encore moins. L'ouvrage
rempli de vers; et l'auteur ne
jamais de commencer le récit
nemens de chaque année par
scription poétique du prin-
ce qui rend la lecture de cette
d'une monotonie insupport-
Elle se termine au règne de
lokh, petit-fils et troisième
ur de Nadir, l'an de l'hég.
de J.-C. 1749). Niebuhr en
une traduction allemande,
ald, 1773, in-4^o, aug-
d'un *Abregé* des révolu-
rivées en Perse, depuis la
ce conquérant, jusqu'en

1765. Un exemplaire manuscrit du
texte persan a été donné en 1808,
à la bibliothèque du roi, par Asker
Khan, ambassadeur de Perse en
France. Mirza Mohammed Mahdy
vivait encore l'an 1171 de l'hég.
(1757 de J.-C.), époque où il a
fini d'écrire son histoire, qu'il ter-
mine par l'éloge de Mohammed Haçan
Khan, alors souverain du Mazande-
ran, et aïeul de Feth Aly Chah, au-
jourd'hui roi de Perse. A—T.

MAHÉ DE LA BOURDONNAIS

(BERNARD FRANÇOIS), célèbre ad-
ministrateur des Îles françaises dans
les mers de l'Inde, naquit à Saint-
Malo, en 1699. Il annonça dès l'en-
fance un goût décidé pour la ma-
rine; et, à peine âgé de dix ans,
il fit un voyage dans les mers du
Sud. En 1713, il partit en qualité
d'enseigne de vaisseau pour les Indes-
Orientales et pour les Philippines;
et il fit cette route avec un savant
jésuite qui eut la complaisance de
lui enseigner les mathématiques. Il
consacra les années 1716 et 1717,
à parcourir les mers du Nord; en
1718, il visita les Échelles du Le-
vant. A son retour, il entra au ser-
vice de la Compagnie des Indes,
avec le rang de second lieutenant,
et partit pour Surate, en 1719; et
en 1723, la même compagnie le
renvoya dans l'Inde, avec le grade
de premier lieutenant. Ce fut pen-
dant cette traversée, qu'il composa
un *Traité de la maturé des vais-*
seaux, qui fut estimé des connais-
seurs. L'auteur se trouvait à l'île
Bourbon, quand un vaisseau de la
compagnie, manquant de tout, fut
sur le point de couler bas: il s'em-
barqua sur une simple chaloupe, fit
ainsi la traversée de l'île Bourbon à
l'île de France, et amena du secours
au bâtiment, qui fut bientôt en état

de regagner la France. Lui-même revint bientôt dans sa patrie, et en repartit en 1724, avec le titre de second capitaine : il profita des loisirs de la navigation, et surtout de la complaisance de M. Didier, ingénieur militaire, pour apprendre la fortification et la tactique. En arrivant à Pondichéri, il trouva M. de Pardaillan prêt à partir, à la tête de quinze vaisseaux de la Compagnie, pour aller faire le siège de Mahé. M. de La Bourdonnais fut chargé de la majeure partie des opérations militaires et administratives ; il fit établir un radeau de son invention, par le moyen duquel les troupes purent débarquer à pied sec, et presque en ordre de bataille : enfin, la place fut prise et la paix conclue. Son activité naturelle ne lui permettant pas de rester oisif, il abandonna le service, devenu stérile, de la Compagnie, pour une carrière moins bornée. De concert avec M. Lenoir, gouverneur de Pondichéri, il forma une société pour armer un vaisseau destiné à une opération commerciale dont il avait conçu le plan ; et se trouvant ainsi associé, capitaine, et subrécargue, il conduisit ce bâtiment au Bengale et à Moka, d'où il rapporta des bénéfices immenses. On peut dire qu'en donnant ce premier exemple à la nation dans nos colonies orientales, il y a été le promoteur d'un grand nombre de fortunes particulières. Dans un second voyage à Moka, il fut chargé par M. Lenoir de remettre au vice-roi de Goa des présents de la part du roi et de la Compagnie, en reconnaissance des secours qu'il nous avait fournis dans la guerre de Mahé. Le vice-roi déjà instruit des services que La Bourdonnais y avait rendus, et

frappé surtout de la générosité de laquelle il était venu au secours, trouva deux bâtiments portugais trouvaient en danger de périr, et proposa d'entrer au service tugal, et de prendre le commandement d'une expédition contre Mombaze. Autorisé par le roi de France, il accepta le grade de vice-roi ; mais des tracasseries intrigues dont l'effet fut de le faire sentir jusque dans l'Inde, lui firent un tel dégoût, qu'il se retira au bout de deux ans et revint en France où il se maria, en 1733. L'année suivante, les ministres et les députés de la Compagnie des Indes voulant relever notre commerce et surtout mettre un terme aux discordes de toute espèce entre la France et de Bourbon, firent La Bourdonnais gouverneur général de ces îles. Muni des pouvoirs nécessaires, il mit à la voile au commencement de 1735, et prit pour destination au mois de juin la même année. Il serait difficile de donner une idée de l'état de la France et d'anarchie où il se trouvait de France. Justice, police, industrie, commerce, tout était en désordre. La Bourdonnais créa, organisa, il construisit des arsenaux, des casernes, des fortifications, des docks, des quais, des canaux, des hôpitaux, des casernes navales, des chantiers pour construire des vaisseaux, et introduisit la culture du sucre, de l'indigo et du café. La mort de sa première femme l'ayant obligé, en 1740, de retourner en France, il s'aperçut bientôt qu'il y avait été desservi et par des ennemis secrets ; il fut heureux pour triompher de sa première attaque. Au m

guerre à l'Asie, le dirigé par le bon esprit de Bourdonnais ; les mémoires sur les affaires de l'Inde satisfaisants, que le roi commandant d'une escadre envoyait. Arrivé à la fin de l'année, il trouva cette escadre réduite à deux vaisseaux ; et mit à la voile le 17 avril 1741, avec 1200 hommes et 500 soldats, tous aussi expérimentés les uns que les autres. La traversée fut consacrée à l'expédition : il relâcha en passant de France et de Bourbon, trouva dans le meilleur état le 30 septembre, l'île de la Réunion. Le comptoir français était assiégé et bloqué par les Anglais, nobles malabars, et les Français. Ils furent bientôt obligés de lever le siège ; et le 10 octobre retourna aux îles de France et de Bourbon, où sa présence était nécessaire. La guerre recommença en 1743 : nous ne rappellerons ici les fautes de la marine française, qui prescrivait aux vaisseaux d'observer la plus stricte neutralité à l'égard des Anglais situés au-delà du cap de Bonne-Espérance, tandis que les Anglais attaquaient nos établissements de tous côtés : l'orgueil de La Bourdonnais, jaloux de la France, voulait fortement pour que la marine française observât cette neutralité, qui ne sauva que les possessions françaises. Mais bientôt le roi envoya le comte de Pondichéry, et Dupleix, menacés dans cette ville par les Anglais, furent contraints de rappeler La Bourdonnais à la Réunion. Celui-ci se voyait dans une situation dénuement à l'île de France, où la récolte du riz avait

manqué. Le vaisseau le *Saint-Germain*, chargé de provisions d'Europe, avait péri sur l'île d'Ambre, à la vue de l'île de France ; et ce naufrage effroyable, qu'a décrit avec tant d'éloquence l'auteur de *Paul et Virginie*, avait frappé les habitants de stupeur et d'effroi. Malgré toute l'activité que La Bourdonnais déploya pour mettre une escadre en état de recevoir des ordres au mois de mai 1745, il fallut attendre les vaisseaux d'Europe, qui devaient arriver en septembre. Par des circonstances auxquelles certains directeurs de la Compagnie, et probablement Dupleix lui-même, n'étaient pas étrangers, ces bâtiments n'arrivèrent qu'en janvier 1746, et dans un grand délabrement : une cruelle épidémie avait enlevé presque tous les ouvriers de marine ; et il ne fallut pas moins que le génie créateur du gouverneur-général, pour remédier au défaut d'outils, de matériaux, de vivres, d'ouvriers et de soldats, et surtout pour braver les contrariétés de toute espèce qu'il éprouvait de la part des officiers de la marine royale. Le 24 mars, il partit de l'île de France, n'ayant des vivres que pour 65 jours, et aborda le 4 avril à Madagascar, dans la baie de Foul-Pointe : une tempête des plus horribles dispersa son escadre ; son propre vaisseau, totalement désemparé, à demi submergé, parvint à se réfugier à l'île déserte de Marosse, où il ne pouvait espérer aucun secours : cependant, il trouva le moyen d'y établir des ateliers, d'y transporter des bois de Madagascar, et de réparer ses avaries. Quoique la maladie se fut mise dans ses équipages, et malgré la perte de 95 hommes, l'escadre se trouva en état de reprendre la mer, et se dirigea vers

Pondichéri à la recherche des Anglais. L'amiral Burnet, commandant de leur escadre, venait de mourir au fort Saint-David (avril 1746). Le nabab du Carnate causait les plus vives inquiétudes au gouvernement de Madras : Dupleix exerçait la plus puissante influence sur les princes de la Presqu'île ; en un mot, les Anglais se voyaient dans la situation la plus critique, lorsque l'escadre française, composée de neuf vaisseaux, avec 3300 hommes de garnison, parut à la vue du fort Saint-David. Les Anglais n'avaient que six vaisseaux, mais beaucoup plus forts que les nôtres. La Bourdonnais connaissant bien l'état des choses, et plein de confiance dans la valeur de ses soldats, avait résolu, si l'action s'engageait, d'en venir à l'abordage ; mais le commandant anglais, Peyton, l'évita soigneusement, et le combat du 26 juin n'eut lieu qu'à coups de canon. La victoire demeura incertaine ; mais notre perte fut dix fois plus considérable que celle des Anglais. Les deux escadres se séparèrent pour réparer leurs avaries ; et La Bourdonnais se rendit à Pondichéri, où, pendant une courte relâche, il eut avec Dupleix des démêlés très-vifs, et que l'on attribua généralement au caractère hautain de celui-ci. Mais, ne voulant pas que l'état souffrit de pareilles divisions, La Bourdonnais ne perdit pas un instant de vue les opérations militaires ; et, persuadé qu'il ne pourrait agir efficacement sur terre, tant que l'escadre anglaise ne serait pas anéantie ou qu'elle continuerait d'inquiéter la côte de Coromandel, il se mit à la recherche de cette escadre, qui évita le combat et abandonna même ces parages. La Bourdonnais regagna Pondichéri, et

fit incontinent ses dispositions pour le siège de Madras ; comptant très-florissant, mais qu'il n'y avait pas plus de 200 Européens pour la défense. L'escadre française arriva devant cette place, le 1746 ; La Bourdonnais y arriva le 3 septembre, avec lui des troupes de débarquement et tout l'attirail nécessaire pour le siège. Ses forces consistaient en 400 Européens, 400 Cafres, payes ; il laissa à bord 18 Européens : l'attaque fut dirigée contre la Ville-Noire, où les Anglais se postèrent. Le 7 septembre le combat commença ; et la Bourdonnais se posta assez près de la place pour la canonner. La capitulation fut signée le 10 septembre, les termes dictés par le vainqueur. La Bourdonnais eut le droit de voler au secours de Pondichéri, que la flotte ennemie lui avait promis de restituer la même année. Les Anglais, moyennant une somme de 100,000 livres, l'on stipulerait de gré à gré, l'on enjoindrait à la Bourdonnais de garder aucune conquête ; avait approuvé d'avance les dispositions : à l'instant les portes de la ville furent ouvertes, les couleurs françaises arborées, l'escadre s'empara, sans éprouver la moindre résistance, des navires qui étaient en rade. Cette victoire coûta pas un homme aux Français. Des commissaires français furent chargés de la possession des magasins ; tous n'éprouvèrent aucune difficulté. Toutes les propriétés du commerce anglais, une partie des troupes de guerre appartenant à la Compagnie anglaise, furent gardées sur des vaisseaux à Pondichéri : ces objets pouvaient monter à 130,000 livres. Les matières d'or et d'argent

a moitié de l.
à 24,000 liv.
pagodes ou 41 100
contributions. Quoiqu'une
tie des effets de Madras
sôt transportée à Pon-
dichéri Duplex refusait
la ratification du traité,
Bourdonnais attendait avec
un d'impatience qu'en ma-
ment, il connaissait tout
ne sa flotte allait courir
rages, avant la mi-octo-
bre, dès la nuit du 2 au 3
, une tempête horrible la
loin, et en détruisit la
partie: cette circonstance
des difficultés élevées par
le sujet de la ratification
de Madras, obligèrent la
Bourdonnais à faire ses dispositions
pour sa conquête jusqu'au
soir: il promit aux ha-
bitants alors leur ville,
et pourrait plus être in-
st que durerait la guerre.
Bourdonnais installa le gouverneur
Bourdonnais, envoyé de Pondichéri,
le 20 octobre, à la tête
des vaisseaux, dont trois nou-
vellement arrivés d'Europe, et un
qui souffrit de la tem-
pête le mauvais état des
vaisseaux qui ne pouvaient tenir
à la mer, il résolut de les
envoyer à l'île de France. Ses bril-
lantes ne l'empêchaient pas d'être
dément affecté de la con-
science astucieuse et hautaine
: il était désespéré de voir
la française compromise aux
étrangers par la non-exé-
cution de la capitulation de Madras,
par la vertu des pleins-pouvoirs
directement par le minis-
tre DUPLEX, XII, 282.)
Bourdonnais mit le commandement de

cette conquête, ses comptes et autres
papiers à M. Despréménil, et partit
le 24 octobre 1746, pour Pondi-
chéri. Il serait impossible de déve-
lopper ici toutes les trames ourdies
par Duplex, et par les membres du
conseil de Pondichéri, ou d'expli-
quer avec quelle perspicacité La
Bourdonnais devina la perfidie des
ordres qu'ils lui donnèrent d'aller
chercher, dans l'archipel de Mergui,
une flotte qu'ils avaient expédiée
pour Atchin, à plus de deux cents
lieues de cet archipel. Il retourna
comme simple particulier à l'île de
France, dont le nouveau gouver-
neur, nommé par Duplex, avait
été chargé de scruter les opérations
administratives de son prédécesseur.
La Bourdonnais s'empressa en arri-
vant de publier que « quiconque se
» croirait en droit d'exercer quel-
» que plainte ou quelque réclama-
» tion contre lui, n'avait qu'à se
» présenter. » Aucune réclamation
ne fut adressée à l'ancien ni au nou-
veau gouverneur: celui-ci trouva la
justification de son prédécesseur à-
la-fois si claire et si complète, qu'il
n'hésita pas à lui remettre l'ordre du
roi, qui le chargeait de reconduire
six vaisseaux destinés pour l'Eu-
rope. Chacun de ces vaisseaux avait
à peine cent hommes d'équipage: il
fallait traverser plusieurs escadres
anglaises, et La Bourdonnais ra-
menait avec lui sa femme et ses
quatre enfants; mais aux noms
sacrés d'honneur et de patrie, il ne
balança pas à se charger de cette
périlleuse mission. Parvenue à la
hauteur du Cap de Bonne-Espérance,
la petite escadre fut assaillie d'une
tempête qui dispersa les six vais-
seaux: trois vinrent rejoindre le
commandant à la côte d'Angola, où
il avait ordre de relâcher. Il envoya

sa femme et ses enfants en Europe, sur un bâtiment portugais, et conduisit sa faible escadre à la Martinique, conformément aux instructions qu'il avait reçues. Voyant ses vaisseaux en sûreté, il résolut de passer en France, sur un navire hollandais, qui fut visité en route par les Anglais. Les passagers français voulurent vainement se prévaloir de la neutralité du pavillon sous lequel ils naviguaient; on les emmena en Angleterre, où La Bourdonnais fut traité avec la plus grande distinction. Plus justes envers lui que ses compatriotes, les Anglais ne lui imputèrent pas la violation de la capitulation de Madras, ni les autres infamies dont ils rendaient seuls responsables Dupleix et les membres du conseil de Pondichéry: il fut reçu à la cour de Saint-James, comme un guerrier qui n'abuse point de la victoire, et surtout qui n'en trafique pas. Quand il demanda la permission de retourner en France, un des directeurs de la compagnie anglaise offrit sa fortune toute entière pour cautionner le vainqueur de Madras: le gouvernement anglais se contenta de sa parole d'honneur. Trois jours après son arrivée à Paris, dans la nuit du 1^{er} au 2 mars 1748, il fut mis à la Bastille, en vertu d'une lettre de cachet: trois ans et demi de la plus dure captivité furent la récompense décernée à quarante années de services. Son secrétaire fut enfoncé; ses papiers furent enlevés; on força même le notaire dépositaire de son testament, de livrer cette pièce sacrée dont on brisa le cachet. Ses lâches persécuteurs lui firent interdire pendant vingt-six mois toute communication, même avec sa malheureuse épouse, et avec ses quatre enfants encore en bas âge: on le

priva de plumes, d'encre, enfin de tous les moyens d'écrire. Ce ne fut qu'à force de patience qu'il parvint à surmonter leurs précautions: un morceau de bois, aiguë sur le pavé de la prison, lui servit de cauf, et il en forma une plume de buis: c'est au moyen de cette pièce de calame trempé d'encre de la couleur verte obtenue avec des liards *verd-de-gris*, qu'il réussit à écrire et à dessiner sur un blanc empesé dans le bouillir en guise de papier; il y avait une mémoire, un plan exact de son projet pour prouver l'insigne fausseté du soldat suborné par ses persécuteurs, qui déposait qu'étant en France, il avait vu transporter à bord du vaisseau de La Bourdonnais, des sacs d'argent et d'objets précieux. Mais ce qui était plus difficile, c'était de la soustraire aux recherches des geoliers, de faire passer les nombreux papiers de la prison. La Bourdonnais monta toutes les difficultés, et son singulier mémoire fut pour lui les yeux de l'indolente prisonnière nommée par le roi, le 7 mars 1748: cette cour qui aurait dû exiger du prisonnier une communication avec l'accusé, ne put se contenter de l'évidence de la condamnation; et elle voulut bien révoquer en date du 25 mars sa permission au sieur de La Bourdonnais de « *communiquer* » conseil. C'est à ce jour qu'il fut « *long-temps attendu* », qu'il fut « *dit-il dans ses Mémoires* » satisfaction de pouvoir se « *consoler* » tel qu'il est. » Le juge

fut prononcé que l'année
cette commis n du con-
t, qu'on ne soupçonnera
excès d'indulgence, recon-
clama l'innocence de La
nais, et le rendit à sa fa-
mis non à sa patrie; car il
d'état désormais de la ser-
e ressentait vivement des
une attaque d'apoplexie
pendant sa longue déten-
trouva sa fortune entière-
lée et dispersée. Naguère
r légitime, par de grandes
s commerciales aussi avan-
pour la France que pour
d'une somme de deux
six cent mille livres, il se
que sa femme et ses enfants,
ans l'indigence: le courage,
lui manquaient pour pour-
s persécuteurs et ses spo-
Son existence pendant trois
fut qu'une lente et doulou-
neuse, jusqu'à sa mort, arri-
-55. Nous terminerons par
ble témoignage que rend à
ministrateur l'éloquent Ber-
de-Saint-Pierre. Après l'énu-
m des travaux de La Bour-
à l'île de France, il ajoute:
ce que j'ai vu dans cette île,
utile et de mieux exécuté,
son ouvrage: ses talents mi-
n n'étaient pas moindres que
trus et ses talents adminis-
t. Orme, dans son Histoire
le, a fait de La Bourdonnais
rait non moins flatteur: « Ses
issances en mécanique, en
tion et en tactique, le ren-
capable de construire un
au a commencer par la
de le conduire dans quel-
rtie du globe que ce fût,
le défendre vaillamment à
égales. Ses plans étaient

» simples, ses ordres clairs et pré-
» cis; se montrant toujours au mi-
» veau du service qu'on lui con-
» fiait; doué d'une application infatigable, les difficultés ne servaient
» qu'à stimuler son activité; il ex-
» citait par son exemple le zèle de
» ceux qu'il commandait. » Le gou-
vernement accorda une pension à
la veuve de La Bourdonnais, « mort,
suivant les expressions du brevet,
» sans avoir reçu aucune récompen-
» se, ni aucun dédommagement,
» pour tant de persécutions et pour
» tant de services. » Il y a peu
d'années que les habitants de l'île
de France décernèrent, de leur pro-
pre mouvement, une pension, en
mémoire des services qu'ils avaient
reçus de son père, à M^{me}. Montlézun-
Pardiac, fille de leur bienfaiteur.
Cette dame a tracé le portrait suivant
de son illustre père: « Il avait de
» beaux yeux noirs, ainsi que les
» sourcils; son nez était long, et sa
» bouche un peu grande. . . . Il
» avait peu d'embonpoint. Il était
» de taille médiocre, n'ayant que
» cinq pieds et quelques lignes de
» haut, d'ailleurs se tenant très-bien.
» Son air était vif, spirituel et très-
» gai, etc. » Outre les volumineux
Mémoires qu'il a publiés pour sa
justification, en 1750 et 1751, un
vol. in-4°, fig., et les intéressants
détails que M. de Saint-Pierre a con-
signés dans la préface de *Paul et*
Virginie (1806, in-4°.), les Fran-
çais liront avec un vif intérêt les
éloges que lui ont décernés M. Orme,
dans son *History of the military*
transactions.... in India, Londres,
1775, in-4°, et M. Grant, dans son
History of the Mauritius Island,
Londres, 1801, in-4°. L—s.

MAHERBAL, général carthagi-
nois, envoyé par le sénat de Car-

thage au secours des Phéniciens établis à Cadix, commanda la première expédition des Carthaginois en Espagne, vers l'an 510 avant J.-C. Ayant abordé à Sidonia, où les Phéniciens s'étaient réfugiés depuis qu'ils avaient perdu Cadix, Maherbal battit d'abord les Turditans qui habitaient la Bétique; mais défait ensuite par leur général Baucius Capeto, il se vit forcé d'abandonner son camp et de chercher son salut dans la fuite. Malgré sa défaite, Maherbal projeta de subjuguier l'Espagne méridionale, et d'en chasser même les Phéniciens. Il conclut d'abord une trêve avec les Turditans, pendant laquelle il fit venir de nouvelles troupes de Carthage. Dès qu'elles furent arrivées, il rompit la trêve, surprit les Turditans, les chassa de la Bétique, qu'il soumit sans peine. Il fut remplacé dans le gouvernement de l'Espagne par Asdrubal et Amilcar, tous deux fils de Magon, le plus puissant des Carthaginois. — MAHERBAL, capitaine carthaginois, fut détaché par Annibal, après la prise de Turin, avec un corps de cavalerie numide, pour exciter les Gaulois cisalpins à se révolter contre Rome; il prit part ensuite à la bataille de Trasimène, et le lendemain fit 6000 Romains prisonniers. Détaché de nouveau avec sa cavalerie et un corps de fantassins, il remporta, en Etrurie, une victoire complète sur 8000 légionnaires, pénétra en Campanie, et ravagea le territoire de Falerne. Annibal lui donna le commandement de l'aile droite à la bataille de Cannes, l'an 316, avant J. C. Maherbal, après avoir contribué au succès de cette journée mémorable, pressa aussitôt le héros carthaginois d'aller droit à Rome, lui promettant de le faire souper en

cinq jours au Capitole. Mai tout en louant son ardeur, manda du temps pour réélire cette importante proposition alors que Maherbal lui cédait. roles devenues si célèbres. nibal, tu sais vaincre; mais pas profiter de la victoire. ignore l'époque de la mort de Maherbal : il paraît seulement qu'il survécut point à la seconde punique.

MAHIS (DES). V. et GROSTESTE.

MAHLEB ou MOHAI ABOU SOFRA, célèbre arabe, était originaire de Lentre Oman et Bahrain, l'an 9 de l'hégire (630 Christ). Ses parents, qui embrassèrent l'islamisme du Mahomet, étant bientôt tournés à l'idolâtrie, le kha Bekr envoya contre eux des troupes qui les vainquirent et les forcèrent de se rendre à discrétion. Les principaux furent mis à mort, les autres ayant été conduits à Bagdad, chargés de fers, furent mis par Omar, qui venait de monter sur le trône. Quelques-uns, au nombre desquels étaient Abou Sofra et son fils Mahleb, à peine sortis de la prison, allèrent s'établir à Bagdad. Mahleb signala de bon courage en défendant sa noblesse contre des brigands, et par son honorable et singulière défense, que cette ville fût appelée *de Mahleb*. Lorsque le fameux gouverneur de toute la Perse, le khalifat de Moawiah, et Abdel Rahman ibn Somar commandèrent dans le Khor Seistan, Mahleb servit sous eux. de ce général, prit une part active à la conquête de Kaboul et d

fit le premier
 e pied sur la terre que
 un, l'an 45 de l'hégire
 Jésus-Christ). Il y ravagea
 le Lameghhan, limitrophe
 an, en ramena douze mille
 et y jeta les premières se-
 s l'islamisme. Il fut ensuite
 principaux lieutenants des
 rverneurs qui, depuis la
 Zeiad, se succédèrent dans
 an. Sous Saïd, fils du kha-
 an, l'an 56, il se distingua
 remment à la prise de Sa-
 i, et y perdit un œil. Sous
 s de Zeiad, l'an 62, il pé-
 s le Kharizme, y leva pour
 es de contributions, et en
 un butin prodigieux; puis,
 e le Djihoun (l'*Oxus*), il
 ut pas d'attaquer, avec des
 ériens, une armée de
 e Turks, sujets de la reine
 ara et du roi de Sogd, et
 t complètement. Ce prince
 ri dans la mêlée, la reine pri-
 allié puissant qui devait être
 ux, perdit sa capitale. Le
 a ne prit aucune part aux
 civiles qui déchirèrent l'em-
 s les régnes de Yezid I^{er},
 ah Ben Zobeir, de Mer-
 , et d'Abdel Melek (*Voyez*
 et МОКНАВ). Il se déclara
 is pour Abdallah; et lorsque
 frère de ce khalyfe, fut ar-
 morah, pour gouverner les
 s orientales, Mahleb, solli-
 ci, et malgré sa répugnance
 tre contre les Musulmans,
 e refuser à lui amener des
 l'an 67 (687), et contribua
 ment à la défaite de Mokh-
 des Motazalites, qui, sous
 de venger les droits de la
 d'Aly, s'était emparé du
 t de l'Irak. En récompense

de ce service, Mahleb reçut de Mos-
 sab le gouvernement de Mossoul,
 qui comprenait l'Arménie, la Mésop-
 otamie et l'Adzerbaïdjan. L'année
 suivante, il fut mis à la tête d'une
 armée, pour s'opposer aux Azrakites
 qui désolaient la Perse et particulie-
 rement la province d'Ahwaz, d'où
 ils avaient porté leurs ravages jus-
 qu'à Madain. Dérivée des Motaza-
 lites, cette secte, affectant une haine
 mortelle contre les Ommyades, ne
 tendait qu'à s'affranchir de toute do-
 mination, et commettait les plus
 horribles cruautés sur tous les Mu-
 sulmans, sans distinction de parti,
 d'âge, ni de sexe. Mahleb fit à ces re-
 belles une guerre longue et opiniâtre
 dont les succès, quoique glorieux,
 n'eurent d'abord aucun résultat dé-
 cisif. Son absence fut même funeste
 à Mossab, qui, privé de l'appui d'un
 si grand capitaine, ne put résister au
 khalyfe Abdel Melek, et périt dans
 une bataille, l'an 71 (690). Kathary,
 chef des sectaires, instruit, avant
 Mahleb, de cette révolution, lui fit
 demander ce qu'il pensait de Mos-
 sab et d'Abdel Melek : « Le premier
 » est le frère du prince des vrais
 » croyants, répondit Mahleb, et l'au-
 » tre n'est qu'un usurpateur et un
 » tyran. — Je crains bien, répli-
 » qua Kathary, que demain vous ne
 » changiez d'opinion. » En effet,
 Mahleb ayant appris la mort de Mos-
 sab, se soumit au khalyfe. Interrogé
 alors par Kathary, s'il persistait
 dans ses sentiments : « Point du tout,
 » répondit-il, Abdel Melek est le
 » seul et véritable prince des fidèles. »
 Peu de temps après, Khaled, nou-
 veau gouverneur de Bassorah, char-
 gea son frère Abdel Aziz de la guerre
 contre les Azrakites, et choisit Mah-
 leb pour surintendant des tributs dans
 l'Ahwaz. La défaite d'Abdel Aziz fut

le fruit de cette faute impolitique. Le khalyfe manda aussitôt à Khaled de rendre à Mahleb le commandement de l'armée, et de se joindre à lui ; il écrivit à son propre frère Baschar , gouverneur de Koufah , de lui porter aussi des secours , et leur enjoignit à tous les deux d'avoir la plus entière déférence pour ce brave Musulman , qu'il appelait *le Fils et le Petit-Fils de la Guerre*. Avec ces renforts , Mahleb tailla en pièces les Azrakites près d'Ahwaz , et les fit poursuivre jusque dans le cœur de la Perse. Comme ces rebelles se relevaient toujours après chaque défaite , et que la guerre traînait en longueur , le fameux Hedjadj (*Voyez ce nom*, XIX, 554), gouverneur de Bassorah et de l'Irak , suspectant la fidélité de Mahleb , envoya un émissaire pour examiner sa conduite. Informé de l'arrivée et des ordres secrets de cet officier , Mahleb , étouffant une juste indignation , le fait placer sur une éminence ; et secondé par ses dix fils qui lui servaient de lieutenants , il fond sur les ennemis , se bat en désespéré jusqu'au soir , et remporte une victoire complète. Témoin de cette action d'éclat , l'envoyé d'Hedjadj donna de grands éloges à l'intrépidité de Mahleb et de ses enfants , en rendit compte à son maître , et fut chargé par lui de remettre des présents et des habits d'honneur à ce modeste et vaillant général. Enfin , après huit ans de guerre , Mahleb chassa les Azrakites du Kerman et du Farsistan , et dissipa ces dangereux sectaires : leur chef , ayant gagné , avec les débris de son parti , les montagnes du Tabaristan , y fut tué peu d'années après. Le khalyfe récompensa noblement les succès de Mahleb , en lui abandonnant les revenus des deux provinces qu'il venait de

rendre à l'empire. La Cheybh (*Voyez ce nom* p. 316) fournit à Mahleb l'occasion de signaler sa naissance et sa valeur , près de Koufah sur ce rebelle (Gyti). L'année suivante , ayant obtenu d'Abdel Melvernement de toute la Perse celui du Khorasan à Mahleb pendant cinq ans , entreprit expéditions dans le Turke y propager l'islamisme et contributions. Ils s'y trouvèrent lorsqu'ayant appris la mort de Mahleb , son fils aîné , qu'il avait dans le Khorasan , il eut son second fils , pour le remplacer ; et s'étant bientôt mis en route pour le suivre , il mourut dans un village près de Merou al 83 de l'hégire (juin , 702). Avant d'expirer il rassembla ses enfants autour de son lit ; et voulut prouver d'une manière si évidente la plus étroite union pour rendre invincibles , il employa la métaphore d'un faisceau qui résistait à tous leurs efforts dont ils rompaient aisément la flèche séparée. Mahleb est considéré , un des plus grands hommes qu'ait produits l'islamisme , doit regretter que les auteurs les plus connus en Égypte aient manqué de matériaux pour ses belles actions , tandis qu'il a pris plaisir à détailler minutieusement les cruautés d'Hedjadj d'intrigue , d'ambition , et de ruse sous plusieurs rapports. Biyard , Mahleb ne joua qu'un rôle secondaire par ses titres et emplois , quoique son mérite et ses services l'eussent rendu digne du premier rang. Aussi avare et ambitieux ennemi que de celui de

roit point de
l'érance qui
es héros mu

ig-

la

Libé-

à la prodigalité, si n'aurait
une occasion, payer un
e drachmes qu'il devait à
sur les revenus de l'Ahwaz,
me et son fils aîné ne lui
recuré cette somme, par
t de la vente de leurs bi-
en courage à toute épreuve,
intéressement sans bornes,
saisance aveugle pour son
, quel qu'il fût, il joignait
onde expérience dans l'art
rre et de la politique, et
lence consommée dans le
ien loin de prendre part à
du fameux Abdel Rahman,
visit Hedjadj, en le rassu-
les suites qu'elle pouvait
C'est un orage qu'il faut
passer, lui écrivit-il; reti-
is, et ménagez vos troupes,
ous en servir quand vous le
sans rien hasarder. » Mais
partisan des mesures vio-
ledjadj méprisa cet avis sa-
et, par son inflexibilité, il
pire à deux doigts de sa
oyez ABDEL MELEK, t. I,

ABDEL RAHMAN IBN EL
au *Supplément* (1). Mah-
pour héritier de ses ver-
s talents, mais non pas de
rité, son fils YEZID. (V.

A—T.

IED (AGA). V. MOHAM-

IOUD 1^{er}, fils de Musta-
at, à l'âge de trente-quatre

reproché à Mahleb qu'un seul défaut,
t. menteur, mais trop rigide observa-
re religieux pour mériter un pareil re-
et cette réputation aux rebelles contre
et des années une continue ruse de guerre;
des trois cas où Malomet a déclaré
ne état permis.

S. D. S—Y.

ans, placé sur le trône othoman
(le 16 octobre 1730), par le fa-
meux Patrona khalil, qui venait d'en
faire descendre Achmet III, oncle
du nouveau sulthan. La première
année de son règne fut marquée par
le châtimement des principaux chefs
des rebelles; mais les troubles inté-
rieurs n'en continuèrent pas moins
jusqu'en 1733. Alors Mahmoud,
qui, l'année précédente, avait con-
clu la paix avec le roi de Perse, fut
obligé de recommencer la guerre con-
tre le célèbre usurpateur Tahmasp
Kouli-Khan, qui, vaincu par le
visir Topal-Osman, si justement il-
lustré par ses succès militaires, son
courage, sa sagesse et ses vertus,
le défit à son tour, et remporta
plusieurs avantages signalés sur les
Othomans. (V. NADIR-SCHAH.) L'an-
née 1734 fut marquée par la guerre
que les sulthans commencèrent avec
les czars de Russie, et qui fut pres-
que continuée jusqu'à nos jours. Le
congrès de 1737, à Niemirow,
ne l'interrompit qu'un instant. Les
Russes prirent Oczakof et Kilbourn
la même année. Les impériaux se
joignirent à eux et entrèrent dans la
Valakie. La paix fut conclue, en
1736, avec la Perse; en 1739, avec
les Allemands, qui rendirent Bel-
grade, et bientôt après avec la Rus-
sie, qui accéda au traité, mais ne
rendit qu'une partie de ses conquê-
tes, entre autres, Oczakof, après en
avoir démoli les fortifications. Une
nouvelle guerre contre la Perse, en
1743, fut encore désavantageuse
aux Turcs, qui furent obligés de
faire la paix avec Nadir-Schah. Le
sulthan ne prenait aucune part à ces
événements: il se reposait sur ses
ministres du soin de gouverner, et
s'en remettait à sa mère et au kislar-
aga du choix de ses vizirs. Mahmoud

ne s'occupait que d'amusements et de plaisirs : les pierreries, les porcelaines et les bijoux faisaient ses délices; il aimait le faste, et n'en était pas moins enclin à l'avidité et à l'avarice. Des mouvements populaires annoncèrent le mécontentement général : les favoris du prince, qui abusèrent de sa confiance et de sa faiblesse, furent sacrifiés, et les plaintes cessèrent. Le caractère doux de Mahmoud le faisait aimer personnellement; son règne ne fut marqué par aucun grand événement, et sa vie fut moins remarquable que sa mort. Ce prince était depuis longtemps attaqué d'une fistule, qui l'empêchait de monter à cheval. Contraint par la violence du mal de rester dans le sérail, on ne le voyait plus aller à la mosquée le vendredi, selon l'usage immémorial des sulthaus. Le peuple commençait à murmurer, et à craindre qu'on ne lui cachât la mort de son maître. Mahmoud fit un effort pour se montrer, et fut victime de son zèle religieux et de sa condescendance politique à une obligation d'usage. Il se rendit à la mosquée, le vendredi 13 décembre 1754, (1168 de l'hég.), et expira sur son cheval, au moment où il rentrait dans le sérail. Il avait régné vingt-quatre ans, et mourut à l'âge de cinquante-huit ans.

S—Y.

MAHMOUD (**ABOUL GACEM YEMIN ED DAULAH**), troisième ou quatrième prince de la dynastie des Ghaznevides, dont il fut en quelque sorte le fondateur; le plus grand, le plus riche et le plus puissant monarque musulman de son siècle, et l'un des plus fameux conquérants de l'Asie, était fils du Sebekteghyn et d'une princesse de Zaboulistan. Il naquit à Ghaznah, dans la Perse orientale, suivant Aboul-Fédha, le

10 moharrem 360 (14 de J.-C.); et il fit ses premières sous son père, contre diens idolâtres, dont il devint un jour le plus terrible fléau 384 (994), il se distingua la bataille où Sebekteghyn souverain l'émyr Samanide II, vainquirent les rebelles d'arçan; et il reçut de ce prince en récompense de sa brave gouvernance de Nischabour le titre de Saïf ed daulah (l'État). A la mort de son père 387 (997), Mahmoud, parvenu au trône de Ghaznah par son frère Ismaël, employa diverses voies de la négociation pour acquiescer ses droits : forcé de recourir aux armes, il vainquit Ismaël et se fit de se rendre à discrétion; mais Ismaël pardonna généreusement; mais la suite ayant demandé à quel traitement il lui aurait donné, si la victoire l'eût favorisé, le prince répondit ingénument : l'aurait tenu renfermé dans son palais, où il ne l'aurait laissé aller de rien. Sur ce propos, Mahmoud envoya Ismaël au château du Djouzdjan, où il le tint splendidement à tous ses dépens jusqu'à sa mort. Mansour II successeur de Noub II au trône de Mawar-el-nahr, ayant pris Mahmoud du gouvernement de Nishapur, par la crainte d'une révolte; celui-ci, après s'être inutilement de cette injustice de vive force dans son gouvernement. Attaqué par Mansour, ta une bataille, par respect pour le nom samanide, et se retira à Nishapur. Cependant les factieux voyant une réconciliation possible entre ces deux princes, firent les yeux à Mansour, et de

ne à son frère Abdel-Melont l'extrême jeunesse ser-
 ux leurs projets ambitieux
 ABDELMELEK, I, 56). Mah-
 reprochant à ces traîtres
 idie et leur cruauté, marcha
 punir : mais voulant éviter
 apparence de révolte contre
 certain au nom duquel ils pa-
 at agir, il avait consenti à la
 rsque quelques troupes cime-
 ut harcelé son arrière-garde
 ses bagages, il se vit dans la
 é de repousser ces hostilités
 action générale dans laquelle
 orta une victoire complète.
 dans le Khorasân, subju-
 gahistan, laissa le gouver-
 de Nischabour à son frère
 t revint à Bulkh, alors ca-
 ses états, dont il transféra
 siège à Ghaznah. Dans cet
 e, Abdel-Melek qui s'était re-
 khara, fut détrôné par Hek-
 souverain du Turkestan, qui
 la dynastie des Samanides,
 de l'hégire 1009 de Jésus-
 En prince de cette famille
 ont quelques années dans le
 n; mais sa mort fit tomber
 vince entière sous la domi-
 e Mahmoud, au nom du-
 v. récita la khotbah. Le
 Eder-Billah lui en accorda
 ure, avec les titres de *Femin*
ah (la main droite de l'état)
na el millet protecteur des
 Pour mettre en sûreté ses
 s du côté du nord, Mah-
 t alliance avec Hek-Khan,
 a fille, et se fit céder une
 Mavar-el-nahr. En 391,
 première expédition dans
 tan, et remporte près de
 ver, le 8 moharrem de l'an-
 1001 (27 novembre 1001)
 ote signalée sur Djeipal, le

plus puissant raïah de la contrée; il
 le fait prisonnier, lui rend la liberté
 et le trône, et retourne à Ghaznah,
 chargé de butin. Mais Djeipal, s'é-
 tant donné la mort, pour se confor-
 mer à une loi du pays qui défendait
 d'obéir à un prince qui avait été dans
 les fers, les troubles que cet événe-
 ment occasionna, ramenèrent Mah-
 moud dans l'Indoustan; il y extermi-
 na les auteurs de la révolte, et revint
 triomphant dans sa capitale. En 393
 (1003), il vainquit pour la seconde
 fois Khalaf, roi du Scïstan, et se
 rendit maître de ses états et de sa
 personne (Voyez KHALAF, XXII,
 342). Ensuite il traversa le Sind et
 la province de Moultan, et alla met-
 tre le siège devant Bahatïa, alors
 l'une des plus fortes places de l'Inde
 dans le Pendjab, livra au gouver-
 neur Bohaira une bataille qui dura
 quatre jours, le vainquit, le rédui-
 sit à se tuer, emporta la ville d'as-
 saut, établit l'islamisme dans tout le
 pays, et en ramena cent trente élé-
 phants avec un butin considérable.
 La révolte du gouverneur qu'il avait
 laissé à Moultan, et le débordement
 des fleuves qui semblait la favori-
 ser, obligèrent Mahmoud de deman-
 der passage à Andbal, roi de l'Inde
 supérieure. Sur son refus, il le pour-
 suivit à travers le Candahar et le
 Kaboulistan jusqu'à Kaschmyre, ra-
 vageant tous les lieux qui se trou-
 vaient sur son passage. Effrayé de
 ses succès, le gouverneur de Moul-
 tan s'enfuit avec ses trésors; et la
 réduction de sa capitale entraîna la
 soumission de toute la province. Tan-
 dis que Mahmoud était occupé à
 cette expédition, Hek-Khan, son
 beau-père, jaloux de sa gloire et
 de sa puissance, jurea la circons-
 tance favorable pour rompre avec
 lui. Par son ordre, deux armées en-

trent à-la-fois dans le Khorâçan; Balkh, Herat, Nischabour tombent sans résistance en leur pouvoir: mais l'arrivée subite de Mahmoud fait changer la face des affaires; les Turks sont repoussés, exterminés partout, et un très-petit nombre parvient à repasser le Djihoun. Ilel-Khan consterné, mais non découragé par ce mauvais succès, fit alliance avec Cadher-Khan, roi de Khoten. Ces deux princes s'avancèrent vers Balkh, à la tête d'une foule de hordes turkes: à quatre farsangs de cette ville, ils rencontrèrent l'armée de Mahmoud, beaucoup moins nombreuse, quoique composée d'Afghans, de Kourdes, d'Arabes, de Persans, d'Indiens et de Turkomans, mais renforcée au centre par cinq cents éléphants. Etonné de la multitude des ennemis, le sulthan implore le secours du ciel, et fond sur eux avec intrépidité. Ses éléphants écrasent sous leurs pieds l'infanterie turke, enlèvent les cavaliers de dessus leurs chevaux et les brisent avec leurs dents. Celui que montait Mahmoud ayant saisi de sa trompe et jeté en l'air l'officier qui portait le grand étendard d'Ilek-Khan, ou ce prince lui-même, suivant quelques auteurs, l'épouvante s'empare des ennemis, et leur déroute est complète. Cette victoire fut remportée l'an 397 (1007). Mahmoud, dédaignant de poursuivre les fuyards jusque dans le Mawar-el-nahr, préféra de s'assurer dans l'Inde une suite de triomphes plus faciles, et non moins avantageux à ses propres intérêts qu'à la gloire de sa religion. Le détail de ces expéditions serait d'autant plus inutile que les villes qu'il subjuguait n'existent plus aujourd'hui, et qu'il n'y est point fait mention de Lahor, d'Agra, de Dehly, qui devinrent si

célebres sous les successeurs immédiats. Les Ghaures ou Grestes des anciens Perses, et attachés au culte de leurs anciens dieux, quoique musulmans en apparence, avaient donné leur nom à une province enclavée dans le Khorâçan, qui servait d'asile à un grand nombre d'entre eux: protégés dans les hautes montagnes qui entourent leur pays, ils pillaient les caravanes et portaient fort loin leurs ravages. Mahmoud tourna ses armes contre eux, s'empara de leur pays, vainquit Mohammed leur prince, le fit prisonnier, et le conduisit à avaler du poison, et l'islamisme dans le Ghaur: il trouva des richesses immenses dans les descendants d'Ibn Sourî et dans la suite, une vengeance pour de sa mort, par la destruction de la dynastie des Ghaznevîdes. KNOSSOU CHAH, XXII, ALAEDDYN-DJIHAN-SOUZ, (plément.) Une peste affreuse désola le Khorâçan, l'an 401, donna lieu à Mahmoud d'affirmer son humanité envers ses malheureux sujets. Le Gardju était gouverné par des princes qui portaient le titre de *schars*

(1) D'Herbelot, Dequignes, et tous les auteurs qui ont copié ces deux savants ont pris mal-à-propos cette province pour la Géorgie. M. Silvestre de Sacy, qui a corrigé cette erreur, dans son *Essai sur l'usage de l'Alphabet des Arabes* (t. IV, des *Notes et manuscrits*), l'a depuis reconnue et y a réfuté dans un excellent Mémoire qui se trouve dans les *Annales des voyages*, et qui est parvenu sous ce titre: *Mémoire sur l'usage de l'Alphabet des Arabes*, Paris, 1813. M. de Sacy y prouve que le Gardju est la partie orientale du Khorâçan, Ghauristan, comme l'a prétendu M. de Quatrecasles dans ses *Recherches géographiques* de son *Histoire de la Perse*; encore moins la Géorgie, comme de la Perse. Il prouve également que ce n'est ni le Gardju, qui conduit au Gardje, ni le Gardje, qui conduit au Gardju, il est question dans cet article, ne doit pas être confondu avec le Djarjan, situé sur les bords du Caspien.

ips vassaux et tributaires anides, s'étaient soumis de-ze ans à la domination ghaz-Abu-Nasr avait abdiqué le i faveur de son fils Abou-med, pour vivre dans la re-jeune homme inconsequent ja indisposé Mahmoud par icule orgueil et ses propos ts : son refus de joindre ses a celles du sulthan pour faire e aux infidèles, acheva de le Mahmoud s'empara de ses é-esa personne, le fit rudement , et le relégna dans une for-our le reste deses jours. L'an 118-19, il renmit à ses états le au, dont il donna l'héritière iage à l'un de ses fils, et le ne, que l'assassinat de son Mamoun avait plongé dans ne. La même année, Mah-etourna dans l'Indoustan, et plus avant qu'il n'avait fait s précédentes expéditions. La de plusieurs princes, la fuite omission de quelques autres, pête d'un grand nombre de principalement celle de Ca-place importante, située Gange, à l'ouest de Bénarès, ment un butin considérable, ande quantité d'éléphants, telle multitude de captifs, e les vendait que depuis deux es jusqu'à dix. En effet, e l, à l'exemple des premiers ants arabes, massacrait tous mmes qui refusaient d'em-l'islamisme, et redaisait en ge les femmes et les enfants. ha ensuite contre les Afghans au retour de cette campagne, attaqué son arrière-garde ; oursuivit dans leurs menta-er tua beaucoup de monde, le reste hors d'état de rien

entreprendre. Ilel-Khan était mort depuis six ans; Togan-Khan, roi de Kaschgar, son frère et son successeur au trône du Mawar-el-nahr, vécut en paix avec Mahmoud, et fit épouser une princesse de sa famille à Masoud, fils aîné du sulthan. Son frère Charf-ed-daulah Arslan-Khan, lui ayant succédé l'an 409, rompit avec Mahmoud, et se ligua contre lui avec Carther-Khan, roi du Turkestan. Le sulthan les vainquit l'année suivante, près de Balkh, tailla en pièces une partie de leurs troupes, en noya un plus grand nombre dans les flots du Djihoun, poursuivit le reste dans le Mawar-el-Nahr, et revint chargé des dépouilles de ce royaume. Mahmoud employa une partie des richesses qu'il avait amassées dans ses diverses expéditions, à embellir sa capitale. Il y fit élever une vaste et superbe mosquée, et un collège où il rassembla un grand nombre de livres. Sous son règne, Ghaznah surpassait toutes les autres villes en étendue et en beauté. On y comptait mille enclos pour les éléphants, outre les logements des hommes chargés de les conduire et de les soigner. En 416 (1025), Mahmoud entreprit sa dernière expédition dans l'Inde : ce fut la plus brillante. Au royaume de Guzarat, dans la ville de Soumenath (1), près du rivage de la mer, était un temple, le plus fameux et le plus révéré des Indiens, qui venaient en foule de toutes parts y faire leurs dévotions, surtout lorsqu'il arrivait, pendant la nuit, quelque éclipse de lune. Ils prétendaient que le flux et le reflux était un hommage que l'Océan rendait deux fois

(1) Suivant plusieurs auteurs, la ville et l'idole s'appelaient *Soumenath*; suivant d'autres, c'était seulement le nom de la ville, et l'idole portait celui de *Lakshmi*.

chaque jour à leur dieu. Ce temple était enrichi par tous les princes de l'Indoustan. Les revenus de 2000 villages étaient affectés à l'entretien des brahmines qui le desservait. Cinquante-six colonnes d'or massif, incrustées de perles et de pierres précieuses, supportaient sa voûte. L'idole de Soumenath, sculptée en pierre, avait cinq coudées de hauteur; mais on n'en voyait que trois, le reste étant caché sous terre. Les prêtres de cette pagode assuraient que si leur dieu n'avait pas fait périr les destructeurs des autres idoles, c'est qu'il était irrité contre elles. Le désir de punir la jactance de ces fanatiques, de les attacher à l'islamisme, mais plus encore de s'emparer de leurs trésors, détermina Mahmoud à entreprendre cette expédition. Il eut de vastes déserts à traverser, une infinité de combats à livrer devant toutes les villes qu'il rencontra sur son passage. Arrivé enfin devant Soumenath, il voit sur les remparts une immense population accourue pour être témoin de la vengeance éclatante que l'idole allait tirer des Musulmans, afin de les punir de la violation de son territoire. Ceux-ci s'avancent en célébrant à haute voix la puissance de Dieu, et en lançant une nuée de traits, qui forcent les Iudiens à la retraite. Mais le combat ayant recommencé le lendemain et les jours suivants; après un carnage épouvantable, les Iudiens, poussés de rue en rue, et poursuivis jusque dans le sanctuaire du temple, se laissent égorgés aux pieds de leur idole, ou vont chercher le trépas après l'avoir embrassée. Ceux qui voulurent se sauver sur mer, furent arrêtés par la flotte de Mahmoud. Ce prince brisa lui-même la statue avec sa massue, et envoya une partie

de ses débris pour être cor dans la grande mosquée de Gh Cette conquête valut au sult de 200 millions de dinars d'o compter le butin qu'il fit enco plusieurs autres places plus élo dont la prise termina cette cam Charmé de la beauté et de la dité du pays, Mahmoud avai d'y fixer sa résidence; mais se tisans le déterminèrent à ret dans le Khorasân. Ce fut au leur conseil, qu'au lieu de co un étranger le gouverneme peuples nouvellement sou préféra leur donner un roi Dabschelym, issu de la race illustre des anciens souvera l'Indoustan. Sincèrement attac dynastie des Abbassides, Ma ne manquait jamais d'envo khalyfe de Bagdad une par dépouilles des infidèles. Il r toutes les insinuations du khaly gypte Hakeim-Biamr-AMah (ce nom, t. XIX, p. 320), r ses émissaires avec mépris, e tra toujours un grand zèle pou triompher la doctrine réput thodexe parmi les Musulm avait étendu sa domination les bords du Gange jusqu'à c la mer Caspienne, où Meno fils de Cabous, roi du Djordja Thabaristan, s'était reconnu s sal, en épousant une de ses Quoique ses états en Perse limitrophes du Kerman, et d sistant, que possédaient les Bowaïdes (Bouïdes), il s'était à prendre part, comme auxi leurs guerres civiles. Cepend 420 (1029), les intrigues qu saient la cour de Rei, où Madjd ed Daulah, prince autre branche de cette famil terminèrent le conquérant à

l'Irak Adjem (F. MAJID ED
t. XXVI, p. 94) : ce fut la
conquête de Mahmoud. Il
le gouvernement à son fils
Attaqué depuis deux ans
bre au poumon, et consumé
fièvre lente, il revint à
h, où il continua de rendre
e à ses sujets. Il conserva
rage jusqu'à la fin; et dédai-
s'étendre sur son lit, il s'y
sis, un coude appuyé sur son
Il expira dans cette position
by 2^e. 421 (30 avril 1030),
Aboul - Feda et Mirkhond,
52^e. année de son âge selon
er, ou dans la 63^e., suivant
l, après avoir régné environ
lepis la mort de son père,
puis la chute des Samanides.
de Mahmoud jouit, chez les
ms, de la plus haute répu-
t véritablement, abstraction
la manie des conquêtes, du
e qui la lui inspira, et des
qui en furent la suite inévi-
n ne peut nier que ce prince
ni les vertus des bons rois
llantes qualités des héros.
raits feront connaître son
pour la justice et pour la vé-
e veuve dont le fils avait été
des voleurs, dans le désert
re le Khoraçan de l'Irak,
moud venait de subjuguier,
t à sa cour pour lui en de-
justice. Le sulthan lui répon-
l'Irak était trop éloigné de sa
pour qu'il pût remédier à
désordres qui s'y commet-
Pourquoi donc, répartit la
oumettez-vous plus de pays
s n'en pouvez gouverner, et
t en rendre-vous compte
le jour du jugement? Loin
flêné d'une réponse aussi
Mahmoud s'efforça de con-

soler cette femme par de riches pré-
sents. Il fit publier qu'il se rendait
garant de la vie et des biens des
voyageurs qui traverseraient le dé-
sert en caravanes, pour aller dans
l'Inde : il leur fournit des escortes ;
mais comme elles étaient insuffisan-
tes, il fit empoisonner des fruits,
qu'on laissa dans le désert, où ils
donnèrent la mort à la plus grande
partie des brigands. Un habitant de
Ghaznah vint se plaindre au sulthan
qu'un officier turk de ses troupes,
voulait s'emparer de sa maison, de sa
femme et de ses enfants, Mahmoud
lui promet satisfaction. Suivi de
quelques uns de ses gardes, il inves-
tit la maison de l'offensé, aussitôt
qu'il apprend que le Turk s'y est in-
troduit; mais soupçonnant que l'au-
teur du crime est un de ses fils, et
craignant que la tendresse paternelle
ne désarme sa juste sévérité, il or-
donne qu'en éteigne toutes les lu-
mières, et que le Turk soit mis à
mort. Après l'exécution, il fait ral-
lumer les flambeaux, se prosterne,
rend grâces à Dieu de n'avoir pas eu
à punir un de ses enfants; et comme
le chagrin où il était plongé, l'avait
empêché de prendre de la nourriture,
épuisé de besoin, il demande à man-
ger, et se retire laissant dans l'admi-
ration la famille à laquelle il venait
de rendre une justice si prompte et
si éclatante. Les défauts de Mah-
moud furent l'avarice et la cupidité.
Ces vices percent dans toutes les ac-
tions de sa vie. S'informant un jour
quelle quantité de pierres précieuses
possédaient les princes Samanides,
on lui dit que l'émyr Nouh II, en
avait sept rotls dans son trésor :
*Je dois donc remercier Dieu, re-
prit Mahmoud, de m'en avoir don-
né plus de cent.* Ayant appris qu'il
y avait à Nischabour, un particu-

lier fort opulent, il le manda à Ghaznah : « On t'accuse, lui dit-il, » de pratiquer l'hérésie des Carmathes (*V. CARMATH*, t. VII, p. 163). » Seigneur, répond cet homme qui » avait pénétré les intentions du » sulthan, je suis bon Musulman, » mais je suis coupable de posséder » des richesses immenses ; ôtez-les » moi, et cessez, de grâce, de me » donner une imputation odieuse. » Mahmoud le dépouilla en effet, et lui donna, pour tout dédommagement, une patente qui attestait que cet homme ne s'était jamais écarté de la foi orthodoxe. Avant de mourir, ce prince voulut jouir encore une fois de la vue de ses trésors : il les fit apporter en sa présence, et les examina en jetant de profonds soupirs : mais il fallut les éloigner, parce que ce spectacle ne faisait qu'aggraver son mal. Quoique plusieurs poètes et savants, admis à sa cour, aient célébré sa puissance et lui aient dédié leurs ouvrages, il ne se piqua pas de générosité envers eux ; quelques-uns eurent même sujet de se plaindre de lui (*V. AVICENNE*, t. III, p. 115, et *FERDOUSY*, t. XIV, p. 344). Ce conquérant se connaissait en hommes : il eut de bons ministres (*V. MEIMENDI*); et plusieurs grands capitaines se formèrent à son école. Avant lui les monarques musulmans ne connaissaient que les titres d'Émir, prince ou commandant, et de Melik ou Malek, roi. Mahmoud est le premier qui ait porté celui de Sulthan (*Voy. KHALAF*, t. XXII, p. 342) : ce titre qui signifie *seigneur*, *roi* et *maître*, prévalut depuis, et les autres qualifications ne furent plus données qu'aux souverains vassaux des khalyfes et des sulthans. Avant d'avoir pris ce titre, Mahmoud, peu flatté

de ceux que le khalyfe C lui avait donnés, en avait un autre plus honorable et plus ceux qu'il croyait dû à sa puissance qu'aux services rendus à la religion. Le prince, dépourvu de toute autorité, la tyrannie des Bowahdherd, t. VI, p. 451, ne put pas se faire prier long-temps, et céda qu'à la crainte que l'irrité ne tournât ses armes contre Bagdad ; et même : qu'il était fils d'un esclave, accorda que le titre de *Veli*, qui signifie, *ami* et *seigneur* et *valet*. Mahmoud la ruse de l'orgueilleux : il connaissait d'ailleurs la pénurie ; et il obtint moyennant cent mille dinars la cession d'une seule lettre, qui déterminait la signification du mot. Mahmoud fut enterré à Bagdad, dans le superbe palais de la Félicité. Le tombeau fut détruit au milieu du siècle par Alaeddyn Djibansou de la dynastie des Ghourides, qui doit désirer, pour l'interdiction et de la géographie, l'édification d'une Vie complétée par Mahmoud, ainsi qu'une relation des expéditions militaires. Mahmoud, titulé *Mahmoud le Grand*, n'est qu'une allégorie de la régence de Séleucide. Mahmoud eut pour successeur deux de ses fils, Mohanoud (*V. MASOUD*).

MAHMOUD (*ABOUT*), septième Seldjoukide de Perse, monta sur le trône en 1072, après la mort de son père. Quelques instants avant la mort, il déclara son successeur

pleurant, le décora du couronne, et des braccet et le fit monter sur le dzoulhadjah 511 (18 je jeune prince s'y étant é, parce qu'il ne voulait sur aussi triste fût le n règne: *Si ce jour n'est pour moi*, reprit Most pour vous. Sandjar, ingt ans gouvernait le yant appris la mort de fit proclamer sulthan, 513 (1119), avec une ter ce titre et le trône Mahmoud, vaincu près réfugia dans cette ville, ra faire à son oncle des propositions d'accom- vint passer un mois à Reï épousa sa fille, et obtint nditions que Sandjar se- premier dans la kioth-officiers établis par lui seraient maintenus, et eul le privilège d'être sa- n des trompettes en sor- alais, ou en y entrant, et uatrième voile aux por- partements. Mahmoud rvé, par ce traité, la itale, mais moins comme que comme lieutenant- n oncle, n'y fut pas plus l eut à combattre, et . 514 (1120), son frère s'était révolté (*Voyez* l comprima, au moins ps, l'ambition de Do- des Arabes Açadites, ux et remuant, qui, du- rs années, excita beau- ubles dans l'empire mu- le força d'errer quelque lui permit de retourner résidence, qu'en exigeant : son frère en otage. Ce

lutsous le règne de Mahmoud qu'Ac- sencar el Boursky, et le fameux Imad eddyn Zenghy, obtinrent successivement le royaume de Moussoul (*Voy. ACSENCAR*, t. I, p. 165, et ZENGHY). Le sulthan employa ces deux généraux à défendre le khalyfe Mostarsched contre Dobais, en 517 (1123). Quelques démêlés, que l'intendant de Mahmoud à Baghdad eut ensuite avec le khalyfe, ayant déterminé celui-ci à prendre les armes pour s'affranchir de la domination des Seldjoukides, le sulthan vint camper devant cette capitale, le 20 dzoulhadjah 520 (7 janvier 1127). Mostarsched s'était retiré dans la partie occidentale de la ville: Mahmoud l'invite à revenir et à faire la paix; mais il n'en reçoit que des injures. Alors ses troupes entrent dans Baghdad, et pillent le palais pontifical. Le peuple irrité se soulève en criant: *vivent les Haschémites* (1). Il pille celui du vezyr de Mahmoud, ainsi que les maisons de ses partisans; et le sang inonde les rues de Baghdad. Le khalyfe revient dans la partie occidentale avec 30 mille hommes, et entoure son camp d'un large fossé: mais bientôt la famine s'y fait sentir; des combats ont lieu, chaque jour, aux portes de la ville, et sur les bords du Tigre. Enfin, par ordre du sulthan, Imad eddyn Zenghy, ayant amené de Waseth un grand nombre de vaisseaux, la place est investie de tous côtés, et Mahmoud se dispose à donner l'assaut, lorsque le khalyfe demande la paix. Le sulthan la lui accorde, entre dans Baghdad, et se contente d'exiger de Mostarsched, des sommes considérables, et de lui ôter ses armes et ses munitions de

(1) Nom de famille des Abbassides, qui descendaient d'Ismaïel, l'un des ancêtres de Mahomet.

guerre. De retour à Hamadan, le vainqueur du khalyfe ne put se dispenser d'aller à Reï auprès de son oncle, qui le reçut avec de grands honneurs, le fit placer sur son trône, mais en l'obligeant de pardonner à Dobais, et de le rétablir dans ses possessions. Cet émir s'étant révolté de nouveau contre le khalyfe et le sulthan, en 523 (1129), ce dernier revint à Bagdad, d'où il envoya une armée contre le rebelle, qui pilla Basra en se sauvant dans le désert. Mahmoud, prince agréable de sa personne et doué des qualités les plus aimables, mourut à Hamadan, le 11 chawal 525 (7 septembre 1131), avant d'avoir achevé la 28^e. année de son âge, et la 14^e. de son règne. Il écrivait et parlait avec pureté, et se distinguait par son esprit et par la variété de ses connaissances. Il aimait à entendre la vérité, ne s'en offensa jamais, quelque dure qu'elle fût, et ne punissait que les exactions de ses officiers envers le peuple. Sa passion immodérée pour les femmes et pour la chasse, nuisit à sa santé, à sa réputation et à ses finances, au point que souvent il manquait d'argent pour payer ses troupes. Il avait 400 chiens, dont les lesses et les colliers étaient brodés en or et enrichis de perles et de pierreries. Mahmoud ne laissa qu'un fils (Daoud), qui fut privé de l'héritage paternel, par ses oncles Masoud, Thogrul et Seldjouk (F. MASOUD). A—r.

MAHMOUD BEN ZENGHY.

F. NOUR EDDYN.

MAHMOUD (GAÏATH EDDYN), cinquième et dernier sulthan de la dynastie des Ghaurides, était fils de Gaïath eddyn Mohammed, qui connaissant son indolence et son incapacité, avait laissé à sa mort, l'an 599 de l'hégire (1202-3 de J.-C.),

le trône de la Perse orientale l'Indoostan, à son propre Schehab eddyn Mohammed, qui reçut alors de son oncle les vêtements de Bost, de Ferah, ferar dans le Khorasân. La même année, Schehab eddyn, assassiné dans un camp, près de l'Indus, en 602 (1205), plongea l'empire dans l'anarchie et hâta la chute de la dynastie des Ghaurides. Ce conquérant n'eut point laissé d'héritiers mâles, et son empire se partagea sur le choix de son successeur : le plus grand nombre déclara pour Mahmoud, son fils, et le reste, pour son cousin eddyn Sam, gouverneur de Bost. Ce dernier marcha aussitôt contre Ghaznah : il mourut en route, laissant ses deux fils, Ala-eddyn-Mohammed et Djelal-eddyn, arriver à cette capitale, où l'ainé fut nommé sulthan. Cependant Mahmoud avait refusé d'y venir prendre possession du trône, et déclaré qu'il ne se contenterait du petit royaume de Ghaznah, qu'il avait voulu gouverner ses ancêtres, et pas néanmoins de prendre le titre de sulthan; et pour conserver l'apparence de souveraineté, il déclara Tadj eddyn Ildouz, roi de l'Indoostan, et leur en donna le diplôme, avec les attributs du trône, le parasol, l'étendard et le bour. C'étaient deux Turks de la tribu de ces esclaves que Schehab eddyn avait fait élever avec ses fils, auxquels il avait accordé toute sa confiance. De son vivant ils s'étaient rendus tout-puissants dans les provinces, l'un dans le Khorasân, l'autre à Dehly. Ildouz, à la tête d'une armée de Turks, enleva Ghaznah aux deux princes Ghaurides, revinrent avec de nouvelles troupes, et l'obligerent

is Djelal eddyn amian, Ildouz vint assiéger la rendit maître, ne d'Ala eddyn. erre s'alluma en le premier ayant bientôt chassé poursuivre jusqu'à aussi forcé d'empare de cette uches lui ayant habitants, Il-ette disposition ans sa capitale, i de Dehly de ts. Mahmoud ne guerres de deux ts que lui: il isible à Firouz-ristan, berceau l'Ildouz lui per-e à lui pour res- s Kharizmiens, ne grande partie ensuite la paix le contrée; mais la vengeance de n du Kharizme. e ce monarque, e lui, avait été r à la cour de dinaire des mé-ne. Mohammed assiéger Firouz auride hors d'é-ndit, à condi-rait la vie et la éral kharizmien ue d'Aly-Chah, t, quelques jours re de son souve- arriva, l'an 605 le J.-C.). selon

Aboul-Féda et Hadjy-Khalfah, qu'il est facile de concilier avec Mirkhond et Férischtah. Mais l'auteur du *Loub al Tawarikh* et d'Herbelot racontent différemment la mort de Mahmoud qu'ils placent sous l'année 609 (1212-13). Suivant eux, Aly-Chah ayant été livré par ce prince à son frère Mohammed, l'horreur que cette perfidie inspira contre Mahmoud, porta des assassins inconnus à s'introduire dans son palais, et on le trouva mort dans son lit. Il fut enterré au château de Firouz - Couh, d'où on le porta dans la grande mosquée, que son père avait fondée à Hérat, et que lui même avait fait achever. Il laissa un fils nommé Sam, à qui Atziz, l'un de ses parents, disputa la couronne; mais aucun d'eux ne fut reconnu sulthan. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 611 ou 612 (1214-15 de J.-C.), le monarque kharizmien prit Ghaznah sur Ildouz, et envahit tout ce que les Ghaurides avaient possédé en Perse et dans les pays au nord de l'Indus; et que les successeurs de Cothbeddyn Aïbek se maintinrent au midi de ce fleuve, dans la possession du royaume de Dehly, auquel a succédé depuis l'empire Moghol. La dynastie des Ghaurides, quoique très-puissante, n'avait subsisté qu'une soixantaine d'années; mais de ses rejetons se forma, un demi-siècle après, celle des Molouk-Kurts. A—T.

MAHMOUD II (1) (NASSIR EDDYN), 25^e. empereur musulman de l'Indoustan, et 8^e. prince de la dynastie des mamlouks Ghaurides, était le plus jeune fils de Schems Eddyn Iletmisch, qui lui avait don-

(1) Ce prince est le premier de ce nom parmi les monarques de sa dynastie; mais il est le second suivant l'historien Férischtah, qui compte le fauteur Mahmoud Ghaznevide, pour le premier de ce nom parmi les souverains musulmans de l'Indoustan.

né le gouvernement du Bengale, l'an 627 de l'hégire (130 de J.-C.) . Après la mort de son père, et le détrônement de son frère Fyrrouz Chah I (V. ce nom, XVI, 210), Mahinoud fut renfermé par ordre de la sulthane Rezyah, sa sœur, et ne recouvra sa liberté que sous le règne de son neveu Masoud IV. Pourvu alors du gouvernement de Baradjé, il fit la guerre avec succès aux raiahs voisins, et rendit sa province très - florissante. Le bruit de sa bonne administration engagea les omrahs, mécontents de Masoud, à offrir le trône à son oncle. Mahmoud marcha vers Dehly, et y fut reconnu sulthan, (mai 1246). Il récompensa la fidélité de son beau-frère Balin, par la charge de vézyr, et confia le gouvernement de Lahor, de Moultan, et des autres provinces septentrionales, à Schir, son neveu, avec ordre d'y entretenir une armée sédentaire et nombreuse, afin de surveiller les mouvements des Moghols, dont les possessions s'étendaient alors jusqu'à l'Indus. Il envoya du même côté son vézyr, pour attaquer les Djikkers, dans les montagnes de Djihoud, et les punir à-la-fois de leurs continuelles incursions, et des facilités qu'ils avaient souvent données aux Moghols pour pénétrer dans l'Indoustan. Ces rebelles furent domptés, et plusieurs milliers d'entre eux réduits en esclavage. Après avoir ainsi fait rentrer dans le devoir les provinces de Pendjab et de Moultan, Mahmoud rétablit l'autorité royale dans les contrées situées entre le Gange et le Djemnah, et dans les autres parties de l'empire. En 646, Djelal eldyn, rappelé du gouvernement de Canoulje, et soupçonnant quelque mauvais dessein de la part du

sulthan son frère, refusa d'aller à sa cour, et alla avec ses partisans, dans le pays de Sitnour, d'où Mah sonne ne put le débiter. Après huit mois d'efforts inutiles, au lieu de se consoler par le succès qui couronna ses entreprises, tant contre les raiahs, que contre les Moghols, et les puissances de son règne fut la révolte du royaume de Ghaznah, dont les Moghols, et réunis à Dehly, l'an 649 (1246), le neveu Schir, jeune homme qui admirait alors la valence et les vertus vraies de Mahmoud, avait donné le gouvernement à Zengany, chef de secte, et d'état. Cet homme, se flattant de le gouverner mieux, oubliant les conseils qu'il avait reçus de Balin, et voulant le perdre tous les jours, lui suggéra la basse ambition d'avoir conquis contre lui dans les bonnes grâces de Balin, et parvint à le rendre faible, et affaiblit par ses conseils le crédit de Balin, dont il avait favorisé la chute. Balin, qui alors, et parvint à le dépouiller du vézyrat, et le remplaça par un homme de son choix, distribua tous les emplois à ses créatures, et le crédit de Balin, et le crédit de faire disgracier Schir, à l'occasion de celui-ci venait d'éprouver la révolte des rebelles, dans la province. Des injustices aussi révoltèrent l'indignation générale, et le favori. La plupart des provinces s'étant révoltées, lui, invitèrent Balin à venir reprendre leurs forces pour le

ne allait écla-
 offra aux rep-
 et, pour com-
 sentit à éloigner son favo-
 donna le gouvernement de
 rendit les sceaux de l'état
 rétablit son neveu dans
 vernements, et recouvra
 de ses sujets, qu'une seule
 failli lui enlever. L'an
 douk s'étant révolté dans
 roement de Baradje, qu'on
 leanné en échange de celui
 entraîna plusieurs omrahs
 parti, et Zengany fut de
 Le vézyr attaqua d'abord
 vori, le vainquit, et lui
 la tête. Il mit ensuite en
 armée de Coutilouk; mais
 empêcher ce rebelle de se
 Sitmour, où il trouva de
 alliés dans Djepal, prince
 la contrée, et dans le
 e la province de Sind.
 s'étant mis en campagne,
 le vézyr marcha contre
 na un complot tramé en
 ir dans son camp, fit ar-
 ètement les traîtres, et,
 de la découverte de leur
 tira les rebelles jusqu'aux
 Dehly, et les tailla en
 r la fin de la même année,
 l marcha vers l'Indus,
 poser à une armée moghole
 hait à pénétrer dans l'In-
 mais le bruit seul de son
 força de repasser le fleu-
 7, des avantages signalés
 reportés sur les Radjeponts
 guerriers et plus braves que
 Indous, faisaient de fré-
 ntatives pour s'affranchir
 es Musulmans. On fit sur
 rand nombre de prison-
 nt les principaux furent
 t, et les autres, condam-

nés à un esclavage perpétuel. Au
 mois de réby 2, de la même année,
 on vit arriver à Dehly une ambas-
 sade de la part d'Houlagou, qui ve-
 nait de conquérir la Perse, et de
 détruire l'empire des khalyfes de
 Baghdad. Mahmoud déploya la plus
 grande magnificence pour la rece-
 voir. Après un règne heureux et glo-
 rieux de plus de vingt ans, il mourut
 à Dehly, le 2 djoumady 664 (20
 février 1266), pleuré de ses sujets.
 La vie privée de ce prince offre
 quelques singularités remarquables.
 Pendant sa longue détention, il re-
 fusa la pension alimentaire qui lui
 était assignée, et il aima mieux écrire
 pour subsister, répétant souvent que
 celui qui ne travaillait pas pour ga-
 gner son pain, ne méritait pas d'en
 manger. Parvenu au trône, il conti-
 nua toujours de défrayer sa table avec
 les produits de sa plume; aussi était-
 ce plutôt la table d'un ermite, que
 celle d'un grand monarque. Contre
 la coutume des princes musulmans,
 il n'entretenait point de concubines, et
 n'avait qu'une seule femme, qui était
 obligée de vaquer aux travaux les plus
 grossiers de son ménage. Un jour
 qu'elle se plaignait de s'être brûlé
 les doigts en apprêtant son pain, et
 qu'elle demandait, au moins, à être
 aidée par une servante; il lui ré-
 pondit que, n'étant que le fermier
 de ses sujets, il ne voulait pas les
 charger de dépenses superflues. Cette
 scrupuleuse économie n'empêcha pas
 Mahmoud d'être le bienfaiteur des
 savants, l'ami des pauvres, et l'un
 des plus sages, des plus éclairés,
 et des meilleurs princes qui aient
 régné dans l'Indoustan. N'ayant
 point d'enfants, il laissa le trône
 au vertueux Balin.

A—T.

MAHMOUD-CHAH III (NASSIR
 ED DYN), 3.^e. empereur de l'In-

nipont. Maltz de Fyrouz
 parvint à grande
 de l'ancienne capitale ;
 basant par une paix illu-
 assassina le second, se
 sukhan, et, lui laissant à
 vie et un vain titre, il le
 tre Nosret, qu'il assiégea
 nipont. Tatar, vèzr de ce
 fait, dans le même temps,
 siège devant Dehly : il y
 a informé que Panripout
 bi au pouvoir d'Ekbal, il
 us le Guzarate. De retour
 sukhan dans la capitale,
 vaillait à y rétablir l'or-
 geant, peut-être, à usur-
 ine, lorsque l'invasion de
 déconcerta ses projets.
 air traversé les diverses
 pi forment l'Indus, déli-
 tit-fils qui se trouvait in-
 rené dans Moultan, sub-
 les les provinces du nord-
 marqué son passage par les
 les plus inouies, le con-
 moghol arriva, en moins de
 six, à Panripout, et s'avança
 sept cents cavaliers, pour
 re les fortifications de De-
 umoud - Chah et son minis-
 'avaient pris aucune mesure
 her les progrès de Tamer-
 irent alors avec un corps de
 espérant l'envelopper; mais
 t repoussés honteusement.
 ers après, Tamerlan, ayant
 rger cent mille prison-
 iers, dont la garde l'em-
 it, rangea ses Tartares en
 dans la plaine de Fyrouz-
 13 janvier 1399. L'armée
 , beaucoup plus nombreuse
 t, commandée par le sul-
 par Ekbal. Dès le premier
 conducteurs des éléphants

ayant été renversés, ces animaux
 effrayés reculent et jettent l'épou-
 vante et le désordre parmi les In-
 diens, qui sont, en un instant, mis
 en pleine déroute, et poursuivis jus-
 qu'aux portes de Dehly. Mahmoud,
 ne s'y croyant pas en sûreté, l'aban-
 donne pendant la nuit, et prend, en
 toute hâte, le chemin du Guzarate.
 Harcelé dans sa fuite, il perd ses
 deux fils, encore enfants, qui tom-
 bent au pouvoir de l'ennemi. Sa re-
 traite et celle d'Ekbal laissant la
 capitale sans défense et sans gouver-
 nement, les principaux habitants
 allèrent se soumettre à Tymour. Il
 promit de les protéger; et la khot-
 bah fut faite en son nom, le vendredi
 suivant, dans toutes les mosquées.
 Mais l'inégale et injuste répartition
 de la taxe qu'il exigeait, donna lieu
 à des rixes, qui dégénérent en tu-
 multe et en un pillage général. Cinq
 jours après, l'incendie de la capitale
 et le massacre des habitants eurent
 pour cause le désespoir de ces mal-
 heureux, autant que la férocité des
 Moghols. (V. TAMERLAN.) Le départ
 de ces derniers ramène l'anarchie : le
 prétendu empereur Nosret accourt de
 Mewat avec 2000 chevaux, et s'em-
 pare de Dehly : il en est bientôt
 chassé par Ekbal, qui s'occupe d'en
 relever les ruines et d'y ramener les
 habitants fugitifs. Mais Dehly n'était
 plus alors que la capitale des pays
 entre le Djemnah et le Gange. Le
 reste de l'empire était dans un état
 complet de dissolution. Azym Khan
 se rendait maître du Guzarate; Mo-
 hammed, petit-fils de Fyrouz III,
 entra en vainqueur dans Mahaba ;
 et Khizer jetait les fondements de sa
 grandeur future, dans les provinces
 que Tamerlan lui avait cédées. En
 803, Ekbal vainquit Schems-eddyn,
 gouverneur de Biana, et le força de

se joindre à lui. Khodja Djehan, roi de l'Inde orientale, venait de mourir, laissant pour successeur son fils adoptif Mobarek-Chah. Ekbal veut enlever Canoudje à ce dernier; il marche accompagné de Schemis ed-dyn, et de Bahadour, prince de Mewat. Arrêté, deux mois, sur les bords du Gange, par Mobarek, et contraint de battre en retraite, le perfide se dédommage de ce revers en assassinant ses deux alliés, et en s'emparant de leurs états. Telle était la situation de l'Indoustan, lorsque le sulthan Mahmoud reparut sur la scène, en 804, sans y jouer un rôle plus brillant. Peu satisfait de Djassar-Khan, roi de Guzarate, il le quitta pour se retirer à Malava, d'où bientôt il revint à Dehly, sur l'invitation d'Ekbal, qui le réduisit à une pension, sans lui donner la moindre part au gouvernement. Ekbal ayant pris Canoudje à Ibrahim, frère et successeur de Mobarek, le sulthan qui avait suivi son tyran dans cette expédition, lui échappa au milieu d'une partie de chasse, espérant trouver auprès d'Ibrahim plus de déférence et de respect; mais l'orgueilleux vassal fit intimider à son maître l'ordre de sortir à l'instant de son camp, et défendit même qu'on pourvût à ses besoins les plus pressants. Accablé de ce coup inattendu, Mahmoud fut obligé de retourner à Canoudje. Ekbal voulut bien lui laisser le gouvernement de cette place, qu'il tâcha néanmoins de lui ôter trois ans après, sans y réussir. Les attentats de ce factieux approchaient de leur terme: n'ayant pu vaincre Behram, gouverneur de Samanah, il fit alliance avec lui, afin de mieux le tromper, et ils joignirent leurs forces pour attaquer Khizer, dans

Moulthan. Après une victe remportèrent sur quelques voisins, Ekbal se saisit d'eux et le fit écorcher vif. Cette vengeance presque aussitôt. Il fut tué dans une bataille où lui livra près d'Adjoudan (1404). A cette nouvelle, Chah accourut à Dehly, sur le trône. Mais sans des projets et des mouvements, il se contenta de Daulah-Lody, contre le malheureux gouverneur, et retourna goûter du repos à Canoudje, vint l'y attaquer; et après escarmouches, le sulthan regret, obligé de reprendre de Dehly. Sa conduite peu convenable à sa situation, lui ayant aliéné l'affection de ses troupes, elles l'abandonnèrent d'un commun accord. Il forma de cette désertion le Gange; et il menaçait l'Inde lorsqu'une autre guerre dans Djihanpour. En décembre Daulah-Lody vainquit Bel et fit prisonnier; mais il fut peu de temps après, obligé de devant Khizer. Ce dernier de jour en jour, plus ennemi de le ménager, Mal fit un ennemi irréconciliable, hostilités qu'il commit sans motif et sans succès de la vengeance conduisit Khizer sous les remparts, mais deux fois la disette de fourrages obligea le roi à regagner ses états. De pressant danger, Mahmoud aucune précaution pour d'une nouvelle attaque. faible, indolent, aussi méchant que mauvais politique

vertu était une insensibilité au milieu des plus grandes , fit désormais de la chasse ipale occupation. L'ardeur elle il s'y livra, lui causa la dont il mourut au mois de djah815 (mars 1413), dans ème année d'un règne honneste. Avec Mahmoud finit tie des Mamlouks turks, orient esclaves des sulthans es. fondée par Cothb-eddyn et qui occupa le trône de pendant deux cent vingt -, sous cinq familles diffé-aulah-Lody, Patan ou Af-nation, et d'abord secré-Mahmoud, lui succéda par de quelques omrahs; mais, n 1414, il passa du trône e prison, et fut remplacé er.

A—T.

MOUD-SULTHAN KHAN, ktai, fils de Djengyz-Khan, é sur le trône de Samarcand 790 de l'hégire (1388 de apries la mort de son père ttmisch, par le fameux Tamerlan, qui, ne lui laissant à son prédécesseur, que le Khan, se réserva toute l'aut-épendant Mahmoud n'était uni de courage ni d'activité; une singularité dont l'his-otre peut-être pas d'exemple, lût par sa dignité le suze-Tamerlan, il lui obéissait a son général en chef. On e qu'il pria Dieu pour la ation des jours de son op-. Il figura ainsi dans toutes -tions de Tamerlan. On le mander l'aile gauche de l'arg-iche, lors de l'invasion de purant dans l'Indoustan, r 1399. Il se distingua a la fameuse bataille d'Aney-

re, l'an 804 (1402); et ce fut lui qui, après la déroute de l'armée othomane, se mit à la poursuite de Bajazet I, tailla en pièces son es-corte, le fit prisonnier, et l'amena, les mains liées, au camp du vain-queur. Mahmoud mourut dans l'Asie mineure, pendant cette expédi-tion, vers le commencement de l'année 805 (fin de 1402). Sa mort fut naturelle, suivant l'historien pa-négyste Cheryfeddyn-Aly, qui pré-tend même que Tamerlan versa des larmes quand il en reçut la nouvelle: mais s'il faut en croire Aboul-Ghazy, il fut mis à mort par ordre de ce conquérant. Quoi qu'il en soit, Mah-moud est le dernier khan de la race de Djengyz, qui ait régné dans le Djagataï (la Transoxane, appelée aujourd'hui grande Boukharie). Tamerlan et ses fils négligèrent de lui donner des successeurs, et demeurè-rent maîtres de l'empire, sans pren-dre le titre de khan. Cet état de choses dura jusqu'à l'époque où les Tartares Ouzbeks reconquirent l'hé-ritage de leurs ancêtres, sur les des-cendants de Tamerlan. (V. SCHÄI-BLK).

A—T.

MAHMOUD IBN FARADJ, impos-teur arabe, parut à Samarra, ou Sermenraï, sous le règne du khalife Motawakkel, qui avait quitté le séjour de Bagdad, pour celui de cette ville, fondée par son père. Mahmoud s'érigea en prophète, se fit même passer pour Moïse, et par-vint à le persuader à 27 misérables comme lui. Le khalife ayant fait amener ces fanatiques en sa présence, les condamna tous à une prison per-pétuelle. C'était tout ce que méritait leur extravagance; mais il se montra plus sévère envers leur chef, qu'il fit périr d'une manière bizarre: il obligea chacun de ses disciples, l'un

après l'autre, à lui donner dix coups de poing sur la tête; et Mahmoud, meurtri et fracassé par les 270 contusions qu'il reçut, expira dans ce supplice, l'an de l'hégire 235, (849-50 de J.-C.) A—T.

MAHMOUDY (CHEIKH AL), cinquième sultan d'Egypte, de la dynastie des Mamlouks Circassiens ou Bordjites, avait à peine 12 ans, lorsqu'un marchand, nommé Mahmoud-Chah, le vendit, l'an 782 de l'hég. (1381 de J.-C.), pour 3000 drachmes d'argent, au sultan al Dhaher Barkok, qui lui donna la liberté, et le fit passer par tous les grades de la milice des mamlouks. De là, les surnoms de *Mahmoudy* et de *Dhahery*, qu'il porta; mais aucun auteur ne nous apprend son nom circassien, ni pour quel motif il portait le titre de Cheikh (*vieillard, prince, docteur*). L'an 802 (1400), il venait d'être nommé gouverneur de Tripoli par le sultan Faradj, lorsque Tamerlan fit son invasion en Syrie. Tandis que, renfermés dans Halep, les gouverneurs des autres places attendaient les secours qu'ils avaient demandés au sultan; Cheikh Mahmoudy, à la tête de 700 cavaliers, osa seul attaquer les Tartares, et leur prit quatre officiers, qu'il fit pendre aux portes d'Halep. Fait prisonnier dans la bataille que Tamerlan gagna sur les mamlouks près de cette ville, il s'évada, et porta le premier au Caire la nouvelle que ce conquérant s'était retiré, après avoir pris et saccagé Damas. (F. FARADJ, XIV, 148, et TAMERLAN.) Pourvu alors du gouvernement de cette ville, il se joignit, en 807 (1404), au régent Yachbak, qu'une faction avait forcé d'abandonner l'Egypte: mais ils furent vaincus; et, malgré sa soumis-

sion, Mahmoudy fut privé de son gouvernement. Il le recouvra l'année suivante, lorsque Faradj fut rétabli sur le trône; et il se comporta fidèlement ce prince pendant la révolte de Djakam. Chahmas par les partisans de ce prince, il y rentre avec le sultan, et bientôt le fait arrêter incarcérer. Mahmoudy s'échappa, et prit Damas pendant l'absence de Neourouz, son successeur; l'abandonne, en apprenant la victoire d'Yachbak, vaincu par ce prince. Il fait la paix avec ce dernier, et lui cède le gouvernement de Damas. Quoique le sultan eût désapprouvé cette cession, il pardonna à Mahmoudy, qui refusa néanmoins de gouverner de Damas, ce qu'on exigeait qu'il se retirât contre Neourouz, son neveu. Mahmoudy ne tarda pas à se brouiller avec lui, et se retira chez les Turcs de Malatié. Pour se justifier l'esprit du sultan, il lui fit un acte signé des cadhis, et des pachas de Damas, attestant sa sagesse et sa soumission: mais il ne put livrer les partisans de son neveu, et, bravant les menaces de son sultan, il les remit en liberté, et se reconcilia avec l'émir. Faradj, venu en Syrie, l'an 812, força Mahmoudy d'évacuer Halep, et l'assiégea dans Serkhot. L'appareil le plus formidable se déploya; mais Mahmoudy, par sa belle détermination, implora la pitié du sultan, qui lui permit de rester au gouvernement de Tripoli. Bientôt Mahmoudy prit enlever celui de Damas à l'émir qui venait de se soumettre. Cet émir dans Hamah, bat des vaisseaux envoyés à son secours, pour cela, de protéger

vers le sultan, le rejette sur N... z, avec le laissez pas de réconciliation. Poursuivis par jusqu'à l'extrémité de la 813 (1410), ces deux évitent une bataille, et re- leurs pas, ils entrent en et se rendent maîtres du Mahmoudy se popularise enant l'ordre le plus partaque le château, dans l'ince placer sur le trône le fils ; mais il décampe à l'ap- a sultan, se retire à Suez, e les magasins des mar- et va s'emparer de Krak. u bain par les habitants il se sauve dans le châ- adj vient l'y assiéger, le apituler, lui pardonne en- donne le gouvernement et à Neurouz, celui de Tri- nouvelles entreprises des bligent le sultan de rever- ie : ils fuient d'abord de- mais leur armée se gros- ur la désertion d'une partie ne, il est battu et investi as. Chacun des deux émyrs guer seul; l'ambition allait ir : leur commun intérêt encore. Ils avaient fait r le khalyfe Mostaïn Bil- s la dernière bataille; ils at la liberté, le contrai- prononcer la déposition a, le 25 moharrem 815 et d'accepter lui-même ce gereux. Enfin, le 16 safar), Faradj est arrêté et dans le château de Damas. tte révolution, Neurouz r gouverner la Syrie, avec ir absolu. Cheikh Mah- envieux du lot de son epte à regret les fonctions

d'atabek ou de régent, et suit en Égypte le khalyfe - sultan : mais voyant que ce prince, en se logeant dans le château du Caire, au lieu d'occuper le palais de ses prédécesseurs, manifestait l'intention de gouverner en maître; il ne s'attacha qu'à le rendre désagréable aux émyrs et au peuple, le dépouilla insensiblement de toute son autorité, le déposa enfin, après un règne de sept mois, et se fit proclamer sultan, avec les surnoms de *roi triomphant, et père de la victoire, l'épée de la religion*. Ce prince, retenu par la goutte, n'ayant pu se rendre en Syrie, où Neurouz refusait de le reconnaître, faillit à périr au Caire, victime d'une conspiration. Enfin, le 30 avril 1414, il vainquit cet émyr, qui avait rejeté toutes conditions de paix, l'assiégea dans Damas, le réduisit à capituler, le 11 juillet; et l'ayant abusé par un serment supposé de respecter ses jours, il le fit arrêter, et mettre à mort en prison avec ses principaux adhérents. Il parcourut alors la Syrie en vainqueur, et y rétablit la paix. A la faveur des derniers troubles, les Cypriots avaient pillé les côtes de cette province: le sultan, usant de représailles, envoya des troupes en Cypre; ces hostilités durèrent 14 ans. En 818 (1415), la révolte de Kanbaï, gouverneur de Damas, rappela Mahmoudy en Syrie; il y gagna une bataille vivement disputée, et, par la mort du rebelle, anéantit ses espérances et son parti. Respecté en Syrie et en Égypte, il se rendit redoutable à ses voisins. Il se fit céder Tarse, par le prince de Caramanie, et Sis, par les Arméniens; il battit, par ses généraux, les troupes de Cara - Iloug-Othman, chef des Turkomans du *mouton*

blanc, et celles de Cara-Yousouf, fondateur de la dynastie du *mouton noir*, qu'il obligea de repasser l'Euphrate, en 821 (1418). *V. CARA-YOUSOUF*, VII, 94. Tandis qu'il s'appliquait à rétablir la discipline militaire, la famine et la peste ayant désolé successivement l'Egypte, fournirent au sulthan l'occasion d'exercer sa bienfaisance. Dans le même temps, son fils Saremy-Ibrahim alla punir les incursions de Mohammed, prince de Caramanie; il entra dans l'Asie mineure, fit faire, dans Césarée, la klothbah, au nom de son père, pénétra jusqu'à Iconium, s'empara de Larenda, capitale de la Caramanie, ravagea tout le pays, et revint déposer ses lauriers et son butin aux pieds de son père, qui eut la douleur de le perdre peu de temps après. Les infirmités du sulthan ne firent alors que s'accroître; forcé de renoncer à la chasse, aux voyages, il ne fit plus que languir, et mourut au Caire, le 9 moharrem 824 (14 janvier 1421), âgé de 54 ans, après en avoir régné huit et demi. Cheikh Mahmoudy est un des meilleurs souverains qui aient gouverné l'Egypte; les grandes qualités qu'il montra sur le trône, firent oublier la conduite tortueuse et perfide qui l'y avait porté: il eut presque toujours les armes à la main; mais, plus heureux ou plus habile que ses prédécesseurs, il triompha de tous ses ennemis. On lui reproche d'avoir aimé à répandre le sang, et d'avoir été presque aussi avide que Barkok, son ancien maître; mais si l'insubordination des mam-louks l'obligea de recourir à des rigueurs nécessaires; si sa propre sûreté fit tomber les têtes et confisquer les biens de plusieurs chefs de rebelles, il mérita l'amour du

peuple, qu'il traita toujours avec douceur et bonté. Le bonh des sujets et les soins du gouvernement l'occupaient sans cesse. temps de famine, il avait des jeûnes et des prières; il observait les uns, et as autres. Un jour qu'il s'y r un pauvre homme ayant fait pour sa prospérité: « Pr » dit le sulthan, de nous d » fléau qui nous amène i » ne suis qu'un d'entre v autre acte d'humilité ne li moins de partisans. Il vo récitant la klothbah, l après avoir prononcé le Dieu et de Mahomet, un degré pour prononce sulthan. Mahmoudy aim vants, et les admettait d miliarité. Il fonda plusieurs quées; et celle qu'il fit bâ re, avec les marbres qu'i semblés à grands frais, en beauté les autres temp capitale. Il avait fait pour son successeur, son l âgé de 17 mois, qui fut i ment proclamé sous le tit *haffer* (le victorieux.) M de 7 mois 20 jours, l'ataq qui avait épousé la mère fant, le confina dans le Caire, s'empara du trô les surnoms de *Dhaher* (l'illustre et l'épée de la Thatar mourut trois mo son fils Mohammed Sal eddyn, âgé de dix ans règne de quatre mois, fu l'émir Barsebaï, com traité lui même le fils Mahmoudy. (*V. BARS* 433.)

MAHOMET, ou suiv: graphe et la prononciatio:

Mohammed (1), surnommé l'Cassem, prophète et législateur des Musulmans, fondateur de l'islamisme, et de la religion à laquelle il a donné son nom, naquit à Mekke, le 10 novembre 570 de J. C., suivant l'opinion la plus probable. Son origine n'était point connue; il était de la tribu des Koraïch, ou Koréisch, la plus illustre parmi les Arabes, puisqu'elle descendait en ligne directe d'Ismaël, d'Abraham (2), et qu'elle possédait, depuis cinq générations, la souveraineté de la Mekke (3), et l'indépendance de la Caaba (4). Nous résumons le récit des prodiges qu'on s'il faut en croire les auteurs arabes, éclatèrent lors de la naissance de Mahomet; et nous devons en avertir les lecteurs que les détails de sa vie de cet homme célèbre ne nous ayant été transmis que par les traditions et les écrits de ses disciples, la critique permet de révoquer en doute beaucoup de circonstances de son enthousiasme ou la crédulité des premiers musulmans a sans doute embelli le récit de sa vie publique et privée. A l'âge de deux ans, il perdit son père Abdallah (5). (69. ABDALLAH, I, 49); et il mourut à l'âge de six ans, lorsque la

mort lui enleva aussi sa mère Ameenah, la plus belle et la plus vertueuse femme de sa tribu. Aboul Mothalleb, aïeul de l'orphelin qui était resté sans fortune, le recueillit dans sa maison, et lui témoigna plus de tendresse qu'à ses propres fils, auxquels il disait souvent : *Nous devons avoir grand soin de cet enfant.* Il mourut lui-même deux ans après (1), et le recommanda spécialement à son fils Abou-Thaleb, qui eut, après lui, la principale autorité à la Mekke, comme chef des Koraïschites. Abou-Thaleb remplit fidèlement les intentions de son père; il se chargea de son neveu, et l'éleva dans le commerce, profession exercée de temps immémorial par les Arabes. Mahomet avait douze à treize ans, lorsque son oncle le mena en Syrie, dans un voyage relatif aux affaires de son négoce. Ils descendirent à Bosra, dans un monastère où un moine nestorien nommé par les écrivains arabes *Bo-haïra*, et que l'on croit avoir porté chez les Grecs le nom de *Sergius*, leur donna l'hospitalité, avec autant de cordialité que de magnificence. On prétend que ce moine présagea dès-lors la grandeur future de Mahomet, et qu'il exhorta Abou-Thaleb à prendre garde que son neveu ne tombât entre les mains des Juifs. En effet, Mahomet se faisait déjà remarquer par ses réponses judicieuses, par la justesse de ses expressions, la régularité de sa conduite, et par une sincérité dans ses paroles et dans ses actions, qui lui valut, de la part de ses compatriotes, le surnom d'*al Amin* (le Fidèle).

Le nom de Mohammed, qui signifie loué, fidèle, lui fut donné par son aïeul. On le nomme *Alimud*, nom qui a presque la même signification que Mohammed.

Les auteurs arabes ne s'accordent point sur le nombre de générations, depuis Ismaël jusqu'à Mahomet : les uns en comptent 30, et les autres 60; mais le nombre 30 paraît le plus probable. Au surplus, l'opinion la plus probable est qu'il y en avait 31, depuis Ismaël jusqu'à Mahomet. L'un des descendants d'Ismaël, jusqu'à Mahomet, et ils ne varient que sur le nombre de ces derniers, et sur le nom de l'ancêtre d'Ismaël.

Le gouvernement de la Mekke était une sorte de république aristocratique, dirigée d'abord par 60, et ensuite par 120 magistrats héréditaires, chargés de fonctions différentes, et qui formaient un conseil par le plus âgé d'entre eux.

C'est le temple de la Mekke, fondé, dit-on, par Abraham, et pour lequel les Arabes ont toujours une grande vénération.

(1) Aboul Mothalleb, mourut à 102 ans; il eut 12 fils, dont les principaux furent Abou-Thaleb, père d'Aly, Abou, duquel sont descendus les khalifes Abbassides, Harizah, et Abdallah, le plus jeune, qui fut le père de Mahomet.

Ce fut à l'âge de quatorze ans, suivant Aboul-Féda, ou de vingt, suivant d'autres auteurs, qu'il fit ses premières armes, sous son oncle Abou-Thaleb, dans une guerre que les Coraïsches, et les Kenanites leurs alliés, soutinrent d'abord avec désavantage, puis avec un succès décisif, contre les Havazenites, qui avaient violé le territoire sacré de la Mekke. Mahomet ayant atteint sa 25^e. année, ses talents et sa probité déterminèrent une jeune veuve, nommée Khadidjah (Voy. КПАДИДЖАН, XXII, 338), à le mettre à la tête de ses affaires, et ensuite à l'épouser. Il avait 35 ans, lorsque les Coraïsches avant rebâti, avec plus d'étendue et d'élévation, le temple de la Caabah, qu'une femme avait incendié en y brûlant imprudemment des parfums, une contestation s'éleva sur la prééminence entre les diverses tribus arabes, quand il fallut placer la pierre noire (1). On convint de s'en rapporter à la décision du premier citoyen qui se présenterait à la porte du temple. Mahomet parut; on le prit pour arbitre. Il ordonna que la pierre, mise sur un tapis, fût élevée ainsi par des hommes de chaque tribu, jusqu'à la hauteur où elle devait être placée : alors, il la prit et la posa de ses propres mains. Bientôt la considération dont il jouissait parmi ses compatriotes, la fortune qu'il avait acquise par son mariage, et qu'il avait augmentée par

ses soins, éveillèrent, sans d'abord son ambition, et lui inspirèrent l'idée d'asservir l'Arabie, et de fonder un empire. Pour parvenir plus promptement à son but, il résolut de prêcher une nouvelle religion. On peut croire même, et peut-être avec quelque raison, que son ambition excitée par des motifs plus puissants, borna d'abord à vouloir réformer la religion de sa patrie. Quoi qu'il en soit, tout concourait à favoriser ses desseins : les Arabes, par leur grand nombre de tribus rivales, étaient plongés dans l'idolâtrie plus grossière; et quelques-uns pratiquaient un judaïsme corrompu. Les chrétiens orientaux étaient divisés en une infinité de sectes, qui se déchiraient avec fureur. La capitale de Constantinople s'occupait de querelles théologiques, tandis que l'empire, ébranlé par de sanglantes révolutions, était livré sans défense aux ravages des Persans. La religion elle-même se trouvait épuisée par de longues guerres civiles et par les conquêtes du souverain. Ce fut dans ces circonstances que Mahomet crut pouvoir donner pour inspiré de Dieu, un prophète, pour apôtre, afin d'établir une religion dans laquelle il pouvait espérer de réunir les païens, les juifs, et les plus relâchés des chrétiens. On ne peut pas douter que ses relations commerciales avec la Syrie, la Palestine et l'Egypte lui eussent donné l'occasion de connaître des dogmes du christianisme et de la loi de Moïse. A ces connaissances il joignait de grands talents naturels pour réussir dans ses projets : un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une éloquence vive et pressante, une rare présence d'esprit, une fermeté et un courage

(1) Cette pierre est placée à hauteur d'homme, à l'un des angles de la Caabah. Son origine se perd dans la nuit des temps, et la vénération qu'on lui porte est fondée sur des notions fabuleuses. Les Musulmans la regardent comme le gage de l'alliance que Dieu fit avec les hommes, et ils croient qu'Adam, l'ayant emportée en sortant du paradis terrestre, elle fut remise par l'ange Gabriel à Abraham, lorsqu'il bâtit la Caabah. On a quelque raison de croire que c'est un sarrénite.

ables, un tes-
tate, un main
t, une profon-
sannes, et cet art de feindre
dissimuler, si nécessaire à u-
ieux pour enchaîner et dirige-
gré la conscience et les pas-
humaines, et les faire tourner
de son entreprise. Afin de
mer plus aisément dans les es-
il affecta long temps une vie aus-
térée. Les cavernes du Mont
lui offraient des solitudes prop-
la méditation; il prit l'habi-
pendant quelques années, d'al-
y renfermer un mois entier.
, à l'âge de 40 ans, il com-
la mission dont il se disait
é. Il était venu passer le mois
madhan, dans sa retraite or-
e; mais, cette fois, il avait
avec lui sa famille qu'il voulait
convertir à sa nouvelle reli-
Um jour, il dit à sa femme
ange Gabriel lui étant ap-
la nuit précédente, sur la mon-
, s'était fait connaître à lui,
appelé *Apôtre de Dieu*, et
ait intimé, au nom de l'Eternel,
de lire (1) et d'annoncer aux
nes les vérités qui devaient lui
révélées. Les paroles que lui
sa l'ange Gabriel sont, suivant
auteurs musulmans, contenues
les premiers versets du 96^e.
tre du Coran (2). Khadidjah
aveuglément son mari, et trans-
de joie d'être la femme d'un

prophète, elle alla tout raconter à
son parent Varaca, fils de Naufal.
Cet homme qui avait lu l'Ancien et le
Nouveau Testament, et fréquenté des
docteurs juifs et chrétiens, ne douta
nullement de la sincérité de ce récit;
il assura même que Mahomet devait
être réellement le prophète des Ara-
bes. Celui-ci, informé de ce discours
par sa femme, revint à la Mekke;
mais avant de rentrer dans sa mai-
son, il fit sept fois le tour de la Ca-
bah. Dès ce moment, il feignit d'a-
voir de fréquentes révélations céles-
tes, et il s'occupa de faire des pro-
phètes. Après Khadidjah, la pre-
mière personne qui crut à l'apostolat
de Mahomet, fut Aly, son cousin-
germain, âgé pour lors de 10 à 12
ans. (V. ALY, I, 569.) Comme
Abou Thaleb, père de celui-ci, était
chargé d'une nombreuse famille,
Mahomet, par reconnaissance pour
son oncle, avait pris chez lui cet en-
fant; et il rendait au fils les tendres
soins qu'il avait reçus du père. Après
Aly, Zaïd, esclave de Mahomet, re-
connut son maître pour prophète, et
il en obtint la liberté pour récom-
pense. Mahomet gagna ensuite un
homme fort considéré parmi les Ara-
bes, et dont le crédit lui fut très-utile:
c'était Abou Bekr (1) qui, dans
la suite, succéda au prophète, et fut
le premier khalyfe. (V. ABUSEKA,
I, 86.) Son exemple entraîna Oth-
man, fils d'Affan (3^e khalyfe);
Abdallah, fils d'Auf; Saad,
fils d'Abou Vaccas; Zobair, fils
d'Awam, et Talha, fils d'Obeid-Al-
lah, qui, peu de temps après, furent
imités par cinq autres. Pendant trois
ans, Mahomet se contenta d'inviter
secrètement ses amis à embrasser

L'opinion la plus commune parmi les Musul-
mans est que Mahomet n'avait point appris à lire,
s'il lut alors, conformément à l'ordre de
ce fut par un prodige de la Toute-Puissance

*Al Coran, ou le Coran, signifie lecture par
sacre; on l'appelle aussi kitab ou kitab allah
ou de Dieu; kelam scheryf (la parole sa-
crée). Au reste, les deux chapitres du Coran
cités, quoique publiés les premiers, forment
l'objet de ce livre.*

(1) Il était magistrat civil et criminel de la Mek-
ke, et l'un des descendants qui composaient le gouver-
nement de cette ville.

l'islamisme (1); mais, au bout de ce temps, il prétendit que Dieu lui avait commandé de l'annoncer publiquement à tous les hommes, et cet ordre se trouve consigné au commencement du 74^e. chapitre du Coran. Il ordonna donc à Aly de préparer un grand repas, et d'y inviter tous les descendants d'Abdal Muthaleb, afin qu'il pût les instruire de la volonté de Dieu. Les convives étaient au nombre de quarante, parmi lesquels se trouvaient trois oncles de Mahomet, Abou Thaleb, Abbas et Hamzah. Lorsqu'on eut cessé de manger, Mahomet voulut prendre la parole; mais il en fut empêché par Abou Laheb, son cousin-germain, qui engagea l'assemblée à se séparer. Afin de remédier à ce contre-temps, Aly fit une nouvelle invitation pour le lendemain. Après le repas, Mahomet déclara aux assistants, qu'il était chargé de les appeler à Dieu, et qu'il leur offrait en son nom une félicité parfaite dans ce monde et dans l'autre. Ce fut alors que leur ayant demandé qui d'entre eux voulait être son lieutenant, et le jeune Aly s'étant seul offert à le seconder dans son entreprise et à exterminer ses adversaires, Mahomet l'embrassa, et le présenta aux autres convives, en leur disant : *Voici mon frère, mon envoyé et mon khalyfe* (lieutenant-général); *respectez-le, et lui obéissez*. Un rire universel s'étant élevé, tous dirent à Abou Thaleb que puisqu'il en était ainsi, c'était à lui désormais d'obéir à son fils (2). Mahomet commença dès-lors à répandre

sa doctrine : on l'écouta sans se impatienter; mais lorsqu'il se reprocha à ses auditeurs l'idolâtrie et celle de leurs ancêtres, se déclarèrent ouvertement ses ennemis, à l'exception d'un nombre qui embrassèrent sa doctrine. Parmi les premiers, se trouvait les plus considérables raïschites, entre autres Al fils de Harb, fils d'Omayyade, lequel montra toujours une lente animosité contre lui, et le mépris dont Abou Thaleb et l'intérêt qu'il portait à son fils furent long-temps d'un grand poids pour ce dernier. Mais ces ennemis de Mahomet en vain jusqu'à les menacer tous. Abou Thaleb crut devoir sérieusement son neveu qu'il courait, et auquel ses amis. Le prophète de crainte, dit à son neveu quand même on place à sa droite, et la lune à sa gauche, il ne renoncerait point à sa prise; en même temps les yeux baignés de larmes, le rappelant avec sa main, et ne laissant maître de suivre et promit de ne jamais l'abandonner. Il tint parole, et quoiqu'il embrassât la doctrine de son neveu, il continua d'être son ennemi. Dans ces circonstances, Mahomet fortifia son parti par de puissants prosélytes : il convertit ses oncles, et le fils de son oncle, Ibn al Khattab (2^e). Le premier embrassa l'islam, et le second porta un coup de tête d'un homme qui

(1) Ce nom, qui désigne particulièrement la religion de Mahomet, vient d'*islam*, mot arabe qui exprime l'action de s'abandonner à Dieu.

(2) Les Arabes ont le plus grand respect pour la vieillesse : c'est toujours le plus âgé qui commande à sa tribu; aussi le mot de *cheikh* signifie également vieillard et seigneur.

(1) Omayyah (ou mieux, Omayyade), cousin germain d'Abdal Muthaleb, et le fils de lui qu'a pris son nom le dynaste Omayyade, fondé par Mou'aviyah.

eu ; l'autre, jusqu'alors un
s furieux antagonistes de la
doctrines, fut converti subi-
par la lecture d'un chapitre
n. au moment même où il
dit Mahomet pour le tuer. Les
tions que les Coraïschites sus-
aux Musulmans (1), furent
s au point que Mahomet per-
eux de ses adhérents qui n'a-
aucun moyen de se re-
de se re-
première
mans, al-
la missi-
re des ri-
ent à q-
dix-hu-
ts. Les
ner im-
e l'em-
nt éto-
elle ri-
es ser-
oint cr-
ur au-
les d-
adal-
nt l'-
me,
abab-
isi d-
Ha-
tes,
rem-
upré-
t de-
rois
a h-
ac-

de sa femme, sœur d'Abou Sofyan,
fut le seul qui passa du côté des au-
tres Coraïschites. Cinq ans plus tard,
Mahomet dit à son oncle que Dieu,
ayant en horreur le décret de cette
tribu contre les Haschémites, avait
permis que l'acte en fût rongé par
un ver, de manière qu'il n'en restait
plus que l'endroit où était le nom de
Dieu. Le fait s'étant trouvé vrai,
le décret fut annulé, sur la demande
de Thaleb. Ce fut le dernier ser-

Care in trimming

Page

Page

missing

ans, au
année,
sion de
embrassé
i avancé
nonça la
me (1).
musulmans
eul, Ma-
shadidjah,
e perte lui
le, que les
i protecteur
is de ses en-
is puissants,
arnés contre
daut ses priè-
lures dans ses
e voyant sans
ersécutions de
raïschites qui
parents, ou qui
s, eurent trouver
ville située à
i Mekke, où l'on-
cle Abbas faisait
s accueilli froide-
, méprisé par les
la populace, il fut
précipitamment de-
is après y être ar-

rivé, et de se cacher dans un jardin. De retour à la Mekke, les avanies qu'il y éprouva de nouveau, le déterminèrent à chercher des partisans dans les autres cantons de l'Arabie. A l'époque de la solennité du pèlerinage, au milieu du concours de toutes les tribus, il prêcha dans les places publiques, et parla contre l'idolâtrie, avec force : mais Abou Lahab ne négligeait aucune occasion de s'opposer à ses efforts, et de le décrier comme l'ennemi des dieux qu'adoraient les tribus arabes. Mahomet y fit cependant quelques prosélytes, entre autres six habitants de Yathreb, de la tribu juive de Khasradj, qui jurèrent de le soutenir de tout leur pouvoir. De retour dans leurs foyers, ces néophytes exaltèrent l'islamisme, et y attirèrent un grand nombre de leurs compatriotes. Une ancienne rivalité, fondée sur la différence de leur origine et sur des intérêts mercantiles, existait entre les habitants de la Mekke et ceux de Yathreb. Ces motifs suffirent pour engager ces derniers, partagés en deux tribus, à oublier les querelles qui les divisaient aussi entre eux, et à s'attacher au prophète, en haine des Coraïschites qui s'étaient déclarés contre lui. On nomma ces nouveaux-convertis *al-Ansar* ou *Ansariens*, c'est-à-dire *auxiliaires*, parce qu'ils s'engagèrent à secourir et à défendre Mahomet contre ses ennemis. En effet, douze d'entre eux vinrent à la Mekke, dans la douzième année de sa mission, et prêtèrent serment entre ses mains (1).

(1) Il est essentiel d'observer que jusqu'alors il n'était point question dans ce serment de s'engager à prendre les armes pour la défense de la nouvelle religion. Les prosélytes s'obligeaient seulement à reconnaître qu'un seul Dieu, à s'abstenir du vol et de la fornication, et à ne pas mettre à mort leurs enfants, coutume barbare que pratiquaient les Arabes païens.

Mahomet fit accompagner ces nouveaux prosélytes, à leur retour, à Yathreb, par Mosab, l'un de ses principaux adhérents, chargé d'instruire plus à fond leurs concitoyens, de lois et des cérémonies de sa religion. Les progrès de Mosab furent si rapides, qu'en peu de temps il n'y eut pas une maison dans Yathreb, où il ne se trouvât au moins un musulman. L'année suivante, Mosab en amena 75 à la Mekke, chargés d'exprimer leur dévouement au Prophète. Mahomet vint les rejoindre pendant la nuit sur la colline al Akaba, accompagné de son oncle Abbas qui, malgré son attachement à l'ancien culte, était dans les intérêts de son neveu (1). Abbas dit aux Ansariens, que Mahomet, protégé par sa naissance et par le crédit de sa famille, pouvait demeurer en sûreté à la Mekke, et n'avait besoin d'aucun secours étranger ; mais qu néanmoins son plus vif desir était de chercher un asile dans leur ville. « Si donc, ajoute-t-il, vous prenez l'engagement de le défendre envers et contre tous, je consens à ce que vous souhaitez ; si, au contraire, vous devez jamais l'abandonner et le trahir, laissez-le parmi nous. » Les Ansariens ayant renouvelé leurs protestations de fidélité, Abbas invita Mahomet à se rendre à leurs vœux. Alors le prophète, après avoir récité quelques versets du Coran, leur dit : « J'accepte vos offres à condition » que vous combattrez, pour ma défense, tous ceux que vous avez » tume de combattre pour défendre » vos femmes et vos enfants. » Si nous mourons pour votre cause, lui

(1) Abbas avait l'intendance du puits sacré de Zemzem, et des eaux destinées à l'usage des pèlerins. Cette charge lui donnait place au senat des dignitaires, et il était alors le premier.

1, 6 apôtres de Dieu, quelle
re récompense? — Le Pa-
C'est assez, ; et
et ils prêtèrent serment en-
ains. Alors, dit-on, Maho-
choisit douze, qui devaient
r les autres la même auto-
vaient les douze apôtres de
Christ parmi ses disciples ;
il les congédia. Ce fut en
constance, que les Musul-
surent, pour la première
ordre d'employer les armes
pagation de la nouvelle reli-
fut le principe et le com-
ent de la puissance de Ma-
Assuré désormais d'une re-
se voyant un parti formé,
a secrètement ses adhérents
et resta seul à la Mekke
ou-Bekr et Aly. Cependant
ipeux Coraïsches, alarmés
que que Mahomet venait de
avec les Ansariens, et du
mbit de ses sectateurs, tin-
neil, et résolurent de se dé-
lui, en employant le bras d'un
de chaque tribu (1). Instruit
mplot, il fait mettre Aly à sa
ur son lit, revêtu de sa robe
déjà les conjurés assiégeaient
on. Il sort, passe au milieu
en leur jetant aux yeux une
de poussière, et se rend au
Abou - Bekr. Les assassins
mant son évasion, regardent
s la porte, et trompés par la
e et par le costume d'Aly,
rennent pour Mahomet, ils
ent en sentinelle toute la nuit,
ont désabusés qu'au matin.
n'était plus temps : Ma-
s'était dérobé à leur ven-

geance. Dès la nuit même, accompa-
gné d'Abou-Bekr et d'un guide, il
avait quitté la Mekke; et présumant
qu'on enverrait à sa poursuite, il en-
tra dans une caverne de la montagne
de Thour, à une lieue au sud de
cette ville, s'y tint caché pendant
trois jours, et prit ensuite la route
de Yathreb : il fut atteint par une
troupe de Coraïsches; mais celui qui
la commandait ayant voulu le saisir,
son cheval s'abatut. Frappé de ce
prodige, et de quelques autres, disent
les légendes, il rebroussa chemin, et
dérouta même les autres partis qui
poursuivaient le fugitif, en les assu-
rant qu'il avait pris une autre route.
Echappé à ce péril, Mahomet, a-
près s'être arrêté quatre jours à Coha,
bourg situé à deux milles de Yathreb,
et y avoir jeté les fondements d'une
mosquée, arriva enfin dans cette cité,
où il fut reçu comme un triompha-
teur. Sa résidence à Yathreb a fait
donner à cette ville le nom de *Medinat
al Naby* (ville du Prophète), ou
simplement Médine, qu'elle conserve
encore. La fuite de Mahomet est de-
venue si célèbre que tous les peuples
mahométas en ont fait le commence-
ment de l'ère dont ils se servent, et
qui est connue sous le nom d'*hedj-
rah* (hégire) qui signifie fuite. Cette
ère commence avec le premier jour
de moharrem, premier mois de l'an-
née musulmane, jour qui correspond
au vendredi 16 juillet 622 de Jésus-
Christ : mais il faut observer que,
dans le fait, le départ de Mahomet de
la Mekke n'eut lieu que le 8 raby
1^{er}. de cette année, et son arrivée à
Médine le mardi 16 du même mois
(28 septembre 622). Néanmoins on
a fait remonter le commencement de
cette ère au premier jour de l'année,
c'est-à-dire à 68 jours avant la fuite
de Mahomet. Il entra alors dans

remarquer que tous les conjurés prirent
soin, afin que ce serment ne pût à l'aveu
d'une guerre entre eux, ou d'une ven-
dredre à raison du sang répandu.

la cinquante-quatrième année de son âge, et la quatorzième de sa mission. Il fut conduit à la maison d'Abou-Eioub, chez lequel il demeura, jusqu'à ce qu'il eût fait bâtir tout auprès une maison pour lui, et une mosquée pour l'exercice de sa nouvelle religion. Trois jours après son entrée à Médine, il y fut rejoint par son fidèle Aly, qu'il avait laissé à la Mekke. Au mois de chaban, il consumma son mariage avec Aichah, fille d'Abou-Bekr, alors âgée de neuf ans, qu'il avait fiancée à la Mekke, après la mort de Khadidjah. De toutes ses femmes, ce fut la seule qu'il prit vierge, les autres étant veuves ou répudiées quand il les épousa (V. ABOU-BEKR et AICHAH, I, 86 et 340). Le moment était venu, comme nous l'avons dit, de faire usage de la force pour détruire l'idolâtrie et établir l'islamisme. Toutefois, avant d'entreprendre aucune guerre, Mahomet voulut consolider son empire naissant par une institution aussi sage que singulière. Il établit une union sacrée, indissoluble, une sorte de fraternité entre ses disciples *Mohadjériens* (les réfugiés de la Mekke), et *Ansariens* (les auxiliaires de Médine), en formant des couples de deux individus pris dans chacun de ces corps. Lui-même, il donna l'exemple en choisissant Aly pour son frère et son compagnon; et afin de se l'attacher plus étroitement, il lui fit épouser sa fille chérie (V. FATHIMEU, XIV, 184). L'année suivante, il institua le *kebla*, c'est-à-dire qu'il ordonna que tous les Musulmans, en faisant la prière, au lieu d'avoir le visage tourné vers Jérusalem, comme ils avaient fait jusque-là, se tourneraient du côté de la Mekke. Il institua aussi le jeûne du mois de Ramadhan; et ne voulant point que

le service divin fût annoncé son des tambours et des trons qu'il regardait comme peu compatible aux cérémonies religieuses adopter l'usage des cloches, à ple des Chrétiens; il ordonna des *Muezzins* seraient chargés peler à haute voix les *fideli* prière (1). Ce fut cette année commencèrent les premières tés entre les Coraichites et les sulmans. Déjà ceux-ci avaient par le pillage de quelques car Le 14 mars 624, Mahomet de 313 hommes, attaqua d lieu nommé Bedr, près de Rouge, un corps de 950 Cora qui étaient venus au secours d che caravane; il les vainquit, soixante-dix hommes, et fit un nombre de prisonniers, parmi se trouvèrent son oncle Abbas, frère d'Aly, qui embrassèrent doctrine. Il fit couper la tête d'entre eux, pour se venger d anciens outrages, et ordonna ter dans un puits tous les c des ennemis. Cette victoire e par tous les auteurs musulma l'ont regardée comme le fon de la puissance de Mahomet e tablissement de sa religion, coûta que 14 hommes, qui furent norés du nom de martyrs. Il néanmoins empêcher que l grande partie de la caravane ramenée à la Mekke par Al fyan (2), qui dès-lors joua le rôle dans la résistance que les

(1) Les Musulmans se donnent entre eux le nom de *moumenin*, qui signifie *fidèles croyants*; et l'un des premiers titres que Khalyfès, successeurs de Mahomet, firent de *al-moumenin* (*prince*, commandant des armées) nom que les historiens occidentaux du moyen âge ont corrompu en celui de *miramolin*.

(2) Abou Sofyan était gardien du drapeau généralissime des Coraichites, et l'un des chefs de la Mekke.

osèrent à la n
ois suivant, l
ois de Médine, ue la tri-
okaa, qui, au mépris d'un
deux ans auparavant,
alté une femme et tué un
deux Musulmans. Sur
d'embrasser l'islamisme,
gea dans leurs châteaux,
nt forcés de capituler, il
a de les bannir et de les
de leurs biens. Cepen-
nif nommé Kaab (1), en-
acable de Mahomet, était
Mekke, après le com-
dr; et, pour animer les
es à la vengeance, il leur
é des vers de sa composi-
ns de regrets sur les vic-
ette journée, et de traits
contre celui qu'il accusait
mort. Il eut la témérité de
r publiquement à Médine :
lui dressa des embuches,
sassinier. Les Coraïschites,
succès qu'il obtenait cha-
ur eux ou sur d'autres tri-
mblèrent un corps de 3000
pour en arrêter le cours.
ran, qui les commandait,
usqu'à six milles de Mé-
cédé par Hendah, son é-
par quinze autres femmes
nt du tambour, et enflam-
courage des soldats, en
la perte de leurs compa-
s au combat de Bedr. Ma-
yant à lui opposer que des
s-inférieures, voulait se
et se défendre dans la
ais l'avis du plus grand
yant prévalu, il en sortit
millier d'hommes, et deux
seulement, le sien compris.

Il vint camper près d'un village
voisin de la montagne d'Ohod, à 4
milles nord de Médine (23 mars 625).
Le premier choc des Musulmans fut
si terrible qu'ils firent plier l'armée
ennemie. Mais 50 archers qui for-
maient leur arrière-garde, ayant quit-
té leurs rangs pour se livrer au pil-
lage, le fameux Khaled (F. KHALED,
XXII, 345), qui commandait l'aile
droite des infidèles, voyant le corps
de bataille de Mahomet découvert et
sans défense, l'attaqua par derrière
et fit changer la fortune. Les Musul-
mans enfoncés de toutes parts, con-
sternés par un faux bruit de la mort
du Prophète, prirent la fuite. Maho-
met courut en effet les plus grands
dangers : blessé de deux flèches,
renversé de cheval par une grêle de
pierres dont une fracassa son casque
et lui rompit deux dents, il serait
resté parmi les morts, si plusieurs
de ses compagnons, apprenant qu'il
vivait encore, ne fussent revenus à
la charge, et ne l'eussent retiré de
la mêlée et emporté dans un village
voisin. Il eut, dans cette journée,
soixante-dix hommes tués, entre au-
tres son oncle Hamzah, et Mosab, son
porte-étendard. Les Mekkois n'en
perdirent que vingt-deux; mais au
lieu de profiter de leur avantage, ils
ne songèrent qu'à satisfaire leur ven-
geance sur les corps des Musulmans :
Hendah et ses compagnes mutilè-
rent horriblement leurs cadavres. La
perte de la bataille d'Ohod pensa
ruiner totalement les affaires de Ma-
homet, et anéantir ses projets sans
retour. Pressé par les objections de
ceux de ses sectateurs à qui cet échec
inspira des doutes sur sa mission;
assailli par les murmures de ceux
qui lui reprochaient la mort de leurs
parents et de leurs amis; il ré-
pondit aux premiers, que ce re-

b ne doit pas être confondu avec un
autre nom, à qui Mahomet pardonna.
L. XXII, p. 197.)

vers ne devait être attribué qu'aux péchés de plusieurs d'entre eux : il calma les seconds en leur disant, que Dieu ayant immuablement réglé la dernière heure des hommes, les fidèles dont on déplorait le trépas n'avaient fait qu'accomplir leur destinée ; et qu'ayant péri pour la foi, ils étaient entrés dans le séjour de l'éternelle félicité. Cette doctrine du fatalisme, si répandue dans le Coran, et si universellement accréditée parmi les peuples mahométans, n'a pas peu contribué à enflammer l'héroïsme des premiers de ces sectaires, et à étendre rapidement les progrès de l'islamisme : il ne faut pourtant pas croire que leurs docteurs en tirent les conséquences pratiques qui sembleraient devoir interdire toute prévoyance, et réduire tous les devoirs à une résignation passive et de pure inertie. Cependant les tribus ennemies de Mahomet, ne pouvant abattre, par la force, sa puissante naissante, eurent recours à la trahison. Six des missionnaires qu'il envoyait aux tribus d'Odal et de Cara, furent assaillis au mois de safar de l'an 4 (juillet, 625), près du puits de Radji, par les députés mêmes qui étaient venus les demander. Trois furent égorgés sur la place ; un quatrième fut assommé en cherchant à s'évader : les deux derniers furent vendus aux Coraïschites, qui les firent expirer dans les supplices à la Mekka. Quarante autres disciples envoyés dans la province de Nadjd pour y faire des prosélytes, furent aussi massacrés par le chef des Havazenites. Le Prophète répara ces pertes par quelques entreprises heureuses, contre les tribus d'Asad, de Nodair et de Ghatfân ; mais au retour de l'une de ces expéditions, il faillit lui-même d'être as-

sassiné. Mahomet et A avaient conclu une trêve, et donné rendez-vous pour recommencer les hostilités le premier s'y trouva au chaban ; mais l'autre ne se présenta pas, à moitié chancelant dans cette année, que le Prophète voulant sans doute prévenir les troubles entre ses sectateurs, leur interdit l'usage du vin, des fêtes, et les jeux de hasard. Au commencement de l'année 5, à la tête d'un corps de douze mille hommes, il marcha contre les tribus tablis sur les frontières de l'Arabie pour les punir de leurs brigandages ; il s'empara de leurs troupeaux, Daumat al Djandal, leur ville, qu'ils avaient abandonnée à son approche, et revint, chargé de butin, à Médine, où il se vit menacé d'une entière révolte. Les Coraïschites s'étant réunis aux Kenanites, les Ghatfân, les Juifs Koraïdites, rassemblés une armée de dix mille hommes, vinrent assiéger Médine, au chawal (mars 627). Ils firent leurs préparatifs, Mahomet mis en état de défense ; il avait fait entourer la ville d'un retranchement, cette guérite fut nommée, par les Arabes d'*Al-Khandak* (du fossé). Ils l'appellent aussi la guerre des *Ahzab* (des nations), du nom de plusieurs tribus qui se joignirent à cette armée. Mahomet s'était campé avec trois mille hommes, hors de la ville pour en défendre l'approche. Les deux armées restèrent en présence plus de vingt jours, sans se battre, si ce n'est avec des pierres. Seulement quelques uns des principaux Coraïschites furent tués, tant avancés pour délier

ils furent sur-
 ally, en combat
 n que leur mort inspira-
 ble, un vent d'est froid
 à qui renversa leurs mar-
 chira et dispersa leurs ten-
 tres prodiges encore, ou
 par Mahomet, ou inter-
 sa faveur par ses adhé-
 mis surtout la division qui
 stre les tribus confédérées,
 est leur dispersion totale,
 menèrent dans leurs foyers.
 t profita de leur conster-
 sans laisser à ses troupes
 de se reposer, il publia
 e Gabriel lui avait ordon-
 part de Dieu, d'aller dé-
 Koraidites, qui, au mé-
 alliance qu'ils lui avaient
 étaient joints à ses ennemis.
 loqua dans leur principale
 e, les contraignit de se
 discrétion, après vingt-
 de siège, fit égorger les
 au nombre de près de sept
 réduisit en esclavage leurs
 et leurs enfants, partagea
 ens entre les Musulmans,
 our lui (1) la plus belle
 tives, et revint à Médine
 a fin de l'année, n'ayant
 l'un homme dans cette cam-
 et six dans la guerre du
 Nous passons sous silence
 expéditions moins impor-
 mais la guerre qu'il fit, l'an 6
 aux Mostalekites, l'une des
 iennes et des plus puissantes

tribus de l'Arabie, offre quelques
 particularités remarquables. Informé
 qu'Al-Hareth, leur prince, venait l'at-
 taquer avec des forces nombreuses,
 il ne craignit pas de lui opposer un
 corps de troupes, principalement
 composé d'Arabes idolâtres et tri-
 butaires. Les deux armées s'étant
 rencontrées près de la citerne de Mo-
 raisi, dans le territoire de Kodaid,
 à cinq milles de la mer, Al-Hareth
 fut tué d'un coup de flèche, avant
 l'action. Ses soldats ne laissèrent pas
 de combattre vaillamment; mais ils
 furent vaincus, et subirent tous la
 mort ou l'esclavage. Djowairah,
 fille d'Al-Hareth, fut au nombre des
 captifs: Mahomet paya sa rançon,
 l'épousa; et, en sa considération, il
 relâcha cent des principaux prison-
 niers. Pendant cette expédition, il
 institua la purification qui se fait avec
 le sable ou la poussière, parce que la
 disette d'eau, au milieu des déserts
 arides que ses troupes eurent à tra-
 verser, les empêchait de pratiquer les
 ablutions, dont il avait précédem-
 ment fait un des préceptes fondamen-
 taux de sa religion. Ce fut aussi, dans
 cette campagne, qu'Aïchah, qui
 l'avait accompagné, fut accusée
 d'adultère (*Foy. AÏCHAH, I, 340*).
 Après tant de prospérités, Maho-
 met se crut assez fort pour exécuter
 de plus grandes entreprises. A la tête
 de 1400 hommes, il partit au mois
 de dzoulkadah pour surprendre la
 Mekke; mais les tribus qui avaient
 promis de lui fournir des troupes, lui
 ayant manqué de parole, il dissimu-
 la. Arrivé à Hodaïbia, ville voisine
 de la Mekke, il reçut une députa-
 tion des Coraïschites, qui lui défen-
 daient d'avancer. Othman, son se-
 crétaire, alla les assurer qu'il venait
 comme pèlerin, et non point en en-
 nemi: ils le mirent néanmoins en

1 le combat de Bedr. Mahomet avait pa-
 pitié de l'Arabe, qui allouait la cinquième
 l'ennemi. à Dieu, à son pro-
 son pouvoir, et qui ordonnait un partage
 entre autres cinquièmes, entre les troupes
 pris part à l'action, mais il ne se piqua
 de suivre rigoureusement cette loi; et,
 fois, il s'adonna la plus forte partie, et
 adité du butin, ou il en disposa arbitrai-
 rement de ceux qu'il voulait récompenser.

prison ; et, sur un faux bruit qu'ils l'avaient tué, Mahomet jura de ne point retourner à Médine avant d'avoir tiré vengeance de cette perfidie. Bientôt la vérité fut connue, et des négociations furent entamées ; mais rien ne contribua plus à leur succès que la clémence de Mahomet envers 80 espions mekkois qui avaient été saisis autour de son camp, et surtout le rapport que le député des Coraïschites leur fit à son retour. Il protesta qu'aucun prince, pas même l'empereur des Grecs et le roi de Perse, n'était plus respecté de ses sujets que Mahomet de ses compagnons : il les avait vus courir pour recevoir l'eau qui lui avait servi dans ses ablutions, et recueillir avidement jusqu'à sa salive. Enfin, après bien des contestations sur la rédaction du traité, Mahomet consentit à ne pas prendre, dans le préambule, le titre d'apôtre de Dieu ; et la trêve fut conclue pour dix ans, à condition que, pour le moment, Mahomet et les siens s'en retourneraient sans entrer dans la Mekke ; qu'il serait permis aux Musulmans de visiter le temple de cette ville, pourvu qu'ils y vinssent sans armes et qu'ils n'y restassent pas plus de trois jours ; enfin qu'il serait libre à toutes les tribus arabes de s'allier avec eux ou avec les Coraïschites. Ce fut alors que Mahomet, pour la première fois, se fit raser la tête, et immola des victimes, afin de se préparer au pèlerinage qu'il se proposait d'achever l'année suivante. Son exemple, imité par ses compagnons, est devenu une loi pour tous les Mahométans qui vont visiter la Mekke. Pendant les soldats de Mahomet murmuraient d'un traité qui les privait du pillage de cette ville, sur lequel ils avaient compté. Pour les en dédommager, le Prophète les

conduisit, au nombre de 1000 hommes, contre la tribu juive de Bédier. Malgré la vive résistance des Juifs, il emporta d'assaut par capitulation toutes les places fortes, s'empara de tous les trésors, fit mourir Kenana, qui géait le titre de roi des Juifs, et épousa Safyah, sa veuve. Un homme d'une taille gigantesque, commandant de l'un des détachements, avait été fendu en deux par un coup de sabre. Après la victoire, Mahomet alla loger chez le frère de ce Juif. Zeinab, sœur de ce Juif, voulant venger la mort de son frère et le désastre de sa tribu, servit au Prophète une tige de mouton empoisonnée. Mahomet jeta le morceau qu'il avait mangé, dès qu'il eut vu l'effet de ses officiers qui en avaient mangé ; mais il fut toujours valétudineux depuis cet accident. Interrogé sur le motif qui avait pu le porter à ce crime : « J'ai voulu, répondit-il, » n'abandonner que la réputation de prophète, et si tu » veux préserver du poison ; dis-le » contraire, délivrer mon » peuple d'un tyran et d'un imposteur » et d'un tyran. Les quelques autres disent que Mahomet pardonna ; d'autres qu'il laissa les parents du mort. Au retour de la expédition, à laquelle il n'employa que 1000 hommes, sa joie fut augmentée par l'arrivée de Djâfar, frère de son oncle, et celle des autres Musulmans qui depuis douze ans s'étaient réfugiés en Abissinie. Ayant reconnu Omm Habibah, fille d'Abi Talib, il l'épousa. La conquête de la Perse et l'heureux succès des généraux de Mahomet jusque dans le nord de l'Asie déterminèrent à étendre ses conquêtes hors de l'Arabie. Il écrivit

t aux princes voisins pour
r à embrasser l'islamisme,
ses lettres avec un sceau
sur lequel étaient gravés ces
ahomet, apôtre de Dieu.
apprit que Khosrou II, roi
avait déchiré sa lettre et
un ambassadeur, il s'écria :
thurera ainsi son royaume.
avait mandé à Badhan, son
dans le Yémen, de lui en-
perturbateur du Hedjaz (1).
usa de ménagements ; il fit
ficiement Mahomet dese
la cour de Perse ; mais, dès
mau de l'arrivée de son
Médine, Mahomet lui an-
ne Khosrou venait d'être
et tué par son fils Schi-
I. Khosrou, XXII, 391,
ouien). Badhan ayant reçu
imation de cette nouvelle,
me du nouveau roi de Perse
er Mahomet, embrassa l'is-
ainsi que plusieurs Per-
dis dans le Yémen, et fut
par le Prophète dans le
ment de cette province.
en Hétaclius fit peu d'at-
la lettre de Mahomet ; mais
la honorablement son am-
r. Makucas, gouverneur
lent de l'Égypte pour les
un attestait l'indépendance,
ent appeler *prince des Cop-*
avec respect la lettre du
et lui envoyait des présents.
for, prince ou vice-roi de
ce de Bahraïn pour les Per-
rassa l'islamisme, ainsi que
t de ses sujets. Les auteurs
surent que l'empereur d'A-

bissinie se rendit aussi à l'invitation
de Mahomet ; mais on peut révoquer
en doute cette conversion. Al-Hareth,
roi de Ghassan, qui commandait à
tous les Arabes de Syrie, et Hovada,
roi chrétien d'Yenamah, méprisè-
rent les lettres du Prophète, et mena-
cèrent de lui déclarer la guerre. Ma-
homet prédit que le royaume du pre-
mier serait détruit : la mort le dé-
livra bientôt du second. Cette même
année, il accomplit le pèlerinage qu'il
avait commencé l'année précédente,
et qui, par cette raison, fut nommé
alkadu (complément). Suivi de tous
ceux qui l'avaient accompagné dans
son premier voyage, il s'achemina
vers la Mekke, avec soixante-dix
chameaux destinés à être immolés.
A son approche, les Coraïsches sor-
tirent de la ville, et se placèrent
sur les montagnes pour s'égayer
aux dépens de la caravane, har-
rassée de fatigue et de besoin. Nous
n'entrerons pas dans le détail des
cérémonies pratiquées par Mahomet
dans son pèlerinage, et qui sont en-
core aujourd'hui strictement obser-
vées par les Musulmans qui visi-
tent la Mekke et la Caabah. Ce
voyage lui donna une telle pré-
pondérance sur les Coraïsches,
que trois des plus illustres le suiv-
rent à Médine, où ils se convertirent
à l'islamisme, au commencement de
l'année suivante (630 de J. C.). Ce
furent Othman, fils de Talhah, à
qui la charge héréditaire d'intendant
et de gardien des clefs de la Caabah
donnait la plus grande considération
dans toute l'Arabie ; Amrou ben el
Ass et Khaled ben al Walyl, si fa-
meux depuis, l'un par la conquête
de l'Égypte, l'autre par celle de la
Syrie (I. AMROU, II, 65, et KHALED,
XXII, 345). Leur exemple eu avant
entraîné une infinité d'autres, Maho-

1. Cette lettre se trouve dans la province de l'Arabie.
2. Cette lettre se trouve dans la province de l'Arabie.
3. Cette lettre se trouve dans la province de l'Arabie.
4. Cette lettre se trouve dans la province de l'Arabie.

met fut bientôt en état de dicter la loi aux Coraïschites. Quelques expéditions peu importantes avaient eu lieu contre diverses tribus arabes, lorsqu'un ambassadeur qu'il avait envoyé au gouverneur de Bostra en Syrie pour en faire un prosélyte, fut assassiné par le gouverneur de Moutah, ville située au midi de Krak. Cette perfidie appela sur les Grecs la vengeance de Mahomet. Ce fut la seule guerre qu'il leur fit; mais elle fut comme le prélude de la longue et sanglante lutte qui s'engagea entre eux et les Musulmans, et qui se termina par la prise de Constantinople (V. CONSTANTIN DRACOSÈS, IX, 485). Mahomet donna trois mille hommes à Zaïd, son affranchi, avec ordre de marcher sur Moutah; l'armée grecque, forte de cent mille hommes, suivant les auteurs arabes, arriva bientôt sous les remparts de cette ville. Malgré l'extrême infériorité du nombre, les Musulmans ne craignirent pas de commencer l'attaque (sept. 629). Dès le commencement de l'action, Zaïd, qui portait l'étendard de l'islamisme, fut tué aux premiers rangs; Djafar, frère d'Aly, et un autre capitaine, commandèrent successivement après lui, et eurent le même sort. La consternation s'empara des Musulmans, et leur déroute était certaine, si Khaled n'eût ranimé leur courage, enfoncé les ennemis, et ramené l'armée à Médine (V. KHALED et la note, XXII, 345). Cependant les Coraïchites, ayant fourni des secours aux Bécrites pour attaquer les Khozaïtes, alliés de Mahomet, ne tardèrent pas à craindre les suites de cette violation de la trêve. Au milieu des préparatifs qui se faisaient contre eux, un traître tenta de les informer du danger qui les menaçait. Il fut découvert, et

Omar voulait lui courir sus, mais Mahomet lui pardonna qu'il s'était distingué à Bedr. Arrivé à Kodaïd avec dix mille hommes, le Prophète bora son étendard, et en ordre de bataille à quatorze lieues de la Mekke. Abou Sofyan sortit de la ville pour la défense des Musulmans; mais à leur chef, et ne put résister à la vie qu'en embrassant Mahomet. Il fit défiler devant lui l'armée musulmane, et le Prophète prévint les Mekkois de ne pas rester d'autre parti que celui de la soumission et d'une paix honorable. Il fit publier, au même temps, que tous ceux qui se retireraient dans la ville de Sofyan, ou bien dans l'île de Caabah, seraient épargnés après avoir achevé toutes leurs affaires, et défendu expressément aux généraux de commettre des hostilités. Mahomet, voyant se placer à l'arrière-garde, se prosterna en prière, monta sur son cheval, et donna le signal qu'il donne pour le commencement d'un mouvement. Ses ordres furent exécutés avec autant de célérité que de succès : le seul Khaled éprouvé de la résistance des Coraïschites, les poursuivit dans la ville, massacra tout ce qui se présente devant lui, et telle terreur, qu'une grande partie des habitants se sauva par la mer et le Yémen. Quelques hommes seulement disent que la Meccque fut prise de vive-force; d'autres disent qu'elle se rendit par capitulation. En soit, cette conquête fut la dernière que fit Mahomet, et il y fit son entrée solennelle.

2 janvier 630), fit abattre
 et ayant convoqué les
 habitants, il leur de-
 pel traitement ils attendaient
 « Nous n'attendons, répon-
 -ils, que du bien de toi, frère
 aux, fils d'un frère généreux. »
 leur dit-il, en les con-
 , vous êtes libres. Le calme
 il se rendit à la colline d'Al-
 il fut inauguré comme souve-
 rnement et temporel; et il y
 jura de fidélité de tout le
 assemblée. Après cette céré-
 il marcha vers la Caabah,
 fit sept fois le tour : il toucha
 la pierre noire ; puis entrant
 temple, il en détruisit toutes
 es, au nombre de trois cent
 , sans épargner les statues
 et d'Ismaël, malgré son
 pour ces deux patriarches ;
 purifier ce saint lieu, il se
 de tous les côtés, en criant
 istant à haute voix *Allah*
 Dieu est grand); ensuite il fit
 n et la prière, en dedans et en
 et il termina cette solennité
 discours adressé à son innom-
 auditoire. Il fit alors pro-
 une amnistie générale dont il
 a que six hommes et quatre
 suivant Aboul Fédâ, ou onze
 et six femmes, selon d'au-
 urs : mais de tous ces pros-
 ne périt que quatre hom-
 trois femmes. Pendant les
 ours que Mahomet passa,
 ville sainte, à régler les af-
 u gouvernement et de la reli-
 envoya ses généraux pour dé-
 idolâtrie aux environs. Dans
 ces expéditions, Khaled, abu-
 son autorité pour satisfaire
 ienne vengeance personnelle,
 acrer de sang-froid un grand
 de Khozaïmites, à l'instant où

ils imploraient la générosité du vain-
 queur, et professaient hautement l'is-
 lamisme. Mahomet en fit à Khaled
 les plus vifs reproches ; et il envoya
 Aly avec de l'argent et des chameaux
 pour acquitter le prix du sang injus-
 tement répandu et apaiser les parents
 de ceux qui avaient été tués. La réduc-
 tion de la Mekke avait entraîné la
 soumission des villes et des tribus
 voisines : mais les Havazenites, les
 Thakifites et une partie des Saadites
 résistèrent sous le commandement de
 Malek, capitaine expérimenté, et vin-
 rent prendre une position avanta-
 geuse, dans la vallée d'Honâïm, à trois
 milles de la Mekke. Mahomet marcha
 contre eux, à la tête de douze mille
 hommes, parmi lesquels se trou-
 vaient deux mille Mekkois nouvel-
 lement convertis. Les Musulmans,
 fiers de leur supériorité, méprisent
 le petit nombre de leurs ennemis, et
 comptent sur une victoire certaine ;
 mais à peine sont-ils entrés dans la
 vallée, qu'assailis par une grêle de
 flèches, et attaqués vigoureusement
 par les idolâtres, ils reculent épou-
 vantés, et prennent honteusement la
 fuite. Le courage et la présence d'es-
 prit de Mahomet le servent mieux,
 dans un danger si pressant, que le
 miracle opéré, dit-on, par sa mule,
 ou que les anges qu'il se vantait
 d'avoir eus pour auxiliaires. Il sut
 contenir les Coraïschites nouvelle-
 ment enrôlés, qui déjà se réjouissaient
 de sa défaite et songeaient à se tour-
 ner contre lui : secondé par la voix
 tonnante de son oncle Abbas, il ral-
 lia les fuyards, rétablit le combat,
 et tailla en pièces les infidèles. Il
 alla ensuite assiéger la ville de Taïef,
 où Malek s'était retiré avec les Tha-
 kifites : mais malgré les machines de
 guerre qu'il mit en usage, malgré les
 assauts réitérés qu'il livra pendant

plus de vingt jours, il fut obligé de renoncer à son entreprise, après avoir ruiné les châteaux et dévasté les vignobles des environs. Sa clémence et sa libéralité lui valurent de plus grands succès. Les Havazenites, par reconnaissance de ce qu'il leur avait rendu leurs femmes et leurs enfants, devinrent Musulmans. Il attira également à l'islamisme Malek et une partie des Arabes de sa tribu, en le nommant leur chef, et en lui rendant ses biens. Enfin, pour s'attacher les Coraïsclites, qui, soumis par la force à sa doctrine et à ses lois, ne cessaient de murmurer et de cabaler contre lui, il leur donna, surtout à Abou Sofyan, une part considérable du riche butin qu'il avait fait dans sa dernière campagne; et, en même temps, il sut, par des éloges adroits et des manières insinuanes, satisfaire les Ansariens qui se plaignaient d'avoir été injustement oubliés dans ce partage. Après avoir pris l'*ihram* (manteau de pèlerin), visité le temple de la Mekke, et établi dans cette ville un gouverneur et un imam ou pontife, il revint à Médine, où il fut reçu avec d'autant plus de joie, que les habitants avaient craint qu'il ne voulût fixer à la Mekke le siège de son empire. La neuvième année de l'hégire (630-31 de J. - C.) fut appelée l'année des *ambassades*, parce que le Prophète reçut, à Médine, des députés de plusieurs princes et tribus arabes qui se soumirent à ses lois, à l'exemple des Coraïsclites. Ceux qui s'y refusèrent, furent réduits par la force des armes; et partout, les idoles et les temples furent renversés. Mahomet, menacé d'une puissante ligue formée par les Grecs et les Arabes établis sur les frontières de Syrie, ordonna de grands préparatifs pour aller

surprendre les ennemis : mais les finances n'y pouvant suffire, eut recours à ses amis, qui, l'envi, lui prouvèrent leur dévouement par les plus généreux sacrifices. Abou Bekr fit l'abandon de ses biens; Abbas et Othman donnèrent des sommes très-considérables. Tous les disciples du Prophète en eurent que trois qui refusèrent de contribuer aux frais de la guerre, ne les punit que par l'infamie, interdisant tout commerce à ces infidèles : il leur pardonna quelques semaines après. Jamais les Musulmans n'avaient pris les armes avec tant de répugnance. La marche de la marche, au milieu d'un pays brûlant, la sécheresse, la disette, la crainte de ne pouvoir faire les récoltes, les arrêtaient. Mais il parvint cependant à lever cent mille hommes, dont dix mille seulement en cavalerie. Il se mit à leur tête, et alla pour gouverner Médine. Mais quand il fut arrivé à Tadmor, à moitié chemin de Damas, il apprit que les Grecs s'étaient retirés, et ne poussa pas plus avant. Khalid, son ordre, alla s'emparer de Lajnah, ville située à cinquante lieues de Damas. Le prince chrétien qui en était souverain, fut fait prisonnier, et conduit à Mahomet. Lui rendit ses états, moyennant un tribut. Des ambassadeurs de diverses nations du nord de l'Arabie vinrent au prince chrétien, nommé Jérôme, et se soumirent à lui. Devenu plus tolérant à mesure que sa puissance s'était accrue, il accorda aux uns des délais pour méditer sur sa doctrine : il tenta d'exiger des autres des contributions annuelles. Cette expédition fut dirigée par lui-même, et il commanda en per-

ar à Médine, s de ra-
 , il y vit arriver des députés
 de de Taïef, qui, se trouvant
 ent bloquée par les Musul-
 offrait de se soumettre à l'is-
 , moyennant certaines con-
 , dont la principale était de
 er une idole pour laquelle
 pays avait une singulière vé-
 . Mahomet refusa de tran-
 t les Thakifites subirent le
 s condition. Il publia les ré-
 s relatifs au pèlerinage, l'un
 ts les plus importants de sa
 onna aux habitants de Mé-
 s'en acquitter cette année,
 marcher au mois de scha-
 as la conduite d'Abou Bekr.
 i sortit de Médine accom-
 é 300 officiers de la cour
 phète, avec 20 chameaux
 nt caparaçonnés, et desti-
 re immolés à la Mekke le
 s sacrifices (1). Mahomet
 uivre immédiatement par
 i avait ordonné d'y promulguer
 eau règlement qui défen-
 tout pèlerin d'être nu dé-
 en faisant les circuits au-
 la Caabah, et qui interdis-
 pèlerinage à quiconque ne
 it pas ouvertement la doc-
 musulmane. Cette loi qui fut
 rigoureusement, jointe à
 e que mit Abou Bekr dans
 nité, acheva d'ébranler les
 païens, et les déterminà,
 le reste des Mekkois, à re-
 l'idolâtrie. Ce fut dans la
 ée de l'hég. (631), que les
 rabes les plus éloignés re-

connurent volontairement l'autorité
 spirituelle et temporelle de Mahomet,
 à laquelle les autres avaient si long-
 temps résisté. Cette même année,
 Aly fut envoyé pour prêcher l'isla-
 misme dans le Yémen; ce qu'il fit
 avec tant de succès, qu'en un seul
 jour il convertit toute la tribu de
 Hamdan. Alors Mahomet publia qu'il
 accomplirait encore cette année le
 pèlerinage de la Mekke (1). Le 24
 dzoulkadah (22 févr. 632), il partit
 de Médine, accompagné de toute sa
 maison, et suivi de 114 mille pèlerins
 accourus en foule de tous les coins de
 l'Arabie. Son entrée dans la Mekke
 fut un nouveau triomphe; il y ensei-
 gna lui-même au peuple, du haut
 d'une colline, les pratiques, les céré-
 monies et les prières consacrées au
 pèlerinage: sur une autre il proclama
 la formule de la profession de l'unité
 de Dieu; ailleurs il fit la prière du
 soir, qui fut suivie d'une nouvelle
 exhortation. Enfin, le jour des sa-
 crifices, avant d'immoler les victi-
 mes (2), il monta en chaire, et pro-
 nonça un discours noble et sublime,
 dans lequel il supposa que ce verset
 du Coran venait de descendre du
 ciel: *Malheur à ceux qui ont renié
 votre religion! Ne les craignez pas,
 mais craignez-moi: c'est aujourd'hui
 que je l'ai mise dans sa perfection,
 et que j'ai accompli ma grâce; et
 mon bon plaisir est que l'islamisme
 soit votre religion.* Mahomet, après
 avoir rempli dans ce pèlerinage les
 fonctions d'imam, ou pontife, plutôt
 que de souverain, le termina par la
 réforme de l'ancien calendrier ara-
 be (3). Cette solennité, qui contribua

e en arabe *al-ud'ha*, et en turk *cour-*
ban, qui acquiescent également *à la des*
dieu se célèbre tous les ans, le 10 d'zoul-
 e en outre le bétail qui a été le jet, de
 a outre du jour du zoulkadah, et qui est
 e Musulmane. Les Arabes l'appellent *al-*
la fin du jeûne j.

(1) Les Arabes l'ont appelé le *pèlerinage d'adieu*.

(2) Cent chameaux, dont 63 furent offerts par lui, servant le nombre de ses années, et les 37 autres par Aly.

(3) Afin de rendre leur année lunaire égale à l'année solaire, les anciens Arabes, à l'exemple des

tant à l'affermissement et à la propagation de l'islamisme, fut le dernier événement important de la carrière politique et religieuse de Mahomet. Maître de l'Arabie, redouté des Grecs et des Persans, respecté de ses disciples comme un dieu tutélaire, ce fameux législateur ne jouit pas longtemps de l'empire dont il venait de jeter les fondements. Deux mois après son retour à Médine, se trouvant chez une de ses femmes, il fut attaqué d'un violent mal de tête, accompagné d'une fièvre dont il attribua la cause au poison qu'il avait pris trois ans auparavant : il se fit aussitôt porter chez Aïchah, celle de ses femmes qu'il chérissait le plus. Son mal redoubla par la nouvelle des progrès de deux apostats de sa religion, qui s'étaient révoltés sur deux points différents : l'un, Mosailamah, dans la province de Yemamah ; l'autre, Aswad el Ansi dans le Yémen. Mahomet ne vit point la fin de la première rébellion ; mais il eut la consolation, avant de terminer sa carrière, d'apprendre que la seconde avait été étouffée par la mort de celui qui en était le chef. Pour calmer le feu qui le dévorait, Mahomet donna ordre à ses femmes de jeter sur son corps, une grande quantité d'eau froide. Il se trouva d'abord si bien de ce remède, qu'il alla le lendemain à la mosquée, soutenu par Aly et par Fadhl, fils d'Abbas : là, il célébra les louanges de Dieu, et lui demanda humblement pardon de ses péchés ; ensuite il monta en chaire, et dit :

« Si quelqu'un a lieu de se plaindre que je l'aie maltraité de quelque façon, voici mon dos, qu'il me le frappe sans crainte... Si j'ai blessé la réputation de quelqu'un, qu'il me traite de la même manière. Si j'ai pris de l'argent à quelqu'un, je suis prêt à le lui restituer l'instant. » Un homme du peuple l'ayant interrompu pour réclamer trois drachmes qui lui étaient dues, il les paya aussitôt, en disant : *« est bien plus facile de supporter la honte dans ce monde que dans l'autre. »* Il pria Dieu pour les Musulmans qui avaient péri en combattant pour la foi ; ensuite il donna ses derniers ordres aux Ansaries, les plus zélés et les plus fidèles de ses disciples : il leur recommanda principalement de chasser tous les idolâtres de l'Arabie, d'accorder aux prosélytes tous les privilèges jouissaient les Musulmans nés dans le pays d'être constants et réguliers dans la prière (1). Il continua, malgré sa faiblesse, de se rendre tous les jours à la mosquée ; mais le vendredi de sa mort, se trouvant hors d'état de remplir les fonctions d'imam, chargea Abou Bekr de le suppléer. Un jour, dans un accès de délire, il demanda une plume et du papier pour écrire un livre qui servirait de règle à ses disciples. Omar s'opposa, parce que, disait-il, le livre de Dieu, qui était le livre de Dieu, suffisait. Enfin, après quinze jours de cruelles souffrances, Mahomet mourut ; on jeta un peu d'eau sur le v

Juifs, ajoutaient tous les trois ans un *treizième* mois aux douze mois lunaires. Mahomet abrogea cette intercalation (qu'il fit déclarer impie par un passage du Coran), et rétablit l'année purement lunaire, et vague, que les Musulmans suivent encore aujourd'hui.

(1) Les Musulmans observent rigoureusement trois préceptes : ils ne souffrent ni la Mekh religion que l'islamisme ; quoiqu'ailleurs hors de l'Arabie, ils tolèrent les Chrétiens, les Juifs, les Guebres, les schéens, les Indes, etc., tant un tribut ; ils traitent bien les esclaves, et élèvent même aux premiers emplois ; enfin, les points fondamentaux de l'islamisme, le prière qui est le plus religieusement observé.

ces paroles : *Seigneur, fais-ricorde , et place - moi au ceux que tu as élevés en en faveur ;* et il expira le lundi 13^e raby 1^{er} de la 1^{re} de l'hégire (8 juin 632 de suivant Aboul Féda , après 63 ans , prophétisé 23 mandé précairement aux environ 10 ans ; mais jeté les nts d'un empire qui , agrandi accesseurs , embrassa , dans de 90 ans , plus de pays que ains n'en avaient conquis 8 siècles ; et après avoir e religion qui domine au- i sur la moitié de l'ancien ère. La mort de Mahomet grand tumulte à Médine. le qui assiégeait sa porte , ut croire qu'il fût mortel , idait qu'il avait été enlevé comme Jésus - Christ (1) : déclara pour cesentiment , et l'exterminer ceux qui sou- nt l'opinion contraire. Ce- le cadavre , resté depuis trois is funérailles , commençait à en putréfaction ; et Abbas , ntrant aux incrédules , s'ef- avain de leur offrir la preuve ophète avait cessé d'exister. bou Bekr , qui fut ensuite successeur de Mahomet , ré- calme en rendant le témoi- que Mahomet , sujet à la omme les autres hommes , npli sa destinée. Abbas fit esser une tente sous laquelle le corps qui , après avoir été mbaumé par Aly , fut revêtu robes , et exposé aux homma- c prières des Musulmans. Une

nouvelle querelle s'éleva touchant le lieu de sa sépulture. Les Mohadjériens voulaient qu'on l'enterrât à la Mekke , où il était né : les Anasariens demandaient qu'il fût inhumé à Médine sa patrie adoptive. D'autres disaient qu'il fallait le transporter à Jérusalem , et le placer auprès des anciens prophètes. Abou Bekr mit encore fin à cette contestation , en affirmant avoir ouï dire à Mahomet , qu'un prophète devait être enterré où il était mort. On creusa donc une fosse sous le lit où il avait rendu les derniers soupirs , dans l'appartement d'Aïchah , et l'on y déposa son corps. Le tombeau de Mahomet subsiste encore à Médine (s'il n'a pas été détruit en 1804 par les Wehhabites (V. ABDEL AZIZ , t. I , p. 54 , et SCHEIKH MOHAMMED). Il est renfermé dans un *turbé* , édifice en pierres d'une construction simple , élevé sur le sol même de la maison d'Aïchah ; et il est placé au centre d'une superbe mosquée , fondée par le khalyfe Walyd I. Quoique la visite du sépulcre de Mahomet ne soit pas obligatoire pour les pélerins musulmans , ce tombeau ne laisse pas d'être l'objet de leur vénération , et des libéralités d'un grand nombre de leurs monarques. Leur respect s'étend même jusqu'aux tombeaux de ses femmes , de ses enfants , et de ses premiers compagnons (1). Mahomet était de moyenne taille , et d'un tempérament sanguin ; il avait la tête grosse , le teint basané , mais animé par de vives couleurs , les traits réguliers , et fortement pro-

musulmans pensent que Jésus-Christ n'est qu'un faux prophète ; mais que Dieu l'éleva au lieu d'un autre homme , qui fut crucifié à

(1) Les auteurs mahométans ont donné le nom de *Sahab* ou compagnons , à tous les Musulmans qui ont vécu avec le Prophète ; mais les uns ne comprennent sous cette dénomination que ses amis intimes , ses officiers , ses serviteurs , ses plus anciens disciples ; les autres l'étendent à tous les Arabes qui avaient embrassé l'islamisme avant sa mort.

noncés; ses yeux étaient grands, noirs et pleins de feu, son front large et un peu avancé, son nez aquilin, ses joues pleines, le contour de sa machoire bien proportionné; sa Douche grande, ses dents blanches et un peu écartées: ses cheveux noirs (avant qu'il les eût fait raser), et sa barbe épaisse, commençaient à peine à blanchir; il avait un petit signe noir à la lèvre inférieure, et entre les sourcils une veine qui s'enflait lorsqu'il se mettait en colère. Sa physiologie était douce et majestueuse, et sa démarche dégagée malgré son embonpoint. Il avait les os gros et solides; les plantes des pieds et les paumes des mains, fortes et rudes; l'ouïe fine, la voix belle et sonore, et, entre les deux épaules, une loupe que les Mahométans appellent *le sceau de la prophétie*, et qui disparut après sa mort. Tel est le portrait que les auteurs arabes nous ont laissé de Mahomet, et dont les détails minutieux semblent attester l'exactitude. C'est aussi chez eux qu'il faut recueillir les traits principaux de son caractère. Ils vantent sa pénétration, sa prudence, l'équité, la sévère impartialité de ses jugements; son amour pour les pauvres; sa constante application à faire revivre la mémoire du culte du vrai Dieu; son éloignement pour les conversations futiles; la douceur, la sûreté de son commerce; ses manières nobles et polies avec les étrangers, gaies et familières avec ses amis, affables, indulgentes avec ses domestiques. Simple et modeste dans ses mœurs, il ne rougissait pas de traire ses chèvres, et de raecommoder lui-même ses vêtements et ses chaussures. Sa sobriété était si grande, qu'il vivait de pain d'orge, ne satisfaisait pas même entièrement son appétit, et que souvent,

pour surmonter la faim, il rait le ventre avec une pierre ment attachée. Sa famille intempérance; on s'y passait fois de feu pendant deux mois sécutifs, et l'on n'y vivait dattes et d'eau pure. Doné d'une forte, d'une patience admirable recevait les faveurs et les ca la fortune avec la même résig Ayant perdu, pendant sa p campagne, sa fille Rakiyah, à Othman, il apprit cette sans émotion, et dit d'un *Rendons grâces à Dieu, et r comme un bienfait la mort de nos enfants*. Mahomet f sible à la reconnaissance, l'amitié; il sut conserver s dans ses disgrâces, et s'atta ennemis dans sa prospérité montra religieux observat traités, clément après la vict s'il en abusa une fois, on p que forcé par la nécessité d à sa propre sûreté, il crut épouvanter une tribu perfide exemple terrible. Sa clémenc mentit très-rarement, et on jamais commettre ou faire e de sang-froid, un seul de ces horribles qui souillent les l l'histoire des peuples les l licés. Quelque reproche qu' faire à Mahomet, le jugemen tial de l'histoire doit assig place distinguée à cet hon traordinaire, qui, par son g causé la révolution la plus ét peut-être dont les annales d fassent mention; d'un homi eu sur son siècle la plus gr fluence, et qui l'a conservé 1200 ans; d'un homme en la doctrine, malgré ses cr ses imperfections, donne d nobles de la divinité, et

ie à la dignité de nature ,
 et dernière de sa n. Sa
 e est en si grande an-
 ns l'esprit de ses sectateurs ,
 n ont fait le modèle de la
 on et de la sainteté , et qu'ils
 donné jusqu'à 99 noms , sur-
 t titres , nombre égal à celui
 ibots qu'ils donnent à Dieu. —
 e , pour bien juger Mahomet ,
 ait savoir si , dès l'origine de
 reprise , il fut mu par l'am-
 t par le desir de la domina-
 des conquêtes , ou s'il ne se
 d'abord d'autre but que de
 er au culte idolâtre de ses
 riotes une religion plus digne
 vinité , et plus conforme à
 t de la société et à la nature
 mme. Si l'on fait attention à
 uite qu'il tint jusqu'au mo-
 les persécutions de ses com-
 s et de ses proches le forcè-
 chercher un asile à Médine ,
 a , ce semble , être porté à ad-
 la seconde supposition ; et si
 peut le laver du reproche
 trompé les hommes en s'at-
 t une mission divine qu'il
 point , le but qu'il se propo-
 nera à son imposture un ca-
 moins odieux. L'histoire et
 même de l'Alcoran nous ap-
 ent encore que , si au lieu
 une multitude de pratiques
 s ou absurdes qui étaient en
 armi les Arabes idolâtres , il
 onsacré plusieurs en les rat-
 à la religion qu'il prêchait ,
 été de sa part qu'un acte de
 e , et une sorte de condes-
 se qui n'entraînait point dans le
 religion qu'il s'était d'abord
 et qui s'éloignait peu du ju-
 . Nous ignorons , il est vrai ,
 t été dans ce plan le culte
 et peut-être Mahomet , qui

avait vu les Juifs sans culte , sans
 autels , sans pontifes , sans victimes ,
 n'avait-il pas pensé d'abord qu'un
 culte sensible et des cérémonies qui
 parlent aux sens , fussent nécessaires
 pour former une religion nationale.
 Mais il faudra toujours reconnai-
 tre qu'il a aboli un grand nombre de
 pratiques qui révoltent l'humanité
 ou la raison , et qu'un usage antique
 avait comme naturalisées parmi les
 habitants de l'Arabie. On croit assez
 généralement que Mahomet a dé-
 claré qu'il n'avait point reçu le pou-
 voir de faire des miracles en preuve
 de la vérité de sa mission ; et un
 grand nombre de passages de l'Al-
 coran justifient cette opinion. C'était
 en effet le meilleur moyen que Ma-
 homet pût employer pour échapper
 à l'importunité des Juifs , et surtout
 des Chrétiens , accoutumés à consi-
 dérer les œuvres surnaturelles com-
 me la seule preuve irréfragable d'une
 mission extraordinaire. Mais il ne
 faut pas conclure de là que Maho-
 met n'ait jamais supposé que Dieu eût
 opéré des merveilles en sa faveur ,
 et qu'il ait dédaigné ce moyen de
 faire des prosélytes ou d'affermir la
 confiance de ses sectateurs. Sans
 parler ici de l'origine divine de ses
 prétendues révélations , et du défi
 qu'il adresse souvent à ses adversai-
 res de composer rien qui égale l'élo-
 quence miraculeuse de l'Alcoran ,
 sans rappeler le nom de *prodiges*
 ou *signes* donné à chacun des ver-
 sets de ce livre , il suffit de remar-
 quer que le voyage miraculeux de
 Mahomet à Jérusalem , et son as-
 cension nocturne au Ciel , y sont
 l'objet d'un chapitre entier , et que
 plus d'une fois il parle de secours
 divins qu'il a reçus du Ciel dans di-
 verses rencontres avec les infidèles ,
 et notamment à la journée de Bedr.

On a donc tout lieu de croire que les récits qu'on lit dans les écrivains les plus accrédités sur les circonstances merveilleuses de la vie de Mahomet, avaient cours de son vivant parmi les Musulmans, et que s'il n'a pas supposé lui-même ces miracles, il a souffert que quelques-uns de ses premiers disciples profitassent de la crédulité des peuples, pour leur persuader qu'à sa voix la lune s'était fendue en deux, que les arbres et les rochers l'avaient salué, que l'entrée de la caverne où il s'était caché avec Abou Bekr, lorsqu'il quittait la Mekke pour se rendre à Médine, avait été aussitôt couverte d'une toile d'araignée, pour dérober la connaissance de sa retraite à ceux qui le poursuivaient, et autres prodiges semblables. Nul doute que par la suite ces récits n'aient été surchargés d'une multitude de circonstances moins croyables encore et inconnues aux premiers Musulmans, et que de nouveaux prodiges n'aient été enfantés par le fanatisme et l'amour du merveilleux : mais ce n'est pas une raison pour absoudre Mahomet de ce genre d'artifice si puissant sur la multitude, et ses premiers disciples d'une crédulité qui s'accorde si bien avec leur enthousiasme. Et pourquoi celui qui feignait des révélations divines, pour excuser ou pallier le scandale de son incontinence et pour couvrir les turpitudes de sa propre famille, se serait-il refusé à employer aussi le récit de prétendus prodiges pour faciliter le succès de son entreprise ? Mahomet ne s'arrogea pas le pouvoir d'opérer des miracles quand il lui plaisait, parce que ce rôle eût été trop difficile à jouer ; mais il supposa des miracles faits en sa faveur comme il inventa des révélations,

parce que son plan ne pouvait réaliser que par le concours de deux moyens. Il affecta aussi que rarement, la connaissance des choses futures ; mais il se vante d'avoir reçu immédiatement du Ciel la connaissance des anciennes, et il tira ainsi un grand parti des faits de l'Écriture Sainte et des traditions juives qu'il avait recueillies de ses conversations avec des Juifs et des chrétiens. Nous ne saurions nous en tenir ici de jeter un coup-d'œil sur l'Alcoran, ce prodige toujours subsistant, suivant les Musulmans, preuve irrésistible de la divinité de l'islamisme, ce livre, dont l'homme n'a pu et ne pourra jamais atteindre l'éloquence sublime et vraiment céleste. À l'égard de cette opinion, l'on rapporte une multitude de conversions opérées par quelques versets de l'Alcoran, entre lesquelles celle d'Omar, plus célèbre, et le ravissement du poète Lébid à la lecture du chapitre de l'Alcoran. Elle paraît donc trouver des contradicteurs ; mais le sein même de l'islamisme faut avouer que tout autre Musulman ne saurait de lui-même souscrire à cette excellence due de l'Alcoran. Sans doute on trouve quelques passages sublimes ; mais ils sont si rares, pour les trouver il faut dévotion et de l'ennui. La langue de l'Alcoran, est l'arabe le plus pur, le plus exact, le plus simple, le plus vrai, ni nous, ni les Arabes mêmes ne pourrions bien aujourd'hui, vu qu'il nous manque de monuments contenant l'Alcoran, et que tous ceux qui ont écrit depuis Mahomet, ont décrié le style de l'Alcoran.

Il devient in
 connu lui-même
 l'Alcoran l'écris e au
 s lequel il est écrit, nous
 osterons pas ce mérite.
 e n'est par là ce qui consi-
 èllement l'éloquence. Et
 la clarté est le premier
 oute composition, l'Al-
 urait prétendre à un haut
 ime, puisque, pour peu
 adie un commentaire de
 celui de Bédhawî, par
 n reconnaît qu'une mul-
 titudes sont tellement obs-
 e peut leur donner beau-
 x interprétations différentes,
 même directement con-
 s. Une autre cause d'obs-
 eance par les commenta-
 mêmes, c'est que l'Alco-
 est un assez grand nom-
 bre de répétitions particu-
 lières au
 Hedjaz, qui, même à l'é-
 la décomposé, étaient inin-
 pour les Arabes des autres
 et dont la véritable signi-
 est perdue de très-bonne
 du moins est devenue très-
 éque. Enfin, il suffit d'ou-
 rir pour être frappé de
 ace des matières réunies
 même chapitre, des répétit-
 ions des mêmes récits,
 qui règne dans les dispo-
 sitives, sans parler des
 ions et des récits ridicules,
 souvent en grand nombre.
 une partie des défauts que
 e nous à l'Alcoran tient-elle
 redont le recueil actuel des
 s révélations de Mahomet
 sous Abou Bekr, par Zaïd
 t. Le fanatisme, plutôt que
 s et le goût, a présidé à ce
 out a été religieusement
 les fragments écrits sur

des omoïates de brebis, sur des
 pierres blanches, sur des feuilles de
 palmier, ou sur des morceaux de
 cuir ou d'étoffe, comme ceux qui
 n'étaient conservés que dans la mé-
 moire des personnes qui disaient les
 avoir entendus médiatement ou im-
 médiatement du Prophète. Voilà
 sans doute l'origine de ces répétit-
 ions si multipliées : lorsqu'un même
 fragment se sera trouvé produit par
 plusieurs personnes avec quelques
 variétés, Zaïd aura adopté toutes les
 variantes, et les aura distribuées
 dans divers chapitres. Voilà en-
 core pourquoi les premiers chapi-
 tres sont très-longs : les suivants sont,
 généralement parlant, dans une pro-
 portion décroissante; et les der-
 niers n'ont que quelques versets, et
 sont pour la plupart d'une obscurité
 presque impénétrable. C'est qu'après
 avoir recueilli et réuni tout ce que
 la nature du sujet, ou la rime, rap-
 prochait naturellement, il est resté
 des fragments isolés, qui n'avaient
 pu trouver place nulle part, et qui
 n'avaient entre eux aucun rapport.
 Peut-être aussi Zaïd n'en aura-t-il eu
 connaissance que lorsque sa rédaction
 était déjà fort avancée, et n'aura-t-il
 pas voulu recommencer un nouveau
 travail, pour les encadrer dans quel-
 ques-uns des chapitres qui étaient déjà
 achevés. Il serait donc très-possible
 que les diverses portions de l'Alcoran,
 dans leur forme primitive, et telles
 qu'elles sont sorties de la bouche de
 Mahomet, eussent en un mérite supé-
 rieur à celui que nous leur trouvons
 aujourd'hui dans leur forme actuelle.
 Mais ici se présente naturellement
 une question : Mahomet n'a-t-il point
 consigné lui-même par écrit ses ré-
 vélations? et s'il ne l'a pas fait, n'est-
 ce pas qu'il ne savait ni lire, ni écrire?
 Nous avons traité ailleurs cette ques-

tion (1); et nous nous contente-
 ron de rappeler ici que l'écriture n'avait
 été introduite dans le Hedjâz que peu
 de temps avant Mahomet, et que de
 son temps elle y était encore d'un
 usage rare; que, malgré l'opinion
 contraire de beaucoup d'écrivains,
 nous sommes portés à croire que
 Mahomet savait lire, mais qu'il n'a-
 vait appris à lire que dans un âge
 déjà avancé; qu'il est certain qu'il
 avait plusieurs secrétaires, dont il
 se servait pour mettre par écrit ses
 révélations, mais que sans doute il
 avait long-temps négligé cette pré-
 caution, et que beaucoup de ses ré-
 vélations n'avaient point été mises
 originairement par écrit, ou du
 moins ne l'avaient point été par lui-
 même, puisque Zaïd, le plus intime
 et le plus habile de ses secrétaires,
 a eu tant de peine à former sous
 Abou Bekr, le recueil de l'Alcoran.
 Ainsi, tout bien considéré, nous
 nous croyons autorisés à assurer
 que ce qu'il y a dans ce livre de bon,
 de beau, de sublime, d'élégant, ap-
 partient à Mahomet; qu'une partie
 des défauts qu'on y observe peut être
 imputée à la manière dont le recueil
 a été formé, aux répétitions, aux
 omissions, aux déplacements qui
 ont dû avoir lieu: et néanmoins
 nous ne craignons point d'assurer
 que l'Alcoran est bien loin de répon-
 dre à l'idée que s'en fait le commun
 des Musulmans, et que beaucoup
 d'écrivains parmi nous ont adoptée,
 sans avoir sans doute jamais lu plus
 de deux ou trois pages de ce livre (2).
 — Revenons maintenant à ce qui con-

cerne la personne de Mahomet
 reproche dont ses compatriotes
 Coran même offrent les preuves
 du litables loin de l'en justifier
 l'incontinence. Ce fut le vi-
 vant de Mahomet; et, ce qu'il
 gulier, c'est qu'il ne le n-
 ce semble, qu'à l'âge de
 après la mort de Khadija
 première femme. Ce fut a-
 épousa successivement 12
 15 femmes légitimes, qu'on
 autorisé à en avoir que :
 Coran. Deux de ces femm-
 mortes avant lui: *Khadija*,
nab, fille de Khozaïmah
tre, *Ghaziah*, surnommée
Schoraïc, fut répudiée par
 la consommation du mari
 en eut neuf qui lui survécurent
chah, fille d'Abou Bekr (F
 340), *Safyah*, *Djovairah*,
Habibah, dont on a fait
Saudah, la première qu'il
 peu de temps après la mort
 didjah, et qui avait été son
 sa fille Fathiméh; *Hafsah*
 d'Omar; Mahomet l'épousa
 l'hégire: il la répudia qu-
 après, et la reprit bientôt
 motifs que nous rapporterons
 bas. Après Aïchah, c'était
 considérée des femmes du P-
 ce fut elle qui, après la ma-
 mar, demeura dépositaire de
 plaie de l'Alcoran écrit par
 sous le khalifat et par l'or-
 bou Bekr. Elle mourut l'an
 45 de l'hégire. *Hendah*,
 née *Omm Salma*, était
 mère, cousine germaine de
 met, qui l'épousa la quatr-
 née de l'hégire; elle m-
 59^e. année, à 84 ans. Zeï-
 de Djahach, avait aussi p-
 une tante de Mahomet, q-
 fait épouser à Zaïd son af-

(1) Mémoire sur l'origine et les anciens monu-
 ments de la littérature parmi les Arabes, dans le
 tom. I. des Mémoires de l'Acad. des Inscr. et
 Belles-Lettres.

(2) Ce jugement sur l'islamique et l'Alcoran est
 tout entier de M. S. D. S.—1.

loptif. L'impression que se firent sur le cœur du détermina son mari à la sur la lui céder. Mahomet, e scandale, hésita quel- ; mais entraîné par sa s'étant fait autoriser par pitre du Coran, il épousa issitôt que le terme du expiré. Rien ne pouvait magnificence du banquet e Prophète, dérogeant a i habituelle, servit à un ini de convives, les vian- s délicates, les fruits les s de l'Arabie et des pays les boissons les plus dé- Cependant voyant que ses s'approuvaient hautement e prohibé comme inces- ancienne loi des Arabes, venir un nouveau chapitre , pour annuler cette loi. sur la 20^e. année de l'hé- ge de 53 ans. Enfin Maho- *Maimounah* fille d'Alha- teur de son dernier péle- Mekke. On parle de deux mes avec lesquelles il n'a- l'une parce qu'elle était. l'autre parce qu'elle re- us l'idolâtrie. Outre ces gitimes, il eut encore onze s, dont la principale fut pte, nommée Marie, que , gouverneur d'Egypte, envoyée. Charmé de sa l'ahomet fut surpris dans ar Hafsah, dont il ne put colere qu'en lui jurant de us aucun commerce avec ve, et en lui promettant re Omar gouvernerait les re Abou Bekr. Mais Haf- raconté cette aventure à n était son amie, quoi- de, Mahomet s'aperçut, à

la froideur de ses deux beaux-pères, que son intrigue était découverte. Voulant punir Hafsah de son indis- crétion, il la répudia, après lui avoir fait les plus vifs reproches, et se sépara même de toutes ses femmes pendant un mois, pour ne s'occuper que de ses nouvelles amours: mais craignant d'indisposer Omar, dont le dévouement fanatique lui était si nécessaire, il reprit sa fille peu de temps après, en supposant que l'ange Gabriel lui avait ordonné de récom- penser les jeûnes fréquents et la piété d'Hafsah. Toutefois, pour éluder la parole qu'il lui avait donnée, il publia le 66^e. chapitre du Coran, qui permet aux Musulmans de se dégager de leurs serments. Mahomet n'eut d'enfants légitimes que de Khadi- djah, qui lui donna quatre fils et qua- tre filles. Les garçons moururent tous fort jeunes; c'est de Cassem, qui était l'ainé, que Mahomet prit le surnom d'Aboul Cassem. Les filles furent: Zeïnab, mariée à Aboul As, et morte d'une fausse-couche, cau- sée par une chute de dessus son chameau; ce fut pour expier sa mort, provoquée volontairement, par Al Howaireth, que ce dernier fut un des proscrits, après la conquête de la Mekke: Rakyah et Omm Cal- thoum, mariées l'une après l'autre à Othman, qui eut, seulement de la première, un fils mort à l'âge de 6 ans. Fathiméh, épouse d'Aly, fut l'unique enfant de Mahomet qui sur- vécut à son père; et c'est elle qui a perpétué, jusqu'à nos jours, la race du célèbre législateur des Arabes. Il eut aussi de Marie, la copte, un fils nommé Ibrahim, mort en bas âge, quelques mois avant son père. Cette privation de postérité masculine était une source continuelle de cha- grins et d'humiliations pour Maho-

met; car ses envieux lui donnaient le sobriquet injurieux de *abîar* (celui à qui l'on a coupé la queue), c'est-à-dire qui n'a point d'enfants. A l'exception des schéryfs de Médine, et des schéryfs empereurs de Maroc, il ne paraît pas que les descendants de Mahomet règnent aujourd'hui dans aucune des contrées qui suivent la loi du Coran. Il en existe cependant un très-grand nombre disséminés dans tous les pays musulmans, où ils sont désignés par les titres d'émyr, de seïd, et de schéryf. Mais cette distinction, et le privilège de porter exclusivement le turban vert, loin de leur donner quelque influence politique, ne servent pas même à les garantir de la misère, des avanies et des supplices. Les auteurs musulmans nous ont transmis, sur leur prophète, une infinité de particularités minutieuses, dont le détail dépasserait les bornes d'une notice. Ils nous apprennent les noms de ses secrétaires, dont les principaux furent Aly et Othman, ses gendres, qui signaient même pour lui. Parmi les autres, on doit remarquer Abdallah, fils de Saad, qui falsifia le Coran (V. ABDALLAH IBN SAAD, au Supplément), Moawyah, fils d'Abou Sofyan (V. MOAWYAH I), et Zaïd fils de Thabet. Ils nous donnent aussi les noms de ses ministres, de ses généraux, de ses gouverneurs de province, de ses juges, des officiers de sa maison, de ses principaux amis et compagnons, de ses esclaves et affranchis; de ses chevaux, mules, ânes, chameaux, etc., de ses épées, lances, casques, et autres armes; le nombre des expéditions qu'il fit en personne ou par ses généraux, et qui lui ont valu le surnom de Prophète de la guerre. On conserve à Constantinople, dans une chapelle du sérail, plusieurs reliques de Maho-

met, tels que son grand éten une robe ou manteau de noir (2); une des dents qu'à la bataille d'Ohod; une pa barbe, une pierre qu'on d l'empreinte de son pied, de des vases et autres effets qu avoir servi à son usage ou à uns de ses principaux disci Musulmans s'imaginent qu gislateur possédait la scienc selle, et que toutes les lo ques, civiles et religieuses tenues au moins en princ dans le Coran, soit dans le ou les exemples du Prophè vent avoir plus de détails toire de ce législateur cong connaître jusqu'aux moind cularités de tout ce qui le c on peut consulter: I. *La F homet*, en anglais, par l 1697, in-8°. II. *La Fu homet*, tirée des Annales Fêda, et publiée, par Gagi

(1) Cette Orillamne révéree depuis sous les noms d'*Ofucab*, et de *Saad* était portée, du temps de Mahomet, par un chef, qui tenaient l'étendard d'une bataille de l'autre, à la tête de l'armée conservée dans le khalyfat à Damas, le Caire, d'où elle a passé à la maison de Selim Ier., conquérant de l'Égypte. Elle d'un autre drapeau dont se servait le k et de 30 enveloppes de taffetas. On y petit manuscrit du Coran, de la main d'un chef d'argent de la Caaba. Cette de 12 pieds, est surmontée d'un pom argent, qui contient un autre Coran khalyfat Ottoman. Il ne sort du Sérail, Grand-Seigneur ou le grand vizier, l'armée ottomane, ou qu'il s'agit d'éc tissu et l'enthousiasme malheur s'or imprudents qui jet raient des regards drapeau sacré!

(2) Les auteurs arabes et turcs y robes données par Mahomet, l'une à vité le poète Kaab (V. c. non), la seconde qu'il donna, l'un g de l'h prince chrétien d'Asiab, en témoign qu'il ressentait de sa soumission volent Aboul Abbas al Saffah l'a Lete pour 2 elle resta dans la famille Almanside qu'au Caire, jusqu'à la conquête de Selim Ier. Il paraît donc que c'est e conservé à Constantinople, et non p comme l'a dit Mouradgea d'Ullman.

Ismaël Abou-gasim Moham Ox-
223, in-fol. C. édition,
la version, étant remplies
il vaut mieux lire le texte
duction dans les *Annales*
ici, traduits par Reiske, et
par Adler, Copenhague,
sans 1^{er}. III. Un autre ou-
Gagnier, publié en fran-
ce ce titre : *La Vie de Ma-*
traduite, etc., Amsterdam,
1 vol. in-12. (V. GAGNIER.)
savage le plus étendu qui
publié sur le législateur des
ans; et tout ce que Gagnier
est puisé dans des écrivains
IX. IV. *Mahometis, aucto-*
rani, vita rerumque gesta-
romis, à la tête de l'ou-
le Marracci, intitulé *Pro-*
ad refutationem Alcorani,
1691, in-8°. (V. Louis
IX.) V. *La Vie de Maho-*
met des Reflexions sur la
ma mahométiene, etc., par
williers, Londres, 1730, in-
Amsterdam, 1731. C'est
me histoire qu'un éloge em-
et romanesque. VI. *Histoire*
Vie de Mahomet, législa-
l'Arabie, par Turpin, Paris,
3 vol. in-12 : livre écrit
ce prétention comme tous
l'auteur, et qui ne jouit d'au-
ime. VII. *L'Histoire univer-*
se, traduite de l'anglais, t.
8°. La Vie de Mahomet s'y
fort complète, écrite avec
exactitude, mais avec un peu
animosité, et surtout sans
sans méthode. On trouve
un bon Abrégé de la Vie
phète des Musulmans, dans
duction de la traduction an-
la *Coran*, par Sales, 1734,
in-8°; et à la tête de la ver-

sion de l'Alcoran, par Du Ryer, édi-
tion d'Amsterdam, 1779 ou 1775,
2 vol. in-8°. Mahomet est le nom
que porte l'un des chefs - d'œuvre
dramatiques de Voltaire; mais ce
poète y a défiguré l'histoire et le
caractère du législateur des Arabes.
Sacrifiant la vérité aux effets de la
scène, et peut-être au plaisir de dé-
clamer contre ce qu'il appelait le fa-
natisme, il a fait de son héros un
homme obscur, un vil scélérat,
pour offrir le contraste de l'extrême
bassesse et de l'élevation la plus in-
espérée. A—r. et S. p. S—r.

MAHOMET 1^{er}, 5^e. empereur
des Turcs othomans, fils de Bajazet
1^{er}, était trop éloigné pour avoir
partagé les dangers et le malheur
de son père, à la bataille d'Ancyre.
Élevé dans la ville d'Amasie, dont
le sandjacet (ou gouvernement) était
son apanage, au milieu d'un pays
couvert par des montagnes, et que
l'irruption des Tartares de Tamer-
lan n'avait pas ravagé, il échappa
au joug de ce conquérant, qui n'a-
vait fait qu'apparaître dans l'Asie
mineure, l'embraser comme une co-
mète et s'éclipser. Mahomet purgea
les contrées qui lui étaient soumises,
des ramas de Tartares qui n'avaient
pas suivi leurs hordes dans la re-
traite : il gouverna sagement ses su-
jets, et sut conserver son indépen-
dance et la neutralité dans la grande
querelle de ses frères. Mousa, que Ta-
merlan avait reconnu empereur d'A-
sie, et Soliman, devenu maître des
provinces de la Romélie par le vœu
national et l'appui des troupes otho-
manes d'Europe, se disputèrent le
trône, sans que Mahomet prit part à
leurs guerres. Il en attendit les ré-
sultats avec autant de sagesse que
d'utilité : Mousa l'emporta sur son
frère qu'il fit périr; et le prince

d'Amasie se déclara contre lui. Enfin la défaite et la mort de Mousa laissa Mahomet seul possesseur de tout l'empire othoman, et termina, l'an de l'hégire 816 (de J.-C. 1413), l'inter règne de douze années qui devait amener la chute du trône des sulthans, ébranlé seulement par les malheurs de Bajazet. Mahomet I^{er}, devenu empereur, à l'âge de 39 ans, développa un caractère ferme et sage, éprouvé par l'adversité, et tel enfin que les circonstances le demandaient. Il releva et raffermir l'empire othoman, dont il fut le restaurateur. Mustafa, l'un de ses frères, que l'on croyait avoir été tué à la bataille d'Ancyre, ou peut-être un imposteur, abusant de ce nom, parut en Valakie et dans la haute Thrace, où il se fit un parti considérable, et entreprit de détrôner Mahomet. Le sulthan le vainquit, le força de se renfermer dans Thessalonique qui appartenait aux Grecs; et n'ayant pu l'arracher de cet asile, il consentit à ce qu'il fût relégué dans l'île de Lesbos, sous la garantie de l'empereur Manuel qui l'y retint jusqu'au règne suivant. Mahomet soumit les Serviens et les Bosniaques, imposa aux Valakes un tribut; il fut le premier sulthan qui eût une armée navale et qui osât disputer l'empire de la mer à la république de Venise, alors toute-puissante. Cet empereur mourut l'an de l'hégire, 824 (de J.-C. 1421), après un règne d'environ neuf ans. Ferme, juste et clément, il fut aussi respecté de ses ennemis que de ses sujets. Quelque agitée que fût sa vie, il aima et cultiva les lettres. On rapporte qu'au moment de mourir, il envoya le distique suivant à son fils Amurath II, pour l'avertir de venir prendre sa place :

» Zima Gouz s'ahb'y refli romay
» Gul'y refli gulchen'y furonay

« Si notre nuit s'écoule, el vie d'un jour brillant; no fane, mais elle sera rem un rosier délicieux (*Mou* Le vénitien Sagredo dit q met I^{er}. fut élevé chez i et cet écrivain, d'ailleurs en tire une réflexion biza qui peint bien l'influence règne de ce sulthan su narchie othomane: *La fo pitia all' ottomano im; che la cetra della mona tasse di nuovo riaccorda zata di tuono dà un f. corde.*

MAHOMET II, 7^{me}. othoman, fils d'Amurath sur le trône à treize ans, lonté de son père, qui ab de l'hégire 847 (de J.-C. salut de l'empire menac dislas IV, roi de Hongr rappelé Amurath à la té mées et du gouvernement il se démit encore l'année de l'autorité suprême, danger fut passé; mais q après, un soulèvement saires, le premier qu'ils tenter, et les préparatifs des princes chrétiens, a Amurath que les rênes d étaient confiées à des mai bles. Il remonta sur le trô (1446); et le jeune Maho docilement dans la foule. La mort de son père le j pour toujours au rang de dans sa vingt-deuxième an appris dans cet interva mander et à se faire obéi mença de nouveau à règner (1451); et depuis cette é cessas pas de vaincre. Sa

ite de triomphes, qui lui
 les noms de Bousrouk,
 ethah, de Mahomet-le-
 Mahomet-le-Vainqueur;
 térité confond, sous le
 n de Mahomet II, tout ce
 reur et la gloire peuvent
 plus imposant dans la mé-
 hommes. Il débute par
 ctes de violence dans l'in-
 sérail; et sous prétexte
 son repos et celui de l'em-
 t périr son jeune frère,
 th, en mourant, lui avait
 dé avec les plus vives ins-
 ais bientôt, pour apaiser
 le désespoir de la mère
 heureux enfant, il aban-
 sa vengeance l'exécuteur
 le sanguinaire. Ensuite il
 contre le prince de Cara-
 son oncle, qui menaçait
 les provinces de l'Asie, et
 duit à demander la paix,
 a d'expéditions plus im-
 Mahomet avait juré la
 l'empereur Constantin-
 et il avait même consenti
 e pension pour l'entretien
 dele Orcan (fils de Ma-
 , retiré depuis long-temps
 de Constantinople. Son
 le a remplir cette clause
 excita les réclamations
 eur; et la menace impru-
 fit ce prince de renvoyer
 la pension n'était pas ré-
 at payée, servit de pré-
 dhomet pour rallumer la
 terminer, par une terri-
 ophie, la lutte qui durait
 t de siècles entre les Grecs
 ulmans. Loin de don er
 a Constantin, il bâtit une
 lous une bourgade à deux
 onstantinople, sur la rive
 nale du Bosphore, en face

de celle que son aïeul avait éle-
 vée sur la rive Asiatique; et l'ayant
 garnie de troupes et d'une nom-
 breuse artillerie dont faisait partie
 la fameuse pièce qu'un ingénieur
 hongrois lui avait coulée en bronze,
 et qui lançait à plus de mille toises
 un boulet de 600 livres, il parvint
 à fermer l'entrée de la mer Noire
 aux Latins, à ruiner le commerce de
 Constantinople, et affâma bientôt
 cette capitale, en portant le ravage
 jusqu'à ses portes. A fin d'enlever
 aux Grecs leurs dernières ressources,
 il envoya une armée attaquer les pla-
 ces qui leur restaient dans le Pélo-
 ponèse. Sparte fut la seule ville que
 la force de ses murs garantit de
 la fureur des Turcs. Dans le même
 temps, Mahomet soumit les places
 que les Grecs possédaient sur les
 bords de la mer Noire et de la Pro-
 pontide, ainsi que dans la Thrace.
 Enfin la troisième année de son rè-
 gne, le 22 rahy 1^{er}. 857 (2 avril
 1453), à la tête de trois cent mille
 hommes, parmi lesquels on comp-
 tait des soldats de toutes les nations,
 Grecs, Latins, Allemands, Hon-
 grois, Polonais, soutenus par une
 artillerie formidable et par une flotte
 de cent vingt voiles, il parut devant
 Constantinople, emporta cette ville
 d'assaut au bout de cinquante-cinq
 jours, et, sous les débris de la capi-
 tale et de l'empire grec, il ensevelit
 le dernier des Paléologues, brave
 souverain, digne d'un meilleur sort,
 qui mourut sur la brèche, les armes à
 la main. (J. CONSTANTIN-DRACOSÉS,
 IX, 484.) Les historiens turcs assu-
 rent que Constantinople se rendit par
 capitulation, et que ses habitants fu-
 rent épargnés. Les auteurs grecs, au
 contraire, paraissent avoir exagéré
 les cruautés des vainqueurs, et sur-
 tout celles de Mahomet, du reste il

est certain, c'est que cette ville fut vrée pendant trois jours à la fureur et à l'avarice d'une soldatesque effrénée. Mahomet qui voulait en faire la capitale de son empire, avait tout permis, excepté le feu ; mais dans le grand nombre de captifs, il racheta les plus illustres, et leur fit trancher la tête. Il fit cesser ensuite le désordre, rendit les honneurs funèbres à Constantin, mit en liberté un grand nombre de prisonniers, et s'occupa de repeupler Constantinople, en accordant aux vaincus le libre exercice de leur religion ; il leur céda la moitié des églises, et donna l'investiture solennelle à leur patriarche, suivant l'ancienne coutume des empereurs grecs. Le sultan résida trois ans dans sa nouvelle conquête, afin d'y asseoir sa puissance. Pendant ce temps ses généraux subjuguèrent presque sans résistance le reste de la Thrace et toute la Macédoine ; mais ils échouèrent en Albanie contre le fameux Scander Beg qui les tailla en pièces. (*V. SCANDER BEG.*) Cet échec n'empêcha pas Mahomet de partir, en 1456, pour Andrinople, où les empereurs othomans faisaient alors leur résidence : il y entra comme un triomphateur, au bruit des acclamations publiques, suivi d'une foule d'esclaves, et chargé des plus superbes dépouilles de l'empire grec. Un grand nombre de princes chrétiens s'y étaient rendus pour lui offrir bassement leurs hommages. Ils furent tous soumis à un tribut. Le sultan vint au mois de juillet de la même année assiéger Belgrade, avec une armée de cent cinquante mille hommes. Le célèbre Huniade, général des troupes hongroises, vint au secours de la place, met en déroute, avec un très-petit

nombre de vaisseaux, la flotte que forte de deux cents vaisseaux devait fermer aux chrétiens le passage du Danube, et entre en grade avec un renfort considérable de troupes, de vivres et de munitions, ainsi que le légat du pape venait avec lui. (*V. CARISTO 68.*) Dès-lors Mahomet vaincs efforts pour emporter la ville repoussé dans toutes les directions, blessé lui-même dangereusement le 22 du même mois, et se voyant d'être fait prisonnier, on le conduisit dans un village ; et la retraite fut dans un tel désordre, que les drapeaux, seize pièces d'artillerie, toutes les munitions et le reste du bagage, demeurèrent au pouvoir du vainqueur. Ce siège dura trente mille hommes au service, et toute son armée aurait été perdue si un excès de prudence n'avait empêché Huniade de pourchasser les infidèles. (*V. HUNIADÉ.*) Les conquêtes de Mahomet en Hongrie. Deux frères de Dracosès régnaient encore sur la contrée, comme vassaux de l'empereur, et la désolaient par la guerre. Démétrius, l'un d'eux, et son frère, Thomas son frère, implorèrent le secours de son suzerain. Mahomet, après la session de Sparte, épousa la fille de Démétrius, persuadé que le repos lui conviendrait, et que la vie agitée d'un guerrier le relègue à Andrinople, où il ne tarda pas à prendre l'habit monastique. Mahomet s'empêcha d'Athènes, assiégea et prit en personne, et pénétra dans la Grèce, dont les peuples lui opposent une résistance digne de leurs ancêtres : tout ce continent à son en-

flottes ravagent l'Archipel de plusieurs îles, et un nombre prodigieux de prince qui détruisait les autres comme les autres conquérissent des provinces, mit fin à celui de Trébizonde, où des princes régnaient depuis 1457. **DAVID COMNÈNE**, en 1462, il subjuguait l'île de Rhodes par la trahison de Lucius, gouverneur de Mételin, étrangler quelque temps un prétexte frivole. Il se disposait à conquérir les îles, lorsqu'il fut rappelé au continent par la révolte de Valakie, tyran persécuteur, qui avait refusé de lui rendre tribut accoutumé, et violé, la loi la plus horrible, le massacre sur des ambassadeurs ottomans. Mahomet II et le chassa de sa capitale, qu'il donna au frère de son père. Il marcha ensuite contre de Basse, s'empara de la ville, l'ayant forcé de se rendre, il l'accusa bientôt de s'enfuir, afin d'avoir le droit de se défendre de lui. Le sultan, prince de Carabagh, en 1463, et la mésintelligence de ses deux fils, favorisaient du sultan : après avoir vaincu son frère Ishak, le cours du roi de Perse y avait conduit, il le dépouilla de ses états, en 1466. Irrité par les continuelles de ses guerres d'Albanie, il s'y rendit au commencement de cette année, se flattant de heureux succès : mais il fut tué que la honte d'avoir échoué au siège de Durazzo et de la valeur et l'habileté de

Scander Beg qui mourut l'année suivante, laissant ses états et son fils Jean Castriot sous la protection des Vénitiens. Ce fut pour ces avides républicains, une source de calamités. Fiers de quelques succès maritimes, de la prise d'Athènes, et de quelques conquêtes sur les côtes de la Morée et dans l'Archipel, ils portent leurs ravages en Macédoine, et viennent braver Mahomet jusque dans la Thrace : ils y assiègent la ville d'Eno, l'emportent d'assaut, la livrent au pillage, l'abandonnent aux flammes, après en avoir égorgé tous les habitants, quoiqu'ils fussent chrétiens, et se retirent à Negrepont, chargés d'un immense butin. A cette nouvelle, le sultan, transporté de fureur, jure une guerre d'extermination à tous les chrétiens. Il reprend les îles d'Imbro et de Mételin, dont il fait passer les garnisons au fil de l'épée, et s'avancant vers celle de Negrepont, en 1470, il met le siège devant la capitale et l'enlève de vive force, à la vue de la flotte vénitienne qui n'osa la secourir. Le provvediteur Paul Erizzo ou Arezzo, retiré dans la citadelle et réduit par la famine à capituler, demande la vie sauve pour lui et les siens. Mahomet répond de leur tête sur la sienne ; mais à peine est-il maître de la place, qu'il fait scier par le milieu du corps le gouverneur et ses principaux officiers, en disant *qu'il n'avait garanti que leurs têtes, et non pas leurs flancs*. Les Vénitiens tentent vainement de reprendre Negrepont : ils sont bientôt chassés de toutes leurs conquêtes : mais ils suscitent à Mahomet un nouvel ennemi qui vient suspendre pour quelque temps le cours de ses vengeances. Les succès du sultan avaient excité l'inquiétude et la

jalousie d'Ouzoun Hassan, roi de Perse; et l'invasion de la Caramanie, avait même déjà donné lieu à quelques hostilités entre ces deux princes. (*V. OUZOUN HASSAN.*) Engagé dans une alliance avec les Vénitiens et les chevaliers de Rhodes, le monarque persan envoie dans la Natolie un de ses généraux, qui s'empare de Tocat, l'an de l'hégire 876 (1472 de J.-C.), et taille en pièces une armée othomane. Monstafa, fils du sulthan, et gouverneur d'Iconium, arrête les progrès des Persans et les met en fuite. Au mois de rabi 1^{er}. 877, suivant les historiens persans, ou 878, suivant les historiens turcs, (août 1472 ou 1473.) les deux souverains marchent en personne l'un contre l'autre, et combattent dans la plaine d'Arzendjan en Cappadoce. Mahomet ne dut la victoire qu'à son artillerie : satisfait d'avoir humilié son rival, il ne se crut pas en état de le poursuivre, se bornant à favoriser la révolte du fils aîné de ce prince. Enfin, sur la mer Noire, Caffa enlevée aux Génois, en 1475, la Crimée forcée de recevoir un khan de la volonté de Mahomet II (*V. MENGHELY GHERAÏ*); la Géorgie et la Circassie rendus tributaires; la Moldavie, l'Albanie, et les îles de l'Adriatique subjuguées; le Frioul et la Dalmatie envalus; les Vénitiens forcés d'acheter une paix humiliante, en 1478; l'Italie effrayée de l'apparition d'une armée othomane et de la prise d'Otrante, en 1480 : voilà les hauts faits qui, du centre de l'Europe au centre de l'Asie, sur mer et sur terre, fondèrent la gloire militaire du sulthan le plus illustre, le plus vaillant, le plus heureux que les Othomans aient admiré, et qu'aient redouté les Chrétiens. On a vu que ses armes ne fu-

rent pas toujours victorieuse sa défaite devant Belgrade levée du siège de Rhodes en 14 Aubusson), ne durent point lier l'orgueil de Mahomet II : les religions instituées, et les sances publiques célébrées par l'Europe, attestent que la tiente mettait au rang des phes l'honneur de lui avoir Le temps manqua seul à ce rant insatiable; et il est probable sa mort sauva l'Italie et l'chrétienne. Mahomet fut en gloire et à ses ambitieux l'an de l'hégire 886 (de J.-C. Il mourut dans une bourgade thynie, lorsqu'il menaçait Rome, la Perse et l'Egypte. des exploits militaires de M son fils aîné, il l'avait fait et quelques années auparavant; deux autres fils, Bajazet e (Zizim), qui gouvernaient à et à Iconium; le premier fut : censeur. Peut-être ce sulthan a-t-il été trop vanté et trop d Comme guerrier, on peut do a été aussi habile qu'heureux ve : c'est avec des forces in qu'on l'a vu terrasser, l'm l'autre, de faibles ennemis. rage uni aux talents et à dence, a toujours combattu lui avec avantage : Humiade busson, Scander-Beg, for cette vérité. Ses vertus et s doivent être soumis au mêm men. L'histoire rejette une p calomnies qui l'accusent d'un truese férocité. Mahomet c des crimes que sa politique seillait. Mais est-ce sur la moine Bandelli qu'il faut c fable d'Irène dont il était et à qui, dit-on, il tra tête de sa propre main, pou

marmures
 plaignaient qu'un
 te belle Grec, sait
 les soins de son empire ?
 des quatorze pages éven-
 er découvrir lequel avait
 un melon ? ou enfin celle de
 décapité, pour prouver au
 Bellini que la tête de son
 ptiste laissait quelque chose
 ? Sans doute, on ne recon-
 dans Mahomet II les mœurs
 es et douces que la civilisa-
 a religion ont accoutumé les
 chrétiens à pratiquer ; mais
 avait pas être cruel et féroce
 ment, le prince éclairé et
 , qui visitait la ville d'A-
 ar amour et par respect pour
 ces et les arts. Ce n'était
 farouche et brutal Tartare,
 un philosophe et lettré qui,
 est dans le palais des empe-
 res, récitait ce distique per-
 araignée ourdira sa toile dans
 is impérial, et la chouette
 attendre son chant nocturne
 tours d'Éfrasiab. » Ce n'était
 un sentiment plus louable,
 us sage retour sur les vicis-
 humaines, que Scipion l'A-
 répétait au milieu du sac de
 e ces vers d'Homère : « Il
 ra un temps où la ville sacrée
 oie et le belliqueux Priam et
 euple périront. » Mahomet II
 ez les Othomans pour un des
 és disciples de leur religion :
 ur déclaré des lettres, il
 réateur des plus beaux éta-
 ents qui leur sont consacrés.
 une bibliothèque publique,
 na deux *Medressé* ou acadé-
 une attachée à la mosquée
 fut le fondateur, et l'autre à
 Sainte-Sophie ; il y assis-
 disputes des savants, dis-

tribuant des récompenses aux ora-
 teurs et aux poètes les plus distin-
 gués. Savant lui-même, on assure
 qu'il parlait le grec, le latin, l'hé-
 breu, l'arabe, le persan ; qu'il savait
 l'histoire, la géographie, et qu'il
 s'adonnait à l'astrologie, ce qui
 suppose quelques notions de mathé-
 matiques et d'astronomie. Il fit tra-
 duire en turc plusieurs livres grecs
 et latins ; c'est lui qui fit élever à
 Constantinople le vieux Sérail ; et
 rebâtit le château des Sept-Tours
 sur les ruines du Cyclobion. On
 vante sa justice ; et l'on cite un ju-
 gement qu'il rendit contre un juge
 prévaricateur, et absolument con-
 forme à celui de Cambyse. Scrupu-
 leux observateur de l'article de la
 loi mahométane, fondé sur ce pas-
 sage de la Genèse : *Tu mangeras
 ton pain à la sueur de ton front*,
 Mahomet II cultivait lui-même ses
 jardins, et employait le produit
 des fruits qu'il faisait vendre, à
 acheter d'autres mets destinés pour
 sa table. Mais les Othomans le
 voient avec un enthousiasme que
 ne peut partager l'historien : celui-
 ci lui reprochera toujours d'avoir
 foulé aux pieds, sans scrupule,
 la foi des nations, et d'avoir sou-
 vent puni, dans les vaincus, le
 dévouement à leurs lois et la fidé-
 lité à leurs princes. Enfin, le sen-
 timent que ce sultan laisse à la
 postérité, en forçant de le mettre
 au rang des plus grands hommes,
 est l'étonnement, mais non pas l'ad-
 miration. On a, sous le nom de cet
 empereur, des lettres écrites en sy-
 riac, en grec et en turc ; traduites en
 latin par Landini, chevalier de
 Rhodes, Lyon, 1520, in-4°, et
 dans la collection d'Oporinus, Bâle,
 1554, in-12, réimprimée à Mar-
 bourg, 1604, in-8°, et à Leipzig,

1690, in-12. On en trouve plusieurs dans le Ms. n^o. 79 des Mss. turcs de la bibliothèque du roi, et dont M. Langles a donné une notice en 1799, dans le tome v des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 668. On trouve aussi trois lettres de Mahomet II à Scander-Beg, dans le Recueil que Melchior Junius, professeur à Strasbourg, fit imprimer à Montbéliard, en 1595. Guillet a donné une *Histoire de Muhomet II*, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Chateaubrun, Lanoue et M. Baour de Lormian y ont successivement puisé le sujet d'une tragédie. A-T et S-y.

MAHOMET III, 13^{me}. sulthan othoman, succéda à son père Amurath III, l'an 1003 de l'hégire (janvier 1595 de J.-C.) : à peine eut-il ceint le cimenterre d'Othman, qu'il fit étrangler dix-neuf de ses frères, et précipiter dans la mer dix odalisques que le dernier sulthan avait laissées enceintes. De si cruels commencements ne permettaient pas d'espérer un règne plus doux, mais n'empêchaient pas de craindre un règne faible. Agé de 27 ans, Mahomet III avait été élevé dans l'oisiveté, dans l'inexpérience des affaires ; suite inévitable de la loi funeste de Soliman-le-Grand, qui avait éloigné du gouvernement les princes othomans, et les avait relégués sans autorité dans le fond des sérails impériaux. Aussi Mahomet rendit-il à sa mère, l'avidie et ambitieuse Baffo, toute la puissance qu'elle exerçait sous Amurath III, (V. Baffo, III, 209.) L'empereur Rodophe II, et les princes de Transilvanie, de Valakie et de Moldavie, se ligèrent contre Mahomet. Les conquêtes des Othomans, en Hongrie, leur furent disputées ; la ville de Gran fut enlevée par les impé-

riaux ; le grand-vezir Sinan fut battu par Sigismond Bat prince transsilvain assiégea war. Réveillé par le bruit de sastes et les murmures de la l'indolent, mais orgueilleux met, entra en Hongrie, avec cent mille hommes, vint mettre le siège devant Agria, en septembre 1596, et la prit par composition quelques semaines après. La garnison fut massacrée par les janissaires sortant de la place, le sulthan trancher la tête à leur avoir laissé commettre cette violente violation du droit des gens impériaux, arrivés trop tard pour secourir Agria, livrèrent, le 10 octobre, la bataille de Care. Othomans, d'abord vaincus, la victoire signalée qu'ils remportèrent, au sang-froid et à la valeur de Cicala pacha, qui ramena la victoire sous leurs drapeaux. Mahomet prit la fuite dès le commencement de l'action. Ce triomphe inutile pécha pas les impériaux de reprendre Raab ou Javarin (V. VILLE), et d'attaquer Buda. La perte de Raab excita une sédition à Constantinople. A la tête des voltés était Selim, le seul fils du sulthan qui eût échappé à Mahomet l'attire auprès de lui, le interroge, le reconnaît, et lui fait subir la peine du cordon. L'année 1600 de J.-C., Ibrahim se rend maître de la forte ville de Canise, après une bataille gagnée à la suite de laquelle les impériaux commandés par le duc de Modène exécutèrent une retraite précipitée. (V. MÉRCEUR.) En 1601, ils prirent Pest et Albe-Royale reprise par les Turcs, l'année suivante. Cependant, à Constantinople les janissaires se soulevèrent

l'athée mère,
malheurs qui
Le faible Mahomet, par
la déposition, et insulté,
au Séraïl, par les sédi-
r abandonna les têtes qu'ils
ent, et ne refusa que celle
e qu'il seignit d'exiler pour
Des échecs continuels en
des révoltes toujours re-
en Asie, (*V. CARA YA-
II, 93*), une soldatesque
révoltée, impunie, et
ar des compositions qui
la faiblesse de l'autorité :
au-dedans et au-dehors la
de l'Empire othoman, lors-
jab 1012 (décembre 1603)
III mourut de la peste, ou
che, au moment où il se
à marcher contre les re-
Syrie. C'était un prince
ie, mais rempli de vanité,
et ni se faire aimer, ni se
ndre; qui se livra aux plai-
égligea ses devoirs de sou-
bandonna le gouvernement
ames, et mourut sans lais-
sent regret à ses sujets. Ce
faible et cruel, avait fait
le jeune Mahomet, son fils
us lequel il voyait déjà un
espoir des rebelles : il avait
e temps fait coudre dans un
sir et jeter vivante à la mer,
de ce jeune prince. Il eut
cesseur son second fils
I^{er}. A—r et S—y.
OMET IV, 19^{me}. empereur
es, n'était âgé que de sept
qu'il monta sur le trône, l'an
re 1059 (1649), après la
on et le meurtre du sultan
, son père. Sa minorité,
'an 1655, n'offrit que le ta-
me longue anarchie marquée
les excès qu'autorise l'im-

punité. Ces excès eurent pour cause
l'exécution de la sulthane aleale de
Mahomet, accusée d'avoir conspiré
contre les jours de son petit-fils. (*V. KIOSEM, XXII, 432.*) Dans cet in-
tervalle, on compta six grands-
vénirs déposés ou étranglés. Mais, à
cette époque, le vieux Méhémet-
Koproli fut honoré des sceaux de l'é-
tat par la sulthane mère; et les trou-
bles cessèrent bientôt après. (*V. KO-
PROLI, XXII, 541.*) Elevé au mi-
lieu des meurtres, entouré de cime-
terres nus, le jeune prince eut dès
son bas âge le séjour de Constanti-
nople en horreur. Son ministre,
voulant l'éloigner des affaires publi-
ques, pour lesquelles il n'avait pas
d'inclination, lui inspira le goût de
la chasse, qui devint une passion
désordonnée, et le besoin journalier
de toute la vie de Mahomet IV :
aussi prit-il fort peu de part aux
grands événements qui arrivèrent
sous son règne. Lorsqu'il eut at-
teint sa quatorzième année, son
vénir le conduisit à Andrinople, au-
tant pour le montrer aux troupes,
qu'à fin de l'arracher à la mollesse et
à l'oisiveté qui avaient perdu ses
prédécesseurs. En 1658, Mahomet
se rendit à l'armée de Dalmatie, où
il fit ses premières armes. En 1660,
Koproli enlève aux Vénitiens les îles
de Mételin et de Lemnos; la même
année les troubles de la Transsil-
vanie, y rappellent les Othomans,
qui obtiennent des succès décisifs
contre les impériaux, et prennent
Peter-Waradin. (*V. RAGORSKY.*)
Achmet-Koproli, fils et successeur
de Méhémet, porte la guerre dans
la Hongrie en 1663, s'empare de
Neuhausel étend ses ravages jus-
que dans l'Autriche et la Moravie,
et perd la bataille de Saint-Got-
thard, qui amène la paix de Té-

mesvar, en 1664. (V. LÉOPOLD I^{er}, XXIV, 118, et MONTECUCULLI.) Mahomet le laissa, en 1667, aller terminer la fameuse guerre de Candie, qui durait depuis vingt-deux ans; et, pendant que son grand-vézir prenait la capitale de l'île, après le siège le plus long et le plus meurtrier (1669), le jeune sulthan chassait dans les forêts de la Macédoine. Il y était même errant et égaré, lorsque la nouvelle du triomphe des armes othomanes vint le chercher à Larisse. Mahomet déclara la guerre aux Polonais, pour défendre les Cosaques qui les avaient abandonnés, et s'étaient soumis à la Porte. Le siège de Caminick qu'il commanda en personne, l'an de l'hégire 1083 (1672), fut la seule occasion où il prouva, par son activité et son courage, qu'il méritait un nom plus glorieux que celui d'*haradj* (chasseur), par lequel le mépris des Othomans distinguait un prince dont ils ne connaissaient encore que l'oisiveté. La conquête de Caminick fut la dernière du règne de ce sulthan, et aussi du règne de ses successeurs. Les causes de la décadence de l'Empire subsistaient depuis la mort de Soliman-le-Grand; des symptômes avant-coureurs avaient paru sous Amurath III, et sous Mahomet III. Depuis l'année 1672, l'Empire othoman ne fit plus que perdre pied-à-pied ses conquêtes; et Mahomet IV vit, à dater de cette époque encore glorieuse, les désastres se succéder. Il n'avait accordé la paix à la Pologne, qu'en lui imposant un tribut annuel. Jean Sobieski, alors grand-maréchal, empêcha l'exécution de ce traité honteux: les hostilités recommencent; les Othomans sont vaincus l'année suivante, près de Choczim;

et bientôt l'élévation de Sobieski sur le trône de Pologne, les triomphe qu'il obtint sur eux, et la prise de la capitale par le grand-vézir (V. KOPROLI, 542), obligent Mahomet à conclure une paix plus honorable pour lui, en 1676. L'inconstance des Cosaques qui s'étaient soumis à la Russie, occasionna une rupture de cette puissance et la reprise de cette guerre, la première qui eut lieu entre ces deux empires, les Othomans une suite de présages de ceux qu'ils ne cessent d'éprouver de la part des Russes dans toutes les circonstances. Mahomet obtint la paix avec eux, en 1681, il secourut les mécontents de Hongrie (V. TEKELY), et la trêve de vingt ans conclue avec les impériaux, en 1664. Il fit avec une armée, Kara Mustafa, qui, en 1683, mit le siège devant Vienne, sans plus de succès. Soliman-le-Grand n'en avait eu qu'un, en 1527, et se laissa battre par les Impériaux à Mohacs. (V. CARA MOUSTAPHA, 92; LÉOPOLD I^{er}, XXIV, SOBIESKI.) Le sulthan envoya à la tête de ce grand-vézir, un homme avare et imprudent, qui ne changea rien à la situation de l'Empire, et qui, par sa primée aux armes othomanes, n'apaisa pas les murmures du peuple. Les impériaux reprirent la même année de la délivrance de Vienne; ils s'emparèrent de la Hongrie, en 1685, de Bude, en 1686, et furent vainqueurs des Othomans dans plusieurs batailles. Cependant les Vénitiens, qui s'étaient ligués avec l'empereur et le roi de Pologne, rendaient maîtres de Corinthe, d'Athènes, dans la Morée, et de la Dalmatie les armées de Mahomet, tandis que les généraux de l'empereur Léopold alli-

l'achéonie. T. de re
 et le soulève
 de Hongri.) o-
 distinguent pas les mal-
 faites: ils demandèrent la
 grand-vézir Aineji Soliman,
 les aux pieds de son mai-
 sonnet eut l'imprudence de
 nir: il ne le sauva pas, et
 lui-même. L'an de l'hégire
 1687), l'armée révoltée
 sur Constantinople, sous
 de Siaus, pacha. En vain
 et vendit-il la vaisselle et les
 la couronne, et jusqu'aux
 du harem, pour payer la sol-
 de des troupes: en vain en-
 aux rebelles la tête de Soli-
 onna-t-il les sceaux de l'Em-
 pires, leur chef. Siaous,
 grand-vézir, se rendit sus-
 voulaient servir le sulthan, et
 la pas l'entrée de l'armée
 capitale. Les furieux se réu-
 l'Orta Djami, et à Sainte-
 ils procédèrent tumultueu-
 la déposition de Mahomet
 et ce qu'obtinrent quelques
 sages à la tête desquels était
 an Mustapha Koproli, ce
 es jours du souverain se-
 spectés. Mahomet fut dé-
 mois d'octobre de l'année
 près un règne de 38 ans: il
 ore cinq ans après sa dis-
 prince, qui eut pour suc-
 on frère Soliman II, laissa
 , dont cinq moururent en
 et deux régnèrent. De tous les
 déposés à Constantinople,
 t IV est le seul, avec Oth-
 qui mérite quelque intérêt.
 e fut juste, clément, brave,
 jusqu'aux quatre dernières
 e son règne. Ses défauts fu-
 iveté, l'aversion du travail,
 sion de la chasse. Il faut

les attribuer à sa mauvaise éduca-
 tion, et peut-être à la politique se-
 crète du vieux Koproli, qui entre-
 tenait ces défauts, et les encourage-
 ait, pour gouverner seul. Il faut
 aussi en chercher la cause dans
 l'horreur naturelle, que la vie du
 sérail avait inspirée à un enfant,
 témoin, à sept ans, de la déposition
 et du meurtre de son père, et de tous
 les excès d'une soldatesque effrénée.
 Mahomet acquit assez de gloire pour
 ne pas être confondu avec les sul-
 thans qui ont déshonoré le trône
 othoman; il eut assez de qualités
 estimables pour ne pas mériter son
 déplorable sort. A — r. et S — y.

MAHOMET V. *Foyez* MAH-
 MOUD.

MAHOMET CODABENDEH, roi
 de Perse. *F. KHODA-BENDER*, XXII,
 375.

MAHOMET BAGDEDIN. *Foyez*
 BAGDEDIN.

**MAHOMET BEN AHMED AL-
 CATIB.** *F. IBN-ALKRATHIB*, XXI,
 145.

MAHOMET - ELMAS, pacha,
 grand - vézir, né en Asie, d'autres
 disent en Bosnie, fut distingué dans
 son enfance par le sulthan Mahomet
 IV, et élevé dans le sérail. Sa beauté
 le fit surnommer, par son maître,
Elmas ou le Diamant. Achmet II le
 fit pacha de Bosnie; et sous Mus-
 tafa II, il devint grand - vézir en
 1695. Malgré sa jeunesse, il se mon-
 tra digne du poste qu'il occupa deux
 années. Actif, pénétrant, prudent,
 ayant plus de jugement que d'expé-
 rience, mais ami de la justice, et
 plein de désintéressement, qualité
 rare dans les grands de l'Empire
 othoman; susceptible néanmoins de
 haine et de jalousie, il prit souvent
 le prétexte du bien de l'état pour sa-

crifier ses ennemis particuliers, sans regarder s'ils étaient innocents ou coupables. Malgré ces reproches, le grand-vézir Elmas-Mahomet-pacha a droit d'être compté parmi les Othomans qui ont fait honneur à l'Empire. Il eut la gloire de tenir tête à Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, et de forcer à la retraite Vétéran, un des plus habiles commandants de l'armée impériale. Mais il fut moins heureux contre le prince Eugène. La bataille de Zenta lui fut fatale : il y trouva la mort, mais non pas la honte. Les impériaux attaquèrent au moment où la moitié de l'armée othomane avait passé la Theisse. Le sultan Mustafa envoya, de l'autre rive, ordre sur ordre au grand-vézir de sacrifier les bagages et de se retirer. Il était trop tard : le brave Elmas-pacha refusa d'obéir, et aima mieux mourir les armes à la main que par le fatal cordon. Il n'eut pas même la consolation de périr en combattant ; car avant que l'action s'engageât, les janissaires, furieux des fautes de leurs chefs, tournèrent contre eux toute leur rage, se jetèrent sur les pachas et tous les commandants. Le grand-vézir fut le premier qu'ils mirent à mort (1^{er} septembre 1697). S—Y.

MAHOMET. /^r. MEHEMET et MOHAMMED.

MAHON (PAUL - AUGUSTIN-OLIVIER) naquit à Chartres, le 6 avril 1751. Son père, médecin distingué, qui le destinait à l'exercice de sa profession, lui fit étudier les langues latine, grecque et anglaise, dont il acquit une connaissance très-étendue. Mahon vint terminer ses études à Paris, et s'y faire agréger à la faculté. Il fut admis dans la société royale de médecine, et il traduisit de l'anglais, et publia des Ob-

servations médicales et po sur la petite-vérole. La révolution française, qui survint, ayant la classe des médecins, comme autre classe, soit par leur sion, soit par leur mise en tion ou par la perte de leurs Mahon se trouva dans la tion la plus convenable à s. Trop humble, trop modeste, pour porter ombrage, son talent mençait à être assez apprécié être employé utilement. Il fut nommé à la place de médecin de l'hospice des vénériens ; de l'organisation de l'école de médecine, actuellement école de médecine, au mois de frimaire (1794), il fut chargé de la de médecine légale et de l'histoire de la science. La place de médecin-chef de l'hospice des vénériens donna une sorte de célébrité à Mahon, et elle lui nuisit dans l'exercice de la médecine, et il était peu estimé comme praticien. Quant à la place qu'il occupait à l'école de médecine, il sut lui donner de l'intérêt, et il y développa sur l'application des connaissances médicales la jurisprudence. Dans la place fut associé à la continuation de l'encyclopédie par ordre de ministres, et il y a donné plusieurs remarques remarquables par l'érudition. Mahon achevait de rédiger ses observations sur l'histoire de la médecine légale, et sur la syphilistique des nouveaux-médecins, qu'il fut atteint d'une inflammation de poitrine, à laquelle il succomba en peu de jours, le 25 ventôse (16 mars 1801), à peine quarante-huit ans. Les ouvrages qu'il a laissés, sont : *I. Collections médicales et politique* :

*vérole, et sur les avantages
et inconvénients d'une inocu-
lation générale*, traduites de l'an-
glois, du docteur W. Black, Paris,
1731, in-12. II. *Médecine pra-
tique de Stoll*, traduction nouvelle,
avec une *Dissertation* du même au-
teur, *sur la matière médicale*, ses
principes *sur les fièvres*, etc., 4
vol. in-8°, Paris, an ix (1801). III.
Loi pénale légale et police médicale,
ouvrage posthume, avec quelques
notes de M. Fautrel, 3 vol. in-8°,
Paris, an x (1802). IV. *Histoire de
la médecine clinique*, depuis son ori-
gin jusqu'à nos jours, et *Recherches*
sur son existence, la nature et la com-
munication des maladies syphili-
tiques dans les femmes enceintes,
nouveau-nés et les nourrices;
ouvrage posthume, avec des addi-
tions de Lamaury, un vol. in-8°,
Paris, an xii (1804). N—H.

MAHOUEAU (JEAN-MATHIEU),
né en Bretagne, dans le
septième siècle, fut élève du
P. Maraldi, son compatriote, et
passa dans la chronologie (1).
Il devint aveugle dans sa vieillesse,
mourut vers 1730. Mahoudeau
fut, comme son maître, d'im-
menses recueils, parmi lesquels on
trouve quatorze volumes in-4°, *sur la
chronologie, traitée et expliquée
arithmétiquement*. Il a publié : *Ana-
lyse astronomique de l'hypothèse
de l'année de Trévoux*, août et sep-
tembre 1728. C'est une réponse
aux objections présentées contre ce
calcul, par Cassini, dans son
ouvrage : *Des équations des mois
anciens*. Recueil de l'Académie

des sciences, année 1704. Maraldi
prit la défense de son confrère,
dans des *Reflexions*, insérées au
même journal (janvier et février
1730). Le P. Mahoudeau avait ter-
miné un *Traité du Calendrier ju-
daïque*; et le P. Hardouin en an-
nonçait la publication dans ses *No-
tes* sur Plinie; mais cet ouvrage n'a
point paru. W—s.

MAHUDEL (NICOLAS), savant
antiquaire et numismate, né à Lan-
gres, le 21 novembre 1673, dut sa
première éducation à un médecin
nommé Mariette, homme instruit,
mais bizarre, et dont il partagea
toutes les opinions singulières. Ses
études terminées, il entra au noviciat
des jésuites, à Nanci; et il en
sortit au bout de huit jours, pour
se rendre à la Trappe, où il ne put
demeurer une année entière. Il re-
vint à Langres, et se détermina,
par l'avis de Mariette, à s'ap-
pliquer à la médecine. Il alla suivre
à Montpellier les leçons des plus
fameux professeurs, prit ses de-
grés; et il commençait à pratiquer
son art avec quelque succès, lors-
qu'il voulut se faire agréger au col-
lège des médecins de Dijon: mais
ayant refusé de se soumettre aux
conditions qu'on exigeait de lui, il
alla s'établir à Lyon. Il y était, en
1709, l'un des principaux acteurs
des savantes conférences qui se te-
naient chaque lundi chez le trésorier
Lavalette, en présence de l'inten-
dant Trudaine qui les avait d'abord
établies chez lui. Mahudel y lut un
grand nombre de dissertations, dont
quelques-unes sont insérées, par ex-
trait, dans le *Journal de Verdun*
(1709, 1, 305; 1713, 2, 285).
Il vint ensuite se fixer à Paris, où
il mena une vie très-laborieuse;
partageant son temps entre la pra-

1. P. Mahoudeau, s'étant trompé dans ses calculs
de l'année de Trévoux, fut corrigé par la suite ses erreurs à
deux reprises, et des observations du P. Mahoudeau
sur son ouvrage, t. II, p. 271.

tique de la médecine, et l'étude de l'antiquité. Il fut nommé, en 1716, à une place d'associé de l'académie des inscriptions, et se montra fort assidu aux séances de cette compagnie, où il lut un grand nombre de Mémoires, sur des points d'histoire. Le valet de Mahudel ayant remis au lieutenant de police, des lettres que celui-ci écrivait en Espagne, il fut arrêté, et conduit à la Bastille, où il resta enfermé quelques mois. Il se démit, en 1744, de la place d'académicien; et l'on dit qu'il y fut obligé, à raison de l'éclat qu'avait fait son double mariage. Mahudel mourut à Paris, dans de grands sentiments de piété, le 7 mars 1747. C'était un homme doux, affable, et toujours prêt à communiquer le résultat de ses recherches (*Voyag. littér.* de Jordan, p. 96). Il avait formé une collection d'antiques, et des recueils d'estampes et de portraits, qui ont passé dans le cabinet du Roi. Sa bibliothèque était considérable et bien choisie; il la vendit en 1745, se réservant seulement douze cents volumes, tous d'un petit format. On cite de lui : I. *Lettre contenant l'explication d'une inscription antique gravée sur une pierre, trouvée dans la ville de Calahorra*, Trévoux, 1708, in-12. II. *Dissertation historique sur les médailles antiques d'Espagne, et les monnaies*, etc., Paris, 1725, in-4°. On la trouve quelquefois réunie à la traduction de l'*Histoire d'Espagne*, de Mariana, imprimée la même année. III. *Lettre sur une médaille de la ville de Carthage* (du cabinet du baron de Schmettau), ibid. 1741, in-8°. ; traduite en latin (par J. Richter), sous ce titre : *Nova nummi in colonia Kartagine africana percussi explicatio*, Leipzig, 1742,

in-8°. IV. *Catalogue h d'un laraire curieux*, ibid in-8°. C'est la description cabinet d'antiquités. V. *I ssertations dans le recueil moires de l'académie des tions*. VI. *Médailles sur gence, avec les tableaux ques de Paul Poisson de lais, premier maltotier du me, et le songe funeste de sa* Sipar (Paris), Pierre le M Camus), 1716, in-12. (*V tionnaire des Anonymes*, où M. Barbier expose les qui le déterminent à attri ouvrage à Mahudel.) VII *toire des médaillons*. Il cet ouvrage à la Bastille; sait qu'on n'en avait tiré tre exemplaires. (*Mélange* de Michault, tom. 1^{er}. , Mahudel a fait des addition corrections à l'*Histoire nat cacao et du sucre*, par M. lus, Paris, 1719, in - 1; est éditeur des *Nouvelles L* Gui - Patin, tirées du cal Spon, (Amsterdam, 1718 in-12), et de l'*Utilité d ges*, par Baudelot de I (Rouen, 1727, 2 vol. in-1: il a laissé en manuscrit un *thèque des illustres Langr ne*, dit Michault, d'excell cheres. V

MAI. Voyez MAY.

MAICHEL (DANIEL) philologue, né à Stuttgart, fit ses premières études à l'u de Tubingue, avec beaucoup tinction. Il visita ensuite la France, l'Angleterre, et voyages à profit pour son ins Ses manières affables et p facilitèrent les moyens de v les objets dignes de sa curio:

en, il fut pré à une
 étaire qui se ait à
 hé; et il en fut reçu mem-
 avoir la une curieuse dis-
De Origine rerum possi-
 accompagna ensuite deux
 gneurs en France et en
 retour en Allemagne, il
 té, en 1724, professeur
 gie et de philosophie, à
 , et remplit ce double em-
 nistère à se concilier l'es-
 cruelle. Il obtint, en 1739,
 de droit naturel et po-
 t fut nommé, en 1749,
 Meigabruna. Il mourut le
 r 1752. On citera de lui :
actio ad historiam littora-
principis bibliothecis Pa-
r, locupletata annotationi-
e. in duas partes divisa.
 e, 1720, in-8°. Il s'en fit
 ivante une seconde édition
 , sans aucun changement.
 première partie, l'auteur
 l'origine et de l'accroisse-
 bibliothèques du Roi, de
 le Saint-Germain-des-Prés,
 in, de la Sorbonne, de
 neviève, des Jésuites, de
 tor, de l'Oratoire, des Au-
 es Minimes et des Célestins.
 econde partie, après avoir
 relques avis aux étrangers
 reposent de fréquenter les
 ques publiques de Paris,
 e l'utilité et de l'importance
 de l'histoire littéraire; des
 me saine critique, et en fait
 ion au manuscrit de la bi-
 albert renfermant le traité
libus persecutorum, qu'il
 appartenir à Lactance, contre
 de D. Lenourry (Voyez
 z et LENOURRY). Il parle
 s sources de l'histoire litté-
 en particulier de l'histoire

des antiquités ecclésiastiques; des
 bibliothécaires et des principaux sa-
 vants de Paris; enfin de la néces-
 sité d'avoir un but constant dans les
 études. Cet ouvrage est rempli de
 détails intéressants, et il est assez re-
 cherché. II. *Lucubrationes Lambethanæ quæ sistuntur monumenta historico-theologico-litteraria*, Tuingue, 1729, in-8°. C'est le recueil
 des notes qu'il avait extraites des ma-
 nuscris de la fameuse bibliothèque
 de Lambeth, pendant son séjour à
 Londres. Il promettait l'*histoire* de
 cette bibliothèque, et le catalogue
 raisonné des principaux ouvrages
 qu'elle renferme; mais ses occupations
 ne lui ont pas permis de remplir cet
 engagement. III. *Dissertatio de ingenio Gallorum*, ibid. 1736, in-8°.
 Maichel, tout en rendant justice aux
 Français, y venge les Allemands des
 injustes dédains de quelques-uns
 de nos écrivains. IV. *Annotiones ad Gravesandii Introductionem ad Metaphysicam*, ibid., 1737-38, 2
 part. in-4°. V. *Oratio de vitâ nemini*
mancipio, omnibus verò usui danda,
 ibid. 1739, in-4°. VI. *Factum Sim-*
sonis ab αὐτοχρησίας crimine vindicatum, idem, in-4°. C'est lui qui
 a fourni à l'éditeur des *Cérémonies*
et coutumes religieuses, les détails
 relatifs aux églises luthériennes.

W—s.

MAIDALCHINI-PAMFILI
 (DONA OLIMPIA), s'est rendue fa-
 meuse par la faveur dont elle a joui
 sous le pontificat d'Innocent X : à
 une ambition excessive elle joignait
 de grandes qualités; et à des vices
 plus grands encore, toute la sou-
 plesse de l'intrigue et une fermeté
 d'âme que rien ne pouvait ébranler.
 Née à Viterbe, en 1594, d'une fa-
 mille noble, mais pauvre, elle fut
 élevée dans un couvent; et c'est au

milieu des jeunes personnes de son âge, qu'elle prit cette habitude de domination qui forme le trait principal de son caractère. Consultée par ses parents sur sa vocation, elle déclara qu'elle ne se sentait pas appelée à vivre dans un cloître, et sortit du couvent pour épouser un des cadets de la maison Pamfili, qui ne lui apporta presque aucune fortune. Elle s'occupa cependant dès-lors à satisfaire l'ambition dont elle était tourmentée, et chercha tous les moyens de procurer à la famille qui l'avait adoptée, une plus grande illustration et des richesses. Restée veuve, après quelques années de mariage, elle s'attacha à gagner les bonnes grâces de J. B. Pamfili, son beau-frère, déjà engagé dans les ordres sacrés, et s'empara tellement de son esprit, qu'il la consultait dans toutes ses entreprises. En suivant les conseils de D. Olimpia, il parvint en peu de temps à la dignité de cardinal, et fut enfin élu pape, en 1644, sous le nom d'INNOCENT X (*Voy.* ce nom). D. Olimpia, abusant de la faiblesse de ce vieillard, usurpa toute l'autorité : elle écarta du trône pontifical tous ceux qui, par leurs talents ou leur caractère, auraient pu gêner ses vucs, et n'excepta pas même ses propres enfants. Alors elle mit presque ouvertement à l'enchère les bénéfices et les dignités ecclésiastiques, et amassa, par cet infame moyen, des sommes prodigieuses. Tous les gens de bien voyaient avec peine un tel scandale ; le cardinal Panciroli cherchant à le faire cesser, conseillait au pape de choisir, dans le sacré collège, un prélat sur lequel il pourrait se reposer des soins du gouvernement. Innocent X goûta cet avis, et nomma Camille Astalli, cardinal-neveu, sans consulter Olimpia, qui

s'y serait opposée. Dès qu'il apprit cette nouvelle, elle se rendit au Vatican, toute éplorée, et se jeta à la pitié du pape, qui lui fit un peu de pitié, mais n'ayant pu en venir à bout, il finit par lui interdire sa présence. Il ne tarda pas à se repentir d'avoir privé des conseils de D. Olimpia, et entretint avec elle un commerce de lettres, et il la rappela. Dès ce moment, elle reprit son autorité plus grande que celle qu'elle avait eue ; et elle la conserva jusqu'à la mort d'Innocent X (1655). D. Olimpia osa se présenter devant Alexandre VI, pour lui plumeuter sur son élection, et le nouveau pape la repoussa, et lui enjoignit de se retirer. Elle ne se rendit pas, et pour y attendre le résultat des informations qui seraient prises sur sa conduite. Elle fut finalement : comme elle n'avait d'amis pendant sa faveur, elle ne plaignit sa disgrâce. qu'elle attendait la décision du pape, elle fut attaquée d'une fièvre contagieuse qui désolait Orvieto, et y mourut en 1656. Elle laissait des richesses immenses, en bijoux et objets d'arts ; on trouva dans ses coffres neuf cent francs en argent ; d'autres plus de deux millions : la plus grande partie de sa fortune passa à Camille Pamfili, son fils. Camille Pamfili, son fils, a publié en 1666, sous le nom de l'abbé G. Fie de D. Olimpia, une satire violente de la cour de Rome, et un tableau fidèle des excès dont D. Olimpia s'était rendue coupable. Cette satire a été traduite en français par Leyde, 1666, in-12. Cette

partie de la collection des *français*, est recherchée eux. Jourdan en a donné une traduction. (V. JOURN. XII, 57.) W—s.

DSTON (RICHARD DE), théologien anglais, ainsi d'ailleurs de sa naissance dans le re, florissait au xiv^e. siècle. Il fit ses études au collège de Merton (d'Oxford), il prit le Carmel dans le couvent d'York, et fut rappelé, au bout de quelques années, à Oxford, pour enseigner la théologie. Il avait beaucoup de talent pour la chaire; et réussit avec succès, par ses prédications, l'hérésie de Wicléf. Il fut honoré de la confiance du roi Édouard, dont il devint le confesseur. Sur la fin de sa vie, il entra dans le couvent d'Aylesford; et mourut le 1^{er}. juin 1396. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui sont conservés en partie dans les principales bibliothèques de l'Angleterre. On en trouve la liste dans la *Bibliotheca Cantuariensis*, tome II, page 682. On lui paraît avoir été imité par le Recueil de ses sermons : *Sermones dominicales intitolati : sive de sanctis*, in-fol., sans date (180); Lyon, 1494, in-4°. Paris, 1520, même format. On trouve encore de lui : Des *Commentaires* sur le cantique de Moïse, sur les Cantiques, sur les psaumes de la pénitence; — un *Abbrégé de la Cité de Dieu*, de saint Augustin; — quelques *Traité*s de conciles; — *Precationes metricæ*; — *Concordia regis Richardi II. Londinensium* : c'est un traité sur la louange de Richard II; *tractatus pauperis*, etc.

W—s.

MAIENNE (CHARLES DE LORRAINE duc de), deuxième fils de François de Lorraine, duc de Guise, naquit en 1554, et fit ses premières armes contre les Turcs, à la tête d'un corps de noblesse française. Il donna, en cette occasion, de grandes preuves de valeur et de prudence, qui lui valurent la qualité de noble Vénitien : il soutint cette réputation dans nos guerres civiles, à la défense de Poitiers, au siège de la Rochelle, à la bataille de Moncontour, et surtout à la prise de Brouage. Sa campagne du Dauphiné le fit appeler le *Preneur de villes*, comme son exactitude à tenir sa parole lui acquit le surnom de *Prince Constant*. Le sort des combats lui fut moins avantageux en Guienne; mais sa gloire n'en souffrit aucune atteinte, parce qu'on en rejeta toute la faute sur le roi. Plusieurs mettaient Maienne au-dessus du duc de Guise : il marchait du moins son égal. « Les deux frères, dit De Thou, » avaient peut-être l'âme également » grande; mais le duc de Guise donnait beaucoup au hasard : le duc de Maienne, au contraire, ne se conduisait que par les règles de la prudence ; ce qui venait de la différence de leurs caractères. L'un ne formait que des projets hardis ; l'autre était plus modéré..... Celui-ci là promettait beaucoup, et tenait peu. Celui-ci promettait plus rarement, mais ne manquait jamais à sa parole. Enfin, il était aisé de voir que l'un se serait plutôt contenté d'une grandeur bornée, que de troubler l'état pour s'élever à une puissance supérieure à celle d'un simple sujet. L'autre au contraire ne mettait point de bornes à ses desirs ; et, supérieur aux lois, il n'imaginait rien dont, à

» quelque prix que ce fût, il ne vou-
 » lût venir à bout. » Maïenne ap-
 prit, à Lyon, la mort violente de
 ses deux frères; il se rendit aussitôt
 dans son gouvernement de Bourgo-
 gne, expédia des commissions de
 commandant dans les provinces, et
 fit son entrée à Paris, le 12 février
 1589. On le reçut avec le plus grand
 enthousiasme; et il y exerça une au-
 torité presque égale à la puissance
 royale. Son tableau fut exposé avec
 une couronne fermée; mais il fut
 assez sage pour ne vouloir pas mon-
 ter sur le trône qu'on lui avait dressé.
 Content de dominer dans le conseil
 de la Ligue, et d'y faire passer, mal-
 gré les seize, tout ce qu'il voulait,
 il se borna à la qualité de *lieutenant-
 général*, non pas du roi, car la Li-
 gue n'en reconnaissait plus, mais de
l'état et couronne de France: il
 publia de nouvelles lois pour unir
 sous une même forme de gouverne-
 ment toutes les villes qui étaient en-
 trées dans la Ligue, créa un amiral
 et quatre maréchaux de France;
 enfin, il marcha contre le roi à la
 tête d'une armée considérable: mais
 il fut battu à Arques et à Ivry (1). La
 faction des seize, ayant fait pendre
 pendant son absence le premier pré-
 sident Brisson, avec les conseillers
 Larcher et Tardif; il se rendit à
 Paris, et condamna au même sup-
 plice quatre de ces furieux: il im-
 posa ainsi à la cabale, contre la-
 quelle il n'était pas lui-même en
 sûreté. A la mort du cardinal de
 Bourbon, dont il avait fait un fan-
 tôme de roi, sous le nom de Char-
 les X, il convoqua les états-géné-
 raux à Paris, en 1593, pour pro-

céder à l'élection d'un so-
 mais quand il vit que le
 tomberait pas sur lui, pa-
 était marié, et qu'on voula
 qui pût épouser l'infante d'
 il détourna adroitement cet
 prise; et il y a lieu de pen-
 fameux arrêt rendu le 28 ju
 par le parlement ligueur
 maintien de la loi salique,
 vrage de Maïenne, ou que d
 il le fit insinuer à ce corps d
 trats, qui n'aurait pas osé s
 de lui-même à un acte aussi
 En effet, cet arrêt le confir-
 la lieutenance-générale du r
 il écartait le duc de Guise,
 veu, et l'archiduc Ernest, s
 tout autre qui aurait pu prêt
 trône en épousant l'insan-
 d'Elisabeth, fille de Henri
 acquérir par-là les droits
 princesse revendiquait de s
 au mépris de la loi salique
 Henri IV lui-même se trou-
 clu pour cause d'hérésie. /
 fameux arrêt, qu'on re-
 comme un monument de l
 et de la fermeté des magist
 le prononcèrent, loin d'av
 base la conservation de la c
 au véritable héritier, ne tem-
 lement qu'à exclure tous le
 du duc de Maïenne. Toute
 trigue fut développée dans u
 mé qui parut l'année suivan
 ce titre: *Dialogue entre le*
tre et le Manant etc. Aussi
 capitale de la France eut ou-
 portes au roi, Pierre Pithou
 toine Loysel, chargés de p
 registres du parlement de
 que les ligueurs y avaient r
 jurieux, tant pour la mén
 Henri III, que contre la p
 de Henri IV, enveloppèrent
 arrêt dans la proscription.

(1) Après cette dernière bataille, où Maïenne avait
 rempli tous les devoirs d'un grand général, Henri IV
 dit de lui: *Il n'a péché que dans la cause qu'il*
soutenait.

MAI

on de Paris, Maïenne soutint la guerre en Bourgogne, à la tête d'une armée composée d'Espagnols et des restes de la Ligue; mais par négociation sa reconiliation avec le roi, en 1596. On a dit à l'occasion qu'il n'avait su bien ni la guerre ni la paix, parce qu'il traitait plutôt, il aurait obtenu des conditions plus avantageuses pour lui. Ce duc vécut depuis cette époque dans la plus grande intimité avec le roi, qui le fit gouverneur de la France. Il servit utilement le roi, au siège d'Amiens, en 1597, et le meilleur sujet du plus juste des princes; *Hennade.*

mourut à Soissons, en 1611. — **MARI DE LORRAINE**, duc de MAÏENNE, fils unique, grand-chambellan de France, et gouverneur de Guienne, entra dans les factions qui agitérent le commencement du règne de Louis XIII. et fut tué d'un coup de mousquet dans l'œil, au siège de Montauban, en 1621, à l'âge de 43 ans, sans laisser de postérité. T—D.

MAIER (MICHEL), fameux alchimiste allemand, était né en 1568, à Rimbours, dans le Holstein. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la médecine, et s'établit à Rosstock, où il pratiqua son art avec beaucoup de succès. L'empereur Rodolphe le nomma son médecin, et lui fit expédier des titres de noblesse, en récompense de ses services. Cependant quelques adeptes parvinrent à le détourner de la route qu'il avait suivie jusqu'alors; il se passionna pour le grand-œuvre, sacrifiant à de vaines recherches son temps, sa fortune et sa réputation. Après avoir parcouru l'Allemagne, pour communiquer avec tous ceux qu'il croyait possesseurs de quelques secrets mercuriels, il finit par accepter la place

de médecin-physicien de Magdebourg; et il mourut en cette ville, en 1622. Les ouvrages de Maier sont rares et recherchés; mais on peut les ranger parmi les curiosités inutiles dont certains amateurs se plaisent à former des collections. On se contentera d'indiquer ici les principaux: I. *Arcana arcanissima, hoc est, hieroglyphica ægyptio-græca*, etc., sans date, in-4°, fig.: Lenglet, Dufresnoy en cite une édition de Londres, 1614, même format. II. *De circulo physico quadrato, hoc est, auro, ejusque virtute medicinali*, etc., Oppenheim, 1616, in-4°. III. *Symbola aureæ mensæ duodecim nationum*, Francfort, 1617, in-4°. IV. *Lusus serius quo Hermes seu Mercurius rex mundanorum omnium judicatus et constitutus est*, Oppenheim, 1616; Francfort, 1617, ou 1629, in-4°. V. *Jocus severus, hoc est, tribunal æquum quo noctua regina avium, phœnice arbitro, agnoscitur*, Francfort, 1617, in-4°. VI. *Viatorium septem seu metallorum*, ibid., 1618, in-4°. VII. *Tripus aureus, hoc est, tres tractatus chymici selectissimi*, ibid., 1618, in-4°. Ce volume contient la Pratique de Basile Valentin, l'Ordinal de Th. Norton et le testament de Jean Cremer; trois pièces fort estimées des adeptes. VIII. *Atalanta fugiens, hoc est, emblemata nova de secreta nature chymica*. Oppenheim, 1618, in-4°, fig. de Th. de Bry. Cet ouvrage est le plus curieux et le plus rare de toute la collection des œuvres de Maier, et il s'élève dans les ventes à un très-haut prix. Il a été réprimé sous ce titre: *Scrutinium chymicum*, Francfort, 1687, in-4°, mais les amateurs donnent la préférence à l'édition originale. IX.

mis aurea, hoc est de legibus fraternitatis roseæ crucis, Francfort, 1618, in-4°. C'est encore un problème de savoir si la société des frères de la Rose-Croix a existé ailleurs que dans l'imagination de quelques fourbes, qui en firent un moyen d'extorquer de l'argent à des personnes trop crédules. On leur attribuait le pouvoir de changer les métaux en or, de se conserver pleins de santé pendant plusieurs siècles, et de se transporter avec la rapidité de la pensée dans tous les pays de la terre. Cette société commença à faire du bruit en Allemagne, au commencement du dix-septième siècle; et Maier fut certainement un des initiés ou plutôt des dupes, puisqu'il a eu la bonhomie de rédiger leurs lois, leurs coutumes, et qu'il a pris leur défense dans un de ses ouvrages. Quelques affidés des frères de la Rose-Croix vinrent à Paris en 1623, et annoncèrent leur arrivée aux adeptes, par des affiches dans lesquelles ils promettaient de découvrir tous leurs secrets à ceux qui voudraient se faire initier : mais on reconnut sur-le-champ la fourberie; et Gabriel Naudé acheva de les dévoiler dans un petit écrit devenu rare, intitulé : *Instruction à la France, sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix* (Voy. G. NAUDÉ). X. *Septimana philosophica*, Francfort, 1620, in-4°. XI. *Cantilenæ intellectuales de phœnice redivivo, in triades novem distinctæ*, etc., Rome, 1622; Rostock, 1623, in-8°; fort rare. Cet ouvrage a été traduit en français par L. M. (Lemascrier), Paris, 1758, petit in-8°. XII. *Ulysses, id est sapientia seu intelligentia, tractatus posthumus*, Francfort, 1624, in-8°. Les autres ouvrages de Maier n'ont pas, comme

ceux qu'on vient de citer, l'attrait de la curiosité; on en trouve quelques titres dans la *Biblioth. hern.* de Lenglet Dufresnoy, et dans le *Dictionnaire de médecine* sous le mot *Mayer*. W

MAIER. V. MAYER et MEYER.
MAIGNAN (ÉMANUEL), physicien et mathématicien, né à Toulouse, le 17 juillet 1601, d'une bonne famille de robe, entra à l'âge de dix-huit ans, la robe et la vénération dans l'ordre des Minimes, étudia ensuite la philosophie, et devint professeur, partisan zélé de la doctrine d'Aristote; mais l'élève ne se laissa point imposer l'autorité de ce grand nom; il osa contredire des principes admis qu'alors dans l'école, sans oser. Il apprit en même temps les mathématiques et la géométrie, sans maître; et il y fit des progrès remarquables. La capacité dont il donna des preuves pendant ses études, engagea ses supérieurs à le charger de l'enseignement des novices; et il s'acquitta de ses fonctions avec tant de succès, qu'il fut appelé en 1636 à Rome, pour y professer les mathématiques au couvent de la Trinité du Mont-Cassin, où il avait toujours été enseignant, puis par un Minime français, JACQUIER, et LESEUR). Il ne se fit pas à se faire connaître par ses découvertes, et entre autres par d'optique, dont le P. Kircher disputa la priorité. Le P. Kircher, cédant au désir de revoir sa patrie, revint dans sa patrie, dont il s'était éloigné depuis quatorze ans : ses frères voulant lui donner un témoignage de leur estime, le nommèrent provincial pour l'Aquitaine; mais il se hâta de quitter un emploi qui gênait ses goûts, et il re-

ni ne furent pl
par les voy; qu
mérites de son .. E
nis, en 1657, il fut admis
rences philosophiques qui
chez Montmort; et il
sion d'y faire remarquer
ation et sa sagacité. Louis
sant à Toulouse en 1660,
visiter le cabinet de ma-
P. Maignan, et il témoi-
sair de voir fixé à Paris
se d'un si rare mérite; mais
religieux montra tant de
ce à quitter sa cellule, que
nista point. Il mourut dans
le 29 octobre 1676. à
sixante et quinze ans. Son
placé au Capitole, dans la
hommes illustres qu'a pro-
dusse, avec une inscription
e. On a de lui : I. *Per-
boraria sive de horographid
et, tam theoricā quā
lib. iv, Rome, 1648, in-fol.*
traité de catoptrique, très-
dile pour l'époque où il a
y trouve la méthode de
verres pour les lunettes as-
mes; talent que le P. Mai-
sédait à un degré peu com-
sait que l'usage, devenu
des télescopes à réflexion,
tion des lunettes achroma-
nt fait abandonner ces in-
es lunettes de cent pieds
V. CAMPANI et HUYGENS).
us philosophicus, Toulouse,
vol. in-8°.; Lyon, 1673,
Cette seconde édition est
ie de plusieurs chapitres,
res de l'examen de la trom-
lante, inventée par le che-
orland. Dans cet ouvrage,
gnan, d'accord avec Descar-
sendi sur plusieurs points,
at sur d'autres, n'ayant

jamais été guidé que par l'amour
de la vérité; mais on ne lit plus les
uns ni les autres, même dans les éco-
les. III. *Sacra philosophia entis su-
pernaturalis*, Lyon, 1662-1672, 2
vol. in-fol. Il y fait des efforts inutiles
pour concilier les opinions des Tho-
mistes, et celles de leurs adversaires.
Le second volume, publié dix ans
après le premier, contient les répon-
ses du P. Maignan aux différentes
objections présentées contre ses prin-
cipes. IV. *Dissertatio theologica de
usu licito pecunie*, ibid., 1673,
1675, in-12. Il y soutient que le
prêt à intérêt ne peut être empêché.
L'ouvrage fut censuré par plusieurs
évêques. Le P. Saguens, son disciple,
a publié en latin un abrégé de la
philosophie de ce religieux (*Philoso-
phia Maignani scholastica*, Tou-
louse, 1703, in-4°.), précédé de
son *Eloge*. Cette pièce écrite avec
prolixité, avait déjà paru séparé-
ment, Toulouse, 1697, in-4°., sous
ce titre : *De vitâ, moribus et
scriptis Emm. Maignani*. On peut
encore consulter : *Projet pour l'his-
toire du P. Maignan*, et *Apologie
de la doctrine de ce philosophe*, en
forme de lettre, à tous les savants,
particulièrement à ceux de l'ordre
des Minimes par le P. H. P. du
même ordre, 1703, in-12, et les
Mémoires de Niceron, tom. xxxi.

W—s.

MAIGRET. V. MEIGRET.

MAIGROT (CHARLES), évêque
de Conon (*in partibus*) et vicaire-
apostolique en Chine; naquit à Pa-
ris en 1652; il y fit toutes ses étu-
des, et se distingua dans sa jeunesse
par son application et sa piété. Il
fut reçu docteur en théologie, de la
maison et société de Sorbonne; et,
étant entré au séminaire des Mis-
sions étrangères, il partit en mars

1681 avec dix-neuf autres missionnaires. Il passa quelque temps à Siam où son zèle ne fut pas oisif, et il s'embarqua en 1683 pour la Chine avec M. Pallu, évêque d'Héliopolis et d'autres missionnaires. Le bâtiment qui les portait, fut forcé par la tempête de relâcher à l'île Formose, où ils séjournèrent cinq mois; et ils n'entrèrent dans la Chine qu'au commencement de 1684. L'évêque d'Héliopolis était nommé administrateur spirituel de tout ce vaste empire. Avant sa mort, arrivée en octobre 1684, ce prélat, usant du pouvoir qu'il avait reçu, nomma M. Maigrot vice-administrateur de toute la Chine et vicaire apostolique de quatre provinces. En 1688, le pape Alexandre VIII érigea deux évêchés titulaires à Péking et à Nanking, assigna pour diocèse à l'évêque de Macao les deux provinces de Canton et de Quang-si, et nomma plusieurs vicaires apostoliques, du nombre desquels fut Maigrot. Celui-ci eut la province de Fo-kien en partage. Dix ans après il fut fait évêque de Conon par Innocent XII, et confirmé dans sa qualité de vicaire apostolique. Les missions de Chine étaient alors troublées par des contestations sur des rites et des cérémonies que quelques-uns croyaient pouvoir tolérer, mais que d'autres jugeaient n'être pas exemptes d'idolâtrie. Maigrot et ses confrères du séminaire des Missions étrangères restèrent quelque temps sans se déclarer ouvertement sur ces questions, et voulurent attendre qu'ils se fussent mis bien au fait de la langue et des usages du pays. Ce ne fut qu'après un examen attentif de quelques années, que Maigrot, qui avait été consulté sur ces rites par divers missionnaires, donna, le 26 mars 1693, un mandement par lequel il

condamnait plusieurs rites et nics observés en Chine. Soient essuya de vives oppositions. On contesta même à Maigrot son autorité; et les Jésuites prétendirent qu'il avait perdu sa juridiction par la création des nouveaux vicaires pour la Chine; ce qui n'était pas fondé. Le vicaire apostolique de son côté, soutint sa première marche, et interdit les missions de son district qui ne se trouvaient pas à son mandement. Les Jésuites ayant perdu la victoire par cette mesure, desquels qui avaient confiance en eux, se contentèrent de l'évêque, l'insultèrent le 18 avril 1700, et excitèrent contre lui une sorte d'émeute. Le pape ne devait pas céder en quelque chose sans abandonner son mandement; il révoqua l'interdit. Cependant il avait fait partir un de ses vicaires, l'abbé Charmot, pour défendre sa cause. On peut voir l'histoire de cette affaire dans l'*Histoire de la Compagnie de Jésus, sieste du XVII^e siècle*, tome iv. Il y est fait mention de quelques écrits de l'évêque de Conon, savoir d'une *Lettre du 11 mai 1699* contre le livre du père Le Coultre et d'un *Mémoire* à l'appui de son mandement. Nous pouvons encore quatre *Dissertations* lui dédiées par ce prélat, et qui forment un ouvrage assez étendu : elles sont pleines de recherches, de citations d'écrits chinois, et témoignent assez combien Maigrot avait étudié la matière. Son mandement fut approuvé, en 1700, par la consultation de docteurs de la Sorbonne de théologie de Paris; et les missionnaires du séminaire des Missions étrangères écrivirent dans la même année au pape, le 20 avril de

Finalement, le pape ne l'évêque d'Irlande, la duchesse de Galloway, en Irlande, il écrivit au pape, le 4 mars 1708, pour lui annoncer son retour. Il comptait se retirer au séminaire des Missions étrangères à Paris; mais il y séjourna peu, et se rendit à Rome, où Clément XI l'appela, pour apprendre de lui tout ce qui s'était passé en Chine. Il arriva dans cette capitale en mars 1709, et y fut reçu de la manière la plus honorable. Il rendit compte au pape de l'état des choses; et des copies de sa relation furent déposées dans la bibliothèque Casanata. Il continua de résider à Rome, où il jouissait d'une pension que Clément XI lui avait accordée, et qu'Innocent XIII augmenta depuis. Benoit XIII lui témoigna également beaucoup d'estime et de bienveillance. Ce prélat menait à Rome la vie la plus édifiante : simple dans sa dépense, charitable envers les pauvres, il était entièrement livré aux exercices de piété. On lit, dans quelques dictionnaires historiques, qu'il intriguait dans les affaires du jansénisme : cette accusation ne paraît reposer sur aucun fondement solide. Maigrot se montra toujours soumis aux décisions du Saint-Siège; et plusieurs des lettres qu'il écrivit de la Chine, prouvent son éloignement pour tout esprit de secte et de nouveauté. Il fut opposé aux Jésuites de Chine dans un point où il était persuadé qu'ils avaient tort; mais il s'expliquait sur eux avec réserve et modération. C'est du moins le témoignage qu'on lui rend dans un abrégé de sa vie, rédigé à Rome par un religieux qui l'avait connu. Cet abrégé, que nous avons sous les yeux en manuscrit, fait le plus grand éloge de sa piété, de sa candeur et de son zèle.

Finalement, le pape ne l'évêque d'Irlande, la duchesse de Galloway, en Irlande, il écrivit au pape, le 4 mars 1708, pour lui annoncer son retour. Il comptait se retirer au séminaire des Missions étrangères à Paris; mais il y séjourna peu, et se rendit à Rome, où Clément XI l'appela, pour apprendre de lui tout ce qui s'était passé en Chine. Il arriva dans cette capitale en mars 1709, et y fut reçu de la manière la plus honorable. Il rendit compte au pape de l'état des choses; et des copies de sa relation furent déposées dans la bibliothèque Casanata. Il continua de résider à Rome, où il jouissait d'une pension que Clément XI lui avait accordée, et qu'Innocent XIII augmenta depuis. Benoit XIII lui témoigna également beaucoup d'estime et de bienveillance. Ce prélat menait à Rome la vie la plus édifiante : simple dans sa dépense, charitable envers les pauvres, il était entièrement livré aux exercices de piété. On lit, dans quelques dictionnaires historiques, qu'il intriguait dans les affaires du jansénisme : cette accusation ne paraît reposer sur aucun fondement solide. Maigrot se montra toujours soumis aux décisions du Saint-Siège; et plusieurs des lettres qu'il écrivit de la Chine, prouvent son éloignement pour tout esprit de secte et de nouveauté. Il fut opposé aux Jésuites de Chine dans un point où il était persuadé qu'ils avaient tort; mais il s'expliquait sur eux avec réserve et modération. C'est du moins le témoignage qu'on lui rend dans un abrégé de sa vie, rédigé à Rome par un religieux qui l'avait connu. Cet abrégé, que nous avons sous les yeux en manuscrit, fait le plus grand éloge de sa piété, de sa candeur et de son zèle.

L'évêque de Conon mourut à Rome, le 28 février 1730, à l'âge de 78 ans, et fut enterré sans pompe, comme il l'avait demandé, dans l'église de la Trinité du Mont, où l'on mit une épitaphe en son honneur. Il ne faut point juger de ce prélat par ce qu'en a dit d'Avrigny dans ses *Mémoires chronologiques et dogmatiques*. Cet écrivain, un peu caustique et partial, essaie de jeter du ridicule sur la conduite et le jugement de Maigrot; et Berault-Bercastel, dans son *Histoire de l'Église*, a copié d'Avrigny sur ce point comme sur plusieurs autres. Les décisions subséquentes du pape justifient assez le parti qu'avait pris l'évêque de Conon, sur la question des rites et des cérémonies chinoises; et quant à ses connaissances sur la langue et l'histoire du pays, elles sont attestées par les dissertations dont nous avons parlé. Cet ouvrage qui a pour titre : *Des sinicâ religione dissertationes quatuor*, forme, en manuscrit, 4 vol. in-fol., dont on dit qu'il existe plusieurs exemplaires. P—c—r.

MAILLA (1) ou plutôt MAILLAC (JOSEPH - ANNE - MARIE DE MOYRIA DE), célèbre missionnaire, d'une ancienne famille du Bugey, naquit, en 1679, au château de Maillac. Après avoir terminé ses études, il entra dans la compagnie de Jésus, et fut envoyé, en 1702, à la Chine. Les missionnaires ayant reçu l'ordre de l'empereur Khang-hi de lever la carte générale de la Chine et de la Tartarie, ce travail immense fut exécuté en peu d'années; et le P. de Maillac y eut une grande

part (1). L'empereur fut tellement satisfait de son zèle, qu'il le revêtit du titre de mandarin, et le fixa à sa cour. Khang-hi était alors occupé de faire traduire en mandchou le *Thoung-kian-kang-mou*, ou l'histoire et moral, tiré des *Annales chinoises*; et le P. de Maillac profita de cette circonstance favorable pour entreprendre une traduction française de cet important ouvrage. Il communiqua ses premiers essais à ses amis, qui le fortifièrent de leur résolution; et il eut assez de courage et de patience, pour achever ce travail qui aurait exigé la collaboration de plusieurs savants. Le P. Maillac fit passer son manuscrit en France, en 1737; et Fréret, pris connaissance de cet ouvrage, offrit d'en être l'éditeur. La mort de cet académicien l'empêcha d'achever ce nouveau service aux Français. Après la suppression des Jésuites, le manuscrit du P. de Maillac, trouvé dans la bibliothèque du collège de Lyon. Les administrateurs de cette maison le cédèrent à l'abbé Grosier, sous la condition de faire jouir le public d'un travail attendu depuis si long-temps avec impatience; et ce savant respectueux se hâta de remplir sa promesse en publiant le prospectus et la préface de l'ouvrage publié sous le titre : *Histoire générale de la Chine ou Annales de cet empire, tirées du Thoung-kian kang-mou*, (2)

(1) Ce beau monument géographique des 17 cartes particulières de chacune de la Chine, de la Corée en une feuille, la Tartarie Chinoise en 12 feuilles, et du Tibet en une, fut gravé en France, sous la direction d'Anville, de 1729 à 1733. Cet illustre géographe lui-même les cartes générales; et le *Atlas de la Chine*, qui accompagne le voyage de Dupleix.

(2) Le titre de *Thoung-kian kang-mou* aurait se traduire exactement en français *Kien*, (littéralement miroir d'un usage)

(1) C'est par une inadvertance inconcevable que les bibliographes ont continué de l'appeler Moyria de Mailla, depuis que les éditeurs de son *Histoire de la Chine* ont rectifié cette faute (tome 1er., p. xxv), par une note *ad hoc*, qui nous apprend que le nom de sa famille est Moyria de Maillac.

33, 12 vol. in 4°. cartes
 aches. Desha
 aliste, fut le p
 son ont aussi part à la publi-
 de ce livre important (*Voy.*
 IX, 330, et DESHAUTERAYES
 82) (1). On y joint quelque-
 comme treizième volume,
Description topographique des
 provinces de la Chine, de la
 rie, des îles et des autres pays
 dépendent, rédigée par M.
 sr, presque uniquement d'après
 ble, Paris, 1785, in-4°, ou
 in-8°. (2) L'ouvrage du P.
 Maillac forme, avec la collection
Émoires concernant l'histoire,
 sciences et les arts, les mœurs
 usages des Chinois etc. (pu-
 par Batteux, Brequigny, De
 es, etc.), Paris, 1775-1816,
 12 in-4°. (3), le recueil le
 vaste et le plus précieux qui
 icore paru sur la Chine. On
 it encore du P. de Maillac 13

lettres imprimées à la tête du 1^{er}.
 vol. de l'*Histoire générale de la*
Chine, sur la Chronologie et d'autres
 sujets; une lettre insérée à la fin du
Chou-king de Gaubil, et qui est
 encore à présent, ce qu'il y a de
 mieux sur la nature et l'origine des
 caractères chinois; enfin deux lettres
 dans le 14^e. recueil des *Lettres édi-*
fiantes. Le P. de Maillac mourut à
 Péking, le 28 juin 1748, dans la
 79^e. année de son âge. L'empereur
 Khian-loung voulut faire les frais
 de ses funérailles, auxquelles assis-
 tèrent plus de sept cents personnes.
 Voyez son *Eloge* à la tête du tom. 28
 des *Lettres édifiantes*. W—s.

MAILLANÉ (PAUL-JOSEPH DES
 PORCELLETS, marquis DE), né à
 Beaucaire, le 1^{er}. février 1684, des-
 cendait de Guillaume des Porcellets,
 l'un de ces deux Français que leur
 vertu fit, dit-on, épargner seuls, au
 massacre des Vêpres Siciliennes. Il a
 publié des *Recherches historiques et*
chronologiques sur la ville de Beau-
caire, 1718, in-8°.; et il avait entre-
 pris d'écrire les annales de cette ville;
 mais cet ouvrage est resté imparfait.
 Dans ses *Recherches*, l'auteur compte
 parmi les hommes remarquables pro-
 duits par sa patrie, le troubadour
 Cardinal, le pape Urbain V, et un
 évêque de Metz, qu'il nomme, Jean
 de Beaucaire. De ces trois person-
 nages, le premier était né au Puy en
 Velai: ce fait est attesté par les ma-
 nuscripts du Vatican, qu'a cités Cres-
 cimbeni, et par ceux de Sainte-Palaye,
 analysés par Millot, dans lesquels ce
 qui concerne Cardinal est l'ouvrage
 du secrétaire de ce poète; témoigna-
 ges plus irrécusables que les asser-
 tions généralement si hasardées de
 Jean et de César Nostradamus, adop-
 tées par le marquis de Maillane.
 Quant à Urbain V, malgré l'autorité

Histoire. C'est le titre qu'adoptèrent Siao-
 fan-tou-in, et les autres écrivains qui sous
 tie des Soung, rédigèrent un extrait d.
 annales qui comprenait le temps écoulé
 commencement de cette dynastie, c'est-à-
 qu'en fin de notre ère. Le Kang-mou
 ra résumés conçus dans le style laconique du
 -shu-son de Confucius, qui ont été ajoutés
 l'Ann par le célèbre Tchou-hi. Comme on a
 d'imprimer en plus gros caractères ces sortes
 ra, on les a comparés aux mailles d'un filet,
 ce qui signifie Kang-mou. Ce titre, en reste,
 particulier à l'ouvrage de Siao-mo-kouang et
 a-hi. Nous avons le Pen-shao kang-mou,
 a traité d'histoire naturelle avec des kang-
 résumés, et quelques autres ouvrages du
 même.
 A. B.—T.

Maillac avait fait un extrait plutôt qu'une tra-
 duction de l'*Thoung-kian kang-mou*, et l'on n'a pu
 en extraire de son manuscrit; mais il a, d'un
 autre, fait entrer dans son ouvrage beaucoup de
 passages du *Thoung-kian kang-mou*, et
 même l'histoire toute entière des dynasties Ming

. Grenier en publia dans ce moment (de-
 1800) une troisième édition, revue et aug-
 mentée qui forma 7 vol. in-8°.

. L'ouvrage a été publié par MM. Silves-
 try, et Abel Remusat, professeur au collège
 de France, et membre de l'Académie royale des ins-
 et belles-lettres.

cherché de tous ceux de ce prédicateur ; c'est le premier peut-être le seul livre, qui fait mention de l'éloquence de ce temps. La singularité de cette édition consiste en ce qu'il y trouve marqué en marge, *hem ! hem !* les endroits du discours où il était de la bienséance, de la mesure du devoir d'un prédicateur, d'être pour tousser. III. *La vie générale du frère Olivier de Serres*, Lyon, 1526, in-8°. goth. IV. *La Conformité et concordance des SS. mystères de la vie de N. S. J.-C.*, 1552. in-8°. gothique. Il y a aussi des vers français, comme on peut juger par une de ses odes qu'a rapportée P. Le Maitre, dans son *Grand art de versifier*. On trouve encore de lui un recueil de pièces, in-8°, dans le Catal. de la Vallière, 97), une Chanson piteuse chantée dans un sermon préfacé à Toulouse, vers la pentecôte 1502, peu de mois avant sa mort. Elle est sur l'air de la chanson *Bergeronnette savoi-*

I.—B—E.

LIARD. Voyez DESFORGES

LIÉ-BREZÉ, illustre et ancien seigneur de la Touraine, connu par l'histoire dès le XI^e. siècle. Le comte de MAILLÉ, chevalier de France, qui florissait vers l'an 1150, signala dans les guerres contre les infidèles, et, après avoir couru autour de lui tous ses vœux d'armes, aima mieux mourir en combattant que d'accepter la liberté qui lui fut offerte par les ennemis, étonnés de sa valeur. — Le comte de MAILLÉ-BREZÉ, fils de

Lié-Brezé, né en 1515, embrassa la vie religieuse, dans l'ordre de Cîteaux, et devint abbé de Laon : il fut tiré du cloître, pour occuper le siège épiscopal de Viviers, et fut transféré, en 1555, à l'archevêché de Tours. Il accompagna le cardinal de Lorraine au concile de Trente, et, de retour dans son diocèse, tint en 1583, un synode provincial, dont les actes reçurent l'approbation du Saint-Siège. Il mourut à Tours, le 11 janvier 1597, à l'âge de 82 ans. Ce prélat était fort instruit ; on a de lui : Une *Traduction latine* de quelques homélies tirées des œuvres de saint Basile, Paris, 1558, in-4°, et un *Discours au peuple de Touraine*, ibid., 1574, in-16. Son portrait a été gravé par Fr. Stnerhelt, petit format. — Urbain DE MAILLÉ-BREZÉ, capitaine des gardes du roi, et maréchal de France, fit les campagnes de Piémont, en 1620 et 1630, et fut envoyé, l'année suivante, comme ambassadeur près du roi de Suède (Gustave-le-Grand), alors à Mayence. Il obtint, en 1634, le commandement de l'armée en Allemagne, secourut Heidelberg, et prit Spire : il passa, en 1635, dans les Pays-Bas, défit les Espagnols à la bataille d'Avesnes, mais ne profita pas, comme il l'aurait pu, de cette victoire, pour expulser les Espagnols de la Flandre. Il fut nommé, en 1636, ambassadeur en Hollande, obtint la même année le gouvernement d'Anjou, et, en 1642, la vice-royauté de Catalogne. Il se signala encore depuis dans les guerres de Flandre, où il remporta différents avantages ; et il mourut le 13 février 1650, à l'âge de cinquante-trois ans, dans son château de Milly, près de Saumur. Le maréchal de Maille avait épousé Nicole Duplessis, sœur du cardinal

de Richelieu ; mais il était trop fier pour user du crédit de son beau-frère, qui ne se vengea pourtant qu'à demi de ses brusqueries. Le *Recueil de ses lettres* à MM. de Bouthillier et de Chavigny, formant 4 vol in-fol., était conservé dans la bibliothèque de Bouthillier, ancien évêque de Troyes. On trouve son portrait dans la Collection de Moncornet, in-4°. Bayle lui a consacré un article assez piquant. — Armand DE MAILLÉ-BRÉZÉ, duc de Fronsac et de Caumont, amiral de France, était fils du précédent. Né en 1619, il commença en 1638, à se distinguer dans la guerre de Flandre ; il obtint l'année suivante le commandement d'une escadre, battit, en 1640, les Espagnols, devant Cadix, et continua de donner la chasse aux bâtiments de cette nation, qu'il parvint à empêcher de secourir les places assiégées par l'armée française. Il fut ensuite chargé de combiner ses opérations avec celles de notre armée en Italie, vint mettre le siège devant Orbitello, et fut tué d'un coup de canon, sur son bord, le 14 juin 1646, à l'âge de vingt-sept ans. Le P. Lemoyne, jésuite, qui avait été son précepteur, déplora sa mort prématurée par une pièce de vers insérée dans ses *Peintures morales* : plusieurs poètes, à son exemple, publièrent, sur le même sujet, des vers français et latins. Son portrait se trouve aussi dans le *Recueil* de Moncornet ; et Bayle a rapporté dans son *Dictionnaire* les principales circonstances d'une vie dont la brièveté fut un malheur pour la France. W-s.

MAILLEBOIS (JEAN-BAPTISTE-FRANÇOIS DESMARETS, marquis DE), maréchal de France, et l'un des plus illustres capitaines du dix-huitième siècle, était fils de Nicolas

Desmarets, contrôleur-général et petit-fils du grand Colber à Paris, en 1682, fut à l'âge de vingt-un ans, régiment de Touraine ; l'art de la guerre sous Vi ensuite employé dans la et s'étant distingué, en siège de Lille, il fut élevé de brigadier. De nouvelles récompenses par distinctions ; et il fut lieutenant-général, en 1717, en 1733, prendre le commandement d'une division de l'armée se signala dans différentes, et fut nommé, à la fin, gouverneur du Dauphiné. Il fut, en 1739, dans l'île de Corse, soumit en moins de trois mois Créé maréchal, en 1741, en Allemagne, et fut allié avec des forces de la, il se rendit en Italie commander l'armée ennemie cours de l'infant D. Philippe (PHILIPPE). Par une savante, il défit les Autrichiens Piémontais, retranchés sur du Pô, entre Valence et le 17 octobre 1745. L'impératrice Marie-Thérèse, à cette occasion, hâta de signer la paix de Prusse, et fit passer les forces disponibles en Italie, annonça qu'il ne pouvait garder le Milanais : mais l'ordre d'y rester ; et les ne justifient que trop la trahison. Des places perdues échecs journaliers, affairées armées, et les Autrichiens rent enfin sous Plaisance pour ne point attaquer enflée par les succès qu'il d'obtenir ; mais on lui ordres positifs de la cour

ongea plus qu'à obéir. Il positions pendant la nuit, le combat plus de trois avant le jour. L'aile droite mandait, obtint constamment sur l'ennemi ; mais elle, commandée par le général, fut enfoncée par l'armée autrichienne : le désordre dans les rangs, et, après des de combat, il fut obli-plier sur Plaisance. Cette n'était pas tenable ; et, pour l'ennemi, il fallut combattre retirant. Cette manœuvre fut exécutée avec un succès ; et au bout de quatre mois le. Maillebois se trouva sur avec onze mille hommes, son armée. Après la paix de fut nommé gouverneur de Ses infirmités ne lui permirent de prendre part à la guerre le. Maillebois mourut après de rétre : il mourut à Paris, le 1762, et fut inhumé à l'abbaye de Saint-Eustache. L'abbé de, vicaire de cette paroisse, a un *Discours*, dont les plus remarquables ont été dans l'*Année littéraire*, t. 206 et suiv. Le marquis de a publié : *Histoire des faits du maréchal de Maillebois, pendant les années*, Paris, impr. royale, vol. in-4°, et atlas grand t ouvrage intéressant pour les, est rare et recherché.

LZAY.

W—S.

LEBOIS (YVES - MARIE), comte de, lieutenant gouverneur de Douai, et honoraire de l'académie des, était fils du précédent. Né en 1715, il servit, sous les ordres de son père, dans les guerres

d'Italie, contribua, par ses conseils, à la victoire du 17 octobre 1745 (*V. l'art. ci-dessus*), et à la belle retraite de l'armée sur le Var. Nommé lieutenant-général en 1748, il fut employé dans la guerre d'Espagne, et se signala, sous Richelieu, à la prise du Port-Mahon. Il passa ensuite en Allemagne, où il continua de servir, avec beaucoup de distinction, sous les ordres du maréchal d'Estrées, qui fut remplacé, en 1757, par le maréchal de Richelieu (*Voy. d'ESTRÉES*, XIII, 413). On lui reprocha de ne s'être point opposé à la convention de Closter-Seven, dans l'espoir que cette faute perdrait Richelieu, et qu'il prendrait sa place. Le bruit s'était déjà répandu auparavant qu'il avait empêché, par de faux avis, le maréchal d'Estrées, de profiter de la victoire d'Hastembeck, pour achever la ruine des forces alliées. Maillebois pensa qu'il était de son honneur de se justifier ; et il publia un *Mémoire* (petit in-8°, de 22 pages), dans lequel il essaya d'établir que les fautes qui avaient suivi cette journée, devaient être uniquement attribuées à d'Estrées. Le maréchal répondit à son tour ; et l'affaire ayant été portée devant le tribunal des maréchaux, Maillebois, convaincu de calomnie, fut disgracié et renfermé dans la citadelle de Doullens. Il fut cependant remis en activité, et envoyé, en 1784, en Hollande, avec mission d'y soutenir le parti démocratique contre la Prusse. Il se prononça fortement, en 1789, contre tous les plans de réforme ; il fut dénoncé, en 1790, au comité des recherches de l'Assemblée nationale, et décrété d'accusation pour avoir rédigé un plan de contre-révolution, qui devait être appuyé par la cour de

Turin : il s'enfuit dans les Pays-Bas, et mourut d'une goutte remontée, à Liège, le 14 décembre 1791. W—s.

MAILLET (BENOÎT DE¹), auteur d'un système de cosmologie très-singulier, naquit à Saint-Mihiel, le 12 avril 1656 (1), d'une famille noble, mais assez peu favorisée de la fortune. Indécis sur le choix d'un état, il passa ses premières années à la campagne, dans une oisiveté complète : il avait trente-six ans lorsque le chancelier de Pontchartrain, protecteur de sa famille, le fit désigner consul général de France en Egypte. Il accepta d'abord avec empressement un emploi qui le tirait de l'espèce d'apathie où il avait vécu jusqu'alors; il s'appliqua ensuite à acquérir les connaissances nécessaires pour le bien remplir, et parvint en effet à donner une nouvelle activité à nos relations commerciales avec l'Egypte. Le roi, sur le compte qui lui fut rendu des services de Maillet, le nomma, en 1702, ambassadeur en Abissinie, avec la commission spéciale de travailler à la conversion des peuples de cette contrée. Effrayé d'une tâche aussi difficile, il fit agréer sa démission, et fut envoyé consul à Livourne, où il demeura six ans. Il fut ensuite nommé inspecteur des établissements français dans le Levant, et sur les côtes de Barbarie; et il s'acquitta de cet emploi d'une manière si satisfaisante, qu'à son retour il obtint sa retraite avec une pension considérable. Maillet s'établit à Marseille, et s'occupa de mettre en ordre les matériaux qu'il avait rapportés de ses voyages. Il avait

profité de son séjour et pour apprendre l'arabe, principaux ouvrages écrits langue : non content d'où lui-même, il avait consulté les plus instruites parvenu ainsi à rassembler des documents intéressants sur les mœurs de ses habitants son manuscrit à l'abbé L pour en retoucher le s publier. Le succès qu'obtint, encouragea Maillet à développer le système qu'il avait depuis long-temps, sur la des continents, par la r eaux de la mer; système blaient confirmer différents d'auteurs anciens, et pour se passionna tellement, tomba malade. Il guérit et ayant achevé la copie d'un manuscrit, il l'envoya com- céder, à l'abbé Lemascrie surveiller l'impression : il put jouir de la gloire qu'il mettait de cet ouvrage; à Marseille, le 30 janvier l'âge de 82 ans. On a de l' *Relation envoyée à M. de l' ambassadeur à Consta- touchant le dessein qu'on s'ionnaires d'entrer en Eth- est imprimée à la suite de- tion française de la Relatio- sinie*, par le P. Lobo. On des détails intéressants sur cultes que présente l'état d'une mission dans ce ro- des particularités assez curieuses un intrigant nommé Mo voulait se faire passer | bassadeur du roi d'Eth- France. II. *Description de contenant*, etc. Paris, 173 la Haye, 1740, 2 vol. in LEMASCRIB, XXIV, 40

(1) D. Calmet, dans la *Biblioth. de Lorraine*, fait naître de Maillet, à Bar-le-Duc, en 1659; mais on a préféré suivre Durival (*Descrip. de la Lorraine*), naître exact, et qui paraît avoir été mieux instruit.

mand, la Haye, 1737, 2 vol. Malgré les nouveaux renseignements obtenus sur l'Égypte, on lit ce cet ouvrage avec plaisir. III. *du gouvernement ancien et moderne de l'Égypte, avec la description d'une nouvelle pyramide* (de Barra), et de nouvelles remarques sur mœurs et les usages des habitants de ce pays, ibid. 1743, 2 part. 1, fig. Quoique le titre porte, par L. M. (l'abbé Le Mascrier), il y parle toujours de lui-même première personne : « Je finis, dit-il, 11, 173 », par la relation de son entrée et de sa réception au Caire, lorsqu'en 1692 j'y fus envoyé en qualité de consul du roi. » *Telliamed, ou Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français*, sur la diminution de l'eau, la formation de la terre, l'origine de l'homme, etc., mis en français par J. A. G., Amsterdam, 1732, 2 part. in-8°. Cette édition publiée par J. A. Guer, à qui Lescart, occupé de la rédaction de quelques autres ouvrages, confia les manuscrits de Maillet; mais Lescart en donna, sept ans après, une nouvelle édition, augmentée sur les vœux de l'auteur, et précédée de l'aveu, Paris, 1755, 2 vol. in-12. Le titre de l'ouvrage est l'anagramme du nom de Maillet : la dédicace est adressée à Cyrano de Bergerac, au lieu des Voyages imaginaires dans le ciel et dans la lune; elle est écrite en style plaisant, et qui contraste avec le sérieux de l'ouvrage : il est divisé en six journées, ou dialogues, dans lesquels l'auteur examine successivement la diminution des eaux de la mer et ses causes, et l'origine de l'homme et des animaux. Maillet finit dans la première partie, que les montagnes ont été formées par les

courants de la mer, comme le prouvent les dépôts de substances et de coquillages marins, trouvés sur des montagnes à différentes profondeurs; que la masse des eaux diminue graduellement parce que le globe s'est rapproché du soleil, et qu'il serait possible de calculer le moment où les eaux étant totalement évaporées, le globe sera détruit par un embrasement universel. Buffon, dont le nom est si imposant, a paru adopter cette partie du système de Telliamed, et l'étayer de nouvelles preuves (V. sa *Théorie de la terre et ses Époques de la nature*). Dans la seconde partie, Maillet revient à son principe que les eaux ont couvert primitivement la totalité du globe, et qu'elles ne l'ont abandonné que peu à peu : il en tire la conséquence que de la mer sont sorties toutes les espèces d'animaux qui couvrent aujourd'hui le globe; et il cite, à l'appui de cette conjecture, les hommes marins, les poissons volants, et tous les êtres fabuleux dont il est fait mention dans les ouvrages d'Obsequens, de Lycosthènes, de Sorbin, et des autres compilateurs anciens et modernes. Maillet n'avait pas le mérite de l'invention d'un système aussi bizarre (Voy. les *Dialogues* publiés par Lamotte-Levayer, sous le nom d'*Oratus - Tubero*, cités par Palissot, dans ses *Mémoires littéraires*, art. Maillet); mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il s'est trouvé, dans le milieu du dix-huitième siècle, un écrivain qui a encore enchéri sur lui, dans un ouvrage où il prétend montrer à ses lecteurs comment la nature s'est essayée à former l'homme. (V. J. B. ROBERT.) Voltaire s'est moqué avec sa gaîté ordinaire des montagnes formées par des coquilles, et

des hommes-poissons; et comme l'idée était plaisante, il y est revenu plus d'une fois: mais ce qu'on aura peine à croire, c'est que les ennemis de Voltaire l'accusèrent d'être jaloux de la gloire de *Telliamed*, et qu'il fut obligé de se justifier. W—s.

MAILLET-DUGLAIRON (ANTOINE), né à Hurigny, près Mâcon, le 16 novembre 1721, est mort à Paris, le 16 novembre 1809. Commissaire de la marine et du commerce de France en Hollande, retiré en 1777, avec brevet de consul-général honoraire, censeur royal, auteur de plusieurs ouvrages estimés, il fut long-temps en correspondance avec Voltaire, Turgot et Malesherbes. Il rendit d'importants services dans sa place de commissaire de la marine, et fut honoré de l'estime et de la bienveillance du roi Louis XV, et de ses ministres. On connaît de lui : I. *Essai sur la connaissance des théâtres français*, Paris, 1751, in-12. II. *Eloge du maréchal de Saxe*, 1759, in-12. III. *Observations d'un Américain des îles neutres, sur la négociation de la France et de l'Angleterre, depuis le 26 mars 1761, jusques au 20 septembre suivant*, 1761, in-12. IV. *Cromwell, tragédie*, 1764, in-12. V. *Gustave Vasa, tragédie*, traduite de l'anglais de Brooke, 1766, in-8°. Z.

MAILLY (FRANÇOIS DE), cardinal et archevêque de Reims, était né à Paris, le 4 mars 1658, d'une ancienne et illustre famille de Picardie (1). Il était frère du comte de Mailly de Nesle, qui épousa une nièce de M^{me}. de Maintenon. Il fut fait archevêque d'Arles, en 1698, et transféré, en

1710, à Reims, à la place de Tellier. Il ne suivit pas les errements de son prédécesseur, et fut un prélat des plus vifs dans l'affaire de conscience, et dans celui de l'appel. Il fut membre des assemblées du clergé de 1705, 1707, 1717, 1713. Ses mandements pour obtenir de recevoir la bulle *Unigenitus* rencontrèrent une opposition sérieuse parmi quelques prêtres du diocèse, qui refusèrent de s'y mettre; l'official les déclara interdits le 17 juin 1715: ils se tinrent quilles tant que Louis XIV vivait, mais ils se hâtèrent de profiter de l'esprit qui prévalut sous la régence et en appelèrent au parlement de Paris, qui rendit, le 28 mai 1716, un arrêt en leur faveur. L'archevêque soutint ses ordonnances, écrivit de nouveau la soumission des décisions de l'Eglise, et condamna par des mandements (1716, in-12) le livre des *Hexaples*, celui de *l'empoignage de la vérité dans l'Ecriture*, et un Discours prononcé par le duc de Montpensier. Le Régent donna une déclaration qui imposa le silence de part et d'autre, le 10 janvier 1718. L'archevêque adressa, le 10 janvier 1718, une lettre pour lui faire des représentations sur cette mesure; il s'y occupait avec beaucoup de vivacité contre les appelants. Des copies de cette lettre s'étant répandues, fut déferée au parlement de Paris, qui n'était pas habitué à méconnaître l'archevêque, et qui, oubliant la mesure, condamna, le 19 mai 1718, la lettre au feu. M. de Mailly, d'être abattu par un tel traitement, fit part à son clergé par un culaire du 24 mars, où il s'exprimait comme d'un événement heureux pour lui, et annonçait l'intention d'en perpétuer le souvenir.

(1) Voyez l'Extrait de la généalogie de la maison de Mailly, Paris, 1757, in fol.

station spéciale. s, els ayant rece , ar- no-de Reims les veau mandement. Le 14 mai l'écrivit une circulaire à ses s par les affaires de l'Eglise: stérie par un arrêt du 22 mblable à celui de l'année nte. Ces arrêts, et le soulè- d'un parti nombreux contre èque, engagèrent Clément à accorder, en dédommage- a témoignage éclatant de sa- n et de bienveillance. Il le : *proprio motu* dans une pro- de cardinaux, qui eut lieu le mbre 1719; et il fit son éloge consistoire. Le régent fut d'a- técontent de cette promotion linaires, l'usage s'étant établi ape ne donne le chapeau à nçais que lorsqu'ils sont pré- mer le roi. Le prince fit dé- M. de Mailly, de porter les : de sa dignité : peu après nt il mitigea cet ordre rigou- le cardinal reçut la barette des e Louis XV, le 19 mars 1720, le cérémonial usité. Il n'alla : conclave qui suivit la mort ent XI, une maladie l'ayant : renoncer à ce voyage. Il , le 13 septembre 1721, dans aye de Saint-Thierri, près Ce prélat est fort maltraité *Journal de Dorsanne*, et *Mémoires secrets de Du-* i a copié ce Journal. Le père e prononça son oraison fu- primée en 1722, in-4°. : on ve un extrait assez étendu s *Mémoires de Trévoux*, août 1723. L'orateur loue lement le courage du prélat, ignement pour toute nou- son amour pour la rési- son désintéressement et sa

charité envers les pauvres. Le por- trait du cardinal a été gravé par Drevet, d'après Van-Loo.

P—c—r et W—a.

MAILLY (Le chevalier de), lit- térateur médiocre, était filleul de Louis XIV, qui le tint sur les fonts avec la reine-mère Anne d'Autri- che. Destiné par sa naissance à la profession des armes, il cultiva les lettres par goût, avec plus de zèle que de succès, et mourut à Paris, dans l'obscurité, vers 1724, déjà fort avancé en âge. On connaît de lui : I. *La Vie d'Adam*, avec des ré- flexions; traduite de l'italien de Lo- redano, Paris, 1695, in-12. (*Voy.* LOREDANO.) II. *Rome galante*, ou Histoire secrète des règnes de Jules-César et d'Auguste, Paris, 1685, 2 tom. in-12; réimprimée sous ce titre : *Amours des empe- reurs romains*, etc., Amsterdam, 1701, in-12. III. *Histoire de la république de Gènes*, Paris, 1696, 3 vol. in-12; réimprimées, *ibid.*, 1742. Cette histoire commence à la fondation de la république (l'an 464 de celle de Rome), et finit en 1693; elle a joui de quelque estime, mais elle est tombée dans l'oubli. IV. *Aventures secrètes et plaisan- tes*, Paris, 1698, in-12. V. *Aven- tures et Lettres galantes*, suivies de la *Promenade des Tuileries*, et de l'*Heureux naufrage*, Paris, 1700, 1718, 2 vol. in-12. VI. *Anecdotes* ou *Histoire secrète des Vestales*, *ibid.*, 1701, in-12. VII. *Les Entre- tiens des cafés de Paris, et les ac- cidents qui y surviennent*, Trévoux, 1702, in-12. VIII. *Diverses aven- tures de France et d'Espagne*, nou- velles galantes et historiques, Paris, 1707, in-12. IX. *Nouvelles têtes nouvelles*, Paris, 1708; Amsterd., 1710, in-12. X. *Histoire du prinç*

Erastus, fils de Dioclétien, traduction nouvelle de l'espagnol, ibid., 1709, in-12. XI. *La Promenade du Luxembourg*, Rouen, 1713, in-12. XII. *L'Horoscope accomplie*, nouvelle espagnole, Paris, 1713, in-12. XIII. *Le Voyage et les Aventures des trois princes de Sarendip*, traduit du persan, Paris, 1719; Amsterdam, 1721, in-12, et dans le tome 25 du *Recueil des voyages imaginaires*. Guenlette en a transporté plusieurs traits dans les *Soirées bretonnes*; et Voltaire en a tiré le sujet d'un des chapitres du roman de *Zadig* : le chien et le cheval. (Voy. l'*Ann. littéraire*, 1767, tom. 1, p. 145.) XIV. *Eloge de la chasse*, Paris, 1723; Amsterdam, 1724, in-12. L'auteur eut l'honneur de présenter cet ouvrage à Louis XV: il est écrit en forme de lettres; et ce n'est pas, dit Lallemand, à beaucoup près, un des meilleurs morceaux de littérature qui aient paru. (*Biblioth. des theurgicograph.*, p. 146.) (¶) W—s.

MAILLY (LOUISE-JULIE DE NESLE, comtesse de), née à Paris le 16 mars 1710, épousa, à l'âge de seize ans, Louis-Alexandre de Mailly, son cousin. Elle succéda, en 1729, à sa mère, dans la place de dame d'honneur de la reine, et

parut à la cour avec tous les attraits qu'y donnaient alors l'esprit et la beauté. Les courtisans qui cherchaient à tenir Louis XV écarté des affaires, lui facilitèrent une première entrevue avec M^{me}. de Mailly, dont la candeur ne leur permit pas de craindre l'ascendant qu'elle pourrait prendre sur l'esprit du monarque. M^{me}. de Mailly se donna d'autant plus volontiers à leur service qu'elle aimait en secret le roi. Elle éprouva bientôt la douleur de se voir abandonnée pour M^{lle}. Vintimille, sa sœur : cependant elle ne quitta pas la cour, et continua de montrer à sa rivale les mêmes soins, les mêmes égards, que n'eût pas eu à s'en plaindre. M^{lle}. de Vintimille mourut en comtesse le 1741, et fut remplacée par sa cadette, la marquise de la Touche, devenue bientôt après duchesse de Château-Roux, qui, voulant régner seule le cœur de son mari, exigea le renvoi de M^{lle}. de Mailly. Celle-ci, pendant qu'elle qu'avait duré sa faveur, s'était occupée de sa fortune, qu'elle trouva bientôt du nécessaire; mais le roi, l'ayant su, lui fit passer l'argent d'une pension de quarante mille francs. Elle chercha dès-lors à oublier les erreurs de sa jeunesse, et à mener une vie régulière : elle ne requiescèrent que quelques personnes dont l'usage l'avait suivie dans l'infortune. Elle partageait son temps entre la lecture et les pratiques d'une solide piété. Elle ne conservait de son mariage qu'une faible somme, et renvoyait le surplus au curé de sa paroisse pour le distribuer aux indigents. Un jour qu'elle entrait dans l'église de Roch, un homme grossier, en se querellant se dérangeait pour lui faire place, dit tout haut : *Voilà la*

(1) Cette liste, quoiqu'un peu longue, n'est cependant pas complète. On apprend dans les *Nouvelles littéraires* de l'année 1704, que le chevalier de Mailly venait de publier des *Méditations en vers sur le Memento homo*, rapportées aux caractères des vices, suivies de différentes prières dans le même genre. L'auteur y a joint une préface, dans laquelle il entreprend de développer le charme de la mort; on juge par ces expressions qu'il n'est pas satisfait des plaisirs de cette vie. Le chevalier de Mailly, continuant le journaliste, a donné en divers temps : *L'Histoire de la Basoche*; les *Promenades* et les *Aventures de des Tinderies*, etc. Il est aujourd'hui dans le goût de la dévotion, il pousse les sentiments de religion avec autant de délicatesse que ceux de galanterie. Il a donné aux seigneurs du Tiers-ordre de Saint-François, la *Feu de Sainte-Elizabeth, leur patronne*, où il a représenté beaucoup d'instruction. (V. *Pieces fugitives d'histoire et de littérature*, ann. 1704, p. 512.)

sur son...
elle, avec
s. Le comte
le. M^{me}, de Maury, mourut
bonne pénitente, le 30 mars
l'âge de quarante-un ans.

W.—s.

LLY D'HARCOURT (Joseph-
en comte de), maréchal de
de la même famille, naquit
en 1708. Il entra au service
et commença ses campa-
r le siège de Kehl, en 1733,
et de lieutenant de la compa-
gndarmes écossais. Ayant,
suivantes, pris part à plu-
sieurs importantes, il obtint
de Saint-Louis, en 1740; et
aux exploits dans la guerre
lui valurent le grade de bri-
en 1743. A Weissenbourg,
na, avec 150 gendarmes,
de cavalerie et d'infanterie,
il combattit deux régiments
Le roi lui accorda, pour
ion d'éclat, une pension de
res. Créé maréchal-de-camp
i, le comte de Mailly eut
rand honneur en 1746, dans
agne d'Italie. En 1747, il fut
au gouvernement d'Abbe-
obtint successivement le
lieutenant-général, et les
l'inspecteur-général de la
e et des dragons, et de
nant en chef du Roussil-
se trouva, en 1757, à la
d'Hastembeck, et ensuite à
Rosbach. Blessé à la tête,
sans connaissance, et fut
onnier. Quand il eut recou-
iberté, il revint à la cour,
courage de déclarer que le
d de Souise avait montré
p de valeur personnelle dans
armée, si malheureuse pour
our la France. Il fit encore

les campagnes de 1761 et 1762, en
Allemagne. A la paix, il se rendit
dans son commandement, et fut
nommé, en 1771, directeur-général
des camps et armées des Pyrénées,
ainsi que des côtes de la Méditerranée
et des frontières des Alpes. Le Rou-
sillon changea de face sous son au-
torité paternelle; et cette province
était devenue riche et florissante,
lorsque la révolution vint tout dé-
ranger en France. Il y avait trouvé,
en 1748, dans un véritable désor-
dre, non-seulement ce qui tient au
militaire, mais à l'administration,
dans toutes ses parties. On s'y res-
sentait encore de l'indolence admi-
nistrative d'un pays voisin. Il por-
tifia l'abus du service des places,
s'occupa du rétablissement des caser-
nes et des hôpitaux, qu'il mit sur le
meilleur pied. Il fonda même une
université, et il réunit dans un seul
bâtiment tout ce qui était nécessaire
à chaque branche de l'enseignement,
ainsi qu'une bibliothèque publique,
sans qu'une fondation aussi utile fût
onéreuse ni à la province, ni au roi.
Il serait trop long de détailler tout
ce que le maréchal de Mailly fit
pour l'éducation en général, dans
ce pays, et principalement pour l'é-
ducation militaire. L'école d'instruc-
tion formée sous ses auspices pour
l'équitation, était à peine ouverte,
qu'il abandonna une partie des émo-
luments de la place éminente qu'il
remplissait, afin d'assurer les ap-
pointements des maîtres chargés de
cet enseignement. Il s'occupa ensuite
du commerce, et principalement du
commerce avec l'Espagne. La France
ayant pris part à la guerre pour l'in-
dépendance de l'Amérique, le comte
de Mailly, chargé de la défense des
côtes, ne négligea, dans cette partie
des attributions de son commande-

ment, aucune des mesures qui pouvaient seconder les vues du souverain, et servir les intérêts de son pays. On ne peut passer sous silence, en parlant de lui, le rétablissement du Port - Vendres, qui donna lieu d'élever, en signe de reconnaissance, un bel obélisque à la gloire du roi. Il en résulta une grande émulation pour les défrichements ; et elle amena une plantation considérable de vignes, d'autant plus importante, que les vins forment en Roussillon la partie principale du commerce. Le comte de Mailly fut créé chevalier des ordres du roi, et maréchal de France, en 1783. Louis XVI lui confia, en 1790, le commandement d'une des quatre armées, décrétées par l'assemblée nationale, et celui des 14^e. et 15^e. divisions militaires. Il donna sa démission, le 22 juin de la même année, dès que l'on eut connaissance du départ du roi et de sa famille. Malgré son grand âge, il se rendit au château, le 10 août 1792, aussitôt qu'il apprit que la vie du monarque était en danger. Arrivé jusqu'à ce prince infortuné, il tira son épée, mit un genou en terre, et dit à son maître, ces paroles mémorables : « Sire, nous » voulons relever le trône ou mourir » à vos côtés. » Louis XVI l'ayant pressé de se charger du commandement de la troupe qui se trouvait présente, et de la défense du château, il dirigea la courageuse résistance des gardes-suisses et d'un corps de noblesse qui n'attendait que des ordres, contre les brigands que la plus cruelle perfidie avait armés ; puis il remonta, et traversa les appartements au milieu des boulets. Il se disposait à redescendre par l'escalier de la reine, pour gagner le Pont-Royal, lorsque, insulté par un peloton d'insurgés,

en même temps qu'un b qui avait servi sous la douleur de voir celui-ci coups de hache. Lui-même le point de subir un sort ce moment un homme frappé de son air vénérable grand âge, résolu de le réussir. Le maréchal, dans sa maison par cet homme reconnaître par un don service signalé : « Non, » son libérateur, je suis » compensé par le plaisir » sauvé un honnête homme finissant de prononcer : s'enfuit sans vouloir dire. Ce trait d'humanité est digne d'éloge, qu'il venait d'être confondu parmi les de cette affreuse journée table vieillard, tiré d'un danger, fut arrêté sept jours après, et conduit devant qui se préparait à l'envoyer à la guillotine. Un commissaire s'y rendit, le maréchal de Mailly, la nuit, et son fils, encore au berceau, furent conduits à Mareuil, en septembre. Mais il était un Français fidèle, ce brave qui pérorait sous le fer du bourreau, et fut réexécuté, le 20 septembre 1793, il fut transféré à la guillotine, le 25 mars 1794, de 86 ans. Il monta au combat avec le même courage qu'il avait signalé dans les combats, voix forte : « Vive le roi » fidèle à mon roi, comme » jours été mes ancêtres.

MAILLY (JEAN-BAPTISTE) militaire estimable, fils de Jean de Dijon, naquit en ce lieu le 16 juillet 1744. Après d'excellentes études, il

un homme d'un grand mérite, et des leçons de son maître. Il s'attacha avec beaucoup de succès, sur le prix de ses services une retraite, et mourut à 26 mars 1794, dans un âge avancé. Il a publié, avec M. François de Neufchâteau : *diverses de deux amis*, am (Dijon), 1768, petit in-8°, y trouve quelques pièces faibles. Mailly est principalement connu par les ouvrages suivants : *L'Esprit de la Fronde*, 1772, 5 vol. in-12. Cet ouvrage est suite à l'*Intrigue du cardinal Anquetil*, auquel on l'a fois attribué; le style en est diffus, et l'auteur aurait pu en beaucoup de détails qui ramènent la marche des événements. *L'Esprit des Croisades*, ibid., 4 vol. in-12. Ce livre, qui ne beaucoup de recherches, ne donne que la première partie, a été traduit en allemand, et a paru un abrégé dans la langue. III. *Fastes juifs*, 1782, 2 vol. in-8°; c'est un ouvrage d'histoire universelle, fait sur le plan de l'*Abbrégé chronologique* de Hénault. L'auteur le réprouve ses élèves. Mailly a été le principal rédacteur des *Affiches littéraires de la province de Bourgogne* pendant les années 1776-77 (in-4°); et l'on a encore de lui des *Poésies fugitives*, des *Let- tres Discours*, des *Mémoires* des journaux du temps ou dans ceux de l'académie de Dijon, où il était membre. W—s.

IMBOURG (Louis), célèbre orateur, né à Nanci, en 1620, d'une famille noble, fut admis dans la So-

ciété à l'âge de seize ans, et envoyé à Rome, pour y faire son cours de théologie. De retour en France, il enseigna quelque temps les humanités au collège de Rouen, s'appliqua ensuite à la prédication, et parut dans les principales chaires du royaume. Il avait déjà passé l'âge de la jeunesse, lorsqu'il commença de publier ses ouvrages historiques, auxquels il dut une réputation qui ne s'est pas soutenue. Ayant pris la défense des libertés de l'Eglise gallicane (dans son *Traité historique de l'Eglise de Rome*), cette hardiesse déplut au pape; et il reçut l'ordre de quitter les jésuites. Le roi le gratifia d'une pension, et lui accorda une retraite à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, où il mourut d'apoplexie, le 13 août 1686, dans le temps qu'il travaillait à l'*Histoire du schisme d'Angleterre*. Il n'avait conservé aucune liaison avec ses anciens confrères; et même il s'exprimait sur leur compte avec peu de ménagements (1). Le P. Maimbourg est un écrivain inexact, passionné et irréfléchi; mais son style n'est dépourvu ni de chaleur ni d'agrément: il savait d'ailleurs donner à l'histoire l'intérêt du roman; et il plaisait à la malignité par des portraits, dans lesquels, à l'exemple de M^{lle}. Scudéry, il peignait ses contemporains, sous les noms des anciens personnages qui avaient joué à-peu-près les mêmes rôles. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste exacte dans les *Remarques* de Joly sur le *Dictionnaire* de Bayle. Ses *Sermons* sont oubliés depuis

(1) On peut voir dans les préfaces de ses histoires, avec quelle amertume il parle de Bourbourg, du P. Rapin, etc.

long - temps ; ses livres de controverse, quoique bons, ne sont plus guère consultés : mais les *Histoires* du P. Maimbourg sont trop connues, et citées trop souvent, pour qu'on puisse se dispenser d'en parler avec quelques détails. Le recueil en a été publié à Paris, 1686-87, 14 vol. in-4°, ou 26 vol. in-12, dans l'ordre suivant : *Histoire de l'Arianisme* ; — des *Iconoclastes* ; — du *Schisme des Grecs* ; — des *Croisades* ; — de la *Décadence de l'Empire*, depuis Charlemagne ; — du *grand Schisme d'Occident* ; — du *Luthéranisme* ; — du *Calvinisme* ; — de la *Ligue*. — *Traité historique de l'église de Rome*. — *Histoire du pontificat de Saint-Grégoire le Grand*. — *Histoire du pontificat de Saint-Léon*. L'Histoire de l'arianisme, et celle des iconoclastes, furent critiquées par Jacques Lefebvre, qui fit paraître : *Entretiens d'Eudoxe et d'Euchariste*, sur l'Histoire de l'arianisme, etc. Cette critique, dit Bayle, qui est fort bonne, fut brûlée à Paris en 1674, et réimprimée en Hollande en 1683. L'*Histoire des Croisades* a passé pour celle que le P. Maimbourg a le mieux écrite. L'abbé de Choisy, en conseillait la lecture ; mais on doit se borner maintenant à indiquer celle de M. Michaud, ouvrage qui par le mérite du style, la sagesse du plan, et l'exactitude des faits, est très-supérieur à tous les ouvrages qui ont paru sur le même sujet. — L'*Histoire du calvinisme* a donné lieu à un grand nombre de réclamations de la part des écrivains protestants : Rou, Jurieu, Rocolles, etc. La critique qu'en fit Bayle est un des morceaux les plus agréables qui soient sortis de sa plume. (F. BAYLE.) Le P. Maimbourg eut le bon esprit de ne

point se compromettre avec versaire aussi redoutable ; une preuve de jugement qui pas assez remarquée. Dans l'*de la Ligue* on trouve des pièces originales et fort curieuses qui n'avaient point encore entre autres l'acte d'association de Bourbon. Les *Histoires pontificales* de Saint-Grégoire et de Saint-Léon sont les deux meilleurs ouvrages de Maimbourg qui a le mieux connu et redressé les défauts de cet écrivain, lui cependant un talent particulier pour l'histoire. Il y répand, dit Maimbourg, beaucoup d'agréables traits vifs, et d'instructions incidentes. Il cite des historiens, même parmi ceux qui écrivent mieux que lui, et plus de savoir, qui aient l'air d'attacher le lecteur, comme fait. Enfin, Voltaire, qu'on ne sera pas d'avoir été trop favorable aux jésuites, dit, en parlant de Maimbourg : Il eut d'abord de la vogue, et on l'a trop loué ensuite. Cette réflexion justifiera cet article, qui n'aurait pu facilement allonger de longues anecdotes, si la source avait paru suspecte. — Le P. MAIMBOURG, parent du duc de Mantoue, quitta la religion catholique pour se fit calviniste. Pour justifier son apostasie, il écrivit au P. Maimbourg, une lettre qui fut imprimée en 1659 : il publia aussi, comme parent, un examen du traité de l'Eucharistie, Cologne, 1662. On a de lui une autre *sommaire* à la *Méthode* du duc de Richelieu : il la dédia à la duchesse de Turenne ; il y prit le nom de *ruelle*, et l'envoya aussi à

, qui la fit
1664. Pe
plus de dou
s additions qui déplurent
au point qu'il voulut
l'ouvrage. Il senta, en
as le sein de l'église ro-
il abandonna de nouveau;
en Angleterre, et y fut
Fédération d'un fils na-
Charles II. Ce fut là qu'il
e fort méchante réponse à
lon de la foi, de Bossuet,
mourut à Londres, en 1693.

W—A.

DN (SALOMON), philoso-
me du dix-huitième siècle,
parents juifs, en 1753,
fix en Lithuanie. Fils d'un
théologien, toutes ses études
absolument dirigées vers
les lois traditionnelles des
Doctes d'une insatiable évi-
voir, il se vit dès l'âge de
sa possession de toutes les
sciences exigées d'un rabbin,
la dès-lors avec ardeur sur
cabalistiques. Ayant par-
célébres labyrinthe, et se
pu'il existait des sources
son plus abondantes et plus
entreprit, pour y puiser,
e considérable, principa-
as la vue de tirer parti de
l'œuvre d'un rabbin distingué
nit souvent entendu parler.
d'y trouver des livres de
sciences, et enchanté de la phi-
cartésienne, dont il prit
l'écrit dans le traité de phy-
sique, il résolut d'aller en
e satisfaire sa passion pour
et s'y appliquer à la méde-
chargé de l'entretien d'une
t plongé dans une extrême
, il n'aurait pu exécuter
sans les secours d'un de ses

co-religionnaires. Quelques faibles
qu'ils fussent, il se mit en route; et,
après une lutte pénible et souvent
dangereuse contre tous les genres de
besoins et de difficultés, il se crut, en
arrivant à Berlin, à-la-fois au com-
ble de ses souhaits, et au terme de
ses souffrances. Mais c'est là que
l'attendaient les épreuves les plus
cruelles. La réputation de profond
et savant rabbiniste l'avait précédé,
et lui avait fait un ennemi d'un rab-
bin haineux et influent. Il fut dénoncé
aux anciens de la communauté israé-
lité de Berlin, et l'entrée de la ville lui
fut défendue, comme à un vagabond
suspect. Rien de déchirant comme
la peinture qu'il trace, dans ses Mé-
moires, de sa déplorable situation, et
des sentiments qui s'emparèrent de
son ame, lorsqu'il vit les portes se
fermer devant lui. Il se roula par
terre de désespoir, et versa des lar-
mes amères. Attaqué d'une fièvre
ardente, il fut porté dans un hospice,
dont il ne sortit, après une longue
convalescence, que pour reprendre
le chemin de son ancien domicile,
sans autre ressource que celle d'im-
plorer la pitié des passants. Contraint
par la nécessité de faire route avec
un misérable juif, et de recevoir
les directions de ce compagnon de
voyage dans l'art de mendier, il lui
paya ses leçons en tâchant de tirer
son concitoyen de l'état de grossière
ignorance où il était plongé à l'égard
de la religion et de la saine morale.
Leur arrivée en Pologne fut inco-
ntinent suivie de la résolution prise par
Maïmon, de se soumettre plutôt aux
plus dures nécessités, que de conti-
nuer le hideux métier de mendiant. A
peine eut-il formé et commencé d'exé-
cuter ce dessein, qu'il fut relevé à
ses propres yeux; et presque aussitôt,
nommé rabbin de première classe,

Il se vit passer de l'abîme de l'abjection et du malheur, au rang le plus considérable et le plus honoré dans sa nation. Cependant de nouvelles persécutions le déterminèrent à se rendre de nouveau à Berlin. Cette fois il y trouva des co-religieux compatissants et généreux dont l'appui lui procura le moyen de continuer ses études. Le hasard ayant fait tomber dans ses mains la métaphysique de Wolf, il eut l'idée de communiquer à son compatriote Moïse Mendelssohn (V. son article), les doutes que la lecture de ce traité avait fait naître en lui. La subtilité et la profondeur de quelques-unes de ces objections, rédigées en hébreu (il ne s'était pas encore rendu familière la langue allemande), frappèrent ce célèbre philosophe, qui encouragea Maïmon à poursuivre ses méditations, lui donna de sages directions, et l'introduisit dans cette société de Juifs éclairés et de familles israélites distinguées, à laquelle les vertus et la renommée de Mendelssohn ont créé une existence, conciliée une estime, donné une consistance, et assuré une considération morale qui, depuis la destruction de l'existence nationale des Juifs jusqu'à ce jour, n'ont été le partage d'aucune autre réunion d'Israélites, dans aucune partie du monde civilisé. Malheureusement, un fonds de légèreté dans le caractère, et le goût des plaisirs, empêchèrent Maïmon de tirer, des secours et de la protection de son illustre concitoyen, tout le fruit qu'il aurait pu en recueillir. Il ne suivit pas avec assez de constance le conseil qu'il en avait reçu de se faire une ressource de l'étude de la pharmacie, négligea les avis paternels qu'il lui prodiguait, s'attira, par son inconduite le blâme de ses co-

religioneux ; et lorsqu'il se fut ouvert à lui avec il finit par se montrer bremontances, et quitta échapper à l'œil et aux de ses amis. N'étant pas, et à Amsterdam, où il se cessivement, sous l'égide teurs considérés qui p pardonner ses défauts et es bonnes qualités et de on ne vit en lui que la bi hardiesse de ses idées sp et l'incompatibilité de s avec les croyances de sa signé dans la dernière d à la réprobation général opinions hérétiques, il re un tel état de misère, qu'il se détruire. Pour alléger il se décida enfin à retour bourg, et à y faire abjura daïsme. Dans ce dessein, ses idées sur l'ensemble e pax dogmes de la reli tienne. Mais l'ecclésiastiq montra cette profession lée de raisonnements sce ayant déclaré « qu'elle ne » pour le faire juger ad » baptême », Maimon tâc rer d'affaire d'une autre en s'appliquant à l'étude modernes. Muni de fort testations de ses maîtres, seurs du gymnase de F il se rendit d'abord à B une liaison intime s'établ et le célèbre Kuh, poète ju suite de nouveaux revers, partie fruit de son inco revint à Berlin, où il su mènes dans les comm C'est là que logé dans un tas, il entreprit l'étude que de la raison pure d se trouva, par cette lectu

ce nouveau système de
 métaphysique, plein pour la
 philosophie la plus abstruse,
 maître, en lui, d'un des plus
 érudits métaphysiciens, plein d'ori-
 ginalité, mais aussi peu judicieux
 que profond et sceptique et adroit dans l'attaque
 des autres philosophes,
 capable de leur substituer des
 aussi cohérentes et aussi
 sages que celles dont il avait
 les lacunes ou les erreurs.
 est un exemple frappant de
 ce fumeste qu'exerce, et qu'a
 vu depuis plus de deux mille
 l'esprit des Juifs, la col-
 umne Talmud, amas de dis-
 ambiguïtés, de subtilités
 , de distinctions oiseuses
 , de décisions non moins
 sent ridicules que fréquem-
 morales, précédées de rai-
 sons tantôt inintelligibles à
 finesse, tantôt révoltants
 : en contradiction avec les
 plus saines notions du bon sens,
 rec les oracles les plus clairs
 de la science. Les dernières an-
 nées de sa vie furent, sinon vérita-
 blement heureuses, du moins se-
 quelques douces par les
 soins d'un comte de Kal-
 pini lui avait offert un asile,
 dans lequel il mourut en no-
 vembre 1800, dans une terre ap-
 partenant à son bienfaiteur, et si-
 tuée de Frimstادت en Silésie. Il
 a des Mémoires curieux, qui
 sont des auto-biographies les
 plus saines et les plus instructives.
 Ils ont été publiés à Berlin par un
 distingué, Ch. P. Moritz,
 en six volumes in-18, 1792 et
 suiv. Il a fourni la matière de
 plusieurs ouvrages intéressants au célèbre

philosophe juif Ben-David, et à M. Biester, dans des articles remarquables, imprimés à Berlin, peu de temps après le décès de Maimon : elle sera dans tous les temps un sujet de méditations utiles pour le philosophe qui veut appuyer l'étude de notre nature, sur des données exactes et sur l'observation d'hommes remarquables par la tournure de leur esprit et l'étendue de leurs facultés. Elle montrera surtout, dans un exemple mémorable, à quels écarts, à quelle anarchie, pour, ainsi dire, à quel infructueux travail est condamnée une raison forte, est livré un esprit scrutateur doué de pouvoirs intellectuels d'un degré supérieur ; lorsque des discussions futiles, des recherches stérilement laborieuses, des institutions et des doctrines perverses, ont faussé la première direction de nos facultés, et entravé leur jeu franc et libre, où chacune d'elles, dans leur coopération harmonique, s'aide, se balance et se rectifie mutuellement. Les idées originales de Maimon ne méritent pas de mention particulière dans un article de biographie : elles sont marquées au coin de cette subtilité, pour ainsi dire, talmudique, à laquelle il s'était habitué. M. de Gérando en a exposé les plus remarquables dans son *Histoire comparée des systèmes philosophiques*. Les services que Maimon a rendus à la philosophie, sont purement négatifs. Il a signalé, avec beaucoup de sagacité, quelques-unes des principales déficiences de la nouvelle analyse de l'esprit humain, qu'offre la *Critique de la raison pure*. Il s'est particulièrement attaché à mettre au jour les défauts de la doctrine des catégories, et le cercle vicieux d'après lequel Kant les fait découler d'abord

des différentes espèces de nos jugements, et les établit ensuite non-seulement comme sources primitives de ces formes mêmes, mais comme législatrices souveraines du monde phénoménique, et dernières bases de toutes nos connaissances réelles; donnant ainsi, par une hypothèse gratuite, une valeur positive, constituante, créatrice, pour ainsi dire, à de simples formes logiques, à des modes d'activité intellectuelle purement subjectifs. Maïmon n'a pas attaqué avec le même succès les principes fondamentaux de la morale du philosophe de Königsberg. Les reproches qu'il lui fait, s'adressent aussi justement aux bornes de la raison humaine elle-même, et aux limites qu'elle doit nécessairement rencontrer dans la recherche des premières origines et de la racine de nos idées. Tout en rendant justice à l'évidence avec laquelle Kant a établi la primauté de la raison pratique sur toutes les forces simplement intellectuelles, il le blâme de n'avoir pas montré comment la raison théorique, et la raison pratique, c'est-à-dire, la raison législatrice dans le domaine des actions imputables, tiennent à la même souche, et forment au fond la même faculté. Kant n'a jamais nié l'identité fondamentale de ces deux grandes divisions des pouvoirs spirituels de l'homme; mais, après en avoir établi l'incommensurable disparité et analysé les lois absolument hétérogènes, il n'a pas tenté de les rattacher à une tige commune, apparemment parce qu'il n'a pas cru qu'on pût en découvrir l'identité et le mode d'identité, autre part que dans le point de vue de l'absolu, inaccessible à des êtres finis qui ne peuvent pas sortir d'eux-mêmes pour se voir et se pénétrer

au même instant où ils opèrent leur attention est absorbée par la lutte perpétuelle avec les obstacles, qui ne cessent de leur résistance, l'action intérieure. Le meilleur traité philosophique de Maïmon, et celui où il le plus de profondeur, est la production de sa plume qui est intitulé : *Recherches sur l'esprit humain, ou Ta facultés de connaître et d'aimer*, Leipzig, 1797, in-8°. Par ces ouvrages de ce philosophe on a la liste dans Meusel, d'un *Essai de philosophie transcendente*, Berlin, 1790 un *Commentaire hébreu sur Nebuchin* (ou *Doctor perper* de Moïse Maïmonide, in-4°; — un traité de 1794; — une *Exposition des principes des Catégories d'après id.* in-8°; — un *Parallèle de Kant*, et l'*Histoire de la métaphysique en Allemagne depuis les temps de Leibniz*, 1793, in-8°. Aux ouvrages où il a raconté sa vie, et sans contredit, le plus important de ses ouvrages, se rattache sa biographie, en dialectique après sa mort par Meusel, dans son journal *Nouveau Musée consacré à la philosophie et à la littérature* cahier 1, n°. 5, et cahier 1804. On trouve l'extrait de son auto-biographie dans la *Collection des tableaux historiques du dix-huitième siècle*, par Samuel Baur. Maïmon a été collaborateur du *Gazette psychologique* de Berlin à dater du volume ix de cette revue.

MAIMONIDE, ou MOÏSE DE MAÏMON, le plus célèbre

ou les Juifs, en 1139, ou 1140, ou 1150, le calcul de différents rabbins, la philosophie et la science. Abou Djafar Ibn Toubi, ensuite sous le fameux Aïmoun, qui le prit en amitié, à cause de sa science et de ses heureuses qualités. Lorsque celui-ci eut été disgracié du souverain de son pays, et se tint caché pour mettre sa science à l'abri, Maïmonide, qui connaissait le lieu de sa retraite, en Egypte, de peur de succéder à la tentation de le révéler ; eut le surnom d'*Egyptien*. Il ne fit pendant quelque temps que commerce des pierreries, et la médecine avec tant de succès, qu'il fut appelé à la cour de Saladin pour être son médecin ; charge qu'il remplit et sous les deux successeurs de Saladin. La profession de la médecine l'empêcha pas de cultiver les sciences. Il excella dans la philosophie ; il approfondit la théologie, la jurisprudence des Juifs. Il connaissait les mathématiques, plusieurs langues, et écrivait bien l'arabe et l'hébreu. Il mourut en 1209, et fut enterré à Jérusalem, conformément à ses volontés. Il fut pleuré de ses compatriotes, et même des musulmans, qui avaient toujours à ses lumières, et qui le considéraient dans leurs maladies. La mort ordonna un deuil et un mois de jeûne ; et l'année de sa mort fut nommée, dans les annales des Juifs, une année de lamentation. Nous avons de lui : I. *Pérouschna*, ou *Commentaire sur les lois*. Cet ouvrage, qui a valu son auteur une réputation

immense et un talent extraordinaire, fut commencé en Espagne, et terminé en Egypte ; il est écrit en arabe, et orné de savantes préfaces sur des points importants. Plusieurs rabbins en ont donné une traduction hébraïque, qui fut imprimée avec la *Mischna* à Naples, 1492, in-fol. (*De Rossi*) ; à Sabioneta, 1559, in-4° ; Mantoue, 1561, in-4° ; Venise, 1566, in-4° ; et 1606, in-fol. Guillaume Surenhusius, à qui l'on doit la belle édition de la *Mischna*, Amsterdam, 1698-1703, 6 vol. in-fol., y inséra le commentaire de Maïmonide, qu'il avait traduit en latin, au lieu de la traduction hébraïque, pour ne pas trop allonger sa collection. Les préfaces de Maïmonide, collationnées sur de bons exemplaires par Edouard Pococke, ont été imprimées en arabe, Oxford, 1655, in-4°, sous le titre de *Porte de Moïse* (*Bab Moussa*), avec une traduction latine de sa façon et un appendice très-étendu. On cite encore deux traductions inédites du commentaire de Maïmonide, l'une en espagnol, par Jacob Abendana ; l'autre en latin, par Isaac Abendana, frère du précédent, qu'on dit être conservée manuscrite dans la bibliothèque de Cambridge. II. *Iad Chazakah*, ou *la Main-Forte*. C'est un bon abrégé du Talmud, divisé en quatre parties, écrit en hébreu, d'un style très-pur, très-clair, et débarrassé de toutes les rêveries rabbiniques. Tout ce qu'il y avait de plus habile parmi les Juifs l'accueillit avec transport ; mais les superstitieux le regardèrent comme la ruine des traditions les plus saintes, et accusèrent l'auteur de témérité et d'irréligion. Un rabbin du Languedoc écrivit contre Maïmonide dans les termes les plus durs et les plus offensants. La *Main-Forte*

a été imprimée sans date en 2 vol. in-fol.; (cette édition est décrite par De Rossi dans ses *Annales heb.* 17p. p. 126 et suiv.); à Soncino, 1490; à Constantinople, 1509; Vienne, 1524, 2 vol. in-fol., avec le catalogue des preceptes affirmatifs et négatifs, distingués en quatorze classes, et avec les remarques d'Abraham Ben David, dont il vient d'être question, et deux commentaires apologetiques à côté du texte; Venise, 1550, avec des annotations et des remarques de Moïse Cohen et de Méïr de Rothenbourg, 2 vol. in-fol.; Venise, 1574, avec de nouvelles additions, 4 vol. in-fol.; Amsterdam, 1702, 4 vol. in-fol., édition préférable à toutes les autres par les améliorations d'Athias. Presque toutes les parties de la *Main-Forte* ont été données séparément en hébreu et en latin, avec ou sans notes, par différents écrivains, dont on peut voir le catalogue et la manière dans la 14^e. des *Dissertations* de Boissi, pour servir à l'*Histoire des Juifs*, consacrée à Maïmonide, Paris, 1787, seconde édition, 2 vol. in-12. III. *Moreh Névokim*, ou le *Docteur des Perplexes*. Maïmonide composa cet ouvrage en faveur d'un de ses disciples, pour lui apprendre comment il faut entendre les locutions de l'Écriture-Sainte qui s'éloignent de l'usage ordinaire, et qui ne sont pas susceptibles du sens littéral. Il l'écrivit en arabe, et le divisa en trois livres : on y trouve des choses admirables, mais un peu obscurcies par les idées des pythagoriciens, des platoniciens et des cabbalistes. Le *Docteur des Perplexes*, traduit en hébreu, sous les yeux et avec l'approbation de Maïmonide, par Samuel Ben Juda Aben Tibbon, fut apporté en France. Les rabbins de

Montpellier le condamnerent à brûler tous les exemplaires qu'ils purent se procurer. Les rabbins de Narbonne, qui avaient approuvé, et sur qui retomba le coup d'un zèle furieux, noncèrent hautement comme investigateurs, et les frappèrent de ce thème. En peu de temps la discorde s'alluma entre les rabbins de France. La plupart par les rabbins de Montpellier, et la simple approbation dans la religion, se déclarèrent contumaces du *Moreh Névokim* excommunierent. Le fanatisme se porta si loin, que des Juifs voyageant en Palestine, ces mots de l'épigraphede M. de Rossi furent choisis entre tous les autres pour y substituer ceux-ci : *munie et l'hérétique*. Le fanatisme fut éteint que quarante ans après par l'intervention des sages d'Espagne et par les soins de Kimchi. (V. son article 419.) Le *Docteur des Perplexes* n'a pas été imprimé dans la langue originale; mais on a plusieurs éditions de la traduction d'Aben Tibbon. La première est sans date et de ville. M. de Rossi croit qu'elle est antérieure à 1480, peut être de Thessalonique. Il a été imprimé à Venise, in-fol.; Sabioneta, 1553, in-fol. La plus ample que la précédente. La plus récente est celle de l'abbé de Maimon, publiée avec de nouveaux commentaires, 1791, in-4^o. (V. l'article 419.) En 1520, Justiniani, à Venise, fit imprimer, à la demande de Richard Simon, une version latine du *Moreh*, que Richard Simon croit

et qui est très-Buxtorf fils e
-4°; elle est a c e,
pu l'être davantage s'il
mit le texte arabe. Tho-
: en préparait une d'après
f, pour être mise à côté de
; mais elle est restée impar-
- on trouve un *Specimen*
prip, dans son *Syntagma*,
n. 433-38. IV. *Schelosch*
Ikharim, ou les *treize Ar-*
foi. Maïmonide, en rédi-
a formule de foi, n'a pas
y comprendre tous les arti-
- mais les principaux seule-
- qui servent de fondement
s, et qui suffisent pour l'ins-
- des enfants et du peuple.
de de Maïmonide fut atta-
- rabbin Chasdaï ben Abra-
- lui opposa une profession
a façon, en vingt articles,
ne claire et moins métho-
- article donne de Maïmo-
- spécialement en butte aux
n des disciples de Chasdaï,
Joseph Albo, parce que
iens s'en servaient avec
dans leurs disputes contre
, pour les convaincre de la
du Messie. Ces différentes
tions n'ont point empêché
Articles de foi d'être adop-
- tellement, traduits dans
langues, et imprimés un
mbre de fois. Les éditions
emarquables sont celles de
1517; de Worms, 1529,
1540, in-8°, hébreu et
Sépher Mitzvot, ou le
Précéptes, écrit en arabe,
plier les six cents pré-
la loi; traduit en hébreu
n Tibbon, et imprimé à
inople, 1517, et à Ams-
1660, in-4°, avec des

notes critiques et explicatives. VI. *Igghéréth Thochijath Hamme-*
thum, ou *Lettre sur la Résurrec-*
tion des morts, écrite en arabe,
communiquée seulement à quelques
personnes, par l'auteur, à cause de
la singularité des sentiments qu'il y
professe; traduite en hébreu par Aben
Tibbon, et imprimée à Constantino-
ple, 1522; à Venise, 1601, in-4°; à
Bâle, 1629, in-4°, et à Amsterdam,
1660. VII. *Pétach Tikvah*, ou la
Porte de l'Espérance, adressé aux
Juifs d'Arabie, pour leur rappeler
les signes caractéristiques du Messie,
suivant les idées des rabbins, les
prémunir contre les imposteurs,
et les fortifier dans l'espoir d'une
future délivrance. Cette lettre, en
arabe, fut traduite en hébreu par le
rabbin Nachum, imprimée à Bâle,
1629, et à Amsterdam, 1660, avec
la précédente, à la suite du *Livre*
des Préceptes. VIII. *Igghéréth Loch-*
camé Marsiliak, ou *Lettre aux*
rabbins de Marseille. Maïmonide y
démontre la vanité de l'astrologie, et
l'incompatibilité de l'influence des
astres avec la liberté de l'homme et
les préceptes de Dieu: elle a été im-
primée à Cologne en hébreu, avec
une traduction latine de Jean Isaac
Levita, 1555, in-8°, et sans tra-
duction dans l'appendice de l'*Insti-*
tution épistolaire de Buxtorf. IX.
Igghéréth le rabbi Pinchas ben
rabbi Meschullam, ou *Lettre au*
rabbin Pinchas, fils du rabbin Mes-
chullam (dans l'appendice de l'*Ins-*
titution épistolaire de Buxtorf);
Maïmonide s'y justifie du reproche
qu'on lui faisait d'avoir décrié le
Talmud, et promet une plus ample
apologie. X. *Sépher Higgsaion*, ou
le *Livre de la Logique*, écrit en
arabe, et traduit en hébreu par
Moïse, fils d'Aben Tibbon: cette

traduction, accompagnée de deux commentaires anouymes, a paru à Venise, 1550, in-4°.; à Crémone, 1566, in-4°.; à Bâle, 1527, in-8°., avec une version latine de Sébastien Munster, mais remplie de fautes et de contre-sens. XI. *Phitabdir al-sehat*, ou du *Régime de la santé*, en arabe, traduit en hébreu, mais inédit. Il en a paru une version latine à Augsbourg, 1518, in-4°. XII. *Pirké Mosché*, aphorismes de médecine, composés en arabe sur les ouvrages de Galien, traduits en hébreu, imprimés en latin seulement, Bologne, 1489, in-4°.; Bâle, 1579, in-8°. Maïmonide a traduit en hébreu les ouvrages d'Avicenne; mais cette traduction n'a pas été imprimée. Dom de Montfaucon dit en avoir vu un bel exemplaire dans la bibliothèque des Dominicains de Bologne. Les Juifs regardent, avec raison, Maïmonide comme le premier écrivain de leur nation. Ils l'appellent la *Lampe d'Israël*, la *Lumière de l'Orient et de l'Occident*, le *grand Aigle*, le *Docteur de Justice*, le *Sage accompli*. Pour exprimer leur admiration envers lui, ils ont coutume de dire : *Depuis Moïse* (le législateur) *jusqu'à Moïse* (ben Maïmon), *il n'y a point eu de semblable à ce dernier* (*Mimosché ad Mosché lo Kam ca Mosché*). Les chrétiens, moins enthousiastes, lui rendent cependant justice, et savent apprécier ses écrits. Il est souvent désigné sous le nom de *Rambam*, composé des initiales de ces mots, *rabbi Moïse, ben Maïmon*. Outre la dissertation de Boissi, dont nous avons parlé, voyez Bartolucci, *Biblioth. Rabb.*; Wolf, *Biblioth. Heb.*, et la *Dissertation* que Claverius a mis à la tête du traité de l'*Étude de la Loi*, Oxford, 1705, in-

4°. M. Michel Berra donne, une *Notice sur Maymonia sophie juif du douzième siècle* de 12 pag. L-

MAÏMOUN BEN-KA connu sous le surnom ou d'*Ascha*, poète arabe, cont de Mahomet, est auteur d'ou plutôt d'une élégie qui avec les sept Moallakat, si fameux, qui, antérieurement conquête de la Mekke par avaient obtenu l'honneur de pendus aux portes de la C. père d'Ascha, Kais ben D. surnommé par les Arabes *aldjoua*, c'est-à-dire victorieux, parce que, dit-on, dans une caverne pour s'y l'ombre, une roche se détacha du mont, et boucha l'entrée, de manière qu'il ne pût sortir, et y périt de faim. Ascha fin de sa vie, composa de l'honneur de Mahomet, en route pour aller le faire profession de l'islamisme ses mains; mais les Arabes mille de Koraisch, ennemi de Mahomet, l'ayant rencontré ayant appris de lui le but de son voyage, lui offrirent un dromadaire, à condition qu'il se consacrerait à son projet. Ils craignirent que la grande renommée ne fortifiât le parti de la religion, et que les chants n'enflammassent les Arabes ennemis du Prophète. Ascha refusa leurs offres, et rebroussa chemin; mais, comme il retournait, son dromadaire le jeta par terre mourut en un lieu nommé *Ascha*, où, plusieurs siècles après, encore, dit-on, son tombeau se voit. On peut douter si Ascha

les historiens : assu-
 était *Kadari*, c'est-à-
 admettait la doctrine du
 ra, et qu'il la tenait des
 ou Chrétiens arabes de
 lesquels il venait acheter
 a crainte qu'inspirait aux
 l'accession d'Ascha à
 de Mahomet, était bien
 l'on en croit les récits que
 nous a conservés relati-
 pouvoir que ses vers exer-
 tous ceux qui les enten-
 à l'estime dont il jouissait
 contemporains. Le trait
 narra en donner une idée.
 it fait des vers en l'honneur
 ce arabe nommé Asonad;
 mit reça, pour prix de ses
 mithkals d'or, 500 habits
 libre. Il retournait chez lui
 ces présents; mais crai-
 bre dépouillé par une tribu
 et il devait traverser le ter-
 il voulut se soustraire à ce
 en mettant ses jours et ses
 sous la protection d'un
 puissant. Il alla, en consé-
 trouver un Arabe, nommé
 , chef d'une tribu, et le pria
 rendre sous sa protection. Al-
 eut garde de s'y refuser; il
 de défendre le poète contre
 mes et les génies. Mais Ascha
 et demandé s'il promettait
 le défendre contre la mort,
 ne voulut pas prendre un tel
 vent. La-dessus le poète alla
 un autre prince arabe, nom-
 ir fils de Tofaïl, qui s'obligea
 protéger même contre la mort.
 vent cela? » lui demanda
 « Si tu viens à mourir, lui
 dit Amir, pendant que tu
 sous ma protection, je paierai
 famille l'amende qui est le
 du sang. » Ascha, charmé de

cette réponse, composa des vers en
 l'honneur d'Amir, et une satire contre
 Alkama. Ce dernier alors regretta
 le refus qu'il avait fait d'accéder à sa
 demande. Le poème d'Ascha, qui est
 quelquefois compris parmi les Moal-
 lakat, a été publié en arabe et en
 français par l'auteur de cet article
 dans le tome v^e des *Mines de l'Orient*.
 Le poète y chante d'abord la belle
 Horaïrèh, l'objet de ses amours, puis
 sa propre libéralité, et son goût pour
 les plaisirs de la table et les divertis-
 sements qui accompagnent les festins.
 A ces objets succèdent la description
 du chameau qui le porte, et de sa pro-
 pre intrépidité dans les dangers des
 déserts, puis le tableau d'un orage
 dont les eaux inondent en torrents
 les plaines et les vallées. Passant
 enfin au véritable sujet de son poème,
 Ascha lance les traits les plus mor-
 dants de la satire contre Yézid, fils
 de Scheïban, l'ennemi de sa tribu;
 il rappelle les journées où elle a
 triomphé sur le champ de bataille,
 et laissé ses plus redoutables adver-
 saires étendus sur la poussière; en-
 fin il défie ses ennemis au combat, et
 célèbre d'avance leur inévitable dé-
 faite. Ce poème respire ce caractère
 de noblesse et en même temps de
 férocité, propre aux plus anciennes
 poésies des Arabes qui soient venues
 jusqu'à nous. « J'en jure, dit Ascha,
 » par celui vers le sanctuaire duquel
 » se dirigent les pas accélérés des
 » chameaux qui précipitent leur
 » course, et les troupeaux de bœufs
 » destinés à de pieux sacrifices; si
 » vous tuez un de nos chefs, ailleurs
 » que sur le champ de bataille, nous
 » en tirerons vengeance, et un sang
 » non moins précieux sera versé par
 » nos mains. Oui, (Yézid), si les
 » destinées te font éprouver notre
 » valeur au milieu de la mêlée, tu

» sauras par toi-même que le sang
 » des hommes ne nous fait pas recu-
 » ler.... Sachez, vous que le sang lie
 » avec nous, que nous livrons au
 » trépas ceux qui vous ressemblent. »
 Ascha appartenait à la famille de
 Dhobaïa, qui est la branche princi-
 pale de la tribu de Kaïs. Son surnom
 signifie, un homme qui ne voit pas
 clair, quand la terre n'est éclairée
 que par les astres de la nuit.

S. D. S—Y.

MAINARDO. V. ARLOTTO.

MAINE (LOUIS - AUGUSTE DE
 BOURBON, duc DU), fils de Louis
 XIV et de M^{me}. de Montespan, na-
 quit à Versailles le 30 mars 1670,
 et fut légitimé le 29 décembre 1673.
 L'année suivante, il fut pourvu de
 la charge de colonel-général des
 Suisses et Grisons. Ce jeune prince
 annonçait les dispositions les plus
 heureuses ; et le roi se plaisait in-
 finiment à entendre ses saillies en-
 fantines. M^{me}. de Montespan jeta
 les yeux sur la veuve Scarron (Voy.
 MAINTENON), pour lui confier l'é-
 ducation de son fils ; et ce dernier
 prit pour sa gouvernante une telle af-
 fection, que, dans la suite, il lui
 sacrifia les intérêts mêmes de sa
 mère (V. MONTESPAN). Le roi, qui
 s'attachait de plus en plus à cet en-
 fant, le déclara, en 1682, prince
 souverain de Dombes, et rétablit,
 en sa faveur, tous les privilèges at-
 tachés à cette terre avant sa confis-
 cation sur le connétable de Bour-
 bon. Il le nomma, la même année,
 gouverneur du Languedoc, et, en
 1688, général des galères ; charge
 dont le prince se démit en 1694, lors-
 qu'il fut pourvu de celle de grand-
 maître de l'artillerie. Il servit dans la
 guerre de Flandre, et s'exposa même
 à un tel point, à la bataille de Fleu-
 rus, que M. de Jussac, son ancien

gouverneur y fut tué.
 Le duc du Maine épou-
 sa Louise-Bénédict de
 Grand-Condé, princ
 aussi entreprenant et
 tranquille, et qui en
 ascendant sur l'esprit
 à l'élévation de sa n
 par un édit de 1710,
 du Maine et à ses aut
 timés, les mêmes rai
 qu'aux princes de se
 déclara habiles à suc
 ronne, dans le cas où
 line et légitime des p
 viendrait à manquer.
 enregistré au parlement.
 fortes oppositions. Le
 nouvelles faveurs au
 par une déclaration
 confirma par son te
 après la mort de Lou
 d'Orléans fut recor
 royaume ; et son pr
 de faire révoquer l
 positions en faveur
 gitimés. Le duc du M
 mécontentement ; ce
 vaincu d'être entré da
 du prince de Cellan
 deur d'Espagne (V.
 VII, 502), il fut ar
 à la citadelle de Dou
 beaucoup à souffrir
 l'officier chargé de s
 un an de détention (1
 la permission d'aller h
 teau de Clagny ; et ay
 avec le régent, il fi
 l'exercice de toutes s
 refusa long-temps de
 duchesse du Maine, q
 tous ses malheurs,
 reprochait d'ailleurs :

(1) Lettre de M^{me}. de Sévigné

mes. Il finit ses instances, et se vint à Versailles et à Paris, où il fut obligé de se rendre. Sur le point d'être attaqué d'une fièvre, qui lui fit souffrir beaucoup ; il les supporta avec patience, et mourut en chrétien le 1736. Il laissa, de son mariage, deux fils (Louis-Alexandre et Charles), qui lui ont succédé, après l'autre, dans la principauté de Dombes. Saint-Simon, duc du Maine, un homme évidemment dicté par la vérité, ne peut se résoudre à en dire quelques traits (V. l'art. de Saint-Simon, III, 1). On aime mieux rapporter ce qu'il a dit de M^{me}. de Staël, qu'on ne peut se résoudre à lui donner de flatterie, puisqu'il ne peut en se louer de ce qu'il a dit d'elle, elle ne sonne pas son écrit public. Elle, dit-elle, avait l'esprit fin et cultivé ; toutes les manières d'usage, spécialement du monde, au souvenir ; un caractère noble et religieux, peut-être une nature, avait mis en lui la vertu, et le rendait fidèle. Son goût le portait à l'étude et au travail de tout ce qui rend la société, il ne s'y livrait avec répugnance. On l'y voyait toujours gai, facile, com-
 ment toujours égal. Sa conversation, solide et enjouée, était agréablement d'un tour simple ; ses récits amusants ; ses manières noblement familières ; son air assez ouvert ; son cœur ne se défendait

à l'entrée, et peu de sentiments faibles se valent effort pour en sortir. » M^{me}. de Maintenon, pour se rendre agréable au roi, fit imprimer les lettres et les thèmes du duc du Maine, sous ce titre : *Œuvres diverses d'un auteur de sept ans* (1678), in-4°. Ce volume publié par Le Ragois et par M^{me}. de Maintenon, mais tiré à un petit nombre d'exemplaires pour des présents, fut remarqué, à cause de l'épître dédicatoire où le roi et la favorite sont loués finement et sans bassesse. Dans le temps, on attribuait cette pièce à M^{me}. de Maintenon ; mais on sait qu'elle est de Racine, et on la trouve dans les dernières éditions de ses *Œuvres* (1). Le duc du Maine cultivait réellement les lettres par goût : après la mort du grand Corneille, il s'était mis sur les rangs pour lui succéder à l'académie française ; mais le roi lui refusa son consentement à cause de sa jeunesse. Ce prince a traduit les premiers chants de l'*Anti-Lucrèce* (V. POLIGNAC). W—s.

MAINE (ANNE-LOUISE-BÉNÉDICTE DE BOURBON duchesse du), petite-fille du grand Condé, naquit en 1676. Mariée à l'âge de seize ans, au duc du Maine (V. l'art. précédent), elle ne parut occupée, dès ce moment, que du soin de conserver à son époux, le rang et les honneurs que la tendresse du roi lui avait accordés. Cet intérêt si vif que la duchesse du Maine prenait à la gloire de sa maison, eut bientôt occasion de se manifester. Louis XIV avait à peine fermé les yeux, que l'édit de 1711, et la déclaration de 1714, qui donnaient au duc du Maine et au comte de Tou-

(1) C'est aussi à Racine qu'appartient l'un des madrigaux qui suivent cette épître : voyez, à ce sujet, une curieuse note de M. Brunet fils, au no 1120 du Catalogue de M.... (d'Ouches), Paris, 1811, in-8°.

louse son frère, la qualité de princes du sang, et les déclaraient habiles à succéder à la couronne, furent l'objet des plus vives réclamations de la part des princes du sang : leur exemple fut bientôt suivi par les ducs et pairs, qui présentèrent au roi une requête tendant à faire réduire les princes légitimés au rang de leur pairie. La duchesse du Maine sentit vivement l'outrage de cette dernière prétention, et, cédant au désir de se venger, suscita des ennemis aux ducs, dans le corps de la noblesse. Elle les peignit à un certain nombre de gentilshommes, comme voulant faire entre eux un corps particulier : cette espèce de ligue n'eut d'autre résultat qu'un mémoire contre les ducs, que le régent refusa même de recevoir. Six des principaux signataires furent mis à la Bastille ; et on fit défense de signer aucune requête en commun. La duchesse du Maine n'avait pas été étrangère à la rédaction de cet écrit ; mais elle eut une part encore plus directe à la composition des mémoires, qui parurent, à la même époque, contre les prétentions des princes du sang. Elle employait une partie des nuits à des recherches laborieuses ; au milieu des in-folio qui couvraient son lit, et semblaient près de l'écraser, elle se comparait plaisamment à Encelade abîmé sous le mont Etna. Tous ses efforts ne purent empêcher qu'un arrêt du conseil de régence ne déclarât le duc du Maine et le comte de Toulouse inhabiles à succéder à la couronne, et ne les privât de la qualité de princes du sang. On leur en conserva seulement les honneurs, leur vie durant, attendu la longue possession. Cet arrêt qui détruisait toutes les espérances de la duchesse, ranima son désir de vengeance. Elle fit entrer son mari dans

ses projets. Tous deux trahirent à fomenteur des troubles de la cour, et entretenirent des liaisons avec l'Espagne. Le duc de Cellamare était alors au comble de cette puissance. On lui fit demander par le roi le renvoi du conseil de régence, la convocation des états généraux. On devait faire révoquer le roi d'Espagne à la tête du conseil, et, sous lui, le duc de Bourgogne. On sait quelle fut l'issue de cette conspiration ; la duchesse fut arrêtée le 29 décembre 1719, et conduite au château de Vincennes, n'ayant pour toute société que celle d'une femme qu'on lui avait assignée pour la servir. « Mme. de Staal, se voyant réduite, pour un moment, à la condition d'une femme toujours environnée de gens qui se croyaient seuls, n'était pas dans la peine de mai 1719, elle fut transférée au château de Vincennes, et, au mois d'août 1720, qu'elle reparut dans les Mémoires de Duclos, où elle se dispensa de prendre la parole, se défiant des observations qui les accompagnaient, elle sentait la duchesse du Maine, une femme vive, ambieuse de l'esprit, et ce qui peignait les louanges de sa petite personne, qui n'est point un portrait, qui n'est point une épitaphe, mais une espèce d'apologie, par laquelle on se défendait péniblement affectée de Mme. du Maine, épouse, et cet empire qu'elle exerça sur lui. On la voyait pour le disculper d'avoir été la conspiration de Cel-

le duc du Maine, il trop
 pour qu'elle lui is
 a dessein dous i : ait été
 t qu'il aurait sûrement dé-
 l n'est imputation si grave,
 arût préférable à une pareille
 tion. Il est bien vrai qu'une
 timidité, beaucoup de modé-
 et le goût de l'étude, tenaient
 le Maine éloigné du tourbillon
 même semblait donner et re-
 e mouvement. Dès le com-
 ent de son mariage, et avant
 de Louis XIV, elle avait
 occasion de reprocher au
 cette apathie dans laquelle
 isait plongé. Comme il lui
 it un jour la traduction, qu'il
 d'achever, d'un chant de
Zacréce: « Un beau matin,
 telle, vous trouverez en vous
 tant, que vous êtes de l'aca-
 e, et que M. d'Orléans a la
 ice. » Cette conduite de la
 se finit par indisposer contre
 a mari, qui forma le projet
 éparation. Mais ayant ressenti
 entrefaites, les premières at-
 du mal qui le conduisit au
 ou, le duc du Maine trouva
 on épouse des soins si tou-
 , qu'ils lui firent oublier les
 u'il avait à lui reprocher. Elle
 une année entière auprès de
 as être rebutée par les hor-
 l'une affreuse maladie. Duclos
 e que ce fut vers le temps de
 spiration de Cellamare, que
 nt, pour la première fois, les
 ires du cardinal de Retz; et
 tte lecture, au milieu des mé-
 tements très réels dont l'ad-
 ration du régent était le sujet,
 eté dans les esprits des germes
 lition et de révolte. L'ambition
 luechse du Maine, jointe à son
 pour le plaisir, retraçait assez

fidèlement une héroïne de la fronde.
 Elle réunissait auprès d'elle à Sceaux,
 une société d'hommes célèbres par
 leurs connaissances et les agréments
 de leur esprit. Tous étaient ses tri-
 butaires; mais elle ne put leur ren-
 dre ses chaînes tellement légères,
 que quelques-uns ne se soient expri-
 més avec un peu d'amertume, sur la
 dure nécessité de montrer toujours
 de l'esprit, et l'obligation d'amuser
 les loisirs d'un grand. Pour elle,
 frappée du vide que lui laissait sou-
 vent éprouver cette réunion brillante
 et nombreuse, on lui entendit dire
 plus d'une fois : « J'ai le malheur de
 » ne pouvoir me passer des choses
 » dont je n'ai que faire (1). » Elle
 mourut en 1753, à l'âge de 77 ans.
 Elle avait eu deux fils, le prince de
 Dombes et le comte d'Eu. L—N—X.

MAINE (LACROIX du). V. LA-
 CROIX.

MAINFROI. V. MANFRED.

MAINGRE (Le). V. BOUCICAUT.

MAINO (JASON), célèbre juris-
 consulte, naquit en 1435, du com-
 merce illégitime d'Andreot Maino,
 Milanais, avec sa servante, à Pesaro,
 où son père s'était réfugié pour se
 soustraire aux poursuites dirigées
 contre lui. Andreot ayant obtenu la
 permission de revenir à Milan, y
 amena son fils, et le fit élever avec
 ses autres enfants; mais la tache de
 la naissance de celui-ci l'exposa aux
 mauvais traitements de ses frères et
 des domestiques. Dès qu'il eut achevé

(1) Dans le nombre des amusements de la petite
 cour de Sceaux, nous ne devons pas oublier l'ordre
 de la *Mouche à miel*, institué le 11 juin 1703. On
 peut voir dans les *Récitations numismatiques* de To-
 biesen Duby, pag. 142 de ses *Pièces obsidionales*, la
 formule du serment que prononçaient les chevaliers,
 et la médaille frappée à cette occasion. Cette médaille
 offre la tête de la duchesse du Maine, avec la légende
 L. BAR. D. SC. D. P. D. L. O. D. L. M. A. M., qui
 signifient *Louise, baronne de Sceaux, directrice
 perpétuelle de l'ordre de la Mouche à miel*. Voyez
 aussi les *Divertissements de Sceaux*, par l'abbé Goussier.

ses humanités, il fut envoyé à Pavie pour y étudier le droit : s'étant laissé entraîner par quelques-uns de ses camarades dans une maison de jeu, il y perdit tout l'argent qu'on lui avait donné, ses livres et jusqu'à ses habits. Les justes réprimandes, que cette imprudence lui attira de la part de son père, firent sur lui une forte impression ; et il s'appliqua dès-lors à l'étude, avec tant d'ardeur, que ses progrès étonnèrent même ses maîtres. De Pavie il se rendit à Bologne pour suivre les leçons d'Imola et prendre ses grades. Nommé professeur à Pavie en 1467, il y expliqua les Institutes jusqu'en 1486 : il alla ensuite à Padoue, où on lui offrit un traitement de huit cents florins ; mais cette somme lui ayant paru insuffisante, il partit pour Venise, et y passa toute l'année 1487. Il y reçut des lettres par lesquelles on l'appela à Pise, et on lui assura un traitement de 1350 florins. Quelques contestations qu'il y eut avec Soccini, l'un de ses confrères, lui ayant rendu le séjour de cette ville désagréable, il revint à Pavie en 1491 ; et il y reprit ses leçons avec un tel éclat, qu'on accourait pour l'entendre de toutes les parties de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. Il fut envoyé à Rome en 1492, par Ludovic Sforce, pour féliciter le pape Alexandre VI sur son avènement au trône pontifical ; et le discours qu'il prononça dans cette occasion fut extrêmement goûté de tous les auditeurs. L'année suivante, il alla complimenter, à Inspruck, l'empereur Maximilien, au sujet de son mariage ; et ce prince lui témoigna sa satisfaction, en le nommant chevalier et comte palatin. Ludovic Sforce ayant été créé duc de Milan en 1495, choisit Maino pour un de

ses conseillers, et le comblé de sentimens. Une ophtalmie dont flétri, l'obligea quelque temps de suspendre ses cours ; n reprit en 1499, à la prière XII, roi de France, qui v assister à la séance d'ouverture y prononça un discours dans lequel il soutint que la dignité de conféré par un prince à ce signale dans un combat, du père aux enfants. Lors cendit de chaire, le roi l'éleva et lui fit présent du chapeau de pèlerin ; mais il ne put jouir longtemps de cette libéralité. Sur la vie, Maino fut dispensé d'enseigner à raison de l'affaiblissement de ses forces ; et il mourut à Parme le 15 mars 1519. On prétend qu'il ne maria pas, dans l'espoir d'être cardinal ; en ce cas, il fut trompé dans son attente. Maino était laborieux ; on l'accusa de peu de courage à se défendre des attaques de ses confrères, qui ne voyaient en lui qu'une élévation sans jalousie. Ce discours fut Philippe Decio assure que les choses allèrent qu'ils se battirent un jour dans la ville. On a de Maino : I. *Oratio Latina* (Milan, sans date), qui recueilli comprend ses harangues au pape Alexandre VI, à l'empereur Maximilien, et l'oraison funèbre de Jérôme Torti, l'un de ses maîtres. La harangue au pape Alexandre VI a été réimprimée dans *lectiones clarorum hominum* 1559, in-4°. ; Paris, 1577, in-4°. le discours à l'empereur Maximilien, Paris, 1495, in-4°. les *Scriptores rerum germanicarum* de Freher. La harangue funèbre de Torti, imprimée pour la première fois séparément (Milan, 14

e 12 pag., a été insérée par
horn, qui la croyait inédite,
le tome iv des *Ammenitates*
ar. II. *De jure emphyteutico*
tionibus cum additionibus (Pa-
1476, in-fol.; Toulouse, 1479,
format; deux éditions rares
cherchées pour leur date. III.
Commentaires sur le Digeste et
de IV. Consilia sive responsa
notis et additionibus. V. *Re-*
to in L. Quominus de flumi-
etc. Le recueil des œuvres de
prudence de Maino a été impr-
Venise, 1590; Lyon 1536,
vol. in-fol. On peut consulter :
usum fun-bre de Maino, par
Ant. Natta, son disciple (Pa-
1512, in-4°); sa *Fie* par Thom.
watario; Argelati *Bibl. scrip. t.*
al.; Nicéron, tom. xl; Tira-
istor. litt. etc. W—s.

ANTENON (FRANÇOISE D'ACQUIN, marquise DE), petite-fille de Pierre-Agrippa d'Aubigné, née le 27 novembre 1635 (1), les prisons de la conciergerie sont, ou Constant d'Aubigné, ne, était détenu. Elle fut baptisée par un prêtre catholique, et pour les fonts par François de la Rochehoucauld, gouverneur de Poitou, et par Françoise de Neaillant, comtesse de Neaillant, le mari était gouverneur de Mont-de-Villeto, sœur de Constant d'Aubigné, l'ayant visitée sa prison, fut touchée de sa cause, et emmena ses trois enfants au château de Muray, où elle française fut nourrie. d'Aubigné redemanda bientôt elle fut fut ramené au

Château-Trompette; d'Aubigné venait d'y être transféré. La jeune d'Aubigné passa ses premières années dans cette forteresse; elle racontait que, jouant avec la fille du concierge, qui avait un ménage en argent, celle-ci lui reprocha de n'être pas aussi riche qu'elle. « Cela » est vrai, répondit-elle, mais je » suis demoiselle, et vous ne l'êtes » pas; » laissant déjà entrevoir ce sentiment de sa propre dignité qui a été le fonds de son caractère, et le secret de sa conduite. D'Aubigné sortit de prison en 1639, et ne voulant pas abjurer le calvinisme, comme il avait promis de le faire, il partit pour la Martinique. Ce fut, à ce qu'il paraît, dans la traversée, que la petite d'Aubigné tomba si dangereusement malade, qu'on la crut morte; et l'on était sur le point de l'ensevelir dans les flots, quand sa mère s'aperçut qu'elle conservait encore un reste de chaleur. Mme. de Maintenon racontait au roi cette circonstance de sa vie. L'évêque de Metz lui dit: « Malame, en » ne revient pas de si loin pour peu » de chose (1). » Les affaires de M. d'Aubigné prirent d'abord à la Martinique une face plus heureuse; mais sa femme ayant fait un voyage en France pour réclamer des biens sur lesquels il avait des droits, il les perdit, pendant son absence, tout

1. *Principles of Mathematics*, by G. H. Hardy, Cambridge University Press, 1930.

Voltaire dit dans le *Siecle de Louis XIV* que l'Amérique est la jouissance de Voltaire et que le plaisir d'être servie par un nègre est le seul qui procure une heure de plaisir à un homme blanc. On a pu prétendre que c'était une simple plaisanterie. Mais le *Moniteur* nous apprend que dans le Nord, au Canada et la Martinique, on a eu récemment l'honneur d'être servi par des nègres. On a pu dire que plusieurs esclaves ont pu se faire acheter par des blancs, mais cela n'est pas certain. On a pu dire que les blancs ont pu acheter des esclaves, mais cela n'est pas certain. On a pu dire que les blancs ont pu acheter des esclaves, mais cela n'est pas certain.

ce qu'il possédait en Amérique. M^{me}. d'Aubigné ne put rien terminer ; et ils furent réduits à subsister des appointements d'une simple lieutenance. Cette femme courageuse , et d'une vertu austère , se livra toute entière à l'éducation de ses enfants , surtout de sa fille , qui déjà donnait d'heureuses espérances. Elle lui faisait lire , dans Plutarque , l'histoire des grands hommes de l'antiquité : souvent elle l'entretenait des exploits d'Agrippa d'Aubigné , et de la familiarité dont Henri IV honora ce héros , faisant ainsi germer dans l'ame de cette enfant le sentiment des devoirs que lui imposaient le nom et les vertus de son aïeul. (V. D'AUBIGNÉ.) Constant d'Aubigné mourut vers 1645 : il laissait à sa famille si peu de ressources , que , s'il en faut croire La Beaumelle , M^{me}. d'Aubigné fut obligée , en repassant en Europe , de laisser sa fille entre les mains d'un créancier , qui se lassa de la nourrir , et la fit ramener en France. Quoi qu'il en soit , aussitôt que Françoise d'Aubigné fut de retour , M^{me}. de Villette pria de nouveau sa mère de la lui confier. M^{me}. d'Aubigné , craignant pour la religion de sa fille , n'y donna qu'à regret son consentement ; et en effet , elle eut bientôt la douleur de la voir embrasser le calvinisme , dont M^{me}. de Villette faisait profession. M^{lle}. d'Aubigné put suivre dans cette maison le penchant qui la portait à soulager les malheureux : elle y distribuait d'abondantes aumônes au nom de sa tante , pour laquelle elle conserva toujours tant de vénération , que pressée d'abjurer l'hérésie , et convaincue sur les principaux articles de la religion , elle résistait encore , et ne promettait de se convertir qu'à la condition qu'on ne l'obligerait pas de croire que :

serait damnée. M^{me}. de Neuillant , dit M^{me}. de Cayla sa cour à la reine-mère , par aussi à la prière de M^{me}. d'Aubigné obtint un ordre pour retirer personne des mains de M^{me}. de Villette. Aucun moyen ne fut pour ramener Françoise d'Aubigné à la religion de sa mère ; exhortations comme les coururent infructueuses. M^{me}. d'Aubigné , résolu de la vaincre humiliations. M^{lle}. d'Aubigné , guée avec les domestiques , gée des détails les plus « Je commandais dans la cour , disait-elle depuis : » par ce gouvernement que » gne a commencé. » On fin l'inconvenance de ce traitement M^{lle}. d'Aubigné fut mis vent des Ursulines de Neuillant après une assez longue résistance elle abjura le calvinisme. Elle eut changé de religion , Villette refusa d'acquiescer ; les Ursulines ne l'garder gratuitement : M^{me}. d'Aubigné ne voulut faire aucun et la jeune d'Aubigné revint de sa mère , qui , forcée contre la famille de son père réduite à chercher sa subsistance le travail de ses mains. La d'Aubigné n'ayant obtenu , pour toutagement , qu'une pension de cents livres , eut bientôt comme tombeau M^{me}. d'Aubigné seule , livrée à sa douleur se renferma pendant trois dans une petite chambre , M^{me}. de Villette n'existant M^{me}. de Neuillant ne put : ser de recevoir chez elle la pheline ; mais ce fut pour éprouver toutes les amertumes

nce. Mise au des
de la rue Sai - Jacques
lle. d'Aubigné y sa pre-
union. Elle avait ren-
M^{me}. de Neuillant, le
de Méré, homme d'un
, et rempli d'affectation.
é.) Il se chargea de lui
le monde, et les belles
qui distinguaient alors les
(1). Il fit, le premier,
Mlle. d'Aubigné, qu'il
que la *jeune Indienne*.
Neuillant, ayant amené sa
Paris, la conduisit chez
rron, où se réunissait tout
ville et la cour présen-
lus spirituel. Scarron était
des infirmités prématurées
rendu impotent; mais son
avait rien perdu de son
nt; le burlesque, aujour-
onime du ridicule, amusait
bonne compagnie; ce poète
leurs d'une famille de ro-
me et considérée. Touché
ible situation où il voyait
ubigné, il lui offrit de
tout, si elle voulait entrer
on, ou bien de l'épouser :
ira ce dernier parti. Si ce
ne lui donnait pas un époux,
ubigné y trouvait au moins
teur et un appui. « Vous
écrivait-elle à son frère,
j'ai jamais été mariée. » —
, disait-elle ailleurs, une
ù le cœur entraînait pour peu de
et le corps en vérité pour
M^{me}. Scarron, d'abord ti-
montra bientôt aimable et
e, et donna un nouvel agré-

ment aux réunions qui se faisaient chez
son mari. Les propos en sa présence
devinrent plus décents, sans rien
perdre de leur gaité. Son maintien
modeste et réservé aurait imposé
aux plus hardis. « Elle passait ses
» carêmes, dit M^{me}. de Caylus, à
» manger un hareng au bout de la
» table, et se retirait aussitôt dans
» sa chambre, parce qu'elle avait
» compris qu'une conduite moins
» exacte et moins austère, à l'âge
» où elle était, ferait que la licence
» de cette jeunesse n'aurait plus de
» frein, et deviendrait préjudiciable
» à sa réputation. » — « Je n'étais
» pas assez heureuse pour agir alors
» uniquement pour Dieu, » dit M^{me}.
» de Maintenon; mais je voulais
» être estimée: l'envie de me faire un
» nom était ma passion. » Scarron
appréciait le mérite de sa femme, et
reconnaissant en elle un esprit supé-
rieur, il la consultait sur ses ouvra-
ges; à sa prière, il consentit souven-
t à en retrancher des passages qui
auraient offensé (1) les mœurs. La
santé de Scarron s'affaiblissait : se
voyant près de sa fin, il fit à ses
amis de burlesques adieux, sans ou-
blier sa femme, à laquelle il légua
le *pouvoir de se remariar*; puis ré-
fléchissant sur la position où elle
allait se trouver, il lui dit, avec at-
tendrissement : « Je vous prie de
» vous souvenir quelquefois de moi;
» je vous laisse sans biens : la vertu
» n'en donne pas; cependant soyez
» toujours vertueuse. » Il mourut,
le 14 octobre 1660, ne laissant à
M^{me}. Scarron que des dettes et quel-
ques amis. Elle avait vingt-cinq ans;
sa beauté était dans tout son éclat :
l'indigence où elle retombait, rani-
ma l'espoir de ceux qui faisaient

se prenait encore en bonne part. Mon-
sur le théâtre, en 1750, que les précou-
le public en eût pu dans une dis-
une les véritables précieuses aussi bien
des.

(1) *Mémoires anecdotes de Segrais*, p. 127 et 128.

profession de la servir. Le surintendant Fouquet fit mettre sur sa toilette un écrin de grand prix, qui fut renvoyé avec indignation. Villarceaux, Barillon, Guilleragues, et d'autres encore, cherchèrent à lui plaire. On a dit que le premier y avait réussi; l'on cite même un mot de Ninon, qui leur aurait prêté sa *chambre jaune*; on l'appuie d'un passage défavorable des lettres de MADAME de Bavière: mais s'il existait quelques doutes, ne devraient-ils pas disparaître devant l'amitié sans nuage que M^{me}. de Villarceaux, femme d'un caractère jaloux, ne cessa de témoigner à M^{me}. de Maintenon? L'admiration qu'inspirait sa conduite, parvint jusqu'à la reine-mère, qui, touchée de la vertu et du malheur d'une fille de condition, réduite à une aussi grande pauvreté, lui continua la pension qu'elle faisait au mari, en qualité de *son malade*: elle n'était que de 1500 livres; la reine la porta à 2000. M^{me}. Scarron écrivait à la maréchale d'Albret: « J'ai bien » promis à Dieu de donner aux » pauvres le quart de ma pension; » ces cinq cents livres, de plus » que n'avait M. Scarron, leur sont » dues en bonne morale. » Retirée au convent des hospitalières de la Place-Royale (1), « elle gouverna si » bien ses affaires, disent des mé- » moires du temps, qu'étant tou- » jours honnêtement vêtue d'étamine » du Lude. . . . bien chaussée, de » beaux jupons, du beau linge uni, » sa pension et celle de sa femme » de chambre payées, et ne brûlant

» que de la bougie, elle avai- » core de l'argent de reste. » ne comprenait pas alors, » dit depuis, « qu'on pût appe- » lerie une vallée de larmes. » Scarron allait souvent à d'Albret. Le maréchal de c l'avait liée avec sa femme: « » certaine, dit M^{me}. de Cayl » la vertu qu'il avait reconnu » M^{me}. Scarron; car les ma- » ce temps-là, quelque galant » fussent, n'aimaient pas qu » femmes en vissent d'autres » réputation eût été entamée. » maréchale, d'un caractère » ble, manquait absolument d' » mais M^{me}. Scarron pensait qu » lait mieux, à son âge, « s'e- » avec de telles femmes, qu » divertir avec d'autres. » — » contrariais dans tous mes » disait-elle plus tard; mais » coûtait peu quand j'envisage » louanges et cette réputation » devaient être les fruits de m » trainte: c'était-là ma folie. » me souciais point de rich » j'étais élevée de cent piqu » dessus de l'intérêt: je vou » l'honneur (1). Elle renc- » chez le maréchal d'Albret, » de Coulanges, de Lafayette Sévigné, M^{mes}. de Thianges Montespan, M^{lle}. de Pons, dame d'Heudicourt, la marqu Sablé, et le duc de la Roc cauld, auquel M^{me}. Scarron dire par Ninon, en 1666, qu » livre de Job et ses M^{es} » étaient devenus ses seules » res. » M^{me}. Scarron fréq- » aussi l'hôtel de Rochelieu, où l'abbé Testu; et elle ajoutait à l'agrément de ces cercles c

(1) Suivant M^{me}. de Caylus, ce fut aux hospitalières du faubourg Saint-Marceau que Mad. Scarron se retira: mais il est vraisemblable que sa mémoire l'a trompée; car Segrais dit qu'il allait aux hospitalières de la Place-Royale, toutes les six semaines, pour s'occuper M^{me}. Scarron. (Fénelon: les *Mémoires anecdotés* de M^{me}. de Caylus, p. 138.)

(1) IV^e. Entretien.

qu'elle est bel , cette
qui plaît touj , écrivait
à l'abbé de Méré , est re-
sante, secrète, douce, fi-
l'amitié, et ne fait usage de
rit que pour amuser les au-
Le fut en ne paraissant point
d'elle-même, que M^{me}.
mon s'attacha les personnes
e: « Les femmes m'aimaient,
lle, parce que j'étais douce
société, et que je m'occu-
auncoup plus des autres que
i-même. » Aussi parvint-
ique très-jeune, à obtenir
attense considération ; sou-
voyait ses amis la tirer à
our l'instruire de leurs pro-
urs craintes, de leurs espé-
u pour lui demander des
ui pussent les diriger dans
ions difficiles : plus d'une
de Chalais, depuis prin-
Ursins, en conquit de la ja-
es amis de M^{me}. Scarron,
t de la voir dans une posi-
aire, cherchèrent à la ma-
: un homme de la cour,
lebauché, dont le nom est
mais, au risque de leur dé-
le refusa la main d'un hom-
le ne pouvait pas estimer.
de la reine-mère vint, au
anvier 1666, renouveler ses
, sans exciter en elle le re-
sir rejeté cet établissement:
re en la présence de Dieu,
telle à la duchesse de Ri-
; quand même j'aurais pré-
ort de la reine, je n'aurais
accepté ce parti : j'aurais
aimé ma liberté ; j'aurais
é mon indigence.... Si le
tait à faire, je le ferais en-
malgré la profonde misère
plait au ciel de m'éprou-
Ninon seule ne la blâma

point : « Assurez ceux qui attribuent
mon refus à un engagement, lui
écrivait M^{me}. Scarron, que mon
cœur est parfaitement libre, veut
toujours l'être, et le sera tou-
jours. » On s'éloigna d'elle ; il
ne lui resta plus que le maréchal
d'Albret et Ninon. L'abbé Testu ré-
digea pour elle des placets au roi,
qui ne furent pas lus : « Oh ! si j'é-
tais dans la faveur, écrivait-elle,
le 28 avril 1666, que je traito-
rais différemment les malheureux !
Qu'on doit peu compter sur les
hommes ! Quand je n'avais besoin
de rien ; j'aurais obtenu un évêché ;
quand j'ai besoin de tout, tout
m'est refusé. » N'espérant plus ob-
tenir en France une existence conve-
nable, M^{me}. Scarron écouta la pro-
position qu'on lui fit de l'attacher à
la princesse de Nemours, qui allait
épouser Alphonse VI, roi de Portu-
gal : tout était disposé pour le dé-
part ; mais avant de s'expatrier,
elle pria M^{me}. de Thianges de la
présenter à M^{me}. de Montespan, sa
sœur, dame d'honneur de la reine.
« Que je n'aie pas à me reprocher,
écrivait M^{me}. Scarron le 30 juin
1666, d'avoir quitté la France sans
en avoir revu la merveille (1). »
La dame d'honneur, qui l'avait sou-
vent rencontrée à l'hôtel d'Albret,
étonnée de sa résolution, se chargea
de présenter un nouveau placet.
« Quoi, s'écria le roi, encore la vouve
Scarron ! » — « Sire, répartit
la dame d'honneur, il y a long-
temps que vous ne devriez plus en
entendre parler ; et il est étonnant

(1) Quelques biographes, saisis par M. Auger, reprochent à M^{me}. Scarron cet empressément pour voir une femme qui vivait dans un double adultère. Ils se sont trompés ; la beauté de M^{me}. de Montespan la rendait la merveille de la cour ; mais si elle était aimée du Roi à cette époque, c'était en secret ; il est même très-probable que leur commerce ne continuait que deux ans après (P. MONTESPAN.)

» que votre Majesté n'ait pas encore
 » écouté une femme dont les ancêtres
 » se sont ruinés au service des vo-
 » tres. » M. de Villeroi se joignit à
 M^{me}. de Montespan ; et la pension
 fut rétablie. M^{me}. Scarron, présentée
 par sa bienfaitrice, vint témoigner sa
 reconnaissance à Louis XIV, qui,
 joignant la grâce au bienfait, lui dit :
 « Madame, je vous ai fait attendre
 » long-temps ; mais vous avez tant
 » d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce
 » mérite auprès de vous ⁽¹⁾. » Le
 père Bourdaloue étant venu, en 1669,
 prêcher à Paris pour la première fois,
 ses sermons firent sur M^{me}. Scar-
 ron une impression profonde : déter-
 minée à s'éloigner peu à peu du
 monde, elle se mit sous la direction
 du sévère abbé Gobelin. Celui-ci,
 voyant que sa pénitente était recher-
 chée dans la société, lui enjoignit de
 garder désormais le silence. « Il m'a
 » ordonné, écrivait-elle, de me ren-
 » dre ennuyeuse en compagnie, pour
 » mortifier la passion qu'il a aperçue
 » en moi de plaire par mon es-
 » prit. J'obéis : mais voyant que je
 » bâille et que je fais bâiller les au-
 » tres, je suis quelquefois prête à
 » renoncer à la dévotion. » Heu-
 reusement pour ses amis, M^{me}. Scarron
 ne persista pas long-temps dans cette
 abnégation d'un genre nouveau :
 l'abbé Gobelin lui permit de rede-
 venir aimable ; et, parvenue aux
 grandeurs, elle se trouva même si
 importunée des respects que son
 nouvel état inspirait à ce directeur,
 qu'elle crut devoir donner sa con-
 fiance à un autre. « Je m'adressai,
 » dit-elle, pendant quelque temps au
 » père Bourdaloue ; mais ce saint et
 » savant prédicateur me déclara qu'il

» ne pouvait me voir que tou-
 » six mois, à cause de ses sermo-
 » En me privant du père Bourda-
 » je redoublai d'estime pour lui
 » la direction de ma conscience
 » tait point à dédaigner (1). »
 M^{me}. de Maintenon donna sa
 fiancée à Godet Desmarais, qu'
 évêque de Chartres. Depuis en-
 deux ans, le roi aimait en s
 M^{me}. de Montespan : la duchesse
 la Vallière, toujours maîtres
 titre, n'était plus l'objet univ
 ses affections. La nouvelle fav
 honteuse de ses premiers pas,
 chait à voiler les marques d'un
 veur dont elle rougissait enco
 lui fallait une personne tout-à-
 capable de garder un grand sec
 de diriger une éducation. Elle
 souvint de M^{me}. Scarron ; M^{me}.
 Thianges se chargea de pres
 ses intentions : Vivonne et d'
 d'Heudicourt la pressèrent d'
 ter ; et le 24 mars 1669, el
 pondit à cette dernière : « Si l
 » sants sont au roi, je le veux
 » je ne me chargerais pas san
 » pule de ceux de M^{me}. de M
 » pan : ainsi il faut que le roi n
 » donne ; voilà mon dernier
 Elle obéissait au roi ; mais el
 rait regardé comme avilissan
 mettre aux gages de M^{me}. de
 tespan. Une prière de Loui
 leva les obstacles, et M^{me}. S
 se chargea des enfants. Le p
 naquit en 1669 ; il ne vécut q
 ans. M^{me}. Scarron le pleura
 fit dire au roi : « Elle sait bien
 » il y aurait du plaisir à être

(1) Voltaire, *Siccle de Louis XIV*, ch. XXVII :
 « tenuit ce mot du cardinal de Fleuri.

(1) VIII. *Entretien*. M. de Châteauneuf-Gir-
 faire imprimer un monument de la directio
 de Maintenon, par le P. Bourdaloue : c'est
 truction générale donnée le 30 octobre
 le P. Bourdaloue à M^{me}. de Maintenon
 1819, in-18 de 36 p.; précieux opuscule
 nous plus grande prédication.

Le duc du Maine, né en
 uiv du comte de Vexin,
 Nantes et de M^{lle}. de
 donna à M^{me}. Scarron
 auprès de Vaugirard,
 iques, des chevaux; et
 x détourner l'attention,
 chez elle la petite d'Heu-
 pois marquise de Mont-
 partient qu'à M^{me}. Scar-
 connaître la vie mysté-
 le menait : « Je montais
 pour faire l'ouvrage des
 et des ouvriers, parce-
 llait pas qu'ils entrassent;
 ces ne mettaient la main à
 peur d'être fatiguées et
 lait ne fût moins bon.
 uvent de l'une à l'autre, à
 guisée, portant sous mon
 inge, de la viande; et je
 nequefois les nuits chez
 es enfants malade, dans
 te maison hors de Paris.
 is chez moi le matin par
 e de derrière; et après
 illée, je montais en car-
 r celle de devant, pour
 hôtel d'Albret ou de Ri-
 afin que ma société ordi-
 sût pas seulement que
 n secret à garder. On le
 peur qu'on ne le péné-
 me faisais saigner pour
 her de rougir (1). » M^{mes}.
 ges et de Sévigné donnent
 tails sur cette vie retirée.
 « Scarron, écrivait la pre-
 est une chose étonnante
 rie; aucun mortel, sans
 u, n'a de commerce avec
 i reçu une de ses lettres,
 me garde bien de m'en
 cause des questions infi-

» nies que cela attire (1). » M^{me}.
 Scarron conduisait quelquefois les
 enfants à la cour. Elle raconte qu'é-
 tant un jour restée dans l'anticham-
 bre, elle fit entrer la nourrice chez
 M^{me}. de Montespan. Le roi demanda
 à la villageoise à qui appartenaient
 ces enfants? « Ils sont sûrement,
 » répondit-elle, à la dame qui de-
 » meure avec nous; j'en juge par les
 » agitations où je la vois au moindre
 » mal qu'ils ont. » — « Mais qui
 » croyez-vous en être le père, reprit
 » le roi? — Je n'en sais rien, répartit
 » la nourrice; mais je m'imagine que
 » c'est quelque duc, ou quelque pré-
 » sident au parlement. » — « La
 » belle dame, dit M^{me}. Scarron, est
 » enchantée de cette réponse, et le
 » roi en a ri aux larmes (2). » Peu de
 mois après (mars 1673), le roi par-
 courant l'état des pensions, trouva
 deux mille fr. au nom de M^{me}. Scar-
 ron; il écrivit deux mille écus (3).
 Quand les enfants furent plus grands,
 M^{me}. Scarron les suivit à la cour.
 M^{me}. de Montespan l'avait goûtée:
 vive et pleine de ces saillies qui n'ap-
 partenaient qu'aux Mortemar, cette
 femme spirituelle avait apprécié la
 raison toujours sûre, l'esprit juste et
 orné, qui distinguaient M^{me}. Scar-
 ron. Toutes les deux trouvaient dans
 leurs entretiens un plaisir égal. Le
 roi, qui savait par M^{me}. de Montes-
 pan que la gouvernante de ses en-
 fants brillait dans les hôtels d'Albret
 et de Richelieu, où l'esprit n'était
 pas toujours exempt d'affectation,
 fut d'abord prévenu contre M^{me}.
 Scarron, qu'il regardait comme une

(1) Lettre de M^{me}. de Coulanges, du 26 décem-
 bre 1672. Voyez aussi la lettre de M^{me}. de Sévigné à
 M^{me}. de Grignan, du 4 décembre 1673.

(2) Lettre à M^{me}. d'Heudicourt, du 24 décembre
 1672.

(3) Lettre de M^{me}. de Coulanges, du 20 mars
 1673.

précieuse. « Je déplaisais fort au roi » dans les commencements, disait-elle depuis; il me regardait comme » un bel esprit, à qui il fallait des » choses sublimes, et qui était très- » difficile à tous égards. M^{me}. d'Heu- » dicourt lui ayant dit sans malice, » au retour d'une promenade, que » M^{me}. de Montespan et moi avions » parlé devant elle d'une manière si » relevée qu'elle nous avait perdues » de vue; cela lui déplut si fort qu'il » ne put s'empêcher de le marquer, et » je fus obligée d'être quelque temps » sans paroître devant lui (1). » Si le roi faisait mention d'elle à M^{me}. de Montespan, il ne l'appelait plus que *votre bel-esprit*. Cependant il revint peu à peu; et il comprit si bien, dit M^{me}. de Caylus, que l'on pouvait aimer sa conversation, qu'en ayant conçu une sorte de jalousie, il exigea de M^{me}. de Montespan de ne point causer avec elle, le soir, après qu'il l'aurait quittée. M^{me}. Scarron voyant qu'on ne lui répondait plus que par des monosyllabes : « J'entends, dit » elle en se retirant; ceci est un sa- » crifice. » Charmée de sa pénétration, M^{me}. de Montespan la retint, et les entretiens n'eurent plus de terme. M^{me}. Scarron, chargée plus particulièrement du duc du Maine que des autres princes, le conduisit *incognito* à Anvers, au mois d'avril 1674. Une jambe du jeune duc avait éprouvé un raccourcissement auquel on croyait qu'un médecin hollandais pourrait remédier. Il n'y parvint pas; et l'année suivante M^{me}. Scarron mena son élève aux eaux de Baréges, où il n'obtint que peu de soulagement. Cet enfant donnait chaque jour des preuves plus surprenantes d'un es-

prit prématuré. Le roi l'ayant raisonnable : « Il faut bien » sois, répondit le jeune pr. » une dame auprès de moi, » *raison* même. — Allez lui » prit le roi, que vous lui doi- » soir cent mille francs pour » gées (1). » Au retour d M^{me}. de Montespan pria le r mettre M^{me}. Scarron dans s particulier. Louis XIV, p plaisance pour sa maîtress refusa pas. Humilié de ce qu mière éducation avait été né craignait de rencontrer dan tres, surtout chez une fem supériorité qui l'offensait. mencent les brouilleries q longtemps le malheur de M^{me} ron. M^{me}. de Montespan, in et inégale, voulait être ob tout ce qui touchait à l'éduc enfants: M^{me}. Scarron, ne r sant que le roi pour maître être traitée comme une ami demandait avec instance « permit d'aller, loin de la c trouver le repos. Chaque j lait réconcilier deux femm comme l'a dit La Beaumelle vaient ni vivre ensemble ni se Fatigué de ces tracasseries ques, Louis XIV finit pa M^{me}. de Montespan : « Si » déplaît, que ne la chass » n'êtes-vous pas la maîtres Ce mot humiliant, que l Montespan se garda bien c jeta M^{me}. Scarron dans le d elle déclara qu'elle allait se puisque le roi la livrait prices de M^{me}. de Montesp ci craignit de la perdre; et que le roi se chargeât lu

(8) XI^e. *Entretien.*(1) *Lettre 1^{re} à M^{me}. de Saint-Germain.*(2) *Mémoires de La Fare.*

nier M^{me}. Scarron : il s'en lui promettait qu'à rendrait com. à lui ation des jeunes princes. toujours le désir de quit-), M^{me}. Scarron acheta, du roi, au mois de 174, la terre de Maint- érigée en marquisat, roi, peu de jours après, de Maintenon; et de plus porté d'autre nom. écrit-elle à M^{me}. de que le roi m'a nommée Maintenon, que j'ai eu é d'en rougir, et tout que j'aurais de plus omplaisances pour lui le porter le nom d'une m'a donnée (2). » Le le Montespan, effrayés lications de la semaine unnée 1675 (3), réso- séparer; et M^{me}. de quitta la cour (V. Mon- : roi fit appeler M^{me}. de our connaître jusqu'aux circonstances de ce dé- joignit ses efforts à ceux et de Montausier : elle ui, avec une énergie res- combien de semblables nuisaient à sa gloire. temps, lui dit-elle, où regrets succèdent à de issions : jetez les yeux mélites, et voyez comme uit. » Louis XIV avait

à l'abbé Gobelin, le 6 août 1674 : ne dans le dessein de les quitter à la

aveur fut plus déclarée, les cour- Madame de maintenant. (V. la e Sévigné, du 18 septembre 1680.) pas en 1676, comme Rulhière a e. V. l'Histoire de Bossuet, par Bonnet, t. II, note de la page 53, tre 360 de ma édition des Lettres ne, in-8°, t. III, p. 269.)

déjà commencé à revenir des pré- ventions qui l'avaient indisposé contre M^{me}. de Maintenon; les lettres, tout-à-la-fois simples et spirituelles, que celle-ci lui avait écrites à l'occa- sion du duc du Maine, avaient appris au roi que cette femme tant redoutée était l'ennemie de l'affecta- tion : cette conversation acheva de l'en convaincre, et la courageuse li- berté de M^{me}. de Maintenon inspira au monarque un sentiment profond d'estime mêlé de respect. De ce mo- ment, il rechercha les occasions de lui parler; et il paraît que de son côté, M^{me}. de Maintenon crut qu'elle avait reçu mission d'en-haut pour travailler à la conversion du roi : « Quand je commençai, disait-elle, à » voir qu'il ne me serait peut-être pas » impossible d'être utile au salut du » roi, je commençai aussi à être » convaincue que Dieu ne m'y avait » amenée (à la cour) que pour » cela, et je bornai là toutes mes » vues (1). » L'année suivante, M^{me}. de Montespan alla aux eaux de Bourbon; et M^{me}. de Maintenon resta auprès du roi. Laissons M^{me}. de Sévigné faire elle-même le tableau de la nouvelle situation de celle qu'elle désigne comme l'*amie de l'amie*. « Parlons de l'*amie*, elle est encore » plus triomphante; tout est soumis » à son empire; toutes les femmes- » de-chambre de sa *voisine* (M^{me}. » de Montespan) sont à elle; l'une » lui tient le pot à pâte, à genoux » devant elle; l'autre lui apporte ses » gants; l'autre l'endort; elle ne » salue personne (2). » Au retour de Bourbon, toutes les résolutions s'é- tant évanouies, M^{me}. de Montespan crut avoir repris son premier em-

(1) XI^e. Entretien.

(2) Lettre à sa fille, du 6 mai 1676.

pire ; mais sa beauté , jointe aux agréments de son esprit , ne faisait pas oublier M^{me}. de Maintenon , avec laquelle le roi continua d'avoir de fréquentes conversations : souvent il venait chez la *maîtresse* pour y causer avec l'*amie* , et il avait de la peine à dissimuler son regret , s'il ne l'y rencontrait pas. L'empressement de Louis n'était plus le même ; les soins qu'il donnait encore , étaient plutôt l'effet de l'habitude que l'expression d'un sentiment qui , une fois éteint , ne sait plus renaître. M^{me}. de Ludres , et ensuite M^{lle}. de Fontanges , avaient trouvé le moyen de plaire : M^{me}. de Montespan ne cessait de tourmenter le roi par les accès d'une jalousie inquiète ; et souvent M^{me}. de Maintenon , appelée pour rétablir le calme , devenait bientôt elle-même l'objet des hauteurs et des emportements de la maîtresse irritée. Chaque jour voyait renaître des scènes nouvelles , qui faisaient regretter à M^{me}. de Maintenon de n'avoir pas suivi plus tôt le parti de la retraite. « Je ne saurais comprendre , écrivait-elle à l'abbé Gobelin , que la » volonté de Dieu soit que je souffre » de M^{me}. de Montespan. Elle est » incapable d'amitié , et je ne puis » m'en passer ; elle ne saurait trouver » en moi les oppositions qu'elle y » trouve , sans me haïr ; elle me re- » donne au roi comme il lui plaît , » et m'en fait perdre l'estime : je » suis avec lui sur le pied d'une *bi- » zarre* qu'il faut ménager. Je n'ose » lui parler seule , parce qu'elle ne » me le pardonnerait pas ; et quand » je lui parlerais , ce que je dois à » M^{me}. de Montespan ne peut me » permettre de parler contre elle : » ainsi , je ne puis apporter aucun » remède à ce que je souffre (1). »

(1) Lettre à l'abbé Gobelin , de 1676.

Les traitements de M^{me}. de Montespan prirent encore un caractère plus grave. « Il se passe » M^{me}. de Maintenon , des » terribles entre M^{me}. de » Montespan et moi : le roi en » est témoin. » Cette lettre paraissait porter à une scène dont paraitrait Caylus. Elle dit que Louis ayant trouvé M^{me}. de Montespan , de Maintenon fort échauffée , voulut connaître le sujet de la discussion. « Si Votre Majesté » passe dans cette autre chambre , » dit froidement M^{me}. de Montespan , j'aurai l'honneur de le » lui prendre. » Le roi y alla : Louis lui peignit vivement l'injuste dureté de M^{me}. de Montespan envers elle. Mais Louis , qui aimait encore son ancienne maîtresse , se contenta de l'excuser , et calma cet orage. Il suffisait de ces querelles , sans renouvelées , pour justifier M^{me}. de Maintenon du reproche que ses ennemis lui ont fait d'avoir entraîné M^{me}. de Montespan à embrasser d'une dévotion mêlée de superstition pour mieux s'assurer l'affection du monarque. (*V. MONTESPAN.*) Au mariage de Mgr. de Vendôme (janvier 1680), le roi donna M^{me}. de Maintenon second d'atours de M^{me}. de La Dauphine. Ce moment , libre du joug de M^{me}. de Montespan , elle commença une existence indépendante et son crédit continua d'augmenter. « On me mande , écrit M^{me}. de Montespan , que les conversations » de sa Majesté avec M^{me}. de » Maintenon ne font que croître » et bellir ; qu'elles durent de » heures jusqu'à dix ; que Louis » va quelquefois faire une » visite ; qu'on les trouve » ensemble dans une grande chambre »

« visite finie, on reprend discours. Mon amie Coulanges) me mande bord plus la dame sans sans respect, et que les lui rendent la cour que leur font (1). » — « ami, écrit-elle encore, soins et d'attentions que pour elle; et, ce que j'ai es fois, elle lui fait con- pays tout nouveau; je le commerce de l'amitié conversation sans chicane ntrainte (2). » Mme. de voyant que le cœur du ppaît, engagea le vieux ars à demander la main : Maintenon; et piquée celle-ci, elle se réunit, ire, avec Louvois, Mar- is duc de la Rochefou- duchesse de Richelieu. nt auprès de la reine de devenir la maîtresse du aurait donc trois, dit un e de Maintenon. — Oui, Mme. de Montespan, om, cette fille (Mlle. de s) de fait, et vous de). » Tous les efforts de furent inutiles. La reine me. de Maintenon; elle ement qu'elle n'avait ja- bien traitée que depuis mie du roi était en faveur. leroyale, écrivait Mme. de on, vit dans une union it édifiante; le roi s'en- des heures entières avec le don qu'elle m'a fait de trait est tout ce qu'il y a

» en de plus agréable pour moi de-
 » puis que je suis à la cour: c'est
 » dans mon esprit une distinction
 » infinie. Mme. de Montespan n'a
 » jamais eu rien de semblable (1). »
 La reine mourut, le 30 juillet 1683, dans les bras de Mme. de Mainte- non. Celle-ci se retirait, lorsque le duc de la Rochefoucauld, plus occu- pé de la douleur de son maître que de la haine qu'il portait à la dame d'atours, la poussa dans l'apparte- ment du roi, en disant: « Ce n'est
 » pas le temps de le quitter; il a
 » besoin de vous. » Elle ne resta que peu d'instants avec Louis XIV, et revint auprès de Mme. la Dauphine, qu'elle suivit à Fontainebleau peu de jours après. « Ce fut pendant ce
 » voyage, dit Mme. de Caylus, que
 » la faveur de Mme. de Maintenon
 » parvint au plus haut degré: je vis
 » tant d'agitation dans son esprit,
 » continue-t-elle, que j'ai jugé de-
 » puis, qu'elle était causée par une
 » incertitude violente de son état,
 » de ses pensées, de ses craintes et
 » de ses espérances; en un mot son
 » cœur n'était pas libre, et son es-
 » prit était fort agité... Le calme suc-
 » ceda à l'agitation, et ce fut à la fin
 » du même voyage. » Serait-il per- mis de chercher, à l'aide de ce peu de mots, à pénétrer dans les senti- ments secrets de Mme. de Maintenon? Son amour pour les grandes choses avait trouvé à se satisfaire jusque-là dans l'amitié du roi, la reconnais- sance de la reine, l'estime de la France. A la mort de la princesse, l'ambition, que la Rochefoucauld qualifie d'*ardeur de l'ame* (2), se reveilla dans Mme. de Maintenon:

(1) Mlle. juin 1680. Voyez aussi les 19^{me} de la même année.
 la même, du 17 juillet 1680.
 Mme. de Saint-Germain, du 14 juin

(1) Lettre à Mme. de Saint-Germain, du 10^{me} novembre 1682.

(2) *Maximes*, 301.

il ne lui restait qu'un pas à faire ; toutes ses pensées furent dirigées vers les moyens de le franchir. Les illusions la séduisirent ; elle crut, parce qu'elle le désirait, que Dieu lui envoyait cette inspiration pour maintenir le roi dans la piété. Son imagination lui peignit les amis qu'elle pourrait servir, les malheureux qu'elle soulagerait ; et elle ne vit plus qu'une œuvre méritoire dans une action dont le mobile était la vanité. Dès lors elle reçut avec complaisance l'aveu de la tendresse du roi ; n'accorda rien à une amitié qui chaque jour prenait davantage la teinte de la passion, mais elle fit entendre qu'elle ne refuserait pas d'écouter des propositions qui pourraient se concilier avec la vertu. « A quarante-cinq ans, » écrivait-elle à M^{me}. de Frontenac, « il n'est plus temps de plaire ; mais » la vertu est de tout âge... Il n'y a » que Dieu qui sache la vérité... Il » me donne les plus belles espérances... Je le renvoie toujours » affligé, et jamais désespéré. . . » Ce dernier mot peint M^{me}. de Maintenon : si elle eût fait taire l'ambition, elle se fût retirée de la cour pour ne pas rester plus longtemps exposée à la plus séduisante des tentations. Le roi l'aimait ; il le lui dit : ils se donnèrent de mutuelles espérances ; et satisfaite enfin de l'avenir qui s'ouvrait devant elle, M^{me}. de Maintenon retrouva la tranquillité. La place de dame d'honneur de M^{me}. la Dauphine étant devenue vacante en 1684, le roi voulut y nommer M^{me}. de Maintenon ; elle refusa cet honneur, et elle pria même le roi de ne point en parler : mais Louis XIV en instruisit la cour dès le soir même. Ce refus fit beaucoup de bruit ; et comme le dit M^{me}. de Caylus : « on y vit plus de gloire

» que de modestie. » Le roi seul de ne point se remuer voulait ni garder le célibat dans un état qui avait troublé sa conscience : unigitime, mais secrète, av Maintenon, lui parut pacilier des intérêts si opposés de son projet à Louis XIV se jetant à ses pieds, le renoncer. Louis XIV, mécontent ordonna de se retirer : on ne laissa pas ignorer cette tance à M^{me}. de Maintenon » seulement pardonna à » dit Voltaire, mais après » dans les mouvements » que l'humeur brusque » inspirait quelquefois à » tre (1). » On a dit qu'elle avait reçu la bénédiction dans un des cabinets du roi des mains de M. de Harcourt évêque de Paris, en présence de Lachaise. Il paraît que les furent Montchevreuil, Louis de Forbin et Bontemps dit-on, n'y fut pas approuvé que de cette célébration incertaine que les circons l'accompagnèrent. Saint M^{me}. de Caylus pensent lieu dans l'hiver qui suivit la mort de la reine plus probable que ce ne fut en 1685 : Louis XIV n'édit à une femme qui lui aura une place qui l'aurait en dépendance de M^{me}. la Dauphine Voltaire recule cette date au mois de janvier 1686. Il restera au nombre des faits qui ne peut douter, quoiqu'il soit difficile d'en rapporter les circonstances, que à ce moment, M^{me}. de

(1) *Siècle de Louis XIV*, ch. xx

particulier, l'honorables : ctions nient appart r l'é. Elle occupait, au haut escalier de Versailles, un nt de plain-pied avec ces XIV, et se plaçait, à la dans la tribune réservée. Le roi ne l'appelait me ; et, par le respect imoignait, il en donnait à tous. Il passait chez rie de la journée ; et elle t un fauteuil en sa pré-sime se levait-elle un ins-Mgr. le Dauphin, où le ms, frère du roi, venaient visite. Mais, en public, aintemon ne prenait au-elle n'était plus qu'une la cour. « Je l'ai vue à Jean, dit Saint-Simon, habit chez la reine d'An-cédant absolument sa sa recalant partout pour es titrées, pour les fem-re d'une qualité distin-die, affable, parlant com-ersonne qui ne prétend i ne montre rien, mais posait fort (1). » M^{me}. de garda soigneusement le son état, dont elle ne pa-e secret que dans une seule s'étant présentée à la grandes-Carmélites qu'il ut qu'aux reines de France, la supérieure lui dit : vous savez nos usages ; ns à décider. » — « Ou-ours, ma mère, répondit Maintenon, ouvrez tou-He n'usait cependant pas, droits de reine ; car un

bref donné par le pape Innocent XII, le 28 octobre 1692, l'autorisait à entrer dans tous les monastères de France. Quant au roi, maître de son secret, il le laissa quelquefois échapper : Monsieur, étant entré chez lui, le trouva sur son lit, vêtu avec beaucoup de négligence, quoique M^{me}. de Maintenon fût présente. « Mon frère, dit-il, à la maibité » dont vous me voyez devant Ma- » dame, vous pouvez bien penser ce » qu'elle m'est. » Mignard avait peint M^{me}. de Maintenon en sainte Françoise romaine (1) : il chargea M^{me}. de Feuquières, sa fille, de demander au roi s'il pouvait mettre au portrait un manteau doublé d'hermine ; ce qui était la marque d'une haute dignité. « Oui, répondit le » roi ; sainte Françoise le mérite » bien. » Par un retour naturel sur elle-même, les premières pensées de M^{me}. de Maintenon se portèrent sur les demoiselles nobles et sans fortune. Elle en avait recueilli, en 1679, un certain nombre à Ruel dans un asile modeste. Le roi lui donna, en 1683, la maison de Noisy, dans le parc de Versailles ; et en 1685, voulant prendre part à une aussi belle œuvre, il fit construire, à Saint-Cyr, la maison de Saint-Louis, la dota de revenus considérables, et la fonda pour y élever deux cent cinquante filles nobles et pauvres. Ce bel établissement a subsisté jusqu'à la révolution. M^{me}. de Maintenon reçut un brevet de fondatrice ; et elle fut déclarée par le roi et par l'évêque de Chartres supérieure perpétuelle de cette communauté, pour le temporel comme pour le spirituel ; seulement elle obtint du roi de n'être pas nom-

de Saint-Simon, t. II, p. 70, éd. 1794.

(1) Voyez la Lettre de Mad. de Coulogne à Mad. de Sevigné, du 29 octobre 1694.

mée dans la médaille qui fut frappée pour consacrer le souvenir de cette fondation (1). Elle-même rédigea le règlement des dames de Saint-Louis, qui a paru sous le nom et avec l'autorité de l'évêque de Chartres : elle se réserva un appartement dans cette maison, et souvent elle venait s'y reposer des fatigues de la cour. Elle aimait à surveiller l'éducation des demoiselles; quelquefois même elle s'en occupait, et ne craignait pas de descendre dans les plus petits détails. « Rien ne m'est plus cher que » mes enfants de Saint-Cyr, disait-elle; j'en aime tout, jusqu'à leur poussière. Je m'offre avec tous mes gens pour les servir; et, je n'aurais nulle peine à être leur servante, pourvu que mes soins leur apprennent à s'en passer (2). » Racine, à sa prière, composa pour Saint-Cyr, *Esther* et *Athalie* (V. RACINE). Devenue l'épouse de Louis XIV, M^{me}. de Maintenon fut admise dans les secrets de l'Etat. Le roi travaillait chez elle avec ses ministres; les plus grandes affaires étaient discutées et se décidaient en sa présence; souvent même le roi lui demandait son avis, en ces termes : « Qu'en pensez-vous, votre *Solidité*? » ou s'il n'était pas d'accord avec son ministre, il disait en se retournant vers M^{me}. de Maintenon : « Contons la *Raison*. » Elle eut ainsi sur les affaires publiques une influence qui n'a pas toujours été heureuse : elle se livra trop facilement au penchant de la reconnaissance ou de l'amitié; et, à sa recommandation, des emplois importants ont pu être confiés à des hommes plus estimables qu'habiles. Elle ne sut pas se tenir constamment à l'abri des préven-

tions : des malheurs en suite. Chamillard, porté à la direction de Saint-Cyr au ministère des finances et de Villeroy remplaçant Catinet, peuvent en être des exemples, mais si elle fut trompée, XIV crut que d'un homme il formerait un ministre; que de son cabinet de les, il pourrait diriger les opérations de ses généraux; aurait de l'injustice à imputer à M^{me}. de Maintenon les résolutions d'un faux système, et à lui reprocher des calamités publiques causées par de fautes personnelles. Qui d'ailleurs assurer qu'elle souvent donné de bons conseils ne furent point suivis? La presque maternelle que Maintenon portait au duc l'entraîna trop loin : elle sur les véritables intérêts la cause des princes légitimes fut celle de la France; engagea Louis XIV à faire tout ce qui ne put lui survivre; testaments accusèrent M^{me}. de Maintenon d'avoir contribué à la révocation de l'édit de Nantes : retenti de leurs plaintes : aujourd'hui la mémoire de la femme illustre est l'objet de la médisance des descendants de ses ennemis réfugiés. Elle desira comme la plupart de ses contemporains, de voir tous les Français dans l'exercice d'une liberté, à l'ombre du même soleil; même que Louis XIV, elle fut trop facile aux nombreuses versions que les gouvernements ne cessaient d'annoncer; il fut toujours loin de sa pensée d'être permis d'employer la violence pour arracher des c

(1) X^e. Entretien.

(2) Lettres des 22 juillet et 24 octobre 1686.

té la première à blâmer ces
 les qui accuseront éternel-
 ouvois. On la voit arrêter
 nconsidéré de son frère.
 maltraitez les huguenots,
 t-elle ; ayez pitié de gens
 malheureux que coupables :
 dans les erreurs où nous
 té nous-mêmes, et d'où la
 e ne nous aurait jamais ti-
 l faut attirer les hommes
 douceur et par la charité. »
 à Mme. de Saint-Geran,
 t 1684 : « Il ne faut point
 ter les choses ; il faut con-
 et non pas persécuter. »
 même la défense des hu-
 mais le roi lui ayant dit
 blait qu'un resté d'attache-
 r son ancienne religion la
 elle reconnut que ses efforts
 impuissants. « Ruigny (1)
 aitable, écrit-elle à Mme. de
 nac ; il a dit au roi que j'é-
 e calviniste, et que je l'a-
 té jusqu'à mon entrée à la
 Ceci m'engage à approuver
 oses fort opposées à mes
 ents. » Rulhières porte la
 on jusqu'à accuser Mme. de
 on d'avoir excité le roi à
 er les huguenots, afin que M.
 é son frère (2) pût ache-

ter des terres à meilleur marché (1).
 Pour étayer cette calomnie, il ne
 craint pas de rapprocher des lettres
 qui n'ont entre elles aucun rapport.
 Après avoir écrit, en 1676, à l'abbé
 Gobelin que résolue à quitter la cour,
 elle tâchait d'obtenir encore quel-
 que bienfait du roi, Mme. de Main-
 tenon ajoute en plaisantant : « Je
 » deviens la plus intéressée créature
 » du monde, et je ne songe plus qu'à
 » augmenter mon bien. » Cinq ans
 après (le 22 octobre 1681) elle é-
 crit à son frère, à qui elle venait de
 faire obtenir une somme importante
 sur la ferme générale : « Cent huit
 » mille livres que vous toucherez me

» votre. C'est une aventure personnelle... qui ne se
 » communique point. » D'Aubigné fut successivement
 gouverneur de Belfort, de Cognac, du Berri et d'Ai-
 gues-Morte, après la mort du marquis de Vauven-
 sargues. Mme. de Maintenon lui obtint le cordon de l'ordre
 du Saint-Esprit, à la promotion de 1686 : toutes ces
 grâces ne lui suffisaient point, il aurait voulu être
 maréchal de France. Mme. de Maintenon lui écrivait
 à ce sujet, le 27 septembre 1685 : « Je ne pourrais
 » vous faire connétable, quand je le voudrais ; et
 » quand je le pourrais, je ne le voudrais pas. Je suis
 » incapable de rien demander de déraisonnable à celui
 » à qui je dois tout. » M. d'Aubigné épousa, en 1678,
 Geneviève Pietre, fille d'un procureur du roi de la
 ville de Paris. Il eut de ce mariage, une fille, que
 Mme. de Maintenon éleva comme la sienne. Elle la
 maria, en 1698, au comte d'Ayen, depuis maréchal
 de Noailles. Ce fut à cette occasion qu'elle donna à
 sa nièce sa terre de Maintenon, qui appartenait encore
 aujourd'hui à la maison de Noailles. Spirituel, mais
 in conséquent, le comte d'Aubigné faisait continuel-
 lement souffrir sa sœur par les plus ridicules incartades.
 Saint-Simon prétend même qu'il traitait le roi de
 beau-frère. Mme. de Maintenon finit cependant par
 obtenir de lui qu'il se retirerait dans la communauté
 de Saint-Sulpice, où l'on travaillait sans fruit à lui
 donner une dévotion à laquelle il n'était nullement
 appelé. On voit, dans le journal manuscrit de Dan-
 geau, que d'Aubigné mourut à Vichy, le 22 mai 1703.

1. marquis de Ruigny, depuis comte
 de Ruigny, député à la cour par les pro-
 vince. (Voy. GALLOWAY, t. XVI,

2. d'Aubigné, frère de Mme. de Mainte-
 non 1633, il n'eut avec sa sœur d'autre
 celui d'une commune origine. Aimant le
 dissipation, il dépassait follement les
 sa sœur obtenait pour lui de la bonté du
 roi insatiable lui faisait sans cesse for-
 ra qui ne pouvaient être satisfaits. « Il y
 lui arrivait-elle, que nous étions bien
 sa et l'autre du point où nous sommes au-
 nos espérances étaient si peu de chose,
 nous nous trouvant à présent quatre fois plus,
 bants ne seraient pas encore remplis !...
 ne le nécessaire et le commode ; tout le
 que cupidité. » (Que mon état présente,
 de ailleurs, ne trouble point la félicité du

(1) On reproche à Mme. de Maintenon d'avoir
 écrit à son frère, le 19 décembre 1681, de lui en-
 voyer une jeune parvute qu'elle voulait convertir,
 ajoutant : « Il n'y a plus d'autre moyen que la vio-
 » lence. On sera si alligé dans la famille, de la con-
 » version de Marçay, qu'on ne me confiera plus per-
 » sonne. Il faudrait donc que vous obtinssiez d'elle
 » de m'écrire qu'elle veut être catholique. Vous
 » m'envieriez cette lettre ; j'y répondrais par une
 » lettre de carbet, etc. » Quelle violence que celle
 qui aurait été précédée d'une prière de la part de la
 personne contrainte ! N'est-il pas d'ailleurs très-nat-
 urel que Mme. de Maintenon, persuadée qu'il n'y a
 de salut que dans la religion catholique, cherché à
 convertir une jeune parvute ? et ne faut-il pas se
 reporter à l'esprit religieux du XVII^e siècle, pour
 juger sainement de cette action ?

» consolent : vous ne sauriez mieux
 » faire que d'acheter une terre en
 » Poitou; elles vont s'y donner par la
 » fuite des huguenots. » Et d'après
 ces deux passages, dont le second a
 été écrit quatre ans avant la révoca-
 tion de l'édit de Nantes, Rulhières
 peint M^{me}. de Maintenon comme une
 femme qui, non contente de vendre
 son crédit, cherche, pour une spé-
 culation atroce, à sacrifier un mil-
 lion de Français. Ce brillant écri-
 vain a plus d'une fois altéré des
 dates, et fait des rapprochements
 forcés, dans l'intérêt du système qui
 l'avait séduit. M^{me}. de Maintenon ac-
 cueillit d'abord M^{me}. Guyon à Saint-
 Cyr; mais cette dame y ayant répand
 du ses opinions sur le quietisme,
 la fondatrice rompit tout commerce
 avec elle. (V. GUYON.) On a aussi re-
 proche à M^{me}. de Maintenon d'avoir
 facilement abandonné ses amis. (V.
 FÉNÉLON et RACINE.) A l'égard du
 premier, si la soumission qu'elle de-
 vait comme épouse, l'obligea de ne
 plus voir un homme qui avait en-
 couru la disgrâce du roi, elle n'en
 prit pas moins une part bien vive à
 son malheur. « Vous savez, dit-elle,
 » les peines que j'ai eues sur M. de
 » Cambrai; j'en eus un si grand
 » chagrin, que le roi, quoiqu'il m'en
 » eût su d'abord mauvais gré, ne
 » put s'empêcher de me dire, en
 » voyant mon affliction : — Eh bien,
 » Madame, il faudra donc que nous
 » vous voyions mourir pour cette af-
 » faire - là (1) ! » Saint-Simon re-
 proche comme un crime à M^{me}.
 de Maintenon d'avoir cherché à se
 faire déclarer reine. Ce desir semblait
 dicté par la vanité; mais il pouvait
 aussi provenir de la crainte qu'éprou-
 vait M^{me}. de Maintenon qu'on ne la

mit au rang des con-
 reste, rien n'est moi-
 l'assertion de Saint-Si-
 rous, à cet égard, con-
 cument qui n'est pas
 prix. C'est une répons
 de Saint-Cyr à La Be-
 l'avait priée de consult
 les traditions conservé
 son de Saint-Louis. La
 le manuscrit original :
 » paru que M^{me}. de Ma-
 » le moindre desir d
 » reine; l'attrail de la
 » rait déplu; la jalous
 » des princes auraien
 » un plus grand tourn
 » pu avoir quelques se
 » elle aura été tranqui
 » ses directeurs les au
 » Se promenant un jou
 » de Glapion dans un
 » teux du jardin : —
 » point délicate, lui c
 » vous vous fatiguez vo
 » n'êtes point comme
 » C'est que je ne suis
 » reprit M^{me}. de Main
 » seulement élevée (1)
 ficile de croire que M^{me}
 non, qui a mis tant d
 truire toutes les preuve
 riage; qui, en 1713
 dans cette seule vue, t
 tres que l'abbé Gobeli
 crites, ait été capable
 triges que lui prête
 Arrivée au comble de
 elle dut éprouver quel
 ces; sa vanité dut en
 satisfaite; mais l'ennui
 sement lui firent bient

(1) On trouve aussi cette répétition.

(2) Cette date nous est donnée par M^{me}. de Glapion avait écrite à l'occasion de l'instruction de Bourdaloue. L'original est en tête de l'ouvrage.

(1) VII. Entretien.

liberté d'une vie privée. Mais plus ; je voudrais être disait-elle à son frère , était par ce mot si connu : « donc parole d'épouser le roi ? » Elle a bien peint son ame dans une lettre à M^{me}. de la Maisonfort, et seule, a dit Voltaire, ser les ambitieux : « Que vous faire voir l'ennui des grands !... Ne voyez-que je meurs de tristesse fortune qu'on aurait eu imaginer, et qu'il n'y a que de Dieu qui m'empêche d'aller ? J'ai été jeune et goûté des plaisirs ; j'ai partout dans un âge un avancé ; j'ai passé des ans le commerce de l'esprit venue à la faveur, et proteste que tous les états n'ont rien de si affreux, une in-une lassitude, une envie d'être autre chose, parce que cela rien ne satisfait en- » — « Je vous envie la saine, votre tranquillité, à M^{me}. de Saint-Gerain ; mais plus surprise que la fortune soit descendue du ciel pour vivre avec plus de liberté le roi vieillissait ; tous les états étaient usés pour lui ; M^{me}. de Maintenon ne pouvait le distraire des chagrins, et se précipitèrent sur la fin de sa vie. Quel supplice, disait-elle, d'avoir à amuser une femme qui n'est plus amusée. Regardant à Marly des états languissantes : « comme moi, dit-elle le Caylus, elles regret-bourbe. » Louis XIV, mort, appela le duc d'Or-

léans, et il lui recommanda M^{me}. de Maintenon, à laquelle il adressa les adieux les plus tendres : « Je ne regrette que vous, lui dit-il ; je ne vous ai pas rendue heureuse, mais tous les sentiments, d'estime et d'amitié que vous méritez, je les ai toujours eus pour vous : l'unique chose qui me fâche, c'est de vous quitter ; mais j'espère vous revoir bientôt dans l'éternité (1). » Le roi perdit connaissance le 30 août 1715 ; et M^{me}. de Maintenon, d'après les conseils du maréchal de Villeroy, se retira à Saint Cyr. On lui a justement reproché d'avoir quitté le roi avant qu'il eût expiré. Le maréchal de Villeroy craignait sans doute que M^{me}. de Maintenon ne devint l'objet des outrages d'un peuple qui osa, peu de jours après, insulter les restes de Louis XIV (2). Un courrier du maréchal faisait connaître, d'heure en heure, à M^{me}. de Maintenon, l'état du roi. Enfin, le dimanche 1^{er}. septembre 1715, M^{lle}. d'Aumale entra chez elle, et lui dit : « Madame, toute la maison consternée est à l'église. » M^{me}. de Maintenon s'y rendit aussitôt ; et elle assista à l'office des morts. Peu de jours après, le duc d'Orléans, régent du royaume, vint lui rendre visite ; elle lui promit de ne plus s'employer qu'à prier Dieu pour le bonheur de la France. Le régent lui continua la pension de 48,000 liv. que le feu roi lui faisait sur sa cas-

(1) Boulduc, premier apothicaire du roi (Voyez BOUTDUC), répandit contre M^{me}. de Maintenon, une calomnie atroce, dont on ne parlerait pas ici, si elle n'avait été répétée par Saint-Simon. Il prétendit qu'après ces dernières paroles du roi, M^{me}. de Maintenon se retourna du côté des courtisans, et dit : « Voyez le beau rendez-vous qu'il me donne : cet homme-là n'a jamais aimé que lui-même. » Ce fait n'est ni prouvé ni vraisemblable.

(2) « Il n'y avait pas de sûreté pour elle à Paris, » dit M^{me}. de Bayeux.... Vers les derniers temps, elle n'osait plus y aller dans son équipage. »

sette ; et il fit insérer dans le brevet que son rare désintéressement lui avait rendu cette pension nécessaire. Madame, mère du régent, vint aussi la voir ; circonstance qui suffirait seule pour prouver le mariage. La reine d'Angleterre s'y rendit également dans le plus grand deuil. Retirée à Saint-Cyr , M^{me}. de Maintenon fit vendre ses chevaux ; elle renvoya ses domestiques , ne gardant que deux femmes pour la servir. Elle suivit tous les exercices religieux , se contenta de l'ordinaire de la maison , et se soumit , comme une simple dame , à l'autorité de la supérieure. Sa pension devint le patrimoine des pauvres. Pierre-le-Grand étant venu en 1717 à Paris , rendit visite à M^{me} de Maintenon. Elle le reçut étant sur son lit : le czar ouvrit les rideaux , afin de la mieux considérer ; et il lui fit adresser la parole par son interprète. M^{me}. de Maintenon mourut au milieu des dames de Saint-Louis , le 15 avril 1719. Elle a été inhumée à Saint-Cyr , dans un caveau que le duc de Noailles a fait construire au milieu du chœur. L'épithaphe qui a été gravée sur sa tombe , est l'ouvrage de l'abbé de Vertot. Aucun éloge funèbre ne fut alors prononcé ; et ce ne fut qu'en 1786 , à l'occasion de la fête séculaire de la maison de Saint-Cyr , que des hommages publics furent rendus à sa mémoire (1). Le tombeau de M^{me}. de Maintenon , détruit pendant la révolution , a été rétabli , en 1802 , par les soins des chefs du Prytanée de Saint-Cyr. Les circonstances qui ont environné la jeunesse

de M^{me}. de Maintenon eut une grande influence sur le reste de sa vie. Douée d'une âme ferme et élevée , elle ne reçut d'autre éducation que l'avantage d'un beau nom et d'anciens succès. Dès ses premiers pas dans le monde , elle éprouva le besoin de mériter le nom que la fortune avait accordé. De là cet amour-propre d'acquiescer à l'irritable , qu'il avait plus de cette inébranlable volonté que de ces distractions et les amusements au plaisir de s'entendre louer , porté jusqu'à l'affectation de respecter les bienséances , de même pour elle seule. « Il n'y a rien de si facile , » disait-elle , que je n'eusse pu pabler de tenter et de réussir pour acquérir le nom d'homme de bien (1). » Cette soif de considération , est le trait distinctif du caractère de M^{me}. de Maintenon. Elle lui dut plusieurs de ses succès , et elle y puisa tous ses défauts. On a pu remarquer en elle une faiblesse de religion , d'honneur , et d'ambition ; et , pour servir d'une expression de M^{me}. de Maintenon : « La considération a été tout sa fin et son moyen. » Mais que cette maxime de son précepte ait toujours dirigé son action , n'est plus *habile* qu'une *irréprochable*. » Voici comment elle la développe elle-même : « Je ne voulais pas être aimée en public , mais bien de qui que ce fût ; je ne voulais pas l'être de tout le monde , mais bien de ceux qui m'ont honoré ; je ne voulais pas noncer mon nom avec adulation , mais avec respect , jouer un rôle de sonnage , et sur-tout être aimé par les gens de bien : c'était mon idole. J'en suis peut-être encore plus présentement par l'exci-

(1) *Eloge de M^{me}. de Maintenon ; discours prononcé à Saint-Cyr , le second jour de la fête séculaire , en 1786 ; par M. François , prêtre de la mission , Paris , chez la veuve Hermaut , 1787 , in-8o , de 78 pages.*

(1) IV^e. *Entrée.*

r, comme si Dieu m'eût dit sa colère : Tu veux de la et des louanges ; eh bien, tu iras jusqu'à en être rassasié. » M^{me}. de Maintenon sa de bonne heure la pratique des religieuses : on ne peut lettres, ses entretiens, et les me Bourdaloue et Godet des lui adressèrent, sans demeurer vaincu qu'elle était dirigée : véritable piété. On la vit à l'amer les motifs qui l'avaient fait agir, comme une autre déploré de premiers écarts. « Il n'y a rien de plus opposé à la vertu, disait-elle, que cet air dans lequel j'ai usé ma jeunesse ? C'est le péché de Luce, et le plus sévèrement puni par Dieu jaloux qui se plaît à se venger aux superbes (2). » Telle fut M^{me}. de Maintenon : mais elle eut justice qu'après d'un petit nombre de ses contemporains. Son infortune froissa les uns, et les autres, lui créa partout des ennemis. M^{me}. de Montespan et elle ; les femmes qui prétendaient encore au cœur du roi ; les jaloux de la confiance qu'on accordait ; les princesses humilées et réprimandées ; les ministres de voir leur crédit partagé et traversé ; la maison d'Orléans qui lui attribuait la défaveur dans laquelle son chef était tombé et qui regardait la fortune du Maine comme son ouvrage : jansénistes et quietistes, réunis contre elle, lui reprochaient les maux et les revers qu'elle avait fait subir à la France. M^{me}. de Bavière, Saint-Simon et La Fare, furent les premiers à ces préventions, et ils rem-

plirent leurs écrits des accusations que la haine leur dictait. Saint-Simon eut sur l'opinion une influence d'autant plus grande, que ses écrits conservés long-temps dans le secret semblaient contenir des vérités dont on redoutait la publication. Une réputation méritée d'honneur et de vertu donnait plus de poids à ses assertions ; et ce qui n'était que causticité, s'attribuait à la sévérité de ses mœurs. Duclos et Marmontel le lurent sans précaution : ils adoptèrent trop souvent des récits que la prévention avait envenimés. Voltaire, toujours judicieux, quand il n'a pas intérêt à cesser de le paraître, fut plus juste envers M^{me}. de Maintenon : il la représente « ne s'empressant jamais de parler d'affaires d'état, paraissant toujours les ignorer, rejetant bien loin tout ce qui avait la plus légère apparence d'intrigue et de cabale ; beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernait, que de gouverner ; ménageant son crédit, et ne l'employant qu'avec une circonspection extrême. » Voltaire avait vécu avec les contemporains de M^{me}. de Maintenon : les Mémoires de Saint-Simon ne lui étaient pas inconnus ; mais il se défia prudemment de la prévention d'un écrivain que la passion dominait tellement, qu'à ses yeux Fénelon n'est lui-même qu'un homme fin et adroit, qui n'arriva qu'à l'aide de l'intrigue (1). La Beaumelle a publié les *Lettres* de M^{me}. de Maintenon, qui sont les meilleurs mémoires de cette femme célèbre : elles présentent, dit Voltaire, « un caractère de naturel et de vérité, qu'il est presque impossible de contre-

Entretien.
d.

(1) Voyez l'article *Fénelon*, t. X, des Œuvres de Saint-Simon, p. 2, ed. de 1791.

» faire (1). » Il ne faut pas y chercher le genre d'agrément qui distingue les lettres de M^{me}. de Sévigné : cette dernière paraît causer plutôt qu'elle n'écrit ; elle aime à raconter , et multiplie les récits. M^{me}. de Maintenon fait peu de narrations ; elle se contente d'indiquer une anecdote que connaît son correspondant : mais brève , claire et précise , elle se fait remarquer par des réflexions justes et profondes , que souvent l'auteur des *Maximes* n'aurait pas désavouées. La première édition de ses lettres a paru en 1752, Nancy, 2 vol. in-12. C'était une sorte d'essai. La Beaumelle en donna une beaucoup plus étendue, Amsterdam, 1756, 9 vol. in-12. Une nouvelle édition a été publiée en 1807, chez Léopold Collin, 6 vol. in-12 : elle est précédée d'une excellente notice par M. Auger. L'éditeur a rétabli des altérations que La Beaumelle s'était permises , et qui auraient été déjà signalées , en partie , par l'abbé Millot, dans ses *Mémoires politiques et militaires*. Cette édition contient un assez grand nombre de lettres non encore imprimées ; mais l'éditeur en a négligé d'autres qui avaient paru dans l'édition d'Amsterdam. Une nouvelle édition donnée en 1815, en 4 vol. in-8°. ou in-12., n'est que la réimpression partielle de celle de 1807. A la suite des Lettres , on trouve quelques opuscules de M^{me}. de Maintenon. Elle a aussi composé l'*Esprit de l'Institut des filles de Saint-Louis* : elle fit paraître ce petit ouvrage vraiment admirable , sous l'approbation de Godet des Marais , évêque de Chartres , 1699, in-12 , et 1711 ; réimprimé par M. Renouard , in-18 et in-12 ,

en 1808. Les dames de nous ont conservé quelques *Entretiens* de M^{me}. de N. Ils donnent d'elle une idée qui voit à quel point elle était des grandeurs que d'abord ambitionnées : ils sont étonnés de vérité que l'on contrefaire. Il faut placer Caylus au premier rang des qui nous ont fait connaître Maintenon. Ses *Souvenirs* tableaux les plus vrais de Louis XIV ; et elle y a recueilli ce qu'elle avait recueilli avec sa tante. (V. CAYLUS) Beaumelle publia aussi, en *Mémoires de M^{me}. de M* Amsterdam, 6 vol. in-12. Il a cherché à répandre un ouvrage un intérêt romanesque discredite l'histoire : son coupé , et semé d'épigrammes son lecteur dans une juste Il est cependant certain qu'elle a eu sous les yeux des manuscrits importants , et que de Saint-Cyr avaient mis à la disposition des manuscrits précieux prudent de ne pas s'en aveugler au témoignage de l'écrivain , il ne faut cependant dédaigner entièrement. Ces firent mettre leur auteur à la (V. BEAUELLE) Caraccioli en 1786 une *Vie de M^{me}. de N*, 1 vol. in-12. C'est un ouvrage plutôt qu'une histoire il était réservé à une femme de donner l'ouvrage qui fait apprécier M^{me}. de N. Suard , après avoir mis en 1808 , une *Lettre sur Maintenon , écrite par elle à une amie* (in-8°. , de N.) a publié , en 1810 , *M^{me}. de N. peinte par elle - n*

(1) *Secte de Louis XIV.*

entretiens, où sont mis à contribution la série des événements de sa vie : on lement le regret de voir de ce livre s'est renouée une continuelle apologie. L'Aussonne a donné une *M^{me}. de Maintenon*, 2 vol. in 8°. On n'en a pour ne rien omettre. On a fait de *M^{me}. de Maintenon* le sujet d'un roman historique 1806. Cet ouvrage tous les défauts inséables de ce genre ; et l'on ne regretter qu'un aussi beau pas craint de mêler à les récits fabuleux, que légers sont trop faciles à confondre avec la vérité. Warin a aussi fait de *M^{me}. de Maintenon* un roman.

M—X.
ELLE (PIERRE), né en 1700, d'un riche marchand d'Autun, associé dans une maison de soierie, en 1789. Sans talent, il n'avait été que l'élève d'une figure agréable et avantageuse. La révolution développa ses inclinations. Deux partis s'étaient formés dans la patrie : l'un désirait la France à la France ; l'autre rester sous la domination étrangère, moins nombreux, tombé dans une fusillade (1790), à la suite de laquelle il retourna en Italie, l'autorité se divisant en deux factions : celle des forcés démanchés et celle des modérés. Maintenant un des chefs de la première était lié, peu d'années avec Duprat le cadet (*V. II*, 310), qui, joignant

un esprit plus cultivé à un tempérament doux et flegmatique, montra toujours plus de modération. Mainvielle devint tout-à-coup un autre homme : sa timidité se changea en audace ; sa voix grêle devint criarde, et sa démarche efféminée prit une attitude soldatesque et menaçante. Ce fut chez Duprat que se tinrent les conciliabules, où l'on prépara tous les projets tendants à plonger le Comtat dans l'anarchie et le deuil. Duprat rédigeait les adresses et les proclamations ; Tournai, rédacteur d'un journal, les insérait dans sa feuille, et Mainvielle dirigeait l'exécution. Elu successivement officier-municipal, et membre d'une assemblée électorale, qui offrit dès-lors, en petit, le modèle de la tyrannie conventionnelle, on le vit figurer dans toutes les scènes désastreuses de la révolution. Il fut un des instigateurs des *pendaisons* du 11 juin 1791, et joua le premier rôle dans le vol de l'argenterie des églises. Carpentras, rivale d'Avignon, tenait pour l'ancien gouvernement ; et les diverses communes de la province s'étaient prononcées pour l'une ou l'autre de ces deux villes. La guerre contre Carpentras ayant été résolue par l'assemblée électorale de Vaucluse, on forma une armée de déserteurs et de gardes nationales, dont on donna le commandement à un chevalier Patrix, homme obscur, dont Mainvielle fut le lieutenant, ainsi que Rovére et Duprat l'ainé. Patrix ayant été massacré dans une émeute, les meneurs lui donnèrent pour successeur Jourdan *Coupe-tête*, homme stupide et grossier, qu'ils s'étaient flattés avec raison de gouverner à leur gré, et qui, tout-à-fait dépourvu de jugement et de capacité, n'était susceptible d'une certaine énergie lé-

roce que dans l'état d'ivresse, où il se trouvait fréquemment (*V. Jourdan*, XXII, 57). Les exploits de ces *braves brigands*, comme ils se nommaient eux-mêmes, se bornèrent à ravager les campagnes des environs. Carpentras leur résistait sans peine; et la majorité des habitants de cette ville, tout en refusant de s'allier aux Avignonnais, avait voté pour la réunion à la France. Quoique plusieurs communes eussent imité son exemple, une assemblée représentative cumulait tous les pouvoirs dans le haut-comtat, où elle agissait en sens inverse de l'assemblée électorale. Une scission s'étant opérée dans celle-ci, la plupart de ses membres allèrent siéger dans un bourg voisin d'Avignon; et une faible minorité, restée dans cette ville, se réunit à la municipalité, qui, ayant toujours désapprouvé une guerre funeste et non moins ridicule, rappela le détachement qu'elle avait été obligée de fournir, refusa d'envoyer son contingent de munitions et d'argent, exclut de son sein Mainvielle, Duprat le cadet, Lescuyer, secrétaire de la commune, et destitua quelques autres fonctionnaires qui figuraient parmi les chefs de l'assemblée électorale ou de l'armée de Jourdan. Mainvielle, et Tournal son ami, furent alors députés pour aller solliciter des secours auprès des départements voisins. Arrêtés à Tarascon, avec des lettres pour les commandants des gardes nationales de Nîmes et du Gard, ils furent bientôt relâchés. Enfin, après quatre mois de brigandages et d'atrocités, la paix fut rétablie momentanément dans le malheureux Comtat, lors de l'arrivée des médiateurs envoyés par la France (*V. Lescène - Desmaisons*, XXIV, 276). Revenu dans Avignon, Main-

vielle se montra le plus sévère de la municipalité, pour une insurrection, pour payer aux soldats de Jourdan un indemnité de quarante sous et le 20 août 1791, accablé par Tournal, et de Duprat, le commandant de la garde nationale, força l'hôtel-de-ville, les registres, afin d'annuler la constitution qui l'avait expulsée de la municipalité, fit arrêter plus de cinquante membres, et un grand nombre de citoyens, qu'il envoya en prison dans le palais d'Arles, venant de s'emparer de la troupe de brigands. Les commissaires français et les juges qu'ils avaient requis pour le champ libre aux assassins, furent que Duprat jeune et Rovère allèrent à Paris, pour y intervenir auprès des amis les jacobins, les autres, livrèrent à tous les excès. Cette circonstance, que porta un coup de sabre au drapeau de la poste aux lettres, refusé de lui remettre la somme due à une heure indue. Ces nouveaux commissaires, au nom du roi, mettre à exécution le décret de l'assemblée qui avait réuni Avignon à la France. Les anarchistes, avec peine leurs victimes de leur échapper, répandirent qu'une malle contenant des bijoux déposés au moment de la disparition avait disparu. Cette nouvelle forma une émeute dans la populace. Un attroupement se forma, le 16 octobre, dans la rue des Cordeliers. Lescuyer, les jacobins voulaient sacrifier à la haine sourdement d'être un voleur. Il se rend au lieu de la manifestation, pour se justifier et se faire entendre au mi-

les cris d'une ! le-
 rie. On l'ai
 on l'assomme a o
 de tabourets, et ce crim
 al des plus terribles désor-
 mît les brigands sonnent
 , et ferment les portes de
 le nombreuses arrestations
 s; et dans la même nuit 60
 s de tout âge, de tout rang,
 rie sont massacrés à coups
 et de barres de fer dans la
 rie des prisons du palais, et
 s d'une hauteur de plus de
 s, au fond d'une tour anti-
 e lendemain, morts ou res-
 core, on accabla leurs corps
 s et de chaux (1). Main-
 vernat, Duprat l'ainé, ont été
 par la voix publique d'avoir
 ces horribles exécutions, et
 désigné les victimes. Le juge
 inscrivait les noms, inter-
 pour la forme, et pronon-
 cence de mort : un apo-
 beau-père de Duprat jeune,
 et distribua lui-même aux
 ix, une potion enivrante,
 es animer au carnage. Parmi
 se distinguent Jourdan
 Lescuyer, à peine âgé de 15
 assassins, ayant fait cou-
 n plancher, le fond de la
 flattaient d'avoir ainsi fait
 tre toutes les traces de leurs
 ; mais quelques prisonniers,
 s à leur fureur, se réfugiè-
 res des commissaires fran-
 i accueillirent leurs plaintes
 ULOT et LESCÈNE - DESMAI-
 Mainvielle, et la plupart de
 aplices, furent incarcérés :
 rimes étaient constatés ; un
 l spécial devait les juger : un

nombre infini de témoins avaient
 été entendus ; mais les Duprat étaient
 libres, l'un à Marseille, l'autre à Paris,
 et tous les deux intriguaient pour ob-
 tenir une amnistie que l'assemblée
 législative leur accorda le 19 mars
 1792. Ce décret sauva la vie et ren-
 dit la liberté à une trentaine de scél-
 érats. Au mois d'avril, Mainvielle,
 Jourdan, les Duprat, et tous leurs
 compagnons, furent ramenés en
 triomphe dans Avignon par deux
 administrateurs des Bouches - du-
 Rhône, et par une armée de gardes
 nationales de ce département. Quel-
 ques mois plus tard, Rovère et Du-
 prat jeune furent nommés députés
 à la Convention nationale : Main-
 vielle, n'étant que suppléant, n'alla
 siéger dans cette assemblée qu'en
 avril 1793, après la démission de
 Rebecqui. En arrivant à Paris, il fut
 arrêté avec son frère, par ordre du
 comité de sûreté générale, et sur une
 dénonciation de Duprat l'ainé, qui
 les accusait d'avoir voulu l'assassin-
 ner. Mainvielle écrivit à la Conven-
 tion pour réclamer son inviolabilité ;
 mais, le croira-t-on ? le parti de la
 Montagne, où siégeaient les Marat,
 les Danton, les Robespierre, rejeta sa
 réclamation, et rougit d'avoir pour
 collègue un assassin. Bazire pré-
 tendit même que Mainvielle avait
 avili la représentation nationale, en
 disant qu'il aurait préféré la place
 lucrative de directeur des charrois
 à celle de député. Duprat le jeune
 défendit son ami, et fut puissam-
 ment soutenu par Guadet, et par les
 membres du côté droit, dont la plu-
 part avaient, l'année précédente,
 provoqué le décret d'amnistie. Enfin,
 sur la proposition de Barbaroux,
 on décida que la conduite de Main-
 vielle serait examinée. Le 16 juin,
 un nouveau décret l'ayant mis en li-

De tour était coufiné à la glacière du
 l'ont versé les d nominations d'assassins
 vers de la Glacière.

berté, il vint prendre place à la Convention; mais les Girondins ses protecteurs étaient dispersés, et il eut à peine le temps de montrer sa nullité. Sur le rapport d'Amar, il fut décrété d'arrestation le 31 juillet, comme complice de Barbaroux, et coupable de correspondance avec les fédéralistes du midi. Décrété d'accusation et traduit avec les Girondins devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, le 30 octobre, non pour ses crimes d'Avignon, mais parce que le hasard l'avait mis en relation avec des hommes un peu moins féroces que lui, et dont le plus médiocre lui était infiniment supérieur. Il fut exécuté le lendemain, et montra, ainsi que son ami Duprat, un enthousiasme qui tenait du délire. En allant à l'échafaud, ils ne cessèrent de chanter la *Marseillaise*. — Joseph MAINVIELLE, frère du précédent, et qui avait eu part à toutes ses intrigues et à tous ses crimes, hérité, après sa mort, d'une fortune considérable, fruit de leurs communes rapines, et dont il ne jouit pas longtemps. Le dérangement de ses affaires, et peut-être les remords de ses crimes, le portèrent à se précipiter dans le Rhône, d'où l'on parvint à le tirer. Mais, peu de temps après, il se brûla la cervelle. A—T.

MAIOLO ou MAGGIOLI (LAURENT), d'Asti, exerçait avec un grand succès la médecine à Gênes, où il mourut en 1501, après avoir été professeur à Padoue, Pavie et Ferrare. Plusieurs grands hommes, et même des princes, célèbres par leur savoir, l'honoraient de leur amitié; entre autres Jean Pico, comte de la Mirandola, et Albert, seigneur de Carpi, qui assistèrent à ses leçons, suivant Augustin Gius-tiniani, qui, dans ses *Annali di Ge-*

nova, pag. 257, dit : *E mo anno (1501), Lorenzo I medico e filosofo eccellente che avesse letto più anni ne pali studj d'Italia, in Pado. e Ferrara : e il Gioan Pi della Mirandola, e Albert di Carpi, l'hanno avuto in, sono stati auditori delle sue e ha lassato alquante opere gica, e era studioso delle Greche*. Des différents ouvrages composés, nous ne conque les deux suivants : I. *E (hoc est opusculum de fornicistica antiquorum)*; et de sione propositionum secund pateticos, Venise, Alde, 1551. II. *De gradibus medicinarise, apud Octavianum*, 1497, in-4°, et à la suite d rois, *quæstio in librum* imprimé la même année à aux frais d'André d'Asola.

MAIOLO (SIMON), savant et compilateur, né dans la ville d'Asti, en Piémbrassa l'état ecclésiastique se fixer à Rome, où ses ta méritèrent la protection de prélats. Il fut pourvu, en l'évêché de Volturara, dans tanate, et gouverna son dioc beaucoup de sagesse : il se son évêché, en 1597, à rais âge avancé, et mourut peu après. On doit à Maiolo un revue et corrigée du Com. de Guill. Durand, sur les concile tenu à Lyon, en 127 1569, in-4°.) On cite de lui : I. *De irregularitatibus canonicis impedimentis*, etc 1576, in-4°. Ce traité a eu éditions. II. *Historiarum bis omniumque temporum XVI pro defensione sacra*

1., 1585, in-4°; ouvrage cherches, ma dans le-
surerait plus de critique.
caniculares, etc., impris
sois en Allemagne; tran-
çais par Rosset, sous ce
*Jours caniculaires, c'est-
ingt-trois excellents dis-
choses naturelles et sur-
etc.*, Paris, 1610; troi-
tion, revue et corrigée,
3, in-4°. Cette compila-
aucoup de succès. George
donna une continuation
(Francfort, 1612, in-
brégea ensuite l'ouvrage.
D. XII, 15.) W—s.

LE DE BARI, grand-amiral
dans le XII^e. siècle, naquit
sein de la classe la plus
et parvint, par l'intrigue
sse, à obtenir le plus grand
rès de Guillaume I^{er}., roi
surnommé *le Mauvais*.
1155, il fut élevé à la
grand-amiral du royaume;
l'objet de la jalousie de
arons, contre lesquels il
urs guerres à soutenir. Son
sa cruauté le rendaient
mais il avait un vrai ta-
la guerre, et il triom-
que toujours des rebel-
ités contre lui. Son frère,
dont il avait fait son lieu-
remporta, en 1158, une
victoire sur la flotte des
tandis que le lâche Guil-
lit plongé dans de honteux
l'amiral de Sicile faisait
specter au-dehors la mo-
Mais au-dedans, les barons
ne pouvaient supporter
de cet homme sans nais-
sans vertu: ils prétendirent
se voulait s'emparer de la
; et, l'ayant surpris, en

1160, comme il revenait d'une vi-
site à l'archevêque de Salerne, ils le
massacrèrent. Le peuple de Palerme
accabla son cadavre d'outrages, et
livra au pillage sa maison et celles de
tous ses amis. S. S—1.

MAIRAN (JEAN-JACQUES DOR-
TOUS DE), physicien, mathéma-
ticien et littérateur distingué, né à
Béziers, en 1678, perdit son père
dès l'âge de quatre ans; et à seize, il
se trouva maître de sa fortune, par
la mort de sa mère, femme respecta-
ble, qui avait pris le plus grand soin
de son éducation. Il alla continuer
ses études à Toulouse; et il y fit de
si grands progrès dans les langues
anciennes, qu'à sa sortie du collège,
il traduisait le grec à livre ouvert. Il
vint à Paris vers cette époque, et il y
demeura environ quatre ans, qu'il
employa principalement à étudier la
physique et les mathématiques. De
retour dans sa patrie, il continua de
s'appliquer à ses études favorites,
n'accordant à la société que les mo-
ments qu'il n'aurait pu lui enlever
avec bienséance. En 1715, il rem-
porta un prix à l'académie de Bor-
deaux, par un *Mémoire sur les va-
riations du baromètre*; et les deux
années suivantes, il y obtint de nou-
veaux triomphes, par deux Dissert-
ations *sur la glace* et *sur les phos-
phores*. Ces Dissertations furent pu-
bliées à Paris, la même année 1715,
in-12. L'académie, voulant exclure
de ses concours un athlète si redou-
table, s'empressa de l'admettre par-
mi ses membres. Mairan se fixa
pour lors à Paris, où il était déjà
connu avantageusement; et à son ar-
rivée, l'académie des sciences s'em-
pressa de lui ouvrir ses portes (dé-
cembre 1718). Il se montra fort as-
sidu aux séances de cette savante
compagnie; et y lut différents mé-

il ne se sont j dé-
tre un grand n de
dans le *Recueil*. ne 1
sciences (1), et dans le
s savants, dont le chan-
pessieu l'avait nommé
2), on a de Mairan : I.
a sur la glace, dont la
dition est celle de Paris,
1. On a déjà dit qu'elle fut
en 1716, par l'académie
x; mais l'auteur la revit
l'augmenta de plusieurs
n importantes : elle a été
allemand et en italien.
*Physique et historique de
réale*, Paris, imprimerie
31, in-4°. ; revue et aug-
lusieurs éclaircissements,
1, in-4°. Mairan attribue
ne à l'atmosphère du
s on le regarde aujour-
ne une émanation electri-
de). III. *Lettres au P.
contenant diverses ques-
Chine*, nouvelle édition,
, Paris, 1770, in-8°. ,
titre de *Lettres d'un mis-
i Pékin*. *ibid.*, 1782 ,
lettres de Mairan, au
trois, sont suivies de re-
traites des réponses im-
u manuscrites du savant
re (V. PARRENIN). Mai-
que les arts et les sciences

En mémoire s, on distingue ceux sur la
et du chaud, sur la reflexion des
ration de la lune, sur les forces mo-
est argument, 1741, in-12) etc.,
ont ses belles expériences sur la
candide à accumuler. La trise en for-
e pour cette détermination, et qu'il
avec les observations les plus minu-
culait d'el lui pour la mesure du
tee dans l'Etat romain (P. BOGCO-
F., et encore de employer dans les
a de ce genre (Delambre, *Bases du*
re inexact qu'il a insérés dans ce
servait seulement au *Mémoire sur la*
personne de l'ennemi, et sur la cause
l'apartition, août 1762.

ont été portés dans la Chine, par
une colonie d'Égypte; et cette opi-
nion a été partagée par de Guignes.
On trouve à la suite de ces lettres
quelques *Opuscules* de Mairan, sur
l'origine de la fable de l'Olympe,
qu'il explique par les aurores bor-
réales; sur la Balance des peintres
de Depiles; deux lettres à Caylus,
sur une pierre antique, représentant
l'horoscope d'Auguste, et quelques
pièces relatives à un problème de
mécanique connu sous le nom de la
roue d'Aristote. IV. *Eloges des
académiciens de l'académie royale
des sciences*, Paris, 1747, in-12.
Ce volume contient les éloges du
médecin Petit, du cardinal de Poli-
gnac, de Boulduc, Halley, Bremond,
Priyat de Molières, Hunault, le
cardinal de Fleury, Bignon et Le-
mery. Mairan sut réussir dans ce
genre d'éloge, sans imiter Fonte-
nelle, par le talent de caractériser
ses personnages, d'apprécier leur
mérite, et de le faire valoir, sans
dissimuler leurs défauts. W—s.

MAIRAULT (ADRIEN-MAURICE
DE), littérateur estimable, né à Paris
en 1708, était fils d'un procureur-
général du grand-conseil : il fit d'ex-
cellentes études, et s'appliqua en-
tièrement à la culture des lettres.
Lié avec l'abbé Desfontaines, il prit
part à la rédaction des *Observations
et des Jugements sur les écrits mo-
dernes*. Il avait une instruction solide
et variée, de l'esprit et du goût;
mais sa modestie l'empêcha de met-
tre son nom à aucun de ses ouvrages.
Il mourut à Paris, le 15 août 1746,
dans sa 38^e. année. On connaît de
lui : I. *Relation de ce qui s'est passé
dans le royaume de Maroc*, de
1727 à 1737, Paris, 1742, in-12.
II. *Les pastorales de Nemésien et
de Calpurnius*, trad. en français,

avec des remarques et un discours sur l'églogue, Bruxelles (Paris), 1744, in-8°. Cette traduction, la seule de ces deux auteurs que nous ayons dans notre langue, est fort estimée. La préface contient des recherches intéressantes sur leur vie; et on trouve, à la fin de chaque églogue, des notes courtes, mais instructives et pleines de goût. (V. CALPURNIUS et NEMESIANUS.) III. Une *Lettre* dans laquelle l'auteur répond aux critiques qu'on avait faites de sa traduction de Calpurnius, etc., in-12 de 38 pag. (V., pour les critiques, une lettre d'un professeur de Juilli, dans les *Jugements sur les ouvrages nouveaux*, tom. VII.) W—s.

MAIRE (CHRISTOPHE), jésuite et habile mathématicien, était né en Angleterre. Il était recteur du collège des Anglais à Rome, lorsque le cardinal Valenti le choisit, en 1750, pour accompagner le P. Boscovich, dans le voyage entrepris pour mesurer deux degrés du méridien en Italie. Cette opération, qui éprouva beaucoup d'obstacles de la part des habitants des Apennins, ne fut terminée qu'au mois de septembre 1753. Les deux voyageurs s'occupèrent alors, chacun de son côté, à rédiger leurs observations; et c'est de la réunion de leurs mémoires que se compose l'ouvrage intitulé : *De litterariâ expeditione per pontificiam ditionem* etc. (V. BOSCOVICH, tom. V, 216). La relation de ce voyage est divisée en cinq livres, dont le second et le troisième appartiennent au P. Maire. On a encore de lui trois observations d'éclipses (de 1749 et 1750), insérées, en latin, dans la *Storia letteraria d'Italia*, tom. XL, p. 373 et suivantes. Ce savant astronome retourna en 1758 en Angleterre, où il mourut en 1760. W—s.

MAIRE (CHARLES-ANTHONY), né le 7 février 1694, de Sept-Fontaines, dans la Comté, fut admis dans la l'âge de seize ans, et chargé de l'enseignement de la rhétorique. Il pliqua ensuite à la prédication dans les principales provinces méridionales du royaume. Le pieux évêque de Marseille (Belsunce) desira d'attacher Maire à l'administration de son diocèse, et, ayant obtenu du pape de ses vœux, lui donna un cat. Le P. Maire ne laissa pas d'aut de défendre ses confrères beaucoup de zèle; et, après la dissolution de la Société, il se réfugia à Avignon, où il lança dans plusieurs écrits destinés à les imputations dont on flétrit les jésuites. Le parlement de Paris décréta d'accusation; et l'on donna de l'arrêter, lorsqu'il subitement en 1765. On a une *Oraison funèbre de M. Hercule de Belsunce*, Marseille, 1755, in-4°. C. Maire qui est le véritable auteur de l'*Antiquité de l'église de Marseille* ouvrage plein de recherches dans lequel on désirerait critique. (V. BELSUNCE, I

MAIRE (LE), chirurgien français, suivit en 1711, le comte de la cote d'Afrique, dans la visite de la côte, depuis le Sénégal jusqu'à la Gambie. A son retour du Sénégal, il remit à Saviard, son ami, un manuscrit de sa relation. Ce n'est que plus tard qu'il voulut la publier qu'après de le Maire, qui était allé faire de nouvelles aventures; mais ses nouvelles depuis quatre fit paraître sous ce titre : I

sur le *Maire aux îles Cap-Vert, Sénégal et* Paris, 1695, 1 vol. in-12, carte de la rade de Brest, et s. Cette relation est exacte, sur les mœurs des nègres du Sénégal, des détails qui rappellent aux précédents écrits. *Maire* est le premier Français bien décrits. Il a une fort erronée sur les contrées, ce qui tient à la confusion des noms ; sans appliquant souvent la notion de Niger au Sénégal, l'eut vu par les nègres. s. de ce Voyage ont plus été copiées dans ceux qui

E—s.

(LE). F. LEMAIRE.

(T. JEAN), le premier qui composa en France des lignes du nom de tragédie, *Sophonisbe* forme une œuvre jamais remarquable dans de notre théâtre, naquit le 4 janvier 1604, de nobles, originaires de la ville, que son bis-aïeul avait eue par attachement pour le roi. Il perdit fort jeune son père, et alla continuer ses études au collège des Grassins, où d'achever sa philosophie il fit jouer *Chryseïde* et une pièce préférable, pour le roi, conduite, à toutes celles : il donna l'année suivante *Sylvie*, qui eut encore succès. Une fièvre maligne, eut alors Paris, ayant fait écoles, Mairet alla visiter Fontainebleau, et reçut le distingué du duc de Montgaut grand amiral de France. eut ce seigneur dans son contre les protestants qui

s'étaient emparés des îles de Ré et d'Oléron, et se signala dans deux combats qui furent livrés, à peu de jours l'un de l'autre (1625), sur mer et sur terre. Le duc de Montmorenci, charmé de sa bravoure et de ses talents, le retint au nombre de ses gentilshommes, et lui assigna une pension de 1500 livres, somme considérable pour le temps. Mairet continua de travailler pour le théâtre, et fit représenter successivement plusieurs pièces, dont la plus célèbre est la *Sophonisbe*, qui fut jouée en 1629. C'est la première tragédie où la règle des unités ait été observée. Les comédiens, persuadés qu'une pièce régulière ne pouvait qu'être ennuyeuse, refusèrent de s'en charger ; et il fallut entrer en négociation avec eux pour les amener à jouer une pièce dont le succès, toujours croissant, s'est soutenu pendant plus de quarante années. La disgrâce du duc de Montmorenci n'entraîna point celle de Mairet : le cardinal de Richelieu lui pardonna de rester fidèle à la mémoire d'un homme qui l'avait comblé de bienfaits ; il fit plus : il se déclara son protecteur, et lui assigna une pension. Mairet était l'ami de Corneille, connu alors seulement par des ouvrages où l'on apercevait à peine quelques étincelles de génie ; mais le succès du *Cid*, au lieu d'exciter en lui une noble émulation, le rendit jaloux. Il écrivit contre Corneille avec un emportement que ce grand homme n'imita que trop dans ses réponses. Le cardinal de Richelieu se crut obligé d'interposer son autorité pour mettre fin au scandale : il fit défendre à Mairet de continuer d'écrire contre le *Cid* ; et les deux rivaux se réconcilièrent franchement. Fatigué de la vie de la cour, Mairet accepta la proposition d'un de ses amis, la

marquis de Belin, et le suivit dans le Maine, où il passa plusieurs années, uniquement occupé des agréments que lui offrait la campagne. Il épousa en 1647 Jeanne de Cordouan, d'une ancienne famille de cette province, et revint avec elle habiter Paris, où il avait conservé des amis puissants. Il obtint par leur crédit, en 1649, un traité de neutralité pour la Franche-Comté, qui pouvait devenir le théâtre de la guerre, et il réussit encore à le renouveler en 1651. Le parlement de Dole (1), pour lui témoigner la satisfaction du zèle qu'il avait montré dans cette circonstance, le nomma son résident à Paris; mais il n'occupa cette place que peu de temps: l'éloge qu'il fit de la conduite du roi d'Espagne, son souverain, déplut au cardinal Mazarin, qui l'exila à Besançon (septembre 1653). Mairet adressa un mémoire au Cardinal pour se justifier: mais il ne put obtenir son rappel; et ce ne fut qu'après la signature de la paix des Pyrénées (1659), qu'il eut l'autorisation de retourner à Paris. Il y fut reçu avec une distinction particulière: admis à l'audience de la reine-mère, il présenta à cette princesse un sonnet sur la paix, pour lequel elle lui fit compter mille louis d'or (2). Cependant il ne tarda pas à s'apercevoir que, depuis son éloignement de Paris, les choses avaient bien changé. Ses tragédies, éclipsées par les chefs-d'œuvre de Corneille,

avaient disparu du théâtre; reparaissaient plus que jamais, et il comprit qu'il était prudemment à la retraite, et il revint en 1668. Mairet, attaché par tant de liens, ne put se faire plaisir la Franche-Comté sous le sceptre de Louis XIV; mais, malgré les allégations de quelques-uns de ses compatriotes fidèles à l'Espagne, rien qu'il ait pris part à cette guerre. Il mourut à Besançon le 24 avril 1686, âgé de 82 ans, et inhumé dans l'église des Jésuites, où l'on voyait son épitaphe. Il avait point eu d'enfant de son mariage; et sa famille est éteinte plus d'un demi-siècle. Mairet avait beaucoup de talent et d'érudition; il connut le premier les règles du théâtre, et les appliqua; la plupart de ses ouvrages furent des situations nouvelles et échantonnées: il parle quelquefois de la rage des passions. Si son style est naturel et plus correct que ses prédécesseurs, est-il moins figuré par des pointes et des mots pitoyables, on doit se rappeler que les poètes italiens et les Français étaient alors nos guides; que, loin de les avoir pour défauts, comme il n'aurait pas dû le faire souvent, il les a quelquefois imités, et qu'enfin Corneille, son supérieur, a laissé ses meilleures pièces de théâtre de mauvais goût, qui étaient de son école. Mairet, dit Voltaire, ne fit aucune carrière dans laquelle il ne se fût enfoncé, et ce ne fut qu'en les imitant que Corneille apprit à les surpasser. (On a de lui plusieurs pièces de théâtre: *Chrymède*, tragi-comédie, imprimée à l'insu de l'a

(1) Le parlement de Dole remplissait alors les fonctions de gouverneur de la province de Franche-Comté; et il partageait l'autorité avec le lieutenant-général, nommé par le roi d'Espagne.

(2) Cette anecdote a trouvé beaucoup d'incrédulité; mais M. de Fréne rapporte dans la *Vie de Mairet*, le sonnet sur la paix des Pyrénées, et il en avait entre les mains le manuscrit, au verso de laquelle Mairet avait écrit que cette pièce lui avait valu une gratification de mille louis. M. de Fréne fait observer que le louis d'or ne valait que douze francs. C'était encore beaucoup pour une pièce de vers très-médiocre.

10. Le sujet est tiré de l'Isle. Cette pièce, quoiqu'elle soit pourtant supérieure à ce qu'on représentait alors, est de 1621. Le style, dit-on, est déparé par les pointes que les poètes italiens ont mises à la mode; elle fit courir tout Paris, pendant qu'on n'avait pas la moindre idée du style à la tragédie. (*Cours de littérature*, t. iv.) Il en parut douze éditions dans quelques années, mais elle ne faisait pas plus de bruit que de la précédente, nommée *delicta juvenis*, qu'on trouve l'analyse dans le *Journal*, octobre 1757. — *La Morte vive*, tragédie, 1625, Paris, avec le portrait de l'auteur, de Michel Lasne, est encore tirée de l'Asie; elle a fait précéder d'une préface sur la nécessité d'étudier la langue, et de se conformer aux règles qu'ils ont établies. Elle est ennuyeuse. — *Les Galantries d'Ossone*, comédie, 1635, 1636, in-4°. : elle est d'invention; le style, quoiqu'il soit passable pour le théâtre, offre des tableaux trop faibles pour le théâtre, que Mairet n'avait rendu décent. — *Le Grand et dernier Soliman*, tragi-comédie, 1628, in-4°. Ce n'est point de Virginie, traité depuis par Alfieri. Cette pièce n'est que l'invention de Mairet, par cette raison, que dans les autres ouvrages. C'est de ses plus faibles productions. — *La Sophonisbe*, tragédie, la meilleure des pièces de Mairet, et la première de nos

tragédies qui offre un plan régulier et assujéti aux trois unités. Elle se soutint au théâtre, même après que Corneille eut traité le même sujet : c'est qu'elle contient des beautés vraies, surtout dans les deux derniers actes, et que, si le style en est faible et défectueux, on y trouve des sentiments, du pathétique et de l'élévation (*Laharpe, Cours de littérature*, t. iv). Mairét avait emprunté au Trissino le sujet de la Sophonisbe; mais il y ajouta des beautés qui assurèrent le succès de l'ouvrage et qu'il ne devait qu'à lui-même (*V. la préface de la Sophonisbe* de Corneille). Voltaire a essayé, en 1769, de remettre ce sujet au théâtre, en conservant à-peu-près le plan de Mairét. Il donna son travail sous le nom de Lantini. Clément a publié un *Examen des Sophonisbes* de Mairét, de Corneille et de Voltaire, dans le *Tableau annuel de la littérature* (n°. iv). C'est un excellent morceau de critique, auquel on renvoie les amateurs de l'art dramatique. La pièce de Mairét a été imprimée à Paris, 1635, in-4°. On la retrouve dans la plupart des recueils des meilleures pièces du Théâtre-Français. — *Marc-Antoine ou la Cléopâtre*, tragédie, 1630, Paris, 1637, in-4°. ; *ibid.*, 1658, in-12. Elle est assez bien conduite; la versification a quelque noblesse, et elle peut avoir eu du succès. — *Le grand et dernier Soliman*, ou *la Mort de Mustapha*, tragédie, 1630. C'est une imitation d'une tragédie italienne de Bonarelli; elle offre de l'intérêt, du mouvement et des caractères bien tracés : elle a été imprimée, Paris, 1639, in-4°. , et insérée dans les *Recueils des meilleures pièces*. — *Athenais*, tragi-comédie, Paris, 1642, in-4°. , 1645,

in-12. Le sujet de cette pièce, tiré de l'Histoire de l'empereur Théodose le jeune, a été traité depuis par Lagrange-Chancel. — Le *Roland furieux*, tragi-comédie, 1636, Paris, 1640, in-4°; sujet tiré de l'Arioste, mais traité sans goût. On y trouve cependant les principales situations de l'opéra de Roland de Quinault. — *L'illustre Corsaire*, tragi-comédie, 1637, Paris, 1640, in-4°; sujet d'invention. — *Sidonie*, tragi-comédie héroïque, 1637, Paris, 1643, in-4°; encore un sujet d'invention. Mairét regardait cette pièce comme son meilleur ouvrage; et c'est un des plus médiocres sous le rapport de la conduite. Le style en est passable. On a encore de Mairét : I. Des *Œuvres poétiques*, imprimées à la suite de la Sylvie et de la Sylvainne. On y distingue une *Ode* sur la prise de l'Île de Ré, et des *Stances* intitulées : *Le Courtisan solitaire*. II. *Lettre à* *** (sous le nom d'Ariste), in-8°, de 8 pag.; c'est une critique du Cid. III. *Épître familière* au sieur Corneille, sur la tragi-comédie du Cid, avec une réponse à l'ami du Cid sur ses invectives contre le sieur Claverel, Paris, 1637, in-8°. IV. *Apologie* du sieur Mairét, contre les calomnies du sieur Corneille, etc., Paris, 1637, in-4°. Mairét est l'éditeur des *Nouvelles Œuvres de Théophile*, son ami, etc., Paris, 1642, in-8°. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire du Théâtre français*, et la *Vie* de Mairét, par M. de Frasné, dans le tome 1^{er} du *Recueil des Mémoires* de l'acad. de Besançon. L'article des *Mémoires* de Nicéron, t. xxv, ne peut être utile que pour le catalogue de ses ouvrages. En 1819, quelques Francs-Comtois, amis des lettres, ont ouvert une souscription pour le buste en marbre

de Mairét; qu'ils destinent à la bibliothèque publique de l'Université. L'exécution en est confiée à un jeune sculpteur de cette ville, M. Lemot.

MAIROBERT (MATHIEU-PIDANZAT DE), né à Reims en Champagne, le 20 févr. 1727, fut amené de bonne heure à Paris, et dès son enfance élevé chez le Doublé (V. DOUBLET de XI, pag. 609). Il ne cessa d'être admis dans la société de ce Doublé et coopéra, plus que par son journal manuscrit qu'on y conservait, à leur première représentation. Il ne négligeait-il rien pour augmenter les brochures dès leur apparition; il cultivait aussi lui-même la poésie et fut pourvu d'une place de secrétaire royal. Il avait été secrétaire du duc de Chartres (depuis duc de la Convention), et le secrétaire du roi. Il eut successivement la confiance et l'oreille de Malesherbes, de Sartine, Lenoir, Lecamus de Noyon (1779), il fut compromis dans les affaires du marquis de B. (PARIS DE MONTMARTEL). Il avait son créancier par une somme considérable que Mairobert était le seul à payer. Il fut d'un grand personnage; il fut pas moins blâmé par le 27 mars 1779. Mairobert sensible à ce déshonneur, même il alla chez un bailli dans le bain, s'ouvrit les veines avec un rasoir, et, craignant de mourir ne fût pas assez sûr d'un coup de pistolet; on le refusa la sépulture; mais

par le duc de Char-
 au curé de Saint-
 t que les scellés ne
 Mairobert, on avait
 du roi, enlevé tous
 de lui : I. *La Que-*
Voltaire et de Mau-
 I. *Discussion som-*
niennes limites de
 , in-12. III. *Les*
rand prophète Mo-
 8°. IV. *Lettres sur*
uites des possessions
incaises en Améri-
 2°. V. *Réponse aux*
sur les limites de l'A-
ise, 1755, in-12.
*idame de** ou Ré-*
es sur l'usage qu'on
a conquête de Mi-
 n-12. VII. Quelques
 ruant la compagnie
 I. *Correspondance*
lière du chancelier
de Sorhouet, 1771-
 réimprimée sous le
ana, 1773, 2 vol.
 mordant des pain-
 ent à cette époque et
 s parlemens. Il ne
 bre ce *Maupéouana*
 six volumes in-8°. ,
 ème titre de *Mau-*
accueil complet des
tes publiés pendant
celier Maupéou. IX.
ges de monseigneur
nt. à M. de Mau-
L'Observateur an-
espondance secrète
All'eye et mylord
 1778, 4 vol. in-12;
 piquants sur les af-
 Le succès en fut tel,
 et de Mairobert un
 six autres volumes,
 pas, comme on l'a

dit souvent, un extrait des *Mémoires secrets*. Cette suite fut très-bien ac-
 cueillie du public, et les 10 vol. ont
 été réimprimés plusieurs fois sous
 le titre de *L'Espion anglais*, 1780-
 1785; un vol. de *supplément* forme
 le onzième vol. (*V. LANJUINAIS*, t.
 XXIII, p. 875.) Un abrégé des 10
 vol. a été publié sous le même titre
 d'*Espion anglais*, 1809, 2 vol.
 in-8°. XI. Quelques vol. des *Mé-*
moires secrets, depuis la mort de Ba-
 chaumont (*V. BACHAUMONT*, t. III,
 p. 171). La mort de Mairobert est
 annoncée dans les premières pages
 du quatorzième volume. A. B—T.

MAIROT DE MUTIGNEY (JAC-
 QUES-PHILIPPE-XAVIER), poète la-
 tin, né à Besançon en 1709, d'une
 famille de robe, embrassa l'état ecclé-
 siastique, fut pourvu d'un canonicat
 à la cathédrale de cette ville, et par-
 tagea sa vie entre les devoirs de son
 état, et la culture des lettres, qu'il
 regarda toujours comme le plus noble
 délassement. Il mourut à Besançon,
 le 11 mars 1784. Outre plusieurs
Hymnes insérées dans le bréviaire
 du diocèse, publié par M. le cardinal
 de Choiseul, on connaît de lui : I.
De diversis carminibus lyricis Ho-
ratii diversisque metris opusculum.
 C'est un traité complet de prosodie
 latine; il est placé à la tête du *Nou-*
veau dictionnaire poétique, Lyon
 (1740), in-8°. : l'auteur y a joint
 deux odes, l'une à un ami auquel adre-
 sant cet opuscule, et l'autre sur le
 mariage du Dauphin, père de Louis
 XVI. On les retrouve à la tête du
Gradus ad Parnassum, dans la
 plupart des éditions. II. *Religioni*
dicat auctor (Besançon 1768), in-
 8°. C'est un poème en vers saphiques,
 divisé en deux parties, dans lequel
 Mairot a réuni les preuves les plus
 convaincantes de la vérité de la reli-

gion chrétienne. On y trouve, dit un critique, des strophes dignes de Santeul; mais le mètre adopté par l'auteur est peu favorable au développement et à la discussion de la matière qu'il se proposait de traiter.

W—s.

MAISEAUX. *V.* DESMAISEAUX.

MAISONNEUVE (LOUIS-JEAN-BAPTISTE SIMONNET DE), poète dramatique, né à Saint-Cloud vers 1750, ne jouit pas de toute la célébrité qu'il mérite, parce qu'il s'est plus occupé de soigner ses ouvrages que sa réputation. Il y avait quinze ans que sa tragédie de *Roxelane et Mustapha* était reçue par les comédiens; et il avait renoncé tout-à-fait à l'espoir de la voir jouer, lorsqu'on vint lui annoncer qu'elle était à l'étude. Effrayé alors de voir son ouvrage exposé au jugement du parterre, il demanda, mais en vain, la permission de le retirer : la pièce, donnée en 1785, eut un succès prodigieux. Vingt représentations très-suivies suffirent à peine à l'empresement du public (*V.* Laharpe, *Correspondance Littéraire*, v, 16) : la reine honora le spectacle de sa présence, et adressa au modeste auteur, étonné de son triomphe, les éloges les plus flatteurs. Il donna, trois ans après (1788), une seconde tragédie : *Odmar et Zulma*, qui fut bien accueillie. Maisonneuve avait une simplicité de mœurs, étonnante pour le temps où il a vécu : étranger aux intrigues de toute espèce, il ne vit qu'avec effroi le vaste champ que leur ouvrait la révolution, et se condamna dès ce moment à l'obscurité. Les succès passagers des méchants développèrent en lui un penchant naturel à la satire; et il composa beaucoup de vers en ce genre, qui annoncent à-la-fois un vrai poète, et un

honnête homme : mais il n'eut de la lire à ses amis a publié aucun. Dans ses années, il eut à souffrir d'aiguës, qu'il supporta avec patience d'un philosophe. Il est mort à Paris, le 1819, emportant les regrets de ceux qui l'avaient connu : I. *Le droit de main dans les domaines du R* 1781, in-8°. II. *Lettre de Lussan, au comte de héroïde*, 1781, in-8°. III. *et Mustapha*, 1785. Ce déjà été traité par Belin (*V.* ces noms). Il y a beaucoup dans la conduite de cette style en est simple, naturel de sentiment. IV. *Odmar*, tragédie, 1788. L'invention : les caractères calqués sur ceux des personnages d'Alzi reprocha durement à l'auteur la pièce n'a pas reparu, mêlée de beaux vers. V. I. *souciante*, comédie en 5 vers, 1792. Les représentations de cette pièce furent interrompues la funeste journée du 10 octobre : Maisonneuve n'a jamais voulu primer ses pièces de théâtre l'éditeur de la *Nouvelles que de campagne* (Paris, vol. in-12), et a eu pour *nach Parisien* (1784). On a encore de lui diffusé dans l'*Almanach des M* amis de Maisonneuve a pu une courte *Notice* sur dans le n°. XXXI du C — Étienne DE LA MA romancier du XVIII^e siècle. Il a traduit en français le premier l'*Histoire de Gerilcon* à Paris, 1572, in-8°.

PRE (GILLES LE), petit en le Maistre, avocat-général de Paris sous , naquit à Montlhéry, où exerçait la charge de prévôt. tion, autant que ses talents, aux premiers honneurs de la magistrature. François 1^{er}. l'avait nommé avocat-général en 1541. Il se fit son crédit sur la duchesse de Savoie, dont il était la créature, afin de faire disgracier le chancelier, afin que Bertrand, des-à l'ap- placer ce vertueux chef de la magistrature, dans la place de président; ce qui arriva en 1545. Il se fit aussi opiner-t-il toujours en la cour. Il était retenu au lit par une maladie, lorsqu'un corps de du prince de Condé, vint à Paris en 1562, pé- n- s- son quartier: il crut, au vacarme excité par la recatholiques, que les religion- ont il était un des plus ar- résécuteurs, en voulaient à sa frayeur que lui causa cette maladie rendit sa maladie mortelle, car peu de jours après, avec l'ad- ion d'un magistrat vertueux . On a imprimé ses œuvres de sa prudence, Paris, 1653 et 4^e. On y distingue un *Traité des loix*, ou *Commentaire* sur les 5 septembre 1551, qui est un excellent livre de jurispru- du 16^e. siècle; un traité des loix *ions comme d'abus*; un des loix un des fiefs, hommages et etc. Ce magistrat était très-savant dans la jurisprudence fran- çaise on lui reproche d'avoir mal jugé dans son sens. T—D.

PRE (LE). V. LEMAISTRE

PRELAND (JEAN), chancelier

d'Ecosse, né en 1545, étudia le droit en France, et, revenu dans sa patrie, parut au barreau avec tant d'éclat, qu'il parvint bientôt à différents emplois élevés. Il fut nommé, en 1584, secrétaire d'état de Jacques VI, et, l'année suivante, lord chancelier. Durant un séjour qu'il fit, vers 1589, en Danemark, où il avait suivi le roi lors de son mariage avec la princesse de Danemark, il eut occasion de se lier intimement avec Tycho-Brahé. Il fut créé lord Maitland de Thyrlestane, en 1590, et mourut le 4 octobre 1595, fort regretté de son souverain, et avec la réputation d'un homme d'honneur, de savoir et de talent. On a de lui des poésies écossaises, publiées dans le recueil de Pinkerton, et des épigrammes latines, dans le 2^e. vol. des *Deliciae poetarum scotorum*, Amst. 1637. — William MAITLAND, antiquaire écossais, né vers 1603, à Brechin dans le comté de Forfar, ne fut d'abord qu'un simple coiffeur (*hair merchant*), et parcourut la Suède, le Danemark et l'Allemagne, en exerçant cette profession; mais dominé par le goût de l'étude, surtout celle des antiquités de son pays, il s'étalait pour s'y livrer plus tranquillement, à Londres, où il publia successivement l'*Histoire* de cette ville, in-fol., 1730; l'*Histoire d'Edimbourg*, in-fol., 1753, et l'*Histoire et les Antiquités de l'Ecosse*, 2 vol. in-fol., 1757. Il mourut à Montrose, le 16 juillet 1757. L'histoire de Londres, son meilleur ouvrage, a été considérablement augmentée par d'autres écrivains, 1756, 1772, L.

MAITRE DE CLAVILLE (LE), V. LEMAISTRE.

MAITREJEAN (ANTOINE), na- quit à Mery-sur-Seine, dans le 17^e. siècle. Il vint à Paris, étudier la chi-

rurgie, et fut le disciple du célèbre Dionis, et du savant Méry, dont il devint l'ami et le correspondant. Retiré dans sa patrie, il y exerça la son art avec une haute distinction, particulièrement en s'adonnant au traitement des maladies des yeux. Maitrejean ne se borna point à l'étude pratique des maladies des organes de la vue; il fit d'utiles recherches sur la partie anatomique et physiologique de ces organes, dont il a laissé une description excellente sous ce double rapport. Il poussa aussi fort loin des recherches sur les causes et le siège des maladies de l'œil; et il démontra, l'un des premiers, que dans la cataracte, c'est le cristallin qui devient opaque, et non les membranes de l'œil, ainsi qu'on le croyait. Toutefois de nouvelles recherches d'anatomie pathologique ont prouvé, de nos jours, qu'il existe des cataractes dans lesquelles la membrane cristalloïde est seule affectée d'opacité : mais ces cas sont assez rares. Maitrejean a fait aussi des recherches au sujet de la génération; et il a composé, sur la conception, une théorie spéculative, qui n'est, ni neuve, ni démontrée. Dans son opinion, la femelle recèle le germe de l'embryon; l'action du mâle ne fait qu'imprimer la vie à l'œuf, chez tous les animaux. Maitrejean, qui communiquait ses travaux à l'académie des sciences de Paris, fut élu correspondant de cette compagnie; il obtint aussi le titre de chirurgien du roi. Nous avons de lui : 1. *Traité des maladies de l'œil et des remèdes propres pour leur guérison*, Troyes, 1707, in-4°. Cet ouvrage contient une excellente description des organes de la vue; il a obtenu un très-grand nombre d'éditions, tant à Paris que dans les

pays étrangers; et il dans toutes les langues l'Europe. II. *Observation du poulet*, in-12, avec des figures l'auteur.

MAITTAIRE (Mie plus savants et des bibliographes du dix-huitième siècle) était né en France, en rens protestants, qu de l'édit de Nantes ol cher un asile en Angleterre, avoir achevé ses études à Westminster, avec une distinction, il visita la Hollande quelque temps à la fin du dix-huitième siècle, où il fut reçu des parents de bienveillance. Pour revoir la France, il obtint de se rendre à Paris, où il fut accueilli des savants; mais, qu'il touchèrent vives et était resté étranger ment de haine; et que ses parents n'eût pu qu'acquiescer à sa fortune, j'ai tendit blâmer cette fin. Long-temps après son retour à Londres, il ne parla qu'avec attendrissement de plusieurs circonstances de la vie de Louis XVI, et de sa justice à ses intentions de franchise et une loi française. Maittaire, d'ailleurs, ambition, et satisfait de sa fortune, passait les heures à lire et à écrire; il était très-versé dans les langues anciennes, et grand nombre d'éditeurs classiques, grecs et latins, remarquables par leur méthode, qu'il suffit de

retrouver le passage dont on a besoin. Il fut nommé l'un des membres de l'école dans laquelle il enseigna; il partagea dès-lors son temps entre ses élèves et ses livres, et fut à Londres, le 7 août 1717, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, d'un caractère doux, et obligeant, eut beaucoup de correspondance avec les plus illustres savants d'Angleterre, de France, des Pays-Bas, de Hollande. On a de lui : I. *linguæ dialecti*, Londres, 1712, in-8°. II. *linguæ dialecti*, la Haye, 1738, 2e édition a été revue et corrigée par J. F. Reitz; M^r. F. G. a donné une nouvelle, que l'on regarde comme la meilleure, Leipzig, 1807, in-8°. III. *et fragmenta veterum latinorum*, etc., Londres, 1712, in-fol.; édition fort utile et dont les exemplaires, en papier, sont très-rare. Les livres qui portent la date de 1712 diffèrent des autres que l'on change de frontispice. IV. dans le *Répertoire bibliographique* de M. Peignot (pag. 232) et dans la liste des auteurs que contient la précieuse collection. III. *rum historia vitas ipsorum complectens*, Londres, 1712, in-8°; ouvrage sain de recherches intéressantes, est très-supérieur à celui que l'on avait publié sur les imprimeurs (V. ALMELO L. p. 603), quoique d'ailleurs susceptible d'améliorations (1).

On trouve à la fin de la première partie, appendice de quatre pages, qui manquent dans les exemplaires. Il contient une notice sur Turnebus, Gr. Morel, J. Bouchet, Cl. Morel, Martin le jeune et A. Vitré, et de l' *Inst. Publice de Metz* . La notice est de la main de l'auteur, après la page 135.

IV. *Historia typographorum aliquot Parisiensium vitas et libros complectens*, Londres, 1717, 2e part. in-8°. L'auteur a dédié cet ouvrage au duc d'Orléans, régent du royaume, par une épître remplie des sentiments les plus nobles. Ce volume contient les vies de Simon de Colines (1), de Michel Vascosan, Guillaume Morel, Adrien Turnebus, Frédéric Morel et Jean Bienné: il se trouve souvent réuni au précédent. V. *Epistola de maledictis P. Burmanni*. Cette lettre, adressée à Capperonnier, contre P. Burmann 1er. (V. BURMANN, VI, 328), se trouve dans l' *Hist. littér. de l'Europe* , II, 302. VI. *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum 1557 (cum Appendice ad annum 1664)*, la Haye, Amsterdam et Londres, 1719-41, 5 tom. ou 9 vol. in-4°. Cet ouvrage est assez important pour qu'il nous soit permis d'en parler avec quelques détails. Le tome 1er. (la Haye, 1719) contient le catalogue des livres imprimés avec ou sans date, de 1457 à 1500, précédé d'une savante Dissertation de antiquis Quintiliani editionibus; le tome II (ibid. 1722) est divisé en deux parties, et contient la suite de 1501 à 1536; le tome III (ibid., 1725), également divisé en deux parties, s'étend de 1537 à 1557, et renferme en outre

d'un *Appendix Librorum sub Stephanorum nominibus impressorum*, qui manque aussi dans beaucoup d'exemplaires. Ce morceau, de 7 pag., est daté 4 id. novembre 1709.

(1) A. F. COLINES (IX, 217) ou a jeté du doute sur un fait rapporté par la Gaile (*Histoire de l'imprimerie*): il assure, d'après Maittaire, que Colines exerça son art à Meaux; et effectivement on a pu le croire. Mais la vente oblige de dire que la Bibliothèque de Besançon possède un exemplaire de l'ouvrage de Jacq. Lefèvre d'Estaples, *Commentarij in quatuor evangelia*, etc. par la Gaile, et que Meaux y est désigné au frontispice, comme le lieu de l'impression.

l'Appendice de 1558 à 1664 : le tome iv (Amsterdam, 1733), divisé en deux parties, contient les nouvelles recherches de Maittaire sur les éditions du quinzième siècle, et forme un supplément au premier volume; mais l'imprimeur hollandais, au lieu de se conformer à l'intention de Maittaire, l'a intitulé tome 1^{er}, et l'a indiqué comme une nouvelle édition, revue et augmentée, qui rendrait inutile le volume imprimé en 1719, tandis que, comme on le voit, ce n'en est qu'une suite : le tome v (Londres, 1741), divisé en deux parties, renferme les tables générales de l'ouvrage, et de nouvelles additions (1). Il est presque incroyable qu'un homme seul soit venu à bout d'exécuter un travail aussi étendu, et qui suppose tant de recherches, de critique et de patience. L'ouvrage de Maittaire, sans doute bien imparfait, est cependant encore le meilleur que nous ayons : Mercier de Saint-Léger, excellent juge en pareille matière, dit que ce n'est qu'en le perfectionnant et l'améliorant, qu'on peut espérer d'avoir enfin une bonne histoire de l'imprimerie. Plusieurs bibliographes se sont attachés à relever les erreurs de Maittaire; on se contentera de citer Lamouneye (2), Prosper Marchand (*Dict. historiq.*), Mercier (*Suppl. à l'hist. de l'imprim.*), Rive (*Chasse aux bibliographes*), Laire (*Index*

(1) Maittaire a exposé le plan de ce vaste *index* dans une *Lettre latine* à Desmaizeaux, insérée dans le tome vi de la *Bibliothèque raisonnée*.

(2) Les observations critiques de Lamouneye sont consignées dans une lettre (*Epistola ad Mich. Maittairium, in qua sunt in eius Annales typographicos, et Historiam Stephanicorum animadversiones exponit*), où Auguste Leyer fit imprimer à Dresde, 1733, in-8°, de 24 pag. Maittaire y répondit par une *Lettre* à Desmaizeaux, insérée dans la *Bibliothèque britannique*, tome 211, 1^{re} partie, pag. 172; il péroré les objections qu'il nous multiplie de son adversaire, les approuve ou les rejette avec cette candeur, cette bonne foi qui le caractérise.

libror.), etc. D'autres bibli ont essayé de glaner après en suppléant à ses omissions plus connus sont : Sel Loescher, Seelen, Leichlin, Mencke, Denis, Nyerzer, etc. La plupart de ces ont, dans cette *Biographica* qu'on peut consulter voir aussi, pour plus d'Struvius, *Bibl. histor.* pag. 2238 et suiv., ou le l déjà cité de M. Peignot, p. suiv. VII. *Miscellanea aliquot scriptorum carminum versione latina et notis*, 1722, in-4°, imprimé au docteur Freind. Ce Recue les poésies qui portent l' Mercure-Trismégiste; les C Mages, depuis Zoroastre; à Hygie par Ariphron de les Hymnes de Proclus; Aristote à la Vertu, d'Apollon, etc. VIII. *Marmiensia, gr. et lat.*, et 1732, in-fol.; édition rare à celle de Pridcaux recherche encore, parce qu'il tient différentes remarques par Rich. Chandler (*V. C. VIII*, 39). On doit trouver du volume une pièce de tre intitulée : *Antiquæ insulae, græca altera, alina, cum brevi notarum turarum specimine*. L'igrecque est relative à un te sacré à Bacchus par les d'Héraclée, près de Tarente; Mazocchi a décrit avec un détail; l'autre contient un sur la police intérieure IX. *Carmen epicinium sive Russorum imperatri* 1739. X. *Senilia sive poetæ in argumentis var*

a, *ibid.*, 1742, in-4°. ; recherché. XI. Quelques lui ont mal-à-propos le *Catalogus bibliothecæ*, Londres, 1743-45, 8°. (V. HARLEY, XIX, en a composé que l'Épître, comme il le dit lui-même 2°. La collection des latins, publiée par Maitland 1713 à 1722 (Londres, forme 27 vol. in-12. On cite des auteurs dont elle est, à la fin du Manuel du par M. Brunet. Parmi les vers aux soins de cet infatigable, on citera encore *Apophtegmes* des rois et, etc., (par Plutarque), 1741, in-4°. (V. PLUTARQUE des *Poésies* d'Anacréon, 5, in-4°, tirées à cent, dans chacun desquels prit le soin de corriger lui-même, le petit nombre échappées à l'impression; pris le même soin pour les laïques de sa belle édition *achomyomachia*, 1721, Anacréon fut réimprimé au même nombre, outre laïques en papier superfin. W—s.

V. MAY.

ROY, PAUL-GÉDÉON JOLY, tacticien, né à Metz en 1744, entra au service à l'âge de 17 ans, et fut nommé lieutenant-général d'infanterie; il fit campagne de Bohême sous les ordres du comte de Saxe, passa en 1763 en ce général en Flandre, et fut à la bataille de Raucoux et à la bataille de Mollat. Ses talents et sa valeur lui valurent le grade de lieutenant-général ce fut en cette qualité qu'il se distingua dans la guerre de 1756.

A la paix qui la termina, Maizeroy s'appliqua entièrement à développer les principes de tactique qu'il s'était formés d'après l'étude des anciens et sa propre expérience. La traduction qu'il publia des *Institutions militaires* de l'empereur Léon (V. LÉON VI) lui ouvrit, en 1776, les portes de l'académie des inscriptions. Ses travaux allaient être récompensés par le grade de brigadier des armées, lorsqu'il mourut le 7 février 1780. Son éloge, par Dupuy, est inséré dans le tome XLV des *Mém. de l'acad.* Maizeroy était persuadé que la science de la tactique repose sur des principes invariables, quoique les armes et la manière de combattre puissent changer: en conséquence il appuie tous ses raisonnements, de l'autorité des anciens écrivains militaires, dont il avait fait une étude spéciale. Ses ouvrages théoriques eurent de la vogue un instant, mais sont aujourd'hui entièrement abandonnés. Nous croyons cependant devoir en donner la liste complète, parce qu'on ne la trouve encore dans aucun dictionnaire: I. *Essais militaires*, Amsterdam (Paris), 1763, Nanci, 1767, in-8°. ; trad. en angl., par Th. Mant, 1771, in-8°. II. *Traité des Stratagemes permis à la guerre*, ou Remarques sur Polyen et Frontin, avec des Observations sur les batailles de Pharsale et d'Arbelles, Metz, 1765, in-8°. de 106 pag., fig. III. *Cours de tactique*, théorique, pratique et historique, Paris, 1766, 2 vol. in-8°. — *Traité de tactique, pour servir de supplément*, etc., *ibid.*, 1767, 2 vol. in-8°. — *La tactique discutée* et réduite à ses véritables principes pour servir de suite et de conclusion au *Cours*, etc., 1773, in-8°. ; nouvelle édition refondue et augmentée,

1785, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage trouva des partisans et des adversaires. Le chevalier de Chastellux en a critiqué quelques principes dans des Observations insérées au *Journal encyclopédique*, et auxquelles Mazeroy répondit dans le même journal. Il a été traduit d'après la première édition, en allemand, par le comte de Bruhl, Strasbourg, 1771-73, 3 vol. in-8°. IV. *Traité des armes défensives*, 1767, in-8°; nouvelle édition corrigée et augmentée, à la suite du *Mémoire sur les opinions qui partagent les militaires*, 1773, in-8°. L'auteur s'y attache particulièrement à réfuter les principes de tactique de Guibert. V. *Institutions militaires* de l'empereur Léon, traduites en français avec des notes; suivi d'une *Dissertation sur le feu grégeois*, et d'un *Traité des machines de guerre des anciens*; Paris, 1770, 2 vol. in-8°; idem, 2^e édit., 1778. Cette traduction est estimée. VI. *Lettre à un officier général* sur l'ouvrage intitulée : *L'ordre profond*, etc. (par Dacoudray), Paris, 1776, in-12. VII. *Traité des armes et de l'ordonnance de l'infanterie*, ibid., 1776, in-8°. VIII. *Théorie de la guerre*, avec l'application des principes à la grande tactique, suivie de démonstrations sur la stratégie, etc., Lausanne, 1777, in-8°. IX. *Traité sur l'art des sièges et les machines des anciens*, etc., 1778, in-8°. X. *Tableau général de la cavalerie grecque*, précédé d'un mémoire sur la guerre, considérée comme science, ibid., 1781, in-4°. XI. *Mélanges* contenant différents mémoires sur le choix d'un ordre de tactique, la grande manœuvre, etc., et une Traduction du *Traité du général de cavalerie*, par Xénophon, ibid.,

1785, in-8°. XII. *Trois Mén* la science militaire des anciens. *Recueil de l'académie de tions*. XIII. *Mémoire relation de M. Guischart*, intimaire critiques et histor plusieurs points d'antiquaires (dans le *Journal de juillet*, 1775, pag. 470- lui a quelquefois attribué l'raisonnée des opérations 1 et politiques de la dernière Liège, 1783, in-8°. Cet ou de Joly de Saint-Valier.

MAÏZIÈRES (PHILIPPE latin *Mazarius*, chevalier celier du roi de Chypre, 1312, au château de Maizi cèse d'Amiens. Ayant lu d toire que c'était Pierre son compatriote, qui av miné Godefroi de Bouillo la guerre aux infidèles, i suada que Dieu exigeait c hitant du même diocèse s nouveaux ennemis aux M Enflammé par cette idée (vers 1343), pour la cour de Lusignan, roi de Cypr vint à lui communiquer s guerrière. Ce prince mouru dans le voyage qu'il avait pour engager les princes à relever la bannière de l eut pour successeur Pierr frère, qui nomma Philipi zières, son chancelier, et par son avis, de Salatie (Attalie), située vis-à-vis occidentale de l'île de Cy de ce premier succès, Pieri à Venise, février 1361, o l'on compte aujourd'hui pour solliciter des secours: fait accompagner de Phi harangua le doge d'une m eloquente. Une nouvelle c

ni, roi de France, des prisonniers d'Annam le chef de cette nation. Philippe fut un prisonnier, pour recevoir les conditions du pape; et il accompagna le roi de Chypre en France pour déterminer l'emplacement de la coalition.

Jean (1364) laissa la guerre au roi de France, des croisés mit enfin le courant de sept ans parut, le 9 octobre, 1365, dont on s'empara ais la discorde étant les chefs chrétiens, le roi fut forcé d'abandonner, et de retourner à Chypre dont ce revers surprit la fermeté, les moyens de ranimer les forces; mais le mouvement religieux retour, et ses dévotions. Pierre mousson successeur envoya imenter Grégoire XI au trône pontifical alors sa résignation : Philippe s'accusation, et profita de l'occasion pour engager le roi à fêter la présentation, qu'on célébrait à Paris. De là il se rendit à Charles V, où sa réputation précéda : il y fut accueilli, et se démit de son chancelier de Chypre, et de conseiller d'État nomma gouverneur l'employa utilement dans ces circonstances. En ses services, Mais les domaines consistaient en pension annuelle

de 2000 francs d'or. Les de la vie des cours, il se retira en 1379 dans la maison des Célestins de Paris, nouvellement fondée, et à laquelle il légua tous ses biens. Il y mourut le 26 mai 1405, et fut inhumé au milieu du chapitre des Célestins, revêtu de l'habit de l'ordre. Le docteur Jean Petit, dans son *Apologie* de Jean sans peur, duc de Bourgogne, a calomnié Philippe de Maizières d'une manière atroce : mais comme il n'appuie ses accusations d'aucune preuve, il n'a pu parvenir à faire planer le moindre soupçon sur sa mémoire (V. J. PETIT). L'abbé Lebeuf a publié une *Notice* sur la vie de Philippe de Maizières, dans le *Recueil de l'académ. des inscript.* tom. XVII, et le *Catalogue raisonné* de ses ouvrages, dans le même *Recueil*, tom. XVI (1). On en présentera ici une liste succincte, mais plus complète : I. *Nova Religio militiæ passionis Jesu - Christi, pro acquisitione S. Civitatis Jerusalem et Terræ sanctæ*. C'est le recueil des statuts d'un ordre de chevalerie, que l'auteur désirait qu'on instituât pour la délivrance des lieux saints. II. *Vita B. Petri Thomasii*; c'est la vie du B. P. Thomas, carme français, patriarche de Constantinople : elle est imprimée dans les *Acta sanctorum*, sous la date du 29 janvier. III. *De laudibus B. Mariæ virginis super Salve sancta parens*. IV. *Cy est le liere appelé le songe du vieil Pelerin, adressant au blanc Faucon à bec et pieds dorés*. Cet ouvrage a été composé vers l'an 1382 : il en existait, dans la bibliothèque des Célestins de Paris,

(1) Le P. Becquet, dans son *Histoire des Célestins*, rapporte, sur la vie de Philippe de Maizières, différents traits contestés par Lebeuf, dont le récit nous a inspiré plus de confiance.

une copie faite sur la minute originale de l'auteur, l'an 1471, par l'ordre de P. Guill. Roumain, alors prieur. Une belle copie sur vélin a passé de la biblioth. de d'Urfé dans celle de la Vallière, où elle a été vendue à un prix assez élevé, malgré l'imperfection de deux feuillets. Le but de l'auteur est de donner des avis pour la réformation des états chrétiens, et de la France en particulier. Le *blanc Faucon*, à qui l'ouvrage est adressé, désigne Charles VI, qui est aussi quelquefois nommé le *Cerf volant* (1). Le vicil pèlerin, s'étant endormi, est transporté en songe dans une chapelle dédiée à la Vierge. Il y voit une dame vénérable, qui est *Providence-Divine*, appuyée sur *Amoureuse-Pitié* et *Inflexible-Equité*, ses deux suivantes. Elle annonce au pèlerin, que *Charité* et sa sœur *Sapience* ont abandonné le monde, depuis que de faux alchimistes ont fabriqué des besans de mauvais aloi, qu'ils ont eu le secret de faire préférer aux bons besans; et que, puisqu'il est dans l'intention de présenter un bon besan au *jeune Faucon*, il doit se faire accompagner dans son pèlerinage, par les trois reines de la vraie alchimie. Tel est en substance le prologue de l'ouvrage, qui est divisé en trois livres. Dans le premier, le pèlerin qui a pris le nom d'*Ardent-Desir*, s'en va, accompagné de sa sœur germaine *Douce-Espérance*, dans les déserts de l'Égypte trouver l'ermite Arsène, qui lui indique la montagne où demeurent les trois reines, *Charité*, *Vérité*, *Sapience*. Le pèlerin les supplie de revenir au

monde; et *Charité*, vaincue prières, consent que *Vérité* y retourne avec dame *Aventi* compagnées chacune de deux brières. Cette illustre cour visite les trois parties de connues au temps de l'aute descriptions qu'il en donne so intéressantes; mais c'est sur Rome, qu'il parle avec le détails. Les sentiments q prime sur l'autorité du p scandale de sa cour, l'abus fait des choses saintes, sont mes à l'opinion, alors génér établie en France, et dans l de l'obédience du pape d'A Dans le second livre, *Vérit* à Paris, et va siéger au pa en présence des états du ro dont ses suivantes découv vices; *Vérité* présente à chi ordres, un miroir, pour y défauts. Le troisième livre c le roi seul. *Vérité* l'ayant au parquet des reines, le fait entre *Humilité* et *Patience* donne de sages instructions devoirs: elle le place ensuite lieu des quatre vertus car de chacune desquelles l'au fait dériver quinze; ce soixante quatre, nombre éga des cases de l'échiquier, don donne l'explication au jeune que l'auteur dit, dans ce livre, de la juridiction ecclési paraît être copié de la dispo vaient eue, quelque temp ravant, Pierre de Cugnières cardinal Bertrand, évêque (V. BERTRAND et CUGNIÈRE) On trouve dans cet ouvrage

(1) On sait que ce prince prit à la chasse un cerf portant un collier avec ces mots: *Huc me Casus domuit*; et qu'il adopta depuis pour devise un cerf volant.

(2) On peut voir l'analyse de cet ouvrage, dans les *Libertés de l'église gallic. et commentées*, etc. (par Durand - Maillet 1771, tom. III, pag. 512 et suiv.

és, qui ne sont pas moins l'auteur parlé (liv. 1, de la pêche du hareng vue dans la mer Baltique. Duperron faisait, dit-on, de ce livre, qu'il allait chaque année, dans la bi-dés Célestins. La ressem-titre a fait attribuer à : Maizières le *Songe du* ouvrage non moins fameux (RS et RAOUL DE PRESLES). *declamatoria et trage-tuor partes divisa*. C'est d'allégories et de tropo-s de la Bible et des Pères. *irier fleury, en faveur* prince. VII. *Le pèleri-oure* (pauvre) *Pélerin, fort de son père et de sa* els sont les *aventures du* rin des sa jeunesse. Ce rage, cité par le P. Bec-des Célestins), a échappé s recherches de l'abbé qu'on doit regretter d'a-u-on y aurait sans doute nouvelles particularités e Maizières. W—s. ou LEMAIRE (JEAN), teur de la maison de Na-le jour à Haddington en ns le comté de Lothian, 'autres, à Gloghoen, près arwick, d'où il vint fort es études à Paris, au col-nte-Barbe, puis à celui de Il prit le bonnet de doc-G, professa long-temps la e et la théologie à ce der-, quoiqu'il fût de la mai-arre ; il retourna ensuite arie, où il enseigna la l'université de St.-André. t en 1550, âgé de 82 ans. otecteur et peut-être le uchanan. Ses principaux

ouvrages sont : I. Un *Commentaire* sur le *Maître des Sentences*, imprimé à plusieurs reprises, au commencement du seizième siècle. C'est, selon Dupin, le livre le plus savant et le plus complet qu'on eût encore vu en ce genre. II. Un *Commentaire sur les Evangiles, mêlé de controverse, contre les hérétiques*, Paris, 1529, in-fol. III. *Une exposition littéraire sur St.-Mathieu*, Paris, 1518. IV. *Historia majoris Britanniae et Scotiae*, en six livres, qui se terminent au mariage de Henri VIII avec Catherine d'Aragon, Paris, 1521, in-fol.; ouvrage superficiel et sans critique. V. *Plusieurs Traités de philosophie*, Lyon, 1514. On lui attribue encore le *grand Miroir des exemples*, Douai, 1603, peu fait pour donner du lustre à son auteur. Major, dans ses écrits, paraît très-zélé pour la doctrine de l'université de Paris sur la puissance ecclésiastique. T—D.

MAJOR (JEAN-DANIEL), savant médecin et antiquaire, naquit à Breslau en 1634. Après avoir fait ses premières études à Wittemberg, il visita les principales universités de l'Allemagne et de l'Italie, et reçut en 1660 le doctorat à Padoue. Il reprit ensuite la route de la Silésie par l'Autriche, retourna à Wittemberg, et y épousa une fille du célèbre médecin Sennert. Il eut le chagrin de perdre sa femme, après quelques mois de mariage; et ne pouvant rester dans une ville où tout servait à entretenir sa douleur, il se rendit à Hambourg, où il fut nommé médecin des épidémies. Les succès qu'il obtenait, comme praticien, étendirent bientôt au loin sa réputation. Le résident de Russie fut chargé, par sa cour, de lui faire les offres les plus honorables pour l'engager

à se fixer à Moscou : mais son attachement pour son pays déterminait Major à les refuser. Il fut en partie dédommagé de ce sacrifice par sa nomination, en 1665, à la chaire de médecine de l'université de Kiel, nouvellement créée. Il contribua plus que personne à procurer de l'éclat à cette école par ses soins ; il y ouvrit un cours d'anatomie, donna, en outre, des leçons de botanique, et y établit un jardin des plantes. Major fut appelé à Stockholm pour donner des soins à la reine de Suède ; mais il tomba malade à son arrivée en cette ville, et y mourut le 3 août 1673. Il joignait à des connaissances très-étendues dans son art, une vaste érudition ; et il en a laissé des preuves dans de nombreux écrits dont on se contentera d'indiquer les plus importants : I. *Lithologia curiosa sive de animalibus et plantis in lapidem conversis*, Wittenberg, 1662, in-4°. II. *Historia anatomica calculorum insolentioris figuræ, magnitudinis et molis, in renibus repertorum*, Leipzig, 1662, in-4°. III. *De cancris et serpentibus petrefactis*, Iéna, 1664, in-4°. IV. *Prodromus à se inventæ infusoriæ, sive quo pacto agonizantes quidam, pro deploratis habiti, servari aliquandiu possint, infuso in venam sectam liquore particulari*, Leipzig, 1664, in-8°. L'auteur y assure que cette transfusion avait été mise à l'épreuve plus de vingt ans auparavant avec succès sur des chiens. Quelques médecins nièrent la possibilité d'employer ce moyen d'une manière utile dans aucun cas. Major leur répondit par un petit écrit, (Kiel, 1667, in-4°), où l'on trouve plus de raisonnements que de faits ; et en pareille matière les faits seuls sont concluants. V. *De plantâ mons-*

trozâ Gottorpiensi, etc. 1665, in-4°, fig. VI *anatomie Kilonensis præ* 1666, in-fol. VII. *De scdict*, ibid., 1667, in-4°. *licie hybernæ, sive invtria medica*, ibid., 1667, in-4°. Major, qui n'abandonnait pas ses idées, y revient la possibilité de la transfusion ensuite des maladies blissent par la commune de celles que l'on peut guérir par la cautérisation. IX. *Progrei herbariæ cupidus*, ibid., in-12. C'est le plan et la description de son cours de botanique *sideratio physiologica quæ occurrit in duabus Burrhi : De cerebro et oculis*, 1669, in-4°. XI. *Collegium curiosum*, ibid., 1670, in-4°. *Seefahrt nach der neuen Welt*, sans vaisseau ni port, 1670, in-4° ; ibid., in-12 : rare. XIII. *Summa dicæ biblicæ*, Kiel, 1670, in-4°. C'est le plan d'un ouvrage qui n'a jamais été terminé *concipiendâ anatomie nolum breve*, ibid., 1670, in-4°. XV. *Genius errans sive in scientiæ abusu*, ibid., in-4°. XVI. *Medicinæ præbulæ sciagraphicæ*, 1677, in-4°. XVII. *Cæferri radiantis*, Sleswig, in-4°. XVIII. *De invthermis artificialibus*, ibid., 1680, in-4°. XIX. *Rehdigerianus publico bi buendis desiderium, cuclaratione eorum quæ in nummarie supplenda*, Kiel, 1681, in-

gis Oddonis saxonici con-
ibid., 1682, in-4°. XXI.
numis augustalibus germa-
bid., 1684, in-4°. XXII.
rum æruginè consultatio
ad F. Spanheim, *ibid.*,
 n-4°. XXIII. *Seiapis ra-*
medicus ægyptiorum Deus
lo et gemmâ, *ibid.*, 1685,
 XIV. *De numis græcè in-*
istola, *ibid.*, 1685, in-4°.
 repose principalement de
 le sentiment de Henr. Chr.
 contre l'introduction des
 dans la langue grecque (*V.*
XX, 69). On a encore de
 ne traduction latine de la
 de Descartes, Kiel, 1672;
Sachsiana, sive de vitâ et
il. Jac. Sacchi, Wratisla-
vedici, à la fin de la 5^e. an-
fiscell. acad. naturæ curios.,
 un grand nombre de thèses et
 unmes, publiés séparément et
 ensuite dans des collections
 de ce genre. — Son père Elie
 poète lauréat, professeur de
 que et recteur du gymnase
 de sa patrie, où il mourut le
 1676), âgé de 82 ans, est
 l'auteur de plusieurs ou-
 vres le plus connu est son
variis de versibus leoninis,
 inséré dans les *Disserta-*
thologica de Ge. Chr. Ge-
 Leipzig, 1733, in-8°.) Ce
 a mis en tête une curieuse
 intitulée : *Vita et scripta*
etiorum, filiorumque Elie,
Danielis, Guill. Ulric Wald-
 a aussi publié un panégy-
laudem et memoriam Joh.
ajoris, dans les *Miscellane-*
curios. ann. 1697, *Append.*,
 5.

W—s.

DR. Levoct, peintre et gra-
 veur à Frazzetta de Man,

en 1576. Il apprit la gravure de
 Gilles Sadeler ; et on lui attribue
 même plusieurs paysages qui ont
 paru sous le nom de son maître :
 on reconnoît cependant les ouvrages
 de Major, en ce que l'ensemble de ses
 compositions offre un accord moins
 parfait que celles de Sadeler, et
 qu'il y manque quelques-unes de ces
 finesses de l'art qui décèlent le génie
 de l'artiste. Il avoit gravé, d'après
 Savery, un *Saint-Jérôme dans sa*
grotte. Cette pièce, sur laquelle il
 foudait sa fortune et sa réputation,
 est un des plus grands paysages qui
 aient été gravés au burin. C'est un
 site montagneux embrassant une
 vaste étendue de pays, et offrant
 d'immenses détails. Mais malgré tout
 le soin et toute la finesse d'exécu-
 tion, il n'eut aucun succès. Major
 grava, depuis, une suite de neuf pay-
 sages représentant les *Sites des plus*
sauvages des montagnes de la Bo-
hème. Ces pièces, d'une exécution
 plus large et plus pittoresque, d'un
 effet plus piquant que la première,
 ne réussirent pas davantage : et l'ar-
 tiste, réduit par l'abandon de ses
 contemporains à la plus profonde
 misère, mourut à Vienne, en 1630;
 et ce ne fut qu'après sa mort, que
 l'on rendit justice à son mérite. On
 connoît encore de lui : I. Un *Por-*
trait de l'empereur Rodolphe II,
sur un char de triomphe tiré par
des aigles et des cygnes. II. Une
 autre suite de six paysages repré-
 sentant des *Sites sauvages de Bo-*
hème, d'après Stephani. — Thomas
 MAJOR, graveur à la pointe et au
 burin, né en Angleterre, vers 1715,
 fut l'émule des plus habiles artistes
 de son temps. La manière dont
 il a gravé le paysage, dénote une
 grande intelligence; et le travail de
 son burin est plein d'adresse et de

délicatesse. Après avoir exécuté en Angleterre la plupart de ses gravures, il vint à Paris pour se perfectionner encore. Ses ouvrages eurent une telle vogue, que Basan en copia ou en fit copier une vingtaine sous le nom de *Major*, anagramme de Major, pour l'œuvre de David Teniers ; mais l'ouvrage qui a fait connaître particulièrement ce graveur, c'est une suite de vingt-quatre planches, d'après les dessins de Jean-Baptiste Borra, représentant les *Ruines de Paestum*. Il la publia en 1768, à Londres, sous le titre suivant : *The ruins of Paestum, otherwise Posidonia in magna Græcia, by Thomas Major engraver to his majesty*. Cet ouvrage, qui a été traduit en français, (par M. Dumont, Paris, 1769, in-4^o.) contient trois parties : la première est une exposition sommaire de l'état de Paestum dans les temps anciens et modernes ; la seconde, une description des édifices dont il donne la gravure, et la troisième renferme un traité des médailles posidonniennes, etc. Les autres estampes qu'on doit à cet habile artiste, sont des paysages d'après Le Guaspre, Teniers, Wouwermans, Berghem, Claude Lorrain. Le *Manuel des amateurs* donne la description des vingt-cinq planches qui composent l'œuvre de Major.

P—s.

MAJORAGIUS (ANTOINE-MARIE CONTI, connu sous le nom de), naquit le 26 octobre 1514, dans le Milanez, au territoire de *Mariaga*, d'où il prit le nom de *Maioragio*, qu'on vient de voir latinisé par lui-même. Les premières années de sa vie furent troublées par les guerres qui agitaient alors la Lombardie ; sa famille y perdit tous ses biens ; son père fut fait prisonnier,

et il n'échappa lui-même aux désastres public à Côme, auprès de son co Conti, qui y était professeur de lettres, il reçut de lui ses leçons. Revenu à Milan, il pliqua davantage à l'étude des plus habiles maîtres, par il comptait le fameux *Car* progrès devinrent si rapides qu'à 26 ans il y fut nommé professeur public d'éloquence. La guerre rallumée dans ce pays, il se réfugia à Ferrare, où il suivit les leçons de Vincent Maggi et d'André Rucellai. Trois ans de séjour en cette ville le revint à Milan, où il reprit son cours d'éloquence, et vit se soulever contre lui une foule d'envieux et de sectaires d'hétérodoxie, en changeant d'avoir changé ses notions en des noms profanes. Il se faisait appeler *Marcus*. Obligé de se disculper en public, il y prononça une tirade en langue latine, dans laquelle il écrivait en la langue d'aujourd'hui qui n'avait jamais connu *Maria*, il avait dû en France qui lui appartenait, et rendait celui d'Antoine. Son éloquence et ses charmes de sa latinité, que ses raisons, lui donnaient de cause. Il conserva sa chaire. Les bonnes études rent un surcroît de vie, des *Trasformati* une nouveauté ; et il fit, quoiqu'il n'eût pas, tout ce qu'il put pour en eût à Milan une bibliothèque. On a lieu de croire qu'il en eut une lettre d'André Cambray. En 1550 il fut promu à quelque charge ecclésiastique, et qu'il eut qu'à sa mort, arrivée après. Les dernières au

est agitée par une très-vive émotion au sujet de la réputation de Cicéron, qu'il attaque, *invidiam libri tres*, Lyon, 1580, et qui fut très-acclamée par Nizzoli, admirateur enthousiaste de l'orateur romain. L'apologie que Nizzoli en adressa répliqua par un écrit : *Ant-Apologia*; une seconde fut publiée par lui, sous le titre de *Reprehensionum libellus contra Marium Nizolium*, Nizzoli riposta par un écrit intitulé : *Antibarbarus philosophus*, imprimé à Parme, en 1585. Il n'y eut que la mort de Nizzoli, le 4 avril 1555, qui mit fin à cette querelle devenue scandaleuse. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avant qu'il s'était déclaré partisan de Cicéron, en 1545, il avait écrit contre Celio Calcagnini, et critiqué le livre de *Officiis*. Majoragio va de pair pour l'érudition, comme pour l'érudition, avec les meilleurs esprits du seizième siècle. Quand on réfléchit qu'il ne mourut qu'à quarante-un ans, on est étonné de la grande quantité d'ouvrages sortis de sa plume. Argelati, dans sa *Biblioth. script. Mediolan.*, a dressé un long catalogue. On y trouve des harangues, des préfaces, des discours sur divers sujets et en prose, des poésies latines, des lettres; un Commentaire très-étendu et très-savant sur les œuvres de Cicéron relatives à l'éloquence et à la rhétorique (Venise, 1587, in-4°); un autre sur plusieurs ouvrages philosophiques d'Aristote, le troisième sur Virgile, quel il fit usage de ce que Vettori avait déjà dit à ce sujet en avouant toutefois, avec

franchise, qu'il s'était beaucoup servi des ouvrages de ce savant écrivain. Sa harangue, devant le sénat, fut imprimée à Milan, en 1541, et une seconde fois, en 1547, sous ce titre : *De mutatione nominis*, etc. *Oratio coram senatu habita*, in-4°. On a encore de lui plusieurs traités, entre autres : *De senatu romano*. — *De risu oratorio et urbano*. — *De nominibus propriis veterum Romanorum*, etc. Il a été publié in-8°, à Leipzig, en 1628, un Recueil de harangues latines et de quelques autres productions de cet auteur, où l'on admire l'élégance de sa latinité, ainsi que l'étendue de son érudition. Son *Epistola ad J. Morenum cardinalem*, sur la reprise de Verceil, par le préfet Nic. Sizzo, en nov. 1553 (Milan, 1553, in-fol., très-rare), ne se trouve pas dans ses œuvres. J. A. Ranza l'a fait réimprimer à la fin de ses *Poesie e Memorie di donne letterate de' stati del re di Sardegna*, Verceil, 1769, in-8°. On trouve une notice sur la vie et les écrits de Majoragio, dans les *Questiones epistolice*, publiées en 1731, par le professeur Kohl.

G—N.

MAJORIEN (JULIUS-VALENIUS), empereur romain d'Occident, était fils d'un officier attaché au général Aëtius, sous le règne de Valentinien III. La femme d'Aëtius, qui convoitait secrètement l'empire pour son fils Gaudence, prit ombrage des grandes qualités qu'annonçait Majorien, et le fit exiler de la cour. Rappelé après la mort d'Aëtius, il s'attacha à la fortune de ce fameux Ricimer, qui disposait d'un sceptre dont il dédaignait de s'emparer. En 457, après la mort d'Avitus, et un interrègne de dix mois, Majorien fut fait général, et bientôt proclamé

empereur. L'année suivante, Genseric fit attaquer la Campanie; mais Ricimer tailla en pièces l'armée des Vandales. Majorien lui-même, en 459, défait dans la Gaule, et contraignit à la paix Théodoric, roi des Visigoths. Cependant Majorien méditait la perte des Vandales, ces cruels ennemis de Rome et de l'Italie, et nourrissait l'espoir de les détruire au sein même de l'Afrique. Pour bien connaître les chances du succès, il se déguisa, passa en Afrique, parut devant Genseric, en qualité d'ambassadeur, examina ses trésors, ses arsenaux, ses troupes, remarqua les côtés faibles de cette puissance éphémère, revint en Italie, plein d'espérance, fit de grands préparatifs, et se dirigea de nouveau vers l'Afrique, où la trahison déconcerta des projets si bien combinés, et livra une partie de ses vaisseaux à Genseric. Majorien; sans se décourager, revint en Italie réparer ses pertes. Mais Genseric avait senti à quel ennemi il avait affaire; il offrit une paix tellement favorable aux Romains, que Majorien n'hésita point à l'accepter. La gloire et les qualités de ce prince allaient peut-être relever le trône abattu des Césars, lorsque Ricimer, qui ne cherchait dans les empereurs de son choix que d'obscurs esclaves, redoutant l'élévation d'un personnage aussi distingué, se hâta de fermer une carrière qu'il trouvait déjà trop éclatante. Maître d'une partie des troupes, il sut les disposer à la révolte; Majorien fut, par son ordre, arrêté dans le Milanez, déposé et mis à mort cinq jours après, le 7 août 461, après un règne de trois ans et quelques mois. Courageux, actif, vigilant, éclairé, humain pour son peuple, redoutable à ses ennemis, il

publia des lois pleines de sagesse et l'élévation de son caractère et de son administration à ses recommandables par leurs mérites et leur probité. La sagesse et l'élévation de son caractère et de son administration à ses recommandables par leurs mérites et leur probité. La sagesse et l'élévation de son caractère et de son administration à ses recommandables par leurs mérites et leur probité.

MAKO (PAUL), savant polonais, mathématicien et philosophe, né à Jasz-Apath en Hongrie, le 1723. Après avoir terminé ses études, il entra chez les jésuites, fut chargé de l'enseignement des mathématiques dans différents collèges, puis, sans fonctions, il accepta la chaire de professeur de mathématiques à l'académie Thérésienne, et fut nommé directeur de la faculté de philosophie à l'université de Pesth. Il mourut à Vienne le 1793. On citera de lui : *Compendiaria physicae institutio*, Vienne, 1762 - 3, 2 part. II. *Carminum elegiacorum collectio*, Tyrnau, 1764, in-8°. IV. *Compendiaria matheseos institutio*, Vienne, 1764, in-8°. IV. *Compendiaria logicae institutio*, quatrième édition, 1773, in-8°. *Compendiaria metaphysicae institutio*, ibid., 1766, in-8°. Il a écrit plusieurs fois. VI. *De figurâ telluris*, Olmutz, 1740, in-4°. VII. *Calculi differentialis institutio*, Vienne, 1740, in-4°. VIII. *De arithmeticae metricis aequationum res*

voir Makrizi : in re-
Bude, 1791, in-8°;
essante rédigée d'après
père Fr.-Xav. Eder,
pendant quinze ans,
chez les Moxes. X. Des
, en allemand, sur la
s paratonnerres, sur
ale, sur l'équilibre des
imprimées séparément
urnaux scientifiques de

W—s.

, célèbre écrivain arabe,
ix^e siècle de l'hégire,
oms et surnoms de *Ta-*
lbou-Ahmed, *Moham-*
som de *Makrizi*, sous
us connu, était commun,
et on le lui avait donné
résidait dans un fau-
albec, nommé *Makriz*.
eddin est-il surnommé
izi, tantôt *Ibn Alma-*
dire, fils de *Makrizi*.
quit au Caire, entre l'an
770 de l'hégire (1358
-C.) Quelques auteurs
de sa naissance à l'an-
57-8); mais *Aboul Ma-*
que *Makrizi* lui-même
être né peu d'années
o. Sa famille prétendait,
rait, descendre d'*Ali*,
be qui a donné le jour
Fatimites; et en effet,
ontre assez souvent fa-
prétentions de cette fa-
uue, et surtout à la légi-
n extraction. Il fit ses
aire, et suivit d'abord
de la secte des Hané-
rinciples d'*Abou-Hanifa*;
il abandonna cette secte,
celle de *Schaféi*, à la-
a constamment attaché.
a pas fait connaître la
changement: il est vrai-

semblable qu'il eut sa source dans
quelque désagrément que *Makrizi*
éprouva de la part des Hanéfites; car
les écrivains qui témoignent le plus
d'estime pour ses talents et ses ver-
tus, lui reprochent une excessive par-
tialité contre les docteurs de la secte
d'*Abou-Hanifa*. *Makrizi*, se livrant
avec ardeur à l'étude, acquit de bonne
heure de vastes connaissances, et
contracta un goût très-vif pour une
vie retirée: aussi s'occupait-il, jusque
dans ses dernières années, à écrire et
à composer des ouvrages nombreux
et presque tous historiques. Il fut ce-
pendant revêtu, à plusieurs reprises,
de la charge de *mothésib*, ou com-
missaire de police du Caire, et
exerça divers autres emplois relatifs
à la religion. On lui offrit la place de
kadhi de Damas; mais il la refusa.
Makrizi vécut environ quatre-vingts
ans; il mourut au mois de ramadhan
845 (janvier ou février 1442). Ses
ouvrages sont en grand nombre; ils
attestent la variété de ses connais-
sances, et son goût pour les recher-
ches d'antiquité. La plupart et les
plus importants ont pour objet l'his-
toire d'*Egypte*; et il est à regretter
que plusieurs ne nous soient connus
que de nom. Les ouvrages auxquels
il doit la réputation dont il jouit
parmi nous, sont : I. Sa *Descrip-*
tion historique et topographique de
l'Egypte, et particulièrement de
Misr ou *Fostat* et du Caire; et II.
Son *Histoire des sultans Ayyou-*
bites et Mamloucs, c'est-à-dire, de
Saladin et de ses successeurs. Il y
faut joindre : III. Son *Traité des*
Monnaies musulmanes; et IV. Celui
des poids et des mesures légales des
Musulmans. Ces deux derniers ont
été publiés en arabe et en latin par
M. Ol. Gerh. Tychem, professeur
en l'université de Rostock. M. Sil-

vestre de Sacy en a donné des traductions françaises qu'on trouve dans le Magasin encyclopédique, et qui ont aussi été tirées à part. Les deux premiers ouvrages ont beaucoup servi à Renaudot, d'Herbelot, de Guignes, Berthelot, et à MM. Langles, Silvestre de Sacy et Quatremère, etc. Un petit Traité sur les souverains musulmans établis en Abissinie, a aussi été publié en arabe et en latin, par M. Th. Rinck, Leyde, 1797. Makrizi avait entrepris un Dictionnaire des hommes célèbres de l'Egypte. Ce recueil, intitulé *Mokfa*, paraît n'avoir jamais été achevé : il devait former environ 80 volumes. La bibliothèque du Roi, à Paris, possède un volume autographe de ce recueil. Les manuscrits de la Description historique et topographique de l'Egypte, et de l'Histoire des Ayyoubites, sont très-communs en Europe : ceux des autres ouvrages de Makrizi sont rares, ou manquent tout-à-fait dans nos collections de livres orientaux. La Description historique et topographique de l'Egypte est une mine inépuisable d'anecdotes et de détails, relatifs à l'histoire religieuse, politique, administrative et commerciale de cette contrée, depuis sa conquête par les Arabes ; aux costumes, aux dignités et à l'étiquette de la cour des khalifes et des sultans ; aux coutumes, aux mœurs, aux usages sociaux, aux préjugés et aux superstitions des diverses nations qui peuplaient ce pays ; aux monuments de l'antiquité, et aux édifices de tout genre, construits par les Arabes, et qui sont eux-mêmes aujourd'hui devenus des antiquités d'une seconde classe. On pourrait, avec raison, appeler l'auteur de cet ouvrage, le Varron de l'Egypte musulmane. Les lumières

qu'on peut tirer des recueils Makrizi, ne sont pas méprisables à l'Egypte ; et quelquefois réfléchissent sur toute l'histoire homéotane. Il ne faut pas se faire une idée exagérée de cet écrivain, exact quelquefois même dans ses recherches et dans ses descriptions, mais plus souvent du merveilleux, compilé à l'aveugle, et sans critique, et instruit de tout ce qui est à l'islamisme. Il est supérieur de son style, puisqu'il n'a jamais des limites de la simplicité, du moins dans ses ouvrages que nous connaissons. Mais le plus souvent, dans sa description de l'Egypte, Makrizi tente de transcrire et de copier les textes des écrivains arabes, sultés. Un mérite plus réel est qu'il prend quelquefois le sens de certaines expressions ou propres aux Arabes d'usage usitées dans cette province des acceptions inconnues est fort à regretter qu'il n'a toujours pris cette peine ; que l'époque à laquelle il a écrit soit éloignée de nous qu'il soit, ses ouvrages près d'être coupés de termes dont nous ne pouvons déterminer avec certitude l'origine, et qui sont inhabituels aux habitants actuels de l'Egypte. Croyons superflu d'entreprendre l'énumération des ouvrages de Makrizi, et d'en donner les titres, une rigoureuse exactitude nous dirait que ces détails ne peuvent être trouvés dans le Varron arabe de M. de Varron. Ce recueil offre plusieurs un grand nombre de citations d'ouvrages de Makrizi. S

II^E, le douzi^e et der-
 ti^e prophètes, était con-
 le Néhémie, suivant l'o-
 lus accréditée et la plus
 le. Jahn place le temps
 bétisé, depuis 412 jus-
 ant J.-C. Le nom de *Ma-*
 signifie *ange du Sei-*

it penser à quelques an-
 que c'était réellement un
 erçait le ministère pro-
 is la figure d'un homme.

qui environne la per-
 prophète a fait conjec-
 tures qu'il était Esdras
Dieu (Malachie), non
 ouverner le peuple, mais
 vrir l'avenir. Toutes ces

s'évanouissent au flam-
 monnement et d'une saine
 après l'opinion même de
 r et de Jahn. La prophé-
 chie n'a que trois chapi-
 yle en est prosaïque, et
 dur. On y trouve les
 es et les mêmes allégo-
 ns les anciennes prophé-
 e qu'il y a de remarqua-
 it le célèbre Jahn, c'est
 ie y est désigné sous les
aire du Temple, d'*Ange*
ent (Appendice à l'Her-
). Du reste, le prophète
 : beaucoup de véhémence
 orruption du peuple juif.

: aux prêtres et aux lé-
 ler la loi du Seigneur, et
 des holocaustes souillés.
 a masse de la nation de
 des mariages illégitimes,
 dre sans raison que Dieu
 favorablement le pays
 déclare que le Messie ne
 nt pour perdre les gentils,
 les sauver, et pour les en-
 ir au *Tres-Haut* une ob-
 s tache. Il annonce l'arri-

vée du précurseur qui marchera de-
 vant le Messie et lui préparera la
 voie. Parmi les commentateurs de
 Malachie, on distingue saint Jérôme,
 Théodore, Jonathan ben - Uziel,
 Kimchi, Aben - Ezra, Mélancton,
 David Chitrée, Gabriel Acosta,
 Edouard Pococke, Jean - Frédéric
 Fischer, dom Calmet, Charles-Fré-
 déric Bahrdt, Augustin de Quiros et
 Rosenmuller.

L—B—E.

MALACHIE (SAINT), l'un des
 plus illustres prélats de l'Irlande,
 était né l'an 1094, à Armagh, d'une
 famille noble et ancienne; il renonça,
 jeune, aux avantages que lui offrait
 le monde, pour se mettre sous la
 direction d'un pieux reclus nommé
 Imac. Cet exemple fut suivi par
 quelques jeunes gens; et il se forma
 autour de la cellule du solitaire, un
 monastère, dont Malachie devint le
 modèle par sa douceur, son humilité
 et son application à l'étude des saintes
 lettres. Il fut ordonné prêtre à l'âge
 de vingt-cinq ans, et se chargea de
 différentes prédications auprès des
 pauvres habitants des campagnes,
 qui en étaient privés depuis long-
 temps. Il alla ensuite trouver Mal-
 chi, évêque de Lismore, pour ap-
 prendre de lui les règles de l'an-
 cienne discipline ecclésiastique; et à
 son retour il fut placé à la tête de
 l'abbaye de Bangor, où il établit la
 réforme. Il passa de cette retraite
 sur le siège épiscopal de Connor;
 mais cette ville ayant été ruinée par
 le roi d'Ulster, il revint dans Ar-
 magh, dont il fut élu archevêque
 en 1127. Il ne prit possession de ce
 nouveau siège, qu'après la mort de
 Maurice, prélat intrus, qui s'en était
 emparé par violence. Il s'attacha
 d'abord à faire revivre l'ancienne
 discipline dans ce diocèse, pourvut
 les paroisses de pasteurs, autant

que le malheur des temps pouvait le permettre, et fit agréer, en 1135, Gelas pour son successeur. Il retourna pour lors à Connor, y établit un évêque, et alla lui-même habiter Down, où il fonda un nouveau siège épiscopal. Les besoins de l'église d'Irlande le déterminèrent à faire le voyage de Rome: il passa par Clairvaux, pour voir saint Bernard, dont la haute éloquence avait causé plus d'une fois son admiration; et, à son retour d'Italie, il s'arrêta près de lui pendant quelques mois. Malachie revint à Clairvaux, en 1148, pour conférer avec le pape Eugène III, sur les nécessités de son église; mais, à peine arrivé, il tomba malade, vit avec résignation sa fin prochaine, et expira, le 2 novembre, entre les bras de saint Bernard. L'église célèbre sa fête le 3 du même mois. La *Vie de saint Malachie* a été écrite en latin par saint Bernard, et traduite en italien par le P. Maffei. On en trouve l'analyse dans Baillet, et les autres hagiographes. Jean Germaino a publié : *Vita, gesti e predizioni del padre san Malachia*, Naples, 1670, 2 vol. in-4°. On a, sous le nom de saint Malachie, une *Prophétie sur les Papes*, depuis Célestin II, élu en 1143, jusqu'à la fin des siècles. On sait que c'est l'ouvrage d'un faussaire qui fabriqua cette pièce pendant la tenue du conclave, en 1590: elle a été publiée pour la première fois, en 1595, par un bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin (V. Arnould WYON); on l'a insérée, avec des notes explicatives, dans plusieurs recueils, notamment dans le *Dictionnaire de Moréri*, éd. de 1759. Le P. Cl. Fr. Ménestrier a donné au public : *La Réfutation des prétendues prophéties de saint Malachie*,

Paris, 1689, in-4°. Ce ouvrage, écrit avec beaucoup d'érudition, a reparu dans le *Recueil de pièces curieuses*, tom. III. Dom Feijoo, qui réfute également ces prétendues prophéties dans son *Teatro critico*, en cite d'autres attribuées au même saint, et relatives aux rois d'Espagne qui ne sont pas connues hors du royaume. V. le *Journal des Savants*, de 1745, p. 490. V.

MALAGRIDA (GABRIEL), philosophe portugais, naquit en 1689, à Malagre, dans le Milanais, et passa sa jeunesse à Lisbonne, où il parait avoir exercé la profession de ministre de la prédication. Ayant été envoyé dans le Brésil, il prêcha la foi dans une grande contrée, et pénétra dans Maragnan et dans d'autres provinces soumises à la domination portugaise. Rappelé en Europe par ses supérieurs, il se livra de nouveau à la prédication en Portugal, et exerça l'influence par ses travaux et ses vertus, selon les uns; et, selon les autres, en feignant des révélations et des faveurs extraordinaires. Les jésuites se trouvèrent en Portugal, dans un état de crédit violent. Leur crédit portait ombrage à un ministre modeste, et qui voulait que tout se fît sous sa volonté. Le marquis de Pombal provoqua contre eux les mesures les plus sévères, et profita de son crédit sur l'esprit du roi, pour les perdre entièrement. Il leur fit fermer l'entrée du palais, fit publier des écrits contre eux, et sollicita le pape Benoît XIV, sous le nom de textes fort équivoques, une bulle pour la réforme des abus introduits par la Société. Sur ces entrefaites, le Portugal revenant en voiture

le Belem, le 3 septembre fut, à onze heures du soir, coups d'arme à feu. Beaugens crurent que les assassins voulaient point au prince, de ses officiers ou au prestre lui-même que l'on supul dans la voiture. Cette confirmée par la manière gouvernement portugais pard envisager l'affaire. Ce ne bout de plus de deux mois parla d'une conspiration, commencèrent les emprison- Les ennemis de Pombal ent sa conduite en cette oc- comme un moyen de satis- propres ressentiments. On duc d'Aveiro, la marquise ra et quelques autres per- un rang distingué (*V.* . Les jésuites furent investis dans leurs maisons ; trois ix, Malagrida, Alexandre los, furent mis en prison. ndit qu'ils avaient eu con- du complot, et même qu'ils it conseillé l'exécution : ce- ils ne furent pas compris xécution du jugement du ouverain de Lisbonne, qui, vrier 1759, condamna à e personnes prévenues d'a- pe dans le complot. Le 3 e suivant, les jésuites fu- s chassés du royaume, dé- nitres et rebelles, et leurs ent confisqués. On les em- au nombre d'environ six our l'Italie. Les trois, nom- essus, restèrent en prison. la avait été condamné à 12 janvier ; mais on avait l'exécution, à raison des s des ecclésiastiques. Ce re- it livré à l'inquisition comme plète, et jugé sur deux écrits

qu'il avait composés, et qui avaient pour titres, l'un : *Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne, mère de la sainte Vierge*, en portugais ; et l'autre, en latin : *De la vie et de l'empire de l'Ante-Christ*. Ces écrits sont pleins de discours ridicules ; et l'auteur raconte fort sérieusement les entretiens qu'il a eus avec la sainte Vierge, et avec sainte Anne : les folies et les détails puérils semés dans ces entretiens, ne prouveraient que le dérangement d'une tête affaiblie par l'âge et par une longue détention. Ce fut toutefois sur ces pièces que le procès s'instruisit. L'inquisiteur général, dom Joseph de Bragança, frère du roi, ayant, dit-on, refusé, ainsi que ses assesseurs, de condamner le jésuite, on créa un nouveau tribunal, présidé par le frère du ministre. Les interrogatoires de Malagrida, devant ce tribunal, sont aussi extravagants que ses écrits. Toutefois il fut jugé hérétique et visionnaire, et livré, comme tel, au bras séculier. Il y avait avec lui, dans les prisons du saint-office, cinquante-quatre personnes prévenues de divers crimes ; elles furent acquittées, ou condamnées à des peines plus douces : Malagrida paya pour les autres. Le 20 septembre 1761, jour fixé pour l'*auto-da-fé*, le roi et toute sa cour se rendirent au lieu marqué ; on amena Malagrida, on lui lut sa sentence, on le promena par toute la ville, et on le dégrada. La *cérémonie*, dit un journal du temps, dura tout le jour ; et, le 21 septembre au matin, le vieillard fut étranglé, et son corps jeté au feu. Voltaire, qui raconte cet événement dans son *Précis du siècle de Louis XV*, et qui n'y ménage pas les jésuites, ne peut s'empêcher d'ajouter : *Ainsi l'excès du ridicule et*

de l'absurdité fut joint à l'excès de l'horreur (Oeuvres complètes de Voltaire, édition de Kehl, in-8°, tom. xxii, p. 351). La *Bibliothèque des sciences et des arts*, rédigée à la Haye, par des protestants, s'exprimait ainsi : « L'on verra avec » surprise que l'infortuné jésuite a » été étranglé et brûlé pour de pré- » tendues hérésies, que tout autre » tribunal que celui de l'inquisition » aurait regardées comme les délires » d'un vieillard fanatique, plus di- » gne de compassion que de châti- » ment. La postérité aura de la peine » à croire que dans le dix-huitième » siècle on ait envoyé un septuagé- » naire au supplice, pour avoir dit, » entre autres extravagances, que la » sainte Vierge, en lui ordonnant » d'écrire la vie de l'Ante-Christ, » lui avait dit.... ; ici suivent deux » pages de folies, extraites de la » sentence. » (*Bibliothèque des sciences*, 1762, tom. xvii, 1^{re} partie, p. 263.) D'un autre côté, on publia en France plusieurs relations sur les affaires des jésuites du Portugal; elles étaient rédigées, à ce qu'il paraît, par un père Norbert, capucin, qui, après avoir quitté son couvent, et avoir promené son humeur inquiète dans différents états, était venu, sous le nom de l'abbé Platel, offrir ses services à Pombal, et débitait à Lisbonne, sous l'autorisation du ministre, force pamphlets contre la Société. On y donnait de grand éloges à toutes les opérations du ministre, et même à l'inquisition : un tribunal qui avait condamné les jésuites n'avait plus rien d'odieux, et il n'était pas permis de révoquer en doute la sagesse et l'équité de son jugement. Nous avons sous les yeux une de ces relations où la sottise et la méchanceté

vont de pair : il y est dit, croit que, si Malagrida n'avait en mourant qu'il fût coupable, préféra de mourir du supplice quel il avait été condamné par l'inquisition, c'est qu'il voulait, l'expédient, priver le roi de la faction de le faire périr le chef de la conspiration contre faut convenir que ce jésuite bien raffiné dans ses expédients, bien malicieux, de priver le Portugal d'une telle satisfaction. Outre divers ouvrages ascétiques connaît du P. Malagrida, trois ces dramatiques à l'usage de ges : *La Fidélité de Léontine*, *Adrien*, et *Aman* ; cette dernière n'avait peut-être pas peu contribué à la haine que Pombal avait à l'auteur. Le P. Cordara, historien des jésuites, avait écrit l'apologie de son confrère : *E del processo del P. Mala con una chiara dimostrazione sua innocenza, cavata dal primo medesimo*. Cette pièce, après avoir couru long-temps en manuscrit imprimée avec quelques augmentations, sous ce titre : *Il buon cinio dimostrato in due scritture saggi apologetici sul processo e tragico fine del Gahr. Malagrida*, Venise, 1784. (V. LONGCHAMPS). 1. MALALA ou MALELAS d'ANTIOCHE, surnommé), qui désigne un rhéteur ou sophiste, ne doit pas être confondu avec Jean, moine d'Antioche auteur d'une *Chronique* depuis dont il ne reste que des *Fragments* conservés dans un des manuscrits de Constantin Porphyrogénète, publiés, d'après un manuscrit de Peiresc, par Henri Valois des notes, Paris, 1634, in-4.

de *Chronique* grec, depuis la création du monde jusqu'à la mort de l'empereur Justinien, en l'an 566; elle a été traduite par Edm. Chilmead sur une édition de la biblioth. Bodleienne, Oxford, 1691, in-8°. Cette chronique est partagée en dix livres, mais le temps a détruit une partie du second, l'éditeur a suppléé, à l'aide d'une autre chronique du même auteur, Humfred Hody a fait une nouvelle édition, de recherches qu'il conjecture avoir été composées au commencement du IX^e siècle; il suppose, avec plus de fondement, qu'il florissait à peu près de Justinien. (V. *eccles. Histor.*) La traduction de Malelas a été réimprimée d'après celle de Joseph Scaliger, l'édition des *Écritures Byzantines*, Venise, 1730, in-fol. W—s.

C (ANNE-JOSEPH-HIPPOLYTE DE), d'une ancienne famille d'Armagnac, naquit à Paris le 3 juillet 1730. Il entra en 1745, dans le régiment de Béarn, et passa en 1749 avec celui de Béarn, alors aide-major. Il fit campagne au Canada, reçut la croix de Saint-Louis pour avoir été blessé, à la tête de son régiment, au siège du fort Candarago le 8 juillet 1759 et encore blessé aux deux yeux le 3 septembre 1759 et le 6. Revenu en France, en 1763, colonel de Vert, envoyé, en 1767, aux Indes, et nommé, en 1771, commandant en chef de la garnison de Pondichéry avec le grade de brigadier.

dier. A son retour, devenu maréchal de camp, il fut constamment employé jusqu'en 1791, que le roi le nomma lieutenant-général et gouverneur des établissements français à l'est du Cap de Bonne-Espérance. La fermentation des esprits dans ces colonies, qui eut pour triste suite le meurtre de M. de Macnemara, rendait ce poste aussi important que périlleux. Malartic arriva au mois de juin 1792, et réussit à tout pacifier. Il paraît qu'il sollicita en récompense le cordon rouge qui lui était promis depuis 1781 : mais lorsque sa demande arriva au ministère, l'ordre de Saint-Louis n'existait plus. Cependant la révolution marchait; et les décrets de la Convention nationale, sur la liberté des noirs, inondaient de sang les colonies d'Amérique. Malartic, voyant que la métropole était hors d'état de les protéger, ne s'occupa plus que du salut de la colonie dont le roi l'avait particulièrement chargé. Il profita habilement de l'influence et de l'autorité que lui donnait la confiance générale qu'il avait su se concilier. Se réservant l'exécution des lois, qui appartenait à sa qualité de gouverneur, il organisa une assemblée coloniale, qui, bien dirigée, prit la résolution de ne reconnaître, comme obligatoires, les lois émanées de la France, qu'après les avoir examinées et sanctionnées. Aucun décret révolutionnaire ne fut publié ni exécuté dans les îles de France et de Bourbon. On pourvut, par les ressources de la colonie, à sa défense; et l'île de France heureuse et paisible résista constamment aux attaques des Anglais. Le Directoire voulut voir une révolte dans cette indépendance que la colonie s'était momentanément attribuée. En juillet

1796, il y envoya deux agents nommés Baco et Burnel, pour y faire publier les lois non reconnues, et destituer le gouverneur. Au moment de leur débarquement, ces deux envoyés annoncèrent maladroitement leurs desseins sur la personne de M. de Malartic. Conduits à l'assemblée coloniale, ils éprouvèrent, sur l'objet avoué de leur mission, un refus positif, quoique fort adouci par les plus sincères protestations de respect et d'attachement pour la mère-patrie; sentiments que la colonie n'avait jamais cessé de professer. Mais leurs résolutions secrètes ayant transpiré, le peuple s'assembla; et, pour soustraire Baco et Burnel à son indignation, il fallut les faire embarquer sur une corvette, qui les ramena en Europe. Les relations qui parurent alors, disent que le gouverneur, âgé de 66 ans, fut ramené en triomphe au palais du gouvernement, porté sur les épaules de ce peuple qui se félicitait d'avoir conservé un chef à la sagesse duquel on devait la paix et le bonheur. Depuis cet événement, malgré les plaintes et les réclamations d'envoyés malhabiles, la tranquillité de l'île ne fut pas troublée. Malartic mourut le 28 juillet 1800. Les regrets furent universels. L'escadre anglaise, alors en croisière devant l'île, proposa une suspension d'armes; et pendant que la colonie rendait les derniers devoirs à son gouverneur, les vaisseaux ennemis pavoisés de deuil honoraient, à l'égal d'un de leurs chefs, celui qui, depuis plus de six ans, leur faisait une guerre meurtrière. Les habitants lui ont élevé au haut du Champ-de-Mars, un monument funèbre, avec cette inscription : *Au Sauveur de la Colonie.*

L.—P.—L.

MALAS, sculpteur grec
ANTHERMUS.

MALASPINA, famille d'Italie, feudataire immuable de l'Empire, fut souveraine de la Ligurie pendant huit siècles. Elle aient remonter son origine jusqu'au neuvième siècle. — Le marquis **MALASPINA**, assis au concile de Pavie : dès lors les comtes de la vallée d'Aoste et de la vallée d'Aoste ont occupé le nord des Alpes Apennines, et le pays long de la mer, entre la Ligurie et la Toscane. — Parmi eux **MALASPINA** se distingua, du douzième siècle, par son courage, avec les villes lombardes pour maintenir la liberté de l'Italie, et repousser les invasions de Barberousse. Il fut compris dans la république italienne, dans le traité de Constance conclu avec l'empereur en 1182. Ces premiers exploits firent chérir la maison Malaspina; et elle lui est devenue fidèle. — **Spinetti**, un des successeurs, fut dépouillé, vers l'an 1200, de ses fiefs dans la Lunigiane, par le trucidation de Castracani. Malgré l'opposition des Florentins et de tout le monde guelfe, il ne put les reconquérir; mais vers l'année 1328, après la mort de ce grand capitaine. Le prince du marquis Malaspina étendit sa seigneurie de Massa-Carrara à l'extinction de la branche de la famille, passa, au commencement du seizième siècle, dans la maison du Cibo (V. Cibo); mais la cadette est restée jusqu'à nos jours en possession des fiefs de la Ligurie. Cette province, divisée en comtes, entre les Malaspina pendant un temps l'apanage de huit petits princes. S

PINA (ALBERT), troubadour illustre du XIII^e siècle, florissait vers la fin du XII^e siècle; il a été mis, par les Italiens, au nombre des poètes de son temps. Les Italiens annoncent que le marquis Pina fut vaillant, libéral, cependant une *tençon* assez dans laquelle Albert figure troubadour Rambaud de , lui refuse ces belles qualifications positivement d'être des hommes en mérite et . Quoiqu'on ait conservé de lui comme ayant été com-

Albert, il y a tout lieu de croire qu'il est de quelque troubadour ennemi des deux intrus. Les manuscrits recueillis par Sainte-Palaise, rendent le dialogue plein de naïveté et de Malaspina et sa mai-

P—x.

SPINA (RICORDANO), le plus ancien historien de Florence, vivait dans cette ville au commencement du treizième siècle, d'une famille noble, et qui subsiste encore. Il s'appliqua, avec ardeur, à la recherche des antiques de sa patrie, et en a écrit l'histoire depuis la fonda-

Florence jusqu'à l'année 1286. On croit être celle de sa famille fut continuée par Gialaspina, son neveu, jusqu'en 1286. La première partie est un tissu de fables ridicules : la seconde a plus de foi ; et la troisième est dans le style la fait lire avec plaisir. (Ginguené, *Hist. d'Italie*, ch. vi.) Elle a été publiée sous ce titre : *Historia antiche ed edificazione di Fiorenza*, Florence, Giunti, 1568, 1598 : la *Chronique* de Jean Mo-

relli, 1718, in-4°. Ces trois éditions, citées toutes trois par l'Académie de la *Crusca*, sont également recherchées des curieux. Muratori a inséré l'histoire de Malaspina dans le t. VIII des *Scriptor. rerum italicar.* ; mais c'est à tort qu'il dit dans la préface que cet écrivain est le premier qui ait composé une histoire en langue italienne, honneur qu'il avait déjà lui-même attribué à Math. Spinelli. Villani a beaucoup profité de l'histoire de Malaspina pour rédiger la sienne; et cependant il ne le cite pas une seule fois.

W—s.

MALASPINA (SABAS), chroniqueur sicilien, de la même famille que Ricordano, florissait aussi dans le XIII^e siècle; il était engagé dans l'éclat ecclésiastique, puisqu'il prend le double titre de doyen de Malte (*decanus Melitensis*), et de secrétaire du pape, charge qui le rendait on ne peut moins propre à écrire l'histoire de son temps. Ses récits portent l'empreinte de l'esprit de parti le plus aveugle, et ne s'accordent presque en aucun point avec ceux de Nicolas de Jamsillà, auteur contemporain, mais gibelin déclaré (1). Aussi, après avoir lu ces deux historiens, il est presque impossible de démêler la vérité au milieu des nuages dont ils l'ont obscurcie. La chronique de Malaspina est divisée en six livres, et s'étend depuis l'an

(1) Nicolas de Jamsillà est entièrement inconnu ; on a ignoré longtemps qu'il fut l'auteur de la chronique qui porte maintenant son nom : elle comprend les règnes de l'empereur Frédéric II, et de Conrad et de Manfred, ses fils, rois de Sicile, et s'étend de 1210 à 1258. Un copiste s'était avisé d'y couvrir un supplément tiré de la Chronique de Malaspina ; mais les derniers éditeurs l'ont fait disparaître. L'ouvrage de Jamsillà a été publié par Ughelli dans l'*Italia sacra*, tome IX ; par Ecard, dans les *Historici medii ævi*, tome 1^{er} ; par Caruso, dans la *Bibl. historica*, tome II ; et par Muratori, dans les *Scriptor. rerum italicar.* tome VIII.

1250 jusqu'à 1276; elle a été imprimée pour la première fois dans le tome vi des *Miscellanea* de Baluze, sans nom d'auteur : Muratori l'a insérée, d'après un manuscrit plus complet, dans le tome viii des *Scriptor. rer. italicar.* W—s.

MALATESTA, famille souveraine de Rimini, et d'une grande partie de la Romagne, dans le moyen âge, et qui s'est alliée avec les plus illustres maisons souveraines d'Italie, était une branche de la famille des comtes de Carpegna, d'où sont sortis aussi les Montefeltro ducs d'Urbain. L'un de ces comtes, qui était surnommé Malatesta (*mauvaise tête*), et qui était seigneur de la Penna dei Billi, a transmis son surnom à ses descendants vers le commencement du douzième siècle. La maison de Carpegna, d'où les Malatesta et les Montefeltro étaient sortis, fut, dès le douzième siècle, une des plus anciennes et des plus illustres d'Italie. Les Guelfes bolonais, acharnés à poursuivre les Lambertazzi, firent choix, en 1275, de Malatesta, seigneur de Verrucchio, et le plus distingué parmi les gentilshommes guelfes de Rimini, pour conduire leur armée contre les villes de Faenza et de Forli. Malatesta avait pour adversaire le comte Guido de Montefeltro, le plus habile général de son siècle : il se laissa surprendre par lui au pont de San-Procolo; et dans sa déroute, il perdit quatre à cinq mille hommes tués et autant de prisonniers. Cette défaite ne diminua point son crédit : un malheur éclatant est aussi un moyen de célébrité, et Malatesta continua d'être le chef des Guelfes de la Romagne. Obligé en 1268 de sortir de Rimini, où le parti gibelin avait prévalu, il laissa ses enfants maîtres des deux forte-

resses de Sant-Arcangelo Monte-Scutolo. En 1290, dans sa patrie; et le 19 d'1295, il se fit proclamer par le peuple, après avoir c Rimini Parcitate, chef des (dont il avait cependant e nièce. Malatesta de Verrucc serva la souveraineté qu'il quise, jusqu'à sa mort, sur 1312. Il avait eu de ses t mes, quatre fils tous égaleme lants, qui le secondaient gouvernement, et qui conduis armées. Les factions régnaie en Romagne dans toute leur il fallait sans cesse combatt tenir en garde contre les s Guido de Montefeltro, le re chef du parti gibelin, ne lai un instant de repos aux Gi Malatesta, pour défendre tation et son pouvoir cont adversaire, avait besoin d talents et de la grande acti déploya pendant tout son r MALATESTINO, son fils : lui succéda, fut un des sei cette famille les plus chér peuple : sa valeur, sa prude générosité le distinguaient e les princes d'Italie; mais la de son esprit de parti, et extrême qu'il avait vouée a lins, contribuèrent, peut-encore que ses vertus, à l cher aux Guelfes. La fa Malatesti n'était point favo la nature; Malatestino était son frère Jean était boiteux difforme : ce dernier avai Françoise, fille de Guido le Pollenta, seigneur de Raven çoise fut séduite par Paul s frère, le seul entre les quat Malatesta dont la figure fût Jean le boiteux les surprit

tous deux. L'amour et le e François de Rimini ont is par le Dante, dans le de l'*Enfer*; et cet épisode être ce qu'on trouve de re et de plus délicat dans ésie italienne. Jean le boi- n fils moururent peu après e événement. Paul avait fils duquel vint la branche es de Ghiazzolo. Mala- 1314, s'était emparé de out il réunit la seigneurie e Rimini. Il mourut en ssant un fils nommé Fer- ependant ce fut son frère qui lui succéda. S. S—r. TESTA (PANDOLFE I^{er}.), de Rimini et de Césène, atrième fils de Malatesta de io, et régna de 1317 à s Guelfes de Rimini, desi- r un chef capable de les er, préférèrent Pandolphe er Ferrantino, et lui dé- la seigneurie. Pandolfe, rmir sa domination et le sa maison, voulut être fait avec tous ses cousins, qui ors en grand nombre, et plis de valeur et d'audace. énière qu'il tint à cette oc- a mois de mai 1324, fut une rillantes qu'eût vue l'Italie. de chevalerie fut conféré ment à tous les Malatesti, ore à un grand nombre de de gentilshommes qui s'é- ssemblés à Rimini, pour : La maison Malatesti, et habitants de la Romagne, guère moins célèbres en leur perfidie, que par leur leur magnificence. Pan- défait du comte de Ghiaz- neveu; il l'accusait d'être is quelques intrigues pour

lui enlever Rimini: il l'invita cepen- dant au château de Roncofreddo, à un festin qui devait être consacré à leur réconciliation; trois bâtards de la maison Malatesti étaient cachés dans le château: dès que le comte de Ghiazzolo se présenta dans la salle du festin, ils se jetèrent sur lui, et le tuèrent; ils mirent ensuite son corps dans un sac, et allèrent le porter sur la place du marché de Brandi, pour que chacun pût savoir à quelle vengeance il s'exposait, s'il attaquait les Malatesti. Pandolfe I^{er}. mourut au mois d'avril 1326. — Son neveu, Ferrantino MALATESTA fut reconnu pour seigneur par le peuple de Rimini. Mais chacun des membres de sa famille, non moins ambitieux que lui, croyait aussi n'avoir pas un moindre droit à régner. Rambert Malatesti, l'un des fils de Jean-le-Boiteux, annonça, au mois de juillet 1326, qu'il voulait donner un grand festin à toute sa famille. Tous ses parents se rendirent chez lui; à la réserve de Malatesta Malatesti, qui, se défiant de tous ceux de son sang, s'était retiré à Pesaro, dont il avait usurpé la seigneurie. Rambert, au milieu du repas, se leva de table, et passa dans une salle voisine où ses gardes étaient assemblés: il les introduisit au milieu des conviés, qu'il fit tous arrêter. Pollentesa, femme de Malatestino II, fils de Ferrantino, chercha vainement à émouvoir le peuple de Rimini, pour délivrer son mari et son beau-père, qu'on avait enfermés au château de Sant-Arcangelo; une épée nue à la main elle courait les rues, appelant les citoyens aux armes et à la vengeance: mais comme on ne doutait pas que Rambert ne se fût déjà défait de tous ses prisonniers, personne ne voulut

prendre les armes en faveur des victimes. Malatesta de Pesaro, fils de Pandolfe, le dernier seigneur, accourut à son tour à Rimini, moins pour délivrer ses parents, que pour recueillir leur héritage. Rambert ne se trouva pas de force à lutter avec lui; il fut obligé de s'enfuir: alors les habitants de St.-Arcangelo rendirent la liberté à tous leurs prisonniers; et Ferrantino rentra dans la seigneurie avec son fils Malatestino. Rambert, réfugié dans ses châteaux de Ciola et de Castiglione, cherchait à tout prix à se réconcilier avec sa famille; il avait déjà employé la médiation de plusieurs amis communs; il avait envoyé des présents au seigneur de Rimini; celui-ci les avait reçus, et en avait envoyé d'autres: enfin, Rambert demanda la permission de rencontrer Ferrantino ou son fils, à la chasse, et elle lui fut accordée. Il vint, en effet, en 1330, attendre ce dernier dans son château de Ponzano; et comme Malatestino rentrait dans la salle, Rambert se jetant à ses genoux, lui demanda pardon de son offense passée. Tandis qu'il le suppliait ainsi, Malatestino tira son couteau de chasse, et l'étendit mort à ses pieds. Cependant Bertrand de Poict, légat du pape en Italie, avait résolu de faire rentrer sous la domination directe du Saint-Siège, toutes les villes occupées par de petits princes. Il somma les Malatesti de lui rendre Rimini, Cesène, Pesaro, et leurs nombreux châteaux. Ferrantino et Malatestino II abandonnèrent en effet les villes au légat; mais ils se retirèrent dans leurs forteresses des montagnes. Au bout de quelque temps, Ferrantino passa dans le Frioul à Porto Bufoledo, chez Biaquin de Carmino, son gendre, tandis que Malatestino II se

chargea de défendre les forts qui lui étaient demeurés. Les autres gentilshommes de sa famille se soumirent au légat, et servirent même dans ses armées. Lorsque celui-ci fut défait à Sogliano, par les marquis d'Este, en février 1333, Malatesta et Malatesti se trouvèrent au milieu des prisonniers auxquels le légat d'Este accordèrent leur liberté, à condition qu'ils exciteraient la révolution en Romagne. En 1333, deux seigneurs, après avoir pris plusieurs châteaux occupés par les troupes de l'Eglise, et après s'être réconciliés avec Ferrantino, surprirent Rimini le 10 septembre 1333, et dépouillèrent la garnison que le légat y avait laissée. Malatesta et Galeotto, l'un fils de Pandolfe I, excitèrent la révolte de Ferrantino et de ses partisans, qui avaient fait la révolution, et ils voulaient cueillir les fruits. Les deux seigneurs de Rimini résolurent enfin d'assassiner leurs parents; ils furent prévenus: Malatesta et Galeotto firent prendre les armes à leurs partisans, au mois de mai 1334, et surprirent Ferrantino avec son petit-fils; les deux seigneurs moururent peu après, dans les prisons de Fossombrone, où ils furent conduits. Ferrantino, qui avait échappé, continua de résister pendant cinq ans encore, l'aide des Gibelins, du comte de Montefeltro, et de la république de Pérouse; enfin n'ayant plus de ressources pour défendre ses châteaux, il se résolut de reconquérir sa principauté dans la Terre-Sainte, en 1335, et combattre les infidèles. Presque tous ceux qui l'avaient suivi, furent tués dans une défaite qu'il éprouva.

ne. Il revint ensuite à Rises parents le laissèrent à paix sa longue carrière. Agé de 95 ans, le 12 1353. S. S—1.

ESTA (BATTISTA), l'une de son siècle les plus par ses talents, était fille comte de Montefeltro, qua en latin, dans des ocennelles, l'empereur Sile pape Martin V, et les lu sacré collège : elle eniquement la philosophie, t fréquemment dans l'ales professeurs les plus l'elle obligea chaque fois être sa supériorité. Elle 1405, Galeotto Malaigneur de Pesaro; et rescing ans après (2), elle un couvent de l'ordre de ire, où elle acquit, dit une réputation de saincelle qu'elle s'était faite nde par ses talents. On oque de sa mort; quelains conjecturent qu'elle re en 1455. Si ce fait était a faudrait conclure que rvint à une extrême vieilla s'accorde à dire qu'elle ne. Léonard Bruni lui n traité : *De studiis et* n a de cette femme césoésies, parmi lesquelles e une *Canzone*, pleine t de force, adressée aux

princes italiens. Le recueil intitulé, *Laude fatte e composte da più persone spirituali ad onore di Dio*, etc., Florence, 1485, in-4°, contient une pièce de Battista. Sa *Harangue* à l'empereur Sigismond, a été publiée par D. Mittarelli dans la *Bibliotheca Codicum Mss. monasterij S. Michaelis*, etc., Venise, 1779, in-fol. Annibal degli Abbati Olivieri a publié, en 1787, *Notizie de Battista de Montefeltro*, ouvrage dans lequel il a relevé quelques erreurs échappées aux écrivains qui avaient parlé de cette dame. — CONSTANCE DE VARANO, petite fille et élève de Battista, morte en 1460, à l'âge de trente-deux ans, se distingua aussi par son éloquence. — Une fille de Constance, nommée BATTISTA, comme sa bis-aïeule; les surpassa toutes deux dans la même carrière; elle mourut à vingt-sept ans, en 1472. Il ne subsiste rien, dit Ginguené, des productions d'un talent si rare; et c'est dans son oraison funèbre, par le célèbre Campani (*In funere Urbinatis ducissæ oratio*), qu'il faut aller puiser le petit nombre de faits qui recommandent son nom à l'historien des femmes illustres. W—s.

MALATESTI (MALATESTA II et GALEOTTO), fils de Pandolfe I^{er}. Malatesta, régnèrent conjointement à Rimini, depuis 1335. Ces deux frères furent proclamés ensemble par le peuple, après l'expulsion de Ferrantino : ils gouvernèrent Rimini, de concert, et ils ajoutèrent à leur petit état Fossombrone, Faou et plusieurs autres villes. Tous deux avaient acquis une assez grande réputation militaire; et ils furent chargés, à diverses reprises, du commandement des troupes florentines. Cependant ils s'acquittèrent toujours mal des commissions que leur donna

ne par le mariage de Battista en re autre Tirabocchi, qui s'est cor- d'après la Notice d'Annibal degli

pales circonstances de la vie de Battista connues. Annibal degli Abbati cette dame se fit religieuse du vivant qu'elle mourut un an après son en- de Sainte Lucie de Polignac. Il est évident qu'il n'est pas précisé davantage

la république de Florence. Malatesta ne réussit point, en 1342, à introduire dans Lucques, assiégée par les Pisans, les secours qu'il était chargé d'y conduire. Galeotto fut renvoyé en 1363, avec plus de blâme encore, après s'être fait soupçonner de trahison. Mais les deux frères eurent plus de succès dans leurs propres guerres, que dans celles qu'ils faisaient pour un service étranger. Ils s'emparèrent d'Ancone, en 1348. Ils contraignirent Gentile de Mogliano, seigneur de Fermo, à leur céder une partie de ses états; ils se rendirent ensuite maîtres d'Ascoli: déjà la plus grande partie de la Romagne dépendait d'eux, et, après les Visconti, on pouvait les considérer comme les plus puissants seigneurs de l'Italie. A cette époque, le cardinal Albornos fut envoyé à Rome par Innocent VI, avec la commission de recouvrir tous les états de l'Eglise, occupés par les princes que le pape nommait des tyrans. Albornos eut l'adresse de semer la division parmi tous ces souverains: les Malatesti, à cause de leur fidélité au parti guelfe, se flattèrent d'être plus ménagés que les autres: ils différèrent trop long temps de se réunir à la ligue formée pour la défense commune, et ils perdirent courage dès que Galeotto eut été fait prisonnier par le cardinal, dans un combat livré près de Recanati, en 1355. Ils se hâtèrent alors de conclure leur paix avec l'Eglise, en abandonnant leurs confédérés: ils rendirent presque toutes leurs conquêtes; mais par la concession d'Albornos, ils conservèrent la souveraineté de Rimini, Pesaro, Fano, et Fossombrone, avec leur territoire. Malatesta II, dit Malatesti, mourut le 27 août 1364, laissant deux fils, Pandolfe II et Malatesta

Unghero. Ce dernier nom, parce qu'en 13 armé chevalier par le Hongrie, lorsque celui la conquête de Naples qui commandait les armées, en 1359, acquit par sa belle défense Lando et la compagne turiers allemands; sa réputation en 1363. faire battre les Florentins mandait, afin de se le chemin à la tyrannie 1373. Malatesta Unghe se distingua au service Charles IV, qu'il dément à Sienne. Il meurt 1372. Galeotto deux neveux; il fut éprouvé dans la République Florentine suscitèrent 1375. Il en profita, et ses états, auxquels il de Césène et de Cervi dernière en 1383. En 1385, laissant Pandolfe III et Charles d'Orléans conjointement

MALATESTI (CANDOLFE III), le premier Rimini et d'une partie, le second de Brême, régnèrent de 1429. Charles, fils de Gentile de Varano Camerino, était né le 10 et son frère Pandolfe 1370. Ces deux prirent à régner ensemble tandis que leur cousin Pandolfe II, à l'âge de 14 ans, était un des souverains complaisants de l'Italie: vif pour les lettres; bien l'antiquité, il

s de la Grèce et de Rome modèles de sa conduite. Au-
 avait reproché d'ambition et
 die à ses ancêtres, autant il
 it de désintéressement et de
 dans toutes ses actions. Il
 ave, et ne manquait pas de
 pour la guerre : cependant il
 heureux dans presque toutes
 éditions. Son frère Pandolfe
 plus d'habileté, plus d'ambi-
 moins de vertus. Comme il
 avait trop à l'étroit dans l'hé-
 de ses pères, il prit du ser-
 chez Jean Galeaz Visconti, pre-
 duc de Milan, et il acquit bien-
 réputation d'être un de ses
 ars généraux. Les deux frères
 testi, après avoir remporté, le
 1393, une victoire sur les
 lassi, seigneurs de Forlì, les
 rainèrent à une paix désavan-
 me : l'année suivante ils prirent
 et Narni, et ils ravagèrent le
 toire de Spolète et de Terni. En
 7, Charles Malatesti, qui avait
 racté une alliance avec les répu-
 bles de Florence et de Bologne,
 rec les seigneurs de Padoue, Ra-
 ve, et Ferrare, pour réprimer
 bition du duc de Milan, fut mis
 tête de l'armée de la ligue. Il fut
 u, le 14 juillet, à Borgoforte,
 le Pô; mais il se releva bientôt
 ette disgrâce, et, le 24 août, il
 porta trois victoires consécuti-
 près de Governolo, sur trois ar-
 s du duc de Milan. Une trêve de
 ans, conclue par la ligue le 11
 1398, lui fit poser les armes; et
 la guerre suivante qui se rallu-
 trois ans après, Charles Malates-
 e mit au service du duc. Il se dis-
 dans l'armée qui, au mois d'oc-
 tre 1401, arrêta Robert roi des
 muns, à son entrée en Italie; et
 que, l'année suivante, Jean Ga-

leaz mourut presque subitement,
 Charles et Pandolfe Malatesti se trou-
 vèrent, dans son testament, nommés
 parmi les tuteurs qu'il donnait à ses
 fils. Charles Malatesti négocia en ef-
 fet, pour ces jeunes princes, une paix
 avantageuse avec le pape. Pandolfe
 songea davantage à ses propres inté-
 rêts : on lui devait beaucoup de soldes
 arriérées; il se fit, en 1404, céder en
 paiement et comme récompense de
 ses services, la ville de Brescia, par
 la duchesse mère. Bientôt après, les
 révolutions de Milan, et la mort de
 cette duchesse, le rendirent tout-à-
 fait indépendant. En 1408, Bergame
 lui fut aussi vendue par Jean Soar-
 di qui en était seigneur. Cependant,
 le duc de Milan, pressé par de nom-
 breux ennemis, s'était mis sous la
 protection des deux frères Malates-
 ti. Charles et Pandolfe se rendirent
 à Milan, et prirent sa défense : ils
 remportèrent une grande victoire
 sur Ottobono Terzo, et ils affermi-
 rent l'autorité du jeune duc. Mais
 Jean-Marie Visconti qu'ils servaient
 ainsi, était le plus vicieux et le plus
 féroce des tyrans d'Italie : ils ne pu-
 rent pas demeurer long-temps à sa
 solde, et ils le quittèrent l'un après
 l'autre. Pendant le schisme, Charles
 Malatesti avait entrepris de proté-
 ger le pape Grégoire XII contre ses
 compétiteurs; il le reçut à Rimini,
 au mois de mars 1412. Dans le même
 temps il avait été appelé par les Vé-
 nitiens pour être leur général; et il
 les avait défendus avec beaucoup de
 valeur contre Sigismond, empereur
 et roi de Hongrie. Blessé le 9 août
 1412, il fut obligé de se retirer à
 Rimini; mais son frère Pandolfe prit
 sa place et la remplit avec honneur.
 Charles Malatesti se trouva ensuite (le
 4 juillet 1414) au concile de Cons-
 tance, comme fondé de procuration

du pape Grégoire XII ; et ce fut lui qui, au nom de ce pape, renonça au pontificat, pour rendre la paix à l'Eglise. De retour à Rimini, Charles Malatesti y trouva les ambassadeurs de Pérouse, qui venaient implorer sa protection contre Braccio de Montone : ce général formait déjà le siège de leur ville, dont il fut ensuite souverain. Charles rassembla en effet une armée considérable, et il se présenta devant Pérouse : mais il avait affaire au plus habile guerrier de son siècle ; et, le 7 juillet 1416, après un combat de sept heures, il fut complètement battu, fait prisonnier, et forcé, après plusieurs mois de captivité, de payer soixante mille florins pour sa rançon. Pendant ce temps, Pandolfe Malatesti n'était guère plus heureux : quoique Philippe-Marie, duc de Milan, l'eût reconnu pour souverain de Brescia et de Bergame, il ne renonçait point au désir de lui reprendre ces deux villes, qui avaient appartenu à son père. Déjà Carmagnola, général du duc, avait dépossédé les autres tyrans de Lombardie ; Pandolfe Malatesti, leur allié, avait éprouvé plusieurs échecs : enfin Bergame lui fut enlevée le 24 juillet 1419. Tous les châteaux-forts du Bergamasque et du Bressan, furent soumis successivement par l'armée milanaise ; et Pandolfe, ne pouvant obtenir aucun secours, ni des Venitiens, ni du pape, fut contraint de remettre Brescia au duc de Milan, le 16 mars 1421, pour 34,000 florins. Il se retira auprès de son frère, qui l'avait vainement secouru de toutes ses forces, et qui partagea de nouveau avec lui la souveraineté de Rimini. Les Florentins, attaqués par le duc de Milan, trouvèrent les deux Malatesti irrités contre ce prince, et tout prêts à embras-

ser leur querelle : ils les engagèrent tous deux à leur service, et donnèrent une armée à commander pour chasser les Milanais de la Perse. Mais Ange de la Perse, général du duc, les battit devant Anava le 27 juillet 1427. Pandolfe s'échappa qu'avec peine, et fut fait prisonnier, fut conduit à Pérouse. Le duc, dont il avait été le tuteur, le reçut avec une générosité inattendue : il lui rendit la liberté, le combla de présents, et l'aida ainsi à entrer dans son alliance. Pandolfe Malatesti mourut à Faenza le 14 octobre 1427, laissant trois fils : Robert, Sigismond et Malatesti, qui succédèrent à son frère. Lorsque ce dernier mourut, il ne laissait d'enfants, le 14 septembre 1429. Charles avait porté la gloire à son plus haut point : l'élégance de sa cour, la magnificence avec laquelle il cultivait les arts et les lettres, et le nombre de gens distingués qu'il avait auprès de lui, contribuèrent à augmenter ses exploits et ses vertus, et à étendre sa réputation dans toute l'Italie. S.

MALATESTI (MALATESTA) seigneur de Pesaro et Fossombrone, fils de Pandolfe II, régna à Pesaro de 1429 à 1430. Lorsque Pandolfe Malatesti mourut en 1378, son oncle Galeotto abandonna la seigneurie de Pesaro et de Fossombrone au fils de Pandolfe, nommé Sordani : ainsi se forma une principauté pour la branche de cette famille ; et Pesaro eut encore les restes de l'antique magnificence de ces petits souverains. Malatesta, dit Malatesti, pendant cinquante-six ans son état, sans avoir de guerre avec ses parents, mais sans leur

aucune confiance. Il mourut le 10 décembre 1429. — Son fils **MALATESTI** lui succéda : il avait fait le métier de soldat, comme tous les petits seigneurs d'Italie, afin d'acquiescer par son expérience à une importance que ses parents ne pouvaient lui donner. En 1429, il avait commandé la plus forte garnison que le duc de Milan eût jamais eue sur pied : les plus habiles généraux de l'Italie, Sforza, Piccinino, Braccio et Torello lui étaient subordonnés ; mais il avait pour adversaire un général plus habile encore, le comte François Garmagnola, et il fut finalement battu à Macalo, le 10 décembre 1427. Il y demeura prisonnier avec huit mille gendarmes. **Malatesti** succéda à son père le 10 décembre 1429, presque à l'égal de son oncle Charles **Malatesti** qui mourut aussi. Il réclama, pour avoir l'obtenir, l'héritage de son père, l'ainée de sa maison, qui avait des bâtards : son mauvais caractère le priva même quelque temps de ses propres états ; des révoltes le chassèrent de Pesaro, le 10 décembre 1432 ; il ne put y rentrer qu'en septembre 1433. Il mourut le 10 novembre 1438. — Galeazzo **Sforza**, son fils, lui succéda dans la souveraineté de Pesaro et Fossano, et se trouva de bonne heure exposé aux entreprises de son oncle, le cousin Sigismond Pandolfe, seigneur de Rimini. La rivalité existait à cette époque sans cesse entre les troupes des deux seigneurs qui voulaient se former des vassaux aux dépens de l'Église ; les petits princes avaient peu de puissance pour maintenir leur indépendance ; et Galeaz qui n'avait qu'un enfant, maria sa nièce Constance Alexandre, frère du comte

François Sforza, auquel il vendit en 1445 sa souveraineté, pour le prix de vingt mille florins. La principauté de la branche cadette des **Malatesti** passa ainsi à la branche cadette des **Sforza**. S. S—1.

MALATESTI (GALEOTTO ROBERT), seigneur de Rimini, de 1429 à 1432 ; SIGISMOND PANDOLFE I, seigneur de Fano, et ensuite de Rimini, de 1429 à 1468, et **MALATESTA** IV, seigneur de Césène et Cervia, de 1429 à 1465, étaient fils naturels de Pandolfe III, et d'après le vœu de leur père et de leur oncle Charles, ils devaient succéder conjointement à la souveraineté de la maison **Malatesti** : mais leur cousin, le prince de Pesaro, réclamait ces états, en qualité de plus proche héritier légitime ; et le pape Martin V, comme seigneur direct d'un fief du Saint-Siège, prétendait que ce fief était échu à l'Eglise par l'extinction de la ligne légitime. Ce pape réunit en effet au domaine de Saint-Pierre, Borgo-San-Sepolcro, Bertinoro, Osimo, Cervia, la Pergola et Sinigaglia ; mais il laissa aux trois jeunes **Malatesti**, les villes de Rimini, Fano et Césène, qu'il partagea entre eux. Le gouvernement des jeunes **Malatesti** fut aussi troublé par plusieurs séditions dans les trois villes qui leur avaient été laissées ; mais les anciens partisans de leur famille remportèrent enfin la victoire sur ceux qui voulaient changer le gouvernement. L'ainé des frères, Galeotto Robert, mourut le 10 octobre 1432. Sa piété, et la douceur de son caractère, le firent universellement regretter ; les deux survivants se partagèrent ses états : bientôt après tous deux se marièrent. Sigismond Pandolfe épousa, le 7 février 1434, Genièvre, fille de Nicolas III, marquis d'Este ; et lo

8 novembre de la même année, Malatesta IV épousa Violaute de Montefeltro, fille de Gui, comte d'Urbain. Déjà les princes songeaient plus à se distinguer par leur magnificence que par leurs exploits; et ces deux mariages furent célébrés avec une pompe qui donna aux meilleurs artistes du quinzième siècle, l'occasion de déployer tous leurs talents. Les Malatesti cependant n'avaient pas renoncé au métier de condottieri : Sigismond Pandolfe fut, l'année suivante, créé gonfalonier de l'Eglise; et en cette qualité il reprit possession de Bologne, qui s'était révoltée contre le pape. En 1437, il passa au service de la république de Venise, pour combattre le duc de Milan. Dans cette guerre, la fortune lui fut presque toujours contraire; elle le fut plus encore à son frère, qui demeura, le 14 novembre 1439, prisonnier des Milanais. Genièvre d'Este étant morte le 3 septembre 1440, Sigismond épousa, le 29 avril 1442, Polixène, fille du comte François Sforza: contractant de cette manière une alliance plus intime avec ce grand général, il eut part à toutes les guerres et à toutes les intrigues de la Marche et de la Romagne. Il avait eu l'espérance de s'emparer de Pesaro et de Fossombrone, qui appartenaient à Galeazzo Malatesta, chef de la branche cadette de sa maison; mais ce prince qui n'avait point d'enfants, vendit ces deux villes au comte François Sforza, qui en investit son frère Alexandre. Ce marché inattendu brouilla Sigismond avec son beau-père. Pour se venger de lui, il s'allia au duc de Milan et au roi de Naples, qui lui firent la guerre : il fit révolter contre Sforza, toute la Marche; et pendant deux ans l'état de Rimini,

celui d'Urbain, et celui de Sforza, furent désolés par la guerre, où l'on livrait peu de batailles, mais où les habitants en proie au vol, à l'incendie, aux dévastations. Enfin, Malatesti, les deux Sforza et d'Urbain conclurent au mois de 1447, une trêve, qui fut suivie de la paix. Cependant Sigismond avait signalé sa valeur et sa habileté dans cette guerre; il recherché avec empressement comme condottiere, d'abord par les Florentins, et ensuite par les Vénitiens. Pour passer au service des Vénitiens, il abandonna, en 1450, Alphonse d'Aragon, roi de Naples, avec lequel il s'était précédemment engagé. Alphonse s'en vengeant ravager l'état de Rimini, prit cinquante-sept châteaux, et Sigismond n'obtint la paix qu'en cédant la Pergola à d'Urbain, et Sinigaglia aux Vénitiens, en payant quarante mille écus au roi de Naples. Sigismond ne put pas long-temps à une trêve désavantageuse : dès l'année suivante, il attaqua le pape; il envahit aussi les Abruzzes, en concert avec Jean, duc de Calabre, prétendant au trône de Naples. Il s'attaquait à des ennemis puissants; il fut défait, le 14 août 1463, aux portes de Sinigaglia, et ne put obtenir de reprendre. L'année suivante le comte de Montefeltro, à qui il était toujours en guerre depuis plus de vingt ans, lui enleva Fossombrone, Sinigaglia, la Pergola, et plusieurs autres châteaux; enfin, il se vit réduit à la seule ville de Rimini, qu'il conserva sur le point de perdre par la médiation des Vénitiens. Il obtint la paix au mois de 1463. Il ne lui resta plus

traité, qu'un rayon de cinq de territoire autour de Rimini. Réduit à une si grande pauvreté, il ne put se résoudre à vivre de l'abaissement sur l'ancien théâtre de sa puissance : il demanda du secours aux Vénitiens, qui l'envoyèrent en Morée, combattre les Turcs. Le 10 mai 1463, le pape Pie IV, frère de Sigismond, se rendit à Rimini, loin d'y avoir son activité ; sa cour était très-délabrée, et son esprit épuisé. Au mois de mai 1463, il avait été à Venise, à la ville de Cervia, avec ses salines, et il ne lui restait plus que Césène et Bertinoro : ne lui n'avait point d'enfants, il déclara qu'à sa mort ses états passeraient au Saint-Siège. Lorsqu'il mourut, en 1465, Robert Malatesti, fils légitime de Sigismond, gouvernait Rimini en son absence, réclama contre l'abandon de son oncle faisait de ses droits : il reprit même de Césène et de Bertinoro ; mais il fut obligé bientôt de les restituer au pape. Pendant ce temps, Sigismond Malatesti combattait les Turcs, en Morée, y avait assiégé Misitra, en 1465 : mais une querelle qu'il eut avec le provveditore Dandolo, l'empêcha de prendre cette ville. Il revint à Rimini, en 1465, et il y mourut le 22 octobre 1468. Aucun des membres de la maison Malatesti n'avait exercé tant de talents pour la guerre, tant d'activité, et des vues si élevées : mais entouré de princes puissants que lui, il fut souvent victime de leur politique ou de leurs caprices ; et ses sujets payèrent cruellement la peine de son excessive ambition. Les écrivains ecclésiastiques ont accusé Sigismond d'orgueil, d'avarice et de cruauté ; ils citent de faits cependant à l'appui de sa réputation. Sigismond aimait

les lettres et les arts ; il s'entourait de savants et de philosophes, avec lesquels il se plaisait à disputer en écolier plutôt qu'en prince : il encourageait leur contradiction, même sur la guerre ou sur la politique, qu'il devait entendre mieux qu'eux. Son épargne était toujours ouverte aux gens de lettres ; il consacra des sommes considérables à fonder des bibliothèques (1), et à orner Rimini de temples, de palais, de statues et de tableaux. On conserve en manuscrit quelques-unes de ses poésies dans la bibliothèque de Norfolk ; et la *Lettre* qu'il écrivit au sultan Mahomet II, est insérée dans les *Miscellanea* de Baluze. On trouve aussi un sonnet de Pandolfe Malatesti dans le *Catalog. de la bibliot. Riccardiana*, p. 273. Il laissa d'une maîtresse deux fils, Robert II et Salustie, qu'il avait fait légitimer, en 1450, par le pape Pie II. S. S.—1.

MALATESTI (ROBERT), seigneur de Rimini, fils naturel et successeur de Sigismond-Pandolfe, régna de 1468 à 1482 : il était au service du pape Paul II, lorsque son père mourut, laissant sa veuve Isotta chargée du gouvernement. Isotta, née dans une basse condition, ne se sentit pas en état de supporter seule

(1) Surtout la bibliothèque des Cordeliers de Rimini, dont parle Petrarque (*Epist. seniles*, XIII, 10), et dont la majeure partie, transférée à Rome, a été réunie à celle du Vatican. Il paraît, d'après le *Dizionario storico* (de Bassano), que la fameuse bibliothèque des Malatesti, fondée chez les mineurs conventuels de Césène, sur les dessins de Math. Nutti, de Fano, habile architecte, doit son origine à Malatesta IV, appelé aussi Dominique Malatesta-Novello. P. Candido Decembrio en parle avec éloges dans une lettre à Jean II, roi de Castille, insérée par Baudini, dans le *Catal. cod. mss. latin. biblioth. Laur.* (II, 702.) Voyez le *Catalogus codicum mss. existentium in Malatestianâ bibliotheca variis annotationibus illustratus*, etc. accedunt complura ex ejusdem bibliothecæ codicibus prompta, etc., Césène, 1784, 2 vol. in-fol., par le P. Jos. Marie Mucchioli. Voyez aussi les *Observations de Mercier*, abbé de Saint-Léger, sur ce Catalogue, dans le *Journal des savants*, de janvier 1786, p. 32-4e.

le poids de l'administration; elle appela en 1469, à Rimini, Robert le fils de son mari, qui devait lui succéder, et elle lui remit l'autorité suprême. Robert est représenté par les historiens comme un prince vaillant, courtois, et doué des plus belles qualités. Il chercha d'abord à s'assurer l'alliance du comte Frédéric d'Urbino, son plus proche et son plus puissant voisin; et il épousa une de ses filles. Il s'allia ensuite à Ferdinand, roi de Naples, pour repousser les attaques d'Alexandre Sforza, seigneur de Pesaro, et du pape qui ne voulait pas lui permettre de succéder à son père. Robert secondé par les Florentins, le comte d'Urbino et le roi de Naples, remporta le 23 août 1469, sur l'armée pontificale, une grande victoire, à la suite de laquelle il recouvra quarante châteaux du territoire de Rimini; et il obtint enfin de Paul II, la paix qu'il demandait, et l'investiture de sa principauté. Robert Malatesti s'occupa ensuite du soin de réparer les désastres des guerres passées, et de réformer l'administration de ses états: pour se faire respecter de ses voisins, il crut convenable de faire, comme ses ancêtres, le métier de condottiere, afin d'avoir toujours des troupes à ses ordres, sans être obligé d'accabler ses sujets pour les entretenir. Il se mit, en 1478, au service des Florentins, dans leur guerre contre Sixte IV et Ferdinand de Naples; et en 1479, il remporta une victoire sur Mathieu de Capoue, lieutenant du duc de Calabre. La paix ayant été conclue en Toscane, Robert passa en 1482, au service des Vénitiens, à cette époque alliés du pape. Il s'avança dans l'état de l'Eglise au secours de Sixte IV, qui était pressé par les armes d'Alphonse

duc de Calabre; et il remporta celui-ci une grande victoire, à Porto-Morto près de Velletri, le 21 1482. Mais s'étant ensuite rendu à Rome pour témoigner au pape son respect, il fut atteint d'une fièvre, dont il mourut le 10 septembre, âgé de quarante ans. On conjecture qu'il avait été empoisonné par le nonce du pape, Jérôme qui était jaloux de sa réputation. Robert n'avait point d'enfants: mais il avait appelé à l'héritage Pandolfe IV, son fils naturel, et le pape confirma cette disposition testamentaire. — PANDOLFE IV LATESTI, n'avait point hérité des vertus de son père; ses débâcles et ses cruautés le rendirent de plus en plus odieux à ses sujets. En 1499, il épousa Violante, fille de Jean de Médicis, prince de Bologne. Il conserva le souvenir d'aucun bienfait de son règne, consacrant tout au plaisir. Lorsque Borgia entreprit, en 1499, la conquête de la Romagne, les Malatesti déclarèrent qu'ils retireraient d'eux-mêmes leur protection; et Rimini fut occupée par Borgia, sans coup de main. Cependant après la mort de ce pape, Pandolfe rentra, en 1502, dans sa capitale; mais il la vendit peu de temps après aux Français, qui lui assurèrent en échange un fief dans l'état de Padoue. Pandolfe avait un fils nommé Sigismond qui, à plusieurs reprises, tenta de recouvrer l'héritage de ses pères, mais sans succès. Il mourut en 1522, laissant son fils, Adrien VI, élevé au pontificat, mais, avant la fin de l'année, obligé de rendre cette ville au pape. En 1527, le cardinal Sigismond profita des malheurs de Clément VII, alors enfermé au château Saint-Ange, pour

i, et s'en faire proclamer ; mais il en fut chassé de la fin de l'année 1528. Rimini est toujours demeuré domination de l'Eglise ; et e qui, sous les Malatesti, était la goût et de la magnificence, urd'hui presque déserte, ependant la famille de ses maîtres n'est pas éteinte ; et andants subsistent encore au en France. S. S—1.

MAVAL (FRANÇOIS), écri- stique, naquit à Marseille, eembre 1627. Un accident de la vue au berceau ; mais il avait beaucoup de mé- l'en apprit pas moins le la- levint même fort habile, au es lectures qu'on lui faisait. naturellement vive s'accrut ar des méditations conti- et il finit par adopter les s d'une spiritualité raffinée, u près, qu'ils sont contenus ouvrages de Molinos. Il les us ce titre : *Pratique facile ver l'ame à la contempla- ris*, 1670, in-12) : cet ou- mis à l'*index* à Rome, par 1^{er}. avril 1688 (1) ; et Ma- npressa de souscrire à cette en publiant une rétractation reurs. On peut voir à ce su- tre à l'abbé de Foresta-Co- Marseille, 1695 ; cependant tre est aussi mise à l'*index*, et du 17 janvier 1703. Mala- rit au pape, aux évêques de u roi et à la Sorbonne, pour er de la sincérité de sa sou-

rage de Malaval a été réfuté par un au- ce titre : *Le Quietiste ou la nouvelle quetade*, Paris, 1697, in-12 ; et Bossuet l'exprès et dans sa *Lettre pastorale* 1695. Notre auteur est mal nommé Mala- : *Dictionnaire des anonymes*, et cette eut rejeter sur l'imprimeur, n'a point dans la *Table*.

mission. Il était en correspondance avec les personnes les plus illustres de son temps, par leur piété et leurs lumières, entre autres le cardinal Bona, qui lui fit obtenir une dispense pour recevoir la cléricature, malgré sa cécité. Il mourut à Marseille le 15 mai 1719, à l'âge de 92 ans. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de Malaval : I. Des *Poésies spirituelles*, divisées en six livres, Paris, 1671 ; Cologne (Amsterdam), 1714, in-8°. : elles renferment beaucoup d'idées mystiques ; la seconde édition est corrigée et augmentée. II. Des *Vies de Saints*, entre autres, celle de Saint-Philippe Beniti, fondateur des Servites, Marseille, 1672, in-12. Il y est parlé de plusieurs anciennes maisons de Provence. III. *Discours contre la superstition populaire des jours heureux et malheureux*, inséré dans le *Mercur* du mois de juin 1688. Ce petit écrit est fort solide. IV. Plusieurs *Opuscules ascétiques*. Il en a laissé un grand nombre en manuscrit, dont on trouvera la liste dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759. Laroque, l'un des rédacteurs du *Mercur*, compatriote de Malaval, avait le projet de publier le *Recueil* de ses lettres latines et françaises, avec les réponses des savants ; et l'on regrette qu'il ne l'ait pas exécuté. W—s.

MALAVAL (JEAN), né à Lézan, diocèse d'Alais, le 2 mars 1669, exerça la chirurgie à Paris, et se rendit fameux dans les petites opérations de cet art ; mais il ne se borna pas à la pratique : membre de l'académie de chirurgie, il fournit aux Mémoires de cette société plusieurs observations, dont le célèbre Louis a relevé l'importance et le mérite, dans l'Éloge de l'auteur. Le docteur Hecquet faisait aussi grand cas des

lumières et de l'habileté de Malaval, et n'estimait pas moins son caractère; il ne lui trouvait d'autre défaut que d'être protestant: mais ce médecin janséniste mit à en guérir son ami, un zèle qui fut enfin couronné du succès. Malaval tomba de bonne heure dans l'enfance, et perdit la raison, sans perdre entièrement la mémoire. Dès que son oreille était frappée d'un mot qui avait fait autrefois quelque impression sur son esprit, dans une tirade de vers ou dans un morceau de prose, il récitait à l'instant tout le passage où ce mot se trouvait placé. Il mourut à Paris, le 16 juillet 1758. V. S. L.

MALCOLM I^{er}., roi d'Ecosse, fils de Donald III, fut le successeur de son cousin Constantin III, qui, ayant abdiqué en 938, mourut en 943. L'état de faiblesse dans lequel les pertes éprouvées durant les dernières guerres, avaient plongé le royaume, engagea Malcolm à vivre en paix avec ses voisins. Cependant il fournit des secours à Edred roi d'Angleterre, pour arracher le Northumberland aux Danois. Il s'occupa ensuite du châtimement des perturbateurs de la paix publique; mais dans ce temps de barbarie, ils étaient trop puissants pour que les lois pussent les atteindre: ils assassinèrent Malcolm à Ulline, dans le comté de Murray. Ce prince eut pour successeur Indalph, fils de Constantin III, qui mourut en combattant glorieusement contre les Danois en 961, laissant la couronne à Duff, fils de Malcolm, et le Cumberland à Culen, son propre fils. — MALCOLM II, fils de Kenneth III, ne put parvenir au trône à la mort de son père, quoique les États l'eussent déclaré successeur immédiat. Constantin IV, fils de Culen, et Grim, petit-fils de Duff, l'occupèrent avant

lui. Enfin il l'obtint en 1004 heureux dans ses guerres contre les Danois, qui faisaient sans cesse des incursions en Ecosse. Les historiens contemporains rapportent qu'une bataille livrée près du ruisseau de Lochty, un jeune guerrier, Keith se signala tellement, qu'il lui donna en récompense la terre de Lothian: c'est de ce Keith descendue la famille des marquis héréditaires d'Ecosse. On a pu se faire à tort que Malcolm avait dû la couronne de ses domaines, revêtir la noblesse à titre de se réservant que la qualité de comte d'une colline dans la ville de Perth pour y rendre la justice. Ce n'en effet, ses successeurs eussent accordé des revenus considérables aux églises et aux monastères; fondaient-ils? Malcolm avait pu être généreusement aux parents et amis des hommes qui l'avaient longtemps éloigné du trône, mais dant ils ne s'occupèrent pas sans relâche, des moyens de prolonger la vie. Ils y réussirent en 1033 pénétré dans le château de Perth. Les meurtriers essayèrent de sauver en traversant le lac de Lochty sur la glace; elle se brisa sous leur poids: ils furent pris et pendus. Malcolm eut deux filles, Beatrix de Donald VII ou Duncan fut le successeur de son grand-père et Doada mère de Macbeth. — MALCOLM III, surnommé Canmore, Grosse-tête, fils de Donald, obligé de se réfugier en Angleterre après la mort tragique de son père en 1040 (V. MACBETH). Il recouvra la couronne en 1055 avec quelques partisans de Macbeth, mais mourut roi, après sa mort, Lulach, espèce d'idiot; il fut vaincu, et passa au fil de l'épée, et passa au fil de l'épée.

Macbeth et Lulach étaient royal, on les enterra dans beaux de leurs ancêtres à Kill, où depuis l'on n'inhuma personne. Des révoltes éclatèrent divers lieux : Macduff, et Fife, et Walter, petit fils quo, rétablirent l'ordre. Le roi récompensa les services du d'Écosse créant sénéchal (*Stuart*) : le nom de cet emploi vint de sa famille. Malcolm ne plus songer qu'à donner des lois à son royaume; mais ne vint pas à se trouver envenimé des guerres avec l'Angleterre. L'Écosse était devenue le refuge de tous les Anglais qui avaient perdu leur pays, après la conquête que Guillaume en avait faite en 1066. Une première brouillerie duquel Malcolm avait soutenu l'irréconciliation dans le Northumbrie, s'arrangea sans beaucoup de difficulté; mais ayant ensuite accablé Edgar - Atheling avec sa femme même donné, en 1070, sa sœur Marguerite, sœur de ce prince d'Angleterre, XII, 475), il craignit que ce mariage produisît des résultats funestes, citant en Angleterre des troubles et des soulèvements en l'honneur d'Edgar. Il bannit en conséquence les personnages d'un certain parti qui lui étaient le plus suspects et se retirèrent en Écosse, où il gratifia plusieurs d'entre eux de terres considérables. Les Écossais et anglais ne sont d'accord sur les causes des guerres éclatèrent entre Malcolm et d'Angleterre Guillaume I^{er}. Le fils Guillaume le Roux. Les Écossais prétendent que Malcolm fit hommage de soumission à ses deux rivaux. Les

Écossais soutiennent que rien n'est moins authentique que les actes allégués par leurs antagonistes, et que les chartes qu'ils citent sont fausses. En 1093, Malcolm se rendit à Gloucester, où il devait avoir une entrevue avec Guillaume II, pour arranger de nouveaux différends. Guillaume déclara qu'il ne verrait pas Malcolm, à moins que celui-ci ne consentît à lui rendre hommage dans sa cour. Malcolm, indigné de cette arrogance, quitta Gloucester, conduisit son armée dans le Northumberland, et mit le siège devant Alnwick. Le 13 novembre, il fut tué avec son fils Édouard, dans une bataille sanglante : son corps resté au pouvoir des Anglais, fut enterré dans un couvent à Tynmouth. Sa veuve, Marguerite, princessed'une vie exemplaire, mourut de douleur trois jours après lui. La piété de Malcolm, ses largesses envers les églises et les monastères, lui méritèrent après sa mort, le nom de Saint. Il avait cherché à faire fleurir les sciences, après avoir établi la paix et l'abondance dans son royaume, si long-temps dévasté par des guerres intestines. Il eut huit enfants : Édouard qui périt avec lui, Edmond qui embrassa la vie religieuse en Angleterre, Ethelred mort en bas âge, Edgar, Alexandre, David, qui régnèrent successivement; Mathilde devint reine d'Angleterre, et Marie comtesse de Boulogne. Donald VIII lui succéda, au préjudice de ses enfants. E.—s.

MALCOLM IV, roi d'Écosse, monta sur le trône en 1153, à l'âge de 13 ans, après la mort de David I^{er}, son aïeul. Ce fut un prince d'une piété exemplaire, mais d'un caractère indolent. Tout entier aux pratiques de la religion, il négligea le gouvernement de son royaume. Un

maladie pestilentielle y causa d'affreux ravages : des révoltes en troublèrent la tranquillité. Elles venaient d'être apaisées, lorsque Henri II, roi d'Angleterre, profitant de la faiblesse de Malcolm, le fit couser, dans une entrevue qu'ils eurent à Chester, à lui rendre le Cumberland et le Northumberland, dont David s'était emparé, et dont la possession lui avait été confirmée par Mathilde, mère de Henri, ainsi que par ce prince lui-même avant son avènement au trône. Il eut ensuite l'adresse d'engager Malcolm à l'accompagner dans la guerre qu'il faisait au roi de France. Malcolm y montra tant de bravoure que Henri l'arma chevalier à Tours; honneur qu'il lui laissait désirer depuis long-temps. A son retour en Écosse, en 1159, Malcolm fut reçu très-froidement : on était singulièrement irrité de ce qu'il avait honteusement rendu les territoires que ses prédécesseurs tenaient en fief du royaume d'Angleterre, et de ce qu'il s'était joint à Henri contre le roi de France, l'ancien et fidèle allié de la nation écossaise. Le mécontentement alla au point que les mutins assiégèrent Malcolm dans la ville de Perth. Ce prince mit dans le discours qu'il leur tint, plus d'adresse et de dignité que l'on ne s'y serait attendu : « Je » n'ai agi que par contrainte, dit-il; » mais au lieu de m'adresser des re- » proches sur ma conduite, ne feriez » vous pas mieux de vous venger en » tournant vos armes contre l'auteur » de ces actions blâmables, plutôt » que de porter votre ressentiment » contre vos amis et vos compa- » triotes innocents de ce qui s'est » passé, mais qui veulent défendre » leur souverain que l'on offense? » Ce discours produisit un si bon effet que la guerre contre l'Angleterre fut

résolue à l'instant : on obtint du succès. Cependant Malcolm l'humeur était toute pacifique força d'en venir à un accord avec Henri. La paix fut conclue. Malcolm renonça entièrement au Northumberland; Henri conserva ce qu'il gardait le Cumberland et le comté d'Huntingdon. Ces conditions furent loin de satisfaire les Écossais. Deux rébellions successives empêchèrent Malcolm de lui ravir son royaume. La tranquillité intérieure ne fut rétablie qu'en 1162. Depuis ce temps on pressait le roi de se consacrer à sa dévotion; il fit sans cesse ces propositions : il vécut toute sa vie dans la continence la plus rigoureuse, ne songeant qu'à fonder et à entretenir des couvents. Attaqué d'une fièvre de langueur, il mourut à Perth, le 14 novembre 1165, et fut enterré à Dunfermline. Guillaume son fils succéda. E

MALCOLM (JAMES PELLEGRINE), peintre et antiquaire, était né à Londres, par sa mère, d'un de ces Anglais qui suivirent William Penn en Amérique, et se fixèrent, vers 1689, sur les bords de la Delaware; mais il quitta ensuite la secte des Quakers pour se conformer à la doctrine catholique, dans laquelle James vécut à Philadelphie. Il fut transféré en Angleterre, au moment de la révolution, n'ayant alors que huit ans, et ne retourna dans sa ville natale qu'en 1783. Le goût qu'il avait pour les beaux-arts, déterminé à l'envoyer à Londres, où il fut reçu comme élève, à l'académie de peinture. S'étant attaché à la sculpture, il parcourut diverses parties de l'Angleterre pour en dessiner les antiquités qu'il gravait ensuite. La société glaise des antiquaires le reçut comme membre. Il trouva un a

dans l'antiquité Gough.
le 5 avril 1815. On a de
lain : I. *Londinum redivi-*
Histoire ancienne et Des-
coderna de Londres, etc.,
1705, 1802-1805. II. *Cor-*
ce de Jacques Granger
vers des hommes de lettres
istingués de son temps,
1805. III. *Premières im-*
ou Esquisses d'après l'art
er, in-8°, 1806. IV. *Anec-*
les mœurs et coutumes de
pendant le xiii^e siècle,
1808. V. *Anecdotes sur*
et coutumes de Londres,
raison des Romains jus-
1700, in-4°, 1811 : ces
tages furent réimprimés,
in-8°, en 1811. VI. *Anec-*
verses, servant à faire
maître les mœurs et l'his-
l'Europe pendant les rè-
Charles II, Jacques II,
et III et la reine Anne,
811. VII. *Soixante - dix*
es dans l'espace de douze
tour de Londres, 1811,
II. *Esquisse historique de*
caricature, in-4°, 1812.
eman's Magazine lui dut
articles et gravures; et il a
index de l'*Histoire du Lei-*
er. I.

MACHINI. Voy. MAIDAL-

MONADO (LAURENT-FER-
vigateur et géographe, vi-
la fin du seizième siècle et
encement du dix-septième.
par la Bibliothèque espa-
Nicolo Antonio, que Lau-
er Maldonado avait em-
trait militaire, et qu'il avait
traité de cosmographie, de
ie et de navigation, ainsi
lation de la découverte du

détroit d'Anian. « Je vis, dit ce bi-
bliographe, cette relation manus-
crite chez don Jérôme Mascare-
gnas, a présent évêque de Ségovie.
L'auteur dit avoir fait cette expé-
dition en 1588. Il fut, à ce que
rapporte Antoine Léon dans sa *Bi-*
bliotheca indica, du nombre de
ceux qui firent espérer à nos séna-
teurs qui dirigeaient les affaires
des Indes, de trouver une bous-
sole, ou un aimant qui ne fût point
sujet aux variations ordinaires, et
la méthode de déterminer, par le
moyen de certaines mesures et ob-
servations, les degrés de longitude
dans la navigation : mais le résul-
tat ne répondit point aux peines
qu'on s'est données ni aux dépen-
ses qu'on a faites. » Voilà tout ce
qu'on savait de Maldonado, lorsque
M. Charles Amoretti découvrit dans
la bibliothèque ambrosienne de Mi-
lan, dont il était le conservateur, un
manuscrit espagnol contenant un mé-
moire, vrai ou supposé, de Maldo-
nado au conseil de Lisbonne, lequel
dirigeait tout ce qui avait rapport
à la marine, pendant que le Portu-
gal n'était qu'une province de l'Es-
pagne. Dans ce mémoire, Maldo-
nado expose les avantages qu'obtien-
drait la monarchie espagnole, si les
sujets de S. M. C. allaient directe-
ment aux Philippines par le nord-
ouest, et s'ils pouvaient empêcher les
autres nations de s'y rendre par cette
voie. Pour mieux indiquer les moyens
de réussir dans cette navigation, il
donne le détail de ce qu'il a vu lors-
qu'il fit lui-même ce voyage en 1588
et parvint par le nord de l'Amérique
et la mer Glaciale, dans un détroit
qui sépare l'Amérique de l'Asie, et
qu'il conjecture être le même que les
géographes nomment détroit d'A-
nian. M. Amoretti mit au jour (Mi-

lan, 1811, in-4°.), une traduction italienne du manuscrit espagnol de ce mémoire, qui n'est pas l'autographe de Maldonado, mais seulement une copie assez fautive. M. Amoretti en fit aussi une traduction française qui fut imprimée à Plaisance, in-4°, en 1812, sous ce titre : *Voyage de la mer Atlantique à l'Océan Pacifique, par le nord-ouest de la mer Glaciale, par le capitaine Laurent-Ferrer Maldonado, l'an 1588, traduit d'un manuscrit espagnol, et suivi d'un discours qui en démontre l'authenticité et la véracité*. Le discours, ou plutôt la dissertation de M. Amoretti, renferme des recherches savantes sur l'histoire des navigations au nord-ouest, et tend à prouver la réalité des voyages de Maldonado. Cette dissertation est accompagnée de cartes nécessaires à son intelligence et à celle de la relation qu'elle accompagne. Cet ouvrage attira l'attention des géographes ; mais presque tous se sont accordés à le considérer comme supposé. On peut lire les discussions qui ont eu lieu là-dessus, dans le journal de Weimar, et ce qu'a écrit Krusenstern : le baron de Lindenau a publié une dissertation sur ce sujet, imprimée à Gotha, en 1812. On doit consulter encore les réponses de M. Amoretti dans le *Magasin encyclopédique*, 1813, tom. III, pag. 420, et les nouvelles objections de l'auteur du *Quarterly review*, n° 31, February, 1817, vol. XVI, art. 8, pag. 144 à 172 (1). Les principales

objections contre la réalité du voyage, sont que, suivant la relation, une route de 290 lieues aurait été faite à 75° de mars, c'est-à-dire, en hiver, le jour n'a que cinq heures, les glaces obstruent la mer, que Maldonado compte 11° de longitude, entre la baie et le détroit d'Anian, 11° de longitude, tandis que cette distance est de 82 degrés ; qu'il place le détroit à 60 degrés de longitude, il est réellement à 66° de Maldonado dit avoir vu des forêts, des fruits, des raisins, tandis que les Corytschews s'accordent à dire qu'il n'y a ni arbres ni fruits ; que Maldonado y a vu des buffles et des cerfs, dont ni Sauer, ni Sarytschew n'ont vu ; tandis que ces voyageurs y ont vu des chevaux marins et blancs, dont Maldonado n'a vu aucun. Les dernières tentatives que l'on a faites pour découvrir un passage au nord-ouest dans le Grand-Océan, ont encore augmenté le discrédit de la relation de Maldonado. M. J. Burney, qui a récemment publié une histoire chronologique des voyages et découvertes au nord-ouest, dans le but de prouver que le détroit de Bering ne sépare pas l'Amérique, mais qu'il n'est qu'un golfe sans issue, a conséquemment l'Amérique es-

(1) L'auteur de cet extrait se trompe sur plusieurs points essentiels : ainsi, par exemple, il prétend que jamais le capitaine Chao n'a cru à l'existence d'un passage au nord-ouest ; et dans l'Encyclopédie méthodique, nous liions l'extrait d'une correspondance de cet Anglais avec le géographe Robert (qui n'est pas Robert de Vaugondy), laquelle prouve le contraire. L'auteur de l'extrait dit que dans la relation de Maldonado, il est question d'Arkhangel, sous le nom de

port Saint-Michel ; preuve, dit-il, qu'il suppose et n'est pas de l'an 1588, comme on le voit ; car, dit-il, en 1588, la ville d'Arkhangel n'était qu'un village, et la ville de Saint-Nicholas, et la ville de Khoulm consistaient qu'en neuf maisons. Ce ne fut que la ville fut bâtie et rebâtie, et le nom d'Arkhangel du nom du monastère d'Archange saint Michel. En conséquence, l'auteur de l'extrait aura vainement cherché à prouver que dès 1575, les géographes de ce port par le nom de Saint-Michel.

a pas même daigné faire de Maldonado, dont le fil était prouvé, suffirait réfuter l'opinion qu'il veut exemple de la relation de to, si long-temps regardée abusive par les savants ; et les contradictions qui t dans les relations des pré- gateurs, telles que celles de o, de Christophe Colomb, Vespuce ; les changements dans les dimensions des qui rendent peut-être les as dans les mers glaciales, is et les bas-fonds, impra- du moins plus difficiles ailleuses ; toutes ces raisons as autres nous font penser avants ont tort de rejeter at de dédain la relation de o. Par la naïveté et la sim- style, et par diverses cir- s qui s'accordent avec les es faites par terre, elle ble mériter quelque con- peut consulter, au reste, us avons dit à cet égard à 'CENTÈS OU FONTE (tom. . 146). Il est incontestable le seizième siècle presque nations d'Europe s'effor- cacher les découvertes de igateurs, et voulaient à aparer le commerce des lointaines. Plusieurs voya- , par cette raison, restés : nous ajouterons ici, pour cerner Fonte ou Fuentès , mal-à-propos nie l'exis- n navigateur de ce nom. dans son ouvrage sur la écrit en hollandais (1),

fait mention d'un fameux Portugais nommé de Fonta, qui, en 1649, visita la terre du Feu, et la terre des Etats. Witsen cite la description que Fonta fait de ces lieux ; et nulle part ailleurs on ne trouve aucune mention de ce voyage : ainsi cette relation, que Witsen a lue en manuscrit, est aujourd'hui perdue ou ensevelie dans la poussière de quelque bibliothèque. Remarquons que la date du voyage réel ou supposé de Fuentès ou Fonte, en 1640, coïncide assez bien avec celle de Fonta, dans Witsen, en 1649, pour faire penser qu'il est question du même navigateur. La supposition ou la réalité des voyages de Fuentès et de Maldonado ne pourra être démontrée que lorsque nous connaîtrons parfaitement la géographie des contrées dont ces deux voyageurs ont parlé. W—r.

MAILDONAT (JEAN), célèbre jésuite, naquit, en 1534, à Las-Casas de la Reina, dans l'Estramadure. Il étudia à Salamanque, avec beaucoup de distinction, et y enseigna ensuite le grec, la philosophie et la théologie. En 1562, il entra chez les jésuites de Rome, et y fit profession. En 1564, il ouvrit au collège de Clermont, à Paris, un cours de philosophie, dans lequel il obtint les plus brillants succès, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Quelques années après, il professa la théologie dans le même collège, et ses succès ne furent pas moindres. Les bibliothécaires de la Société racontent que son auditoire était si nombreux, que ceux qui voulaient l'entendre accouraient de toutes parts, trois heures avant qu'il montât en chaire, de peur de ne point avoir de place ; et que souvent même il se vit obligé de faire sa leçon dans la cour ou dans la rue, parce qu'il n'y

1. Nord en oost tatarje, édit. 1705.
— Burney, Chronological history of
of south sea, t. III, p. 184.

Bible grecque des Septuaginta, qui le vit dans son compte du parfait accords sentiments sur les a religion des Romains page 14, in-12). Maldonat de terminer son grand sur les Evangiles, quand des douleurs très-vives, et à l'endroit indiqué en fut trouvé mort dans sur celui qui lui portait le 5 janvier 1583, avant eint 50 ans. On lit dans Macrozo, page 283, une si ridicule, si absurde lonat, qu'elle se détruit e. La voici : « J'ai ouï as-Balaze que Maldonat était je n'en crois rien. Il dir de bon lieu, mais il ne ais me dire d'où. » Une plus sérieuse a été faite

On l'a taxé de socinian tout au moins de le favo-les interprétations de l'E-apruntées des Sociniens. astase, picpus (*Histoire uisme*), l'a complètement le premier chef. Bossuet Simon semblent avouer té sur le second, tout en unt que le docte jésuite issant défenseur de la di-erbe, et qu'on aurait tort quelques passages des con-pu'il eût rejetées. Maldonat seulement instruit dans concerne son état; il était abile dans les sciences pro-vait étudié le droit civil; parfaitement le grec et l parlait et écrivait le latin t de facilité que de pureté.

L'avait doué d'un beau ne sagacité des plus pé-La compagnie de Jésus

n'a pas eu d'homme qui lui ait fait plus d'honneur. On adopte généralement l'éloge qu'en a tracé l'historien de Thou, qui admirait en lui *une piété singulière, une grande austérité de mœurs, un jugement exquis, avec une exacte connaissance de la philosophie et de la théologie*. Le témoignage du cardinal du Perron, qui le regardait comme un *grand homme et un vrai théologien* (Perroniana) n'est pas moins remarquable. Ce n'est que le parti ennemi de la Société qui ne lui a pas rendu toute justice. Maldonat ne fit rien imprimer; mais il a laissé un grand nombre de manuscrits, dont on a publié : I. *Commentarii in quatuor Evangelistas*, Pont-à-Mousson, 1596-97, 2 vol. in-fol.; édition rare et recherchée par les amateurs et les savants. Le père Aquaviva, général de l'ordre, à qui Maldonat avait recommandé son Commentaire, donna ordre aux jésuites de Pont-à-Mousson de le faire imprimer sur une copie qu'il leur envoya. Le père Dupuy, chargé de surveiller l'impression, se crut obligé, comme il l'assure dans la préface, de corriger le manuscrit qui était défectueux en quelques endroits, et d'y insérer plusieurs choses de sa façon. Il marqua aussi à la marge les livres et les lieux d'où avaient été prises les citations. Il retrancha même, si l'on en croit Richard Simon (*Lettres choisies*, tom. 1, p. 238), la meilleure partie de ce qui regardait la critique, notamment les diverses leçons des manuscrits. Les éditions de Brescia, 1598, in-4°; de Lyon, 1598, 1607, 1613, in-fol.; Maience, 1602, in-fol.; Venise, 1606, in-4°; Paris, 1617, in-fol., sont conformes à l'édition originale. Celles qui ont été données de-

puis, à Cologne, à Lyon, à Maïence, à Paris, améliorées sous certains rapports, ne laissent pas d'être un peu altérées. L'immortel évêque de Meaux, qui a répondu aux *Histoires critiques*, faites par R. Simon, des *Commentaires du N. T.*, dans la *Défense de la Tradition et des saints Pères*, s'exprime ainsi dans une instruction pastorale relative à la traduction du nouveau Testament de Trévoux : « A Dieu ne plaise que je déroge à la grande réputation de ce savant interprète (Maldonat) : au contraire je blâme l'auteur (R. Simon), qui, dans sa critique des commentateurs, l'accuse de n'avoir pas lu dans la source tout ce grand nombre d'écrivains qu'il cite ; ce qui marquerait une négligence dont je ne veux pas le reprendre : j'aime mieux dire avec notre auteur, que son ouvrage ayant été publié après sa mort, il ne faut pas s'étonner, s'il n'est pas toujours aussi exact qu'il l'aurait été, s'il avait mis lui-même la dernière main à son commentaire. » (Œuvres de Bossuet, tom. iv, p. 368, édit. de Versailles.) II. *Commentarii in Jeremiam, Baruch, Ezechielem et Daniele* ; accessit *Expositio psalmi 109, et Epistola ad principem Borbonium, Montispenserii ducem, de collatione ac disputatione cum Sedanensibus calvinianis*, Paris, 1610, in-4°. ; Tournon, 1611, petit in-fol. On remarque dans ce recueil, dont les deux dernières pièces se trouvent n°. 3 et 4, la même netteté, la même méthode, la même érudition, la même indépendance de sentimens que dans les précédents commentaires. III. *Commentarii in præcipuos sacræ Scripturæ libros veteris Testamenti*, Paris, 1643, in-fol. ; ouvrage peu digne de Maldonat, au jugement de

tous les critiques. IV. *Op theologica, tribus tomis hensa, ex variis tum re doctissimorum virorum bi maximâ parte, nunc pr lucem edita*, Paris, 1677 ; Cette édition donnée par Fa bois, docteurs de Sorbonne à Letellier, archevêque d'est enrichie d'une vie d nat. Le Traité des sacremer renferme, imprimé à Lyon-4°, était devenu très-c n'était pas d'ailleurs très-c lettre sur la *Conférence de* trouvait ailleurs ; les huit : tres, quelques discours e traités qui en forment le n'avaient point encore pa mon explique avec sa mal dinaire la cause du discrédit d'abord ce volume. (*Bibl* tom. iv, Lettre 10.) « i qui avait à combattre les de France, dit ce critique, saint Augustin n'était plus saison. Il semble avoir sui les constitutions de son pè qui veulent qu'on se serve meuse règle de Lesbos, e modant la théologie aux aux lieux, lorsqu'il s'agit grande gloire de Dieu ; en très-bien réussi. » Toute li sur le même ton. Cependant Joly assure que les jésuite rèrent toutes les copies. I Dubois se proposait aussi au public des traités dicté donat, en 1569, dont il un exemplaire manuscrit intitulés : *De fine mundi, rectione, de judicio, de et de cæremoniis*. Ce de connu de Rich. Simon, qu une excellente analyse dai tres choisies, et qui aurait

une édition. Zaccaria a voulu en insérant l'ouvrage dans sa *Biblioth. rim.* m. III, Rome, 1781, imputatio de fide, Maïence, *Traité des anges et des démons* mis en français par Franchot, grand archidiacre de Périgueux, Paris, 12. Si ce traité, divisé en 12, avait été connu du docteur et de quelques autres, ils n'auraient pas avancé, l'ont fait, qu'il a été commencé par Maldonat jusqu'il est dit dans l'avis, qu'il a été écrit en latin, par le docteur du savant jésuite, en français par Maldonat y trouve des choses, telles que l'existence des incubes et succubes, qu'il n'a pas même évidente et incontestable (illet 212 au verso). La bibliothèque de l'ambrosienne de Milan, a traité mss. *De Constitutione*. Quelques bibliothèques de France et d'Espagne en ont d'autres qui portent pour titre *amentarius in epistolam Romanos*; — *De SS. Trinitate Arianos*; Richard a donné la méthode et la solution de deux ouvrages; — *Disputatio in primum, secundum, tertium lib. Sententiarum*; et au point pas vu le jour. Quant à l'ouvrage *de des cas de conscience*, à Lyon, 1604, à Cologne, c'est une compilation, de plusieurs ouvrages, par Martin, religieux mûr, justifiée à Rome par décret de décembre 1605, et dévouée aux bibliothécaires de la presque tous les articles sur Maldonat sont

faux; celui de Bayle est peut-être le plus exact. L—B—Z.

MALDUIN, roi d'Ecosse, fils de Donald III, monta sur le trône en 664, après la mort de Ferquard, Prince sage et religieux; il vécut en paix avec ses voisins, et travailla sans cesse au bonheur de son peuple. Des troubles s'élevèrent entre des tribus de l'ouest; il eut recours à la force pour apaiser ces querelles, qui eussent pu compromettre la tranquillité de tout le royaume. S'il faut en croire quelques chroniques, sa femme le tua dans un accès de jalousie; en 684: elle fut brûlée vive avec les complices de son crime. Il eut pour successeur Eugène IV. E—s.

MALEBRANCHE (NICOLAS), né à Paris, le 6 août 1638, était fils d'un secrétaire du roi, trésorier des cinq grosses fermes: les infirmités continuelles qu'un défaut de conformation lui causa dans son enfance, obligèrent ses parents de lui donner une éducation domestique, jusqu'à ce qu'il fût en état d'aller en philosophie au collège de la Marche, d'où il passa en Sorbonne pour y suivre son cours de théologie. Son goût pour la retraite et pour l'étude le fit renoncer à un canonicat de Notre-Dame, qui lui était destiné, et le conduisit, en 1660, dans la congrégation de l'Oratoire. Engagé par le père Lecoigne à s'occuper de l'Histoire ecclésiastique, il lut en grec Eusèbe, Socrate, Sozomène et Théodoret: mais les faits ne se liant point dans sa tête, il se dégoûta de ce genre de travail. Richard Simon voulut alors l'attirer à l'étude de l'hébreu et de la critique sacrée, dont il ne recueillit d'autre fruit que de pouvoir lire la Bible dans le texte original. Etant entré par hasard dans une boutique de libraire, on lui présen-

ta le *Traité de l'homme*, de Descartes. Quoique cet ouvrage posthume soit un des moins estimés de ce grand philosophe, Malebranche fut frappé, dit Fontenelle, comme d'une lumière toute nouvelle qui en sortait. Il entrevit une science dont il n'avait point d'idée, et il sentit qu'elle lui convenait. Il lut ce livre avec un tel transport, que des battements de cœur l'obligèrent plusieurs fois d'en interrompre la lecture. Dès-lors il quitta toute autre étude, comme ne donnant qu'une connaissance très-imparfaite de l'homme. Il se rendit même si familiers les ouvrages de son maître, qu'il se flattait d'être en état de les rétablir, au moins pour les pensées, s'ils venaient à se perdre. Le fruit de ses méditations fut d'abord le premier volume de la *Recherche de la vérité*, imprimé en 1674, sur l'approbation de Mézelay, le docteur Pirot ayant refusé la sienne, dans la crainte de se compromettre avec les anti-cartésiens qui régnaient alors en souverains dans les écoles. Le livre eut un succès prodigieux : les éditions s'en multiplièrent rapidement, et toujours avec des augmentations considérables, soit pour éclaircir les principes de l'auteur, soit pour répondre aux critiques. L'édition la plus complète est celle de 1712, 4 vol. in-12. L'abbé Lenfant le traduisit en latin sur la quatrième édition de 1678. Il en parut deux versions anglaises ; et, à la tête de l'une d'elles, se trouvent la Vie de l'auteur et l'Histoire de ses démêlés avec Arnauld et Régis, par Levassor, son ancien ami. Il en existe aussi une en grec vulgaire. On fut frappé de la méthode admirable qui règne dans tout l'ouvrage, de la sagacité avec laquelle l'auteur démêle la source de nos er-

reurs dans les sens, dans l'action, les inclinations, les passions, et de la justesse des motifs qu'il indique pour s'en préserver. Le titre général de ce livre, dont Malebranche composa deux volumes, est : *Recherche de la vérité*, dont le premier fait voir que le développement de la philosophie de Descartes avec la religion catholique prouve que cette philosophie conduit plusieurs autres vérités importantes dans l'ordre de la nature, dans celui de la grâce. De la seconde partie, Malebranche a fait une explication lumineuse qu'aucun de ses contemporains, de l'union de l'âme et du corps. Malebranche agrandit les idées de son maître. Le premier point par lequel il a traité de l'âme, encore plus importantes, pour nous, devient la règle de nos pensées. Le principe de toute la métaphysique, le principe de l'union que nous avons de nous avec les corps qui nous environnent, de celle de notre âme avec les corps, Malebranche a approfondi la nature de l'âme. Malebranche s'attache à prouver que les pensées de l'âme ne sont pas des causes physiques des mouvements du corps, ni les mouvements du corps causes physiques des pensées de l'âme, parce qu'il n'y a aucun point de contact entre les deux substances ; qu'ils ne peuvent agir réciproquement que des causes occasionnelles de tout ce qui nous concerne ; que tout cela a lieu en vertu de la loi générale que Dieu a imposée d'exciter dans nous certaines pensées, dès qu'il y a un contact, produit dans les pensées par le contact des corps étrangers, qui ne peut communiquer à certains mouvements de notre cerveau. Il suit de là que Dieu seul étant la cause de tous les mouvements de l'âme, et de toutes les affections

peut, absolument prendre heureux ou mal-là les grands rapports entre le créateur et laix de l'homme avec un teur ne sont pas moins. Quelque grand, quelque suppose le monde, il l'ison de sa nature finie, action d'un Dieu, qui infini. Dieu ne se serait déterminé à le créer, si le s'edt, par son oblation, atures dignes de son acc'est donc en vue de l'impour la gloire de J.-C. is le dessein de se prors et de créer le monde.

Dieu n'agit que par des rales, que par des voies iformes, soit dans l'orure, soit dans celui de ure, dans l'un et l'aut, qu'il n'aurait pu e par des volontés par-convenables à sa gran-gnes de sa sagesse. Ayant toute éternité tous les ibles, et toutes les voies produire chacun d'eux, er celui qui pouvait être onservé par des voies à l'ouvrage même, de-rrer davantage, et con-is à la gloire de son fils. ant cette idée, que Ma-pond aux grandes diffis contre la Providence; end d'expliquer les mi-cien-Testament, la propché originel, le mys-rédestination, l'accord et de la grâce, et en gé-s phénomènes, tous les , dans les deux ordres, notre raison. Ce sys-roitement lié dans tous

ses points par des raisonnements en-chainés les uns aux autres. Il fallait en attaquer les principes, ou se rendre nécessairement aux conséquences que l'auteur en tirait, selon les formes les plus rigoureuses de la logique. Parmi ces principes, les uns étaient incontestables, tels que celui-ci, que Dieu se propose toujours des fins dignes de lui, mais dans l'application duquel Malebranche pouvait s'égarer, en voulant juger par ses propres lumières quelles sont ces fins: d'autres ne présentaient pas le même degré d'évidence; par exemple, que Dieu n'agit dans l'ordre de la nature que comme cause universelle, à l'exclusion des volontés particulières. Ce principe, qui est fondamental dans son système, ne paraît pas clairement renfermé dans l'idée de l'Etre infiniment parfait. « Mais, dit Fon- » tenelle, l'ouvrage parut original » par le grand art de l'auteur à met- » tre des idées abstraites dans la plus » beau jour, à les lier ensemble, à » les fortifier par leur liaison, à y » mêler adroitement quantité de cho- » ses moins abstraites qui, étant fa- » cilement entendues, encourageaient » le lecteur à s'appliquer aux autres, » et le flattaient de pouvoir l'enten- » dre. D'ailleurs, la diction en est » pure et châtiée: elle a toute la di- » gnité que ces matières demandent, » et toute la grâce qu'elles peuvent » souffrir. Sa doctrine, il est vrai, » imposait des conditions fort dures: » elle exigeait qu'on se dépouillât sans » cesse de ses sens et de son imagi- » nation; que, par l'effort d'une mé- » ditation suivie, on s'élevât à une » certaine région d'idées dont l'ac- » cès est très-difficile. Cependant » son système, quoique si intellec- » tuel et si délic, se répandit insen- » siblement, surtout parmi les per-

» sonnes qui avaient beaucoup d'esprit, et qui faisaient profession de piété. Mais, si l'ouvrage enleva des suffrages illustres, il excita aussi de très-vives critiques. Tout cela produisit une foule d'écrits qui ne présentaient que les principes de la Recherche de la vérité, ou mal entendus ou déguisés d'une part, et de l'autre plus développés ou tournés différemment. » Ce fut pour mettre son système à la portée de tout le monde, que Malebranche composa, en 1677, à la prière du duc de Chevreuse, ses *Conversations chrétiennes*, où il rapporte tout ce système à la religion, encore plus directement que dans la *Recherche de la vérité*. Peu de temps après, Levassor ayant eu l'indiscrétion de laisser prendre des copies d'un petit écrit qu'il lui avait confié, et dans lequel il appliquait ses principes à la distribution de la grâce, il en tomba une entre les mains du docteur Arnauld, qui en témoigna son mécontentement. Le père Quesnel, leur ami commun, voulant prévenir une explosion capable de les brouiller sans retour, les fit consentir à s'expliquer amiablement dans une conférence : elle eut lieu au mois de mai 1679, chez le marquis de Roucy. On y disputa beaucoup sans pouvoir s'entendre : en se séparant, il fut convenu que le père Malebranche exposerait ses sentiments dans un écrit qui serait communiqué à M. Arnauld, dont il attendrait les remarques avant de le livrer à l'impression. Ce docteur, obligé, dans l'intervalle, de se réfugier en Hollande, y était occupé d'un travail important qu'il ne pouvait interrompre : lorsque le manuscrit lui parvint, il se borna, pour le moment, à une lecture rapide, d'après laquelle

il s'exprima peu favorablement sur le fond du système, dans un écrit qui, étant devenue publique, fut publiée par le père Malebranche. Celui se crut alors dégagé de sa parole, et publia l'ouvrage en Hollande, où il put trouver à Paris de ce qu'il voulût l'approuver. Bossuet, sur l'exemplaire que l'auteur avait envoyé : *Pulchra, non sana*. Il chercha, dans une conférence particulière, à lui faire modifier son système, en s'attachant à des arguments de S. Thomas, sur lesquels Malebranche refusa constamment d'entrer dans aucune discussion vive sur cette matière. » voulez donc, lui dit ce père, j'écrive contre vous ? — » drai à honneur, répondit-il, rien, d'avoir un tel antagoniste. Bossuet, convaincu qu'une philosophie allait plus loin que celle de Molina ; qu'elle contenait du pur pélagianisme ; que le système de Malebranche sur les miracles tendait à faire disparaître de ceux du Testament tout ce qu'ils ont de surnaturel ; voyant d'ailleurs qu'il avait obstinément une conférence à-tête, ou en présence de lui, pour discuter son système avec Arnauld de le combattre par ménagement. De là naquit un écrit de plume, aussi vive que la conférence, dans laquelle les deux athlètes se donnèrent souvent des bornes à leur modération. Arnauld était de voir que son adversaire ne jugeait, par les seules lumières de la raison, une question qui devait être décidée que par le pouvoir de l'autorité. Malebranche pensa qu'il n'est jamais plus ferme dans la révélation, que lorsqu'il se borne à la lueur d'une raison, et après avoir consulté la v

lence des passions. Le plus accoutumé à ce genre de guerre par la tradition : le dernier d'autres armes que mement. Tous les deux coup d'éloquence, et art de faire valoir les un grand avantage. L'un réputation justement Europe savante, et se être d'un parti toujours idir, chaque fois qu'il u combat : l'autre vendans la carrière de la is éclatante ; mais on ncore osé mettre son èle avec celui de son e philosophe de l'Oras la force de l'âge et le théologien de Portgénéral, devait, selon aire de la nature, avoir tie de sa vigueur et de fut par la question des out par l'opinion que choses en Dieu, qu'Arnça le combat. Malepris un milieu entre es de Descartes, qui Dieu, en créant l'ame y imprimait comme on achet sur la cire, et aires des sens et de la tème auquel Locke a grande vogue, par le t sous lequel il l'a pré-arqua, 1°. que nos es - distinctes de nos que les hommes ayant blables, puisqu'ils s'en-doivent avoir un mo-, un archétype imnel, lequel ne peut se sans l'Être éternel et . que les modifications ice finie ne sauraient

nous donner l'idée que nous avons de l'infini, lequel ne peut être vu que dans une substance infinie, qui est Dieu même. Arnauld soutenait, au contraire, que les idées sont des modalités de l'ame, représentatives des objets ; et il tirait, des principes de son adversaire, des conséquences qui allaient jusqu'à faire admettre en Dieu une étendue matérielle. Malebranche se plaignit amèrement de ce qu'il avait choisi pour sujet de la dispute, le point le plus métaphysique, le plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart des hommes. Arnauld répondit que c'était lui-même qui avait, en quelque sorte, tracé cette voie, en déclarant que, pour bien entendre son système sur la grâce, il fallait être familiarisé avec ses principes sur la nature des idées ; que d'ailleurs il n'était pas fâché de lui apprendre à se défier de ses plus chères spéculations métaphysiques, afin de le préparer par-là à se laisser plus facilement désabuser sur les matières de la théologie. La question fut traitée, de part et d'autre, avec une profondeur et une subtilité telles, qu'à peine, dit Fontenelle, l'Europe entière eût fourni deux pareils athlètes, bien moins encore des juges. Il n'y avait même qu'un très-petit nombre de savants qui pussent être spectateurs du combat. Au reproche de nouveauté, Malebranche répondit que sa philosophie appartenait à Descartes, et sa théologie à S. Augustin. Mais, le premier, comme on l'a dit, aurait eu bien de la peine à se reconnaître sous cette forme. Quant à S. Augustin, il dit, à la vérité, que nous n'avons d'autre maître que la sagesse éternelle qui éclaire immédiatement tous les esprits sans l'entremise d'aucune créature ;

mais il ne l'entend que des vérités intellectuelles et des lois éternelles : d'où son disciple concluait qu'on voit ou que l'on connaît en Dieu les objets même matériels, c'est-à-dire, l'essence des corps, ou cette étendue intelligible qui est l'objet de la science des géomètres ; car, pour l'étendue matérielle, il a toujours protesté qu'il ne lui était jamais venu en pensée, que Dieu fût répandu dans le monde à la manière des corps ; et parla, il repoussait, avec indignation, l'accusation de spinosisme, par laquelle on cherchait à le rendre odieux. Du reste, Arnauld ne le lui reprochait que comme étant une suite de ses principes, sans prétendre le lui attribuer personnellement. La dispute sur les idées n'était que le prélude d'un combat plus sérieux sur la grâce. Il s'agissait ici d'un point fondamental de la foi : de savoir si Malebranche détruisait réellement la Providence divine ; s'il avançait des impiétés sur la personne de J.-C. ; s'il attaquait le dogme de la prédestination ; s'il ruinait tout ce qu'il y a de surnaturel dans les miracles de l'Ancien-Testament. On ne peut disconvenir que, sur tous ces points et sur quelques autres également importants, sa théologie paraissait si nouvelle, et ses expressions étaient si différentes de celles qui avaient toujours été en usage, qu'il n'est pas étonnant qu'on lui ait intenté un procès sur toutes ces questions. « On ne » m'entend pas, disait-il en parlant » d'Arnauld. — Eh ! qui donc, mon » père, voulez-vous qui vous entende ? » lui répondit Boileau. » — « Ce » malheur, ajoute Fontenelle, lui arrivait souvent, parce que ses idées » métaphysiques étant des points » indivisibles, si on ne les attrapait pas tout-à-fait juste, on les

» manquait tout-à-fait. » (C'est aujourd'hui un problème auquel des deux antagonistes la victoire sur la question mais n'est-ce pas un grand contre son système théologique voir eu pour adversaires Arnauld ? Nous avons, dit une *Dissertation* en forme où il le traite très-sévèrement, la branche eût encore le droit de voir son livre censuré ainsi que les écrits composés en sa défense, tandis que ceux de son adversaire sortirent de la presse à laquelle ils avaient été soumis pour recevoir la moindre flétrissure. Les deux grands hommes, quoiqu'ils professent la piété, s'accusent réciproquement de calomnie grave contre la foi : se taire et s'écarter de ne pas s'entendre, cessaient néanmoins de prêter à témoin de leur sincère zèle pour la défense de leur soumission à l'Eglise. Le commencement de la dispute s'était qualifié mutuellement *notre ami*. Cette expression fut bientôt, et fut remplacée par des reproches amers, et cependant de tout ce que l'église chrétienne pouvait mettre de sagesse et de tours, sans toiser le fond des accusations, la mauvaise humeur se montra dans les pages des écrits d'Arnauld et de Malebranche sont remplis de railleries piquantes qui exaspèrent son adversaire. Le premier que nous l'avons dit, à l'accuser son antagoniste et en Dieu une étendue matérielle, le dernier affecta de représenter comme un chef de parti, et de faire des dogmes frappés par le concile de Tr

me guerre de quatre ans, c'un égal acharnement l'autre, les deux combattant fin à leur querelle, sans qu'elle eût produit. Dans le cours de cette lebranche avait publié es qui n'étaient pas d'un que, mais qui tendaient er ses principes, à les les répandre sous diffés. L'année même où elle née, parurent ses *Méretiennes et métaphy-* un dialogue entre le teur, destiné à mettre veau jour tout ce qu'il s le Traité de la nature s. Le Verbe y découvre e les plus sublimes véligion et de la métaphyprend que tout ce que rits, même les idées des voient dans la substance s la raison universelle, ère qui nous éclaire, le ui nous instruit. « Le dit Fontenelle, a une igne d'un interlocuteur erbe divin. L'auteur y dre un certain sombre mystérieux, propre à s sens et l'imagination ence, et la raison dans et le respect convenait son ouvrage favori : l travaillé avec un soin iqu'on en eût tiré 4000 , il fallut, peu de temps mprimer. Les *Médita-* ivies, au bout d'un an, *de morale*, dans lequel lériver tous nos devoirs de sa philosophie, qui plus rigoureuses obliga- tianisme. Il y montre e neuve, et plus forte-

ment que dans aucun autre ouvrage de ce genre, l'union de tous les esprits avec la Divinité. En 1687, il entreprit de réunir toutes les parties de son système, et de les présenter avec plus de développement dans ses *Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*. Le ton en est élevé, solennel; les règles du dialogue bien observées. Il y fait un grand usage de saint Augustin, afin, disait-il, de combattre ses adversaires par leurs propres armes. D'Aguesseau regardait ce livre comme le chef-d'œuvre de son auteur, soit pour l'arrangement des idées, soit pour le style et pour la manière d'écrire. Sa dispute avec Arnauld était terminée depuis neuf ans, lorsqu'elle se ranima en 1699, à l'occasion d'une réponse de Malebranche à Régis, dans laquelle le docteur se crut personnellement attaqué sur la manière de voir les corps. Elle fut moins longue et moins vive que la précédente. Les deux antagonistes y récapitulèrent l'histoire de leurs griefs et de leurs déniels respectifs. Mais cinq ans après la mort d'Arnauld, une réponse posthume de ce docteur étant tombée entre les mains de Malebranche, il publia un *Ecrit contre la prévention*, où il entreprit de démontrer, selon la méthode des géomètres, que son défunt adversaire n'était pas l'auteur des ouvrages composés sous son nom, dans leur dispute. Cet écrit ingénieux, dans lequel Malebranche couvrait de ridicule un homme respectable, son ancien ami, dont les malheurs rendaient la personne sacrée, aurait eu plus de sel et de convenance, s'il eût paru du vivant de celui contre lequel il était dirigé. Toutes les réponses de Malebranche furent réunies en 4 vol. in-12, Paris, 1709. Sa grande répu-

lui avait parlé plus de Dieu, que son confesseur ne l'avait fait en dix ans. Il avait su allier l'étude des sciences les plus abstraites avec une piété solide et éclairée, et avec une assiduité ponctuelle à tous ses devoirs. Quoiqu'il lui soit échappé, non-seulement des expressions, mais encore des opinions philosophiques dont on peut abuser contre quelques-uns des dogmes de la religion, son cœur n'en était pas moins chrétien dans toute la force du terme. On peut même dire que ce fut le dessein de donner une noble idée de la religion qui lui inspira ce beau système, au moyen duquel il essaya d'établir une union plus intime et plus immédiate de l'homme avec la Divinité. C'est le témoignage que Bayle lui rend, à l'occasion de son traité de morale : « On n'a jamais vu aucun livre de philosophie, dit ce fameux critique, qui montre si fortement l'union de tous les esprits avec la Divinité. On y voit le premier philosophe de ce siècle raisonner perpétuellement sur des principes qui supposent, de toute nécessité, un Dieu tout sage, tout-puissant, la source unique de tout bien, la cause immédiate de tous nos plaisirs et de toutes nos idées. C'est un préjugé plus puissant en faveur de la bonne cause, que cent mille volumes de dévotion par des auteurs de petit esprit. » Malebranche n'a pas conservé après sa mort la grande réputation qu'il eut de son vivant. Sa philosophie, qui tient l'esprit continuellement occupé aux vérités purement intellectuelles, n'était point assortie aux vues d'un siècle où, sous prétexte que l'esprit humain ne peut atteindre à des vérités d'un ordre si élevé, on a cherché à se débarrasser du joug pénible qu'elles imposent.

Celle de Locke, qui fait désens et de la réflexion toutes les connaissances, donnait, plus tôt aux idées libérales, régné dans ce même siècle le philosophe anglais, en supposant la possibilité de la matière (dépouillée, il est vrai, de toute forme), et en rejetant comme des certains dogmes de l'ancien système, parce qu'il ne pouvait concevoir, s'était assuré d'une secte dont les chefs étaient en souverains de la République. Le philosophe lui-même, au contraire, avait porté le dernier degré d'évidence les de la spiritualité de l'âme, et la soumission la plus édifiante toutes les vérités que l'Eglise. Dès-lors le prudent philosophe regardé comme un philosophe modeste, et sa philosophie comme la seule capable de faire un esprit raisonnable que Malebranche, à qui cependant ne put refuser la qualité de supérieur en philosophie, réduisit au seul mérite du style fut plus désigné que sous le grand réveur de l'Oratoire, ta même jusqu'à satiété, le vers de Faydit : « Lui qui en Dieu, n'y voit pas qu'il Telles sont, en dernière analyse, les causes générales de l'espèce dit dans lequel sa philosophie fut jusqu'à nos jours. On a pris son nom, en 1769, un *Traité fini créé*, qui courait depuis longtemps en manuscrit. L'ouvrage de prouver, que le monde est élément et positivement infini les deux substances qu'il est l'esprit et la matière, et les deux principales propriétés du être et de la durée. On y

Mauta de Malec dans la et obliger tous les Musul- conformer aux décisions ient ; et il consulta, dit-on, jet, Malec lui-même. Ce en détourna, en lui repré- le les compagnons mêmes et s'étaient partagés en di- nions sur certains points tion, et que s'étant répan- les différentes provinces de musulman, chacun d'eux né cours à son opinion dans ou il s'était fixé. Ce trait tie et de sagesse fait plus r à Malec que tous ses ta- rapporte que Malec, sur la vie, profita de la grande tion dont il jouissait, pour ser d'assister, comme il le écédemment, dans la Mos- prières quotidiennes et à vendre, de se rendre aux s, et de remplir divers au- iris de piété ou de bien- quoique le public parût lui r ce changement de con- lqu'un cependant lui ayant représentations à ce sujet, nta de répondre : « Il n'est né à tous d'avouer les mo- cuse qu'ils pourraient faire » Ces motifs toutefois n'é- res, ce me semble, que la : qu'il avait conçue de lui- de l'importance de ses tra- r on dit qu'un jour un de les, qui étudiait avec lui, endu proclamer la prière, int pour s'acquitter de ce Malec l'arrêta, et lui dit : vous quittez, vaut mieux ue vous allez faire, pourvu re intention soit pure et » Malec, dit-on, n'allait heval dans Méline, même un âge avancé ; il aurait

cru, disait-il, manquer de respect à un lieu honoré par la présence du tombeau de Mahomet. Etant au lit de la mort, il se reprochait avec larmes, d'avoir souvent répondu aux ques- tions soumises à sa décision, d'après son propre jugement : « Je voudrais » aujourd'hui, disait-il, avoir reçu » autant de coups de fouet que j'ai » décidé ainsi de questions témérai- » rement. » Il mourut à Méline en l'année 179 (795-6), et y fut en- terré. Il était âgé de quatre-vingt- quatre ans : quelques-uns lui donnent jusqu'à quatre-vingt-dix ans de vie.

S. D. S.—Y.

MALEC. *F. MELIK* et *MELIK* SCHAH.

MALÉE, général carthaginois, entreprit la conquête de la Sicile, et parvint à la soumettre presque entièrement, l'an 536 avant notre ère ; mais ayant voulu porter ses armes dans la Sardaigne, il fut battu complètement, et obligé de se rembarquer avec le reste de ses troupes. Le sénat de Carthage, dont il n'avait pas attendu les ordres pour cette expédition, le condamna à l'exil, parce qu'il n'avait pas réussi. Malée, naturellement violent, écrivit au sénat afin de l'engager à révoquer son décret, annonçant que si sa prière était rejetée, il saurait obtenir son pardon par la force. Il marcha ensuite sur Carthage, avec son armée, et vint camper au pied des murailles, l'an 530 avant notre ère. Pendant ce temps-là, Carthalo, son fils, revenait de Tyr, où il avait été chargé de déposer dans le temple d'Hercule la dixième partie du butin que Malée avait fait en Sicile : il traversa le camp sans voir son père, prétextant qu'il ne pouvait s'arrêter avant d'avoir rendu compte de sa mission au sénat ; mais dès le lendemain, il re

lui avait parlé plus de Dieu, que son confesseur ne l'avait fait en dix ans. Il avait su allier l'étude des sciences les plus abstraites avec une piété solide et éclairée, et avec une assiduité ponctuelle à tous ses devoirs. Quoiqu'il lui soit échappé, non-seulement des expressions, mais encore des opinions philosophiques dont on peut abuser contre quelques-uns des dogmes de la religion, son cœur n'en était pas moins chrétien dans toute la force du terme. On peut même dire que ce fut le dessein de donner une noble idée de la religion qui lui inspira ce beau système, au moyen duquel il essaya d'établir une union plus intime et plus immédiate de l'homme avec la Divinité. C'est le témoignage que Bayle lui rend, à l'occasion de son traité de morale : « On n'a jamais vu aucun livre de » philosophie, dit ce fameux critique, qui montre si fortement l'union de tous les esprits avec la » Divinité. On y voit le premier philosophe de ce siècle raisonner perpétuellement sur des principes qui supposent, de toute nécessité, un » Dieu tout sage, tout-puissant, la » source unique de tout bien, la cause » immédiate de tous nos plaisirs et » de toutes nos idées. C'est un préjugé plus puissant en faveur de la » bonne cause, que cent mille volumes de dévotion par des auteurs » de petit esprit. » Malebranche n'a pas conservé après sa mort la grande réputation qu'il eut de son vivant. Sa philosophie, qui tient l'esprit continuellement occupé aux vérités purement intellectuelles, n'était point assortie aux vues d'un siècle où, sous prétexte que l'esprit humain ne peut atteindre à des vérités d'un ordre si élevé, on a cherché à se débarrasser du joug péniible qu'elles imposent.

Celle de Locke, qui fait dériver de sens et de la réflexion toutes nos connaissances, donnait plus de latitude aux idées libérales qui ont régné dans ce même siècle : le philosophe anglais, en supposant la possibilité de la matière pensante (dépouillée, il est vrai, de son étendue), et en rejetant comme absurdes certains dogmes de l'église romaine, parce qu'il ne pouvait les concevoir, s'était assuré d'avance d'une secte dont les chefs disposaient en souverains de l'opinion publique. Le philosophe français, au contraire, avait porté jusqu'au dernier degré d'évidence les preuves de la spiritualité de l'âme, et montré la soumission la plus édifiante pour toutes les vérités que l'Eglise enseignait. Dès-lors le prudent Locke fut regardé comme un philosophe éminemment modeste, et sa philosophie comme la seule capable de satisfaire un esprit raisonnable ; tandis que Malebranche, à qui cependant on ne put refuser la qualité d'écrivain supérieur en philosophie, se trouva réduit au seul mérite du style, et fut plus désigné que sous le nom de *grand réveur de l'Oratoire* : on répéta même jusqu'à satiété, le mauvais vers de Faydit : « Lui qui voit tes en Dieu, n'y voit pas qu'il est fou. » Telles sont, en dernière analyse, les causes générales de l'espèce de discrédit dans lequel sa philosophie est restée jusqu'à nos jours. On a publié, sous son nom, en 1769, un *Traité de l'homme fini créé*, qui courait depuis long-temps en manuscrit. L'objet en est de prouver, que le monde est acmélement et positivement infini, selon les deux substances qu'il renferme, l'esprit et la matière, et selon les deux principales propriétés du nombre et de la durée. On y reconnaît

les principes de Malebranche, mal exposés, dont l'auteur même tire des conséquences s, et très-contraires aux sens connus de ce philosophe. Le style n'en ressemble pas sien, que le fonds de l'ouvrage crine. Il est suivi de deux rits fort exacts, comme pour it de passeport; l'un sur la ion, l'autre sur la commune lettre insérée dans le jour-erdun (juin 1772) attribue ce Faydit, qui aurait voulu parler en ridicule la philosophie ebranche; d'autres pensent du comte de Boulainvilliers: se rappeler qu'il parut à une où l'on avait imaginé de pu-aucoup d'ouvrages impies s noms célèbres. Celui dont pourrait bien être un fruit de me. Le P. André, jésuite, zélé du P. Malebranche, mposé une Vie de son maître, nalyse de ses ouvrages. Le onnu de l'auteur fait regret-He n'ait pas vu le jour. Le , dernier bibliothécaire de on de l'Oratoire, dite de onré, a laissé en manuscrit ème sujet, un travail plein rches, mais qui aurait be-tre refondu, pour être livré ession (1). T—D.

ruît devoir ajouter à cet article un com-ment à la page 344, 2^e colonne, lignes ites. Le fait est que Descartes avait établi ou plutôt que l'union de l'âme et du arant de la distinction des deux attributs à les caractérisent; la pensée et l'étendue, e, en développant les idées de son maître, aduit à un nouveau point de vue sur le amoniation des deux substances, et sur 'âme et du corps en particulier, consid-Descartes comme un fait primitif, aussi : que sa création; de l'incompatibilité de is, Malebranche conclut l'impossibilité amoniation naturelle et immédiate entre : donc recourir à un intermédiaire essen- leur correspondance; ont intermédiaire

MALEBRANCQUE (JACQUES), jésuite, né à Saint-Omer au seizième siècle, fut admis dans la Société, à l'âge de vingt-deux ans, et chargé d'y enseigner les humanités; il s'ap-liqua ensuite à la prédication, et passa successivement par les diffé-rents emplois de sa province. Il mou-rut à Tournai, le 5 mai 1653, dans un âge avancé. Il a traduit, du fran-çais en latin, les *Après-dîners* d'Ant. de Balinghem (Cologne, 1620, in-8°.); et la *Consolation des ma-lades* du P. Binet (ibid., 1629); mais il est principalement connu par son Histoire des Morins, peuple de l'ancienne Belgique, dont la capi-tale était Téroouenne, ville entière-ment ruinée par l'empereur Charles-Quint, en 1553. Elle est intitulée : *De Morinis et Morinorum rebus, sylvis, paludibus, oppidis, etc.*, Tournai, 1639-54, 3 vol. in-4°, avec des cartes. Le premier volume contient la description du pays des Morins et de leurs villes, suivie de recherches sur leur histoire, depuis l'an 309, avant J.-C., jusqu'à l'an 751 de l'ère actuelle: le second vo-lume comprend depuis le règne de Pepin, roi de France, en 752, jus-qu'à Godefroi de Boulogne, comte des Morins, en 1094; et le troisième s'étend de la mort de Godefroi à l'an 1313. Le troisième volume est plus rare que les deux autres; et quoique l'ouvrage soit moins recherché qu'il ne l'était autrefois, son prix dans les ventes ne laisse pas d'être assez élevé. Le P. Malebrancque avait composé un quatrième volume, qui conduisait cette histoire jusqu'à la ruine de Téroouenne; mais il n'a point

est Dieu qui modifie l'âme à l'occasion des mouve-ments du corps, et unit le corps à l'occasion des pensées de l'âme; et c'est là, en vertu des lois générales qu'il a établies ou s'est imposées, etc. Z.

été publié. Le manuscrit original avait passé de la bibliothèque des jésuites de Tournai dans celle de Lille, où il était encore conservé en 1737. L'on croit qu'il a été brûlé dans l'incendie du collège des Jésuites de cette ville. W—s.

MALEC BEN-ANAS, chef de l'une des quatre écoles ou sectes tenues pour orthodoxes parmi les Musulmans, naquit à Médine, en l'an 95 de l'hégire (713-4 de J.-C.) Les historiens arabes prétendent qu'il resta trois ans dans le sein de sa mère. On dit qu'il descendait d'un ancien roi du Yémen, ou Arabie heureuse, nommé Dhoul'esbah; et on lui donne, par cette raison, le surnom d'Esbahi. On sait que ce qui distingue, l'une de l'autre, les quatre sectes orthodoxes, n'a pour objet ni les dogmes fondamentaux de la religion, ni l'essence des devoirs dont se compose le culte des Musulmans; et que les chefs de ces sectes ne différaient entre eux que sur des matières de droit civil, sur certaines cérémonies, et des questions, ou, si l'on veut, des cas de conscience, dont la solution ne se trouve ni dans l'Alcoran, ni dans la Sunna, c'est-à-dire, dans les lois tirées des paroles ou de l'exemple de Mahomet, ni enfin dans l'opinion unanime des compagnons du prophète et de leurs premiers disciples. Les questions de cette nature doivent être résolues d'après les inductions fondées sur leur analogie avec d'autres questions décidées par l'une des autorités précédemment indiquées: elles sont par conséquent du domaine de la raison. Mais il y a cette différence entre Abou-Hanifa, et les chefs des trois autres sectes orthodoxes, Malec, Schaféi et Ebn-Hanbal, que ces derniers accordent beaucoup moins à la

raison et à l'induction qu'à l'autorité. Malec passa, à ce qu'on croit, toute sa vie à Médine. Il mourut en l'an 147 (764-5), Djafar, fils de Soleiman, père paternel du khalife Al-Mansour, le fit enseigner que le serment et l'hommage prêté aux Abbassides n'était pas obligatoire, et Malec l'exigeait par force. Djafar le fit dépoiler de ses habits, et battre à coups de bâton; et lui tira les bras avec tant de violence qu'il eut une épaule démise, et un supplice, loin de diminuer sa réputation, dont jouissait Malec, ne le diminua point. Il n'est pas inutile de remarquer qu'Abou-Hanifa ne fut pas forcé de souscrire à une opinion contraire à la logique du khalife Al-Mansour, aussi emprisonné et maltraité que les autres personnes attribuées à de mauvais traitements qu'éprouvaient à une autre cause, qui s'opposait à celle que nous avons indiquée. d'après Ebn-Khilkhan et d'autres auteurs. Ces mêmes écrivains racontent une anecdote qui prouve, si ce n'est que Malec était plus profondément instruit dans la connaissance de l'Alcoran et des traditions Hanifites, son contemporain, par une conséquence nécessaire, que ses opinions étaient mieux fondées que celles de son rival, qui accablait son adversaire au raisonnement, au dédain des autorités qui doivent lui servir de base. La doctrine de Malec, principalement adoptée par les Musulmans de l'Espagne, du Maroc, du septentrion et de l'Égypte, est contenue dans l'ouvrage qu'il a composé sous le titre de *fi'l-hadith*; ouvrage qui a été commenté par beaucoup d'auteurs. On dit que Haroun-Al-Raschid, venu à Médine, voulut

Mauts de Malec dans la t obliger tous les Musul- conformer aux décisions ent ; et il consulta , dit-on , jet , Malec lui - même. Ce n détourna , en lui repré- e les compagnons mêmes et s'étaient partagés en di- nions sur certains points ion , et que s'étant répan- es différentes provinces de musulman , chacun d'eux é cours à son opinion dans où il s'était fixé. Ce trait ie et de sagesse fait plus à Malec que tous ses ta- rapporte que Malec , sur la vie , profita de la grande ion dont il jouissait , pour er d'assister , comme il le cédemment , dans la Mos- prières quotidiennes et à rendre , de se rendre aux s , et de remplir divers au- irs de piété ou de bien- buoique le public parût lui r ce changement de con- lqu'un cependant lui ayant représentations à ce sujet , uta de répondre : « Il n'est né à tous d'avouer les mo- ceuse qu'ils pourraient faire » Ces motifs toutefois n'é- res , ce me semble , que la e qu'il avait conçue de lui- de l'importance de ses tra- ir on dit qu'un jour un de les , qui étudiait avec lui , endu proclamer la prière , ant pour s'acquitter de ce Malec l'arrêta , et lui dit : vous quittez , vaut mieux ue vous allez faire , pourvu tre intention soit pure et » Malec , dit-on , n'allait cheval dans Médine , même un âge avancé ; il aurait

cru , disait-il , manquer de respect à un lieu honoré par la présence du tombeau de Mahomet. Etant au lit de la mort , il se reprochait avec larmes , d'avoir souvent répondu aux ques- tions soumises à sa décision , d'après son propre jugement : « Je voudrais » aujourd'hui , disait-il , avoir reçu » autant de coups de fouet que j'ai » décidé ainsi de questions témérai- » rement. » Il mourut à Médine en l'année 179 (795-6) , et y fut en- terré. Il était âgé de quatre-vingt- quatre ans : quelques-uns lui donnent jusqu'à quatre-vingt-dix ans de vie.

S. D. S—Y.

MALEC. *V.* MELIK et MELIK-
SCHAB.

MALÉE, général carthaginois, en- treprit la conquête de la Sicile , et parvint à la soumettre presque en- tièrement, l'an 536 avant notre ère ; mais ayant voulu porter ses armes dans la Sardaigne , il fut battu com- plètement , et obligé de se rembar- quer avec le reste de ses troupes. Le sénat de Carthage , dont il n'avait pas attendu les ordres pour cette expédi- tion , le condamna à l'exil , parce qu'il n'avait pas réussi. Malée , naturelle- ment violent , écrivit au sénat afin de l'engager à révoquer son décret , an- nonçant que si sa prière était reje- tée , il saurait obtenir son pardon par la force. Il marcha ensuite sur Carthage , avec son armée , et vint camper au pied des murailles , l'an 530 avant notre ère. Pendant ce temps-là , Carthalo , son fils , reve- nait de Tyr , où il avait été chargé de déposer dans le temple d'Hercule la dixième partie du butin que Malée avait fait en Sicile : il traversa le camp sans voir son père , prétextant qu'il ne pouvait s'arrêter avant d'a- voir rendu compte de sa mission au sénat ; mais dès le lendemain , il reç

tourna dans le camp, vêtu d'une robe de pourpre, et le front ceint de la mitre des sacrificateurs : en le voyant, Malée lui reprocha de se présenter habillé si magnifiquement, devant son père exilé et malheureux, et il le fit attacher à une croix, pour apprendre aux enfants à ne pas insulter l'auteur de leurs jours. Malée s'empara ensuite de Carthage, fit mettre à mort les dix sénateurs qui lui étaient le plus opposés, et força les autres à révoquer l'arrêt de sa proscription : mais, peu de temps après, accusé d'aspirer à la royauté, il fut massacré dans une émeute, et reçut ainsi le châtimement du double crime qu'il avait commis à l'égard de son fils et de sa patrie. Ce fut Magon qui lui succéda dans le commandement des armées carthaginoises. (Voy. l'*Histoire* de Justin, liv. xviii.) W—s.

MALEGUZZI-VALERI (La comtesse VERONICA), l'une des femmes les plus savantes et les plus spirituelles dont puisse s'honorer l'Italie, était née à Reggio, en Lombardie, le 26 février 1630, d'une famille noble et où les talents étaient comme héréditaires. Elle vint au monde la seconde de deux filles jumelles ; et sa naissance mit en danger la vie de sa mère. Elle fit paraître de bonne heure des dispositions extraordinaires pour l'étude : dès l'âge de quatre ans, elle se plaisait à assister aux leçons que recevaient ses frères ; et elle en profita si bien qu'au bout de quelque temps, elle fut en état de corriger leurs devoirs. Ses parents étonnés de la rapidité de ses progrès lui donnèrent des maîtres ; et elle apprit avec une égale facilité les principes de la littérature et de l'histoire, les éléments de la philosophie et de la théologie. Les études sérieuses ne l'empêchaient point de cultiver les

arts d'agrément : elle excella le dessin, la musique et la danse. La connaissance qu'elle avait de la littérature française et de l'espagnol, n'ayant pas encore vingt ans, elle joignit celle du latin, elle joignit celle du français et de l'espagnol. Elle soutint des thèses publiques de philosophie et de théologie avec grand succès ; et depuis, elle fut deux fois cet exercice, en des occasions les plus illustres de l'Italie. La réputation de son mérite s'étendit dans toute l'Europe ; ses parents cherchèrent à lui donner un Mécène qui réparât à ses torts de la fortune : mais ses espérances qu'ils avaient eues s'évanouirent ; et Veronica se décida d'un monde au milieu duquel elle s'était conservée pure. Elle embrassa l'état monastique et se donna pour l'ordre de Sainte-Claire de Reggio. Elle tit l'année suivante (1647) passer dans le monastère de Modène, qu'elle trouva ses vertus, et où elle mourut le 26 septembre 1699, à l'âge de soixante ans. De tous les ouvrages de Veronica, un seul est imprimé : *L'Innocenza ricca*, drame en 3 actes et en prose, avec un prologue et des chœurs. 1660, in-4°. C'est le sujet de Geneviève de Brabant, traité depuis sur les différents noms de l'Europe. Elle a laissé écrit : *La Sfortunata*, drame ; — *Quesiti sopra il platonico* ; et une traduction française du *Traité de l'usage des passions* par le P. Sénault.]

ré à cette dame un article ressassant dans sa *Bibl. Mo-* tom. III, pag. 128-37. On sulter aussi la *Bibliotheca* le Cinelli, tom. III, p. 244.

W—s.

MAPEYRE (GABRIEL VENTURE), l'un des premiers membres de l'académie des Jeux floraux, à Toulouse dans le dix-septième siècle, d'une famille noble et antérieure à avoir terminées ses études, il visita l'Italie, et accompagna l'examen des chefs-d'œuvre de peinture, sculpture et de littérature des artistes, des sciences en peinture, sculpture et de lecture. De retour dans sa patrie, il obtint une charge de conseiller présidial, et en remplit les fonctions avec autant de zèle que de dévouement. Il avait une dévotion particulière à la Vierge; et il fit honorer son honneur, dans l'église des Carmes de Toulouse, par une chapelle décorée avec un luxe qui n'avait pas de profusion. (Il y dépensa 100,000 fr.) Il consacra à la Vierge toutes ses productions littéraires; et l'on assure qu'il avait consacré à sa louange autant de sonnets qu'il y a de jours dans l'année. Il contribua beaucoup au rétablissement de l'académie des Jeux floraux (V. LOUBÈRE); et il y fonda une bibliothèque consistant en un lis d'argent, l'auteur du meilleur sonnet sur la Sainte-Vierge (1). Il mourut le 15 du présidial de Toulouse le 1702, dans un âge avancé. Il n'était non-seulement habile juriste et bon littérateur; il avait étudié la philosophie, la théo-

logie et les mathématiques: il a laissé en manuscrit plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite un *Traité sur les planètes et les éphémérides*. On peut consulter son *Éloge* dans les *Mémoires de Trévoux*, février 1703, et dans l'*Histoire des Jeux floraux*, par Poitevin-Peitavi.

W—s.

MALESHERBES (CHRÉTIEN-GUILLAUME DE LAMOIGNON DE), ministre et dernier conseil de Louis XVI, né à Paris le 6 décembre 1721, d'une ancienne famille de magistrature, était petit-fils du célèbre avocat-général Lamoignon (V. LAMOIGNON, XXIII, 304). Il fut élevé chez les jésuites, où le P. Porée lui donna des leçons qui ne s'effacèrent jamais de sa mémoire. Ses facultés morales furent lentes à se développer; mais les connaissances qu'il acquit, n'en devinrent que plus solides. Après une étude approfondie de l'histoire et de la jurisprudence, il fut mis sous la direction de l'abbé Pucelle, qui lui enseigna le droit public, et lui inspira, pour les fonctions et l'autorité des parlements, tout le zèle dont il était lui-même pénétré. Nommé ensuite substitut du procureur-général, Malesherbes se distingua dans cet emploi, qui a toujours été l'école des jeunes magistrats. A l'âge de vingt-quatre ans, il fut reçu conseiller au parlement; et dans les loisirs que lui laissaient les devoirs de cette charge, il suivit le cours de botanique de Jussieu. Mêlé dans la foule des étudiants, il mettait son bonheur à être ignoré; et dès que le hasard l'eut fait connaître, il cessa d'assister aux leçons. En 1750, il succéda, dans la présidence de la cour des aides, à son père, Guillaume de Lamoignon, devenu chancelier, et fut chargé en même temps de la direction de la librairie. Par-

1. fut décerné, pour la première fois, par l'académie, qui avait promis de tenir sa promesse, et de lui offrir, que son fils offrit à l'académie les fonds pour ce prix, qui a continué de servir jusqu'à ce jour.

moins dignes de nos el
chaleur de son zèle ne
quelquefois entraîné au-d
nes, et si, par une telle
n'avait pas secondé les at
parti qui, dès-lors, com
ébranler le trône, et qui
parvenu à le renverser. «
» persuadé à votre Majes
» à Louis XV, dans ses Re
» de 1770, que c'était par
» qu'il fallait régner sur la
» de la justice. Quand o
» servir la puissance à s
» passions particulières,
» de l'autorité ceux qui
» déjà sous l'injustice, e
» duit à l'alternative d
» actes qui puissent être
» désobéissance, ou de s
» fois l'outrage et l'oppr
Si l'on considère que de
sentations s'adressaient à
meilleurs rois, qu'elles
faites sur la fin d'un règ
n'est pas le plus glorieu
histoire, est du moins c
pères ont joui du bonh
long et le moins interro
difficile de ne pas s'affl
carts où un homme de bi
conduit. Toutes les opér
cour des aides, pendant
ans que Malesherbes la p
été réunies dans un gros
40., sous le titre de *Mén
servir à l'Histoire du a
de la France, en mat
pôts, ou Recueil de ce q
sé de plus intéressant à
aides, depuis 1746 jusqu
Bruxelles (Paris), 1779
affaires les plus remarq
sont rapportées dans ce
celle du malheureux Va
perdit sa charge de greff
de Bourgogne pour avoi*

re contre le parlement (RENNE). C'était dans le : où Malesherbes, com- t de la cour des aides, avec une extrême cha- eur d'un écrit fait sous n du roi, qu'en sa qua- cteur de la librairie il lier et protégeait même rité et de ses conseils les plus contraires à la à l'autorité royale. Les lui ont prodiguées Rous- ire, Grimm et tous les arti philosophique, ne un doute sur ce point. ait, dit ce dernier, avec grande indulgence l'im- et le débit des ouvrages ardis. Sans lui l'Encyclo-ût vraisemblablement ja- paraitre. » Si l'on en croit Sales, il prenait lui-même ndiquer aux philosophes d'é luder la rigueur des l y a de sûr, c'est que ce que les libraires firent rance une foule de livres it été imprimés dans l'é- e parce que la censure permis qu'ils le fussent aume. Malesherbes con- direction jusqu'en 1768, it le temps que son père eux. La cour des aides s été comprise dans la des parlements en 1771, de s'y montrer le zélé des prérogatives parle- et ce fut alors qu'il com- èbres Remontrances du 1771, qui furent lues d'empressement par un e de nouveautés et d'agi- t cependant probable que inde ne les jugea pas de anière (V. MAUPHOU).

Voltaire lui-même écrivit à M^{me}. du Desfant : *Je n'ai pas approuvé quel- ques Remontrances qui m'ont paru trop dures. Il me semble qu'on doit parler à son souverain d'une ma- nière un peu plus honnête.* On trouve dans ces Remontrances quelques- uns des principes, et jusqu'aux ex- pressions que proclamèrent plus tard les destructeurs de la monar- chie; elles sont terminées par une demande positive des États-géné- raux. La cour que présidait Males- herbes, ne s'en tint pas, dans cette circonstance, à des représentations : elle protesta formellement contre la suppression des anciens parlements, déclarant qu'elle ne reconnaissait point les nouveaux. Il était difficile qu'une telle conduite fût tolérée par le ministère qui venait de faire su- bir à toutes les cours du royaume une si grande révolution. Malesher- bes fut exilé dans sa terre; peu de temps après, la cour des aides fut elle-même supprimée, et le ma- réchal de Richelieu vint la dissou- dre au nom du roi. Cette suppres- sion l'affligea plus que n'avait pu le faire sa propre disgrâce; et sa douleur s'accrut encore lorsqu'il vit beaucoup de membres de sa compa- gnie entrer dans le nouveau parle- ment. Ceux qui refusèrent d'en faire partie, éprouvèrent le même sort que leur président; et Malesherbes eut du moins la consolation de leur offrir un asile dans sa retraite. Son exil fut si rigoureux, qu'on ne lui permit pas de rester à Paris plus de trois jours, lorsque son père y mourut en 1772. Mais les anciens parlements furent ré- tablis après la mort de Louis XV; et cette importante décision fut la pre- mière concession que les clameurs pu- bliques arrachèrent à la faiblesse de son successeur. Après quatre ar-

importante décision, il créa un tribunal de famille pour juger les cas où ce moyen rigoureux devait être employé. La théorie de cet établissement est expliquée dans deux de ses Mémoires, l'un sur les arrêts de surseance, et les sauf-conduits, l'autre sur les ordres donnés au nom du roi. On trouve dans ce dernier un rapprochement très-instructif sur la police de Londres, d'Amsterdam et de Paris. Malesherbes a composé ainsi, à différentes époques, sur divers objets de politique et d'administration, beaucoup de Mémoires, dont on a publié une partie, mais dont le plus grand nombre reste dispersé en manuscrit. Tous sont remarquables par la clarté, l'élégance du style, par la variété des connaissances, et surtout par la pureté des vues; mais tous sont également empreints de cette manie de l'innovation, de ce délire de perfectionnement qui fut la maladie de cette époque. Laharpe a dit que c'étaient des modèles de bon goût dans un siècle de phrases, comme des monuments de vertu dans un siècle de corruption. Mais Laharpe a reconnu plus tard, ainsi que Malesherbes, combien ces monuments de vertu pouvaient amener de funestes résultats. Le Mémoire de Malesherbes le plus digne de fixer l'attention, est peut-être celui qu'il composa sur la nécessité de diminuer les dépenses. Comme dans tous les autres, il y revient sans cesse à des réformes dangereuses, et à des suppressions impossibles; mais si l'on est affligé de l'y voir accuser à chaque page l'administration la plus douce et la plus tolérante que nous ayons eue, il serait le moins bien difficile de méconnaître les bonnes intentions, lorsqu'il termine cet écrit en exigeant qu'on le

tienne secret, « parce que, s'il pe
» produire quelques fruits, il fa
» qu'é soit au roi seul qu'on l
» attribue; et si l'on ne peut co
» vaincre le roi des vérités qui
» sont contenues, il ne faut p
» qu'on sache qu'elles lui ont été pr
» sentées. » Le premier ministre
Malesherbes ne dura que neuf moi
il donna sa démission le 12 m
1776, lors du renvoi de Turgot
dont il avait embrassé le système
avec trop d'ardeur pour ne pas
retirer avec lui. Le roi fit de vains
efforts pour le retenir; et le trou
vant inébranlable dans sa résolu
tion, ce bon prince lui dit : *Vo
êtes plus heureux que moi; vo
pouvez abdiquer.* Louis XVI n'
était qu'à la seconde année de s
règne! Malesherbes alla vivre da
la retraite; et il reprit ses tra
vaux littéraires, avec ses études
la nature, trop long-temps abando
nées pour des occupations moins co
formes à ses goûts. Sa passion po
les lettres, et ses rapports avec ce
qui les cultivaient, les nombreux
services qu'il leur avait rendus, et l
éloges que ceux-ci lui avaient proc
gués, tout avait concouru à lui donn
une grande réputation. Déjà il ét
devenu membre honoraire de l'acad
mie des sciences, en 1750, et de cel
des inscriptions, en 1759. L'acad
émie française lui ouvrit ses por
tes, en janvier 1775. Jusqu'à lo
Fontenelle, seul, avait obtenu tou
ces honneurs: Malesherbes fut
second; et ce qu'il y a de plus ex
traordinaire, c'est qu'il parvint
l'académie française sans avoir pu
blié aucun écrit purement littéraire
et, comme il le dit lui-même, par
une sorte d'acclamation. Une cir
constance de sa réception assez re
marquable, c'est que, dans son dis

cours, il ne fit pas au directeur un compliment qu'il paraissait naturel de lui adresser. L'abbé de Radonvilliers, qui le recevait, avait été son maître chez les jésuites : c'était bien l'occasion de le remercier de ses soins ; mais cet abbé était alors du petit nombre d'hommes sensés qui connaissent le danger des opinions philosophiques : il n'avait pas approuvé la conduite de Malesherbes dans la révolution des parlements ; et, à son tour, il évita de louer le président de la cour des aides sur ce qui avait le plus contribué à le faire entrer à l'académie. Un mois avant d'être appelé au conseil du roi, Malesherbes avait donné sa démission de premier président ; ainsi, après sa retraite du ministère, il se trouva dans la plus parfaite liberté. Ce fut certainement l'époque la plus heureuse de sa vie. Dépourvu de toute ambition, ce n'était que comme un fardeau qu'il avait accepté des fonctions publiques ; il les quitta sans regret, et dès-lors tous ses moments furent consacrés à l'étude et à la société des savants et des gens de lettres. C'est dans ce temps-là qu'il composa, en faveur des protestants, les deux Mémoires qui contribuèrent si efficacement à leur faire accorder un état civil par Louis XVI. Il s'occupait aussi, dans les mêmes intentions de tolérance et de philanthropie, d'un travail considérable sur les Juifs ; mais son manuscrit n'a pu se retrouver. Malesherbes se délassait des travaux qu'exigeaient ces compositions, par le soin de ses jardins, où il avait rassemblé un grand nombre d'arbres exotiques (1). Il entretenait aussi alors avec J. - J.

Rousseau une correspondance botanique. Mais de telles occupations ne suffisent pas longtemps à l'activité de son esprit, ni à l'avidité de nouvelles connaissances. Dans l'impatience où il était de prendre et de tout voir personnellement, il se mit à voyager à pied, dans le costume simple, sous le nom de M. laume, qu'il parcourut la France, la Suisse et la Hollande, observant la nature, les mœurs et les usages des peuples. Il mettait surtout grand soin à ne pas être remarqué, mais comme il était alors au plus haut point de la faveur publique et que toutes les bouches répétaient incessamment son éloge, il ne pouvait souvent de s'entendre à la manière la moins suspecte. Il raconte que, dans plusieurs occasions, trahi par sa modestie, la froideur avec laquelle il parlait de lui-même, il fut obligé de se nommer pour qu'on eût une réserve. Pendant ce temps, les troubles et le désordre public ne faisaient qu'augmenter, et l'orage semblait près d'éclater, lorsque Malesherbes revint dans son habitation champêtre. Louis XVI, et les habiles ministres, ne sachant opposer à la tempête, crurent plaçant auprès d'eux un homme après dix ans de retraite, valait encore une grande population ils s'environneraient eux-mêmes de la faveur publique. Tels furent les motifs qui firent appeler Malesherbes au conseil du roi, pour la première fois, en 1787, peu de temps avant l'assemblée des notables. Comme il n'avait voulu que se couvrir de la faveur de son nom, et ne lui avait donné aucun pouvoir ; et les avis qu'il donna furent à peine écoutés.

(1) Son avenue d'arbres de Sainte-Lucie était la plus belle qu'il y eût en Europe.

de la nullité : on sait, lorsqu'il s'agit de la monarchie de sa retraite, et l'obtint pen- nps avant la convocation des généraux. La rapidité et l'im- pce des événements qui se suc- ant, le firent bientôt oublier ; et permis aujourd'hui de croire s plans et ses opinions étaient peu propres à tirer Louis XVI ibarras où l'avaient plongé son sion et son empressement à se iller de son autorité. Toute es- le doute cesserait même à cet s'il était possible d'ajouter foi ssertions de Dubois, qui, ayant té dans les opinions dont herbes a fini par reconnaître ngers, semble avoir pris à d'établir son panégyrique sur its qui, s'ils étaient vrais, ne nient que dégrader un aussi aractère. Peut-on croire, par le, que Malesherbes ait poussé glement, jusqu'à remettre à XVI, dans le mois de dé- re 1792, à la prison du Temple, émoire dont la lecture n'aurait causé à ce malheureux prince repentir inutile ? Comment, en les circonstances, aurait-il osé r le monarque de n'avoir pas ssez de concessions, de n'être léassez franchement au-devant rux de la nation, en se hâtant woquer une assemblée, la plus ale qui eût jamais existé, en nant une constitution ; enfin, oncant à son pouvoir absolu, 'avoir aux yeux de l'Europe, la postérité toute la gloire du ce.... S'il était permis de sup- qu'au moment où Malesherbes la France accablée de tant de par la chute du pouvoir royal, ment où Louis XVI allait mou-

ter à l'échafaud pour s'être livré sans défense à ses ennemis, si l'on pou- vait, dis-je, supposer que, même alors, le bandeau qui avait couvert ses yeux n'était pas encore déchiré ; comment admettre que celui qui ché- rissait Louis XVI au point de lui sacrifier sa vie, n'eût pas craint de l'affliger par des regrets inutiles ? Comment croire que le bon, le sen- sible Malesherbes fût capable d'une telle inconvenance ? Ne voit-on pas au contraire que dans leur plai- doyer les défenseurs insistèrent prin- cipalement sur l'empressement avec lequel Louis avait fait, dès le com- mencement de son règne, le sacri- fice de son autorité ? Après son se- cond ministère, Malesherbes était retourné dans sa solitude, et il y vivait en paix au sein d'une fa- mille qui le chérissait, lorsque l'éf- froi qu'inspirèrent les premiers cri- mes de la révolution se répandit sur tous les points de la France. Ce ne fut pas pour lui que Malesherbes conçut alors des alarmes : ce fut pour ses amis, pour ses enfants, et sur- tout pour son roi, qu'il chérissait si tendrement ; pour son roi dont il avait si bien appréciées les bonnes inten- tions. Dès qu'il fut question du pro- cès de Louis XVI, Malesherbes s'oc- cupa de rédiger des mémoires ; et dès-lors il se voua tout entier à sa défense. Le 13 décembre 1792, il écrivit au président de la Conven- tion : « J'ai été appelé deux fois » au conseil de celui qui fut mon » maître, dans le temps où cette » fonction était ambitionnée par tout » le monde ; je lui dois le même ser- » vice, lorsque c'est une fonction » que bien des gens trouvent dan- » gereuse. » Cette fonction était en effet très-périlleuse ; et parmi les hommes qui avaient le plus contri-

bué à placer le monarque dans cette affreuse position, l'un de ceux qui devaient saisir avec le plus d'empressement cette occasion d'effacer leurs torts, n'eut pas le courage de l'accepter (*V. TARGET*). MM. Desèze et Tronchet se réunirent à Malesherbes; et tous trois furent pendant plus d'un mois uniquement occupés du salut de Louis XVI. Dévoués sans réserve à une aussi glorieuse mission, ils ne songèrent pas aux périls dont ils étaient eux-mêmes environnés. Tout ce que peuvent les conseils de la sagesse et de l'expérience, les efforts de l'éloquence, le dévouement le plus absolu, fut successivement mis en usage; et certes de tels hommes étaient dignes de sauver leur roi, si sa condamnation n'eût pas été prononcée d'avance. Malesherbes ne fut pas seulement le défenseur de Louis XVI : il fut encore son consolateur et son ami. A l'âge de plus de soixante-dix ans sa belle âme n'avait rien perdu de son énergie; il allait à la prison tous les matins, faisait lui-même les commissions du roi, l'informait de tout ce qui se passait, et revenait le soir pour régler sa défense. Lorsque le fatal arrêt fut prononcé, Malesherbes se chargea de lui annoncer cette terrible nouvelle. En entrant dans la prison, il tomba aux pieds de son maître, et celui-ci fut obligé de le consoler. Le lendemain il revint à la barre de la Convention pour demander l'appel au peuple, et réclamer contre la manière dont les voix avaient été comptées. Ses larmes et ses sanglots ne lui permirent pas d'achever son discours; on refusa de remettre la décision au lendemain : la mort dans les vingt-quatre heures, fut toute la réponse qu'on lui fit; et il fut encore obligé de la porter au malheureux prince...

On peut voir, à l'article Louis où l'on a cité le Journal qu'lesherbes a laissé de ce mé- ble procès, tous les soins qu'il pour adoucir les maux du roi tyr : on y verra aussi toutes les leurs qu'il supporta lui-même jour où l'attentat fut consommé avec l'abbé de Firmont longue conversation. Ce digne siastique descendait de l'échafaud il avait assisté Louis XVI; il encore couvert de son sang lorsqu'il porta à Malesherbes ses dernières et ses dernières paroles récit des circonstances qui l'accompagna cette mort héroïque vénérable vieillard se répandit vectives contre les auteurs de la lution, et il s'accusa lui-même d' concouru à leurs funestes p
 « Les scélérats, dit-il ! ils l'ont » fait périr !... Et c'est au non » nation !... Son plus grand t » de nous avoir trop aimés. » s'être trop considéré comme » père, et pas assez comme » roi; d'avoir attaché son bo » à nous rendre plus heureux » nous n'étions susceptibles de » C'est surtout cette fausse ph » phie, dont j'ai moi-même » reprocher d'avoir été la » qui a creusé l'abîme effroyable » nous dévorera tous; c'est elle » par une magie inconcevable. » ciné les yeux de la nation, au » de lui faire sacrifier au fan » au seul mot de *liberté poli » la liberté sociale dont elle jou » avec plus d'étendue qu'aucun » tre nation... Les monstres.. » quelle cruauté basse et féroce » l'ont traité !... » (*V. FIRMONT* 562.) Des hommes qui ont p les erreurs de Malesherbes, m n'ont pas eu, comme lui, le be*

foi de les reconnaître, à éléver des doutes sur l'édification. Nous ne leur rappelaient les vertus de Firmont, et celles de lui-même. C'est au petit dividus encore vivants du ce respectable vieil-courtois intervalle qui séplait de celui de Louis ppertient de révéler ces ors ses pensées. Dubois, tige : mais il n'en dit t pour ceux qui connais-et le but de sa Notice, eest un témoignage en fa-tractation. Dès le début iraux, Malesherbes blâ-ite; et le 24 juillet 1790, au président Rolland : onseigneur, j'ai fait depuis bien des travaux sur s de mon ressort, que is qui seraient agitées à e nationale. *Je me suis de les produire, quand omme tout se faisait. mps des violentes pas-ut bien se garder de er la raison. On nuirait n même ; car les en- s exciteraient le peuple mêmes vérités , qui , utre temps , seraient ec l'approbation géné- n trouve encore dans crits d'autres preuves rbes avait reconnu ses us nous bornerons à hrase de lui, qui a été ar Hue , avec lequel il n prison peu de temps ort : « Pour faire un stre , l'instruction et la suffisent pas. Turgot et en avons été la preuve. nce était toute dans les*

» livres ; nous n'avions aucune con- » naissance des hommes. » Après la mort de Louis XVI , Malesherbes vécut à la campagne aussi paisible-ment qu'il était possible à une pa-rcille époque. Occupé d'agriculture et de soins de bienfaisance , il cher- chait vainement des consolations aux maux de sa patrie , lorsque dans les premiers jours de décembre 1793, trois membres d'un comité révolutionnaire de Paris, suivis d'une nombreuse escorte , vinrent enlever sa fille aînée et son gendre , M. de Rosambo. Il resta seul avec ses pe- tits-enfants ; et l'on crut un instant , que son âge et ses vertus seraient respectés : mais , dès le lendemain , de nouveaux sbires parurent , et ils l'emmenèrent avec le reste de ses enfants, malgré les pleurs et les pro- testations des habitants de Males- herbes , qui demandèrent tous à être garants de ses vertus et de son innocence. Ses vœux se bornèrent alors à se trouver réuni dans la même prison que sa famille ; mais on ne lui donna pas cette consolation : il fut incarcéré aux Madelonettes, avec un seul de ses petits-fils, M. Louis de Rosambo. Ses autres enfants restè- rent dispersés dans différentes pri- sons ; et ce ne fut qu'un mois plus tard qu'ils obtinrent d'être réunis à leur père dans celle de *Port-Libre* (Port-Royal). Les malheurs de Malesherbes semblèrent alors s'a- doucir. Oubliant ses propres dan- gers, il ne s'occupa que de ceux qui menaçaient les siens, surtout son ge- dre , le président de Rosambo, qu'il affectionnait d'une manière toute par- ticulière. Il rédigea pour lui, avec le plus grand soin, un mémoire justi- ficatif ; et il le fit remettre aux juges, avec une confiance qui prouve que sa destinée était de s'abuser sur la per-

versité humaine jusqu'aux derniers moments de sa vie. Ce mémoire était à peine distribué, que les bourgeois vinrent chercher l'infortuné Rosambo. Malesherbes eut la douleur de le voir conduire à l'échafaud ; et cette douleur ne fut que le commencement de son propre supplice : peu de jours après, il eut le même sort avec sa fille, sa petite-fille, et le jeune époux de celle-ci, M. de Châteaubriand l'ainé. Amené devant le tribunal révolutionnaire, on lui demanda s'il avait un défenseur ; il répondit par le sourire du mépris, et on lui nomma d'office un sieur Duchâteau. Ce tribunal de sang daigna à peine entendre celui qui avait été si long-temps l'oracle de la justice, celui par qui tant de victimes avaient été sauvées ! Il était, au reste, alors bien persuadé lui-même de l'inutilité de toute espèce de défense ; et lorsqu'on lui remit l'acte d'accusation où il était prévenu d'avoir conspiré contre l'unité de la république, il le rejeta avec dédain, en disant : *Encore si cela avait le sens commun !* On avait enveloppé dans ce même acte trente personnes, les plus éloignées et les plus distinctes par l'âge, par le sexe, par le rang et les opinions ! Chapelier, d'Epréménil, Thouret, des femmes, des enfants, qui ne s'étaient jamais vus, furent compris dans le même arrêt, et entassés dans les mêmes charrettes. Malesherbes entendit cet arrêt sans effroi ; et il marcha à la mort avec un calme, une sérénité, qui ne peut être comparée qu'à celle de Socrate. Cette gaieté douce et spirituelle qui avait fait le charme de sa vie, ne l'abandonna pas même dans ce terrible instant. Son pied ayant rencontré une pierre, lorsqu'il traversait la cour du Palais, les mains liées

derrière le dos, il dit à son valet : *Voilà qui est d'un fâcheux au à ma place un Romain serait tré.* M^{me}. de Rosambo ne fit moins calme, ni moins résolu lorsqu'elle embrassa, en sortant sa prison, M^{lle}. de Sombreuil, qui avait montré un si grand courage aux massacres de septembre. Elle lui dit : *Mademoiselle, vous en avez eu le bonheur de sauver la vie de votre père ; je vais avoir le même avec le mien.* Malesherbes eut encore la douleur de voir aller devant lui cette fille qu'il aimait si tendrement, et qui elle même allait trancher la tête de ses enfants. Elle périt le dernier de tous, à l'âge de soixante-douze ans, le 22 avril. On peut reprocher à Malesherbes de grandes erreurs ; mais toutes ont leur source dans cet amour de la vérité qu'il porta jusqu'à la passion d'ailleurs, il ne les a pas seules expiées par une mort glorieuse, les a encore reconnues, il les a déplorées avec amertume et toute la franchise de son caractère. Quoique très-laborieux, et toujours à des occupations importantes, il aimait la société, montrait fort aimable. Étranger à toute affectation comme à toute affectation, il était naturel, et sa simplicité, comme a dit M^{me}. Geoffrin ; mais cette simplicité, souvent vive et spirituelle, savait percer sa supériorité. L'abondance de son imagination, la richesse de sa mémoire, sa gaieté, tout, jusqu'à ses fréquentes distractions, donnaient à sa conversation un charme inextinguible. Une souscription a été faite en 1819, pour lui élever un monument ; et de toutes parts on s'inscrit sur une liste où sont inscrits les noms des plus grands sou-

jà beaucoup écrit sur Malesherbes ; et les hommes de toutes les opinions se sont accordés pour lui faire un éloge : mais, comme on ne le voit, tous ne l'ont pas fait de la même manière. Nous ne pouvons connaître la *Notice* de Malesherbes dont la troisième édition parut en 1806. (V. J. B. DUBOIS, .) Gaillard, a publié, en 1807, une *Vie ou Éloge historique de Malesherbes*, qui fournit moins de faits, mais où l'homme dont on a vu pendant cinquante ans l'ami, est traité avec plus de vérité et de justice. L'écrit intitulé *Malesherbes*, par Delisle de Sales, est une notice de toutes les productions de cet homme, un Éloge emphatique, et un résumé diffus de faits hasardés. (V. LE DE SALES.) M. Boissier a donné, en 1818, *Essai sur la vie, les opinions et les ouvrages de Malesherbes*, 2 vol. in-8°. M. de Malesherbes, et M. le comte de Châteaubriand, ont révoqué en doute quelques assertions de Malesherbes, dont les opinions sont sous beaucoup de formes, à celles de Dubois. On a vu Malesherbes, outre les ouvrages cités, et un grand nombre de ses écrits dispersés par le vandalisme révolutionnaire : I. Des *Observations sur le mélèze, sur le pin, sur la Sainte-Lucie, sur les pins, sur les orchis*. II. *Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès de l'agriculture rurale en France*, 1790, in-8°. III. *Idées d'un cultivateur patriote sur le défrichement des terres incultes, semences maigres, connues sous le nom de landes, garrigues, gatières*, etc., 1791, in-8°. IV. *Idées dans les Annales d'agriculture*, t. 1, 1802. IV. *Mémoire*

pour Louis XVI. V. Observations sur l'histoire naturelle de Buffon et Daubenton, 1798, 2 vol. in-8°, ou 1 vol. in-4°, publiées par L. P. Abeille, qui donne dans la préface quelques détails sur l'auteur. Malesherbes composa cet ouvrage à l'âge de dix-huit ans ; et dès-lors il avait aperçu les parties faibles du système de notre premier naturaliste, dont il admirait, au reste, le talent et l'éloquence. VI. *Mémoires sur la librairie et la liberté de la presse*, 1809, in-8°. VII. *Introduction à la botanique*, composée pour M^{me}. de Senozan, sa sœur, manuscrit qui se trouvait dans la bibliothèque de Faujas de Saint-Fond, vendue le 9 mars 1820. VIII. Trois lettres insérées dans le *Journal des savants*, en 1771, sur les phénomènes géologiques des environs de Malesherbes. On a publié, dans le format in-12, sous le nom d'*Œuvres choisies de Malesherbes*, un extrait de ses célèbres remontrances, Paris, 1809. Il avait aussi formé un herbier d'environ six mille plantes rangées par familles, et contenues en 56 portefeuilles in-fol., qui faisaient partie de sa bibliothèque, l'une des plus riches collections d'histoire naturelle et de voyages. On a imprimé des *Pensées et Maximes de M. de Malesherbes, suivies de Réflexions sur les lettres de cachet, recueillies par E. L.*, 1802, in-12. M—D j.

MALET (CLAUDE-FRANÇOIS DE), général français, né à Dole, en Franche-Comté, le 28 juin 1754, était fils d'un chevalier de Saint-Louis. A l'âge de seize ans, il entra dans les mousquetaires, et, après le licenciement de ce corps, revint dans sa famille, où il passa plusieurs années, uniquement occupé de ses plaisirs. C'était un homme très-aimable,

d'une jolie figure, d'une politesse exquise; et ces avantages lui valurent beaucoup de succès auprès des femmes. Il embrassa les principes de la révolution avec ardeur; fut nommé, en 1790, commandant de la garde nationale de Dole, et chef du détachement envoyé à la fédération par le département du Jura. Il fut ensuite chargé de l'organisation des premiers bataillons de volontaires, et partit pour l'armée du Rhin, comme simple capitaine. Beaulfarnais le nomma l'un de ses aides-de-camp; il fut fait adjudant-général au mois de mai 1793, et employé en cette qualité à Besançon. Malet, républicain par système, ne partagea cependant point les excès dont quelques hommes trop fameux se souillèrent à cette époque; mais il persista dans les opinions qu'il avait adoptées, et sembla s'y affermir par la raison même qu'il y avait plus de danger à les avouer. Elevé, en 1799, au rang de général de brigade, il passa à l'armée des Alpes, où il servit sous les ordres de Championnet, et obtint ensuite un commandement dans l'intérieur. Il fut appelé, en 1805, à l'armée d'Italie, contribua aux succès qu'obtint Masséna, et fut nommé gouverneur de Pavie. Disgracié quelque temps après pour avoir manifesté de l'opposition aux projets de Buonaparte, il revint à Paris, se lia avec les restes du parti républicain, et prit part à leurs complots. La police ne put toutefois réunir assez de preuves pour le mettre en jugement; il fut arrêté dans le courant de l'année 1808, et détenu par mesure de sûreté. Ayant obtenu, en juin 1812, sa translation dans une maison de santé, il forma des liaisons avec plusieurs chefs du parti royaliste, et crut pouvoir profiter de l'éloignement de

Buonaparte, alors en Russie, à mettre à exécution le projet qu'il avait formé de le renverser. Il chappa furtivement de cette prison dans la nuit du 23 au 24, et se rendit chez l'abbé Lafon, dont l'active présence d'esprit lui était devenue précieuse. Il se présente aux carabiniers, annonce aux soldats la mort de Buonaparte; il fait sortir de la prison les généraux Guidal et Lahoussière, leur fait prendre les armes à un détachement de la garde de Paris dont le commandement lui était dévolu, et cette petite troupe en plusieurs détachements; et tandis que Lahoussière, sur la préfecture de police, avec quelques compagnies, il se rendait à l'état-major de la garde pour s'emparer du général Malet lui fit part de la mort de Buonaparte et de la création d'un gouvernement provisoire; mais Lahoussière, n'ayant témoigné quelque confiance à Malet, pour qui tous les hommes étaient si précieux, lui tira de sa poche un pistolet (V. HULLIN, *hommes vivants*); et il fut tué sur le champ. Un second, quand il fut saisi, fut adjoint à Laborde, qui voyait les mouvements dans une glorieuse prison, et traduit des carabiniers avec les généraux Lahoussière et Laborde devant une commission militaire. Malet montra dans cette occasion une fermeté et une présence d'esprit peu communes. Le président demanda quels étaient ses crimes. *Si j'avais réussi, répondit-il, j'aurais pour complices la France et vous-même.* Il eut la lecture de son jugement avec un sang-froid, et marcha au supplice avec un courage héroïque. Il fut fusillé à la plaine de Grenelle, avec ses deux compagnons, le 10 mai 1812. Il joua un très-grand

les Sociétés secrètes de ouvrage publié en 1815, l'auteur semble avoir pris pour but de jouer de la crédulité de M. P.-Al. Lemare a pu, ou *Coup-d'œil sur l'océan*, le but et les conjurations formées, 1812, par ce général et mis de la tyrannie, Paris, in-8°. ; et M. l'abbé Laroche de la *Conjuration de 1793* des détails officiels sur la conjuration, ib., 1814, in-8°. deux volumes.

W—s.
EU (NICOLAS DE), naquit en 1650. A l'âge de quatre ans, presque sans maître, il commença à écrire ; et à douze ans il finit sa philosophie. Il eut pour succès les mathématiques, les lettres, l'histoire, le droit et même la poésie. Créé, très-jeune encore, de l'Académie de Bossuet et de Montausien furent ces deux illustres hommes qui le désignèrent pour précepteur de M. le duc du Maine à la suite de son jeune frère. L'intimité du roi, il eut de nombreuses occasions d'y faire valoir son esprit et son savoir. Il vivait au même temps, avec tout ce qu'il y avait d'hommes distingués dans les lettres. De ce nombre on ne peut pas en dire un dont il resta l'ami, ce fut d'être celui de Bossuet, et qu'il eut éclaté la dispute entre ces deux beaux génies. On ne put pas les priver, en plusieurs

occasions, Malezieu pour arbitre de leurs différends ; ce qui ajouterait au mérite d'avoir conservé l'amitié de tous deux. Le mariage de M. le duc du Maine attacha plus que jamais Malezieu à la fortune de ce prince. Mme. la duchesse du Maine joignait à une prodigieuse activité d'esprit, beaucoup d'aptitude à saisir les éléments des sciences. Malezieu était plus propre que personne, à satisfaire cette inquiète curiosité, et à promener l'esprit de la princesse sur un grand nombre d'objets. Il lui ouvrait, en même temps, les trésors de la littérature ancienne ; et souvent on le vit, à l'ouverture du livre et sans préparation, traduire avec la plus grande élégance et un sentiment non moins vif des beautés de l'original, les morceaux les plus difficiles des poètes grecs ou romains. On dit même qu'en déclamant ses explications d'Eschyle ou de Sophocle, il y mettait tant de force, tant de pathétique, qu'on éprouvait autant d'émotion qu'à la représentation des meilleures tragédies françaises, jouées par les meilleurs acteurs. Il fit mieux ; il donna à Mme. la duchesse du Maine la plus éclatante preuve de condescendance qu'elle pût recevoir d'un homme de talent ; il se voua au détail pénible des divertissements et des spectacles par lesquels la princesse cherchait à embellir sa cour de Sceaux, que Malezieu appelait ingénieusement *les galères du bel-esprit*. Il était, en effet, le principal ordonnateur de ces fêtes, pour lesquelles il composa beaucoup de vers et des impromptus, qui tiraient, à la vérité, leur plus grand prix de la circonstance pour laquelle ils avaient été faits. C'est au milieu de ces occupations que Malezieu fut désigné par

un anonyme (M. L. T.) a imprimé des conjurations de Malet, etc., 80. (V. no. 803 de la Bibliographie.) Cette brochure n'a pas été mise en circulation ; le texte de la proclamation par Malet lors de sa conspiration, et la proclamation se trouve aussi dans l'ouvrage : *Echo des salons de Paris*, p. 3. A. B.—T.

M^{me}. de Maintenon au roi, pour enseigner les mathématiques au duc de Bourgogne. Si le succès qu'il obtint peut être en partie attribué aux dispositions brillantes de l'élève, les contemporains ont pris soin de faire une part honorable au talent et à la méthode du maître. Les sentiments de reconnaissance qui l'attachaient à la maison du Maine, ne le laissèrent pas indifférent à la querelle que le chef de cette maison eut à soutenir, après la mort de Louis XIV, contre les princes du sang et les pairs, appuyés du régent. Malezieu prêta souvent sa plume à la défense de cette cause; mais il travailla plus particulièrement à la rédaction d'un mémoire dirigé contre le duc d'Orléans, et qui devait être adressé au roi d'Espagne. Sa coopération à ce mémoire lui valut un emprisonnement de plusieurs mois, pendant lesquels son dévouement au duc du Maine ne se démentit pas un seul instant. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1701: il était déjà de celle des sciences. Malezieu mourut, le 4 mars 1727, dans la soixante-dix-septième année de son âge. On a de lui: I. *Éléments de géométrie de M. le duc de Bourgogne*, in-8°, Paris, 1715; c'est le recueil des leçons qu'il donna à ce prince pendant l'espace de quatre ans, et que celui-ci écrivait le lendemain: elles ont été rassemblées par Boissière, bibliothécaire du duc du Maine. On trouve à la fin de cet ouvrage quelques problèmes résolus par la méthode analytique, qu'on croit être du même auteur. II. Plusieurs pièces de vers, telles que chansons, lettres, sonnets, contes, qu'on trouve dans les *Divertissements de Sceaux* (Trévoux, in-12, 1712, 1715.) III. On attribue encore à Malezieu les *Amours de Ra-*

gonde, comédie en mœurs *lichinelle demandant un cadémie*, comédie en un acte à plusieurs reprises rionettes de Brioché; et des *Pièces échappées du Plaisance*, 1717. Un répondit à cette facétie par *chancelier*. Une autre sa lée: *Brioché chancelier*, dirigée contre l'auteur *nelle* etc.; mais elles n'primées ni l'une ni l'autre.

MALFILATRE

CHARLES-LOUIS DE CLIN, né à Caen, le 8 octobre, parents peu favorisés de fortune, fit ses études, nière brillante, chez les sa ville natale. A peine s'élève, il concourut pour poésie des *Palinods* (1) de Caen. Il paraît qu'il n'existe aucun ouvrage dans la dernière de ces mées; mais le *Palinod* décerna quatre fois la cour les pièces suivantes: 1^{re} *fixe au milieu des plu* insérée alors dans le *France*, par Marmontel, pouvoir pronostiquer à M plus hautes destinées pour *Le Prophète Elie enlevé* 3^o. *La Prise du fort Saint* 4^o. *Louis le Bien-Aimé mort*, (à l'occasion du fo miens.) Le jeune poète Paris sur les instances de Lacombe. On assure qu'il pour une traduction de partie en prose et parti

(1) Ce nom fut donné aux académiciens de Caen, parce que les sujets de composition, étaient en l'honneur de l'ception de la Sainte-Trinité. Lorsqu'ils étaient épuisés, il fallait succéder à l'éloge de Marie.

assez considérables de et qu'il fit venir de Caen qui, profitant de sa façon imprévoyance, l'aisier, en peu de temps, Ce qu'il y a de certain, mourut obéré, le 6 mars ils s'était vu réduit à chan- pour se soustraire aux le ses créanciers. Une tarait recueilli par huma- surtout beaucoup à la généreuse de M. de Sann évêque de Viviers, et à le duc de Brancas (Lan- out le monde connaît ce sert :

au tombeau Malfilâtre ignoré. »

bien dit, poétiquement is la chronique du temps le que Malfilâtre, à qui in qu'il fût resté ignoré), contraire, procuré une précoce, mourut d'un nal que la faim. Des opé- elles et de longues dou- rièrent sa carrière agitée et e. Son poème de *Nar- l'île de Vénus*, fut im- ris, un an après sa mort, mé en 1769, in-8°. La poème n'était pas un ex pour en former quatre pêche par l'ensemble, e de grandes beautés dans nres. On y reconnaît un poète, qui prend avec le flexibilité tous les tons, urri de la lecture des an- e approprie la manière s. A la brillante facilité l'haïnonie et au senti- ment, il joint la nouve- tude. La dernière édition se, in-12, Paris, 1807, les quatre odes couronnées

à l'académie de Rouen, une Imitation du Psaume *Super flumina Babylonis*, et quelques fragments de la traduction des *Eglogues* et des *Géorgiques* de Virgile. Les morceaux de ce dernier poème qu'il a mis en vers français, n'ont pas la précision de ceux de Delille; mais souvent ils offrent plus de naturel, et respirent mieux le goût simple et antique. En l'an VII (1799) on a publié, sous le nom de Malfilâtre, une traduction en prose des *Métamorphoses* d'Ovide, qui n'est pas de notre poète et n'est nullement digne de lui. Il avait tracé le plan d'un poème épique, dont le sujet était la découverte du Nouveau-Monde, avait entrepris une tragédie d'*Hercule au Mont Oëta*, et traduit en vers les deux premiers livres du Télémaque. Il ne reste rien de ces divers ouvrages que les trente premiers vers du poème de Fénelon, insérés dans le *Journal français*, 1777, n°. 17. Un talent aussi réel pouvait s'exercer plus utilement : la prose de l'auteur de Télémaque ne peut guère gagner à être versifiée. Il existe, dit-on, une correspondance imaginaire que Malfilâtre avait composée pour corriger la maîtresse d'un de ses amis, qui était très-coquette. M. Miger a publié en 1810, sous le titre de *Genie de Virgile* (4 vol. in-8°), ce qui a été conservé du travail qu'avait fait sur ce poète latin l'auteur de *Narcisse dans l'île de Vénus*. On y trouve quelques morceaux pleins d'énergie et de verve, surtout l'imprécation de Didon dans le quatrième livre.

Z.

MALHERBE (FRANÇOIS DE), naquit à Caen, vers l'an 1555, d'une famille noble et ancienne; un de ses aïeux, Malherbe Saint-Aignan, suivit en Angleterre Robert III, du :

de Normandie. Son père, réduit par la fortune à être assesseur de Caen, embrassa la religion réformée, avant de mourir. On assure que le fils, alors âgé de 19 ans, en fut si affecté qu'il partit pour la Provence, où il suivit le grand-prieur Henri d'Angoulême, fils naturel de Henri II. Pendant qu'il était attaché à ce prince, qui fut tué à Aix en 1585, il épousa Madelène de Coriolis, fille d'un président, et veuve d'un conseiller au parlement d'Aix. Il en eut plusieurs enfants, auxquels il eut le malheur de survivre : une de ses filles mourut de la peste entre ses bras. Il lui restait un fils, qui avait, dit-on, du talent pour la poésie, et dont les vers, où l'on trouvait du feu et de l'imagination, ne sont point parvenus jusqu'à nous. En 1627, ayant perdu ce fils, tué en duel par un gentilhomme provençal, nommé De Piles (1), il ressentit si douloureusement cette perte, qu'il résolut à 73 ans, de se battre contre le meurtrier. Ses amis lui représentèrent que la partie n'était pas égale entre un vieillard de son âge et un jeune homme de 25 ans. « C'est à » cause de cela, dit-il, que je veux » me battre; je ne hasarde qu'un » denier contre une pistole. » On vint à bout de le calmer; et on lui offrit une somme de dix mille écus, qu'il n'accepta, que pour en faire, disait-il, élever un mausolée à son fils; mais sa mort empêcha la conclusion du traité, et le mausolée n'eut point lieu. Il perdit sa mère vers 1615, étant alors âgé de soixante ans. Marie de Médicis, à cette occasion, lui envoya un gentilhomme à

qui pour remerciement il di
 » ne pouvait se revenger
 » neur que lui faisait la rei
 » priant Dieu que le roi
 » pleurât sa mort aussi v
 » pleurait celle de sa mèn
 paraît pas avoir eu la même
 pour ses autres parents. Mal
 en procès presque toute sa
 son frère aîné. Un de ses a
 ayant reproché : « Avec
 » voulez-vous que je plaide
 » dit-il? avec les Turcs et
 » covites, avec qui je n'ai ri
 » tager? » Il composa pour
 parent cette épitaphe, qui l
 cuser d'avoir oublié les s
 les plus naturels de l'humar
 qu'on pourrait aussi regard
 un pur jeu d'esprit, où le
 tait pour rien :

Cy gît Monsieur d'ls :
 Or plût à Dieu qu'ils fussent dix !
 Mes trois aînés, mon père et un
 Le grand Eleazar, mon frère
 Mes trois tantes et Monsieur d'ls
 Vous les nomme-je pas tous dix ?

Depuis la mort du grand-
 porta quelque temps les a
 entre autres expéditions,
 le siège de Martigues en
 cette place fut si étroite
 quée, que la peste s'y é
 le dernier vivant arbora l
 noir sur la ville, avant le
 siège. Le premier ouvrage
 nesse de Malherbe fut les
Saint-Pierre, qu'il imita
 sillo, poète italien, et qu
 Henri III, en 1587. L'au
 voua, pendant quelque t
 poème plein de *conceitti*
 peu digne de ses autres
 L'Ode à Marie de Médici
 arrivée en France, com
 réputation. Henri IV ayai
 demandé au cardinal d
 alors évêque d'Évreux, (

(1) Ce De Piles était de la famille *Fortia*; c'est
 par une inadvertance inconcevable qu'on l'a supposé
 fils de Gleranout de Piles, tué à la Saint-Barthelemy,
 55 ans auparavant.

ne savait plus de vers, ce dit que « depuis que j'ai l'honneur de l'em-
 ses affaires, il avait cet amusement; et que
 ne fallait que qui que
 mêlât après un gentil-
 Normandie, établi en
 nommé Malherbe, qui
 la poésie française à un
 que personne n'en pou-
 ber. » Henri IV retint
 six ou quatre ans après,
 est venu à Paris, pour
 particulières, Des Ives
 en avertit le roi, qui
 oya chercher. Ce prince
 oint de se rendre dans
 invita le poète à faire
 des vers, que celui-ci
 son retour. Henri en-
 , qu'il exigea du grand
 garde de recevoir Mal-
 , jusqu'à ce qu'il l'eût
 l'état de ses pension-
 neur lui donna sa ta-
 al, un domestique, et
 l'appointements. Ce fut
 naissance avec Racan,
 la chambre du roi. Mal-
 les heureuses disposi-
 ; et l'amitié qu'ils con-
 malgré la disproportion
 jusqu'à la mort du maî-
 sciple respecta toujours
 ère : il avait recours à
 dans les circonstances
 ortantes de sa vie; et ce
 de ces occasions, que
 raconta l'apologue du
 n fils et l'âne, dont
 a fait une de ses meil-
 . Cette amitié ne mit
 l'abri des brusqueries
 e. Malherbe n'était pas
 oreilles : on l'appelait
 lory ; et outre un bé-

gaïement habituel, il crachait au
 moins cinq ou six fois en récitant
 une strophe de quatre vers ; aussi
 le cavalier Marini disait-il de lui :
 « Je n'ai jamais vu d'homme plus
 humide, ni de poète plus sec. » Un
 jour qu'il lisait à Racan des vers qu'il
 venait de composer, et qu'il lui en
 demandait son avis, celui-ci s'en ex-
 cusa, sur ce qu'il ne les avait pas
 bien entendus, parce que le poète
 en avait mangé la moitié. Malherbe,
 piqué, répondit en colère : Morbleu !
 si vous me fâchez, je les mangerai
 tous ; ils sont à moi, puisque je les
 ai faits.... Ensuite il le quitta brus-
 quement, et fut quelque temps sans
 le voir. Si son amour-propre était
 irritable, il ne se piquait pas de mé-
 nager celui des autres. Un jeune ma-
 gistrat lui apporta un jour des vers
 médiocres qu'il croyait excellents,
 et sur lesquels il voulait avoir l'avis
 du poète. « Avez-vous eu, lui de-
 » manda Malherbe, l'alternative de
 » faire ces vers ou d'être pendu ? A
 » moins de cela, vous ne devez pas
 » compromettre votre réputation, en
 » produisant une pièce si ridicule. »
 Molière a fait son profit de cette bou-
 tade : mais la réponse, si dure dans
 la bouche de Malherbe, n'est plus
 que plaisante dans celle du *Misan-
 thrope*. Ayant un jour dîné chez
 l'archevêque de Rouen, il s'endormit
 après le repas. Le prélat le réveille,
 pour le mener entendre un sermon
 qu'il devait prêcher. « Dispensez-
 » m'en, lui répondit le poète ; je
 » dormirai bien sans cela. » Cette
 franchise outrée ne le quitta pas même
 à la cour. Quelqu'un lui montrant la
 marquise de Guercheville, devenue
 dame de la reine, lui dit : « Voilà
 » ce qu'a fait la vertu ! » Malherbe,
 de son côté, lui montrant madame
 la connétable de Luyne (qui avait

, qu'il fallait aller chercher son cabinet; mais Malherbe en lui disant qu'il avait rage, et qu'il en faisait que de sa soupe. Cette éplut si fort à Rénier, pas un mot à Malherbe le diner, qu'il ne vouloir, et qu'il composa neuvième Satire adressée à Berthelot, ami de Théophile, parodièrent l'était pas admirateur de avait effacé la moitié de nire des œuvres de ce ait par effacer l'autre. ait ses vers à ses amis, contrait quelques mots vpres, il s'arrêtait tout ait ensuite : *Ici je ron-* mépris tellement af- n ennemi de Richelet, ur de Ronsard. Malgré uts de brusquerie, ceux onnu Malherbe particu- ttestent qu'il était plein dans le commerce de la on le trouve avare de ait pourtant apprécier : « J'approuve ce qui est ndait-il aux reproches e; et pour marque que quelque chose, je vous ie le jeune homme qui Lettres (il parlait de ra le restaurateur de la icaise. » Quoique, dans temps, on le taxe de le sa noblesse, il paraît i'à cet égard il fut plus que Montaigne; car il can, que « c'était une anter sa noblesse; que tait ancienne, plus elle use, et qu'il ne fallait e pour pervertir le sang. » Racan a voulu justi-

fier son maître du reproche d'indifférence en matière de religion; et, afin de prouver que ce dernier était dévot, il raconte qu'une fois M^{me}. de Malherbe étant fort malade, son mari avait fait vœu d'aller d'Aix à la Sainte-Baume, tête nue, pour obtenir sa guérison. Bayle cite, comme une preuve du contraire, ce mot que Malherbe avait souvent à la bouche : « Les » honnêtes gens n'ont point d'autre » religion que celle de leur prince. » Lorsque les pauvres lui demandaient l'aumône, en l'assurant qu'ils priaient Dieu pour lui, il leur répondait : « Je ne vous crois pas en » grande faveur dans le Ciel; il vaut » drait bien mieux que vous le fus- » siez à la cour. » Dans sa dernière maladie, on ne le décida qu'avec beaucoup de peine à se confesser; il disait, pour s'en dispenser, qu'il ne se confessait jamais qu'à Pâques. Un gentilhomme nommé Yvrande, son élève en poésie, l'y détermina en lui représentant, qu'*ayant fait profession de vivre comme les autres hommes, il fallait aussi mourir comme eux.* Malherbe trouva qu'il avait raison, et envoya chercher le vicaire de Saint-Germain, sa paroisse. Une heure avant de mourir, après deux heures d'agonie, il se réveilla comme en sursaut, pour reprendre sa garde d'un mot qui n'était pas bien français; et sur la réprimande que lui fit le confesseur de ce qu'il s'occupait encore de pareils soins, il dit qu'il voulait défendre jusqu'à la mort la pureté de la langue française. On ajoute que le même ecclésiastique lui représentant le bonheur de l'autre vie avec des expressions incorrectes et triviales, le moribond l'interrompit, en lui disant : « Ne m'en parlez plus; votre mauvais » style m'en dégoûte. » Malherbe

rgie plus soutenue. On l'a
sé de se voler souvent lui-
proche auquel il répondait
ait mettre une porcelaine
appartenait, tantôt sur sa
, tantôt sur son buffet ou
de sa porte. Ce fut la lec-
de ses odes qui révéla à
ains son génie poétique; et
lui a peut-être cette obli-
plus. Heureusement notre
ne tarda pas à sentir que
lui ouvrait une autre route;
a l'auteur qu'il avait pris
maître, et qui, comme il
même, avait pensé le gé-
ru

En fin, grâce aux dieux,
par bonheur lui décilla les yeux.

eut la gloire de former une
perpétua ses exemples et
pes. Les plus distingués de
furent Rucan et Maynard,
emier, disait-il, avait plus
et le second plus de tour;
que de tous les deux réunis
ou faire un grand poète.
, la pierre de touche des
s, est quand ils se gravent
dans la mémoire. Comme
es anciennes étaient fort
de son temps, les Muses
nient en honneur. Mais Mal-
liquement occupé de la poé-
aise, voulait qu'on n'é-
vers que dans sa langue,
dait que si Virgile et Ho-
ent revenus au monde, ils
onné le fouet à Bourbon et
d, poètes latins qui étaient
grande réputation. Horace,
lait son bréviaire, Juvénal,
lartial, Sénèque le tragique,
t Stace, étaient les poètes
qu'il estimait le plus. Quant
s, il en faisait assez peu de

cas, et ne voyait que du galimatias
dans les odes de Pindare; appa-
remment parce que leur langue ne lui
était pas assez familière pour qu'il en
sentit les beautés. Il n'était pas plus
admirateur des poètes italiens, et
disait que les sonnets de Pétrarque
étaient à la grecque, comme les
épigrammes de Mlle. de Gournay.
Outre ses poésies qui consistent en
odes, praphrases de psaumes (en-
tre autres celle du Psaume 145)
stances, épigrammes, chansons, etc.,
on a de lui plusieurs ouvrages en
prose, qui sont loin de valoir ses
vers. Ce sont des traductions de
quelques traités et lettres de Sénèque,
et du 33^e livre de Tite-Live. Mlle. de
Gournay trouvait que cette dernière
version n'était qu'un bouillon d'eau
claire, parce que le style en est lan-
guissant, trivial, et sans élégance.
Mais il n'en jugeait pas ainsi, et di-
sait à ses amis qui le priaient un
jour d'écrire une grammaire de notre
langue, que, sans qu'il prit cette
peine, sa traduction devait servir de
modèle. D'ailleurs, il ne s'y piqua pas
d'exactitude, et lorsqu'on lui en fai-
sait des reproches, il répondait qu'il
n'apprêtait pas les viandes pour les
cuisiniers, c'est-à-dire, qu'il avait
moins en vue les gens de lettres
qui entendaient le latin, que les gens
de cour qui ne l'entendaient pas. Il
dédia, en effet, la traduction de ce
33^e livre au duc de Luynes, auquel
il fit cette épitaphe après sa mort:

Cet absynthe au nez de barbet
En son tombeau fait se demeurer:
Chacun en rit, et moi j'en pleure;
Je le voudrais voir en gilet.

Ce nom d'*absynthe* est une froide
allusion au mot *aluine*, nom ancien
de cette plante. Luynes était un peu
camus, quoique d'ailleurs d'une
jolie figure. On ignore la cause qui

porta le poète à cette grossière passion; mais, quelle qu'elle fût, il eût, sans doute, été plus noble de ne pas déchirer mort celui qu'il avait adulé vivant. Les meilleures éditions des *Œuvres de Malherbe* sont : 1°. Celle de 1723, 3 vol. in-12, donnée par Chevreau, dont le 1^{er}. contient les poésies, le 2^e. les lettres et les œuvres en prose, et le 3^e. les observations de Ménage qui avaient déjà paru sur ces poésies (Paris, 1686, in-8°, avec un discours de Godeau, sur les Œuvres de Malherbe), peu après la publication d'un commentaire de Chevreau. — 2°. Les poésies rangées par ordre chronologique, avec des remarques par Levesre de Saint-Marc, Paris, Barbou, 1757, in-8° : cette édition estimée est accompagnée d'un beau portrait de l'auteur. — 3°. Les mêmes, rangées par ordre chronologique, avec la vie de Malherbe et de courtes notes, par Meusnier de Querlon, Paris, Barbou, 1764, in-12; réimprimé en 1776, in-8° : cette seconde édition est recherchée des curieux; l'éditeur a suivi le texte de Saint-Marc, a mis de plus une lettre de Malherbe à Louis XIII, mais il a supprimé la vie du poète par Racan, le discours sur les obligations que la langue et la poésie ont à Malherbe, et les notes un peu prolifiques de 1757. — 4°. Les mêmes, Paris, Didot aîné, en 1797, un volume grand in-4°, tiré à 250 exemplaires. Chevreau avait entrepris un commentaire général sur toutes les œuvres de Malherbe, et l'avait confié à la Menardière, qui affirme l'avoir communiqué à Ménage, lequel fut accusé d'en avoir tiré parti, quoiqu'il assure ne l'avoir jamais lu. Ginguené avait préparé une édition des *Poésies* avec un commentaire, qui eût

sans doute fait oublier les éditions de Chevreau et de M. l'on doit désirer que l'ouvrage judicieux critique ne soit pour le public. M. de Fortia possède une collection et inédite des lettres de Malherbe, et l'on trouve dans la bibliothèque de Carpentras un 175 lettres de Peiresc à M. cette correspondance intéressante mériterait d'être publiée. L. Malherbe, par Racan, imprimée par Sallengre dans l'ouvrage de ses *Mémoires de littérature* existe une médaille de Malherbe. Dacier, M. P. A. Lair de Caen fait exécuter, en 1815, par Gatteaux, une autre, qui a l'idée d'en frapper de semblable la mémoire de divers grands hommes français, et a donné l'occasion de la société de littérature métallique.

MALIN (JEAN-MICHEL) mis en second à la garde des imprimés de la Bibliothèque à Paris, y passa soixante ans de travaux importants et quoique sans gloire pour lui. Son extrême modestie ne lui faisait pas de se mettre au premier et il n'a rien publié sous son nom. Mais il a coopéré avec MM. et Sallier à l'édition de la saint Louis par Joinville, préparée par M. Capperonnier; le rédacteur du Catalogue de la Bibliothèque, sous MM. Capperon et Desaulnais, pour la partie de jurisprudence, ou du droit respectif des nations. On s'en n'y a d'imprimé pour la jurisprudence de la Bibliothèque le premier volume, la première du second volume, en 5 et les 200 premières pages

A la réserve d'un très-d'exemplaires, tout ce primé de ce second volume n'avait pas encore mis merce), a été détruit les expéditions de li- doit aussi à Malin une atalogue manuscrit des ont dans la Bibliothèque ourut le 15 novembre e de 93 ans, regretté de frères. L'un d'eux, M. blia son Eloge dans son *Citoyens français*, p. consacra quelques pages *trennes à la Jeunesse*. n vivant, Malin put voir adait justice; et Leprince ne honorablement dans *Historique sur la Biblio- Roi*, 1782, petit in-12, A. B—T.

GRE (CLAUDE), histo- édiocre, était né à Sens, de parents pauvres. Il a une ressource de sa quoiqu'il fût doué d'une se fécondité, il multipliait ouvrages par le change- ontispice et l'annonce de éditions qui ne différaient lentes que par la date. noyens si peu honorables sirent point. Ce n'est pas it dans ses ouvrages des intéressantes; mais il exactitude: son style est et son penchant pour la fit pour lui ôter toute con- lingre prend, à la tête de us de ses livres, le titre e Saint-Lazare: il obtint, omment, la charge d'his- ie de France, et mourut . Il a donné de nouvelles igmentées, des *Mémoires* de Boyvin, baron de Vil-

lars, et du *Trésor des Histoires de France* de Gil. Corrozet: il a continué l'*Histoire de l'Hérésie* par Florimond de Raimond; l'*Histoire romaine* de Coeffeteau; le *Mercur français* (V. J. RICHEN), et l'*Histoire des derniers troubles* par P. Mathieu (V. le *Dict. des Anonymes*, n°. 9809); il a traduit du latin de Schott l'*Histoire de l'Italie*, ou la *Description de ses singularités*. Enfin on a de lui: I. *De la gloire et magnificence des anciens*, Paris, 1612, in-8°. Cet ouvrage est divisé en trois livres; le premier traite des pyramides, colonnes, obélisques, théâtres, etc.; le second, des tombeaux et mausolées, érigés à la gloire des princes; et le troisième, des cérémonies usitées dans les funérailles. II. *Traité de la Loi salique, armes et blasons de France*, ibid., 1614, in-8°, fig. On y trouve des choses curieuses. III. *Histoire générale des Etats assemblés à Paris en 1614*, ibid., 1616, in-8°. IV. *Histoire de Louis XIII et des actions mémorables arrivées tant en France qu'en pays étranger*, etc., ibid., 1616, in-4°. V. *Histoire chronologique de plusieurs grands capitaines et autres hommes illustres qui ont paru en France, depuis le règne de Louis XI*, ibid., 1617, in-8°. VI. *Histoire de la rébellion excitée en France par les prétendus réformés*, etc., Paris, 1622-29, 6 vol. in-8°: ouvrage qu'il est rare de trouver complet, et qui, par cette raison, est assez recherché. Les deux premiers volumes ont aussi paru sous les titres suivants: *Histoire générale des derniers troubles*, etc.; *Intrigues et guerres civiles de France*, etc. Les quatre derniers sont intitulés: *Histoire de notre temps*. (V. le Ma-

neul du Libraire par M. Brunet, t. II, p. 108.) VII. *Histoire générale de la rebellion de Bohême depuis 1617*, Paris, 1623, 5 parties en 2 vol. in-8°; ouvrage peu commun, et rarement complet. VIII. *Histoire des dignités honoraires de France*, ibid., 1635, in-8°. Cet ouvrage peut encore être consulté utilement, parce que Malingre y cite ses autorités; attention qu'il aurait dû avoir plus souvent. IX. *Remarques d'histoire depuis l'an 1620, etc.*, ibid., 1639, in-8°. X. *Histoire générale des guerres et événements arrivés sous le règne de Louis XIII*, Rouen, 1647, 4 vol. in-8°: cette édition est la seule complète. XI. *Antiquités de la ville de Paris*, ibid., 1640, in-fol. Ce n'est qu'une nouvelle édition augmentée de l'ouvrage du P. Dubreul; et les additions de Malingre sont loin de lui donner plus de prix (F. DUBREUL, XII, 93). XII. *Les Annales de la ville de Paris, depuis sa fondation*, ibid., 1640, in-fol.; ouvrage mal écrit et peu exact, mais dans lequel on trouve des particularités intéressantes. XIII. *Le Journal du règne de Louis XIII*, etc., ib., 1646, in-8°. XIV. *Recueil tiré des registres du Parlement concernant les troubles qui commencèrent en 1588*, ibid., 1652, in-4°. XV. *Histoire de notre temps sous Louis XIV*, Paris, 1655, in-8°. Cet ouvrage ne fut publié qu'après la mort de l'auteur. On trouvera les titres de ses autres productions dans les *Mémoires* de Nicéron, tom. XXXIV, et dans la *Bibl. historique de la France*, tom. III.

W—s.

MALIPIERI (PASQUAL), doge de Venise, fut donné pour successeur à François Foscari, du vivant de ce dernier, le 31 octobre 1457, lors-

que ce doge respectable et reux eut encouru la haine des Dix. Malipieri av. coup de noblesse dans les r mais un amour de la vol sçant dans le chef d'une ré Venise fut en paix sous son nement. Il mourut le 5 m et eut pour successeur Cl Venieri.

S.

MALIPIERO (AUREO). TROPETRO, doge de Venise

MALLE (DUREAU DE DUREAU, XII, 357.

MALLEMANS DE NES (CLAUDE), fils d'un prés grenier à sel, naquit à B 1653, et entra dans l'Or 1674. Après quelques anné jour dans cette congrégatio vint professeur de philos collége du Plessis; place cupa durant trente-quatre débuta dans la carrière des en 1679, par un *Traité du monde*, où, prenant p le premier chapitre de la G soutient que le soleil, tou le centre commun, met plus à décrire son tour que la t met à faire la moitié du sie le cercle qu'il parcourt de l'équateur de la terre aut demande le mouvement de tion. Les journalistes de ' ayant attaqué son systèm répondit, en 1705, par un *sur trois articles de leurs n* et il inséra dans le Journ vants de juillet 1716, une *à une lettre italienne*, dar on lui contestait l'inventi même système. Mallemaus 1680 une *machine* pour tra sortes de cadrans solaires, d'un cadran horizontal poi ples qui ont l'écliptique à l

son système de l'

il fit paraître : 1. r-

les comètes, 1. u vou-

ner tous les phénomènes

mis qu'ils environne, et,

après, son fameux Pro-

s quadrature du cercle,

soitiquement par le cercle

droite. On trouve dans le

s savans de 1698, sa ré-

Réponse de l'inconnu sur

ure du cercle. Le même

la même année contient

à l'auteur relève les fautes

es cartes de géographie,

tion des quatre villes qui

sumées par le feu du ciel

'Abraham dans le pays de

1 le journal de l'année sui-

ie une Réponse à la criti-

avait faite de sa disserta-

des Remarques que le P.

ribue au frère de l'auteur.

m de savoir si l'année

la dernière du dix-sep-

e ou la première du dix-

l'engagea à publier une

athéologique pour prouver

nnée était la dernière du

ne siècle. La même ques-

renouvelée en 1800 dans

ix. Malleman, ayant pris

e Furetière dans la dispute

tionnaire de l'académie,

altraité par son adver-

l'Apothéose de ce Dic-

Il voulut s'en venger par

à une critique satirique

qui est moins une réponse

ective. Furetière lui ri-

ée suivante d'une manière

te dans l'Enterrement du

re de l'académie; ce qui

nera Malleman le dessein

a seconde partie de sa ré-

l'avait annoncée. Goujet

a le P. Bougerel, que sur

la fin de ses jours, Malleman se re-

tira dans la communauté des Prêtres

de Saint-François de Sales, où il

mourut le 17 avril 1723, à soixante

dix-sept ans. Mais Malleman, laïc

et marié, ne pouvait point être reçu

dans cette communauté, qui n'ad-

mettait que des prêtres; et, étant

né en 1653, il ne devait avoir que

soixante-dix ans en 1723. — Jean

MALLEMAN, son frère, fut d'abord

capitaine de dragons au d'infanterie;

il se maria, devint veuf, et finit par

être chanoine de Sainte-Opportune.

C'était un homme singulier, qui af-

fectait de s'écarter des opinions les

mieux fondées, en adoptant les plus

insoutenables. Il se brouilla avec son

frère, parce que celui-ci avait

adopté le système de Descartes. Il

trouvait que Saint-Augustin était un

fort médiocre théologien, qui n'en-

tendait rien dans les matières de la

grâce. Il mourut à Paris en 1740,

après avoir publié les ouvrages sui-

vants: I. *Traduction de l'Évangile*, en

prose poétique, dans laquelle il pré-

tendit avoir expliqué cent endroits

dont toute l'antiquité avait ignoré le

vrai sens. II. *Histoire de la Religion*,

avec des réflexions, Paris, 1704, 6

vol. in-12, espèce de concordance que

l'auteur estimait beaucoup, et dont

le public n'a pas fait grand cas. III.

Pensées sur le sens des dix-huit pre-

miers versets de l'évangile de Saint-

Jean, 1718. Sa critique est quel-

quefois assez juste: mais on lui re-

fusa le privilège pour un pareil tra-

vail sur les autres évangélistes, à

cause des idées singulières qu'on y

trouva. IV. *Conduite pour entendre*

chrétiennement la Messe, 1698.

V. *Plusieurs Dissertations*, dans les

Mémoires de Trévoux, sur des en-

droits de l'Écriture sainte. VI. *Des*

Factum et requêtes dans les nom-

breux procès qu'il eut avec son chapitre. — Etienne MALLEMANS, frère des précédents, mort à Paris en 1716, s'était fait une certaine réputation par sa facilité à versifier. On ne connaît guère de lui que le *Défi des Muses*. Ce sont trente sonnets moraux, composés en trois jours sur les bouts-rimés proposés par la duchesse du Maine, et qu'il remplit de treute manières différentes; il les aurait poussés jusqu'à la centaine, pour peu qu'on lui en eût donné le défi. On a de lui quelques chansons. Moréri entre dans un grand détail sur les diverses productions de ces trois frères. On croit que la *Lettre du Philosophe extravagant*, dont on parla beaucoup au commencement du dix-huitième siècle, et dans laquelle on faisait un dieu de l'étendue, était d'un autre Mallemans, d'une famille différente des précédents. T-D.

MALLEOLUS (FÉLIX), dont le vrai nom était *Hæmmerlin*, qu'il traduisit en latin, selon la coutume des savants de son temps, naquit à Zurich, en 1389. Après avoir commencé ses études dans sa patrie, il alla les continuer à Erfurt, s'y appliqua au droit canon, et y obtint le degré de bachelier. En 1411, on lui conféra un canonicat à Zurich; ensuite un semblable à Zofingue; et en 1425, il obtint encore la place de prévôt à Soleure. Il fut, la même année, créé docteur en droit-canon à Bologne; et comme il était favorisé par la cour de Rome, la survivance à la place de prévôt, dans sa ville natale, lui fut assurée. De retour à Zurich, il se vit frustré de cette espérance; les chanoines, qui ne l'aimaient point, en avaient nommé un autre à la place devenue vacante. Cet affront l'anima de plus en plus contre ses confrères: il ne cessa depuis lors de

déclamer contre la polit conduite du clergé, contre acquisitions des moines, il tonna contre les ordres; dans ce sens, il fut un des auteurs de la réformation eût adopté tous les articles du concile de Bâle assista. Son zèle n'aboutit à susciter des ennemis irréconciliables. En 1439, se trouvant pendant que cette ville se bécotait contre les cantons, il y avait composé son *ivre*, *Sur l'origine et les dégâts de la noblesse*, autre *contre les Suisses*. l'un et l'autre des sarcasmes amers, contre le parti papal (1). Le vicaire épiscopal de Constance, personnellement dans ce même écrit, fit plein jour, le 18 février Hemmerlin en sa maison et le fit conduire dans les prisons de Constance. Malgré l'annonce après la paix conclue entre Zurich et les cantons, de son canonicat, et en les prisons de Lucerne, y fut retenu vers 1457. Ce fut pendant qu'il composa la plus riche partie de ses ouvrages; car la plus riche bibliothèque de Constance, et l'usage jamais tout-à-fait interdit de ses écrits est considéré

(1) On en pourra juger par le *Atrox calliditas, audax crudelitas, contumax bestialitas, dedax volpositas, edax hostilitas, effica; lax securitas, ferax immanitas, hille; scurrilios, mendax voluntas, minax improbitas, odax p iniquitas, perplex obstinacitas, i pertinax rigiditas, perpicax dol inanitas, prociat severitas, rapax perversitas, satax temeritas, tas, tenax protervitas, trux imp carovitas quarundam gentium, TENDES cum complicitibus nominan*

core inédits, sont conservés
bibliothèques de Zurich. Sé-
rand publica, en 1497, la plus
rtie des écrits de Malleolus,
titre : *Felicitis Hemmerlin
blectationis opuscula et*
s. On attribue à ce même
édition faite à-peu-près dans
temps du *Dialogus de no-
t rusticitate*, et des pièces
a jointes. Ces deux recueils
es. Ce que l'auteur a écrit
s Suisses a été inséré, mais
quelques lacunes, dans le
s *historiæ Helveticæ*, et
séparément à Zurich, en
la *Bibliothèque helvétique*,
and, tom. 1, pag. 1 à 107).

U—1.

LEOLUS (THOMAS). V.

LET (CHARLES), savant
ien, né à Montdidier, en
acheva ses études à l'univer-
Paris, et fut reçu, en 1642,
de la maison de Sorbonne.
s de Harlay, archevêque de
dont il avait été le précep-
e choisit pour l'un de ses
icaire, et le nomma ensuite
re du Vexin. Il consacra les
de ses bénéfices à établir à
un petit séminaire, dont il
remier supérieur. Mallet se
par son zèle contre les jansé-
fut l'un des adversaires du
Arnauld. Il mourut à Rouen,
1680. Le P. Commire com-
épitaphe (imprimée dans
res . On a de Mallet : I.
de la traduction du Nou-
tament, imprimée à Mons,
1667, in-12. Les passages
que dans cette version sont
re de 120. II. *Traité de la
le l'Écriture sainte*, en
ulgaire, ibid., 1679, in-

12. Il y soutient qu'on ne doit point
permettre au peuple, sans précau-
tion, la lecture des Livres saints.

III. *Réponse aux principales raisons
qui servent de fondement à la nou-
velle défense du Nouveau-Testa-
ment*, etc., ibid., 1682, in-12.

IV. *Des Réflexions* sur les ouvrages
d'Arnauld, insérées dans les recueils
du temps. — Pierre MALLET, frère
du précédent, avec lequel on l'a
souvent confondu, embrassa égale-
ment l'état ecclésiastique, et des-
servit, pendant un grand nombre
d'années, une cure du diocèse d'A-
miens. Il fut reçu docteur de la mai-
son de Sorbonne, obtint le prieuré
de Notre - Dame de Beaumont le
Pereux, près de Gisors, et mourut
le 22 juillet 1681. Il fonda, par
son testament, deux bourses au col-
lège des Trente-Trois, à la nomina-
tion des échevins de Montdidier.

— Un autre Pierre MALLET, natif
d'Abbeville, ingénieur ordinaire du
roi, et professeur en mathématiques
à Paris, conçut l'espérance de ré-
former l'orthographe française, et
donna les fondements de son sys-
tème dans les deux ouvrages suivants:
I. *L'Architecture militaire, ou les
Fortifications particulières, géné-
rales et universelles*, Paris, 1666,
in-12. II. *Le jeu de dames.... et
la méthode d'y bien jouer; ortho-
graphe nouvelle et rézonée*, etc.,
Paris, 1668, in-12, de 456 pag.,
avec 2 pl. Dans le premier ouvrage,
l'auteur n'avait voulu que sonder le
goût du public, et ses innovations
avaient été un peu modérées; il se
montre plus hardi dans le second,
avouant cependant qu'il ne se donne
pas pour inventeur : « C'est d'un
» tans immémorial, dit-il (p: 24),
» que ces retranchemans et change-
» mans ont été proposés; et même

» jé an min , ou au ma propre
 » pôsèson, plusieurs gramères, ou
 » élémans de la langue frauusèze, in-
 » primés il y a plus d'un siècle,
 » antre léquels on voit les Écris et
 » Mémoires de François de l'Arche,
 » de Claude le Franc, et la gramère
 » de M^e. Iaque Silvius, médecin,
 » cèle de Philippe Iubert, cèle de
 » M^{re} Louis Mégret, etc. » Son
 principe fondamental est d'écrire
 comme on prononce, sans égard
 pour l'étymologie; mais il n'en suit
 pas rigoureusement les conséquences:
 son orthographe se rapproche assez
 de celle qu'Adanson a suivie de nos
 jours, et son livre peut servir à faire
 connaître quelle était, de son temps,
 la prononciation de certains mots. Il
 écrit *bourjoès, fizicien, jans*, ils
émént, pour *bourgeois, physicien,*
gens, ils *aimaient*. Au surplus, les
 trois-quarts du livre sont en diva-
 gations; et le jeu de dames, dont
 l'auteur croit être le premier *qui en*
a trété, et (*peut-être*) *le seul qui*
an a pu rézonablement écrire, n'y
 occupe qu'une centaine de pages.
 Après avoir montré combien ce jeu
 est supérieur aux échecs, et cité les
 plus fameux joueurs connus, surtout
 P. Hérigone, et Robert Berquen, au-
 teur des *Merveilles des Indes orien-*
tales, il en donne les règles; pro-
 pose un *kartel*, dans lequel il défie
 une *douzène* des meilleurs joueurs
 européens, ou de quelque partie de
 la terre, au hasard d'une *douzène*
 de pistoles par chacune partie. Il
 termine par l'explication des jeux de
 Coc-Inbert, de la Poule et du Re-
 nuard. Il promet de donner, dans un
 autre ouvrage, un *Trété* des jeux
 naturels et magiques, et des labi-
 rintes.

W—s.

MALLET (ALAIN MANESSON),
 ingénieur, né à Paris vers 1630,

entra au service du roi d'
 et parvint au grade d'in-
 ses camps et armées. En
 France, il fut nommé
 de mathématiques des
 Petite-Écurie, et mourut
 1706, dans un âge avan-
 lui: I. *Les travaux de*
l'Art de la guerre, div
parties, etc., avec un a
de la milice des Turcs
l'attaque que pour la
places, Paris, 1671; no-
 augmentée, ibid., 1685,
 ornés de plus de 400 p.
 livre eut un grand su-
 contrefait en Hollande, et
 plusieurs langues. La pre-
 mière partie contient des élé-
 mentaires et de fortification,
 principes de l'auteur;
 l'examen des différens
 plus habiles ingénieurs
 avec celui de Manesson
 sieux, des détails sur la
 campagne, l'ordre des
 sièges, etc., et enfin sur
 les Turcs. II. *Description d*
 Paris, 1683, 5 vol. in-
 ouvrage a été réimprimé
 fort en 1685, avec des
 mais on ne recherche
 l'originale, qui a conservé
 leur à cause des gravures
 ornées. Bayle a, d'un seul
 cité cette compilation; c'
 ramas curieux de mille
 fourmille d'erreurs et
 des. On a relevé celles qui
 venant à l'Allemagne dans
 dit. Lips. ann. 1684, p.
 III. *La géométrie pratiq*
quatre livres, Paris, 17
 8°. avec 100 pl.; elle était
 pour le temps. Le portu-
 galet a été gravé par Landry
 ger, de format in-8°; e

différents ouvrages qu'on ter. W—s.
 ET (EDME), littérateur, né à Melun en 1713, is, après avoir achevé ses e beaucoup de succès, et comme précepteur chez live, fermier général. Il e les ordres sacrés, se fit docteur de la maison de et fut pourvu, en 1744, e près de Melun, dont il es revenus au soulagement ille. Rappelé à Paris, en ur y professer la théologie de Navarre, il mourut en , d'une esquinancie, le 25 : 1755, dans la force de l'était chargé de fournir à *pédie* des articles de théo- : littérature; quelques-uns onnés par la Gazette ecclé- , comme renfermant des dangereux : Boyer, évêque oix, qui tenait alors la énéfices, les fit examiner, écouvert la fausseté de l'ac- donna à Mallet un canoni- lui-ci n'avait pas demandé. m : I. *Essai sur l'étude des tres*, Paris, 1747, in-12. *cipes pour la lecture des bid.*, 1745, 2 vol. in-12. *à sur les bienséances ora- id.*, 1753, in-12. IV. *Prin- r la lecture des Orateurs*, 53, 2 vol. in-12. Dans ces ouvrages, l'auteur se con- xposer, avec netteté, les des grands maîtres et de ver d'exemples choisis. V. *re des guerres civiles de* traduite de l'italien de Da- is, 1757, 3 vol. in-4°. Les miers livres ont été traduits ley. J. DAVILA. Mallet sé des matériaux pour une

Histoire générale des guerres, de- puis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV, et pour une *Histoire du Concile de Trente*, dans laquelle il se propo- sait de réfuter Fra-Paolo. Son *Éloge* est imprimé à la tête du vi^e. volume de l'*Encyclopédie* in-fol. On l'a con- fondu dans les tables de la *Biblioth. historique de la France* avec P. H. Mallet, de Genève, dont l'article se trouve ci-après, pag. 389. W—s.

MALLET (DAVID), poète anglais, né en Écosse en 1700, descendait, dit Johnson, de la famille ou du clan des Mac-Gregors, connus par leurs brigandages. Ce nom ayant été annulé par la loi, son père prit le nom de Malloch, qu'il porta lui même dans sa jeunesse. Il est du moins certain qu'il naquit de parents pauvres; on prétend même qu'il fut d'abord portier de l'école d'Edim- bourg. Quoi qu'il en soit, il fit d'as- sez bonnes études pour mériter d'être chargé, fort jeune, de diriger l'édu- cation des fils du duc de Montrose, qu'il accompagna dans leurs voyages. S'étant appliqué à perdre son accent écossais, il changea son nom de Malloch, en celui de Mallet, prit le ton du grand monde, et ne voulut plus entendre parler de sa famille ni de son pays. Mais s'il méprisait ses compatriotes, ceux-ci le lui rendaient amplement; et l'on a dit de lui qu'il était le seul Écossais dont les *Ecossais ne disaient pas de bien*. A des talents littéraires assez médiocres il joignait un orgueil et des prétentions ridicules; et ses manières, bien qu'élé- gantes, avaient encore moins d'agré- ment que de fatuité. Il publia en 1724, la Ballade de *Guillaume et Margue- rite*, qui a été traduite en vers la- tins par Vincent Bourne; en 1728, le poème intitulé *l'Excursion*, où il

imite le style de Thompson, avec assez de bonheur; en 1733, un autre poème, *On verbal criticism* (sur la critique littéraire), bien inférieur au précédent; et une vie de Bacon, imprimée d'abord à la tête d'une édition des œuvres de ce philosophe célèbre, en 1740, et séparément en 1 vol. in-8°. Cette vie de Bacon a été traduite deux fois en français, l'une publiée en 1755, 1 vol. in-8°, trad. très-inexacte (par Pouillot). Mallet donna en outre plusieurs pièces de théâtre, qui furent représentées au théâtre de Drurylane, mais avec peu de succès. Thompson, auteur des *Saisons*, s'associa à lui pour la composition d'*Alfred*, tragédie. Les protecteurs qu'il avait acquis dans le monde, firent plus pour sa fortune que ses talents et ses ouvrages. Quand le prince de Galles, père de George III, séparé de la cour, offrit sa protection aux gens de lettres dans la vue d'accroître sa popularité, Mallet devint son sous-secrétaire, avec une pension de 200 livres sterling. Il fut chargé, en 1763, de tenir le registre des navires dans le port de Londres; et il obtint une pension considérable pour un pamphlet qu'il avait écrit sous la signature de l'*Homme impartial* (*Plain man*), contre l'amiral Byng, victime désignée alors à la vengeance publique. Mallet mourut le 21 avril 1765: ses ouvrages ont été recueillis en 3 vol. in-12, en 1769. On n'y remarque presque rien qui s'élève au-dessus de la médiocrité; on y trouve, outre les productions déjà mentionnées, *Amyntor* et *Theodora*, ou l'*Ermite*, poème en 2 chants, auquel Johnson n'a reproché autre chose que d'être écrit en vers blancs. Nous en avons une traduction française suivie de celle de l'*Excursion*, (par M.

l'Écuy), Paris, 1798, 3 v. fig.; et une par M. Ph. de publiée en 1809, dans un de *Nouvelles et pièces div* a remarqué, que, dans sa v con, Mallet a passé avec une légèreté sur ce qui a rapp science, omission inexcusa la vie d'un homme qui a tro la science la plus belle par gloire. Comme il avait, quelq après, entrepris d'écrire duc de Marlborough, Warb malignement qu'il était à que l'auteur n'oubliait que rough était général, comm oublié que Bacon était phi. Mais Mallet sut eluder ce reproche d'une manière dig il avait en effet été chargé chesse d'écrire, conjointen Glover, la vie du duc s sous la condition de n'y p de vers. Glover ayant dit-0 gné ce travail, Mallet p l'exécuter seul: cependant avoir été long temps fort o moins à ce qu'il disait, il m laisser une seule ligne de l' pour lequel il avait touche de mille livres sterling d chesse, et une pension de. Les pièces de théâtre de Da sont: I. *Eurydice*, 1731. *tapha*, 1739. III. *Alfre* conjointement avec Thon refit seul cette tragédie, et au théâtre en 1751, mais grand succès. IV. *Britanni V. Elvire*, 1763. C'est à M le lord Bolingbroke laissa priété de ses ouvrages, blia en 1753-54, en 5 v Jounson raconte que Pop dant un jour à Mallet ce qu de nouveau en littérature lui répondit que l'ouvrag

t était un certain *Essai sur la poésie* (publié d'abord sans nom d'auteur), sur lequel il avait par d jeté les yeux ; mais que repar l'ineptie de l'auteur qui n'appréhendait pas plus l'art d'écrire son sujet, il s'était hâté de fermer le livre. Pope, ajoute Johnson, pour punir sa présomption, lui déda aussitôt l'anonyme. Mallet avait autrefois uni d'amitié avec Pope et était pour lui faire sa cour qu'il composa son poème sur la critique. — Sa fille, mariée à un seigneur italien nommé Gilecia, a donné le titre de Drurylane, une tragédie intitulée *Almida*. L.

MALLET (FÉDÉRIC), d'une famille originaire de France et réfugié en Suède, professa long-temps les mathématiques à Upsal, où il les étudia lui-même sous le sage Samuel Klingenshiern. La socié cosmographique d'Upsal le poussa à composer la partie astronomique de la description générale de la terre, qu'elle s'était proposée de publier en suédois, et dont la partie géographique avait été confiée au célèbre Strömman. Le travail de Mallet obtint un grand succès ; et quoiqu'il ait été composé depuis les progrès qu'ont fait les sciences mathématiques et physiques, et les découvertes astronomiques, il peut encore être consulté avec fruit. Mallet a publié de plus, de 1752 à 1774, un grand nombre de dissertations en latin et en suédois. Il était membre de l'académie des sciences de Stockholm et de la société royale d'Upsal.

C.—AU.

MALLET (JACQUES-ANDRÉ), des bons astronomes du second ordre dans le dix-huitième siècle, vint à Genève en 1740. Un accident grave qu'il éprouva dans son

enfance (1), et dont les suites ont abrégé ses jours, augmenta son penchant naturel pour une vie retirée et studieuse. Après avoir reçu une première éducation fort soignée, et fait quelques progrès dans l'étude des lettres, son goût pour les sciences exactes ne tarda pas à éclater. Aussi, quoique fort jeune encore, et grâce aux savantes directions de son compatriote Lesage, se trouva-t-il en état de se présenter, à Bâle, aux leçons de l'illustre Daniel Bernoulli, qui l'admit promptement dans son intimité, le compta toujours au nombre de ses élèves favoris, et l'honora de sa correspondance tant qu'il vécut. Mallet, de retour dans sa patrie vers 1763, en partit l'année suivante pour voyager en France et en Angleterre. Ce fut alors que son goût pour l'astronomie en particulier se développa vivement. Il forma d'étroites relations à Londres avec les astronomes Bevis et Maskelyne ; et à Paris, avec Messier, mais surtout avec Lalande, auquel il fournit d'excellentes critiques sur les deux premières éditions de son *Astronomie*, et pour lequel, à différentes reprises, il calcula plusieurs *Tables* insérées dans divers *Recueils* et dans la *Connaissance des Temps*. Lors du fameux passage de Vénus sur le disque du Soleil, en 1769, Lalande le fit agréer par Catherine II et par l'académie de Pétersbourg, comme l'un des astronomes chargés de se rendre sur divers points du vaste empire russe pour déterminer exactement, dans les lieux les plus favorables, les circonstances de ce phénomène important qui devait enfin nous révéler la véritable distance

(1) Un domestique laissa tomber sur lui un vase rempli d'eau bouillante : il en éprouva l'effet, et en porta longtemps.

du soleil. Le poste qui lui fut assigné fut la ville de Ponoï, dans la Laponie russe, au bord de la mer Blanche. Mais les nuages ne lui laissèrent voir que l'entrée de la planète, et son observation ne put avoir un grand prix. Pictet (J. - I.), autre savant genevois (devenu depuis son beau-frère, et qui mourut en 1781), fut encore moins heureux à Oumba, en Sibérie, où il avait été envoyé dans le même but. Mallet rendit d'ailleurs utile ce pénible voyage, par un grand nombre d'observations de physique et de météorologie, et surtout par deux déterminations fort exactes de la longueur du pendule à secondes, à Pétersbourg et à Ponoï, dont les résultats ont mérité la distinction de figurer au nombre des éléments du calcul de l'ellipticité de la terre. (V. la *Mécanique céleste*, tom. II, pag. 147 et suiv.) Revenu à Genève en 1770, ses concitoyens le firent entrer dans le grand-conseil de la république, et dans leur académie, où ils fondèrent pour lui une chaire d'astronomie. Il obtint en même temps la permission de bâtir un observatoire sur l'un des bastions de l'enceinte de la ville; et dès que l'édifice fut terminé, il y plaça, encore à ses frais, une collection d'instruments, très-bons pour cette époque. L'usage qu'il en fit se trouva bientôt signalé par d'utiles observations, fréquemment envoyées aux principales académies savantes; il était aidé dans ce travail par deux de ses élèves qui ont acquis une juste célébrité, J. Trembley, savant géomètre, mort en 1811, et M. A. Pictet, professeur de physique à Genève: lui-même en calculait les résultats avec soin. Les troubles de sa patrie engagèrent Mallet, en 1782, à se retirer à la campagne: il y trans-

porta ses instruments; et c'est l'observatoire d'Avully, à sud-ouest de Genève, que se firent datés depuis lors. nouveau séjour, l'agriculture naturelle occupèrent ses moments que lui laissait l'observation: il y avait fait, entre autres observations suivies et exactes sur les abeilles, et sur la culture de différentes espèces de froment. À son décès, ses manuscrits, égarés, et l'on doit en regretter la perte, car c'était un observateur génieux et exact. Il mourut le 1^{er} janvier 1790, sans avoir eu le temps de rassembler ses instruments, acquis par souscription, et qui furent replacés dans la même situation. Mallet était d'un caractère singulièrement simple et aimable, d'un esprit profond et inventif, de connaissances étendues, et d'une adresse remarquable: si un penchant d'ordre ne l'eût entraîné de préférence vers les sciences de calcul et de construction, l'art de construire les machines aurait eu très-probablement en lui un habile ingénieur. Il fut successivement associé à l'académie impériale de Pétersbourg, membre de la société de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris: dans divers concours, relatifs à des questions de mécanique, il obtint plus d'un succès. Sans avoir d'ouvrage en forme, il a laissé beaucoup de témoignages de son activité et de son talent dans les *Mémoires* sur les probabilités de la mécanique et l'astronomie, trouvés dans les recueils des *étrangers*, à l'académie de Paris, les *Commentaires* de Pétersbourg, les *Transactions philosophiques*, les *Acta helvetica*, le *Recueil*,

mes, de Jean Bernoulli, etc. (qu'on croit de Lalande) inséré dans le *Guide astronomique* pour 1791. V. l'*Hist. litt. de* (III, 146), et le *Nécrolog.* ichtegroll pour 1790, I, 119.

M—E.

MALLET (PAUL-HENRI), historien estimable, naquit à Genève, d'une famille remarquable par un grand nombre d'hommes de son nom qu'elle a produits. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il se chargea, en 1752, d'une éducation particulière le comte de Calenberg, et nommé, en 1752, professeur de belles-lettres à l'académie de Hanovre, place qu'occupait auparavant La Beaumelle, et dont il exerça les fonctions d'une manière distinguée; mais la langue française n'étant alors peu cultivée en Danemark, Mallet se trouva quelquefois auditeurs. Il employa ses loisirs à étudier les langues des ancêtres du nord, et à faire des recherches sur leur histoire, presque inconnue même dans le pays qu'ils habitaient. L'accueil que ce travail des savants, attira sur lui l'attention du roi, qui le choisit pour donner au prince royal (Christian VII), des leçons de grec et de belles-lettres françaises. L'éducation de ce prince ter-

Mallet obtint la permission de retourner à Genève, en 1764. Nommé professeur d'histoire à l'académie de cette ville, il exerça les fonctions avec beaucoup de succès, et il devint, en 1764, membre du conseil des deux-cents. Le landgrave de Hesse-Cassel, qui venait à même d'apprécier les talents de Mallet, le nomma résident des républiques de Berne

et de Genève. Après avoir refusé l'offre de la czarine, qui l'appela à Pétersbourg, pour lui confier l'éducation du comte du Nord (depuis Paul I^{er}), il ne put résister aux instances du lord Mount-Stuart, fils du lord Bute, qui avait suivi ses leçons à Genève: il entreprit avec ce jeune seigneur le voyage d'Italie, et consentit à l'accompagner ensuite en Angleterre, où il fut présenté à la famille royale. La reine voulut être mise par lui au courant des nouvelles littéraires du continent; et elle en fit son correspondant à ce titre, le chargeant en même temps d'écrire l'histoire de la maison de Brunswick. Le landgrave de Hesse lui témoigna aussi le désir de le voir à Cassel: c'était, comme le disait plaisamment Mallet, pour lui faire prendre mesure d'une histoire de Hesse. Il parcourut alors l'Allemagne, visita de nouveau Copenhague, repassa, en 1766, à Cassel, et s'arrêta quelque temps à Paris. Pendant son séjour à Rome, il avait découvert la suite chronologique des évêques d'Islande, que l'on croyait perdue; il l'envoya à Langebeck, qui l'inséra dans le III^e volume des *Scriptores rerum dani-carum mediæ ævi*. (V. LANGE-BECK, XXIII, 356.) Satisfait d'une fortune médiocre, fruit de son travail, Mallet coulait, dans sa patrie, des jours paisibles qu'il partageait entre l'étude et la société de quelques amis, quand toutes ses épargnes lui furent enlevées par la révolution de Genève, dans laquelle il embrassa le parti aristocratique avec une grande chaleur. Il fut contraint, en 1792, de chercher la sûreté et le repos à Rolle, au pays de Vaud; et il ne rentra dans sa terre natale qu'en 1801. Par suite des événements de la guerre, les pensions qu'il recevait de la reine d'An-

gleterre et du landgrave de Hesse cessèrent d'être payées : le gouvernement français en fut instruit, et lui accorda une pension; mais Mallet n'en jouit pas long-temps, et mourut d'un attaque de paralysie, à Genève, le 8 février 1807. A des connaissances très-variées, Mallet joignait des qualités solides qui lui méritèrent beaucoup d'amis. Il était associé de l'académie des inscriptions de France depuis 1763, et membre des académies d'Upsal, de Lyon, de Cassel, et de l'académie celtique. On a de lui : I. *Introduction à l'histoire de Danemark, où l'on traite de la religion, des mœurs, des lois et des usages des anciens Danois*, Copenhague, 1755-56, 2 parties in-4°.; trad. en danois, 1756, in-4°, et en anglais, Londres, 1770, 2 vol. in-4°.: la seconde partie est intitulée, *Monuments de la mythologie et de la poésie des Celtes*, et particulièrement des anciens Scandinaves, etc. Elle a été réimprimée avec quelques changements, Genève, 1787, 2 vol. in-12; et le second volume se trouve quelquefois séparément, sous le titre d'*Edda*. (Le mot *edda* signifie, en ancien gothique, l'aïeule.) Ces poésies, dont Mallet a donné la seule traduction française qui ait été imprimée (1), avec des notes explicatives, doivent leur conservation à Snoro-Sturleson, et avaient été publiées en latin, dans le dix-septième siècle, par P. J. Resenius. (V. ce nom.) II. *Histoire de Danemark* (depuis Gormund qui monta sur le trône en 714, jusqu'en l'an 1699), Copenhague, 1758-65-

77, 3 vol. in-4°, édition or dont on trouve rarement des plaires complets; la deuxième est augmentée d'un suppl qui va jusqu'à l'an 1720: Genève, 1788, 9 vol. in-4°, augmentée et continuée jusqu'en 1773; mais elle est moins bien primée, de sorte que les ar donnent la préférence à la première édition. Cette histoire de Danemark est très-supérieure à celles qui existent en danois (car celle de Deshayes la seule que l'on eût en France était la plus mauvaise de toutes) écrite d'un style simple et facile, avec beaucoup d'impartialité, a été traduite en allemand, en français, en anglais, en espagnol, en italien, en russe. L'auteur en a lui-même un *Abrégé*, Copenhague, 1760, in-8°. III. *De la foi et du gouvernement de Suède, avec quelques pièces originales, et les lois fondamentales et publiques de ce royaume*, Copenhague, 1756, in-8°. IV. *Histoire de la maison de Hesse*, 1766-83, 10 vol. in-8°. V. *Histoire de la maison de Brunswick*, 1767-83, 4 vol. in-8°. Ces deux ouvrages sont traduits en français. VI. *Des intérêts et des droits d'un républicain, par un citoyen de Raguse*, Iverdun, 1770. VII. *Histoire de la maison de Mecklenbourg*, tome 1, Schwerin, 1796, 1 vol. in-8°. Elle ne s'étend que jusqu'à l'an 1700, la suite n'a point paru. VIII. *Des Suisses ou Helvétiques*, (1783), 4 vol. in-8°. Ce n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de Muller, dont Mallet d'abord proposa de donner la traduction (V. Jean de Murard). Mais il le continua jusqu'à l'an 1803. Ce livre est fort intéressant. IX. *Histoire de la Lig*

(1) Celle de Keralio est en manuscrit. (V. l'article KERALIO.) XXII. 316, dans lequel on a, par inadvertance, attribué à L. F. G. de Keralio, le titre de gouverneur du prince de Parme, qui appartient à son frère aîné.

, ibid., 1805, in-8°. C'est un récit qu'un : dissertation ; ar, regrettant de n'y avoir davantage les hommes en l'appelaient une *histoire* au- dont le premier héros était le Lubeck. On voit dans cet la puissance à laquelle peut , avec de bonnes lois, un pauvre et sans agriculture. travaillé au *Mercur* da- puis le mois de mars 1753, mois d'août de la même Du lui doit encore : *Mé- sur la littérature du Nord*, que, 1759-60, 6 vol. in- la traduction du *Voyage* . Coxe en Pologne, Rus- de et Danemark, Genève, n-4°, ou 4 vol. in-8°, *Voyage* qu'il avait fait en , morceau plein d'intérêt ; nouvelle édition augmentée *onnaire de la Suisse*, par er, Genève, 1788, 3 vol. in- . *De la vie et des écrits de allet*, par J. C. L. Simonde- i, Genève, 1807, in-8°. g.) W—s.

LET-PREVOST (HENRI), é du précédent, né à Genève ore 1727, et mort dans la ille, en février 1811, se inclination dès sa jeunesse des sciences, et principa- la géographie. Il publia, en ne *Carte des environs de* et des frontières des pays sur une assez grande échelle, able par son exactitude. années après, le gouver- le Berne, voulant faire lever e du pays de Vaud, qui fai- s partie de ce canton, confia i à Mallet, qui s'en acquitta ère à mériter l'entière ap- n de la régence de Berne,

et l'estime des connaisseurs. Cette *Carte de la Suisse romande*, en 4 grandes feuilles, parut en 1761 et 1762, gravée comme la précédente, par Guill. Delahaye. Mallet mit au jour, en 1798, une *Carte générale de la Suisse*, telle qu'elle était à cette époque, c'est-à-dire, divisée en dix-huit cantons. Toujours animé du désir de se rendre utile, quoique ses connaissances en littérature et son esprit agréable lui eussent permis de se livrer à des travaux moins sérieux, Mallet publia un *Manuel météorologique*, ou *Répertoire général des mesures, poids et monnaies, des différents peuples modernes et de quelques anciens, comparées à celles de France*, 1802, in-4°. de 80 pag. C'est encore aujourd'hui l'un des meilleurs manuels que nous ayons en ce genre : il est plus ample que celui de Soulet, rangé dans un ordre plus commode ; et il a sur celui de Pouchet, l'avantage d'être établi sur le mètre définitif. Ses évaluations laisseraient peu à désirer, si l'auteur leur eût donné la précision d'une décimale de plus, et s'il eût indiqué à chacune l'autorité sur laquelle il s'appuie. Mallet fit imprimer, en 1807, une *Description de Genève ancienne et moderne, suivie de l'ascension de M. de Saussure, sur la cime du Mont-Blanc*, Genève, 1807, in-12 ; on y trouve ce même esprit d'ordre et d'exactitude que l'auteur portait partout, et des détails très-vrais sur cette ville intéressante. L'amour des sciences, et l'habitude du travail, se soutinrent chez lui jusqu'à la fin de sa vie ; et dans sa 84^e. année, il s'occupait encore assiduellement de recherches géographiques et mathématiques, sans que ces travaux sérieux lui fissent rien perdre

de l'agrément de son esprit et de la douceur de son caractère.

M—N—D.

MALLET-DUPAN (JACQUES), parent des précédents, naquit à Genève, en 1749, et perdit son père dès l'âge de dix ans. Son éducation, quoique très-soignée, ne put rien changer à l'esprit d'indépendance qu'il conserva toute sa vie : incapable de s'assujétir aux heures des leçons, il travaillait chez lui ; et à l'approche des examens, il regagnait promptement le temps perdu. Voltaire était à cette époque l'oracle de la littérature ; quiconque était animé de quelque amour des lettres, ne pouvait résister au désir de voir cet homme célèbre, et de lui être présenté : à vingt trois ans, le jeune Mallet eut cet avantage si recherché ; Voltaire l'accueillit avec quelque distinction. L'ayant entendu parler avec une certaine profondeur sur des objets élevés, il desira l'attacher à la secte des philosophes du jour. « Mais quoique caressé par cet » homme illustre, Mallet-Dupan qui » avait des principes religieux, et » qui de plus, ainsi que nous l'avons » dit, était né avec l'esprit d'indépendance, ne voulut point prendre » parti dans cette association anti-chrétienne. » Voltaire ne s'intéressa pas moins à lui : comme à cette époque les princes et les grands s'adressaient au seigneur de Ferney, pour tout ce qui avait trait aux lettres et à l'enseignement, et que le landgrave de Hesse-Cassel lui avait demandé un professeur de littérature française, il lui fit agréer Mallet-Dupan, alors âgé de 25 ans. Mallet n'occupa cette chaire que quelques mois, pendant lesquels il publia un *Discours de l'influence de la philosophie sur les lettres* : il remercia le

prince et prit congé de lui. La tude des cours et les chaînes qu'il en écrivit à Voltaire, qui n'estima que davantage, mais qu'il tenta plus rien en sa faveur. Tous ceux qui avaient alors réputation, et qui pouvaient pour Mallet-Dupan un objet de lation, paraissait le fameux *Lit* ses écrits, ses *Annales politiques* tout, fixèrent l'attention du jeune homme : la liberté, la censure, les me, qui signalaient les productions de l'avocat français, leur donna la plus grande vogue ; Mallet-Dupan alla trouver Linguet à Londres les mauvaises affaires que cet homme avait en France, l'avaient fait. Il se proposa pour être associé à la rédaction des *Annales*, et fut accepté ; mais cette société ne dura pas longtemps. Linguet était d'un caractère difficile, d'une morale relâchée, et la contradiction et les paradoxes qui pouvaient lui fournir des articles saillants : Mallet-Dupan bientôt en lui qu'un sophiste au parti qui savait le gagner ne pouvait plaire. Cependant Linguet avait été mis à la Bastille en septembre 1782. Mallet-Dupan imagina de continuer à Genève les *Annales politiques*, le titre de *Mémoires historiques et littéraires sur le présent de l'Europe* ; mais il publia que cinq volumes ; il prit pour épigraphe : *Nec timere, nec temere*. Quelque mérite que méritât cet ouvrage, le succès en fut nul ; et Linguet étant sorti de la Bastille, en 1782, Mallet-Dupan crut devoir renoncer à cette entreprise. Il fut alors qu'il publia son écrit *dernière révolution de Genève* : il mécontenta en même temps deux partis. Le séjour de cette

plus tenable pour lui, il se rendit à Paris, où il arriva précédé d'une réputation d'un publiciste insouciant d'écrire sur des ma-
 olitiques. Il avait traité avec
 re Pankoucke de l'entreprise
 ivrage périodique, sous le
Journal historique et po-
le Genève, dont il obtint le
 e. Le premier numéro parut
 ier 1783 : ce fut l'origine du
Journal politique, dont le succès
 prodigieux, qu'il a été tiré
 de vingt-mille exemplaires.
Journal historique et politique
 que dans l'histoire des feuilles
 es françaises; Mallet y in-
 it ces recherches statistiques
 onsiderations diplomatiques,
 absence avait tenu nos jour-
 une grande distance de ceux
 eleterre et même de l'Alle-
 Sans être aussi libre que les
res historiques et politiques,
les Annales, le *Journal his-*
 montra un caractère d'in-
 ance, qui en assura le succès.
 rnal changea de forme en
 Pankoucke acquit alors le
 e du *Mercure de France*: il
 ut une partie politique, sous
 : de *Journal historique et*
re, rédigée par Mallet-Dupan;
 le *Journal politique* de Genève
 a titre plus général, avec les
 doctrines, et le même esprit.
 vait dès-lors prévoir le système
 vrait l'auteur, dans les ques-
 i les intérêts des princes et
 uples seraient opposés. Mal-
 goût pour l'indépendance et
 té, et peut-être à cause de ce
 se montrait disposé à soute-
 premiers: né dans une répu-
 il avait pris en aversion les
 ntes auxquelles la liberté in-
 elle y est trop souvent ex-

posée; et la monarchie régulière,
 appuyée sur les lois et sur l'autorité
 d'une aristocratie tempérée, lui pa-
 raissait le gouvernement le plus de-
 sirable; il le défendit avec une cons-
 tance et une fermeté qui ne se
 sont jamais démenties. Lors des
 troubles de la Hollande, suivis, en
 1787, de l'invasion de ce pays par
 les Prussiens (V. BAUNSWICK, VI,
 150), la France ayant essayé de
 soutenir le parti patriotique contre
 la maison d'Orange, Mallet-Dupan
 fit, dans le *Journal politique*, un ar-
 ticle contre le ministère, et démon-
 tra le danger de favoriser cette insur-
 rection, après que la même faute
 avait été faite en Amérique. M. de
 Vergennes, à la censure de qui le
 travail de Mallet-Dupan était subor-
 donné, arrêta l'article, en fit rédi-
 ger un contraire, et le lui envoya
 avec injonction de l'insérer dans son
 Numéro. Mallet court aussitôt à Ver-
 sailles, va trouver le ministre: « M. le
 » comte, lui dit-il, l'injonction que
 » j'ai reçue de vous est, en d'autres
 » termes, l'ordre de vous rapporter
 » le privilège que je tiens de votre
 » bienveillance; le voilà: je n'écris
 » point contre ma conscience. »
 Frappé de cette résolution, Ver-
 gennes saisit la main de Mallet, en
 lui disant: « Je ne reprends point ce
 » que j'ai si bien placé; je sacri-
 » fierai mon article, vous sacrifierez
 » le vôtre, et nous resterons amis. »
 Ainsi finit cette altercation, d'une
 manière aussi honorable pour le mi-
 nistre que pour l'écrivain. Ce ne fut
 pas la seule qu'essuya notre publi-
 ciste, tant que dura la censure: son
 caractère inflexible, l'opiniâtreté de
 ses opinions, l'importance un peu
 exagérée qu'il mettait à certaines
 doctrines, comme s'il y en avait sans
 obscurité et sans exceptions, ren-

daient sa position difficile ; mais la révolution vint le débarrasser des entraves ministérielles : le 14 juillet 1789, il déclara que, désormais affranchi du joug de la censure, il donnerait plus de liberté et de développement à ses principes et aux faits qu'il aurait à exposer. Pankoucke attacha, dans le même temps, des hommes de lettres d'un grand nom à la partie littéraire de cet ouvrage, tels que Marmontel, Champfort et Laharpe. Mallet eut à lui seul la partie politique. Jusqu'au 6 octobre 1789, la rédaction du *Mercur politique* fut assez facile. Cependant, dès le mois de juillet, son rédacteur avait reçu des invitations assez fortes d'écrire dans le sens de la révolution ; c'était bien mal le connaître : loin de se rendre à de pareilles injonctions, il blâma plus énergiquement les meurtres du 14 juillet (F. LAUNEY) ; et après les attentats du 6 octobre, il s'exprima avec tant de force, que dès-lors il fut regardé comme un des plus grands ennemis de la révolution. Lors de l'évasion de la famille royale, le 21 juin 1791, on fit chez lui une visite domiciliaire : on enleva tous ses papiers ; et ce ne fut que quinze jours plus tard, qu'il put reprendre la rédaction de son journal, dans laquelle l'auteur de cet article l'avait suppléé. Il continua d'y attaquer avec vigueur les excès de la démocratie ; et s'il s'attirait de nombreux ennemis, son courage lui gagnait aussi des partisans et des amis zélés, tels que Montmorin, Bertrand de Moleville, Malouet, etc. Le roi partageait cette estime, et le regardait comme un homme capable de le servir dans ses projets les plus importants. Dès que la guerre eut éclaté, ce prince en craignit les résultats ;

et voulant les prévenir avant qu'il en fût en lui, il confia au p genevois une mission aussi tante que délicate : ce fut d'près du roi de Prusse et de leur, afin de les engager offensivement qu'à la dernière, et à faire précéder trée en France d'un manifestant qu'ils n'avaient l'intention s'opposer aux désordres, de l'union et la paix dans le ro sans s'immiscer dans le gouvernement. On peut voir le détail mission, qui n'eut aucun dans le tome VIII de l'*Histoire révolution*, par Bertrand-Mallet Dupan quitta Paris mai 1792, et il se rendit à fort, où l'empereur et le Prusse n'étaient attendus que la fin de juin ; ce qui lui eut temps de remplir la partie mandat qui avait rapport à ces, frères de Louis XVI trouvaient à Coblenz. Mais nements se pressèrent bientôt d'activité, ils prirent rectio si contraire à ses tions, qu'il fut obligé d'y re et que, ne pouvant plus re France, il se rendit à Gen il fut accueilli par sa famille ses compatriotes, avec tou pressement et la distinction ritaient son caractère et ses On n'y était pas sans quel quétudes ; la proximité de la l'invasion de la Savoie, les tions d'une partie des hab les intrigues des révolutionnaires craignent un bouleversement que les magistrats voulaient nir. Ils consultèrent leur triote, qui était aussi en relation avec les membres considérables du petit conseil

autres l'avoient le Striger, lach, de Spiez et Kirch- : fut par suite de ses avis stons de Berne et de Zurich et 1500 hommes à Genève, e défendre la ville avec la ide vigueur. Mais bientôt s choses ayant changé de e troupe quitta Genève par ention avec l'armée fran- let-Dupan s'embarqua ainsi mille, sur le bâtiment qui a l'état-major suisse à Co- nois de novembre 1792. Au s de l'année suivante, lors- ée autrichienne ouvrit une mpagne dans les Pays-Bas, it à Bruxelles, où il publia *dérations sur la révolution ce, et sur les causes qui nent*. Ce fut aussi dans : qu'il se lia avec sir John ion, ancien gouverneur des entales, qui jouissait de la 'de l'empereur, du roi de t de l'archiduc Charles. rasion des Français, il se Berne, où il avait des amis dans le gouvernement, et uva plus de facilités qu'a s, pour entretenir des rela- e Paris. La Suisse était à que le théâtre de beaucoup es, et le centre de toutes les ndances anti-révolution- C'était d'ailleurs un point i pouvait observer tous les ents de l'Europe. Tous les voulurent y avoir un cor- int; et Mallet fut bientôt d'envoyer à Vienne et à résultat de ses observations. pour cela en correspondance de Colloredo et M. de Har- . M. Trevor, ministre d'An- auprès du roi de Sardaigne, fréquemment communiqué les

lettres qu'il recevait de Mallet-Dupan, an comte Rodrigue de Souza (depuis ministre à la cour du Brésil), ce dernier lui demanda, au nom de son souverain, de le mettre en relation avec son ami. Cette dernière correspondance avec M. de Souza, devint bientôt une correspondance d'amitié et de confiance, autant qu'une correspondance politique. En quittant la France, Mallet-Dupan avait perdu sa fortune littéraire. Son mobilier, ses effets, sa bibliothèque, avaient été pillés à l'époque du *dir souit* : il perdit le *Mercure poli- tique*, qui lui valait douze mille livres de traitement, et tous les agréments et les avantages que la célébrité et le talent peuvent donner aux hommes de lettres dans une grande capitale. Il ne possédait aucun bien; et après tous les grands intérêts dont il avait été chargé, les missions, les conseils, les projets, auxquels il avait été appelé par les souverains, il ne lui restait qu'une grande considération et peu de profit. Il avait une famille à soutenir : il était donc d'une absolue nécessité qu'il se fit une ressource de sa plume. Il avait marqué une grande opposition aux négociations qui furent entamées pour la paix de Bâle, en 1795; et cette opposition lui avait fait perdre la correspondance de la cour de Berlin, et avait affaibli son intervention dans les affaires diplomatiques qui, d'ailleurs, avaient alors pris un autre caractère que pendant les hostilités ouvertes : cela n'empêcha pas qu'au mois de juin 1795, le comte de Sainte-Aldégonde, qui avait long-temps entretenu des correspondances avec Mallet-Dupan, ne fût chargé par les princes français de se rendre à Constance, pour y conférer avec lui. Peu de temps après, il entra en correspon-

ide, et qu'il les désa-
 Malleville est l'éditeur
 de *lettres d'amour*
 in-8°.), dans lequel il
 au coup de lui. Il a tra-
 en de Luc Asseriuo,
 aris, 1641, 2 vol. in-
 rinde, ibid., 1646, in-
 ble qu'il ait eu part à la
Mémoires de Bassom-
 l n'en est pas l'éditeur,
 dit dans le *Diction-*
el, puisque cet ouvrage
 our la première fois,
 c'est-à-dire, seize ans
 t. M. Barbier a distin-
du Dictionnaire des
 Malleville, secrétaire
 Bassompierre, de Mal-
 imicien; c'est une inat-
 ne relève que parce
 ait induire en erreur les
 quelques nouvelles com-

W—s.

ROT (BERNARD DE),
 ogue du XVIII^e. siècle,
 d'origine, selon quel-
 Né d'une famille dis-
 signait aux dispositions
 idées pour l'étude, le
 sirs de la table, et une
 sive. Il embrassa l'état
 , et obtint la dignité
 chapitre de Munster.
 mpérament fort et ro-
 ait les jours à se diver-
 mis, donnant à l'étude
 e partie de la nuit; et
 était si heureuse, qu'il
 n de ce qu'il avait lu. Il
 accessivement aux évé-
 ourget de Minden: mais
 insurmontables l'em-
 en prendre possession.
 que de Munster étant
 50, Mallinkrot se mit
 pour lui succéder; mais

les chanoines qui le redoutaient réu-
 nirent leurs suffrages sur Christo-
 phe Bernard de Galen, son neveu,
 trésorier du chapitre. Mallinkrot
 ne négligea rien pour faire annuler
 cette élection, prétendant qu'elle était
 contraire aux canons, par la raison
 que Christophé de Galen était fils
 d'un homicide. Le nouvel évêque le
 cita devant les tribunaux pour l'o-
 bliger à se rétracter, et, sur son refus
 d'y comparaître, séquestra ses reve-
 nus, et le suspendit de ses fonctions.
 Mallinkrot continua de répandre
 contre l'évêque les propos les plus
 odieux; et alla siéger au chœur, mal-
 gré les censures lancées contre lui.
 L'évêque ayant voulu le faire arrêter
 pour mettre fin à ces désordres, le
 peuple prit la défense de Mallinkrot,
 et le porta en triomphe dans les
 rues: celui-ci jugea cependant à
 propos de se retirer dans le comté
 de la Mark, où il demeura deux ans
 assez tranquillement; mais au bout
 de ce temps, comme il se disposait à
 revenir à Munster, il fut arrêté, la
 veille de la fête de saint Jacques,
 1657, et enfermé dans le château
 d'Ottenstein. Il y mourut subite-
 ment, le 7 mars 1664. On a de lui:
 I. *De naturâ et usu litterarum*,
cum notis, Munster, 1638, in-8°.,
 ibid., 1642, in-4°. II. *De ortu ac*
progressu artis typographicæ, Co-
 logne, 1639 ou 1640, in-4°.; réim-
 primé dans les *Monumenta typo-*
graphica, de Wolf, tome 1^{re}, p.
 547. Mallinkrot est le premier qui
 ait traité judicieusement l'histoire
 de l'imprimerie. Il démontre que
 Maïence est le berceau de cet art, et
 croit que Fust doit en être regardé
 comme le véritable inventeur. III.
De archicancellariis et cancellariis
S. R. imperii, etc., Munster, 1640,
 in-4°.; Iéna, 1666, ibid., 1715,

n'ayant pu le soutenir, jambes en tombant. et l'ite chute, l'an 1060. composé quelques ou-
*ignis planetarum. —
rum dogmatibus. —*
d. W—s.

MATI (JULES), poète de la fin du seizième siècle, ville de la Polesine d'une famille noble, est resté inconnu aux bibliographes exacts, quoiqu'il ait écrit deux tragédies et une épique, dont notre grand public ne se souvient plus. Il est vrai que ses poèmes de Malmignati sont médiocres : mais tant d'autres littérateurs ont produit des productions moins estimées, ne sont pas plus estimées tirées de l'obscurité des bibliothèques italiennes, qu'on ne se surprendrait à trouver toutes leurs recherches. On ne sait de cet écrivain que quelques particularités, propres à ses ouvrages ; car on n'a aucune occasion d'en faire lecture, et de ses talents, on a une très-haute idée, et les hommes médiocres.

I. *Il Clorindo*, tragédie, Venise, 1604, in-8° ; 1630 in-12. II. *L'Orlando*, ibid. 1620, in-8° ; 1630, in-12. III. Plusieurs autres poèmes, comiques et satiriques, l'on ne connaît que par le rapporte lui-même les poèmes *Enrico, overo Francia*, poème eroico, Venise, 1630. Ce poème est si rare qu'il n'y a quelques années qu'on n'en avait pas dans la bibliothèque du roi. L'autre est de Louis XIII, par lequel il n'existait pas dans la bibliothèque.

L'exemplaire que Villosion possédait de cet ouvrage : elle ne pouvait manquer d'offrir quelques nouveaux traits de la vanité de Malmignati ; mais il n'épargne les louanges, dans le corps du poème, ni à lui-même, ni aux principaux personnages de sa famille (1). Dans le xvi^e chant, l'enchanteur Merlin annonce, « qu'il » naîtra un jour un poète qui chantera la conquête et les exploits du roi de France, et qui, au son harmonieux de ses chants guerriers, attirera les Italiens et les Français confondus ensemble, et que ce poète s'appellera Jules Malmignati, » etc. » Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce livre, c'est qu'au vi^e chant, Henri IV est enlevé au ciel, et y voit les places destinées aux princes chrétiens, comme dans la *Henriade* il voit celles de ses plus illustres successeurs. Au chant xxii^e, St.-Louis engage le héros à embrasser la religion catholique ; et enfin le dénouement du poème de Malmignati est le même que celui de la *Henriade* de Voltaire, postérieure d'un siècle (La première édition de la *Henriade* française, parut en 1723, sous le titre de *La Ligue ou Henri le grand*). Villosion a publié une curieuse *Notice* sur cet ouvrage, dans le *Magasin Encyclopédique*, cinquième année, tom. 1^{er}. pag. 299.

W—s.

MALOET (PIERRE), médecin français, né à Clermont en Auvergne, reçu docteur de la faculté de médecine de Paris, en 1720, devint médecin de l'hôtel royal des Invalides, et membre de l'acadé-

(1) Barthélemi Malmignati fut député deux fois par la magnifique ville de Lendinara, pour féliciter Marc-Antoine Trevisano et François Venerio sur leur élection à la place de doge. Ses deux discours ont été imprimés à Venise, 1654. in-40.

mie royale des sciences, en 1725. C'est dans les Mémoires de cette société savante qu'il a rassemblé beaucoup d'observations intéressantes de médecine pratique. Il prit, dans un écrit intitulé, *Chirurgia non est medicina certior*, Paris, 1736, in-4°, une part active à la dispute qui s'était scandaleusement élevée touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie. Il mourut en 1742. — Son fils, Pierre-Louis-Marie MALOET, naquit à Paris, en 1730, et fut reçu docteur en médecine de la faculté de cette ville en 1752. Envoyé à Brest en 1758, pour combattre l'épidémie qui ravageait la marine française, il montra, dans cette circonstance, tant de zèle et de talent, qu'à son retour, en 1759, il fut nommé professeur de physiologie et de matière médicale à Paris, et médecin en chef de la Charité, où il ouvrit un cours de clinique. En 1773, il devint médecin de Mesdames de France, inspecteur des hôpitaux militaires du royaume, et conseiller du roi. Il accompagna Mesdames Adélaïde et Victoire, tantes de Louis XVI, à Rome, en 1791, fut porté sur la liste des émigrés, et perdit tous ses biens, qui furent vendus. Sa bibliothèque seule fut sauvée par le soin de ses amis, à la tête desquels on doit nommer le docteur Bergeret. Avant de rentrer dans sa patrie, il alla porter les secours de son art dans Gènes désolée par une funeste épidémie, dont il eut bientôt arrêté les progrès. Rentré en France, il n'y trouva plus de fortune; mais le chirurgien que nous venons de citer, s'empressa de lui céder son logement; et il reçut de ses confrères de Paris des marques du plus vif intérêt. Nommé l'un des quatre méde-

cins consultants de Buonaparte, il livrait encore avec zèle à de la médecine, lorsqu'il fit le 22 août 1810, d'une foudroyante, à laquelle il : On connaît de lui : I. Une tition assez curieuse : *Erasmus sua vox peculiaris*, 1757. L'Éloge, historique de Paris, 1776, in-8°.

MALOT (FRANÇOIS), 1 appelant, naquit au diocèse gres, en 1708, et fit ses études des jésuites de cette ville suite dans la communauté Barbe, à Paris. L'esprit que ce dernier établissement, provoqué sa destruction en 1791, fut obligé d'en sortir comme précepteur chez le le Mérat, de la chambre de L'éducation finie, il alla, se faire ordonner prêtre. Caylus, évêque d'Auxerre geait pas la signature du fi mais il ne se livra point tère. Il était d'une santé d aimait la retraite et l'étud cupa de la composition d écrits, dont le premier : un ouvrage sur les Psaumes n'en connaissons pas bien ment l'intitulé; peut-être e qui fut publié en 1754, sous *Les Psaumes de David, traduits françois selon l'hébreu, et pour tous les jours de la avec des antennes, hymnes*, à l'usage des laïcs, 12. Malot avait beaucoup criture sainte; mais il se suivi principalement pour dans ses recherches, les qu'on a nommés figuristes, on reproche d'abuser de pour autoriser des conjectures, et même des illu-

is son édition de la Bible en, ayant parlé avec peu de quelques-uns de ces in-, et ayant supposé, avec le des commentateurs, que la on des Juifs et ses suites être renvoyées à la fin du et au temps de l'Antechrist, combat. it dans sa *Dissertation sur l'époque du rappel des sur l'heureuse révolution opérée dans l'Eglise*, 1776, de 71 pages : il y soutient que l'expulsion des Juifs doit précéder beaucoup les temps de l'Antechrist. Rondet était un peu maltraité dans cette brochure; il se défendit dans sa longue *Dissertation*, 1778, de 708 pages. Il paraissait assez étrangers à ces questions, mais Malot lui répondit dans une édition revue et augmentée, *Dissertation*, 1779, in-12 de 306 pages, à laquelle il mit son nom. La première édition était anonyme, et y suit les idées de Malot sur la fin du monde; il alla encore dans un *Supplément à la Dissertation* l'année suivante, et où il se propose de fixer l'époque du rappel des Juifs à l'an 1849. Nous n'avons pas besoin de remarquer que les suppositions par lesquels il prétend fixer cette fixation, sont tout-à-fait fautes. Rondet, au lieu de se plaindre de l'avantage que lui donnait son adversaire par de si chimériques conjectures, voulut aussi faire sa part; et dans un *Supplément à la Dissertation ou Lettre à Eusebe*, in-12 de 704 pages, il annonce que l'Antechrist serait détruit en 30. C'était sans doute une supposition plaisante que de voir les commentateurs faire très-bien de leur ridicule des visions de leur siècle, dans le moment même

où ils s'aveuglaient sur les leurs. Malot répliqua par une *Suite et défense de la Dissertation sur l'époque du rappel des Juifs*, 1781, in-12 de 206 pages : il s'efforce d'y justifier ses supputations précédentes, et s'y déclare même pour un avènement intermédiaire de J.-C., dans lequel le Sauveur apparaîtra comme après la résurrection, sans cependant régner visiblement sur la terre. Malot prétendait échapper par-là au reproche de millénarisme; enfin il publia encore sur cette question une *Lettre de l'auteur de la Dissertation sur l'époque du rappel des Juifs à l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques*, 1782, in-12 de 66 pages. Cette lettre, datée du 10 juin de cette année, est une réponse aux *Nouvelles* qui avaient blâmé les calculs de Malot et l'annonce d'un avènement intermédiaire. A cette *Lettre*, le journaliste opposa deux articles assez Lien faits, dans ses feuilles des 30 octobre et 6 novembre 1782; et là finit cette controverse. On a encore de l'abbé Malot, un livre pour l'instruction de la religion sous ce titre : *De la nécessité d'une foi éclairée et de ses avantages*, 1784, in-16 de 238 pages. Cet auteur mourut à Paris, le 21 février 1785.

P—C—T.

MALOUET (PIERRE-VICTOR), ministre de la marine, et ami de Louis XVI, naquit à Riom, en 1740. « Privé de tous les avantages de la fortune (dit-il lui-même dans ses Mémoires manuscrits qu'il a laissés), mon éducation a été celle d'un collège de province. » Il fut élevé par les Oratoriens, et eut un moment, au sortir de l'enfance, la pensée d'entrer dans cette congrégation. Cependant ses goûts l'ayant bientôt détourné de cette carrière, il

suivit un cours de droit. La poésie était alors sa passion dominante. A seize ans, il débuta par une ode sur la prise de Mahon; elle fut suivie d'une autre, adressée au prince de Condé, sur ses victoires en Allemagne : toutes deux furent imprimées dans le temps. Bientôt après, il composa une tragédie et deux comédies, qu'il ne craignit pas de présenter aux comédiens français; mais, sur les observations de Lekain, il abandonna ce genre de littérature, et partit, à dix-huit ans, pour le Portugal, avec le titre de chancelier du consulat de Lisbonne; il était, en même temps, attaché à l'ambassade du comte de Merle, qui fut bientôt rappelé. Malouet revint avec lui, et, peu après, fut employé dans l'administration de l'armée du maréchal de Broglie. Il courut quelque danger à la bataille de Fillinghausen. A la paix de 1763, il entra au service de la marine: lorsqu'on tenta le malheureux essai d'une colonisation dans la Guiane, il fut envoyé à Rochefort, comme inspecteur des magasins des colonies, pour diriger les embarquements. Nommé sous-commissaire en 1767, il fut employé à Saint-Domingue; et, en 1768, il devint ordonnateur au Cap. Ce fut pendant ce voyage qu'il composa les *Quatre parties du jour à la mer*; morceau de poésie qui rappelle son premier penchant. Nommé commissaire en 1769, il séjourna encore cinq ans dans cette île, et commença, dès lors, à préparer les matériaux des Mémoires qu'il a publiés plus tard sur l'administration des colonies. A son retour (1774), Madame Adélaïde le fit nommer secrétaire de ses commandements. Peu de temps après, M. de Sartine l'envoya à Caïenne, pour reconnaître les moyens d'ac-

croître cette colonie, où il le temps de réaliser tout le qu'il avait conçu. Nommé ordo- nateur, il repassa en France, en 1775, la guerre s'étant déclarée dans le midi, il fut pris par un parti, conduit en Angleterre, et remis en liberté. En arrivant, il reçut du roi les témoignages les plus flatteurs de satisfaction. En 1780, il fut envoyé à Marseille, en qualité de commissaire pour la construction de l'arsenal, et l'emprunt de 10 millions fait aux Gênois. Après la révolution, il fut nommé intendant de la marine à Toulon. Ce port, où il resta huit années, et aux environs duquel il eut une part si active, rendit long-temps témoignage de son zèle et de son dévouement. Le liage de Riom l'élu député des électeurs de 1789; et une nouvelle s'ouvrit pour lui. Lors- qu'il prononça lors- que chargé par cette ville, de présenter des cahiers à l'assemblée du tiers-état, la sénéchaussée d'Auvergne dont il avait été le principal auteur, annonçait la ligne de conduite qu'il tiendrait. Dévoué tout-à-fait à la cause du trône et de la liberté, ne les séparant l'une de l'autre, et desirant établir en France un gouvernement peu-près semblable à celui d'Angleterre, il fut considéré, dès le commencement de la révolution, comme un des chefs du parti monarchique. Il donna le nom de *Monarchie* à l'ouverture des états-généraux, appuya les démarches tendant à obtenir la réunion des ordres, lorsque le tiers-état prétendit former en assemblée nationale, et jeta fortement une dénomination qui lui parut contraire à la conservation de la monarchie, et il

rité des représentants. L'admission de la constitution de 1791 pour le veto suspensif, sous le prétexte de tous ces moyens, fut l'un des *Droits de l'homme* des événements des 5 et 6 octobre, dont il se plaignit de ce que le décret excité contre plusieurs députés, particulièrement contre ceux qui avaient été l'objet d'injures, et il demanda une loi contre les écrits séditieux. Le 7 octobre, le club en fit rejeter la proposition, mais le 15 décembre, le comité de constitution se défendit avec une invincible fermeté, et fit adopter l'escadron de D'Albert de Ribeaupierre, tom. 1. Châtelet, sur les événements du 6 octobre, dont il fut l'objet le plus douloureux. Il attaqua vivement les décrets sanglants, et le décret qui traduisait au Châtelet, les auteurs de pamphlets séditieux. Desmoulins, fort de son audace, parvint à faire annuler ce décret. Effrayé des événements, Malouet, appuyé par le roi, le 20 février, le roi fut temporaire. Le pouvoir dictatorial, l'objet des plus vifs reproches, fut poussé à une forte mesure le 20 novembre 1789, dans laquelle la nation était l'objet des biens du clergé, condition qu'ils seraient entretenus du culte et au profit des pauvres, sans qu'il fût permis d'assigner à ces

biens une autre destination. Il combattit ensuite le système funeste des assignats. Pour balancer le pouvoir qu'acquerrait chaque jour la société des *Jacobins*, Malouet et les députés de son parti fondèrent un club, sous le titre de *club des Impartiaux*, et que le public nomma le club *Monarchique* (V. CLERMONT-TONNERRE) : mais la populace, soldée par les Jacobins, força bientôt cette assemblée à se dissoudre. A l'époque du voyage de Varennes, Brissot et Thomas Payne ayant demandé publiquement la république, Malouet arracha une de leurs affiches, pour la dénoncer à l'assemblée, qui passa à l'ordre du jour. Lorsqu'après le retour du roi, le comité de constitution proposa de suspendre l'exercice du pouvoir royal, Malouet condamna ce projet, comme attentatoire à la nouvelle constitution qui avait prévu le cas de l'absence du monarque. Étroitement lié avec l'abbé Raynal, qu'il avait recueilli à Toulon à son retour de Prusse, il avait proposé à l'assemblée, et obtenu, le 15 août 1790, la révocation de l'arrêt prononcé, en 1781, contre cet écrivain. Malouet comptait sur son influence pour rattacher à la monarchie les partisans de cette liberté dont son ami avait été l'un des plus ardents apôtres. Aussi lui a-t-on attribué une grande part dans la lettre adressée par Raynal à l'assemblée. Voici ce qu'il y a de vrai à cet égard : le projet fut concerté dans une réunion dont Malouet faisait partie ; mais la lettre fut rédigée par Clermont-Tonnerre, et Raynal en modifia seulement les premières expressions pour leur donner plus d'énergie (1).

(1) C'est sur la foi de M^{lle}. de Guibert, éditeur principal des Œuvres de son mari, que dans l'article GUIBERT (XIX, 81), on attribue à ce dernier la Lettre de Raynal à l'Assemblée nationale.

Lorsque les événements prirent un caractère plus effrayant, et que la chute de la monarchie parut imminente, Malouet fut appelé, par la confiance du roi, dans un conseil intime, sans autre titre que ceux du dévouement et de la sagesse de ses vues. « Si mes opinions paraissent aujourd'hui raisonnables » (écrit-il dans les Mémoires manuscrits qu'il a laissés), il reste encore quelques témoins qui ont entendu dire à Louis XVI qu'il les adoptait complètement; et ce bon prince m'en a parlé lui-même avec l'accent de la conviction. » Jusqu'à la catastrophe du 10 août 1792, Malouet continua de donner ses conseils, de multiplier ses efforts pour la prévenir. Echappé comme par miracle aux massacres de septembre, il se réfugia en Angleterre, où il s'empressa de publier un écrit pour la défense du malheureux Louis XVI. Le 8 novembre 1792, il adressa au ministre de France en Angleterre, une demande pour venir défendre ce prince au péril de sa vie. Sa note fut transmise par le ministre des affaires étrangères, le 20 du même mois, à la Convention, qui, passant à l'ordre du jour, renvoya les pièces au comité d'*aliénation*, pour que le courageux pétitionnaire fût inscrit sur la liste des émigrés. Revenu en France, vers 1801, il fut arrêté comme émigré, et reconduit à la frontière; mais rendu presque immédiatement à la liberté, il vit rechercher ses conseils pour la restauration de la marine française. D'immenses travaux étaient projetés à Anvers : Malouet fut chargé de les diriger. Nommé commissaire-général de la marine, avec les pouvoirs de préfet maritime dans ce port, le 3 octobre 1803, il y a créé les plus

vastes établissements aux nombreuses difficultés. La bilité de cette grande opération fatigues qu'il essuya pendant la détention des Anglais dans (circonstance où il déploie la fermeté de son caractère en disant au chef du gouvernement : *M. Malouet avait éminence courage d'esprit*); enfin, du climat de la Belgique contraire, commencèrent sa santé. Il avait reçu le titre de maître des requêtes au commencement de 1810. Nommé conseiller-d'état, et conseil, où il siégea jusqu'en 1812. A cette époque, soit par la trahison de la part de la trahison de la persévérance de sa position dans la discussion de affaires, soit qu'il eût reçu de faux rapports, il le conseil, et l'exila à quarante lieues de Paris. Malouet se retira dans une petite propriété qu'il possédait à Touraine : il y vivait dans la plus absolue retraite, lorsque Louis XVIII fut rendu aux vœux de la nation. Il revint aussitôt à Paris, et dès le 2 avril 1814, il fut nommé par le gouvernement provisoire commissaire au département de la marine. Le 13 mai, il présenta ses lettres entre les mains du roi, et fut nommé ministre secrétaire-d'état du département de la marine, et fut nommé chevalier de Saint-Louis le 18 mai 1814. Il était commandeur de l'ordre de la Légion-d'honneur. Il se livra avec son zèle accoutumé, à des travaux extraordinaires qu'exigeait la reconstruction de la marine; mais ces travaux finirent par ruiner sa santé, et il mourut le 7 septembre 1815, pendant plus de quarante ans d'une administration

ans fortune; et les frais de
ues furent payés par le roi.
ation était le trait distinctif
ractère. A une intégrité scru-
joignit cette probité pou-
il consiste à subordonner
intérêts aux devoirs, et à
invariablement attaché aux
, même sans espoir de suc-
t lié avec les hommes les
gnés de son siècle, et jouit
de l'estime de ceux que
on des partis rendit ses ad-
(1). Au milieu des soins
ne administration étendue
liquée, il conserva le goût
es, et ne cessa de les culti-
ouet avait une figure noble
ille très-élevée; il a été deux
é, et n'a laissé qu'un fils. On
I. *Mémoire sur l'esclavage*
es, 1788, in-8°. II. *Mémoi-*
administration du départe-
la marine, un vol. in-8°,
ans nom d'imprimeur. III.
ction de ses *Opinions*, 3
3°, Paris, 1791 et 1792.
senne de Louis XVI, 1792,
. *Examen* de cette question :
ra pour les colonies de l'A-
le résultat de la révolution
e, etc., un vol. in-8°. Lon-
97. VI. Collection des *Mé-*
Correspondances officiel-
l'administration des colo-
notamment sur la Guiane,
in-8°, Paris, 1802. VII.
trations historiques sur l'em-
la mer chez les anciens et
ternes, un vol. in-8°, An-
310. VIII. Divers morceaux
s *Archives littéraires*. IX.
ttres insérées dans les *Mé-*

que Fouche fut proscrit sous Buonaparte,
sont, bravant les menaces de l'autorité,
légèrement vêtus à cet ami de son enfance,
il avait étudié à l'Oratoire.

*langes de philosophie et de litté-
rature* de Suard, Paris, 1804, 5 vol.
in-8°. Le Poème des *Quatre parties
du jour à la mer*, dont il a été parlé
plus haut, a été inséré dans les
Soirées provençales, de M. Béré-
nger, ami de Malouet. Suard a publié,
après la mort de son ami, une No-
tice sur sa vie et ses écrits, qui fut
insérée dans la *Gazette de France*,
du 14 septembre 1814. D—G—o.

MALOUIN (PAUL-JACQUES),
médecin et chimiste, professeur au
collège royal de France, naquit à
Caen, en 1701. Il fut reçu de l'a-
cadémie des sciences, en 1744, et
professeur de chimie au Jardin du
roi, en 1745. Il publia, en 1750,
une Dissertation intitulée : *An reac-*
tionis actionisque æqualitate æco-
nomia animalis; — une autre,
sous le titre de : *An herniæ inguināli*
cum adhæsione, subligatum nocet?
et une troisième sur cette question :
An ad sanitatem musice? Ces deux
dernières sont de 1737 et de 1743.
Ses autres ouvrages sont en fran-
çais. Le gouvernement, le parlement
et la faculté chargèrent Malouin de
donner des secours contre l'épi-
zootie qui régnait dans les environs
de Paris, en 1753. Ses soins en
arrêtèrent promptement les progrès.
Il était d'un caractère grave, mais
plein de douceur. Jamais le charla-
tanisme n'eut de prise sur lui. C'é-
tait non-seulement un médecin ins-
truit, observateur et studieux, mais
encore un médecin de bonne-foi,
croyant à la médecine comme à la
Divinité, et ne souffrant pas qu'on
plaisantât sur son art. La mort de
Molière lui paraissait une consé-
quence de l'incrédulité de ce grand
homme pour les secours de la mé-
decine; et il savait tant de gré à ses
malades de leur docilité, que voyant

un de ses amis prendre avec toute confiance les remèdes nombreux et rebutants qu'il lui prescrivait, il l'embrassa tendrement, en s'écriant avec enthousiasme : *Vous êtes digne d'être malade!* Malouin mettait une très-grande importance à l'hygiène: il croyait que le médecin devait s'attacher essentiellement à prévenir les maladies; aussi était-il sobre, tempérant, et donnait-il l'exemple d'une conduite régulière et méthodique. Ce régime lui réussit; sa vieillesse fut exempte d'infirmités, et il mourut à 77 ans, d'une attaque d'apoplexie. Malouin fut laborieux, économe et désintéressé; il vécut heureux; ses qualités lui acquirent beaucoup d'amis, et ses talents des protecteurs zélés. Il a laissé, par testament, un legs à la faculté, pour que, dans une séance publique, on rendit compte, tous les ans, des découvertes et des travaux les plus importants. Les siens, en chimie, ont eu pour objets le zinc, la chaux, l'étain, et l'union du mercure avec l'antimoine, avec l'étain, et avec le plomb. Il a inséré, dans les *Mémoires de l'académie*, une *Histoire des maladies épidémiques* observées à Paris, en même temps que les différentes températures de l'air. Il a donné plusieurs articles de chimie dans l'*Encyclopédie*, et la Description des arts du *meunier*, du *boulangier* et du *vermicelier*, dans la Collection des arts et métiers. Il a fait imprimer séparément : I. Un *traité de chimie*, Paris, in-12, 1734. II. Une *chimie médicale*, contenant la manière de préparer les remèdes les plus usités, et la méthode de les employer pour la guérison des maladies, ibid. 2 vol. in-12, 1750, 1755. Cet ouvrage fut très-estimé de son temps. Voy. l'*É-*

loge de P. J. Malouin, p. dorcet, dans le recueil de l'asciences, ann. 1778, H. p. Charles MALOUI, parent d'ident, et né dans la même cultiva également la médecine; fut reçu docteur à l'université de Caen, et mourut fort jeune, en 1778. On a de lui un *Traité des maladies et des fluides*, in-12, imprimé à Paris, l'année de sa mort.

MALPEINES (LÉONARD), V. LÉONARD.

MALPIGHI (MARCEL), médecin et anatomiste, naquit à Valcuore, près de Bologne, le 12 mars 1628. Il avait à peine 16 ans, quand il commença ses premières études, où il se distingua, qu'il perdit son père, et que d'abord incertain sur ce qu'il devait prendre, il se détermina d'après le conseil de F. Natani, maître de philosophie, à entrer dans la médecine. Ce fut à Bologne que Malpighi fit ses cours avec beaucoup de succès, et qu'il fut reçu docteur en 1653. Dans les conférences publiques qu'il soutint, il se fit grand partisan d'Hippocrate; et était une sorte de hardiesse à cette époque où la doctrine des humeurs jouissait encore de la vénération générale. Nommé professeur, à l'université de Bologne, il passa, dès la même année, à Padoue, où l'avait attiré Ferdinand II, grand-duc de Toscane. C'est qu'il contracta une étroite liaison avec Borelli; et le mathématicien contribua pas peu à faire tirer au médecin la supériorité de ses recherches expérimentales conceptions purement médicales. Malpighi se trouvant le climat de Padoue, prit le parti de retourner à Bologne, d'où il fit

emplir, à Messine, la
 nier professeur. Après
 igné l'art médical pen-
 années, il résista à tou-
 ces que lui fit le sénat
 pour y prolonger son
 un désagréable par les
 des partisans de la
 ; et il retourna encore à
 us l'intention de conti-
 herches et expériences
 . Cependant la réputa-
 ghi se répandait loin :
 société royale de Lon-
 t envoyé le titre de cor-
 Enfin, en 1691, le car-
 Pignatelli étant devenu
 e nom d'Innocent XII,
 ghi à Rome, et le nom-
 nier médecin. Mais déjà
 e dernier était fort déla-
 des accès de goutte, à
 ons de cœur, à des dou-
 liques, il perdit encore
 r l'étude et les travaux.
 environ trois ans de sé-
 e, qu'il eut, au palais
 ne attaque d'apoplexie,
 succomba, le 29 novem-
 bien avant sa mort, en
 ghi avait reçu, de l'u-
 Bologne, un témoignage
 reconnaissance pour les
 lui avait rendus : c'é-
 latin, court mais expres-
 re une table de marbre,
 pa dans l'une des écoles
). Malpighi s'est sur-
 par ses nombreuses re-
 les parties les plus dé-
 lement de l'organisation
 , mais encore de celle
 et des plantes. Quoiqu'il

sous les yeux une médaille de
 Rome, en 1716, qui représente
 de Malpighi, et de l'autre celle
 microscope à la main.

ait éclairé plusieurs points d'anato-
 mie transcendante, on doit, néan-
 moins, lui reprocher d'avoir vu
 quelquefois avec les yeux d'une ima-
 gination prévenue. C'est ainsi qu'il
 attribuait à tous les organes une com-
 position glanduleuse, comme un
 peu plus tard et avec plus de raison
 Ruysch leur assignait une texture
 toute vasculaire. Aussi Malpighi es-
 saya-t-il beaucoup de critiques, même
 très virulentes, surtout de la part de
 Sbaraglia, qui fit tous ses efforts pour
 rabaisser le mérite de celui qui avait
 été autrefois son ami ; ce qui n'em-
 pêcha pourtant pas les anatomistes les
 plus distingués du dix-septième siècle
 et même du dix-huitième, d'accueil-
 lir avec beaucoup de faveur les diffé-
 rents écrits de Malpighi, dont voici
 l'énumération : I. *Observationes ana-
 tomicæ de pulmonibus*, Bologne,
 1661, in-fol. ; Copenhague, 1663,
 in-8°. avec le Traité de Th. Bar-
 tholin, *De Pulmonum substan-
 tiâ et motu* ; Leyde, 1672, in-12 ;
 Francfort, 1678, in-12. Malpighi
 est le premier qui se soit servi du mi-
 croscope simple dans ses recherches
 anatomiques, et qui, à l'aide de ce
 moyen, ait découvert la circulation
 du sang dans les poumons et le mé-
 sentère de la grenouille. II. *Epistolæ
 anatomicæ de lingâ, de cerebro,
 de externo tactûs organo, de omen-
 to, de pinguedine et adiposis ducti-
 bus*, Bologne, 1661-65, in-12 ; Am-
 sterдам, 1669, in-12. Il est recon-
 nu aujourd'hui que le corps muqueux,
 ou réticulaire, qui entre dans la com-
 position de la peau, et qui a rete-
 nu le nom de Malpighi, n'est autre
 chose qu'un réseau vasculaire très-
 délic. III. *De viscerum structurâ
 exercitationes anatomicæ ; accedit
 dissertatio de polypo cordis*, Bolo-
 gne, 1666, in-4°. ; Amsterdam et

lus, on conçoit s'il dut développer avec ardeur les conséquences et les analogies d'une découverte si remarquable : il les fit succéder les unes aux autres avec une rapidité dont la physique n'avait pas offert d'exemple depuis les premières découvertes des physiciens du dernier siècle sur les phénomènes alors si nouveaux de l'électricité. Il trouva ainsi, presque dès les premiers moments, que l'on pouvait ôter à un rayon la propriété de se réfléchir sur les surfaces diaphanes, en le polarisant dans un certain sens, par rapport à leur direction ; mais, qu'en changeant le sens de la polarisation, le rayon reprenait la propriété de se réfléchir. Il détermina le mode de polarisation que les rayons éprouvent dans les cristaux à un seul axe, soit que ces rayons vissent du dehors et fussent réfractés par le cristal, soit qu'après avoir été introduits dans sa substance, ils y éprouvassent des réflexions intérieures. Rapprochant la polarisation ainsi imprimée à la lumière par les cristaux, de celle que lui donnait la réflexion sur les surfaces polies des corps diaphanes, il montra que la nature de ces deux modifications était absolument identique ; et il fixa les rapports de position qui liaient ensemble les sens de la polarité imprimée aux rayons par l'un ou l'autre procédé. Ces résultats l'ayant naturellement conduit à étudier, sous le même point de vue, les effets de la réfraction ordinaire, il trouva qu'elle avait aussi le pouvoir de polariser les rayons comme la réflexion et la réfraction extraordinaire, mais avec cette différence qu'il n'y avait, dans chaque réfraction de ce genre, qu'une certaine proportion de la lumière transmise, qui subit la polarisation. Par

des expériences conduites avec coup d'art, il détermina la proportion, de même que le sens de la polarisation ainsi imprimé en transmettant des rayons polarisés à travers toutes les parties des corps organisés, animaux et végétaux, dont il put extraire des lames suffisamment minces pour acquiescent quelque transparence. Il observa que toutes ces parties avaient le sens de la polarisation initivement imprimée aux rayons, et qu'elles la tournaient relativement à certaines lignes, fixes dans la substance ; de sorte que ce sens semblait être comme d'habitude autour desquels le pouvoir de polarisation avait groupé les parties qui les composaient. Cette découverte de Malus, qui se rapporte à la polarisation imprimée par la réflexion sur les surfaces diaphanes, fut insérée dans son *Mémoire de prix* ; et la découverte des autres est imprimée dans le *Recueil des mémoires de l'Académie*, dont elles forment sans aucun des ornements les plus utiles et les plus durables. Malus vécut peu de temps pour développer tout ce qu'il avait aperçu de l'étendue de la route nouvelle qu'il venait d'ouvrir à la science. Malgré son activité, il ne put en parcourir que la première partie, et son génie ainsi que sa santé ne le préservèrent pas de ces infirmités trop promptes, de ces progrès trop rapides, auxquels il n'était possible de ne pas se laisser aller, dans le premier transport de la recherche si nouvelle des propriétés si étrangement variées de tout ce que l'on a vu ou même soupçonné jusque-là. Mais il y aurait une insigne

ématiques ne se trouvaient
varées. Par l'heureux effet
d'éducation qui n'avait laissé
ses jeunes facultés oisives,
et le bonheur de conserver
le goût et l'intelligence
de l'œuvre de l'antiquité,
il avait fait sentir les pré-
cisirs de l'imagination ; et
avec laquelle il les avait
relardés si peu ses progrès
études plus austères, qu'à
ins, il fut en état d'être ad-
examen à l'école du génie.
Ses dispositions, tout-à-fait
natives pour les mathéma-
tiques firent bientôt remarquer ;
être fait officier, lorsqu'un
ministre Bouchotte le fit
comme suspect, probable-
ment que son père avait pos-
sédé une charge de trésorier de
l'armée, tant il était facile alors de
devenir assez important pour être
cette interdiction lui fer-
ma l'arrière du génie, à laquelle
préparé, et pouvant d'ail-
leurs promettre sa famille, il se
comportait bien d'autres, dans
de l'armée, fut incorporé
dans le 1^{er} bataillon de Paris,
et pendant quelque temps,
comme soldat, aux répara-
tions de Dunkerque. L'in-
terprète présidait à ces travaux,
et, (son nom ne doit pas
être à la reconnaissance des
sciences), le remarqua ;
après la terreur de 1793,
surtout, sur les instances
de la famille, fit chercher partout des
jeunes gens déjà instruits, pour for-
mer l'école polytechnique, M. Le-
cours de cette occasion de tirer
avantage des soldats, et de l'en-
seignement. Monge, qui l'avait
vu et jugé à l'École du gé-

nie, le mit aussitôt dans le petit
nombre de ceux qu'il destinait à de-
venir les instructeurs des autres élè-
ves, et qu'il se plut à instruire et à
préparer lui-même, pendant trois
mois, avec un zèle inépuisable. Plus-
ieurs autres savants distingués le
secondaient dans cette tâche ; et La-
grange même daigna quelquefois la
partager. Que l'on se figure vingt
jeunes gens, assez instruits déjà pour
sentir le prix d'un enseignement pa-
reil ; entourés de tous les moyens
de travail imaginables ; comblés de
soins, d'encouragements ; tour-à-
tour et continuellement occupés
de mathématiques, de dessin, de
physique, de chimie ; et ayant enfin à
songer qu'au développement de leur
intelligence ; et cela, dans un temps
où nulle autre occasion de s'instruire
n'existait plus : on concevra facile-
ment tout ce qu'un pareil concours
de circonstances dut exciter en eux
d'émulation. La même ardeur se
communia bientôt après à la nom-
breuse jeunesse qui vint composer
l'École polytechnique, et qui, ayant
pu terminer en grande partie ses
études littéraires avant la ruine des
établissements d'instruction publi-
que, se trouva ainsi singulièrement
bien préparée pour recevoir les vé-
rités des sciences. Il est impossible
que ceux qui ont assisté à ces pre-
miers cours de l'École polytechni-
que, n'aient pas conservé un pro-
fond souvenir de l'enthousiasme
qu'elle présentait, et surtout du spec-
tacle consolant qu'offrait cette élite
de la jeunesse, s'empressant de res-
saisir avec avidité les trésors de la
civilisation et des sciences, qu'une
anarchie stupide avait été sur le
point d'anéantir dans leur patrie.
Aussi n'est-ce pas pour eux que
nous rappelons cette époque ineffa-

cable de leurs jeunes années ; mais dans l'état funeste d'agitation et de révolution qui mine sourdement la vieille Europe, il n'est pas inutile de redire par quels moyens on peut rallumer chez un peuple le flambeau des lumières, lorsque l'anarchie l'a presque éteint. De tous les élèves admis en même temps que lui à l'École polytechnique, Malus se montra le premier pour l'application, l'intelligence et les connaissances acquises. Pendant les trois années qu'il y resta, il dévora, plutôt qu'il ne lut, tous les ouvrages de mathématiques les plus difficiles. Il commença même à montrer ses propres forces par d'élégantes applications de l'analyse à des questions de géométrie ; et, ce qui mérite d'être remarqué, le plus étendu de ces essais avait pour objet la détermination de la route que suivent les rayons lumineux lorsqu'ils sont réfléchis ou réfractés par des surfaces de courbure quelconque. Ainsi, les propriétés de la lumière qui devaient rendre le nom de Malus à jamais célèbre dans les sciences, étaient dès-lors l'objet favori de ses secrètes pensées. En observant les premiers pas des hommes qui se sont spécialement distingués par quelque grande découverte, on reconnaît assez généralement qu'ils semblent y avoir été appelés de loin par leur génie, et avoir été contraints d'y penser toujours. Il n'y a rien au-dessus de cette spécialité, si ce n'est l'extension de la même faculté au système entier d'une science : c'est là ce qui fait les génies du premier ordre, tels que furent, pour ne parler que des morts, les Newton, les Leibnitz, les Euler, les D'Alembert et les Lagrange. Quant à Malus, le temps de développer ces semences précieuses n'était pas encore venu.

L'activité infatigable de son esprit, et le peu de fortune que la révolution avait laissé à sa famille, le détournèrent de suivre les sciences comme une carrière ; et il rentra dans celle du génie, avec le rang d'ancienneté que lui assignait sa première admission. Il fut aussitôt envoyé à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se trouva au passage du Rhin, en 1797, ainsi qu'aux affaires d'Ukratz et d'Altenkirch. Cette même année fut marquée pour lui par un événement plus important que ces batailles. Il vit et aima la fille du chancelier de l'université de Giessen ; et il était sur le point de l'épouser, lorsqu'il fut obligé de partir pour l'expédition d'Égypte. Il assista aux batailles de Chebreïs et des Pyramides, à l'affaire de Jabisk, au siège d'El-Arisch, et à celui de Iaffa. Après la prise de cette dernière ville, on le chargea d'en relever les fortifications, et d'y former des hôpitaux militaires. Il y fut attaqué de la peste, et s'en guérit seul, sans le secours de l'art. À peine rétabli, on l'envoya fortifier Damiette. De là, il partit avec l'armée pour marcher au-devant des Turcs débarqués à Aboukir. Il assista à la bataille d'Héliopolis, à l'affaire de Coraïm, au siège du Caire. Enfin, à l'époque de la capitulation, il fut embarqué sur le parlementaire anglais le *Castor*, et débarqua en France, le 26 octobre 1801. Épuisé de fatigues, avec une santé pour jamais perdue, il alla retrouver en Allemagne la personne qu'il avait aimée, et qui lui était restée fidèle : il l'épousa ; et, pendant les onze années que la vie de Malus put se soutenir, il reçut d'elle des soins dont la continuité et la tendresse allèrent jus qu'à l'héroïsme. Elle ne put lui sur vivre, et mourut deux ans après lui.

en 1814, de la même maladie dont il était mort. Ce fut pendant ce temps trop court de tranquillité et de bonheur intérieur, que la passion de Malus pour les sciences, n'étant plus combattue par l'activité de sa vie, se développa tout entière. Chargé de constructions importantes, d'abord à Auvers, ensuite à Strasbourg, ces travaux qui auraient paru pénibles à d'autres, n'étaient qu'un jeu pour lui; de sorte qu'après avoir donné à ses devoirs tout le temps nécessaire pour les bien remplir, il lui restait encore un grand loisir pour ses occupations favorites. Ce fut alors qu'il acheva de rédiger ses *Essais d'optique analytique*, qu'il avait commencés à l'École polytechnique, et dont l'élégance prouva qu'au milieu des hasards de la guerre, il n'avait pas désappris à manier le calcul. Bientôt une autre recherche d'optique, plus curieuse et plus neuve, le fit remarquer davantage. Lorsqu'un rayon de lumière, après avoir parcouru un corps transparent, arrive à la seconde surface de ce corps en se dirigeant vers elle pour repasser dans le milieu environnant, son émergence n'est pas toujours possible, du moins quand l'action de ce milieu sur la lumière est plus faible que celle du premier corps dans lequel se meut le rayon. Dans ce cas, si la direction du rayon, en s'approchant de la surface de sortie, est parallèle à cette surface, ou n'a sur elle qu'un certain degré d'obliquité, que la théorie de l'attraction indique, il est rappelé en dedans par les forces attractives du premier corps; de sorte qu'au lieu de continuer sa route en ligne droite, il se courbe et rentre dans l'intérieur de ce corps, en paraissant se réfléchir sur la surface d'émergence comme

sur un miroir. Toutefois la théorie montre que cette réflexion ne s'opère pas toujours à la surface d'émergence, mais qu'elle peut avoir lieu depuis une petite distance dans l'intérieur du premier corps, jusqu'à une petite distance au dehors; de sorte que, quand ce dernier cas arrive, le rayon sort réellement du corps réflecteur pour y rentrer après son retour étant déterminé par l'attraction de ce corps. La diversité de ces phénomènes ne peut pas être observée immédiatement, parce que l'espace dans lequel ils ont lieu avant ou après la surface réfléchissante, est d'une petitesse excessive mais malgré cette petitesse, les angles de réflexion qui en résultent diffèrent entre eux de quantités considérables, de sorte qu'il serait aisé de mesurer leurs différences, et de les comparer avec la théorie, si l'on pouvait à volonté déterminer la réflexion à se faire en deça ou en delà de la surface d'émergence de manière à savoir toujours lequel de ces cas a lieu. C'est à quoi Malus réussit en appliquant à la surface d'émergence, tantôt des corps transparents qui permettaient ce retour des rayons sortis de cette surface tantôt des corps opaques qui les arrêtaient. Il parvint ainsi à rendre distincts les deux modes de réflexion intérieure : il en mesura les effets divers, et offrit, dans la mesure de leur différence, une nouvelle et frappante confirmation de cette ingénieuse théorie de Newton, qui fait dépendre le marche de la lumière, des attractions à petite distance exercées sur les molécules lumineuses par les particules des corps; théorie dont la concordance parfaite avec les phénomènes s'est jusqu'ici soutenue dans tout ce qui a pu en être soumis au calcul.

Les phénomènes de la lumière, objet des premières pensées de Malus, revenaient ainsi continuellement se représenter à ses méditations. Bientôt un sujet de prix, proposé par la classe des sciences de l'Institut, vint exciter et comme forcer Malus à s'en occuper d'une manière exclusive. On sait que lorsqu'un rayon de lumière simple pénètre obliquement un corps transparent quelconque, il ne continue pas sa route en ligne droite, mais se plie et se brise à son entrée dans le corps. Ce phénomène se désigne par le nom de *réfraction*. Maintenant, lorsque le passage du rayon se fait ainsi, de l'air ou du vide, dans un corps dont les parties sont disposées indifféremment et sans ordre, comme celles des liquides, et des corps fondus, il donne naissance à un faisceau réfracté unique; et son changement de direction, ou sa réfraction, est soumis à une loi très-simple qui a été assignée par Descartes, dont elle est une des plus belles découvertes. Mais il n'en est plus ainsi lorsque le corps réfringent est composé de parties toutes d'une même forme, arrangées d'une manière déterminée et régulière dans toute sa masse, comme le sont les minéraux que la nature nous présente cristallisés. Alors, si la forme primitive des particules n'est ni un octaèdre régulier ni un cube, chaque rayon lumineux simple qui pénètre le cristal, se divise en deux rayons réfractés, dont l'un suit la loi ordinaire de réfraction assignée par Descartes, et est appelé par cette raison le *rayon ordinaire*; et l'autre, que l'on nomme *rayon extraordinaire*, suit une autre loi, beaucoup plus composée, que Huygens avait déterminée pour la chaux carbonatée rhomboïdale, vulgairement nom-

mée *spath d'Islande*; et c'est ainsi qu'il a été depuis généralement pour les autres cristaux. En outre, les phénomènes offrent cela de singulier, que le rayon qui a été réfracté ordinairement ou extraordinairement par un cristal, a continué dans cet acte même, certaines modifications relatives à ses particularités qu'il emporte avec lui, et qu'il montre lorsqu'on lui fait traverser un second cristal de même de différente nature que le premier, car il y subit la réfraction ordinaire seule, ou l'extraordinaire partiellement l'une et l'autre, le sens dans lequel on lui présente les faces de ce second cristal. Cette propriété avait été reconnue par Newton, dans les rayons achromatiques qu'on fait successivement traverser à un ou plusieurs rhomboïdes de spath d'Islande; mais, quelque remarquable qu'elle fût en elle-même, elle n'était restée jusqu'alors comme un fait isolé, dont l'importance n'avait été peu sentie. Tel était l'état de cette partie de l'optique-physique lorsqu'en 1808, la classe des sciences de l'Institut proposa pour le prix, un nouvel examen des phénomènes de la double réfraction. Malus, alors éloigné de Paris, ne pouvait rester indifférent à un concours qui semblait avoir été institué exprès pour l'attacher davantage à cette étude de la lumière, et qui avait été toujours si passionnément suivi, pour résoudre la question proposée, un nombre immense d'expériences auxquelles il sut adapter des instruments dont l'exactitude jusqu'alors parue exclusivement réservée à l'astronomie. Il remporta le prix; mais ce qui était bien plus important que le prix même, c'est que personne n'aurait espéré,

sonne ne le soupçonnait, il découvrit que les rayons lumineux, en se réfléchissant sur les surfaces des corps transparents, y prenaient tous un certain angle, des proportions relatives à leurs pans, et par conséquent celles que la double réfraction imprime. La découverte de cette propriété si remarquable, qui s'est développée depuis tant de siècles, fut amenée sous ses yeux par hasard; mais ce fut un de ces hasards privilégiés qui sont réservés aux hommes de génie, parce qu'ils seuls ont l'inspiration qui les conduit et saisit. Continuellement occupé de la double réfraction, Malus se rendit à Paris, et demeurant dans la rue de la Harpe, regardait un soir à travers de ses prismes de cristal, les rayons du soleil qui se réfléchissaient avec une vive vivacité. En tournant, sans s'en apercevoir, son prisme entre ses doigts, il avait accoutumé de le faire passer pour ses observations, et tout à coup, pendant les diverses positions de ce mouvement, l'une des images transmises éprouvait une diminution dans son intensité; ce serait certainement point à l'œil qu'il eût regardé ainsi une lumière, celle d'une bougie, par exemple. Frappé de cette propriété nouvelle, il s'imagina d'abord que les rayons d'air qui composent l'atmosphère formaient comme une double réfraction par la régularité de leur disposition, et que c'était là qu'imprimait ces propriétés à la lumière. Mais le lendemain, en se levant de nouveau le même phénomène reconnut qu'il n'avait lieu que sous une certaine position du rayon, par rapport à des surfaces réfléchissantes; c'était

donc l'inclinaison du rayon sur la surface qui le produisait. Il calcula cette inclinaison, d'après la position où le soleil avait dû se trouver à l'heure où il avait fait sa découverte; et il arriva ainsi à réaliser le même phénomène avec toute sorte de lumière, et sur des substances diaphanes quelconques. Cette disposition de la lumière à subir une seule réfraction, quand elle traverse dans certains sens les corps qui exercent sur la lumière directe la réfraction double, constitue la propriété que Malus appela depuis *la polarisation de la lumière*; et il la désigna de cette manière, parce qu'étant commune à toutes les particules lumineuses qui composent un même rayon ainsi préparé, et étant relative aux plans de ce rayon, elle semble indiquer une même modification imprimée à toutes ses particules, laquelle les rend également susceptibles de céder ou de résister à l'action de certaines forces que l'on fait agir sur elles. C'est ainsi que l'on concevrait une file d'aiguilles aimantées, toutes égales entre elles, placées les unes à la suite des autres dans le méridien magnétique à des distances assez grandes pour que leur action mutuelle fût insensible: car les aiguilles maîtrisées par la force magnétique de la terre, se tourneraient toutes dans une même direction qui serait celle du méridien magnétique; et si l'on agissait sur une quelconque d'entre elles au moyen de quelque autre force, de manière à la détourner plus ou moins de la direction commune, toutes les autres soumises aussi successivement ou ensemble à des forces pareilles, éprouveraient d'égales déviations. D'après ce que nous avons vu du caractère de Ma-

lus, on conçoit s'il dut développer avec ardeur les conséquences et les analogies d'une découverte si remarquable : il les fit succéder les unes aux autres avec une rapidité dont la physique n'avait pas offert d'exemple depuis les premières découvertes des physiciens du dernier siècle sur les phénomènes alors si nouveaux de l'électricité. Il trouva ainsi, presque dès les premiers moments, que l'on pouvait ôter à un rayon la propriété de se réfléchir sur les surfaces diaphanes, en le polarisant dans un certain sens, par rapport à leur direction ; mais, qu'en changeant le sens de la polarisation, le rayon reprenait la propriété de se réfléchir. Il détermina le mode de polarisation que les rayons éprouvent dans les cristaux à un seul axe, soit que ces rayons vissent du dehors et fussent réfractés par le cristal, soit qu'après avoir été introduits dans sa substance, ils y éprouvassent des réflexions intérieures. Rapprochant la polarisation ainsi imprimée à la lumière par les cristaux, de celle que lui donnait la réflexion sur les surfaces polies des corps diaphanes, il montra que la nature de ces deux modifications était absolument identique ; et il fixa les rapports de position qui liaient ensemble les sens de la polarité imprimée aux rayons par l'un ou l'autre procédé. Ces résultats l'ayant naturellement conduit à étudier, sous le même point de vue, les effets de la réfraction ordinaire, il trouva qu'elle avait aussi le pouvoir de polariser les rayons comme la réflexion et la réfraction extraordinaire, mais avec cette différence qu'il n'y avait, dans chaque réfraction de ce genre, qu'une certaine proportion de la lumière transmise, qui subit la polarisation. Par

des expériences conduites au coup d'art, il détermina la proportion, de même que le sens de la polarisation ainsi imprimé en transmettant des rayons polarisés à travers toutes les parties des corps organisés, animaux et végétaux, dont il pût extraire des rayons suffisamment minces pour acquiescent quelque transparence ; observa que toutes ces parties avaient le sens de la polarisation primitivement imprimée aux rayons et qu'elles la tournaient relativement à certaines lignes, fixes dans la substance ; de sorte que ces rayons semblaient être comme les centres autour desquels le pouvoir de polarisation avait groupé les rayons qui les composaient. Cette découverte de Malus, qui se rapporte à la polarisation, fut insérée dans son *Mémoire de prix* ; et la même découverte, sous d'autres noms, est imprimée dans le *Recueil des mémoires de l'Académie des sciences*, dont elles forment sans aucun doute un des ornements les plus précieux et les plus durables. Malus ne tarda pas peu de temps pour développer et peut dire pour apercevoir l'étendue de la route nouvelle qu'il venait d'ouvrir à la science. Malgré son activité et son génie ainsi que sa santé, il ne put en parcourir que peu et son génie ainsi que sa santé ne le préservèrent pas de ces infirmités trop promptes, de ces trop rapides, auxquels il fut possible de ne pas se laisser aller, dans le premier transport de la curiosité, de se livrer à des recherches si nouvelles des propriétés si étrangement différentes de tout ce que l'on connaît ou même soupçonné jusqu'alors. Mais il y aurait une insigne

ne une révoltante injustice, à même un léger tort de ces erreurs. Ce que nous devons, c'est que c'est lui, lui seul, a mis sur la route dans la mort l'a empêché d'avancer ce que nous découvrirons sur cette route, il l'aurait découvert comme nous, vécu; et les mêmes phénomènes sont venus successivement à nos recherches, au clair de même et modifiés par aperçus par lesquels nous signalait lorsqu'il avait été dans la tombe. Au reste, les critiques tardives, venant de l'étranger, nous ont mis dans la nécessité de replacer ici à leur juste rang les titres de Malus, nous avons du moins la consolation d'ajouter qu'il ne les vit pas tant qu'il vécut. La prononciation de sa découverte fut extraordinaire : non seulement l'Institut l'admit bientôt dans son sein, mais dans l'état de guerre qui existait entre l'Angleterre et la France, la Société royale de Londres décerna une médaille d'or; un hommage qui, dans de telles circonstances, avait, par son indécision, quelque chose de pareil à la postérité. La justice rendit ainsi à Malus, cette justice, si entière, de laquelle nous ne pouvons rien attendre, bien peu d'hommes célèbres par de grandes découvertes, ne fit honneur davantage. Il continuait ses belles recherches avec un zèle infatigable, avec une véritablement merveilleuse. Et ce plaisir d'invention, qui est extrême pour lui, ne suspendit jamais un seul instant les devoirs qu'il avait contractés, soit au

comité des fortifications où il avait été appelé, soit à l'Ecole polytechnique, où il avait été nommé examinateur pour la physique et la géométrie descriptive. On se rappelle encore avec douleur cette séance où, pour la dernière fois, déjà consumé par la maladie, il voulut encore remplir, et remplit en effet, ces fonctions pénibles, avec tout le feu de la jeunesse, avec toute la force qu'il ne pouvait puiser que dans son âme; car son corps n'en avait déjà plus. Il allait être appelé à diriger les études de cette Ecole polytechnique qu'il avait tant chérie, dont il connaissait si bien le but et les avantages; qu'il aurait si aisément gouvernée par le seul frein du respect et de l'honneur, et qui, frappée de sa perte, n'a pu que venir pleurer sur son cercueil. Entouré de l'estime publique qu'il méritait, d'amis nombreux qui appréciaient son génie et aimaient sa personne, comblé des soins d'une excellente épouse, honoré de places éminentes auxquelles ses talents, ses services et sa probité l'avaient conduit; déjà célèbre depuis quatre ans par de grandes découvertes dans les sciences, voyant s'ouvrir devant lui une vaste carrière de travaux et de gloire, près d'arriver enfin au terme de tous ses vœux, de tous ses desirs, il mourut; il mourut avant sa trenteseptième année, et les sciences désolées ont vu s'éteindre en lui cette flamme du génie qui allait les éclairer. Malus a terminé sa vie, le 22 février 1812.

B—r

MALVASIA (CHARLES-COMTE DE), savant antiquaire, né à Bologne, le 18 décembre 1752, s'est fait une grande réputation par l'étendue et la variété de ses connaissances. Après avoir terminé ses études clas-

droit, la médecine, la philosophie et la théologie, et soutint des thèses sur ces différentes sciences, de la manière la plus brillante. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale, et, quelque temps après, de la chaire de droit de l'université de Bologne, qu'il remplit avec distinction. L'abbé Malvasia mourut dans sa patrie, le 10 mars 1693. Il était membre de l'académie des Gelati, et de plusieurs autres sociétés littéraires d'Italie. Il a composé un grand nombre d'ouvrages dont Orlandi a donné la liste dans les *Notizie degli scrittori Bolognesi*, p. 80. Nous citerons les suivants : I. *Felsina pittrice, vite e ritratti de' pittori Bolognesi*, Bologne, 1678, 2 vol. in-4°, fig. (1). L'auteur a dédié cet ouvrage à Louis XIV, qui lui fit présent de son portrait, enrichi de diamants. Il est divisé en quatre parties : la première contient des recherches sur les peintres qui ont travaillé à Bologne avant la renaissance des arts ; la seconde, l'origine et l'histoire de l'école de peinture de cette ville, avec l'indication des principaux tableaux des maîtres qui l'ont illustrée ; la troisième, les vies des Carraches et des artistes contemporains (Voy. LOUIS CARRACHE, VII, 195) ; et la quatrième enfin, celles du Guide, du Dominiquin, de l'Albane, etc. La préférence que Malvasia donne à l'école de Bologne sur toutes celles d'Italie, et son injustice à l'égard de Raphaël, excitèrent les plus vives réclamations. Vasari, dont il semble prendre à tâche de contredire tous les jugements, fut défendu par Bal-

dinucci, dans ses *Notizie de' sori*, et surtout dans le dialogue *Feglia* (la Veillée). Vinc. Vengea Raphaël et l'école romaine par ses *Osservazioni sopra della Felsina*, etc., Rome, in-8°. J. Pierre Cavazzoni prit la défense de l'ouvrage de Malvasia, son compatriote et son rival, et repliqua aux observations de Balducci. (V. ZANOTTI.) II. *Ælia Crispis non nata resurgens positione legali*, ibid., 1683. Cette inscription énigmatique a occupé les savants ; il y en a quarante-trois auteurs qui ont cherché à en donner l'explication. Spon ne la croit pas antique. Malvasia est d'une opinion contraire ; il conjecture que c'est l'épigramme d'une jeune fille, morte avant d'être née, et qui avait été promise en mariage à l'auteur de l'inscription. III. *Marmora felsinea illustrata numeris inscriptionibus exte- usque ineditis, cum doctissimorum virorum expositionibus, re et aucta*, ibid., 1690, in-folio. Un recueil d'inscriptions découvertes à Bologne ou dans les environs, avec des explications que Malvasia en a données, sont pleines d'érudition. W.

MALVENDA (THOMAS), médecin espagnol, savant helléniste, naquit à Xativa, dans le royaume de Valence, en 1566. Ses parents le vouèrent dans la piété la plus fervente à saint Dominique, un religieux de Saint-Dominique enseigna le latin ; mais il apprit aussi le grec et l'hébreu, sans le secours d'aucun maître. En 1582, il vint à Rome chez les frères prêcheurs du couvent de Lombay, fondé par Saint-Charles de Borgia, trois ans après qu'il y avait été fondé. Il y publia un petit traité pour lequel il avait été élu par le saint-père, qu'une fois, et que saint

(1) On doit joindre à cet ouvrage le surtitre : *Vite de' pittori Bolognesi non descritte nella Felsina pittrice*, par le chanoine L. Crespi, Rome, 1769, in-4°, fig. L'auteur y a inséré une Vie de Malvasia.

rs été vierge : il ne nous
 . Depuis cette époque,
 qui professa pendant
 philosophie et la théo-
 bay, donna chaque an-
 age au public. En 1600
 cardinal Baronius une
 , pour lui communiquer
 es sur tous les endroits
 s qui lui avaient paru
 ts, ou même contraires
 istorique. Le docte car-
 d'admiration pour les
 Malvenda, le fit venir à
 nonora de son estime et
 llance. Jérôme Xavier,
 dominicains, profita du
 religieux dans la capitale
 rétien, pour le charger de
 du bréviaire, du missel
 ologe de son ordre, qui
 1603, avec l'approbation
 gation des rites. Après
 Malvenda s'occupa, par
 congrégation de l'*Index*,
 la *Bibliothèque des pè-*
 guerin de la Bigne : ses
 tiques furent imprimées
 1607; et depuis elles
 ie des éditions suivantes
 Recueil (V. DESPONT).
 sime commencé d'écrire
 des frères Prêcheurs,
 rappelé à Valence. En
 ndiquisiteur d'Espagne
 trois autres théologiens,
 iser le catalogue des li-
 is. Don Llorente ne nous
 ne opinion favorable de
 ans son *Histoire de l'In-*
 fol. in-8°. Isidore Aliaga,
 nommé à l'archevêché de
 ugagea Malvenda, son
 à prendre un logement
 ais archiépiscopal, et à
 e conseil. Ce fut alors
 da confia à l'un de ses

confrères ce qu'il avait écrit des
 Annales des dominicains, c'est-à-dire.
 les trente premières années, sous la
 condition que cette ébauche ne se-
 rait point mise au jour. Cependant
 Dominique de Gravina la fit im-
 primer à Naples, en 1627. in-fol.
 2 volumes. Débarrassé du soin des
 Annales, Malvenda s'occupa d'un
 Commentaire littéral sur l'Écriture
 sainte; et il en était au seizième cha-
 pitre d'*Ézéchiel*, lorsque la mort
 le surprit, le 7 mai 1628. Il a laissé
 un grand nombre d'ouvrages, dont
 on trouve le catalogue dans Echard,
Scriptores ordinis prædicatorum,
 tome 2^e., page 454 et suivantes.
 Voici les principaux : I. *Orusculum*
de hebræa voce Iozanna. II. *De an-*
tichristo libri undecim. Rome, 1603,
 in-fol.; et avec de grandes augmen-
 tations, Valence, 1621; Lyon, 1647.
 Il y règne une érudition immense: le
 style en est bon; mais on est étonné
 de la singularité de quelques opi-
 nions. III. *Commentarius de Pa-*
radiso voluptatis, quem Scriptura
sacra, Genesis secundo et tertio ca-
pite, describit, Rome, 1605, in-4°.
 Il a servi de modèle au traité d'Huet,
De la situation du Paradis terrestre,
 à celui d'Hopkinson, *Synopsis Pa-*
radisi, et à la dissertation de Reland
De situ Paradisi terrestis, sans être
 surpassé. Le père Tournon a donné
 de cet ouvrage, et surtout du précé-
 dent, une analyse exacte dans son
Histoire des hommes illustres de
l'ordre de Saint-Dominique, tome
 v, page 83. IV. *Vida y canoniz-*
acion de san Pedro martir, Sar-
 ragosse, 1613, in 8°. V. *Commen-*
taria in sacram Scripturam unâ
cum novâ de verbo ad verbum ex
hebræo translatione, variisque lec-
tionibus, Lyon, 1650, in - fol. 5
 vol. Si les dominicains Echard, Qué-

tif, Tournon et Fabricy, parlent de cet ouvrage avec l'enthousiasme qu'inspire l'esprit de corps, les plus savants critiques, comme Matthieu Poley, Richard Simon et dom Calmet, ne peuvent pas s'empêcher de reconnaître qu'il est d'une grande utilité pour l'intelligence du sens littéral, quoique la traduction, un peu barbare, ait souvent besoin d'être éclaircie par les notes marginales qui l'accompagnent. « Ceux qui voudront » avoir, dit Richard Simon, des » traductions de la Bible purement » grammaticales, pour apprendre » la langue hébraïque, pourront se » servir de la version de Malvenda, » qui leur tiendra lieu en même » temps de grammaire et de dictionnaire. » (*Hist. crit. du Vieux-Test*, liv. 2, chap. 20.) On s'accorde généralement à dire, qu'il y a dans les ouvrages de Malvenda une profusion de recherches et d'érudition, mais aussi des conjectures bizarres et des sentiments hasardés. Il est aisé de voir qu'il n'avait pas eu le temps de les corriger.

L.—B.—E.

MALVES. *V.* GUA DE MALVES, (XVIII, 575.)

MALVEZZI (VIRGILIO), marquis DE), littérateur estimable, a obtenu une place parmi les savants précoces (*V. Klefeker, Biblioth.*, p. 206). Il était né à Bologne, en 1599, de parents illustres; mais comptant pour rien les avantages de la naissance, si elle n'est accompagnée du mérite personnel, il s'appliqua aux études avec une telle ardeur, qu'à l'âge de dix-sept ans, il fut reçu docteur en droit. Il étudia ensuite la théologie, la philosophie, la médecine, la fortification, et même l'astrologie, science qui comptait alors de nombreux partisans; et il chercha, dans la culture des arts

agréables, un noble délassement. Destiné par sa famille à l'état militaire, il fit ses premières armes sous les ordres du duc de Ferris, gouverneur du Milanais; il passa ensuite en Espagne, et se fit estimer du roi Philippe IV, qui le nomma son ambassadeur en Angleterre. La délicatesse de sa santé l'obligea de démettre de ses emplois; et il revint dans sa patrie, où il mourut le 1^{er} août 1654. Il était membre de l'académie des *Gelati* de Bologne. On a de lui : I. *Discorsi sopra Cornelio Tacito*, Venise, 1622, in-4^o; ibid. 1635, même format. Malvezzi n'avait que vingt-trois ans, lorsqu'il publia cet ouvrage, où il montre plus d'érudition que de jugement. II. *Ragioni per le quali i litterati non dono di non potersi avanzare nell'arte, etc.* Ce discours, dont le but est de dissiper les préventions des littérateurs contre les courtisans, a été publié par Mascardi, dans ses *Saggi accademici*, etc., Venise 1630, in-4^o. III. *Il Romulo. — Tarquinio superbo*. Malvezzi avait dit-on, composé sur le même plan les Vies des sept rois de Rome; mais il n'a publié que celles qu'on vient de citer : elles eurent le plus grand succès, et furent traduites dans la plupart des langues de l'Europe. — *Davide perseguitato*, traduit en latin, en français et en anglais. — *Il ritratto del privato politico cristiano*; c'est un panégyrique du comte de San Lucar. Ces quatre ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Opere storiche e politiche del march. Malvezzi*, Genève, 1635, 1656; Venise, 1662, 2 vol. in-12. IV. *Considerazioni con occasione d'alcuni luoghi delle vite d'Alcibiade e di Coriolano*, Bologne, 1648, in-4^o. trad. en anglais. V. *I Successi pri*

l'ellam monarchia delle Spagne nn. 1639, Anvers, 1641, les deux ouvrages précédents, ont été publiés à Genève, in-12. VI. *Introduzione al to dei principali successi acc- sotto il comando di Filippo*), Rome, 1651, in-4°. Cet e et le précédent ont été tra- par l'auteur, de l'espagnol, dans laquelle il avait cru les faire paraître. On a en- M. Ivezzi quelques opuscules, a trouvera la liste dans Or- *Notizie degli scrittori Bolo-* et dans les *Mémoires* de 1. tom. xli. W—s.

MACHI (THOMAS-MARIE), s plus savants hommes qu'ait ts l'ordre de saint Domini- quit dans l'île de Chio, le 3 ore 1713, de parents grecs. fort jeune en Italie, il y fut ar de bons religieux, et se ia bientôt par la vivacité de prit et par son ardeur pour Ayant pris l'habit de l'ordre t Dominique, il fut envoyé rofesser la théologie dans le t de Saint-Marc, à Florence, quitta de cette fonction avec up de talent et de succès. 40, il fut appelé à Rome, ut professeur au collège de pagane, puis théologien de inate. Son goût pour l'éru- rouva de grands secours dans lle. Il se lia particulièrement s membres les plus distingués ordre, Concina, Orsi, Dinelli, de rapides progrès dans la des antiquités ecclésiastiques. XIV lui conféra, par un bref ble, le titre de maître en théo- le créa consultant de l'Index.

ignal espagnol est en quatre livres; on n'a traduction du premier.

Mamachi remplit successivement plusieurs fonctions importantes; il acquit un grand crédit dans son ordre et eut même de l'influence dans les affaires de l'Église. Lors des disputes occasionnées par l'*Exposition de la doctrine chrétienne*, de Mesengui, il s'était, dit-on, déclaré d'abord pour ce livre; mais il l'abandonna ensuite, peut-être parce qu'il vit de plus près l'esprit des partisans de l'*Exposition*. Il eut part à la condamnation de ce catéchisme, si cher aux appelants, et écrivit également contre Natali, des Écoles pies. Cette conduite lui attira de vifs reproches de la part d'une certaine classe de théologiens qui cherchèrent à le flétrir par le nom de *théologien à tout vent*; accusation qui se trouve répétée dans un *Dictionnaire historique* récent. On y suppose que Mamachi changeait d'opinion, selon les temps, et qu'il fut tour-à-tour favorable ou contraire aux jésuites, suivant qu'une conduite si différente pouvait être utile à son ambition. Mais cette imputation paraît démentie par l'examen des écrits de ce religieux, et n'a peut-être d'autre motif que le ressentiment d'un parti contre lequel il s'était prononcé. Il devint, en 1779, secrétaire de la congrégation de l'Index. A la mort de Schiarra, Pie VI le nomma maître du sacré palais, et se servit souvent de ses conseils et de sa plume. Mamachi était vif, doué de la plus heureuse mémoire, et il écrivait avec une grande facilité. Il dirigeait le *Journal ecclésiastique*, qui parut à Rome, depuis 1785. En 1792, s'étant rendu à Corneto, près de Montefiascone, pour y passer la belle saison, il fut attaqué d'une fièvre bilieuse, qui l'enleva dans les premiers jours de juin de cette année. Nous

citerons parmi ses ouvrages : I. *De ethnicorum oraculis, de cruce Constantino visâ et de evangelicâ chronotaxi*, Florence, 1738. II. *De ratione temporum Athanasiorum, deque aliquot synodis 17^o. sæculo celebratis, epistolæ 17*, Florence, 1748, in-8^o.; l'auteur y combat Mansi, sur quelques points de critique et d'érudition ecclésiastique, entre autres sur l'époque du concile de Sardique. Mamachi y fait preuve de connaissances; mais on trouva qu'il n'y observait point assez les égards dus à un homme d'un mérite aussi distingué que Mansi. III. *Originum et antiquitatum christianarum libri xx*, 1749-1755, 12 tomes qui se relient ordinairement en 4 vol. in-4^o. Cet ouvrage avait été proposé par souscription, et il suppose beaucoup de recherches et de lecture. Il traite à-peu-près les mêmes sujets que Bingham (V. BINGHAM, IV, 500); mais les explications de Mamachi sont plus satisfaisantes. Malheureusement d'autres travaux l'ont empêché de donner suite à cette collection. Il a traduit une partie de ses dissertations en italien, sous ce titre. IV. *De' costumi de' primitivi cristiani*, Rome, 1753-1757, 3 vol. in-8^o. Depuis, Mamachi s'occupa principalement de théologie. Il composa contre l'*Exposition de la doctrine chrétienne* de Mesengui une dissertation qui ne paraît pas avoir vu le jour; et il travailla, dit-on, à une défense du synode de Frascati, tenu en 1763 par le cardinal duc d'York. V. *De animabus justorum in sinu Abrahamæ ante Christi mortem expertibus beatæ visionis Dei, libri duo*, Rome, 1766, 2 tomes in-4^o. Ce traité est dirigé contre Cadonici, chanoine de Crémone, homme léger et hardi dans ses opinions, qui

avait voulu prouver que le l'Ancien-Testament ont jouissance intuitive de Dieu, avante de Jésus-Christ au Mamachi montre combien est contraire à tout tion; et il combat, dans ouvrage, d'autres écrivait tuculièrement Natali. pour que celui-ci avait fait se collège Nazaréen de Rome cette thèse n'eût pas un rect avec l'objet de son l'iminicain relève dans son plusieurs propositions qui empruntées des appelant Il parut en réponse une l'clerc-régulier des École ciple du P. Natali, au i chi, en italien, in-8^o. , oi est peint sous des couleur teuses. VI. *Del dritto li Chiesa d'acquistare e di beni temporali*, Rome, 8^o. VII. *La pretesa filosa, dernî increduli esaminat sa, de' suoi caratteri*, et 1770. VIII. *Alethini epistolarum de Palafox doriâ*, Rome, 1772 et vol. in-8^o. Mamachi y r objections des jésuites cor tification de Palafox, et pieux évêque de l'accusat sénisme; il y parle peut- légèrement de quelques t français estimables, entre Tournely: mais en mêm se prononce fortement appelants et contre l'église ce qui suffirait pour pr n'était pas aussi versati adversaires ont voulu le car il prenait là un mau de faire sa cour à certai nages qui avaient alors à Rome. Aussi on dit qu

député à des ministres étrangers qui avaient sollicité en faveur de l'archevêque d'Utrecht, et l'on prétend que la circulation des *Lettres sur l'orthodoxie de Palafox*, fut défendue dans le royaume de Naples, où l'on en voulait à Mamachi, pour s'être déclaré contre le catéchisme de Mesengui. D'un autre côté, le P. Faure, jésuite (1), a répliqué à Mamachi dans ses *Saggi teologici*, Lugano, 1773. IX. *Epistolæ ad Justinum Febronium de ratione regendæ christianæ reipublicæ, deque legitimâ romani pontificis auctoritate*, Rome, 1776 et 1777, 2 vol. in-8°. : c'est une réfutation des principes avancés par le prelat Hontheim, dans son livre (V. HONTHEIM, XX, 526); réfutation qui fait honneur au zèle de Mamachi. Il y a cependant contre ces lettres un rapport de Campomanès, fiscal du conseil de Castille, qui demandait qu'on empêchât l'introduction de cet ouvrage, et de tous les autres écrits de Mamachi, en Espagne, sous prétexte qu'ils pouvaient ramener les disputes; mais, dans la

vérité, parce que Campomanès avait adopté les sentiments de Hontheim contre l'autorité de l'Église et du Saint-Siège. Mamachi est encore auteur d'un livre, sous ce titre : *De laudibus Leonis X*, Rome, 1741 in-8°. Il a travaillé aux *Annales prædicatorum*, dont le premier volume parut à Rome, en 1756, in-fol. On dit qu'il a composé une vie du cardinal Barbarigo, évêque de Padoue. Mamachi avait beaucoup d'ennemis; parmi les pamphlets qu'ils publièrent contre lui, on remarque le *Mamachiana, per cui vuol divertirsi*, Gelopoli, 1770 (par le marquis Spiriti.) Ce n'est point sur ces plaisanteries que l'on doit juger de la conduite et des talents d'un homme aussi distingué par son érudition et son habileté. — Il faut pas confondre ce dominicain avec un jésuite du même nom, qui fut aussi en Grèce, qui était préfet du collège de Rouen, en 1759; il y eut un arrêt du parlement de Rouen, le 14 avril de cette année, contre lui, pour une matière de vers qu'il avait dictée à ses écoliers, et qui fut jugée scandaleuse et détestable. Nous l'avons vu, et nous sommes restés persuadés qu'on n'y aurait pas fait attention d'autres temps; mais on chercha alors par toute sorte de moyens à soulever les esprits contre les jésuites. Le P. Maniachi fut déclaré incapable d'exercer aucune place dans l'enseignement, et il quitta la France.

P—C—T. et W—s.

MAMAG. V. MAMGON.

MAMBELLI (MARC-ANTOINE) jésuite, né à Forlì, dans la Romagne, en 1582, entra dans la Société, à l'âge de vingt-quatre ans, et remplit successivement différents emplois dans l'enseignement et dans l'administration, et mourut à Fe-

(1) Le P. Faure, dont le nom ne se trouve point dans les Dictionnaires historiques, n'était pas Français, comme son nom pourrait le faire croire. Il était né à Rome. On lui attribue un écrit qui parut en 1755, sous le titre de *Præzû Querelliana*, et une édition de l'*Enchiridion* de saint Augustin, avec des notes. On a prétendu également qu'il était l'auteur des *Doutes proposés aux cardinaux et aux théologiens, par quelques zelateurs de la foi catholique*, pamphlet dirigé contre le bref de Benoît XIV, au clergé de France, du 16 octobre 1763, et que ce pontife condamna par un autre bref du 5 septembre 1767, avec les qualifications les plus fortes. Mais le P. Faure dévota cet ouvrage. On lui attribue la *Défense du duc d'Aveiro*, et des autres Portugais condamnés avec lui, et divers écrits contre la béatification de Palafox; comme la *Lettre pastorale*, du 15 décembre 1770, sous le nom de l'archevêque d'Utrecht; une *Réponse italienne* à la réfutation de cette lettre, *Synopsis*, et quelques autres pièces de ce genre. Toutes ces attributions ne sont rien moins que sûres. La *Réponse* ci-dessus, par exemple, est donnée par Mamachi à un autre jésuite nommé Michel Orati. Faure fut mis au château Saint-Auge, en 1773, avec plusieurs de ses collègues. Pie VI les fit élargir en 1775; mais la cour de Portugal exigea que Faure fut exilé à quelque distance de Rome.

rare, le 24 octobre 1644. Le P. Mambelli était un savant grammairien, et l'on a de lui un bon ouvrage, sous le nom de *Cinonio*, académicien *filergite*; il est intitulé : *Osservazioni della lingua italiana*, Forli, 1685; tom. second, Ferrare, 1644, in-12. Cette seconde partie traite des *particules*; et comme elle est la plus intéressante, le P. Mambelli crut devoir la mettre au jour la première, pensant qu'elle donnerait une idée favorable de l'ouvrage; mais, après sa mort, l'imprimeur supprima le frontispice qui promettait une première partie, et en substitua un nouveau avec la date de 1659. La première partie tomba entre les mains de Ch. Dati, académicien de la *Crusca*, qui se disposait à la publier à Florence, et qui abandonna ce dessein, en apprenant qu'Alexandre Baldraccani était chargé, par l'académie des *Filergiti*, de faire paraître l'ouvrage à Forli. Cette première partie traite des verbes. Quoique l'ouvrage ait vieilli, il est cependant encore estimé et recherché des curieux. (*V. la Biblioth. dell' eloq. italian.*, de Fontanini, tom. 1^{er}, pag. 25 et 26.)

W—s.

MAMBRUN (PIERRE), poète latin et critique distingué, naquit à Clermont-Ferrand, l'an 1600 (1). Après avoir terminé ses études, il fut admis dans la compagnie de Jésus, professa d'abord la rhétorique à Paris pendant quatre années, et fut ensuite envoyé à Caen, pour y enseigner la philosophie. Sa réputation attira un grand nombre d'élèves, parmi les-

quels on doit citer le célèbre Huet qui conserva de ses soins le plus tendre souvenir. (*V. Huet, Commentar. de rebus ad eum pertinentibus.*) De Caen, le P. Mambrun rendit à la Flèche, où il enseigna la théologie; il travaillait à un *Commentaire* sur les œuvres d'Aristote lorsqu'il mourut le 31 octobre 1661. C'était un homme instruit; mais il manquait de goût et d'imagination; admirateur de Virgile, il le prit pour modèle, et crut lui ressembler, en composant, à l'exemple du prince des poètes latins, des églogues, un poème didactique et un poème épique. Il fallait s'abuser étrangement pour ne pas sentir que ce qui pouvait le plus lui nuire dans l'esprit de lecteurs, c'était cette comparaison qu'il provoquait lui-même par le choix de ses sujets. Au reste, le P. Mambrun a de l'élevation dans les idées, de la sagesse dans ses plans; son style passe généralement pour pur et correct; et ces qualités suffisent pour justifier les éloges qu'il reçut de ses contemporains. On a de lui : I. *Dissertatio peripatetica de epico carmine*, Paris, 1652, in-4°. Il y soutient que le poète ne doit point s'écarter de la marche qui lui est tracée par l'histoire, principe dont il ne faudrait cependant pas trop presser les conséquences; mais son but principal, dans cette dissertation, est de relever les défauts du poème de Saint-Louis, dont on ne connaissait encore que les premiers livres, et que les amis du P. Lemoine vantaient comme un chef-d'œuvre (*V. LEMOINE, XXIV, 69*). II. *Eglogæ XII, et de culturæ arum libri IV*, La Flèche, 1661, in-12. III. *Constantinus sive idololatria debellata, libri XII*, Paris, 1658, in-4°; Amsterdam, 1659,

(1) Et non pas en 1581, comme le dit Leclerc, dans la *Bibliothèque du dictionnaire de Richlet*; faute qui a été copiée par Tilon du Tillet, dans le *Paroisse français*, où l'on trouve un assez mauvais article sur Mambrun.

apelain loue la *gravité* made ce poème, qui eut un le vogue, et qui éprouva critiques judicieuses. L'auteur dit par une dissertation, elle il prouve très-bien qu'il s règles d'Aristote, et qu'il s en pratique; mais la condes règles ne saurait remgéné, qui seul assure un irable aux ouvrages de ce utés les productions poéti. Mambren ont été réimavec ses Dissertations, La 1661, in-fol. W—s.
ERANUS (HENRI), né dans e Luxembourg, fut impriologue, au seizième siècle, a la poésie. Il était aussis la connaissance des antiade lui: I. *Gratulatorium in Philippi regis Angliæ ntu in Germaniam* (1549), am (1554), in Belgium. Le Philippe que Mameral roi d'Angleterre, est Phispuis roi d'Espagne, sous Philippe II) qui, en 1554, larie, fille de Henri VIII, leterre. II. *Epithalamium n Philippi cum Mariâ, egina*, 1555, in-4°. III. *De isino, strena kalendarum, anno 1556, ad amicos, æ monetæ ad hujus nostri diversæ aliquot nationum supputatio*, Cologne, 1551, imprimé dans la collection (F. BUDEL, VI, 227). —
MAMERANUS, frère de Henri, des à Emerick dans le duché, chez les frères de Saint-outretement les clercs de la vie, et passa sa vie dans les princes, et à la cour de Quint. C'était un homme gai ut. Dans sa vieillesse il de-

vint le jouet des grands. Il ne paraissait jamais en public sans laurier, parce qu'il était poète lauréat. Valère André, dans la seconde édition de sa *Bibliotheca Belgica*, lui attribue quelques-uns des ouvrages qu'il avait déjà dit être de son frère, et que nous lui avons laissés. Foppens a répété cette faute; et nous l'indiquons sans la relever. On a encore de Nicolas Mameranus quelques opuscules, et entre autres: I. *De investitura regaliū Mauritiū, duci Saxonie*, 24 februar. 1548 facta, qu'on trouve dans le tom. second des *Scriptores rerum germanicarum* de Schard. II. *De rebus gestis Caroli quinti*, réimprimé dans le même volume. Cette histoire va de 1515 à 1548. III. *De venatione carmen heroicum*; tous les mots de ce poème commencent par la lettre C. Mameranus n'a pas même le mérite de l'invention de cette bizarrerie. Dès le neuvième siècle, Huchbald, moine de Saint-Amant, avait composé, à la louange de Charles-le-Chauve, un poème tautogramme, imprimé plusieurs fois, et pour la dernière à la page 89 des *Amusements philologiques* (par M. Peignot, 1808, in-8°.) Tous les mots commencent aussi par un C. C'est encore au retour de la même lettre que se sont asservis, Henri Harder, dans le *Canum cum Cattis certamen carmine compositum currente calamo C. Catulli Caninii*, et Martin Hamconius ou Hamkema dans son *Certamen catholicorum cum calvinistis* (1607, in-4°. 1612, in-4°.) Ce fut la lettre P, qu'adopta Placentius ou le Plaisant, de l'ordre des frères-prêcheurs, qui mit au jour un poème intitulé: *Pugna porcorum*, imprimé dès 1533 à Anvers, et réimprimé plusieurs fois. Ces inutiles bagatelles ont dû coûter bien de la

peine à leurs auteurs, mais n'ont plus de lecteurs depuis long-temps; et elles n'en méritent point. A. B.—r.

MAMERCUS ou **MAMERCINUS** (**LUCIUS-ÆMILIUS**) fut créé consul avec Cæso Fabius Vibulanus, l'an 270 de Rome, 484 avant J.-C. Chargé de la guerre contre les Eques, il fut défait par eux en bataille rangée; mais lorsqu'ensuite les vainqueurs attaquèrent son camp, au moment où son collègue venait de lui envoyer un renfort, il fit sur eux une sortie, les mit en fuite, et ravagea leur territoire. Six ans plus tard il fut nommé, pour la seconde fois, consul avec C. Servilius Structus Ahala. A peine était-il en fonctions, qu'on apprit que les Étrusques se disposaient à attaquer les Fabius postés près de Crémère, et que les Eques et les Volsques faisaient des incursions chez les Latins. Æmilius ayant partagé les troupes avec son collègue et avec Sp. Furius nommé proconsul, marcha contre les Veïens. Quoiqu'ils eussent reçu de grands renforts, ils furent complètement battus et forcés de demander la paix. Autorisé par le sénat, auquel il avait renvoyé leurs députés, à conclure avec eux un traité, tel qu'il le jugerait convenable, Æmilius agit avec beaucoup de modération, et, sans leur demander d'otage, se contenta d'exiger d'eux des vivres pour son armée, pendant deux mois. Le sénat, mécontent de ce qu'il n'avait pas usé de plus de rigueur envers les ennemis, lui refusa les honneurs du triomphe. Cependant, comme son collègue était bloqué dans son camp par les Volsques, on lui promit d'honorer sa victoire s'il parvenait à le dégager. Æmilius se plaignit au peuple de la conduite du sénat, et sacrifiant l'intérêt public à son

ressentiment particulier, il son armée, et rappela Furius tant que proconsul, se vit lui obéir. L'an 281 de Rome avant J.-C., Æmilius fut créé la 3^e. fois consul, et eut pour légue F. Vopiscus Julius. Cette année ne fut marquée par aucun événement militaire; mais les Romains furent très-grands dans l'histoire de Rome. Le tribun Genucius avait cité devant le peuple les lois de l'année précédente, fut tué dans son lit. Les Romains frappés de stupeur, crurent que le ciel l'avait puni; mais plusieurs accusèrent hautement les Romains de cette mort. Æmilius et son collègue prirent le parti de l'armée; moyen souvent employé lorsque le sénat désirait la diminution des plébéiens. Le consul fut à son comble, lorsqu'il leur permit de faire frapper de verges l'homme audacieux, et qui ne fut que aussitôt nommé tribun. Æmilius perdit de la puissance d'Æmilius avant que la paix fût rétablie, puis cette époque l'histoire ne fait plus mention de lui.

MAMERCUS (**ÆMILIUS CINUS**) fut nommé tribun l'an 316 de Rome, 438 avant J.-C. Cette même année, la ville de Rome se donna le joug de Rome sous la protection de Lars Tullius roi des Veïens, et, entraîné par la haine contre ses anciens ennemis, blessa le droit des gens et mérita, en massacrant quatre membres du sénat, l'année suivante Æmilius fut nommé dictateur et consul. Il choisit pour son collègue L. Cincinnatus, et pour son lieutenant d'être son collègue dans la guerre, rempli les vides de la guerre et entra aussitôt en campagne.

combinaison des Falisques, des Fidémates et des Veïens, ne put résister aux légions d'Æmilius; et Tolumnius fut tué dans une bataille par Cornelius Cossus, tribun légionnaire. (V. Cornelius Cossus.) Alors, pour la seconde fois, des dépouilles dites *opimes* furent portées dans le temple de Jupiter - Férétrien. Æmilius revint à Rome, et obtint les honneurs du triomphe. Quatre années plus tard, la crainte d'une guerre contre l'Étrurie le fit encore nommer dictateur; mais la paix ne fut point troublée. Il voulut du moins laisser un monument de sa dictature, et proposa au peuple de réduire à dix-huit mois la censure, dont la durée était de cinq ans. Cette loi fut adoptée avec acclamation : « Romains, dit alors Æmilius, pour vous prouver que je n'aime pas la longue durée des charges, j'abdique la dictature. » C. Furius et M. Geganius, alors censeurs, furent irrités de la loi d'Æmilius, et, pour se venger de lui, se permirent de grands abus de pouvoir. Ils supprimèrent son nom du registre de sa tribu, taxèrent ses biens huit fois plus qu'ils ne devaient être taxés, et l'assujétirent à un impôt personnel, comme les gens de la dernière classe du peuple. Non-seulement Æmilius supporta ces injustices avec patience; mais il empêcha la multitude indignée de maltraiter les censeurs. L'an de Rome 328, trois tribuns militaires ayant été défaits par les Veïens, furent déposés, sur la demande du peuple. Le quatrième tribun A. Cornelius Cossus créa dictateur ce même Æmilius que les censeurs avaient en vain cherché à flétrir; et Æmilius le nomma son général de cavalerie. Les Fidémates, après avoir massacré la colonie romaine établie dans leurs murs, s'étaient

jointes aux Veïens, et venaient de passer le Tibre. Æmilius reprochait aux Romains effrayés leur pusillanimité, et va camper à 1500 pas de Fidènes. Il venait de dresser une embuscade aux ennemis, lorsqu'il tout-à-coup les portes de Fidènes s'ouvrent; et l'on en voit sortir une foule de gens qui, tenant des brandons enflammés, se précipitent sur les Romains. Le dictateur s'aperçoit que son aile gauche recule; il s'écrie : « Êtes-vous donc un essaim d'abeilles que la fumée épouvante ? arrachez ces torches aux ennemis, et servez-vous - en pour réduire leur vil en cendres. » L'armée reprend courage à la voix de son chef : Cossus alors fait ôter le mors à tous les chevaux, et se précipite le premier au milieu des flammes. Toute la cavalerie le suit; les soldats placés en embuscade se montrent tout-à-coup, attaquent les ennemis en queue, complètent leur déroute. Le camp et la ville sont pris par les vainqueurs, et livrés au pillage. Après avoir terminé en seize jours cette glorieuse expédition, Æmilius ramena dans Rome ses troupes chargées de butin. Il triompha, et abdiqua la dictature. Seize années plus tard l'histoire nous le montre encore honoré des faisceaux consulaires; mais cette époque n'ajoute rien à sa gloire : elle ne fut signalée que par les ravages occasionnés à Rome par la peste et la famine. L'année de sa mort n'est pas connue. D—T.

MAMEROT (SÉBASTIEN), l'un des plus anciens traducteurs français était né à Soissons (1) dans le qu

(1) Duverrier (*Bibl. Franç.*) dit que Mamerot était de *Frisone*; mais comme il n'existe en France aucun endroit qui porte ce nom, c'est très évident une erreur : elle a été copiée par le P. Leb. et conservée dans la nouvelle édition de la *Bibl. latine de France*.

zième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la place de clerc et chapelain de Louis de Laval, gouverneur du Dauphiné et ensuite de la Champagne. Ce seigneur, qui aimait les lettres, favorisa le goût de Mamerot pour l'étude, et lui procura des manuscrits, très-rare alors en France. Ce fut à son invitation que Mamerot entreprit, en 1458, la traduction de la *Chronique martinienne* (V. MARTIN le Polonais). Il y ajouta des extraits de plusieurs autres orateurs et chroniqueurs, et mit plus au long les faits des papes et des empereurs, et aussi des princes, des docteurs et autres personnages de leur temps (1). Mamerot fut pourvu, en 1472, d'un canonicat et de la place de chantre de l'église Saint-Etienne de Troyes : il alla, quelques années après, visiter les lieux-saints à Jérusalem ; et il était de retour en 1488, temps où il rédigea la Description des pays qu'il avait parcourus. L'abbé Lebeuf conjecture que Mamerot était alors très-avancé en âge ; mais on ignore l'époque de sa mort. Il avait assez d'instruction pour son siècle ; et il ne manquait pas de critique, comme on peut en juger par les retranchements et les suppressions de différents passages insérés par B. Guidonis et ses continuateurs dans la *Chronique martinienne*. Outre cet ouvrage, on doit à Mamerot : I. Une traduction française du *Romulus*. C'est une espèce d'histoire romaine, attribuée, dans le manuscrit de la bibliothèque de Sainte-Geneviève, à Beneventi d'Imola : il commença cette traduction

en 1466, à Troyes, par l'ordre de Louis de Laval ; et il observe qu'il n'ajoute ni ne diminue rien à l'original, « sinon en tant qu'il lui a semblé nécessaire à la seule décoration du langage françois, et par especial du vrai soissonnois. » Ce passage peut faire conjecturer que cette province était alors celle où l'on se piquait de parler le plus poliment. II. *Les passages d'outre-mer du noble Godefroi de Bouillon*, qui fut roi de Jérusalem, du bon roi saint Louis, et de plusieurs vertueux princes, 1492, in-8°. gothique. Cette édition citée dans la *Bibliothèque historique de France*, sous le n°. 16618, doit être de la plus grande rareté, puisqu'elle a été inconnue à tous les autres bibliographes. On trouve, en tête, des alphabets sarrazin (arabe), hébraïque, grec et chaldaique. Cet ouvrage n'est qu'une compilation, qui fut réimprimée sous ce titre : *Les passages d'outre-mer en la Terre-Sainte, par les François, etc.*, Paris, Lenoir, 1518, in-fol. L'abbé Lebeuf, qui avait examiné cette édition avec beaucoup de soin, avertit que l'imprimeur, par une inadvertance singulière, y a intercalé un autre ouvrage de Mamerot, dont voici le titre : III. *S'ensuit la compendieuse Description de la terre de promission*. Il l'avait rédigée, comme on l'a dit, à son retour de la Palestine ; et il prévient qu'il s'est aidé dans cette relation, pour les choses qu'il n'avait pas vues, du Voyage de Bern. de Breydenbach, doyen de Maïence (V. BREYDENBACH).

W—s.

MAMERT (SAINT), archevêque de Vienne, succéda à Simplicie, vers l'an 463. Gondioc, roi des Bourguignons, le dénonça au pape Hilaire, pour avoir ordonné un évêque

(1) L'abbé Lebeuf remarque que cette traduction n'est pas la première, puisqu'on trouve dans l'inventaire des livres de Jean, duc de Berry, mort en 1416, les *Chroniques martinienes en françois*, presées d'un livre parisien. (Nov. le Mon. sur les chartriers, dans le Rec. de l'acad. des Inscriptions, t. XX.)

, au mépris du réglemeut de Léon, qui avait mis le siège de son évêché sous la métropole d'Arles. L'acte signifia, sous les plus sévères anathèmes, à Léonce, évêque de cette métropole, de convoquer un concile pour réprimer les entre-prises de son rival. Il paraît que Léonce, qu'on pouvait imputer à l'arianisme, était d'avoir quelques prétendants ambigües protégés par le prince arien, et se hâta d'être nommé évêque orthodoxe, attendu la difficulté des communications entre Die et Arles. On sait, d'ailleurs, que le réglemeut de saint Léon avait éprouvé de grandes contradictions dans les Gaules. Quoi qu'il en soit, saint Mamert, que saint Mamert avait ordonné, fut un des plus illustres prélats de son temps. Il se rendit célèbre par des miracles; et l'église de Die honore comme un de ses principaux patrons. Baronius, Labigne et autres, blâment l'emportement du saint évêque contre saint Mamert, saint Sidoine et saint Avite, la prudence consommée, la piété et la foi ardente. L'événement le plus célèbre de la vie de saint Mamert est l'établissement des fêtes publiques connues sous le nom de *Rogations*, qui ont lieu aujourd'hui pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension. Il fut institué en mémoire de la délivrance obtenue par ses prières, des Gaules de toute espèce qui désolaient le pays de Vienne et son territoire. On place cette institution des fêtes vers l'an 468; elle se répète promptement dans les autres Gaules, et devint ensuite générale dans tout l'Occident. Les sermons et les leçons qu'on y lisait, ont été conservés dans l'ancienne liturgie

gallicane, publiée par D. Mabillon. Ce saint évêque mourut environ l'an 477. L'église célèbre sa fête, le 11 du mois de mai. On lui attribue deux sermons insérés dans la Bibliothèque des Pères, l'un sur les Rogations, l'autre sur la pénitence des Ninivites. — MAMERT (Claudien), son frère, embrassa d'abord la vie monastique, et partagea ensuite le gouvernement de l'église de Vienne avec le saint évêque. Parfaitement instruit de toutes les parties de la liturgie, il régla l'ordre des fêtes, celui des offices, le chant des psaumes, et composa, entre autres, l'office des Rogations, tel que nous l'avons encore aujourd'hui. Dans sa jeunesse, il avait profité des loisirs de la solitude, pour faire une étude sérieuse des sciences sacrées et profanes. Il tenait chez lui des conférences sur tous les genres de littérature; Il était en relation avec tous les hommes de lettres de son temps. Sidoine Apollinaire le regardait comme le plus beau génie du siècle. Il joignait à ses rares talents toutes les vertus de son état, et les qualités qui rendent un homme aimable. Il précéda son frère au tombeau, de quelques années. Ses écrits sont en petit nombre et peu considérables, mais intéressants. Le plus important est un *Traité de la nature de l'âne*, contre Fauste de Riez, qui soutenait que Dieu seul est incorporel; que Jésus-Christ a souffert dans sa nature divine, et que les anges et les ames humaines sont des substances matérielles, quoique d'une nature plus subtile que les nôtres; idée qu'on retrouve dans plusieurs des anciens Pères. L'ouvrage suppose des connaissances très-variées; il est composé avec beaucoup d'élégance et de méthode pour le temps. Dupin y trouve une grande

analogie avec le *Traité des Principes* de Descartes. Il fut imprimé, pour la première fois, à Venise, en 1482, puis en 1500, avec les notes d'Ugo lini; à Anvers, en 1607 et 1610, in-16, avec celles de Delrio; à Zwickau, en 1655, in-8°, enrichi de celles de Schott et de Barthius. Il a été inséré dans le vi^e. tome de la Bibliothèque des Pères, avec un autre petit *Traité* du même auteur, sur la distinction de la nature corporelle, incorporelle et divine. On a encore de lui une Lettre adressée à Sidoine Apollinaire, dans les ouvrages de cet auteur; et une autre à Sapaude ou Sabaude, dans le vi^e. tome des *Miscellanea* de Baluze. D'un grand nombre d'hymnes qu'il avait composées, il ne nous reste que celle de la Passion : *Pange lingua gloriosi prælum certaminis*, qui a été faussement attribuée à Saint-Fortunat de Poitiers.

T—D.

MAMERTIN (CLAUDE), orateur du troisième siècle, florissait à Trèves, qui était peut-être sa patrie. On n'a rien de certain à cet égard. Ce qui l'est, c'est que ce fut dans la ville de Trèves qu'il prononça, en 289, le *Panegyrique* de Maximien Hercule, que Dioclétien avait envoyé pour pacifier les Gaules; et, en 292, son *Genethliacus*, autre panegyrique, pour célébrer l'anniversaire de la naissance du même prince. L'auteur a un style très-élegant pour son temps; il ne manque même pas d'éloquence; mais il est prodigue d'adulation; et comme il était païen, c'est à Hercule qu'il compare Maximien. Un troisième panegyrique, composé par Mamertin, ne nous est point parvenu: il est même douteux qu'il ait été prononcé. Les deux qui nous restent ont été imprimés, pour la première fois, par les soins de Fr. du

Puits ou de Pouzzol (*Put* dans le volume intitulé : *aliorum Panegyrici*, in date, qu'on croit de 1482, partie des diverses éditions *gyrici veteres*. Mamertin, sujet de plusieurs opuscules de Gottl. Schwaz. Coupé à donner une traduction française de deux panegyriques dans : *l'Élé de littérature ancienne*. (V. J.-L. COUPÉ, *ament.*) — Un autre Claudius florissait en 362. S'il serait le fils du précédent d'autres, ce serait le même, ce qui n'est guère. Enfin, s'il fallait en croire (*Bibl. sicula*, II, 28) à un Sicilien qu'on devra ouvrages qui portent le nom de Mamertin. L'opinion générale contraire qu'il y a eu deux de ce nom. Le second est désigné consul, lorsqu'il mourut. En prenant possession de sa charge, en 362, il prononça le *Panegyrique* du nouvel empereur (Julien) en présence de Julien. Cette pièce, qui est venue nous, est spirituelle et élevée, est intitulée : *Mamertini sulatu gratiarum actio Jo gusto*, et fait partie des *l'veteres*. Julien nomma Mamertin préfet du trésor, puis préfet d'Illyrie; place qu'il occupa pendant la première année de Valentinien. Il fut alors accusé de malversation. Il fut gardé par Ammien-Marce, résultat de cette accusation (*Hist. du Bas-Empire*, tire des conjectures contin : il paraît, au contraire, que Mamertin sortit victorieux, qu'on lui avait intenté (

re romaine, par Schœll,
A. B—T.

N, fut le fondateur de la
des Mamigonians en Ar-
dynastes de cette famille
dant plus de six siècles,
comme les plus puis-
rménie; et les Arméniens
encore un grand nom-
eux, parmi les héros
et le plus leur nation: les
sont Vasag, Mouschegh
quatrième siècle; Vartan,
Hmaïeag, au cinquième
autre Vartan, encore un
et Ardaschès au septième
a, plus tard, Grégoire et

Mamgon, premier dy-
tte race, était neveu d'un
e la Chine. Des dissen-
es dans sa famille le for-
cher un asile dans l'Oc-
ec tous ses partisans: il
à la cour d'Ardeschir,
de Perse, de la race des
, qui le prit sous sa pro-
jura, par la lumière du
éfendre ses jours. Comme
l'arrivée de Mamgon en-
cide avec le temps de la
de la grande dynastie des
aurait rien d'étonnant que
fût un des membres de
détronée: ce que nous
maintenant, confirmera
cture. Après la retraite du
ois en Perse, l'empereur
s ambassadeurs à Ardes-
r demander son extradi-
sur le refus du roi, il se
à lui faire la guerre. Ar-
ant mort en 240, Schah-
fils et son successeur,
pas, au commencement
eau règne, s'attirer une
pouvait lui être préju-
surtout dans les circons-

tances où il se trouvait. Il n'y avait
que peu de temps que la race des
Arsacides avait été dépouillée du
trône de Perse: les nombreux dy-
nastes de la même famille qui exis-
taient en Perse, joints aux rois de
leur sang qui régnaient dans l'Indo-
Scythie et dans la Haute-Asie, pou-
vaient se réunir aux Chinois, et
compromettre l'existence de sa dy-
nastie. Pour se tirer d'affaire, et ne
pas violer le serment de son père,
Schahpour prit le parti d'envoyer
Mamgon et tous ceux qui l'avaient
suivi, dans l'Arménie qui lui était
alors soumise; puis il écrivit à
l'empereur de la Chine, « que lié
» par le serment de son père, il ne
» pouvait lui livrer Mamgon, mais
» qu'il croyait avoir assez fait pour
» lui en le chassant de ses états, et
» en l'envoyant à l'extrémité de la
» terre, aux lieux où le soleil se
» couche, c'est-à-dire, à une mort
» certaine. » La paix entre les deux
empires fut rétablie par cette expli-
cation. Mamgon habita pendant long-
temps dans l'Arménie, menant avec
les Chinois une vie nomade. Lors-
qu'en l'an 250, Tiridate, fils de Khos-
rou, soutenu par une armée romaine,
remonta sur le trône de son père,
dont il était dépouillé depuis vingt-
sept ans; le prince chinois, mécon-
tent, sans doute, de la manière dont
il avait été traité par le roi de Perse,
s'empessa d'aller à la rencontre de
Tiridate, et se mit à son service avec
tous les siens. Le monarque Arsa-
cide l'accueillit avec bienveillance:
il ne l'employa pas dans cette oc-
casion contre les Persans; mais
plus tard, les princes de la race
des Selgouniens s'étant révoltés con-
tre lui, Tiridate chargea Mamgon du
soin de les faire rentrer dans le de-
voir, et lui concéda la province de

Daron, qu'ils tenaient en fief. Mamgon exécuta les ordres du roi, détruisit entièrement cette famille rebelle, et se mit en possession du pays de Daron, dont il transmit la souveraineté à ses descendants, qui en conservaient encore quelques portions au commencement du douzième siècle. Nous ignorons l'époque de la mort de Mamgon, qui eut pour successeur son fils Vatché. S. M—N.

MAMMEA (JULIA), impératrice romaine, était fille de Julius Avitus, et de Mæsa, et naquit à Emèse. Venue à Rome, elle fut mariée à Gensius Marcianus, personnage consulaire, dont elle eut un fils, qui fut, depuis, l'empereur Alexandre Sévère : son mari étant mort, elle épousa Cl. Julianus; et de cette nouvelle union naquit une fille nommée Théodice. La pureté de ses mœurs et la régularité de sa conduite, au milieu d'une cour entièrement corrompue, lui ont mérité les plus grands éloges. Eusèbe nous apprend (*Hist. ecclésiastiq.* liv. vi, ch. xxi) que cette princesse, étant à Antioche, manda près d'elle Origène, qui l'instruisit des principes de la foi catholique : quoiqu'il ne soit pas constant qu'elle eût embrassé le christianisme, on est, du moins, certain qu'elle aimait les chrétiens, et qu'elle fit partager à son fils ses sentiments pour des malheureux que leur fidélité et leur obéissance aux lois ne mettaient point à l'abri des persécutions. Mammea voulut soigner elle-même l'éducation de son fils ; et elle s'attacha particulièrement à lui inculquer une juste horreur pour les vices qui rendirent Héliogabale un objet de mépris. La même révolution qui priva ce monstre de la vie, porta Alexandre sur le trône du monde. Mammea, aidée des conseils

de Mæsa, gouverna l'empire beaucoup de sagesse, par la minorité de son fils : elle conseil composé de seize sénateurs et leur donna pour chef Ulpien, jurisconsulte, dont elle eut cependant avoir eu à se plaindre (V. ULPYEN); mais elle ne dissimula son ressentiment dans cette circonstance, et ne consulta que son intérêt public. Lorsque son fils eut pris le règne du gouvernement, elle lui fit perdre de son autorité en l'écartant de la cour tous ceux qui pouvaient redouter l'ascendant de l'empereur; elle se montra jalouse, même de la femme que son fils avait donnée à son fils (1). Elle craignit de la reléguer en Afrique à cause de son amour excessif du pouvoir, et joignait à une avarice sordide une honteuse cause sa ruine de son fils. Les soldats, aigres, écoutèrent les propos de Maximin, et la massacrèrent. Alexandre, le 19 mars (235) (V. ALEXANDRE SÉVÈRE et MAXIMIN). Après sa mort, ne se soutint plus que de ses qualités; et l'on institua, en son honneur, des fêtes qui se célébraient encore au temps de l'empire, des médailles de cette période, en argent et en bronze, sont les plus rares.

(1) A l'art. ALEXANDRE SÉVÈRE, la princesse qu'il répudia s'appelait *Nammos*; c'est effectivement le nom de sa mère suivant une médaille citée par Goltzius, généralement regardée aujourd'hui comme fautive (Eckhel, *loc. cit.*) Alexandre fut jaloux; et comme il paraît certain que c'était une femme qui donna de la jalousie, on peut conclure que ce fut non pas Nallille de Varius Marcianus, princesse que nous n'avons pas conservé le nom.

(2) Cette date, adoptée dans l'art. ALEXANDRE SÉVÈRE, n'est pas sans difficulté, d'ailleurs, et l'inscription d'une loi du C. Justinien qu'Alexandre vivait encore la même année. Eckhel fit voir qu'on n'était point de sa mort plus loin que le 1^{er} de juillet. (*Doctr. num. vet.* VII, 282)

ABOU'L-ABBAS AB-
(), septième khalyfe
us grand et le plus il-
astie, quoique moins
père Haroun al Ré-
on, I, 5), naquit à
nois de raby I, 170
6 de J.-C.), la même
ie de son oncle Hady
ne et assura l'empire
Hady, XIX, 290.)
it d'ainesse, Mamoun,
mère une concubine
fut appelé à succéder
rès son frère Aryn,
Zobeidah, était du
sides (V. AMYN, II,
on d'Al Mamoun fut
bre Djâfar, fils d'Ya-
kide (V. YAHIAH); et
jours digne d'un tel
uel il dut, sans doute,
iré pour les lettres et
il a fait son plus beau
Pourvu, dès l'enfance,
nt du Khorâçan, c'est-
partie orientale de
lman, depuis Reï jus-
es de l'Inde et du Tur-
résidait depuis peu,
ppris la mort d'Ha-
3 (809), il reconnut
fit reconnaître Aryn
Mais ce frère ingrat, ne
lépouiller Mamoun de
rône, s'empara de la
nait à ce prince, des
s trésors de son père :
aghdad, Fadhl, fils de
nom, XIV, 82), avec
u'il commandait dans
; déclara son propre
héritier présomptif, et
on de Mamoun sur les
sans la khotbâh, au
tament d'Haroun : en-
te d'avoir besoin des

conseils de Mamoun, il lui ordonna
de revenir à Bagdad. Celui-ci,
poussé à bout, refusa d'obéir à cet
ordre insidieux, mit dans ses inté-
rêts les rebelles qu'il était allé com-
battre, se fit proclamer khalyfe à
Merou, l'an 195 (810-11), et
coupa toutes communications entre
Bagdad et le Khorâçan. Dès l'année
suivante, l'Égypte embrassa son
parti, malgré l'énorme distance qui
la séparait de cette dernière pro-
vince. Après une guerre cruelle dans
tout l'empire, entre les partisans
des deux compétiteurs, Aryn, as-
siégé dans Bagdad par Thaher et
Harthemah, généraux de son frère,
fut pris et tué le 25 moharrem 198
(25 septembre 813); et Mamoun lui
succéda sans opposition. Adoré dans
le Khorâçan, il continua d'y résider;
et remettant toute l'autorité à son
vezyr Fadhl, fils de Sahl (V. ce
nom, XIV, 83), il envoya Haçan,
frère de ce ministre, pour gouverner
Bagdad et toutes les provinces oc-
cidentales de l'empire. Le pouvoir
sans bornes dont il investit ces deux
hommes, fut la cause ou le prétexte
des plus grands troubles. Tandis
que Nasr Ibn Schit se révoltait dans
la Mésopotamie, et que l'Égypte
continuait à être en proie à la guerre
civile, plusieurs princes de la race
d'Aly s'emparaient de la Mekke, de
Médine, du Yémen : mais la plus
dangereuse de ces rebellions fut celle
de l'Alyde Mohammed Ibn Thaba-
tebah, qui, secondé par Aboul-Saraïa,
capitaine renommé, fut reconnu kha-
lyfe à Koufah, battit plusieurs géné-
raux d'Al-Mamoun, prit Waseth,
Bassorah, et fit trembler Bagdad.
Bientôt Aboul-Saraïa empoisonna
Mohammed, et mit à sa place Ibra-
him, autre prince Alyde, dont l'ex-
trême jeunesse convenait mieux à ses

ambitieux projets. Harthemah, qui avait tant contribué à l'élévation de son souverain, vainquit ces deux rebelles, et les envoya prisonniers à Bagdad, où Haçan fit couper la tête à Aboul-Saraïa, et conduire Ibrahim dans le Khorasân. Harthemah alla lui-même à Mérou, pour rendre compte au khalyfe de l'état des affaires de l'Irak, et du mécontentement qu'y excitait l'administration des deux favoris. Son zèle et sa franchise furent mal récompensés : trompé par les faux rapports et les intrigues de Fadhl et de son frère, Mamoun ne vit dans Harthemah, qu'un homme turbulent et factieux : sans daigner l'entendre, il le fit battre de verges et renfermer dans un cachot, d'où, peu de jours après, ce brave capitaine fut retiré mort, et enterré ignominieusement (juin 816). Son fils Hatem, gouverneur d'Arménie, ayant appris sa fin déplorable, disposa les peuples de cette province à servir sa vengeance. La mort l'arrêta au milieu de ses projets, qui furent continués par le fameux Babek al Khorremy, dont la révolte éclata l'année suivante, et causa les plus grands maux à l'Islamisme, pendant plus de vingt ans (F. BABEK, III, 155). Cependant les habitants de Bagdad s'étaient soulevés contre Haçan, leur gouverneur; des factions, des guerres civiles s'élevaient de toutes parts; des brigands dévastaient les provinces : tout l'empire était en combustion. Voulant mettre fin à ces désordres, soit politique, soit conviction, soit excès de condescendance pour les conseils de Fadhl, son vézyr, Mamoun eut recours à un moyen qui ne fit qu'accroître le mal. Il résolut de rendre le khalyfat aux éternels rivaux de sa maison, au pré-

judice de sa propre famille. séquence, l'an 201 (817), solennellement à sa successeur man Aly, fils de Moussa; le à Mérou, le décora du surnom de *Ridha* ou *Riza* (l'agréable donna sa fille en mariage. Il noir, qui était la couleur des des, pour prendre le vert; aux seuls descendants du prince ordonna le même changement les officiers civils et militaires empire. Mais cette mesure, sans momentanément les suscités par les Alydes, les Abbassides dont le nombre alors à plus de trente mille et donna lieu à une nouvelle lution. Mamoun est déposé Bagdad, le 26 d'Zoulhadjah; clame khalyfe, Ibrahim, si hady, sous le surnom de Mamoun on déclare Ishak, fils de l'héritier présomptif. Ibrahim pare de Koufah, campe à Bagdad laisse le gouvernement de Bagdad à Ishak et à son frère Abul ce péril pressant, Al Mamoun se rendre à Bagdad; Fadhl en vain de le retenir, au plaisirs, dans le Khorasân bitieux vézyr est assassiné du khalyfe, qui fait exécuter ses meurtriers. Cette celle de l'imam Aly Riza au commencement de l'an 201 (818), déterminent la sédition de Bagdad; et Ibrahim donné, après un khalyfat de 20 ans, est réduit à se cacher, à changer d'asile tous les jours pendant les Alydes, plus nombreux, jamais, avaient recommandé. Mamoun employa tout avec eux les négociations. Un de ses généraux ces princes en Arabie, et

prisonniers, et les envoya à Boracan, d'où ils ne repartirent plus. Enfin, Mamoun arriva à Bagdad. Huit jours, il reprit le noir et le fit enlever à toute sa cour. Il commença alors un nouveau règne, et se fit valoir par ses talents d'un grand prince : s'occupant, sans relâche, à réparer les plaies de l'empire, il resta toujours heureux dans le remède. Une cruelle sécheresse fournit l'occasion de manifester sa bienfaisance et sa pitié. Il fit une pénitence publique ; et se rendit à la capitale, à la tête de tout un musulman, il fit, en pleine ville, et renouvela jusqu'à trois fois ses prières prescrites par la loi, dans le cas où le ciel exauçât ses vœux, pressé par la calamité, il vint aux chrétiens et aux juifs pour leur concourir à cette pénitence ; et même il tomba une pluie abondante. Le khalife, surpris de la ferveur de sa foi, assembla les évêques, et leur demanda l'explication de ce mystère. L'un d'eux lui répondit, avec assurance, que les musulmans étaient si attachés à Dieu, qu'il tardait quelquefois à les exaucer, pour les leur faire réitérer ; qu'au contraire il haïssait tellement les infidèles, qu'il se hâtait de leur rendre leurs prières, afin qu'ils fussent plus à la charge. Quoiqu'il en soit, Ibn Houaïn eût prochainement le khalifat à Al-Mounoun, ce qu'il ne pouvait lui pardonner la mort de son frère Ameen : l'an 205 J.C., il l'envoya dans le Khorasan, et lui donna le gouvernement de toutes les provinces de l'empire, moins comme récompense de ses services, mais comme à exiler honorablement un

homme dont la vue lui était insupportable. Thaher, plus sensible à l'affront qu'à la reconnaissance, se révolta bientôt après contre son souverain ; mais il mourut presque aussitôt ; et la soumission de ses successeurs conserva ces contrées sous la domination des khalifes. Toutefois la dynastie dont il fut le fondateur, et qui porta son nom, est regardée comme la première qui ait été démembrée en Orient l'empire des khalifes, depuis l'introduction de l'islamisme, et formé en Perse une nouvelle monarchie (F. THAHER). Mamoun envoya trois armées en même temps contre Babek dans l'Adzerbaïdjan, contre Nasr dans la Mésopotamie, et contre l'Égypte, où les hostilités continuaient toujours entre diverses factions, et durèrent encore quelques années. Abdallah, fils de Thaher, aussi habile, aussi brave, mais plus fidèle et plus humain que son père, eut la gloire de faire rentrer la Mésopotamie dans le devoir, et d'apaiser les troubles de l'Égypte, qui étaient fomentés à-la-fois par les Grecs et par les Ommyades d'Espagne. Mais sa valeur échoua dans la suite contre Babek, qui résista à toutes les forces du khalife, et ne succomba que sous le règne suivant. Depuis six ans, Ibrahim Moubarek trainait une vie obscure et misérable, dans un village de l'Irak. Fatigué de sa triste existence, il se décida de venir à Bagdad, pour implorer la clémence de son neveu, l'an 210 (825). Découvert sous des habits de femme, il fut conduit au khalife, qui le fit d'abord mettre en prison, mais qui bientôt lui pardonna généreusement, lui rendit ses bonnes grâces, et lui assigna un revenu considérable pour le reste de ses jours. Al Mamoun se

montra moins indulgent envers un autre prince abbasside, nommé aussi Ibrahim, qui avait partagé la révolte de son oncle. Il le condamna à expirer sur une croix, comme un malfaiteur, et le fit ensuite enterrer honorablement. La même année, il célébra, avec une magnificence inouïe, ses noces avec la fille de Haçan Ibn Sahl, qu'il avait fiancée depuis long-temps. Al Mamoun, qui avait eu la faiblesse de trahir les intérêts de sa maison, trahit encore ceux de son culte. Après avoir publié, l'an 211 (826), une loi qui maudissait la mémoire de Moawyah I, fondateur de la dynastie des Ommyyades, et qui permettait de tuer impunément ceux qui parleraient avec éloge de ce khalife, il adhéra publiquement, l'année suivante, à la prééminence d'Aly sur tous les autres disciples du prophète. Renouveau d'une proposition réputée hérétique par les dévots Musulmans, et qui attaquait le caractère de divinité attribué au Coran, il ordonna, par une autre loi, de reconnaître que ce livre n'était point éternel, mais qu'il avait été créé. Cette *hérésie* causa les plus grands désordres dans l'empire: la plupart des docteurs furent forcés de l'adopter; et ceux qui s'y refusèrent, furent disgraciés, persécutés, plongés dans les cachots. Un tribunal spécial érigé dans Bagdad pour les juger, amena la dissolution et la ruine d'une infinité de familles. L'an 213 (828), Mamoun donna le gouvernement de la Mésopotamie et de la Syrie septentrionale à son fils Abbas; celui de l'Égypte, de la Palestine et de la Syrie Damascène, à son frère Motasem, auquel il avait pardonné son adhésion à la révolte d'Ibrahim Moubarek; et l'année suivante, il établit Abdallah, fils de

Thaïer, dans le gouverneur Khoreçan. L'an 215 (830) éclata entre les Musulmans et les Grecs. Le motif singulier de cette guerre prouve l'extrême jalousie de Mamoun pour les sciences. Léon, depuis archevêque de Constantinople, avait pu en vain vouloir l'attirer à Bagdad; mais Théophile s'y opposa. Léon irrité de ce refus prit le parti de se faire une campagne consécutive en Cilicie, et une vingtaine de places peu importantes et peu défendues. On en juge par les noms de Carra, Kharschana, Tavlouwa; mais il en rapporta une foule de captifs. Dans la nuit du 217, il alla à la tête d'une révolte en Égypte, et y fit tirer un mékias, pour empêcher le croisement du Nil, et sur la hauteur où est aujourd'hui la citadelle du Caire. Au retour de cette dernière expédition dans sa patrie, après avoir rétabli l'ordre à Tyane et rejeté les propositions de paix de l'empereur Théophile, il prit pour prétexte que ce prince, jaloux de sa gloire, avait mis son nom sur la source du Badandoun, virens de Tarse. Charmé de ce lieu et de la limpidité de l'eau, il voulut s'y arrêter; mais la même froideur lui devint insupportable, soit qu'il s'y fût baigné, soit qu'il eût été mouillé par d'un gros poisson qu'il avait pêché, soit qu'il eût bu de cette eau après avoir mangé une grande quantité de dattes

ne fièvre violente qui sixième jour de sa maladie redjeb 218 (9 ou 10 lamoun était âgé de 48 il en avait régné 20 et la mort de son frère depuis sa première promotion vivant de ce prince. irer, il fit appeler son n, le déclara son successeur de son propre fils ouna d'excellents avis, anda surtout de traiter p d'égards les descendants pour lesquels il conserva la plus tendre prédilection l'ayant prié en sa profession de foi, la inqua, et il ne put prononcer ces mots : *O toi, qui ne vois, prends pitié d'un mort.* Son corps fut porté par ses fils et son frère le ver. Tous les auteurs ont célébré à l'envi la clémence, la justice, la douceur, et surtout la libéralité d'Al Mamoun en effet plus d'une fois des sommes énormes, contributions d'une proportion aussitôt à ses troupes, sans en déduire une drachme dans son t aux autres vertus de malgré les louanges qui prodiguées, on peut les justifier. Il eut peu de peine à signaler son courage, ses succès à ses généraux dont il se vantait, consistait plus en paresses, et on la vit se multiplier plus d'une circonstance, on laissa commettre en ses actes d'injustice. Obligé de faire valoir

le testament de son père, pour parvenir au trône, il enfreignit ce même testament, en privant son frère Moutemyn des droits qui l'y appelaient, et en les transmettant à Motasem son troisième frère. En résultat, Al Mamoun fut un prince bon, mais faible, inconstant, peu fidèle à l'amitié, à la reconnaissance. La mort d'Harthemah, celle de Fadhl, sont des taches ineffaçables à sa gloire. Il bouleversa l'empire, par l'incertitude et la versatilité de son gouvernement, par son système impolitique d'hérédité en faveur des Alydes (quoiqu'il n'eût vraisemblablement d'autre but qu'une restitution légitime envers la famille du prophète), et surtout par les principes qu'il professa contre l'éternité du Coran, et qui, précisément parce qu'ils étaient conformes à la raison et à la vérité, ne tendaient à rien moins qu'à saper les fondements de l'islamisme. Aussi la mémoire de ce khalyfe hétérodoxe est-elle en horreur aux zélés musulmans; et nous remarquerons que son règne agité fut l'époque de la décadence et du premier démemberment de l'empire : car, tandis que, du côté de l'Orient, les Thaherites préparaient la restauration de la monarchie persane; dans l'Occident, les Aglabites, successeurs d'Ibrahim ben-Aglab au gouvernement de l'Afrique, posaient les bases de l'indépendance de cette vaste contrée, qui, dès-lors, perdue entièrement pour les khalyfes, continua seulement pendant un siècle à reconnaître leur suprématie spirituelle. Cependant le schisme suscité par Al Mamoun, n'empêcha pas l'islamisme de faire encore des progrès : ces mêmes Aglabites le portèrent dans la Sicile, dont ils commencèrent alors la conquête (V. EUPHEMIUS, XIII, 512);

et un amiral du monarque musulman de l'Espagne, s'empara de l'île de Crète (1). OMAR ABU HAFS. L'exemple d'Al Mamoun, comme celui de l'empereur Léon VI, d'Alphonse-le-Sage, etc., prouve que chez un souverain, l'amour de l'état mal dirigé, est plus nuisible qu'utile au bonheur des peuples, en ce qu'il l'expose souvent à négliger les devoirs du trône. Trop éclairé, trop philosophe peut-être pour son siècle, Mamoun accueillit, avec beaucoup de bienveillance, les hommes doctes de tous les pays, de toutes les religions, et ne se montra ni dérangé ni envieux de ses sujets, en voulant détruire leurs préjugés. Avant lui, Al Mansour et Haroun avaient favorisé les poètes, les gens de lettres; Mamoun fut véritablement le père de la science chez les Arabes. Il épuisait ses trésors pour rassembler les manuscrits les plus rares et les plus célèbres, en grec, en syriaque, en hébreu, qu'il faisait traduire en arabe, et pour attirer à Bagdad les astronomes, les médecins, les sçavants les plus distingués de toutes les contrées. (F. ABUMAZAR, I, 447; ALFERGAN, id., p. 555; KENDI, XXII, 191.) Il admettait ces sçavants dans sa familiarité; il assistait fréquemment à leurs leçons, à leurs expériences et à leurs entretiens; il les comblait de bienfaits; et leur reconnaissance a fondé sa réputation. Passionné surtout pour l'astronomie, dans laquelle il était très-versé, il fit composer un corps de cette science. Plusieurs traductions de Ptolémée et d'Euclide, et deux observations (1) de l'obliquité de l'écliptique, l'une à Bagdad, l'autre à Damas, furent faites sous ses

auspices. Il entreprit aussi de surer la circonférence de la terre exactement que n'avaient fait les anciens. Des mathématiciens chargés par lui de cette opération se rendirent dans la vaste Sindjar, en Mésopotamie; divisant en deux bandes, ils se dirigèrent les uns vers le nord, les autres vers le midi, une ligne géométrique alignée sur la méridienne; chaque jour, mesurant la hauteur du soleil, ils se fussent éloignés d'un lieu de leur départ; après avoir ainsi parcouru cent lieues, ils se réunirent pour se communiquer leurs résultats (1). Le règne de Mamoun, par l'impulsion qu'il donna aux Arabes et aux Perses en Orient la même influence qu'exerça en Europe le siècle de Louis le Pieux, de Léon X et de Louis XIV, et tandis que l'univers était dans les ténèbres de l'ignorance, de la superstition, la cour du khalyfe devenait le foyer et le centre des lumières, qui, plus tard, se répandirent dans l'Occident. Les sciences, les arts, les lettres, ont fait oublier ses vices et contribué, plus que les loix, à la gloire de son règne. On lui a fait flatterie, à lui assurer de la postérité, sous un nom immortel. Ce n'est pas malgré la supériorité de son siècle; il croyait à l'astrologie; lui avait prédit qu'il mourrait à Raceah; aussi ne passait-il pas par cette ville de la Mésopotamie. Avant demandé dans sa capitale ce que signifiait *Ar-Raceah*, ancien nom de l'endroit où il se trouvait, on lui dit qu'il

(1) On en a supposé un autre, mais on ne peut pas le croire. Al Mamoun, dit la longueur et dit de la terre, et qu'on suppose avoir été un géomètre.

(1) Ils trouvaient, à quatre lieues d'Bagdad, une circonférence égale à 2000 milles, et qu'on trouve de 1900 milles, en supposant le rayon de la terre royal de 3000 milles, pour le degré 90000 toises. (Hist. des Math., I, 338, ed. de l'An

de ces mots : *Étendez vos*
eds (1); frappé de cette ré-
 voulut savoir aussi le nom
 e ce lieu, et apprenant qu'on
 it *Raccab*, il ne douta plus
 dernière heure ne fût venue.

A—T.

IOUN (YAHIA AL), roi de
 succéda, vers l'an 1045 de
 son père Ismaël, fils d'Abdal
 n Ibn Dzou'Inoun. A l'époque
 écadence des khalyfes Om-
 d'Espagne, Tolède fut une
 mières villes qui arborèrent
 rd de l'indépendance. Ibn

en devint souverain par le
 les habitants. Peu d'années
 Ismaël, originaire d'Afrique,
 Tolède, sous le titre d'*al*
fer behaul-Allah (le vain-
 ar la puissance de Dieu), et
 t ce trône à son fils Mamoun.
 célèbre par ses exploits que
 vertus, Mamoun fut un des
 s princes qui aient gouverné
 res; et il est fâcheux que l'his-
 ous l'ait fait si peu connaître.
 l'abord par Ferdinand I, roi
 lle et de Léon, qui lui avait
 sieurs places, et qui assié-
 calà, il fut forcé, en 1048,
 er la paix, et de payer un tri-
 uel. Maître de la Nouvelle-
 , et circonscrit au nord, au
 it et au midi, par les états
 linand, et par ceux de Ben
 , roi maure de Séville et de
 , il recula ses frontières du
 'orient, et ayant enlevé, l'an
 65), le royaume de Valence
 ière - petit - fils du fameux
 mer al Mansour (V. MAN-

tradition sénoise n'a pas d'autre ori-
 qu'il nous semble, qu'un mauvais jeu de
 ment son origine dans le nom grec de
 en arab. Beledoun), sous ce lieu où
 -arat. S. M—T.

sou), il y laissa pour vice - roi
 son gendre, Abd Rabbih. Il se crut
 alors en état de s'affranchir du tri-
 but; mais, la même année, Ferdi-
 nand vint ravager ses états, et l'o-
 bligea d'observer fidèlement le traité.
 Ennemi naturel des rois chrétiens de
 Léon et de Castille, Mamoun ne lais-
 sa pas d'accueillir généreusement, en
 1071, Alphonse VI, roi de Léon,
 détrôné par son frère Sanche II, roi
 de Castille: il le traita comme un
 ami, comme un fils; et lorsque la
 mort de Sanche eut, l'année suivante,
 réuni les deux couronnes sur la tête
 d'Alphonse, Mamoun accompagna
 son hôte jusque sur la frontière, lui
 fournit une brillante escorte pour
 le ramener dans ses états, comblé
 de présents; et les deux princes ne
 se séparèrent qu'après s'être em-
 brassés en pleurant, et s'être juré
 une amitié inviolable. En 1074, le
 roi de Séville (V. ABAD III, I, 15)
 attaqua celui de Tolède. A cette nou-
 velle, Alphonse accourut avec tant de
 promptitude pour défendre son bien-
 faiteur, que Mamoun, qui n'avait
 pas sollicité son secours, ne sait
 d'abord s'il doit voir en lui un en-
 nemi ou un allié; mais ses alarmes
 sont bientôt dissipées. Le Cast il-
 lan met en fuite Ben Abad III, et porte
 la dévastation dans ses états. Le fa-
 meux Rodrigue Diaz de Bivar (le
 Cid) fit aussi des incursions dans
 le royaume de Tolède; et le mécon-
 tentement qu'en témoigna le roi
 de Castille, fut une des causes de
 l'exil de ce héros (V. CID, VIII,
 552). Mamoun, dont un des géné-
 raux venait d'enlever Cordoue à
 Ben Abad, mourut dans cette ville,
 l'an 469 (1077), en recommandant sa
 famille à la générosité d'Alphonse.
 Une fille de ce bon prince musulman,
 tendre et compatissante comme son

père, soulageait les esclaves chrétiens. On raconte qu'étant allée prendre les eaux pour sa santé, dans la vieille Castille, elle s'y fit baptiser, et mourut en odeur de sainteté dans un ermitage près de Bihierça. Hescham, fils et successeur d'Al Mamoun, dont il imita les vertus, fut enlevé à ses sujets, après un an de règne, et remplacé par son frère Yahia, qui prit le titre de *Cader* ou *Dhafer billah*. Yahia se rendit si odieux par sa tyrannie et son impopularité, que ses peuples implorèrent à-la-fois la protection des rois de Castille et de Séville. Alphonse, combattu par l'ambition et la reconnaissance, hésita avant de faire la guerre au fils de son ami; mais craignant que son refus n'ajoutât à la puissance de Ben Abad, il se mit en campagne en 1080, s'empara de plusieurs places, depuis Talavera jusqu'à Madrid, et poursuivit ses conquêtes, les années suivantes, tandis que le roi de Séville reprenait Cordoue et occupait Calatrava, Cuenca, etc. Enfin, après un siège long et mémorable, auquel prirent part les plus illustres chevaliers de la chrétienté, Yahia, pressé par la famine et par les menaces des habitants, rendit Tolède, qu'il avait défendue en héros, l'an 478 (25 mai 1085), et obtint la liberté de se retirer à Valence avec ses richesses et le plus grand nombre de ses sujets juifs et musulmans. L'ancienne capitale des Wisigoths avait été 372 ans sous la domination des Maures. Yahia ne fut, ni plus sage, ni plus heureux dans sa nouvelle résidence : il fut assassiné sept ans après dans son sérail par le cadhi Ahnaf Ibn Djahaf, qui s'empara du trône. Mais le Cid, sous prétexte de venger la mort d'un prince protégé d'Alphonse, assiégea Valence, s'en

rendit maître en 488 (1) la gouverna en souverain cinq ans. Après sa mort, abandonnée par les Chérifiens au pouvoir des Maures, l'an 495 (V. Jousseur ben Taschf 63).

MANASSÉ ou **MANA** aîné de Joseph et d'Asenath en Égypte, l'an 1712 av. J. C. Son nom signifie *oubli* (« Car, dit son père en le bénissant, Dieu m'a fait oublier tous mes vœux, et la maison de mon père »). (Genèse, c. XLII, v. 51) Le patriarche Jacob étant au point de mort, Joseph lui amena ses deux fils pour recevoir sa bénédiction. Il plaça Éphraïm à la gauche et Manassés à la droite. Ne pouvant étendre sa main droite, il étendait sa gauche sur la tête de Manassés et le bénit. Joseph, effrayé de l'intervention de l'ordre des choses, voulut replacer le cadhi son père suivant qu'il le jugeait le plus vénérable. Mais Jacob s'y opposa, disant : « une intelligence prophétique m'a fait voir que ta bénédiction sera sur Éphraïm avant Manassés ». (Genèse, c. XLVIII, v. 13) La tribu de Manassés ne fut pas une tribu de guerre. A la sortie d'Égypte, elle comptait trente-deux mille deux cents hommes en état de porter les armes. Dans le partage de la terre promise, la moitié de ses possessions resta au-delà du Jourdain, dans le Désert; et l'autre moitié fut distribuée dans le territoire de Samarie, de Sichem et de Bethléem. La bénédiction donnée à Manassés par Moïse est de la même forme à celle que lui avait donnée Jacob. L —

roi de Juda, succédant J.-C., à son père, était alors que douze ans s'écarta des voies son père. Il adorait Baal, et rebâtit les autels par Ézéchias. Il fut au point de dresser un autel dans l'intérieur du temple, pour passer son premier-né, à l'exemple des rois de Moab. Le prophète Ésaïe dit que Manassès fut envoyé par le roi d'Assyrie pour reprocher sa conduite et écouter ses sages. Manassès le fit périr cruel de la scie (V. 2). Les livres saints disent qu'il répandit du sang innocent, jusqu'à la ville de Jérusalem. Manassès suscita enfin contre le roi d'Assyrie, qui envoya une vingt-deuxième année, Manassès, tailla en pièces, et l'emmena captif. Manassès retourna en Judée sous la main qui ignoreur touche de son cœur de son ennemi. Le monarque obtint le pardon de son père, et le retour dans ses autels du vrai Dieu, et fit disparaître les idoles de l'idolâtrie. Il mourut J.-C., à l'âge de cinquante ans, dont il en avait régné cinquante sur le trône. Son fils, Josias, régnait dans le jardin de son père, son fils, régnait sous le nom de Manassès. Prière qu'on suppose son père captif; elle est le commencement d'une amende honorable.

vraiment repentante, et elle a été citée plusieurs fois par les Pères : mais l'Eglise l'a rejetée du nombre des *Livres canoniques*. W — s.

MANASSÈS (CONSTANTIN), écrivain grec du **xiii^e** siècle, nous a laissé une chronique en vers politiques, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1081 de J.-C. elle est de quelque utilité pour l'histoire du Bas-Empire. Composée en grec, et dédiée à Irène, sœur d'Alexis Comnène, elle a été traduite et publiée en latin, par Leunclavius, à Bâle, 1573, in-8^o, et avec le texte grec et les notes de Meursius, à Leyde, 1616, in-4^o. On l'a réimprimée parmi les auteurs de la Byzantine, avec les mêmes notes, et le glossaire de Fabrot, Paris, 1655, in-fol. On a encore les fragments, en 9 livres, d'un roman des *Amours d'Aristandre et de Callistée*, en vers politiques, par le même auteur : il a été publié, pour la première fois, avec une version latine et des notes, par M. Boissonade, Paris, 1819, 2 vol. in-12 (**V. NICETAS EUGENIANUS**). Manassès vivait encore en 1150, au temps de Manuel Comnène, à la sœur duquel il dédia sa chronique. L.-s.-z.

MANASSÈS Ier., issu du sang royal, et allié aux premières familles du royaume, n'était que simple clerc, lorsque, par simonie, il parvint à l'archevêché de Reims, en 1067 : on croit qu'il prit naissance dans cette ville. Sa conduite ne démentit pas les moyens qu'il avait employés pour son élévation ; il se désoloura de manière à être déposé dans un concile de Lyon, tenu en 1080, et confirmé la même année, par celui de Rome. Homme violent, fier et vain de sa naissance, il exerça un pouvoir tyrannique dès qu'il se vit élevé en dignité. Ses premières au-

nées furent assez régulières; il fit du bien aux églises, et s'occupa des œuvres de piété qu'on lui indiquait. Il avait, auprès de lui, de grands exemples à suivre : Odalric, prévôt, et saint Bruno, écolâtre de l'église de Reims. Il changea bientôt, et traita les religieux du monastère de Saint-Remi, avec la dernière dureté : ils s'en plaignirent au pape Alexandre II ; et comme il s'élevait de toutes parts des plaintes contre lui, il fut accusé par-devant des légats, et dans les conciles, où il refusa de comparaître; enfin, sa sentence de déposition fut prononcée. Le roi le protégeait, même après sa déposition; mais il fut chassé par le clergé et par les bourgeois. On lui reprochait son faste, ses inclinations guerrières, ses discours profanes et licencieux, son election illégitime et simoniaque, le peu de soin qu'il prenait du clergé, et le trafic honteux qu'il faisait des bénéfices. Une des présomptions les plus fâcheuses contre lui fut l'expulsion de saint Bruno, qui avait osé s'élever contre sa conduite scandaleuse. Ce saint alla porter à Rome les plaintes de tout le clergé; et comme il avait déjà un dégoût du monde, que les vexations de Manassès fortifièrent, il fonda l'ordre des Chartreux, et transporta dans son désert les cérémonies de l'église de Reims, que ces pieux solitaires ont toujours conservées. Manassès ne pouvant plus se maintenir dans Reims, passa en Terre-Sainte, où il fut fait prisonnier, et mis en liberté, en 1093. Il fut, les dernières années de sa vie, errant, proscrit, fugitif, traînant à la cour de l'empereur sa misère et son ignominie. On croit cependant qu'il mourut dans de vrais sentiments de pénitence. — MANASSÈS II, 46^e. archevêque de Reims.

naquit dans cette ville. Il fut de saint Bruno, et profita si bien des leçons d'un si grand maître, qu'il devint non-seulement archiprevôt et trésorier, mais en chef évêque de Reims; il monta sur le siège en 1096, et fut sacré à l'église de Saint-Remi. Il mourut en 1098, un concile dans sa ville épiscopale, pour nommer à l'archimonastère de Saint-Remi il jeta les yeux sur le vénéral defroi, abbé de Nogent; mais connaissant les intentions qu'il avait sur lui, répondit que les rois ne le tentaient pas, et qu'il ne pouvait point quitter sa pauvre église pour une plus riche. Les évêques furent surpris de voir un homme qui se livrait à la pauvreté à la fortune, et qui se livrait aux honneurs du monde. Manassès assista au concile de Bruges et à celui d'Ypres, qui se tint en 1101, et mourut le 15 octobre 1101. La mort de ce prélat vertueux donna lieu à de grandes dissensions dans Reims de grands troubles, parce que les électeurs étaient divisés en deux partis.

MANASSES AZARIA ou MENAHEM ASARIAS MISHNATI florissait en Italie à la fin du 11^e siècle. Il donnait des leçons dans une ville du duché de Calabre et réunissait dans son école un grand nombre de personnes qui venaient de France, d'Italie et d'Allemagne. Il mourut à Mantoue. *Il était digne de la mort par ses vertus*. Rabbi Jecchaia Levi, et il est un grand savant, que rien ne lui était dû. Il a laissé : I. *Cannephi*, ou les *Ailes de la Colombe*, en cinq livres, traitant des dispositions de la prière et des fondements de la cabale; inédit. II. *Gannim*, ou *Fontaine des Joies*.

balistique, *manuscrit. immorâm*, ou *Suc des* quelques rabbins n'attribuent que la correction rage, qu'ils donnent à lik, Venise, 1601, et 624, in-4°. IV. *Asara*, ou *dix Traités sur la* ; trois premiers, imprimeur, 1544; Venise, terdam, 1649; Franc-Mein, 1678, in-4°.; le à Amsterdam, 1619 et 0°.; le cinquième, à Wil-1675, in-4°., et avec le ambourg, 1653, in-4°.; ont manuscrits. Bartoloccio que l'édition des trois unis, et précédés d'une de quinze rabbins, Amsterdam, 1649, in-4°.; c'est Wolf parle des autres. V. Un en deux parties : *Moiade*, et *Livre de la Vérité* même matière, Venise, 0°. VI. *Questions de ju-* avec les Réponses, Venise. Dans le catalogue de la bibliothèque, on attribue enahem un livre de appelé *Pa'oles de sainteté*, imprimé avec un autre sans le désigner, 1623, n'être en a-t-il composé utres; mais il est peu im-les connaître et de s'y ar-

L—B—E.

MANASSES ou MENASSES BEN ISRAËL, de la saac Abarbanel, si nous is Bartolucci, naquit en vers l'an 1604, et se dis-les sciences rabbiniques e plus tendre. A dix-huit at rabbin de la synagogue am, où il s'était retiré, et le Talmud avec beaucoup

de succès à la place de Rabbi Isaac Usiel, son ancien maître. A trente-cinq ans, il fut privé de sa fortune par la confiscation que fit, des biens de son père, l'inquisition d'Espagne; ce qui l'obligea de s'adonner au commerce. Il se plaint amèrement, dans un ouvrage composé à cette époque, de ce qu'il ne pouvait plus cultiver les lettres avec autant de facilité qu'autrefois. Il eut des liaisons avec les principaux d'entre les remontrants, et il enseigna leur doctrine dans ses écrits; ce qui lui attira quelques persécutions de la part des Gomaristes et de ses frères. Grotius ne dédaigna pas de le consulter sur les points les plus épineux de la théologie, et il recommande fortement aux chrétiens la lecture de ses livres pour bien pénétrer le vrai sens de l'Écriture sainte (*Epist.* 1244). Gaspard Barlaeus lui adressa une pièce de vers qui finissait ainsi :

*Si sapius diverta, Deo vivamus amici,
Dortaque mens pretio constat ubique tuo.
Hæc fides vox summa mea est; hæc cordis Manassæ,
Sic ero christiades : sic eris abramides.*

Menassès fut appelé en Angleterre par Cromwell, qui lui fit un accueil distingué. Le rabbin en conçut des espérances téméraires pour sa nation, dit Basnage; et il ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance envers le Protecteur qu'en lui appliquant les passages des Livres saints qui regardent le Messie. Menassès revint à Amsterdam, où il mourut en 1659. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en hébreu, en espagnol et en latin, qu'il n'écrivait pourtant qu'avec le secours de ses amis. Voici les principaux : I. *El conciliador nel Pentateucho*, (Francfort) Amsterdam, 1632, in-4°. II. *Conciliator, sive De convenientiâ locorum S. Scripturæ, quæ pugnant*

inter se videntur : opus ex vetustis et recentioribus omnibus rabbinis, magnâ industriâ ac fide congestum. C'est l'ouvrage précédent, traduit en latin fort librement par Denis Vossius, et imprimé à Amsterdam, 1633, in-4°. avec trois autres parties aussi écrites en espagnol, mais traduites en latin et imprimées à Amsterdam, 1681 et autres années, in-4°. Cet ouvrage, commencé par Menassès à l'âge de dix-huit ans, lui a fait la réputation d'un des théologiens les plus exacts, les plus savants et les plus judicieux qu'aient eus les Juifs depuis plusieurs siècles, et lui a valu le titre de coryphée de sa nation. (Voy. *Dissert.* de Boissi, tom. II, pag. 202.) III. *El thesoro de los dinim*, abrégé de la Mischna, en langue portugaise et en quatre parties; les trois premières à Amsterdam, 1645, in-8°; et la quatrième, 1647, même format. IV. *La economia que contiene todo que toca al matrimonio, y dinim de las Mujeres, hijos, siervos, bienes.* V. *Septher nismath chajim*, ou *Livre de l'immortalité de l'âme*, Amsterdam, 1652, in-4°, en hébreu, avec des tables et des préfaces en latin. VI. *De resurrectione mortuorum*, en espagnol, Amsterdam, 1636, in-12; en latin, dans la même ville et la même année, in-8°. VII. *Spes Israël*, en espagnol, Amsterdam, 1650, in-8°; Smirne, 1659, in-12; en anglais, Londres, 1656; en hébreu, Amsterdam, 1698, in-16; en allemand, caractères rabbiniques, Amsterdam, 1691, in-8°; en latin, Amsterdam, 1650, in-8°. Ce livre est peut-être l'original du *Rappel des Juifs* par La Peyrère : il y a bien des rêveries. VIII. *Piedra gloriosa, o de la statua de Nebu-*

chadnezar, con muchas y diversas autoridades de la sacra Scriptura, y antiquos Sabios. Amsterdam, 1656, in-8°. On en trouve un Abrégé dans l'*Histoire des Juifs* de Basnage, deuxième édit., tom. xv, pag. 1006. IX. *Problemata xxx de creatione*, Amsterdam, 1635, in-8°, en latin. X. *De termino vitæ libri tres*, en latin, Amsterdam, 1639. XI. *De fragilitate humanâ*, en espagnol, Amsterdam, 1643, in-4°; en latin, même ville, même année, in-8°. C'est dans ce livre qu'il se montre franc Arminien. XII. *Septher peneh rabba*, ou *Grand livre des aspects*, en hébreu, Amsterdam, 1628 et 1678, in-4°. XIII. *Defence of the Jews*, Londres, 1656 et 1707, in-8°. On lui doit encore une Bible hébraïque, Amsterdam, 1635, 2 vol. in-4°; des Poésies, des Discours, des livres de grammaire, de cabale, etc. Il s'étoit proposé d'écrire la continuation de l'Histoire de Joseph sur un plan que Basnage a conservé. Menassès était très-entêté du judaïsme; il a fallu que ses traducteurs chrétiens retranchassent de ses écrits un grand nombre d'invectives contre Jésus-Christ.

L—S—Z

MANASSES DE LONZANO ou RABBI MENAHEM DE LONZANO, florissait dans cette ville d'Italie, dont il a pris le nom, à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il a composé, en langue hébraïque, un ouvrage intitulé : *Schte jadoth*, ou *les deux mains*, dont la première est appelée la *main du pauvre*, et la seconde, la *main du roi*. Chaque main est divisée en cinq doigts. La première doigt de la *main du pauvre* qui porte pour titre *or thorah* (la lumière de la loi), est le plus estimé

cul, à proprement parler, n'a pas été de quelque utilité. On y examine avec beaucoup d'exactitude l'édition hébraïque de la grande Bible de Venise qu'elle a été imprimée par Jacob Ben Hajim; et il se sert au grand avantage de la masse écrite des rabbins et des manuscrits, pour faire voir les dont elle est remplie. Le neuvième et le troisième doigt de la main du roi, ont été imprimés séparément à Venise en 1598, in-4°. Le quatrième doigt du pauvre et le premier doigt de la main du roi ont d'abord été imprimés à Constantinople, en 1618, in-4°. Cette édition a été décrite par Richard Simon dans sa *Bibliothèque critique*, tom. 1^{re}, pag. 144, et par le P. Morin, *Antiquités Ecclesiæ orientalis*, pag. 114. Enfin à Amsterdam, 1659, les autres doigts sont encore imprimés, quoiqu'ils soient nommés par erreur à la première page de la main du roi de 1618. Richard Simon dit qu'ils sont peu à regretter, qu'ils ne peuvent être utiles qu'aux Juifs, à cause des minuties techniques dont ils sont semés. Les critiques ne trouvent pas en eux assez réservé dans ses remarques.

I.—B.—E.

MANASSES ou **MENAHÉM**, fils de Manassé, un des plus anciens et des plus célèbres grammairiens juifs, florentin d'origine, vers le dixième siècle en Espagne, vers le dixième siècle. Il a composé : I. Un *Lexicon*, tantôt *Livre des Racines*, *Compositions*, tantôt, enfin, *des Savants*. Il n'a pas été imprimé; mais on en trouve des copies dans les principales bibliothèques de l'Europe. Quelque imparfaite que soit la

méthode de Menahem, on ne peut s'empêcher de lui rendre le témoignage qu'il était très-versé dans la langue hébraïque, qu'il était même un modèle pour la pureté du langage. Fabricy, qui porte ce jugement, s'empresse de l'appuyer par un morceau assez considérable de la préface du *Lexicon* (*Titres primitifs de la révélation*, tom. 2^e, pag. 247). Wolf en avait parlé de même et avait suivi le même procédé. *Biblioth. heb.*, t. 3. Menahem donne, par ordre alphabétique, les racines hébraïques, les mots qui en dérivent, et qui s'y rapportent. Il y joint de courtes explications, tirées des endroits parallèles de l'Écriture, sans perdre de vue la signification primitive des termes hébreux. II. *Réponse à une question sur la Grammaire, proposée par Rabbi Donasch*, en hébreu comme le précédent, et manuscrit. Bartolucci assure qu'il en existe un exemplaire dans la bibliothèque du Vatican, n^o. 137.

I.—B.—E.

MANASSES ou **RABBI MENAHÉM DE RECANATI**, est ainsi appelé du nom de cette ville d'Italie, où il était né; il florissait dans le treizième siècle. On lit dans le *Schialceloth* que Menahem était presque stupide dans sa jeunesse, et qu'il s'occupait, sans fruit, de l'étude de la loi; qu'un jour s'étant endormi dans la synagogue, après un long jeûne et des prières ferventes, un homme lui présenta une coupe remplie d'eau pour se désaltérer; il n'eut pas plutôt bu de cette eau, qu'il se sentit, dit-on, une pénétration extraordinaire pour les choses les plus obscures, et il ne tarda pas à en faire usage dans l'assemblée des docteurs. En mettant de côté le merveilleux rabbinique, il s'ensuit que le développement des facul-

ties intellectuelles de Menahem fut tardif, mais éclatant, et au-dessus de l'attente générale. Il mourut en 1290. Nous avons de lui. I. *Sepher hadinnim*, ou *Livre des jugements*, Cologne, 1538, in-4°. Cet ouvrage de jurisprudence judaïque est encore connu sous d'autres titres. II. *Tachmi Miswoth*, ou *Raisons des Préceptes*. Menahem de Recanati s'attache à l'explication du sens mystique du *Zohar*, sur les commandements affirmatifs et négatifs, et sur la manière de prier et de chanter les cantiques sacrés, Constantinople, 1544, in-8°. ; Bâle, 1581, in-4°. III. *Traité des dix Sephiroth*; manuscrit. IV. *Commentaire cabalistique* sur les cinq livres de la loi, jusqu'au trente-troisième chapitre du Deutéronome, Venise, 1523 et 1545, in-4°. ; Bâle, 1581, in-4°. ; Lublin, 1595, in-fol. Ce n'est autre chose qu'un recueil des allégories des anciens Juifs. Malgré le grand nombre d'éditions de ce commentaire, il est presque introuvable, parce que tous les exemplaires ont été soigneusement recherchés et brûlés par ordre des inquisiteurs. Rabbi Mardochee Japhé a écrit sur cet ouvrage; et Guillaume Postel a appuyé de son autorité quelques-unes de ses rêveries. Bartolucci et Masius croient que Rabbi Menahem est encore auteur de quelques autres livres; mais ils n'en sont pas certains.

L—B—E.

MANCHESTER (Sir ÉDOUARD MONTAGU, comte de), homme d'état et général distingué du temps de Cromwell, était fils aîné de Henri Montagu, premier comte de Manchester, qui fut pendant quelque temps ministre de Charles I^{er}. Sir Edouard Montagu naquit en 1602, et fut élevé à l'université de Cam-

bridge. En 1623, il accompagna en Espagne Charles I^{er}, alors prince de Galles, et fut créé, à son couronnement, chevalier de l'ordre du Bain. Nommé député au premier parlement assemblé par ce monarque, il fut réélu trois fois, et ensuite appelé à la chambre des pairs, sous le titre de baron de Kimbolton. En 1640, il fut un des lords qui présentèrent une pétition au roi, pour l'inviter à convoquer un parlement, afin de soulager les maux de la nation, et d'arrêter l'effusion du sang, en traitant à l'amiable avec l'Écosse, dont on demandait la réunion à l'Angleterre. Nommé l'un des lords commissaires, il conclut une suspension d'armes avec les commissaires écossais. Mécontent de la cour, il se joignit au parti qui lui était opposé, et acquit une grande popularité par le généreux emploi qu'il faisait de sa fortune. Les deux chambres de parlement s'étant elles-mêmes réunies en 1641, on jugea nécessaire pour que les affaires n'en souffrisse pas, de former un comité composé de pairs et de députés qui s'assembleraient dans l'intervalle de sessions. Lord Kimbolton fut un de seize pairs choisis par la chambre haute; mais lord Digby, qui jouissait de toute la confiance du roi, donna de tels soupçons à ce monarque sur ses sentiments, qu'il le déterminait à faire accuser de haute trahison ce lord et cinq membres de la chambre des communes (1). Lord Kimbolton, ainsi poussé à bout, se déclara ouvertement contre le roi, et s'engagea au service du parlement. Il com-

(1) Clarendon affirme que cette mesure fut ordonnée par le roi, sans en faire part à son conseil, et qu'il se déterminait seulement sur l'avis de lord Digby.

it un de ses régiments à la e de Hedge-Hill (23 octobre), et fut, en juin 1643, un des lords chargés de l'autorité de du grand-sceau de l'état, con- nent avec quatre membres des unes : il portait alors le titre nte de Manchester, son père mort en novembre 1642. La tion d'excellent officier, qu'il acquise par sa conduite et son e, lui valut, dans la même an- e commandement des troupes sieurs comtés. Ce fut à leur u'il s'empara de la ville de e, et qu'il défit le comte de stle à Horne - Castle, le 11 e 1643. L'année suivante, e de surveiller les mouvements nce Rupert, il prit d'assaut e de Lincoln, et, le 5 juillet, déroute l'armée de ce prince ton-Moor. Cromwell, qui de- n élévation au comte de Man- r, son compatriote, et qui ser- us lui, comme son lieutenant, istinguer au combat de Mars- oor, par sa bravoure et ses . Cette victoire fut la prin- cause de la ruine des affaires , qui depuis allèrent toujours luant. Manchester après avoir afracchir ses soldats, mar- r York, dont il s'empara.

ensuite réuni à ses troupes ntes garnisons, il eut auprès rberry (27 octobre), un en- ent avec l'armée royale ; et les partis s'attribuèrent la victoi- is le comte n'ayant pu empê- roi de ravitailler Donnington- , le parlement fut fort mécon- t Cromwell, alors lieutenant- l, profita de cet événement orter contre son ancien bien- une accusation de haute-tra- Celui-ci crut devoir plaider sa

cause devant la chambre-haute ; et, après de vifs débats, il se justifia si bien, que l'accusation n'eut aucune suite. Cet incident fit faire de sé- rieuses réflexions au comte de Man- chester ; et depuis cette époque, sui- vant Whitlock, il n'omit rien pour rétablir la paix entre le roi et les deux chambres. Nommé orateur de la chambre des pairs, il employa, quoique vainement, toute son in- fluence pour arriver au but qu'il s'é- tait proposé ; et lorsque Charles I^{er}. fut décapité, Manchester et ses col- lègues s'éloignèrent des affaires, en témoignant toute l'horreur qu'ils éprouvaient de cet attentat. Les événements subséquents prouvèrent la justesse de ses préventions contre Cromwell ; et ce dernier essaya plu- sieurs fois de le faire périr. En 1651, il lui ôta la place de chancelier de l'université de Cambridge, que Man- chester recouvra lors de la restaura- tion, à laquelle il contribua puissam- ment. Lorsque le parlement se réu- nit de nouveau, le 25 avril 1660, il fut appelé à présider la chambre des pairs. Ce fut en cette qualité qu'il reçut la lettre que Charles II adressa à ce corps, le 5 mai suivant. Les lords et les communes le nommèrent, d'un commun accord, lord-commis- saire du grand-sceau ; et lorsque le roi fit son entrée dans la capitale, le 29 du même mois, ce fut lui qui le complimenta à Whitehall, au nom de la chambre-haute. Charles II l'ap- pela dans son conseil, le nomma gentilhomme de sa chambre et lord chambellan, et le décora de l'ordre de la Jarretière. La guerre s'étant allumée entre l'Angleterre et la Hol- lande, Manchester prouva son at- tachement au roi, en usant de son in- fluence sur la ville de Londres, pour l'amener à lui prêter 100 mille livres

rien de remarquable, son sort, arrivée le 1071. Charendou, dans son Histoire de la rebellion, trace un portrait flatteur du comte de Manchester : il était, suivant cet auteur, d'un caractère noble, généreux et plein d'humanité, attaché sincèrement à son roi et à sa patrie. Son second mariage avec la fille du comte de Warwick, dont les opinions étaient opposées à la cour, et les mécontentements que son beau-père éprouva, refroidirent un peu son zèle pour les intérêts de Charles I^{er}. L'imprudence commise par ce monarque, en l'accusant de haute-trahison, sans motif, au moment où le comte jouissait d'une grande popularité, le jetèrent comme on l'a dit dans le parti du parlement, sans le rendre pour cela l'ennemi personnel du roi. Ses conférences avec Monk, qu'il décida à se déclarer en faveur de Charles II, et sa conduite au moment de la restauration, prouvent que s'il avait été un instant égaré, il avait du moins reconnu son erreur, et cherchait à la réparer. D—z—s.

MANCINELLI (ANTOINE) (1), poète et grammairien, né en 1452, à Velletri, dans la campagne de Rome, étudia les humanités sous le célèbre Pomponius Lætus, qu'il ne parvint point à égaler; et il apprit ensuite, pendant quelque temps, la jurisprudence et la médecine. Il ouvrit, à l'âge de vingt-un ans, une école de grammaire à Velletri; mais la peste l'ayant forcé d'abandonner cette ville en 1485, il se réfugia d'abord à Sermoneta, puis à Rome, où il demeura cinq années, vivant du produit de ses leçons. En 1491,

il se rendit à Fano, et ensuite à Venise, sur l'invitation de Pomponius, son ancien maître : il parvint à s'y procurer quelques écoliers. Les magistrats de Velletri le rappellèrent, en 1494, et lui offrirent un traitement honorable, pour l'engager à prendre la direction de leur école. Les ouvrages de Mancinelli lui avaient valu une réputation assez étendue, et plusieurs villes se disputèrent l'avantage de le posséder : il donna la préférence à Orviète. Au bout de deux ans, il écouta les propositions que lui firent les habitants de Foligno; mais une fièvre pestilentielle qui se déclara dans le même temps, l'empêcha de conclure avec eux; et étant retourné à Rome, il y mourut vers 1506 (1). Mancinelli, quoique laborieux, vécut dans l'indigence; mais il sut la supporter avec une résignation qu'il puisait dans ses principes religieux. Il s'était marié; et il eut huit enfants, six garçons, auxquels il imposa des noms extraordinaires et deux filles. Ses ouvrages de grammaire, loués par L. Vivès, ont été vivement critiqués par J. J. Pontanus et Fr. Floridus : ils sont oubliés maintenant; et ce n'est que pour satisfaire la curiosité des bibliographes qu'on en présente ici la liste. Le recueil en a été publié dans le format in-4^o, à Venise, 1498-1502; Bâle 1501-08; Milan, 1503-06, et encore à Venise, 1519-21. Toutes ces éditions sont également rares; mais on donne la préférence à la première. On y trouve les opuscules suivants

(1) Son nom de famille était *Palombo*; mais l'aïeul d'Antoine ayant été surnommé *Mancinello* (le petit goucher), ce sobriquet resta à ses enfants.

(1) On doit regarder comme une fable ce qui rapporté les écrivains catholiques et protestants cités par Bayle (V. le *Diet. critiq.*, art. Mancinelli). Ils assurent que Mancinelli prononça publiquement une harangue contre le pape Alexandre VI, et que ce pontife irrité lui fit couper la langue et les nœuds. Mais le pape Alexandre mourut en 1503, et Mancinelli lui survécut de plusieurs années, puisqu'il est certain qu'il écrivait encore en 1506.

, *orandique modus*. — *oprietas, ex Donato, Auluscon. Pediano*, etc. — *seu Regulæ constructionum declinationum quinquagesimus thesaurus de variâ consuetudine verborum et nominum*, etc. de *Declinatione*; de *genitivum*; de *præteritis et perfectis* (en vers). — *Versilongum hexamètres* (1). — *de floribus*. Il ne s'agit, poème, que des fleurs du sage. — *Carmen de figuris. Carmen de practica virtute et humanitatis impellente ad sapientiam*. — *Carmen de vita sua*. Ces poèmes ont été imprimés en 1506, in-4°. Le poème de *imprimé séparément*, Bologne, 1506, in-8°, a été inséré par Buschius dans les *Vitæ summi viri et eruditione illustratæ*, Cobourg, 1735, a été traduit en français dans d'autres ouvrages de la même collection (V. la *Biblioth. de Dupleix* mot *Ant. Mancinell*). — *De ad Herennium esse Ciceronis*. — *Epigrammata*. a inséré un choix dans les *poëtar. italor.*, tom. 2. — encore de Mancinelli : I. *monis emporium*, Rome, 1506, in-4°. II. *Speculum de moribus*, Rome, 1502, in-4°; 1535, in-12; Bâle, 1543, est un poème sur les quatre ordinales. III. *Sermonum* (en vers 1503), in-4°; 1511, in-4°. IV. *De exitu* *notorum*, Bologne, 1506, Des *Notes* sur la *Phétori-*

que de Cicéron, le *Songe de Scipion*; les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile; les *Poésies* d'Horace; les *Satires* de Juvénal; le *Traité* de Solin; les *Élégances* de Laur. Valla, etc. On peut consulter pour plus de détails les *Mémoires* de Nicéron, tom. xxxviii, et la *Bibl. med. et infim. latinitat.* de Fabricius, avec les *Addit.* de Mansi, tom. 1^{er}, pag. 126, et suiv. W—s.

MANCINI (PAUL), fondateur de l'académie des *Umoristi*, né à Rome, dans le seizième siècle, d'une famille patricienne, étudia les humanités au Collège romain, et le droit à Pérouse, avec beaucoup de succès. Il embrassa ensuite la profession des armes, fut nommé commandant de la garde à cheval du cardinal Aldobrandini, se distingua par sa fermeté et son zèle pour le maintien de la discipline, et acquit la réputation d'un excellent capitaine. A la cessation des troubles qui désolaient les états de l'Eglise, il se démit de son emploi, et épousa, en 1600, Vittoria Capozzi, demoiselle d'une ancienne famille. Ses noces furent célébrées avec une pompe extraordinaire; et comme Mancini était fort aimé, tous les beaux-esprits de Rome s'empressèrent de lui témoigner la joie qu'ils avaient de son mariage par quelques pièces de vers. Il engagea les auteurs à venir les réciter dans son palais; et ce divertissement ayant parfaitement réussi, ils se proposèrent de continuer la même réunion à des jours déterminés. Le palais Mancini, berceau de cette nouvelle académie, en devint le séjour ordinaire. Comme la joie et la belle humeur présidaient aux séances, où la noblesse romaine des deux sexes assistait en foule, on donna à ceux qui formaient ces entre-

1. Versilongum hexamètres, imprimé à Rome, 1506, in-4°. V. le *Speculum de moribus*, de Buschius, pag. 126, où il en est fait mention dans la *Bibl. d'Ara. coli.*

umore, d'où vintcelui d'*Humoristes*, que prirent les académiciens. Mancini, après vingt ans d'une union heureuse, perdit son épouse; alors il renouça au monde, reçut les ordres sacrés, et mourut, en 1635, dans de grands sentiments de piété. L'académie des *Umoristi* ne s'est soutenue que jusqu'en 1670. Le pape Clément XI, qui y avait été admis dans sa jeunesse, voulut la rétablir en 1717, et en nomma président Alex. Albani, depuis cardinal; mais tous les efforts du pontife n'aboutirent qu'à redonner à cette société une existence éphémère. W—s.

MANCINI (MAME), petite fille du fondateur de l'académie des *Humoristes*, et nièce du cardinal Mazarin, est moins célèbre par sa beauté et son esprit que par ses aventures bizarres, et les chagrins qui empoisonnèrent sa vie. C'était la troisième des cinq filles de Michel-Laurent Mancini, baron romain, et de Hieronyme Mazarini, sœur puînée du cardinal. Elle naquit à Rome, en 1639, et fut élevée dans un couvent, jusqu'à l'âge de dix ans. Elle en sortit pour accompagner sa mère, et Hortense sa sœur, encore enfant, que le cardinal Mazarin, avait appelées à Paris. Marie n'était pas très-jolie (1); mais elle était aimable et spirituelle: ses manières vives et enjouées plurent à Louis XIV (F. tom. xxv, pag. 169); et ce prince fut un moment tenté de l'épouser. Le cardinal n'osant pas favoriser ouvertement la passion du roi, envoya ses nièces dans un couvent à Brouage (2). La séparation des

deux amants fut touchante; apercevant les larmes qu'il s'efforçait de retenir, lui dit si connu : *Tous pleurez, roi, et je pars* (1). Elle ne la cour que lorsque Louis marié: et peu de temps après devint (en 1661) la femme Colonna, connétable de France, qui elle apporta en dot 100,000 livres de rente. Elle partit pour l'Italie avec son époux, et ses premières années de leur mariage furent assez heureuses: mais à la suite de la couche pénible, et qui avait été pendant plusieurs jours en danger, Marie si prince Colonna qu'elle ne plus vivre avec lui; et de même elle ne sembla s'occuper de le rebuter par sa froideur et ses caprices. Sur ces entrefaites vint chercher à Rome contre les persécutions de Mazarin, qu'elle avait épousée, confia à sa sœur les sujets qu'elle croyait avoir à former le connétable, et sa résolution de retirer en France. Hortense nement tenté, dit-on, de Marie de ce projet, consentit à y aller. Elles partirent de l'absence du connétable, et se rendirent à Civita-Vecchia, sous des habits d'homme, barquèrent sur un esquif, qu'il conduisit en huit jours sur la Provence (1672). On lit dans les mémoires de la duchesse de Mazarin qu'elles furent accueillies

(1) Bayle a employé le chap. LXXXI aux questions d'un provincial, à discuter de Marie et de Louis XIV d'une manière romanesque, et très-impertinemment l'auteur de l'ouvrage que Bayle a vu (F. tom. xxv, pag. 169), suppose que cette entrevue eut lieu au moment du départ de Marie Mancini, tandis que ce fut plusieurs mois après la question du mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse.

(2) Voir son portrait, par Mme. de Motteville, dans son *histoire*, t. II, pag. 391.

(3) C'est ce qu'il attendait qu'il eût obtenu de leur établissement, comme il avait déjà marié la duchesse de Vendôme et la comtesse de Soissons, qui étaient les deux premières de cinq sœurs Mancini.

riguan, qui eut la *charité* d'oyer des chemises, disant, voyageaient en vraies hères : roman, avec force pier-point de linge blanc. » Que quelque intérêt de ga-trouvait en jeu dans cette du lit dans une lettre de scudéri, publiée par l'é-
Supplément de Bussy : olonne et M^{me}. Mazarin-êtes à Aix; l'histoire dit s y a trouvées déguisées en s, qui venaient voir les deux le chevalier de Lorraine et e de Marsan. » On juge de me semblable aventure dut sur leurs sœurs; aussi M^{me}. é écrivait-elle à sa fille, le 1672 : « La comtesse de s et M^{me}. de Bouillon sont : contre ces folles, et di- il les faut enfermer; elles rent fort contre cette étran- . » Hortense, craignant de entre les mains des émis-duc de Mazarin, s'occupa la Savoie (V. l'art. suiv.), continua seule son voyage: ait que, dans le cas où elle clamée par le connétable, accorderait sa protection. is XIV, ne voulant pas la fit conseiller de se retirer e du Lys, où il pourvut à ns, avec cette magnificence ractérisait. Il y avait quel- is qu'elle habitait cette ab-orsqu'elle écrivit à Colbert e dans laquelle elle se plai- termes peu mesurés, du re- e roi faisait de la voir. Cette it mise sous les yeux de IV; et ce prince, persuadé d'grés defenses, la conné-urrait bien profiter du voisi-
 Paix, pour paraître à la

cour, lui envoya l'ordre de choisir un couvent plus éloigné. Marie, ne consultant que sa colère, pria le duc de Nevers son frère (Philippe-Jules-Mancini Mazarini), qui retournait en Italie, de lui permettre de faire route avec lui. Arrivée à Turin, elle changea d'idée, et voulut revenir sur ses pas; mais informée qu'elle ne pouvait rentrer en France, et ne redoutant rien plus que l'obligation de se réunir à son mari qui lui promettait d'oublier toutes ses extravagances, elle préféra courir le danger de traverser l'Allemagne, alors occupée par des troupes (1673). Mais en arrivant dans les Pays-Bas, elle fut arrêtée et gardée à vue, jusqu'au moment où le connétable lui laissa la liberté de passer en Espagne. Ce prince venait d'être nommé vice-roi d'Aragon : il épuisa inutilement tous les moyens pour décider Marie à se reconcilier avec lui; et ne pouvant vaincre sa résistance, il consentit enfin au divorce qu'elle demandait (V. COLONNA, IX, 326). Marie entra dans une maison religieuse, voisine de Madrid, où elle prit le voile; mais ennuyée de la vie du couvent, elle s'évada, et revint la France, après une absence de douze années : elle y était si bien oubliée que personne ne prit garde à elle. Dès ce moment (1684), les histoires contemporaines ne parlent plus de cette princesse; et elle languit dans une telle obscurité, que c'est par conjecture seulement, qu'on place sa mort vers l'année 1715 (1). Elle aimait avec passion les lettres et les arts. On a sous son nom un opuscule intitulé : *Discorso astrofisico delle mutazioni de' tempi e di altri*

(1) Le Diction. de Moréri avance qu'elle mourut au mois de mai de cette année; mais Bayle en parlait long temps auparavant comme d'une personne qui avait cessé de vivre. Le P. Anselme dit qu'elle finit ses jours à Madrid, au mai 1715, âgée de près de 70 ans.

accidenti mondani dell'anno 1670, (Rome), in-4°. Un anonyme a publié les *Mémoires de M. L. P. M. M.* (madame la princesse Marie Mancini) *Colonne, grande connétable du royaume de Naples* Cologne, 1676, in-12; trad. en ital. 1678. C'est un roman mal écrit. S. Bremond y opposa l'ouvrage suivant : *Apologie ou les véritables Mémoires de madame Marie Mancini, connétable de Colonna, écrits par elle-même*, Leyde, 1678, in-12. Ce petit écrit mérite plus de confiance que le premier. L.-P.-E et W.-s.

MANCINI (HORTENSE), sœur puînée de la précédente, et l'une des plus belles femmes de son siècle, était née à Rome en 1636 : elle fut amenée à Paris à l'âge de six ans, et élevée par les soins du cardinal Mazarin, son oncle, qui avait pour elle une tendresse de père. Le roi d'Angleterre, Charles II, et le duc de Savoie la demandèrent en mariage ; mais le cardinal ne crut pas pouvoir accepter l'honneur que lui faisaient deux souverains de rechercher son alliance. Il maria sa nièce, en 1661, au duc de la Meilleraie (Armand Charles de la Porte), sous la condition que celui-ci prendrait le nom et les armes de Mazarin. Jamais union ne fut plus mal assortie : Hortense, jeune, vive et légère, aimait le monde, où elle se voyait sans cesse entourée d'une foule d'adorateurs ; le duc de Mazarin au contraire, avare et jaloux, exagéré dans sa dévotion, fuyait la société, et obligeait une femme dont la dot avait été de trente millions, de renoncer au séjour de Paris, et de le suivre de ville en ville dans ses différents gouvernements. Hortense prit enfin la résolution de s'affranchir de ce qu'elle appelait un esclav-

vage odieux ; et elle l'eut le secours du duc de Nevers, son frère, qui lui procura d'abord une escorte pour se rendre, où elle comptait se rendre, près de sa sœur, la comtesse de Lons. Son évasion eut lieu la nuit du 13 juin 1668.

Mazarin, qui plaidait à sa femme, rendit plainte contre le duc de Nevers, et obtint un arrêt par lequel il était autorisé à la faire arrêter tout où on la trouverait.

Hortense, ennuyée des reproches qu'elle avait à essuyer de ses parents, écrivit au cardinal Mazarin pour le prier de lui donner son étourderie et de la remettre de ne se conduire que d'après ses conseils. Elle lui fit répondre que, quand elle serait demeurée deux ans dans le monde, il verrait ce qu'il lui en coûtait. L'argent qu'elle possédait était bientôt épuisé : il ne lui restait que quelques pierreries, qu'elle engagea pour une somme très-inférieure à la somme qu'elle avait apportée, et elle repassa en France. Elle sollicita une pension sur les biens qu'elle avait apportés. Le roi (Louis XIV) déclara son protecteur responsable de sa situation ; il lui donna une pension annuelle de 20,000 et 12,000 liv., argent comptant, et lui permit de s'en retourner à Rome ; mais le mari était loin d'approuver la fuite de cette ville, pen- dant qu'elle était avec sa sœur la comtesse de Lons (précédent). En quittant Paris, elle se retira à Chambéry, où elle séjourna trois années dans la société des personnes les plus distinguées par leur esprit et par leur vertu. Après la mort du duc de

n tour s'était aussi déclaré tecteur, craignant de n'être également à se louter de la , elle passa en Angleterre), suivie de l'abbé de Saint- qui avait conçu pour elle p d'attachement. Charles II lit avec bienveillance, et lui sur sa cassette une pension 3 liv. sterl. : elle aurait promptement remplacé la duchesse de outh, dans le cœur du mon- anglais, si elle ne se fût pas : sensible aux soins que lui le prince de Monaco. Char- té de la préférence qu'elle t accorder à son rival, sup- a pension qu'il lui faisait ; la rétablit, quelques jours nouteux de s'être abandonné urement de jalousie qui n'a- un motif réel. La maison nse devint bientôt le rendez- s hommes les plus aimables lus spirituels de Londres : es beaux-esprits qui s'y réu- t, on cite Justel, Vossius, et Saint-Evremond. Elle pa- cuper elle-même de l'étude beaucoup d'ardeur ; mais au nocent des lettres succéda n jeu de la bissette : elle y les nuits, perdant des som- nsidérables sur sa parole, et payer quelquefois ses sottises amis. Cependant, obsédée, elle l'était, d'une foule d'a- rs, elle se décida enfin à i choix ; elle jeta les yeux aron de Banier, gentilhom- dois, d'un mérite rare : la nce qu'elle lui marquait exci- lonsie du prince Philippe de , son neveu (1) ; il provoqua

Banier en duel, et le tua d'un coup d'épée (1683). Hortense fut affectée vivement de cette catastrophe ; elle fit tapisser sa chambre de noir, et y resta enfermée plusieurs jours, sans vouloir prendre aucune nourriture. Saint-Evremond, le meilleur de ses amis, lui remontra combien elle se nuisait elle-même en affichant une douleur si excessive ; elle répondit qu'elle était décidée à passer en Espagne, et à finir ses jours dans le couvent où languissait sa sœur la connétable : mais il n'eut pas de peine à lui prouver qu'elle ne pour- rait jamais s'accoutumer à la vie ré- gulière et tranquille d'une religieuse. Cependant, avec la santé, Hortense reprit le goût des plaisirs, et elle rou- vrit sa porte à la plus brillante socié- té de Londres. La révolution d'An- gleterre qui appela au trône Guilla- me de Nassau, la priva de la pen- sion qu'elle recevait, son unique ressource. Le duc de Mazarin profi- ta de cette circonstance pour lui in- tenter un nouveau procès (*V. Cl. ERARD, XIII, 225*) ; et il obtint, en 1689, un arrêt du grand-conseil qui la déclarait déchuë de tous ses droits dans le cas où elle refuserait de revenir avec lui (1). Hortense représenta qu'elle avait contracté des dettes, et qu'elle ne pouvait pas sortir d'Angleterre sans avoir payé ses créanciers. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle tenta, fut inutile. Elle vit ses meubles saisis ; et elle se trou- vait exposée au plus grand dénu- ment, lorsque le roi Guillaume, in- formé de sa situation, lui assura

(1) G's d'Olympe Man lui, seconde des- tence, mère à Eugène Maurice de Sa- le de Soissons.

(1) Mme. de Sévigné disait avec Saint-Evremond, que la duchesse de Mazarin était dispendieuse des ré- gles ordinaires, et qu'on voyait sa justification en voyant M. de Mazarin. Quand on lui représentait qu'elle devait se rendre avec son mari, elle répondait, comme pendant la guerre civile : *Point de Mazarin ; point de Mazarin.* (*V. la Lettre de Mme. de Sévigné à sa fille, du 27 février 1671.*)

une pension de 2000 liv. sterl. Elle revint alors à ses habitudes, passant l'hiver à Londres et la belle saison à Chelsea, village sur les bords de la Tamise, où elle goûtait les plaisirs de la campagne. Elle y tomba malade au mois de juin, et y mourut le 2 juillet 1699, à l'âge de cinquante-trois ans. Hortense n'avait encore rien perdu de sa première beauté, ni de ses agréments. Elle avait toujours eu beaucoup d'indifférence pour la vie; et elle ne démentit point les sentiments qu'elle avait témoignés à cet égard. Elle était douée d'un esprit vif, et parlait d'une manière très-agréable; mais jamais elle n'eut la prétention de passer pour auteur; une preuve que l'on en peut donner, c'est qu'elle permettait à Saint-Evremond de la railler sur ses fautes d'orthographe. Les *Mémoires* que nous avons sous le nom de la duchesse de Mazarin, sont l'ouvrage de l'abbé Saint-Réal: Bayle n'est pas de cet avis; mais Desmaiseaux nous apprend qu'il était possesseur d'un exemplaire de la première et rare édition de 1675, qui avait appartenu à Hortense, et qui était chargé de corrections marginales de la main de Saint-Réal. Ces *Mémoires* ont été réimprimés dans le *Mélange curieux des meilleures pièces attribuées à St.-Evremond*, tom. II, et dans le *Recueil des œuvres de Saint-Réal*, tom. VI. On peut aussi consulter: *Oraison funèbre de la duchesse Mazarin*, par Saint-Evremond, (pièce composée en 1684, à la prière d'Hortense, qui desira savoir ce qu'on dirait d'elle après sa mort); — *Lettre touchant le caractère de la duchesse Mazarin*; — le *Plaidoyer d'Erard*; les *Remarques sur ce plaidoyer*, et les autres pièces insérées dans le *Mélange curieux*

déjà cité. On a publié, à Paris 1808, *La duchesse de Mazarin* mémoires écrits par elle-même 8°, et 2 vol. in-12. C'est une impression des *Mémoires* faits à Saint-Réal, et que l'on a débarrassés par des additions tirées de sources qui ne méritent pas toutes la confiance. W—

MANCINI (MARIE-ANNE) duchesse de Bouillon, née à Rome 1649, était la cadette des nièces cardinal Mazarin: elle fut amenée à Paris, quelques années après sa naissance, et excita comme elles la haine du premier ministre. Elle avait une certaine naïveté enfantine qui divertissait beaucoup son oncle, et il se plaisait à lui faire éprouver toutes sortes de contrariétés (voir *Mémoires d'Hortense*, cités à l'art. précédent). Elle fut mariée le 20 avril 1662, à Godefroid de Tour, duc de Bouillon, à qui elle apporta en dot deux cent mille livres. Sa carrière fut plus heureuse que celles de la connétable Colonna et de la duchesse de Mazarin. Elle consacrait ses loisirs entre la lecture et la société de quelques amis choisis, et les plaisirs de la cour la plus brillante et la plus spirituelle qu'il y eût jamais eu. La duchesse de Bouillon La Fontaine, devina son talent et fut sa première protectrice. Elle fut elle qui lui donna le surnom de *l'oubliée*, mot que l'on a mal-à-propos attribué à Mme. de la Sablière. (*Hist. de l'acad. franç.*, par d'Olivet, t. II, 331): mais comme elle n'avait su apprécier le mérite de la duchesse, fut injuste à l'égard de l'entraînée par l'esprit de parti, et préféra la *Phèdre* de Pradon aux premiers chefs-d'œuvre de la scène tragique. (F. le duc de Nevers et Pradon). On créa, com

lo, une chambre ardente cher les auteurs des cri-
oisonnement, que l'on
multipliés qu'ils ne l'é-
et (*V. BAINVILLIERS* et
duchesse de Bouillon fut
cette chambre, et décrè-
ement personnel: elle n'é-
que d'une curiosité ridi-
rdinaire alors, mais qui
ressort de la justice (*V.*
Louis XIV). Madame de
onté, dans une lettre du
1680, l'interrogatoire de
de Bouillon; on ne peut
er de plus plaisant, ni de
à convaincre de son in-
ix qui en douteraient en-
pendant elle fut exilée à
e qu'elle s'était beaucoup
plaisanteries qu'elle avait
uges, et que le roi l'avait
mauvais. Le duc de Bouil-
de Louis XIV la permis-
re imprimer l'interroga-
femme, pour l'envoyer
dans toute l'Europe, où
t croire qu'elle était une
use. La Fontaine, qui
amais ses amis dans le
adressa des consolations
sse. C'est dans les let-
écrivit l'inimitable fabu-
t peut prendre une idée
et de l'étendue des con-
de cette dame: « Toutes
e sujets, lui dit-il,
viennent aussi-bien que
ortes de livres, pourvu
ient bons. » Elle alla en
, en 1687, visiter sa sœur
de Mazarin, qui lui fit

beaucoup d'instances pour la rete-
nir auprès d'elle. La Fontaine écrivit
alors à notre ambassadeur (*M. de*
Bonrepaux) : « Elle porte la joie
» partout... c'est un plaisir de la
» voir disputant, grondant, jouant
» et parlant de tout, avec tant d'es-
» prit, que l'on ne saurait s'en
» imaginer davantage. » Avec un
tel caractère, il n'est pas étonnant
que la duchesse de Bouillon eût beau-
coup d'amis: elle quitta ceux qu'elle
avait en Angleterre, pour revenir en
France dès 1688. Deux ans après
(1690), elle fit le voyage de Rome
pour y voir le prince de Turenne,
son fils, qui était lui-même en dis-
grace, et avait accompagné le car-
dinal de Bouillon, son oncle. Elle
n'y passa que deux mois: à peine
avait-elle quitté Rome, qu'elle reçut la
permission de revenir à la cour (1).
Depuis cette époque, on connaît peu
les détails de sa vie: elle trouva dans
la culture des lettres un dédomma-
gement aux illusions qui fuient avec
la jeunesse, et mourut à Paris le 20
juin 1714, à l'âge de soixante-quatre
ans. Elle avait formé une bibliothè-
que nombreuse et bien choisie, dont
elle confia la garde à Belin, son se-
crétaire, l'auteur de *Mustapha et*
Zéangir; pièce à laquelle on croit
que la duchesse de Bouillon a eu quel-
que part (*V. BELIN*, IV, 81). Elle ai-
mait à rendre service aux littérateurs;
et Campistron, entre autres, lui a
témoigné sa reconnaissance par la
dédicace de la tragédie d'*Arminius*.
On ne peut douter qu'elle n'ait com-
posé beaucoup de petites pièces de
vers: mais elles n'ont pas été recueil-
lies; et l'on ne connaît de cette dame
qu'un *Rondeau* contre les *Méla-*
morphoses de Benserade, inséré par

le rédacteur de *Mme. de Sévigné* (*M.*
) donne l'extrait textuel de l'inter-
rogatoire de la duchesse de Bouillon, à la cham-
bre, et signé d'elle (*V.* le t. VI, p. 145
cet interrogatoire, la duchesse de
pou avoir l'acquiescement qu'elle se plut
à rendre.

(1) Voyez les *Mémoires de Coulanges*, Paris,
1780, pag. 212.

Saint-Marc dans les *Commentaires sur les OEuvres* de Boileau (Éd. de 1747, t. v, p. 93, dans les notes).

W—s.

MANCINI (FRANÇOIS), peintre, naquit en 1725, à Saint-Angelo in Vado, et fut élève de Charles Cignani. Il alla se perfectionner à Rome, et s'écarta dès-lors de la manière de son maître, pour adopter le faire expéditif et facile de Franceschini, son condisciple, avec lequel son talent avait de la ressemblance. Il semble cependant qu'il eût moins de promptitude dans l'exécution ; du moins il n'a point fait un aussi grand nombre d'ouvrages. On estimait beaucoup ses compositions ; il dessinait bien, avait une couleur agréable, et on le regardait à Rome comme un des meilleurs peintres de cette époque. Son tableau de *saint Pierre et saint Jean guérissant un boiteux*, se conserve dans le palais de Monte-Cavallo ; et il a été copié en mosaïque dans l'église de Saint-Pierre. Il est bien composé, d'une perspective parfaitement entendue, et les figures en sont pleines de vie : c'est l'ouvrage capital de Mancini. Parmi ses autres ouvrages, on cite l'*Apparition de Jésus-Christ à saint Pierre*, que l'on voit chez les Philippins de Citra di Castello, ainsi que les tableaux à l'huile et à fresque qu'il a laissés à Forlì et à Macerata. Il a beaucoup travaillé pour les galeries étrangères, dans lesquelles on estime particulièrement ses tableaux d'histoire. Il eut pour élèves le chanoine Lazzarini et Nicolas Lappiccola de Crotone, dont les ouvrages ont mérité d'être exécutés en mosaïque. Mancini mourut en 1758. P—s.

MANCINI. J. NIVERNOIS.

MANCO-CAPAC, fondateur, et premier Inca de l'empire du Pérou,

réunit quelques peuplade sur les bords du lac de C. persuada qu'il était fils de envoyé sur la terre, ainsi que Coya-Ocella, sa sœur, et se pour rendre les hommes heureux. On les crut descendus. A leur voix, les hommes pandus dans les forêts, se rendent. Manco les instruisit la terre, à diriger le cours à se mettre à l'abri de l'air. Coya-Oella monta diennes à filer la laine et l se vêtir de leurs tissus, à s époux, à élever leurs enfants fut surtout la religion qui fondement à la puissance Capac. Après avoir aboli ces humains, il apprit à s adorer intérieurement, et Dieu suprême, mais in *Grand Pachacamac* (c l'ame ou le soutien de l'un à offrir extérieurement l'un hommage au soleil, son père un Dieu visible et connu, la lumière, de la fertilité lui aux étoiles et à la lu ensuite les fondements de Cusco, dans la belle vallée nom, Manco-Capac l'entourages, partagea les Péruviens tribus, et préposa d *Curacas*, qui gouvernaient en qualité de lieutenants. Après avoir institué le culte il établit des fêtes en son et lui éleva des temples d'or et l'argent. Les lois du lateur souverain du Pérou reçues avec applaudissement naissance par une nation grossière et sauvage. Le s vit prospérer sous ses yeux qu'il avait fondé. Sentant diminuer, il dit qu'il al

soleil son père, et mourut règne heureux de trente à ans. Rocha-Inca, son fils succéda, et régna comme persuasion et les bienfaits. Origine de la race des Incas, souverains du Pérou. L'empereur prenait d'abord que la guerre, mais les successeurs - Capac en étendirent au-delà, moins pour satisfaire les conquêtes, que pour les peuples barbares. Manco Inca fut un prince d'un rare mérite, ne doit donc pas s'étonner que les Incas aient cru qu'il tirait sa vie de la divinité, et qu'ils lui eussent une vénération superstitieuse pour la mémoire et la postérité. Leblanc législateur qui, après les avoir sortis de la barbarie, leur donna l'avantage d'un gouvernement et réglé. Les premiers Incas, sa mort, célébrèrent ses vertus pendant trois mois, et lui firent un soin particulier d'embaumement, avec des préparations. Leblanc donna, une tragédie de *Manco Inca*. (LEBLANC, XXIII, 484.)

B—P.

O II, fils d'Huana-Capac, Incas, devint l'unique empereur de la race des Incas, par le trépas de son frère, et la mort par laquelle, condamné, en 1533, à l'ordre de Pizarre. Manco Inca se mit à la tête des Indiens, et se défendit contre les Espagnols, jusqu'à ce qu'il fut obligé de se retirer dans les montagnes, où il se vit forcé d'abandonner son empire. S'imaginant néanmoins que les Incas étaient d'une race divine, de l'espèce humaine, il se fit recevoir, de Pizarre, la couronne de ses ancêtres, et à reconnaître la souveraineté du roi

d'Espagne. Après une entrevue avec Pizarre, il fit son entrée publique à Cusco, en 1533, dans un palanquin à côté de ce conquérant, escorté par une garde espagnole, et fut présenté le lendemain au peuple, et ceint du bandeau royal. Mais n'ayant pu obtenir d'être rétabli dans tous ses droits, ainsi que le portait son traité avec les Espagnols, et se voyant au contraire leur prisonnier, il se sauva par une ruse, en 1535; et après avoir excité les Péruviens à la guerre, il tailla en pièces plusieurs détachements espagnols, vint assiéger Cusco, s'empara de la citadelle, et aurait réduit enfin la garnison espagnole qui défendait la ville, sans l'approche d'Almagro, avec un corps de troupes. Ce capitaine lui ayant proposé de se liquer avec lui contre Pizarre, il refusa cette alliance par un principe d'honneur et d'honnêteté, et dit à cette occasion : « J'ai pris les armes pour recouvrer mes droits, et rendre la liberté aux Péruviens, et non pour protéger les vils desseins d'un usurpateur contre un autre. » Trompé dans son espoir, et déconcerté par l'arrivée de Diego d'Almagro, ce malheureux prince désespéra de reconquérir son empire; et pour que ses sujets ne fussent pas victimes de leur fidélité, il les licencia, les engagea même à calmer le courroux des vainqueurs, et vint se réfugier, en 1537, à Villapampa, au milieu des Andes, où il fut assassiné quelques années après par un Espagnol proscrit, auquel il avait donné asile. Ce prince laissa deux fils, qui périrent également par la perfidie des Espagnols (V. les articles du marquis de CANETTA, et de François de TOLEDE). Ainsi s'éteignit la race mâle des Incas, qui avait régné pendant quatre cents ans

ans les sentiments ; et il intéressé, qu'il ne songea employer son crédit pour ment ou sa fortune. On a *Histoire critique de la bonnoise*, Paris, 1733, et un ouvrage très-estimé lequel l'auteur n'avance le bonnes preuves. Il l'a deux livres : dans le pre- expose l'ancienne division et les premières expédi- Gaulois-Celtes, et donne de la partie méridionale , jusqu'à l'arrivée de Jules- second livre contient la istoire sous César et Au- vrage est terminé par sept ons sur la Celtique d'Am- ondation de Marseille ; la ribal entre le Rhône et les guerre des Cimbres dans ; le passage de Pompée rbonnoise ; les significa- ot *Gallia*, et les limites onnoise et de l'Aquitaine. moires dans le *Recueil* de des inscriptions, sur la ribal dans les Gaules, passa en Italie ; — sur la e Trevium et Pusiauum, e campagne de Ferréol, rétoire (F. FERRÉOL) ; — d'Annibal et de Scipion, Plutarque, et qu'il prouve age de Donat Acciaioli ; arques sur un passage de e Tours ; — sur une pré- le Marc-Aurèle, en faveur ns ; — des Recherches sur de la France et de la Go- min sur l'évêché d'Arisi- leroit être celui d'Alais. ions sur les *Dissertations et géographiques sur l'é- cienne Gaule* ; dans le s savants, mai 1712. Il

s'attache, surtout, à prouver qu'*Au- gustodunum* est la ville d'Autun. L'*Éloge* de Mandajors, par Fréret, est imprimé dans le recueil de l'*Académie des Inscriptions*, tom. XXI, Hist., pag. 250. W—s.

MANDAR (JEAN - FRANÇOIS), oratorien , naquit en 1732, à Mari- ne, près de Pontoise. Il était pro- fesseur, en 1762; car J.-J. Rous- seau parle de lui, comme tel, dans ses *Confessions*, à l'occasion d'un goûté fort gai qu'ils firent ensemble à Montmorenci, la veille du décret de prise de corps lancé par le par- lement de Paris, contre l'auteur, d'*Émile*. Un autre oratorien prenait part à ce goûté, dont Rousseau fait en peu de mots une description très- agréable. Après avoir professé les humanités au collège de Juilli, le P. Mandar entra dans les ordres sa- crés, et fut chargé de diriger la conscience d'un certain nombre d'é- lèves de cette maison. Son talent pour la chaire le fit aussi choisir pour adresser aux élèves l'exhorta- tion chrétienne, désignée sous le nom d'*instruction*, qu'ils entendaient tous les dimanches, avant le service divin. C'était par ces discours, dans lesquels la force s'unissait à l'onc- tion, que le P. Mandar se préparait à annoncer la parole de Dieu à un auditoire composé d'hommes faits. La réputation qu'il acquit, lui valut la distinction de prêcher devant le roi, et de prononcer, en 1772, le panégyrique de saint Louis, devant l'académie française. Son discours fut entendu, le lendemain, par l'aca- démie des belles-lettres. Le P. Man- dar fut nommé, en 1782, supérieur du séminaire de Saint-Magloire, à Paris, et ensuite supérieur du collège de Juilli. Il l'avait quitté, en 1790, pour habiter la maison de retraite

à Paris : la destruction de sa congrégation, en 1792, le força d'abandonner cette demeure de paix ; et peu de temps après, la fureur croissante de la tempête politique le contraignit à fuir en Angleterre. Dans ces tristes conjonctures, son cœur éprouva de bien douces jouissances ; un Anglais, ancien élève de Juilli, lui offrit un asile dans sa maison : les Français, exilés, s'empressaient pour entendre ses prédications ; et son panégyrique de saint Louis fut écouté, à Londres, par une assemblée où se trouvaient des personnages augustes. Cependant des jours plus sereins luisaient en France ; le P. Mandar se hâta d'y revenir. Un homme, qui occupait une des places les plus éminentes du gouvernement, avait été le confrère du P. Mandar, dans la congrégation de l'Oratoire. Il l'accueillit avec des égards mêlés de bienveillance, et lui proposa même de l'appuyer de son crédit pour le faire arriver à l'épiscopat. Le P. Mandar préféra de vivre modestement de son mince patrimoine, que son neveu, ingénieur des ponts - et - chaussées, avait réussi à sauver. Il mourut en 1803. Indépendamment du panégyrique de saint Louis, qui a été traduit en espagnol, on a du P. Mandar plusieurs Sermons, parmi lesquels on distingue le sermon sur le Ciel. Il a aussi composé un Discours (en vers) sur la vieillesse (1802). La poésie le délassait d'études plus graves. Il décrivit en vers un voyage qu'il fit à la grande Chartreuse en 1775 : ce petit poème fut imprimé en 1782, avec une traduction latine du P. Viel, son confrère, qui survit encore à son ami ; il est précédé d'une Lettre sur ce même voyage, qui avait déjà été publiée dans le journal de Verdun, en 1776.

L'une et l'autre ont reparu avec des mélanges du P. Viel, imprimés en 1815. On a aussi du P. Mandar un Cantique en vers latins, à l'usage des enfants qui se disposent à la première communion. Enfin, son caractère enjoué lui faisait saisir, au collège de Juilli, toutes les occasions qui s'offraient d'exercer sa muse, soit en vers français, soit en vers latins, sur les événements arrivés dans la maison. Il était chéri et respecté des élèves, du nombre desquels se trouvait l'auteur de cet article.

E—s.

MANDAT (ANTOINE-JEAN GALLIOT DE), né à Paris, en 1731, était capitaine au régiment des gardes-françaises, quand la révolution éclata. Il commandait en chef la garde nationale parisienne, en 1790. Quelques jours avant le 10 août, ses amis lui parlaient des dangers qui menaçaient personnellement. « Je sais », répondit-il, le sort auquel je suis probablement réservé ; mais je réponds des jours du roi, jusqu'à mon dernier soupir. Je quitterai donc jamais mon poste volontairement. » Dès le 8 août, il fut requis par le département de Paris, de faire augmenter le nombre des troupes qui devaient environner Louis XVI au château des Tuileries et le maire Péthion y joignit l'ordre positif et écrit, de *repousser la force par la force*. Mandat fit des préparatifs en conséquence, le 9, et communiqua au commandant des gardes-suisse les instructions qu'il avait reçues. Mais cet ordre écrit donné par Péthion, au commandant de la garde nationale, inquiétait les factieux : sa mort fut résolue pour ressaisir cette pièce importante. La nouvelle municipalité, ayant chassé l'ancienne, intima le 10, dès la poi-

le commandant l'ordre de
 , sans délai, à l'hôtel-de-
 tendit une nouvelle injonc-
 sur les représentations de
 rer ainsi que de deux of-
 anicipaux, il partit du châ-
 ompagné d'un seul aide-de-
 peine arrivé, il fut mas-
 moment où le conseil mu-
 enait de donner l'ordre de
 ire à la prison de l'Abbaye.
 de pistolet le renverse, et
 s l'achèvent. Aussitôt le cat
 jeté dans la Seine : sa fat
 ainsi privée, même de la
 on de lui rendre les devoirs
 . — Son neveu, Étienne-Mar-
 on DE MANDAT, né au châ-
 leuilli, près de Brieenne, le
 mbre 1770, d'abord sous-
 it dans le régiment de Mes-
 mp dragons, était âgé de 18
 'époque de l'émigration. Il
 dans les différents corps où
 en pays étranger, la plus
 leur, et, au plus fort d'un
 reçut un coup de sabre au
 Ayant passé aux Chouans,
 ordres du comte de Frotté,
 distingua pas seulement par
 intrépidité, mais aussi par
 nt pour le commandement.
 la croix de Saint-Louis, en
 ris les armes à la main, il
 lé à Caen, le 18 septembre
 donna lui-même le signal à
 reaux, et mourut en criant :
 : roi. Les journaux répétè-
 éloges qu'avait faits de lui
 ince de Normandie, où il
 mu sous le nom de Mandat
 fré. — La sœur du baron de
 , mariée à M. THOMASSIN DE
 LE, comparut, en juin 1794,
 nal révolutionnaire de Paris.
 r - Thinville dit alors : « Il
 rien contre la citoyenne ;

» mais elle s'appelle *Mandat* ; je
 » conclus à la mort. » Elle périt,
 âgée de 24 ans. L—P—E.

MANDELSLO (JEAN-ALBERT
 DE), voyageur allemand, naquit,
 en 1616, dans le Mecklenbourg. Il
 était page du duc de Holstein-Got-
 torp. Lorsque ce prince envoya, en
 1633, une ambassade en Russie et
 en Perse, Mandelslo eut la permis-
 sion d'en faire partie, en qualité
 de gentilhomme des ambassadeurs.
 Oléarius, son ami intime, qui était at-
 taché à la légation comme secrétaire,
 en a donné la relation (V. OLÉARIUS).
 Avant de partir, Mandelslo avait
 été autorisé par son prince à visiter
 le reste de l'Asie, lorsque les am-
 bassadeurs quitteraient la Perse. Le
 Chah lui offrit une pension considé-
 rable pour le retenir à sa cour ; mais
 Mandelslo aima mieux aller aux In-
 des. Il s'embarqua donc à Ormus,
 en 1638, visita Surate, Agra, Lahor,
 Visapour, la côte de Malabar, et
 Ceylan, et revint en Europe par le
 cap de Bonne - Espérance. N'ayant
 pas trouvé à Gottorp d'emploi qui
 lui convint, il prit parti dans le régi-
 ment de cavalerie de Rantzau, qui
 était au service de France, et y ob-
 tint une compagnie. Il mourut à
 Paris, de la petite vérole, en 1644.
 Étant à Surate, en 1638, il écrivit
 à Oléarius, pour le prier de ne pas
 publier la relation de ses voyages,
 avant de l'avoir revue et corrigée.
 Oléarius la fit imprimer sous ce titre
 en allemand : *Lettre de J. A. de
 Mandelslo, écrite de Madagascar
 à Oléarius, en 1639, sur son
 voyage des Indes Orientales, avec
 une Notice succincte sur l'état ac-
 tuel de la Chine, royaume situé le
 plus à l'orient, suivie des remar-
 ques d'Oléarius. Sleswig, 1645,
 1 vol. in-folio. Cette première édi-*

tion reparut à la suite des voyages d'Oléarius; l'ouvrage fut ensuite augmenté d'après les manuscrits de l'auteur, et divers matériaux fournis par Oléarius. Il fut intitulé : *Voyage aux Indes*, etc., Sleswig, 1658, un vol. in-folio., avec figures; ibid., 1668; Hambourg, à la suite d'Oléarius, 1696, in folio. Il fut traduit en hollandais, Amsterdam, 1658, 1 vol. in-4°; enfin en français par Wicquefort sous ce titre : *Voyages faits de Perse aux Indes Orientales, contenant une description nouvelle et très-curieuse de l'Indostan, de l'empire du grand Mogol, des îles et presqu'îles de l'Orient, des royaumes de Stam, du Japon, de la Chine, du Congo*, etc., Paris, 1659, 1 vol. in-4°; 1666, 2 vol. in-4°; Leyde, 1719, 2 vol. in-folio, cartes et figures; la Haye (Amsterdam), 1727; Amsterdam, 1737, 2 vol. in-folio, cartes et figures. Mandelslo était trop jeune, et trop peu éclairé pour que sa relation fût très-instructive; cependant on la lit avec plaisir, parce qu'il met de la franchise et de la var été dans ses récits. Il distingue soigneusement ses propres observations des rapports d'autrui, et déclare souvent qu'il n'ajoute aucune foi à ceux-ci. Il ne les avait pas insérés dans son itinéraire, voulant probablement les laisser de côté; mais on ne tint pas compte de ses intentions. Bien plus, les éditeurs joignirent à son ouvrage tout ce qu'ils purent recueillir des autres voyageurs, sur les différents pays de l'Asie que Mandelslo n'avait jamais vus; de sorte que son récit se trouve noyé dans un grand nombre de descriptions et de recherches historiques, auxquelles il n'a pas la moindre part. On a aussi grossi le livre, d'une très-longue table des

matières, la plus ridicule digée qu'il soit possible d'i Mandelslo dessina la plu figures de son voyage, et fit les observations astronomi s'y trouvent.

MANDER (CHARLES-Vatre, historien et poète, Meulebeke, près Courtrai et ses parents n'épargnèrent pour son éducation. Les qu'il fit dans les lettres, fipides, mais ne l'empêchè de se livrer à son pencha le dessin. Presque au sortu fance, il manifesta les dis qu'il avait pour cet art. U plaisirs était de dessiner sur de sa chambre les portrait domestiques. C'étaient des res; mais dans chacune d'ell saisi le caractère propre du nage, et l'on ne pouvait naitre l'original. Quelque peignait à l'aquarelle sur ceau de papier, et les accor de vers pleins de malice et Ses parens secondèrent ses tions. Il eut d'abord pour m cas de Heere, peintre et poé ment distingué à Gand. Del dit à Courtrai pour y prend çons de Pierre Vierick; mai veau maître, cherchant à é maux de la guerre, errait da giquede ville en ville. Cette déplut à Van Mander; il reto ses parents, et se livra entiè la poésie : des tragédies et d dies, jouées avec succès, fruit de ses loisirs. Peintre tout-à-la fois, il peignait les décorations de ses pièce truisait les machines pour sentation : on raconte, à qu'ayant voulu, dans le Nœ, représenter le déluge,

on si près de la réalité, et sur la scène une telle quantité, que quelques-uns des spectateurs furent noyés ou sur le point. Son père combla ses desirs, lui permettant de voyager. Il avait alors vingt-six ans. Il vint d'abord à Rome, et y demeura quelque temps. Il y peignit des fresques et des paysages qui lui obtinrent des distinctions honorables du pape. Après un séjour prolongé en Italie, il revint en Hollande, et se rendit à Vienne sur les avis de Spranger, son oncle, pendant malgré tous les efforts qu'on fit pour le retenir dans sa ville et l'attacher au service de l'empereur, Van Mander voulut retourner dans sa ville natale, où ses compatriotes le reçurent avec l'empresse la plus honorable. C'est alors qu'il peignit les deux tableaux d'*Adam et Eve dans le Paradis terrestre* et du *Déluge*, où l'on ne saurait admirer le plus de la vérité, de la vigueur du coloris, de l'expression et de la beauté de la composition. Il y avait peu de temps qu'il était marié, lorsque la nécessité l'obligea de quitter sa ville, et de partir avec sa femme et son nouveau-né. Ses domestiques s'en allaient escortant plusieurs caisses de meubles. Un parti de brigands le rencontra, massacra les domestiques, piller les meubles, et se disposa à pendre lui-même, quand un hasard amena près de lui un officier avec lequel il s'était trouvé en combat. Cet officier le reconnut, tomba à terre avec sa troupe, et se hâta de le sauver. Van Mander avait tout perdu, mais rien ne put le décourager. Réfugié à Bruges, il se mit à faire des vers et à peindre

avec ardeur. Il commençait à réparer ses pertes, lorsque la peste et les ennemis le chassèrent de nouveau de son asile. Il s'embarqua pour la Hollande, avec sa famille, et vint se fixer à Harlem, où bientôt il fut surchargé d'ouvrage. En société avec Goltzius et Cornille, il y établit une académie, où il introduisit le goût italien. Van Mander peignit en commun plusieurs tableaux, une *Passion de Jésus-Christ* en 12 pièces, une *Fête flamande*; saint *Jean prêchant dans le Désert*, etc. Parmi ses plus belles compositions, on cite particulièrement le *Portement de croix*, l'*Adoration des Mages*, et *Jacob*. Ses paysages sont également estimés; ses arbres sont touchés avec esprit, ainsi que ses figures; la couleur en est bonne et la composition piquante. Seulement, sur la fin de sa vie, il devint un peu maniéré dans ses compositions. En 1604, il se rendit à Amsterdam; mais au bout de deux ans de séjour, il fut atteint d'une maladie que l'ignorance de son médecin rendit mortelle: il expira le 11 mai 1606. On lui fit des obsèques magnifiques; et, pour honorer son talent poétique, il fut enseveli avec une couronne de laurier sur la tête. Il laissait une veuve et sept enfants, parmi lesquels, l'aîné, nommé Charles, cultiva aussi, comme son père, la peinture. Après avoir travaillé assez long-temps à Delft, il se rendit en Danemark, où il fut attaché à la cour. Parmi les ouvrages littéraires qui ont fait connaître Van Mander le père, comme un des bons écrivains de son temps, on cite particulièrement ses *Vies des peintres anciens italiens et flamands*, qu'il a écrites jusqu'en 1604. Les jugements qu'il porte des artistes dont il écrit la vie, sont en général pleins de rai-

son , et les préceptes qu'il y donne sont excellents. Ses autres ouvrages ont : I. *La Traduction en vers et en prose des poèmes d'Homère, des Bucoliques et des Géorgiques de Virgile*. II. *La Maison de Pan*. III. *Le Nouveau-Monde, ou la découverte de l'Amérique*. IV. *Les Métamorphoses d'Ovide, avec l'exposition de la Fable*. Il a de plus composé un grand nombre de vers en flamand ; une pièce intitulée *Dina*, ou *la ruine de Sichem*, qui a souvent été représentée en Flandre ; et enfin la *Lyre de David*, imitation en vers de psaumes du roi-prophète. Van Mander avait formé un grand nombre d'élèves dont quelques-uns, comme Jacques Maertens, Corneille Enghelsen, Fran. Halls, H. Gerrets, indien, etc., ont acquis une réputation méritée.

P—s.

MANDEVILLE (JEAN DE), en latin *Magnovillanus* ou *Magdevillanus*, chevalier anglais, issu d'une ancienne et noble famille, naquit à Saint-Alban, vers l'an 1300. Il reçut une éducation soignée, étudia la médecine, et l'exerça même pendant quelque temps ; il s'appliqua aussi aux mathématiques, et voulut savoir un peu de théologie, suivant la coutume du temps. Il n'était bruit alors en Europe que des merveilles de l'Asie ; Mandeville desira les connaître. Il quitta l'Angleterre, en 1327, traversa la France, et se rendit à la Terre-Sainte. Loin d'y guerroyer en bon chevalier contre les infidèles, il combattit sous leurs drapeaux ; il servit le sultan d'Égypte, et suivit le grand khan du Kathai, dans ses guerres contre le roi de Manzi (Chine méridionale). Mandeville voyagea dans presque toute l'Asie, et séjourna pendant trois années dans la ville de Cam-

balu (Peking), résidence du khan. Enfin, après les aventures plus incroyables, et une absence de trente-trois ans, il revint d'patrie. Pour charmer les en la solitude, comme il le d même, il écrivit la relation des voyages, dédiée à Édouard II, d'une humeur peu casanière, et d'ordres qu'il remarquait dans l'glise et dans le gouvernement de la patrie, l'arrachèrent de leurs foyers. Cette fois, ses voyageurs bornèrent à la France, et aux Bas. Il mourut à Liège, le 27 novembre 1372, et fut enterré dans l'église des Guillemites de la ville, où l'on voit son épitaphe, la suite de laquelle on lit ce en français du temps :

Vas qui passas sur moi,
Par l'amour de la croix por moi.

L'itinéraire du voyage de la ville est le même que celui d' de Portenau. Il copie des parties de la relation du moine, et quand il ne la copie pas, ses observations ont presque toujours objet les mêmes particularités également à contribution la philosophie d'Héron, et transcrit de ceux certains des romans de l'époque, et des vieilles chroniques. On y distingue facilement fragments d'Ogier le danois la belle Mélusine, que le rédacteur insère, dit-il, pour donner perfection à son ouvrage. Il est probable que les moines contenaient les auteurs de quelques additions dont nous venons parler, et qu'ils avaient pour but d'intercaler dans une histoire de visiter la Terre-Sainte. Il est encore probable que Mandeville lui-même renchérit sur ses

il eut l'ambition d'observations : ce dit avant lui. Il paraît dans Plin, ses mirages, et ses merveilles dans les romans. rent des îles habitées qui ont 50 pieds de tables qui du sommet s vomissent des flammes, voyages, et un u de Tartarie engendré. Il place son prêtre ville de Suze; et l'histoire rapporte semble être quelques traditions indiennes sur la première cet être imaginaire) : rouve dans Mandeville ils plus amples sur l'Éthiopie, et quelques îles dans ses prédécesseurs. que de Berne conserve de ce voyageur en s. On lit dans la préface l'écrivit dans cette ni paraît peu probable. it qu'il composa son les trois langues française, et anglaise. Il existe uscrits dans cette der- Celui qui est à la bibliothèque, passe pour la première édition anglaise de 1499, imprimée par Wynkyn de ; la meilleure est celle 1725, écrite dans l'anglais : *The Voiage of sir John Mandeville wh treateth of the wayne and of the Marvaynth other islands and* cette édition est la plus mais une des plus anciennes contredit celle de Pietro Milan, 1480, in-4°,

1.

sans titre et sans pagination. Cette vieille traduction italienne est évidemment plus étendue sur l'Afrique que les éditions qui ont suivi; elle a été faite sur un manuscrit latin. L'édition latine sans date, et avec des signatures, mais sans réclames ni pagination, et qui commence ainsi, après la table des chapitres : *Itinerarius à terra Angliæ in partes Hierosolymitanas*, caractères gothiques, 1 vol. in-4°, paraît être du même temps (1). Purchas a publié le voyage de son compatriote, mais seulement par extrait. Il a omis des chapitres entiers, abrégé les autres, et retranché à la fin près de 80 pages. in-8°. Bergeron, dans sa collection de voyages faits principalement en Asie, la Haie, 1735, 2 vol. in-4°, a inséré la relation de Mandeville; mais n'ayant traduit en français que les fragments qui se trouvent dans Purchas, son édition est remplie de lacunes. Il y a aussi plusieurs traductions allemandes de Mandeville, dont une très-complète. Les auteurs anglais de l'Histoire générale des Voyages n'ont pas cru devoir lui donner place dans leur recueil.

L. R—E.

MANDEVILLE (BERNARD DE), écrivain anglais, quelque temps fameux, naquit à Dort, en Hollande, vers 1670, et fut destiné à la profession de médecin. Ayant pris le degré de docteur, il vint en Angleterre, où il exerça son art assez obscurément. Une forte dose de vanité, qu'il avoue lui-même n'avoir jamais pu surmonter, lui donna le desir de sortir de cette obscurité, et il publia

(1) Il existe encore une édition française de la même année, 1480, imprimée à Lyon, sous ce titre : *Ce livre est appelé Mandeville..... et fut fait et composé par J. de Mandeville, et parle de la terre de promission, c'est-à-dire, de Jérusalem, petit in-folio gothique.*

des écrits où l'on trouve de l'esprit, des pensées fines, et quelquefois même justes, mais plus souvent singulières, et une tendance générale à corrompre la morale publique. Son début, en ce genre, fut, la *Vierge démasquée*, ou *Dialogue entre une vieille julle et sa nièce, sur l'amour, le mariage*, etc., 1709. Un *Traité des affections hypocondriaques et hystériques*, publié en 1711, et divisé en trois dialogues, offre au moins, au lecteur, de l'amusement, en ce que l'auteur s'y divertit aux dépens des autres médecins et des apothicaires de son temps. Il donna au public, en 1714, un poème d'environ 500 vers, intitulé la *Ruche bourdonnante*, ou les *Fripons devenus honnêtes gens*, où son but semble avoir été de décréditer la vertu, et d'encourager le vice. Il y attaquait tous les états, et surtout le clergé anglican, et les universités. Il y joignit, comme pour se justifier, une espèce de commentaire, assez étendu, qui parut à Londres, en 1723, in-8°, sous ce titre : *La Fable des Abeilles*, ou, *les Vices privés font la prospérité publique*; avec un *Essai sur la Charité et les Ecoles de charité, et des Recherches sur la nature de la Société*. Il n'avait écrit, dit-il dans sa préface, que pour s'amuser; son dessein était seulement de faire sentir la bassesse de tous les ingrédients qui composent le véritable mélange d'une société bien réglée: d'ailleurs, il n'avait pas écrit pour la foule des lecteurs. Cette prétendue justification prouvait si peu la droiture de ses intentions, que l'ouvrage fut dénoncé au tribunal du bauc du roi, comme très-pernicieux, par le grand-jury du comté de Middlesex. Attaqué, en outre, par plusieurs écrivains, entre au-

tres, par le docteur Fidd W^m. Law, Bluet, Hut (depuis par Berkeley et Campbell), Mandeville, 1728, un second volume, pour mieux développer le système. Il avait déclaré avancé qu'ironiquement l'on lui reprochait; et craint d'appuyer cette déclaration après avoir paru sous la Fable des abeilles qu'on ne saurait fleurir s'il n'y règne vices, il avança dans le postérieur (*Recherche si de l'honneur, et sur l'utilitarianisme dans la guerre*, la vertu est plus propre à procurer le bonheur général de la société: on n'en persista pas à regarder la première opinion comme son opinion réelle. Pour l'idée du plan de la Fable de nous emprunterons quelques idées de l'*Histoire du Phil anglais*, par M. Tabara ville suppose qu'une ville renfermait une nombre d'abeilles, qui avaient les sociétés humaines, avec Les médecins y étaient tans, les prêtres des hypo rois y étaient les dupes tère fourbe et intéressé. pencher la balance de Th etc. En un mot, chaque cette société était en pr Cependant la grande ma merveille, et formait un faitement bien ordonné. mes de cette nation faisai leur; et la vertu, formé par la politique, se trou tement d'accord avec l stupides abeilles mécon bonheur. Les membr fourbes de cette société

uité des autres : in -
robité. Jupiter s
t délivra de la t e
iarde. Les mœurs se réfor-
La paix et l'abondance ré-
partout. Les arts, ministres
irs et du faste , désertèrent

Attaquées par un grand
l'ennemis, les abeilles triom-
mais au prix de plusieurs
de leurs braves. Ce qui en
etira dans un creux d'arbre,
la triste satisfaction que peut
la vertu. Nous renvoyons ,
réfutation du système entier,
age de M. Tabaraud , t. II , p.
elques-uns des paradoxes de
ille ont été non moins solide-
utés par l'abbé Pluquet, dans
té philosophique sur le Luxe.
nné, en 1806, une nouvelle
anglaise de *la Fable des*
avec une apologie où l'on
prouver que les économistes
y ont puisé leurs principes.
iste une traduction française
rtrad), Amsterdam, 1740,
tion, 4 vol. in-8°, et 1750,
n-12, contrefaçon. On cite
e Mandeville, *Pensées libres*
religion, et sur le bonheur
ition, 1720; trad. en franç.,
n-12, par Van Effen. C'est
sfaction qu'on apprend, dans
raphies anglaises les plus ré-
que les écrits de Mandeville
peu lus aujourd'hui, même
patrie de l'auteur. L.

DOSIO (PROSPER), littéra-
diocre et biographe labo-
é à Rome, vers le milieu du
ième siècle, a joui d'une ré-
assez étendue, mais qui ne
durable, parce qu'il n'a su
son nom à aucune pro-
vraiment digne de l'estime
stérité. Il était chevalier de

l'ordre de Saint-Étienne, membre
des académies des *Inseconi* et des
Humoristi ; et il mourut vers 1700,
dans un âge peu avancé. On cite de
lui : I. *Centuria di enimmi*, Pé-
rouse, 1670, in-8°. (c'est un recueil
de cent énigmes ou problèmes.) II.
L'Innocenza trionfante, scenico
trattenimento, Rome, 1676, in-12.
III. *L'Adargonte, tragedia*, ibid.,
1676, in-12. IV. *Bibliotheca Ro-*
mana seu Romanorum scriptorum
centuriæ X, ibid., 1682-92, 2 vol.
in-4°. Mandosio n'a observé aucune
espèce d'ordre dans cette vaste com-
pilation ; et les vies des écrivains,
anciens ou modernes, y paraissent
rangées au hasard : il est vrai que la
double table alphabétique mise à la
fin de chaque volume, aide à re-
trouver au besoin les cinq cents per-
sonnages qui s'y trouvent mention-
nés. On y lit parfois des détails cu-
rieux et intéressants ; mais plusieurs
articles sont fort insignifiants, et il
y en a qui se bornent à trois lignes.
On reproche à l'auteur d'avoir beau-
coup profité des recherches d'Ol-
doino, sans le citer (V. OLDOINO). Il
promettait un troisième volume qui
aurait compris les vies des écrivains,
naturalisés romains. V. *Diario in*
quo maximorum christiani orbis
pontificum archiatros spectandos
præbet, ibid., 1696, in-4°. C'est un
recueil des vies des premiers méde-
cins des papes (depuis Nicolas I^{er}.),
avec le catalogue de leurs ouvrages,
imprimés ou manuscrits. On trouve
beaucoup d'érudition dans ce livre,
devenu assez rare, mais effacé par
le traité de l'abbé Gaëtan Marini :
Degli archiatri pontifici, Rome,
1784, 2 vol. VI. *Catalogo d'autori*
che hanno dato in luce opere spet-
tanti al giubileo dell'anno santo,
ibid., 1700, in-16. Cinelli parle avec

éloge de Mandosio dans la *Biblioth. volante*, tom. III, p. 250-52.

W—s.

MANDRILLON (JOSEPH), littérateur, né en 1743, à Bourg-en-Bresse, fut destiné par ses parents à suivre la carrière du commerce; et après avoir achevé ses études et passé quelques années dans une maison de banque, il fit un voyage en Amérique pour y former des relations. A son retour en Europe, il vint se fixer à Amsterdam, où il ouvrit un comptoir, et partagea son temps entre les affaires et l'étude. Il prit parti dans les discussions politiques qui éclatèrent en Hollande à cette époque, et publia quelques écrits dans le sens des novateurs. Il adopta les principes de la révolution française, et revint en France, où il se lia avec les royalistes constitutionnels. Lors de l'établissement du régime de la terreur, il chercha vainement à s'opposer à la faction qui couvrait la France d'échafauds: arrêté comme prévenu d'entretenir des correspondances avec le duc de Brunswick, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort, le 7 janvier 1794, à l'âge de cinquante et un ans. On cite de lui : I. *Le voyageur Américain*, ou Observations sur l'état actuel, la culture et le commerce des colonies britanniques en Amérique, etc., Amsterd., 1783, in-8°. Cet ouvrage est traduit de l'anglais. Mandrillon l'a fait précéder d'un *Précis historique*, dans lequel il s'efforce de prouver que la découverte de l'Amérique n'a pas été moins funeste à l'ancien monde qu'au nouveau. II. *Le Spectateur américain*, ou Remarques générales sur l'Amérique septentrionale, etc., ib., 1784, in-8°. Bruxelles, 1785, in-8°. On y trouve des observations ju-

dicieuses; il en a paru une troisième édition revue et corrigée, 178°. (1) III. *Fragments de littérature et de politique*, suivi de *Voyage à Berlin*, ibid., Paris, 1788, in-8°. IV. *Variétés triotiques*, Bruxelles, 1788. V. *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution des Provinces*, en 1787, Paris, 1791, in-8°. Mandrillon était membre de plusieurs académies.

MANDRIN (LOUIS), fametrebancier, né à Saint-Étienne, dans le Dauphiné, était fils d'un réchal ferrant. Il embrassa la profession des armes; mais, ennuyé bientôt d'une vie qui rendait inactive, il déserta, et se fit associé quelques hommes. Devenu chef, en 1754, d'une assez nombreuse, il attaqua l'armée, les employés des fermes, et se dispersa facilement, et se réfugia dans les montagnes du Dauphiné, dont il connaissait tous les secrets. Il mit en fuite les premiers chefs de troupes réglées, contre lui, et leur échappa. Il poussa l'audace jusqu'à aller en plein jour des villes, comme Beaune et Autun, y faire des prisons pour recruter sa bande, piller les caisses des receveurs de la Ferme. On compte jusqu'à six villes ou bourgs, qu'il mit sous contribution, depuis la Ferme jusqu'à l'Auvergne. Le lendemain de la prise de la Ferme, il fut attaqué par un corps de dragons et de hussards, de la

(1) Cette édition est augmentée des philosophiques de l'auteur sur la découverte du Monde.

un village de Guenand, où franché, il livra aux troupes le combat le plus opiniâtre; il dut céder au nombre; et dispersée, et il ne se recueillit avec peine. Enfin, trahi comme qu'il fréquentait, il fut enlevé au château de Rochefort, sur le Mont-Savoie; et cette violation occasionna quelques négociations diplomatiques. Il fut enfin conduit à Valence, où se poursuivit son procès. Ce procès avait une physionomie particulière, et parlait avec une éloquence. Sa contenance, digne, fut celle d'un homme qui savait le sort qui lui était réservé; il ne se redoutait point; il ne manifesta aucune émotion, la lecture de son arrêt le condamnait au supplice, et il marcha tranquillement à l'échafaud, le 26 mai 1755. Tous les traits qu'on rapporta, piquèrent vivement le public, et devinrent une des entretiens. La Fayette (Montpellier) fit représenter : la *Mort de Mandrin* en trois actes, Nanci, le comte (du Havre) fit représenter l'année : *Mandrin* en un acte. On a la *Vie de Mandrin*, par l'abbé Regley, 1755, in-12; et Terrier de Saint-André à la Chambre des députés, en publia une édition, 1755, in-12, qui est la collection connue de *Bibliothèque bleue*: traduite en italien, par Zaccaria, Venise, 1757, in-8°. La *Mandrinade*, ou l'histoire véritable et réelle de L. Mandrin; 1755, in-8°. de 48 pages.

drin, in-4°. de 4 pag. — *Oraison funèbre de messire Louis Mandrin, colonel-général des faussautiers et contrebandiers de France* (Lyon, 1755), in-4°. de 8 pag., terminée par une complainte. — *Testament politique de L. Mandrin*, 7°. édition, Genève, 1756, in-8°. de 48 p.; — et *Analyse du Testament politique de Mandrin*, dédiée à l'assemblée des états-généraux, 1789, in-8°. de 62 p. Ces deux derniers pamphlets sont dirigés contre les fermiers-généraux.

W—s.

MANÈS ou MANY, nommé aussi quelquefois *Cubricus*, fondateur de la secte des Manichéens, naquit dans la Perse, au commencement du troisième siècle (1). A l'âge de sept ans, il fut acheté par une riche veuve de la ville de Ctésiphon, qui le fit instruire avec beaucoup de soin, l'affranchit, et lui légua tous ses biens en mourant. Il paraît que Manès était chrétien; et l'on prétend même qu'il exerçait le sacerdoce dans la province d'Ahwaz ou Khouzistan (l'ancienne Susiane), où il disputait souvent avec les docteurs juifs et avec les magiciens. Soit qu'il eût trouvé dans la bibliothèque de sa bienfaitrice quatre livres d'un nommé Buddas ou Térébinthe, soit qu'il eût été disciple de cet imposteur qui, après avoir débité ses rêveries dans la Palestine, avait été obligé de s'enfuir en Perse où, voulant persuader qu'il opérait des miracles, il s'était tué en sautant du haut d'une maison; Manès adop-

(1) La chronique d'Edesse, qui met la naissance de Jésus-Christ à l'an 300, fait naître Manès l'an 351. (soit 242 de J.-C.); mais cette date doit plutôt être celle de son apostolat ou du temps où il se mit à dogmatiser; elle ne le concernait pas, jusqu'à sa mort, après d'intervalle pour ses grands voyages. Saint-Epiphane (dans son traité *De mensuris et ponderib.*) place à la 98. année de Valérien et Gallien (soit à l'an 261 ou 263), la conférence de Caesars, que d'autres mettent à l'année 275. Voyez la *Bibliotheca orientalis* d'Assemani, 1, 393.

ta la doctrine de Térébinthe et de l'égyptien Scythianus, maître de ce dernier. Le spectacle des biens et des maux de ce monde lui persuada que la création devait être attribuée à deux principes : l'un essentiellement bon, qui est Dieu, l'esprit ou la lumière : l'autre essentiellement mauvais, qui est le diable, la matière ou les ténèbres. Le système de Manès se rapprochait en quelques points de la doctrine de Zoroastre et de celle du christianisme ; mais il en altéra la nature par les développements et les erreurs qu'il y ajouta. Il rejetait l'ancien Testament ; il assurait que Moïse et les prophètes n'avaient été inspirés que par le prince des ténèbres, et que Jésus-Christ, sorti du sein de la lumière, était venu, non en réalité, mais en esprit, pour sauver le genre humain. Il prétendait être le divin paraclet annoncé par Jésus à ses disciples, et prenait le titre d'apôtre du Christ. Ce fut dans les dernières années du règne de Schahpour I, roi de Perse, que cet imposteur, aussi rusé qu'audacieux, s'attribua le don de prophétie, et publia un livre qu'il disait être descendu du Ciel, et qui n'était peut-être que la traduction paraphrasée et augmentée de ceux qu'il avait eus à sa disposition. Le dogme de la métempsychose, la défense de tuer un animal quelconque, et l'abstinence absolue de toute espèce de viande, formaient les autres points principaux de sa religion. Il dogmatisa publiquement ; et envoya prêcher sa doctrine d'abord dans les contrées les plus voisines de la Perse, et ensuite dans l'Inde, en Egypte et à la Chine, par douze disciples (à l'exemple des douze apôtres de Jésus-Christ), parmi lesquels on cite Thomas, Hermas et Bud-

das. (1) Cette secte fit tant de progrès, que le roi de Perse eut, dit-on, la faiblesse de l'adopter ; mais quelque temps après que cet imposteur, par ses talents qu'on lui a supposés, n'eût pu sauver son fils de Schahpour, soit par sa crainte politique de déplaire au monarque, celui-ci abjura les principes de Manès, le fit mourir, et voulut le faire pé- nire, ou se contenta de le punir selon d'autres. Manès, persécuté, parcourut l'Indoustan et le Turkestan, où il fut supérieur dans l'art de la magie et de la sculpture, lui fournissant des moyens de subsister, et se rendit non-seulement à lui-même une grande célébrité, mais eut encore le crédit de sa doctrine. En 628, découvert dans le Turkestan, par une troupe de soldats perses, ne communiquant avec personne, délicieuse qui n'avait pas su, il y déposa ses richesses et ses vivres pour un an. Ensuite il se rendit à ses disciples qu'il leur fit monter au Ciel, d'où il ne devait qu'après une année ré- venir leur apporter les ordres qu'il leur apparaîtrait par un verbe, dont il leur indiqua la signification. Il s'y retira donc seul pendant un an, occupé à peindre ou à graver des figures extraordinaires sur une pierre appelée depuis *erdjen* ou *ertenki-many*, nom que ses disciples ont donné au livre suivant eux, ne publiant qu'un

(1) Ce nom, déjà donné à l'un des disciples, pourrait bien être que l'Inde que cet hérétique avait enseigné la doctrine du Bouddhisme, dont la doctrine, dans l'Inde, était très répandue et se voyait en ce pays, de la Chine, au Japon, etc.

on, et pour
 osé ces peint
 l'époque conv , 11
 es environs de la caverne, et
 ant à ses disciples émerveillés
 e ou la planche qu'il disait
 apportée du Ciel, comme un
 gage de son apostolat, il sé-
 par cet artifice grossier les
 s du Turkestan, qui embras-
 sa religion. Après la mort de
 pour, son fils, Hormouz I^{er}.,
 t à Manès de rentrer en Perse,
 nbla de bienfaits, et lui as-
 pour demeure le château de
 reh, qu'il fit bâtir exprès pour
 le Séistan. La doctrine de
 nposteur avait fait de nom-
 prosélytes parmi les chrétiens.
 l'espoir d'en attirer un plus
 nombre, il écrivit, en se don-
 ne titre de Paraclet, à Marcel.
 e distingué par sa fortune et
 a piété. Marcel communiqua
 tre à Archélaüs, évêque de
 r en Comagène, et, par ses
 ls, engagea Manès de venir
 ar, et d'entrer en conférence
 e prélat, en présence de qua-
 ges renommés pour leur ver-
 leur capacité. Manès dévelop-
 n système avec beaucoup de
 té et d'éloquence. Archélaüs,
 moins habile, le réfuta pleine-
 et, à la satisfaction de tout le
 e, la doctrine catholique sor-
 torieuse de cette célèbre dis-
 et personne ne fut ébloui par
 phismes de l'hérésiarque. Les
 de la conférence de Cascar ont
 érés dans les *Monumenta Ec-*
græcæ et latinæ, par Zaca-
 Rome, 1698, sous le titre de
disputationis Archelai, epis-
Mesopotamiæ, et Manetis he-
chæ. Ils se trouvent aussi dans
 ne III de la *Bibliothèque des*

auteurs ecclésiastiques de D. Ceillier,
 et dans la *Bibl. græca* de Fabricius,
 tom. II. Adrien de Valois n'en a don-
 né qu'un fragment à la suite de l'His-
 toire de Socrate; mais il y a joint
 une Lettre d'Archélaüs au prêtre
 Diodore. Toutes les difficultés qu'a
 élevées Beausobre sur l'authenticité
 des actes de Cascar, s'évanouissent
 au flambeau d'une saine critique.
 L'abbé Pluquet et le P. Cacciari n'ont
 pas eu grand'peine à les dissiper.
 L'échec que venait d'éprouver la ré-
 putation de Manès, fut pour lui le
 prélude d'une plus cruelle disgrâce.
 Behram I^{er}., fils et successeur d'Hor-
 mouz, zélé pour l'ancien culte de ses
 pères, résolut d'exterminer cet im-
 posteur et sa secte: ayant, par une
 feinte bienveillance, afin de lui in-
 spirer une fausse sécurité, réuni un
 grand nombre de Manichéens, il or-
 donna que leur doctrine fût sou-
 mise à l'examen d'une espèce de
 concile formé par les mages. Le roi
 présida lui-même cette assemblée,
 où Manès exposa fièrement sa pré-
 tendue qualité de prophète, et les
 dogmes de sa religion. Réfuté dans
 tous ses sophismes, il montra Dieu
 et Satan sur des tableaux qu'il don-
 nait pour des ouvrages célestes,
 en raison de leur travail extraor-
 dinaire. On exigea vainement quel-
 que miracle à l'appui de ces alléga-
 tions. Réduit au silence, et convaincu
 d'erreur et de mensonge, il fut pressé
 d'abjurer son hérésie, et sur son re-
 fus, Behram ordonna qu'il fût écor-
 ché vif, et que sa peau remplie de
 paille fût suspendue à l'une des por-
 tes de Djondischaour: ce qui fut
 exécuté vers l'an 274. On fit pé-
 rir dans tout le royaume ses disci-
 ples et ses sectateurs, désignés par
 le surnom de *Soureth-Perest* (ado-
 rateurs d'images); mais plusieurs de

ces malheureux se réfugièrent dans l'empire romain, et en diverses contrées de l'Asie et de l'Afrique, où ils propagèrent les principes de leur maître. Manès est appelé communément par les orientaux *Zendik* (l'impie), *al Thanawy* (l'apôtre de deux principes), et *al Nakasch* (le peintre); son habileté dans l'art de la peinture est passée chez eux en proverbe. Sa main était si sûre, qu'il traçait des lignes sans se servir de règle, et que sans compas il dessinait avec son doigt un cercle parfaitement rond, d'une très-grande dimension; avantage qu'on n'a depuis admiré que dans le fameux Giotto, dont l'O est aussi passé en proverbe. (V. Giotto.) Manès avait fait encore un globe terrestre avec ses cercles et ses divisions. Les auteurs chrétiens ont plus écrit sur le manichéisme, que sur la vie de son fondateur; et les écrivains orientaux font différentes versions sur ce fameux imposteur. Nous avons principalement suivi pour la rédaction de cet article, Ferdoucy, extrait par Mouradjéa d'Ohsson, dans son tableau de l'Orient, l'Histoire de la dynastie des Sassanides, par Mirkhond, traduit par M. Silvestre de Sacy, l'histoire des dynasties, par Aboul Faradj, et les auteurs cités par d'Herbelot. Sur les absurdités et les extravagances du système manichéen, on peut consulter le *Dictionnaire des hérésies* par Pluquet, t. II; une note de l'abbé Godescard, au bas de la Vie de saint Augustin; et principalement l'*Histoire critique de Manichée et du manichéisme* par Beausobre, Amsterdam, 1734 et 1739, in-4°, 2 vol. La secte des Manichéens a eu dans tous les siècles beaucoup de partisans, divisés en deux classes: les auditeurs et les élus ou parfaits

(nouveau trait de ressemblance avec le bouddhisme). L'Eglise, d'ailleurs, n'a pas manqué de docteurs pour défendre sa croyance contre les attaques des Manichéens. Saint Justin, qui avait vécu parmi eux, en connaissait tous leurs secrets, et n'est pas le moins redoutable à cette hérésie. Le manichéisme a fantasmé une multitude de sectes, qui n'ont conservé de leur origine que quelques principes fondamentaux et abominables. Ces sectes ont toujours gémi sous les coups des persécutions. Voyez Bossuet, *des variations* (liv. XI); Wolf, *Historia bogomilorum*, 1712, 1 vol. Laurent Anticotius, *Dissertationes antiquis novisque Manichaeis*, a entassé les sophismes les plus ingénieux, pour prouver que l'un des deux principes pouvait être bon, tandis que l'autre était mauvais. Les Pères l'avaient mal compris. Mais il a trouvé de vigoureuses raisons dans Leibnitz, Sherkelot, J. Leclerc, King, et cette, Malebranche, dont Grew, etc. A—T et L.

MANESS ou MANESSER (DE), issu d'une famille noble de Zurich, écrivain au commencement du quinzième siècle, et constitua une constitution donnée à la ville de Zurich, par son premier magistrat Brun, en 1336: la composition du nouveau règlement, il fut désigné par trois magistrats dont l'un succéder à Brun. En 1351 celui-ci eut abandonné l'administration, près de Baden, commandant en second, à sa troupe la lâcheté de se laisser gagner la victoire. Il devint guemestre en 1361, et r

Sa famille se distingua par
 our des lettres et de la poésie;
 à Reidiger Maness, et à son
 i devint chanoine, que l'on
 belle collection des meil-
 poésies de leur temps, connue
 nom des *OEuvres des Min-*
 7. Le manuscrit des poésies
 ess se conserve à Paris, dans
 othèque du Roi (n°. 7266),
 vait reçu de la bibliothèque
 elberg, du temps de la guerre
 tel-ans. Goldast dans ses *Pa-*
i veteres, Schilter dans son
rus, Bodmer et Breitinger,
 res ensuite, en ont fait inpri-
 s fragments (Voy. à ce sujet
 ut d'un mémoire de Zurlau-
 ins le Recueil de l'acad. des
 tome XL, H., p 157.) U-
 NESSON (ALAIN). V.
 r.

NETHON, célèbre prêtre
 n, était originaire de Seben-
 et florissait sous le règne de
 se Philadelphie, vers l'an 263
 ère vulgaire. Il remplissait
 ctions de sacrificateur et de
 les archives sacrées dans le
 d'Héliopolis. Il avait com-
 isieurs ouvrages importants,
 tres, une *Histoire universelle*
gypte, qu'il entreprit à la
 le Ptolémée, auquel il la dé-
 te histoire est perdue : celle
 us de Viterbe a publiée sous
 le Manéthon, est, comme on
 ouvrage d'un faussaire du
 cle. (V. ANNIUS DE VITERBE,
 , p. 224 et suiv.) La perte
 toire de Manéthon est d'au-
 s fâcheuse, qu'il avait tiré
 faits des colonnes sacrées de
 giste, et des anciennes chro-
 nifiées à sa garde, et que le
 n'a respecté aucun de ces
 euts. Jules Africain avait

inséré l'histoire de Manéthon. dans
 sa *Chronographie*, dont il ne subsiste
 plus que des fragments recueillis par
 George le Syncelle; on y a retrouvé
 les trente et une dynasties des rois d'E-
 gypte, depuis Ménès jusqu'à Darius.
 Scaliger les a publiées avec des notes,
 à la suite de son savant traité *De*
emendatione temporum; et D'Ori-
 guy, dans sa *Chronologie* des rois
 du grand empire des Egyptiens,
 ouvrage qui repose uniquement sur
 les calculs de Manéthon, quoiqu'il
 les combatte quelquefois (V. d'ORI-
 GNY). Il paraît certain que Mané-
 thon avait beaucoup exagéré la puis-
 sance et l'antiquité des Egyptiens :
 cependant Josèphe, qui l'a souvent
 cité dans sa *Réponse à Apion*, loue
 sa fidélité, sa bonne-foi et son exac-
 titude (1). On attribue encore à Ma-
 néthon un poème en vers grecs inti-
 tulé: *Apotelesmatica sive de viribus*
et effectis astrorum lib. vi, Leyde,
 1608, in-4°. Jacques Gronovius
 publia cette édition sur un manns-
 crit de la bibliothèque Laurentienne,
 dont le célèbre Magliabecchi lui
 avait adressé une copie; et il y joi-
 gnit une traduction latine en prose
 et des notes. Le savant J. Alb. Fabri-
 cius en avait commencé une tra-
 duction en vers; et il déclare qu'il
 avait trouvé dans ce poème la sim-
 plicité et la pureté antique d'Homère:
 cependant un critique anglais très-

(1) L'abbé Richer du Bouchet, prévôt et chanoine
 de Provins, a publié : *Discours de l'utilité du frag-*
ment de Manéthon, sur les dynasties des rois d'E-
 gypte, pour éclaircir l'histoire de la ruine et du réta-
 blissement de Jérusalem, et pour résoudre toutes les
 difficultés de la chronologie, tant sacrée que profane.
 Provins, 1747, in-12, ou in-8°. de 15 pag. Richer,
 prévenu de l'importance de ce fragment, composa
 pour l'éclaircir, sous le titre de *Dénoement du frag-*
ment de Manéthon, deux immenses volumes in-fol.,
 dont malheureusement aucun imprimeur ne voulut se
 charger; il se détermina donc à en publier un *Ex-*
trait, dans le *Supplément de 1749*, au *Dictionn. de*
Moréri: cette pièce n'a pas reparu dans l'édit. de
 1750; mais on en retrouve la substance dans le *Jour-*
nal des sçavans, de février 1790, pag. 70.

judicieux (Thom. Tyrwith) le regarde comme une production des temps de la décadence de l'Empire. (V. la curieuse *Préface* de son édit. du poème d'Orphée : *De Lapidibus*, Londres, 1781, in-8°.) Manéthon avait encore composé, entre autres ouvrages, un *Traité des anciens rites religieux des égyptiens*, cité par Porphyre (*De abstinentiâ ab usu animalium lib. II, 55*), qui nous apprend que c'est au roi Amasis qu'on devait l'abolition de la coutume sacrilège d'immoler des victimes humaines dans le temple d'Héliopolis. On trouvera un curieux article sur Manéthon, et les titres de ses autres ouvrages, dans Fabricius, *Bibl. græca*, t. II, 494 et suiv. W—s.

MANETTI (GIANNOZZO), l'un des hommes les plus savants de son siècle, et l'un de ceux qui ont le plus contribué à la renaissance des lettres en Italie, naquit le 5 juin 1396, à Florence, d'une famille noble et ancienne. Destiné par son père au commerce, il fut placé à dix ans chez un banquier pour tenir sa caisse et ensuite ses livres; mais plus jaloux d'acquérir de la réputation que de la fortune, il renonça aux avantages qu'on lui faisait espérer, pour s'appliquer entièrement à l'étude. Il apprit le latin et la rhétorique, et puis successivement la philosophie, la théologie et les mathématiques. Ses progrès égalèrent son ardeur, et en peu d'années il surpassa tous ses maîtres. Il apprit aussi la langue grecque, d'Ambroise le Camdule (1), qui enseignait alors au couvent de *Santa Maria degli Angeli*; et il se mit en état, en fort peu de temps, de traduire en latin la

morale d'Aristote à livre en livre; enfin il apprit l'hébreu d'un nommé Manuel (1); et il eut pour lui deux domestiques, dont l'un parlait grec et l'autre hébreu, se rendre plus familiers par les mets et les tours particulières de ces deux langues. Manetti, après avoir terminé ses études, commença à donner des leçons publiques de philosophie; et les personnes les plus distinguées par leur naissance et leurs talents s'empressèrent de le mettre au nombre de ses élèves. Il lui confia différentes négociations, et il s'acquitta de toutes avec un coup d'habileté: il remplit divers emplois importants, fut plusieurs fois membre du conseil des huit, puis des dix, et repré senta la république des services éminents. Il eut un zèle et un désintéressement qui lui concilièrent l'affection de ses concitoyens. Il fut député en 1445 près du roi de Naples, pour le consulter au sujet du mariage de son fils unique, le duc de Calabre. Le duc, lors qu'il prononça en cette occasion fut fort applaudi; et le roi lui en témoigna sa satisfaction particulière, en le créant chevalier. Mais celui-ci refusa cet honneur, la crainte d'exciter la jalousie de ses rivaux. Manetti ayant été élu sénateur de Rome en 1452 pour assister à la couronnement de l'empereur Frédéric III, le pape Nicolas V saisit cette occasion pour le créer cardinal; et cette preuve de l'estime que le pontife faisait de ses talents ne fut pas, comme l'avait prétendu, le prétexte pour le soulever contre lui.

(1) Et non pas d'Eman. Chrysoloras, comme on l'a dit dans plusieurs biographies, et tout récemment dans le *Dictionn. universel*.

(1) Réquier à ce qu'on voit Manuel, qui n'était point Emanuel Chrysoloras, qui n'était point hébreu, et qui n'avait point appris l'hébreu, puisqu'il mourut en 1413, et que Manetti ne s'occupait pas encore d'apprendre l'hébreu. (Voy. la *Vie* de Manetti, p. 11.)

toujours si grande, des envieux. A son retour à Florence, il reçut de la seigneurie un accueil très-favorable en apparence; mais elle refusa de lui accorder une indemnité pour les dépenses de son ambassade; et quelque temps après, il fut compris dans une taxe pour une somme si excessive, qu'il crut devoir faire des représentations, qui ne furent point écoutées. Prévoyant que ses ennemis ne cesseraient de le tourmenter, il se rendit à Rome, auprès du pape Nicolas, qui le nomma l'un de ses secrétaires, et ajouta au traitement de cette place, une somme de 600 écus d'or. Cependant la seigneurie lui enjoignit de revenir à Florence, dans un délai de dix jours, sous peine d'être condamné au bannissement, et à la perte de ses biens: il prit le parti d'obéir; mais le pape ne voulut le laisser partir qu'avec le titre de son légat, afin de le mettre à l'abri des projets sinistres de ses ennemis. Les Florentins témoignèrent le plus grand plaisir de le revoir; et il fut élu presque aussitôt membre du conseil des dix. En quittant cette charge, il obtint la permission de retourner à Rome, pour reprendre ses fonctions de secrétaire, dans lesquelles il fut continué par le pape Calixte III. Quelques affaires l'ayant obligé de faire un voyage à Naples, en 1455, le roi Alphonse le retint à sa cour, et lui assigna une somme considérable pour l'entretien de sa famille. Il mourut à Naples le 26 octobre 1459, à l'âge de soixante-trois ans. Manetti avait formé une riche bibliothèque, qu'il se proposait de rendre publique, mais qui fut dispersée après sa mort. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste exacte dans le tome 1^{er}. des *Dissertationi Vossiane*

d'Apostolo Zeno. On se contenter d'indiquer ici ceux qui ont été imprimés: I. *De dignitate et excellentia hominis, libri iv*, Bâle, 1532 in-8°. Cet ouvrage fut publié par les soins de J. Alex. Brassicano; l'abbé Mehus en a donné une nouvelle édition. Manetti l'avait composé sur l'invitation du roi Alphonse, auquel il le dédia. Quelques passages peu conformes à la doctrine de l'église catholique, l'ont fait mettre à l'*Index*. II. *L'Oraison funèbre de Léonard Bruni*, en italien; elle a été mise au jour par Mehus, avec l'ouvrage précédent (V. BRUNI, VI 120). III. *Vita Petrarachæ*; elle a été insérée par Tomasini dans l'*Petrarcha redivivus*, et réimprimée avec quelques autres écrits de Manetti dans le recueil suivant. IV. *Specimen historiae litterariæ Florentinæ decimi tertii ac decimi quartæ sæculi; sive vitæ Dantis, Petrarachæ ac Boccatii etc.*, Florence, 1747 in-8. Cet ouvrage a été publié par Mehus, sur un manuscrit de la bibliothèque Laurentienne. V. *Orationes ad regem Alphonsum in nuptiis filii sui; — ad eundem de pac servandâ; — ad Fredericum imperatorem de coronatione suâ; — ad Nicolaum V pont. max.*, Hanau, 1611, in-4°. Freher, l'éditeur de ce recueil, avait déjà donné la langue à Frédéric, dans le tome 1^{er} des *Scriptor. rer. germanicar.*; et Felin. Sandeus, le discours du roi Alphonse sur la paix, dans son *Histoire de Sicile*. VI. *Vitæ Nicolai V. pont. max. libri tres*; cette vie a été publiée par Muratori dans le *Scriptor. rer. italicar.*, tom. III, 2^e part. VII. *Chronicon Pistoriense conditâ urbe usque ad ann. 1446* dans le même recueil, tom. XII. On a une vie de Manetti, en lati

par Alamanno Rinuccini, et une autre en italien par Vinc. Acciaiuoli; mais la meilleure de toutes est celle qu'a donnée Naldo Naldi, contemporain et ami de Manetti; elle a été publiée par Burmann dans le *Thesaur. antiquitat. Italie*, tom. ix, part. viii, et par Muratori dans les *Scriptor. rerum italicar.*, tom. xx. Réquier en a donné une imitation en français, Paris, 1762, in-12, qui est mal écrite et inexacte. On a relevé quelques-unes des erreurs qui lui sont échappées, dans une lettre insérée aux *Mémoires de Trévoux*, ann. 1762, n^o. vol., au mois de juillet (V. NALDO NALDI.)

W—s.

MANETTI (RUTILIO), peintre Siennois, né en 1571, mort en 1639, fut élève de François Vanni; il adopta cependant la manière du Caravage: ses ouvrages se reconnaissent facilement à un faire, pour ainsi dire ténébreux, détruisant l'équilibre qui doit exister entre la lumière et les ombres. On l'a aussi comparé au Guershin, pour l'usage fréquent où il est d'introduire dans ses tableaux des personnages entièrement vêtus de blanc et qui reçoivent toute la lumière. Le Dôme de Pise, la chartrreuse de Florence, et un grand nombre d'églises de Sienne, renferment plusieurs de ses ouvrages, dont le plus célèbre est un *Repos de la Sainte Famille*, placé dans l'église de Saint-Pierre de Castel-Vecchio. La galerie de Florence possède son portrait peint par lui-même. P—s.

MANEVILLETTE (D'APRÈS DE).
F. APRÈS.

MANFRED ou MAINFROI, roi de Naples, régna dans les Deux-Siciles de 1254 à 1266. Né vers l'an 1234, il était le fils naturel de l'empereur Frédéric II, et d'une

marquise Lancia, de Lombardie (1). Entre les nombreux enfants de Frédéric, ce fut lui qui hérita le plus des qualités de son père. Il en avait la valeur, la prudence, cet art d'attacher les cœurs, et de commander aux esprits, qui rendait ce prince également cher aux hommes de nations, de langues et de religions opposées. Une galanterie chevaleresque dans les manières de Manfred, le culte des femmes, l'amour des arts, et le talent de la poésie, lui donnaient ce pouvoir magique par lequel un seul homme change quelquefois les mœurs de toute une nation. Frédéric avait, dans son testament, distingué Manfred de ses autres enfants illégitimes: non-seulement il lui avait donné la principauté de Tarente; il l'avait encore nommé administrateur du royaume des Deux-Siciles, jusqu'au retour du roi des Romains, Conrad, qui était alors en Allemagne; et il l'avait substitué à ses deux fils légitimes, Conrad et Henri, en cas que l'un et l'autre ne laissassent pas d'enfants. Manfred, à la mort de Frédéric, arrêta la révolte qui commençait à éclater dans toutes les provinces, et que l'on attribuait aux instigations des moines et des agents du Saint-Siège. Agé seulement de dix-huit ans, il soumit, en 1252, les rebelles d'Aversa, de Bari, d'Andria et de Foggia; et la même année, il remit à son frère le royaume presque pacifié. Mais Conrad était jaloux de la grande réputation de Manfred, et de l'amour qu'avaient pour lui les peuples: pendant les deux ans qu'il régna en Italie, il l'écarta de l'adminis-

(1) Suivant la *Chronica Aquense*, de Jacopo d'Aqui, insérée au tome 2 des *Monumenta Aquenusa*, la mère de Manfred se nommait Blanche, et était de la maison d'Agilno, dans l'Astema.

ration; cependant, se sentant près le mourir, au printemps de 1254, il recommanda à Manfred son fils Conradin qu'il avait laissé en bas âge en Allemagne; il nomma en même temps le marquis de Hochberg, vassal du royaume. Au moment de la mort de Conrad, une révolte universelle excitée dans les Deux-Siciles et que l'on attribuait encore au pape Innocent IV, parut mettre un terme à la domination de la maison de Souabe: le marquis de Hochberg renonça de lui-même à la régence, et il remit tous ses pouvoirs à Manfred, pour sauver le royaume de l'agression des Guelfes, s'il en était encore temps. Il était trop tard pour opposer la force à l'invasion du pape. Celui-ci arrivait, suivi de tous les Guelfes, de tous les mécontents du royaume, et de tous les ennemis de l'ancien roi. Manfred s'avança au-devant de lui; et après avoir protesté pour la conservation des droits de Conradin, il remit volontairement à Innocent IV l'administration du royaume. Mais ce pontife sentait bien que sa conquête était toujours mal-assurée, tant que Manfred demeurerait libre. Il voulut éviter d'une querelle suscitée par de ses créatures, au fils de l'empereur, pour le traduire devant les tribunaux, et le faire condamner à prison perpétuelle, peut-être à la mort. Manfred, averti à temps de ses desseins, s'enfuit de la cour papale; il traversa, malgré mille obstacles, les montagnes qui partagent le royaume de Naples, et alla se jeter dans les bras des Sarrasins qui habitaient à Luceria, dans la Capitale-ci, protégés par Frédéric, avaient voué à ses enfants le même attachement; ils reçurent Manfred avec enthousiasme, et tous

prirent les armes pour lui. Les soldats allemands que Frédéric II avait distribués dans la Pouille, se réunirent aussitôt à eux; et Manfred se trouva en quelques semaines à la tête d'une puissante armée. Il battit le marquis de Hochberg qui s'était joint à ses adversaires; il battit aussi le cardinal de Saint-Eustache, neveu du pape; et Innocent IV étant mort peu après, tous les amis de Manfred prirent les armes en Calabre, en Sicile, et dans la terre de Labour, en sorte que durant les années 1255 et 1256, le Saint-Siège perdit jusqu'à la dernière place qu'il occupait dans le royaume. Manfred gouverna les Deux-Siciles pendant deux ans encore, comme régent, pour son neveu Conradin. Sur ces entrefaites, et peut-être par les artifices de ce chef du gouvernement, le bruit se répandit en Italie, que Conradin était mort. Les évêques et la noblesse de Sicile invitèrent alors Manfred à prendre le titre de roi. Il fut couronné à Palerme, le 11 août 1258; et lorsque des ambassadeurs de Conradin et de sa mère vinrent, peu de mois après, réclamer contre ce couronnement, Manfred répondit qu'il ne pouvait plus descendre du trône sur lequel il était monté, mais qu'il administrerait le royaume comme un simple dépositaire, pour le rendre à sa mort, plus florissant, à Conradin. En effet, Manfred qui visitait alternativement la Sicile, la Calabre et la Pouille, fonda dans cette dernière province la ville de Manfredonia, où il étala un luxe inconnu jusqu'alors. Il fut excommunié, en 1259, par le pape Alexandre IV: ce pontife offrait cependant de le réconcilier avec l'Eglise, s'il voulait chasser tous les Sarrasins qui occupaient plusieurs villes de ses états. Manfred

s'y refusa; et pour s'affermir sur un trône que l'Eglise attaquait, il donna des secours aux Gibelins de Toscane et de Lombardie. Il avait épousé Sibylle, sœur du despote de la Morée, et fille d'un Comnène qui régnait en Épire. Manfred prit le parti de son beau-frère dans les guerres civiles qui divisaient alors l'empire grec. Cependant les papes étaient déterminés à enlever le royaume des Deux-Siciles à la maison de Souabe. Urbain IV, qui, en 1261, avait succédé à Alexandre IV, offrit à Charles, comte d'Anjou, et frère de saint Louis, la couronne que portait Manfred. L'expédition contre ce prince fut prêchée comme une croisade: ceux-mêmes qui avaient déjà fait vœu de passer en Terre-Sainte, furent envoyés contre le roi de Sicile. Charles, après avoir été couronné à Rome, entra, au commencement de l'année 1266, dans le royaume de Naples: Manfred, impatient de repousser l'agresseur, lui livra bataille dans la plaine de Grandella, le 26 février. Après avoir eu l'avantage dans deux engagements, il fut abandonné au milieu de ses ennemis, par les barons Appuliens qui le trahissaient, et tué par un soldat qui ne le connaissait pas. Son corps ayant été reconnu, fut d'abord enseveli dans une terre profane, au pied du pont de Bénévent; l'archevêque de Cosence le fit ensuite exhumer, parce que ce lieu appartenait à l'Eglise, et jeter sur les bords de la rivière Verde. La femme de Manfred, et son fils Manfredino, arrêtés comme ils s'embarquaient pour la Grèce, finirent leurs jours en prison. Manfred aimait les lettres; il était poète et musicien. On connaît de lui une *Lettre* sur sa victoire contre l'armée d'Innocent IV (Bzovius, *Annal.*

ad ann. 1254); une suite de *fauconnerie* de Frédéric deux *Lettres* sur la mort d'un pereur, insérées dans les *Storia* de Baluze.

MANFREDI, maison s' de Faenza, et quelquefois d'Imola en Romagne, dans le treizième et le quatorzième siècles acquit un grand crédit pendant le treizième siècle. Manfredi était à la tête du parti Gibelin dans les guerres qui agitaient la Romagne, elle avait plusieurs occasions de se distinguer, mais elle ne paraît pas s'être élevée à la souveraineté avant l'année 1250 où Richard Manfredi, prince de ce que le pape habitait Avignon, que son légat était prisonnier, s'empara des forte Faenza et d'Imola, et se fit reconnaître seigneur par les habitants pour successeur, avant l'année 1250 Jean et Renier Manfredi, qui étaient ses enfants, furent presque en entier troublés par la guerre obstinée avec l'Église. Le pape Innocent VI avait voulu soumettre les petits princes qui occupaient les états de l'Eglise, et surtout Manfredi: il chargea, en 1350, Hector de Durafort, de le réduire. Mais les Manfredi, par leur alliance avec les Ordelaffi, seigneurs de Forlì, et avec les Malatesti, de Rimini: ils demandèrent secours aux Visconti, qui guerroyaient avec l'Eglise; et ils conservèrent toute la puissance des papes jusqu'au temps où Innocent VI en Romagne le cardinal Eberhard. Celui-ci, ayant mis devant Faenza, força cette ville à capituler, le 17 mai 1356. Il laissa aux Manf

s de sortir de Faenza, de quelques châteaux. Les tentèrent à plusieurs reprises, mais sans succès. En 1361, de nouvelles tentatives furent faites, mais les armes leur servirent de tombeau. Ils moururent sans laisser d'héritier. S. S.—1.

DI (ASTORRE I^{er}), fut seigneur de Faenza, de 1377 à 1405. Il avait été vingt ans seigneur de la ville; et cette ville était restée si longtemps sous le joug de l'Église, lorsque les papes entreprirent, contre la guerre qu'ils nomment de la liberté. Ils en firent Astorre Manfredi, qui fut chef de sa famille, à Faenza, pour faire réparer; ses premières tentatives furent découvertes, occasionnant en 1376, le sac de la place fut abandonnée, le comte de Romagne, à Jean Hanckwood, et les anglais qu'il combla les habitants, au nombre de mille, furent chassés de la ville, et la ville entière fut soumise à une extrême cruauté. Il ne servit qu'à donner aux partisans de Manfredi : en 1377, il entra de nuit dans Faenza, où les Français étaient revenus; il parvint avec enthousiasme à se faire reconnaître comme seigneur. Des Florentins et de Sforza, l'affermir dans le schisme d'Occident, l'année suivante, changea les papes, et les obligea à l'alliance des petits seigneurs auxquels leurs prédécesseurs avaient fait la guerre. Astorre fut fait seigneur de la ville, et fut aussi rendu

seigneur d'Imola, fut reconnu par le pape, comme vicaire pontifical dans les deux villes soumises à sa souveraineté. Cependant Manfredi crut prudent de s'assurer d'une armée : il s'attacha la compagnie de l'Étoile, composée d'aventuriers étrangers qui se mettaient alternativement à la solde des diverses puissances d'Italie; et il s'en fit reconnaître pour chef, s'exerçant ainsi aux armes dans des guerres où le sort de ses peuples n'était point compromis. Ce fut sans doute comme chef d'aventuriers qu'Astorre Manfredi s'attira l'inimitié du comte Albéric de Barbiano, l'un des plus illustres condottieri d'Italie : celui-ci voulant venger sur Manfredi la mort de quelques-uns de ses parents, le poursuivit avec acharnement, et, par une longue guerre, le réduisit à une telle extrémité, que ce seigneur vendit Faenza, en 1404, à Balthasar Cossa, alors légat de Bologne, et ensuite pape sous le nom de Jean XXIII. Mais Cossa ne paya jamais les vingt-cinq mille florins qu'il avait promis comme prix d'achat de cette ville; et bientôt après, s'étant rendu maître, par une trahison, de la personne d'Astorre Manfredi, il lui fit trancher la tête, le 28 novembre 1405. — Cinq ans après, l'année même où Balthasar Cossa fut élevé au souverain pontificat, Jean Galeaz MANFREDI, fils de cet Astorre, qu'il avait fait périr, entra par surprise dans Faenza, le 18 juin 1410, et fut reconnu par les habitants comme leur seigneur. La déposition de Jean XXIII, au concile de Constance, laissa le temps à Manfredi de s'affermir sur le trône : il mourut en 1416, et son fils Guid'Antonio lui succéda paisiblement. — Astorre I, s'était fait condottiere d'une armée étrangère; Guid'Antonio ou Gui-

dazzo MANFREDI, son petit-fils, leva dans ses propres états les troupes qu'il mit au service des puissances dont il recevait la solde : de cette manière il exerçait ses sujets aux armes ; il s'assurait l'affection de ses soldats, et il affectait dans les négociations une importance qu'il ne pouvait devoir à ses petits états. Guid'Antonio, dans la guerre entre les Florentins et le duc de Milan, servit tour-à-tour l'une et l'autre puissance, et s'assura le respect de toutes deux. Le duc, pour l'affermir dans son parti, lui donna, au mois d'avril 1439, Imola, Bagnacavallo, et Massa des Lombards, dont il avait précédemment dépouillé la maison des Alidosi. Guid'Antonio mourut le 18 juin 1448, ayant partagé ses petits états à ses deux fils. — Astorre II et Taddée DE MANFREDI, fils du précédent, avaient tous deux suivi le métier des armes avant d'être souverains, et le premier s'était distingué parmi les élèves du célèbre Nicolas Piccinino. Leur père, sacrifiant la grandeur future de sa famille à l'intérêt immédiat de ses enfants, avait donné la seigneurie de Faenza à Astorre II, et celle d'Imola à Taddée. Dans les familles des petits princes d'Italie, si les cadets restaient sans apanage, ils étaient bientôt victimes de la politique soupçonneuse de leur frère aîné, ou au contraire ils s'engageaient contre lui dans quelque conspiration qui causait la ruine de l'un ou de l'autre. D'autre part, la division d'une principauté aussi petite que celle des Manfredi, la laissait à la merci de tous ses ennemis. Astorre II mourut le 2 mai 1468 ; et son fils Galeotto lui succéda. Taddée qui, en 1452, avait été général des Florentins, dans leur

guerre contre Alfonso roi de Naples vendit, en 1473, sa seigneurie d'Imola à Jérôme Riario, neveu du pape Sixte IV.

S. S.—.

MANFREDI (GALEOTTO), seigneur de Faenza, fils et successeur d'Astorre II, régna de 1468 à 1488. Il avait été appelé seul à la succession par son père, au préjudice de son frère Charles : mais celui-ci ne se soumit point sans résistance à cette disposition ; il s'empara de Faenza, en 1477. Galeotto recouvra toutefois sa capitale avec les secours de la duchesse de Milan, et de Jean Bentivoglio, seigneur de Bologne dont il avait épousé la fille. Il régna ensuite quelque temps en paix sous la protection de ces puissants alliés ; cependant ses galanteries excitèrent la jalousie de Françoise Bentivoglio sa femme. Elle feignit d'être malade et ayant caché des meurtriers sous son lit, elle invita son mari à venir la voir, le 31 mai 1488. A peine Galeotto fut entré dans l'appartement de son épouse, que les meurtriers au nombre de trois, le saisissant par les jambes, au moment où il s'approchait du lit, s'efforcèrent de le renverser ; mais comme il se défendait vaillamment, Françoise s'élança de son lit sur lui, et le tua à coups de poignard. Jean Bentivoglio, à cette nouvelle, accourut aussitôt à Faenza, pour sauver sa fille des mains du peuple furieux qui voulait venger son seigneur. Françoise encourut néanmoins pour ce crime les censures ecclésiastiques ; mais son père l'en fit relever pour lui faire contracter un second mariage. — Galeotto en mourant avait laissé un fils nommé ASTORRE III, qui n'était encore âgé que de trois ans ; les habitants de Faenza le reconquirent pour leur seigneur : mais

ne voulaient laisser auté dans leur ville à Frangoglio, qui s'était souillée son mari, ni au seigneur, son père, ils confièrent Astorre à la république. Faenza demeura en l'anté la minorité du jeune et annonçait des vertus et qui s'était déjà fait es sujets, lorsqu'il fut atté 1500, par César Borgia. nts de Faenza firent des e valeur pour le défendre; urvus de tout secours, ils gés de capituler, le 26 t. Borgia promit qu'Asfredi aurait la liberté de en pays neutre, et qu'il it toutes ses propriétés; an ne fut pas plutôt maïza, qu'il fit conduire Asne, avec un frère naturel, et il les fit périr tous fut ainsi que la famille perdit sa souveraineté.

S. S.—1.

MANFREDI (BARTHÉLEMI), ntouau, naquit vers 1572. ord pour maître le chevanciano; mais attiré par la du Caravage, il vint à mit sous la conduite de ce iste, et parvint en peu de imiter au point que plus es ouvrages passèrent, au les peintres les plus éclairétre de la main du Caravadi peignit divers tableaux scrupuleusement la nature; en est ferme et solide, et onnaît toujours le style de e. Son talent l'avait fait le la manière la plus avanais son inconduite ayant inté, il ne travaillait qu'aextrême difficulté : aussi

n'a-t-il laissé aucun grand ouvrage. Ses tableaux n'offrent ordinairement que deux ou trois demi-figures peintes avec force. Cependant, on peut attribuer aussi cette manière de composer au besoin de cacher sa faiblesse dans le dessin. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que s'il n'eût été enlevé à la fleur de son âge, il eût acquis la réputation d'un des plus habiles peintres de son temps. Il mourut à Rome, vers 1605. Ce qui a le plus nui à la célébrité de cet artiste, c'est que beaucoup de ses tableaux figurent dans la plupart des galeries sous le nom de son maître. Le Musée du Louvre en possède trois : I. Les *Vendeurs chassés du Temple*; il a été gravé par Jean Haussart. II. Une *Assemblée de buveurs*; gravé par le même. III. Une *Femme assise, qui se fait dire la bonne aventure par deux bohémiennes*. Ces trois pièces justifient pleinement les éloges que ses autres ouvrages lui ont mérités. Le Musée de Caen en possède un qui représente des joueurs de cartes. P—s.

MANFREDI (EUSTACHIO), l'un des meilleurs géomètres de l'Italie, naquit à Bologne, le 20 septembre 1674, d'un notaire de cette ville. Dès son enfance, il annonça des talents au-dessus de son âge. Il fit des vers, dit Fontenelle, dès qu'il put savoir ce que c'était que des vers; et il n'en eut pas moins d'ardeur pour la philosophie. Il réunissait chez lui ses compagnons d'étude, leur répétait les leçons des professeurs, éclaircissait les difficultés qui avaient pu les embarrasser, et hâtaît ainsi la rapidité de leurs progrès. C'est de cette académie d'enfants que tire son origine l'institut de Bologne. (V. MARSIGLI.) Arrivé à l'âge de prendre un état, il fut obligé d'é-

tudier le droit, et il le fit avec cette ardeur qui le caractérisait. Il n'avait que dix-huit ans, lorsqu'il reçut le laurier doctoral. Cependant il n'abandonna point la poésie, dont la culture le délassait et le consolait de l'aridité de ses autres études. Il apprit ensuite la géographie, la gnomonique, et enfin la géométrie, dont il reçut les premières leçons du célèbre Guglielmini (Voyez ce nom, XIX, 47). Il sentit, si vivement, le charme des mathématiques, dit encore Fontenelle, et s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna la jurisprudence; mais il n'abandonna pas la poésie, si inutile pour la fortune, et peut-être plus qu'inutile. Ses premiers vers étaient défigurés par des *concetti* ridicules, mais regardés alors comme des beautés. Manfredi ne se laissa point séduire par les applaudissements qu'on prodigue d'ordinaire aux ouvrages médiocres. Il s'aperçut, ou il devina, que le seul moyen d'obtenir des succès durables en littérature, était de se rapprocher des anciens, imitateurs si attentifs de la nature; et il les prit dès-lors pour modèles. Il avait vingt-deux ans, lorsqu'il se mit à étudier l'astronomie, science qui était alors très-négligée à Bologne. Il établit dans sa maison un observatoire, où vinrent étudier ses frères, et même ses deux sœurs, qu'il initia dans le secret de la marche des corps célestes. En 1698, il fut nommé professeur de mathématiques à l'université; mais l'embarras dans lequel son père se trouva par le dérangement de ses affaires, troubla en même temps la tranquillité dont il avait joui jusque-là. Heureusement le marquis Orsi, protecteur des savants, au rang desquels le plaçaient ses ouvrages (V. Orsi),

vint au secours de Manfredi : ci put reprendre ses travaux nommé, en 1704, surintendant des eaux, place importante, et de réputation que Guglielmini même année, il fut placé du collège de Montalte, Fontenelle, par Sixte V, pour des gens destinés à l'état ecclésiastique et il y rétablit la discipline. Les élèves ne s'étaient que trop par la faiblesse de leurs mathématiques, en 1711, à cette place pour occuper celle d'astronomie de l'institut de Bologne : dès-lors, il partagea tout son temps entre l'astronomie et l'hygiène. Il était aidé par ses sœurs dans ses calculs astronomiques; se chargeaient également de brouiller les pièces qu'il était de lire pour prononcer équitablement sur les contestations que faisaient à chaque instant les débordements des grandes rivières de la France. Manfredi fut tourmenté, pendant les cinq à six dernières années de sa vie. Cette vie cruelle ne put cependant interrompre le cours de ses travaux, ni altérer sa gaieté naturelle. Il mourut le 15 février 1739, dans sa 41^e année, et avec la résignation d'un philosophe chrétien. Manfredi était un étranger de l'académie des sciences de Paris, et de la société royale de Londres : il joignait à de grands talents toutes les qualités d'un homme bien, poli, généreux, et qui comptait autant d'amis que de lecteurs. On citera de lui *Poésies italiennes*, Bologne, 1712, in-12; il en a paru une nouvelle édition, précédée d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, Parme, 1793, in-8^o. : ce recueil ne

les sonnets et des *can-*
aliens en font beaucoup
Rime e prosa, ibid.,
 III. *Ephemerides mo-*
stium, ab anno 1715
750, cum introductione
bulis, ibid., 1715-25,
 °. Ces éphémérides ont
 été par MM. Zanotti et
 jusqu'en 1810. L'*Intro-*
duceau très-estimé, a été
 en 1750, in-4°. IV.
Mercurii per solem,
 ibid., 1724, in-4°. V.
nis circa siderum fixo-
observationibus Episto-
730, in-4°. Lalande re-
 l'auteur, par égard pour
 de son pays, n'a pas osé
 le mouvement de la ter-
 re de *gnomone meridia-*
nsi; deque observatio-
nomicis eo instrumento
 id., 1736, in-4°. VII.
tella cronologia, ibid.,
 °. VIII. *Istuzioni as-*
 tr., ibid., 1749, in-4°. *ser-*
tations dans le recueil
 de Bologne, parmi
 on cite celle *De annuis*
stellarum aberrationi-
Vie de Malpighi dans
gli Arcadi illustri. En-
 l'éditeur du traité de
Della natura de' fiumi;
ervations astronomiques
iques, de Fr. Blanchini,
 1737, in-fol. Fontenelle a
Éloge, dans le recueil de
 sciences; et sa Vie, par
 on trouve dans les *Vitæ*
 W—s.

EDI (GABRIEL), frère
 de P., né à Bologne, le 25
 s'appliqua aussi à l'étude
 mathématiques, et y fit des
 rapides; à l'âge de vingt-

quatre ans, il publia un traité des
 équations du premier degré, qui
 réunit les suffrages des connais-
 seurs. Il fut nommé, en 1708, l'un
 des secrétaires du sénat, et il en
 remplit les fonctions avec beaucoup
 de zèle. Cependant son goût le por-
 tait à l'enseignement; mais ce ne fut
 qu'en 1720, qu'il obtint la chaire
 d'analyse, à laquelle ses talents l'ap-
 pelaient depuis long-temps : six ans
 après, il fut élu chancelier de l'uni-
 versité. Il succéda, en 1739, à son
 frère dans la place de sur-intendant
 des travaux hydrostatiques, et mou-
 rut à Bologne, le 13 octobre 1761.
 On cite de lui : I. *De constructione*
æquationum differentialium primi
gradus, Pise, 1707, in-4°, avec
 7 pl. II. *Considerazioni sopra al-*
cuni dubbj che debbono esaminarsi
nella congregazione dell'acqua,
 Rome, 1739, in-4°. III. Des *Mé-*
moires et des Dissertations, insérés
 dans le recueil de l'institut de Bolo-
 gne, dont il était l'un des premiers
 membres; dans les *Osservazioni let-*
terarie (Vérone, 1737, et ann.
 suiv.), et dans le *Giornale de' let-*
terati d'Italia. Le résultat des ob-
 servations astronomiques qu'il avait
 faites, de concert avec son frère, à
 l'observatoire de Bologne, est im-
 primé dans le *Recueil de l'académ.*
des sciences de Paris. — Émile
 MANFREDI, jésuite, frère des précé-
 dents, né à Bologne en 1679, entra
 dans la Société à l'âge de quinze ans,
 et, après avoir terminé ses études, il
 embrassa la carrière de la prédica-
 tion. Il parut avec éclat dans les
 principales chaires de l'Italie, et
 mourut à Parme, le 16 mai 1744.
 Le P. Manfredi avait un goût natu-
 rel pour la poésie; et l'on trouve
 de ses vers latins et italiens dans
 les recueils du temps. On cite de lui :

une *Oraison funèbre*, de J. Fréd. César, prince d'Este, Modène, 1737, in-12, et un *Carême (quadresimale)*, Venise, 1747. — Leur frère, Héraclite MANFREDI, mort, âgé de 77 ans, le 15 septembre 1759, suivit avec distinction la carrière de la médecine, sans négliger les mathématiques. Voyez, sur toute cette intéressante famille, les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. W—s.

MANFREDINI (TRIBALDINO), surnommé par les Italiens le *nouveau Catilina*, gentilhomme attaché à la faction Maltraversa de Pérouse, au milieu du quatorzième siècle, nourrissait contre la faction contraire, ou des Raspanti, une haine féroce, à laquelle il voulut sacrifier jusqu'à l'existence de sa patrie. Tous les avantages que donnent la richesse, la naissance, la valeur, une figure imposante, une éloquence persuasive, furent employés par lui pour séduire ceux de ses concitoyens qu'il croyait propres à seconder ses coupables projets. Il avait pris à tâche d'aigrir le ressentiment des nobles et des premiers citoyens que le peuple jaloux écartait des emplois; il s'était associé successivement quarante-cinq gentilshommes de Pérouse, quatre-vingt-quatorze citoyens de bonne maison, et quatre cents roturiers : mais avant de confier son secret à un si grand nombre de conjurés, avant même d'avoir aucun complice, Tribalдино avait eu soin de transmettre au gouvernement, à plusieurs reprises, de faux indices, pour lui faire rechercher un complot qui n'existait point encore. Cette suite de fausses alarmes avait préparé les Prieurs de Pérouse à ne tenir aucun compte des avis qu'on pourrait leur donner sur sa conspiration, si elle venait à leur

être révélée. Tribalдино commença suite avec les conjurés, qu'il au au commencement d'octobre les uns mettraient le feu aux quartiers de la ville, d'autres pareraient du palais, et mettraient les Prieurs et les camériers qui composaient le gouvernement d'autres ouvriraient les portes aux paysans, les introduiraient dans la ville, et se rendraient maîtres des bourgeois. En même temps, d'accord avec les conjurés, il devait faire révolter tous les habitants du territoire de Pérouse; la conjuration devait éclater par tous les lieux, à la fois, et par tous les bourgeois, tout le peuple, et le gouvernement, devaient dans la ville et les campagnes de tous les riches être abandonnés au pillage; et il avait concerté cette infernale conjuration, ne paraissant pas armé de plan pour ce qui devait arriver. Mais l'un des conjurés de Montemellino fut épouventé d'horreurs; il révéla au gouvernement le secret de la conjuration. Ce soit qu'il eût fait avertir les conjurés de s'enfuir, ou qu'ils fussent sur leurs gardes, ne put arrêter que deux, avec leurs satellites. Leur procès ne fut pas moins instruit pardevant le peuple; et Tribalдино de Man avec quarante-cinq conjurés fut condamné à mort par effigie. Il mourut en exil. L.

MANGÉART (DOM I), savant antiquaire, naquit en 1695, prit l'habit de religieux, à l'âge de dix-huit ans, dans la congrégation de Saint-Vincent, et partagea ses loisirs entre les devoirs de son état. Il se consacra d'abord à la prédication,

ns les principales chaires de Toul, dont l'évêque ses protecteurs. Il fut 747, à Vienne, par les es de Lorraine, qui le fit former une collection et d'antiques : ce prince nommé gouverneur des D. Mangeart le suivit à t continua de s'occuper n cabinet. Il obtint, en mission de quitter la retira à l'abbaye Saint-Nanci, où il mourut tement, en 1762. On a t religieux : I. *Octave pour les morts* ; suivi *théologique*, dogmatique sur le purgatoire, 2 vol. in-12. Ce fut à l'évêque de Toul, que publia cet ouvrage. II. *Œuvres sur les variations e*, et sur un *Médailillon pieux* : *Pertinax*, du te Charles de Lorraine, 752, in-fol. Le médaillon de vingt ducats, avait dans la Transylvanie. *Œuvre présentée à S. A. R.* es, ibid., 1754, in-4°. *Œuvre à la science des our servir à la connais- eux, de la religion, des arts, et de tout ce qui l'histoire ancienne, etc.*, in-fol., avec 35 plan- vrage, supplémentaire à *expliquée* de Montfau- cheux et publié par l'ab- (P. JACQUES, XXI, l'auteur a beaucoup pro-

sité des différents traités de numismatique qui avaient paru avant le sien, mais il indique toutes les sources où il a puisé ; et on doit lui savoir gré d'avoir rangé, dans un ordre méthodique, des documents épars dans un grand nombre de livres difficiles à rassembler. W—s.

MANGENOT (Louis), né à Paris, en 1694, d'un marchand qui n'était pas dans l'aisance, se déterminna par cette raison à embrasser l'état ecclésiastique. Il avait dix-huit ans quand il commença ses études ; mais il était né avec le goût et le talent de la poésie, et ses premiers ouvrages le firent connaître avantageusement : il acquit même une certaine réputation par la composition d'une églogue, intitulée le *Rendez-vous*, qui est célèbre encore aujourd'hui. Palaprat, qui était son oncle, envoya cette pièce, à l'insu de l'auteur, au concours des jeux floraux : elle obtint l'églantine d'argent, et circulait imprimée à Paris, avant que Mangenot fut instruit de ce qu'on en avait fait. Palaprat réunit à un dîner son neveu, Campistron, Brucys et J. B. Rousseau. Ce fut ce dernier qui, au dessert, présenta l'églantine à Mangenot ; on s'attendait à quelque surprise du jeune homme, qui montra, au contraire, un tel sang-froid qu'il déconcerta la vivacité gasconne de son oncle. Mangenot fit encore les *Confidences*, autre églogue qui, sans avoir le même mérite que la précédente, est cependant une des meilleures pièces que nous ayons en ce genre. Il obtint bientôt un canonicat au Temple, et il est à croire qu'il le dut, en grande partie, à ses compositions poétiques ; car, dans la retraite à laquelle il se vint de bonne heure, il avait fait construire un petit salon où on lisait ces vers :

Les manuscrits de l'histoire de Metz, et les traités de l'histoire de cette ville, par l'abbé de D. Mangeart, citent le Médailillon de Pertinax, comme une œuvre de l'abbé de Metz, et non de l'abbé de Toul, comme on le voit par les manuscrits de l'abbé de Metz.

Sans inquiétude, sans peine,
Je jouis en ces lieux du destin le plus beau;
Les Dieux m'ont accordé l'âme de Diogène,
Et mes faibles talents m'ont valu son tombeau.

Content de sa petite fortune, il ne chercha point à occuper de lui la renommée : il fit de la poésie son amusement ; et l'on peut croire que s'il eût voulu s'y livrer plus sérieusement, il se serait fait remarquer sur le Parnasse français (1). Parmi les pièces échappées à sa muse facile il en est de jolies, et malheureusement aussi quelques-unes de libres : au surplus, il n'attachait pas une grande importance aux fruits de sa plume, et nous en aurions été privés si un ami n'eût pris le soin de les recueillir. Vivant loin du monde, dans la société d'une sœur et d'un très-petit nombre d'amis, Mangenot, frappé de paralysie, depuis quinze ans, mourut le 9 octobre 1768. Ce n'est que huit ans après, qu'on a publié les *Poésies de M. l'abbé Mangenot*, Maestricht, 1776, in-8°, divisées en deux parties ; la première renfermant les pièces qui lui appartiennent incontestablement ; la seconde contenant quelques pièces de lui, ou composées dans sa société, et plusieurs autres de son frère, mort à-peu-près en même-temps que lui. La chanson qui commence par ces vers :

Malgré la bataille
Qu'on donne de main, etc.

et qu'on a quelquefois attribuée à Voltaire, fut composée de moitié par M. de la Garde, et par le frère de notre auteur. L'abbé Mangenot avait

travaillé au *Journal des* depuis le 20 septembre 1727 17 novembre 1731. On lui aussi le *Spectateur Littéraire* il s'en défendit dans le *Journal des savants* de 1728 (p. 254), qu'il n'avait pas même lu ouvrage périodique. A, l

MANGET (JEAN-JACQUES) pilateur laborieux et fécond Genève, en 1652, étudia la théologie, pour répondre de ses parents, qui l'avaient au saint-ministère ; n'ayant enfin à son goût naturel pliqua tout entier à la médecine reçut le doctorat, en 1678, université de Valence. Son attachement pour sa patrie l'ayant ramené, il y pratiqua son art avec succès toujours croissant : il mourut, en 1699, premier médecin ordinaire de l'électeur de Bavière. Tout le temps qu'il ne travaillait pas au soulagement des malades, il le passait dans son cabinet à écrire ; et par cette application d'exercice et de repos, il parvint à une extrême vieillesse, sans avoir éprouvé aucune infirmité. Il mourut à Genève, le 25 août 1742, 91 ans. Parmi ses nombreuses productions, on se contentera de citer *Bibliotheca anatomica*, Genève 1699, 2 vol. in-fol. D. Leclerc part à cette compilation, ainsi que quelques autres de Manget. On a une bonne critique de ce livre dans les *Adversaria anatomica* de Linné. Éloy se plaint que Manget ait négligé de recueillir les vertes nombreuses et importantes des anatomistes du XVII^e siècle. Il a publié un *Abrégé* de cet ouvrage en anglais, Londres, 1711 in-4°. II. *Bibliotheca anatomica*, ibid., 1695-98, 4 vol.

(1) Desessarts prétend qu'on ne connaît de Mangenot aucun ouvrage en prose ; à moins qu'on ne veuille regarder comme un ouvrage son *Histoire abrégée de la poésie française*, ouvrage assez piquant qui n'a qu'une quinzaine de lignes : il est inséré dans les *Trois siècles* de l'abbé Sabatier, au tome IV des *Siècles littéraires de la France*, et dans le *Dictionnaire des poètes français*, par Philippon-la-Madeleine.

n, augmenté, 17
ca chemica . . .
 1 vol. in-fol. C'est le
 complet qui existe de
 nie; il est rare et as-
 IV. *Bibliotheca phar-*
lica, ibid., 1703, 2
Bibliotheca chirur-
 121, 2 vol. in-fol. VI.
riptorum medicorum
recentiorum, ibid.,
 n-fol., ornés du por-
 et de ceux de quinze
 res, assez mal gravés.
 du dans cet ouvrage
 Linden (*De scriptis*
 ec les additions de
 herché à faire dispa-
 rs échappées à ces
 bibliographes de la
 s il est loin d'y avoir
 doit préférer à cette
 mpilation le *Diction-*
 susceptible lui-même
 liorations. VII. *Trai-*
 recueilli des meilleurs
 et modernes, Genève,
 fol. in-12. Ce n'est
 dition retouchée, du
 de Toulon, capucin.
 s réflexions sur l'ori-
 te, ibid., 1722, in-
 outre, à Manget, de
 ns des *Opera medica*,
 P. BARBETTE, III);
 opea Schrodero-Hoff-
 tractatus de febris
 e la Médecine prati-
 lre Schmitz; du Se-
 Th. Bonnet V. Th.
 32); du *Theatrum*
 l'Eustachi, etc. V.
 I, 534. La liste des
 assertions médicales
 , remplissant plusieurs
 eux par des consid-
 de détails. 1. *Histoire*

littéraire de Genève, par Senebier,
 tom. II, et une *Notice* sur Manget,
 dans les *Mémoires de Trévoux*,
 mars 1743. W—s.

MANGIADORI (BRVOIR), chef
 de la famille la plus distinguée de
 San-Miniato, petite ville de Toscane,
 tenta, le 17 mars 1397, de faire
 secouer à sa patrie le joug des Flo-
 rentins : il demanda audience au gou-
 verneur de la ville, et, se présentant
 à lui à la tête de dix-sept conju-
 rés, il le tua, s'empara de son pa-
 lais, et y soutint un siège contre la
 garnison et les habitants de la ville,
 attendant d'heure en heure les se-
 cours que Jean-Galeaz Visconti lui
 avait promis. Mais ceux-ci n'arri-
 vant point à temps pour le délivrer,
 il trouva moyen de s'échapper avec
 la plupart de ses compagnons, au
 travers des précipices qui entourent
 la ville. S. S—1.

MANGIN (CHARLES), architecte,
 naquit à Mitry, près de Meaux, en
 1721, et fut élevé à Juilli. Dès son
 enfance, il manifesta son goût pour
 l'architecture : le libraire Lottin, son
 oncle, le fit instruire dans les mathé-
 matiques et le dessin, et le plaça
 successivement chez plusieurs archi-
 tectes, où des progrès rapides signa-
 lèrent ses talents. Il ne tarda pas
 à être chargé à Paris de travaux
 importants : ceux qui lui font le
 plus d'honneur sont la construction
 primitive de la *Halle au blé*, le *Ad-
 ministre du Saint-Esprit*, les *fonda-
 tions* et le *portail de l'Eglise de*
Saint-Barthélemy; *l'Eglise des Gros-*
Cailloux, et surtout la *restauration*
du portail de Saint-Nicolas, *l'éléva-*
tion des deux tours et l'achèvement
des chapelles latérales, *l'édifice et*
Château *l'ouvrage de lui en ces por-*
tements. A l'âge de cinquante-quatre
ans, Mangin s'occupait encore d'un

projet d'embellissement pour Paris. Ce projet, qu'il soumit au Lycée des arts, lui valut une mention honorable et une médaille. Retiré à Nantes, depuis quelques années, il y est mort le 4 février 1807. P—s.

MANGOU ou MENGKO KHAN, quatrième empereur ou grand Khan des Moghols, était fils de Toulou, quatrième fils de Djenghiz Khan, et s'était distingué dans les expéditions contre la Chine et le Tongking sous les règnes précédents. Après la mort de Kaïouk (V. ce nom, XXII, 215), l'impératrice Ogoul Ganmisch, sa veuve, prit en main les rênes de l'empire, d'après l'avis et jusqu'à l'arrivée de Batou Khan, qui devait présider l'assemblée générale, comme étant le plus puissant et le plus âgé des princes moghols (Voy. BARU, III, 531). Le gouvernement de la régente excita des mécontentements. On murmura de ses prodigalités, et de l'obligation où l'on était de fournir des chevaux de poste aux seigneurs qui voyageaient nuit et jour. On lui imputa même les malheurs qu'occasionna une grande sécheresse. Aussi cette princesse fit-elle de vains efforts pour élever au trône le prince Chyramoun, qui en avait été déjà éloigné par Kaïouk. Le kouriltai ayant été convoqué dans le Kap-tchak, par égard pour Batou Khan, que ses infirmités empêchaient de se rendre à Kara-Koroun, ce prince, issu de Djenghiz-Khan par la branche aînée, fit le sacrifice de ses droits; et son suffrage entraîna la majorité des voix en faveur de Mangou. Cette élection, qui eut lieu en juin 1250, fut confirmée dans une autre assemblée qui se tint l'année suivante, en Tartarie; et Mangou y fut alors proclamé grand Khan. Loin d'assister aux fêtes de son installation, Chyramoun,

la régente, et les enfants de la conspirèrent contre la vie d'elle qu'ils regardaient, avec que son, comme un usurpateur. leur pardonna; mais il fit ter 80 de leurs complices. il donna le gouvernement de la Tartarie orientale, et vinces de la Chine déjà con son frère Koublai; celui les pays depuis le Djishou la Chine, à Ilwadj et à son soud; enfin celui du Khor l'Indoustan, de la Perse, et les provinces enlevées aux mans, jusqu'à la Syrie et mineure, à Argoun Agha. l aussi le général Holitai se soumettre le Thibet, qui fut et à saug. Il régla le tribu vaient payer toutes les nat jugées, nomma des boni diriger les sectateurs de T Fo, honora son père et par les titres d'empereur et ratrice; et comme le prem mort, il fit bâtir un pal consacra à sa mémoire. G les partisans de Chyramoun guaient sans cesse pour ré le trône la famille d'Oktai: assembla un kouriltai, dont tat fut le bannissement de et de plusieurs petits-fils de pereur, l'exil et la confiscatiens de sa troisième femme liation des bijoux et des tr autres impératrices. Chyramounfermé à perpétuité dans teresse; enfin, sa mère et veuve de Kaïouk, furent co à mort et exécutées, sur la tion qu'elles avaient eu re magie pour faire tomber la sur la tête de Chyramoun sures violentes furent gén désapprouvées; mais Mar

le souvenir, diminua les distributions des largesses aux soldats et publia une amnistie. Il fit au ciel un sacrifice solennel sur une montagne, suivant les rites observées par les empereurs de la Chine, établit un lama suprême de la religion dont érigea en fiefs, en faveur de sa propre famille, toutes les terres conquises sur les Chinois (1253, Hayton 1^{er}, roi de Babylone, vint à la cour du grand HAYTON, XIX, 524), fit avec lui, en obtint de grands avantages pour l'église arménienne, et mina sans doute à déclarer la guerre aux Musulmans; mais il faut comme très-douteux ce qu'on a écrit sur le prétendu baptême de Hayton. Une assemblée des Princes Moghols fut convoquée; elle fut sur les propositions du pape, et l'on y résolut d'envoyer trois armées: l'une pour la Horde, la seconde dans l'Inde, la troisième dans le Kaschmyr, et la quatrième pour les Ismaéliens ou Assassins, et contre le Khalyfe de Bagdad. Houlagou, frère du grand Khan, chargé de cette dernière mission, et partit peu de temps après. Houlagou Khan qui avait des relations d'amitié et d'intérêt avec les Princes chrétiens, vint à Mangou de ce qu'il voulait gagner ses alliés, et lui reprocha d'être ingrat envers ceux qui avaient servi l'empire. Mangou refusa de passer outre, et se prépara pour Batou; mais la mort de Houlagou, arrivée sur ces entrefaites, leva la défense, et laissa le grand Khan libre de poursuivre ses projets (V. HOULAGOU, Houlagou). Sur le bruit répandu en Chine par le moine Jean du Plan

Carpin (V. CARPIN, VII, 185), que le grand khan était chrétien, saint Louis roi de France avait envoyé en Tartarie d'autres religieux, pour demander à ce monarque la permission de prêcher l'évangile dans ses états (V. RUBRQUIS). Admis à l'audience de Mangou, ils le trouvèrent dans une chambre tapissée de toile d'or, assis sur un petit lit, près d'une de ses femmes et d'une de ses filles, et vêtu d'une robe dont la fourrure était lustrée comme celle d'un veau marin. Il avait devant lui un réchaud dans lequel brûlaient des épines et des racines, allumées avec de la fiente de bœuf. Tels étaient le modeste ameublement, et la simplicité du monarque, dont les armées allaient bientôt embrasser l'Asie, dans sa plus grande étendue. L'empereur fit plusieurs questions sur la France, et s'informa, surtout, s'il y avait beaucoup de bœufs, de moutons et de chevaux. Rubruquis et son confrère lui proposèrent de se faire chrétien, lui montrant une croix et une image de la Vierge qu'ils encensèrent en chantant des hymnes. Mais, faute d'un bon interprète, il prit toutes ces cérémonies pour des hommages rendus à sa puissance. Il en parut satisfait, et régala les ambassadeurs avec du koumis (lait aigre de jument). En les congédiant, il leur donna, entre autres présents, quelques beaux chevaux, avec une lettre pour saint Louis, dans laquelle il prenait le titre de *fils de Dieu, de souverain des seigneurs de la terre*, et ordonnait à ce prince, s'il voulait mériter ses bontés et obtenir son amitié, de suivre exactement les lois et la croyance de Djenguyz Khan. Telle fut l'issue de cette ambassade, qui pouvait difficilement avoir plus de succès. Les discours en latin des mis-

sionnaires, les réponses de l'empereur en langue tartare, en firent un quiproquo continuel. Les missionnaires virent à la cour de Mangou des ambassadeurs de Vatace, empereur de Nicée, et un grand nombre de prêtres nestoriens. Le grand khan assistait souvent avec sa famille, aux offices de ces derniers; et dans les festins auxquels il les invitait, les jours de fêtes solennelles, il leur donnait la préséance sur les imams des Musulmans et sur les bonzes. Cependant Koublai, frère de l'empereur, s'avancait dans la Chine septentrionale, pénétrait dans la province de Sse-Tchuen, subjuguait le royaume de Tali dans celle de Yun-nan, achevait de soumettre le Thibet, et s'appliquait à inspirer aux Moghols le goût des sciences. Mais jusqu'alors les invasions de ces peuples, en Chine, n'avaient été que passagères : le manque de subsistances et de places-fortes les empêchait de s'y maintenir. Mangou, voulant consolider la conquête de cet empire et s'en attacher les habitants, y fit établir de grands magasins de vivres, et relever les murailles de plusieurs villes : il défendit à ses troupes de ravager les campagnes, paya les dommages causés par les dévastations, et poussa la sévérité jusqu'à punir de mort des officiers supérieurs coupables de ce délit, et à châtier l'un de ses fils qui, dans une partie de chasse, avait traversé des champs labourés. Comme la ville de Cara-Koroum lui paraissait trop petite, il fonda, l'an 1256, celle de Kai-ping-fou, qu'il peupla de Chinois et de Moghols, et dont le territoire, plus rapproché de la Chine, était aussi plus commode pour la pêche, pour la chasse et pour les assemblées générales. La même année, son frère Houlagou dé-

truisit, en Perse, la dynastie Ismaéliens, dont le dernier fut mis à mort par ordre de Mangou; et deux ans après, il, de Bagdad, mit fin au k soumit la Mésopotamie, l'la Géorgie, pénétra dans l'neure et dans la Syrie, et empire qui, d'abord vassal taire des grands khans de devint indépendant sous le seurs de Mangou et de l (V. HOULAGOU et MOSTASI patient de terminer la cor la Chine, par l'expulsion nastie impériale des Song. Khan régla toutes les affai Tartarie, nomma son frère Bouga pour y commander l'absence, et se mit en route fin de 1257. Un autre motif en Chine : il en avait obtenu le vnement à Koublai, que veillants lui avaient rendu parce qu'il s'était fait aimer par les Chinois. Indigné de l'injustice, Koublai songea à réaliser les soupçons de son frère à prendre les armes. Mais le ministre Yao-Chou lui inspira une plus sage et plus généreuse conduite. Partant seul et sans gardes, v l'empereur dans le Chen-si à ses pieds, et lui offre ses enfants, ses biens et sa vie. Le ché de la démarche humiliante son frère, Mangou le relâcha en le rassurant, lui rendit sa confiance, et le chargea d'aller au siège de Vou-tchang-Fou du Hou-Konang, et de mener la suite contre Hang-tcheou, des empereurs Song. Il envoya tout pour le soutenir un de ses frères, qui venait de ravager le king, et d'en ruiner la capitale. Mangou s'avança lui-même

l'armée, entra dans le Sse, et prit par capitulation la o Pao-ning-Fou; mais ayant siège, en février 1259, de lo-tcheou, il y éprouva la ve résistance. Moins heureux plupart de ses généraux, qui, même temps, pénétraient, s les points, dans le cœur de e, et voyant ses troupes re- dans toutes les attaques, nuées par les fatigues et les es, il commanda un assaut l, le 10 août suivant : mais e ayant renversé les échelles, gholis éprouvèrent une perte rable, et l'on trouva le corps un percé de coups. Mangou lors dans la 52^e. année de t, et la neuvième de son rè. Sa taille était moyenne, et plat et un peu rabattu, sui- relation de Rubruquis. Ce joignait à beaucoup de cou- de fermeté, des talents supé- dans le gouvernement de son mpire : mais on lui a reproché ir usurpé sur la famille d'Ok- an, au mépris des dernières is de ce monarque, et d'avoir i trop d'attachement pour les Il accorda néanmoins une tion d'impôts aux savants et cteurs de toutes les religions, a les pauvres de toutes les et n'excepta de ses bienfaits Juifs. Plusieurs de ses femmes nt le titre d'impératrice; et nt 5 fils, outre un grand nom- filles. La mort de Mangou mpit la conquête de la Chine.

Moka-Ogul, un de ses frères, ramena dans le Chen-si, sa pompe funèbre et son armée. Koublai, informé de cet événement, ne laissa pas de traverser le fleuve Kiang, après avoir battu la flotte chinoise, et d'assiéger Vou-tchang-Fou, tandis que ses troupes se répandaient dans la province de Kiang-si. Mais malgré ses succès, la nouvelle que son frère Arikh-Bouga intriguait pour s'emparer du trône, le détermina promptement à la paix. On régla les limites des deux empires, et celui des Song devint tributaire des Moghols. Alors l'armée repassa le fleuve; et tous les grands s'étant rendus en Tartarie pour y procéder à l'élection d'un nouvel empereur, Koublai y fut proclamé grand khan, l'an 1260. (V. CHI-ROU, VIII, 409). A—T.

MANIACES (GEORGES), général des Grecs, en Italie, se distingua vers le milieu du onzième siècle, pendant le règne de Michel le Paphlagonien, empereur d'Orient. Une guerre civile parmi les Musulmans, entre deux frères qui gouvernaient la Sicile, donna au monarque grec l'espérance de reconquérir cette île; il y envoya George Maniaces, un de ses meilleurs généraux. Celui-ci ayant attiré à son service Guillaume-Bras-de-fer, et ses Normands, battit les Sarrasins, en 1038, près du fleuve Remata, et leur prit treize petites villes. Enorgueilli de cette victoire, il cessa de ménager les puissants auxiliaires qui la lui avaient procurée; et il excita en eux un tel ressentiment par ses outrages, que les Normands, dès qu'ils furent débarqués sur le continent de l'Italie, n'eurent plus de repos jusqu'à ce qu'ils en eussent chassé les Grecs. Maniaces remporta cependant encore une victoire sur les Sarrasins de Sicile, en

chid. ed. dyn fait mourir Mangou Khan, egire 655 (1257 de J.-C.) : mais il est e ce prince survécût à la prise de Bagdad, ra en 656 (1258), et que, transporté de apprenant cette nouvelle, il recompensa erent les coureurs qui la lui avaient ap-

1040; mais leur chef lui ayant échappé par la faute du patrice Étienne, beau-frère de l'empereur, Maniaces insulta cet homme puissant, et s'en fit un ennemi mortel; il fut accusé par lui, à Constantinople, d'avoir voulu se révolter, et il fut rappelé: mais Michel Casapheta, ayant succédé au trône de Constantinople, renvoya Maniaces en Italie, en 1042. Ce général attaqua aussitôt les Normands, qui s'étaient emparés d'une grande partie de la Pouille; et il avait déjà obtenu sur eux plusieurs avantages qu'il avait souillés par une excessive cruauté, lorsqu'une nouvelle révolution, à Constantinople, mit sur le trône Constantin Monomaque, l'ennemi personnel de Maniaces. Celui-ci ne doutant pas que le nouvel empereur ne voulût le perdre, se révolta dans la Pouille, où il commandait, et se fit, en 1043, proclamer Auguste par son armée. Il défit le premier général grec, qui fut envoyé contre lui; mais Constantin s'étant adressé aux Normands, ceux-ci attaquèrent Maniaces avec plus de vigueur, et le chassèrent de Tarente et d'Otrante: ils le forcèrent enfin à s'enfuir par mer à Durazzo, où les agents de l'empereur l'atteignirent et le mirent à mort. S. S—1.

MANILIUS (MARCUS), poète latin, florissait vers la fin du règne d'Auguste. Le lieu de sa naissance est inconnu. Ceux qui ont prétendu qu'il était de Rome, s'appuient sur un vers de son poème que Bentley et Pingré rejettent comme interpolé. D'autres ont conjecturé, d'après son style, que Manilius était étranger; et en effet, dit Pingré, son poème est rempli de tournaures singulières, et qu'on ne trouverait pas facilement dans un auteur du même siècle: mais il n'est pas étonnant que Manilius,

traitant un sujet nouveau pour le muses latines, ait employé des expressions jusqu'alors étrangères à la poésie. Vossius croit que notre poète est le même personnage que Manilius Antiochus, qui fut amené esclave à Rome, avec Publius Syrus, son cousin (V. PUBLIUS SYRUS); et Montucla convient qu'il est très-porté à adopter ce sentiment. On doute si Manilius n'est pas encore le même que Manlius, mathématicien, qu'éleva dans le champ de Mars, à Rome, par ordre d'Auguste, un géomètre de soixante et dix pieds de hauteur (V. l' *Histoire des mathématiques*, I, p. 485-87). Quelques critiques ont témoigné leur surprise de ce que le nom de Manilius ne se trouve cité par aucun auteur contemporain; mais il est probable que ce poète n'a commencé d'écrire que dans un âge avancé, puisqu'il souhaite une longue et paisible vieillesse afin de pouvoir terminer son ouvrage: il paraît que ses vœux ne furent pas exaucés du moins son poème, tel que nous l'avons, n'est pas achevé. Cet ouvrage resta ignoré jusqu'au règne de Constantin. Julius Firmicus en ayant recouvré alors une copie, y ajouta un commentaire ou plutôt le traduisit en prose. Pogge le découvrit dans le xvi^e siècle; mais ce fut J. Muller (*Repos montanus*), qui le publia le premier. L'ouvrage de Manilius est intitulé *Astronomicon* (les *Astronomiques*); il est divisé en cinq livres. Le premier et le dernier sont les plus intéressants par le sujet, et par le nombre et la beauté des épisodes. L'impossibilité de tracer en quelques lignes le plan de ce poème, nous oblige de renvoyer le lecteur à l'excellente analyse dont Pingré a fait précéder son édition (tom. 1^{er}, p. xix). Manilius était vraiment poète

ses connaissances astronomiques étaient assez bornées. On verra, que de son temps on ne faisait l'astronomie, science si importante et si utile ; avec l'astrologue vain et imposteur, mais qui attribuait tout sur les destinées des hommes et des empires, ne laissait pas favorable à la poésie. Le style d'Avicenne, dit Pingré, est poétique, digne du siècle d'Auguste, mais trop abondant, défaut qui s'approche aussi à Ovide. M. De la Harpe porte un jugement moins favorable, dans son *Hist. de l'Astron.* L'*Astronomicum* a été publié à Würemberg, dans l'atelier typographique que Muller y avait établi en 1471 ; cette édition, petite, parut en 1473, et par conséquent est l'originale. Il a été réimprimé plusieurs fois dans le quinzième siècle, Bologne, 1474, petite, première édition, avec date ; (vers 1475), in-4° ; sans date et sans date, in-4° ; in-8° ; revu par Étienne Ducloux, Milan, 1489, in-fol. Ces différentes éditions, toutes très-rare, sont recherchées des curieux ; pour la correction du texte et pour l'opportunité de l'impression, on doit préférer les suivantes : Paris, 1579, in-8° ; Adelberg, 1590, in-8° ; avec les notes de Scaliger ; Leyde, 1600, in-8° ; avec les mêmes notes et les variantes recueillies par Fr. Junius ; Strasbourg, 1655, in-4° : cette édition est la plus complète et la meilleure, mais celles qui contiennent les notes de Scaliger ; Paris, 1679, in-8° ; avec les notes de Mich. Dufay : ces notes sont médiocres ; mais l'ouvrage fait partie de la collection *ad* Londres, 1739, in-4° ; avec les notes de Rich. Bentley ; Padoue,

Comino, 1743, in-8° ; *cum notis Bentley et variorum*, par les soins d'Elie Stöber, Strasbourg, 1767, in-8° ; et enfin, Paris, 1786, 2 vol. in-8° ; avec les notes et la traduction française de Pingré (*V.* ce nom). C'était à-peu-près le seul auteur du siècle d'Auguste, qui n'eût pas encore été traduit en français. W—s.

MANKBERNY. *V.* DJELAL-EDDYN.

MANLEY (Mistress) naquit à Guernesey, dont son père, sir Roger Manley, était gouverneur. C'était un homme instruit, auteur de Commentaires latins sur la rébellion de 1640, Londres, 1686, in-8° ; et d'une Histoire des dernières guerres de Danemark, 1670, etc. Il ne put donner à sa fille qu'une bonne éducation, et mourut avant de lui avoir procuré un établissement, la laissant, pour surcroît de malheur, entre les mains d'un parent qui ne s'attacha qu'à corrompre ses mœurs. Ce monstre, qui était déjà marié sans qu'elle le sût, lui proposa de l'épouser ; elle y consentit : mais dès qu'il eut obtenu d'elle ce qu'il désirait, il l'abandonna. Dans sa détresse, elle eut occasion d'être vue par la duchesse de Cleveland, maîtresse de Charles II, et crut avoir trouvé en elle une protectrice. La duchesse, charmée de son esprit et de ses agréments, lui témoigna d'abord beaucoup de bienveillance, jusqu'à ce que, sur le soupçon, fondé ou non, qu'elle entretenait une intrigue avec son fils, elle crut, au bout de six mois, devoir lui retirer ses bontés. Il y a lieu de penser que cette conduite n'était qu'un effet de l'humeur capricieuse de la protectrice, et que le motif allégué contre la protégée, n'était qu'un prétexte : ce qui semble prouver qu'elle

ductions : I. *L'Amant ari jaloux*, comédie, Gyna, trag., 1707. III. *L'Europe, vers la fin de siècle*, 1710, 2 vol. *Rigues de cour*, 1711, *Aventures de Rivelle*, VI. *Le pouvoir de l'antiquités nouvelles*, 1720, in-8. *Contes de Bath*, 1725, *Histoire secrète de la France*, 1745, in-4°. IX. *L'histoire chrétienne de l'Antiquité*, 1717, avec un prologue, et un épilogue de *Poésies*. XI. *Un voyage*, 2^e. édition, 1713. Les productions ne sont guère nombreuses.

L.

S. CAPITOLINUS flébre consul romain, d'une illustre famille, d'abord par sa valeur, et par ses hauts grades militaires pour le consulat, avant J.-C.), avec Marcus. Quelque temps après, les Gaulois pénétrèrent en Italie, ordres de Brennus, le Rome, qu'ils livrèrent (1), et assiégèrent le sénat et l'élite de maine étaient renfermés (2). **CAMILLE**). déjà depuis quelques les Gaulois, ayant réus de gravir les rochers le Capitole, tendre maîtres pendant s'étaient parvenus au sommet, lorsque Manlius, cris des oies sacrées,

répand l'alarme, court au rempart, et repousse un des Gaulois qui avait saisi un créneau pour s'élever : la chute du Gaulois entraîne ses compagnons placés derrière lui ; et les Romains achèvent de précipiter, à coups de pierre, leurs redoutables ennemis. L'importance du service rendu par Manlius, accrut encore la considération dont il jouissait : il reçut le glorieux surnom de *Capitolinus* ; et la république lui donna une maison dans le Capitole. Mais des marques si éclatantes de la reconnaissance de ses concitoyens, ne satisfirent point son ambition : il ne put voir, sans jalousie, Camille, vainqueur des Gaulois, continué dans les charges de dictateur et de tribun militaire ; et il osa concevoir le projet insensé d'usurper la royauté. Certain de ne point trouver d'appui parmi les patriciens, il flatta la multitude par ses discours et ses largesses ; il se prononça hautement contre les lois rigoureuses qui pesaient sur les débiteurs, et en promit l'abolition. Un jour, voyant un centurion traîné en prison par son créancier : « Ce serait bien inutilement, dit-il, que mon bras aurait sauvé le Capitole, si je souffrais que mon ancien compagnon d'armes fût réduit en servitude » ; et aussitôt il paya la dette, et le mit en liberté. Quelque temps après, il vendit son patrimoine, et annonça que son intention était d'en employer le prix à l'acquittement des dettes des plus pauvres citoyens. Ce dernier trait acheva d'enflammer les esprits ; et le peuple, toujours si facile à émouvoir, le proclama son sauveur, son libérateur. Manlius osa pour lors accuser quelques sénateurs de s'être partagé l'or destiné à payer les Gaulois. Ceux qui l'entouraient demandèrent qu'on

1. Rome par les Gaulois ne lui ôta rien, et l'incendie de la ville ne fut causé que par quelques cabanes de pasteurs. 2. Sur les causes de la grande guerre.

fit sur le champ des perquisitions à l'effet de découvrir un vol de cette importance; mais il les ajourna pour un autre temps. Cependant le dictateur (A. Cornel. Cossus), informé de ce qui se passait à Rome, accélère son retour, et dès le lendemain fait citer Manlius à son tribunal, afin d'y rendre compte de sa conduite. Manlius se rend sur la place publique, au milieu de la foule de ses partisans. Sommé d'indiquer les sénateurs coupables du vol dont il les accuse, il répond par le détail de ses services, et par la critique la plus amère des opérations du sénat: pressé de donner des explications qu'on lui demande, il ne peut le faire, et il est conduit en prison par ordre du dictateur. Cependant le peuple éclate en murmures; une partie des mutins passe le jour et la nuit autour des murs de son cachot; et le sénat craignant que les partisans de Manlius n'essaient de l'enlever, lui rend la liberté. Manlius, enhardi par ce premier succès, continuait d'agiter le peuple: il réunissait chez lui les hommes les plus influents de chaque tribu, et les échauffait par des discours dans lesquels il leur reprochait leur patience à supporter les insultes des patriciens; leur promettant que s'ils consentaient à l'élire pour chef, il les mettrait pour jamais à l'abri des vexations. Le sénat n'ignorait rien de ce qui se passait dans ces assemblées séditieuses; mais comme il eût été imprudent d'attaquer Manlius, défendu par la multitude, on imagina un expédient pour les diviser. Manlius fut accusé par les tribuns du peuple d'aspirer à la royauté. Pour cette fois, il arriva seul sur la place, vêtu de deuil, et dans l'attitude d'un homme pénétré de douleur. Quand il eut entendu la

lecture de son accusation, il expose tous les services qu'il avait rendus à l'état, fit voir les cicatrices des blessures qu'il avait reçues sur le champ de bataille; et, montrant de la main le Capitole qu'il avait sauvé, supplia le peuple de jeter les yeux sur ce lieu sacré avant de prononcer son sort. Malgré la gravité de l'accusation, le peuple attendri était disposé à l'acquitter; mais les tribuns rompirent l'assemblée, et enquirent une nouvelle dans un lieu d'où l'on ne pouvait découvrir Manlius. Manlius, abandonné de ses partisans, fut condamné à être précipité de la roche Tarpeienne de Rome 370 (avant J.-C.). Sa maison resta inhabitée; et le peuple défendit à ses parents de porter mais le nom de Marcus. La femme qui ravagea Rome, quelque temps après le supplice de Manlius, donna au peuple une marque du courroux du Ciel; on oublia son crime, et ne plus se souvenir que de ses vices et de ses grandes qualités. La conjuration de Manlius est d'une tragédie de Lafosse, et le théâtre, où le talent d'un grand acteur (M. Talma) l'a fait représenter avec un nouvel éclat, depuis quelques années.

MANLIUS TORQUATUS (M.), de la même famille que le précédent, était fils de L. Imperiosus, qui fut nommé dictateur, l'an de Rome 392 (a. 362), pour placer le clou sur le front de l'ennemi (1). Imperiosus voulut exercer de sa main quelque chose de plus imp

(1) Cette cérémonie bizarre ne se faisait que dans les temps malheureux. Les Romains croyaient que Volturnus, le dieu du fleuve du même nom, était le dieu de la peste.

, résolut de porter la
Herniques ; mais les
nt refusé de prendre
t tellement irrité de
à ses ordres , qu'il
ns à l'amende, et fit
de verges. Cette sé-
indigna les citoyens,
gé d'abdiquer. Alors
omponius le cita de-
pour qu'il eût à se jus-
sur dont il avait usé à
es gens des plus illus-
afin de rendre le père
l'accusa de tenir relé-
gue, parmi ses esclaves
e fils, sous le prétexte
ronciation embar-
aulius, indigné d'être
ccusation portée con-
vint trouver Pompo-
t tant un poignard sur
ça de jurer qu'il ne
ne suite à cette affaire.
é filiale inspira la plus
u pour Manlius ; et
e il fut nommé tribun
ace qui n'était accor-
ent qu'à de grands
erre s'était rallumée,
s après, contre les
eux, d'une taille gi-
ança sur les bords de
roue) qui séparait les
: défia le plus vaillant
Manlius ne put enten-
oid les insultes de ce
ant obtenu la permis-
battre, il le vainquit et
collier (*torques*),
ui lui mérita le sur-
tatus, porté depuis
endants. Manlius fut
an 402 (avant J.-C.
re la guerre aux Céri-
nt alliés aux Tarqui-
s jurés des Romains.

Mais les Cérètes effrayés se hâtèrent d'avouer leurs torts, et demandèrent une trêve de cent années, qui leur fut accordée. Il fut honoré une seconde fois de cette dignité, l'an 408; et l'on remarque qu'il n'avait point encore passé par le consulat. Il fut enfin désigné consul deux ans après, et pour la troisième fois, l'an 417, avec P. Decius Mus. Il fit déclarer la guerre aux Latins, qui avaient exigé qu'on choisît parmi eux un des consuls, et la moitié des sénateurs. Pendant cette guerre, son fils aîné s'étant avancé jusqu'aux portes du camp des Latins, fut défié par un de leurs chefs à un combat singulier. Ce jeune homme, oubliant la subordination due aux consuls, accepta le défi, sans leur en demander permission, tua son adversaire, et se présenta devant son père, chargé des dépoilles de son ennemi. Manlius, moins sensible à la gloire que venait d'acquiescer son fils, qu'à la crainte que cet exemple n'affaiblît la discipline, le fit attacher à un poteau par un licteur, au milieu du camp, et, après lui avoir reproché sa désobéissance, ordonna qu'on lui tranchât la tête. Cet acte de cruauté contribua beaucoup à l'affermissement de la discipline, mais rendit Manlius si odieux qu'on disait *Manliana imperia*, pour exprimer des ordres d'une excessive sévérité. Il défût les Latins près de Vesis (*V. DECIUS*, X, 635), et acheva de les soumettre par une seconde victoire. A son retour à Rome, il obtint les honneurs du triomphe ; mais les jeunes gens refusèrent d'y prendre aucune part : les vieillards seuls allèrent au devant de lui. Depuis cette époque, l'histoire se tait sur Manlius. Il est le héros d'une tragédie de M^{me}. de Villadieu, jouée en 1662.

MANLIUS TORQUATUS II (TITUS), consul Romain, que tous les *Dictionnaires* confondent avec le précédent, fut désigné consul l'an 519 (avant J.-C. 235), et obtint les honneurs du triomphe, pour avoir soumis la Sardaigne. La fin de cette guerre laissant Rome sans ennemis, le temple de Janus fut fermé pour la deuxième fois : il ne l'avait pas été depuis Numa, et il ne le fut plus jusqu'au règne d'Auguste. Manlius fut élu de nouveau consul, l'an 530, et chassa les Gaulois qui ravageaient les bords du Pô; il s'opposa au rachat des prisonniers faits par Annibal à la bataille de Cannes, et prononça en cette occasion un discours très-éloquent, qui entraîna la délibération du sénat (V. Tite Live, liv. xxii, 60). Ayant été envoyé l'an 539, contre les Sardes qui s'étaient alliés aux Carthaginois, il remporta sur eux une victoire décisive, fit prisonniers Asdrubal, Magon et Hannon, trois des plus célèbres généraux carthaginois, et acheva en peu de temps de réduire les villes qui osaient encore résister aux armes romaines. Manlius fut une 3^{me}. fois désigné pour le consulat, l'an 543 (avant J.-C. 211), mais il refusa cette dignité, alléguant pour raison la faiblesse de sa vue; et il ajouta que ce serait une témérité inexcusable à un général qui ne pouvait se conduire que par les yeux d'autrui, de prétendre que les autres se reposassent sur lui du soin de leur vie. Les jeunes gens insistèrent particulièrement pour l'obliger d'accepter; mais Manlius leur annonça qu'il était inébranlable dans sa résolution: « Si j'étais consul, leur dit-il, je ne pourrais supporter la licence de vos mœurs, ni vous la sévérité de mes commandements; retournez

» donc à l'assemblée, et rappelez qu'Annibal est en Italie. » Il était alors censeur; et il en faisait encore les fonctions l'an 569 (avant J.-C.). W

MANN (A. T.), physicien, érudit et antiquaire estimé, était né, vers 1740, dans la contrée autrichienne. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie littéraire; et il était, en 1774, de la chartreuse anglaise de Port. Il fut reçu, cette même année, membre de l'académie que l'impératrice Marie-Thérèse avait fondée de temps auparavant, à Brême, et se montra fort assidu aux séances, où il lut plusieurs mémoires de grand intérêt. Le désir de consacrer plus particulièrement ses sciences lui fit solliciter sa nomination; et il fut pourvu, l'année suivante, du titre de chanoine de la collégiale de L'abbé Mann fut envoyé en France, pour examiner les usages en usage contre les incendies; et son retour, il publia un ouvrage très-instructif sur cet objet, qui ne fut qu'une suite de travaux entrepris dans un but d'utilité publique. Il était secrétaire de l'académie de cette ville, de la société royale de Londres, de l'académie de Manheim, de Liège, etc. On a de lui : I. *sur les diverses méthodes jusqu'à présent, pour garantir les édifices des incendies*, B. 1778, in-4°. II. *trad. en allemand, Francis II. Tableau des monnaies et mesures des différentes nations*, 1779; deuxième édition in-8°. III. *Pour les spectacles*, Mons, 1781. IV. *Description de la*

t de ses environs ou tant ecclésiastique que ville, *ibid.*, 1785, 2. Cet ouvrage est estimé. *tion à la géographie*, etc., 1786, in-8°. (V. vi, 367.) VI. *Mémoire des gelées*, et leurs effets, 1792, in-8°. On y trouve s'hivers les plus rigoureuses édition du *Dictionnaire* de l'advocat, le nom de Vosgien, *ibid.*, in-8°. VIII. *Tables de l'Histoire universelle le commencement de* o, jusqu'à la paix de o (Paris, Treuttel), . IX. *Principes météoriques et des connaissances*, 1807, in-4°. X. *ombre de Mémoires et ions*, dans le Recueil de le Bruxelles, sur la nature de l'atmosphère et du Flandre maritime; — yens de parvenir à une plète des météores; — lation de l'eau de la mer; oire naturelle de la mer la pêche qui s'y fait; — élémentaire; — Sur les phénomènes produits, différentes sortes d'huile; — Sur la communication jennement entre ire, Caspienne, Baltique — Sur les marées aériennes moyens d'augmenter n et de perfectionner la les Pays-Bas; — Précis : naturelle des Pays-Bas — Sur l'emplacement ius, etc. (Voyez Will.

W—s.

(DOMINIQUE-MARIE),
rimeur, grammairien et

antiquaire, était né à Florence le 8 avril 1690. Son père, imprimeur lui-même, et homme de mérite (1), le fit élever avec le plus grand soin, et lui inspira le goût des recherches littéraires. Le jeune Manni était déjà connu des savants par son érudition, lorsqu'il prit la direction de son imprimerie : il s'attacha surtout à donner de nouvelles éditions d'anciens ouvrages italiens, et les enrichit de préfaces, de notes et d'additions qui les firent rechercher des curieux avec empressement. Les soins qu'il devait à son atelier, ne l'empêchèrent pas de continuer de se livrer, avec une ardeur infatigable, à l'étude de l'histoire de la Toscane, et d'en éclaircir les points les plus intéressants, par des dissertations publiées séparément, ou dans les recueils périodiques. Son assiduité au travail ne nuisit point à sa santé : il mourut à Florence, presque centenaire, le 30 novembre 1788, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Zéno lui a donné de grands éloges dans ses *Notes sur la Biblioth.* de Fontanini (2). Il était membre des académies de la *Crusca*, des *Apatisti*, des Arcadiens (3), et des sociétés Étrusque et Colombaire de Florence. Parmi les nombreux ouvrages de Manni, on se contentera de citer : I. *De Florentinis inventis commentar.*, Ferrare, 1731, in-4°. On est étonné, en parcourant cette dissertation, du grand nombre de découvertes utiles dues aux Florentins :

(1) Il se nommait Joseph Manni, et il a publié *Scrive del senatore Fiorentino*, 1729, in-4°; ouvrage que l'on a quelquefois attribué par erreur à son fils.

(2) Voici les termes dont se sert Apostolo Zeno, en parlant de Manni, dont il ayoute que les observations lui avaient été très-utiles. *È uno de' più diligenti, sinceri e prestî letterati che vivano.* (*Bibl. de Fontanini*, tom. II, pag. 185.)

(3) Il avait reçu, en entrant à l'Académie Arcadienne, le nom de *Talioles*.

les plus importantes sont, sans contredit, le microscope, les lunettes, le thermomètre, l'art de filer les métaux, etc. II. *Lezioni di lingua toscana*, Florence, 1737, in-8°; nouv. éd. augmentée, Venise, 1758, 2 vol. in-8°. III. *Degli occhiali da naso inventati da Salvino Armati, trattato istorico*, Florence, 1738, in-4°; dissertation curieuse et recherchée. IV. *Osservazioni istoriche sopra i sigilli antichi de' secoli bassi*, ibid., 1739-86, 30 vol. in-4°, fig.; recueil très-important pour l'histoire d'Italie dans le moyen âge. V. *Illustrazione storica del Decamerone di Giov. Boccaccio*, ibid., 1742, in-4°; ouvrage plein d'érudition et qui renferme les détails les plus piquants sur les sujets traités par Boccaccio, et les différentes éditions de son recueil. VI. *Notizie istoriche, intorno al Palazzo ovvero Anfiteatro di Firenze*, Bologne, 1746, in-4°. VII. *Istoria degli anni santi dal loro principio sino al presente*, Florence, 1750, in-4°, fig. Cette histoire des *Jubilés*, est beaucoup plus ample que celle du P. Th. M. Alfani, dominicain, publiée en 1725. VIII. *Delle antiche terme di Firenze*, ibid., 1751, in-4°. IX. *De titulo dominicæ crucis archetypo commentarius*. Cet ouvrage a été inséré dans les *Symbol. litter.* de Gori, décad. 1^{re}, tom. ix. X. *Metodo per istudiare con brevità la storia di Firenze*, 2^e éd. 1755, in-12. XI. *Vita del leteratissimo Niccolò Stenone di Danimarca*, ibid. 1755, in-8°. (V. NICOL. STENON.) XII. *Della disciplina del canto antico ecclesiastico ragionamento*, Florence, 1756, in-4°. XIII. *Le Feglie piacevoli ovvero Fite de' più bizarri e giocondi uomini Toscani*, ibid., 1757, 2 vol. in-12. XIV. *Vita di Aldo Pio Manu-*

zio, etc. Venise, 1759, de 72 pag. Cette vie de recherchée. XV. *Della mulgazione de' libri in azione istorica*, Florence 4°. On y prouve que l'art merie fut d'abord exercé ville, par Bernard et Dominini, et que le premier ou de leurs presses est inventé : *La vita di santa C. Siena*, publiée en 1471. *di Arlotto Mainardi*, 4^e. 1763, in-8°. (V. ARLOTTO.) *Della vecchiezza sopra Ponte Vecchio*, Florence in-4°. XVIII. *Istoria dell'origine e significazione*, etc. Lucques, 1771. *Principi della Religione di Firenze*, ibid., 1774, 1^{re}. *Ragionamenti sulla vita di Filippo Neri*, Fiorentino, 1785. Parmi les éditions par Manni, et qui joignent de l'élégance, celui de la on doit distinguer celle de *Lario degli accademici di* 1729-38, 6 vol. in-fol. de notes et de préfaces l'*Histoire* de Dino Compagni in-4°; la *Chronique* de Velluti, 1731, in-4°; les *chette antiche di vari s buon secolo della lingua* 1733, in-4°; le *Dialogo* Cortèse : *De hominibus* de le manuscrit lui fut remis Politii (V. P. CORTÈSE, t. les *Ammaestramenti de per frà Bartholomeo* (de da San Concordio, 1734 l'*Abbrégé* de la morale d'A Brunetto Latini (V. LATI 422); les *Prediche* di frà 1738, in-4°. On doit enco la *Vie* de Guichardin, u

édition de son his-
38, in-fol.; et des
ronique de Robert
e *Tifarnatum*, in-
um italicar. scrip-
1747, collection
nbo Brischieri, et
elle de Muratori.
J.-D. Manni, suivi
s ouvrages, parle
ardin Tomitano,
4°. W—s.

(Louis), avocat au
à Paris, en 1696.
marquable pour le
position que pour
de plaisanterie ou
l mettait dans sa
lié d'amitié avec
quel il avait étudié
; mais cette liai-
son que Mannory
cause de Travenol
De là, la colère de
rossières épithètes
t que trop à ses en-
crivait au marquis
à juin 1747 : « Il
l. le Bret, avocat-
ever et de plaider
affaire assez insu-
je lui remettrai les
ment. Il empêchera
u parlement ne soit
batelage indécen-
t, tel que Mannory,
eau. La bienséance
me la bouche à un
ui déshonore l'au-
é de ses confrères,
bassesse de son in-
à plaider, de la
us effrontée, con-
qui lui a fait l'au-
uvres de Voltaire,
générale.) Le style
élegant, mais diffus.

Il est mort en 1777. Nous avons de
lui : I. *Plaidoyers et Mémoires con-
tenant des questions intéressantes ,
tant en matières civiles, canoniques
et criminelles, que de police et de
commerce , avec les jugements , et
leurs motifs sommaires , et plu-
sieurs discours , sur différentes ma-
tières , soit de droit public , soit
d'histoire*, Paris ; 1759, 18 vol.
in-12. II. *Traduction en français
de l' Oraison funèbre de Louis XIV*,
écrite en latin par le P. Porée. III.
Observations sur la Sémiramis de
Voltaire, Alethopolis (Paris), 1749,
in-8°. IV. *Apologie de la nouvelle
tragédie d' OEdipe* (de Voltaire),
Paris, Huet, 1719, in-8°. de 20 pag.
V. *Volteriana ou Eloges amphigou-
riques* de F. Marie Arouet, 1748,
in-8°; recueil de libelles contre l'au-
teur de la *Henriade*. (Voy. JORE, et
l'édition du *Chef-d'œuvre d'un in-
connu*, par Leschevin, 1, 417.) D—c.

MANONCOURT. V. SONNIN.

MANRIQUE (ANGE), né à
Burgos, vers 1577, d'une famille
distinguée, entra de bonne heure
dans l'ordre de Cîteaux. Ses talents
l'appelèrent à divers emplois ou
charges, et Philippe IV le nomma,
en 1645, évêque de Badajoz : il
mourut quatre ans après, en 1649;
après avoir composé plusieurs ou-
vrages, dont Nicolas Antonio donne
la liste dans sa *Bibliotheca his-
pana (nova)*. Le seul important
est intitulé : *Annales cistercienses ,
seu verius ecclesiastici annales à
condito Cistercio*. Lyon, Laurent
Anisson, 1642-1649, 4 vol. in-fol.;
ouvrage estimé, dit Lenglet Dufres-
noy (ou son continuateur), quoiqu'il
ne soit pas fait avec cette scrupu-
leuse exactitude qu'on recherche à
présent dans ces sortes d'ouvrages.
— Sébastien MANRIQUE, religieux

de l'ordre de Saint Augustin , était aussi Espagnol : il a du moins écrit dans cette langue. Antonio n'indique toutefois , ni la date de sa naissance , ni celle de sa mort , ni le lieu où il naquit , ni même l'ordre auquel il appartient : il se contente de dire : *Nescio quis*. Sébastien Manrique fut missionnaire apostolique dans les Grandes-Indes , et y séjourna de 1628 à 1641 ; à son retour , il publia un *Itinerario de las misiones en la India Oriental , con una sumaria relacion del imperio de Xu-Ziukan Corrombo Gran Mogol , y de otros reys infideles*, Rome , 1649, in-4°. Léon Pinelo , qui donne à l'auteur le titre de procureur de la province de Portugal à Rome , dit que l'ouvrage est mal écrit , et encore plus mal imprimé : on peut néanmoins y trouver de précieux détails sur les missions des Augustins dans l'Indoustan (1).

A. B.—T.

MANSART (FRANÇOIS), architecte , naquit à Paris , en 1598 , d'une famille dont le chef , suivant l'abbé Lambert (dans son *Histoire littéraire du Siècle de Louis XIV*), était italien , et se nommait *Michael Mansarto , cavalier roman* (2). Germain Gautier , architecte du roi , oncle de Mansart , lui enseigna les éléments de son art ; et le jeune artiste développa sous ce maître

(1) Pierre Manrique , licencié , est le non sous lequel a été publié , en 1604 , à Milan , le livre espagnol : *Apuntes para administrar el sacramento de la penitencia*, ou l'on a pour la première fois avancé qu'un sacrement du cl. p. 37, liv. 1^{re}. de l'*Imitation de Jésus-Christ*, se trouvant dans la 2^e. des huit Conférences (*ad Tolucanas*) attribuées à saint Bonaventure , l'imitation de Jésus-Christ aurait existé dès le XIII^e. siècle. Voyez à ce sujet l'article GRANGELOUS.

G—C.

(2) Un des fils de ce Mansart aurait été maître de mathématique du roi Robert , et architecte de Hugues Capet. Le non de Mansart se trouve encore dans l'histoire de Charles V. dans le Journal de Charles VII. et se rattache à un grand nombre de monuments et d'édifices de Louis I^{er}. Gros , de Louis VII. de Philippe le Bel , et de François I^{er}.

les grandes dispositions reçues de la nature. Ses ouvrages furent la restauration de l'*Hôtel de Toulouse*, le rétablissement de l'*Eglise des Feuillants*, à Paris, aujourd'hui détruit ; le Château de Berny, celui de Balleroides, et une partie de celui de sur-Seine. En 1632, le roi de Sillery lui demanda les plans de l'*Eglise des Filles-Saintes*, la rue Saint-Antoine, à laquelle il contribua par son talent. Le grand et important ouvrage du château de Blois, que Gaston de France, duc de Nemours, mais qui ne fut point achevé, et les jardins du château de Fresnes, sont encore de sa main. La reine Anne d'Autriche, voulant signaler sa piété par un monument, résolut de faire le *Val-de-Grâce*. Mansart désigné comme l'artiste capable de seconder ses vues, fut chargé de cet édifice, de ses constructions jusqu'au troisième étage. Mais, comme on avait un défaut qui tenait à son art, qu'il s'était formé de la débauche de son art. Il était toujours content de ce qu'il avait fait, et ne pouvait souvent d'exiger qu'il tout ce qu'il avait élevé, par lequel on semblait meilleur. On fit la reine-mère qu'il ne voulut ce qui existait déjà de l'église de-Grâce, et qu'il ne restait que pour le terminer. Ce prévalut ; et malgré la son Mansart, d'autres architectes chargés de continuer la construction de cette préférence d'élever la *Chapelle du Val-de-Fresnes*, sur les plans

Val-de-Grâce, en les éra de leur proportion on put juger combien et sur ceux qui furent l'achèvement de cet temps après, il bâtit *lames de Sainte-Mallot*; et le *Château* près Saint-Germain-le sceau à sa réputation en avait-il, sur lu président de Lon- aile, que, sans en opriétaire, il la dé- refaire sur un autre instabilité fut cause argea pas de la cons- ouvre. Colbert lui avait plans de cet édifice; éenta au ministre plu- ux, mais qui n'étaient s croquis : Colbert le arrêter et de les met- usin qu'il pût les sou- probation du roi. L'ar- nt point s'astreindre à i contrariait son génie : le Bernin fut appelé is Perrault eut la gloire and édifice. Le der- de Mansart fut le *Por- se des Minimes de la*, qui n'existe plus au- est lui qui a inventé cette erture brisée qui a pris de *Marsarde*, et à la t reprocher de manquer e principal caractère de de ce maître, est la no- ajesté. Toutes ses études perfection des modèles. Ses profils ont de la de la correction; per- ux conçu que lui la dis- rale d'un plan : mais ré d'un autre côté, qu'il totalement de ce carac-

tière d'élégance et de grâce, qui appartient au siècle de François I^{er}, et qu'en voulant donner plus de grandiose à ses édifices, il est tombé dans la pesanteur. Malgré ces défauts, François Mansart n'en doit pas moins être regardé comme un des premiers architectes dont s'honore la France. Il mourut à Paris, en septembre 1666. P—s.

MANSART (JULES HARDOUIN), neveu du précédent, architecte et surintendant des bâtiments du roi, naquit à Paris, en 1645. Son père, nommé comme lui Jules Hardouin, premier peintre du cabinet du roi, avait épousé une sœur de François Mansart. On mit le jeune Jules sous la direction de son oncle, qui l'instruisit dans sa profession : il sut profiter des leçons d'un aussi habile maître, et voulut désormais en porter le nom, pour lui témoigner sa reconnaissance. Doué d'un esprit délicat et agréable, il eut le bonheur de plaire à Louis XIV; et ce roi le chargea des travaux d'architecture les plus importants de son règne. Ce choix, qu'il faut plutôt attribuer au bonheur de Jules Mansart, qu'à la supériorité de son talent, fut la source de la haute réputation dont il a joui pendant sa vie. Fier de la faveur de son souverain, et jaloux de la conserver, il entretenait dans le monarque ce goût pour les bâtiments, que lui a reproché la postérité, et qui a été la cause de bien des profusions (1). Les *Châteaux de Marly*

(1) On a beaucoup exagéré les dépenses de Louis XIV, pour les divers édifices construits par ses ordres. M. Guillaumot, architecte (F. GUILLAUMOT), a fait les plus exacts relevés de toutes les sommes qui y ont été employées; elles ne se sont montées qu'à 251,305,358 livres 2 sols 10 deniers, val-or d'aujourd'hui. (Voyez les *Observations sur la tortue font à l'architecture les déclamations hazardées contre les dépenses qu'occasionne la construction des monuments publics*, par C. A. Guillaumot, Paris, Perrochon, an 12, 1801, in-8°, de 33 pages.) M—L.

et du grand Trianon, celui de *Clagny* (1), la *Maison de Saint-Cyr*, la *Place Vendôme*, celle des *Victoires*, la *Paroisse Notre-Dame de Versailles*, les *Châteaux de Vanvres*, de *Dampierre*, celui de *Lunéville*, appartenant au duc de Lorraine, etc., etc., ont été élevés par Mansart. Mais ce qui a mis le sceau à sa réputation, c'est la construction du *Château de Versailles* et de l'*Hôtel des Invalides*, à Paris. Rarement un artiste a eu l'avantage d'être chargé d'aussi vastes entreprises. Mansart eut ce bonheur; mais on peut convenir que son génie n'a pas toujours satisfait à ce qu'on attendait de lui. Il ne faut cependant lui reprocher, au sujet du château de Versailles, ni le choix du site, ni l'aridité du terrain sur lequel il est bâti; et si les différents corps de bâtiments qui forment l'extérieur du côté de la *Cour de marbre*, sont d'un goût mesquin qui contraste désagréablement avec la masse des bâtiments, l'obligation de conserver le corps de logis construit du temps de Louis XIII, peut jusqu'à un certain point excuser l'artiste. Mais rien ne le gêne du côté des jardins, et ici il n'a point d'excuse. De près, l'édifice impose par l'étendue des lignes; mais de loin l'uniformité en est fatigante. C'est un corps de logis carré, flanqué de deux longues ailes d'une architecture rétrécie et pleine de ressauts, sans contrastes, sans oppositions, de manière que le tout ne semble, à une certaine distance, qu'un long mur uniforme. C'est dans l'in-

térieur que les vices de disposition se font surtout sentir. L'espace loin de l'entrée, et dans un lieu si lément caché, qu'un guide saurait pour le trouver. Arrivé de cet escalier, on ne voit ni salle, ni salle; il n'y a que trois petites chambres qui se joignent par un angle à une antichambre demi-éclairée. Les appartements interrompus; on ne peut aller à l'autre sans descendre et monter plusieurs fois. Cependant quelques parties de détail ont de grandes beautés; et, entre autres, les pendants du château, l'*Oratoire*. C'est un édifice orné de colonnes d'ordre toscan, d'un style noble et mâle, quoique extrêmement simple. S'il fallait toutefois en louer les historiens, le plan n'est pas dû à Mansart. Ou rappeller Louis XIV. peu satisfait sans qu'on lui avait présenté demanda un à Lenôtre. s'en excusa d'abord, sur cette partie de l'architecture peu familière; mais le roi pressé de nouveau, Lenôtre croquis qui plut à ce prince. Mansart eut ordre d'exécuter et y avoir apporté quelques modifications. La *Chapelle de Versailles*, ornée de colonnes corinthiennes, est bien entendue, grande et élégante; mais l'artiste n'a pas eu le bonheur d'avoir été gêné par le rétrécissement du terrain. Ce fut son dernier ouvrage; il ne l'acheva ni entièrement. L'*Hôtel des Invalides* est remarquable par la majesté de sa masse, la grandeur et la variété des dégagements et des conditions: cependant tout l'ensemble est triste et lourd; et l'on regrette l'architecte d'avoir fait succéder immédiatement, dans la déco-

(1) Ce château, bâti pour Mme. de Montesquieu, et qui était un des plus régulièrement beaux qu'il y eût en Europe, n'existe plus; mais on peut en présenter une idée dans un livre intitulé : *Les plans, profils, etc. du château de Clagny, dessinés par Mansart, mis en lumière par Michel Hardouin, et gravés par lui-même.*

corinthien à l'ors intermédiaire; ce sonance choquante. Mansart dirigeait la Invalides, Wren s le fameux temple 'architecte français vec l'artiste anglais, dans du *Dôme des* furent agréés par ntreprenit alors cette ole que Milizia lui- *Memorie degli ar-* : *moderni*, regarde tant aux dômes de Rome, et de Saint-antinople, que par imensions. Forcé de dôme une nef très-entreprenit d'embellir identifs trop négli-ouvrit leurs massifs les fit percer dans : latérales, très-ri-avant massif de deux oupoule est disposée en se plaçant à son t, dit le même histo-spectacles les plus e puisse donner l'ar-Avant lui les peintu-irées que par les fenê-dôme : Mansart fit, Pierre, une double lieu de la terminer ouvrit la plus basse, les croisées ouvertes et dont le jour, pé-deux calottes, frap-supérieure sans que isse les apercevoir, cause de l'éclat que eintures du dôme. si beau à l'intérieur, offre un aspect tout on le considère du de Breteuil. Comme

l'église n'a point de nef, le dôme semble s'élever immédiatement au-dessus du portail; et les deux ordres d'architecture dont ce portail est composé, étant de trop petite dimension, la coupole semble écraser tout l'édifice. Ce défaut que Mansart avait bien senti, ne doit pas lui être attribué; il fut obligé de conserver les constructions déjà élevées de Liberal Brnaut, premier architecte de cette église. Il avait présenté un plan où ce vice de conception disparaissait, mais qu'on ne voulut point exécuter à cause de la dépense qu'il devait entraîner. Louis XIV, pour récompenser Mansart, lui accorda le cordon de Saint-Michel : Lenôtre et lui furent les premiers artistes qui le reçurent. Le roi lui donna, de plus, la place de premier architecte, et celle de surintendant des bâtiments, arts et manufactures, vacante par la mort de Colbert de Villacerf, en 1699. Devenu, par ce dernier emploi, protecteur de l'académie de peinture, il fit agréer au roi le rétablissement de l'exposition des ouvrages des académiciens, qui avait été interrompue depuis quelque temps. Trois mois après, il obtint encore de ce monarque le rétablissement intégral de la pension de l'académie, que les malheurs de la guerre avaient fait réduire à moitié. Les grands travaux dont il ne cessa d'être chargé, et la faveur constante de Louis XIV, lui procurèrent une fortune très-considérable. On a prétendu que, pour plaire à ce monarque, il employait quelquefois les détours du plus habile courtisan; il lui présentait des plans où il laissait des choses si absurdes, que le roi les découvrait au premier coup-d'œil; alors, Mansart s'extasiait sur les profondes connaissances de sa Majesté, avec un air de bonne-

foi dont le prince était dupe. La place qu'il remplissait, lui attira une foule d'envieux, que son caractère un peu vain irritait encore. On chercha tous les moyens de le perdre dans l'esprit du roi. Ses ennemis crurent enfin en avoir trouvé un. Mansart avait une maîtresse, qui lui déroba une ordonnance de 50,000 fr., qu'il voulait de recevoir de la part du monarque. On porta cette pièce à Louis XIV, en lui disant que c'était ainsi que son surintendant usait des fonds qu'on lui accordait pour les bâtiments. Louis, ne pouvant croire que Mansart fût coupable, le fit venir. Celui-ci s'était aperçu de la perte qu'il avait faite; il avoua tout au roi, qu'il n'eut pas de peine à convaincre de son innocence, et qui, pour lui prouver sa confiance, lui rendit l'ordonnance dérobée, et lui en fit expédier une autre de pareille somme, certain que cet argent ne serait point mal employé. Mansart était doué d'un génie fécond. Ses conceptions sont en général pleines de noblesse et de grandeur; mais son style n'est point châtié: il se permet assez fréquemment des licences, qui n'ont pas toujours l'avantage de produire une beauté. Enfin, s'il eut à diriger un plus grand nombre de travaux que son oncle, on est forcé de convenir qu'il lui paraît inférieur dans beaucoup de parties de son art. Jules Hardouin-Mansart mourut presque subitement à Marly, le 11 mai 1708: son corps fut transporté à Paris, et inhumé dans l'église de Saint-Paul, sa paroisse. Son tombeau, sculpté par Coysevox, fut transféré, pendant la révolution, dans une des salles du Musée des monuments français. Il a été remplacé, en 1818, dans une des églises de Paris.

P—s.

MANSELD, **PIERRE-FRANÇOIS** (comte de), d'une des maisons allemandes les plus illustres par le nombre de capitaines qu'elle a produits, né le 20 juillet 1517. Jeune à la cour de l'empereur Quint, et accompagna ce prince dans son expédition d'Afrique. Il signala par sa fermeté et sa froideur au milieu des dangers, tour dans les Pays-Bas, et par de nouvelles preuves de son courage au siège de Landrecies, en 1546. Nommé, quelque temps après, gouverneur du duché de Luxembourg et chevalier de l'ordre de l'étoile d'or. Charles-Quint ayant déclaré la guerre à la France, en 1557, Mansfeld prit Stenai, l'année suivante, ravagea la Champagne; mais, proche du roi Henri II, il rassembla ses troupes, les distribua dans différentes villes de son gouvernement, et s'enferma dans Ivoi, qui avait été approvisionnée, et se préparait à se défendre le reste de l'année. Trahi par les soldats Gueldrois, qui se plaignaient de ne point recevoir de paye, il fut trahi, et ne recouvra sa liberté qu'en 1557. Il eut part à la victoire des Espagnols remportée sur les Français à la journée de Gravelines: il tenta inutilement d'obtenir un renfort dans Thionville, mais il fut poursuivi par le duc de Guise, et ne put mettre le siège devant cette place importante, que par la paix de Cateau-Cambrésis. Il fut chargé de secourir les protestants, et il leur amena des secours à Compiègne, mais il fut tué à la bataille de la journée de Compiègne, le 11 novembre 1557. Il fut enterré dans la tour, que le roi de France lui fit élever de sa propre main une lettre de reconnaissance. Mansfeld ne se distinguait moins dans les troubles des Pays-Bas: il fut chargé de com-

Italie les troupes espagnoles, dont les insurgés avaient demandé l'éloignement; mais il ne tarda pas à les ramener dans les Pays-Bas, assista au combat de Gemblours, au siège de Maestricht, et contribua ensuite à pacifier la Gueldre, le Hainault, l'Artois, etc. Après la mort du duc de Parme (1592), Mansfeld fut nommé gouverneur-général des Pays-Bas: mais l'âge lui avait ôté l'activité nécessaire: il ne put ni prévenir, ni empêcher les excès auxquels se livraient les soldats espagnols; et il fut remplacé, en 1594, par l'archiduc Ernest. Il se retira pour lors à Luxembourg, avec le titre de prince de l'Empire, qui lui fut conféré en récompense de ses longs services. Il était chéri dans cette ville qu'il avait eu le bonheur de maintenir tranquille au milieu des dissensions et des troubles publics. Il se livra, dans cette retraite, à son goût pour les sciences et les arts, et fit construire un palais magnifique, où il rassembla, à grands frais, les antiquités recueillies dans le Luxembourg et les provinces voisines; elles ont été décrites par le P. Alex. Wiltheim, dans son ouvrage intitulé: *Lucilburgensia*. Mansfeld mourut le 22 mai 1604, âgé de quatre-vingt-sept ans, et fut inhumé dans une chapelle de l'église des Récollets, où son fils, Charles de Mansfeld, lui érigea un mausolée en bronze, admiré des connaisseurs. Louis XIV, ayant pris Luxembourg, en 1684, fit enlever les quatre pleureuses qui décoraient ce monument. Son palais, dont on a parlé, ne subsiste plus que par le plan qu'on en trouve dans le *Theatrum urbium Belgicæ regię*, par Blaeu. Mansfeld a été l'un des plus grands hommes de guerre de son temps; mais son avi-

dité était insatiable, et son goût pour les lettres n'avait point adouci son caractère cruel. Il avait été mari trois fois, et il laissa plusieurs enfants, qui furent les héritiers de ses talents militaires. L'abbé Schannat a publié l'*Histoire du comte de Mansfeld*, Luxembourg, 1707, in-12 W-s.

MANSELD (ERNEST DE), l'un des plus grands généraux du dix-septième siècle, était fils naturel du comte Pierre Ernest, et d'une dame de Malines. Il naquit en 1588, et eut pour parrain l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas, qui se chargea de surveiller sa première éducation. Il alla en Hongrie apprendre le métier de la guerre, sous le comte Charles de Mansfeld, son frère, et fut ensuite employé dans Flandre, où il signala sa bravoure dans plusieurs occasions. Mécontent de ne point obtenir l'avancement qu'on lui avait promis, il entra au service du duc de Savoie, alors en guerre contre les Espagnols, et fut créé par ce prince, marquis de Castel-Nuovo. A la paix, il conduisit deux mille hommes aux révoltés de Bohême, embrassa la religion réformée, pour leur inspirer plus de confiance, et fut élu général en chef des insurgés. Il s'empara de Pilsen et, malgré quelques échecs, força le comte de Bucquoi à évacuer toute la Bohême. (V. BUCQUI, t. VI, 220) Mansfeld fut mis au ban de l'empire en 1619: loin de s'effrayer des menaces de l'Autriche, il détermines les Bohèmes à se choisir un roi qui pût assurer pour jamais leur indépendance. Les suffrages se réunirent sur Frédéric, électeur palatin; mais avant que ce prince fut contraint de se retirer (V. FRÉDÉRIC V, t. XV, p. 593

, juriconsulte et homme agué, de l'ancienne et noble écossaise des Murle quatrième enfant de comte Stormont et de ott. Il naquit en Écosse, à Scone), le 2 mars à Londres dès l'âge de il termina ses études à d'Oxford, parcourut, quelques mois, la France, entra au barreau à la fin l. Murray, car il n'était au que sous ce nom, s cette carrière une rare me conduite exemplaire. aux plaidoiries des avo- réputation, et étudiait e l'élocution sous le cé- r), qui consacra la ré- son ami, en lui dédiant rceaux de sa traduction d'Horace. M. Murray, s avantages extérieurs, us approfondie des lois, ôit un des juriconsultes omés, et il fut em- les affaires les plus im- n 1737, il fut avocat junior) dans la cause réophile Gibber, contre e premier avocat s'étant osé au moment de plai- r de M. Murray était de . Il s'en excusa par mo- e peu de temps qui lui se pénétrer de l'affaire; lui ayant accordé une une préparation aussi ésentia la défense de son ant d'éloquence, qu'il demande de son adver-

saire à de simples dommages, et ac- quit, dès ce moment, la réputation de l'un des plus habiles orateurs du barreau. Ce succès, que lord Mansfield rappelait toujours avec un plaisir singulier, fut l'origine de sa fortune. Depuis cette époque, il fut sur- chargé d'affaires, et les traita toutes avec habileté. Ce fut dans la même année (1737), que la ville d'Édinbourg, qui l'avait nommé son conseil dans l'affaire *Porteous*, fut tellement satisfaite de la manière dont il avait défendu ses intérêts, qu'elle lui en- voya le droit de cité dans une boîte d'or. L'année suivante il épousa une fille du comte de Winchelsea; et il fut élevé, en 1742, à la dignité d'avocat-général (*solicitor general*). La même année, il accepta une place au parlement, où il représenta Boroughbridge. Il y soutint l'adminis- tration de lord Bath, qui comptait parmi ses adversaires les plus ar- dents, William Pitt (lord Chatam); celui-ci avouait, avec une rare candeur, qu'il avait trouvé dans M. Murray un rival aussi redoutable que rempli de bonne-foi. En 1754, il fut nommé procureur-général; et en novembre, 1756, il fut élevé au poste important de grand-juge du banc du roi, et présida cette cour pendant trente-deux ans: créé pair le même jour, sous le titre de baron de Mansfield, il fut six mois après nommé, *pro tempore*, chancelier de l'échi- quier, avec une place dans le cabinet. Ce fut, surtout, par sa médiation, que se forma la coalition entre Fox, depuis lord Holland, et le comte de Chatam, alors William Pitt: cette coalition, en réunissant dans le même ministère les chefs de différents partis, donna au gouvernement une force et une énergie qui le mit en état de terminer honorablement la

passait quelquefois des heures en- tières à déclamer avec grâce devant une assemblée, et survenait avec une attention, et se levait pour lui faire ensuite ses obser- vations, soit sur son débit.

guerre dans laquelle l'Angleterre était engagée. Lord Mansfield ne conserva la dignité de chancelier de l'échiquier que jusqu'au 2 juillet 1757 : il en fut de nouveau pourvu, mais pour quelques mois seulement, le 12 septembre de la même année ; et neuf ans après, le roi le nomma comte. Lors des émeutes de 1780, lord Mansfield que la populace avait désigné pour une de ses victimes, n'échappa qu'avec beaucoup de peine, et sa maison fut pillée et brûlée : parvenu à sa quatre-vingt-quatrième année (juin 1788), il crut devoir résigner un emploi que son grand âge et ses infirmités ne lui permettaient plus de remplir. Il survécut encore quelque temps ; mais, dans les trois dernières années de sa vie, ses forces s'affaiblirent peu à peu, et il s'éteignit enfin le 20 mars 1793. Il conserva sa raison et son jugement jusqu'à son dernier moment, et fut en état, peu de jours avant sa mort, de répondre avec beaucoup de clarté aux questions que lord Stormont, son neveu, lui soumit sur une affaire importante, qui se traitait à cette époque devant la chambre des pairs. Il ne laissa point d'enfants. Lord Mansfield était d'une stature médiocre ; mais l'ensemble de sa personne était remarquable par l'aisance et la grâce : il avait l'œil perçant, et un son de voix singulièrement agréable ; son action était à-la-fois élégante et pleine de dignité. Outre la connaissance qu'il avait des lois de son pays, il possédait également celles des autres nations, dont il avait fait une étude particulière. Mais les principes qui lui servaient de règle n'ont pas été également appréciés. Ses adversaires, parmi lesquels on doit surtout distinguer l'auteur encore inconnu des *Lettres de Junius*,

M. Wilkes, etc., lui reproche d'avoir employé toutes ses moyens pour augmenter le poids de la couronne (1), d'avoir rompu la noble simplicité et digne esprit des lois saxonnes s'appuyant toujours sur le droit romain et sur les lois étrangères, et de les avoir rendues accessibles au despotisme, tandis qu'il paraissait dédaigner la grande et simple loi de la liberté (2). On ne peut disconvenir qu'il ne se soit montré l'ennemi implacable, mais du moins sincère de la liberté de la presse, qu'il demandait la permission d'imprimer sans licence, ce qui s'imprimait autrefois avec licence. Il avait l'habitude de faire une réponse soignée et réfléchie, au conseil d'État (3). Lord Mansfield fut également le confident et le serviteur des ministres écossais, dans ses principes poli-

(1) Lord Mansfield possédait généralement une grande habileté, pour ce qu'on appelle l'art de l'ancien *éclat* écossais, qui, s'il n'est pas toujours éclairé des *Stuarts*, en avait du moins les maximes d'obéissance passive. Il traduisait pour cela devant la chambre des lords l'administration de M. Pitt, dont il se vantait ; mais il triompha de ses accusateurs, et même des *Murray* à la famille des *Stuarts* place de secrétaire intime du prétendant, le frère de lord Mansfield, ont servi de fausses accusations.

(2) L'auteur des *Lettres de Junius*, dans son ouvrage les sarcasmes les plus amers sur la conduite de lord Mansfield ; il l'accuse d'avoir cherché à frapper d'un même coup de la presse et les droits constitutionnels établis en principe que, dans les affaires politiques, la couronne n'avait pas le droit de s'opposer à la liberté de la presse, et de s'être tenu pour tel par le jury qui, dans ce cas, avait qu'à prononcer sur le fait de la violation de la publication. Cette doctrine que, pendant plusieurs années, servit de règle à la cour, est aujourd'hui rejetée en Angleterre par l'acte déclaratoire du parlement, rendu par le parlement de M. Fox et Erskine, et par une partie considérable du ministère. Il faut reconnaître que, dans tous les cas, le jury du fait, aussi bien que de la criminalité.

(3) On a tenté depuis peu (1820), d'introduire en France ce mode de procéder, inconnu en France avant lord Mansfield.

de Blackstone, pour
essait, cependant une

Il cherchait volon-
re le Mécène des gens
ui a long-temps attri-
tulé : *Contre la pré-
suspendre et de dis-
ce pamphlet est l'ou-
temple, de lord Lyt-
ne autre personne qui
ux débats qui eurent
nbre des pairs, lors
on faite par lord Cam-
ler aux ministres le
spendre les lois pour
cas imminent de sa-
Mansfield partageait
es politiques de lord
t en juger par sa mé-
trophe à la chambre
ins l'année 1774, à
Fill pour le port de
éponse à lord Dart-
époque secrétaire-
s Colonies : « *L'épée*
t lord Mansfield, et le
t jeté au loin : nous
le *Rubicon*. » Deux
jours constant dans les
es, il invita la chambre
ans les mesures qu'elle
adoptées : « Poursuivez
ords, avec courage et
ait-il en terminant l'un
ours ; et lorsque vous
votre autorité, il sera
s de montrer votre
L'évêque Newton,
ohnson, l'évêque de
d'autres encore, ont
traits de lord Mans-
t surtout consulter la
lustre magistrat, par
1797, in-4^o.) et les
téraires et politiques
les plus remarquables
ent. D—z—s.*

MANSI (JEAN-DOMINIQUE), l'un
des prélats les plus savants du dix-
huitième siècle, était né à Lucques,
le 16 février 1692, d'une maison
patricienne qui s'éteignit en sa per-
sonne. Il avait reçu de la nature
d'heureuses dispositions, que ses pa-
rents cultivèrent avec beaucoup de
soin. Après avoir terminé ses étu-
des, quoiqu'il fût l'aîné de sa famille,
il entra dans la congrégation des
clercs de la Mère de Dieu, et fut en-
voyé à Naples, où il professa la théo-
logie pendant plusieurs années. L'ar-
chevêque de Lucques (Fabio Collo-
redo) l'ayant rappelé auprès de lui,
pour en faire son théologien, il put
se livrer avec plus d'assiduité au
travail du cabinet. Il visita l'Italie,
l'Allemagne et la France, pour pro-
fiter des lumières des savants, et ex-
traire des bibliothèques et des ar-
chives les matériaux nécessaires à
ses projets. Il établit à Lucques,
dans la maison de son ordre, une
académie qui s'occupait spéciale-
ment d'histoire ecclésiastique et de
liturgie ; il en enrichit considéra-
blement la bibliothèque, dont la direc-
tion lui fut confiée. La réputation
qu'il acquit par ses ouvrages, fixa
sur lui l'attention de la cour de
Rome ; et le pape Clément XIII le
nomma, en 1765, à l'archevêché
de Lucques. On a remarqué que le
pontife lui donna une preuve parti-
culière de son estime, en le dispen-
sant de l'examen d'usage, avant l'en-
voi du *pallium*. Mansi mourut à
Lucques, le 27 septembre 1769, à
l'âge de 77 ans. Ce prélat a traduit
du français en latin le *Dictionnaire*
de la Bible, les *Dissertations* préli-
minaires et le *Commentaire* sur
l'Ancien et le Nouveau-Testament
par D. Calmet (V. CALMET). On lui
doit des éditions enrichies de notes

et de préfaces; du *Traité de la discipline de l'Eglise* par Thomassin (V. ce nom); des *Annales ecclésiastiques* de Cés. Baronius et d'Aug. Torniell; de l'*Histoire ecclésiastique* de Noël Alexandre; de celle de Graveson; de la *Théologie morale* du P. Anaclet Reinfestuel, et de celle du P. Layman; du *Martyrologe* de saint Jérôme; des *Miscellanea* de Baluze (V. BALUZE); de la *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis*, par J. Alb. Fabricius (Padoue, 1754, 6 tom. in-4°, éd. estimée); des *Mémoires* de la comtesse Mathilde (V. FIORENTINI, XIV, 555); du traité de Mencke: *De charlataneria eruditorum*, Lucques, 1726, in-12, auquel il ajouta des notes désignées par l'épithète *tumultuariæ* parce qu'il les avait rédigées à la hâte. Mais, de toutes ses éditions, aucune ne lui a fait plus d'honneur que celle de la Collection des conciles, qu'il entreprit avec Nicol. Coleti et quelques autres savants. Elle est intitulée: *Sacrorum conciliorum nova et amplissima Collectio, editio novissima duabus Parisiensibus* (1) *et primâ Venetâ* (2) *longè auctior atque emendatior*, Florence et Venise, 1757 et années suiv., in-fol. Cette entreprise immense a été continuée après la mort de Mansi. Le trente-unième volume publié en 1778, finit à l'année 1509. Cette édition est peu commune en France. Il y en a des exempl. gr. pap. On citera encore de Mansi: I. *Tractatus de casibus et excommunicationibus episcopis reservatis*, Lucques, 1724, in-4°.; ib. 1739. II. *Supplementum ad Collectionem conciliorum*, etc., Luc-

ques, 1748-52, 6 vol. in-4°. On peut joindre ce supplément à d'autres collections des conciles qui avaient paru jusqu'alors. I. *epochis conciliorum Sardiæ et Sirmiensiæ*, etc., Lucques, 1746, in-8°. Mansi y soutint le concile de Sardique s'est tenu en 344, contre l'opinion générale des savants qui le placent à l'an 350. Le P. Mamachi ayant contesté ce sentiment, Mansi chercha à appuyer de nouvelles preuves dans sa seconde dissertation, Lucques, 1752, in-8°. IV. *Epitome doctrinæ Christianæ ex operibus Benedicti Papiæ*, etc., Venise, 1752, in-4°. Pii II (*Æneæ Sylvii Oratiorum selectarum*), etc., Venise, 1752, in-4°. Cette édition, qui est la première, contient beaucoup de pièces inédites jusqu'alors. V. *Insigni codice Caroli Magni scripto et in bibliotheca Lucensis servato*, etc., la *Raccolta* du P. Calogeri, Lucques, 1752, pag. 73-223. M. Mansi a fait beaucoup de temps et l'application qu'il a faite à la composition de cet ouvrage d'un si grand nombre de volumes, et d'un docte prélat avait encore beaucoup de loisir pour se délasser par la lecture légère; et il avait été reçu à l'académie des Arcadiens, sous le nom pastoral de *Cleoptolemus*. Parmi les ouvrages qu'il a eu en manuscrit, on citait, en 1752, sa Dissertation, enrichie de notes sur le *Vetustius occidentaliæ martyrologium Franciscus Martini Lucensis*, avec la Vie de ce saint. V. Sarteschi, *De scriptis J. D. Mansi*, etc., Lucques, 1772.

(1) Les éditions du P. Labbe et du P. Hardouin. (V. ces noms.)

(2) L'édition publiée par Nic. Coleti, Venise, 1748, et ann. suiv., 25 vol. in-fol.

N (COLARD), auteur imprimeur belge, vivait de siècle. Il était peut-être né en France; car il a traduit des ouvrages en français, et que des livres écrits en . Il était, en 1454, membre de la communauté de l'Évangéliste, à Bruges, et encore très-jeune. Il passa en France fut en 1469 qu'il quitta; il revint en 1471 après l'imprimerie. Le premier ouvrage sorti de ses presses est *Le Jardin de dévotion*; son titre porte: *Primum opus ver Colardum Mansion*, et laisse conséquemment sur le fait. La date, n'écrite, reste incertaine; probable, comme le pense et, que ce livre est de 1474. Le premier livre imprimé par Mansion avec date; c'est le *Boccace du debiles hommes et cleres fol*. Il paraît, d'après les sa communauté, que Mansion mourut en 1484. L'auteur, on lui doit: *Les prophètes d'Ovide moralisés en français du laas Waleys*, 1484, in-folio, sortie des presses de Mansion, porte le nom de Mansion, et cependant la réimpression faite à Paris chez Antoine B. in-folio, est anonyme; même des éditions suivies de *la pénitence d'Antoine du latin en françois*lement de monseigneur huse (1) par Colard

ages, seigneur de La Gruthuse, à Leicester en 1472, par Edouard IV, sa femme et monarque, et qui protégeait les lettres et les arts. Il

Mansion, son compère. Cette traduction n'a pas été imprimée; mais il en existe au moins trois manuscrits: l'original est à la bibliothèque du Roi à Paris. Il est à croire que Mansion a traduit encore d'autres ouvrages; c'est l'opinion de M. Van-Praet, qui a donné, dans *l'Esprit des journaux* de février de 1780, des *Recherches sur la Vie, les écrits et les éditions de Colard Mansion*. Ces recherches, qui prouvent combien est imparfait l'article de P. Marchand sur C. Mansion, ont été réimprimées dans les deux éditions de l'ouvrage de M. Lambinet sur l'imprimerie (V. LAMBINET, XXIII, 281.) Elles ont servi de guide à M. La Serna Santander pour ce qu'il dit de Mansion dans son *Dict. bibliogr. choisi du quinzième siècle*, 1, 351-53.

A—B—T.

MANSO (JEAN-BAPTISTE MARQUIS DE VILLA), né à Naples, vers 1570, d'une ancienne et illustre famille, est moins connu encore par les ouvrages qu'il a publiés, que par la protection éclatante qu'il accordait aux lettres. Ce seigneur très-riche, et sans héritiers, vivant sans faste, administrant ses biens avec économie, les fit servir aux progrès des sciences. Tout littérateur, tout artiste habile, était bien-venu chez lui, aidé d'argent, de conseils, chéri, encouragé et récompensé. Son projet étant de fonder pour les nobles un grand collège, où ils fussent instruits dans la piété, dans les sciences, dans la connaissance des beaux-arts, dans les exercices gymnastiques et militaires; il jeta les fondements de cet

tint un des enfants de Mansion sur les fonts du baptême. Il mourut en 1622, laissant un cabinet de manuscrits précieux, dont s'est enrichie la Bibliothèque du Roi de France, par l'acquisition qu'en fit Louis XII (V. t. XXV, p. 156.) G—C.

édifice, en attirant chez lui les jeunes gentilshommes, et en instituant à cet effet l'académie des *Oziosi*, où, à l'exercice dans les sciences et les belles-lettres, on ajoutait des observations sur la théorie des arts, et un examen des ouvrages qui paraissaient sur la danse, la musique, l'escrime, le manège et d'autres exercices convenables à des gentilshommes. Il obtint de la cour d'Espagne, qu'à sa mort, ses biens, au lieu de retomber au fisc, fussent employés à la fondation du collège des nobles, un des plus grands et des mieux réglés de l'Europe. La douceur de son caractère, la régularité de ses mœurs, et la politesse de ses manières, lui méritèrent l'estime et l'affection de toutes les classes de la société. Il vécut dans la plus grande intimité avec le célèbre et malheureux Torq. Tasso, qui immortalisa leur amitié dans son dialogue, intitulé : *Il Manso*. Le marquis de Villa mourut à Naples, dans de grands sentiments de pitié, le 28 décembre 1645. J. Nic. Erytraus (J. Vittorio Rossi), lui a consacré un article intéressant dans sa *Pinacotheca*. On cite de lui : I. *I paradossi, ovvero dell'amore dialogi*, Milan, 1608, in-4°. II. *L'Erocallia ovvero dell'amore e della bellezza Dialogi XII*, Venise, 1618, in-4°. ; nouvelle éd. augmentée d'un traité *del dialogo*, Milan, 1628, in-4°. III. *Vita di S. Patrizia vergine*, Naples, 1619, in-4°. IV. *La vita di Torquato Tasso*, Naples, 1619, in-4°. (1); Venise, 1621, 1624, in-12; Rome, 1634, in-12. Cette vie du Tasse est très-esti-

mée; l'édition de Rome, quelques additions, et est in plus correctement que les autres. V. *La Poesie nomich in rime amorose, sacre e* Venise, 1635, in-12. Ces sont in *ottava rima*.

MANSON (JEAN), cap. l'amirauté en Suède, vivait dix-septième siècle, et par *Description nautique de* que, en suédois, avec des ouvrage, qui parut à Stockholm, 1644, a été réimprimé plus et traduit en allemand. E. Jean Hahn en donna une suédoise, à Stockholm, avec augmentations considérables. Son fut tué, en 1658, dans une bataille navale, qui eut lieu dans le Sund, entre les Suédois et les Danois. C-

MANSOUR (ABOU-DJAFAR DALLAH II, surnommé AL), khalife abbasside, avait gouverné l'Arménie, la Mésopotamie, le zerbaidjan, sous le règne de son père Aboul Abbas al Saffah, qui, par son testament, le déclara son successeur à l'empire (V. ABUL ABASS 88). À la mort de ce prince, de l'hégire (juillet 754), Mansour se trouvait en Arabie, et vint pour conduire la grande armée des pèlerins de la Mekke. Il fut aussitôt Abou Moslem à lui proposer le serment de fidélité de la part des Arabes. Arrivé lui-même dans cette ville au commencement de l'année suivante, il y remplit solennellement les fonctions de l'*imamat* et rendit ensuite à Haschémi son voisin, qui était alors la capitale de l'empire musulman. Au même temps, son oncle Al Mansour qui s'était fait proclamer khalife

(1) Cette édition de Naples, citée par le Toppi (*ibid. Napoli*), n'a point été connue du savant Apostolo Zeno, puisqu'il indique celle de Venise, 1621, comme la première (V. ses Notes sur la *Bibl. de Fontenini*, t. II, p. 130).

avançait avec une armée. Islem, envoyé contre lui, pendant cinq mois, et le otalemment près de Nisibe, otamie, le 26 novembre de innée. Abdallah s'enfuit à où son frère Soleïman, le : mais quelques années khalyfe ayant attiré son cour, employa, dit-on, ème, abominable pour le , sans qu'on pût lui imort (1) (*V. ABDALLAH* , ou Moslem, après sa vic- .bdallah, reçut ordre d'al- ner l'Égypte et la Syrie. d'obéir détermina Man- téfaire d'un général dont l'ambition lui inspiraient haine que d'inquiétude. Islem était déjà en route rner dans le Khorasân, éduit par les lettres insi- a khalyfe, il se rendit à u ce prince le reçut avec ands honneurs, et le fit le lendemain, en sa pré- i périt Abou Moslem qui, on administration, avait on, plus de six cent mille la cause des Abbassides (*MOSLEM*, I, 98). Déli- x hommes qui avaient le ibué à l'élévation de sa d Mansour se crut plus le trône; mais la mort oslem excita une révolte horasân. Le général qui illé, irrité contre le kha- oulait s'approprier tout le ur les rebelles, se révolta , s'empara d'Ispahan, et

dans une maison dont les fondements de pierres de sel. Ce sel ayant fondu d'eau qu'il y fit reproduire, l'édifice se velt sous ses ruines le malheureux ce que rapporte K. olemur, cité par mot *Abdulla fils d'Alu*.

fut enfin défait dans l'Adzerbaïdjan. Les armées d'Al Mansour entreprirent quelques expéditions contre les Grecs, moins dans le but de conquérir, que de rebâtir les villes de Masisa et de Malathie (Mopsueste et Melitène), qu'ils avaient ruinées depuis peu. Ce prince fit, de cette dernière, une place d'armes, où il déposa une grande partie de ses trésors. L'an 141 (758 de J.-C.), le khalyfe, de retour du pèlerinage de la Mekke et de Jérusalem, setrouvait à Haschémie, lorsque la plus terrible insurrection pensa lui coûter la vie. Les Rawandiens, secte impie, sur l'origine et les dogmes de laquelle les auteurs ne sont pas bien d'accord, s'étaient les premiers déclarés dans le Khorasân, en faveur des Abbassides, pour lesquels ils témoignaient une vénération sacrilège. Un jour, s'étant rassemblés en grand nombre, ils firent, autour du palais d'Al Mansour, les cérémonies qui se pratiquent autour du temple de la Mekke. Ils prétendaient en cela l'invoquer comme un dieu, et en obtenir quelques récompenses. Mais le monarque, indigné de cette idolâtrie, fait arrêter deux cents des principaux: les autres courent à l'instant aux prisons, en brisent les portes, délivrent leurs chefs, et retournent investir le palais, dans le dessein de massacrer le khalyfe. Surpris et presque sans moyens de résistance, ne trouvant pas même un cheval sous sa main, il monte sur une mule, et charge les séditeux avec une poignée de serviteurs fidèles. Il allait indubitablement succomber sous le nombre, sans le secours de Maan, fils de Zeïad, l'un des chefs de la faction des Ommyades, lequel obligé de se cacher jusqu'alors, afin d'échapper à la proscription, sortit

tout-à-coup de sa retraite, rassembla quelques braves, tomba sur les Rawandiens, en tua Goo, et dissipa le reste. Cette secte ne laissa pas de causer encore des troubles en Perse et en Syrie. Mansour, touché du généreux dévouement de Maan, l'admit dans ses bonnes grâces, et se départit de ses rigueurs contre les Ommyades. Sa haine se tourna contre les Alydes : deux princes de cette famille, Mohammed et Ibrahim, arrière-petits fils de Hoçain, étaient particulièrement l'objet de ses soupçons : pour découvrir leur retraite, il fit arrêter Abdallah, leur père, avec tous ses domestiques ; et n'ayant rien pu tirer d'eux, il les relégua dans une obscure prison. Onze autres princes de cette race infortunée furent saisis à Médine, par ordre de Mansour, cruellement fustigés, et entassés dans un cachot si étroit que le manque d'air et de mouvement, joint à la malpropreté, y termina bientôt leur misérable existence. Il fit aussi arrêter Mohammed, fils d'Abdallah, et arrière-petit-fils du khalyfe Othman ; et, après l'avoir fait expirer sous les verges, il ordonna que sa tête fût portée dans le Khorasân, où l'on publia que c'était celle de l'Alyde Mohammed, afin que le bruit de la mort de ce dernier ôtât toute espérance au parti puissant qu'il avait dans cette province. Mohammed et son frère Ibrahim, poussés à bout par ces odieuses provocations, se révoltèrent successivement, et prirent le titre de khalyfe l'un à Médine, l'autre à Bassorah, l'an de l'hégire 145 (762 de J.-C.). Isa fils de Mousa, neveu d'Al Mansour, les vainquit l'un après l'autre, et envoya leurs têtes à son oncle. Le khalyfe, dégoûté du séjour de Mâschémie, depuis la sédition des

Rawandiens, et voulant s'éloigner de Koufah, dont les habitants avaient tant de fois prouvé leur inconstance et leur perfidie, vint alors de jeter les fondements d'une nouvelle ville sur les bords du Tigre, non loin de celle de Madain, formée des ruines de Séleucie et de Ctésiphon. Cette cité qui, par son étendue et sa magnificence, ne tarda pas d'égaliser Constantinople, et qui fut pendant cinq siècles la capitale de l'empire musulman, et la résidence habituelle à quelques intervalles près, de tous les khalyfes, fut terminée dans l'espace de quatre ans. Mansour lui donna le nom de *Medinat el Sala* (ville de la Paix) ; mais elle prit bientôt celui de Baghdad, que ce territoire avait porté autrefois, sous lequel elle s'est depuis rendu célèbre (1). Ce prince, dès l'année suivante, vint habiter sa nouvelle capitale, afin d'en accélérer les travaux ; et, pour l'embellir, il fit ouvrir les portes de Waseth. Il avait même commencé, malgré l'avis de Khaled le Barnevide (V. YAL AL BARMEKY), à faire abattre une partie du palais des Khosrou à Madain ; cependant les frais de démolition et de transport surpassant la valeur des matériaux, il laissa subsister cet antique monument. Bagdad fut bâtie sur la rive occidentale du Tigre ; et comme les Persans y avaient ombragé de la construction d'une ville arabe élevée si près de la frontière, Al Mahdy, fils de K.

(1) Les auteurs orientaux ne s'accordent point sur l'étymologie et le sens du nom de Baghdat. Les uns, il signifiait *présent fait à Bagh*, nom d'idole, dont le temple était bâti sur le même sol. D'autres disent qu'il signifie *jardin de Dad*, parce que ce lieu était solitaire : ainsi comme y avait occupé une cellule un jardin. Enfin, d'autres interprètent le nom Baghdat par celui de *Paradis*, que portait, disaient-ils, un château de plaisance des anciens rois Perses.

s'établit sur le bord oriental, un corps de troupes, afin de ger les travailleurs : l'enceinte ée par son camp, qu'il avait fait rer d'une muraille, fut cons- peu de temps après; et c'est partie seule qui forme la ville le de Baghdad. Isa, neveu d'Al our, devait lui succéder, sui- le testament d'Al Saffah. Le fe employa l'artifice pour élu- exécution de ce testament, en de son propre fils : il cor- it le médecin du jeune prince, donna un violent narcotique maître, sous prétexte de le de ses migraines et de ses es. Isa éternua, pendant trois , avec tant de force qu'il pa- voir perdu la raison. Alors ran, convoqué par Al Man- le déclara incapable de ré- et reconnut Mahdy pour hé- du trône de son père. Isa fut lé par des présents considéra- et par la promesse qu'il succé- à Mahdy (*V.* ce nom, XXVI, . A l'exception de deux irrup- des Turks, dans l'Arménie, s Portes Caspiennes, et d'une e qui fut assoupie en Afrique, ne d'Al Mansour fut paisible et ux. Vers l'orient, ses armées èrent dans le Kaboulistan, tan- e dans l'Asie mineure, après es expéditions, elles conqui- Cilicie et la Cappadoce, que es avaient reprises sur les Mu- ns, depuis les guerres civiles nmyades. Mais il perdit l'Es- , qu'un prince de cette famille, pour jamais aux Abbassides, l'hég. 139) (755-6 de J.-C.) BDÉRAMÉ 1, 1, 60.) Al Man- ersécuta les chrétiens de Syrie Mésopotamie; il les accabla ts, et, pour leur imprimer

un signe flétrissant, il ordonna de les marquer sur le front, le cou, les bras, la poitrine et les épaules. Le khalyfe déjà malade entreprend son dernier pèlerinage; forcé de s'arrêter, après deux jours de marche, il mande son fils Mahdy; lui donne ses derniers avis et sa béné- diction, et va expirer à Bit Mai- moun, à une journée de la Mekke, le 16 dzoulhadjah, 158 (18 octobre 775); il était âgé de 63 ans, et en avait régné 22. On l'ensevelit sans turban, avec le manteau de pé- lerin dont il était revêtu au mo- ment de sa mort; il fut enterré à la Mekke, où cent fosses furent creusées, afin que les Alydes ne pus- sent reconnaître son tombeau. A tous les avantages physiques, Al Mansour réunissait de grandes qualités et de grands vices; doux et affable dans le commerce familial, mais grave et majestueux dans les occasions solennelles, il était juste, prudent, plein de courage et de fermeté. On lui reproche sa sombre et astu- cieuse politique, son ingratitude en- vers ses amis et ses parents, son caractère violent, haineux, vindic- tif et cruel; et surtout une avarice sordide, d'autant plus étonnante, qu'elle s'alliait chez lui avec une profusion non moins incroyable, s'il est vrai qu'il dépensât 24,000 drachmes, par an (18,000 francs), seulement pour le musc qui entrait dans les préparations employées à teindre en noir sa barbe et ses che- veux qui étaient roux. Il obligeait ses domestiques de fournir, à leurs dépens, tous les ustensiles nécessaires au service de son palais, et ne payait ses cuisiniers qu'en leur donnant les têtes et les pieds des animaux qu'il on servait sur sa table. Ayant fait en- tourer de fossés et de remparts les

viles de Koufah et de Bassorah, il imposa une taxe sur les habitants; et afin qu'il n'y eût pas d'erreur sur leur nombre, au préjudice de ses intérêts, il commença par faire compter cinq drachmes à tous ceux qui se présentèrent; puis il força chacun d'eux à lui en payer quarante: aussi malgré les sommes énormes que coûta la fondation de Baghdad, il laissa dans son trésor 600 millions de drachmes, et 24 millions de dinars d'or (environ 690 millions de francs). Al Mansour était instruit: quoique peu magnifique, il est le premier khalife qui ait protégé les lettres et les sciences; et on lui doit la justice de dire que, sous ce rapport, il prépara les beaux jours des règnes d'Haroun-Al-Raschid et d'Al Mamoun. (F. AARON, I, 5, et MAMOUN, XXVI, 433.) A—T.

MANSOUR - BILLAH (ABOU-THANER-ISMAEL AL) troisième khalife fathimite d'Afrique, succéda, dans les circonstances les plus déplorables, à son père Caïn Beamr Allah, le 13 schawal 334 (17 mai 946). Un imposteur nommé Abou Yezid de la tribu de Zenat, fils de Condad, et d'une esclave éthiopienne, avait adopté l'hérésie des Nacarites, secte cruelle, qui, assimilant les Musulmans aux idolâtres, pensait qu'on pouvait impunément les dépouiller de leurs biens et leur ôter la vie. Il répandit insensiblement sa doctrine dans une grande partie du nord de l'Afrique; et malgré sa figure affreuse et sa stature ignoble, il sut se faire une foule de partisans, en affectant une vie austère et des mortifications extérieures. Il prit les armes contre le khalife Caïn, lui enleva les villes de Raccada, de Cairowan, de Tunis, et un grand nombre d'autres places; battit toutes ses

armées, et le réduisit à s'enfermer dans Mahadia, où il l'investit pendant sept mois. Ce fut pendant ce siège, ou peu de temps après, que ce prince mourut, laissant le soin de sa vengeance à son fils Mansour. Celui-ci, dérobant aux rebelles la connaissance de la mort de son père, rassemble toutes ses forces, marche contre Abou Yezid, le chasse de Cairowan, et le poursuit de retraite en retraite, jusque dans des montagnes afin de le réduire par la famine. Une maladie arrête Mansour au milieu de ses triomphes, et relève le parti des rebelles; mais le khalife, ayant été puissamment secouru dans la province de Sanhadja, par l'émir Zaïr (qui depuis fonda la dynastie des Zaïrides), reprit la supériorité, vainquit Abou Yezid dans deux batailles, l'assiégea dans Catama, le força de capituler, au commencement de 336 (août 947). Ce terrible ennemi parvint à s'échapper et s'enfuit à travers les montagnes; mais il tomba dans un précipice, et mourut de ses blessures. Mansour fit empaler sa peau, et, précédé de cet horrible trophée, il retourna triomphant dans sa capitale, d'où il expédia des courriers pour annoncer dans toute l'Afrique la mort de son père, la destruction des rebelles, son avènement au trône. Tranquille dans ses états, Mansour envoya l'an 337 (948-49), l'émir Haçan d'Alcalby, pour gouverner la Sicile, titre de fief héréditaire; et il lui fit passer, les années suivantes, des secours considérables, afin de l'aider à terminer la conquête de cette île sur les Grecs, et à ravager la Calabre. Les historiens ont loué le courage et la magnanimité de Mansour, mais surtout son éloquence brillante, et sa facilité à improviser dans les

onies publiques. Il mourut à lia dans sa trente-neuvième, au mois de schawal 341 (953); après avoir régné sept ans par une sage administration et à son fils Moezz-Ledin Al-es moyens de conquérir l'É- (V. MOEZZ). A—T.

NSOUR (ABOUL-CASSEM) me prince de la dynastie des *les, Badisides* ou *Sanhadjites*, au mois de dzoulhadjah 373 (984), après son père You-sur toute l'Afrique septentrio-la Sicile et la Sardaigne. Il lans Aschir le serment de fidés principaux habitants de Cai-, les séduisit par ses largesses, s manières affables et popu-et les assura qu'au lieu de-er à s'illustrer par des con-, comme son père et son aïeul, ait d'autre désir que de gagner-ars de ses peuples par ses bien-l'envoya au khalyfe d'Égypte, Billah, des présents pour la d'un million de dinars d'or, confirmé par ce prince dans la-aineté de l'Afrique. Peu de-après, il alla recevoir à Rac-es hommages des seigneurs do-ts, et retourna ensuite dans le-baver Abdallah l'Aglabite, son-er ministre. Les villes de Fez Sedjelmesse, subjuguées par-re, venaient cependant de re-r au pouvoir des Zenates, irent les conserver malgré-s efforts de Mansour. Le cré-ins bornes et les richesses-allah excitèrent bientôt la-de ses envieux. Il fut dé-à son prince comme un am-c, comme un traître, et sa-fut résolue. Un jour que le mo-e revenait de la promenade, lah, qui l'avait accompagné,

s'étant avancée pour l'aider à descen-dre de cheval, Mansour saisit cet ins-tant, et lui porte un coup de lance. Abdallah détourne le fer, et veut se justifier; mais il tombe aussitôt percé d'un second coup par le frère du roi, et il est achevé par les autres courti-sans. Yousouf, fils du ministre et gou-verneur de Cairowan, accourt à cet horrible spectacle, implore à genoux la grâce de son père, et lui-même expire sur son corps, frappé par la lance de l'impitoyable Mansour. Cette-cruauté n'approche point de celle que montra ce prince dans une autre occasion. Un Khorasaniien, nommé Aboul Fehm Haçan, homme inquiet et ambitieux, vint s'établir en Afri-que, l'an 376 (986), avec des lettres de recommandation du khalyfe d'É-gypte. Mansour le combla d'honneurs et de présents, et lui donna le gouver-nement de la province de *Kenama*. Haçan, fier de la protection du kha-lyfe, se révolta, leva des troupes, et fit prier et battre monnaie à son nom. Indigné de son ingratitude, Mansour marcha contre lui, mit à feu et à sang les villes qui avaient embrassé son parti, et le vainquit complètement. Le rebelle caché dans une caverne, fut découvert et conduit au roi, qui dans sa fureur lui porta plusieurs coups et l'abattit à ses pieds. Puis, avant que Haçan eût rendu les derniers soupirs, Mansour lui ouvrit les flancs, arracha son cœur et le dé-vora. A l'exemple de leur maître, les esclaves du prince déchirent le cadav-re du malheureux Haçan, et man-gent ses membres sanglants. Témoins de cette abominable scène, des am-bassadeurs égyptiens rapportèrent au khalyfe qu'ils venaient d'un pays habité par des barbares, plus sembla-bles à des bêtes féroces qu'à des hom-mes. Mansour, dont Aboulfeda loue

d'ailleurs la valeur et la générosité, fit bâtir un magnifique palais à Caïrowan, où il fixa sa résidence. Il mourut en raby 1^{er}. 386 (avril 996), laissant pour successeur son fils Abou Mounad Badis. A—r.

MANSOUR I^{er}. (ABOU SALEH AL), sixième prince de la dynastie des Samanides, était en bas âge, lorsque la mort de son frère Abdel-Melek I^{er}. (V. ce nom, I, 56), le plaça sur le trône de la Transoxane, l'an 350 de l'hégire (961 de J.-C.), malgré l'opposition de quelques émyrs bien intentionnés, et surtout d'Alpteghyn, gouverneur du Khorasān, qui, prévoyant les maux d'une longue minorité, avaient voulu donner la couronne à un oncle du jeune prince. Ni la soumission, ni les présents d'Alpteghyn, ne purent apaiser la faction dominante. Privé de son gouvernement, mandé à la cour comme un traître, il refusa de s'y rendre; et entraîné à la révolte, il alla s'emparer de Ghaznah, battit toutes les troupes que Mansour lui opposa, et fut enfin confirmé par ce prince, à charge d'hommage et de tribut, dans cette conquête; dont il transmit la souveraineté à ses successeurs, appelés *Ghaznevîdes* (V. ALPTEGHYN, I, 635, et MAHMOUD, XXVI, 168). Le règne de Mansour fut l'époque de la décadence de l'empire samanide. Khalaf, fils d'Aïmed, se rendit maître du Seïstan, qui avait appartenu à ses ancêtres, et sut s'y maintenir contre les forces de Mansour, plus par ses artifices que par sa valeur (V. KHALAF, XXII, 342). Le Kharizme, le Djouzdjan, le Kabistan, devinrent des fiefs héréditaires. Le Kerman, où régnait Abou Aly, fils d'Elias, issu d'une branche des Samanides, fut conquis, l'an

356, par Adhad ed daulah, prince Bowaide du Farsistan (V. ADHAD DAULAH, I, 224). Ce fut l'origine d'une guerre que Mansour fit à son dernier, et à son père Rokhn ed daulah, qui régnait dans l'Irak Adjem. Waschmeghyr, prince de Djordjan, l'ame de cette guerre étant mort l'année suivante, Abou Hoçain Simdjour, émyr du Kabistan, gouverneur du Khorasān, généralissime des troupes du monarque samanide, s'occupa moins de sa gloire que de ses intérêts. La paix fut conclue par ses soins, l'an 360 (972). Rokhn ed daulah s'obligea de payer un tribut annuel de ce cinquante mille dinars d'or pour les états de Reï qu'il avait enlevés aux Samanides, et Mansour épousa une fille d'Adhad ed daulah. Quelque peu glorieux que fût un traité qui sanctionnait les derniers démembrements de la monarchie, tel était le vilissement de la cour de Bokhara qu'on le considéra comme un triomphe, qui valut à Mansour le surnom d'*al Mowayed* (le victorieux). Mais après sa mort, arrivée l'an 360 ou 366 (976-77), son amour pour la justice, et ses autres vertus privées, lui firent donner par ses sujets le surnom d'*al Sadîq* (celui qui marche dans le droit chemin). Il eut pour successeur son fils Nouh II.

A—r.

MANSOUR II (ABOU HASSAN AL), fils et successeur de Nouh II l'an 387 de l'hég. (997 de J.-C.) sur le trône chancelant des Samanides, fut plus malheureux que son père et son aïeul. Bektouroûn, sâdjeb (grand chambellan), Faïk, gouverneur de Samarcande se disputaient la principale autorité. Dans le même temps, un ancien vèzyr, disgracié, s'étant évadé

prison, et voulant s'emparer du Khoraçan, alla solliciter le secours d'Ilek Khan, roi du Turkestan. Ce prince fit arrêter le traître, et ne laissa pas de marcher sur Samarcande. Il y fut joint par Faïk, qui était d'intelligence avec lui, et auquel il donna le commandement de son avant-garde, avec ordre d'aller soumettre Bokhara. A l'approche de Faïk, Mansour prit la fuite suivi de toute sa maison, et traversa le Djihoun. Mais bientôt les vœux des habitants et les fausses protestations de fidélité de Faïk déterminèrent ce prince à retourner dans sa capitale. Afin de mieux l'abuser, Faïk feignant de se réconcilier avec Bektouroun, consentit que Mansour lui donnât le gouvernement de Nischabour, et la charge de généralissime des troupes. L'union précaire de ces deux factieux causa la perte du jeune et trop confiant monarque. Il avait confirmé le fameux Mahmoud dans la souveraineté de Ghaznah, Bost, Hérat et Balkh; mais celui-ci, dépouillé des deux charges que l'on venait de conférer à Bektouroun, réclamait le prix des services rendus par son père et par lui aux Samanides. On n'eut aucun égard à sa réclamation; et Faïk, qui avait eu déjà le crédit de faire déposer un vézir de son maître, et qui en avait fait assassiner un second, suborna l'ambassadeur de Mahmoud, en lui procurant les sceaux de l'état. Alors Mahmoud entra dans le Khoraçan, et chassa Bektouroun de Nischabour. Mansour, jeune et impétueux, partit aussitôt de Bokhara, traversa le Djihoun, et vint, accompagné de Faïk, au secours de son général, avec lequel il fit sa jonction à Serakhs. Mahmoud, campé dans le voisinage, menageait son souve-

rain, et cherchait à éviter une bataille. Les deux traîtres craignant qu'une explication entre ce grand capitaine et le monarque samanide ne déjouât leurs perfides complots n'entraînât leur ruine. Ils s'attachèrent donc à décrier les mœurs le caractère du bon, du vertueux Mansour; et ayant réussi, par les calomnies, à indisposer le plus grand nombre des émyrs contre cet infatigable prince, ils l'appelèrent à divan, où ils lui avaient persuadé que sa présence était nécessaire. Ils le déposèrent; et s'étant saisis sa personne, ils lui firent crever les yeux, le 18 safar 389 (8 févr. 999), après un règne de 19 mois et mirent sur le trône son frère Abdel Melek II (V. ce nom, I, 2 et MAHMOUD, XXVI, 168). A—

MANSOUR (ABOU-AMER-MOHAMED AL), l'un des plus fameux capitaines et des plus grands hommes qui aient paru chez les Maures d'Espagne, était fils d'Abdallah, de tribu arabe de Moafer, originaire de Yemen. Né à Torasch en Andalousie (Torres, près d'Algéziras) sur la fin de l'an 327 de l'hég. (9 de J.-C.), après avoir étudié Cordoue, et fait de rapides progrès dans plusieurs sciences, il embrassa le parti des armes, et parvint aux premiers grades militaires. Une fois faite qu'il essuya, dit-on, l'an 9 de J.-C., de la part du comte de Castille, loin de le décourager, l'irrita tellement contre les chrétiens qu'elle devint le signal des innombrables triomphes qu'il obtint d'eux, et qui lui méritèrent de la suite le surnom d'*Al Mansour* (l'Invincible). Il fut ensuite chargé de l'administration des biens et domaines de la reine, épouse khalyfe Mountasser Al Hakem

Enfin, ses talents et ses services l'élevèrent à la charge de *hadjeb* (grand chambellan), dont les fonctions et l'autorité avaient beaucoup de rapport avec celles de nos anciens maires du palais. C'est pourquoi les auteurs espagnols le désignent tantôt sous la dénomination d'*Alhagib*, tantôt sous celle d'*Al-manzor*, et même sous celle d'*Al-coraxi* (sans doute par corruption d'*Al Toraschy*); ce qui jette beaucoup de confusion dans cette partie de l'histoire. A la mort de Hakem, l'an 366 (976 de J.-C.), il fut chargé par la reine-mère de la tutelle du nouveau khalyfe Al Mowayed Hescham II, et de la régence du royaume de Cordoue, qui comprenait encore les trois quarts de l'Espagne et presque tout le Portugal. La plus grande partie des provinces au nord du Douero et de l'Ebre, était alors partagée entre les rois de Léon et de Navarre, et les comtes de Barcelone et de Castille. La mésintelligence de ces princes entre eux, la jeunesse, mais plus encore l'indolence et l'incapacité de Hescham, contribuèrent également à faire briller le génie et les talents supérieurs d'Al Mansour. Un corps de troupes qu'il envoya pour rétablir dans ses domaines un comte de Vela, dépouillé par Ferdinand Gonzalez, comte de Castille, fut battu, l'an 979, par Garcie, fils et successeur de Ferdinand, et par Sanche II, roi de Navarre. Il vengea cette défaite, l'année suivante, en ravageant la Castille, et en prenant d'assaut la ville de Gornas, dont il fit égorger les habitants. Rappelé à Cordoue lors d'une sédition excitée par le vezyr Djafar ben Othman, qui ne s'était occupé qu'à augmenter ses richesses et à donner les premiers emplois à sa famille, Mansour ayant

convaincu ce ministre de trahison, le fit arrêter et brûler vif, en 372 (982). Voyant alors sa puissance affermie, il put employer toutes ses forces contre les chrétiens. Il rentre bientôt en Castille, et continue d'y obtenir des succès décisifs. Il attaque ensuite Bermude II, roi de Léon, s'empare de Simancas, et réduit en captivité une foule de chrétiens. Le 6 mai 985, il remporte une grande victoire sur Borel, comte de Barcelone, prend et brûle sa capitale, désole toute la Catalogne, et fait vendre comme esclaves un grand nombre de ses habitants. Mais Barcelone fut reprise deux ans après, par Borel, au moyen des secours que celui-ci reçut du roi de France Louis V, dont il était vassal. Abou Amer termina cette campagne par la prise de Sepulveda, la plus forte et presque la seule place qui restât aux Castillans. L'an 986, il entra dans le Léon et emporta Zamora d'assaut, à la suite d'une grande bataille. Il fut moins heureux en Navarre, où Sanche II tailla en pièces une armée musulmane qui avait pénétré jusqu'à Pampelune. Al Mansour n'en pour suivit pas moins le cours de ses succès en Castille, et les termina par une victoire mémorable, qu'il remporta sur le comte Garcie, qui, blessé et fait prisonnier, mourut dans les fers, en 990 (1). Après avoir démantelé les places de la Castille, il portait tous ses efforts contre le royaume de Léon, dont il avait résolu l'entière destruction. A la vue de la capitale du même nom, sur les bords de l'Elza, il livra bataille à Bermude l'an 995. La fortune lui fut d'abord contraire. Déjà les Maures enfonçaient

(1) Les auteurs varient sur la date de cette victoire et sur la mort de Garcie, que quelques-uns mettent après celle de Mansour.

nt en désordre, lorsque Man-
 uite de dessus son cheval, déchir-
 turban, se couche par terre, et
 : que plutôt que de survivre à
 te d'une défaite, il aime mieux
 rasé sous les pieds de ses lâ-
 oldats, ou périr sous les coups
 inemis. Son désespoir ranime
 rage des vaincus; il les rallie,
 it le combat, et remporte une
 re décisive. Forcé par les pluies
 l'épuisement de son armée de
 ner à Cordoue, il jure de reve-
 printemps, détruire la ville
 ion. Il la prend en effet d'as-
 en 996, après un siège long
 rtrier, la fait démolir de fond
 emble, et n'y laisse qu'une
 monument de ses triomphes
 sa vengeance. Bermude en
 emporté les reliques, les va-
 crés, les ossements des rois
 cêtres, et s'était retiré dans
 turies. Mansour, maître d'As-
 et de tout le royaume de Léon,
 uit ce prince dans les rochers
 vaient été le berceau de la
 relie chrétienne en Espagne
 ELAGE) : mais ses efforts vien-
 y briser, comme ceux des pre-
 conquérants musulmans. Rebu-
 les obstacles que lui opposent
 ure du pays, et le courage des
 iens, il tourne ses armes contre
 tugal, en 997, emporte Coïm-
 Viseu, Lamego, Brague; puis
 e en Galice, s'empare de Com-
 le, pille le trésor de la fameuse
 de Saint-Jacques, fait abattre
 rtie de ce temple, et en enlève
 aux portes et aux cloches, qu'il
 rter, dit-on, sur les épaules
 prisonniers chrétiens, jusqu'à
 ue, dans la grande mosquée,
 on suspendit à rebours les
 s cloches, pour y servir de
 s. Mais harcelées par les enne-

mis, et affaiblies par la dysenterie,
 ses troupes eurent beaucoup à souffrir
 dans leur retraite. Al Mansour ayant
 reçu de puissants renforts d'Afrique,
 allait porter les plus terribles coups
 aux chrétiens, et asservir, peut-être,
 toute l'Espagne aux lois du Coran.
 Dans ce danger commun, les rois de
 Léon, de Navarre et le comte de
 Castille, oubliant leurs éternelles que-
 relles, unirent leurs forces pour s'op-
 poser aux Musulmans. Les deux ar-
 mées se rencontrèrent près de Cala-
 tanaçor (*Khalat Al Naser*), dans
 la vieille Castille. La bataille dura
 un jour entier : la nuit seule sépara
 les combattants. Le lendemain les
 chrétiens se préparaient à recom-
 mencer l'action; mais ils ne virent
 plus d'ennemis. Effrayé du nombre
 des morts qu'il avait laissés sur la pla-
 ce (cinquante mille, suivant les his-
 toriens espagnols), Mansour avait
 battu en retraite pendant la nuit,
 abandonnant une grande partie de
 ses tentes et de ses bagages. Ces au-
 teurs prétendent que le chagrin qu'il
 ressentit de cette défaite, la première
 qu'il eût essuyée en personne, pen-
 dant cinquante-deux expéditions en-
 treprises contre les chrétiens, lui
 causa la mort, la même année
 (998); mais les historiens ara-
 bes ne disent rien de cette bataille.
 Ils nous apprennent seulement que
 le roi de Léon étant venu auda-
 cieusement assiéger Tolède, Al Man-
 sour, qui avait marché contre lui,
 tomba malade durant cette cam-
 pagne, et se fit porter à *Medinat el*
Salam (*Medina Celi*), où il mourut
 le 25 ramadan 392 (6 août 1002),
 à l'âge de soixante-cinq ans. Toute
 son armée assista à sa pompe funè-
 bre; et contre l'usage des Musulmans,
 on grava une épitaphe sur son tom-
 beau. L'Afrique avait été aussi le

théâtre des exploits d'Al Mansour. Il sut y conserver ce que les khalyfes ommyades d'Espagne possédaient dans la Mauritanie, résista aux efforts des Fathimites (*V. MOEZZ LEDIN-ALLAH*), et détruisit la dynastie des Edrissistes (*V. HAÇAN KENNOUN*, XIX, 283). L'Afrique était alors, et fut encore long-temps la pépinière des armées qui soutenaient les Maures d'Espagne, et qui les subjuguèrent dans la suite (*V. JOUSOUF BEN TASCHEFYN*, XXII, 63, et *AB DELMOUMEN*, I, 57). Sévère pour le maintien de la discipline militaire, inexorable à l'égard des rebelles, mais clément envers les vaincus qui mettaient bas les armes, Mansour ne souilla point sa gloire par de froides cruautés; et l'on cite un trait de son humanité, remarquable de la part d'un Musulman. Dans une de ses expéditions en Castille, il renferma un corps d'Espagnols dans un défilé, où ils se trouvaient réduits, par la disette, à la dure alternative de se rendre à discrétion ou de mourir de faim : loin d'abuser de leur triste position, il leur ouvrit généreusement le chemin de la retraite. Il ne permettait pas qu'on dépouillât les cadavres; il abandonnait à ses troupes la moitié du butin, employait l'autre moitié pour l'utilité de l'état, et ne se réservait que la gloire, avec les armes et les provisions qui lui étaient nécessaires. Al Mansour ne s'illustra pas moins en protégeant les arts, les lettres et les sciences, qu'il cultiva lui-même avec succès. Les savants, les poètes, tous les hommes qui excellaient dans les arts mécaniques et les connaissances utiles, se rendaient de toutes parts dans son palais, comme dans l'académie la plus fameuse et la plus florissante; c'était là qu'il encourageait, qu'il ré-

compensait les lumières et les talent avec une libéralité vraiment royale. Le faible Hesçam, relégué dans son sérail où personne ne pouvait l'approcher sans la permission de l'impérieux ministre, d'abord réduit à vain titre de khalyfe, fut dépouillé même des prérogatives extérieures de la souveraineté. Mais content de régner comme chef d'un gouvernement républicain que les Maures s'étaient donné, Al Mansour refusa constamment le trône qui lui fut souvent offert par les troupes et par le peuple, dont il était adoré. Cependant l'éclat de sa glorieuse administration, qui avait duré 26 ans, fut le dernier dont brilla le royaume de Cordoue; et l'on peut dire même qu'en gouvernant avec une autorité absolue et en avilissant le khalyfe, ce grand homme prépara la dissolution du khalyfat. Son fils Abou Merwa Abdel Melek, surnommé *Al Mahaffer* (le victorieux), le remplaça dans le gouvernement de l'état, suivit son système, et imita ses talents, ses exploits et sa modération. Il mourut au mois de safar l'an 39 (octobre 1008), et eut pour successeur son frère Abd el Rahman surnommé *Al Naser* (le défenseur) dont l'incapacité, l'orgueil et les débauches effrénées excitèrent le mécontentement général, et donnèrent le signal des guerres civiles qui entraînèrent la chute du khalyfat d'Occident. Cet ambitieux ayant forcé son maître de le déclarer héritier du trône, périt le 17 djoumadi II de la même année (16 février 1009), soit dans une révolte qui éclata à Cordoue, soit par l'ordre de Mahdy, qui, dans cette circonstance, déposa le pusillanime Hesçam, s'empara du khalifat, et mena fin à ce que les auteurs arabes ont

la république
 mmes d'Abou
V. MANDY, 1100).
 tant Aboul Haçan, fils d'Abd
 man et petit-fils d'Al Man-
 posséda le royaume de Va-
 et le transmit à son fils Abou-
 lohammed, qui en fut chassé
 Mamoun, roi de Tolède.
 AMOUN, XXVI, 439.)

A—T.

NSOUR (ABOU YOUSOUF YA-
 L MODJAHED AL), quatrième
 de la dynastie des Mowahe-
 Almohades), monta sur le
 l'Afrique septentrionale et
 pagne mahométane, l'an de
 580 (1184 de J.-C.), après
 e Abou Yacoub Yousouf, mort
 de Santarem en Portugal.
 ur se disposait à le venger,
 des troubles élevés en Afri-
 bligèrent de s'y rendre, et de
 de fortes garnisons en Espa-
 ly, fils d'Ishak, prince de la
 des Morabethoun (Almora-
 etroïdes îles Baléares, croyant
 r dans la mort de Yousouf et
 ce de son successeur, une oc-
 favorable de recouvrer les
 états que les Almohades a-
 enlevés à ses ancêtres (*V.*
 MOUMEN, I, 57), partit de
 que, la même année, avec une
 le vingt vaisseaux, aborda en
 e, s'empara de Budgie, d'où
 sa Souleïman, cousin germain
 oub Al Mansour, et y fit pro-
 la khotbah au nom de Na-
 din Allah, khalyfe de Bagh-
 cette nouvelle, Mansour ac-
 de Maroc, battit les troupes
 avides, et reprit Budgie. Mais
 de Marique s'étant sauvé à
 li, mit dans ses intérêts les
 qui en étaient maîtres, prit à
 e un corps de troupes de cette

nation, arrivé depuis peu d'Egypte,
 et fit soulever en sa faveur tous les
 partisans de sa maison dans l'Afri-
 que orientale. Informé de cette ré-
 volution par le gouverneur de Tu-
 nis, Mansour envoya des forces con-
 tre les rebelles : des Turks qui en
 faisaient partie, ayant passé du côté
 de l'armée ennemie, pour éviter
 de combattre leurs compatriotes,
 leur défection entraîna la déroute des
 troupes Almohades. Alors Mansour
 marcha en personne contre les re-
 belles, les vainquit en 583 (1187-8)
 près de Gabes, assiégea cette place
 pendant trois mois, força les Turks
 de capituler, et leur accorda la vie
 et la liberté; mais il fit raser la ville
 et passer les habitants au fil de l'é-
 pée pour avoir embrassé le parti des
 Almoravides. A la faveur de ces
 troubles, les rois de Castille et de
 Léon ravageaient l'Andalousie jus-
 qu'à la mer; et celui de Portugal,
 aidé par une troupe de croisés an-
 glais, enlevait au roi de Maroc la
 forte place de Silves et s'emparait
 des Algarves. Mansour, après avoir
 pacifié ses états d'Afrique, se rendit
 en Portugal et investit Silves. Les
 rois de Portugal et de Léon unis aux
 Anglais battirent son armée, et le
 forcèrent de lever le siège. Il revint
 en 586 (1190), reprit Silves et plu-
 sieurs autres places, et accorda une
 trêve de cinq ans au roi de Portugal.
 Les ravages de l'archevêque de To-
 lède dans l'Andalousie excitèrent les
 plaintes du roi de Maroc : Alphonse
 IX, roi de Castille, les rejette avec
 mépris. Mansour, ne respirant que
 la vengeance, fait publier la *ghazieh*
 (guerre de religion) dans ses vastes
 états d'Afrique, afin d'enflammer le
 zèle des Musulmans, et débarque en
 Andalousie avec une armée formi-
 dable, que viennent grossir ses sujets

d'Espagne. Toutes ses forces se trouvant réunies à Cordoue, il entre en Castille, y exerce les plus terribles représailles, et vient camper dans la plaine de Zolalacah, suivant Aboulfeda et Hadji Khalfah, ou de Mardj Djedid, suivant les auteurs consultés par Cardonne. Ce fut là (1) que le roi de Castille, sans attendre les secours des rois de Navarre et de Léon, lui livra imprudemment bataille, le 9 schaban 591 (18 juillet 1195). Il y fut totalement défait; mais les auteurs arabes ont évidemment exagéré la perte des chrétiens, en la portant à 30, à 100 et même à 146 mille hommes (F. ALPHONSE IX, t. I, p. 615). Après cette victoire, Al Mansour s'empara d'Al Arcos, de Khalat-Rabah (Calatrava) et de plusieurs autres places, et revint passer l'hiver à Séville. Il gagna une seconde bataille sur Alphonse en 592 (1196), au nord de Cordoue, et assiégea vainement Tolède; puis traversant le Tage, il prit Alcalá, Madrid, Escalona, échoua devant Talaveira, mit à feu et à sang le reste de la Nouvelle-Castille, et s'empara cette fois de Tolède qu'il livra au pillage. Les renforts qu'il recevait continuellement d'Afrique, lui auraient fourni les moyens de poursuivre le cours de ses triomphes, si de fâcheuses nouvelles ne l'eussent déterminé, en 1197, à conclure une trêve de 5 ans avec le roi de Castille, à rendre une partie de ses conquêtes, et à repasser la mer avec un butin considérable et un grand nombre de captifs. Le gouverneur de Maroc s'était révolté. Mansour prit cette ville d'assaut, après un an de siège; et

voulant punir, même au-delà du trépas, les habitants rebelles que les vainqueurs avaient passés au fil de l'épée, il leur refusa la sépulture; et comme on lui représentait les dangers que pouvait occasionner la putréfaction des cadavres, il fit cette réponse attribuée aussi à d'autres: *Rien n'exhale une meilleure odeur que les corps morts des ennemis et surtout des traîtres.* Le gouverneur se défendait encore dans le château: forcé de se rendre, il fut mis à mort, au mépris de la capitulation, par ordre de Mansour, qui prétendit, pour se justifier, qu'il n'était pas tenu de garder sa parole à ceux qui avaient trahi leurs serments. Quelque temps après l'ancien roi de Maïorque, Aly, qui s'était retiré dans le Désert, repartit à la tête d'une armée de Maures pour relever le parti des Almoravides; Yacoub Al Mansour se disposait à étouffer cette révolte, lorsqu'il mourut à Salah (Salé), ou suivant d'autres à Maroc, le 20 djoumadyr 595 (20 mars 1199), dans la quarante-huitième année de son âge, la quinzième de son règne. La critique doit au moins révoquer en doute ce que rapportent de ce prince quelques auteurs: on prétend qu'afin d's'aplanir la conquête de l'Espagne par la désunion et l'affaiblissement des princes chrétiens, il offrit la main de sa fille à Sanche-le-Fort roi de Navarre, et pour dot tout ce qui restait aux Musulmans dans la péninsule (F. SANCHE VII). On dit aussi que, pour expier son parjure envers le gouverneur de Maroc, se retira du monde, fit le pèlerinage de la Mekke en simple particulier et disparut entièrement. Au surnom d'Al Mansour (*l'invincible*), qui lui méritèrent son courage et son a-

(1) C'est la fameuse bataille d'Al Arcos qui, d'après les historiens espagnols, se donna près de cette ville, et de Calatrava. Les lieux désignés par les Arabes, n'existent plus, ou ils ont changé de nom.

Ismaïl joignit celui d'*émir menim* (prince des fidèles); reconnaissait-il point la suite des khalyfes abbassides. Pour cette raison, et parce qu'il publiquement la secte des Dhaherites, qu'il n'a tenu les éloges des historiens ans. Il fonda plusieurs villes, entre autres Mansourah, à quelques lieues de Salé; Al Kassar Kebir, Larache, et Rabah sur le littoral de la mer, en face de Salé. Il fut surtout à Rabah qu'il étala son goût pour les arts, par des édifices nombreux dont on voit encore des ruines. Pendant l'été, il se tenait ordinairement dans cette ville qui lui servait de place d'armes. Il comparait et s'embarquaient avec de nombreux armements qui portaient terreur et la désolation dans l'Espagne chrétienne. Mansour était un homme magnifique et le plus puissant des monarches musulmans qui ont régné en Afrique depuis les khans. Son empire comprenait les Maroc, de Fez, de Tafilet, d'Isan (Tremezen), d'Alger, de Tunis; et en Espagne les royaumes de Valence, de Murcie, de Grenade, de Cordoue, de Séville et des Algarves. Mais la grandeur des Almohades s'éteignit avec lui; et la décadence de cette dynastie date du règne de Mohammed Al Nasser, son petit-fils et successeur. A—T. **MANSOUR** (CHAH), 5^e, et descendant de la dynastie des Modhaffers, était fils de Modhaffer, fils de Mobarezz ed dyn Mollah, fondateur de cette dynastie dans la Perse méridionale. Sous le règne de son oncle Chah Choudjah, il fut à la droite de l'armée pendant l'expédition de ce prince, contre le beylerbadjan: il contribua puis-

samment à la victoire qui entraîna la reddition de Tauris, et reçut le gouvernement du Khouzzistan, en récompense de sa valeur. A la mort de Chah Choudjah, l'an de l'hég. 786 (de J.-C. 1384), l'ambition divisa ses frères, ses fils et ses neveux, dans un moment où l'union la plus étroite n'aurait pu qu'à peine les soustraire à la domination du fameux Tymeour (T. TAMERLAN). Les guerres qu'Aly Zein elab eddyn, fils de Chah Choudjah, eut à soutenir contre son cousin Yahia et son oncle Abou Saïd, qui lui disputaient le trône de Chyraz, servirent d'occasion et de prétexte au conquérant tartare, pour envahir l'Irak Adjem. L'an 789 (1387), Tamerlan s'empara d'Ispahan, dont il fit massacrer les habitants qui s'étaient révoltés, et alla jusqu'à Chyraz, où il convoqua les princes modhaffériens. Tous vinrent lui rendre hommage, à l'exception de Mansour, qui trouva plus prudent de rester à Chouster, et de Zein elab eddyn, qui sortit de Chyraz, et se retira auprès de son cousin, avec ses émirs. Mansour les ayant invités à un festin, les fit tous arrêter et charger de fers. Puis, sur la nouvelle que Tamerlan était parti, après avoir donné le royaume de Chyraz, à Chah Yahia, il marcha sur cette capitale, en 790 (1388), s'empara du trône, et obligea Yahia de retourner à Yezd, son apanage. Cependant Zein elab eddyn ayant gagné ses gardes, et reconvré sa liberté, enleva Ispahan à Mohammed, fils de Yahia; il s'y fortifia, et fit alliance avec son oncle Ahmed, prince du Kerman. Tous deux s'avancèrent pour conquérir le Farsistan; mais Mansour vint à leur rencontre, et les battit complètement. Ahmed s'enfuit dans le Kerman, et

Zein elab eddyn ayant voulu se retirer auprès de Tamerlan, fut arrêté à Rei, et envoyé à Mansour, qui lui fit crever les yeux, et le confina dans un château fort. Alors Chah Mansour régna sans compétiteurs sur le Farsistan, le Khouzistan, et une partie de l'Irak Adjein. Mais ses talents et son courage ne purent résister à la fortune de Tamerlan. Ce conquérant revint en Perse l'an 795 (1393). Chah Mansour, à la tête de cinq mille hommes d'infanterie, et de deux mille cavaliers d'élite, ne craignit pas d'aller attaquer les nombreuses hordes des Tartares et des Moghols. Il fit, dans cette journée, des prodiges de valeur, mit en déroute une partie de l'armée ennemie, poursuivit les fuyards, retourna charger le centre où combattait Tymour, et frappa deux fois de son cimier le casque de ce monarque, sans le connaître. Enfin, couvert de blessures, et forcé de céder au nombre, il abandonna le champ de bataille, et reprit le chemin de Chyras. Mais il fut poursuivi par les vainqueurs; et un officier de Chah-Rokh, fils de Tamerlan, l'ayant atteint, le renversa de cheval et lui coupa la tête qu'il vint porter à ce conquérant. Tymour s'empara de Chyras, fit périr Chah Gadanfer, fils de Mansour, et ayant achevé la conquête de la Perse, il ordonna l'arrestation et la mort de tous les princes modhaffériens. Il n'épargna que Zein elab eddyn et son frère Chabeli, parce qu'ils étaient aveugles, et il les envoya dans le Mawar-Al-Nahr, où ils finirent leurs jours. Cependant Sulthan Motâsem, fils de Zein elab eddyn, échappa au désastre de sa famille. Il reparut en 810, pour disputer l'héritage de ses ancêtres aux descendants de Tymour, et perit

dans une bataille près d'Ispahan l'an 812 (1409). A—r.

MANTEGNA (ANDRÉ), peintre d'histoire et graveur, naquit à Padoue, en 1430, et fut élève de Squarcione. Son premier tableau qu'il fit à dix-sept ans, semble avoir été exécuté par un maître déjà consommé dans son art. Il le plaça dans l'église de Sainte-Sophie; on lit l'inscription suivante : *Andrea Mantinea, Patavinus, annos vii et x natus, sua manu pinxit 1448*. Le Squarcione fut tellement charmé de ses rares dispositions qu'il l'adopta pour son fils, et ne laissa pas de continuer ses soins, lorsque Mantegna prit pour femme une fille de Jacques Bellini, son compétiteur. Élevé dans une académie où l'on étudiait d'après le marbre, André faisait un cas singulier de certains bas-reliefs grecs des premiers temps de l'art. Il recherchait avec le plus grand soin la pureté des contours, et la beauté des idées; des formes; non-seulement il avait adopté ces draperies qui accusent le nu, ces plis parallèles, cette recherche dans les différentes parties de ses figures qui dégénère facilement en sécheresse; mais il négligeait entièrement l'expression. On remarquait ces défauts dans son tableau du *Martyre de saint Jacques*. Le Squarcione l'en railla avec tant d'aigreur qu'André résolut de suivre une autre route. Il donna plus de vie à son *Saint Christophe* qui forme le pendant du tableau précédent. A-peu près dans ce temps, il exécuta pour l'église de Sainte-Justine, l'*Apôtre saint Marc écrivant l'Évangile*, où il sut exprimer sur le visage du saint la méditation du philosophe, et l'enthousiasme de l'inspiré. Si son maître, par ses reproches, l'obligea d'agrandir sa manière, les Belli-

tribuerent pas moins par
ance : Mantegna demeura
temps à Venise ; et l'on re-
lans le paysage de quelques-
es tableaux, la suavité de co-
caractérise l'école vénitien-
rait aussi qu'il y enseigna la
ive. De là il revint à Padoue,
se rendit à Vérone. Il y exé-
usieurs ouvrages remarqua-
tre autres, le tableau du chœur
se de Saint-Zénon le majeur.
uis de Gonzague, Jean Fran-
seigneur de Milan, le char-
livers travaux considérables
nbellissement de son palais de
bastien. C'est là qu'il peignit
te formant le *Triomphe de*
que Vasari regarde comme
et d'œuvre. Le marquis de
ue, redoublant d'amitié et d'é-
our l'habile artiste, lui donna
ison à la ville, et une ferme

Milan, et le créa chevalier.
la prise de Milan par les Au-
is, les tableaux dont on vient
er furent enlevés, et trans-
en Angleterre, dans le châ-
lamptoncourt, où on les con-
core aujourd'hui avec le plus
oin. Ils ont été primitivement
par Mantegna lui-même, d'a-
s propres dessins, mais avec
s changements ; et plus ré-
nt sur cuivre, par Van Oude-
d'après une gravure sur bois
e en manière de clair-obscur
ré le Mantuan. Un dessin de
mirable peinture, composé
ntegna, et remarquable par sa
faisait partie de la collection
iette. La renommée de Man-
e répandit bientôt dans toute
; et le pape Innocent VIII in-
marquis de Gonzague à le lui
r à Rome, où il voulait lui
les peintures du Belvédère.

On voit encore, quoique en partie dé-
truite, la chapelle qu'il avait peinte
dans le Vatican, par ordre de ce
pape. On y reconnaît cette imitation
de l'antique, qu'il autorisa constan-
tamment par son exemple, et l'on
y aperçoit les progrès dont il fut
redevable à l'étude des nombreux
chefs-d'œuvre que renferme la ville
de Rome. Depuis ce moment, sa ma-
nière ne cessa de se perfectionner.
On peut difficilement exprimer le
soin qu'il avait mis dans son exécu-
tion ; et quoique ces tableaux soient
peints à fresque, ils sont aussi finis
qu'une miniature. Outre les peintures
dont on a déjà parlé, on en voit
encore un grand nombre dans une
des pièces du château de Saint-Sé-
bastien, que Ridolfi appelle *la cham-
bre des Epoux*. Ce sont de vastes
compositions peintes à fresque, et
particulièrement quelques portraits
de la famille Gonzague, dans le meil-
leur état de conservation. Quoique
Mantegna ait beaucoup travaillé, il
est rare de rencontrer de ses tableaux
dans les galeries. Ses véritables pro-
ductions se reconnaissent non-seu-
lement à l'élégance des figures, à la
roideur des plis, à la teinte jaunâtre
du paysage, parsemé de petits ro-
chers découpés, mais à la science
du dessin, et à la finesse du pinceau.
Ce qui l'a empêché d'exécuter un plus
grand nombre de tableaux de galerie,
c'est le temps considérable qu'il con-
sacra, surtout dans son âge mûr, à
la gravure et à ses grandes compo-
sitions à fresque. Mantone possé-
dait les derniers et les plus beaux ta-
bleaux qu'il ait exécutés ; le plus cé-
lèbre de tous fait aujourd'hui partie
du Musée du Louvre. Il représente
la Vierge sur un trône avec l'En-
fant-Jésus, debout sur ses genoux,
accompagnée de six autres saints

et du marquis de Mantoue, Jean-François de Gonzague, qui rend grâce du prétendu succès remporté sur le roi Charles VIII, à la bataille de Fornovo, vers les bords du Taro, en 1495. La ville de Mantoue offrait peu de tableaux, aussi admirés des étrangers que celui-là. Exécuté en 1495, on a peine à croire qu'il ait plus de trois siècles d'existence; on y admire la délicatesse des carnations, le brillant des armures, la variété des costumes et la fraîcheur des fruits et des fleurs. Chaque tête peut servir de modèle pour la vivacité et le caractère; et quelques-unes même pour la manière dont-il faut imiter l'antique. Le dessin a une délicatesse et un coulant qui démentent l'opinion commune, que le style de Mantegna et le style sec sont une même chose. On y reconnaît en outre un empâtement de couleur, une finesse de pinceau et une grâce propre à l'artiste, qui semble le dernier passage de la manière antique à cette perfection où Léonard de Vinci porta l'art quelque temps après. Le Musée du Louvre possède encore de ce maître trois autres tableaux, le *Parnasse*, les *Vices chassés par la Sagesse*, et un *Calvaire*, où l'on prétend que Mantegna s'est représenté sous la figure d'un soldat, vu à mi-corps sur le premier plan, avec le casque en tête, et la lance à la main. Le même Musée renferme encore deux dessins à la plume de ce maître, dont l'un représentant *le triomphe de l'Amour*, a été gravé par Marc-Antoine; l'autre a pour sujet *Persée tenant la tête de Méduse*: on y voit enfin, une composition de sept figures peintes en grisaille, sur toile, dont le sujet est *le jugement de Salomon*. Mantegna ne s'acquît pas moins d'honneur

par les perfectionnements qu'il porta dans l'art de la gravure, encore dans l'enfance; et auteurs italiens lui attribuent l'invention de la gravure à sa manière se rapproche de Pollajuolo, son contemporain maître selon quelques historiens, plupart des planches qu'il a fait exécuter, les une vire, les autres sur étain. Dans ses tableaux, les choses figures sont d'un grand plein de fermeté et de quoique parfois un peu Les pièces gravées par lui peuvent voir la description dans *manuel des Amateurs*, sont au nombre de 23; les plus remarquables sont la suite de 9 planches en forme de frise, représentant *Triomphe de César*, dont il est peu des collages. Ces neuf planches se trouvent plètes. Mantegna marquait ses gravures, des lettres F, entrelacées. Plusieurs point d'autre marque, la tablette assez semblable à Marc-Antoine marquait ses estampes, c'est ce qui a fait attribuer à ce maître une estampe représentant *Hercule Vice et la Vertu*. Mantegna eut deux de ses fils, dont l'un prit le nom de François, et minèrent avec succès les du château de Mantoue, et firent le beau plafond de la chapelle, quoique Melozio ait la gloire d'être l'inventeur de la gravure raccourci, on est forcé de reconnaître que les deux Mantegna l'avaient portée avant lui à sa perfection. Ces deux frères peignirent plusieurs tableaux latéraux de la cli-

dré, dont leur père avait le maître-autel; et ils y érigèrent, en 1517, un beau mausolée en l'honneur. Cette date a pu induire en erreur plusieurs écrivains pour l'année où fut érigé ce monument pour celle où mourut André Mantegna, qui avait cessé de vivre en 1506. On doit encore compter parmi les artistes sortis de cette école, le fils de Mantegna, qui florissait en 1514, à Gènes, où il enseigna avec succès, et qui était resté en contact avec André, son parent, et qui s'appropriait la manière de son père, qu'il eut part aux travaux de son atelier et son frère exécutèrent dans la ville de Mantoue, et dans la ville de Saint-André. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages authentiques; les amateurs les ont communément avec ceux de son école, tant ils y respirent le goût et le faire. On ne compte de ces divers artistes une nouvelle source de talent, et peut donner lieu à un point historique qui n'est d'aucun intérêt. Il paraît que c'est le troisième fils d'André Mantegna, le cardinal, qui a étudié le Corrège. Plusieurs historiens ont présumé, du maître, qu'il était élève de son père, mais ils auraient facilement leur erreur, s'ils avaient vu que le Corrège n'avait que la mort de ce dernier.

P—s.

MANTICA (FRANÇOIS), né à Mantoue en 1534, fit son droit à l'université de Padoue, et y prit le grade de docteur. Il y enseigna ensuite les institutions de Justinien. Le pape Quint ayant accordé à la ville de Venise la disposition de la bibliothèque de la rote romaine, on qu'elle présenterait qua-

tre candidats, parmi lesquels le cardinal de Mantoue se fit choisir, ce fut Mantica qui obtint cette place. Il se rendit donc dans la capitale du monde chrétien; et ce fut encore sur la présentation de la république de Venise, qu'il fut, en 1596, nommé cardinal par Clément VIII. Il mourut à Rome, le 28 janvier 1614. On a de lui : I. *De conjecturis ultimarum voluntatum libri XI*, Venise, 1579, in-fol.; Lyon, 1591; Genève, 1637 et 1669; Francfort, 1680; Genève, 1734. Cet ouvrage peut encore être consulté avec fruit. II. *Faticanae lucubrationes de tacitis et ambiguis conventionibus*, Rome, 1610, in-fol.; édition préférable aux réimpressions de Genève, 1692 et 1723. III. *Decisiones rote romanae*, Rome, 1618, in-4°; Venise et Lyon, 1619, in-4°; Francfort, 1622, in-4°. Cet ouvrage posthume, publié par Germain Mantica, neveu du cardinal, n'est mentionné ni dans Moréri, ni dans Simon, ni dans Taisand, ni dans Camus, ni même dans la *Bibliotheca juris selecta* de Struve, revue par Buder; mais il n'a pas été oublié par Lipenius. On a des collections plus complètes des décisions de la rote romaine. A. B—T.

MANTOUAN (LE). V. GRISI.

MANTOUAN (BAPTISTA SPAGNUOLI, plus connu sous le nom de BAPTISTE), célèbre poète latin du quinzième siècle, était, dit-on, le fils naturel de Pierre Spagnuolo, d'une famille noble de Mantoue (1). Il

(1) C'est Paul Jove qui a jeté le premier des doutes sur la légitimité de la naissance de Mantouan; le P. Caprez, et les bibliothécaires de l'ordre des Cisterciens, ont cherché à le réfuter. Le savant Lamouignon adopte l'opinion de P. Jove, et la fortifie de quelques tirades des écrits mêmes de Mantouan, dans une curieuse dissertation, insérée au tome 2^e de *Mantouanae* (éd. de 1715, p. 273 et suiv.) Le P. Florido Ambrosio, dans son *Vie de Mantouan*, établit qu'il était fils de Constantino de Maestri, qu'on sait avoir été l'épouse de Spagnuolo. Ce fait, heureusement peu important, n'est point encore éclairci.

naquit en cette ville, le 17 avril 1448. Son père prit plaisir à cultiver ses heureuses dispositions, et lui donna les mêmes maîtres qu'à ses autres enfants. Le jeune Baptiste surpassait tous ses frères par la rapidité de ses progrès; mais il n'abusa jamais de sa supériorité pour les humilier; il sut se concilier leur amitié, dont il reçut de fréquents témoignages pendant toute la durée de sa vie. Ses études terminées, il prit l'habit religieux dans l'ordre des Carmes, et partagea son temps entre les devoirs de son nouvel état et la culture de la poésie. Le désir d'ajouter à ses connaissances lui fit entreprendre de longs et pénibles voyages; et il nous apprend lui-même qu'il eut beaucoup à souffrir de la faim, de la guerre, et des maladies qui en sont le triste résultat (1). Il s'appliqua aussi à l'étude de l'hébreu; et l'on dit qu'il s'était rendu très-habile dans cette langue. Il passa successivement par les différentes charges de son ordre, et il en fut élu enfin supérieur-général, en 1513. Il tenta d'introduire la réforme parmi ses religieux; mais voyant qu'il ne pourrait y réussir, il se démit de son emploi, et se retira dans sa ville natale, où il mourut le 20 mars 1516. Les contemporains du Mantouan le regardèrent comme un autre Virgile: son buste en marbre, couronné de lauriers, fut placé, par sa patrie reconnaissante, à côté de celui de l'auteur de l'Énéide, né comme lui à Mantoue; mais la postérité plus équitable n'a vu dans le Mantouan que ce qu'il est en effet, un versifica-

teur fécond, mais lâche et diffus, sans goût et sans jugement. « Le Mantouan, dit Ginguénè, avait une grande facilité, dont il abusa trop. . . Les ouvrages de sa jeunesse sont les seuls supportables; ceux de l'âge mûr écrits avec une négligence toujours croissante, finissent par devenir insupportables, qu'il est impossible de les lire sans dégoût et sans ennui (Hist. littér. d'Italie, t. III, p. 45 et suivantes). Les déclamations qu'il s'est permises contre les mœurs de femmes et des ecclésiastiques de son temps, lui ont été souvent reprochées (1); et cependant ce sont les seules pièces que les curieux vont encore chercher quelquefois au lieu de son fatras poétique. Les ouvrages du Mantouan ont été recueillis vers la fin du quinzième siècle, en un vol. in-fol. Cette édition, sans marque d'imprimeur, est rare et recherchée. Ben. Hector en publia une seconde, Bologne, 1502, in-fol. Il en parut une troisième, avec les commentaires de Sébastien Murhon, de Sébastien Brandt et de Josse Badius, Paris, 1513, trois tomes réunis ordinairement en un seul vol. in-fol.; enfin, il y en a une quatrième, Anvers, 1576, 4 volumes in-8°. Cette dernière édition qui est la plus ample, est due aux soins du P. Laurent Cuper, carme flamand. On trouvera la liste de différentes pièces qu'elle renferme dans les *Mémoires* de Nicéron tom. XXVII, dans la *Biblioth. cur.*

(1) Scuebier (*Hist. litt. de Genève*, art. *Baptiste Mantouan*) dit que les poésies de Mantouan sont souvent satiriques. Cependant il faut remarquer que les invectives de ce poète contre les femmes et les prêtres invectives qui l'auraient désolé dans ce siècle qu'on ne regarderait pas comme très-religieux, ont dû être beaucoup à sa grande réputation; quant à ses ouvrages, ne fut-ce que son nom à l'ombre duquel même plusieurs personnes, plus pieuses qu'il n'était, ont voulu, long-temps après sa mort, le regarder comme un saint.

(1) *Per mare, per fluvios, per saxa, per Alpes: Mortiferam pestem, bella, famemque tuli.*

Ces deux vers sont extraits d'une pièce du Mantouan, intitulée: *Vita sua Epitome ad posteritatem*. Elle ne contient que cinquante-deux vers.

na du P. Gosme de Villiers, ne citera ici que les plus importantes : I. *Bucolica seu adotia in decem eglogas divisa*. a une édition de Lyon, 1546, assez recherchée. Ces *églogues* ont été traduites en vers français par Michel d'Amboise, Paris, in-4°, rare. Laurent de la Haye a publié, depuis, une traduction également en vers, des quatre premières et de la sixième, Lyon, in-8°. Le Mantouan y fait une imitation et très-exagérée des affectations des femmes ; mais on verra bien de dire avec les récurseurs du *Nouveau Dictionnaire critique* (art. *Spagnoli*), que j'apparemment il n'avait pas à leur plaisir. Tous les biographes du Mantouan s'accordent à le présenter comme un religieux d'œuvres très-exemplaires. II. *à amore et de natura amoris carmen juvenile*. Cet opuscule traduit par François de Myons, d'Anneci, sous ce titre : *de du Mantouan, contre les vices et impudiques amours vénéreux ; ensemble un chant juvénile de la nature d'amour*, Anvers, Pomar, 1536, in-4°. III. *aus Tolentinus libri tres*, Milan, 1509, in-4°. L'auteur montre ce poème peu de jugement et coup de crédulité. Il y admet une fiction vulgaire qui fait l'enchantement de Merlin, le fils du diable ; et dans lequel il le donne pour un prophète, et le place, après sa mort, dans le paradis des saints. IV. *Parthenices et quæ Mariana nuncupatur res. — Parthenices secunda de Catharinâ. — De suorum tempestatibus liber in Rober-Severinatem panegyricum car-*

Ces différentes pièces ont été

imprimées, pour la première fois, à Bologne, 1488-89, quatre parties in-4° ; et la collection en est rare et recherchée (V. le *Manuel du libr.* de M. Brunet, au mot *Mantouan*). La *Parthenice Mariana* a été traduite du latin en vers français, par Jacques de Mortières, Lyon, 1523, in-4°, rare. C'est dans le *livre des calamités de son temps*, que Mantouan a déclamé avec le plus d'aigreur et d'emportement contre les mœurs des ecclésiastiques et les abus de la cour de Rome. V. *Fastorum libri XII*. C'est le recueil des éloges des principaux saints dont l'Eglise célèbre spécialement la fête dans le cours de l'année. VI. *De vitâ beatâ libellus*. Cet ouvrage est en prose. On en cite une édition très-rare, imprimée à Alost, par Martin Thierry, 1474, in-4°, de 28 feuillets. Duverdier (*Bibl. franç.*) en indique une traduction sous ce titre : *Églogue de la vie bienheureuse*, Paris, 1521, in-8°. Lamouroye a remarqué que cet ouvrage n'est point une églogue, et qu'il est probable que Duverdier s'est trompé en copiant l'intitulé. On peut consulter, pour plus de détails, outre les auteurs déjà cités, la *Vita di Battista Mantovano*, par le P. Florido Ambrosi, religieux carme, Turin, 1785. Nicolas Reusner a inséré le portrait du Mantouan, couronné de laurier, dans ses *Icones*, et J. J. Boissard, dans la première partie de sa *Biblioth. calcographica*. W—s.

MANTUANA (DIANA). Voyez GRISI, XVII, 296.

MANUCE (ALDE) l'ancien (*Aldo Pio Manuzio*), est le chef de ces imprimeurs justement célèbres, qui ont été en Italie ce que les Estienne furent depuis en France. Il naquit

en 1447 à Bissiano, bourgade du duché de Sermoneta dans l'État romain : son nom d'Aldo est un diminutif de celui de Theobaldo qu'il avait reçu au baptême ; et dans la suite il y ajouta le surnom de Pio, par attachement pour Alberto Pio, prince de Carpi, son élève. Il fut confié dans son enfance à un pédagogue qui se contenta de lui faire apprendre le *Doctrinal* d'Alexandre de Ville-Dieu ; mais il vint ensuite à Rome, où il eut le bonheur de tomber entre les mains de meilleurs maîtres. Après avoir terminé le cours de ses études, il se rendit à Ferrare pour suivre les leçons de J. B. Guarini, savant professeur de grec. Cette ville étant menacée d'un siège par les Vénitiens, il se retira en 1482, près du célèbre Pic de la Mirandole, qui l'accueillit avec beaucoup de distinction. Cédant aux instances d'Alberto Pio, il alla ensuite à Carpi ; et Pic ne tarda pas de l'y joindre. M. Renouard conjecture, avec beaucoup de vraisemblance, que ce fut alors qu'Aldo forma le projet d'établir une imprimerie destinée à multiplier les meilleurs ouvrages des auteurs grecs et latins, et que les deux princes se chargèrent de faire les premiers frais de l'établissement. Il se rendit, dans le courant de l'année 1488, à Venise, ville qui, par sa position, son commerce très-étendu, et le goût de ses habitants pour les lettres, lui parut la plus convenable à son dessein. Il voulut d'abord s'y faire connaître d'une manière avantageuse ; et il y parvint en donnant des leçons publiques de grec et de latin : mais, pendant ce temps-là, il s'occupait d'organiser son atelier ; et enfin, en 1494, il mit au jour le poème de *Héro et Léandre*, en grec et en latin (V. MUSÉE), qui fut suivi de la *Grammaire* de

Lascaris (1), de celle de Théodore de Gaza, des œuvres de Théocrite etc. Mais ce fut la publication des *Ouvrages* d'Aristote (V. ce mot), qui plaça Manuce au premier rang des imprimeurs. Il est impossible de se faire une idée juste de la patience et de la sagacité qui lui furent nécessaires pour lire et déchiffrer les manuscrits qui devaient servir de base à son édition, les comparer entre eux, choisir les meilleures leçons, et suppléer aux omissions des copistes. Cette édition seule, quoique moins correcte que la plupart de celles qui l'ont suivie, suffirait pour mériter à Manuce la reconnaissance de la postérité, et justifier tous les éloges qui lui ont été donnés : mais si l'on songe qu'il a publié avec le même soin, et presque toujours avec le même succès, la plupart des chefs d'œuvre de la Grèce ; qu'en multipliant les bons livres, alors si rares, il a changé la direction des études, bornées à la théologie scolastique et à une jurisprudence barbare ; qu'à par-là il a contribué d'une manière directe et immédiate aux progrès de l'esprit et de la civilisation, l'on éprouve un sentiment profond de vénération pour l'homme dont la vie entière ne fut qu'une suite de travaux qui étendront leur utile influence jusque sur les dernières générations. La plupart des livres n'avaient été imprimés jusqu'alors que dans de grands formats ; Manuce conçut l'heureuse idée de publier

(1) Plusieurs bibliographes pensent que la *Grammaire* de Lascaris a paru avant le poème de *Héro* ; ils se fondent sur ce que le caractère grec employé pour l'impression de l'ouvrage de Lascaris, est un peu plus beau que celui dont Aldo s'est servi pour le *Manuce*. Nous avons cru devoir suivre l'opinion de M. Renouard ; et l'on peut voir dans ses *Annales des Études*, p. 10, les raisons très-puissantes dont il appuie son sentiment.

tion des classiques latins, format plus commode. Il a un caractère, imité, dit-on, du style de Pétrarque (1), et c'est la première fois, pour l'édition de Virgile qui parut en 1506, qu'il avait épousé, l'année précédente, une fille d'André Turisano (2) d'Asola, imprimeur lui-même, qui, plus opulent que Maffei, fournit les moyens d'augmenter d'étendre ses entreprises. La simplicité des ouvrages qui sortaient de ses presses, ne lui permettait pas d'en surveiller seul l'impression ; il recourait à l'obligeance de ses savants, déjà ses amis ; et par sa réunion se forma l'academia, dont le nom d'*Udine* que sa trop courte durée n'a point empêché d'obtenir, est le signe de célébrité, et qui comptait parmi ses membres P. Bembo, Batt. Egnazio, cet André qui chaque année brûlait en public un exemplaire de Catulle ; le moine Bolzani, le prescrivait en latin les principes de la grammaire grecque ; Alcyonio, qui accusait d'avoir détruit le manuscrit du traité *De gloriis* de Platon, après en avoir adapté quelques endroits à un de ses ouvrages ; le grec Musurus ou Chalcondyle, qui donna la première édition d'Homère ; et Aleandro, cardinal, et qui joua un rôle important dans les affaires ecclésiastiques du pape Léon X (3). La guerre obligea Maffei à s'en aller à Venise en 1506 : pendant son absence, ses propriétés foncières et ses domaines envahis par des ennemis, furent d'inutiles démarches pour

ectere commun pendant long-temps sous le
et, et aujourd'hui sous celui d'*italique*,
grave par François de Bologne, ar-
me.

inverses la liste des membres de l'Académie
l'ouvrage de M. Renaud, t. 2, p. 23.

rentrer dans la possession de ses biens : en quittant Milan où l'avaient appelé ses amis, il tomba entre les mains d'une troupe de soldats qui, le prenant pour un espion, le conduisirent en prison à Caneto. Il recouvra sa liberté par les bons offices de Joffredo Carolo, vice-chancelier du sénat de Milan, et rentra dans Venise plus pauvre qu'il n'en était parti. Il reprit, en 1507, le cours de ses travaux typographiques. Mais le manque de fonds ne lui laissait plus la possibilité d'exécuter de grandes entreprises. André d'Asola, son beau-père, vint à son secours; et ils formèrent, en 1512, une société dont Manuce resta le chef; Manuce rouvrit alors son atelier fermé depuis deux ans, et lui rendit bientôt une nouvelle activité: il était sur le point de publier une Bible en trois langues, qui lui aurait procuré la gloire d'être le premier auteur d'une polyglotte (1), lorsqu'il fut enlevé aux lettres et à sa famille, en 1515, à l'âge de près de soixante-dix ans. Il avait eu de son mariage trois fils et une fille. Paul, son troisième fils, fut le seul qui marcha sur ses traces. Les éditions grecques sorties des presses d'Alde sont moins correctes que ses éditions latines ou italiennes; mais on doit se rappeler que souvent il n'eut qu'un seul manuscrit incomplet ou à demi effacé pour reproduire un ouvrage important dont la conservation est due à sa laborieuse patience (2). La marque de son

(1) Il n'a été exécuté de cette Bible en lettres, grec et latin, qu'une page de format in-fol., dont on trouve une épreuve dans le manuscrit de la Bibl. du roi, n. 366. (Voy. les *Ann. des Aides*, t. 2, p. 28.

(2) Indépendamment des éditions principales de Musée et d'Aristote, il publiera celles de Platon, d'Aristophane, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Pindare, d'Aratus, d'Hérodotus, de Thucydides, d'Alcibiades, d'Hésychius, d'Heracleitus, de Philon, etc., de Pollux, de Lycourus, ou biographies de Dyonisius.

imprimerie est, comme on sait, un dauphin entortillé autour d'une ancre. Outre les Préfaces et les Dissertations grecques ou latines dont il a enrichi la plupart de ses éditions, on a de Manuce plusieurs ouvrages qui auraient suffi pour lui assurer un rang distingué parmi les savants de son siècle, s'il n'en eût pas été l'imprimeur le plus célèbre. On citera ici les plus importants: I. *Rudimenta grammaticæ linguae latinae; de litteris græcis et diphthongis*, etc., Venise, 1501, in-4°; première éd. fort rare. Les éditions suivantes sont intitulées: *Institutionum grammaticarum libri IV*, 1508, 1514, 1523, in-4°; 1564, 1575, 1576, in-8°. C'est la grammaire la meilleure et la plus utile qui eût paru jusqu'alors. II. *Grammaticæ institutiones græcæ*, 1515, in-4°. Manuce y avait travaillé long-temps, et il se proposait de la faire paraître avant sa grammaire latine; mais elle ne fut publiée qu'après sa mort par Musurus, qui l'enrichit d'une Préface curieuse, réimprimée par M. Renouard dans les *Annales des Alde*, t. 1, p. 121. III. *Dictionarium græco-latinum*, 1497, 1524, in-fol. C'est le premier vocabulaire grec usuel; mais il n'est plus recherché que comme rareté typographique. L'édition de 1524 contient quelques additions de François d'Asola, beau-frère de Manuce. IV. *De metris Horatianis*, petit traité souvent réimprimé dans le seizième siècle, et récemment dans l'édition d'Horace publiée par Combe, Londres, 1792. V. *Scripta tria longè rarissima denuò edita et illustrata*, Bassano, 1806,

in-8°. Le savant abbé Morelli est l'éditeur de ce Recueil, qui contient un poème d'Alde, intitulé: *Musarum panegyris*, en deux petites pièces adressées au prince de Carpi. L'édition originale in-4° sans date doit avoir paru avant 1489. Manuce a traduit du grec en latin, la *Grammaire* de Lascaris, la *Batrachomyomachie*, les *Sentences* de Phocylide, les *Vers dorés* de Pythagore, et les *Fables* d'Esopé et de Gabrias (Babrius). M. Renouard cite quelques autres *Opuscules* d'Alde, dans ses *Annales*, pag. 35 et suiv. (V. STAGE.) On peut consulter la *Vie d'Alde Manuce l'ancien* par Unger, deuxième édition augmentée par Geret, Wittemberg, 1753, in-4°: elle est curieuse, mais remplie de digressions inutiles. La *Vie* du même imprimeur par Manni est plus correcte et plus intéressante (V. MANNI). W—s.

MANUCE (PAUL), fils du précédent, né à Venise en 1512, resta après la mort de son père, sous la tutelle d'André Turisan, son aïeul. Il passa une partie de son enfance à Asola, et sa première éducation fut assez négligée; mais, à son retour à Venise, les vieux amis de son père lui facilitèrent les moyens de satisfaire son goût pour l'étude. Son application excessive altéra sa santé, naturellement délicate, au point que les médecins lui interdirent toute lecture. A peine était-il rétabli, que des chagrins domestiques vinrent le distraire de ses occupations favorites. André Turisan mourut en 1529; et le partage de sa succession excita de très-vifs débats entre ses fils et ceux d'Alde. Paul signa enfin un traité, avec ses oncles, au moyen duquel il resta le chef de l'imprimerie, qui fut rouverte en 1531.

de *Deux Periegrès*, de Quintus de Smyrne, Coluthus et Tryphiodore, de plusieurs orateurs et rhéteurs grecs, des épistolographes, des œuvres morales de Plutarque, etc.

de son père, il accueillit et s'aïda de leurs conseils; nouvelles éditions, parant des classiques latins, plus correctes que les précédentes, enrichies de préfaces, excellentes, et d'*index*, dont on sentait l'utilité. Passant les ouvrages de Cicéron, et relisait sans cesse, afin d'en perfectionner son style, il donna une édition soignée de ses *Traité de ses Lettres familières*, revue de l'édition complète de ce prince de l'éloquence (V. CICÉRON, VIII), nouvelles tracasseries qu'il eut de la part de ses oncles, de suspendre ses travaux il employa une partie de son temps à visiter les anciennes bibliothèques de Toscane et du Missin, société qu'il avait contractée avec les Turisani, fut enfin l'imprimerie fut rouverte sous le nom des fils d'Alde, et continua, depuis cette époque, de briller de son antique splendeur. En 1546 : les frères se mariaient : le premier se maria à son épouse et sa famille, ne ralentirent point son ardeur pour l'étude. Des distractions fréquentes, causées par son commerce, ou par la gêne de son atelier, ne pouvaient le distraire de ses occupations habituelles. Le peu d'argent qu'il trouvait à Venise, ne lui permit pas l'idée de transporter son atelier. Accueilli avec honneur dans deux voyages qu'il fit à Rome en 1535 et 1543, il fut accablé de cadeaux qu'il y trouverait des cadeaux abondants : mais tout arrangement fut ajourné par la mort de l'académie vénitienne, l'éditeur Frédéric Badoaro

fonda en 1558, à-peu-près sur le même plan adopté pour l'Institut de France. Paul Manuce fut nommé professeur d'éloquence, et directeur de l'imprimerie de l'académie (1). Mais cet établissement magnifique, dont on attendait les résultats les plus avantageux, ne subsista que jusqu'en 1561 (V. F. BADOARO, III, 203). P. Manuce reçut presque dans le même temps une lettre du cardinal Scipandi, qui l'invitait, de la manière la plus pressante, à s'établir à Rome, pour surveiller l'impression des ouvrages des SS. Pères. Après quelques jours d'hésitation, il accepta les offres qu'on lui faisait, et se rendit à Rome, où il ne tarda pas de faire venir sa famille. La nouvelle imprimerie fut placée au Capitole (*In ædibus populi romani*) ; et le premier ouvrage qui en sortit est un petit *Traité* du cardinal Polo : *De concilio et reformatione Angliæ*, daté de 1562. Après la mort de Paul IV, le traitement que recevait Manuce cessa de lui être payé : le chagrin qu'il en ressentit, altéra sa santé déjà chancelante, et il revint à Venise, vers la fin de 1570, plus pauvre et plus malheureux que quand il en était parti. Il alla chercher à la campagne le repos et les distractions dont il avait besoin ; et dans l'automne de l'année 1571, il visita Gènes, Reggio, Milan, travaillant par intervalles à son *Commentaire* sur les *Oraisons* de Cicéron. En 1572, il voulut revoir sa fille, qu'il avait laissée à Rome dans un couvent : il se proposait de n'y passer que quelques semaines ; mais les libéralités du pape Grégoire XIII

(1) Il est sorti de l'imprimerie de l'Académie Venetienne, cinquante-trois ouvrages dont M. Roussier a donné la liste dans le *Supplément aux Annales des Aldes*, p. 59-84.

surent le retenir dans cette ville. Tranquille désormais sur le sort de sa famille, il allait terminer les ouvrages qu'il méditait depuis longtemps, lorsque l'affaiblissement de sa santé le força de renoncer à toute espèce d'occupation : enfin, après avoir languï plusieurs mois, il mourut le 6 avril 1574, et fut inhumé dans l'église des Dominicains de la Minerve, sans inscription. Quoique pendant les dernières années, de sa vie, ses presses eussent commencé à déchoir, P. Manuce, comme imprimeur et éditeur, est l'égal de son illustre père; et ses ouvrages le mettent au rang des meilleurs critiques et des écrivains les plus polis de son siècle. On a de lui : I. *Epistolarum libri xii: Præfationes*, etc., Venise, 1580, in-8°. Cette édition est la première complète. II. *Lettere volgari divise in quattro libri*, ib. 1560, in-8°, seconde édition, la plus belle et la plus complète de ce recueil. III. *De gli elementi di loro notabili effetti*, ibid., 1557, in-4°. Cet ouvrage prouve que Manuce était un mauvais physicien, même pour le temps où il vivait. IV. *Antiquitatum romanarum liber de legibus*, ibid., 1557, in-fol. (1); 1559, 1569, in-8°, avec un *index* plus ample. V. *Liber de senatu romano*, ibid., 1581, in-4°. VI. *De comitiis romanorum*, Bologne, 1585, in-fol. VII. *De civitate romana*, Rome, 1585, in-4°. Ces quatre Traités ont été insérés dans le *Thesaur. antiq. roman.* de Grævius, tom. 1 et 2. P. Manuce a

traduit en latin les *Philippiques* de Démosthène, Venise, 1549, 1552 in-4°; et il a publié des *Commentaires* très-estimés sur les *Lettres familières* de Cicéron, les *Lettres* à Atticus, à Brutus et à Quintus, et les *Oraisons*, ainsi que des *Scholies* sur les livres *oratoires* et les livres *philosophiques*. Le P. Lazzeri a recueilli, avec une exactitude minutieuse, et quelquefois fatigante, tous les détails qu'il a pu rassembler sur Paul Manuce, dans les prologues de son Recueil de lettres, intitulé : *Miscellanea ex Mss. libris bibliothecæ collegii Romani*, Rome, 1754-57, 2 vol. in-8°. W—s.

MANUCE (ALDE, le jeune), fils aîné de Paul, fut un enfant extraordinaire, et un homme médiocre. Né à Venise le 13 février 1547, il annonça des dispositions prématurées que son père cultiva lui-même avec le plus grand soin. A l'âge de onze ans, il publia un *Recueil des Élégances* des langues latine et italienne, qui eut beaucoup de succès; mais on croit assez généralement qu'il avait été aidé par son père. Trois ans après, il fit paraître l'*Orthographiæ ratio*, ouvrage qui présente un système complet d'orthographe latine, fondé sur les inscriptions, les médailles et les meilleurs manuscrits. Il alla joindre Paul Manuce à Rome, en 1562; et il mit à profit son séjour dans cette ville, pour augmenter son recueil d'inscriptions antiques. Il était de retour à Venise, au plus tard en 1563, et il avait pris la direction de l'imprimerie Aldine, dont l'absence de Paul n'interrompit point les utiles travaux. Il fut nommé, en 1576, professeur de belles-lettres des écoles de la chancellerie; et en 1584, il joignit, à cet emploi, celui de secrétaire

(1) Cet ouvrage de P. Manuce fut réimprimé dans le même format, et sous la même date. Le moyen de reconnaître la seconde édition, qui est plus correcte, et augmentée en quelques endroits, est de s'assurer du nombre de lignes contenues au verso du feuillet 80 : la première édition n'a que cinq lignes, et la seconde en a trois. (V. les *Ann.* de M. Renouard, p. 300.)

u sénat. Il remit son impri-
 qu'il avait très-négligée, à
 Manassi, l'un de ses ouvriers;
 lgré les preuves d'estime qu'il
 reçues de ses concitoyens, il
 onna Venise, en 1585, pour
 mplir, à Bologne, la chaire
 ience, vacante par la mort
 onio. L'offre d'un traitement
 vantageux le déterminà, en
 à passer à Pise; et deux ans
 cedant aux sollicitations de
 s, il accepta la chaire que Muret
 occupée à Rome avec tant de
 tion, et qu'on lui gardait de
 mort de ce savant professeur.
 t de Manuce s'améliora encore
 pontificat de Clément VIII,
 confia, en 1590, la direction
 imprimerie vaticane. Il avait le
 de se livrer, avec excès, aux
 de la table; et il mourut
 suite de débauche, le 28 octo-
 97, dans sa cinquante-unième

Il avait de la mémoire et de
 tion, mais beaucoup moins de
 de critique que son père (1):
 accusé justement de plagiat,
 avoir publié, sous son nom,
 tes que le savant Cl. Dupuis
 ait communiquées sur Pater-
 Son inconstance naturelle l'em-
 de rien entreprendre de vrai-
 grand; et il dut sa réputation,
 à son propre mérite, qu'à la
 ité qu'avaient acquise son père
 aïeul. On a de lui: I. *Eleganze,
 e con la copia della lingua
 ia e latina*, Venise, 1558.
 Cette compilation fut réim-
 e une seconde fois, dans la
 année, puis en 1559, 1580,
 I. *Orthographiæ ratio*, col-

*lecta ex libris antiquis grammati-
 cis*, etc., ibid., 1561; nouv. édit.,
 augmentée, 1566, in-8°. Ce traité
 peut avoir encore son utilité. Ma-
 nuce en publia un abrégé (*Epitome
 orthographiæ*), 1575, in-8°; et, de
 l'avis de M. Renouard, c'est son
 meilleur ouvrage. III. *Discorso in-
 torno all' eccellenza delle Repub-
 bliche*, 1572, in-4°, édition citée par
 Zeno, et qui ne peut être que fort
 rare; mais ce discours a été réim-
 primé, sans nom d'auteur, à la fin
 de l'ouvrage de Contarini, *Repu-
 blica di Venetia*, 1591, in-8°. IV.
Locutioni dell' epistole di Cicerone,
 1575, in-8°. V. *De quaesitis per
 epistolam libri III*, 1576, in-8°. Cet
 ouvrage dans lequel Manuce discute
 trente questions d'antiquités, n'a de
 rapport que par le titre avec celui de
 J. Parrhasio, qu'on l'accusa mal-à-
 propos de s'être approprié. Ces pe-
 tits traités assez estimés ont été in-
 sérés, en partie, dans le *Lampas* de
 Gruter, t. iv. Gronovius a publié
 dans le *Thesaur. antiquit. græc.*,
 t. ix, *De cælaturâ et picturâ vete-
 rum*; et Grævius, dans le *Thesaur.
 antiquit. romanar.*, t. vi, *De togâ,
 de tunica et De tibiis*. VI. *Oratio in
 funere B. Rottarii, ducis Sabaudie
 apud Remp. venetam legati*, 1578,
 in-4°. VII. *Il perfetto gentil' uomo*,
 1584, in-4°. VIII. *Locuzioni di Te-
 rentio*, 1585, in-8°. IX. *La vita
 di Cosimo 1^o. de Medici, gran duca
 di Toscana*, Bologne, 1586, in-fol.
 rare. X. *Le azioni di Castruccio Cas-
 tracano*, Rome, 1590, in-4°. Cette
 vie de Castruccio est citée avec éloges
 par de Thou. XI. *Lettere volgari*,
 ibid., 1592, in-4°. XII. *Viginti
 cinque discorsi politici sopra Livio
 della seconda guerra cartaginese*,
 ib. 1601, in-8°. On a encore d'Alde
 le jeune, quelques *Discours*, une

e preuve de ce défaut de critique qu'on lui
 a est qu'il publia comme l'ouvrage d'un au-
 teur comique, la *Philodoxus*, comédie de L.
 utu (V. ALBERTI, I, 24).

Explication de l'ode d'Horace, *De laudibus vitæ rusticæ*; des *Commentaires* sur l'*Art poétique* d'Horace, sur la *Rhétorique* et sur les *Livres philosophiques* de Cicéron. Après sa mort, la riche et nombreuse Bibliothèque formée par son aïeul et son père, fut partagée entre ses créanciers et ses neveux: on dit qu'il avait l'intention de la léguer à la ville de Venise. Apost. Zeno a publié une excellente notice sur Alde le jeune, à la tête des *Epistole famigliari di Cicerone*, trad., 1736, 2 vol. in-8°. De Thou, Baillet, Maittaire, Tiraboschi, ont donné des renseignements plus ou moins étendus sur cette famille célèbre; mais l'ouvrage le plus complet et le plus exact qui ait encore paru, est les *Annales de l'imprimerie des Aldes*, ou *Histoire* des trois Manuces, etc., par M. A. A. Renouard, Paris, 1803-12, 3 vol. in-8°, fig. Le tome 1^{er}. contient le catalogue des éditions sorties des presses des Aldes (1); le second, les vies des trois Manuces, avec différentes pièces relatives à leur histoire, la liste des éditions d'André d'Asola et de Colombel qui prirent la marque Aldine, etc. Le troisième volume renferme les additions et les corrections.

W—s.

MANUEL (DON JUAN), petit-fils de Ferdinand III, dit le *Secret*, roi de Castille (F. FERDINAND III, XIV, 320), et neveu d'Alphonse X, qui fut astronome et monarque, naquit sur la fin du treizième siècle. Pendant les dernières années de la minorité d'Alphonse XI, Manuel eut la régence de Castille, et servit fidè-

lement son prince, dont il illustra le règne par les armes et par les lettres. Le roi l'ayant nommé gouverneur de la partie de Castille, qui touchait à royaume maure de Grenade, Manuel soutint pendant vingt ans avec gloire la guerre contre les Maures, dont il était la terreur. Il mourut en 1347, et l'on croit que la date de 1362, que porte son épitaphe, est une erreur. Il était seigneur d'Escalona, du chef de son père, septième enfant de Ferdinand III. Sa mère était Béatrix de Savoie. Manuel eut cinq enfants; c'est du quatrième que descendent les Manuels comtes de Carrion, dont une branche s'est fixée en France. Sa deuxième fille épousa Henri de Transtamare, et devint reine de Castille. Sa naissance et ses exploits n'empêchèrent pas Manuel de cultiver les lettres. Il avait écrit un grand nombre d'ouvrages, soit en vers soit en prose. Antonio (dans sa *Bibliotheca hispana vetus*) en cite douze, parmi lesquels est un *Seamario de la chronica de Espana* en trois livres, qui allaient jusqu'à la mort de Ferdinand. Antonio n'en avoir vu le manuscrit; mais, de tous les ouvrages de Manuel, le seul a été imprimé: c'est, *El conde de Lucanor*, ouvrage de politique et de morale, qui parut pour la première fois à Séville, 1575, in-4°, par les soins de Gonsalve Argote de Molina, lequel mit en tête la vie de l'auteur. La réimpression de Madrid, 1642, in-4°, est due à Jean Diaz de la Carrera. M. Bouterwek (*Histoire de la littérature espagnole*) regarde cet ouvrage comme le plus beau monument de la littérature espagnole au quatorzième siècle; et non-seulement il en donne une analyse, mais il rapporte encore le texte et la tra-

(1) Le P. Laire avait déjà publié la *Serie dell'edizioni Aldine*, dont l'édition de Florence, Molini, 1803, in-8°, est bien réellement la quatrième, quoiqu'elle portait sur le frontispice *terza edizione* (F. LAIRE.)

pièce de vers du même
A. B—T.
(LOUIS-PIERRE), na-
à Montargis, d'une
e, qui, cependant, lui
ez bonnes études. En-
grégation enseignante
chrétienne, il y resta
pétiteur de collège à Pa-
epteur des enfants d'un
er, qui lui assura une
avait, dans la capitale,
et du produit de quel-
lets distribués sous le
de ces écrits, dont le
t le seul mérite, le fit
ndant trois mois à la
le était l'existence de
ue la révolution arriva:
sa les principes et en-
séquences avec chaleur.
services aux personnes
mises à la tête du mou-
levint membre de l'ad-
de la municipalité pro-
aris, quand Bailly fut
gnité de maire. A peine
ministrateur fut-il ins-
e mit à fouiller dans les
ancienne police, et com-
matériaux qu'il y trou-
qu'il appela la *Police*
voilée, 2 vol. in-8°;
scandale et de méchan-
révolutionnaires allè-
r des calomnies contre
ment du roi et contre la
1791, il fut nommé pro-
commune de Paris, à
lle commençait à braver
constituante, et se prépa-
aux pieds la législative
tion qui devaient suivre.
Manuel ne s'était guère
ier que par ses écrits sé-
on insolent bavardage.
ablée législative, il se ren-

dit coupable des actes les plus crimi-
nels. Ce fut lui qui, de concert avec le
maire Péthion et les administrateurs
de police, provoqua l'insurrection du
20 juin 1792, odieux prélude de
l'attentat du 10 août. Lorsque, dans
la première de ces deux journées,
la populace inondait les apparte-
ments du roi, où elle avait traîné
une pièce d'artillerie, on vit Manuel
se promener sous les fenêtres du
malheureux prince, et rire avec ses
familiers de l'affreuse situation où
lui-même l'avait placé. Après cet
événement, le directoire du départe-
ment, ayant repris momentanément
le dessus, suspendit de leurs
fonctions le procureur de la com-
mune et le maire. Louis XVI ap-
prouva cette suspension; mais l'As-
semblée législative se moqua du dé-
partement, brava l'autorité du roi,
et rendit leurs places aux deux ré-
volutionnaires. Dès-lors il fut aisé
de voir que la royauté était détruite;
les séditieux se montrèrent à décou-
vert, et demandèrent impudemment,
à la barre de l'Assemblée légis-
lative, la déchéance du monarque
(V. PÉTHION). Le 10 août arriva;
et Manuel, alors intimement lié
avec Danton, y eut la plus grande
part (V. DANTON). Le 12 août, il
demanda à l'Assemblée nationale,
qui était alors le plus vil jouet de la
commune formée au 10 août, que le
roi fût transféré au Temple; il l'ob-
tint sans la plus légère opposition; et
ce fut lui qui conduisit la famille
royale dans cette prison funeste. Les
amis même de Manuel l'ont accusé
d'avoir pris part aux événements du
2 septembre. Ce qu'il y a de certain,
c'est que dans la matinée de ce jour
d'effroyable mémoire, il savait ce
qui devait se passer, et que, pour
prévenir de si grands forfaits, il ne

son devoir lui
ment il requit la
niers pour dettes,
pour sauver plu-
sieurs marquants, qui
resser sa sensibilité,
d'autres rapports,
rement sa protection.
reux pour arracher au
de Tourzel, gouver-
nants de France, Beau-
contre lequel une ancienne
pouvait lui laisser un
nt, Mme. de Staël et quel-
se ses amis : 150 mille fr.,
à avaient été comptés pour
e également aux assassins la
e de Lamballe; mais il s'in-
vainement en sa faveur. Il
nné député à la Convention
prétendus électeurs de la ville
ris, et, comme tous les autres
bres de cette députation, sous
voignards de septembre. Ils é-
nt 23, dont trois seulement
èrent de voter la mort du roi;
manuel fut de ce nombre : et certes
ne devait pas s'attendre à cet acte
e modération de sa part. Dès la pre-
nière séance de la Convention, il pro-
posa que son président fût logé aux
Tuileries. Tallien lui répondit que
c'était au cinquième que devaient lo-
ger les représentants du peuple; et la
motion de Manuel fut unanimement
repoussée. Le 7 octobre, il déclara à
Louis XVI que la royauté était abo-
lie; il lui apprit les succès des armées
de la république, et lui dit que tous les
rois perdraient bientôt une autorité
dont ils abusaient. Le 18 octobre, il
fit supprimer la croix de St.-Louis,
qu'il appela une tache sur un habit;
toutes les autres décorations eurent
le même sort : il attaqua ensuite la
religion dans la personne de ses mi-
nistres, s'indigna d'entendre encore

parler d'évêques, et
ser le clergé c'était conspirer
la république. Le ministre de l'in-
rieur, Roland, avait demandé
tre autorisé à mettre en vente le
bâtimen du château de Versailles :
manuel voulait que l'on vendît ce
château. L'autorisation sollicitée
Roland fut accordée; la proposi-
de Manuel fut renvoyée au com-
d'aliénation. Cependant on ne fit
long - temps sans apercevoir
de violence dans sa conduite
novembre, il accusa les assassins
ris d'être complices des assassinats
septembre, parce qu'elle les
soufferts, et appela ces tueurs
Saint-Barthélemy du peuple. Il
à cette occasion, une altercation
Jacobins avec son collègue Thuriot
qui justifia ces massacres, et pro-
dit que, sans cette grande jour-
il n'y aurait eu ni liberté, ni
vention : Thuriot en avait été
plus, que Manuel en avait été
trument. Le 16 novembre, ce-
demanda que les Français qui,
septembre, s'étaient retirés en
neutre, ne fussent pas considé-
comme émigrés. Le 6 décembre,
fit la motion que le roi fût enten-
et il continua depuis de s'expliquer
avec une modération qu'on ne
attribuer à ses fréquentes visites
prison, où la vue et les entretiens
de Louis XVI et de sa famille
produisaient sur lui une très-forte
impression. Cette conduite excita la
rage des députés montagnards, qui
voulurent le faire déclarer fou. On
prétendit que Manuel, craignant la
vasion des Prussiens, avait engagé
Louis XVI à écrire au roi de Prusse
pour le conjurer de s'éloigner
retraite étant le seul moyen de
ver la vie au prisonnier du Temple.
mais l'existence de cette lettre

malesherbes, par Hue qui se seraient trouvés la connaître. Ainsi pour l'honneur de Malesherbes sans aucun engagement après avoir, quel qu'il fût, auparavant, prodigieusement injures et calomnié, il le défendit avec toute l'énergie : il vota pour la détentation hors de Paris. « Citoyen ! dans la séance où Louis XVI fut jugé, je reconnais les auteurs ; je n'y ai juges : car des juges comme la loi ; des jurés ne se contentent pas, ne se contentent jamais la Convention assemblée à un tribunal. » Il déclara lors du recensement ; et le parti de la défection usa de les falsifier en les repoussant vivement : tous les régicides injures ; Choudieu fit déclarer infame ; les tribunaux remplis de braves menacèrent, le couvrent ; personne n'osa le donner sa démission, et dans la question du sursis dans sa ville natale, il fut par ses ennemis à la barre et de bâtons. Il mourut ; mais sa perte fut en vertu de la loi il fut traduit au tribunal. Lorsqu'il fut transféré de la prison à l'épouvantable assassiniers qui s'y précipitèrent autour de lui ; lui montrant les pieds encore teints du sang on y avait égorgés,

lui cria d'une voix forte : « Tiens » malheureux, vois le sang que tu » as fait répandre ! » Il se défendit avec assez de courage, et ne put pas comprendre comment on en était venu à accuser le procureur de la commune du 10 août d'être un contre-révolutionnaire. « Je veux, » dit-il, qu'on grave sur ma tombe » que c'est moi qui ai fait cette jour- » née. » Malgré cette déclaration, il fut condamné à mort, et décapité le 15 novembre 1793. Sa condamnation le jeta dans un abattement absolu, qu'il ne put surmonter ; et il fut une des victimes de la révolution qui montrèrent le moins de fermeté. Manuel, considéré comme orateur, avait assez de facilité, et visait au sarcasme, souvent avec succès : mais sa diction était emphatique, pédantesque, et il ne savait pas modifier son instruction de collège ; la tête remplie des Grecs et des Romains, il les rappelait à tout propos : Brutus, surtout, était son héros de prédilection ; il fit placer le buste de ce romain aux Jacobins en face du fauteuil du président. Manuel publia, en 1786 : *Coup-d'œil philosophique sur le règne de Saint Louis*, in-8°, misérable diatribe où il n'épargne rien pour rendre ce monarque odieux ; — *Lettre d'un officier des gardes-du-corps*, in-8°, — et l'*Année française*, 4 vol. in-8°. C'est une espèce de calendrier philosophique où l'auteur place le nom d'un Français illustre, pour faire parallèle avec les saints du calendrier grégorien. Il fut l'éditeur des *Lettres de Mirabeau à Sophie* (Rufley, marquise de Monier), dont il avait trouvé les copies à la Bastille. La famille de Mirabeau le poursuivit, en 1792, pour cette publication, et le fit décréter d'ajour-

nement personnel. L'ouvrage fut saisi ; mais Manuel était trop puissant alors pour avoir rien à craindre : il insulta le juge - instructeur et se moqua de sa décision. Il est encore auteur de quelques pamphlets politiques ; nous indiquerons les suivants : I. *Les Voyages de l'opinion dans les quatre parties du monde*, 1790 ; l'auteur en promettait trois numéros par mois. II. *Opinion de P. Manuel qui n'aime pas les rois*, 1792, in-8°. III. *Lettres sur la révolution, recueillies par un ami de la constitution*, 1792, in-8°.

B—U.

MANUEL COMNÈNE, empereur grec, quatrième fils de Jean Comnène, fut désigné par ce prince pour lui succéder, au préjudice d'Isaac, son frère aîné. Lorsque Jean mourut, en 1143, Manuel, éloigné de Constantinople, se hâta de revenir dans cette ville, où l'appelaient les vœux des Grecs. Axiqne, un des grands officiers de l'empire, fit arrêter Isaac, et, par ce coup hardi, déconcerta tous les projets contraires à l'élévation de Manuel. Celui-ci fit, bientôt après, son entrée dans la capitale, et fut sacré, du consentement même d'Isaac, qui recouvra sa liberté. A un extérieur plein de grâce et de majesté, Manuel joignait les qualités qui, dans ce haut rang, jettent le plus brillant éclat : sa passion pour la gloire, sa valeur indomptable, son activité, son amour pour le luxe et les plaisirs, semblaient annoncer un règne glorieux, et des entreprises qui releveraient le courage et la réputation des Grecs. A peine Manuel était-il sur le trône, qu'il partit pour la Bithynie, où il combattit avec succès plusieurs armées turques. En 1144, il épousa Gertrude, belle-sœur de Conrad, empereur d'Alle-

magne : elle prit le nom d'Irène la pourpre par ses vertus. Elle ne put fixer l'inconstance d'un voluptueux, qui donnait à la jeunesse et déréglée l'exemple du vice et de l'adultère. Ces vices et l'énormité des impôts que levait pour satisfaire d'absolues prodigalités, et bientôt après l'avarice, commençaient à exciter les murmures des Grecs, lorsque l'attention et toute l'activité furent occupées par un événement qui mettait l'empire dans une situation pareille à celle où il se trouva sous Alexis Comnène. Manuel y choisit un rôle peu habituel, et se jeta dans les détours de la politique qui fut plus d'une fois de perfidie. En 1147, les croisés de la deuxième croisade arrivèrent dans la Thrace sous les ordres de Conrad, et y furent toujours traités en ennemis. Les troupes de Manuel, malgré de flatteuses promesses, et que démentaient de secrets. Il facilita ce passage du Bosphore aux croisés, et cette première division des troupes, et bientôt il lui fallut reconquérir Constantinople, le roi de France, Louis-le-Jeune, à la tête d'une saine armée. Effrayé des conséquences d'une pareille visite, Manuel se montra digne au roi, les honneurs, les promesses : Louis parut leur sincérité ; au moins il donna l'avis que lui ouvrit son conseil, et s'emparer de Constantinople. Un traité d'alliance fut signé entre les deux souverains, et Louis jura sa pieuse entreprise. Déjà trompé par les guides de Manuel, cerné par les Turcs, que l'empereur grec avait fait avertir secrètement, il avait perdu presque toutes

es succès, des revers
aces, parvint à Jérusa-
lém après repassa en
Konrad. Mais Manuel
l'ennemi dangereux :
sicile, allié des prin-
cipes de la conduite
Manuel, ravagea les cô-
tes, pénétra dans la
pilla Thèbes et Corin-
the de butin, retourna
Manuel aussitôt ras-
semblée et une flotte nom-
mée pour attaquer Corfou, dé-
truisit les troupes de Roger : il
vint, et se disposait à
le faire, lorsque les tem-
pêtes des Serviens, le for-
mèrent ce projet. Il châ-
ma les rebelles. L'année
1160, il marcha de nou-
veau, défit en combat
et prisonnier leur chef,
et la taille gigantesque
froi. Plusieurs exploits
généralèrent la valeur de
ils n'empêchèrent pas
et ses vaisseaux le bran-
lèrent les murs de Cons-
tantinople l'empereur eut à
Hongrois, qu'avaient
menées d'Andronic Com-
nène germain de Manuel,
d'une audace égale à
la, et dont les vices ne
pas de frein. Manuel,
sur ses trahisons et sur
fit mettre aux fers.
c). En 1159, il se ren-
dit, pour réprimer les
armes. Veuf de l'impéra-
trix épousa dans Antioche
le prince croisé, qui
te ville; et il signa un
traité avec lui. De retour
à Constantinople, il y reçut Azeddin,
divisé d'avec les prin-

ces de sa famille, et opprimé par
eux. Manuel, qui d'abord avait for-
menté ces divisions, consola Azed-
dyn, et le combla de richesses : le
prince turc en profita pour relever
son parti, et attaquer les provinces
de l'Empire. Manuel se mit à la tête
de ses troupes, et courut punir ce
perfide ennemi, qui eut recours à de
nouvelles ruses et à de honteuses
prières. Pendant ce temps, les Hong-
rois avaient repris les armes, et
battaient les généraux romains. Ma-
nuel arrive et ramène la victoire ; il
écrase également les Serviens, que
l'exemple des Hongrois avait entraî-
nés dans une nouvelle révolte. En
1168, l'empereur, que le nombre de
ses ennemis, des trahisons et des
conspirations multipliées, n'intimi-
dait jamais, entreprit de réunir l'É-
gypte à son empire, et se ligua avec
Amauri, roi de Jérusalem, pour as-
surer le succès de cette expédition.
Les commencements en furent heu-
reux ; mais les lenteurs et la perfidie
d'Amauri, firent échouer cette entre-
prise, qui finit par une soumission ap-
parente des Sarrasins, une paix peu
avantageuse, et la perte de presque
toute la flotte romaine. La naissance
d'un fils nommé Alexis consola Ma-
nuel ; et l'empire paraît avoir joui de
quelque repos jusqu'en 1175, où il es-
suya le plus affreux désastre. Le réta-
blissement des fortifications de Dory-
lée, ville de l'Asie mineure, amena
une rupture avec Azeddin, sultan des
Turcs. Manuel fit d'immenses prépa-
ratifs, et refusa la paix que lui of-
fraient ses ennemis effrayés. Abusé
par ses forces et par une aveugle con-
fiance, méprisant les avis de ses prin-
cipaux officiers et les précautions que
commandait la prudence, il s'enga-
gea, près de Myriocephales, dans
d'affreux défilés dont les Turcs occu-

paient toutes les issues, et où bientôt commença le plus horrible carnage. Les Romains cernés, séparés les uns des autres, sans pouvoir avancer ni reculer, confondus pêle-mêle avec leurs ennemis, nageant dans le sang, écrasés sous les cadavres, maudissaient leur empereur, autour duquel cependant quelques pelotons cherchaient à se rallier : ils combattirent et moururent jusqu'à ce que la nuit vint suspendre cette scène d'horreur. Les aventures de Manuel dans cette affreuse journée, tiennent du prodige : couvert de blessures, pris et dégagé plusieurs fois, il s'attendait à périr au point du jour, avec le peu qui restait de Romains, lorsqu'Azeldyn, las de carnage, épouvanté, pour ainsi dire, de l'étendue et de l'horreur de ce succès, envoya consoler Manuel, et lui offrir la paix, qui fut signée sur-le-champ. Elle fut bientôt rompue par les deux partis ; et Manuel ayant réuni quelques troupes, près des bords du Méandre, défist complètement Azeldyn, qui ravageait toute l'Asie mineure. Enfin, en 1180, une maladie dangereuse vint terminer ce règne orageux et rempli de grands événements, mais qui dut hâter l'épuisement des forces de l'empire. La bravoure et l'activité de Manuel l'ont mis au rang des grands guerriers : mais ses mœurs dissolues, sa politique tortueuse, ses tristes et puériles hérésies en fait de religion, sa présomption et son entêtement dans ces matières délicates, enfin, ses exactions et son imprévoyance dans ses expéditions comme dans ses traités, ne permettent pas de le ranger au nombre des grands princes. Son fils Alexis II, lui succéda. On a des médailles de Manuel, en or, et en bronze, d'un travail qui prouve la décadence de l'art. L—s—x.

MANUEL MAMIGONIAN prince ou dynaste du pays rou, et connétable d'Arménie, fils de Vasag, qui avait eu des mêmes dignités. Assez jeune, vers l'an 370, il fut captif en Perse, par les troupes du roi Schahpour II, qui avait en Arménie, après qu'il se l'était fait maître de la personne du roi Artaban II. Peu avant cette époque, les princes de l'Arménie s'élevèrent contre ce monarque, et furent tirés en Perse par de fausses promesses d'amitié, y avait été prisonnier avec son connétable. Celui-ci périt bientôt victime de sa fidélité pour son roi ; et Artaban gouverna long-temps dans la province de l'Oubli en Susiane, où il se libéra de sa captivité par une mort volontaire. Manuel, son frère et d'autres Arméniens que Schahpour II avait forcés d'abandonner leur patrie, furent contraints de quitter les armes pour son service. Manuel envoya du côté de l'Orient pour soutenir une guerre contre les rois d'Arménie, qui régnaient à Balkh, sur les bords montagneuses qui séparent la Scythie de l'Inde. Dans une de ces expéditions, les Persans furent mis dans une déroute complète ; les Bactriens firent un grand carnage : Manuel, seul commandé par Manuel, se voyant posé d'Arméniens, ne fut point vaincu ; contraint de reculer, il se fit la retraite des débris de son armée persane, et, si Schahpour n'avait pas toute son armée dans cette heureuse campagne, il en fût devenu la valeur de Manuel reconnaître les services du Mamigonian, le roi lui permit de retourner dans sa patrie, quoiqu'il se trouvât son éloignement avait été le

les révolutions. Mouschegh, Manuel et dynaste de Daron, rétabli sur le trône Bab, ace, et chassé les Persans frontières de son pays, périt so, victime de la cruauté ad, qui possédait la dignité depuis la mort de Bab. Mais à peine rentré en Arménie, un prince de sa famille, qui avait été investi de la régence de Daron après la mort de Mouschegh, vint lui remettre l'héritage de ses aïeux : Manuel ne fut pas longtemps sans faire savoir au roi de Perse, qu'il n'était revenu que pour la mort de son frère. Il fut de lui donner satisfaction en punissant les assassins de son père. Manuel recourut à la guerre, et leva des troupes pour battre Varatzad : leurs armées se rencontrèrent en présence dans le pays de Garin. Varatzad y fut obligé de fuir dans l'empire ; un grand nombre de soldats périrent sur le champ de bataille. Varatzad, dynaste des Saharhonts, fut de la fin malheureuse de son règne. Manuel, qui le fit massacrer le fils, et enlever le père. Après la fuite de Varatzad, Manuel manda auprès de lui les princes, pour placer sur le trône un nouveau roi ; il appela Zarmandokht, veuve de Varatzad, et ses deux fils Arsace et Arsace, encore fort jeunes. Manuel reconnut en l'an 382 ; et le titre de connétable, il donna la régence générale des affaires du royaume, et la tutelle des princes. Manuel et la reine Zarmandokht demandèrent du secours au roi de Perse, qui envoya une armée, avec un corps

de douze mille cavaliers, pour protéger Arsace et Valarsace contre leurs ennemis. La paix fut alors rétablie dans l'Arménie ; mais elle fut de courte durée. Un prince arménien, nommé Meroujan, issu de la race des Ardzrouniens, et qui depuis long-temps avait renoncé à la religion chrétienne, inspira du doute au roi de Perse sur la sincérité des dispositions de Manuel : une brouillerie éclata bientôt. Manuel se hâta de se mettre en défense ; il attaqua Souren, qu'il vainquit et fit prisonnier : Meroujan, qui était dans l'armée persane, prit aussitôt la fuite pour aller annoncer au roi la révolte de Manuel ; une nouvelle armée forte de quarante huit mille hommes s'avança sous les ordres de Koumand-Schahpour. Manuel vint à sa rencontre avec vingt mille combattants ; Varaz, qui avait cherché à pénétrer en Arménie sur un autre point, avec un corps de dix-huit mille hommes, fut défait par Manuel, qui n'en avait que dix. Plus tard, un autre général persan éprouva le même sort ; enfin l'apostat Meroujan sollicita et obtint le commandement d'une nouvelle armée, promettant d'amener Manuel prisonnier, ou d'apporter sa tête aux pieds du roi. Il s'avança bientôt jusqu'au centre du royaume, où il rencontra Manuel dans les plaines de Pakravant, vers les rives de l'Euphrate ; la bataille fut opiniâtre : Meroujan y fit des prodiges de valeur ; mais enfin il succomba, son armée fut mise dans une déroute complète, et les Persans se hâtèrent d'abandonner tout le pays qu'ils occupaient encore en Arménie. Manuel ne survécut pas long-temps à cette grande victoire ; attaqué d'une maladie violente, il périt regretté de toute l'Arménie, qu'il venait de déli-

vrer : peu avant sa mort, il avait fait épouser au roi Arsace, sa fille Vastandokht; et son fils Ardaschir lui succéda dans la principauté de Daron.

S. M—N.

MANUEL PALÉOLOGUE, empereur de Constantinople, second fils de Jean Paléologue 1^{er}, fut associé à l'empire, en 1373, lorsque son père eut été forcé par Amurat, sulthan des Turcs, de faire brûler les yeux de son propre fils Andronic, frère aîné de Manuel, pour le punir d'avoir conspiré de concert avec le fils d'Amurat, contre ce sulthan, et contre Jean Paléologue. A cette époque, l'empire grec touchait à sa fin; et ses souverains, tremblants dans Constantinople, recevaient les ordres absolus que leur dictaient les sulthans dont ils semblaient devenus les timides vassaux. Manuel, ayant voulu secouer ce joug humiliant, à Thessalonique où il commandait, se vit abandonné des habitants de cette ville, et de son père lui-même, et fut réduit à se livrer entre les mains d'Amurat, qui le traita humainement, et le renvoya après une forte réprimande. En 1378, Jean Paléologue étant allé mendier des secours en Europe, fut retenu par les Vénitiens, envers qui il avait contracté une dette considérable. Manuel parvint à trouver la somme nécessaire, et courut délivrer son père. En 1387, il fut attaqué avec lui, par Andronic, son frère, qui n'avait perdu qu'un œil, et qui réussit, à force d'audace, à se former un parti dans Constantinople, et à faire enfermer Jean et Manuel. Au bout de deux ans, ils s'échappèrent; et Andronic, effrayé des suites de leur évasion, se vit contraint de leur rendre le trône. Bajazet, successeur d'Amurat, obligea Manuel de rester en

otage près de lui; et lorsque Jean Paléologue mourut, en 1390, le jeune prince s'échappa furtivement pour se rendre à Constantinople, et s'empara d'un sceptre à demi-brisé. Bajazet, furieux de cette évasion, envoya trois armées ravager la Grèce et bloquer Constantinople. Manuel, hors d'état de se défendre, fit solliciter, en Europe, les princes chrétiens de le secourir: ils armèrent effectivement en sa faveur; mais Bajazet les défit près de Nicopolis, et revint presser Manuel de lui ouvrir les portes de sa capitale. Il le contraignit, par des intelligences secrètes, de s'associer Jean, son neveu, fils d'Andronic, qui conservait quelques partisans dans Constantinople. A cette condition, Bajazet consentait à lever le blocus qu'il avait formé; et Manuel se vit forcé d'y accéder, pour ne pas accroître les malheurs et le mécontentement de ses sujets. Il profita de ce moment de relâche pour parcourir l'Europe, afin d'engager les princes à s'armer en sa faveur. Il reçut des honneurs et des refus; mais la fortune lui suscitait un vengeur; et, de retour à Constantinople, il apprit que le fier Bajazet était, à son tour, menacé par un ennemi redoutable. Du fond de l'Asie, Tamerlan, appelé par les princes turcs que Bajazet avait détrônés, maître de l'Égypte et du centre de l'Asie, vint attaquer Bajazet en Syrie, le battit complètement à Ancyre en Phrygie, et le fit prisonnier: il le mit aux fers, où le malheureux prince se tua de désespoir, quelque temps après. Manuel, qui s'était fait proclamer seul empereur, en éloignant son neveu, recouvrera une partie des places que les Turcs lui avaient enlevées: bientôt Moïse, ou Mousa, un des fils de Bajazet, vint les attaquer, et s'en empara. Musul

ainé, s'allia avec Manuel, et les Grecs à rentrer dans leurs foyers; mais Moïse ayant fait un traité avec le Musulman, envahit de nouveau les provinces grecques, et s'empara de Constantinople. Manuel, le seul autre frère de Moïse, accourut à son tour, au secours de son frère. Battu d'abord dans deux batailles, il suscita, de concert avec son frère, des ennemis à l'empereur, jusqu'à le pousser à la mort tragique. Manuel fit alors alliance avec le sultan Mahomet, qui garda le territoire conquis par Moïse. Manuel, le jeune frère de Mahomet, élevé contre lui, fut battu, et mourut dans Constantinople, où il avait promis de le tenir en prison. Le sultan Mahomet vivrait. A la mort de ce sultan, son fils Amurat II monta sur le trône. Manuel, incertain de sa position, lui donna pour rival un compétiteur, ce même Amurat, son prisonnier, et oncle de son frère; mais Mustapha ayant remis aux Grecs les provinces conquises qu'il fit, Manuel fut aux ennemis au lieu d'un: il ne put utilement une alliance avec Amurat, qui, bientôt après, définitivement le fit prisonnier, et vint assiéger Constantinople. Les Grecs se défendirent pour la première fois avec un canon dont un Génois avait introduit l'usage aux Turcs. Dans cette circonstance, Manuel eut pour compétiteur un frère d'Amurat, et fut à disputer le sceptre à son frère. Cette diversion contraignit Amurat de lever le siège; et quelque temps après, Manuel, âgé de 77 ans, termina une vie et un règne agités, et dont quelques-uns ne purent honorer les dépouilles. Il laissa, de sa femme

Irène, Jean Paléologue qui lui succéda, Constantin Dracoses, dernier empereur de Constantinople, quatre autres fils et une fille. L—s—z.

MANZO. V. MANSO.

MANZOLLI ou MANZOLI (PIERRE-ANGE), poète latin, prit, par singularité ou pour se dérober aux recherches de l'inquisition, le nom de *Palingène*, sous lequel il est plus généralement connu; il n'avait eu, pour obtenir cette dénomination, qu'à faire l'anagramme de ses noms (Pier Angelo Manzoli : *Marcello Palingenio*). Il naquit à Stellata, bourgade des environs de Ferrare, au confluent du Pô et du Panaro, vers le commencement de ce seizième siècle qui fut si brillant pour l'Italie. La première édition avec date du poème très-curieux de Manzoli (*Zodiacus vitæ*), est de 1537. Cette édition, donnée à Bâle, n'était que la réimpression d'une édition publiée en Italie, où elle fut étouffée en naissant par les soins de l'inquisition. Si l'on ignore l'époque de la naissance de ce poète, on ne connaît pas plus sa profession, ni les détails de sa vie, ni l'année de sa mort. Scévole de Sainte-Marthe, qui traduisit en vers français quelques fragments du *Zodiaque*, assure que Manzoli était médecin du duc de Ferrare (Hercule II d'Este) : Bayle ne lui dispute pas ce titre; mais il remarque avec raison que Bartholin ne l'a pas compris dans son catalogue des médecins poètes. Il est vrai de dire, au surplus, que quelques tirades du *Zodiaque*, dirigées contre les médecins, n'annoncent guères que l'auteur eût exercé la médecine. L'*Index*, où il fut inscrit à la tête des hérétiques de la première classe, ne parle pas non plus de sa profession. Le docteur Emanuel König, d'après Michel

Meyer, et l'un des rédacteurs du Journal des savants (novembre 1703), prétendent que Manzolli fut ecclésiastique. Seckendorff, qui cite les annales de Scultet, dit, dans son histoire du Luthéranisme, que l'auteur du Zodiaque était un de ces savants luthériens que Renée de France, duchesse de Ferrare, avait fixés auprès d'elle par sa protection et ses bienfaits. Toutefois, dans son poème, rien ne laisse soupçonner qu'il fût luthérien. Quant à l'état ecclésiastique dans lequel on assure qu'il était engagé, ce que d'autres auteurs contestent, il est difficile de fixer son opinion, puisque ses sorties contre les prêtres et les moines ne sont ni plus vives ni plus étonnantes que celles de Spagnuoli (le Mantouan), et de Rabelais, ecclésiastiques aussi, qui attaquèrent si vertement les désordres de leurs confrères. Suivant König, le poète de Stellata fut un savant alchimiste; d'autres l'ont cité comme magicien. Tout ce qu'il y a maintenant de plus positif sur Manzolli, c'est que sa profession est aussi douteuse que les détails sur sa vie sont inconnus. On est allé même jusqu'à lui contester son poème, et à l'attribuer à ce Marsile Ficin, qui a défiguré, dans ses traductions latines, plusieurs des grands hommes de l'antiquité grecque. Bayle, et plusieurs autres auteurs après lui, ont pris ce nom de *Palingène* (qui en grec signifie ressuscité), et la qualité de *Stellatus* (mot qui doit pourtant être traduit par ces expressions, *né à Stellata*), pour des allusions au titre de son poème du Zodiaque, divisé en 12 livres comme le Zodiaque astronomique l'est en douze signes. Toujours désigné sous la dénomination anagrammatique de Marcel Palingène, l'auteur du Zodiaque n'a

été connu sous son véritable nom qu'en 1725, époque à laquelle Faciolati le révéla dans une lettre à Heumann, datée de Padoue. Suivant le Giral di, Palingène n'ayant été reconnu qu'après sa mort pour l'auteur du poème en question, fut exécuté et brûlé pour crime d'impiété. C'est ce que confirment Gui Patin et Malchior Adam. Les auteurs du dictionnaire de Moréri ont assuré que cette exécution n'eut pas lieu, parce que la duchesse de Ferrare eut assez de pouvoir pour l'empêcher. König d'après Meyer, prétend que la vraie cause de la persécution posthume contre Manzolli, provient d'un livre sur la pierre philosophale, écrit en caractères inconnus, que ce poète avait composé et confié à son neveu, et qui, tombé en des mains ignorantes, fut dénoncé à l'inquisition, laquelle crut y voir une œuvre magique. Quoi qu'il en soit, il est plus vraisemblable que le zèle de inquisiteurs fut excité par quelque tirade philosophiques très-hardies qui se trouvent dans le poème du Zodiaque, entre autres par le passage connu du 5^e. livre, intitulé le *Lion* :

*Sed tua precipui non intret limina qui-quom
Frater, vel monachus, vel quavis le-gis sacerdos, &c*

Et cet autre du 6^e. livre, qui a pour titre la *Vierge* :

*Ut meritò possit mundus spolanca latronum
Dicier, etc.*

Voici le titre du seul ouvrage de Manzolli, qui soit parvenu jusqu'à nous : *Marcelli Palingenii, Stellati. Zodiacus vitæ; hoc est, de Hominis vitâ, studio, ac moribus optimi instituendis, libri xii*, Bâle, 1537, in-8^o, d'après une édition publiée à Venise, chez Bernardin Vitale, in-8^o, sans date, mais qui n'est pas anté-

à 1534, première année du règne d'Hercule II, duc de Brabant, à qui elle est dédiée. La première édition est celle de Rotterdam, 1722, in-8°. Il résulte d'un passage de Melchior Adam, que l'empereur Maximilien Ier avait donné à l'archevêque de Cologne, Jean Wirsungus, en 1534, un exemplaire de ce poème, avec un savant commentaire. Il faut qu'elle ait été anéantie, car les exemplaires en sont infiniment rares; elle n'est dans aucun ouvrage bibliographique. La hardiesse et les tirades contre l'église romaine ne furent pas les seules causes du succès du poème : il renferme de beaux passages, des allégories ingénieuses, et des réflexions morales bien exprimées.

Aussi Bayle, Baillet, La Monnoye, et divers autres critiques, ont fait des éloges à ce poème, dont il faisait son livre favori, et dont plusieurs poètes français ont mis en différents fragments, tels que le poème de Sainte-Marthe, dans ses dernières œuvres, en 1569, M. de La Harpe, dans son édition de l'Épique, le 16 août 1781, Boufflers dans son édition de l'an XI, in-8°, etc. Ollivier Magny, et Jean Avril, poètes obscurs du seizième siècle, ont entrepris, en vers, chacun une traduction complète du Zodiaque, le premier n'a point paru. On en a une imitation libre, également en vers, du conseiller Rivière, Paris, en 1619, in-8°. La seule édition qui soit aujourd'hui connue, malgré son extrême faiblesse, est celle que donna en prose avec des notes, J.-B.-C. La Monnerie, qui l'a commencée en Hollande, et qui l'a terminée en France, elle parut à la Haye en 1731, en 2 vol. in-8°, et fut réimprimée en 1733, le même format, probablement à la Haye, mais sous le titre de

Londres chez Le Prévost. La préface de cette traduction est de Jean Rousseau, connu par plusieurs collections diplomatiques, et qui se chargea de diriger la première édition. On a aussi attribué à Manzolli, toujours sous le nom de Palingène, un traité latin intitulé : *De Corallorum tinctura*; nous doutons fort que cette production puisse lui être imputée, quoi qu'en dise Pott dans ses dissertations chimiques, traduites par Demachy.

D—N—S.

MAPES (WALTER), poète anglais, fut chapelain de Henri II et du prince Jean, à la fin du douzième siècle, chanoine de Salisbury, et archidiacon d'Oxford. Il jouissait, dans son temps, d'une certaine réputation comme poète; et son esprit facétieux l'avait mis en grande faveur auprès du prince Jean. On rapporte qu'entendant un jour un bâtarde de Henri II, jurer par la royauté de son père, il lui dit de se souvenir aussi de l'honneur de sa mère; mot qui indiquait toutefois plus d'indépendance de caractère que d'esprit. On cite de lui : I. *Compendium topographiae*. II. *Epitome Cambriae*. III. *Description Norfolkiae*. IV. Des Poésies latines dans le genre satirique et badin, mais dont il ne reste que des fragments. On l'a quelquefois confondu avec Goliard, autre poète contemporain, et d'un esprit aussi caustique : Warton, qui en fait deux personnages différents, croit que c'est Mapes qui a traduit du latin en français le roman populaire du *Saint Graal*.

L.

MAPHÆUS. Voy. MAFFEI et MAFFEO.

MAPLETOFT (JEAN), savant anglais, né à Margaret-Inge, en 1631, fut successivement médecin, et ministre du culte protestant. Il

exerça la médecine à Londres, et accompagna, en 1670, le lord Essex, dans son ambassade en Danemark, et en 1676, l'ambassadeur Montague et lady Northumberland en France. Il avait été nommé, en 1675, professeur de médecine au collège de Gresham; mais malgré ses succès, il abandonna cette carrière vers l'année 1680, entra dans les ordres sacrés, occupa quelques bénéfices dans l'Eglise, devint président du collège de Sion, et mourut en 1721, âgé de quatre-vingt-ouze ans. Le docteur Mapletost joignait aux talents de son état la connaissance de plusieurs langues anciennes et modernes. L'élégance avec laquelle il écrivait en latin, engagea son ami Sydenham à lui confier la traduction en cette langue, de ses *Observations médicales*. On a, en outre, de lui un livre intitulé : *Principes et Devoirs de la Religion chrétienne*, 1710, in-8°. et deux leçons latines prononcées à son collège, en 1675, sur l'origine de l'art de la médecine, et sur l'histoire de son invention, leçons insérées dans l'appendix des *Vies des professeurs du collège de Gresham*, par Ward. I.

MAPP (MARC), en latin *Mappus*, botaniste, naquit à Strasbourg, en 1632, et exerça la médecine dans cette ville, où il mourut en 1701. On a de lui : I. *De flatibus*, in-4°. , ibid., 1675. II. *Historia medica de acephalis*, in-4°. , ibid., 1687. III. *Dissertationes medicæ tres de receptis hodie in Europâ, potius calidi generibus, theæ, cafè, chocolata*; imprimées séparément à Strasbourg, en 1691-93 et 95, in-4°. , et réunies sous ce titre général, en 1695, ibid. Ces trois ouvrages renferment des détails d'érudition très-étendus, beaucoup de faits curieux et de vues inté-

ressantes, qui annoncent un observateur fort éclairé. IV. *Catalogus horti Argentinenensis*, Strasbourg, 1691, petit volu. 18 de 150 pages, contenant une ple liste alphabétique de plus de quinze cents plantes, cultivées dans le jardin botanique de cette ville, avec les noms ou les phrases de G. Bauhin ou de P. Heren, en fin, V. *Historia plantarum sativæ*, etc., in-4°. , Strasbourg et Amsterdam, 1742, ouvrage posthume, de 335 pages, publié par J. C. Ehrmann. Les d'Alsace, au nombre d'environ sept cents, y sont encore rangés par ordre alphabétique; mais l'auteur y a joint une assez bonne synonymie, les noms allemands, quelques noms français, les figures des auteurs, l'indication des vertus et des usages des plantes. On y trouve très-peu de plantes nouvelles; et les sept autres qui accompagnent l'ouvrage sont d'une exécution médiocre. Ce livre pouvait servir comme d'ouvrage pour les gens instruits, ou à lieu de s'étonner qu'un homme aussi éclairé que Mapp, au lieu de profiter d'une des méthodes de botanistes de la fin du dix-huitième siècle, se soit contenté de faire un recueil moins utile pour la science et moins commode pour l'étude que les travaux des botanistes du dix-huitième siècle. I.

MAQRIZI, V. MAKRIZI.

MARACCI. V. MARRACCI.

MARAI (EBN-IOUSSOUF-DESSI), est auteur d'une *histoire des Califes et des Sultans qui ont régné en Égypte*. Reiske a fait une traduction allemande de cet ouvrage dans le *Magasin pour l'histoire moderne et la géographie*.

, p. 367-454; mais il outre la préface et le 1^{er} fin de l'ouvrage, et la 1^{re}, depuis l'an 1029 jusqu'à 1619-1625), que a faite. D'après une note e à la fin de l'ouvrage, Marai fut tué en 1619. était du parti du sultan léposé, il est probable Il étant parvenu au trô- tre à mort (V. Koehler, *ert. bibl. orient.* d'Eich- , p. 275, et les *Supplé-* chultens, p. 746). Z. (Des). V. DESMARETS, EGNIER.

DI (JACQUES-PHILIPPE), ronique, naquit le 21 à Perinaldo, petite ville le Nice, qui a produit ommes de mérite. Après né ses études ordinaires oup de distinction, il aux mathématiques, et ogres très-remarquables. assini, son oncle, établi depuis plusieurs années, n 1687, pour cultiver lui- alents héréditaires dans . Arrivé à Paris, Maraldi l'astronomie, et forma rojet de donner un nou- gue des étoiles fixes; tra- tant, dit Fontenelle, et ièce fondamentale de tout l'astronomie. Son ass- vail altéra sa sante; mais e résoudre à prendre le il avait besoin, et il pré- souffrante à l'inactivité blait encore moins sup- communiquait facilement de ses observations; et il sieurs fois, de son ou- ronomes lui demandaient.

Reçu membre de l'académie des sciences, il fut occupé, en 1700, à la prolongation de la méridienne, et à la levée des grands triangles, jusqu'à l'extrémité des Basses-Alpes; et il profita de cette circonstance pour faire le voyage de Rome, où il fut employé au perfectionnement du calendrier. En 1718, il alla, avec trois académiciens, terminer la grande méridienne du côté du nord. A ces voyages près, dit encore Fontenelle, il passa sa vie renfermé dans l'Observatoire, ou plutôt dans le ciel d'où ses regards et ses recherches ne sortaient point. Il se délassait cependant quelquefois de ses travaux astronomiques, par des observations sur des insectes ou des pétrifications, ou par la culture des plantes. Maraldi se disposait à mettre la dernière main à son *Catalogue des fixes*, lorsqu'il tomba malade. La diète, seul remède qu'il employât contre ses douleurs d'estomac, ne lui réussit point; et il mourut le 1^{er} décembre 1729, âgé de 64 ans. Son caractère était sérieux, simple et droit: il eut toujours une vive reconnaissance des bontés de son oncle; et Cassini le regardait comme son second fils. Outre le *Catalogue* dont on a parlé, resté manuscrit, et devenu inutile par la publication de l'Atlas celeste de M. Bode, célèbre astronome à Berlin, ou a de Maraldi un très-grand nombre d'observa- tions astronomiques ou physiques dans le *Recueil* de l'académie des sciences. Ses *Remarques sur les abeilles*, imprimées dans le volume de 1712, quoique curieuses, ont été effacées par celles de Réaumur, sur les mêmes insectes (V. RÉAUMUR). Fontenelle a fait un *Éloge* intéressant de Maraldi; on en a tiré la plupart des traits qui composent

cet article. — Son neveu, Jean-Dominique MARALDI, né à Perinaldo en 1709, nommé adjoint-astronome en 1731, associé à l'académie des sciences en 1733, pensionnaire en 1758, vétéran en 1772, mort le 14 novembre 1788, continua les observations météorologiques à l'Observatoire, depuis l'époque de la mort de son oncle. Indépendamment d'un grand nombre d'observations astronomiques insérées dans le Recueil de l'académie, on y trouve de lui (ann. 1733) un *Mémoire sur le mouvement apparent de l'étoile polaire vers les pôles du monde*, et d'autres morceaux intéressants, principalement *sur les satellites de Jupiter*. Il eut la plus grande part à la confection de la carte *des triangles* qui ont servi de base à la grande carte de France, connue sous le nom de Cassini. Cette carte des triangles, gravée par Dheulland, parut en 1744. C'est encore à lui qu'on doit l'impression du *Cœlum australe* de La Caille, son intime ami. Sa santé l'ayant obligé de retourner, en 1770, dans sa ville natale, il y continua, pendant quinze ans, avec la plus grande assiduité, les observations des éclipses de satellites qu'il faisait à Paris, depuis 1730. Son *Éloge*, lu à l'Institut, le 4 janvier 1810, par M. Cassini, son élève, a été inséré dans le *Magasin encyclop.* de la même année, t. 268 - 282. — Jacques-Philippe MARALDI, astronome, de la même famille, né en 1746, observait à Perinaldo; et il amena, en 1797, à Paris, Jacques-François MARALDI IV, l'aîné de ses quatre fils, pour travailler avec Lalande; mais ce jeune homme mourut peu de temps après. W—s.

MARAN, DOM PRUDENT, halle théologien de la congrégation

de Saint-Maur, naquit à Sezann dans la Brie, en 1683; il fit ses humanités à Paris, avec beaucoup de distinction, et, malgré les conseils de ses protecteurs, prit l'habit de Saint-Benoît, en 1703, dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux. Il alla ensuite continuer ses études à l'abbaye de Saint-Denis, et à Saint-Germain des-Prés, où il fit de rapides progrès dans les langues orientales. Ses supérieurs le chargèrent de publier l'édition des œuvres de saint Cyrille mise en ordre par le P. Toutée; et il la fit précéder de l'éloge de son savant confrère (V. SAINT CYRILLE). Il s'appliqua particulièrement à l'étude des Saintes-Écritures et des Pères, et acquit bientôt la réputation d'un des hommes les plus instruits dans l'histoire des antiquités sacrées. Soupçonné d'empêcher les bénédictins d'accepter la bulle *Unigenitus*, il fut exilé en 1734, à Orbais; il fut transféré dès l'année suivante à Saint-Martin de Pontoise, et il obtint enfin en 1737 la permission de venir habiter la maison des Blancs-Manteaux. Il y passa les vingt-cinq dernières années de sa vie, partageant son temps entre l'étude et la prière. Il mourut à Paris, d'une hydropisie le 2 avril 1762. On a de lui : I. *Dissertation sur les Semi-Ariens*, dans laquelle il défend la nouvelle édition de saint Cyrille de Jérusalem contre les auteurs des *Mémoires de Trévoux*, Paris, 1722, in-12. Le but de dom Maran, est de prouver que les Semi-Ariens n'avaient pas d'autre sentiment que celui de l'Église sur la divinité de Jésus-Christ, et que leur refus d'admettre le terme de *consubstanciel*, est une faiblesse excusable. II. *Divinitas Domini nostri Jesu-Christi manifesta in Scriptura et traditione*, ibid., 1746, in-fol.

s-estimé. L'auteur y ré-
 beaucoup de force les ar-
 Sociniens ; le style en
 correct. III. *La Divinité*
Seigneur Jésus-Christ,
tre les hérétiques et les
 d., 1751, 3 vol. in-12.
 e volume est entièrement
 les deux premiers, il re-
 ieurs raisonnements qu'il
 employés dans le traité
 V. *La Doctrine de l'E-*
les Pères, sur les gué-
culeuses, ibid., 1754,
 réfute particulièrement
 ades, dont la thèse, sou-
 borbonne, faisait alors
 e bruit (V. de PRADES).
ndeurs de Jésus-Christ
e de sa divinité, contre
 edouin et Berruyer ; en
 ris), 1756, in-12. Cet
 : traduit en italien, et
 Rome en 1757, avec
 n des théologiens les
 nés. D. Maran a encore
 l'édition des *Oeuvres* de
 n, interrompue par la
 rze ; il y ajouta une pré-
 te, la vie du saint doc-
 igea les notes (V. *Saint*
 continua aussi l'édition
 s de saint Basile, com-
 D. Garnier, en publia
 volume qui contient les
 at il refit la traduction
 y ajouta une bonne pré-
 doit enfin une édition
 : des *Oeuvres* de saint
 fit suivre des écrits de
 henagore, et des autres
 logistes de la religion
 Paris, 1742, in-fol.)
 une *Édition* de saint
 Nazianze, dont les ma-
 vaient été remis par D.
 ce mot) ; mais il n'eut

pas le loisir de terminer ce travail (1).
 On peut consulter, pour plus de dé-
 tails, la *Bibliothèque* de D. Lecerf, et
 l'*Histoire littéraire de la Congré-*
gation de Saint-Maur, par D.
 Tassin. W—s.

MARANA (JEAN-PAUL), histo-
 rien, né à Gènes vers 1642, d'une
 famille patricienne, avait fait d'ex-
 cellentes études, et était destiné à
 remplir, d'une manière brillante,
 les premiers emplois de la républi-
 que. Accusé, en 1670, de n'avoir
 pas révélé la conjuration ourdie par
 le comte della Torre, pour livrer
 Savone au duc de Savoie, il fut en-
 fermé dans la tour de Gènes, et y
 resta prisonnier pendant quatre an-
 nées. Ses amis l'engagèrent à écrire
 l'histoire de cette conjuration ; et il
 fit un voyage en Espagne pour re-
 cueillir les documents officiels dont
 il avait besoin. De retour à Gènes,
 il s'occupa de la rédaction de cet
 ouvrage ; mais à peine l'avait-il ter-
 miné, qu'il fut arrêté de nouveau, et
 on lui enleva son manuscrit, dont il
 ne put jamais obtenir la restitution.
 La guerre ayant éclaté, en 1681,
 Marana qui avait toujours montré
 beaucoup d'inclination pour les Fran-
 çais, craignit de s'attirer quelques
 nouvelles disgraces par ses indiscre-
 tions, et s'enfuit à Monaco. Ses
 deux filles étaient dans un couvent
 de cette ville ; il passa quelques mois
 près d'elles, et employa ce temps
 à récrire l'histoire de la conjuration
 du comte de la Torre, sur des mé-
 moires qu'il avait soustraits à la po-
 lice. Il vint ensuite à Lyon pour y
 faire imprimer cet ouvrage, et se
 rendit à Paris, où il trouva des pro-
 tecteurs puissants, entre autres le

(1) D. Clément a fait imprimer, en 1758, le 1^{er}
 vol. des *Oeuvres* de S. Grégoire de Nazianze, et l'on
 regrette que cette édition n'ait pas été achevée.

MAR

interrompue des pontifes jusqu'à Jérusalem. *Memorie sacre e civile della città di Novarra, nuova nella provincia etc.*, Rome, 1743, in-4°. *Ulle cose gentilesche e portate ad uso e ad orle chiese dissertaz.*, in-4°. ouvrage plein de tout qu'il composa pour

Boldetti. IV. *Delle cose sacre e profane dell'antiquité de Rome, vulgar-mente il Colosseo disserta-* 1746, in-4°. Cette dis- curieuse et recherchée; ée n'avait pas pu être exactitude avant les ré- récemment sous la e Paris, architecte du ia dell' antichissimo ella di S. Lorenzo nel ateranense, appellato rum, e dell' imagine detta archeotipa che i, ibid., 1747, in-4°. gia romanorum ponti- es in pariete australi Pauli apostoli Ostien- æculo v, etc. W—s. A (BARTHÉLEMI), mé- iste et littérateur ita- à Venosa, dans le Naples, au milieu du e. Elève de Ghini, pre- ateur du jardin de Pise, onna dans ses voyages, ns le jardin botanique es par J. V. Pinelli. Il s une de ses lettres rap- aboschi, qu'il se propo- nner l'étude des plan- nsacrer à la poésie, et dialogues poétiques sur talent en ce genre est avec éloge par Janus

MAR

557

Pelusius (livre 3, folio 49) :

*Cultor Pegasi chori Marantha
Fretus omnigenâ eruditione
Acricque ingenio, eloquentidique.*

Maranta est moins connu pour ses ouvrages que pour la part qu'il a eue à l'*Historia naturalis* de Ferrante Imperato, et au commentaire de Mattioli sur Dioscoride, auxquels il a fourni des observations importantes. On a de lui : I. *De aquæ Neapoli in Luculliano scatulentis, quam ferream vocant, metallica naturâ ac viribus*, Naples, 1559, in-4°. II. *Methodi cognoscendorum medicamentorum simplicium libri tres*, Venise, 1559, in-4°. ; réimprimé dans la même ville, en 1571, sous le titre de *Novum herbarium*. C'est un des meilleurs livres élémentaires qu'on eût alors sur la botanique. L'auteur y décrit un assez grand nombre de plantes inconnues à ses prédécesseurs, et qu'il avait découvertes dans ses voyages sur les montagnes du royaume de Naples : il avait, par exemple, trouvé sur le Mont-Gargan, trois espèces d'asphodèle, tandis que Dioscoride n'en avait décrit qu'une; il observa les fleurs du dictame de Crète, desquelles cet ancien naturaliste avait nié l'existence, et il fait voir que cet écrivain est souvent moins complet ou moins exact que Théophraste, son devancier. Maranta crut aussi reconnaître qu'une même espèce de plante offre parfois dans les feuilles une grande variété, qu'il attribue à la diversité du sol. III. *Lucullianæ quæstiones*, Bâle, 1564, in-fol. IV. *Della teriaca e del Mithridate*, ibid., 1571, in-4°. ; traduit en latin, par Joach. Camerarius, Francfort, 1576, in-8°. V. Une Lettre insérée dans le Recueil de celles de Mattioli, liv. iv, p. 642. C. M. P.

MAR

1782 (1). VI. Recueil
l'électricité, 1787
ont été

(1) Maratengues, en 1-99, le protecteur de l'Académie de Louv. sur une médaille de Louv. leur mémoire sur l'examen des rayons, relativement à la diffusion homogène. On écrit pour lui de remporter ce prix sur les fonds. Nait même celui de Flangergues fut cour. Grounque obtint l'Académie, pour les mathématiques, par le jugement que porte Lale découvertes de Marat.

qu'il doit surtout être sur cet article. Si on le voit le premier rapport, on voit que ses écrits ne sont pas de sagacité, et qu'ils ne sont pas des études suivies; son mérite n'est pas sans mérite. La conduite de Marat, jusqu'à la révolution, fut simple et régulière. Ne paraissant pas dans les sciences physiques et chimiques à sa profession, il n'était pas docteur, et portait le costume des gardes-du-champ de l'Artois. Lorsque la révolution commença, la plus grande métamorphose s'opéra en son premier moment, il se fit des démagogues les plus féroces. C'était un homme, d'une stature grogrie, avait pas cinq pieds de hauteur; ses traits étaient hideux; ses idées révolutionnaires semblaient se composer, et il y avait dans son air un air de folie qui inspirait même la pitié et la crainte. Domicilié dans le quartier des Arènes, ce fut dans les assemblées populaires de cette époque qu'il se fit d'abord remarquer par la violence de ses motions. Elles furent dès le commencement, les plus violentes de la populace; ses discours avaient encore plus de force, et ses extravagances inspirèrent d'abord l'admiration. On se moquait de lui; mais lorsque les séances commencent, chacun le poussait, et on lui marchait sur les

pieds. Ces plaisanteries l'irritèrent beaucoup: il criait de toutes ses forces, et dénonçait au peuple les assassins et les aristocrates qui s'amusaient à ses dépens. Qui aurait pu croire qu'un tel homme, ainsi bafoué, serait bientôt la terreur de la plus puissante nation de l'Europe? Mais il avait fixé l'attention de la populace: cette observation n'échappa point à ceux qui voulaient tirer parti de ses violences. Ils sentirent que Marat pourrait devenir un instrument fort utile, et ils s'en emparèrent. Danton, qui venait d'ouvrir le club des Cordeliers, formé de tous les énergumènes qu'il avait pu réunir (V. DANTON), y appela Marat, qui devint, dans un journal intitulé *l'Ami du Peuple*, le propagateur de toutes les infamies imaginées par ce club. Jamais journal ne publia plus de mensonges que cette feuille devenue une sorte d'oracle pour le petit peuple de Paris. Elle parut aussitôt que les trois ordres furent réunis en une seule assemblée. Marat ne s'y montra pas le partisan de cette assemblée; et on le considéra même dès-lors comme l'enfant perdu d'un parti qui voulait la dissoudre pour faire prévaloir un autre système. Dès le mois d'août 1789, il déclara qu'il fallait pendre huit cents députés à huit cents arbres du jardin des Tuilleries; et il plaça Mirabeau en tête de sa liste, pour avoir proposé de dissoudre l'armée et de la réformer sur un nouveau plan. Malouet le dénonça, et demanda qu'il fût livré à la justice; mais Mirabeau crut devoir le mépriser, et fit passer à l'ordre du jour. La commune de Paris poursuivit Marat, et le général La Fayette fit investir sa demeure; mais Danton le fit évader. Le boucher Legendre le cacha dans sa maison; et

Il n'est pas assez remarqué l'exacte localité de la tête de Carouche. Un certain Danton se pose à côté de sa tête, la tête de Carouche, et l'on peut se demander, qui aurait sans doute pu l'avoir connue, la manière de

plusieurs fois les caves du convent des Cordeliers, dont les clubistes s'étaient emparés, lui servirent d'asile : enfin, il fut plus à son aise chez la comédienne Fleury. Un prêtre, nommé Bassal, fut aussi son protecteur, et le retira chez lui. Ces poursuites ne donnèrent que plus d'activité à ses fureurs ; et son journal, qui ne discontinua pas un jour de paraître, devint encore plus violent. Les colporteurs bravaient l'autorité, et le vendaient publiquement. Le parti qui soutenait ce misérable, se faisait redouter de plus en plus, et on n'osait pas lui résister. Sur la fin de la constituante, l'auteur cessait de se cacher. D'ailleurs, d'autres écrivains, notamment Fréron, étaient devenus aussi atroces que lui, et on les laissait dire. Durant l'assemblée législative, Marat suivit la même marche, devançant toujours les démagogues les plus barbares. Il prétendit aux gratifications que le ministre de l'intérieur Roland accordait aux écrivains qui pouvaient accréditer par leurs écrits les idées républicaines ; mais ses pamphlets parurent trop misérables pour avoir droit à des encouragements. Marat décria dès-lors le parti de Roland ; et Danton, en salariant cet aboyeur sur les fonds de son ministère, disposa de sa plume audacieuse, et le déclama contre ceux qui lui faisaient ombrage. Les excès de Marat redoublèrent. Le côté droit de l'assemblée législative demanda enfin, avec beaucoup de force, qu'il fût décrété d'accusation. Le côté gauche, sans le justifier positivement, opposa à ses adversaires les doctrines contre-révolutionnaires contenues dans l'*Ami du Roi*, et voulut à son tour que l'abbé Royou fût aussi décrété d'accusation. Le côté droit y consentit,

à condition qu'on lui cèderait Marat ce qui fut accordé. Cette singulière transaction eut lieu peu de temps avant le 10 août 1792. Alors l'abbé Royou était mort de la goutte ; et Marat, s'étant moqué du décret figura dans cette journée avec les clubistes cordeliers, qui en furent les principaux auteurs (*V. DANTON*). Cependant il ne fut point remarqué parmi les combattants c'était un trop chétif individu pour payer de sa personne : mais il eut une grande part au conseil des exécutions de septembre, quoiqu'il n'ait pas exact de dire, comme l'ont avancé quelques biographes que la municipalité de cette époque, à laquelle l'exécution de ces manœuvres est justement attribuée l'ait compté parmi ses membres seulement il appartient à l'effroyable comité dit de Salut public, qui l'organisa et les dirigea sous l'autorité de Danton, ministre de la justice. Ce comité fut en effet formé de membres de la commune ; mais ce ne fut point comme délégué par elle, qu'il en fit partie : il s'y présenta de sa propre autorité privée, et ne produisit d'autres pouvoirs que son titre d'*Ami du Peuple*. Il fut reçu sans difficulté et eut la plus grande influence sur les délibérations qui coûtèrent la vie à un si grand nombre de victimes. Marat signa la circulaire qui invita les révolutionnaires des départemens à répéter chez eux les massacres qui venaient d'avoir lieu à Paris : il fut à cette époque, l'impudence de faire afficher dans les rues un imprimé dans lequel il demandait un salaire au duc d'Orléans, pour les services qu'il prétendait lui avoir rendus. Marat fut nommé député à la Convention, sous les poignards qu'il avait préparés ; et il devint enco-

re et plus audacieux
on de son journal. On
quelques sections, ré-
ination, en la sou-
scrutin épuratoire ;
ative, quoique vive-
, ne réussit pas. Il
ment à la tribune, et
être un scandale dans
, qui fut elle-même,
sa durée, un si grand
l'Europe civilisée. Il
assez mal reçu ; les
lins voulaient chasser
ion ceux de ses mem-
t fait exécuter les mas-
mbre : or, ces indi-
naient, pour le plus
à la députation de
at était un de leurs
si, il dut être le pre-
leurs attaques. Ver-
nfâme circulaire, et
faire poursuivre les
fut en même temps
lemandé un dictateur.
de mort contre ceux
être en avant une telle
(ROBESPIERRE). Cette
a point Marat : il ne
éclairé que la dictature
, et brava, avec un
les huées et les in-
na même ses adver-
eue par Tallien et la
Paris, il fit échouer
s dirigés contre lui.
pas, s'écria-t-il, sur
elle qu'elle est for-
ante ans d'anarchie
nt, et vous n'en sor-
r un dictateur, vrai
omme d'état. » On
e en accusation, pour
es réflexions, qui ne
s de sens. L'assem-
inte d'y renoncer. A

la fin de la délibération, il tira de
sa poche un pistolet, et déclara que
si on l'eût décrété d'accusation, il se
serait brûlé la cervelle au bas de la
tribune. Le 4 octobre, il se vanta
d'avoir dénoncé plusieurs membres
de la Convention (V. GUADET et
GENSONNÉ), pour s'être laissé cor-
rompre par l'or de la liste civile. Le
18 octobre, il signala les ministres
et les généraux Dumouriez et Chazot,
comme persécuteurs des volontaires
patriotes. Ces généraux s'étaient at-
tiré cette dénonciation, en plaçant
sous le canon de l'ennemi les pré-
tendus fédérés employés aux exécutions
de septembre, et qui, après les
massacres, étaient partis pour l'ar-
mée. Marat attaqua tout-à-la-fois,
dans ses feuilles, et Dumouriez, et
les Girondins, qui en effet paraís-
saient vouloir s'entendre avec ce
général ; il les appelait dérisoirement
les *hommes d'état*, les comparait
aux Feuillants, et les dévouait ainsi
aux fureurs de la populace, qui con-
tinuait de répondre à ses provoca-
tions. Attaqué à la Convention pour
avoir demandé dans son journal
270,000 têtes, il s'en fit gloire,
déclara que c'était son opinion, et
qu'il en demanderait bien davantage
si on ne voulait pas les lui accorder.
Tous les numéros de l'*Ami du Peuple*
étaient écrits sur le même ton.
Plusieurs volumes ne suffiraient pas
pour rendre compte de toutes les ex-
travagances qu'on y trouve. Le 6 dé-
cembre, il fit la motion que Louis
XVI fût jugé par appel nominal, et
que le tableau des votants fût affiché,
afin, dit-il, que le peuple connaisse
les traîtres qui sont dans la Con-
vention. Le 10, il vomit les plus dé-
goûtantes injures contre le roi, et
s'opposa formellement à ce qu'on lui
accordât des conseils. Lors du juge-

ment, il vota la mort et l'exécution dans les vingt-quatre heures, vouant à l'exécration ceux qui avaient réclamé l'appel au peuple. Cependant, lorsqu'il fut question de la marche à suivre dans le procès, il laissa percer une légère idée de justice, en proposant que le monarque ne fût point accusé pour ce qui s'était passé avant l'acceptation de l'acte constitutionnel; et il mérita, par cette motion, des réprimandes de ses voisins. Ils s'approchèrent de lui, et le poussèrent avec violence. Cependant, au milieu de ses fureurs, on voyait de l'incertitude dans sa conduite; il parlait, dans son journal, de son dégoût pour les fonctions de député, et déclarait qu'il y aurait renoncé, s'il n'avait pas compté sur des événements qui ne pouvaient manquer d'arriver. « Mas- » sacrez, disait-il au peuple, mas- » sacrez deux cent mille partisans » de l'ancien régime, et réduisez au » quart les membres de la Conven- » tion. » Pendant tout le mois de janvier, il fut le moteur des scènes les plus tumultueuses; les députés le huaient, les tribunes l'applaudissaient: c'était un vacarme épouvantable. On le voyait se promener dans la salle, se tournant comme un insensé, tantôt à droite, tantôt à gauche, et traitant ses collègues de *coquins*, de *cochons*, d'*imbécilles*, de *gueux*. Le 1^{er} février, il s'opposa, contre la motion de Brissot, à ce que la Convention présentât une adresse au peuple anglais, et dit que ce peuple était fort loin de se montrer favorable à la révolution de France. Le 26 février, les Girondins essayèrent encore en vain de le faire mettre en accusation, pour avoir provoqué un pillage chez les épiciers. Loïn de se justifier, il leur répondit

par de nouvelles injures. (rère, encore girondin, qu parole dans cette attaque mars, Marat dénonça tous raux comme des traîtres, les armées incapables de l'ennemi. Alors ces armées par les Autrichiens, av. forcées d'évacuer la Bel cette nouvelle, la terreur mença dans la Convention poussé par Danton, proj mesures pareilles à celles tembre. Ces mesures furent tion du tribunal révolution invention peut-être plus ab les exécutions de septembre Le 4 avril, il pressa la fo d'un comité de sûreté généra arrêter les *suspects*; c'est Marat qu'appartient l'initia cette loi, qui fit mettre a quatre cent mille personnes la défection de Dumouriez manda que la tête de ce ge celle du jeune duc de C fussent mises à prix; et il ses efforts pour faire comp Girondins dans cette pro Cependant lorsqu'il fut qu statuer sur le sort du duc d placé dans une position sante, Marat, sans paraît sa défense, soutint que l ne pouvait se permettre r aussi contraire à l'inviol représentants du peuple tendit qu'avant de pronon tation du *citoyen Egalité* savoir ce dont on l'accus que l'arrestation ne deva céder le décret d'accusati vention n'eut point d' observations. Aux appro mai, Marat signa, comm du club des Jacobins, dans laquelle le peuple éta

on, et invité en termes sacrer tous les traîtres. Il excita l'indignation des députés, même n'étaient pas Girondins fut J.-P. Lacroix (V. III, 70), un de leurs qui fit décréter que l'aut serait arrêté, mis en livré au tribunal révolutionnaire ce tribunal le reçut un triomphateur que l'homme prévenu d'un Fouquier-Tinville, dans re qu'il lui fit subir, is à le trouver coupable roire que ceux qui le t étaient les véritables, Marat les dénonça lui-même de répondre à leur ation : les jurés le déclarèrent ami du peuple, uitté à l'unanimité. On e couronnes civiques, couvert des pieds jus- Ce fut dans ce grotesque t que la populace le convention par les rues ssagères de Paris. Un het, qui avait été le a roi dans la prison du : le directeur de cette esque. A son approche, des députés prirent la lle fut bientôt remplie lace, qui y défila aux *Marat ! vive la Répu-* es cris recommencèrent nta à la tribune, et qu'il justification. Danton fit on ancien protégé, déjà ble qu'il ne l'était lui- sance fut levée. Le 27 ne la lutte, entre les et les Jacobins monta- t encore indécise, Marat érer seul l'insurrection

depuis long-temps préparée : il sortit de l'assemblée, s'avança sur la place du Carrousel, un pistolet à la main, et semit à crier aux armes. Les canonniers s'enfuirent au lieu de l'écouter : le commandant de la section de la Butte-des-Moulins, Raffet, chassa devant lui Marat et une demi-douzaine de misérables qui l'accompagnaient ; celui-ci ajusta son pistolet sur Raffet, qui le détourna facilement, il fut obligé de rentrer dans la salle, où il se plaignit de cet outrage : on ne l'écoula point. Les montagnards n'ayant pu accomplir entièrement leurs desseins dans la journée du 31, Marat se rendit seul à la Commune dans la soirée du premier juin, et y fut reçu comme un sauveur, tant les hommes qui composaient cette autorité étaient vils et méprisables : il les pressa de retourner en force à la Convention, et de ne pas cesser l'attaque qu'ils n'eussent obtenu le décret d'accusation contre les députés conspirateurs. Il monta ensuite à l'horloge de l'hôtel-de-ville, et se mit à sonner le tocsin de toutes ses forces. Le lendemain la Convention fut assiégée ; et, comme l'avait demandé Marat, vingt-deux députés furent pros crits. On en voulait proscrire un plus grand nombre ; il s'y opposa : ce fut là le terme des travaux, ou plutôt des crimes politiques de ce monstre. Il mourut assassiné le 13 juillet 1793, par Charlotte Corday (1). Depuis plus d'un mois il ne paraissait plus à la Convention, et il était dévoré par une maladie dégoûtante, qui avait attaqué chez lui tous les prin-

(1) Charlotte Corday descendait en ligne directe du grand Corneille, comme on peut le voir par le tableau généalogique de la famille de Corneille, publié par M. Lapon, dans ses *Chefs-d'œuvre de Corneille*, 3 vol. in-8o, ou in-12, 1816. Pour les détails de l'assassinat de Marat, voy. l'article CONNAY.

cipes de la vie. Le poignard ne fit donc que hâter de quelques jours le terme de son existence, qui peut-être aurait été moins fatale à la France que ne le fut sa mort. A peine la nouvelle en fut-elle parvenue à la Convention, qu'on entendit les Montagnards lancer les plus épouvantables anathèmes contre les royalistes, les fédéralistes, les contre-révolutionnaires : toutes les sections, tous les clubs vinrent à la barre demander vengeance. Le peintre David, qui était ami de Marat, fit de lui l'éloge le plus emphatique, et dit que son art allait reproduire les *traits chéris du vertueux ami du peuple*. Il le peignit, en effet, au moment où, venant d'être assassiné, le sang s'échappait à grands flots de sa large blessure. Le portrait était hideux de ressemblance et d'expression ; et l'on peut dire que c'est, en ce genre, un des ouvrages les plus soignés de ce trop habile peintre. Il fut exposé pendant quelques jours avec celui de Lepelletier, sur un autel, dans la cour du Louvre. On lisait au-dessous cette inscription : *Ne pouvant le corrompre ils l'ont assassiné*. La Convention le fit placer ensuite dans le lieu de ses séances. Elle décréta que les membres assisteraient en masse aux obsèques du *martyr de la liberté* : un bien petit nombre de représentants osa faire remarquer son absence au convoi. Après sa mort, Marat fut parmi les démagogues l'objet d'une espèce de culte. Ils immolèrent, à sa mémoire, un nombre immense de victimes. Le délire fut poussé à un point qui serait aujourd'hui tout-à-fait incroyable, si nous n'en avions pas été les témoins. Plusieurs pères eurent la lâcheté de donner son nom à leurs enfants. Un tel monstre fut assi-

milé au sauveur du monde. Le rédacteur de cet article a eu entre les mains un imprimé en forme de prière, composé par un nommé Brochet, membre du comité révolutionnaire de la section de Marat, où se lisent ces mots : *Cœur de Jésus cœur de Marat ; ô sacré cœur de Jésus, ô sacré cœur de Marat*. Ce cœur fut enfermé dans l'urne la plus riche et la plus précieuse de garde-meuble de la couronne ; Robespierre prononça un discours l'occasion de honneurs qu'on lui rendit. L'apothéose de Marat lui-même eut lieu le 21 septembre, deux mois après le célèbre 9 thermidor. Le club des Cordeliers lui éleva un autel. On voyait sur la place du Carrousel, deux espèces de tombes revêtues de gazon et entourées d'un grillage ; l'une en son honneur, l'autre en celui du Polonais Lazowski, l'un des héros du 10 août. On avait fabriqué dans cette enceinte une bière où figuraient son buste, sa lampe, sa baignoire et son écritoire : une sentinelle veillait jour et nuit près de cet odieux monument. Toute les semaines on voyait des processions de clubistes coiffés du bonnet rouge parcourir les rues, et faire leurs stations sur le Carrousel ; ils étaient suivis de ces femmes folles appelées furies de guillotine, et conduits par les égorgeurs d'Avignon du 2 septembre : c'étaient les prêtres de ce temps-là. Un peu plus tard les mêmes hommes s'appelaient des *théophilantropes*. Ces horribles profanations se répétaient dans toute la France. Le buste de Marat fut partout colporté ; on voyait dans beaucoup de maisons où il fut souvent un préservatif contre les malheureux suspects. Le 14 septembre 1793, une loi, rendue sui-

ort du poète M.-J. Chénier, or-
 que ses restes seraient admis
 anthéon à la place de ceux de Mi-
 u, et il y fut effectivement por-
 ec la pompe usitée dans ces
 -là. Deux mois après la révolu-
 la 9 thermidor, Fréron, dans
 urnal intitulé l'*Orateur du Peu-*
 -isait chaque jour l'éloge de l'*A-*
peuple, dans le même temps
 appelait toutes les vengeances
 égorgueurs. Le club des Jaco-
 yant été dispersé, ce fut enfin le
 e Marat. Un journaliste se rap-
 ue, dans un temps où chacun
 des projets de constitution,
 t en avait aussi publié un, qui
 t pas plus ridicule que beau-
 d'autres. Il y soutenait que le
 ernement monarchique était le
 ni pût convenir à la France. Le
 liste donna un extrait de ce
 : dans sa feuille; et le lende-
 tout le monde cria : *A bas*
et ; c'est un royaliste. A ce cri,
 ait pour les uns une raison, et
 les autres un prétexte, le buste
 trouvait dans tous les lieux
 es, dans toutes les salles de
 ecle, fut brisé; ceux qui l'a-
 t placé dans leurs maisons le
 nt par les fenêtres; enfin, tout
 i restait de la monstrueuse di-
 fut mis en pièces. Quelques
 gens fabriquèrent son man-
 n, et le brûlèrent dans la cour
 acobins, au milieu des éclats
 re et des acclamations de la
 tude. On déposa, dans un pot
 ambre, les cendres qui en
 nrent, et l'on alla les jeter dans
 it de la rue Montmartre; la
 ention fut ainsi obligée de souf-
 n'on se moquât de sa divinité;
 t enlever du lieu de ses séances
 rtrait fait par David; et elle
 ta que les restes de Marat se-

raient enlevés du Panthéon. Outre
 son journal, in-8°, dont la col-
 lection, commencée le 12 septem-
 bre 1789, sous le titre de *Publi-*
ciste parisien, prit successivement
 ceux d'*Ami du peuple* (jusqu'au 21
 septembre 1792), de *Journal de la*
République française, et de *Publi-*
ciste de la République française
 (jusqu'au 14 juillet 1793), on cite
 de Marat les pamphlets politiques
 suivants : I. *Plan de législation cri-*
minelle, 1787, in-8°; réimprimé
 en 1790. II. *Complot d'une ban-*
queroute générale de la France, de
l'Espagne, et par contre-coup de
l'Angleterre et de la Hollande,
 in-4°. III. *Dénonciation faite au*
tribunal du public par M. Marat,
l'Ami du peuple, contre M. Nec-
ker, 1789, in-8°. IV. *Nouvelle Dé-*
nonciation de M. Marat, l'Ami
du peuple, contre M. Necker, in-
 8°. V. *Appel à la nation contre le*
ministre des finances, la munici-
palité et le Châtelet de Paris, 1790,
 in-8°. de 67 pag. VI. *Opinion sur*
le jugement de l'ex-monarque, 1792,
 in-8°. VII. *Lettre aux ministres du*
roi, ou l'Ami du peuple aux enne-
mis du bien public, in-8°. de 8 pag.
 sans date. VIII. *Profession de foi*
de Marat, l'Ami du peuple, adres-
sée aux Français, in-8°. B—V.

MARATTI (CARLO), né à Came-
 rino dans la Marche d'Ancone, en
 1625, jouit dans son siècle de la ré-
 putation d'un des premiers peintres
 de l'Europe. Dès son enfance il ma-
 nifesta son penchant pour la peintu-
 re. Il avait un frère utérin, nommé
 Barnabé, qui s'était livré au même
 art, mais dont la bizarrerie dans ses
 compositions était extraordinaire. Sa
 mère craignit que, si elle favorisait
 le goût de son plus jeune fils, il ne
 tombât dans les mêmes extrava-

gances : on voulut donc lui faire étudier les belles-lettres ; mais rien ne put le détourner de son penchant : il s'empara de quelques dessins de son frère , et s'appliquait à les copier à la plume. Barnabé , vaincu par ses instances réitérées , le fit venir à Rome , à l'âge d'onze ans , le recueillit chez lui pendant une année , et enfin le mit sous la direction d'André Sacchi. Carlo ne tarda pas à surpasser tous ses condisciples. Après avoir employé tout le jour à copier les loges du Vatican , il passait encore la plus grande partie des nuits à faire des dessins de son invention , qui furent bientôt extrêmement recherchés , et sur lesquels Barnabé , qui se chargeait de les vendre , fit des profits considérables , ainsi que sur les autres travaux confiés à Carlo par divers princes romains. Celui-ci résolut de s'affranchir de la contrainte où le retenait son frère aîné. Il revint dans sa patrie , où il acquit l'amitié du cardinal Albrizio , gouverneur d'Ancone. Ce prélat étant retourné à Rome en 1650 , Maratti l'y suivit. Il peignit alors une *Nativité* , que l'on peut regarder comme le premier tableau où il ait pu se livrer à tout son talent. Ce morceau lui fit le plus grand honneur , et lui obtint une multitude de commandes. Le pape Alexandre VII l'employa fréquemment , et l'honora de toute sa faveur. Les successeurs de ce pontife , jusqu'à Clément XI , le comblèrent des mêmes grâces ; et ce dernier , dans une séance solennelle de l'académie de dessin , tenue au Capitole , le 24 avril 1704 , le nomma chevalier de l'ordre du Christ. Ce pontife , auquel il avait jadis enseigné le dessin , lui donna la conduite des nombreux travaux qu'il faisait exécuter tant à

Rome qu'à Urbini. Il eut aussi le titre de peintre ordinaire de Louis XIV. Raphaël Mengs (*Lettre sur l'origine , le progrès et la décadence des arts du dessin*) dit que Maratti soutint seul la peinture à Rome , et l'empêcha de décliner comme dans les autres parties de l'Italie. Plein de la plus profonde admiration pour le génie de Raphaël , il consacra tout son talent et ses soins à remettre en état les peintures des salles du Vatican et de la Farnésine , afin de les conserver à l'admiration de la postérité et l'on ne peut trop louer le zèle , la prévoyance et le respect qu'il apporta dans cette importante restauration. Son talent n'était point pour les grandes machines ; aussi , ni lui ni ses disciples n'aimèrent à peindre des fresques ou de vastes compositions à l'huile. Il se chargea cependant de peindre la coupole du dôme d'Urbini ; mais cet ouvrage a été détruit avec cette église dans le tremblement de terre de 1782. Son talent le portait à peindre des tableaux de galerie , ou plutôt d'autel. Ses *Vierges* sont à-la-fois d'une modestie pleine d'amabilité et de noblesse⁽¹⁾ ; ses anges sont gracieux : ses saints sont d'un beau caractère , et la dévotion se manifeste dans leurs attitudes et dans leurs regards ; il aime aussi à les couvrir d'ornements riches et pompeux. A Rome , plus ses tableaux se rapprochent du style de Sacchi tels que le *Saint Xavier* à l'Enfance de Jésus , et la *Madone* du palais Paphi , plus ils sont estimés. Il se fit par la suite , une autre manière moins grande , mais plus travaillée. Il soigna qu'il donnait à ses tableaux

(1) Elles furent si recherchées que pendant quelque temps il ne fit presque autre chose ; ce qui valut , de la part du *Salvator Romæ* , le surnom de *Carluccio delle madonnine*.

quelquefois minutieux ; et tout accorde au métier est sourdu pour l'inspiration. On ins de cas de ses drapens l'harmonie générale de eux, il manque souvent de rence, l'un des signes aux-n reconnaît ordinairement le Maratti. En général, son art est de rassembler toute sur un seul objet, et d'un peu trop les clairs dans parties. Ses élèves ont ou- manière, et ont poussé l'ex- à ne peindre, pour ainsi dire, brouillards. Il a composé it des tableaux d'une très-étendue, tels que le *Saint*, dans l'église de Saint-Char-orso, et le *Baptême de Jé-ist*, à la Chartreuse. L'un e ont été exécutés en mo-pour la basilique de Saint-Ses autres ouvrages sont or-ent de moindre dimension. n possède un grand nombre, esquels on donne le premier charmant tableau de *Saint* et *Kotzka*, qui orne l'autel déposées les reliques de ce n cite encore le *Saint André*, placé dans la chapelle de t, à Florence, et le *Saint is de Sales*, aux Philippins li, qui passe pour une de luctions les plus étudiées. Il u de galeries remarquables, Rome, soit hors de l'Italie, possèdent quelques-uns de rages. La famille Albani, à il fut toujours très-attaché, ède surtout un grand nom-de ses ouvrages les plus sin-est la copie de la *Bataille stantin* (par Jules Romain) : le Manciforte, d'Ancone, lui mandé cette copie ; il engagea

l'un de ses élèves, déjà habile, à s'en charger : celui-ci dédaigna un semblable travail. Maratti s'en chargea lui-même ; et, après avoir terminé sa copie, il l'exposa aux regards de ses disciples, et saisit cette occasion de leur faire sentir que les professeurs même les plus consommés ne pouvaient que profiter en copiant de tels maîtres. Cependant ce peintre n'a pas été à l'abri du reproche de jalousie : on l'accuse de n'avoir pu pardonner les dispositions que montrait Nicolas Berrettoni, l'un de ses écoliers, et de l'avoir réduit au simple métier de broyeur de couleurs. Bellori, qui a écrit la vie de cet artiste, vante cependant les soins qu'il donnait à ses élèves. Jusqu'au moment où il vint à Rome, l'école de Piètre de Cortone et de Giro Ferri avait prévalu ; mais aussitôt qu'il se fut fait connaître, la sienne obtint le dessus, et se soutint au premier rang. Malgré ses 80 ans, il ne cessa de la diriger avec la plus grande assiduité, tant que ses forces le lui permirent : mais, retenu chez lui par de fréquents évanouissements, il mourut le 15 décembre 1713. On lui érigea un beau monument à la Chartreuse de Rome. Il eut une fille nommée Marie, à laquelle il enseigna la peinture, et dont le portrait, peint par elle-même, existe dans la galerie du prince Corsini, à Rome. Elle épousa J.-B. Zappi, avocat d'I-mola, et elle se fit remarquer par son talent pour la poésie : ses vers, insérés dans la collection *degli Arcadi*, ont aussi plusieurs fois été imprimés séparément. Du temps de Maratti, la mode s'introduisit de peindre sur verre, ou plutôt sur le cristal ; c'est-à-dire qu'on peignait des ornements autour des miroirs, sur des écrins, etc. On employait

à cette peinture les mêmes procédés que dans la peinture à l'huile. Marratti ne dédaigna pas ce genre de travail, dans lequel s'était exercé avec succès Luca Giordano. Il se distingua encore comme architecte et comme graveur. On a de lui quelques estampes à l'eau-forte, exécutées avec chaleur et d'une manière pittoresque, mais d'une pointe peu fine. Ce sont : I. Une suite de dix-sept sujets tirés de l'*Histoire de la Vierge*, d'après ses compositions, in-4°. grand et petit. II. *Héliodore chassé du Temple*, d'après Raphaël, grand in-fol. en long, 2 feuilles cintrées par le haut. III. *La Samaritaine*, d'après Annibal Carrache. IV. *La Flagellation de saint André*, d'après le Dominiquin, in-fol. V. *Joseph se faisant connaître à ses frères*, d'après le Mola. VI. *Et saint Charles Borromée intercédant pour les pestiférés de Milan*, d'après le Pérugin, in-fol. — Le Musée du Louvre possède quatre de ses tableaux : 1°. Une *Nativité*, qui a été gravée par J.-B. de Poilly et F. Juvenis; 2°. La *Vierge*, l'*Enfant-Jésus endormi*, *sainte Catherine et trois anges au chevet du lit*; 3°. *Saint Jean dans le Désert*, gravé par Charles Dupuis; 4°. Le *Mariage mystique de sainte Catherine*. Outre sa *Vie* par Bellori, on en a une par Lépiérié (*Catalog. des tableaux du roi*, tom. 1^{er}.), et une par Crescimbeni (*Arcadi morti*, 1, 40). P—s.

MARBODE, évêque de Rennes, était né, dans le onzième siècle, en Anjou, d'une des familles les plus illustres de cette province. Il fut instruit avec soin dans les lettres et les sciences cultivées de son temps, et remplit ensuite l'emploi de *maître d'éloquence*, d'une manière si dis-

tinguée, que Brunon, évêque d'Angers, lui confia la direction de écoles de son église. Il joignit à la dignité de scolastique celle de grand archidiacre, et fut enfin élu évêque de Rennes, l'an 1095 ou 96. Marbode gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse, et fut souvent consulté par les prélats voisins, dans des circonstances épineuses. Il embrassa vivement la cause de Rainaud de Martigné, nommé évêque d'Angers par la minorité du chapitre, et se rendit à Rome pour faire confirmer son élection par le Saint-Siège. Rainaud paya ce service du plus noire ingratitude; il priva Marbode des titres et des bénéfices dont son bienfaiteur jouissait dans le diocèse d'Angers, et le chassa de cette ville sans vouloir l'entendre. Les deux prélats se reconcilièrent en 1108; et quelques années après, Rainaud, obligé de faire un voyage, confia l'administration de son diocèse à Marbode pendant son absence. Marbode, sur la fin de sa vie, se démit de son évêché, et se retira dans l'abbaye de Saint-Aubin, où il prit l'habit monastique, suivant l'usage du temps. Il y mourut le 11 septembre 1123 à l'âge d'environ 88 ans, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye, où l'on voyait encore son tombeau, il y a quelques années. On a de lui I. Des *Lettres*, au nombre de six. La plus intéressante est celle qu'il écrivit à Rainaud, pour se plaindre de ses mauvais procédés. II. La *Vie* de saint Lezin, évêque d'Angers, mort l'an 606; elle a été insérée dans le *Recueil des Bollandistes*, au 13 février, et traduit en français par Arnaud d'Andilly — les *Vies* de saint Robert, fondateur et premier abbé de la Chaise-Dieu, dans le même recueil, au 2

— de saint Mainbœuf d'An-
— de saint Gautier, abbé et
d'Estersp, dans le Limousin,
recueil, au 11 mai; — de
crent, ibid., au 22 sep-
1). III. Des *Poèmes* sur la
e de Théophile; — sur les
s des Machabées, de saint
, de saint Victor, de saint
, etc. IV. Un *Recueil de*
publié par Raoul Besiel,
titre: *Marbodi liber*, Rennes,
14°. Ce volume qui renferme
mes et quelques autres pièces
es, est rare et recherché des

V. *De ornamentis ver-*
C'est un traité des figures
orique qu'il avait composé
élèves. VI. Le *Livre des dix*
s, dans lequel l'auteur traite
ités du style; de la condition
me; de la femme, de ses
et de ses qualités; de la
e; de l'astrologie judiciaire;
med'Épicure; des avantages
ort et de la résurrection. VII.
s sur différents sujets, parmi
on remarque une satire
les habitants de Rennes (*De*
Redonis), et une autre inti-
Versus canoniales, dans la-
l déclame avec un empor-
impardonnable contre les
des ecclésiastiques de son
VIII. *De gemmarum lapi-*
pretiosorum formis, na-
que viribus opusculum. C'est
connu de tous les ouvrages
ode. On croit qu'il ne fit que
en vers latins, pour Philippe-
e, un ouvrage grec attribué à
médecin arabe. Il existe plu-
ditions de ce poème (2): les

(1) de saint Gautier et de saint Florent,
ont par dans l'écrit. des *Oeuvres* de Mar-
D. Beaugendre.

(2) On a donné l'analyse et la liste des édi-
tions dans l'*Hist. Litt. de France*, tome

principales sont celles de Paris, 1531;
Cologne, 1539; Bâle, 1555; et Göt-
tingue, 1799, toutes format in-8°.
D. Beaugendre a donné une édi-
tion des *Oeuvres* de Marbode, à la
suite de celles de saint Hildebert,
Paris, 1708, in-fol. Il y a inséré
une traduction en vers français du
poème des Pierres précieuses, tirée
d'un manuscrit de la bibliothèque de
Saint-Victor, et qu'il attribue à un
poète contemporain de Marbode.
Sinner la croit de Brunetto Latini.
On peut consulter, pour plus de dé-
tails, l'*Histoire littéraire* de France,
tom. x, p. 343-92. W—s.

MARC (SAINT), évangéliste, que
l'on a mal-à-propos confondu avec
Jean Marc, disciple de saint Paul,
était natif de la Cyrénaïque. Quel-
ques auteurs l'ont cru Juif d'ori-
gine, à cause que son style est rem-
pli d'hébraïsmes. Si l'on en croit
la plupart des critiques modernes,
il s'attacha à saint Pierre, dont il
était, dit-on, l'allié, et devint le
compagnon inséparable de ses tra-
vaux et de ses voyages: il annonça
l'Évangile avec lui aux Israélites; il
le suivit à Rome, et, quand les Juifs
furent chassés de cette capitale, sous
l'empire de Claude, il retourna en
Orient. Après avoir prêché dans la
Pentapole et dans l'Égypte, où il
avait fait beaucoup de prosélytes
parmi les idolâtres, il alla fonder
l'église d'Alexandrie. On ne peut
raisonnablement contester qu'il ait
été le fondateur du siège de cette
ville: les Occidentaux sont tous d'ac-
cord sur ce point, et l'abbé Renaudot
en démontre la certitude par le té-
moignage de Sévère, d'Eutychius,

11, p. 335 et suiv. Il avait cru devoir attribuer ce
poème à un auteur beaucoup plus ancien que Mar-
bode; mais il a reconnu son erreur, et l'a avoué avec
une franchise digne de trouver plus d'imitateurs.

d'Elmacin, d'Abulfarage, d'Enassal, et de plusieurs autres Orientaux, tant chrétiens que musulmans. (*Hist. Patr. Alexand.*) On conjecture qu'il s'y établit la septième année de Néron, et qu'il ne tint ce siège que peu d'années. La tradition la plus générale rapporte que l'an 68 de Jésus-Christ, les idolâtres le saisirent, un jour consacré à Sérapis, et que l'ayant traîné en un lieu plein de rochers et de précipices, ils le maltraitèrent si cruellement, qu'il en mourut. On célèbre sa fête le 25 avril. La procession générale qu'on fait tous les ans, le jour de sa fête, remonte jusqu'à saint Grégoire-le-Grand, qui l'institua en mémoire de la cessation d'une peste cruelle, obtenue ce jour-là : elle fut reçue en France dans le huitième siècle, comme nous l'apprenons du concile d'Aix-la-Chapelle, en 836. Les reliques de saint Marc, conservées religieusement au village de Bucoles, où il avait souffert le martyre, s'y voyaient encore au huitième siècle, dans un oratoire élevé sur son tombeau. Les Vénitiens qui l'ont pris pour leur patron, prétendent que son corps fut transporté dans leur ville en 815, et qu'il y existe encore aujourd'hui, dans un lieu secret de la magnifique chapelle du ci-devant doge, où l'on ne permettait à personne de pénétrer, dans la crainte qu'on n'enlevât ce précieux dépôt (1); ce qui n'a pas empêché plusieurs autres villes, et notamment le monastère de Reichenau en Souabe, de croire posséder de ses reliques. Saint Marc a écrit un évangile qui se divise en 16 chapitres, et qui tient le second

rang parmi les quatre. Il a été figuré par le lion, dans la vision d'Ézéchiël, parce qu'il s'attache à relever la royauté de Jésus-Christ. Tout l'antiquité, d'un commun consentement, a pensé que l'évangile de saint Marc n'est qu'un recueil des prédications de saint Pierre, dont il était l'interprète, et que ce recueil avait été fait à Rome, à la prière de chrétiens de cette ville, avec l'approbation de saint Pierre : les plus savants d'entre les modernes, suivent ce sentiment. Quelques Pères cependant ont eu des opinions différentes : saint Chrysostôme était d'avis que saint Marc avait écrit son évangile en Égypte, et saint Augustin qu'il n'avait fait qu'abrégé saint Mathieu. Toute l'antiquité a également cru que saint Marc avait écrit en grec, dix ans après l'ascension du Sauveur. Ceux qui s'écartent maintenant de cette opinion sont en petit nombre, et ne peuvent s'appuyer que sur des conjectures, comme Baronius qui n'a rien négligé pour faire voir que saint Marc avait écrit en latin pour les Romains, et Abulbircat, qu'il avait écrit en copte, pour les Égyptiens. Quoique saint Marc paraît abrégé saint Mathieu, et lui ressembler en tout, il est néanmoins plus détaillé que lui dans quelques endroits, et sert à l'expliquer. Son style n'a rien de remarquable : comme tous les écrivains du Nouveau Testament, il abonde en hébraïsmes et même en latinismes; ce qui n'a pas peu contribué à autoriser l'opinion de Baronius. Saint Marc n'a pas eu d'autres commentateurs que ceux des autres évangélistes. Voyez Rosenmüller, *Hist. interp. librorum sac.* 1795, 5 vol.; in-8°, *Scholia in evan. Marci*, in-8°, Jahn; *Enchiridion Hermeneuticæ generalis*, et Richar-

(1) La chaise où il est enfermé fut encore reconstruite en mai 1810. Agostino Carli-Bubbi a donné, à ce sujet, de curieux détails dans sa *Dissertazione sopra il cospo di san Marco*, Venise, 1811, in-8°.

Hist. des Commentateurs, in-4°. Saint Jérôme, dans à Hedibia, témoigne quelques-uns sur l'authenticité des derniers versets de l'évangile Marc; mais cette authenticité amment démontrée par les anciens exemplaires, par le ment des Églises grecque et t par la décision du concile e. Il existe un exemplaire de gile, prétendu autographe, cahiers, dont cinq se con- à Venise : les deux autres, ; distraits par Charles IV, t, dit - on, trouvé le tout à en 1355, sont vraisembl- dans la bibliothèque de sur d'Autriche. Les cinq ca- fermés dans une cassette, r de Saint-Marc, à Venise, plusieurs fois examinés at- ient par des connaisseurs ; est l'état de destruction où ils ent, qu'ils sont devenus à-peu- sibles. Le baron François de , écrivain à l'archiduc Fer- le 18 juin 1564, lui disait ient de parchemin. Montfau- *iarium italicum*, cap. iv, prétend qu'ils sont de pa- Egypte. Scipion Maffei, de , assure qu'ils sont de pa- de coton. (*Istoria diploma-* antoue, 1727, in-4°.) Cor- *Lapide*, et quelques autres nt écrits en grec; mais Mont- est persuadé, par quelques n'il a pu déchiffrer, qu'ils atin: du reste, tous s'accor- ire que c'est un des plus an- nuscrits qu'ils aient vus (1).

recueilli aujourd'hui que les cinq cahiers ment d'*Evangelium*, écrit sur parche- me syrien, dans le monastère de Saint- max, est apporté d'Aquile à Venise en 1582. Le rest du volume s'est conservé pour dans le 11. sur du chapitre de Civa- zari Rabbin, loc. cit., p. 119.)

On attribue à saint Marc une liturgie qui, de temps immémorial, a été en usage dans l'église d'Alexandrie; Jo- seph de Sainte-Marie en donna une édition grecque et latine, sur un ma- nuscrit que lui avait procuré le car- dinal Sirlet, Paris, 1583, in-8°. Eu- sèbe Renaudot la reproduisit dans le tome 1^{er}. de sa *Collection des litur- gies orientales*, Paris, 1716, in-4°.; et J. A. Fabricius, dans la 3^e. partie du *Codex apocryphus N. T.*, Ham- bourg, 1719, in-8°. Enfin Louis- Joseph Assemani l'a insérée dans le tome vii du *Codex liturgicus*, Rome, 1754, in-4°. Ce savant orientaliste ne doute point que cette liturgie ne soit de saint Marc; et il s'efforce de le prouver, tout en reconnaissant néanmoins qu'elle a subi des change- ments, comme il est facile de s'en convaincre, en comparant les diffé- rentes éditions qui en ont été don- nées, les missels des Coptes, des Ma- ronites et des autres chrétiens orien- taux, et même la version que l'abbé Renaudot a faite sur le syriaque, et qui se trouve dans le tome 2^e. de sa collection. Quant à la *Passion de saint Barnabé*, attribuée à saint Marc, par Sigebert et quelques écri- vains du moyen âge, dont Papebroch a inséré la traduction latine du car- dinal Sirlet, dans le tome 2^e. des *Acta Sanctorum*, il n'est personne, dit Fabricius, qui, à la simple lec- ture, n'en découvre la fausseté, et ne la juge indigne du saint évangéliste.

L—B—E.

MARC (SAINT), élu pape, le 18 janvier 336, à la place de saint Syl- vestre, était Romain de naissance; son pontificat ne dura que huit mois et vingt et un jours. Il mourut le 6 octobre, et fut enterré dans le cime- tière qui porte aujourd'hui son nom, et qu'il avait orné par respect pour

les martyrs dont il renfermait les cendres. Son culte est très-ancien : son nom se trouve dans le calendrier de Libère; et il avait une église à Rome dès le v^e. siècle. Il eut pour successeur saint Jules I^{er}. D—s.

MARC, hérésiarque du onzième siècle, et disciple de Valentin, descendait de Basilides, l'un des chefs des Gnostiques (V. BASILIDES). Il paraît qu'il vivait encore vers l'an 180 ou 190. Peu content de la doctrine de son maître, ou peut-être curieux d'y ajouter pour devenir lui-même chef de secte, il se composa un système particulier. Au lieu de la sainte Trinité du dogme catholique, il admettait dans Dieu une *quaternité*, fruit de son imagination, et composée de l'ineffable, du silence, du père et de la vérité. Il assurait que c'était cette quaternité même qui s'était révélée à lui, et qui lui avait fait connaître la vérité nue et toute entière. Il attribuait une vertu particulière à l'alphabet des Grecs. Cet alphabet, selon lui, était éminemment mystérieux, et contenait la plénitude et la perfection de la vérité. Ce n'était que par son moyen qu'on pouvait parvenir à la découvrir; et c'était pour cela que Jésus-Christ était appelé *Alpha et Omega*. A l'hérésie, Marc joignait la magie, et passait pour faire des miracles. Soit jonglerie, soit emploi de moyens naturels peu connus du vulgaire, il savait en imposer aux yeux, et s'attirait par ses prestiges un grand nombre de sectateurs. Quoiqu'il ne fût point prêtre, il affectait d'offrir l'eucharistie; et mêlant du vin et de l'eau dans un calice, sur lequel il prononçait une sorte d'invocation, il faisait paraître ce mélange d'une couleur de pourpre foncé, semblable à celle du sang, qu'il disait que la grâce souveraine y

avait fait descendre. Il présentait ensuite ce breuvage aux assistants; quelquefois il faisait faire cette consécration par des femmes. C'est à saint Irénée que nous devons ces détails. C. Père croit que Marc « avait un démon qui l'assistait, par le moyen duquel il prophétisait et faisait prophétiser les femmes auxquelles il voulait accorder cette grâce. » Ce qui est certain, c'est qu'il cherchait principalement à faire partager ses erreurs aux personnes du sexe, surtout à celles qui étaient distinguées par leur noblesse, leurs richesses ou leur beauté. Il en séduisit un grand nombre. Il flattait leur vanité en leur persuadant qu'il pouvait leur communiquer le don de prophétie. S'il les trouvait disposées à entrer dans ses vues, pratiquait sur elles des invocations et quand leur imagination était bien exaltée, il leur ordonnait d'ouvrir la bouche et de prophétiser. Dans l'espèce de délire où il les avait mises, elles disaient tout ce qui leur venait à l'esprit, et se croyaient des prophétesses. Peut-être aussi que le somnambulisme magnétique n'était pas étranger à ces prévisions (V. MORTAN). Marc fut accusé de corrompre les uns dans des entretiens particuliers, et d'employer des philtres à l'égard des autres pour en abuser. Quelques-unes, après avoir été victimes de son libertinage, touchées de repentir, revenaient à l'Eglise pour se réconcilier. Telle fut la femme d'un diacre catholique d'Asie, qui était venu loger chez Marc. Débauchée par les artifices de ce méchant, elle abandonna son mari pour s'attacher à lui, et le suivit long-temps aveuglée par la plus honteuse passion. Enfin désabusée, elle vit toute l'horreur du précipice où elle était tombée : elle quitta le corrupteur et pas

e sa vie dans la pénitence. dressa aussi quelquefois à les pieux et fidèles ; mais repoussé avec exécution, les premiers mots, elles en lui criant *Anathème*. On is en quelle année cet hérétique mourut. Il laissa des disciples nommés *Marcasiens*. Fidèles de leur maître, ils passèrent leur vie dans les festins et la luxure. Ils se donnaient aussi pour sages, corrompaient les femmes et livraient d'autant plus lieu aux désordres et aux crimes, en disant et se croyant parfaits, et avaient pour assurés de leur salut qu'ils rejetaient les sacrements, et la nécessité du baptême ; et avaient, pour en tenir lieu, une cérémonie d'initiation, qu'ils appelaient *lembition*. On ignore en quoi consistait. On sait seulement que la cérémonie, ils oignaient avec de l'huile et de baume. Quelques-uns, sur les morts, des onctions superstitieuses. Ils soutenaient que le Christ n'avait point souffert, et ils admettaient un Dieu du mal. Quant à leur doctrine, ils s'appuyaient sur des textes des Écritures dont ils détournent le sens, ou sur des passages de livres composés par eux-mêmes, auxquels ils prêtaient une autorité qui trompait les ignorants. L'hérésie subsistait encore du temps du saint Épiphane, c'est-à-dire pendant tout le cinquième siècle. Elle avait fait de grands progrès en Asie, était passée en Europe, avait infecté les bords du Rhin. Elle fut combattue par saint Justin, et Miltiade, philosophe chrétien et écrivain du onzième siècle. — Un autre MARC, juif et Manichéen, passa en 380

de Memphis en Espagne, et donna lieu à l'hérésie des Priscillianistes.

L—V.

MARC-ANTOINE. V. ANTOINE, et RAIMONDI.

MARC-AURÈLE (MARCUS-AURELIUS-ANTONINUS-AUGUSTUS), surnommé le *Philosophe* (1), l'un des meilleurs et des plus grands princes de l'antiquité païenne, naquit à Rome, le 26 avril 121, dans les jardins du Capitole. Ses ancêtres avaient rempli des places importantes, et les flatteurs faisaient remonter son origine jusqu'à Numa. Il fut élevé, dans sa famille, sous les yeux de son aïeul, Annus - Verus, personnage consulaire ; il reçut les leçons des plus habiles maîtres, et conserva la plus tendre reconnaissance de leurs soins. Ses progrès, dans les lettres, furent médiocres ; et il se félicitait, plus tard, de n'avoir réussi ni dans la rhétorique, ni dans la poésie, dont le charme aurait pu le détourner d'études plus sérieuses : mais il goûta de bonne heure les principes des philosophes stoïciens dont il adopta le costume et pratiqua les austérités ; il couchait la nuit sur son manteau, et sa mère eut beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il eût un lit couvert d'une simple peau. Son caractère grave et réfléchi plaisait à l'empereur Adrien, qui ne le nommait que *Verissimus*, faisant allusion à son nom de famille, et à l'amour qu'il montrait pour la vérité. Il le créa chevalier dès l'âge de six ans, ce qui ne s'était jamais vu, et il lui donna la robe virile à quinze ans. Le premier usage que Marc-Aurèle

(1) Marc-Aurèle reçut en naissant le nom de *Claudius Severus*, qui est celui de son aïeul maternel ; en prenant la robe virile, il fut nommé *Annus Verus* ; et enfin, *Marcus Aurelius Antoninus*, lors de son adoption par Antonin.

fit de sa liberté, fut d'abandonner à sa sœur Annia Cornificia, qui avait épousé Numidius Quadratus, toute la succession de leur père, afin qu'elle fût aussi riche que son mari. Peu de temps après, on le nomma préfet de Rome; place qu'il remplit avec une sagesse fort au-dessus de son âge. Il renonça, dès-lors, à la chasse et aux exercices du corps, qu'il aimait avec passion; il ne parut plus que rarement dans les spectacles et les jeux publics. A tous les vains plaisirs, il préférait la société de quelques amis, et les leçons des philosophes. Adrien, forcé de se choisir un successeur, désigna Antonin, et lui imposa en même-temps la condition d'adopter Marc-Aurèle (V. ANTONIN, II, 288). Celui-ci apprit, en tremblant, cette nouvelle, et ne quitta qu'à regret les jardins de sa mère, où il avait passé des jours si purs et si tranquilles. Antonin, parvenu au trône, annula les engagements de Marc-Aurèle avec la fille de Luc. Commode, et lui donna en mariage sa fille Faustine; il le désigna, en même-temps, consul, le créa César, et l'obligea de prendre connaissance de toutes les délibérations du sénat, pour se former à la science du gouvernement. Accablé d'honneurs qu'il n'avait point désirés, Marc-Aurèle n'en fut que plus passionné pour l'étude de la philosophie; et Antonin fit venir d'Athènes le célèbre Apollonius pour lui donner des leçons (V. APOLLONIUS, II, 323). Antonin étant mort le 7 mars 161, Marc-Aurèle lui succéda, et s'associa aussitôt Luc-Aurèle. Verus, son frère adoptif, qu'il créa César et auguste, et auquel il fiança Lucille, sa fille. Les commencements de son règne furent marqués par des calamités sans nombre: le Tibre et

le Pô débordés ravagèrent les campagnes de l'Italie, et de jusqu'à l'espérance des récoltes horrible famine et des maladies enténébrées enlevèrent une partie de la population; et tandis qu'Aurèle luttait contre tant de maux réunis, des mouvements éclataient en Bretagne; les Quades pénétraient dans la Germanie, et les Parthes menaçaient d'envahir les provinces de l'Orient. C'en était fait de l'empire sans la prudence et le courage d'Aurèle. Il se contenta d'envoyer quelques légions avec ses lieutenants dans la Bretagne et la Germanie, mais il fit désigner Verus pour combattre les Parthes, les plus redoutables des ennemis de l'empire. Il espérait, en excitant le courage pour de la gloire, l'arracher à ses habitudes voluptueuses qu'il avait prises dans sa jeunesse; il le fit accompagner par quelques-uns de ses amis chargés de le surveiller; il en le quittant, les conseils sages: mais tout fut inutile. Verus se reposant sur ses officiers, ne voulut pas continuer la guerre dans les faubourgs d'Antioche et les plaisirs de Rome. Mal dissimulant le chagrin qu'il éprouvait de la conduite de son collègue, ne s'occupait que de l'honneur des Romains. Il accrut le nombre du sénat, et fit des résolutions, lors même qu'elles étaient contraires à son avis; car il est plus raisonnable de suivre l'opinion de plusieurs personnes que de les soumettre à un seul homme. Il abrégéa l'usage des procès; fixa le taux du intérêt, et défendit les prêts à intérêt; assura la rentrée des impôts en réduisant les exactions; fit

et fleurir le commerce (1), et le retour des disettes par l'ouverture de greniers publics dans toute l'Italie. Cependant la guerre contre les Parthes étant terminée, Vêrus revint à Rome, après une longue absence, et obtint les honneurs du triomphe que Marc-Aurèle consentit à partager avec lui; cet empereur philosophe n'acquiesça avec répugnance le surnom d'*athénien*, et le quitta bientôt pour celui de *Germanique*, que lui méritaient ses exploits. La guerre ne devait pas à recommencer contre les Parthes et les Marcomans, peuples du Nord, et qui, après avoir subi leurs ravages sur la Germanie, menaçaient de se porter sur les provinces plus voisines de Rome. Marc-Aurèle fit décider par le sénat que les deux empereurs marcheraient ensemble à la tête des troupes. Pour se rendre les dieux favorables, ou plutôt pour ranimer la confiance des soldats, l'empereur ordonna un si grand nombre de sacrifices, que les railleurs dirent qu'à son retour, il ne trouverait plus de vœux pour remercier les dieux, de la victoire. L'armée se mit en marche au commencement de l'année 169 : les barbares repoussés sur tous les points demandèrent la paix; et L. Vêrus, qui regrettait d'être éloigné de Rome, était d'avis qu'on acceptât leurs propositions; mais Marc-Aurèle lui représenta la nécessité de les poursuivre pour achever de les réduire. Les deux empereurs avaient choisi Aquilée pour leur quartier d'hiver;

ils en furent chassés par les maladies contagieuses. Vêrus mourut subitement pendant la route (1). Son collègue lui rendit les plus grands honneurs; mais il ne regretta pas un prince si peu digne du trône. (V. L. VÊRUS.) Il se prépara cependant à continuer la guerre: toutes les ressources avaient été épuisées; et la misère des peuples ne permettait pas de songer à de nouveaux impôts. Dans cette circonstance critique, Marc-Aurèle n'hésita pas à vendre les meubles et les effets précieux qui décoraient son propre palais; et il se procura par ce moyen les sommes dont il avait besoin, sans ajouter aux charges de l'état. Il s'attacha d'abord à rétablir la discipline parmi les soldats, et leur donna lui-même l'exemple de la sobriété, de la patience à supporter les privations, et du courage dans les dangers. La nuit, renfermé dans sa tente, il lisait les ouvrages des philosophes, en recueillait les pensées les plus propres à fortifier son âme contre les revers, et à nourrir cet amour de la vertu qui forme tout son caractère (2). Il défait successivement les Marcomans, les Iaziges et les Quades. La victoire qu'il remporta sur ces derniers, fut attribuée à un prodige que les écrivains ecclésiastiques regardent comme l'effet des prières des soldats chrétiens de la légion Méliène; et ce fut après cette victoire que Marc-Aurèle publia un arrêt qui défendait de rechercher les chrétiens et de les déferer en justice pour leur religion. Voici le fait: les Romains voulant

(1) Les relations commerciales des Romains s'étendaient jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale, et on voit, l'an 169, un ambassadeur de Marc-Aurèle arriver à la Chine par l'Inde, les Parthes s'étant emparés du commerce par terre et des communications par la voie la plus directe. (De Guignes, *Idee generale du commerce des Chinois avec les nations occidentales*, Acad. des Ins. t. XLVI, p. 355.)

(1) On annonce qu'il était mort d'une apoplexie foudroyante; mais le bruit commun fut qu'il fut empoisonné (V. FAUSTINE), et Dion accuse Marc-Aurèle lui-même de ce crime. On l'a aussi imputé à Lucille.

(2) Le premier livre de ses pensées est daté Carnunte; et le second, du camp sur les bords du fleuve Grana au pays des Quades.

poursuivre leurs triomphes, s'étaient engagés dans des défilés dont les Quades leur fermèrent l'issue; ceux-ci, ayant détourné tous les ruisseaux, laissaient leurs ennemis exposés sous un ciel brûlant à une soif dévorante. Les Romains périssaient lorsqu'une pluie imprévue leur offrit les moyens de se désaltérer; et dans le même temps, un orage affreux, mêlé de grêle et de tonnerre, foudroya les Quades, qui se hâtèrent de rendre les armes, persuadés que les dieux s'étaient déclarés pour les Romains. Les barbares revenus de leur frayeur violent sans scrupule un traité que la peur leur avait fait jurer; et Marc-Aurèle se vit forcé de prolonger son séjour dans les déserts de la Germanie. Pendant ce temps-là, Avid. Cassius, gouverneur de la Syrie, que de grands succès et des qualités brillantes avaient signalé à l'estime de Marc-Aurèle, songeait à lui ravir l'empire. Certain que l'amour des Romains pour cet empereur, serait un obstacle invincible à ses desseins, il répandit le bruit qu'il était mort, et se fit proclamer par les légions de l'Orient. Marc-Aurèle, à cette nouvelle, rassembla son armée, et prononça une harangue que Dion nous a conservée (liv. 70). Il y déclare que Cassius a trompé sa confiance et son amitié, mais que son seul desir est de lui témoigner, par l'oubli le plus entier et le plus généreux de ce qui s'est passé, qu'il n'a pas connu toute l'affection que son prince lui portait. Il était en marche pour combattre les rebelles lorsqu'on lui apporta la tête du révolté: il détourna les yeux de cet horrible spectacle, ordonnant que ces tristes restes fussent inhumés avec honneur (F. A. CASSIUS, VII, 309). Il pardonna aux enfants de Cassius, leur

rendit la moitié des biens de leur père, remit aux filles les pierreries et les bijoux; et leur laissant à tous la liberté de se retirer où ils voudraient, il leur conserva les prérogatives d'enfants des sénateurs. Il fit brûler tous les papiers du gouverneur de la Syrie, dans la crainte de trouver des coupables: il accorda un pardon généreux aux villes qui avaient embrassé le parti de l'usurpateur, et visita les provinces de l'Orient qu'il voulait y répandre de nouveaux bienfaits. Il s'arrêta quelque temps à Smyrne, où il eut le plaisir d'entendre l'orateur Aristide, dont on lui avait vanté l'éloquence; et peu après, il fit rebâtir cette ville ruinée par un incendie (F. ARISTIDE, II 441) (1). Il voulut ensuite visiter Athènes, et s'y fit initier aux grands mystères de Cérès: il y établit de maîtres pour toutes les sciences qu'on enseignait alors; leur assigna des appointements considérables, et leur accorda des privilèges, afin d'augmenter encore l'estime des peuples pour des hommes voués à l'instruction. A son retour à Rome, l'empereur fut accueilli par la joie la plus vive: les honneurs d'un nouveau triomphe auquel on associa son fils Commode lui furent décernés par le sénat. Il se retira ensuite à Lavinium, pour y goûter quelque repos dans le sein de cette philosophie, qu'il nommait *sa mère*. « Que les peuples, répétait-il souvent d'après Platon, que les peuples seraient heureux, si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes! » (V. *La Vie de Marc-Aurèle*, par Dacier.) Ce fut cette année (177), qu'il consacra

(1) On a dit dans cet article que l'empereur Antonin accorda la restauration de Smyrne aux prières d'Aristide. Par Antonin, il faut entendre Marc-Aurèle, qui se nommait aussi Marc-Antoine.

le à la Bonté, sur le Capitote divinité favorable était la seule qui n'eût point d'antels à Rome. Sa modestie a philosophie. Il allait en l'âge de près de 60 ans, les leçons du philosophe pendant ce temps-là les fienle Marc - Aurèle, Pertinax eux Quintiles, continuaient en bride les barbares, et nt sur eux des avantages qui échaient de tenter des ex. Il jugea que sa personne essaire pour achever de les : malade et affaibli par l'âge, na, l'an 178, dans la Geremmenant avec lui son fils le, qu'il désirait soustraire rruption presque générale. orta, l'année suivante, une complète sur les barbares; progrès de la maladie dont apporté le germe, lui fai-voir une fin prochaine, il uprès de son lit de mort, le mmode, et, après lui avoir es conseils les plus sages plus inutiles (V. COMMODO), manda, dans des termes pres-ix amis dont il avait éprou-élité. Le soir même, le triservice près de l'empereur enu lui demander l'ordre : dit-il, au soleil levant; pour je perds la lumière. » Il ex- de temps après, le 17 mars 180, à Sirmium, ou, selon, à Vienne en Autriche. Les de ce grand prince furent ées à Rome, où la nouvelle ort avait répandu une cons- n générale; et elles furent s dans le tombeau d'Adrien. arèle a été loué de nos jours adémicien Thomas, comme it été par les plus grands
XXVI.

orateurs romains (V. THOMAS). Ce prince alliait la fermeté à la douceur : il était naturellement indulgent, et il ne condamna jamais un coupable sans tempérer, par égard pour la faiblesse humaine, la peine que lui infligeait la loi. Il savait réparer avec magnanimité les erreurs dans lesquelles il était tombé. On lui avait surpris la condamnation de Pertinax, l'un des officiers les plus distingués de l'armée; bientôt l'innocence de Pertinax éclata : Marc-Aurèle s'empressa de le nommer sénateur et consul ; et comme les envieux murmuraient de voir tant d'honneurs accumulés sur la tête d'un homme d'une naissance obscure : « Eh quoi ! s'écria-t-il, la » place des Scipion serait avilie par » un guerrier qui leur ressemble ! » Sa sagesse, dit son biographe (Capitolin), son égalité d'ame et sa piété, furent telles que les vices mêmes de ses proches n'en altérèrent point l'éclat : il était soigneux de sa réputation, s'informant de ce qu'on disait de lui, et réglant sa conduite sur les avis qu'il recevait. « Rien n'est capable, » dit Montesquieu, de faire oublier » le premier Antonin, que Marc-Au- » rèle qu'il adopta. On sent en soi- » même un plaisir secret lorsqu'on » parle de cet empereur ; on ne peut » lire sa vie sans une espèce d'at- » tendrissement : tel est l'effet qu'elle » produit, qu'on a meilleure opi- » nion de soi-même parce qu'on a » meilleure opinion des hommes » (Grand. des Rom., chap. xvi.) Nous devons l'avouer : on a cependant cherché à jeter des doutes sur les vertus d'un prince digne des respects et de l'admiration des siècles (1). On lui a fait un crime de

(1) Un écrivain de notre temps disait un jour à M. J. Roussier, qu'il s'occupait de démontrer la fausseté

son indulgence pour les désordres de Faustine, qu'il a peut-être ignorés (1) (V. FAUSTINE.) On lui a reproché de n'avoir point écarté du trône, Commode, son fils unique. Mais il paraît que Commode ne manifesta point dès son enfance cette perversité qu'il afficha lorsqu'il fut maître de l'empire : tant que son père vécut, il se contenta dans les bornes du devoir ; et ses torts, s'il en eut, furent excusés facilement par le plus indulgent des hommes. Les chrétiens ont encore accusé Marc-Aurèle de son zèle pour les extravagances du paganisme, qui le portait à multiplier les sacrifices et les consécration de toute espèce, à introduire dans Rome des religions étrangères, et à faire auprès du sénat des démarches humiliantes pour obtenir que l'on rendit les honneurs divins à l'infâme Adrien, qui l'avait appelé à l'empire, à Faustine, et à Luc. Vérus, si décrié pour ses vices : enfin, quelques écrivains lui reprochent d'avoir excité lui-même contre les chrétiens la cinquième persécution générale. Cependant l'histoire nous apprend qu'en montant sur le trône, il ordonna que tous les détenus comme chrétiens fussent mis en liberté et leurs délateurs punis. (V. la *Lettre aux préfets*, dans l'*Histoire*

des vertus des grands hommes du paganisme, en comparaison de ce que les philosophes modernes attaquent celles des grands hommes du christianisme. « Vous allez rendre, lui dit Rousseau, un grand service au genre humain ; il va se trouver entre la philosophie et la religion, comme le vieillard de la fable entre ses deux maîtresses. » (V. les *Œuvres* de Bern.-de-Saint-Pierre, tome XII, p. 38.)

(1) Dans un ouvrage où Marc-Aurèle avait rassemblé ses pensées les plus secrètes, il ne laissa pas échapper une seule plainte contre Faustine. Au contraire, il remercia les dieux de lui avoir donné une femme si douce, si complaisante, pleine de tendresse et d'une merveilleuse simplicité de mœurs (*Réflex.* de Marc-Aurèle, liv. 1^{er}. . XVII, trad. de Dacier). Sa femme le trompait, et il l'ignore ; ou si l'on veut, il a craint de voir à la majesté impériale d'éviter tout scandale public.

ecclésiastique. d'Eusèbe, dans par Dacier, etc.) L'an 174 nouvelle, comme on l'a dit, et d'accuser les chrétiens, et aux magistrats de punir rigoureusement ceux qui tenteraient de blesser dans l'exercice de leur mais il ne révoqua point le portés contre eux par ses persécuteurs ; et s'il est vrai que tant que vécut Marc-Aurèle pas couler le sang d'un seul : la persécution n'en continua moins dans les provinces, et l'an 177 qu'eurent lieu les martyres des chrétiens de Vienne et dont les actes forment un précieux monuments de l'histoire de France (V. IRÉNÉE, XXI). On sait que Marc-Aurèle avait des *Commentaires* sur sa vie et l'instruction de son fils ; et peut trop regretter que nous ait privés de cet ouvrage de ce grand prince douze *Réflexions morales*, en grec ont été publiées pour la première fois par Xylander avec une traduction latine, Zurich, 1558 sous ce titre : *M. Antonini se ipso* (1). On trouvera dans les autres éditions de ce précieux dans le tom. iv de la *gr.* par Fabricius ; mais on ne trouve ici les plus estimées : 1704, in-8° ; avec les *Th.* Gataker et de George Hope, Londres, 1707, in-4° revue par J.-M. Schulz, 1802, in-8°., devait être composée de deux volumes de lettres qui n'ont point paru

(1) On a expliqué, dit Dacier, en grec le titre de ce livre ; mais il nous paraît toutes mauvaises. Le grec dit : D. nous l'auteur Marc-Antonin à soi-même. E. parle jamais qu'à lui dans tout l'ouvrage

les ont été traduites en Dacier, Paris, 1691, 2 tions rare et recherchée, ion qui a été souvent par J. P. Joly, Paris, ; 1773, in-12; 1796, , in-12 et in-8°. La Dacier est la moins on fait beaucoup de gomènes et des notes accompagnée; Stanhope en latin (1). Les *Pen-*-Aurèle sont le meilleur qui nous soit resté de philosophes stoïciens re). On trouve quel- de cet excellent prince s d'Av. Cassius et de iger par Spartien. Une onsiderable de sa cor- avec Fronton, décou- Ang. Mai, dans la bi- Vatican, a été publiée ce savant éditeur, qui trouvé quelques frag- bibliothèque Ambro- FRONTON, XVI, 121.) nus avait écrit la Vie de ; elle est citée par Jul. ni nous en a laissé une, étails précieux, mais onfusément (V. CAPI- tion de Sibert a publié *Marc-Aurèle*, à la suite Tite-Antonin, Paris, ; et l'on annonce en ce *Histoire du règne* de 3 vol. in-8°. (2) Ou a mbre de médailles de en or, en argent, en

grand, moyen et petit bronze. Les plus rares sont celles qui ont pour revers les têtes de Commode jeune, de Vêrus et de Faustine. L'abbé Belley a publié dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, t. xxv, une *Dissertation* sur les médailles de Marc-Aurèle et de Vêrus, frappées pour perpétuer le souvenir du triomphe qui leur fut décerné après la guerre des Parthes. W—s.

MARC-PAUL. Voyez POLO.

MARCA (PIERRE DE), issu d'une famille originaire d'Espagne (V. TIL- LADET), naquit le 24 janvier 1594, à Gant, en Béarn. Sa mère n'était en- ceinte que de sept mois lorsqu'elle le mit au monde : il fallut d'abord le nourrir en lui versant du lait dans la bouche, puis le faire allaiter par une chèvre. Les rigueurs que l'on exerçait envers les prêtres catholiques obligèrent ses parents de l'envoyer à Tarbes pour y être baptisé. Nommé, en 1615, conseiller au conseil souverain de Pau, tout composé de calvinistes, il s'y conduisit quoique très-jeune encore, avec tant d'intelligence, que Louis XIII, ayant érigé, en 1621, cette compa- gnie en parlement, l'en nomma pré- sident. Il y seconda si bien les vues de la cour, qu'il devint conseiller- d'état, en 1639. Le cardinal de Richelieu, l'ayant chargé de réfuter l'*Optatus gallus* (V. HERSENT), il publia, en 1641, la première partie de son traité, devenu célèbre, *De Concordiâ sacerdotii et imperii*. Le libraire exigea qu'il ajoutât à ce titre celui *De Libertatibus ecclesiæ gallicanæ*. Cette complaisance déplut aux Romains, qui prétendaient que les libertés gallicanes ne pouvaient se concilier avec les libertés de l'Eglise. L'auteur, devenu veuf, fut appelé à l'évêché de Couserans. Les papes

augmenta la *Vie de Marc-Aurèle*, grand nombre de preuves tirées des L'abbé de la Pierre a publié l'*Es- sai philosophique* (Marc-Aurèle, Ju- lien d'apollon), 1764, in-12, et la *Vie de Marc-Aurèle*, par ce ce n'est qu'une fiction poétique et

Urbain VIII et Innocent X mirent, pour condition à l'expédition de ses bulles, la rétractation de quelques endroits de son livre. Marca chercha d'abord à les apaiser, par une dissertation où il prouvait la supériorité du pape au-dessus des conciles. Cette condescendance ne suffisant pas pour satisfaire la cour de Rome, il signa, le 12 août 1647, une déclaration par laquelle il s'engageait à se conformer en tout à la doctrine de l'Eglise romaine, touchant la juridiction et les immunités ecclésiastiques, de condamner tout ce qu'il avait écrit de contraire dans son livre, de le corriger dans une seconde édition, d'y enseigner que les droits que le roi exerçait sur les choses ecclésiastiques, il ne les exerçait qu'en vertu d'un privilège apostolique. Ses bulles lui furent enfin expédiées. Le prélat en témoigna sa reconnaissance à Innocent X, par une dissertation sur la primauté de S. Pierre, contre le système des théologiens qui admettaient deux chefs de l'Eglise dans la personne de S. Pierre et dans celle de S. Paul (V. BARCOS). Pendant cette contestation, qui dura six ans, Louis XIII nomma Marca intendant de la Catalogne, qui s'était mise sous sa protection. Ce prélat se concilia si bien l'affection des Catalans, par la sagesse de son administration, qu'ayant été attaqué d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, à son retour en France, ils envoyèrent douze capucins et douze jeunes filles, pieds nus en pèlerinage à N.-D. de Montserrat, afin d'accomplir un vœu qu'ils avaient fait pour sa conservation. Sa translation sur le siège de Toulouse, en 1652, éprouva encore des difficultés à Rome. Cependant il montra beaucoup de zèle, dans l'assemblée du

clergé de 1653, pour faire recevoir la bulle d'Innocent X contre le livre de l'évêque d'Ypres, et pour presser des mesures rigoureuses contre ses partisans. Il dressa le premier projet d'un formulaire, où l'on condamnait les cinq propositions du sens de l'auteur. Enfin, il fit paraître, en 1657, au nom du clergé une relation de tout ce qui s'était passé dans cette affaire. Cette relation fut fortement attaquée par Nicole, dans son *Belga percontato*. Marca, qui avait été pourvu de deux évêchés, et n'avait résidé dans aucun, parut disposé, en 1658, à quitter la cour pour se retirer dans son diocèse; mais le roi le fixa auprès de lui par la charge de ministre d'état. Le cardinal de Retz ayant donné, en 1661, sa démission de l'archevêché de Paris, Marca y fut nommé; et l'on crut même alors qu'il allait remplacer le cardinal Mazarin. Mais la résolution que prit Louis XIV de gouverner par lui-même, renversa ce projet. Infatigable au travail, Marca, pendant sa dernière maladie, dictait encore Baluze un traité *De l'inséparabilité du pape*, peut-être pour se frayer la voie à la pourpre romaine. Il termina sa carrière le 29 juin 1666, le jour même où il reçut ses bulles d'archevêque de Paris. Ce prélat avait une vaste érudition, sacrée et profane. C'était un très-habile canoniste, mais plusieurs l'ont regardé comme un médiocre théologien, un espiadroit, qui trouvait des raisons tout, et savait faire plier son sens aux intérêts de sa politique. « C'est » dit Bossuet, un homme d'un très » beau génie, d'un esprit souple » variable, qui avait la malheureuse » facilité de passer d'un sentiment » à l'autre, à la faveur de quelque

nivoques, et de traiter, comme se jouant, les matières ecclésiastiques. . . . Pour ménager les elles trop délicates des Romains, il a donné une idée toute nouvelle des libertés gallicanes. . . . Il est, son historien et son apologiste, paraît croire aussi que sa science n'était pas entière, et qu'il en beaucoup de calcul dans les opinions qu'il professait. Quand il dit ajoute le caustique abbé de Loménie, c'est qu'il est payé pour ne rien dire, ou qu'il espère l'être. Ses ouvrages le plus important, celui auquel il doit sa célébrité, est son fameux traité *De Condi-
tione sacerdotii et imperii*. Il en prépara une seconde édition, mais n'osa point donner de son vivant, à cause des querelles que la vérité lui avait attirées avec Rome. Il le publia, en 1663, augmenté des quatre derniers livres, réécrit de la Vie de l'auteur, des suppléments considérables au cinquième livre, traduisit en latin le sixième et le septième, corrigea les fautes d'impression, et les opinions qui n'étaient pas du bon sens, y mit des notes et des additions considérables. Elle fut condamnée par un décret de l'Index romain, du 17 novembre 1664; ce qui empêcha pas l'éditeur d'en faire une nouvelle en 1669. La première est la plus recherchée est celle qu'il mit au jour en 1704. Il y en eut une dernière, donnée par Bohmer en 1708, et dans laquelle l'éditeur a inséré quelques dissertations de l'auteur, déjà imprimées. C'est l'ouvrage le plus complet qu'il eût sur les libertés de l'Eglise gallicane, avant la célèbre défense faite par quatre articles, par Bossuet. Les protestants ont prétendu, sans en

fournir aucune preuve, que M. de Marca avait indiqué à Baluze divers changements à faire dans l'ouvrage, et que celui-ci n'en avait fait aucun. Mais cela ne peut se concilier avec l'ordre donné avant sa mort au savant éditeur, d'y ajouter les quatre derniers livres où il s'exprime encore plus fortement que dans les premiers sur les maximes reçues dans le royaume. Les autres ouvrages de Marca sont : I. *Marca Hispanica*, Paris, 1680, in-8°, augmentée d'un quatrième livre par Baluze. C'est une description savante et curieuse des provinces limitrophes de la France et de l'Espagne, que l'auteur avait composée, en 1660, lorsqu'il fut chargé d'aller déterminer les frontières des deux états, conjointement avec les commissaires espagnols. II. *Histoire de Béarn*, Paris, 1650, in-fol. : elle est dégagée des fables dont les chroniqueurs l'avaient surchargée, et enrichie de pièces justificatives. III. *De Primatu Lugdunensi et aliis primatibus*, 1644, in-8°. IV. *Opuscula* : c'est un recueil in-8° de dissertations latines et françaises, publié en 1669 et 1681 par Baluze. On y remarque une relation en vers latins d'un Voyage de Paris en Languedoc, fait en 1654. V. *Traité théologique*, mis au jour par Faget, parent de l'auteur; précédés d'une Vie du savant prélat, qui occasionna une dispute très-vive entre l'éditeur et Baluze. L'*Eloge de M. de Marca*, par l'abbé Bombart, Paris, 1762, in-8°, a été couronné à l'académie de Pau, le 4 février de la même année. On avait aussi son *Oraison funèbre* en latin, par J. Doujat, Paris, 1664, in-4°. T—D.
MARCASSUS (PIERRE DE), poète, romancier et traducteur médiocre, né en 1584, à Gimont,

petite ville de Gascogne, vint à Paris, jeune, et fut nommé régent au collège de Boncourt, place qu'il remplissait encore en 1617. Il fut chargé ensuite de l'éducation d'un neveu du cardinal de Richelieu; et si l'on en croit Gui Patin, écrivain très-satirique, il eut besoin de recourir à la protection de ce ministre, pour échapper aux poursuites que lui avait attirées sa mauvaise conduite. Il ne laissa cependant pas d'obtenir une place de professeur au collège de la Marche; et il mourut à Paris, au mois de décembre 1664, à l'âge de 80 ans. C'était un homme plein de vanité, qui se croyait très-supérieur à tous les gens de lettres, ses contemporains; il prend, à la tête d'un de ses ouvrages (la traduction libre des Odes d'Horace) le titre singulier de *principal historiographe du Roi, rayé de l'état*. Si, comme on peut le conjecturer d'après ce passage, il a réellement joui d'une pension comme historien, on ne voit pas à quel titre il avait pu la mériter. Marcassus était l'un des admirateurs de Ronsard, et il a commenté son poème de la Franciade (V. RONSARD). Il était ami de l'abbé de Marolles, et d'un certain Molière, auteur du roman de *Polixène*, que les derniers éditeurs du Dictionnaire de Moréri ont confondu avec notre inimitable comique. On a de Marcassus : I. Des romans, la *Clorimène*, Paris, 1626, in-8°. — Le *Timandre*, in-8°, ouvrage dans lequel il raconte, sous des noms empruntés, plusieurs anecdotes alors récentes; et l'*Amadis de Gaule*, ibid., 1629, in-8°. II. Deux pièces de théâtre : l'*Éromène*, pastorale en cinq actes et en vers, ibid., 1633, in-8°, pièce de la plus grande indécence, qu'il dédia ce-

pendant à son élève; et les *Pêcheurs illustres*, tragi-comédie, ibid., 1641 in-4°. III. Des *Lettres morales* ibid., 1629, in-8°. IV. L'*Histoire grecque*, 1647, in-fol.; 1669, vol. in-12 (édition citée par Leng Dufresnoy). Ce n'est qu'un recueil de différents passages tirés d'Hérodote, Thucydide et Xénophon; l'ouvrage devait avoir une suite mais aucun imprimeur ne voulut s'en charger. V. Des *Pièces de vers latines ou françaises*, dont on trouvera les titres dans les Mémoires de Nicéron, tome xxxi, ou dans le Dictionnaire de Moréri, édit. de 1759. VI. Des *Vers français*, insérés dans le Recueil des Muses illustres. Marcassus a traduit en vers les *Bucoliques* de Virgile, Paris 1621, in-4°; et les *Odes et l'Épodes* d'Horace, ibid., 1664, in-8°. Il commença cette dernière traduction à l'âge de 80 ans, et l'acheva en deux mois. Il a traduit outre : Les *Amours de Daphnis et Chloé*, de Longus, ibid., 1621 in-8°; les deux premiers livres de *Dionysiaques* de Nonnus, 163 in-4° (V. NONNUS); l'*Argenis* de Barclay, 1633, in-8°; et enfin trois livres de l'*Ame* d'Aristote, 1641, in-8°. Le portrait de Marcassus a été gravé par Mich. Les format in-4°. W—s.

MARCEAU (FRANÇOIS-SÉVERIN DESGRAVIERS), général français, né à Chartres, le 1^{er} mars 1746. Son père, procureur au bailliage de cette ville, ayant négligé son éducation, le fils trouva heureusement dans sa sœur une seconde mère : elle activa son bon naturel, lui inspira surtout des sentiments d'honneur et de probité. Mais d'un caractère bouillant, et ne se sentant aucune vocation pour le barreau, auquel il était à

tiné, il prit le parti des armes : à 17 ans il entra comme soldat au régiment de Savoie-Carignan, et parvint rapidement au grade de sous-officier. Se trouvant à Paris en congé, le 14 juillet 1789, il se mêla aux citoyens armés pour la cause de la révolution, qu'il embrassa avec ardeur. La garde nationale de Chartres en fit ensuite son instructeur; il partit de là pour la frontière en 1792, en qualité de commandant d'un des bataillons de volontaires d'Eure-et-Loir. Il fit cette première campagne dans l'armée de Lafayette : son bataillon faisait partie de la garnison de Verdun, lorsque les Prussiens en firent le siège. Opposé, dans le conseil de guerre, à la reddition de la place, ainsi que le commandant Beaurepaire, qui se tua de désespoir, il fut chargé, comme le plus jeune officier, de porter la capitulation au roi de Prusse, qui, voyant couler ses larmes, en admira le motif. Plus heureux à la fin de la campagne, Marceau se distingua; mais trouvant, parmi les volontaires, des idées de liberté incompatibles avec la discipline, il sollicita un emploi dans la ligne, et fut nommé capitaine des cuirassiers dans la légion germanique, corps nombreux qui, en avril 1793, partit de Philippeville pour aller combattre les royalistes de la Vendée. Bientôt l'intrigue, l'esprit de parti, la fureur des dénonciations, désorganisèrent ce corps en présence même des Vendéens. Tout l'état-major, accusé de trahison, fut arrêté à Tours : Marceau, lié avec ses chefs, partagea leur sort. On reconnut bientôt l'absurdité de la dénonciation; et on leur rendit à tous la liberté, la veille de la bataille de Saumur. Cette ville ayant été prise par les royalistes, et l'armée républicaine dispersée, le

conventionnel Bourbotte, qui avait en un cheval tué sous lui, eût été fait prisonnier, si Marceau ne lui eût donné son propre cheval, s'exposant lui-même aux plus grands périls. Cette action ayant fixé sur lui l'attention, il fut nommé, par décret, général de brigade à vingt deux ans. Il s'en montra digne par sa conduite militaire, et par un patriotisme pur, désintéressé, qui contrastait singulièrement avec la cupidité et la cruauté de la plupart des autres chefs du parti révolutionnaire. Ce fut dans le cours de cette guerre terrible, qu'il s'unit de la plus étroite amitié avec Kléber, dont le caractère élevé et loyal avait beaucoup de rapports avec le sien (V. KLEBER). La défaite des armées républicaines, dans plusieurs batailles livrées aux royalistes, était attribuée à l'impéritie des généraux en chef; et la Convention ne savait sur qui porter son choix. Dans un conseil de guerre, où assistaient douze de ses commissaires, Kléber désigna Marceau pour commander les deux armées de l'ouest : on l'nomma; et il se hâta de rassembler toutes les troupes, pour attaquer les Vendéens qui occupaient le Mans. Après avoir combattu toute la journée du 13 décembre 1793, et chassé l'ennemi de ses positions, il s'arrêta à portée du canon de la ville, remettant au jour suivant la bataille décisive. « C'est dans le Mans même », lui dit Westermann, qu'il faut profiter de la fortune. — Tu joues un gros jeu, répond Marceau en serrant la main : n'importe, mais je te suivrai (1). » La bataille dura toute la nuit; et au poi-

(1) V. la quatrième édition de l'*Histoire de la guerre de la Vendée*, tome II, p. 231.

du jour les Vendéens, complètement défaits, abandonnent la ville aux républicains, qui y portent l'effroi et le carnage. Marceau gémit de l'épouvantable abus de la victoire, et ne peut y mettre un terme qu'en faisant battre la générale. Il poursuit les Vendéens, et détruit leur dernier corps à Savenay; mais on cabalait déjà pour lui ravir le commandement. Ses ennemis, instruits qu'au Mans, il avait sauvé la vie à une jeune et belle Vendéenne, et l'avait mise en sûreté, après l'avoir arrachée à la brutalité des soldats, lui font un crime de cet acte d'humanité. On informe contre lui, pour avoir soustrait au supplice une femme royaliste, prise les armes à la main : l'échafaud l'attendait; mais Bourbotte se rappelant qu'il devait la vie à cet officier, vole de Paris à l'armée, et anéantit la procédure. Toutefois Marceau ne tarda point à perdre le commandement en chef. A l'ouverture de la campagne de 1794, on l'envoya commander une division de l'armée des Ardennes; de là, passant à l'armée de Sambre-et-Meuse, il reconnut la force et la position de l'armée de Cobourg, près de Fleurus, soutint le premier ses efforts, eut deux chevaux tués sous lui, et, réuni au corps de bataille, indiqua au général en chef Jourdan, un changement de position devenu décisif. Marceau se dirigea ensuite sur la Meuse, et il occupa Aix-la-Chapelle, Bonn et Coblenz. Chargé en 1795, de protéger la retraite de l'armée, et de faire brûler le pont de bateaux, dès qu'elle aurait repassé le Rhin, il vit, avec la plus profonde douleur, la division Bernadotte compromise par trop de précipitation de la part de l'officier du génie qui présidait à la destruction du pont. Marceau,

au désespoir d'une faute dont il se croit responsable, veut se tuer: Kleber son ami accourt, le désarme, et assure que tout n'est pas perdu. En effet, tous deux montent à cheval se portent au-delà du pont, déjà réparé, attaquent vigoureusement l'ennemi qui pressait Bernadotte, et l'arrêtent sur les hauteurs de Montabour. Marceau commanda deux ans, soit dans le Hunsrück, soit dans le Palatinat qu'il soumit, et il y laissa de souvenirs honorables. Deux fois il fit le blocus de la forteresse d'Ehrenbreitstein et de la ville de Mayence s'attirant toujours l'estime de l'ennemi. Forcé de lever le blocus de cette dernière ville, en 1796, par la retraite du général Jourdan, il prit d'abord position sur le Limbourg, repoussa plusieurs fois l'avant-garde de l'archiduc Charles en couvrant toujours l'armée : il fut attaqué le 20 septembre, par le général Hotze, dans la forêt d'Hochsteinbach. Là, blessé mortellement d'un coup de carabine tiré par un soldat tyrolien, et hors d'état d'être transporté, il fut abandonné à la loyauté de l'archiduc, qui lui fit donner tous les secours de l'art : ils furent inutiles; trois jours après Marceau expira au château d'Altenkirchen, à l'âge de 27 ans. On l'inhuma avec pompe dans le camp retranché de Coblenz, au bruit de l'artillerie des deux armées française et autrichienne; car amis et ennemis se disputaient l'honneur de lui rendre les derniers devoirs. Ses frères d'armes lui élevèrent un monument dessiné par Kleber, son meilleur ami, qui, juste appréciateur de son mérite militaire, disait : « J'en le disputerais à qui on voudrait » former un siège; mais je n'ai pu » mais connu aucun général capi-

ble, comme Marceau, de changer avec sang-froid et discernement un plan de bataille sur le terrain même. Marceau était d'une belle taille, et d'une physionomie douce et noble. Généreux, humain, désintéressé, il était fier et peu endurant : mais il avait ce ton décent qui annonce la bonne éducation, et avait en outre de bonnes mœurs ; ce qu'un des magistrats de Coblenz exprima en ces termes, dans un discours funèbre en son honneur : « Il ne séduisit point nos filles ; il n'outragea point les époux ; et au sein de la guerre il soulagea les peuples, » préserva les propriétés, protégea le commerce et l'industrie des provinces conquises. » Tout ce qu'on a écrit jusqu'ici sur ce jeune guerrier, est plein d'erreurs et d'inexactitudes.

B—P.

MARCEL I^{er}. (SAINT), Romain de naissance, succéda à saint Marcellin, et fut élu pape, le 30 juin 308, selon le P. Pagi, et suivant l'art de vérifier les dates, ce qui est plus vraisemblable que l'époque de l'année 304, indiquée par Lenglet du Fresnoy, et qui suppose que le Saint-Siège avait vaqué 3 ans, 8 mois et 3 jours. Marcel, pendant un moment de relâche accordé par les persécuteurs des Chrétiens, résolut de rétablir l'ordre et la discipline dans l'Eglise. Mais il voulut aussi obliger ceux qui étaient tombés durant la persécution, à faire pénitence de leur faute. Cette mesure parut trop rigoureuse aux coupables ; et les ministres, chargés de les réconcilier, accordèrent des absolutions trop faciles. Les plaintes, de part et d'autre, mirent la division parmi les fideles. De là s'éleva une sédition fâcheuse, qui fut suivie de querelles et de meurtres. Ces événements sont

décrits dans une espèce d'épigraphie latine, composée par saint Damas (V. l'Art de vérifier les dates). Le tyran Maximus, fils de Maximien Hercule, toujours mal-intentionné pour les chrétiens, rejeta le blâme de tous ces désordres sur le pape et le condamna au bannissement. Quelques écrivains ont confondu mal-à-propos les papes Marcel et Marcellin. Saint Marcel mourut en 309, après avoir tenu le Saint-Siège pendant près de dix-huit mois. Il eut pour successeur saint Eusèbe.

D—s.

MARCEL II, élu pape, le 4 avril 555, successeur de Jules III, était né à Fano, dans l'État ecclésiastique. Il s'appelait Marcel Celsus. Son père était receveur, pour le Saint-Siège, dans la marche d'Ancone. Paul III l'avait fait, d'abord son secrétaire, puis cardinal du titre de Sainte-Croix. Il avait été nommé ensuite un des présidents du concile de Trente. Les sessions avaient été suspendues par son prédécesseur : témoigna le désir de les rouvrir sur un plan plus régulier encore et plus utile. Ennemi du népotisme et du luxe, il ne permit pas à ses parents de venir à Rome, et voulut se trancher la compagnie de ses gardes, comme ne convenant point au vicaire de J.-C. Il établit partout une grande réforme, et il se faisait servir avec la dernière simplicité. Il désirait la paix entre tous les princes chrétiens ; mais il n'eut pas le temps de mettre à exécution ses vertueux desseins. Il mourut le vingt-unième jour de son pontificat, à l'âge de 54 ans. Les ennemis du Saint-Siège n'ont pas manqué de faire entendre qu'il avait été empoisonné, mais sans en apporter aucune preuve. Il eut pour successeur Paul IV.

D—s.

MARCEL (SAINT), célèbre évêque de Paris, né dans cette ville, au quatrième siècle, de parents d'une condition médiocre, se distingua de bonne heure par ses vertus, la gravité de ses mœurs et ses progrès dans les lettres saintes. Après la mort de Prudence, son évêque, qui l'avait ordonné prêtre, tous les suffrages se réunirent pour le placer sur le siège vacant; et sa conduite dans l'épiscopat répondit à l'idée qu'on avait conçue de ses talents et de son zèle infatigable. On raconte qu'un serpent monstrueux, qui répandait l'effroi dans tout le pays, ayant dévoré le corps d'une femme adultère de haute naissance, Marcel lui donna trois coups de croisse sur la tête, l'entraîna avec son étole à une certaine distance, lui ordonna de se précipiter dans l'eau, et que le monstre, docile aux ordres du saint, ne reparut plus. On présume, avec assez de vraisemblance, que ce dragon, reproduit dans les légendes de divers saints, particulièrement dans celle de saint Romain, évêque de Rouen, n'était originairement que l'emblème du démon qu'ils avaient vaincu, en détruisant l'idolâtrie. Du reste, le trait relatif à saint Marcel n'est rapporté que par Fortunat, dit le philosophe, qui composa sa vie deux cents ans après, à la prière de saint Germain, et qui avait puisé l'anecdote dans une tradition populaire. C'était, dit-on, en mémoire de cet événement, qu'aux processions des Rogations on portait jadis un grand dragon d'osier. On voyait encore naguère dans le coin obscur d'une chapelle de l'église de Saint-Marcel, la figure d'un petit dragon rougeâtre. Enfin cette même histoire se trouve représentée sur le bas-relief de la statue du saint, qui décore le

trumeau de la partie droite sur la façade principale de l'église de Notre-Dame, telle qu'elle a été réparée par Romagnesi. Saint Marcel mourut au milieu du cinquième siècle, le 1^{er} novembre, jour auquel il en est fait mention dans le martyrologe romain, quoiqu'on n'en célèbre la fête à Paris que le trois du même mois. Il fut enterré à un quart de lieue de la ville, dans un village qui a depuis formé le faubourg de ce nom. Dans le neuvième siècle, on y bâtit sous son invocation une église, qui fut desservie par un chapitre. Ses reliques ont été transportées à la cathédrale, où elles se conservent encore aujourd'hui. T—d.

MARCEL (ÉTIENNE), prêtre des marchands. V. JEAN, XXI, 445.

MARCEL (GUILLAUME) (1), chronologiste, né à Toulouse, en 1647, avait reçu de la nature d'heureuses dispositions qu'il cultiva par l'étude. Après avoir pris ses degrés en droit, il vint à Paris, et exerça pendant quelque temps l'emploi de sous-bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor. Il fut fait ensuite avocat au conseil, et suivit M. Girardin à l'ambassade de Constantinople. Nommé commissaire près du dey d'Alger, il y conclut le traité de 1677, qui rétablit nos relations commerciales dans le Levant. Il obtint, en récompense de ses services, la place de commissaire de classes de la marine à Arles, et mourut d'apoplexie en cette ville, le 27 déc. 1708, à l'âge de 61 ans. On trouvera son épitaphe dans le premier *Voyage littéraire* de des bénédictins (D. Martène et Durand

(1) Et non pas Pierre-Guillaume, comme on dit dans le *Dictionnaire universel*.

; et ces bons religieux, qui ont à Marcel le titre de grand e, nous apprennent qu'il avait en manuscrit, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire* pour apprendre plusieurs langues, et un *de signaux*, dont sa femme et un de ses amis avaient la Marcel donne lui-même, à la le ses *Tablettes de l'histoire iastique*, le catalogue des ouvrages qu'il se proposait de publier; erte en est d'autant plus regrettable, qu'ils devaient être aussi curieux qu'intéressants, à en juger par it éminemment méthodique de ir, et par sa mémoire infatigable (1). On a de lui : I. *Tablettes ologiques pour l'histoire de ise*, Paris, 1682, in-8°; ibid., , 1690, 1714; traduit en espagnol par le sieur Bary, Mexico, 1721, . Suivant l'abbé Feller (*Dictionnaire historiq.*), « c'est un ouvrage mé, et dont on ferait le meilleur livre élémentaire d'histoire lésiasique, en lui donnant un plus de développement et d'étendue »; et c'est à coup sûr le génie pour l'exécution, par avec lequel on a renfermé tant oses dans une centaine de pages. royen de l'inégalité de la largeur des feuillets, on trouve à volonté uiciles ou les synchronismes de ue siècle, et dont on ouvre l'ouvrage à droite ou à gauche. II. *ettes chronologiques, depuis naissance de J.-C. pour l'histoire*

On trouve quelques détails à cet égard dans le *il des savants*, du 21 novembre 1678 (pag. 240), où, par erreur typographique, on le Marcel. On y voit qu'il dictait « la fois à dix es en trois ou quatre langues différentes, et sur des es écrites, qu'il faisait faire l'exercice à un ou dans toutes les évolutions », « nommant tous dats par le nom qu'ils avaient pris en dictant ou devant lui », et qu'il faisait de mémoire une ou d'arithmétique, l'usage de 30 figures !

profane, Paris, 1682, tout gravé; non moins ingénieux pour la forme que le précédent, et bien plus portatif encore, n'ayant que la dimension d'un jeu de cartes. Ce petit chef-d'œuvre n'a point encore été surpassé (Voyez C. NOBLOT). On a sans doute sur la chronologie un grand nombre d'ouvrages beaucoup plus amples, plus savants et plus exacts, mais c'est assez mal-à-propos qu'on a conservé le nom de *Tablettes* à des tables en deux gros volumes, telles que celles de Lenglet-Dufresnoy. III. *Histoire de l'origine et des progrès de la monarchie françoise*, Paris, 1686, 4 vol. in-12. C'est moins une histoire qu'une chronologie des principaux événements qui se sont passés depuis les premiers temps de la monarchie : si l'ouvrage de Marcel est inférieur à l'*Abregé chronologique* du président Hénault sous le rapport du style, il est en général aussi exact, et les faits y sont appuyés de preuves tirées des auteurs originaux et des actes authentiques. Le premier volume offre une *Histoire des Gaules*, enrichie d'un grand nombre de planches, et contenant ce qu'on avait de mieux sur cette matière avant les ouvrages de D. Jacques Martin. Le volume est terminé par le catalogue des éditions dont l'auteur a fait usage pour ses citations; et c'est, peut-être, le premier ouvrage d'érudition dans lequel on ait pris cette utile précaution, assez généralement employée actuellement. IV. *In tabellam marmoream Arelatensem (inter cineres et sacrificialia nuper erutam) divinationes*, Arles, 1693, in-4°, de deux feuilles. L'inscription dont il s'agit est regardée comme supposée par les plus habiles anti-

quaires ; et l'explication de Marcel est ridicule (V. *Le Journal des sçavans*, du 8 février 1694). V. *Promptuarium ecclesiasticum et civile metropolitane Galliarum*, id est, *Arelutis*, in-fol. de 152 pag. Ce manuscrit était conservé dans la bibliothèque de M. de Cambis ; et l'on en trouvera la description dans son catalogue (additions, pag. 669). Il y a de l'érudition et des recherches curieuses dans cet ouvrage, qui se termine à l'an 1647. Parmi les ouvrages promis par Marcel, et demeurés inédits, nous indiquerons : 1°. *Tablettes cosmographiques*. 2°. *Mundus arithmeticus, opus tripartitum*. — *Litterarum et vocum suâ cuilibet auxiliante patriâ linguâ terrarum ubique facilis et enucleata communiô*. — *Ordo censendi populos*, etc. — *Citata per aera decursiones*, etc. ; c'est le livre des signaux cité plus haut. 3°. *Le Colisée des Princes*, machine propre à l'instruction des grands ; les sciences et les arts y étaient démontrés dans un ordre mécanique, et par rapport à l'art militaire. 4°. *Quid sit illud quo meminimus*. 5°. *Traité de plusieurs notes ou figures*, qui se réduisent au nombre de cinq, et peuvent représenter d'une manière plus courte et plus distincte que les lettres ordinaires, toutes les pensées même les plus abstraites. 6°. *Litterarii prodromi*, machine et recueil de jeux instructifs pour les enfants. — Un autre Guillaume MARCEL, curé de Bisly, près de Caen, mort nonagénaire, le 10 avril 1702, se fit connaître par quelques ouvrages théologiques, sur lesquels on peut consulter le *Moréri* de 1759.

W—s.

MARCEL, maître de danse, était grand, bien fait, avait une belle phy-

sionomie et chantait très-agréablement, preuve non équivoque (nous dit bien plaisamment Noverre, dans ses *Lettres sur les arts imitateurs*) que Marcel était un mauvais danseur. Dans un divertissement des *Fêtes vénitiennes*, opéra-ballet, donné à Paris en 1710, il fallut chanter, et danser le menuet : on ne trouva que Marcel (resté jusqu'alors presque ignoré), à qui l'on put confier ce double emploi. Il se tira bien, mais avec l'amour-propre et la hardiesse des demi-talens. Ce fut le commencement de la fortune de ce jeune homme, dans un très-médiocre en réalité, mais qui ne manquant pas d'esprit, était sur tout recommandé naturellement par ses avantages extérieurs. Quelque succès le rendirent vain et insolent ce qu'on avait la bonté de lui passer pour de la franchise un peu brusque, qui n'excluait pas, disait-on, la bonhomie. D'ailleurs, sa supériorité, comme maître de danse, couvrait tout. Il était celui du règne en 1726, lorsqu'il composa le ballet du *Tour de carnaval*, musique de Mouret (V. ALLAINVAL). On prétend que dans les familiarités qu'il lui permettaient plusieurs grandes dames ses écolières, il leur parlait souvent avec une sévérité presque cynique. Un jour il disait à l'une d'elles : « Vous venez de saluer comme » une servante. Recommencez, » n'oubliez jamais qui vous êtes : » doit le voir, même quand vous » entrez dans une chambre, et » pas croire que vous arrivez de la » halle ou de la Courtille. » Il n'eut pas permis, assurément, de rang Marcel parmi ces gens de génie qui, ainsi que le remarque Helvétius, sont sujets à mettre trop d'importance à l'art qu'ils cultivent ; mais

du nombre de ces gens à qui on pour eux-mêmes, et qu'ils se sont chargés d'enseigner aux autres, une estime exagérée. Son exclamation, moins vaillante que le mot de Vestris, mais plus expressive comme l'expression d'un ensemble ou réel ou simulé: *Que de dans un menuet!* est répétée généralement en d'autres pays que le nôtre. Devenu vieux et podagre, Marcel ne descendait les escaliers qu'avec un bâton; il portait une perruque à Louis XIV, une canne à l'or, et deux laquais lui servaient de béquilles. Il s'était trouvé une bonne heure hors d'état de travailler par lui-même son art; mais il démontrait avec une facilité d'art tels, qu'il semblait impossible de ne pas tout comprendre à ses leçons. Comme il était difficile de suffire à toutes les personnes qui venaient apprendre de lui à Paris, ou à bien se présenter, il avait loué un vaste salon, avec de belles glaces et parfaitement éclairé. Là, assis dans un grand fauteuil, où il était souvent retenu par les douleurs de goutte, il faisait passer, en sa présence, par ses mains, ce qu'il venait de leur expliquer; et les reprenait d'une manière si facile, au plus léger manquement, qu'en 1740, sur-tout, il reçut une multitude d'illustres écoliers, et, après l'avoir salué dans les termes de l'art, allaient à la cheminée où brûlait dans un vase d'argent un feu de six francs. Marcel avait une âme fine et sensible; il était attaché à son art, et produisait l'écueil de l'union qui avait lieu chez les personnes des deux sexes, et dans toutes les conditions, de tous les pays de l'Europe, lui rapportait une réputation considérable. L'étude

seule des révérences pour les présentations à la cour, ou des menues danses à danser dans les grands bals parés, était payée trois cents francs. C'est lui qui a institué, comme une nouveauté très-importante, la règle du *coup de talon*, ou de l'écart de la jambe entière, sans déplacer le buste, pour éviter l'inconvénient de ces longues queues adaptées aux habits de cour et de théâtre que portent les femmes. Il avait la prétention de connaître, à la simple inspection de la démarche et des habitudes du corps, le caractère et même le pays de l'homme qui se présentait devant lui; prétention dont Rousseau s'est moqué dans son *Emile*. Un jeune seigneur étranger, desirant prendre de lui des leçons, et ayant entendu dire qu'il avait une prédilection marquée pour l'Angleterre, se fit annoncer comme Anglais. En le voyant saluer, Marcel s'écria d'un ton brusque: « Vous, Anglais! vous, » né dans cette île où les citoyens » ont part à l'administration publique, et sont une portion de la » puissance souveraine!... Non, » Monsieur, non. Ce front baissé, » ce regard timide, cette démarche » incertaine, ne m'annoncent que » l'esclave titré d'un électeur. » Ou ajoute (mais ce n'est pas Rousseau, quoiqu'il ait répété l'anecdote d'après Helvétius) que Marcel avait raison, et que l'étranger était le fils du grand chambellan d'une petite cour d'Allemagne. — Une autre fois, c'était un danseur anglais, très-admiré à Londres, qui avait voulu commencer ses visites par le plus fameux des maîtres de Paris. « Je » viens, lui dit-il, vous rendre un » hommage que vous doivent tous » les gens de notre art. Souffrez que » je danse devant vous, et que je

» profite de vos conseils. » — Sur un seul mot qui exprimait le consentement, l'Anglais exécute aussitôt des pas très-difficiles, et fait mille entrecchats. Marcel le regarde, et s'écrie tout-à-coup : « Monsieur, » on saute dans les autres pays : on » ne danse qu'à Paris. » Cependant il disait quelquefois que, pour danser toujours bien, les Français avaient trop de feu, de même qu'il trouvait aux Espagnols trop de glace, aux Allemands trop de matière, aux Italiens trop d'imagination ; et il ajoutait qu'on aurait dû inventer la danse grave tout exprès pour les Anglais. Marcel avait été le maître du vertueux Malesherbes, qui, jamais de sa vie, n'a songé à soigner son extérieur, ni à calculer son maintien, encore moins à se donner des grâces étudiées. Un jour il rencontre le premier président de la cour des aides dans la galerie de Versailles, et s'approche de lui. Malesherbes croit qu'il s'agit d'un acte de justice, qui dépend de sa place, ou d'une faveur réclamée de son crédit. Il écoute avec bienveillance. Alors Marcel lui dit : « M. de Malesherbes, » permettez que je vous demande » une grâce ! C'est de n'apprendre à » personne que j'ai été votre maître » à danser. » On a entendu souvent le danseur répéter qu'il avait bien jugé, dès les premières leçons, que ce magistrat *n'arriverait jamais à rien*. On met sur le compte d'une des sœurs de Malesherbes une scène qu'éprouva une des écolières de Marcel. Très-jeune encore, et sachant qu'il sollicitait une pension du roi, elle fut assez heureuse pour en obtenir le brevet par l'intermédiaire de son frère ou d'une famille alors bien vue à la cour. Elle accourt chez son maître avec autant de vivacité que

de joie, tenant son papier entre ses mains, et jouissant d'avance de la surprise et de la satisfaction qu'elle va causer au seul véritable intéressé. Il prend le brevet, et le jette par terre, loin de lui : « Est-ce ainsi, » Mademoiselle, lui dit-il, que je » vous ai enseigné à présenter quelque chose ? Ramassez-moi cela, et » venez me le rapporter, comme » vous le devez. » La jeune personne, humiliée de ce ton, auquel, dans la circonstance, elle devait s'attendre moins que jamais, se baissa pour reprendre le papier, non sans avoir les larmes aux yeux, et le rendit à son maître à danser, avec toutes les grâces dont elle était susceptible. « C'est bien, Mademoiselle, lui dit-il alors ; je le reçois, quoique votre coude n'ait pas encore été assez arrondi ; et je vous remercie. » Rousseau avait quelquefois vu Marcel donner ses leçons ; et il dit dans *l'Émile* : « Tout autant de profanes que nous étions, nous pouvions nous tenir de rire, à la gravité magistrale avec laquelle » prononçait ses savants apophtegmes. » Dans un autre passage du même livre (t. 1^{er}, liv. 2^{me}), s'exprime ainsi : « Si j'étais maître à danser, je ne ferais pas toutes les singeries de Marcel. » En 1763, reçut, à cette occasion, une lettre d'un élève et parent de ce maître, et il répondit longuement, de M^{lle} Travers, le 1^{er} mars de la même année. Il s'excusait en disant qu'il *singeries* dont il avait taxé Marcel portaient bien moins sur son art que sur sa manière de le faire valoir ; il profita de cette occasion pour désister, en écrivant à M. M^{me}, les divers caractères de la danse. Marcel était mort en 1759, dans un âge avancé. L—P—E.

IN (SAINT), romain de
 it le père se nommait
 u pape, le 22 décem-
 ccédait à Caius; et ce
 ps qu'éclata la cruelle
 Dioclétien. Les églises
 furent abattues dans
 s les provinces; les
 femmes, les vieillards,
 s vierges, furent livrés
 r; le ciel se peupla de
 a terre fut inondée de
 eu de ces horreurs, le
 ise dut rester ignoré :
 onservé aucune action
 : Marcellin; les Dona-
 :endu que, d'après son
 epape avait sacrifié aux
 uyaient cela des actes
 oncile de Sinuesse, qui
 faux et supposé. Saint
 garde comme tel, dans
 contre Pétilien. Il est
 t-il dit dans l'Art de
 tes, qu'on ait conservé
 : véritable, dans le bré-
 . Saint Marcellin mou-
 bre 304; il est honoré
 yr le 26 avril, quoique
 idrier romain, dressé
 , nous fasse connaître
 t fini sa vie dans les
 n successeur fut saint

D—s.

LLIN (AMMIEN). V.

LO (NICOLAS), doge
 élu le 13 août 1473,
 r à Nicolas Tron, était
 ns, et procureur de
 la république était en-
 époque dans une guerre
 s; en même temps elle
 encé les intrigues par
 le se soumit l'île de
 prétexte de défendre la
 ne Cornaro : mais Mar-

cello ne fut à la tête de la république
 que quinze mois. Il mourut le 4 dé-
 cembre 1474, et eut pour successeur
 Pierre Mocenigo. S. S—1.

MARCELLO (BENEDETTO), com-
 positeur célèbre, appartenait à une
 des anciennes familles nobles de Ve-
 nise. Il naquit, dans cette ville, le 24
 juillet 1686. Son père dirigea lui-
 même son éducation : pour lui ins-
 pirer de bonne heure le goût de la
 poésie, il ne lui accordait rien que
 l'enfant ne l'eût demandé en vers.
 Le jeune Benedetto ne montrait pas
 moins de dispositions pour la musi-
 que; mais un fait très-particulier,
 c'est que s'il se montrait fort sensi-
 ble au plaisir d'en entendre, il ne
 témoignait pas moins de répugnance
 pour l'étude de la musique instrumen-
 tale. Les succès qu'y obtint un de ses
 frères, nommé Alexandre, piquèrent
 enfin son émulation; il se mit à étu-
 dier avec tant d'opiniâtreté, qu'au
 bout de trois ans il acquit un talent
 distingué sur le violon. Il ne se livra
 pas avec moins d'ardeur à la com-
 position. Son père craignant quel'ex-
 cès du travail ne ruinât sa santé,
 lui défendit de s'occuper plus long-
 temps de la musique; il l'emmena
 même à la campagne : mais Benoît
 trompa la surveillance exercée sur
 lui, se procura du papier de mu-
 sique, et composa une *messe* pleine
 de beautés du premier ordre. Il
 lui fut permis alors de se livrer à
 son penchant; et après la mort de
 son père, qui eut lieu vers cette épo-
 que, il revint à Venise, et ne quittait
 plus l'académie de musique qui se
 tenait dans le *Casino dei nobili*. Mais
 bientôt il atteignit l'âge où sa nais-
 sance lui imposait le devoir de pren-
 dre un état; et suivant l'usage des
 jeunes nobles Vénitiens, il commença
 par suivre le barreau. Membre du

conseil des quarante pendant quatorze ans, ensuite providiteur à Pola, il était depuis peu de temps à Brescia, en qualité de camerlingue, lorsqu'il y mourut, le 17 juillet 1739. La ville lui érigea un tombeau : aux dignités dont il était revêtu, son épitaphe ajoute les titres de *poète philologue*, et de *prince de la musique*. Marcello fut, effectivement, un écrivain éloquent, un poète distingué, et un compositeur du premier ordre. Nous parlerons d'abord de son chef-d'œuvre, qui est en même-temps, le chef-d'œuvre de l'art. C'est l'admirable recueil de psaumes, publiés sous ce titre : *Estro poetico armonico, parafrasi sopra i 50 primi Salmi, poesia di G. A. Giustiniani, musica di B. Marcello, patrizj veneti*. Ces psaumes sont à une, deux, trois ou quatre voix, avec basse continue. Les 4 premiers volumes de cette collection parurent en 1724, et les 4 suivants en 1726. Dès le moment où ces chants sacrés se firent entendre, ils excitèrent un enthousiasme universel. La hardiesse, le grandiose de l'expression, le style tantôt brûlant de véhémence, tantôt rempli d'une onction religieuse et touchante, ont mérité que l'on dit de Marcello, qu'il était non-seulement le Pindare et le Michel-Ange des musiciens, mais qu'il avait été inspiré comme le prophète lui-même. Les personnes dignes d'apprécier cette musique vraiment céleste, n'ont qu'un regret ; c'est que l'exécution en soit devenue si difficile. Marcello a écrit toutes ses parties de *soprano* pour une espèce de chanteurs que l'on trouvait encore à cette époque dans toutes les chapelles d'Italie, et qui, depuis les défenses dictées par l'humanité, ont presque entièrement disparu. Il faut donc transposer ces

parties de chant, c'est-à-dire, altérer la pureté du dessin, et nuire à l'effet de l'ensemble. Cet ouvrage a été réimprimé en Angleterre, vers le milieu du dix-huitième siècle, avec une traduction anglaise. C'est ici lieu d'observer que Burney, dans son *Histoire de la musique*, trouve quelque exagération dans les louanges qui ont été prodiguées à l'auteur des psaumes. En 1803-1805 Seb. Valle, imprimeur à Venise en a donné une belle édition en volumes in folio, en tête de laquelle se trouvent le portrait de l'auteur, vie par Fontana, et le catalogue de ses œuvres imprimées et manuscrites. Nous indiquerons ici les principales : I. *A Dio, Sonetti*, Venise, 1731-32. II. *Sonetti di Benedetto Marcello*, Venise, 1718. III. *Il Toscanismo e la Crusca, ossia il cruscante impazzito, tragicommedia giocosa novissima*, Venise, 1739, in-8°. Milan, 1740. IV. *Il Buffone nuova invenzione in Italia, ossia viaggi del vagabondo Salciaccia in ottava rima*, etc. Venise, 1740. 1743, in-12, en treize chants. V. *Teatro alla moda, ossia metodo sicuro e facile per ben comporre e eseguire opere italiane in musica*, etc. 1720, in-8° ; c'est une satire contre les abus qui s'étaient introduits sur les théâtres : elle a été réimprimée à Venise, sur la fin du dernier siècle. Cette ingénieuse critique parut anonyme ; et, sous la liberté du masque l'auteur y attaque avec une ironie pleine de finesse tous les abus qui de son temps régnaient sur la scène lyrique. Il y combat les vices des chanteurs, des compositeurs et des poètes ; et son ouvrage est un tableau fidèle de l'état du théâtre d'Italie, l'époque où il vivait. VI. *Canzon madrigalesche, ed arie per camera*

a tre, a quattro voci, etc. e, 1717. Dans cet ouvrage on ne les deux cantates de *Cassio* et de *Timothée*, ainsi qu'une souffonne, qu'il fit chanter par *brano* et les *alto* de la chapelle Saint-Marc, pour les tour-ridicule, la musique et les par-mitant les cris d'un troupeau e. *Conti*, *Algarotti* et *Arteaga* nient jamais de *Marcello* que manière la plus distinguée. Le *atana*, *barnabite*, professeur *isie* et de littérature au col-*e* Milan, a écrit, en latin, une *e* *Marcello*, qui a été insérée *abroni*, dans le tome ix des *Italorum*, etc., édition de 1782, pag. 272. On trouve à un catalogue exact et raisonné tes les œuvres poétiques, mu-*et* inédites de ce célèbre mu-

Cette *Vie*, traduite en italien chie par le traducteur, de notes ses, et d'augmentations inté-tes, a été imprimée à Venise, 18, in-8°, sous le titre suivant : *li Benedetto Marcello..... con una delle risposte alle censure* *g. Saverio Mattei*, etc. S-v-s. *ARCELLO* (*Alexandre*), frère cédent, cultiva la musique et la . Il a publié à Venise, en 1708, le nom académique d'*Eterio dico*, douze petites *cantates* voix avec basse continue, qui tinguent par la noblesse du . On a aussi gravé à Augsbourg, 37, douze *Solo* de sa compo-, pour violon. Il mourut en

P—s.

ARCELLUS (*MARCUS CLAU-*), le *Grand* ou l'*Ancien*, l'un us illustres capitaines romains, d'une famille consulaire, et il étudié dans sa jeunesse les let-*recques*. Les preuves de va-

leur qu'il donna dans plusieurs ren-*contres*, lui méritèrent l'affection des soldats; sa douceur et sa modestie le rendirent cher à tous les citoyens. Il fut élu édile, créé augure, et enfin désigné consul l'an 532 (222 av. J.-*Gbr.*) Les Gaulois, maîtres d'une partie de l'Italie, venaient de faire des propositions que le sénat n'était pas éloigné d'accepter; *Marcellus* les fit rejeter par l'assemblée de peuple; et une nouvelle guerre fut résolue. Au printemps de l'année suivante, il entre dans le pays des *Insubriens*, avec son collègue (*Cn. Cornel. Scipio Calvus*), et met le siège devant *Acerres*, ville située sur le *Pô*. Les Gaulois traversent le fleuve, et cher-*chent* à opérer une diversion, en menaçant *Clastidium*: *Marcellus* se met à leur poursuite, à la tête de quelques légions; et avant d'engager le combat, il voue à *Jupiter Féré-**trien* les plus belles armes qu'il en-*levera* aux ennemis. *Viridomare*, roi des Gaulois, ayant aperçu le guer-*rier romain*, s'avance dans le même moment pour le défier; *Marcellus* s'élance aussitôt sur lui, l'étend d'un coup de javeline, s'empare de ses ar-*mes*, et les élève vers le ciel, à la vue des deux armées. La mort de *Vir-**domare* entraîna la défection de ses troupes; et de nouveaux succès dé-*livrèrent* enfin l'Italie des Gaulois. *Marcellus* obtint seul les honneurs du triomphe; et cette cérémonie fut l'une des plus brillantes qu'on eût encore vue, par le grand nombre des captifs, et par les richesses pro-*digieuses* qui y furent étalées (1). Il fut nommé préteur, et envoyé en *Sicile*, avec une flotte, au commen-

(1) *Marcellus* est le dernier capitaine qui ait eu la gloire de remporter des dépouilles *opimas*. Avant lui, il n'y en avait eu que deux : *Romulus* et *Corne-**lius*.

cement de la seconde guerre punique (l'an 537, av. J.-Chr. 217); mais il fut rappelé après la bataille de Cannes, pour rassembler les débris des légions échappées au fer d'Annibal. Il se hâta d'en détacher quinze cents hommes pour la garde de Rome, et se rendit avec le reste de ses troupes à Canouse, dans l'intention d'inquiéter la marche de l'armée ennemie, et de contenir les villes disposées à se déclarer pour le vainqueur. L'avantage qu'il remporta sur Annibal devant Nola, dont une faction voulait ouvrir les portes aux Carthaginois, ranima le courage des Romains, et facilita l'adoption des mesures qui devaient nécessairement amener l'expulsion de ces étrangers (1). Marcellus fut nommé consul pour la seconde fois, l'an 539; mais au moment même où l'on annonçait son élection, un coup de tonnerre s'étant fait entendre, les augures déclarèrent que ce signe était peu favorable. Marcellus retourna donc devant Nola, avec le titre de proconsul, et continua de ravager les terres des alliés d'Annibal, sur lequel il remporta un avantage plus important que le premier. Désigné consul, l'année suivante, avec Fabius Maximus, il vint à bout de défendre Nola contre Annibal, et aida son collègue à reprendre Casilin. Il fut chargé ensuite de faire la guerre aux Siciliens, nouvellement alliés aux Carthaginois, et vint mettre le siège devant Syracuse, persuadé qu'une fois maître de cette ville importante, il soumettrait facilement le reste du pays. Il confia

l'armée de terre à Appius, commandement de la flotte à bloquer le port. Marcel eut l'espérance de prendre Syracuse vive force; mais Archimède de talent pour déjouer seul projets, et empêcher l'approvisionnement des murailles, par des machines d'invention. Ce ne fut qu'après ans de siège, que Syracuse fut livrée au pillage. Dans le tumulte de trouble qui suivit la ruption des soldats, Archimède fut tué, malgré l'ordre du vainqueur de respecter les jours de ce grand homme (V. ARCHIMÈDE). Marcel donna des larmes à sa mort. Il fit célébrer des obsèques magnifiques. Il régla ensuite les affaires de Sicile, avec un désintéressement qui ajouta encore à l'estime qu'il méritait. Il revint de Sicile le nom romain, et il revint de la guerre de Sicile ne pas entièrement terminée, accorda seulement l'ovation aux vainqueurs, et leur fit porter devant lui les armes, les étendards, les trophées, les statues de guerre, les tableaux, les statues qui étaient le prix des victoires, et les déposa dans les temples, sans se rien réserver. Il fut élu consul pour la quatrième fois, l'an 544, sur le refus de Torquatus d'accepter cette charge (V. MANLIUS). Le gouvernement de Sicile lui échut par le sort. Les Siciliens ayant témoigné leur mécontentement, qu'il ne les punit trop sévèrement pour leur rébellion, il changea de gouverneur, et chargea de continuer la

(1) Montesquieu a très-bien prouvé que lorsqu'Annibal serait venu assiéger Rome après la bataille de Cannes, il n'aurait point ébranlé la puissance romaine, parce qu'il y avait dans le gouvernement et dans le courage du peuple, des ressources qui devaient triompher de tous les obstacles. (V. *Grandes Romains*, ch. IV.)

(2) La vue de ces chefs-d'œuvre de la première fois, aux Romains le goût de la guerre, qu'ils avaient méprisée jusqu'alors, ainsi leur ardeur guerrière. Fabius se porta Marcelus, après la prise de Tarente, lui proposait d'enlever les tableaux; il, aux Tarentins, leurs dieux et leurs

bal. Dans la pre-
 , il prit quelques
 um, et remporta
 es sur les Cartha-
 ulie. L'année sui-
 combat devant Ca-
 lut incertaine; et le
 ellus eut la douleur
 ; jusqu'alors victo-
 usement à la vue de
 manda sévèrement
 onduisit une troi-
 ribat, et défit Anni-
 le se retirer dans le
 victoire signalée ne
 yeux des jaloux,
 qu'il avait éprouvé,
 ublicius Bibulus se
 teur devant le peu-
 our sa défense, se
 : l'énumération de
 s citoyens lui prou-
 stification avait été
 désignant consul
 ne fois. Il reprit
 de l'Apulie, et vint
 Venouse. Dans une
 il faisait quelques
 mba dans une em-
 percé d'un coup de
 (208 av. J.-Ch.) :
 pouvoir d'Annibal
 es derniers devoirs.
 lus a été écrite par
 a mis en parallèle
 Virgile a placé son
 che d'Anchise, au
 uide (*J. MARCEL-
 es traits de son vi-
 e conservés sur une
 e, frappée sous la
 agistrat de sa famil-
 u revers, offrant a
 les dépouilles de
 aussi cette médaille
 a légende de Trajan
 gr. rom. 1, 4.) W-s.*

MARCELLUS (M. CLAUDIUS),
 de la même famille que le vainqueur
 de Syracuse, fut désigné consul
 avec Ser. Sulpicius Rufus, l'an de
 Rome 703 (52 avant J.-C.) Dans
 sa jeunesse il s'était appliqué à l'é-
 tude de la philosophie et de l'éto-
 quence; et Cicéron le cite avec éloge
 dans son livre *De claris oratoribus*
 (ch. 70). Il jouissait d'ailleurs de
 la réputation d'un homme de bien,
 d'un magistrat intègre; et le noble
 usage qu'il faisait de ses richesses
 lui avait concilié l'estime générale.
 Pendant son consulat, il proposa
 d'ôter à César victorieux le com-
 mandement de l'armée des Gaules;
 mais cette proposition n'eut pas de
 suite. Dans les guerres civiles qui
 éclatèrent bientôt après, Marcellus
 embrassa le parti de Pompée; et
 après la mort de ce grand capitaine,
 ne pouvant se résoudre à devenir le
 témoin de l'oppression de la répu-
 blique, il se retira dans l'île de
 Mitylène. Sénèque nous apprend
 (*Consolat. ad Helvidiam*, ch. XI)
 que Brutus, revenant de l'Asie, alla
 visiter Marcellus, et qu'il le trouva
 plus heureux dans son exil et plus
 appliqué à l'étude qu'il ne l'avait ja-
 mais été à Rome. Cependant son
 frère et ses amis travaillaient à
 obtenir son pardon du vainqueur;
 le sénat se joignit à eux, et, grâce
 à leur intercession, César consentit
 enfin au retour de Marcellus. Ce
 fut dans cette circonstance que Ci-
 céron prononça cette belle *haran-
 gue*, par laquelle il remercia le dic-
 tateur d'avoir mis le comble à tou-
 tes ses bontés par le rappel du plus
 cher de ses amis. Nous avons plu-
 sieurs lettres (1) de Cicéron à Mar-

(1) Il y en a quatre; ce sont les 7, 8, 9 et 10 du
 livre IV, *ad familiāres*. La lettre 11 est de Marcellus
 à Cicéron.

cellus, pour l'engager à revenir à Rome : il avait peine à s'y déterminer ; mais enfin il s'était rendu au port du Pyrée, et il devait s'embarquer le lendemain pour l'Italie, lorsque P. Magius, l'un de ses compagnons d'exil, désespéré de son départ, le renversa de deux coups de poignard, et se tua ensuite (au mois de mai de l'an 708, avant J.-C. 46). Ser. Sulpicius, l'ancien collègue de Marcellus, que le hasard avait conduit chez les Athéniens, prit soin de ses funérailles : n'ayant pu obtenir la permission de l'inhumer dans l'intérieur de la ville, il fit brûler son corps dans l'enceinte de l'Académie, et laissa en partant une somme pour les frais d'un monument en marbre qu'il désirait consacrer à la mémoire de son ami. (V. la *Lettre* de Sulpicius à Cicéron sur la mort de Marcellus.) W—s.

MARCELLUS le Jeune (MAR-CUS-CLAUDIUS), fils de C. Marcellus et d'Octavie sœur d'Auguste, avait reçu de la nature toutes les qualités qui distinguent les hommes supérieurs. Capable d'une application soutenue au travail, doué d'une grande force d'âme, doux, patient, frugal, il s'était rendu cher aux Romains, qui se flattaient de lui voir occuper un jour le trône du monde. Auguste lui donna pour épouse sa fille Julie ; et il était si impatient de terminer ce mariage, qu'il ne voulut pas qu'on attendît son retour d'Espagne pour le célébrer. Marcellus fut nommé édile par le sénat ; et la sagesse qu'il montra dans l'exercice de cette charge, acheva de lui gagner tous les cœurs. Sa santé semblait lui promettre de longs jours, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, l'an de Rome 731 (23 ans avant J.-C.) On crut qu'il avait été

empoisonné ; et les soins portèrent naturellement sa malade Livie, qu'on suppose d'un crime qui devait trône à son fils Tibère (V. Octavie, mère de Marcellus). Toutes les consolations qu'elle pressait de lui offrir. Elle : fermée, plusieurs mois, appartement, tendu de noir, ne fendit qu'on prononçât d le nom de son fils. (Voyez *Consol. à Marcia*, ch. II, attesté par un auteur contemporain, rend très-douteuse l'authenticité, pour la première T. Cl. Donatus, au quatrième ; suivant cet écrivain aurait consenti à écouter de l'*Énéide*, dont le sixième contient un éloge si magnifique des héros de la famille des Iliades, mais, continue-t-il, en ces vers si touchants :

*Heu ! miserande puer ! si quid fata as
Tu Marcellus eris !* (Allusion à Marcellus)

Octavie s'évanouit, et ce fut la fin de sa vie. Elle fut enterrée avec force de soins qu'on put lui rendre (1). Auguste fit au grand théâtre commencé par son père, et voulut le dédier à Marcellus, ce superbe monument à son nom.

MARCELLUS (ULPIUS) jurisconsulte romain, vivait sous l'empereur Antonin-le-Pieux, qui le choisit pour faire partie de son conseil. Il fut également sous Marc-Aurèle revêtu par lui de la charge de préfet de la Pannonie inférieure. Les auteurs, entre autres Huet, pensent qu'il vivait encore sous

(1) M. Mongez a lu, sur ce point d'histoire, à la séance publique de l'Académie des Inscriptions de juillet 1819, un *Mémoire* critique de l'Iconographie romaine de Vassier, chargé de continuer.

et qu'il est le même que cet Marcellus , dont parle Dion , et qui , envoyé par Comen qualité de général dans la Bretagne , se distingua dans cette terre par ses talents militaires : la discipline austère qu'il fit observer à ses troupes : néanmoins , il n'est plus qu'incertain ; et ce qu'on d'Heineccius a été réfuté par ceux dans quelques écrits que nous indiquerons plus bas. Ulpian s'attacha , parmi les juristes , à la secte des Proculéiens ; mais il eut vivement les opinions de cette secte opposée , celle des Sabiniens : dans des Notes sur le Digeste en 12 livres , l'un des chefs de cette secte et écrit fut à son tour attaqué par Julien , qui composa un Traité sur les notes de Marcellus , dans le dessein de réfuter une partie de ses critiques sur Julien. Les Panégyriques de nombreux fragments de cet ouvrage de Marcellus ; l'autorité parmi les anciens juristes était telle , qu'Ulpian , quelquefois qu'il veut rapporter l'opinion qu'il croit à l'abri de la critique , a soin d'avertir que ce n'est que Marcellus sont d'accord sur ce point. Indépendamment de ses observations ou remarques sur Julien , Julien en avait composé de semblables sur les Règles de Pomponius : il a aussi publié un Digeste en 12 livres , un Commentaire sur Julia et Papia , des Traités sur les charges de consul et de préteur , ainsi qu'un Recueil de réponses sur diverses matières de jurisprudence. Ses doctrines contiennent des fragments très importants de ces divers auteurs ; et le nom de Marcellus de ceux que l'on trouve le plus fréquemment invoqué dans les écrits des anciens juristes.

Marcellus est également l'un des neuf jurisconsultes aux ouvrages desquels Théodose le jeune donna force de loi (V. Théodose II). Cojas avait écrit plusieurs leçons sur ce qui nous reste des Réponses de Marcellus : elles se trouvent dans le 3^e volume de ses OEuvres posthumes. La vie et les ouvrages de Marcellus ont fourni la matière de plusieurs bonnes dissertations , entre autres celle de Meinard Tydeman , Utrecht , 1762 , in-4^o , réimprimée dans le *Thesaurus novus dissertationum* , d'Oelrichs , vol. 1 , tom. 1^{er} ; celle de Seger , intitulée : *Ulpian Marcellus* , Leipzig , 1768 , in-4^o ; et enfin celle de C. F. Walch , *De ætate Ulpian Marcelli* , Iéna , 1758 , in-8^o , réimprimée dans le 1^{er} vol. de ses Opuscules , Halle , 1785 , in-4^o. P—N—T.

MARCELLUS , surnommé *Empiricus* ou l'*Empirique* , naquit à Bordeaux , et fut archiâtre et *magister officiorum* sous le règne de Théodose le Grand , l'an 388. Il a laissé l'ouvrage suivant : *De Medicamentis empiricis , physicis et rationalibus* , Bâle , 1536 , in-fol. , publié par Janus Cornarius ; Venise , Alde , 1547 , in-fol. ; et avec les *Medici antiqui* , Bâle , 1567 , in-fol. : avec le *Tetrabiblia d'Aëtius* , Paris , 1565 , in-fol. , et avec les *Medici principes* , recueillis par Henri Étienne , 1567 , in-fol. Cette compilation informée , écrite dans un style barbare , contient un très-grand nombre de recettes , que l'auteur a empruntées aux médecins anciens , et sur-tout à Scribonius Largus , qu'il a copié entièrement sans le citer : on y trouve aussi des formules superstitieuses , qui prouvent qu'il a partagé toutes les erreurs du siècle dans lequel il a vécu , et donnent une juste idée de la manière dont la médecine

s'enseignait et se pratiquait dans les Gaules. Quoiqu'il cite quelque fois sa propre expérience, il paraît cependant, d'après la préface de son ouvrage, qu'il n'a écrit sur la médecine que comme amateur, et dans la seule intention de donner à ses enfants, auxquels son ouvrage est dédié, les moyens de se passer des médecins, en convenant, toutefois, qu'il est plus prudent de se diriger, dans le choix et la préparation des médicaments, d'après l'avis d'un homme de l'art. L'exemple suivant prouvera suffisamment l'ignorance et l'effronterie de Marcellus. Pour charmer un homme dans l'œil duquel il s'était introduit un corps étranger quelconque, il prescrivait de toucher l'œil malade en répétant trois fois : *Tetune resonco bregan gresso*, ou bien *in monderco marcos axatison* (1). — MARCELLUS (Cumanus), médecin du quinzième siècle, naquit à Cumes, dans le royaume de Naples. Il servit, en qualité de médecin et de chirurgien, dans l'armée alliée que la république de Venise envoya contre Charles VIII. Il publia, en 1495, le recueil suivant : *Curationes et observationes medicæ*, lequel a été réimprimé par les soins de Jérôme Welschius, Augsbourg, 1668, in-4°. On y trouve la description des premiers symptômes vénériens qui se montrèrent à cette époque, quoique l'auteur en ait méconnu le caractère, et le traitement qui leur convenait. — MARCELLUS (Donatus), médecin du seizième siècle, naquit à Mantoue, où il exerça son art, et fut secrétaire intime et con-

seiller de Vincent Gonzague de Mantoue. On a de ce médecin I. *De medicâ historia mirabiles*, Mantoue, 1586, in-4°. II. *De medicâ historia mirabiles*, Mantoue, 1588 et 1597, in-4°. Gr. Horstius en a donné une édition, laquelle il a joint un septième sur les maladies réputées magiques et sur les abstinences extraordinaires. Francfort, 1613 et 1664. Parmi beaucoup de récits peu semblables, adoptés sans critique, on trouve dans ce recueil des observations très-curieuses et très-ressantes, qui prouvent que l'auteur cultivait déjà l'anatomie pratique avec succès ; il reproche aux médecins de son temps de mieux aimer languir dans une teuse ignorance, que de chercher la vérité dans des travaux pénibles et dégoûtants. II. *De l'ariolis*, Mantoue, 1569, in-8°. — Jean-Philippe-Guillaume MARCELLIN, médecin de la ville de Hagenhausen, mort le 3 octobre 1786, a publié, en allemand, une notice sur tous les personnages ou moins célèbres, qui ont porté le nom de MARCELLUS, MARCELLIN ou MARTEL : *Didung, Mitwirkung und Beteiligung des blühenden Zustandes verschiedener Staaten u. fürstlichen, gräflichen und adelichen Geschlecht Marcellus cellinus und Martellus*, Hagenhausen, 1786, in-8°. P.

MARCHAND (MARc), littérateur, né à Salins, dans le seizième siècle, était l'ami intime de Gilbert qui le cite souvent avec éloge ; il brassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de la chapellenie de l'

(1) M. Téchou d'Anceci, dans ses *Cachets antiques des médecins-oculistes*, ou Dissertation sur l'inscription grecque ΙΑΧΟΝΟC ΑΥΧΙΟΝ (Paris, 1816, in-8°, p. 20), rapporte du même auteur plusieurs autres ordonnances non moins bizarres.

igu, près de Lons-le-Sau-
 ite de lui : *Orationes duæ :
 audibus D. Lucæ; altera
 in Emiliam Ferretum*,
 51, in-8°. — *Saturnini ty-*
a. — *De viris illustribus*,
 derniers ouvrages sont men-
 us la *Bibl.* de Gesner. —

MARCHAND, frère du précé-
 secrétaire du cardinal de
 , qui se chargea de sa
 et lui procura un emploi à
 le Flandre. On a de lui :
le Caton le Jeune, écrite
 ment en grec par Plutarque,
 lu latin en français, Lyon,
 16, très-rare. W—s.

MARCHAND (PROSPER), savant
 phé, né vers 1675, à
 Picardie, fit ses études à
 rec beaucoup de succès, et
 ensuite chez un libraire,
 apprendre le commerce.
 , dès son enfance, pour les
 acquit en peu de temps
 connaissances nécessaires,
 nis, en 1698, dans la cor-
 des libraires. Il ouvrit, dans
 nt-Jacques, sous l'enseigne
 x, un magasin, qui devint
 lieu de réunion des biblio-
 la capitale. Avidé des anec-
 éraires, il les transmettait
 bernard, qui rédigeait alors
 de les *Nouvelles* de la ré-
 des lettres; et il formait
 temps, pour son usage,
 ils qui lui furent très-utiles.
 d passa en Hollande, en
 our y professer plus libre-
 religion réformée qu'il avait
 ie. Il s'établit à Amsterdam,
 ma quelque temps le com-
 la librairie; mais dégoûté
 e bonne foi de la plupart de
 rères, il y renonça tout-à-
 r se livrer uniquement à

l'étude. Les éditions qu'il publia suc-
 cessivement, de différents ouvrages
 devenus rares, le firent connaître
 avantageusement; et il se vit re-
 cherché de tous les savants de
 l'Europe qui partageaient ses goûts.
 L'habitude d'une vie frugale avait
 fortifié sa santé naturellement ro-
 buste, et il ne sortait guère de son
 cabinet; mais il y recevait tous ceux
 qui recouraient à ses lumières, et
 les leur communiquait avec plaisir.
 Il parvint, au milieu de ces paisibles
 occupations, à un âge très-avancé,
 et mourut le 14 juin 1756. Il légua,
 par son testament, le fruit de ses
 économies à la société des pauvres
 de la Haye, et sa riche bibliothèque
 à l'université de Leyde. Marchand a
 eu part à l'ingénieuse satire : *Le
 Chef-d'œuvre d'un inconnu* (V.
 SAINT-HYACINTHE) : il a fourni des
 notes sur la *Satire Menippée* (V.
 LEROY, XXIV, 237); et il a été l'un
 des principaux rédacteurs du *Jour-
 nal littéraire* (la Haye, 1713-37,
 24 vol. in-12), l'un des meilleurs
 ouvrages périodiques imprimés en
 Hollande. On a en outre de lui : I. Les
Catalogues des bibliothèques d'Em.
 Bigot, 1706; de Jean Giraud, 1707,
 et de Joach. Faultrier, 1709, in-8°.
 Ce dernier Catalogue est rare et re-
 cherché des curieux, parce que Mar-
 chand l'a fait précéder de son Nou-
 veau système bibliographique (*Épi-
 tome systematis bibliographici*).
 Tous les livres y sont divisés en trois
 classes principales : philosophie,
 théologie et histoire. Le système de
 Marchand n'a point prévalu (1);
 mais on lui doit des améliorations im-
 portantes dans la catalogographie,
 telles que l'arrangement des livres

(1) On peut consulter le *Diction. bibliographique* de
 M. Peignot, où l'on trouve l'analyse des différents
 systèmes de bibliographie les plus connus.

par ordre de matières, sans distinction de format, l'indication exacte des titres dans les différentes langues, celle des auteurs anonymes, des éditeurs, des imprimeurs, etc. II. *L'Histoire critique de l'Anti-Cotton*, satire composée par César de Plaix, avocat; elle est imprimée à la suite de *L'Histoire admirable* de don Inigo de Guipuscoa (trad. par Ch. Levier), la Haye, 1738, 2 vol. in-12 (V. le P. COTTON). III. *Histoire de la Bible de Sixte-Quint*, avec des remarques pour connaître la véritable édition de 1590; insérée dans les *Aménités littéraires* de Schelhorn, tom. iv. IV. *Histoire de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie*, la Haye, 1740, in-4°. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition dans cet ouvrage, mais peu d'ordre et de méthode: d'ailleurs, les progrès qu'a faits l'histoire littéraire, y ont laissé apercevoir un grand nombre d'erreurs; elles ont été relevées en partie par l'abbé Mercier de Saint-Léger, dans son *Supplément* (Voy. MERCIER). V. *Dictionnaire historique*, ou *Mémoires critiques et littéraires* concernant la vie et les ouvrages de divers personnages distingués, particulièrement dans la république des lettres, la Haye, 1758-59, 2 tom. en 1 vol. in-folio. Cet ouvrage fait suite aux *Dictionnaires* de Bayle et de Chauffepié. L'auteur le laissa en manuscrit; mais il chargea Allamand, son ami et son exécuteur testamentaire, de le revoir et de le publier. Allamand, pour répondre à sa confiance, passa quatre années à mettre en ordre les notes de Marchand, écrites le plupart sur des chiffons de papier, confondues et dispersées comme les oracles de la Sibylle. On peut voir,

dans l'avertissement de l'éditeur toutes les peines qu'il eut pour ranger ces notes, et pour suppléer aux omissions de Marchand. Cet ouvrage contient beaucoup de faits intéressants et d'anecdotes curieuses; mais il y en a beaucoup aussi de minutieux; le style en est faible et incorrect; il y a des erreurs graves et de nombreuses fautes d'impression; enfin, l'on peut reprocher à l'auteur l'emportement avec lequel il critique les abus de la religion romaine. Cet article serait incomplet, si l'on ne faisait pas connaître les services que Marchand a rendus aux lettres, par la publication d'un grand nombre d'ouvrages utiles qu'il a enrichis de préfaces, de lettres, de notes et de remarques instructives. On lui doit une édition avec remarques, de *Lettres choisies* de Bayle, Rotterdam, 1714, 3 vol. in-12, qui n'a point été surpassée par celle de Desmaiseaux (V. ce nom); et il donna l'édition la plus belle et la plus estimée du *Dictionnaire* de ce fameux critique (V. BAYLE). On lui doit encore les éditions des ouvrages suivants, toutes estimées et recherchées des curieux: le *Cybalum mundi* de Bonav. Desperriers, Amsterd., 1711, in-12 (1); elle est précédée d'une *Lettre critique* qui renferme l'histoire, l'analyse et l'apologie de cet ouvrage (V. DESPERRIERS); — les *Voyages* de Chardin, Amst., 1735, 4 vol. in-4°. —; *L'Histoire des révolutions*

(1) L'édition d'Amsterdam, 1732, in-12, n'est pas de Prosper Marchand, comme on pourrait l'imaginer d'après le frontispice; elle fut publiée à Paris par la Mousseye, qui supprima le curieux avertissement de 1711, et y en substitua un autre plus étendu, mais qui n'aurait pas dû exclure le premier. Cette édition est augmentée des notes de la Mousseye, et de plusieurs remarques communiquées par d'autres savants. (Voy. les *Mélanges philologiques* de M. Chault, t. 1, 246.)

par l'abbé Brenner, 739, 2 vol. in-4°. 1713; — les *Œuvres* de (avec Leduchat), 15 vol. in-12; — les Villon, ibid., 1742, les *Lettres* du comte Londres (la Haye), in-12; — les *Mémoires* de Guiche, ibid., 2; — *Direction pour d'un roi*, par Fénelon, in-8°. et in-12 — ; *histoire de Fénelon*, in-12 (V. l'article de le *Diction.* de Mar-

W—s.

ND (Louis), habile organiste à Lyon, le 2 février 1717, était fils de Jean Marre de musique, et reçut ses premières leçons de son père, dit-on, fort jeune à présent chez les jésuites, Louis-le-Grand : présentement on attendait de lui la maison; le jeune homme s'efforçait de le remplacer, mais fut tellement outragé, qu'il fut obligé, et obtint tous les secours pour continuer. Il acheva de se former sous plus habiles maîtres, et même une grande réputation, tirés du *Dictionnaire des Musiciens* par Gerber, faciles à concilier avec le style de Titon du Tillet, suivançant fut, à quatorze ans, de la cathédrale de dix ans après, remplit

la même place à Auxerre, où il séjourna quatre ou cinq ans, de manière qu'il ne serait venu à Paris, qu'en 1697 ou 1698. Quoiqu'il en soit, outre la place d'organiste des jésuites qu'il garda long-temps, on lui offrait toutes celles du même genre qui venaient à vaquer à Paris, et il en eut jusqu'à cinq ou six à-la-fois : il obtint celle de la chapelle du roi à Versailles, et fut décoré de l'ordre de Saint-Michel. C'est à l'orgue des Grands-Cordeliers, à Paris, qu'il se fit le plus remarquer : il aurait pu acquérir une fortune considérable; mais son inconduite et son humeur capricieuse, qui le jetaient souvent hors de toutes les convenances, y mirent toujours obstacle. Exilé de France en 1717, il passa en Allemagne, toucha l'orgue devant l'empereur, et se rendit à Dresde, où il justifia d'abord sa réputation d'habileté, au point qu'on lui offrit la place d'organiste du roi de Pologne, avec un traitement fort avantageux : mais Volumier, maître de concert à cette cour, craignant le voisinage d'un antagoniste aussi dangereux, résolut, pour l'éloigner, de le mettre aux prises sur le clavecin, avec le fameux J. Seb. Bach, alors organiste de la cour à Weimar. On convint du jour où les deux artistes devaient faire assaut de leur talent : mais, dans l'interval, Bach vint *incognito*, et avec l'agrément du roi, au concert de la cour, répéta sur le clavecin et avec douze variations très-difficiles, une pièce sur laquelle Marchand venait d'être vivement applaudi; et, lui présentant un thème qu'il venait de noter au crayon, lui causa une telle surprise que l'artiste français se bâta de quitter Dresde en poste, avant le jour fixé (V. BACH, III, 168). Marpur,

eur que Papillon, qui lui donna Louis, le fait maître à Auxerre. Louis, fils de Pierre Marchant, e, na le 10 octobre 1699. Voyez de l'un et de l'autre, dans une Lettre de la Bibliothèque, insérée en 1812, IV, 341.

qui rapporte cette anecdote, dit qu'il le tenait de Bach lui-même. Marchand, ayant obtenu la permission de revenir à Paris, s'y vit plus recherché que jamais. Quoiqu'il se fût payer jusqu'à un louis par leçon, il était si court qu'il prit, dit-on, le parti de louer des appartements dans vingt quartiers différents, ne demeurant guère qu'un mois dans chacun, et changeant selon la convenance de ses écoliers, ou plutôt selon son caprice. Il mourut néanmoins, presque dans la misère, le 17 février 1732, avec la réputation du plus grand organiste que la France eût encore eu : quoique blessé au bras gauche, six ou sept ans avant sa mort, il ne laissait pas d'exécuter d'une main de très-beaux morceaux, en se servant de la pédale. Rameau, son ami et son rival le plus redoutable, disait que le plus grand plaisir qu'il avait éprouvé en sa vie, était d'entendre jouer Marchand, auquel personne ne pouvait être comparé pour la fugue, et pour le talent d'improviser (1). Mais il y a sans doute de l'exagération à dire que tout ce que Rameau a écrit sur la musique, est en grande partie le fruit des leçons de ce maître, dont les ouvrages imprimés ne justifient pas cette prétention. On connaît de lui : I. Un *Livre de Musique* pour le clavecin, Paris, Ballard, 1705, in-4°. II. Deux vol. de *Pièces de Clavecin*, dédiés au roi, 1718, in-4°. III. Douze *Sonates*, à une flûte traversière, et basse continue. IV. La musique de l'opéra de *Pyrame et Thisbé*, paroles de Mofontaine. Cette pièce n'a pas été représentée. Le portrait de Marchand, gravé par Dupuis, d'après Robert, est dans la

collection d'Odievre. — Il ne faut pas le confondre avec Jean MARCHAND, ordinaire de la musique du roi, et père du fameux libraire Prosper Marchand, ni avec Louis-Joseph MARCHAND, prêtre, semi-prébendé et maître de musique du chapitre de Saint-Maxe (à Bar-le-Duc), après l'avoir été des cathédrales de Châlons et de Besançon, auteur d'un *Traité du contrepoint simple ou chant sur le lièvre*, Bar, 1739, in-4°.

C. M. P.

MARCHAND (JEAN-HENRI), avocat à Paris et censeur royal, fut ce qu'on appelle un plaisant de société. Quelques-uns de ses nombreux opuscules eurent un succès éphémère. Marchand mourut vers 1785. Voici la liste de ses productions : I. *Requête du curé de Fontenoy au roi*, 1745, in-4° ; plaisanterie en vers dans laquelle il y a plusieurs traits contre Voltaire. Cette facétie fut attribuée au poète Roy. On faisait dire au curé :

Un fameux Monsieur de Voltaire,
M'a fait surtout les plus grands torts,
En donnant l'extrait mortuaire
De tous les seigneurs qui sont morts.

La sécheresse du bulletin rimé de Voltaire, est très-bien appréciée dans ces vers, les seuls de tout le mortuaire où l'on trouve du sel. La pièce de Marchand en fit naître quelques unes qui sont rappelées dans la *Bibliothèque historique de la France* n°. 24,667. II. *Encyclopédie per ruquière*, 1751, in-12, que Grosse attribue à Caylus. III. *Avis d'un père à son fils*, 1751, in-12. IV. *Requête des sous-fermiers du domaine du roi pour demander que les billets de confession soient adjoints au contrôle*, 1752, in-12. V. *Remontrances des comédiens français au roi*, 1753 ; réimprimé

(1) Bérnsey, *hist. of music* (17, 672-3.)

grie, par l'abbé Brenner, e, 1739, 2 vol. in-4°., cf. in-12; — les *Œuvres* ntône (avec Leduchat), 1740, 15 vol. in-12; — les s de Villon, ibid., 1742, ; — les *Lettres* du comte des, Londres (la Haye), 9 vol. in-12; — les *Mé-* du comte de Guiche, ibid., in-12; — *Direction pour* *science d'un roi*, par Fénelon, 1747, in-8°. et in-12 — ; *elle histoire de Fénelon*, 1747, in-12 (V. l'article c dans le *Diction.* de Mar- W—s.

CHAND (Louis), habile or- né à Lyon, le 2 février 1), était fils de Jean Mar- maître de musique, et reçut père les premières leçons de Il vint, dit-on, fort jeune à t se présenta chez les jésuites, ge de Louis-le-Grand : prêt en ce moment on attendait ste de la maison; le jeune is s'offrit de le remplacer, eu plut tellement, qu'il fut collége, et obtint tous les nécessaires pour continuer les. Il acheva de se for- s les plus habiles maîtres, t lui-même une grande répu- les déta ils, tirés du *Diction-* *es Musiciens* par Gerber, t difficiles à concilier avec le age de Titon du Tillet, sui- uel Marchand fut, à quatorze ganiste de la cathédrale de et, dix ans après, remplit

la même place à Auxerre, où il sé- journa quatre ou cinq ans, de ma- nière qu'il ne serait venu à Paris, qu'en 1697 ou 1698. Quoi qu'il en soit, outre la place d'organiste des Jésuites qu'il garda long-temps, on lui offrait toutes celles du même genre qui venaient à vaquer à Paris, et il en eut jusqu'à cinq ou six à-la- fois : il obtint celle de la chapelle du roi à Versailles, et fut décoré de l'ordre de Saint-Michel. C'est à l'or- gue des Grands-Cordeliers, à Paris, qu'il se fit le plus remarquer : il aurait pu acquérir une fortune con- sidérable; mais son inconduite et son humeur capricieuse, qui le je- taient souvent hors de toutes les convenances, y mirent toujours obs- tacle. Exilé de France en 1717, il passa en Allemagne, toucha l'or- gue devant l'empereur, et se rendit à Dresde, où il justifia d'abord sa réputation d'habileté, au point qu'on lui offrit la place d'organiste du roi de Pologne, avec un traitement fort avantageux : mais Volumier, maître de concert à cette cour, craignant le voisinage d'un antagoniste aussi dan- gereux, résolut, pour l'éloigner, de le mettre aux prises sur le clavecin, avec le fameux J. Seb. Bach, alors organiste de la cour à Weimar. On convint du jour où les deux artistes devaient faire assaut de leur talent : mais, dans l'intervalle, Bach vint *incognito*, et avec l'agrément du roi, au concert de la cour, répéta sur le clavecin et avec douze varia- tions très-difficiles, une pièce sur laquelle Marchand venait d'être vi- vement applaudi; et, lui présentant un thème qu'il venait de noter au crayon, lui causa une telle surprise que l'artiste français se hâta de quit- ter Dresde en poste, avant le jour fixé (V. BACH, III, 168). Marpur,

par erreur que Papillon, qui lui donna de Jean-Louis, le fait naître à Auxerre; du avec Louis, fils de Pierre Marchand, Auxonne, où le 10 octobre 1697. Voyez source de l'un et de l'autre, dans une Let- tre de Marchand à Rochette, insérée au *Journal*, 1812, IV, 341.

qui rapporte cette anecdote, dit qu'il la tenait de Bach lui-même. Marchand, ayant obtenu la permission de revenir à Paris, s'y vit plus recherché que jamais. Quoiqu'il se fit payer jusqu'à un louis par leçon, il était si couru qu'il prit, dit-on, le parti de louer des appartements dans vingt quartiers différents, ne demeurant guère qu'un mois dans chacun, et changeant selon la convenance de ses écoliers, ou plutôt selon son caprice. Il mourut néanmoins, presque dans la misère, le 17 février 1732, avec la réputation du plus grand organiste que la France eût encore eu : quoique blessé au bras gauche, six ou sept ans avant sa mort, il ne laissait pas d'exécuter d'une main de très-beaux morceaux, en se servant de la pédale. Rameau, son ami et son rival le plus redoutable, disait que le plus grand plaisir qu'il avait éprouvé en sa vie, était d'entendre jouer Marchand, auquel personne ne pouvait être comparé pour la fugue, et pour le talent d'improviser (1). Mais il y a sans doute de l'exagération à dire que tout ce que Rameau a écrit sur la musique, est en grande partie le fruit des leçons de ce maître, dont les ouvrages imprimés ne justifient pas cette prétention. On connaît de lui : I. Un *Livre de Musique* pour le clavecin, Paris, Ballard, 1705, in-4°. II. Deux vol. de *Pièces de Clavecin*, dédiés au roi, 1718, in-4°. III. Onze *Sonates*, à une flûte traversière, et basse continue. IV. La musique de l'opéra de *Pyrame et Thisbé*, paroles de Morsfontaine. Cette pièce n'a pas été représentée. Le portrait de Marchand, gravé par Dupuis, d'après Robert, est dans la

collection d'Odieuvre. — Il ne faut pas le confondre avec Jean MARCHAND, ordinaire de la musique du roi, et père du fameux libraire per Marchand, ni avec Louis-J MARCHAND, prêtre, semi-prêtre et maître de musique du chapitre de Saint-Maxe (à Bar-le-Duc), l'avoir été des cathédrales de Lons et de Besançon, auteur *Traité du contrepoint simple et du chant sur le livre*, Bar, 1739, C. M.

MARCHAND (JEAN-HENRI) cat à Paris et censeur royal, qu'on appelle un plaisant de son temps. Quelques-uns de ses nombreux ouvrages eurent un succès éphémère. Marchand mourut vers 1785. On a de lui la liste de ses productions : *quête du curé de Fontenoy* en 1745, in-4°.; plaisanterie en deux actes dans laquelle il y a plusieurs allusions contre Voltaire. Cette faecie fut représentée au théâtre de la rue de la Harpe, le 17 mai 1745, par le poète Roy. On faisait de lui un curé :

Un fameux Monsieur de Voltaire,
M'a fait sortir les plus grands bêtis
En donnant l'extrait mortuaire
De tous les seigneurs qui sont morts.

La sécheresse du bulletin de Voltaire, est très-bien appréciée dans ces vers, les seuls de tout le monde où l'on trouve du sel. La pièce de Marchand en fit naître quelques autres qui sont rappelées dans la *Bibliothèque historique de la France* n°. 24,067. II. *Encyclopédie de la ruquière*, 1751, in-12, que l'on attribue à Caylus. III. *Avant-propos à son fils*, 1751, in-12. IV. *Requête des sous-fermiers de la ferme du roi pour demander les billets de confession soient remis au contrôle*, 1752, in-12. V. *Remontrances des comédiens français au roi*, 1753; réimp

(1) Burney, *hist. of music* (17, 622-3.)

ésies satiriques du dix-huitième siècle, 2 vol. in-18. VI. *Le commercable ou ubi*, in-12. VII. *Mon rival des autres, recueil valide retiré du monde, et carnaval*, 1759, in-12. VIII. *Essai de l'Eloge historique de l'empereur de Pologne*, in-8°. IX. *Hilaire*, 2. C'est une critique et *Bélisaire* de Marmontel, paru cette année; l'édition faite par un bibliographe, imaginaire. La facétie de ce livre fit rire que Marmontel applaudit d'être attaqué. X. *Les Délassements*, 1768, 2 vol. in-12. *Le Cœur*, 1768, in-12. *Testament politique de* (Voltaire), 1770, in-8°. auparavant il avait paru *de M. de Voltaire dans ses papiers après sa mort*, 1762, in-12. Une phrase *respon lance de Grimm*, donnerait à penser que *Voltaire*, qui sont tout différents, appartiennent à Voltaire fut blessé par la nouvelle, et l'appela un *libre* : il n'est que plat; l'on a peut-être un peu celui de 1770, qui seul marchand. XIII. *L'Égoïste*, 1771, brochure contre *Voltaire*, *Mémoires de l'Eléphant* sa dictée et traduits d'un Suisse, 1771, in-8°. Avec M. Nougaret) les *Fortunes*, ou *His-toire de Mentzikoff*, 1772, 3 actes, sous le titre de *Le Cœur*, et que les auteurs ont traduite du russe : la pièce

ne fut pas même présentée aux comédiens; et Laharpe, qui, quelque temps après, traita le même sujet, a gardé, soit dans sa *Correspondance littéraire*, soit dans la préface de sa pièce, le silence le plus profond sur celle de Marchand. XVI. *Les Panaches, ou les Coiffures à la mode, comédie en un acte*, représentée sur le grand théâtre du monde et surtout à Paris, précédée de recherches sur la coiffure des femmes de l'antiquité, et suivie d'un projet d'établissement d'une académie de modes, 1778, in-8°. XVII. *Les Fruits de l'automne*, 1781, in-8°. XVIII. *Les Giboulées de l'hiver*, 1781, in-8°. XIX. *Les Moissons de l'été*, 1782, in-8°. XX. *Les Fleurs du printemps*, 1784, in-8°. C'est un Recueil de poésies : on y trouve cependant une Notice sur l'île de Saint-Domingue. Dans le tom. II de l'*Anthologie française* par T. Monet, il n'y a qu'une seule chanson de Marchand. Z.

MARCHAND (ETIENNE), navigateur du dix-huitième siècle, était né à l'île de la Grenade, le 13 juillet 1755. Il fit d'abord plusieurs voyages aux Antilles sur les bâtiments du commerce, et ensuite alla au Bengale comme second capitaine d'un navire expédié de Livourne sous pavillon toscan. A son retour, en 1788, il fut rencontré, dans la rade de l'île Sainte-Hélène, du capitaine Portlock, et reçut de lui des renseignements précieux sur la traite des pelleteries à la côte nord-ouest d'Amérique. Marchand, à son arrivée à Marseille, communiqua ces informations à la maison Baux qui, jalouse d'ouvrir à ses compatriotes une nouvelle voie à une extension de commerce et de navigation, n'hésita pas de courir la chance d'une première tentative.

graphie de la Flèche; histoire de ses seigneurs jusqu'à Henri IV, qui réunit la seigneurie de la Flèche à la couronne; histoire des illustres Fléchois; 2°. Annales fléchoises. La troisième partie est consacrée au collège de la Flèche; Marchand y donne de courtes notices sur les professeurs et élèves illustres de cette école. En général, l'ouvrage est aussi intéressant, qu'il peut l'être; mais l'auteur eût pu se dispenser de consacrer plus de trente pages à citer ce qu'il appelle des *écarts de la nature*, tels que des accouchements extraordinaires, une guérison d'hydrophobie, etc. Marchand de Barbure a laissé en manuscrit : I. *Dictionnaire ou Encyclopédie raisonnée et réfléchie des trois règnes de la Nature*. II. *Les Phénomènes de la Nature, expliqués par le système des molécules organiques vivantes*. III. *Les Secrets des Arts, de la Physique, de la Chimie*, etc. IV. *Le Trésor des Champs*. V. *La Médecine ramenée à ses premiers principes*. VI. *Minéralogie du département de la Sarthe*. VII. *Les Fruits de mes études*. VIII. *Dictionnaire de la Marechaussée*. IX. *Contes de l'ancien temps, extraits de Roland furieux*.

A. B.—r.

MARCHANT (NICOLAS), médecin de Gaston, duc d'Orléans, et habile botaniste, enrichit le Jardin du roi d'une belle collection de plantes étrangères. Ce savant et laborieux naturaliste, qui était docteur en médecine de l'université de Padoue, fut reçu à l'académie des sciences, à la formation de cette compagnie en 1666, et mourut en 1678. Il est probablement l'auteur des *Descriptions* des plantes, données par l'académie, 1676, in-fol., et publiées par Dodart: il en apportait dans

toutes les sèsons. On connaît de lui trois observations, insérées dans les *Mémoires de cette société*, tome vii x; et il a laissé en manuscrit le catalogue des plantes dont la France a dé l'acquisition au duc d'Orléans depuis 1648 jusqu'à 1659, celui des plantes qui croissent dans un rayon de quarante milles autour de Paris et un autre de celles qui croissent à bord de l'Océan, depuis le Havre jusqu'à Dunkerque, rédigé en 1646. Ces trois ouvrages se trouvaient dans la bibliothèque de Bernard de Jussieu, en 1768. — JEAN MARCHANT fils du précédent, avec lequel Boite (*Tables de l'Acad. des sciences*, iv 245) l'a confondu, fut reçu membre de l'académie, en 1678, et nommé titulaire de la troisième place de pensionnaire botaniste, lors du renouvellement de cette compagnie, en 1699. Il mourut en 1738, et avait ainsi que son père, le titre de directeur de la culture des plantes du Jardin du roi. On a de lui un grand nombre de descriptions de plantes et d'observations, insérées ou mentionnées dans le recueil de l'académie depuis 1678 jusqu'à 1735, et dans le tome iii de *Machines*. On en peut voir les titres dans la *Bibl. bot.* de Séguier. Le fils a consacré à la mémoire de son père, la *Marchantia* dont on connaît huit espèces en France: c'est un genre de la famille naturelle des hépatiques; elle croît dans les lieux humides et ombragés.

D.—v.

MARCHANT (FRANÇOIS), né à Cambrai, vers 1761, après avoir fini ses études, se destinait à l'état ecclésiastique. Il était sur le point d'obtenir quelque bénéfice, lorsque la révolution française arriva, et peu après, la suppression des couvents, abbayes, prébendes: Mar

avait reçu une éducation et joignait à l'instruction des agréables. Brave, généreux, sa douceur et sa bonté n'étaient pas à la fermeté nécessaire dans le commandement. L'expédition de Marchand vée à une époque où la France était en combustion, à peine eut-on dans ce temps : l'on même craignait qu'elle ne fût oubliée, lorsque Fleuriot fut l'idée patriotique d'en faire la relation. « Il m'a paru que plus intéressant, dit cet homme non moins estimable que de faire connaître, dans ses circonstances, le voyage du capitaine Marchand, qu'indépendamment d'une découverte importante dans le grand Nord, de plusieurs détails nouveaux sur une partie de l'Amérique occidentale du nord, encore faiblement connue, et d'un nombre d'observations astronomiques, propres à perfectionner l'art nautique et la géographie, ce voyage est le second du monde qui ait été fait par un Français : jusqu'à présent on n'avait eu en France que le capitaine de La Pérouse, l'imitateur... » N'ayant écrit le journal même du capitaine Marchand, Fleuriot eut recours à celui du capitaine Chanal, personnellement de toutes les naissances pendant le cours du voyage. C'est d'après ce journal, qu'il accorde des louanges même à celui qui rédigea son ouvrage, *in Voyage autour du monde les années 1790, 1791 et 1792 par Etienne Marchand, etc.*, n. VI (1798), 4 vol. in-4°. (FLEURIOT, XV, 59.) La description des productions

marines avait été faite par Robert, premier chirurgien du *Solide* ; ses soins pour la santé de l'équipage répondirent aux vœux bienfaisants des armateurs. Dans le cours d'une expédition de vingt mois, le *Solide* ne perdit qu'un seul homme sur cinquante. Des navigateurs américains, qui parcouraient le grand Océan à peu-près à la même époque que Marchand, virent le groupe d'îles qu'il a découvert, et leur imposèrent des noms. Hergert, lieutenant de la marine anglaise, en eut connaissance à une époque postérieure, et, suivant l'usage, donna aussi des noms à chaque île. Comme il vaut mieux, quand on le peut, désigner une île nouvelle par le nom que lui donnent les habitants, nous dirons que l'île Baux est plus connue aujourd'hui sous celui de *Noukahiva*. Des vocabulaires placés à la fin du voyage prouvent que l'oreille de deux personnes de la même nation peut être affectée différemment par les sons d'une langue inconnue. E—s.

MARCHAND DE BARBURE (FRANÇOIS-ROGER-FIDEL), né à Béthune, en Artois, vers 1734, entra d'abord dans les gardes-du-corps, passa ensuite dans la maréchaussée et dans la gendarmerie, et enfin, dans la 284^e. compagnie de vétérans nationaux : il est mort à la Flèche, le 17 octobre 1802. Il s'était beaucoup occupé des sciences physiques ; et Buffon et Dolomieu lui ont donné des éloges dans des lettres qui sont restées manuscrites. Marchand de Barbure était des académies de Châlons-sur-Marne et du Mans. On a imprimé après sa mort ses *Essais historiques sur la ville et le collège de la Flèche*, Angers, 1803, in-8^o. de près de 350 pag. L'ouvrage est divisé en trois parties : 1^o. Topo-

cellus, pour l'engager à revenir à Rome : il avait peine à s'y déterminer ; mais enfin il s'était rendu au port du Pyrée, et il devait s'embarquer le lendemain pour l'Italie, lorsque P. Magius, l'un de ses compagnons d'exil, désespéré de son départ, le renversa de deux coups de poignard, et se tua ensuite (au mois de mai de l'an 708, avant J.-C. 46). Ser. Sulpicius, l'ancien collègue de Marcellus, que le hasard avait conduit chez les Athéniens, prit soin de ses funérailles : n'ayant pu obtenir la permission de l'inhumer dans l'intérieur de la ville, il fit brûler son corps dans l'enceinte de l'Académie, et laissa en partant une somme pour les frais d'un monument en marbre qu'il désirait consacrer à la mémoire de son ami. (V. la *Lettre* de Sulpicius à Cicéron sur la mort de Marcellus.)

W—s.

MARCELLUS le Jeune (MARCUS-CLAUDIUS), fils de C. Marcellus et d'Octavie sœur d'Auguste, avait reçu de la nature toutes les qualités qui distinguent les hommes supérieurs. Capable d'une application soutenue au travail, doué d'une grande force d'âme, doux, patient, frugal, il s'était rendu cher aux Romains, qui se flattaient de lui voir occuper un jour le trône du monde. Auguste lui donna pour épouse sa fille Julie ; et il était si impatient de terminer ce mariage, qu'il ne voulut pas qu'on attendît son retour d'Espagne pour le célébrer. Marcellus fut nommé édile par le sénat ; et la sagesse qu'il montra dans l'exercice de cette charge, acheva de lui gagner tous les cœurs. Sa santé semblait lui promettre de longs jours, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, l'an de Rome 731 (23 ans avant J.-C.) On crut qu'il avait été

empoisonné ; et les soupçons portèrent naturellement sur l'impératrice Livie, qu'on supposa capable d'un crime qui devait assurer le trône à son fils Tibère (V. LIVIE). Octavie, mère de Marcellus, rejeta toutes les consolations qu'on s'en pressait de lui offrir. Elle se tint renfermée, plusieurs mois, dans son appartement, tendu de noir, et défendit qu'on prononçât devant elle le nom de son fils. (Voyez SÉNÈQUE *Consol. à Marcia*, ch. 11.) Ce fait attesté par un auteur contemporain rend très-douteuse l'anecdote rapportée, pour la première fois, par T. Cl. Donatus, au quatrième siècle ; suivant cet écrivain, Octavie aurait consenti à écouter la lecture de l'*Énéide*, dont le sixième livre contient un éloge si magnifique de héros de la famille des Marcellus ; mais, continue-t-il, en entendant ces vers si touchants :

*Heu ! miseranda puer ! si quid fato spera rupas
Tu Marcellus eris* (Allusion à Marcellus l'Ancien).
le Grand

Octavie s'évanouit, et ce ne fut qu'avec force de soins qu'on put la ramener (1). Auguste fit achever le grand théâtre commencé par César, et voulut le dédier à Marcellus, dont ce superbe monument a conservé le nom.

W—s.

MARCELLUS (ULPIUS), célèbre jurisconsulte romain, vivait sous Antonin-le-Pieux, qui le choisit pour faire partie de son conseil. Il fleurit également sous Marc-Aurèle, et fut revêtu par lui de la charge de procureur de la Pannonie inférieure. Quelques auteurs, entre autres Heineccius, pensent qu'il vivait encore sous Com-

(1) M. Mongez a lu, sur ce point d'histoire littéraire, à la séance publique de l'Académie des Inscriptions de juillet 1819, un *Mémoire* destiné à faire partie de l'iconographie romaine de Visconti, qu'il a chargé de continuer.

déçu dans ses espérances et ses , n'eut d'autre ressource que ne. Son intérêt décida son c'était d'ailleurs en attaquant i triomphant que l'on pou- pérer quelque succès. Plu- facéties de Marchant en eu- mais pas assez cependant abvenir à ses besoins, et ré- à son attente. Il se retira ville natale, et y mourut le ombre 1793. C'est donc à tort Leplat-du-Temple, dans une es de son *Virgile en France* , 310), dit qu'il fut du nom- malheureuses victimes noyées s, sous le consulat de Car- V. CARRIER, t. VII, p. 216). de Marchant : I. *Fénelon*, in-8°. II. *La Chronique du e*, 1790, in-8°. C'était un , en prose et en vers, qui pa- par Nos. d'une feuille; il en , au moins, huit numéros. s *Sabats jacobites*, 1791-92, in-8°. avec fig; il en parais- r semaine deux numéros. IV. *Robineïde. poème héroï-comi-* en 12 chants, 1792, in-8°. *Constitution en vaudevilles*, *les Droits de l'homme et de la* , et de plusieurs autres vau- s *constitutionnels*, 1792, in- *Folies nationales pour servir e à la Constitution en vaude-* 1792, in-8°. VII. *Les Bien- e l'Assemblée nationale*, ou *tretiens de la mère Saumon*, *ie de la Halle, suivis de vau-* s, 1792, in-8°. VIII. *L'A. B. onal, dédiée aux républicains*, *royaliste*, 1793, in-8°, en parties. *La Constitution et les its*, les *Folies* et *l'A. B. C.*, réimprimés en 4 vol. in-32; curieux recherchent encore ollection. A. B—T.

MARCHE (BLANCHE comtesse DE LA), était fille d'Otton IV, comte palatin de Bourgogne, et de Mahaud, comtesse d'Artois. Elle fut mariée à Charles-le-Bel, second fils de France, qui possédait en apanage le comté de la Marche. Cette princesse, jeune et sans expérience, jetée au milieu d'une cour où tout respirait le plaisir, n'eut que trop de facilité à suivre son penchant pour la galanterie. La reine Marguerite, sa belle-sœur, favorisa ses désordres, et lui fournit les occasions de se trouver avec l'amaut qu'elle lui avait donné. Philippe-le-Bel, averti de la conduite de ses deux belles-filles, fit arrêter leurs séducteurs, qui périrent au milieu des plus horribles supplices (V. MARGUERITE de Bourgogne, reine de Navarre). Blanche, convaincue d'adultère par ses aveux, fut tondue, et renfermée au Château-Gaillard, près d'Andely. Elle y resta sept ans, fut ensuite répudiée par son mari, sous prétexte de parenté, et transférée au château de Gauroi, près de Coutances, d'où elle ne sortit que pour prendre le voile à l'abbaye de Maubuisson, qui avait été le théâtre de ses intrigues. Elle y passa le reste de sa vie dans la pénitence, et mourut vers 1340. W—S.

MARCHE (OLIVIER DE LA) (1), poète et chroniqueur célèbre, naquit en 1426, dans la terre de la Marche, au bailliage de Saint-Laurent, qui faisait alors partie du comté de Bourgogne. Il suivit, en 1434, Philippe, son père, nommé commandant du fort de Joux, près de Pontarlier, et fit ses premières études en cette ville. Après la mort de son père, en

(1) Vassier, dans son *Histoire de François Ier*, (livre III), a confondu la maison de La Marche, en Bourgogne, avec celle de La March en Flandre; et cette méprise lui a fait commettre des erreurs bien singulières.

s'enseignait et se pratiquait dans les Gaules. Quoiqu'il cite quelque fois sa propre expérience, il paraît cependant, d'après la préface de son ouvrage, qu'il n'a écrit sur la médecine que comme amateur, et dans la seule intention de donner à ses enfants, auxquels son ouvrage est dédié, les moyens de se passer des médecins, en convenant, toutefois, qu'il est plus prudent de se diriger, dans le choix et la préparation des médicaments, d'après l'avis d'un homme de l'art. L'exemple suivant prouvera suffisamment l'ignorance et l'effronterie de Marcellus. Pour charmer un homme dans l'œil duquel s'était introduit un corps étranger quelconque, il prescrivait de toucher l'œil malade en répétant trois fois : *Tetune resonco bregan gresso*, ou bien *in monderco marcos axatison* (1). — MARCELLUS (Cumanus), médecin du quinzième siècle, naquit à Cumès, dans le royaume de Naples. Il servit, en qualité de médecin et de chirurgien, dans l'armée alliée que la république de Venise envoya contre Charles VIII. Il publia, en 1495, le recueil suivant : *Curationes et observationes medicæ*, lequel a été réimprimé par les soins de Jérôme Welschius, Augsbourg, 1668, in-4°. On y trouve la description des premiers symptômes vénériens qui se montrèrent à cette époque, quoique l'auteur en ait méconnu le caractère, et le traitement qui leur convenait. — MARCELLUS (Donatus), médecin du seizième siècle, naquit à Mantoue, où il exerça son art, et fut secrétaire intime et con-

seiller de Vincent Gonzague, prince de Mantoue. On a de ce médecin I. *De medicâ historia mirabili liber*, Mantoue, 1586, in-4°. ; Venise, 1588 et 1597, in-4°. Grégoire Horstius en a donné une édition à laquelle il a joint un septième livre sur les maladies réputées magiques et sur les abstinences extraordinaires. Francfort, 1613 et 1664, in-8°. Parmi beaucoup de récits peu vraisemblables, adoptés sans critique, on trouve dans ce recueil des observations très-curieuses et très-intéressantes, qui prouvent que l'auteur cultivait déjà l'anatomie pathologique avec succès ; il reproche même aux médecins de son temps, de mieux aimer languir dans une honteuse ignorance, que de chercher la vérité dans des travaux pénibles et dégoûtants. II. *De Variolis, et Morbillis*, Mantoue, 1569, in-4°. ; 1591, in-8°, avec le traité de *Radi purgante quam mechoacam vocant*. — Jean-Philippe-Guillaume MARCELLIN, médecin de la ville de Norhausen, mort le 3 octobre 1799, publié, en allemand, une notice raisonnée de tous les personnages, plus ou moins célèbres, principalement chez les modernes, qui ont porté le nom de MARCELLUS, MARCELL MARCELLIN ou MARTEL : *Die Gründung, Mitwirkung und Beförderung des blühenden Zustandes in verschiedenen Staaten von den fürstlichen, gräflichen und adelichen Geschlecht Marcellus, Marcellinus und Martellus*, Quedlinbourg, 1786, in-8°. P. et L.

MARCHAND (MARC), littérateur né à Salins, dans le seizième siècle était l'ami intime de Gilbert Cousin qui le cite souvent avec éloge. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de la chapellenie de l'hôpital

(1) M. Téchon d'Anagni, dans ses *Cachets antiques des médecins-oculistes*, ou Dissertation sur l'inscription grecque ΙΑΧΝΟC ΑΥΚΙΟΝ (Paris, 1816, in-4°, p. 20), rapporte du même auteur plusieurs autres ordonnances non moins bizarres.

ction des *Mémoires de France*, tom. L'ouvrage de J. a ses imperfections, et pour l'histoire de y trouve des anecdotes et des détails intéressants : événements dont moins : sa franchise, et des critiques de Comines, sous le prétexte; mais il est loin le style; il emploie des expressions et des idées : entraîné d'ailleurs pour les fêtes et les fêtes pas de décrire, a plus minutieuse, mais il avait assisté, fait qu'indiquer des faits bien plus grand. er, de Dijon, préparé l'édition des *Mémoires*; et l'on ne peut que l'ait pas terminé ce travail depuis plusieurs. Le chevalier délié, composé en 1483, Hollande, 1483, in-4°, is, Verard, 1488, el, 1495, in-4°; sans date, in-4°; sol par Fernand de rs, 1553, in-4°. l que ce poème conde l'auteur; mais conjecture, avec plus ce, que c'est une vie

cette collection ont fait divers copies de La Marche, et ont froissé tout, sous prétexte que pécuniaire. Ainsi, les curieux l'ouvrage, seront obligés de us originaux, qu'on a cités.

et se proposent d'enrichir souges, et d'un grand nombre de es à reproduire pour sur les apports, et, pour perfectionner lement, par l'auteur, p. 19.

allégorique de Charles-le-Téméraire. III. *Le parement et le triomphe des Dames d'honneur*, Paris, 1510, in-8°. (1); ibid., veuve Trepperel, s. d. in-8°. goth. rare; Pierre Desray, de Troyes, éditeur de cet ouvrage, y a joint un prologue en prose, et des notes. Il est divisé en vingt-six chapitres, qui portent, chacun, le nom d'un ajustement de femme : les *Pantouffles d'humilité*, la *Robe de beau maintien*, la *Coëffe de honte de méfaire*, etc. Le quinzième chapitre qui est intitulé : l'*Epinglier de patience*, contient l'histoire si intéressante de Grisélidis, imitée de la dernière *Nouvelle* de Boccace. Cet ouvrage est écrit en vers et en prose. IV. *La source d'honneur pour maintenir la corporelle élégance des Dames en vigueur florissant et prix inestimable*; avec une belle épître d'une noble dame à son seigneur et ami; Lyon, 1532, in-8°. fig., très-rare. Cet ouvrage est écrit en rimes. V. *Cy commence un excellent et très-proufitable livre pour toute créature humaine, appelé le miroir de mort*, s. d. in-fol., goth. rare. VI. *Traité et Advis de quelques gentils-hommes françois, sur les duels et gages de bataille*, assavoir : d'Olivier de La Marche, Jean de Villiers, sire de l'Isle-Adam, Hardouin de la Jaille, etc., Paris, 1586, in-8°. On connaît encore de La Marche, plusieurs ouvrages manuscrits, conservés dans la bibliothèque de l'Escurial, et dont on trouvera les titres dans les bibliothèques de Duverdier, Papillon, etc. W—s.

(1) L'abbé Papillon doutait de l'existence de cette édition; mais il en cite deux autres, d'après Duverdier, Paris, 1520, in-8°; et Lyon, Arnoullet, s. d. in-8°. L'article qu'il a consacré à *La Marche*, est plein de contradictions et d'inexactitudes. (Tome I. *Art. de Bourgogne, au mot Marche*.)

MARCHE (JEAN-FRANÇOIS DE LA), évêque de Saint-Pol de Léon , naquit dans le diocèse de Quimper , en 1729 , et suivit d'abord la carrière militaire. Il se trouva au combat de Plaisance , en 1746 , et y fut blessé : en 1747 , il obtint le grade de capitaine au régiment de la reine infanterie ; mais après le traité d'Aix-la-Chapelle , il renonça au service , reprit ses études , et entra ensuite dans un séminaire. Étant devenu prêtre , il fut fait chanoine-écolâtre et grand - vicaire de Tréguier , et fut pourvu , en 1764 , de l'abbaye de Saint-Aubin-des - Bois , au diocèse de Saint-Brieuc. Nommé , en 1772 , à l'évêché de Saint-Pol-de-Léon , il remit son abbaye , et se livra au soin de son troupeau. Son diocèse lui dut un beau collège , bâti à ses frais , et de plus un petit séminaire avec des fonds suffisants pour élever des jeunes gens pauvres. Le prélat visitait chaque année son diocèse , présidait aux retraites ecclésiastiques , et trouvait , dans une sage dispensation de son revenu , le moyen de suffire à d'abondantes aumônes. Il menait en quelque sorte , dans son palais , la vie de communauté , sans cesser d'être accessible pour tout le monde , et surtout pour son clergé. Assidu dans son diocèse , il en sortait fort rarement : la seule assemblée du clergé où il assista , fut celle de 1788. La révolution survint ; on supprima son siège , et l'on prétendit lui interdire ses fonctions. L'évêque crut devoir instruire ses curés sur l'incompétence des décrets de l'Assemblée. Le 23 octobre 1790 , il fit une réponse à-la-fois ferme et modérée aux significations des administrateurs , et continua ce qu'il regardait comme le devoir de sa place. Un décret du 16 février 1791 le manda

à la barre , ainsi que les évêques de Tréguier et de Nantes : à ce moment on échangeait contre les esprits de la multitude dar qu'il vivifiait par ses bienfaits qu'on venait pour le saisir. La Marche crut devoir se livrer aux recherches ; et après avoir erré quelque temps , il s'en vint à Roscoff , en mars 1791 , se trouvant le conduisit en Angleterre. Il n'avait rien emporté avec lui ; se serait trouvé dans le plus complet dénuelement , si des personnes reuses n'eussent pris soin de pourvoir à ses besoins. Lord Armarquis de Buckingham , et d'autres illustres Anglais , lui vouèrent une estime et un attachement. Le 20 août 1791 , l'évêque donna , de Londres , une *pastorale* et une *ordonnance* pour prémunir ses diocésains contre le schisme. Cependant le non-prêtres français qui se réfugièrent en Angleterre , croissaient tous les jours. Le prélat proposa une souscription en leur faveur : cette idée fut accueillie avec empressement ; et le noble Burke seconda ce projet. Les riches Anglais s'assemblèrent , l'évêque anglican de Londres y trouva même à la réunion. Le duc de Léon y exposa la détresse des compatriotes. Ce ne fut point vain ; des secours abondants furent prodigués , et beaucoup de réfugiés reçurent chez eux des prêtres français. La pieuse hôtesse de la Marche , M^{me}. Silburn en accueillit successivement un assez grand nombre. Ces procédés généraient l'objet d'une lettre que le duc adressa , le 38 décembre 1791 , aux prêtres de sa nation réfugiés en Angleterre ; elle a été imprimée et respire des sentiments de r

carité. Pie VI lui adressa, le 1793, un bref, pour le zèle; et Louis XVIII, en 1794, lui écrivit de Hamm, de la même année, pour lui dire combien il était touché. Mais bientôt les proscrits dans notre patrie furent à plusieurs milliers les prêtres et des émigrés abondèrent en Angleterre, particulièrement devenus : une motion fut faite pour consacrer une somme nouvelle au soulagement de ces proscrits; elle fut adoptée, et un mode de secours fut établi. L'évêque fut chargé de présider à la distribution : beaucoup d'Anglais de plus dépositaires de richesses, qui se montaient à un million, à une somme considérable, obtint, pour les pauvres, le château de Windsor, l'on en recueillit jusqu'à ce qu'il pourvut aussi aux prisonniers de notre nation, jusqu'à sa mort, et d'assiduité que de fonctions de charité qu'on lui confia. Lorsqu'en 1801 vint à paraître les démissions de France, M. de La Marche fut aux assemblées que tinrent à Paris de ses collègues qui se réunirent en Angleterre. On dit qu'il y resta quelque temps; mais il fut à l'avis du plus grand nombre de ces prélats, et signa avec eux leurs réclamations au concordat. Il adressa de son propre nom, le 15 mars, une lettre au pape : nous savons que, peu avant, il déclara qu'il était loin de l'exagération de plusieurs

des antagonistes du concordat de 1801. Atteint d'une maladie grave, il reçut deux fois la visite de Monsieur, frère du roi, qui voulut recevoir sa bénédiction. Ce pieux évêque mourut le 25 novembre 1806, laissant à peine de quoi fournir aux frais de son inhumation, et après avoir instamment recommandé qu'elle se fît sans pompe et sans que rien y rappelât sa dignité d'évêque. Il avait rédigé lui-même son épitaphe, où ses titres sont également omis.

P—C—r.

MARCHETTI (ALEXANDRE), célèbre traducteur de Lucrèce, naquit le 17 mars 1633, à Pontormo, ancien château dans la Toscane, d'une noble famille. Il se livra d'abord à son penchant pour la poésie, et avec tant de succès, qu'avant l'âge de dix-sept ans, il avait composé plusieurs petites pièces fort remarquables, entre autres, un sonnet que Crescimbeni a inséré dans l'*Istoria della poesia volgare*, comme un modèle en ce genre. Son frère aîné, craignant que le goût exclusif des lettres ne fût un obstacle à son avancement, l'envoya étudier le droit à Florence; mais celui-ci ne tarda pas à se lasser d'une science qui ne repose que sur des autorités, et il alla prendre à Pise des leçons de philosophie. Fatigué d'entendre ses maîtres appuyer leurs raisonnements sur des principes d'Aristote, contredits par l'expérience, il était sur le point d'abandonner Pise, lorsque le célèbre Borelli y fut appelé pour professer les mathématiques : les leçons de Borelli et la lecture des ouvrages de Galilée, firent faire à Marchetti de rapides progrès dans les sciences; mais l'attrait qu'avait pour lui la philosophie, ne lui fit pas négliger la culture des lettres. En terminant ses

cours, il fut nommé professeur de logique; il obtint, en 1659, la chaire de philosophie, qu'il remplit avec éclat pendant vingt années, obligé de lutter sans cesse contre les intrigues des partisans du péripatétisme. Il succéda, en 1679, à Borelli, dans la place de professeur de mathématiques, et s'attacha, comme lui, à former de bons élèves : l'un des plus distingués fut son propre fils Angelo Marchetti, dont on a divers ouvrages. Il eut à soutenir quelques disputes avec Viviani et le P. Guido Grandi, sur des questions qui sont résolues depuis long-temps, et qui n'offrent par conséquent plus d'intérêt. Il mourut d'apoplexie au château de Pontormo, le 6 septembre 1714. Marchetti était membre de l'académie de *la Crusca*, et de plusieurs autres sociétés littéraires d'Italie. Ses ouvrages de mathématiques et de physique, fort estimés dans le temps, ont tous été surpassés. Le seul qu'on cite encore quelquefois est le traité *De resistentiâ solidorum* (Florence, 1669, in-4°.), qu'on trouva si beau que l'envie l'attribua à Borelli; mais ses traductions d'Anacréon, et surtout de Lucrèce, assurent à Marchetti une renommée durable. La *Traduction d'Anacréon*, imprimée à Lucques, en 1707, in-4°, fut supprimée par ordre de l'inquisition; mais elle a été reproduite dans le recueil des traductions italiennes de ce poète, Venise, 1736, in-4°, et séparément, Londres, 1803, in-8°. Celle du poème de Lucrèce, en vers *sciolti*, est le plus beau titre de gloire de Marchetti; tous les critiques italiens s'accordent à en louer la fidélité, la précision et l'élégance du style : la censure qu'en a faite l'abbé Lazarini, porte moins sur la traduction que sur les principes

de la philosophie de Lucrèce (CRÈCE). Cette traduction fut pour la première fois par Paolo Londres, 1717, in-8°.; l'édition d'Amsterdam (Paris), 1754, 2 vol. in-8°, revue par Gerbault, est un coup plus belle, mais moins exacte. On fait cas encore de l'édition de Lausanne, 1759, in-8°, et de Londres, 1779, in-4°. Les traductions de Marchetti ont été recueillies sous ce titre : *Saggio delle rime morali e sacre*, Florence, 1744°.; nouvelle édition, augmentée, précédée de la vie de l'auteur, Venise, 1755, in-4°. Il avait un manuscrit des mélanges de philosophie, de mathématiques et de littérature, parmi lesquels on distinguait une traduction *in ottava*, des quatre premiers livres de l'*Énéide*, que les Italiens comptent à la belle traduction d'Annibal et le début d'un *Poème* destiné à combattre le système de Locke, et que l'auteur se proposait d'offrir à Louis XIV. Ce fragment se trouve dans le tom. XXI du *Giornale de' letterati d'Italia*, a été réimprimé dans la traduction française, dans le *Journal étranger* du mois de mai 1760. Fabroni a publié la traduction de Marchetti, dans la 14^e. de *Vitæ Italor. doct. excell. Mémoires* de Nicéron, tom. VII. Il tient son *Éloge*, tiré du *Journal de' letterati d'Italia*, tom. VII. Fabroni l'a donné avec beaucoup de détail, et enrichi de notes. *Bibliotheca Pistoriensis*, 1776, 336.

MARCHETTIS (PIETRO), médecin, naquit à Padoue, et fit d'abord la chirurgie; il obtint la chaire d'anatomie en janvier 1652. Il réunit ces deux fonctions en 1661, et mourut le 16 août

vingts ans : il avait le
valier de Saint-Marc.
t auteur : I. *Sylloge
m medico-chirurgica-
m*, Padoue , 1664, et
; Amsterdam, 1665,
in-4°.; Londres, 1729,
nberg, 1673, in-8°, en
recueil contient 69 ob-
s cas les plus rares en
ans un bon nombre des-
se montre grand par-
ère actuel. II. *Tendinis
icis ab æquo evulsi ob-*
doue, 1654, in-4°. —
ominique MARCHETTIS,
oue, en 1626 : nommé,
core, coadjuteur de Ves-
taux connaissances qu'il
tomie, l'avantage de suc-
fesseur célèbre. Il mou-
rant, en 1688. A publié
nivant : *Anatomia seu
ad Riolanum anatomi-
nsem in ipsius animad-*
etc. Padoue , 1652,
; Harderwick, 1656,
le, 1688, in-12 : c'est
tre Veslingius, contre
de Riolan, que Domi-
posé cet écrit, dans le-
igné les travaux les plus
de son maître et les
rmé un recueil des faits
les plus intéressants.
e avec éloge. — Antoine
e, frère de Dominique,
ong-temps aidé son père
vraux anatomiques , le
ans l'enseignement de
e en 1669, fut nommé
le chirurgie, en 1683,
e 22 octobre 1730, âgé
ngt-dix ans. — P. et L.
ELLY (FRANÇOIS), na-
le, entra en 1630 dans
ion de l'Oratoire, s'atta-

cha à M. Gault, évêque de cette ville, et mourut dans sa patrie en 1688. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Paraphrase sur les épîtres de saint Pierre*, 1639. II. *Traité sur la messe*, avec l'explication de ses cérémonies, en latin et en français. III. *Vie de M. J. B. Gault, évêque de Marseille*, 1650, plus exacte, plus détaillée, que celle qu'en avait composée le P. Senault, mais d'un style qui sent le terroir. IV. *Vie de M. Galaup de Chasteuil, célèbre solitaire du Mont-Liban*, 1666, in-12, revue par le docteur Arnould; rare parce que la plupart des exemplaires périrent dans un incendie chez le libraire. La Roque l'a réimprimée en abrégé, dans son *Voyage de Syrie, et du Mont-Liban* (*V. GALAUP*, XVI, 279). V. *Discours sur le négoce des gentilshommes de Marseille, et sur la qualité de nobles marchands qu'ils portaient*, 1671, in-4°. Cet ouvrage contient beaucoup de recherches, pour prouver que le commerce ne faisait point déroger à Marseille. Il était dédié au roi pour engager sa Majesté à renouveler ce privilège. VI. *Coutumes sacrées de Marseille*, en forme de dialogue. L'auteur y fait l'apologie des usages populaires de cette ville, entre autres, de la procession du bœuf couronné, qu'on promène dans les rues, en grande pompe, la veille et le jour de la fête-dieu, comme le symbole de l'eucharistie. Marchetty a laissé un manuscrit sur l'Écriture-sainte.

T—D.

MARCHI (FRANÇOIS DE), l'un des ingénieurs italiens les plus distingués, était né à Bologne, dans le seizième siècle, d'une famille noble : il fut attaché au service d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence, et de sa veuve Marguerite,

duchesse de Parme, et à celui du pape Paul III, qui lui accorda le titre de gentilhomme romain. Il fit construire la forteresse de Plaisance en 1547, et servit en Flandre pendant 32 ans, comme ingénieur du roi d'Espagne. L'ouvrage qui a fait la réputation de Marchi, et auquel on sait qu'il travaillait en 1545, n'a cependant paru qu'après sa mort, par les soins de Gaspar Dall'Oglio, son ami. Il est intitulé : *Della architettura militare libri tre, nelli quali si descrivono li veri modi del fortificare che si usa a tempi moderni*, Brescia, 1599, gr. in-fol. ; orné de 161 planch. impr. avec le texte. Cette édition est extrêmement rare ; et les exemplaires qu'on en a vus passer depuis quelques années dans les ventes à Paris, ont été portés à des prix excessifs (1). Ces exemplaires diffèrent par le frontispice et par quelques changements dans les pièces préliminaires ; mais il est certain qu'ils sont d'une même édition. Les planches ayant été terminées long-temps avant l'impression du texte, on les trouve séparément. Manesson Mallet en a publié quelques-unes dans le second volume des *Travaux de Mars* (Voy. MALLET). L'ouvrage de Marchi offre 161 systèmes de fortifications, qu'il assure être de son invention, et dans plusieurs desquels on trouve la plus grande partie des idées qui ont été proposées et exécutées depuis par les plus habiles ingénieurs (2). Il s'est beaucoup attaché à perfectionner l'ordre renforcé, dont Mag-

gi avait le premier cherché à introduire l'usage (V. MAGGI, Les Italiens prétendent que rareté de cet ouvrage provient que les exemplaires en ont été truits par les ingénieurs (*ultramontani*) qui s'étaient appropriés les inventions de Marchi, et ont nommément fait ce que Vauban (1). Mais on sait que ces ouvrages tirés à grand nombre ont servi avec le plus de succès, et qu'on en trouve plus que dans les bibliothèques publiques au bout d'un siècle. M. Louis Marini, de la bibliothèque de la Cour, a fait réimprimer l'*Architettura* de Marchi, Rome, vol. gr. in-fol., ou 6 vol. in magnificque édition, super première sous tous les rayons, coûté 100 fr. le volume à crieurs. Le premier volume contient les *Prolegomenes* de l'éditeur, et la *Biblioteca critica di fortificazione* par le second : *Nuova lezioni* ; le troisième : l'*Opera* de Marchi ; et les deux derniers planches. Le texte a été imprimé en même temps, format gr. tom. en 6 vol. On a encore chez : *Relazione particolare della gran festa o trionfo fatti in Milano e in Fiandra nello scorcio del Pr. Alessandro Farnese* de Maria di Portugallo, Benazzi, 1566. On peut consulter sur cet ingénieur, une Notice exacte dans le tome vi des *Bolognesi* par M. le comte

(1) Un exemplaire contenant, à la fin du troisième livre, 9 plans qui ne sont pas indiqués dans le Catalogue du duc de la Vallière, et en outre une figure double, a été portée à 1350 fr. à la vente de Laserna-Saunders.

(2) V. l'*Architecture des fortifications*, par M. Manesson Mallet, p. 536.

(1) Une Dissertation d'un officier militaire à Milan, en 1757, tend à prouver que les systèmes de Vauban se trouvent en effet dans le livre de Marchi (Ermen. Fani, *Dialoghi di architettura*, Milan, 1770). D'où l'on a reproché dans ses *Rivoluzioni d'Italia*, français le refuta, peut-être trop durement. Journal de Bouillon, août 1775, p. 138.

z aussi la *Notice sur Mar-*
Venturi. W—s.

MARCIEN, empereur d'Orient, ans la Thrace, d'une famille, vers l'année 391. Ils'enrôlèrent, après avoir manqué de a vie par une circonstance : on l'arrêta sur une route cadavre d'un homme nou-
t tué, et dont on le crut n. Le procès allait lui deve-
ste, lorsque le vrai coupable uvert. Entré dans la milice, obtint la faveur d'Ardabu-
de son fils Aspar, généraux s, qui facilitèrent son éléva-
qu'au rang de sénateur. Il it en 450, lorsque la mort ot le jeune laissa le trône s mains de sa sœur, la ver-
ulchérie: cette princesse que portait au célibat, mais à oids du sceptre prescrivait dre un époux, crut pouvoir, ante deux ans, ne manquer des devoirs qu'elle s'était s, en s'unissant au sage Mar-
jà sexagénaire, et veuf d'une e femme dont on ignore le fut proclamé empereur aus-
on premier soin fut de s'en- les hommes les plus probes pire, et sa première action ser fièrement à Attila le boni-
but que Theodose II s'était à lui payer. « Je n'ai d'or que mes amis, et j'ai du fer pour ennemis, » répondit Marcien. sse brilla pendant le concile céloine; et plusieurs fois les e ce concile eurent recours à ières dans les questions qui ent soumises. En 455, Mar-
onnut Avitus, comme em- d'Occident, et fit en vain les les plus vives auprès de e, pour obtenir la liberté de

l'impératrice Eudoxie, femme de Va-
lentinien III, et de ses deux filles. Après un règne de six ans et quelques mois, qui fut, pour l'Orient, un temps de paix, de justice et de bonheur, Marcien mourut en 457; il avait perdu Pulchérie en 453, et ne laissa qu'une fille, née de sa première femme, et mariée à Anthémius, de-
puis empereur d'Occident. Les mé-
dailles de Marcien sont assez rares: Léon I^{er}. lui succéda. L—s—E.

MARCIEN, rebelle. V. ZÉNON.

MARCIEN, géographe grec, était de la ville d'Héraclée, sur le Pont-Euxin; ce qui l'a fait nommer Marcien d'Héraclée. Il paraît avoir vécu au commencement du quatrième siècle, un peu avant la translation de l'empire à Constantinople. Il écrivit un Périple entier du Monde, dont il ne nous reste que des fragments. La première partie renfermait la description des côtes, tant orientales qu'occidentales, de la mer intérieure (ou Méditerranée) et des îles qui y sont situées. Pour cette partie, Pto-
lémée a été son guide; et il évalue en stades les distances en degrés et en minutes qui résultent des tables du géographe d'Alexandrie. Il cite cependant aussi Protagoras, Eratos-
thène, et Denys fils de Diogène. La seconde partie du Périple traitait des côtes de l'Océan occidental, et ren-
fermait l'abrégé des onze livres d'Ar-
temidore d'Éphèse; mais Marcien avait consulté, pour rectifier cet abrégé, un grand nombre d'auteurs qu'il cite. Ces auteurs sont, Timos-
thène de Rhodes, Eratosthène, Py-
théas de Marseille, Isidore de Cha-
rax, Sosander, qui avait écrit sur l'Inde, Simmeas, qui avait composé un périple entier du Monde, Appelle de Cyrène, et Euthymène de Mar-
seille, Phileas d'Athènes, Androa-

thène de Thase, Cléon de Sicile, Eudoxe de Rhodes, Hannon de Carthage, Scylax de Caryande, Botheus, Strabon, et enfin Menippe de Pergame, que Marcien regardait comme le plus exact de tous ceux qui ont écrit des périples. Marcien d'Héraclée est surtout utile, parce qu'il nous fait connaître des fragments précieux de ces auteurs, dont les ouvrages, si l'on en excepte trois ou quatre, sont entièrement perdus. Il peut servir aussi à rectifier quelques-unes des erreurs des copistes de Ptolémée, ou nous aider, par la comparaison, à choisir les meilleures leçons dans les diverses éditions ou manuscrits de cet ancien géographe. Marcien fut d'abord publié en grec, en 1600, d'après le seul manuscrit connu, dans le recueil d'Hoeschelius; Il reparut avec une traduction latine et une dissertation de Dodwell dans le tome 1^{er}. des *Geographiæ veteris Scriptores græci minores* (V. HUDSON, XVI, 13). On y a joint des fragments de Menippe de Pergame, d'Étienne de Byzance, d'Artémidore d'Éphèse, puisés dans Diodore, Strabon, Athénée, Plin et Marcien Capella, afin de compléter et d'éclaircir ce qui restait de Marcien. On a mal-à-propos publié, sous le nom de Marcien d'Héraclée, les fragments qui nous restent de la géographie de Seymus de Chio, en vers iambiques grecs, dans le recueil d'Hoeschelius; et avec une traduction en vers latins, par Fred. Morel, Paris, 1606, in-8^o, et par Erasme Vinding, Copenhague, 1662, in-8^o. W—R.

MARCILLE (THÉODORE), en latin *Marsilius*, savant philologue, né en 1548, à Arnheim, dans la Gueldre, fut élevé sous les yeux de son père, homme de mérite, et qui ne négligea

rien pour développer ses heureuses dispositions. Il alla ensuite continuer ses études à Deventer, et fit de tels progrès dans les langues anciennes qu'à l'âge de douze ans, il écrivait avec une égale facilité, en grec et en latin, en vers et en prose. De là il se rendit à Louvain, où il termina ses cours de philosophie et de jurisprudence, et vint enfin en France. Il enseigna quelque temps les humanités à Toulouse, et fut appelé, en 1578, à Paris, pour occuper la chaire de rhétorique du collège des Grassins. Il la remplit avec une rare distinction et fut attaché successivement à plusieurs collèges, notamment à celui du Plessis, où il resta dix ans, sans sortir de l'enceinte des bâtiments occupés jour et nuit à l'étude. Il succéda, en 1602, à J. Passerat, dans la place de professeur de belles-lettres au collège de France, et mourut le 4 avril 1617. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont où l'on voyait son portrait et son épitaphe. Marcile était un homme très-laborieux et fort érudit; et quoi qu'il ne soit pas compté parmi les critiques du premier ordre, Scaliger ne lui a pas rendu la justice qu'il méritait. On a de lui, des *Commentaires* et une traduction latine (*metrifica*) des *vers dorés* de Pythagore (Paris, 1585, in-12; Londres 1654, in-8^o); des *Notes* sur le premier livre des *Épigrammes* de Martial, sur les *Satires* de Perses, les *Poésies* d'Horace, Catulle, Tibulle et Propertius, les *Nuits Attiques* d'Anacréon, les *Dialogues* de Lucien, le *Traité* de Tertullien de *Pallio*, etc. Parmi ses autres productions, on se contentera de citer I. *Orationes IV de laudibus academici Parisiensis; item aliarum in lingua latina*, Paris, 1586, in-8^o.

ses discours avec plaisir *strenarum, orationis explicata et card.*, 1596, in-8°. Cette trennes est assez curieuse en a fournemine en a proscrit sur le même *us de Nemine*, Paris, dinage poétique, comition du *Nihil de Pasans* différents recueils RAT). On les trouve *Fr. Guillimanni Ali-* édition de Fribourg, *monnitoria in L.*

Martialem hypom-, Paris, 1607, in-8°. critique du commen- sur Martial, sous *Musambert*. P. Varcile, a publié son, 1620), pour le justes critiques de Scagoujet a publié la liste ges, dans l'*Hist. du ince*, tom. II, p. 382, l. in-12. Elle est plus le qu'on trouve dans *Vicéron*, tom. XXVII.

W—s.

, hérésiarque, né à Si- Paphlagonie, sur le vivait dans le deuxième cha d'abord à la règle t même, si l'on en croit ains, il mérita, par ses sa continence, d'être loce. Mais, convaincu corrompu une vierge, de l'Eglise par son it, en même temps, le pouvant supporter qui l'accablait dans e rien rendit à Rome, rien pour être reçu ion du Saint-Siège. quelques passages des

Pères, qu'il fut rétabli dans la communion ecclésiastique, mais qu'il en fut bientôt après exclu de nouveau, et qu'il prit la résolution de faire schisme, pour contrarier le clergé. Il se mit donc à dogmatiser. Il enseignait qu'il y avait deux premiers principes, l'un auteur du bien, l'autre, auteur du mal. Il attribuait, au second, la loi de Moïse, qu'il soutenait être contraire à la loi de J.-C., envoyé par le principe du bien. Cette doctrine était à-peu-près celle de Cerdon, qui était venu de Syrie à Rome, et avec lequel il s'était lié d'amitié. Marcion y joignit les rêveries de Valentin sur les Eons. Il nia la résurrection des morts, la réalité de l'incarnation du Verbe, etc. Comme il parlait avec beaucoup de chaleur et de véhémence, il se fit un grand nombre de disciples qui n'estimaient que lui, et ne croyaient pas pouvoir apprendre la vérité d'une autre bouche que de la sienne. Ils se répandirent en Italie, en Égypte, en Syrie et jusque dans la Perse; on en compte quelques-uns de très-fameux, entre autres, Appelle, Basilisque, Blasius et Théodotion. En peu de temps les dogmes de Marcion s'étendirent au loin, et poussèrent de profondes racines. Les Marcionites portaient le mépris de la mort jusqu'au fanatisme, et eurent plusieurs martyrs. Marcion avait, dit-on, composé un livre intitulé les *Antithèses*, pour établir les oppositions qu'il s'imaginait exister entre les deux Testaments. Il ne s'en tint pas là: pour les rendre plus sensibles, il corrompit l'évangile de saint Luc, le seul qu'il reconnût. Il n'admettait que dix des épîtres de saint Paul, dont il retranchait même quelque chose: en un mot, il élagua, des Livres saints, tout ce qui condamnait son système. S. Poly-

carpe, qui, sous le pontificat d'Anicet, fit le voyage de Rome, ayant rencontré Marcion, cet hérésiarque lui demanda s'il ne le reconnaissait pas : *Je vous reconnais*, répondit le saint évêque, *pour le fils aîné de Satan*. Tertullien prétend que, sur la fin de sa vie, Marcion se repentit de ses égarements, et demanda à rentrer dans le sein de l'Eglise. Il ajoute qu'on y consentit, à condition qu'il rétracterait publiquement ses erreurs, et qu'il travaillerait de toutes ses forces à ramener ceux qu'il en avait infectés. Il accepta les conditions; mais, avant de remplir la dernière, il fut surpris par la mort. On ignore l'époque de cet événement. Tertullien, Origène et saint Basile, ont été, parmi les anciens, les plus redoutables adversaires de Marcion. Voyez son article dans le *Dictionnaire des Hérésies*, par l'abbé Pluquet, et dans le *Dictionnaire critique* de Bayle. Ce sceptique, suivant sa coutume, n'a point épargné les sophismes, pour prouver que les arguments employés contre les Marcionites ne sont point péremptoires. Pluquet a victorieusement combattu ces sophismes. Leffler, J.-E.-C. Schmidt, et autres théologiens allemands, ont écrit, de nos jours, des dissertations particulières sur les falsifications du Nouveau-Testament attribuées à Marcion. (V. aussi Schelling, *De Marcione epistolarum Pauli emendatore*. Tubingen, 1795). L-B-Z.

MARCK (GUILLAUME DE LA), gentilhomme d'une ancienne et illustre maison, originaire de la Westphalie, est le chef de la branche des barons de Lumain. Il naquit vers 1446, et fut élevé par les soins de l'évêque de Liège, qui prenait plaisir à voir se développer son ardeur

guerrière. Il se signala dès sa jeunesse dans les troubles des Pays-Bas, moins encore par sa bravoure que par sa férocité, qui lui fit donner le surnom de *Sanglier d'Ardenne*. Guillaume s'était déjà rendu coupable de plusieurs actes de violence. Il finit par assassiner dans le palais, et presque sous les yeux de son bienfaiteur Richard, garde du sceau de l'évêque de Liège, qui blâmait sa conduite. L'évêque, justement indigné, le chassa de sa présence; et Guillaume vint chercher un asile à la cour de Louis XI, n'attendant qu'un instar favorable à sa vengeance. Il offrit au roi de faire révolter le pays de Liège et ayant reçu de l'argent, et des hommes pour exécuter cette entreprise il retourna dans les environs de cette ville, et parvint à attirer l'évêque dans une embuscade. Dès qu'il le vit en son pouvoir, il lui crie : Louis de Bourbon, j'ai recherché votre amitié, vous me l'avez refusée; et il l'étend mort à ses pieds, d'un coup de hache. Guillaume, nommé général en chef des Liégeois, entra dans le Brabant, et y commit de grands ravages; mais, battu par l'archiduc Maximilien, il fut obligé de se retirer à Liège. Il s'allia ensuite avec René de Lorraine, pour continuer la guerre à l'Autriche. Maximilien qui avait appris à craindre son activité, eut recours à la trahison pour débarrasser d'un ennemi dangereux. Frédéric de Horne, lié intimement avec Guillaume, se chargea de le livrer, et réussit facilement. Lorsque celui-ci vit entouré de soldats : Où prétendez-vous me conduire, dit-il à son ancien ami ? — A Maestricht. — Dites la mort. Guillaume monta sur l'échafaud avec calme; il se dépoilla lui-même de ses habits, qu'il distribua aux spectateurs, et tendit sa tête à

boureau, l'an 1485. Guillaume n'avait pas vécu quarante ans. W—s.

MARCK (ROBERT II, comte de LA), parent du précédent, était fils de Robert I^{er}, tué devant Ivoy, en 1489. Maître d'une partie du pays de Liège, du duché de Bouillon, et de la principauté de Sedan, il se réunit à son frère Évrard, pour faire la guerre à Maximilien, et malgré les revers qu'il éprouva, persista dans son alliance avec la France. Il fit partie de l'expédition de Naples, commandée par le célèbre maréchal Trivulce, et retourna en Italie, en 1513, avec le titre de lieutenant-général de la Tremoille. Il se trouvait à la bataille de Novare, avec ses deux fils Fleuranges, et Jametz : averti qu'ils sont restés tous les deux blessés dans un fossé, il prend avec lui quelques hommes, perce cinq ou six lignes de Suisses, et arrive enfin à l'endroit où ses fils étaient couchés par terre ; il charge Fleuranges sur son cheval, remet Jametz à l'un des siens, et parvient à les conduire en lieu sûr. Quel brave père ! s'écrie Brantôme ; mais aussi les enfants étaient braves comme lui (V. FLEURANGES, XV, 54) (1). Cédant aux sollicitations d'Évrard, Robert s'allia à Charles-Quint ; mais il reconnut sa faute, et s'étant réconcilié avec François I^{er}, il déclara la guerre à l'empereur, et entra aussitôt dans le Luxembourg. Les circonstances fâcheuses dans lesquelles se trouvait François I^{er}, le forcèrent de désavouer publiquement la conduite de Robert, et de rappeler les troupes qu'il lui avait données pour cette expédition. Abandonné à ses

propres forces, Robert se vit chassé successivement de tous ses états ; mais il y fut rétabli par le traité de Madrid, dans lequel le loyal François I^{er}, n'oublia pas de stipuler les intérêts d'un si bon et si fidèle allié. Robert mourut l'an 1535. Brantôme lui a consacré un article, dans *Vies des Capitaines français*, tome 1^{er}, éd. de 1740. W—s.

MARCK (ÉVRARD DE LA), frère cadet de Robert, fut élu évêque de Liège, l'an 1505 ; il avait alors environ trente ans, et n'était point encore engagé dans l'état ecclésiastique. Il se prépara par la prière et par la retraite à recevoir les ordres sacrés, et, après avoir pris possession de son diocèse, s'appliqua à y faire fleurir l'ancienne discipline. Il accompagna le roi Louis XII, dans son expédition contre les Génois, armé de toutes pièces, la lance au poing, obtint, en récompense de ses services, l'évêché de Chartres. François I^{er} s'était engagé à solliciter pour Évrard le chapeau de cardinal ; mais la mort de Charles d'Angoulême parvint à faire préférer un de ses protégés ; Évrard entra, en 1518, dans la ligue de l'Autriche contre la France, contribua beaucoup par ses intrigues à l'élection de Charles-Quint, qui le nomma archevêque de Valence, pour le dédommager de la perte des revenus de l'évêché de Chartres, et le fit pourvu, en 1520, du chapeau de cardinal. Robert comte de la Marck, ayant fait la paix avec François I^{er}, Évrard ravagea ses terres, et le traita comme le plus cruel ennemi : sa conduite lui mérita de nouvelles faveurs de Charles-Quint : il fut connu légat du Saint-Siège dans le Pays-Bas, titre qu'il avait reçu du pape Clément VII, et fut pourvu de riches bénéfices. Ce prélat renou-

(1) A l'art. *Fleuranges*, par une erreur typographique, on dit que ce capitaine était d'une famille originaire d'Italie. Le lecteur est prié de corriger cette faute, et de lire *II espahole*.

les statuts de ses prédecesseurs contre les sectaires, et y en ajouta de nouveaux, qui portaient des peines très-sévères contre les hérétiques. Il fit rebâtir le palais épiscopal, avec une grande magnificence, pourvut son église de vases précieux et de reliquaires d'or, et ne négligea rien pour donner au culte un éclat et une pompe jusqu'alors inconnus. Il mourut à Liège, le 18 mars 1538, d'une indigestion de moules. (V. *l'Art de vérifier les dates*, t. III, p. 157, édit. in-fol.) Il fut enterré dans sa cathédrale, où l'on voyait sa statue sur son tombeau de bronze doré. Louis Doni d'Attichy a publié une *Vie* de ce prélat dans le tom. II de son *Histoire des Cardinaux*. W—s.

MARCKLAND. V. MARKLAND.

MARCO BENEVENTANO, religieux célestin, né à Benevent, dans la seconde moitié du quinzième siècle, a été le principal éditeur de l'édition latine de la géographie de Ptolémée, imprimée à Rome, en 1507, et, avec un nouveau titre, en 1508 : il augmenta cette édition d'un nouveau planisphère, dressé par Jean Ruysch, et de six cartes modernes, qui ne se trouvaient pas dans l'édition de 1478, la première où l'on ait employé la gravure en cuivre pour multiplier les cartes géographiques. (V. BECKINCK, VI, 208). On remarque dans le privilège pontifical de cette édition, la clause singulière, que le prix du livre n'est pas laissé à l'arbitraire du libraire-éditeur, mais qu'il doit être fixé par Thomas Fedro, chanoine de Latran, bibliothécaire du pape. Quelques erreurs de Marco Beneventano ont été relevées avec peu de ménagement dans l'édition de Ptolémée donnée à Venise par Sylvanus, en 1511. Ce docte religieux s'était aussi appliqué

à l'astronomie; et il publia un ouvrage qui paraît être le *Tractatus de motu octavarum sphaerae*, que Lalande (*Bibl. astr.*, p. 7), trompé par Weidler, place sous l'année 1355. Alb. Pighius le réfuta, en prenant la défense des Tables alphonsines, *Adversus novam Marci Beneventani Astronomiam, quae positionem alphonsinam ac recentiorum omnium de motu octavi orbis depravavit*, Alb. Pighii Campensis *Apoloogia*, in qua alphonsina positio tota demonstratur, Paris, 1522, in-4°. Cette édition n'est probablement qu'une réimpression; et l'ouvrage doit avoir d'abord paru à Rome, en 1520 ou 1521, sous le voile de l'anonyme; car le célestin y répondit en 1521, par les deux ouvrages suivants, cités par le Toppi : I. *Apologeticum opusculum Marco Beneventano monacho celestino auctore adversus ineptias cacoastrologi anonymi*, etc. II. *Novum opusculum Marci Beneventani... iterum scribentis in cacoastrologum referentem ad eclipticam immobilem abacum alphonsinum*. Lalande n'a pas connu ces deux opuscules. C. M. P.

MARCO POLO. V. POLO.

MARCONVILLE ou MARCOUVILLE (JEAN DE), gentilhomme, né dans le Perche vers 1540, s'appliqua à l'étude avec beaucoup d'ardeur, et rechercha l'affection des personnes qui partageaient son goût pour les lettres; il comptait au nombre de ses amis Fr. Belleforest, Thevet, etc. On voit, par quelques passages de ses écrits, qu'il était sincèrement attaché à la religion catholique, mais qu'il n'approuvait pas les mesures prises pour obliger les protestants à rentrer dans le sein de l'Eglise : il se montre, dans tous ses ouvrages, l'ami de son pays, et

déplore les maux que les guerres civiles faisaient éprouver à sa patrie. Il vivait encore en 1574 ; mais on ignore l'époque de sa mort. On a de Marconville : I. *La Manière de bien policer la république chrétienne, contenant l'état et office des magistrats*, etc., Paris, 1562 ; Rouen, 1582, in-8°. II. *Traité contenant l'origine des temples des Juifs, Chrétiens et Gentils, et la fin calamiteuse de ceux qui les ont ruinés*, Paris, 1563, in-8°. Il y a beaucoup de recherches et de remarques curieuses dans ce petit ouvrage dont il se fit deux éditions, la même année. III. *Traité enseignant d'où procède la diversité des opinions des hommes*, ibid., 1563, in-8° ; curieux et peu commun. IV. *Recueil mémorable d'aucuns cas merveilleux advenus de nos ans, et d'aucunes choses estranges et monstrueuses, advenues ès siècles passés*, ibid., 1564, in-8° ; rare et recherché. L'auteur ne mérite de confiance que pour les faits dont il a pu être le témoin. Le chapitre 3^e. contient des détails fort intéressants sur les différentes famines qui affligèrent la France dans le seizième siècle. V. *Traité de la bonté et mauvaistié des femmes*, ibid., 1564-66-71, in-8° ; 1575 ; revu et corrigé, 1586, in-16. Les différentes éditions de cet ouvrage sont également recherchées. On y trouve beaucoup de traits plaisants pour ou contre les femmes, narrés d'une manière naïve et avec agrément. VI. *Traité de l'heur et malheur du mariage ; ensemble les Loix connubiales de Plutarque, traduites en françois*, ibid., 1564-71, in-8° ; Lyon, 1602, in-8° ; petit ouvrage curieux et qui fait suite au précédent. VII. *Excellent opusculé de Plutarque : De la tardive*

vengeance de Dieu, traduit sur version latine de Bil. Pirekheyme ibid., 1563, in-8°. VIII. *Chrétien avertissement aux refroidis et écarts de la vraie et ancienne Eglise catholique*, ibid., 1571, in-8°. II. *Traité de la bonne et mauvaise langue*, ibid., 1573, in-8°. X. *La Dignité et utilité du Sel et de la grande cherté et presque famine d'icelui en l'an présent*, ibid., 1573, in-8° ; curieux et peu commun. Marconville a fourni le tome vi. ; *Recueil des histoires prodigieuses, extraites des auteurs anciens et modernes*, Paris, 1598, in-16. W—

MARCOT (EUSTACHE), professeur de médecine, naquit à Montpellier en 1686. Il commençait à s'y livrer à la pratique de son art lorsqu'en 1732, il se présenta pour disputer une chaire vacante par la démission d'Astruc, qui, après avoir professé avec éclat, à Toulouse et à Montpellier, se fixait enfin dans la capitale. Marcot sort vainqueur de ce concours, quoiqu'il eût pour antagonistes Fizes et Ferrein ; le premier, depuis si célèbre comme praticien, et le second comme anatomiste. Peu de temps après Marcot fut désigné pour être premier médecin ordinaire du roi, et médecin des enfants de France. On trouve dans la Collection de l'Académie royale des sciences deux échantillons de ce savant praticien. Le premier est un Mémoire qui a pour objet un enfant monstrueux venu au monde sans aucun vestige de cerveau ni de cervelet ; ce qui a conduit notre auteur à d'intéressantes questions sur la génération des monstres. Le second consiste dans une observation sur une maladie particulière, et alors très-peu connue, qu'il désigne sous le nom de *Tumeur anévrysmale*.

polypeuse de l'aorte. Marcot mourut sans laisser d'enfants, en 1755. Peu de temps avant sa mort, il avait jeté au feu tous ses papiers; et ce qui reste de lui doit nous faire regretter ce qu'il a détruit. V. son *Eloge* par Poitevin, Montpellier, 1771, in-12.

D—G—S.

MARCULFE, moine français, vivait, selon toutes les apparences, vers le milieu du septième siècle. On ne sait rien de positif, ni sur l'époque de sa naissance, ni sur l'ordre religieux auquel il appartenait, ni sur le monastère qu'il habitait. Le P. Labbe le fait demeurer à Bourges. On conjecture néanmoins, d'après une dédicace adressée par lui à un pape qu'il appelle Landry, que Marculfe pouvait bien être du diocèse de Paris, qui était gouverné par un évêque appelé Landry, vers 660, sous le règne de Clovis II, fils de Dagobert; on sait que, sous les rois de France de la première race, le titre de pape se donnait sans distinction à tous les évêques, et que cette coutume dont on trouve encore quelques traces sous la seconde race, tomba tout-à-fait en désuétude au commencement de cette dynastie. Il fait, d'ailleurs, souvent mention des maires du Palais, lesquels ne s'emparèrent, en quelque sorte, de l'autorité royale, qu'après la mort de Dagobert, et dont la fonction cessa totalement sous les Carolingiens. Marculfe a réuni, dans un recueil, les formules des contrats et des actes publiés les plus usités à l'époque où il vivait; et cette collection précieuse est un des monuments les plus importants de notre histoire, et surtout de la jurisprudence française. Ces formules ne sont pas de la nature de celles que les Romains avaient consacrées dans leur juris-

prudence, et dont le recueil, formé d'abord par Flavius, était d'un usage tellement sacré chez eux, que le succès d'une affaire dépendait uniquement du choix et de la stricte observation de la formule qui était attachée à toutes les demandes de cette espèce. Ces formules, abolies totalement par Justinien, n'étaient pas destinées à être renouvelées chez les Gaulois, dont les mœurs simples auraient repoussé plutôt qu'accueilli des subtilités appropriées uniquement au génie des Romains. Marculfe n'a voulu que réunir des modèles d'actes qui pussent servir à guider ceux qui auraient des actes semblables à rédiger, sans qu'ils fussent astreints à se servir littéralement des expressions qu'il employait. Il est même à présumer que son recueil, qu'il n'avait formé qu'à l'âge de soixante-dix ans, ainsi qu'il l'annonce lui-même, n'était destiné qu'aux clercs et aux moines: ceux-ci, sous la première race, étant à-peu-près les seuls lettrés, dressaient tous les actes publics, en y conservant le style et l'esprit de la loi romaine, la seule que suivaient tous les ecclésiastiques, de quelque nation qu'ils fussent, à cause des immunités et des privilèges qui leur étaient accordés par les constitutions des empereurs. Le recueil de Marculfe est divisé en deux livres: dans le premier, destiné aux actes royaux, on trouve des modèles de brevets, d'actes et de chartes, émanés de la puissance royale: le second est consacré aux actes privés; on y voit des modèles de donation, de vente, de louage, de mandat, de pactes sur des droits successifs, de contrats de mariage, etc.; on y rencontre même un acte de divorce par consentement mutuel, portant que comme les époux

ne peuvent pas vivre en paix, ils déclarent se séparer volontairement, et se réserver chacun la liberté ou d'embrasser l'état monastique, ou de se remarier à d'autres. Les formules de Marculfe ont été publiées avec d'excellentes notes, par Jérôme Bignon (V. BIGNON, IV, 483), Paris, 1613, in-8°. A la même époque elles parurent également dans le *Codex legum antiquarum* de Lindenbrok, Francfort, 1613, in-fol., et dans la *Bibliotheca Patrum*; enfin Théodore Bignon les réunit aux notes de J. Bignon sur la loi salique, en un vol. in-4°, Paris, 1666: ce volume, qui renferme encore d'autres formules par des auteurs inconnus, a été textuellement inséré dans la collection des Capitulaires des rois de France. (V. BALUZE, et GIBNIAC.) P—N—T.

MARCUS GRÆCUS, personnage presque inconnu, dont nous écrivons ici le nom suivant l'usage vulgaire, passe depuis long-temps pour être l'auteur d'un ouvrage sur l'art d'exterminer les ennemis par le feu. De nos jours, on a cru que l'antiquité pouvait venir à notre aide dans ce grand art de détruire que nous avons tant perfectionné; on a fouillé dans tous les dépôts littéraires, et il en est résulté la découverte de quelques trésors enfouis. On s'est assuré que la Bibliothèque du roi possède deux exemplaires d'un manuscrit intitulé: *Liber ignium ad comburendos hostes auctore Marco Græco*. Ces exemplaires, cotés 7156 et 7158, nous paraissent être, l'un du xiv^e. et l'autre du xv^e. siècle. Aucun auteur de l'antiquité ne fait mention de ce Marcus Græcus: l'époque à laquelle il a vécu n'est fixée par aucun monument. Il est impossible de lire cet opuscule sans y reconnaître la main

d'un abrégiateur. Des hellénismes nombreux feraient soupçonner que l'ouvrage primitif était écrit en grec et l'on y trouve à chaque instant des tournures qui sentent trop la traduction pour laisser long-temps douter qu'on en lit une. Ce qui doit donner un dernier préjugé en faveur de la patrie de l'auteur, est ce nom Græcus, qui à la vérité n'est qu'un épithète, tandis que l'orthographe Marchus, dans la première phrase des deux manuscrits, reproduisant X des Grecs, offrirait une singularité dont aucun nom purement latin ne présente l'analogie. Nous pensons donc qu'il faudrait l'appeler Marchus-le-Grec; et nous croyons que le manuscrit qui nous reste, n'est autre chose que l'extrait fait en latin, d'un ouvrage écrit en grec. Deux conjectures ont pu naître dans l'esprit des savants au sujet de Marchus Græcus et de son ouvrage. La première est qu'il existe de l'analogie entre le surnom de Græcus et ce de Græcanicus, que l'on donne au feu grégeois; mais nous pensons que ce serait aller chercher trop loin une chose que l'on peut expliquer plus naturellement: en second lieu, que l'ouvrage grec de Marchus, traduit originairement en arabe, aura donné lieu à l'opinion de quelques modernes, qui font remonter l'origine de la poudre aux Orientaux; mais, quelque fondement qu'ait cette opinion, nous la laissons au rang des conjectures, et, loin de l'adopter, nous nous rangeons entièrement à cet égard, à l'avis de M. Langlès qui prouve que les Arabes ont connu la poudre plus de six siècles avant l'époque à laquelle nous avons cru devoir placer l'existence de Marchus-le-Grec. Quelques savants, et, en autres, Scaliger, paraissent av

les statuts de ses prédécesseurs contre les sectaires, et y en ajouta de nouveaux, qui portaient des peines très-sévères contre les hérétiques. Il fit rebâtir le palais épiscopal, avec une grande magnificence, pourvut son église de vases précieux et de reliquaires d'or, et ne négligea rien pour donner au culte un éclat et une pompe jusqu'alors inconnus. Il mourut à Liège, le 18 mars 1538, d'une indigestion de moules. (V. *l'Art de vérifier les dates*, t. III, p. 157, éd. in-fol.) Il fut enterré dans sa cathédrale, où l'on voyait sa statue sur son tombeau de bronze doré. Louis Doni d'Attichy a publié une *Vie* de ce prélat dans le tom. II de son *Histoire des Cardinaux*. W—s.

MARCKLAND. V. MARKLAND.

MARCO BENEVENTANO, religieux célestin, né à Benevent, dans la seconde moitié du quinzième siècle, a été le principal éditeur de l'édition latine de la géographie de Ptolémée, imprimée à Rome, en 1507, et, avec un nouveau titre, en 1508 : il augmenta cette édition d'un nouveau planisphère, dressé par Jean Ruysch, et de six cartes modernes, qui ne se trouvaient pas dans l'édition de 1478, la première où l'on ait employé la gravure en cuivre pour multiplier les cartes géographiques (V. BUCKING, VI, 208). On remarque dans le privilège pontifical de cette édition, la clause singulière, que le prix du livre n'est pas laissé à l'arbitraire du libraire-éditeur, mais qu'il doit être fixé par Thomas Fedro, chanoine de Latran, bibliothécaire du pape. Quelques erreurs de Marco Beneventano ont été relevées avec peu de ménagement dans l'édition de Ptolémée donnée à Venise par Sylvanus, en 1511. Ce docte religieux s'était aussi appliqué

à l'astronomie; et il publia un ouvrage qui paraît être le *Tractatus de motu octavæ sphaeræ*, que Lalande (*Bibl. astr.*, p. 7), trompé par Weidler, place sous l'année 1355. Alb. Pighius le réfuta, en prenant la défense des Tables alphonsines, *Adversus novam Marci Beneventani Astronomiam, quæ positionem alphonsinam ac recentiorum omnium de motu octavi orbis depravavit*, Alb. Pighii Campensis *Apoloogia*, in quâ alphonsina positio tota demonstratur, Paris, 1532, in-4°. Cette édition n'est probablement qu'une réimpression; et l'ouvrage doit avoir d'abord paru à Rome, en 1520 ou 1521, sous le voile de l'anonyme; car le célestin y répondit en 1521, par les deux ouvrages suivants, cités par le Toppi : I. *Apo-logeticum opusculum Marco Bene-ventano monaco celestino autore adversus ineptias cacoastrologi anonymi*, etc. II. *Novum opusculum Marci Beneventani... iterum scribentis in cacoastrologum referentem ad eclipticam immobilem abacum alphonsinum*. Lalande n'a pas connu ces deux opuscules. C. M. P.

MARCO POLO. V. Polo.

MARCONVILLE ou MARCOUVILLE (JEAN DE), gentilhomme, né dans le Perche vers 1540, s'appliqua à l'étude avec beaucoup d'ardeur, et rechercha l'affection des personnes qui partageaient son goût pour les lettres; il comptait au nombre de ses amis Fr. Belleforest, Thivet, etc. On voit, par quelques passages de ses écrits, qu'il était sincèrement attaché à la religion catholique, mais qu'il n'approuvait pas les mesures prises pour obliger les protestants à rentrer dans le sein de l'Eglise : il se montre, dans tous ses ouvrages, l'ami de son pays, et

paraît concerner le feu grégeois proprement dit, sur la composition duquel il est presque impossible de rien statuer, faute d'expériences. Il est vrai que la chimie moderne a découvert plusieurs substances qui ont la propriété de brûler sous l'eau; tel est le *potassium* : mais ces découvertes ne sont-elles pas entièrement liées à la filiation des connaissances chimiques ? et serait-il possible que les anciens eussent aperçu les derniers anneaux d'une chaîne que nous commençons seulement à développer ? On est fondé à supposer que l'effet du feu grégeois, beaucoup trop exagéré, s'obtient par un alliage de substances bien plus vulgaires que celles qu'indique l'extrait du livre de Marchus - le - Grec. Les recettes contenues dans l'opuscule de Marchus-le-Grec, nous présentent beaucoup d'analogie avec un ouvrage presque du même genre, attribué à Albert-le-Grand, le traité de *Mirabilibus mundi*. J.-C. Scaliger et Jérôme Cardan ont, sans doute, eu connaissance du *Liber ignium*, puisqu'ils l'ont évidemment copié ; et peut-être serait-il assez curieux de rechercher quelques autres écrivains, qui n'en ont pas usé à son égard avec plus de scrupule. C'est, nous dit-on, le desir qu'exprimait M. de La Porte du Theil, dans un rapport adressé sur ce sujet au ministre de l'intérieur, en 1804, et qui a été imprimé, la même année, avec le *Liber ignium*, en 18 pages in-4°. M. du Theil y a joint les passages de Jérôme Cardan et de Jules-César Scaliger, qui y sont relatifs, en latin. Il dit que M. le baron d'Arctin, bibliothécaire de l'électeur de Bavière, à Munich, a trouvé dans la bibliothèque de cette ville un vieux manuscrit latin du treizième siècle,

sur le feu grégeois, qu'il se propose de publier avec une introduction historique. C'est cette annonce insérée dans le *Magasin encyclopédique*, qui a été l'occasion de son ouvrage. On y trouve, comme on l'a dit, deux ou trois recettes pour poudre à canon, mais rien de raisonnable sur la composition du feu grégeois, dont aucun auteur n'a mieux décrit l'appareil effrayant qu'Joinville. Voici les propres paroles de l'historien de Saint-Louis : « la manière du feu grégeois étoit telle qu'il venoit bien devant aussi grant que ung tonneau, et de longue la queue en duroit bien comme d'une demye canne de quatre par. Il faisoit tel bruit à venir, qu'il sembloit que ce fust fouldre qui cheust du ciel, et me sembloit d'un grant dragon vollant par l'air : il gettoit si grant clarté, qu'il faisoit aussi clair dedans notre ost comme le jour, tant y avoit grant flamme de feu. Trois foys celle nuytée nous getterent le dit feu grégeois à dite perriere, et quatre foys avoit l'arbaleste à tour; et toutes les fois que notre bon Roy Saint Louis voyoit qu'ils nous gettoient ainsi le feu, il se gettoit à terre, et tenoit ses mains, la face levée au ciel, et crioit à haulte voix à notre Seigneur, et disoit en pleurant de grans larmes : *Beau Sire Dieu Jésus-Christ, garde moi et ta ma gent*; et croy, moi, que nos bonnes prières et oraisons ne leur eurent bon métier. (1)

Toute cette chronique est pleine de descriptions des effets terribles de ce feu, dont les progrès

(1) *Histoire du roy S. Louis*, par Jehan de Joinville, pag. 39 de l'édition de Duhamel, Paris 1608, in-fol.

l'artillerie firent bientôt délaisser l'usage. Depuis cette époque reculée, quelques chimistes, ou quelques curieux, ont, plus d'une fois, essayé de retrouver la composition dont nos anciens auteurs ont laissé tant de descriptions imparfaites. Le hasard fut plus heureux que l'application; et l'on sait que les découvertes de Chevalier et de Dupré se présentèrent à eux sans qu'ils les eussent cherchées. Dupré, né aux environs de Grenoble, apprit dans cette ville le métier d'orfèvre, et vint ensuite à Paris, où il s'établit joaillier. En s'occupant à fondre des cristaux pour faire de faux diamants, il découvrit une liqueur inflammable, dont l'activité était si grande qu'elle consumait ce qu'elle touchait sans qu'on pût l'éteindre; l'eau ne faisait même, dit-on, qu'en accroître la force. Après s'être bien assuré de sa découverte, Dupré crut devoir la communiquer à la cour; et il fit des expériences sur le canal de Versailles. On était alors en guerre; et pour s'assurer des avantages qu'on pourrait retirer d'un pareil moyen de destruction, l'on envoya Dupré dans divers ports de mer; mais le succès terrible qu'il eut, remplit d'épouvante les plus intrépides marins; et Louis XV reconnaissant qu'une pareille découverte aurait des suites trop funestes à l'humanité, si elle devenait publique, acheta le silence de ce chimiste, en le décorant du cordon de Saint-Michel, et lui accordant une pension assez considérable. Chalvet, bibliothécaire du Dauphiné, et Gudin, qui nous fournissent ces détails, s'accordent avec l'*Art de vérifier les dates*, pour rapporter cette découverte à l'époque de la guerre contre les Anglais en 1756. Voici maintenant un autre fait moins

connu, qui nous est fourni par M. Coste (*Essai sur de prétendues découvertes nouvelles*, 1803 80.) : « Le secret du feu grégeois », dit-il, a été retrouvé en France sous le ministère du duc d'Angoulême, par un metteur en œuvre qui ne le cherchait certainement pas, et qui travaillait au Havre à des pierres de composition. M. Coste, à cet égard, est un peu subtil, puisque c'est moi qui ai digé le *Mémoire au conseil d'État* sur lequel cet honnête artiste a rendu hommage au Roi de sa funeste découverte, lui demandait ses vues, et offrait d'enfermer dans un canon de bois, qu'un seul homme pouvait porter, sept cents livres de remplies de sa composition, et de voir quelles s'enflammeraient, et de voir comment elles se comporteraient et mettraient le feu en haut. Cet appareil, et le canon de bois qui devait porter le feu grégeois à huit cents toises, étaient l'œuvre de l'artificier Teissier. Plus loin, Coste rapporte aussi la découverte au règne de Louis XVI. Le duc d'Aiguillon était ministre de la guerre en 1774; et ce n'est qu'à cette époque qu'on peut placer l'expérience, Louis XV étant mort cette même année. Gudin termine par ces mots la narration qui concerne le feu grégeois : « Dupré est mort; et je crois qu'il a emporté avec lui son funeste secret. » Chalvet nous l'assure positivement; ce qu'il ajoute, que l'opinion publique accusait le Roi d'avoir épargné la mort de l'infortuné Dupré, est une atrocité dénuée de toute ressemblance. Vient ensuite Chevalier, cet artiste fit, en 1797, des expériences pyrotechniques, à Meudon et à Meudon, en présence de MM. Rosily et Missiessy Bor-

mi vico-amiraux, commis-
nés par le ministre de ma-
mèmes expériences faites
hors des murs de Brest ,
lieu connu sous le nom de
paraissaient offrir beaucoup
rt avec les fusées à la Con-
effet de cette nouvelle com-
était terrible et sûr. Cheva-
ctionnait sa découverte lors-
it victime d'un événement

G. F—A.

AWIDJ, fils de Zaïar, et
de la dynastie des Zaïa-
us la Perse septentrionale,
it descendre d'un ancien
ur du Ghytan. La déca-
l'empire musulman sous
se Moctader, les troubles
dans la monarchie sama-
ndant le règne d'Ahmed
orité de son fils Nasser,
onné lieu à de grandes ré-
dans les pays au sud de la
pienne. Ces circonstances

favorables à l'ambitieux
dj, pour fonder une nou-
issance et relever l'ancienne
des mages, qu'il professait
ent. A travers les contradic-
auteurs orientaux qui par-
i, on le voit d'abord servir
r, fils de Schirouïeh, sous
pai, alors généralissime des
lydes du Tabaristan, par-
s tard, à la souveraineté du
; puis s'attacher au même
n, avant embrassé la cause
anides, avait obtenu d'eux
sion de tous les pays qu'il
enlever aux Alydes. Marda-
ennu, à son tour, comman-
troupes d'Asfar, vainquit
açan ed Daï, dont la mort
Tabaristan aux Samanides
(928). Asfar entra dans
capitale de la province, pré-

cédé d'étendards noirs, signe du
triomphe du parti des Abbassides sur
celui des Alydes. Il y fit faire la
kothbah au nom de Nasser, ainsi qu'à
Reï, à Kom, etc., et conserva ses con-
quêtes, en s'obligeant de payer un
tribut annuel. Alors il envoya Mar-
dawidj, pour achever de déposséder
le prince du Deylem. Mohammed, as-
siégé dans une de ses places, cor-
rompit ce général, en lui offrant les
moyens de s'élever sur les ruines
d'Asfar. Mardawidj gagna les troupes
qu'il commandait, marcha contre
Asfar, le vainquit, et lui fit couper la
tête, l'an 318 (930). Maître d'une
partie du Tabaristan et de l'Irac Ad-
jem, il prit Hamadan l'année sui-
vante, y fit massacrer trente mille
habitants, et remporta, près de cette
ville, une grande victoire sur l'ar-
mée du khalyfe Moctader. Il sacca-
gea ensuite Damawer, d'où plusieurs
habitants, échappés au carnage,
achevèrent de jeter la consternation
dans Bagdad, en y arrivant avec
des exemplaires du Coran au bout
de leurs lances, et on interrompant
la fête du Beïram, par leurs cris de
désespoir. Mais l'alarme cessa bien-
tôt. Mardawidj s'éloigna des fron-
tières de l'Irak-Araby, alla s'empa-
rer de Kom et de Kaschan; puis
rompant la paix qu'il avait conclue
avec Makan, il lui enleva le reste du
Tabaristan, et le força de se sauver
dans les états des Samanides. Ce fut
alors que les trois fils de Bowâih
(Bouïah), abandonnant la fortune de
Makan, passèrent au service de son
heureux rival. Mardawidj pourvut
l'ainé du gouvernement de Caradj
Abou Dolaf, où était le dépôt de ses
recrues et de ses munitions. Mais
Aly ne fut pas plus fidèle à Marda-
widj, que ce dernier ne l'avait été à
Asfar, et celui-ci à Makan. Il s'at-

tacha une partie des troupes, enleva Ispahan, l'an 320, au lieutenant du khalyfe Caher; mais l'ayant pillée, il l'évacua au bout de deux mois, à l'approche de Waschmeghyr, que son frère Mardawidj avait envoyé à la poursuite de cet ingrat. Waschmeghyr soumit Ispahan, tout l'Irak Adjem et l'Abwaz, tandis qu'Aly se retirait à Ardjan, et fondait dans le Farsistan la dynastie des Bowâides. (V. IMAD ED DAULAH, XXI, 196.) Cette défection empêcha Mardawidj de conquérir le reste de la Perse, et de détruire peut-être le khalyfat. Voulant solenniser l'anniversaire de sa naissance, l'an 323 (935), Mardawidj fit élever d'énormes bûchers sur les montagnes autour d'Ispahan: des corbeaux et d'autres oiseaux, au nombre de plus de deux mille, dressés à cet effet, et aux pattes desquels on avait attaché de la naphte, allumèrent ces bûchers qui brûlèrent toute la nuit, et illuminèrent un immense horizon. Mille chevaux, deux mille bœufs, un nombre infini de moutons, et une incroyable quantité de pâtisseries, avaient été préparés pour le banquet que ce prince donna dans la plaine. Il avait vu tous les apprêts de la fête, et, les trouvant mesquins, il en avait fait de violents reproches à ses officiers. Le lendemain matin, fatigué du tumulte et du hennissement des chevaux, il voulut savoir qui avait osé les placer si près de sa tente. Informé qu'ils appartenaient aux Turks qui servaient dans son armée, il saisit cette occasion d'humilier une nation qu'il détestait; et, en rentrant dans la ville, il les força de porter sur leurs têtes, les selles de leurs chevaux. Cet affront augmenta la haine des Turks contre lui: ils profitèrent d'un moment où il avait renvoyé

ses gardes, et, ayant pénétré son palais, ils l'assassinèrent le bain et pillèrent ses trésors. mort de Mardawidj délivra le pays de son ennemi. Ce prince orgueilleux avait une tiare d'or, enrichie de pierres précieuses, et semblable à celle des anciens monarques persans: il s'en servait sur un trône d'or, et faisait placer ses émyrs sur des sièges d'ivoire. Inaccessible aux plâtres de ses sujets, il ne permettait pas qu'on s'approchât de sa personne. Mardawidj eut pour successeur son fils Waschmeghyr, qui fut persécuté par ses ennemis. (V. GABOUS au Supplément.)

MARDOCHÉE. Voyez II, 12.

MARDOCHÉE, *Japhet*, prince des synagogues de Posnaïe, de Lublin, de Cracovie, de Prague, était fils de Rabbaham de Prague. Il mourut avec la réputation d'un des plus savants hommes de son temps et de sa nation. Il a laissé un livre intitulé *Malchut*, ou le *Vêtement royal*. Le titre de son livre est emprunté au chapitre VIII d'Esther, où il est dit vers. 15: *Mardochée, sous le portique du palais, parut dans un grand manteau d'hyacinthe mêlé de blanc et de pourpre, une couronne d'or, un manchettes de lin et d'écarlate*. C'est l'usage des rabbins d'affecter de la même manière dans les titres de leurs ouvrages et de chercher dans l'Écriture quelque passage qui se rapporte au titre. L'ouvrage de Mardochée est divisé en dix livres royaux. Les cinq premiers traitent de la vie et des cérémonies; les autres de l'astrologie, des cabalistiques et des mystiques. En voici les titres

"hyacinthe", sur les béné-
et les prières. II. *Habit*
sur les fêtes et les sabbats.
ronne d'or, sur les choses
et défendues. IV. *Manteau*
en et d'écarlate, sur les
atrimoniales. V. *Habit de*
de Suze, sur la vie civile.
it de lumière, sur les inter-
la loi. VII. *Habit de ré-*
ce, sur les discours à pro-
eux épousailles et aux cir-
is. VIII. *Habit de l'angle*
, ou Exposition du *Moreh*
IX. *Habit de magnifi-*
ou Traité d'astronomie. X.
Pierre précieuse, ou Com-
du Commentaire cabba-
es cinq livres de la loi, par
n de Recanati. Les cinq pre-
vrages ont été imprimés,
uns séparément, et tous en
Cracovie, 1594 - 1599, 4
fol.; Prague, 1609, 1623,
1701. Ces dernières éditions
meilleures et les plus am-
sixième l'a été à Prague,
-fol. Les autres paraissent
jamais été. L.—B.—E.

MOCHÉE, fils de Nisan,
de la secte des Caraïtes, vi-
fin du dix-septième siècle, à
stro, dans la Gallicie. En
Jacques Trigland, profes-
sion à Leyde, adressa à
rabbins de Pologne et des
voisines, quatre questions
gine, l'antiquité et le nom-
Caraïtes, et sur les points
livré d'avec les Rabba-
ardochee lui fit, en leur
réponses puisées dans les
anciens docteurs, sans
prétention, et avec beau-
modestie, sous le titre de
ardochee, ami de Mardo-
trigland s'en servit utilement

pour composer sa *Diatribé de sectâ*
Karæorum, insérée dans le tome
deuxième du *Syntagma de tribus*
Judeorum sectis, Delft, 1703,
in-4°, dans laquelle se trouvent les
notions les plus exactes que nous
ayons encore sur ces schismati-
ques. Wolf fit imprimer les réponses
de Mardochee, à Hambourg, en
1714, in-4°, avec une traduction
latine en regard, sous le titre de
Notitia Karæorum, suivies de la
Diatribé de Trigland. Il y a un fort
bon abrégé du *Dod Mardocheï*,
dans l'*Israélite français*, cinquième
livraison, décembre 1817. On y voit
que les Caraïtes sont ainsi appelés
à cause de leur attachement à l'Écri-
ture, par opposition à la grande
majorité des Israélites, qui se nom-
ment Rabbanites, Talmudistes, ou
traditionnaires; que ces sectaires
admettent pourtant certaines tradi-
tions plus authentiques, et les treize
articles de foi de la synagogue; qu'ils
diffèrent d'avec leurs frères, par
seize usages particuliers, et qu'ils
reçoivent des Rabbanites la quali-
fication de *Sadducéens mitigés*. Mar-
dochee fut chargé, par ses confrè-
res, de revoir le *Milbchar* et autres
commentaires du fameux Aaron ben
Elie. V. la douzième Dissertation de
Boissi, qui l'accuse de parler des
auteurs de son parti avec trop d'en-
thousiasme. L.—B.—E.

MARDONIUS, général persan,
fils de Gobryas et d'une sœur de
Darius I^{er}, figura avec Xerxès, son
cousin, dans la lutte de l'Asie contre
l'Europe, les années 481 et 480
avant J. - C., époque à laquelle il
perdit, avec la vie, la fameuse ba-
taille de Platée, gagnée par Pausa-
nias. On a souvent représenté Mar-
donius comme un général fougueux,
aussi dénué de sens que de talents;

mais il nous est démontré que ce jugement ne se fonde que sur des textes travestis. Des discussions ne pouvant trouver ici place, nous renvoyons les lecteurs à notre *Philologie*, t. v, p. 243-56; et nous arrivons aux détails historiques. Mardonius, impatient de rendre à sa patrie le rang qu'elle avait perdu depuis la bataille de Marathon, et animé par le désir de se signaler, rappelait sans cesse au grand roi les insultes d'Athènes, qui avait préludé aux hostilités par la prise et l'incendie de Sardes. Il n'eut pas de peine à décider un prince que divers peuples de la Grèce offraient de seconder dans ses ressentiments. La guerre fut donc déclarée. D'innombrables armées de terre; des ponts de vaisseaux jetés sur les mers; des flottes protégeant les transports de vivres; les côtes de la Thrace couvertes de magasins pour le service des armées de terre; quatre années employées à rassembler des troupes et des provisions; tant de préparatifs devaient persuader à Mardonius, qu'il subjuguait la Grèce; et il ne s'était pas borné à ces précautions. Des voies de conciliation adroitement employées, de brillantes promesses faites à ceux-ci, de l'or semé chez ceux-là pour séduire ou pour diviser; ce sont-là sans doute des preuves d'habileté et de prudence données par le grand roi et son général, jusqu'à l'époque de l'occupation d'Athènes. Firent-ils bien ensuite d'attaquer la flotte grecque à Salamine? Nous ne pouvons répondre à ceux qui jugent d'après l'événement; et d'ailleurs l'attaque fut commandée par Xerxès. C'est à

Platée, qu'il faut considérer Mardonius, avec trois cent mille hommes contre cent dix mille Grecs. Mardonius dirigea seul les mouvements de la bataille; il perdit la bataille, mais s'y conduisit avec habileté jusqu'au moment où il se laissa entraîner à la poursuite de l'ennemi, et où il ne put profiter de sa défaite; car Mardonius ressemblait plus à une défaite que à un mouvement des Grecs, dont que tout le centre se détacha, et probablement au-delà de l'isthme de Corinthe, Mardonius ne se fût hâté de le faire. Le seul reproche fondé, c'est de voir commandé lui-même la première attaque, au lieu de l'ensemble des mouvements. Mardonius n'eût pas été tué, si Artabaze n'eût pas osé donner corps de 30,000 hommes l'ordre de la fuite; les alliés de Mardonius eussent fait leur devoir; les troupes eussent été plus facilement ayant sous les yeux ces Perses que Plutarque rend un si mauvais témoignage, et qui, blessés sur terre, se relevaient, prenaient de nouvelles armes et combattaient avec une nouvelle fureur: enfin Mardonius eût peut-être remporté une victoire complète. Ce général a donc un beau rang dans l'histoire, puisqu'il fut grand capitaine comme l'indique son nom persan. La langue persane, signifie *hérald*. Les Perses, nation qui admirait sa bravoure; et Mardonius, consigné dans Diodore, Xénophon et Pausanias, se joint d'Hérodote lui-même.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

MM.

B—T. BEUCHOT (1).
 R—T. ABEL-RÉMUSAT.
 T. H. AUDIFFRET.
 P. BEAUCHAMP.
 T. BIOT.
 U. BEAULIEU.
 Y. MADAME BOLLY.
 AU. CATTEAU-CALLEVILLE.
 G. CADET-GASSICOURT.
 M. P. PILLET.
 B—S. DUROIS (Louis).
 G. DELLAC.
 G—O. DE GÉRANDO.
 G—S. DESGENETTES.
 M. O. Anonyme.
 P—S. DUPETIT-THOUARS.
 S. DESPORTES-BOSCHERON.
 T. DURDENT.
 U. DUVAU.
 Z—S. DEZOS DE LA ROQUETTE.
 S. EYRIÈS.
 R. FOURNIER PESCAT.
 CE. GENCE.
 F—R. FOURNIER FILS.
 L. GAIL.
 N. GUILLON (Aimé).
 B. JACOB-KOLB.
 N. JOURDAIN.
 LEFEBVRE-CAUCHY.
 B—Z. LABOUDERIE.
 N—X. LANDRIEUX.
 P—E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.
 R—Z. LA RENAUDIÈRE.
 S. LANGLÈS.

MM.

L—S—E. LASALLE.
 L—T—L. LALLY-TOLLENDAL.
 L—Y. LÉCUY.
 M—D J. MICHAUD JEUNE.
 M—E. MAURICE.
 M—É. MONMERQUÉ.
 M—N—D. MONOD.
 M—ON. MARRON.
 N—H. NAUCHE.
 N—L. NOEL.
 P—C—T. PICOT.
 P—H—T. PEUCHET.
 P. et L. PERCY et LAURENT.
 P—I. PAROLETTI.
 F—Y—T. PONCELET.
 P—S. PÉRIÈS.
 P—X. PUJOUXX.
 R—D—N. RENAULDIN.
 R—L. DE ROSSEL.
 S. D. S—Y. SILVESTRE DE SACY.
 S. M—N. SAINT-MARTIN.
 S—R. STAFFER.
 S. S—I. SIMONDE SISMOND.
 ST. S—N. SAINT-SURIN.
 S—V—S. DE SEVELINGES.
 S—Y. SALABERRY.
 T—D. TABARAUD.
 U—I. USTÉRI.
 V. S. L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
 W—R. WALCKENAEER.
 W—S. WEISS.
 Y. Anonyme.
 Z. Anonyme.

1) C'est par erreur que, dans quelques exemplaires, on a mis cette signature à l'article MARCHAND (1), pag. 603. Cet article devait être signé Z.



tacha une partie des troupes, enleva Ispahan, l'an 320, au lieutenant du khalyfe Caher; mais l'ayant pillée, il l'évacua au bout de deux mois, à l'approche de Waschmeghyr, que son frère Mardawidj avait envoyé à la poursuite de cet ingrat. Waschmeghyr soumit Ispahan, tout l'Irak Adjem et l'Ahwaz, tandis qu'Aly se retirait à Ardjan, et fondait dans le Farsistan la dynastie des Bowâides. (F. IMAD ED DAULAH, XXI, 196.) Cette défection empêcha Mardawidj de conquérir le reste de la Perse, et de détruire peut-être le khalyfat. Voulant solenniser l'anniversaire de sa naissance, l'an 323 (935), Mardawidj fit élever d'énormes bûchers sur les montagnes autour d'Ispahan: des corbeaux et d'autres oiseaux, au nombre de plus de deux mille, dressés à cet effet, et aux pattes desquels on avait attaché de la naphte, allumèrent ces bûchers qui brûlèrent toute la nuit, et illuminèrent un immense horizon. Mille chevaux, deux mille bœufs, un nombre infini de moutons, et une incroyable quantité de pâtisseries, avaient été préparés pour le banquet que ce prince donna dans la plaine. Il avait vu tous les apprêts de la fête, et, les trouvant mesquins, il en avait fait de violents reproches à ses officiers. Le lendemain matin, fatigué du tumulte et du hennissement des chevaux, il voulut savoir qui avait osé les placer si près de sa tente. Informé qu'ils appartenaient aux Turks qui servaient dans son armée, il saisit cette occasion d'humilier une nation qu'il détestait; et, en rentrant dans la ville, il les força de porter sur leurs têtes, les selles de leurs chevaux. Cet affront augmenta la haine des Turks contre lui: ils profitèrent d'un moment où il avait renvoyé

ses gardes, et, ayant pénétré dans son palais, ils l'assassinèrent dans le bain et pillèrent ses trésors. Le mort de Mardawidj délivra l'islamisme de l'un de ses plus dangereux ennemis. Ce prince orgueilleux portait une tiare d'or, enrichie de pierreries, et semblable à celle des anciens monarques persans: il s'asseyait sur un trône d'or, et faisait placer ses émyrs sur des sièges d'argent. Inaccessible aux plaintes de ses sujets, il ne permettait pas qu'on s'approchât de sa personne. Mardawidj eut pour successeur son frère Waschmeghyr, qui fut père de Cebous. (F. CABOUS au Supplément.

A.—T.

MARDOCHÉE. Voyez AMAN II, 12.

MARDOCHÉE, *Japhe*, ou *Beau*, prince des synagogues de Posnanie, de Lublin, de Cremniz de Prague, était fils de Rabbi Abraham de Prague. Il mourut en 1611 avec la réputation d'un des plus savants hommes de son pays de sa nation. Il a laissé *Lebus Malchut*, ou le *Vêtement royal*. Le titre de son livre est emprunté au chapitre VIII d'Esther, où il est dit vers. 15: *Mardochée, sortant du palais, parut dans un grand éclat, portant une robe royale de couleur d'hyacinthe mêlé de blanc, ayant une couronne d'or, un manteau de fin lin et d'écarlate*. C'est la manie des rabbins d'affecter de la singularité dans les titres de leurs ouvrages et de chercher dans l'Écriture quel que passage qui se rapporte à leurs noms. L'ouvrage de Mardochée est divisé en dix habits royaux, dont les cinq premiers traitent des rites et des cérémonies; les autres sont exégétiques, cabalistiques et pluri-sophiques. En voici les titres: 1

mais il nous est démontré que ce jugement ne se fonde que sur des textes travestis. Des discussions ne pouvant trouver ici place, nous renvoyons les lecteurs à notre *Philologie*, t. v, p. 243-56; et nous arrivons aux détails historiques. Mardonius, impatient de rendre à sa patrie le rang qu'elle avait perdu depuis la bataille de Marathon, et animé par le désir de se signaler, rappelait sans cesse au grand roi les insultes d'Athènes, qui avait préludé aux hostilités par la prise et l'incendie de Sardes. Il n'eut pas de peine à décider un prince que divers peuples de la Grèce offraient de secourir dans ses ressentiments. La guerre fut donc déclarée. D'innombrables armées de terre; des ponts de vaisseaux jetés sur les mers; des flottes protégeant les transports de vivres; les côtes de la Thrace couvertes de magasins pour le service des armées de terre; quatre années employées à rassembler des troupes et des provisions; tant de préparatifs devaient persuader à Mardonius, qu'il subjuguerait la Grèce; et il ne s'était pas borné à ces précautions. Des voies de conciliation adroitement employées, de brillantes promesses faites à ceux-ci, de l'or semé chez ceux-là pour séduire ou pour diviser; ce sont-là sans doute des preuves d'habileté et de prudence données par le grand roi et son général, jusqu'à l'époque de l'occupation d'Athènes. Firent-ils bien ensuite d'attaquer la flotte grecque à Salamine? Nous ne pouvons répondre à ceux qui jugent d'après l'événement; et d'ailleurs l'attaque fut commandée par Xerxès. C'est à

Platée; qu'il faut considérer Mardonius, avec trois cent mille hommes contre cent dix mille Grecs. Là, il dirigea seul les mouvements de l'armée: il perdit la bataille, mais il s'y conduisit avec habileté jusqu'au moment où il se laissa entraîner à la poursuite de l'ennemi, et où il voulut profiter de sa défaite; car rien ne ressemblait plus à une défaite, que le mouvement des Grecs, dont presque tout le centre se détacha, déserta, et probablement aurait fui vers l'isthme de Corinthe, si Mardonius ne se fût hâté de les attaquer. Le seul reproche fondé, c'est d'avoir commandé lui-même la première attaque, au lieu de diriger l'ensemble des mouvements. Si Mardonius n'eût pas été tué, le persan Artabaze n'eût pas osé donner à un corps de 30,000 hommes l'exemple et l'ordre de la fuite; les Grecs alliés de Mardonius eussent mieux fait leur devoir; les troupes barbares eussent été plus facilement ralliées ayant sous les yeux ces Perses auxquels Plutarque rend un si beau témoignage, et qui, blessés, jetés sur terre, se relevaient, prenaient de nouvelles armes et combattaient avec une nouvelle fureur: enfin, Mardonius eût peut-être remporté une victoire complète. Ce général méritait donc un beau rang dans l'histoire puisqu'il fut grand capitaine et brave comme l'indique son nom, qui, en langue persane, signifie *héros, vaillant*. Les Perses, nation guerrière, admiraient sa bravoure; et à leur jugement, consigné dans Diodore, Plutarque et Pausanias, se joint celui d'Hérodote lui-même. G—L.

LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893.

